
Cres cat Sci entia
Vita Exco latur

R. P. HENRI BERNARD
de la Compagnie de Jésus

Le Père Matthieu Ricci et la Société Chinoise de son temps (1552-1610)

I

HAUTES ÉTUDES
Race Course Road
TIENTSIN

en vente à la Procure de la Mission de Sienhsien
53 rue Saint Louis
Tientsin
— 1937 —

MATTHIEU RICCI

I

Du même auteur

SAGESSE CHINOISE ET PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE. **Essai sur leurs relations historiques.** 1935. VI-277 pages.

LA DÉCOUVERTE DE NESTORIENS MONGOLS AUX ORDOS ET L'HISTOIRE ANCIENNE DU CHRISTIANISME EN EXTRÊME-ORIENT. 1935. VI-77 pages.

AUX PORTES DE LA CHINE. LES MISSIONNAIRES DU XVI[me] SIÈCLE (1514-1588). 1933. XXVII-284 pages. (**Traduction chinoise:** 天主教十六世紀在華傳教誌. Commercial Press. Shanghai. 1936. 334 pages).

LES ILES PHILIPPINES DU GRAND ARCHIPEL DE LA CHINE. **Un essai de conquête spirituelle de l'Extrême-Orient** (1571-1641). 1936. VIII-227 pages.

LE FRÈRE BENTO DE GOES. CHEZ LES MUSULMANS DE LA HAUTE ASIE (1603-1607). 1934. IV-167 pages. (Une **traduction portugaise** paraîtra prochainement).

AUX ORIGINES DU CIMETIÈRE DE CHALA. **Le don princier de la Chine au Père Ricci** (1610-1611). 1934, 55 pages.

L'APPORT SCIENTIFIQUE DU PÈRE MATTHIEU RICCI A LA CHINE. 1935. VII-89 pages (Traduction anglaise: **Matteo Ricci's Scientific Contribution to China.** Henri Vetch, Peiping. 1936. 108 pages).

Divers articles, qui n'ont pas été recueillis en volume, ont été écrits EN MARGE DE L'HISTOIRE RELIGIEUSE DE L'EXTRÊME-ORIENT, entre autres:

Études sur l'humanisme chrétien en Chine à la fin des Ming (Nankai Social and Economic Quarterly, t. 9, 1936, p. 95-124, 678-708; t. 10, 1937, p. 308-322).

L'Eglise catholique des XVII[e]-XVIII[e] siècles et sa place dans le développement de la civilisation chinoise (Monumenta Serica, t. 1, 1935, p. 155-167).

Les étapes de la cartographie scientifique pour la Chine et les pays voisine (Monumenta Serica, t. 1, 1935, p. 428-477).

L'art chrétien en Chine du temps du Père Matthieu Ricci (Revue d'histoire des missions, t. 12, 1935, p. 199-229).

La musique européenne en Chine (Bulletin catholique de Pékin, t. 22, 1935, p. 40, 63).

Galilée et les Jésuites des Missions d'Orient (Revue des questions scientifiques, 20 novembre 1935, p. 356-382).

L'encyclopédie astronomique du Père Adam Schall (Monumenta Serica, t. 3, 1937).

La théorie du protectorat civil des missions en pays infidèle. Ses antécédents historiques et sa justification théologique par Suarez (Nouvelle Revue Théologique, t. 64, 1937, p. 261-283).

Les débuts des relations diplomatiques entre le Japon et les Espagnols des îles Philippines (Documenta et Studia Nipponica, t. 1, 1937).

R. P. HENRI BERNARD
de la Compagnie de Jésus

Le Père Matthieu Ricci et la Société Chinoise de son temps (1552-1610)

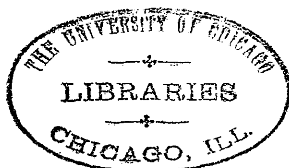
I

HAUTES ÉTUDES
Race Course Road
TIENTSIN

en vente à la Procure de la Mission de Sienhsien
53 rue Saint Louis
Tientsin
— 1937 —

Nil obstat
B. Leib, s. j.

Imprimi potest
et Imprimatur
N. Vagner, s. j.
Sup. rég. et Vic. délég. de Sienhsien
28 avril 1937.



PRÉFACE

Après avoir lu cet ouvrage, qui voudrait être avant tout une Biographie critique du Père Matthieu Ricci, on s'étonnera sans doute qu'il n'ait pas été écrit beaucoup plus tôt. En effet, presque tous les matériaux les plus importants en ont été publiés et annotés avec un soin incomparable par le P. *Tacchi Venturi* (en 1911-1913) lorsque fut commémoré le troisième centenaire de la mort du fondateur de la mission chinoise. Et cependant, le fait est là; quand, il y a plus de douze ans, nous avons conçu le plan de rédiger la vie du Père Ricci, personne n'avait encore entrepris d'employer ces lettres familières et ces "Commentaires de la Chine" qui furent édités avec une érudition si loyale et si sûre. De notre illustre devancier, nous essaierons de garder les qualités en le citant abondamment à chaque page. Nous nous efforcerons aussi d'y ajouter ce que l'expérience des gens et des choses de la Chine actuelle nous a enseigné. Enfin, puisqu'il est impossible d'oublier que la semence évangélique plantée à la fin du XVIe siècle, s'est développée en ce grand arbre de l'église de Chine que nous admirons aujourd'hui, nous ne serons pas surpris que les réalités du présent nous soient une lumière pour l'intelligence du passé.

Ce nouveau volume, peut-on dire, n'est que la continuation et le couronnement de la série de livres ou d'articles que nous avons mis au jour depuis trois ans et demi; un Supplément comprenant des Tables analytiques avec une Concordance méthodique soulignera l'unité de cet ensemble. "*Aux Portes de la Chine. Les missionnaires du XVIe siècle* (1514-1588)" lui a servi d'Introduction; nous ne sommes pas prêt à renoncer aux principes d'interprétation que nous y avons exposés et appliqués. Plusieurs épisodes, trop accidentels pour entrer facilement dans le cadre d'une Biographie et assez considérables cependant pour être

traités à part, ont fait l'objet de trois monographies: *"Le Frère Bento de Goes. Chez les Musulmans de la Haute Asie* (1603-1607)", *"Aux origines du cimetière de Chala. Le don princier de la Chine au Père Ricci* (1610-1611)" et *"L'apport scientifique du Père Matthieu Ricci à la Chine"*. En ces divers travaux, comme aussi dans plusieurs de nos articles (spécialement la collection *Ricciana*), on a pu nous voir suivre les destinées de ce jésuite italien avec un frémissement d'attention que la seule curiosité n'expliquerait pas, mais on voudra bien nous rendre cette justice que notre dévotion n'a embarrassé aucunement la franchise de notre critique; nous écrivons l'histoire, et non le roman du Père Ricci qui n'a besoin que de la vérité. Notre seule préoccupation est de réunir le plus de faits possible, de les transcrire sans les altérer, de leur conserver leur caractère et leur couleur véritables, afin que chacun, en nous lisant, puisse se former sa conviction. De là peut-être viendra la valeur apologétique de ce récit, qui n'est aucunement une apologie.

A nos yeux, l'histoire de la mission de Chine n'est pas avant tout celle d'une grande révolution morale, ni celle des spéculations innombrables qu'ont provoquées les discussions des "Rites chinois", quatre ou cinq ans déjà après la mort de Ricci; elle est principalement l'histoire d'une religion, c'est-à-dire d'une vie spirituelle, combattue sans doute et indéfiniment propagée, vie toute invisible, à la vérité, mais d'autant plus réelle, et que l'historien doit toujours se rendre présente sous peine de ne rien entendre aux évènements qu'il raconte. De cette expansion de la religion chrétienne, nous n'avions pas à reconstituer le dossier d'avant 1550, excellemment rassemblé par Monsieur Moule, mais nous nous devions de le mettre à jour (*La découverte de Nestoriens Mongols aux Ordos et l'histoire ancienne du Christianisme en Extrême-Orient*). Surtout nous ne pouvions omettre de la situer dans le temps et dans l'espace: "dans le temps", ce fut l'objet de notre revue d'ordre très général *"Sagesse chinoise et philosophie chrétienne"*; "dans l'espace", nous y avons consacré une étude de missiologie comparée *"Les Iles Philippines du grand archipel*

de la Chine. Un essai de conquête spirituelle de l'Extrême-Orient (1571-1641)". Ces travaux préliminaires ont eu pour but de faciliter l'intelligence sérieuse, profonde, du miracle par excellence: l'Homme-Dieu ressuscité, vivant, agissant dans l'Église, et modifiant ainsi, par une intervention constante, l'ordre naturel des choses aux quatre coins de l'univers, en Extrême Orient aussi bien qu'en Occident!

Maintenant, il ne nous reste plus qu'à garnir le médaillon central dont le cadre a été presque entièrement tracé. Mais précisément parce que la religion dont les missionnaires ont été les messagers s'est incorporée intimement à toute la matière humaine, l'histoire des réactions qu'elle a provoquées implique des perspectives pour ainsi dire infinies. Déjà le Père Ricci le disait (12 décembre 1594) : "Si l'on veut donner le récit des évènements variés par lesquels nous sommes passés, c'est bien moins le sujet de lettres familières qu'une affaire d'Annales". D'un mot, disons qu'en lui et dans ses successeurs, ce sont l'Europe et l'Extrême-Orient qui se sont affrontés; mieux, "embrassés". Nous aurions perdu cœur à traiter ce trop vaste sujet, si, à notre grand émerveillement, nous n'avions eu accès à un dépôt de cinq ou six mille volumes qui ont appartenu, en diverses périodes, aux Jésuites de l'ancienne mission de Chine; au lieu de nous perdre sans points de repère en des considérations inconsistantes sur les échanges des deux moitiés de l'univers civilisé durant près de quatre siècles, nous avons donc tenu en mains les témoignages, souvent datés et parfois signés, de ces intimes communications. Désormais, qu'il s'agisse des Commentaires du Père Ricci ou des Mémoires autographes du Père Schall ou encore de la Correspondance inédite du Père Verbiest,—pour ne point parler des originaux des "Lettres édifiantes et curieuses"—, nous possédons des jalons capables de nous orienter dans le dédale des interprétations. A leur propos, nous ne dissimulerons pas que nous avons fait beaucoup d'usage du travail des autres, mais nous épargnerons à nos lecteurs la citation des innombrables auteurs que nous avons dû consulter.

Par contre, en pénétrant à la suite du Père Ricci dans la Chine de la fin des Ming, nous avons expérimenté que le missionnaire était encore aujourd'hui le meilleur guide pour étudier cette période de transition. Le genre des écrits historiques en chinois ne se prête guère en effet aux révélations que nous sommes habitués à trouver chez les chroniqueurs ou les mémorialistes d'Occident; mais surtout, la plupart des livres intéressants (plusieurs milliers) de cette époque ont été impitoyablement détruits dans la proscription de l'empereur K'iên-long à la fin du XVIIIe siècle parce qu'ils contenaient des expressions hostiles aux envahisseurs mandchous; ceux que la "jeune Chine" recueille à présent avec une piété attendrie (ils ne sont pas encore très nombreux, quelques centaines à peine) confirment ce que nous savions par nos sources européennes, à savoir que l'action du Père Ricci et de ses successeurs immédiats s'était irradiée profondément dans le milieu d'où est sorti l'école Tong-lin, si importante sous Wan-li et ses héritiers. De ces vestiges du passé, nous avons donc noté soigneusement ce qui est présentement accessible, avec l'espoir d'aider les chercheurs à de nouvelles découvertes, soit dans les dépôts d'archives européens, soit dans les bibliothèques encore inexplorées de Chine. C'est ce qui nous a conduit à modifier le titre de cette Biographie en un autre de caractère beaucoup plus général: *"Le Père Matthieu Ricci et la société chinoise de son temps"*.

Zikawei, 21 avril 1937

INTRODUCTION

Les historiens de la primitive église se sont complu, depuis trente ans et davantage, à souligner les aspects multiples de la propagation évangélique dans le monde antique et, après tant d'analyses, ils sont bien loin d'avoir épuisé "l'essence du christianisme". Au XVIe siècle, dans un monde plus vaste encore que l'empire romain, le catholicisme régénéré de la Contre-Réforme a tenté de pénétrer à son tour, et il y a partiellement réussi.

L'entreprise était peut-être plus complexe encore qu'aux alentours de l'an 50 après Jésus-Christ. Le petit peuple juif où s'était abrité le germe de l'Eglise avait essaimé sur tout le pourtour de la mer Méditerranée, et c'est en cheminant de ghetto en ghetto que Saint Paul, l'apôtre des Gentils, dissémina la semence chrétienne. L'idéal qu'avait prêché le Christ était encore contenu dans la tradition orale et fixé dans de rares écrits.

Quand les premiers Portugais, et surtout Saint François Xavier, abordèrent en Extrême-Orient, dans cet univers fermé qu'était la Chine rien ne semblait disposé pour leur faciliter l'accès: aucun gîte, aucun relai pour les étapes. Et le message qu'ils apportaient, ce n'était plus seulement les paroles d'un pêcheur de Galilée, c'était le prodigieux développement d'une Église, avec ses Pères et avec ses Conciles, aves ses dogmes et avec ses institutions; d'une Église sortant épurée, rajeunie, concentrée, de la plus formidable crise de croissance; d'une Église enfin qui, en se mêlant intimement aux destinées du monde civil, pouvait paraître identifiée avec une Europe en voie d'expansion conquérante.

Celui qui le premier greffa tout cet ensemble sur le vieux tronc de la civilisation chinoise, ce fut incontestablement le Père Matthieu Ricci, modèle d'adaptation intel-

ligente, et réussissant à force de patience ingénieuse dans une entreprise presque désespérée. Il eut des prédécesseurs, à la vérité, mais ce qu'il en apprit, ce fut surtout la leçon des insuccès. Quand il mourut, il était si bien accepté que l'Empereur Wan-li lui donna une sépulture!

Par quelle merveille parvint-il à se faire adopter de la nation la plus défiante et la plus renfermée du monde, voilà le beau sujet que nous devons traiter maintenant. Le lecteur n'est pas sans savoir qu'après sa mort, des adversaires, des jansénistes surtout, l'ont représenté comme un fourbe et un intrigant, se frayant sa route vers le trône du souverain avec des moyens d'une astucieuse habileté; c'est une légende odieuse, tous les esprits avertis le reconnaissent aujourd'hui. D'autres, qui se disent de ses amis, ont voulu trouver le secret de sa puissance dans les mappemondes et les horloges qu'il exhibait aux foules éberluées, encore un peu ils l'assimileraient aux déballeurs de pacotille sur les plages lointaines; il faut n'avoir jamais feuilleté les encyclopédies où les lettrés les plus distingués consignaient ce qu'ils avaient noté de remarquable, pour ignorer qu'à leur admiration il s'imposa principalement par ses dons de moraliste délicat. Plus insidieuse est l'attitude de ceux qui voudraient le ranger parmi les plus experts "conciliateurs de croyances", il aurait su assouplir les cadres rigides de l'orthodoxie assez subtilement pour y accueillir des pratiques superstitieuses; quel que soit notre regret de nous séparer d'amis très chers, nous devons à la vérité historique d'affirmer qu'il fut simplement, intégralement, un pieux congréganiste et un fervent Jésuite.

Si nous voulons savoir ce qu'il pensait lui-même de son apostolat, c'est excessivement aisé; il l'a dit expressément, et sans fard, tout à la fin de sa carrière, quelques mois seulement avant sa mort. "Souvent il arrive, écrit-il dans l'Introduction à ses Commentaires(1), qu'au sujet des grandes entreprises et des œuvres qui se sont faites dans le monde, la postérité est incapable de connaître les débuts

(1) RICCI, I, p. 1-2. Pour la traduction de ce passage, nous nous servons de RIQUEBOURG, p. 1-3, mais en la retouchant.

d'où elles sont sorties. Recherchant à plusieurs reprises la cause de ce phénomène, je n'ai pu en découvrir de raison sinon que les commencements de toutes choses, même de celles qui finissent par croître démesurément, sont si faibles et petits en leur source qu'ils paraissent ne rien promettre de leur future grandeur. Pour cette cause, leurs auteurs se soucient peu de prendre des notes et de les coucher par écrit. A moins que nous préférions dire que les commencements de semblables entreprises sont enveloppés de si nombreuses et si considérables difficultés que leurs auteurs, étant entièrement absorbés par l'action, n'ont ni le goût ni le temps de les écrire".

C'est pour obvier à ce regrettable défaut qu'il prend la plume, en classant tout ce qu'il a recueilli sur le sujet depuis le début: "la plupart des évènements me sont passés par les mains ou bien j'en ai reçu des informations très exactes; ainsi, dans le cas où il plairait à la Divine Majesté que d'une si petite semence il fasse naître et recueillir quelque bonne moisson dans sa sainte Eglise catholique, les fidèles dévots qui viendront après nous sauront par où commencer à rendre grâces à Dieu comme il convient et à raconter les profondes merveilles qu'Il a opérées en ces derniers siècles chez des peuples immensément éloignés. Et dans le cas où Dieu ne permettrait pas que mûrit le fruit escompté d'après les premières fleurs, j'aurais laissé du moins à mes lecteurs un témoignage de tout ce que notre Compagnie de Jésus a éprouvé et souffert pour ouvrir cette route et commencer à défricher ce fourré ardu".

D'ailleurs, en ce récit, il évitera tous les artifices de style: "Comme on ne peut douter que cette besogne de réduire et de convertir les âmes à la foi catholique soit toute entière le résultat de l'opération de Dieu, il ne sera point nécessaire pour la raconter d'employer des ornements de paroles; c'est la simple vérité exactement proposée qui plaît le plus et agrée en de telles matières aux oreilles pies". Et le Père Ricci a tenu sa promesse. Il écrit sans aucune affectation, sans effort apparent, avec un beau naturel et une grâce irrésistible; son style concret éclaire, colore,

anime les objets. Ayant pu parcourir, étudier, méditer à loisir la Chine ouverte devant ses yeux, il possède la faculté rare de nous rendre présentes ces choses si lointaines, et cela donne à sa narration l'intérêt d'un vivant spectacle. Il est trop débordé d'occupations pour avoir le temps de soigner sa prose, mais il est doué naturellement d'une belle imagination, aussi nécessaire à l'historien qu'au poète, et sans laquelle rien n'apparaît. Son esprit pénétrant qui va au fond des choses semble seulement les effleurer tant il y porte une main légère; en même temps, il se montre naturellement enclin à la bienveillance, tout en évitant les excès d'indulgence envers les individus qu'il s'efforce d'apprécier avec équité.

Ce qui ressort finalement de cette histoire où il joue le premier rôle, c'est l'action de Dieu attirant son âme, sans violence, par la douceur de son amour, d'abord à une vie d'extrême abjection, d'extrême dénuement, d'extrême solitude, puis lui donnant la force de poursuivre patiemment et humblement une immense entreprise apostolique qui à beaucoup paraissait chimérique; et ces trente années de fatigues surhumaines n'entament pas en lui cette fleur de distinction courtoise qui charmait ses hôtes de passage et les lettrés confucianistes.

A l'imitation de ce modèle, il faudrait savoir mettre, dans notre Biographie, avec le souci de l'exactitude la plus sévère, une abnégation littéraire récompensée par l'intérêt profond du lecteur; peu de descriptions, et celles qui sont indispensables à la réalité du cadre; peu ou pas de commentaires spirituels, en dehors de ce qu'il a écrit lui-même. Mais partout le tact, la lumière, l'équilibre et ce sens de la beauté morale et chrétienne qui restitue à la vie du Père Ricci l'atmosphère hors de laquelle elle resterait une énigme qu'on pourrait résoudre au gré de ses impulsions.

BIBLIOGRAPHIE ABRÉGÉE DES OUVRAGES LES PLUS FRÉQUEMMENT CITÉS

Pour la commodité de l'impression nous désignerons par un titre abrégé les ouvrages les plus fréquemment cités. L'astérisque qui précède les titres de certains livres cités en note indique qu'ils se trouvent à la Bibliothèque des anciens Jésuites de Chine. Nos lecteurs savent sans doute que le Père D'ELIA prépare une réédition des œuvres du Père Ricci (la 1re édition eut lieu, par les soins du Père Tacchi Venturi, en 1911-1913).

ALLIER. — ALLIER, *La Psychologie de la Conversion* chez les Peuples non-civilisés, Paris, 1925 (2 tomes).

ANNUAE 1610-1611 — [TRIGAULT], Litterae Societatis Jesu e regno Sinarum ad R. P. Claudium Aquavivam, ... annorum MDCX et MDCXI . . ., Anvers. Anvers, 1613.

APPORT. — H. BERNARD, *L'apport scientifique du Père Matthieu Ricci à la Chine*, Tientsin, 1935.

ART CHRÉTIEN. — H. BERNARD, *L'art chrétien en Chine du temps du Père Matthieu Ricci* (Revue d'Histoire des Missions, t. 12, 1935, p. 199-229).

ATTI. — *Atti e memorie del convegno di Geografi-orientalisti* tenuto in Macerata 1910.

B. — BARTOLI, Dell'Istoria della Compagnia di Gesù, *La Cina*, Terza Parte dell'Asia, réédition de Turin 1825.

BARTOLI, *Giappone*. — BARTOLI, Dell'Istoria della Compagnia di Gesù, *Il Giappone*, Seconda Parte dell'Asia, rééd. de Turin 1825

BECKER. — BECKER, *Le R. P. Joseph Gonnet*, 1e éd., Hokienfou, 1900.

BIBL. — Bibliothèque des anciens Jésuites de Chine à Pékin.

BIERMANN. — B. BIERMANN, O. P., *Die Anfänge der Neueren Dominikaner Mission in China*, Münster in Westfalen, 1927.

BOISSIER, *Paganisme*. — G. BOISSIER, *La fin du paganisme*.

BOISSIER, *Religion*. — G. BOISSIER, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*.

BOXER. — C. R. BOXER, *The Affair of the "Madre de Deus"* (tiré à part de The Transactions and Proceedings of the Japan Society, Londres, t. 26, 1926).

BRUCKER. — P. BRUCKER, *Le Père Matthieu Ricci* (Etudes, t. 124, 1910. p. 5 sq.)

CARTOGRAPHIE. — H. BERNARD, *Les étapes de la Cartographie scientifique pour la Chine et les pays voisins* depuis le XVIe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (Monumenta Serica, t. 1, 1935, p. 428-477).

CHANG WEI-HUA. — 張維華，明史佛郎機呂宋和蘭意大里亞四傳注釋，Peiping, 1934.

CLERGÉ. — H. BERNARD, *Les fondateurs de la mission de Chine et le clergé chinois* (Bulletin catholique de Pékin, 1935, p. 365 sq., 434-440).

COLIN. — F. COLIN, *Labor evangelica de los obreros de la Companhia de Jesus en las Islas Filipinas*, rééd. du P. PASTELLS, Barcelone, 1900-1902.

COURANT. — M. COURANT, *Catalogue des Livres chinois, coréens, ... de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1912.

COUVREUR. — S. COUVREUR, *Choix de documents...*, Hokienfou, 1906.

DAHMEN. — P. DAHMEN, *Un Jésuite Brahme, Robert de Nobili*, Bruges, 1928.

DEHAISNES. — DEHAISNES, *Le Père Nicolas Trigault*, Tournai, 1862.

D'ELIA, *Clero*. — P. D'ELIA, *Alle origine del Clero Indigeno nel Giappone e in* Cina (1579-1606) (Gregorianum, t. 16, 1935, p. 121-130).

D'ELIA, *Primordi*. — P. D'ELIA, *I Primordi delle Missioni cattolichi in Cina* (Civilta Cattolica, 1935, vol. IV, p. 25-37).

D'ELIA, *Quadro*. — P. D'ELIA, *Quadro Storico-sinologico del Primo Libro di Dottrina Cristiana in Cinese* (Archivum Historicum Societatis Jesu, t. 3, 1934, p. 193-222).

DELPLACE. — L. DELPLACE, *Le Catholicisme au Japon*, Malines, 1909-1910.

DORE, *Manuel*. — H. DORÉ, *Manuel des superstitions chinoises*, Shanghai.

DORE, *Recherches*. — H. DORÉ, *Recherches sur les superstitions en Chine*, (dans les Variétés sinologiques), Shanghai.

DU HALDE. — DU HALDE, *Description ... de l'Empire de la Chine ...*, Paris, 1735.

FANG. — M. FANG, *Etudes sur le Docteur Léon Ly* (en chinois: 李我存研究), Hangchow, 1937.

GALILÉE. — H. BERNARD, *Galilée et les Jésuites des Missions d'Orient*, Revue des Questions scientifiques, 20 novembre 1935, p. 356-382.

GILES — L. GILES, *Translations from the Chinese World-Map of Father Ricci*, Geographical Journal, t. 52, 1918, p. 367-385, t. 53, 1919, p. 19-30.

GOES. — H. BERNARD, *Le Frère Bento de Goes. Chez les Musulmans de la Haute Asie*, Tientsin, 1934.

GOODRICH. — L. C. GOODRICH, *The Literary Inquisition of Ch'ien-Lung*, Baltimore, 1935.

GUERREIRO. — *Historischer Bericht ... in ... Königreich China...* von 1604 und folgenden Jahre... auss Portugesischen... Exemplaren, 4e éd. 1611 (la première partie est la traduction de l'Annua de GUERREIRO 1604-1607).

GUZMAN. — LUIS DE GUZMAN, *Historia de las misiones... de la Compania de Jesus... en la India Oriental y en... la China y Japan*, 2e édition de 1891.

HAKLUYT. — HAKLUYT'S *Voyages*, rééd. 1928, t. 4, p. 229 sq.: An excellent treatise of the kingdom of China.

HAVRET. — H. HAVRET, *La stèle de Singanfou*.

HAY. — *De rebus japonicis, indicis,.. epistolae recentiores* a J. HAYO coacervatae, Anvers, 1605.

HUGON. — HUGON, *Mes paysans chinois*, Paris.

HUMANISME. — H. BERNARD, *Etudes sur l'Humanisme chrétien en Chine à la fin des Ming* (Nankai Social and Economic Quarterly, t. 9, 1936, p. 95-124, 678-708; t. 10, 1937, p. 308-322).

HUMBERTCLAUDE. — HUMBERTCLAUDE, *La littérature chrétienne au Japon il y a 300 ans* (Bulletin de la Maison Franco-Japonaise, t. 8, 1937, p. 158-220).

HUNG. —洪煨蓮，考利瑪竇的世界地圖, extrait de 禹貢, t. 5, 1936, p. 1-50.

JARRIC. — P. DU JARRIC, *Histoire des choses les plus memorables arrivées tant ez Indes Orientales que autres pays de la descouverte des Portugais*, Bordeaux, 1610.

LETTERE. — *Lettere del Giapone et della Cina de gl'anni 1589 et 1590*, Venise, Ciotti, 1592.

MACLAGAN. — E. MACLAGAN, *The Jesuits and the Great Mogul*, 1932.

MAILLA. — J. DE MAILLA, *Histoire générale de la Chine*, t. 10, Paris, 1779.

MISSIONNAIRES. — H. BERNARD, *Aux Portes de la Chine. Les Missionnaires du XVIe siècle* (1514-1588), Tientsin, 1933.

MONTALTO. — MONTALTO DE JESUS, *Historic Macao*, 2de éd.

MOULE. — MOULE, *Christians in China before the year 1550*, 1930.

NUOVI AVVISI. — *Nuovi Avvisis del Giappone con alcuni altri della Cina del* 83 et 84, Venise, Giolitti, 1586.

PAGÈS. — PAGES, *Histoire de la religion chrétienne au Japon*, Paris, 1869 (I désigne l'Histoire, II les appendices).

PANTOJA. — *Litterae Societatis Jesu anno 1602 et 1603 e Sinis, Molucis.. datae* Mayence, 1607: *Litterae P. Jacobi Pantogiae* e S. J. ad P. Ludovicum Guzmanum..., Pekin 1602 7 Idus Martis.

PASTELLS. — *Catalogo de los documentos relativos a las Indias Filipinas...* precedido de une *Historia general de* Filipinas por el P. P. PASTELLS, Barcelone, 1925 et 29.

PELLIOT. — P. PELLIOT, *Un ouvrage sur les premiers temps de Macao* (T'oung Pao, t. 31, 1935, p. 58-94).

PFISTER. — L. PFISTER, *Notices Biographiques et Bibliographiques sur les Jésuites de l'ancienne Mission de Chine* (Variétés sinologiques. n° 59, Changhai, 1932, 1934).

PHILIPPINES. — H. BERNARD, *Les Iles Philippines du grand archipel de la Chine. Un essai de conquête spirituelle de l'Extrême-Orient* (1571-1641), Tientsin, 1936.

PINOT. — V. PINOT, *La Chine et la Formation de l'esprit philosophique en France*, 1932.

R. — *Opere storiche* del P. MATTEO RICCI, edite..dal P. TACCHI VENTURI: le premier tome contient les *Commentari dalla Cina* Macerata, 1911, le second *Le Lettere dalla Cina*, 1913.

RICARD. — R. RICARD, *La "conquête spirituelle" du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres mendiants en Nouvelle-Espagne* de 1523-1524 à 1572, Paris, 1933.

RIQUEBOURG. — DE RIQUEBOURG-TRIGAULT, *Histoire de l'expédition chrétienne au Royaume de la Chine...*, Lyon, 1616.

SACCHINI. — *Historia Societatis Jesu*, auctore Franc. SACCHINI, 1620, 1649, 1652, 1661.

SAGESSE. — H. BERNARD, *Sagesse chinoise et Philosophie chrétienne*, Tientsin, 1935.

SCHILLING. — D. SCHILLING, *Das Schulwesen der Jesuiten in Japan* (1551-1614), 1931.

SCHURHAMMER, *Sprachproblem.* — G. SCHURHAMMER, *Das Kirchliche Sprachproblem in der Japanischen Jesuitenmission des 16. und 17. Jahrhunderts*, 1928.

SCHURHAMMER, *Xaveriusforschung.* — G. SCHURHAMMER, *Xaveriusforschung im 16. Jahrhundert* (Zeitschrift für Missionswissenschaft, t. 12, 1922, p. 129-163).

SEMEDO. — A. SEMEDO, *Histoire universelle de la Chine*, Lyon, 1667.

SIU. —增訂徐文定公集, Zikawei, 1933.

SOMMERVOGEL. — C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles, 1890-1900.

SOUZA. — DE SOUZA, *Oriente conquistado a Jesu Cristo pelo Padres da Companhia de Jesu da Provincia de Goa*, Lisbonne, 1710.

STREIT. — STREIT, *Bibliotheca missionum.*

SUAU. — SUAU, *Les Bienheureux martyrs de Salsette*,

SYMPOSIUM. — *Symposium on Chinese Culture*, édité par Sophia H. CHEN ZEN, Shanghai, 1931.

TACCHI VENTURI, *Apostolato.* — P. TACCHI VENTURI, *L'Apostolato del P. Matteo Ricci in Cina secondo i suoi scritti inediti*, Rome, 1910 (tiré à part de la Civilta cattolica).

TSCHEPE. — TSCHEPE, *Japans Beziehungen zu China seit der Altesten Zeit bis zum Jahre 1600*, Jentschoufu, 1907.

URSIS. — *P. Ricci, Relaçao escripta pelo seu companheiro* P. Sabatino DE URSIS, Rome, 1910.

VAN DEN WYNGAERT. — VAN DEN WYNGAERT, *Sinica Francescana*, t. 2, 1933.

WANG TCHONG-MING. — 明鄉賢太子少保禮部尙書王忠公年譜銘.

WESSELS. — C. WESSELS, *Histoire de la Mission d'Amboine*, Louvain, 1934.

WIEGER, *Chine.* — L. WIEGER, *La Chine à travers les âges*, 2de éd., Sienhsien, 1924.

WIEGER, HCO. — L. WIEGER, *Histoire des croyance religieuses et des opinions philosophiques en Chine*, 3e éd., Sienhsien, 1927.

WYLIE, *Researches.* — WYLIE, *Chinese Researches*, Shanghai, 1897.

XAVERIANA. — Monumenta Historica Societatis Jesu, *Monumenta Xaveriana*, t. I, 1899-1900.

PREMIÈRE PARTIE

En Marge de la Société Chinoise

Le Père Ricci, après avoir décrit en ses "commentaires sur la Chine", les trois "sectes" dont les traits divers se fusionnent dans la religion populaire, hausse un peu la voix et guinde son style afin de décrire l'arrivée du christianisme en cet empire[1] : "Contre ce monstre de l'idolâtrie chinoise, plus terrifiant avec ses trois têtes que l'Hydre de Lerne, et depuis tant de milliers d'années tyrannisant sans être contredit tant de millions d'âmes en les envoyant sous terre dans les abîmes de l'enfer, notre Compagnie de Jésus s'est levée conformément à son institut pour lui faire la guerre en venant de pays si éloignés, en franchissant tant de royaumes et tant d'océans, afin de délivrer les âmes malheureuses de la damnation éternelle. Et se fiant à la miséricorde et à la promesse de Dieu, elle ne se laissa pas effrayer par les périls et les difficultés qui s'opposaient à son entrée dans un empire si soigneusement fermé aux étrangers et plein d'une telle multitude de personnes qui défendraient leurs erreurs: en effet, au royaume et aux armes de la sainte croix aucune force du monde ou de l'enfer ne pourrait résister".

Que l'on veuille bien pardonner ce léger excès de pompe et d'hyperbole à un "cicéronien" de la Renaissance! Son interprète latin et le traducteur français ont encore exagéré son emphase en intitulant son livre: "Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine entreprise par les Pères de la Compagnie de Jésus"[2]. Le mot "expédition"

---

(1) R, I, p. 103: nous reproduisons ici la vieille traduction de RIQUEBOURG, en modernisant l'orthographe.

(2) *"De Christiana Expeditione apud Sinas suscepta a Societate Jesu"*, dit le Père Trigault. Le P. Ricci avait tout simplement écrit en tête de son manuscrit: JHS MARIA "De l'entrée", *"Della Entrata della Compagnia di Giesù e Christianità nella Cina"* (R, I, LXIX).

est juste, et même celui de "conquête" ne serait pas trop prétentieux, pourvu que l'on vît en ces métaphores guerrières non point une intrusion violente, mais une éclosion pacifique et libératrice. En tout cas, dès les premières phrases, nous sommes avertis que l'indulgence à laquelle est naturellement enclin le Père Matthieu Ricci ne l'a point entraîné à s'accommoder de toute opinion; bien au contraire, il prend délibérément la suite de Saint François Xavier son prédécesseur et son modèle.

"Le premier qui donna le branle à cette guerre, raconte-t-il(3), et commença à battre le rempart fut notre bienheureux Père François-Xavier qui, après avoir fondé toute la chrétienté de l'Inde et des Moluques, s'en fut en dernier lieu fonder celle du Japon avec le succès que l'on pouvait espérer de son esprit apostolique... Et ce bienheureux Père, sachant bien que toutes les lois et les rites du Japon étaient originaires de la Chine, en vint à penser que, s'il pouvait d'abord convertir la Chine, non seulement il ferait du bien à un empire si grand et si noble, mais du même coup il faciliterait la conversion du Japon... Mais étant donné que les péchés de cet empire ne méritaient pas qu'un si grand apôtre fût l'initiateur de sa conversion et l'heure était arrivée où ce bienheureux Père irait au ciel pour recevoir la récompense de ses travaux et de ses saintes œuvres, tous les projets qu'il forma pour y pénétrer échouèrent: et cependant nous croyons que, s'il n'a pu obtenir de Dieu pour lui-même la grâce d'y entrer, il l'a obtenue dans le ciel pour ses compagnons qui, contrairement à tout espoir humain, y pénétrèrent trente ans après lui". Quelques paragraphes résument ensuite ce que Ricci doit à ses devanciers. "Après Xavier, fait-il remarquer(4), vinrent

---

(3) R, I, p. 103-105. Il est à peine besoin de faire remarquer que le Père Ricci ne connait que le Saint François Xavier de la grande et sobre tradition des PP. Teixeira et Valignano; les boursouflures de Mendez Pinto et des orateurs sacrés en sont absents (SCHURHAMMER, *Xaveriusforschung*, 143 et suiv.).

(4) R, I, p. 105-106: il faudrait ajouter les religieux Augustins. Sur tous ces essais, nous renvoyons à nos ouvrages *Missionnaires*, 103-136 et *Philippines*, 4-33.

d'autres hommes courageux, serviteurs de Dieu, pour tenter de pénétrer en Chine, spécialement de l'ordre de Saint François et de Saint Dominique, les uns par la voie des Indes orientales [Goa et Malacca], les autres par celle des Indes occidentales [Mexique et îles Philippines]. Mais ceux qui prirent le plus à cœur cette œuvre, comme un legs du bienheureux François, ce furent les Pères de la Compagnie qui, avec beaucoup de zèle, vinrent en compagnie des marchands portugais et, avec beaucoup de persévérance, demeurèrent toujours aux portes de la Chine dans une résidence qu'ils y établirent.

Celui qui en revint à aviver le plus cette entreprise et à la ressusciter, alors qu'elle était déjà à demi désespérée par suite des empêchements variés qui se multipliaient de jour en jour à la traverse, ce fut le Père Alexandre Valignani [nous l'appellerons ordinairement Valignano, conformément à sa signature autographe(5)]... qui décida d'appliquer quelques Pères à Macao pour y apprendre les caractères et la langue parlée de la Chine, afin que, le jour où s'ouvrirait une porte pour entrer, ils se trouvâssent bien prêts. Ainsi donc, contrairement à l'opinion de quelques Pères âgés et ayant l'expérience de la Chine qui tenaient cette entreprise pour irréalisable, Valignani, n'ayant auprès de lui personne de capable pour cette œuvre, en écrivit au provincial de Goa... qui choisit à cette intention le Père Michel Ruggieri.

Celui-ci était obligé de seconder les Pères de Macao pour le ministère des Portugais, au grand détriment de sa propre affaire qui était l'étude de la Chine, et, de plus, comme il était tout seul, il ne pouvait mener de front ses œuvres de Macao et de Canton, ni facilement se livrer à ses études. Le Père Valignani, en ayant reçu avis pendant qu'il se trouvait au Japon, fit appeler de l'Inde le Père Matthieu Ricci".

En ces termes dénués de tout apprêt, Ricci introduit lui-même sa vocation à la Chine, et désormais sa narration sera caractérisée par ce qu'on nous permettra d'appeler la

(5) D'ELIA, *Clero*, p. 122, note 1.

même "limpidité", une sincérité qui ne s'accommode ni des exagérations ni des réticences, un naturel et une droiture d'intention que toute duplicité ou toute finesse blesse, comme une poussière offusque l'oeil. Après cela, nulle politique, nul intérêt propre, ... un abandon à la Providence qui rejette les sollicitudes temporelles pour s'attacher de toutes ses forces à l'expansion du Règne de Dieu. Il ne lui faudra pas moins que cela pour supporter patiemment, et même avec allégresse, les épreuves de ses premières et longues années "en marge de la société chinoise".

CHAPITRE PREMIER

Réminiscences de Jeunesse

L'on connaît les pages délicieuses où Montalembert a décrit avec une chaleur tendre "l'amitié dans le cloître", cette tendresse inépuisable, ces élans du cœur "qui charment et rafraîchissent le patient investigateur du passé"[1]. Il serait aisé pareillement de composer une gerbe exquise de la correspondance affectueuse des missionnaires, — ces séparés volontaires —, avec les parents et les amis si chers qu'ils ont quittés pour Dieu et son église.

Dans l'anthologie des lettres du Père Ricci, nous sentons revivre toute sa jeunesse, comme à travers la buée légère d'une délicate affection; chaque année, — parfois à deux reprises —, il prenait la plume et s'enchantait quelques instants en la compagnie des absents[2]. Songez donc, disait-il un jour[3], "que nous sommes en ces pays comme dans un exil voulu, éloignés non seulement de nos proches (cari), père, mère, frères et parents, mais encore des nations chrétiennes et de notre patrie, et parfois à des endroits où, en dix et vingt ans, il ne vient aucun Européen".

De ces lettres, beaucoup se sont égarées! Il a beau les envoyer en double exemplaire par l'Inde portugaise (1re voie) et par les îles Philippines (2de voie), elles se perdent

(1) MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, Introduction, chap. V.

(2) R, II, p. XXXIV, XLI: aux sept lettres de l'Inde et aux quarante-sept de Chine qui ont été éditées par le Père Tacchi Venturi, il faudra plus tard ajouter celles que le Père d'Élia prépare pour la publication (l'une d'elles a déjà paru) et d'autres qui gisent dans des Archives privées ou publiques. Nous signalerons au passage de courts fragments qui, bien qu'insérés dans des livres connus, ont échappé à la diligence de l'éditeur. Lors de la suppression de la Compagnie de Jésus, soixante-six lettres seraient passées de chez le Père Lagomarsini à la famille Ricci (D'ELIA, *Primordi* p. 37 note 1).

(3) R, II, p. 279.

trop souvent en route, par négligence, dans des naufrages ou à cause des corsaires [surtout des "anglais" qui en veulent plus aux bateaux revenant chargés de l'Inde(4)]. Et que de délais pour obtenir une réponse! l'an **1595,** il reçoit enfin une lettre écrite en 1593 pour accuser réception d'une des siennes de 1586; une fausse nouvelle lui fait croire, en 1595 encore, que son père est mort, c'est après onze années et plus qu'il apprend que ce décès a eu lieu en 1604 seulement(5).

Aussi, quand enfin il tient en mains ces très chères missives, avec quelle suavité attendrissante ne voit-il pas subitement ressusciter les souvenirs d'antan! C'est d'abord le cercle des parents "ma maison", "mia casa", la boutique de pharmacie et de droguisterie "spetiaria" que tient sa famille, venue autrefois de Bergame(6) ; à l'un de ses intimes amis, le Père Costa, il demande de l'y remplacer(7). Sa mère, Giovanna Angiolelli, demeure dans une pénombre un peu effacée, probablement parce qu'elle est accaparée par les soucis de nombreux enfants, mais "vraiment vertueuse et particulièrement dévote à la Compagnie"(8), elle est secondée par la bonne tante Laria dont Ricci écrit: "je ne puis me rappeler qu'avec beaucoup de tendresse la charité avec laquelle elle me traita pendant mon enfance, et combien je lui dois pour m'avoir élevé durant quelque temps comme une seconde mère"(9). Giovanni Ricci, "mon très honoré père", homme de bon sens, joint à son commerce la gestion de plusieurs propriétés dans les états du Pape et ailleurs(10) ; sur la fin de sa vie, le Jésuite de Chine, à des renseignements concernant la rhubarbe, le muscat et le velours, entremêle pour lui de douces exhortations à la piété: "De ma mère,

---

(4) R, II, p. 177: ces "anglais" étaient en réalité des Hollandais (*Philippines,* 148).

(5) R, II, p. 222, 229.

(6) R, II, p. 122. — *Atti,* p. 138.

(7) R, II, p. 232.

(8) URSIS, p. 11.

(9) R, II, p. 122-123.

(10) R, II, p. 96, 113, 268. — URSIS, p. 11.

j'entends dire qu'elle fréquente notre église, je ne sais si vous en faites autant; il me semble que voici le moment de se rapprocher de Dieu, le chemin n'est plus long (non longa restat via)... Plaise au Seigneur que nous nous revoyons tous au ciel!... Je ne sais où vous trouvera cette lettre, ou dans le ciel, ou sur terre"[11].

C'est dans ce milieu vraiment chrétien que, par une coïncidence où l'on se plaira plus tard à voir une indication providentielle[12], "celui qui était né en 1552 (le 6 octobre) avait été choisi par Dieu pour accomplir les vœux ardents de François Xavier l'apôtre des Indes" l'année où ce dernier expirait dans l'île déserte de Sancian (nuit du 2 au 3 décembre). Le petit Matthieu fut, semble-t-il, l'aîné d'une famille qui ne devait pas compter moins de sept garçons et une fille[13]; "l'amour fraternel, écrira-t-il plus tard, bien loin d'être éteint est plus ardent que jamais", et il restera en relations épistolaires avec Antoine-Marie le chanoine et Horace le chef de maison. Ses frères ne sont pas riches[14]; après la mort de sa mère (apprise en 1595) et surtout celle de son père, il insistera pour "qu'on écrive longuement ce que chacun fait, et comment il se porte, et s'il vit à l'aise ou non, pour ma consolation et afin que je les aide de mes pauvres prières[15]". A côté d'eux, figurent le beau-frère Criminella, la tante Violante, l'oncle Terentius,

---

(11) R, II, p. 99-100, 115, 272. Durant les premiers temps qui avaient suivi la venue des Jésuites à Macerata, les hommes et les femmes n'allaient pas à leur église par crainte d'être remarqués (SACCHINI, t. 2, p. 181).

(12) Ainsi parle un Ménologe de la province du Portugal (*Matteo Ricci*, Numero unico, 1910, p. 4). — En 1652, le Père Boym, de passage à Smyrne, le proclamera dans un sermon (cité par BADDELEY, 257).

(13) URSIS, p. 11. — TACCHI VENTURI, *Apostolato*, p. 6. — *Atti*, p. 140-141. — Les six frères étaient nés avant le 15 août 1571 (R, II, p. 221, note 1); Maria Contessa naquit le 14 août 1572 et eut peut-être d'autres soeurs "sorelle" (R, II, p. 100, 115 note 1, 219, 221 note 1, 278-279, 374).

(14) R, II, p. 218-221, 278-279 note 5, 374.

(15) Pour la mort de sa mère, R, II, p. 229; du père, ib. et p. 245, 219.

les cousins et les amis familiers, Jérôme Lucido, Camillo et Mario de Geronimis, Pier Nicolo, Savello, Lucrezia Contessa: "Notre-Seigneur vous garde de tout mal!"(16)

Tous ces noms appartiennent à des habitants de la petite patrie, la plaisante ville de Macerata dont il demande aussi des nouvelles: "Ecrivez-en moi comme vous le faites et encore plus copieusement, parce qu'il m'est impossible de l'oublier; on s'y comporte si bien, on y aime tant la Compagnie et elle donne de si bons ouvriers à Notre-Seigneur"(17). Macerata est située dans la province des Marches (ou de frontières), autrefois âprement disputées par les armes. Parallèlement aux hauteurs, court le rivage verdoyant de l'Adriatique que commande Ancône, vieille cité dorienne, désignée par le nom grec qu'elle doit à sa position dans un angle de la péninsule. Beaucoup des villes se sont réfugiées sur des arêtes étroites ou des monticules isolés qu'ont découpés les vallées d'érosion, à tel point que, si l'on ne connaissait aucune autre partie de la terre, on pourrait croire que chaque cime doit être couronnée d'un diadème de dômes et de tours; au milieu des champs, des vignes et des oliviers, Urbino surgit, dont la plus grande gloire est d'avoir donné naissance à Raphaël, et Pesaro renommé pour ses faïences polychromes, et bien d'autres centres d'art. Du temps des Romains, le site de Macerata était déjà occupé par une cité (Helva recina) dont les ruines servirent à nommer la ville (maceries, Macerata) et, dès sa plus tendre enfance, Ricci y entendit la voix des monuments, non seulement de l'antiquité classique, mais aussi de la fin du Gothique et du début de la Renaissance, tels que le mur d'enceinte élevé vers le milieu du XIVe siècle, l'élégante Loggia des marchands, les palais cossus et la gracieuse église de Sainte

(16) R, II, p. 100, 220.

(17) R, II, p. 145. Les habitants de Macerata se faisaient surtout remarquer comme juristes, procureurs et avocats. Dès le début de 1556, les Pères, bien accueillis durant une mission et désireux d'y trouver meilleur air pour les malades, voulaient y faire une résidence; Saint Ignace de Loyola l'avait autorisée en principe (22 Janvier 1556), mais avait prévu des obstacles (lettre du 15 mars 1556).

Marie des Vierges édifiée en 1550 sur un plan de Bramante.

A ses yeux pourtant, ces beautés naturelles, et cette fertilité souriante, et ces souvenirs historiques, et ces splendeurs artistiques, étaient éclipsés par l'une des merveilles de la chrétienté, la maison même de Nazareth que les anges auraient apportée, selon la tradition, de promontoire en promontoire jusqu'au bois de lauriers (lauretum) d'où Lorette dérive son nom fameux: "Parmi les Chinois, écrira-t-il plus tard[18], il m'arrive parfois de me vanter de venir d'une terre où le Christ Notre-Seigneur a transporté de beaucoup de milles de distance la maison que Lui et sa Mère habitèrent en ce monde".

Il faut nous représenter Ricci participant, durant sa jeunesse, aux pèlerinages pour assister aux grandes fêtes; par tous les chemins et toutes les routes, on venait, au chant des litanies, le chapelet à la main; les enfants, les femmes, dans des chariots, car on ne voulait priver personne de ces douces solennités; les hommes à pied, tous priant ou chantant, ce qui pour eux était encore prier[19].

Tel est le milieu familier et sympathique où grandit le futur missionnaire de Chine. De très bonne heure, il apprend les rudiments de la grammaire à l'école d'un digne prêtre, Nicolas Bencivegni, "notre Père Nicolas"[20], comme

---

(18) R, II, 245. — Sur l'historicité du sanctuaire de Lorette, on peut se reporter au long article *Lorette* de dom LECLERCQ dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, 1930, col. 2473-2511.

(19) On peut relire ici LOUIS VEUILLOT, *Rome et Lorette* (Oeuvres complètes, t. 3, p. 171-174). — Un ami de Ricci, le P. TURSELLINI, a écrit en latin une histoire classique du sanctuaire (nous avons consulté l'édition de 1727, v. g. p. 233, 261). Pour être juste, avec le Père BRODRICK (*Saint Peter Canisius*, 1935, p. 615-616), il faut reconnaître que certains visiteurs de l'époque, comme l'Anglais Fynes Morrison, se montraient médiocrement enthousiasmés par les "affreux bandits des Marches" et les "superstitions papistes" de la Santa Casa.

(20) R, II, p. 245 note 2, 249: originaire de Sienne, né en 1532. Tous les amusements de la jeunesse de Macerata n'étaient pas innocents, si nous en croyons les rapports des premiers Jésuites (*Monumenta Historica Societatis Jesu, Polanci Chronicon*, VI, p. 81).

il dira plus tard, auquel il se recommandera "de cœur", lui qui "avec tant d'amour nous a instruits et acheminés vers l'état où nous nous trouvons, quand nous étions à l'âge le plus tendre et le plus dangereux". A peine âgé de sept ans, le petit écolier doit pourtant se séparer de son précepteur qui entre dans la Compagnie de Jésus (5 novembre 1559), et attendre près d'un an et demi (jusqu'en mai 1561) que l'accord se fasse entre les habitants de la petite ville pour inviter les Jésuites à ouvrir un collège: "on craignait que nous ne leur volions leurs fils", explique-t-on à ce moment(21); plus tard, Macerata ne semblera jamais regretter

---

(21) R, I, p. 619, note 5; II, p. 10, note 2. — B., l. 2 c. 265 p. 785. — SUAU, p. 52. Dans les *Monumenta Historica Societatis Jesu,* on peut glaner d'assez nombreux renseignements sur ce collège qui fut demandé par les habitants au Père Manare, recteur de Lorette, vers le 15 juillet 1558 (*Lainez,* III, p. 380-382, 388, 424-425), mais il n'y eut durant plus de deux ans que de bonnes paroles (*Litterae Quadrimestres,* V, p. 822; VI, p. 67, 434). En 1561, le Père Ribadeneira reçut commission du Père Lainez pour cette fondation (18 avril: *Ribadeneira,* II, p. 269), mais il hésita "faute de bons maîtres" (25 avril: *Ribadeneira,* I, 380). Après une discussion où intervint en faveur des Jésuites le Servite, Frère Eusèbe, le conseil décida, par 65 votes affirmatifs sur 69, de presser l'exécution de l'affaire; cette démarche officielle fut faite le 7 mai (*Lainez,* V, p. 505) et, le 16 mai, treize religieux vinrent occuper la maison (SACCHINI, t. 2, p. 180-181): le lendemain, après un discours latin de Jean Dominique Bornanus et un discours grec de Jean Blet le Catalan, eut lieu l'ouverture des classes, tous les enfants de la ville s'y rendirent, plus de 140, et le 21 mai on adressa des remerciements au Général de la Compagnie (*Lainez,* V, p. 522-523). Le 24, le P. Ribadeneira reçut l'ordre d'envoyer comme prédicateur le P. Philippe de Gandie (*Ribadeneira,* II, p. 269), mais celui-ci n'étant pas arrivé pour la Pentecôte fut remplacé par un des régents (*Lainez,* V, p. 528-530).

L'on avait donné 500 écus pour cette fondation, ainsi que les revenus de l'église Sainte Marie des Vierges, hors de la ville; la Compagnie renonça par la suite à ce dernier appoint, comme contraire à la règle de pauvreté de l'Institut (SACCHINI, t. 3, p. 17-18: 1200 aurei). Au début, la principale difficulté vient de ce que le Père Manare était simultanément recteur de trois maisons, Lorette, Recanati et Macerata (*Ribadeneira,* I, p. 403, 405), le Père Raphaël Riera est si malade qu'on se demande s'il pourra professer jusqu'en septembre et de fait il doit aller à Lorette (*Ribadeneira,* I, p. 399). Ribadeneira, qui vient visiter le nouveau collège le 18 août, trou-

de donner aux Jésuites tant de recrues précieuses, entre autres Matthieu Ricci!

Que de "conquêtes" pour la Compagnie de Jésus parmi ces compagnons de la première heure: Mancinelli qui s'illustrera comme prédicateur(22); Toscanelli, "mon petit frère", resté Frère coadjuteur sans devenir prêtre, compagnon du Père Valignano en Extrême-Orient, puis maître d'école à Macao, à qui Ricci écrira chaque année(23); le Père Piani, lui aussi un correspondant annuel, missionnaire au Japon(24); le petit frère Jean-Baptiste Ferro, "qui a été au Pérou et que j'aurais bien voulu pour la Chine"(25). Les Pères Alaleoni recevront de Pékin ce joli billet: "Je vous écris à tous les deux à la fois, parce que la nature ne vous a point séparés par la diversité des parents du corps, ni la grâce, par la différence de la mère de l'âme, et vous

---

ve "tout très développé, mais peu stable, une extraordinaire abondance de novices et d'enfants", les maîtres sont Blet qui serait mieux à Lorette, Jean Dominique(?) et Michel Avellan qui ont besoin d'avoir un recteur sur place (*Ribadeneira*, I, p. 408-409, 413-415; *Lainez*, V, 617, 644; VI, 8).

Après le départ de Ribadeneira (26 août), le P. Manare doit se rendre à Macerata pour discuter une question d'installation matérielle (lettres des 11 septembre et 25 octobre: *Ribadeneira*, II, p. 270-271; *Lainez*, VI, 95-96, 209, 374). Vers le 10 septembre 1572, est nommé recteur Ange Divitius (*Lainez*, VI, p. 685), saint homme qui excède peut-être dans la vie retirée d'oraison (MANARE, *De rebus Societatis Jesu Commentarius*, p. 156) et auquel on voudrait donner comme ministre pour le seconder le P. Emeric de Bonis en échange du P. Philippe de Gand (*Lainez*, VI, 506). "Tout va bien", écrit-on le 10 février 1563 (*Lainez*, VI, p. 685), mais, le Provincial ayant supprimé faute d'élèves les classes supérieures de rhétorique, de grec et d'humanités, le P. Général fait rétablir ce dernier cours (*Lainez*, VII, p. 445, 480-481). En 1565, il y a encore une correspondance des consuls avec Saint François de Borgia (*Borgia*, III, p. 766; IV, p. 83, 209, 137), le P. Jaen est recteur (*Borgia*, IV. p. 135-136: 15 novembre 1565), plus tard ce sera le P. Jean Maggiori (de Majoribus) (*Borgia*, V, p. 63: 25 mars 1569).

(22) R, II, p. 55 note 2; p. 95 note 2; p. 122; cf. p. 88 note 1.

(23) R, II, p. 114 note 4; p. 233 note 1.

(24) R, II, p. 10 note 2.

(25) R, II, p. 245 note 5.

y gagnerez quelque chose puisqu'il suffira qu'un seul réponde (26)".

Mais c'est Girolamo Costa, déjà sur les bancs de la classe avec lui sous Bencivegni, qui, au milieu des soucis d'administration, demeurera le correspondant le plus fidèle: "Chaque fois que dans ma solitude de Chine je me souviens de mes chers amis et frères d'Europe, — et je le fais à maintes reprises pour ma dévotion—, je sens naître une grande espérance, à savoir que le Seigneur Dieu devra me donner quelque grande consolation dans l'autre vie, puisqu'en celle-ci il a voulu que je me prive de la douce société de tant de saintes gens... Les lettres que vous m'envoyez, je les lis en pleurant du commencement à la fin, parce que j'y vois votre affection, et je songe que nous ne nous reverrons pas avant la porte du paradis: plaise à Dieu que cette porte ne me soit pas fermée par mes péchés!... Je lis et relis toujours avec plus de joie vos lettres, et en y découvrant toujours du nouveau... En relisant vos lettres pour rafraîchir un peu ma langue italienne, j'ai retrouvé, après tant d'années et à une si grande distance, une affection et une cordialité si grandes qu'elles n'auraient pu ainsi durer et croître, me semble-t-il, si elles n'avaient été fondées dans les entrailles de Jésus notre Rédempteur; et cette persuasion ne m'est pas d'un médiocre secours parmi tant de travaux où le béni Dieu veut que je me trouve(27)".

Sur les études mêmes de Ricci à Macerata, nous ne possédons que des informations très vagues: "il réussit dans les humanités et les belles-lettres"; dès ses années de collège il songe à se faire religieux, mais il hésite: "Sera-ce chez les Jésuites? Sera-ce chez les Capucins?(28)" Son père, soucieux avant tout de l'avenir de la famille, lui

---

(26) R, II, p. 294-295 note 1; ils deviendront l'un ministre et l'autre procureur à Rome; cf. R, II, p. 250 note 1.

(27) R, I, p. XXXVII, 302, 466; II, p. 97, 162, 177-178, 218, 229, 243-244, 250, 330-331, 359, et surtout p. 119-120, 187, 245, 273...

(28) URSIS, 11.-A Canton, en 1583 il témoignera une très vive sympathie à des Franciscains déchaux espagnols, menant la même vie que les Capucins: R, I, 124.

déclare qu'il est encore trop jeune pour prendre une décision si grave, il a de nombreux amis et parents à Rome dans l'entourage des cardinaux, et c'est là qu'il envoie l'adolescent étudier le droit avec le secret espoir, peut-être, de le voir faire une brillante carrière dans le monde ecclésiastique.

Ainsi donc, au mois d'octobre ou de novembre 1568, âgé de 16 ans, Ricci quitte, pour ne plus y revenir semble-t-il, ce ravissant pays des Marches où s'est abritée son aimable enfance [29]. Il aborde la Capitale du monde chrétien au moment où, sous la pression énergique du Pape dominicain Saint Pie V, la réaction catholique, dite parfois de la Contre-réforme, provoque un renouveau d'art et de science dans un décor d'austérité dont l'église du Gesu — le premier Gesu, inspiré dit-on par Michel-Ange et réalisé par Vignole le grand théoricien de l'architecture [30] — nous offre une image en quelque sorte matérialisée. Les études juridiques, éminemment positives et d'un caractère pratique, convenant admirablement bien au génie romain, ne paraissent pas séduire le jeune étudiant; ses goûts le portent plutôt vers ses anciens maîtres chez qui la tradition déjà glorieuse du fondateur, Ignace de Loyola (mort en 1556), se survit par quelques-uns de ses dix compagnons et surtout par la première génération de ses collaborateurs immédiats. Deux de

---

(29) R, I, p. LXIII. — Le 22 février 1568, il assista sans doute à la "Doctrine chrétienne" enseignée publiquement à l'église "par le Père Jean pour la troisième fois" (TACCHI VENTURI, *Storia*, I, p. 302). Par contre, quand le jeune Père Rodolphe Aquaviva y vint, probablement en mai 1569 (R, II, p. 95), il n'y était plus; leur étroite intimité se noua plus tard à Rome.

(30) *Missionnaires*, p. 229-230. Sur cette attribution à Michel Ange, on peut consulter, SCHURHAMMER, *Michelangelo als Baumeister der ersten romischen Jesuiten Kirchen* (*Stimmen der Zeit*, t. 115, 1928, p. 232-233). A partir de 1575, ce fut le Père Giovanni de Rosis (ou "Rossis") qui dirigea les travaux du Gesu (BRICARELLI, *Chi fu l'architetto del Collegio Romano*, dans la *Civilta Cattolica*, 1932, t. 3, p. 263-264); il fut aidé par Giovanni della Porta pour la façade qui fut achevée en automne 1577 (PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t. 9, 1923, p. 803). En 1575, mourut le Frère Jérôme Azailla, à la maison professe de Rome, un "magister" (entrepreneur, sans doute) qui l'emportait sur tous les maîtres les plus réputés de Ferrare (SACCHINI, t. 4, p. 71).

ses fondations, le Collège Germanique, et, par-dessus tout, le Collège Romain, avec leur clientèle énorme et cosmopolite, sont devenus des centres d'attraction pour la jeunesse studieuse; plus discrète, mais encore plus pénétrante, est l'attirance du noviciat de Saint André. Justement, en la veille de l'Assomption (14 août 1568), vient d'y expirer, après deux mois à peine de séjour, un jeune noble polonais, Stanislas Kostka, véritable ange revêtu de la nature humaine, que les Jésuites aimeront à faire vénérer par ceux-là même qui les accuseraient d'être trop mêlés aux affaires de ce monde; pour représenter les détails de sa courte vie, se fixe une tradition artistique qui le peint une flamme bleuâtre autour du front, recevant l'Enfant Jésus des mains de la Vierge, un ange le guide de Vienne à Rome où il est reçu par Saint François de Borgia troisième Général de la Compagnie de Jésus; beaucoup plus tard, dans une des chambres qu'il a occupées, Le Gros le représentera, selon le goût du temps, étendu sur son lit de mort où il exhale doucement son âme pure en tenant d'une main un crucifix, de l'autre une image de la Vierge, le visage sera de marbre blanc, la tunique de marbre noir et le lit de marbre jaune.

D'autres œuvres d'art, comme les fresques d'inspiration brutale que Pomerancio a peintes à l'église Sainte Apollinaire du Collège Germanique, reproduisent des scènes de martyre. Mais c'est dans la décoration du noviciat de Saint André (transféré sur les pentes du Quirinal à partir du 7 juin 1569) que s'affirme le plus clairement la pensée de l'Ordre nouveau. Ce noviciat, qui sera décrit avec tant de charme par le Père Richeome dans sa "Peinture spirituelle", possède un vaste jardin, plein de fleurs, de ruches et de fontaines; il a une église à chaque extrémité, l'église Saint André, qui, refaite par le Bernin, est devenue le délicieux sanctuaire ovale que nous voyons aujourd'hui, et l'église Saint Vital qui, en revanche, sans être intacte, a peu changé. Sous le portique, on y est accueilli par une frise du Père Valeriani, formée par des instruments de torture: croix, roues, chevalets, peignes de fers, torches allumées, chaudières, fouets aux lanières garnies de plomb, contrepoids qui

s'attachaient aux pieds, lames ardentes. Une fois entré, on n'a sous les yeux que des supplices. Près de l'autel, on voit encore deux grandes fresques de Ciampelli représentant Saint Vital; d'autres montrent les fils de Saint Vital, Saints Gervais et Protais flagellés et décapités, leur souvenir accompagnera Ricci en Chine. Au-dessus, dans la conque de l'abside, Jésus portant sa croix apparaît comme le modèle qui apprend à souffrir et à mourir. Des deux côtés de la nef, le Père Richeome nous décrit des scènes de martyre, que nous retrouvons aujourd'hui, mais refaites un peu plus tard par Le Guaspre, le cavalier d'Arpin et le Frère Pozzo; Le Guaspre les fait presque disparaître au milieu des beautés de la nature et l'on dirait que le peintre s'efforce de faire oublier par la grandeur sereine du paysage la férocité des hommes: c'est trahir la pensée des Jésuites du XVIe siècle, de ces soldats du Christ que la mort violente du Bienheureux Ignace d'Azevedo avec ses quarante compagnons (15 juillet 1570) transporte d'un souffle d'enthousiasme. Dans la salle de récréation des novices de Saint André, seront encore plus multipliées les scènes de supplices; Richeome, s'adressant aux novices pour qui il écrit, terminera ainsi son livre: "Ce sont, mes bien-aimés, les tableaux de vos frères occis depuis l'an 1549 jusqu'à l'an 1606, non seulement pour les honorer, mais pour servir d'exemple".

Durant près de trois années, Ricci trompera son impatience de s'enrôler dans cette milice de candidats au martyre en se faisant inscrire dans l'une des Congrégations que, vers cette époque, les Pères ont réorganisées non seulement pour l'acquisition des vertus et de la piété chrétienne (surtout par la pratique régulière de la confession et de la communion), mais tout aussi essentiellement pour le progrès dans les lettres et les sciences. Au Collège Germanique, cinq de ces congrégations ont été créées, et, tous les soirs à l'exercice en l'honneur de la Madone, on chante le Salve Regina "avec de très bonne musique, vocale et instrumentale": c'est l'âge d'or de l'Oratorio de Saint Philippe de Néri et du contrepoint-polyharmonique de Palestrina! Vers la fin de 1569, la Congrégation Primaria de

l'Annonciation de la Sainte Vierge est si florissante qu'elle doit se scinder en deux, la petite étant réservée aux jeunes gens de moins de 18 ans; Ricci en est un des premiers membres, assistant tous les samedis au chant des litanies de la Madone à l'église "avec l'Ave Maria et autres choses semblables en musique"; en 1570, il passe d'office à la grande section qui, sous le patronage du cardinal d'Augsbourg, prend l'initiative des grandes fêtes littéraires et scientifiques de l'académie Parthenia(31).

Un dernier trait vaut d'être signalé, car il a marqué profondément sur l'imagination et la sensibilité de Ricci. Lorsqu'on a vécu de longs jours dans le commerce des auteurs anciens et qu'on s'est nourri de leurs ouvrages, le rêve le plus doux que l'on puisse former, c'est de voir le sol qu'ont foulé leurs pas, les lieux vénérables où s'est déroulée leur histoire, les souvenirs qu'ils ont laissés de leur passage. Le culte des ruines romaines est né en même temps que l'humanisme; Pétrarque est le premier qui ait aimé la terre de Rome et senti fortement la majesté de ses reliques. Il est naturel que le fils de Macerata, dès son arrivée, ait subi à son tour cette fascination dont un poème latin de Joachim du Bellay nous a si bien résumé les multiples sensations. Voici d'abord le Tibre aux eaux jaunâtres et la vieille enceinte qui court à travers la campagne. La ville a gardé son air d'autrefois, impérieux et menaçant. Un vaste amas de constructions domine la cité des papes: Saint Pierre encore inachevé qui s'annonce déjà la merveille de l'Italie, l'immense Vatican déroulant ses galeries que termine l'élégant Belvédère. Puis, c'est une vision de créneaux aériens, la masse imposante du tombeau d'Adrien, des ponts aux arches surélevées, des palais, des églises, le Panthéon d'Agrippa, la fontaine de l'Aqua Virgo. Et, pour

---

(31) Aux références de *Missionnaires*, p. 230, il faut désormais ajouter JOSEPH MILLER, *Die Marianischen Kongregationen vor den Bulle "Omnipotentis Dei"* (*Archivum Historicum Societatis Jesu*, t. 3, 1935, p. 252-267). — Le tableau qui ornait l'abside de l'église "Della Nunziata" où l'on se réunissait avait été peint par les deux frères Zuccaro, Thaddée et Frédéric (*Précis historiques*, t. 31, 1882, p. 55-58).

finir, le spectacle des "poudreuses" antiquités: la pyramide de Cestius, la brèche énorme du Colisée, la muette désolation des carrières désertes (on ignore encore les catacombes), les murs couverts de ronces et les temples enfouis.

Pour Ricci, comme pour tant d'autres la congrégation de la Sainte Vierge est "l'antichambre du noviciat"; enfin, en la fête de l'Assomption (15 août 1571), l'adolescent vient frapper à la petite porte du cloître silencieux de Saint André. Dans son très modeste trousseau (un manteau de drap vieux, quatre chemises, trois mouchoirs et une serviette), il y a place pour trois livres dont l'un est, à côté des Commentaires de *Julius Florus* et de la Grammaire latine de *Pantaleone,* le recueil des "Merveilles de la cité romaine" (Mirabilia Urbis Romae) (32). Le maître de novices qui l'accueille (au nom du Père Nadal, vicaire général de la Compagnie de Jésus durant le voyage de Saint François de Borgia en Espagne) porte lui-même un des noms les plus célèbres dans les fastes de la République romaine, Fabius de Fabiis. On raconte à ce propos que, Ricci ayant alors fait part de cet évènement à Macerata, son digne père se mit aussitôt en route pour s'y opposer, mais, à Tolentino, dès le premier soir, il fut arrêté par un violent accès de fièvre qui lui parut être un signe de la volonté de Dieu; dès lors, il renonça pour son fils à tout projet d'avenir mondain (33).

Dans la paix laborieusement conquise de sa vocation religieuse, Matthieu peut donc parcourir le chemin des "Exercices spirituels" de Saint Ignace, à l'imitation de Stanislas Kostka et sous l'experte direction du Père Fabius

---

(32) TACCHI VENTURI, *L'apostolato,* p. 1. — Ricci, de Chine, demandera souvent des ouvrages sur Rome ancienne; à la Bib., se trouvent de cette époque: JACQUES BOISSARD, *Topographia Urbis Romae,* Francfort 1597; *Antiquitates Romanae,* Francfort 1600-1602. — RAPHAEL VOLTERRA, *Commentariorum urbanorum libri 38,* 1603 (remarquer qu'à la page 417 il est fait mention de l'architecture chinoise). — Du Frérac-Lafréry a dessiné un plan de Rome en 1577 (réédité par le Cardinal Ehrle en 1908): c'est un des beaux specimens de la xylogravure italienne.

(33) R, I, p. 620.-B., l. 2, c. 66, p. 786-787.—URSIS, 12. — DESBUQUOIS, 53.

de Fabiis[34]. Sur l'année de noviciat qui suit, nous ne possédons qu'un rappel mélancolique lors de ses pires tribulations à Shiuchow (15 novembre 1594) : "Je garde plus fraîches à la mémoire, écrit-il à son ancien maître des novices[35], les choses de mon enfance [religieuse] que les autres. Ainsi les évènements de mes premières années dans la Compagnie sont celles qui me reviennent le plus souvent dans mes souvenirs et qui me sont le plus profondément enracinées dans le cœur, surtout la charité avec laquelle Votre Révérence m'a aidé et dirigé dans la chemin de la vertu; et je lui avouerai une vérité, c'est qu'étant donné tout ce qui m'est survenu depuis tant d'années que je suis déjà au milieu de ces païens, si je n'avais point gardé le souvenir des choses que Dieu m'a montrées quand il m'a retiré du milieu de mes parents et m'a fait voir la montagne de la vie religieuse, je me serais trouvé en de bien plus grands périls encore". Fabius de Fabiis, après avoir été instructeur du noviciat, deviendra Recteur du Collège Romain; c'est même à ce titre qu'il obtiendra pour Ricci l'autorisation de partir en mission. Rien ne touchera plus l'exilé que les attentions de ce grand homme, devenu Provincial, pour "un de ses pauvres petits frères, jeté au bout du monde parmi les infidèles". Quand par bonheur il retrouvera un Jésuite italien, il se plaira "de temps en temps, à faire toute la récréation à Rome" et alors ce sera surtout du Père Fabius qu'on s'entretiendra[36].

Après treize mois de noviciat, Ricci prononce ses voeux simples de religion (15 septembre 1572) et, selon la cou-

---

(34) Peu de renseignements nous étant restés sur la manière dont les novices suivaient les Exercices, les manuscrits laissés par Saint Stanislas sont fort significatifs (*Manresa*, t. 5, 1929, p. 92-93). — Pour le Directoire des Exercices par le P. Fabius de Fabiis, on peut voir *Monumenta Historica Societatis Jesu, Monumenta Ignatiana*, t. 2, spécialement p. 159, 765-766.

(35) R, II, p. 124.

(36) R, II, p. 262, 466. — Le Père Fabius de Fabiis n'était maître des novices que depuis le 9 juin 1571 (R, II, p. 88 note 1); trois instructeurs, entre autres le Père Valignano, l'avaient précédé dans cette charge, mais en se succédant rapidement: c'est ce qui explique les confusions de certains historiens.

tume, passe aussitôt (17 septembre) au Collège Romain, dans ces misérables constructions qui émouvront un peu plus tard la pitié de Grégoire XIII. Le groupe des jeunes religieux de la Compagnie qui y font leurs études n'est pas considérable, et il est très bigarré: en 1572, vingt-six "scolastiques" dont dix non-italiens[37]. Durant près d'un an encore, Matthieu a dû être confié plus spécialement aux soins d'un Père, destiné à se faire un grand nom comme cinquième général de la Compagnie, Claude Aquaviva, dont le nom reviendra souvent, avec une note particulière de vénération, dans la correspondance du missionnaire de Chine[38]. On ne voit pas d'ailleurs que, durant les années qui suivent, Ricci se soit éloigné du Collège Romain, — sauf peut-être pour un séjour à Florence[39]. Cette maison bénie, c'est vraiment l'endroit où "il est né" et, dans ses lettres d'Orient, on rencontre de nombreuses allusions aux Pères et Frères du Collège Romain: "une de mes bonnes oraisons est de penser à eux", avoue-t-il[40].

---

(37) TACCHI VENTURI, *Storia*, I, p. 64. — Parfois, il y eut certains inconvénients découlant de cette présence d'étrangers: SACCHINI, t. 3, l. 4, n° 152; t. 4, l. 1, n° 17 et l. 6, n° 1. — Au service du Collège Romain, se trouvait un saint jeune homme, Bernardin Nursino, plus tard compagnon de Saint Camille de Lellis (SUAU, p. 63).

(38) R. P. CLAUDE AQUAVIVA, *Exercices spirituels* (Manuscrit inédit publié par le Père Gaëtan Filiti, traduit par le P. Jacques Terrien, Tours 1916): le manuscrit est daté de 1571, et l'on nous dit (p. 8) que le Père était alors chargé des novices de 2de année au Collège Romain; il y a dix méditations sur les sujets des Exercices spirituels, dix autres sur la vie et les devoirs des religieux, et dix sur la pratique des trois vœux de religion. — Ricci dut bénéficier ensuite de la direction du Père Vincent Bruno, connu par un recueil de Méditations qui est la mise en oeuvre de la méthode de Saint Ignace (*Dictionnaire d'ascétique et de mystique*, I, col. 1971).

(39) Deux fois, Ricci fait allusion à Florence: R, II, p. 28, 103; peut-être n'y alla-t-il qu'en se rendant au Portugal! Il dut y rencontrer le Frère Fabro qui construisit l'église du collège de Florence sur les plans du fameux sculpteur Ammanati (SACCHINI, t. 5, l. 1, n° 60, p. 12).

(40) R, II, p. 13.

Tout en commençant ses études de philosophie, il renouvelle, sous la direction du Père Martin de Fornari, son intimité avec les Grecs et Latins[41]; c'est le moment où triomphe le classicisme d'inspiration chrétienne (vers le milieu de 1575 est terminée la première rédaction de Jérusalem délivrée par le Tasse) et, dans le genre historique, l'exemple de Guichardin, joint à l'imitation de Tite-Live, donne naissance à des œuvres de valeur[42].

Les humanités classiques, dans la formation du Jésuite, cèdent le pas à la philosophie scolastique qui, à la fin du XVIe siècle, malgré les âpres critiques d'un Patrizzi ou d'un Ramus, reste attachée à l'enseignement d'Aristote. De Platon, ce qu'elle connaît surtout c'est sa théorie politique[43], mais elle se défie du platonisme exubérant d'un Giordano Bruno ou d'un François Sanchez; même, parmi les commentateurs d'Aristote, elle s'éloigne autant que possible de tout ce qui sentirait l'averroïsme[44]. Par contre, dans l'explication de la pensée grecque, elle cherche de plus en plus à s'affranchir de défauts que personne ne critique plus âprement que les jeunes commentateurs de la nouvelle école; ceux-ci s'appliquent à retrancher les subtilités puériles et à rendre plus attrayante l'exposition des axiomes philosophiques. Ils donnent une place prédominante, non point tant à la métaphysique ou à l'exposé d'un système, qu'à la dialectique ou l'art de résoudre avec clarté une question

(41) R, II, p. 9 note 1. — On rencontre quelques citations de Virgile et d'Horace dans la correspondance de Ricci (R, II, p. 23-24, 214, 257). PIERRE COSTIL, *Paul Manuce et l'humanisme à Padoue à l'époque du concile de Trente* (*Revue des questions historiques*, t. 117, 1932, p. 321-362) montre bien l'alliance du cicéronianisme et des sciences exactes chez des humanistes de cette époque.

(42) Sur les ouvrages historiques écrits à cette époque par des Jésuites, il faut lire FUETERER, *Geschichte der neueren Historiographie*, 3e éd., 1936 (Traduction française Jeanmaire, 1914, p. 345-352).

(43) J. Acosta a publié en 1563 un supplément au "De republica" de Platon: dans la Bibliographie du Père Sommervogel, on peut comparer ce que les Jésuites ont fait pour Aristote (t. 10, col. 733-744) avec ce qu'ils ont écrit sur Platon (ib. col. 744-745).

(44) En 1578, le P. Gagliardi reproche au Père Pereira de se montrer trop indulgent pour Averroès (SACCHINI, t. 4, p. 274).

controversée, en exposant judicieusement le "pour" et le "contre"; aussi attachent-ils une grande importance aux "disputes" ou discussions en forme, qu'ils regardent comme le moyen essentiel d'aiguiser l'esprit et de l'assouplir en le rendant habile aux joutes intellectuelles. En ce genre, les "Institutiones logicae" du portugais Fonseca, devenu Assistant à Rome en 1573, vont faire loi dans la Compagnie(45).

Ces années voient d'ailleurs une étape décisive dans l'évolution générale de la Compagnie de Jésus. Saint François de Borgia étant mort au retour d'une mission en Espagne, le Jésuite belge Everard Mercurian est choisi comme général (22 avril 1573) et aussitôt il consacre toutes ses forces à faire passer en pratique les règles de l'Institut de Saint Ignace, avec les précisions suggérées par l'expérience; les missions de l'Orient sont des premières à bénéficier de sa sollicitude, car, même avant la fin de la Congrégation qui l'a élu, il désigne le Père Valignano comme Visiteur pour organiser définitivement les établissements de l'Inde, du Japon et de la Chine(46). Le Collège Romain, qui doit être, comme dira Montaigne, "un séminaire de chrétienté", est bientôt l'objet de son attention très particulière; durant quarante jours entiers, il l'inspecte, se faisant rendre compte de conscience par chacun en particulier. Dans ses exhortations publiques, il insiste sur cinq points: volonté de persévérer dans ses entreprises jusqu'au bout, magnanimité devant les obstacles, obéissance insigne, renoncement parfait, et surtout pratique de la charité fraternelle(47).

---

(45) MAURICIO, *Os Jesuitas e a filosofia portuguesa dos séculos XVI e XVII* (*Brotéria*, t. 21, 1935, p. 257-266). — STEGMÜLLER, *Geschichte der Molinismus*, t. 1, 1935, p. 551: le P. Fonseca édite à Rome les tomes I-IV de sa Métaphysique en 1576 et le tome V en 1579.

(46) SACCHINI, t. 4, p. 23. — *Missionnaires*, 139 et suiv.

(47) SACCHINI, t. 4, p. 38-39. — Il est notable qu'en 1575, le P. Mercurian recommande à tous les Jésuites d'user avec grande discrétion des livres spirituels qui, "bien que pieux, semblent moins convenir à notre Institut" comme Tauler, Ruysbrouck, Suso, Rosetum (de Mauburnus), Henri Herp, Ars serviendi Deo, Raymond Lulle, les oeuvres de Sainte Gertrude et Mechtilde, "et d'autres du même genre" (BRAUNSBERGER, *S. P. Canisii Epistulae et Acta*, t. 7, p. 780).

De ces recommandations, Ricci semble s'être principalement attaché à pratiquer la dernière; il avouera plus tard qu'il a pris spécialement soin des étrangers[48], et les noms du portugais Manuel de Vega[49] ou de l'espagnol Ximenez[50] reviennent dans sa correspondance, mais surtout ceux de ses compagnons de noviciat[51] ou d'études [52], par exemple Lelio Passionei: "Mon Père, lui confie-t-il[53], c'est un pénible champ de travail qui m'est échu, et ce qui m'est le plus pénible, c'est que la porte y est fermée à tous les étrangers; quand beaucoup de Pères et de Frères sont réunis ensemble pour s'entr'aider et se consoler mutuellement, même la mort n'est point redoutable". A un autre, le Père Fuligatti, il écrit[54]: "Le souvenir de mes très aimés Pères et Frères ne m'aide pas peu, dans la stérilité de ces pays, à faire reverdir en moi quelqu'un des bons désirs qui sont nés autrefois en moi quand j'étais parmi vous", mais, ajoute-t-il aussitôt par manière de consolation: "Le bon religieux n'a pas besoin d'un glaive pour devenir martyr, ni d'aller au loin pour être pèlerin; en quelque endroit qu'il se trouve, travaillant à la sueur de son sang, il rend clairement témoignage à notre foi, et, dans sa propre patrie, il est vraiment séparé des siens et de soi-même encore".

Cette pensée profonde a dû souvent être redite autrefois aux jeunes religieux qu'un élan incoercible conduisait chez

---

(48) R, II, p. 13.

(49) R, II, p. 278 note 4: il mourra centenaire.

(50) R, II, p. 13, 95 note 4: il sera longtemps procureur à Rome.

(51) Passardi: R, II, p. 27-28, 73. — Capace: R, II, p. 398 note 5. — Palavicino: R, II, p. 13.

(52) Les "très aimés" Rodaldo et Carattonio: R, II, p. 67-68. — Orlandini, l'historien: R, II, p. 278 note 2. — Tursellini, le spécialiste des particules: R, II, p. 165, 250, 278. — L'ancien médecin Mazzini: R, II, p. 165 note 3; p. 250. — Menu: R, II, p. 278. — Les frères Benci: R, II, p. 162-165. — Navarola: R, II, p. 123, note 9, p. 245. — Lauretano: R, II, p. 245.

(53) R, II, p. 235 note 4.

(54) R, I, p. XLIII note note 1; II, p. 60 note 2; p. 66-73, 122 mote 1; p. 213.

leurs supérieurs pour en obtenir l'autorisation de partir en mission. Au Père Maselli qui, après avoir été recteur de Lorette, a été préposé au Collège Romain en 1574, Ricci redira souvent sa gratitude[55] : "Je n'éprouve pas autant de tristesse, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, d'être éloigné de mes parents selon la chair (quoique je sois bien attaché à la chair) que de l'être de Votre Révérence que j'aime plus que mon père". Des fêtes religieuses apportent parfois une diversion à la vie austère des études. En 1574, "toutes les Muses" s'unissent pour recevoir magnifiquement, avec le Cardinal Paleotti, le Cardinal Alciat, succédant au Cardinal d'Augsbourg comme protecteur de l'Académie du collège[56]. Rappelons à ce propos qu'en 1565 Palestrina fut maître de chapelle au séminaire; ses Improperia sont de 1573 et son troisième livre de motets, son chef d'œuvre, va paraître l'année suivante[57]. 1575 est une année de jubilé, qui attire des foules de pélerins; les scolastiques se dévouent à leur service dans l'hospice de la Sainte Trinité[58]. Le 29 septembre, les anciens disciples du Père Bencivegni se réunissent en une fête intime pour ses grands vœux[59]. Parmi les victimes des épidémies nombreuses de cette année, le plus regretté est le Préfet des études du collège romain, l'espagnol Ledesma dont le nom ne figure pas dans la correspondance de Ricci, mais dont l'influence profonde se fait sentir dans l'organisation des études, surtout de celles de théologie[60]. C'est alors que les sciences profanes et les

---

(55) R, II, p. 12 note 4; p. 31 note 3; p. 61, 88 note 1; p. 117, 251.-R, I, p. 612 note 1.-D'ELIA, *Primordi*, p. 27-28.

(56) SACCHINI, t. 4, p. 39-40.

(57) FELLERER, *Palestrina*, 1930, p. 28, 33-34.

(58) SACCHINI, t. 4, p. 69-71.

(59) *Matteo Ricci*, numero unico, Macerata 11 mai 1910, p. 3: "de bonne santé, il a étudié la logique et les arts, il a enseigné la grammaire pendant quelques années, ministre, procureur".

(60) SOMMERVOGEL, t. 4, col. 1648-1651. — TACCHI VENTURI, *Storia*, t. I, p. 364 note 1. — Beaucoup des écrits laissés par le P. Ledesma ont été publiés dans les *Monumenta Paedagogica Societatis Jesu;* ils peuvent être considérés comme une ébauche du *Ratio Studiorum*.

humanités se mettent décidément au service des sciences sacrées. Depuis le concile de Trente, un souffle nouveau, vivifiant, le véritable esprit du catholicisme avait provoqué en ce domaine une véritable renaissance. Les définitions dogmatiques avaient été formulées avec une précision et une sagesse qui commandent justement l'admiration. Beaucoup de ces décrets étaient de véritables merveilles de définition doctrinale. De l'océan brumeux des opinions humaines, le divin édifice de la foi catholique s'élevait, grandissait, s'achevait, apparaissait enfin dans toute sa splendeur, étonnant ses ennemis mêmes par sa majestueuse unité. La parfaite cohérence du dogme catholique avec le passé apostolique se montrait partout avec évidence; l'erreur était nettement séparée de la vérité immuable; la théologie des concessions, l'ambiguité des termes avaient pris fin; les catholiques se sentaient unis dans un seul et même Credo; une vie nouvelle affluait dans l'antique Église, la théologie fleurissait, et la richesse, la variété de ses manifestations n'avait pas d'équivalent dans l'histoire de l'Église. Ce qui était surtout remarquable, c'était que toutes les disciplines ecclésiastiques, cultivées à la fois, s'harmonisaient de la manière la plus heureuse. L'exégèse n'employait pas seulement la critique philologique, elle mettait à profit les principes de la scolastique et l'érudition de la patristique pour comprendre et affermir la doctrine. Spécialement au collège Romain, le programme d'études, rédigé sous la direction de Ledesma, proscrivait les spéculations froides et inutiles; il attachait au contraire une grande importance à la doctrine positive, tirée des Écritures, des Pères, des conciles et de toute espèce d'érudition sacrée. C'était un beau temps, le temps où le monde étonné voyait se gonfler et se répandre un flot large, puissant, fécondant, qui soulevait les croyants et les jetait, confiants et joyeux, sur tous les rivages de la science historique: siècle d'or de l'apologétique avec Possevin, de l'exégèse avec Maldonat, de l'histoire ecclésiastique et de bien d'autres sciences.

Entre beaucoup d'autres illustrations de l'époque, les lettres de Ricci citent l'historien humaniste délicat Maf-

fei[61], et le théologien maître de spiritualité Achille Gagliardi[62]; le nom souvent répété du mathématicien Clavius nous rappelle que, sous sa direction, en un temps où les lunettes astronomiques n'étaient pas encore inventées, Ricci ne dédaignait pas de s'appliquer aux sciences exactes[63]. Mais tous ces personnages sont éclipsés par celui en qui paraissent s'être concentrées les lumières du temps, le Docteur Saint Robert Bellarmin; le 26 septembre 1576, à l'âge de trente-quatre ans, précédé de la réputation qu'il s'était acquise en Belgique, il inaugure son fameux Cours de Controverses deux fois par semaine en expliquant "De la parole de Dieu, de la Tradition, de l'Eglise et des Conciles" et Ricci est sans doute du nombre de ses auditeurs conservant comme un trésor les notes de ces Leçons[64]. Ce fait nous aide à compléter d'un trait notre esquisse en précisant l'acquît spirituel de Ricci. Comme on l'a rappelé dans le procès récent de canonisation de Saint Bellarmin, certains adversaires de sa cause au XVIIIe siècle lui ont reproché de ne pas avoir pratiqué autant d'austérités que Saint Pierre d'Alcantara par exemple. A ce sujet, il faut s'expliquer un peu longuement. L'humanisme, un siècle avant Bellarmin, par le paganisme où il avait jeté les âmes, avait accentué la distance entre l'homme et Dieu; la doctrine de Calvin, par sa sévérité outrée, avait ensuite creusé un abîme plus profond encore, et l'homme, pris de peur, était

---

(61) R, II, p. 14-17, 21-26.

(62) R, II, p. 32 note 2. — Pour le P. Gagliardi, on trouvera des renseignements suggestifs dans le *Revue d'Ascétique et de Mystique*, 1931, spécialement p. 50 note 5. SACCHINI, t. 4, l. p. 173-174, explique les circonstrances de son départ de Rome. A défaut d'une liste exacte des professeurs de Ricci, nous pouvons citer ceux de Rodolphe Aquaviva: philosophie, Romano; théologie scolastique, Parra et Paez; théologie positive, Fernandez (SUAU, 56). Sur le P. Parra, on peut lire PEREZ GOYENA, *Un maestro espanhol de San Roberto Bellarmino* (*Estudios ecclesiasticos*, t. 10, 1931, p. 222-234).

(63) Nous en avons parlé longuement dans *Apport*, 17-32.

(64) G. DOMENICI, *La genesi, le vicende ed i giudizi delle Controversie Bellarminiane* (*Gregorianum*, t. 2, 1921, p. 522-523, p. 526 note 1). — POLMAN, *L'élément historique dans la Controverse religieuse du XVIe siècle*, Louvain, 1932, p. 512-520.

tenté de s'enfuir loin de Dieu. Il ne s'agissait donc pas seulement de réconcilier Dieu avec l'homme, mais aussi l'homme avec Dieu. La première méthode de réconciliation fut suivie par Saint Pierre d'Alcantara, Saint Jean de la Croix, Saint Louis Bertrand, Saint Charles Borromée et d'autres ascètes qui, par l'âpreté de leurs pénitences, tentaient de désarmer le courroux divin, mais leur rigueur même les met trop au-dessus du commun. Ils ont été plus admirables qu'imitables. Ricci n'appartient pas à ce premier groupe d'âmes d'élite qui peut revendiquer parmi ses plus jeunes confrères le futur Saint Louis de Gonzague.

Il se rattache incontestablement au courant de ces saints qui ont su cacher l'âpreté du combat intérieur sous des dehors attirants et se montrer au monde plus imitables qu'admirables afin de mieux le gagner à Dieu. Saint Philippe Néri prêche avant tout la miséricorde: il est le saint de la joie, le saint dilatant, le saint de la spiritualité d'amour, le saint aimable par excellence, "mon saint" comme dira Goethe. Saint Robert Bellarmin et Saint François de Sales, tous deux grands dévots à Notre-Dame et plus mêlés que Philippe aux mouvements intellectuels du siècle, sont optimistes, non seulement parce qu'ils insistent sur les beautés de la religion et les aspects consolants des mystères chrétiens, mais aussi parce qu'ils sont bienveillants pour la nature humaine et condescendants pour elle. L'homme qu'ils exaltent n'est pas uniquement ni principalement, mais il est aussi l'homme naturel, avec les dons simplement humains que celui-ci aurait eus dans l'état de nature pure, et qu'il garde aujourd'hui encore, plus ou moins blessé depuis cette chute, mais non pas vicié, corrompu dans ses profondeurs et incapable de tout bien. Pour eux, le christianisme est moins une connaissance ultime des choses que le lien des hommes envers Dieu et entre eux-mêmes, un lien d'amour et de grâce. La religion doit s'emparer de la sensibilité, attendrir les hommes, leur donner par là le véritable ressort personnel et les autres vertus sociales, la bonté, l'unité, en un mot le bonheur.

Il serait cependant faux de croire que cet idéal de sainteté, plus attrayant en apparence, exclût l'abnégation.

Ricci, tout comme un de ses jeunes confrères et futur martyr Rodolphe Aquaviva, aspire à donner tout son sang pour Dieu et, quand on apprend à Rome que le Père Martin da Silva, procureur des missions d'Orient, vient recruter des aides, il se met à nouveau sur les rangs pour faire partie du groupe d'élus, peut-être même, avec Rodolphe, va-t-il au devant du missionnaire jusqu'au dehors de la cité romaine(65). Enfin tous deux obtiennent la grâce convoitée; le Général de la Compagnie veut accorder à Ricci l'autorisation de faire un pèlerinage au sanctuaire de Lorette afin de pouvoir, au passage, revoir les siens, mais pour que le sacrifice soit plus complet, le partant se contente de solliciter la bénédiction du Pape Grégoire XIII en compagnie des Pères da Silva et Pasio, et le 18 mai 1577 il quitte Rome pour le Portugal par Florence et par Gênes(66). Le voici désormais enrôlé, lui aussi, dans ces vastes entreprises que l'Église catholique régénérée lance de toutes parts, non seulement pour regagner l'Europe protestante, mais pour conquérir au Christ les immenses étendues des pays neufs. Ainsi se clôt d'une manière abrupte la période de sa formation à Rome(67), celle dont la pensée, idéalisée par la magie des souvenirs de jeunesse, l'accompagnera jusque dans l'empire chinois.

---

(65) SUAU, 56.

(66) R, I, 620. — C'est sans doute le 15 mai qu'a lieu cette audience, car, ce jour-là, le Père da Silva reçoit du Pape des Brefs pour recruter des missionnaires et pour emporter des reliques de Rome (*Synopsis*, p. 84; *Il Pensiero Missionario*, t. 4, 1932, p. 115). — Sur la date du départ de Rome, il y a quelque hésitation: URSIS, 13. — R, I, p. LXIII.

(66) URSIS, 13.

(67) Il aurait subi, durant ses études dans la Compagnie de Jésus, sept examens (DESBUQUOIS, 53).

CHAPITRE DEUXIÈME

L'Inde Portugaise, avant Robert de Nobili

Sur la voûte de l'église Saint Ignace de Rome, une grande fresque du Frère Pozzo représente les triomphes de l'apostolat du fondateur des Jésuites. Les quatre parties du monde personnifiées témoignent de l'ampleur de son œuvre; chacune rappelle des noms que la Compagnie de Jésus révère et qui doivent se présenter naturellement à la pensée de tout homme instruit. L'Asie, c'est sans doute Saint François Xavier, le patron des missions, mais c'est aussi le Père Matthieu Ricci, enseignant l'astronomie aux Chinois avant de leur apprendre l'Évangile, et c'est encore un émule de Ricci, héritier de son esprit et de sa méthode, le Père Robert de Nobili se présentant en "rajah étranger" aux brahmes du Maduré pour les conquérir au Christ. Ces honneurs posthumes indiquent assez clairement la place que ces trois personnages ont prise en Orient et dans leur Ordre. Pour les historiens modernes de l'expansion chrétienne, ils sont en outre associés comme les symboles vivants d'une doctrine fondamentale de l'apostolat missionnaire, celle de l'adaptation ou de l'accommodation.

Au moment où Ricci quitte l'Italie, ces perspectives d'avenir sont encore imprévisibles; il n'est qu'un jeune religieux en formation, ayant achevé "presque à moitié" ses études de théologie(1). Avec un autre italien, le bolonais Pasio auquel, suivant sa jolie expression, il demeurera toujours attaché "par un je ne sais quoi de plus" que pour les autres(2), il accompagne le Père da Silva non pas d'abord vers la Chine, mais vers Goa la dorée, et, comme le Portugal est la porte obligée de l'Inde, c'est à Lisbonne qu'il se rend.

---

(1) B., l. 2, c. 267, p. 78.

(2) R, II, p. 13.

Sans beaucoup s'attarder en route, il traverse donc l'Espagne alors dominée par le génie administratif de Philippe II; plus que la prospérité de cette monarchie mondiale dont le palais de l'Escurial en construction va devenir l'expression concentrée[3], ce qui surprend sans doute ce Romain d'adoption, exercé principalement aux études juridiques[4] et aux recherches scientifiques[5], c'est l'universel épanouissement de la théologie scolastique[6] avec ses répercussions sur l'Écriture sainte[7], le droit international[8], les écrits spirituels[9]... Il s'y trouve d'ailleurs à l'aise, car la néo-scolastique espagnole régnait à Rome[10] et il la retrouve pendant les quelques mois (de juin 1577 à février-mars 1578) où il poursuit ses études au Collège de Coïmbre [11]; tandis que les professeurs de Philosophie, entre autres Manoel de Goes avec lequel il restera en rapports[12], y élaborent l'encyclopédie de Commentaires sur

(3) Le P. Valeriani, que le P. Ricci connut sans doute à Rome comme architecte, avait travaillé à l'Escurial en 1572; c'était un élève de Pompeo Censura, dit l'Aquilano.

(4) Pour le droit canon, on peut signaler les *Institutiones* de Jean Paul Lancilotti, sur le plan des Institutes de Justinien (la première édition avait été faite en 1563: TACCHI VENTURI, *Storia*, t. I, p. 196-197).

(5) *Apport*, p. 16-32. — A la Bib., ne se trouvent pas moins de trois éditions de Pierre de Medina, entre autres "*L'art de naviguer*" (Lyon, 1576) et "*De Zee-waert*" (Amsterdam, 1589).

(6) SCORRAILLE, I, 65-95.

(7) Entre beaucoup d'autres, signalons l'exégète Maldonat.

(8) IZAGA, *El P. Luis de Molina, internationalista* (*Razon y Fe*, t. 110, 1936, p. 43-55, 192-206, 491-513; t. 111, p. 188-209, 406-424).

(9) L'insigne spirituel, le P. Luis de la Puente, alors élève de Suarez à Valladolid (SCORRAILLE, I, 150, 154), s'offrit au P. da Silva pour les missions (ABAD, *El venerable P. Luis de la Puente*, 1935, p. 19). Nous avons signalé ailleurs une autre preuve de l'intérêt de ce Père pour les missions d'Extrême-Orient (*Trouvailles*, p. 303).

(10) TACCHI VENTURI, *Storia*, t. I, p. 108-109.

(11) R, I, p. 671: les bateaux partaient ordinairement à la fin de mars ou au début d'avril.

(12) R, II, p. 3 note 1.

Aristote que Spinoza et Leibniz utiliseront sous le nom de "Conimbricenses"(13), le célèbre Luis de Molina enseigne le traité "De la Justice" de Saint Thomas avec des conceptions déjà très personnelles(14). A ce moment, sous la conduite d'un jeune souverain, Dom Sébastien, le Portugal semble à la veille d'un nouvel accroissement de puissance par ses campagnes en Afrique; en fait, ce sont ses derniers beaux jours. Le chantre épique de la grandeur lusitanienne, Luiz de Camoens, passe à Lisbonne ses dernières années (il mourra le 10 juin 1580) ; le savant astronome Pedro Nunhez n'a plus que peu de temps à vivre (il expirera le 12 août 1579). Dans le Droit canon, le prestige du vieil ami de Saint François Xavier, le docteur Navarro, est sur le déclin, par suite de la réaction du professeur de l'université d'Évora, François de Gouvea(15) ; le Dominicain espagnol, Louis de Grenade, adopté par la province portugaise de son ordre et fervent ami de la Compagnie de Jésus malgré les persécutions, publie des manuels d'apologétique et des livres de piété qui seront bientôt traduits

(13) MAURICIO, *Os Jesuitas e a filosofia portuguesa dos séc. XVI a XVIII* (*Brotéria*, t. 21, 1935, p. 310-329).

(14) STEGMÜLLER, *Zur Literaturgeschichte der Philosophie und Theologie an den Universitaten Evora und Coimbra in XVI Jahrhundert* (*Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, ser. I, t. 3, 1931, p. 385-438) : les professeurs de Philosophie étaient en 1577 le P. Fernand Coutinho et en 1578 le P. Emmanuel de Goes (p. 410) ; parmi les manuscrits conservés à l'Université de Coïmbre, se trouve un "De homicidio" du P. Molina, 11 mars 1579 (p. 431). — STEGMÜLLER, *Geschichte der Molinismus*, t. 1, 1935, p. 6*: pour son "De justitia", le P. Molina suivit d'abord l'ordre de la Somme de Saint Thomas IIa IIae q. 46-61, puis il adopta un ordre nouveau dans ses 182 disputes "circa bona externa" (de jure et dominio, de dominio proprietatis, de contractibus, de restitutione). — p. 29*: le P. Antonio Carvalho qui enseigna la théologie en 1578 fut contredit par le P. Fernand Perez, disciple du dominicain Dominique Soto. — p. 65*-66*: le provincial de Portugal, entre 1574 et 1580, était le P. Emmanuel Rodriguez.

(15) Sur Martin D'Azpilcueta (1492-1586), dit Navarro, on peut se reporter au *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastique*, "*Azpilcueta*", col. 1368-1374.

dans les langues d'Extrême-Orient[16] tandis que le traité spirituel de l'évêque Barthélemy des Martyrs, recueilli par ses soins, sera imprimé au Japon pour l'utilité des missionnaires[17].

Ce qui est peut-être le plus frappant en ces temps où le nationalisme est si virulent, c'est le libéralisme avec lequel la couronne portugaise accueille les étrangers pour son œuvre de civilisation dans ses colonies. Sans doute, parfois, des conseillers du Roi s'effraient de ce qu'ils considèrent comme une invasion et ils redoutent la divulgation de secrets d'État[18]; ainsi, quatre ans plus tôt, quand, le Père Valignano s'est présenté à Lisbonne avec une troupe de 42 missionnaires, dont six seulement étaient portugais, huit de Rome, un de Sicile, un de Lombardie, trois d'Aragon, neuf de Castille, douze de Tolède, la majorité (vingt-quatre) étant donc espagnole[19], il s'est trouvé des personnages influents pour ne laisser s'embarquer qu'une douzaine environ, mais leur conducteur n'a pas hésité à parler haut

---

(16) A la Bibl., se trouvent le *"Memorial"* (Salamanque, 1573) et le *"Contemptus Mundi"* (Séville, 1577). Les écrits catéchétiques du P. Louis de Grenade semblent avoir été utilisés concurremment avec la "Doctrine chrétienne" du P. Marc Jorge (refondue par le P. Ignace Martins: SOMMERVOGEL, t. 5, col. 633; cf. *Missionnaires*, p. 226); par contre, nous n'avons pas trouvé trace de l'influence du Saint Pierre Canisisus (*S. P. Canisii Catechismi latini et germani*, dans *Societatis Jesu Selecti Scriptores*, t. 2, 1933).

(17) Dans le *Dictionnaire d'Ascétique et Mystique*, col. 1267, il y a une courte notice sur ce vénérable prélat (né en mai 1514, mort le 19 juillet 1590); son *"Compendium spiritualis doctrinae"* fut édité en 1582 avec une préface de Louis de Grenade, l'édition japonaise que nous avons trouvée à la Bibl., n'a jamais été signalée.

(18) LE JEUNEHOMME, *Relation d'un voyage de La Flesche à Lisbonne en 1627* (publié par CARAYON, *Documents inédits concernant la Compagnie de Jésus*, IV, 1864) p. 56: "à cause des lettres que les Nôtres écrivaient peu considérément".

(19) JERONYMO P. A. DA CAMARA MANOEL, *Missoes dos Jesuitas nos Seculos XVI e XVII*, Lisbonne, 1894, p. 141: en 1574. — De 1541 à 1571, d'après les listes du P. MANOEL (p. 127-154) il y aurait eu 137 jésuites partis de Lisbonne pour l'Inde; ces listes ne sont pas toujours exactes, par exemple il fait partir le P. Ruggieri en 1576 (p. 142) alors que ce fut certainement en 1578.

et ses raisons ont été si convaincantes que tous se sont inclinés (20). Depuis lors, à la résidence de Lisbonne, un Père qui a séjourné dans l'Inde se trouve habituellement fixé pour faciliter le passage des partants(21) ; en 1577, les compétitions continuant toujours entre Espagnols et Portugais pour la répartition des zones d'influence en Extrême-Orient, le Pape Grégoire XIII a donné de vive voix une réponse qui devait faire loi(22). Ces controverses n'empêchent pas que, malgré certains incidents regrettables, les rois de Portugal continuent leur aide fidèle aux missionnaires quelle que soit leur nationalité, prolongeant en cela le geste de Jean III vis-à-vis de Saint François Xavier.

C'est donc dans un milieu favorable que Ricci prend contact avec le Portugal qui doit devenir comme sa seconde patrie. L'enseignement qu'il trouve à Coïmbre fait suite à celui de Rome; ici comme là, plié très jeune à une règle religieuse, il n'a qu'à y accepter une doctrine qui répond d'ailleurs à tous ses besoins intimes, si humanistes et si chrétiens tout à la fois. Comme à Rome aussi, il se fait des amis qui sauront l'aider à distance quand il se trouvera isolé dans l'empire chinois et risquera de voir les envois arrêtés dans l'Inde ou dirigés de Macao vers la mission voisine du Japon(23) ; un ou deux noms nous ont encore été conservés dans ses lettres, entre autres celui de Jean Alvarez, futur assistant de Portugal à Rome(24).

---

(20) Ce renseignement se trouve chez BARTOLI, *Degli uomini e de fatti delle Compagnie de Gesu Memorie Istoriche* (Turin, 1847), liv. 4, c. 14, p. 221.

(21) D'abord le P. Alexandre Villarejo avait été laissé, en 1574, à Lisbonne par le P. Valignano pour s'occuper des affaires du Brésil et de l'Inde (SACHINI, t. 4, p. 55) ; en 1575, on envoya de Goa le P. Melchior Diaz pour le remplacer (ib., p. 93).

(22) Cet "oraculum vivae vocis" (11 octobre 1577) parut d'abord, nous semble-t-il, dans le *Compendium.*

(23) R, II, p. 95, 123, 232, 249-250, 466. — Le P. Ruggieri, par contre, ne pourra compter que sur les bons services du P. Général lui-même (R, II, p. 421).

(24) R, II, p. 233 note 4, p. 388: ce Père fut élu assistant en janvier 1594. — Ricci connut bien aussi le P. Cyprien Soarez, le grammairien: R, II, 26.

Malgré ces amitiés cordiales, on devine la joie avec laquelle Ricci retrouve en février 1578 à Lisbonne ses compagnons italiens de voyage, Berna futur martyr de l'île de Salsette, Ruggieri le plus âgé de tous et ancien juriste au service du roi d'Espagne dans le royaume de Naples, et surtout le noble Rodolphe Aquaviva d'autant plus lié avec Ricci que son professorat au collège de Macerata en a fait presque un compatriote(25). Des candidats à l'héroïsme ne sont pas obligés d'être d'une humeur morose, et, comme presque chaque nuit Rodolphe saigne du nez, Ruggieri qui joue le rôle de mentor dans la petite troupe "lui fait remarquer en riant que c'est un présage de son futur martyre"(26). Peut-être passe-t-on alors le Tage pour interroger le sympathique et extravagant Mendez Pinto sur ses souvenirs romancés d'Orient(27) ! De douces consolations sont réservées aux compagnons de Ricci qui sont ordonnés prêtres et, le 13 mars, célèbrent leur première messe. Parmi tous les incidents de cette attente, il en est un que Ricci aimera plus tard à raconter, car il met en scène dom Sébastien, dont l'équipée aventureuse au Maroc et la mort prématurée jetteront bientôt pour longtemps un voile de deuil sur le Portugal. Lorsque, dans l'audience de départ (le 24 mars), le Père da Silva lui présenta les nouveaux venus, le roi répondit aimablement: "Que ferai-je pour remercier le Père Général qui envoie des sujets si bons et si distingués aux Indes?" et il ordonna de les bien pourvoir à ses frais, "tant il était désireux, nous explique un chroniqueur(28), de procurer le salut des Indes pour

(25) Ils étaient partis en fin novembre 1577 de Rome. Sur leur voyage, le P. Suau a publié des détails savoureux (SUAU, p. 68-72). Pour Ruggieri, on peut se reporter à *Missionnaires*, p. 144 et suiv.

(26) SUAU, p. 73.

(27) Mlle M. MÉDARD, *A propos des Voyages Aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Pékin, 1936, essaie une fois de plus de réhabiliter Mendez Pinto comme historien véridique; elle n'a point pu, malheureusement, consulter le travail désisif du P. Schurhammer (*Missionnaires*, p. 32-33).

(28) RIQUEBOURG, Préface, p. 3.

lequel ceux d'Italie tâchaient de devancer les Portugais en ce pieux office et le bon Prince reconnaissait que la Compagnie, composée des troupes de diverses nations, était unie sous l'enseigne de Jésus". Aucun Espagnol ne se trouvait là, car Sébastien, poussé sans doute par ses conseillers, avait décrété le rappel de tous les sujets espagnols de la Compagnie qui se trouvaient dans ses domaines; sa mort empêchera d'exécuter l'ordre et le Général Mercurian avertira le Père Valignano (24 décembre 1578) qu'il a chargé le Provincial de Portugal de faire supprimer cette ordonnance par le nouveau Roi, le cardinal Henri(29). Ainsi, dès le début, Ricci se trouve en présence de ces compétitions nationales qui entravent singulièrement l'expansion chrétienne en Extrême-Orient!

Le 29 mars, les quatorze jésuites (sept portugais, six italiens et un flamand), selon l'usage, sont conduits processionnellement au port par les religieux de la capitale et répartis sur les trois navires en partance. Matthieu est sur le navire Saint Louis, dit "la capitaine", avec le supérieur Edouard de Sande , deux autres portugais et Ruggieri; Aquaviva et Pasio montent ensemble sur le Saint Grégoire. Au moment où la flotte s'ébranle, les détonations des canons et le chant des hymnes saluent une dernière fois ces missionnaires qui, de gaieté de coeur, s'exposent non seulement aux déprédations des "chiens de mer" anglais postés près des Açores, mais aux épidémies bien plus désastreuses du scorbut ou du typhus redouté(30).

---

(29) WESSELS, p. 151.

(30) Il est remarquable que Ricci soit encore nommé "philosophe" (R, II, p. 90 note 1; p. 394, tav. III) Le P. Brou a bien décrit ces voyages (*Voyage de missionnaires de Lisbonne à Goa au XVIe siècle*, *Etudes*, 20 octobre 1908, p. 178-200), mais il n'a pas fait assez grande place au typhus, "tabardillo" des Espagnols (ZINSSER, *Rats, Lices and History*, Boston, 1935, p. 257: il apparaît en 1576 au Mexique). IGNACIO DA COSTA QUINTELLA, *Annaes da Marinha Portuguesa*, 1839, t. I, p. 519-520: l'amiral était Jorge de Silva sur le Saint François, Alexis da Mata était commandant sur le Saint Grégoire et Etienne Cavallero sur la "Caranja"; il fixe au 24 mars la date de départ, c'est sans doute celle d'embarquement. Le P. Thomas Stephens, anglais, qui fit le voyage l'année

En fait, la traversée se passe relativement bien; le plus mortel ennemi des voyageurs, c'est l'ennui d'un très long voyage. Si nous en croyons Ricci, il emploie ces loisirs à rédiger des carnets de notes géographiques et à s'initier pratiquement aux méthodes de navigation en usage chez les marins (31). Nous pouvons donc facilement nous l'imaginer, durant les nuits claires, découvrant les étoiles de l'hémisphère austral. L'astronomie parlait alors à l'imagination tout autrement que de nos jours. Les anciens se figuraient les constellations sous des formes concrètes, dont il ne reste pour la plupart de nos contemporains que des mots. On se représentait donc les personnes ou les objets que la légende avait popularisés et que des images innombrables ou des "sphères" peintes mettaient sous les yeux de tous. Mais, quand on voyait se lever la Croix du Sud, on avait l'impression d'être jeté déjà dans un nouveau monde d'où Persée, Cassiopée, Orion, les Gémeaux, les Ourses, le serpent, le scorpion, la balance étaient exilés.

Sur les sentiments intimes du missionnaire à cette époque, nous serions dans l'ignorance si nous ne pouvions suppléer par la correspondance d'Aquaiva: "J'ai donc encore un pied sur terre et l'autre sur mer, écrit celui-ci du port de Lisbonne(32), mon cœur est déjà sur l'Océan et dans l'Inde. Qu'y trouverai-je? Je ne sais; mais, si j'en crois mon cœur, ce sera quelque chose de bon. Que je voudrais vous avoir pour compagnon! Mon habitation à bord est une espèce de cachot ou de tombeau: deux pieds de large et deux de haut; c'est à ne pouvoir s'agenouiller; il faut prier assis ou prosterné. Je me réjouis pourtant parce que

---

suivante, nous en a laissé une description détaillée, en particulier il signale avec regret la présence d'un de ses compatriotes corsaire aux Açores (DINDINGER, *P. Thomas Stephens und sein Purana, Die katholischen Missionen*, t. 57, 1929, p. 100-103, 133-136, 163-167). Le P. Valignano a résumé, dans sa Biographie de Saint François Xavier, toutes les tribulations qui attendaient les voyageurs (*Xaveriana*, I, p. 9-13).

(31) GILES, p. 367. — *Apport*, p. 34.

(32) SUAU, 74. — On ne pouvait alors célébrer la messe en mer; ce sera seulement peu avant 1618 que la permission en sera accordée (SCORRAILLE, t. 2, p. 252 n. 2)

nous allons à la maison du Seigneur, nous allons nous conformer à Jésus-Christ crucifié. Nous avons dans notre cabine beaucoup de reliques insignes: un Saint Boniface martyr, un martyr de la légion thébéenne et la tête d'une des compagnes de Sainte Ursule".

A la vue du Cap de Bonne Espérance (21 juillet), les voyageurs ne peuvent retenir les accès de leur bruyante gaieté. Rodolphe lui-même dira plus tard qu'il a eu alors la plus grande impression de joie de sa vie, et que son âme a songé aussitôt au bonheur qu'elle éprouverait lorsqu'au terme du grand voyage, elle verrait apparaître les rivages de l'éternité(33). Un mois plus tard (vers la fin d'août), l'on atteint Mozambique et l'on y séjourne près d'un mois; le Saint Grégoire y embarque quatre cents Cafres esclaves, dont dix-huit périssent durant le reste du trajet malgré les soins des missionnaires. Enfin, le 13 septembre, on arrive à Goa la dorée (34).

Après les premiers jours donnés à la joie de saluer leurs frères et aux soins de l'acclimatation, les nouveaux venus s'informent curieusement de ce qui leur tient le plus à cœur, les progrès de l'évangélisation chrétienne. Tout n'est peut-être pas exactement tel qu'ils se le sont imaginé à distance et la situation du christianisme n'y est pas aussi triomphale que le laissent parfois entendre les relations imprimées en Europe. Rodolphe Aquaviva, encore une fois, traduit bien les sentiments de tous en cette ville où la malaria fait tant de ravages; ses motifs de consolation sont tout surnaturels:

---

(33) Ricci décrira aux chinois ses expériences du Cap de Bonne Espérance (GILES, p. 372).

(34) SUAU, 76. — *Missionnaires*, p. 143. — R, II, p. 395. Ils baisèrent d'abord la terre, puis furent conduits au tombeau de François Xavier; le 14 septembre, lendemain de l'arrivée, il y eut vénération d'une relique de la Sainte Croix envoyée depuis peu par le Père Mercurian. Le Hollandais Linschoten a écrit une description très vivante de Goa à cette époque (publiée avec gravures; la 2de édition de son *Histoire de la navigation....*, Amsterdam 1619, est à la *Bibl.*).

"1° Le Seigneur m'a donné de l'imiter dans ce grand rôle de sauveur des âmes, par un long voyage, les fatigues, les dangers de mort qui, ici, sont toujours présents. 2° Si j'ai jamais eu le désir d'imiter les douleurs du Sauveur, la croix est ici notre pain quotidien. 3° Je suis privé de tout ce qui pourrait retarder mon âme dans son élan vers Dieu; croyez-moi, mes Frères, il arrive souvent qu'on pense être bien détaché de sa patrie, de sa famille, des commodités de la vie, mais si l'on vient à en être privé effectivement, on s'apercevra vite que ce détachement n'était pas réel. 4° Il faut redevenir enfant, ce que l'Évangile recommande si fort, car dans ce pays tout est nouveau: langue, mœurs, usages; le paysage, le peuple, les mets, la vie toute entière, diffère de la vie d'Europe; le corps lui-même semble se faire un nouveau tempérament".(35)

Les premières lettres qui nous ont été conservées du Père Ricci à cette époque confirment les impressions de Rodolphe Aquaviva, en même temps qu'elles nous renseignent sur ses occupations. "L'an passé (1579), écrit-il le 29 novembre 1580 au Père Maselli(36), j'ai enseigné la classe de Prime [notre Rhétorique d'aujourd'hui], et cette même année (1580) la même classe pendant quatre ou cinq mois à Cochin où j'étais venu pour convalescence." Ces derniers mots, ainsi que les pages un peu mélancoliques où revit un passé encore tout récent et cependant déjà bien lointain, nous font deviner que le séjour de l'Inde (depuis le 13 septembre 1578 jusqu'au 15 avril 1582) est pour Ricci un temps de grandes contrariétés: séparation de ses amis, ennuis de santé, études théologiques à continuer sous un climat épuisant, mais surtout fatigues de l'enseignement auquel il croit parfois devoir être rivé pour la vie. "Contrairement à l'avis général, dit-il encore le 30 novembre 1580 (et cette fois c'est ou Père Maffei qu'il s'adresse) (37),

(35) SUAU, 81.

(36) R, II, p. 13.

(37) R, II, p. 17; cf. R, II, p. 13. Pour plus de clarté, nous donnons une liste des dates les plus sûres:

1578, 13 septembre: Ricci arrive à Goa, il ne tarde pas à enseigner la littérature au collège.

j'ai commencé [à Goa sur l'ordre de mon supérieur] à enseigner le grec; en moins de trois mois, je parvins à faire suivre une classe par une douzaine environ d'élèves et je commençai à expliquer la Première Philippique de Démosthène(38), mais, à force de m'être tant appliqué au grec, je contractai une douleur de tête dont je n'ai pas réussi à me guérir. On m'a envoyé à Cochin où j'ai fait la classe durant quatre ou cinq mois; ensuite on m'a ordonné prêtre [le jour de Sainte Anne, 26 juillet, il a célébré sa première messe très solennellement] et on me renvoie à Goa pour achever mes études théologiques; je ne sais si ce sera pour finir [d'enseigner] la grammaire ou [y perdre] la

---

novembre: Ruggieri se rend la côte de la Pêcherie.

1579 avril: Ruggieri, de la Pêcherie, part pour la Chine;
avant le 13 septembre, Ricci est nommé correspondant de Maffei;
24 octobre, Thomas Stephens arrive de Portugal;
10 novembre, les quatre évêques d'Orient (entre autres Mgr de Saa, évêque de Macao) décident d'envoyer une mission au Grand Mogol;
18 novembre: Rodolphe Aquaviva part chez le grand Mongol (MACLAGAN. p. 25, suivant PAYNE, *Akbar and the Jesuits*, p. 220 note 11, dit à tort qu'Aquaviva s'y rendit "l'année de son arrivée").

1580, 18 janvier: Ricci écrit au P. Goes; malade, il a dû se rendre à Cochin où, durant quatre ou cinq mois, il a enseigné la littérature;
30 janvier, il écrit au P. Fornari, sa santé est rétablie momentanément;
17 février, Rodolphe Aquaviva arrive chez Akbar;
26 juillet, Ricci célèbre sa première messe à Cochin;
29 octobre, il écrit de Cochin au P. Maselli qu'il est rappelé à Goa;
30 octobre, il correspond avec le P. Maffei;

1581: il poursuit ses études de théologie à Goa, malade semble-t-il;
25 novembre, il écrit de Goa au P. Claude Aquaviva, général de la Compagnie;

1582, 15 avril: il part pour Malacca et la Chine.

(38) MACLAGAN, p. 190, pense à tort que l'enseignement du grec fut toujours négligé à Goa: "probably not well grounded".

vie, car ce pays est très fertile en maladies". Comme on la voit par ces citations, l'épreuve est pénible; elle est sans doute providentiellement voulue, car sa sensibilité très fine aurait pu dégénérer en sensiblerie, et sa délicatesse en mièvrerie; à vingt-cinq ans, il n'était pas encore parvenu à cet équilibre tempéré de la nature et de la grâce, à ce "mediocre aliquid" qui est la marque de ces chefs-d'œuvre de l'antiquité classique auxquels s'était attachée son enfance studieuse. Sevré impitoyablement de toute attache naturelle, il pratique à cette rude école le renoncement pour lui-même et apprend la compassion pour les autres.

D'ailleurs son supérieur, le Provincial Ruy Vicente, n'a pas tardé à le distinguer pour lui confier une tâche qui lui permet de s'initier d'une manière peu ordinaire à la vie des missions d'Orient. Comme le Père Maffei, son ancien ami de Rome, avait été chargé par le Père Mercurian de rédiger l'histoire des Indes Portugaises, surtout du point de vue chrétien, il avait demandé qu'on lui procurât des correspondants avertis dans le pays même; dès le 13 septembre 1579, le Père Ruy Vicente lui promet la collaboration de "personnes intelligentes" (39), en première ligne Ricci encore non-prêtre et, plus tard à sa place, le Père Teixeira, l'auteur d'une biographie manuscrite de Saint François Xavier que le Père Valignano, bon juge en la matière, préfère à tout ce qui a été écrit sur le sujet (40).

Le jeune religieux s'exécute de fort bonne grâce, comme en témoigne sa correspondance bourrée d'informations disparates sur les missions; toutes les nouvelles viennent confluer dans sa chambre et elles en ressortent sous forme d'un de ces bulletins de victoire que l'Europe imprimait et réim-

---

(39) SCHURHAMMER, *Xaveriusforschung*, p. 142, 147, 149: pour obtenir des renseignements sur l'Inde Maffei écrivit de Tolède le 9 août 1579, d'Evora le 6 octobre, de Coïmbre le 6 novembre et de Lisbonne le 24 octobre 1581 (ib. p. 138).

(40) Rodolphe Aquaviva est dit n'avoir emporté que la Bible et une vie manuscrite de Saint François Xavier (BARTOLI, *Degli uomini...*, cité plus haut note 20, p. 337), sans doute une copie de celle qu'acheva le P. Teixeira au début de 1580 (SCHURHAMMER, *Xaveriusforschung*, p. 146; *Xaveriana*, t. 2, p. 798-799, 815-816 et suiv).

primait en recueils de Lettres édifiantes: baptême d'une parente d'Hidalcan et schisme malabare(41), mort du patriarche d'Ethiopie(42), les Turcs expulsés de Perse(43), évangélisation des Moluques(44), attaque de Sumatra par Mathias d'Albuquerque(45), le roi de Bungo baptisé avec 12.000 Japonais(46), 1000 chrétiens nouveaux en 1579 sur la côte de la Pêcherie et de 1000 à 1200 en 1580(47), reconstruction de trois églises brûlées dans le Travancore(48), démêlés des chrétiens de Saint Thomas(49), morts des missionnaires François Martinez et Simon Pais(50), surtout l'entreprise si riche de promesses de Rodolphe Aquaviva chez Akbar le Grand Mogol(51). L'impression générale de ces

---

(41) R, II, p. 8-9, 11.

(42) R, II, p. 7 note 4. — La brève relation, en latin, de 1580 sur l'Ethiopie ne serait-elle pas du Père Ricci? (BECCARI, *Rerum Aethiopicarum Scriptores Occidentales*, t. 10, 1910, p. 320-322). On trouvera un bon résumé de cette époque chez COULBEAUX, *Histoire politique et religieuse de l'Abyssinie*, t. 2, 1929, à propos du règne et de la campagne de Sertsé-Denghel (1564-1597), p. 148 et suiv; surtout p. 168-169.

(43) R, II, p. 7.

(44) R II, p. 7: nou utilisé par WESSELS, p. 95-105.

(45) R, II, p. 7.

(46) R, II, p. 8, 12.

(47) R, II, p. 8, 10, 25. — Il a pu recevoir des renseignements de première main par le P. Ruggieri qui est allé à la Côte de la Pêcherie en novembre 1579 et a dû en partir pour la Chine à Pâques 1580: *Missionnaires*, p. 145-146.

(48) A la suite d'un mystérieux prodige: R, II, p. 8, 10-11.

(49) R, II, p. 8-9, 11. — GUZMAN, 79-82: à Cochin, il y avait ordinairement 18 ou 20 Jésuites; Vaipicota où ils ouvrirent une école en 1578, se trouvait à cinq ou six lieues de là. — ZINADIM, *Historia dos Portugueses no Malabar* (traduction portugaise par David Lopes, 1898) p. LXXVII-LXXVIII.

(50) Au Monomotapa: R, II, p. 25. A Goa, Ricci vivait avec le P. André Fernandez, leur ancien compagnon: "il est fort âgé, mais volontiers je m'en ferai le scribe complaisant".

(51) R, II, p. 3-6, 11, 16, 25. — Il faut noter que Rodolphe Aquaviva emportait un superbe exemplaire de la Bible Polyglotte d'Arias Montanus en 8 volumes in-folio, imprimée chez Plantin-Moretus (1569-1573) (MACLAGAN, p. 191, 225-226) et deux beaux

rapports est réconfortante, comme le demande la loi du genre: "Nous espérons, écrit Ricci, que bientôt non seulement tous les royaumes du Bungo, mais le Japon tout entier se convertiront......Nous n'espérons pas moins que la conversion de l'Inde......Pour le succès du (Grand) Mogol, nous ne désespérons pas de voir de plus grandes choses qu'au Japon même" (52). Il nous est évidemment impossible de suivre le chroniqueur sur tous les champs d'action où il mène ses lecteurs; par ailleurs, certains renseignements qu'il connaît ne sont pas pour la publicité inconsidérée, par exemple à Cochin il a pu suivre les différends entre Nestoriens de Saint Thomas(53).

Son esprit vraiment critique apparaît surtout dans les conseils qu'il donne à Maffei: "Votre Révérence, lui écrit-il en toute simplicité(54), sait sans doute toutes choses mieux que moi; mais je suis sur place et j'observe les choses avec mes yeux......Mieux vaut ne rien dire sur les rois de l'Inde que se prononcer à l'aventure......Étant donné le désir que j'ai de voir vos écrits vraiment parfaits......, je voudrais que Votre Révérence ne décidât rien sans notre avis. Si elle y consent, je lui dresserai une carte et une description de toutes ces contrées. Je puis vous certifier que, grâce aux plans dessinés et aux éclipses......, les relations que je rédigerai seront bien plus exactes que celles qui courent imprimées jusqu'à présent.......Que Votre Révérence sache bien que les commentaires et les autres lettres de l'Inde ou du Japon sont pleines d'erreurs mani-

---

tableaux: l'un du Sauveur du monde, l'autre une copie de la Vierge de Saint Luc à Sainte Marie Majeure (JARRIC, II, p. 441-2).

(52) R, II, p. 3-11, 17, 24-25.

(53) *De erroribus Nestorianorum*...du P. ROZ, édité par les P. P. CASTETS et HAUSHERR (*Orientalia Christiana*, n° 40, 1928) spécialement p. 7-8. — BELTRAMI, *La Chiesa Chaldea nel secolo dell'Unione* (ib., n° 83, 1933) p. 101-105. — VAN DEN WYNGAERT, p. 78-91, ajoute quelques détails non utilisés encore.

(54) R, II, p. 16-17, 24.

festes! (55)" Evidemment, il partage les préoccupations du Père Valignano contre les méfaits des historiens qui accumulent les faits merveilleux autour de Saint François Xavier "comme une madone rendue invisible sous l'accumulation des bijoux (56)".

Quant à lui, il avoue (le 1er décembre) (57) que l'on ignore encore les vraies conditions de l'Inde: "Les noms des rois sont si étranges que personne de ceux qui vivent ici [à Goa] ne les connaît à l'exception de celui du Mongol qui s'appelle Hechebar [Akbar]......Pourtant il ne me semblerait pas impossible de l'apprendre, mais à l'aide d'un Musulman distingué ou d'un brahme très intelligent qui aurait lu les chroniques des dynasties". A ce moment même il est vrai, le Père Monserrate remédie à cette ignorance pour la description géographique du Nord de la péninsule (58), et un peu plus tard, le Père Fenicio s'instruira soigneusement des divers cultes de l'Inde (59), mais ce sera surtout au début du XVIIe siècle que le Père de Nobili, après enquête attentive, élaborera une méthode fort originale d'apostolat (60). Toutes ces réalisations se rattachent, par des affinités secrètes, aux initiatives du jeune Père Ricci, et c'est se qu'il importe de mettre maintenant en lumière.

Pour estimer la position du christianisme en Orient au XVIe siècle, il ne faut pas se lasser de rappeler un fait initial, le plus important peut-on dire de l'histoire universelle: il y avait environ seize cents ans, un Galiléen nommé Jésus expirait sur une croix à Jérusalem, dans un petit pays de l'Asie mineure. Quelques années plus tard, un fonction-

---

(55) *Goes*, p. 16-22, est plus complet sur ce sujet. — Maffei reçut ces informations de Ricci (*Xaveriana*, I, p. 199).

(56) SCHURHAMMER, *Quellen*, No. 6181.

(57) R, II, 24. — *Goes*, p. 19.

(58) *Goes*, p. 20-21.

(59) *The Livro das Seitas dos Indios orientales of* F. JACOBO FENICIO, édité par CHARPENTIER, Uppsala 1933 ne fait pas allusion au P. Ricci; p. XXXVI: Le "De tribus impostoribus" serait le premier ouvrage imprimé où l'on parlerait des Vedas; p. LX, même avant le P. de Nobili, le P. Alexandre Leni s'habilla en yogi.

(60) DAHMEN, *Un Jésuite brahme, Robert de Nobili*, Louvain, 1924.

naire romain décrivait brièvement en ces termes le christianisme naissant: "Une dispute entre Juifs à propos d'un certain Jésus qui est mort, et dont Paul affirmait qu'il était vivant". Aucune définition abstraite n'a serré d'aussi près ce que l'on peut appeler "l'essence du christianisme"; celui-ci est fondé sur un fait, le fait de Jésus, la vie terrestre de Jésus, et les chrétiens sont, encore aujourd'hui, ceux qui croient que Jésus continue à vivre. Le Bouddha ou Confucius sont des personnages historiques; ils ont passé comme ont passé Platon et Aristote, leur influence n'est plus que celle du souvenir, ou de leurs écrits réels et prétendus. Pour un chrétien, Jésus est plus qu'une figure historique: tout à la fois immanent à son église visible et transcendant aux atteintes des siècles, il est la vie toujours présente.

Historiquement, la diffusion du christianisme s'est produite sur les deux versants de l'arête du monde judaïque, ce qu'on pourrait nommer la ligne de partage entre l'ancien Empire Romain et le monde oriental; mais il est certain,— et c'est là un fait essentiel—, qu'elle s'est opérée sur les deux côtés opposés avec une intensité, une rapidité et une fortune singulièrement inégale. Très vite, le pourtour de la Méditerranée est devenu son terrain d'élection.

La première alliance du christianisme avec la Grèce et avec Rome est un sujet qui arrête nécessairement l'attention de tous les esprits réfléchis, croyants ou incroyants, sympathiques ou indifférents. Comment se fait-il qu'une religion née en Palestine et sortie du milieu juif se soit si intimement fondue avec la civilisation classique, au point qu'un historien des plus avertis, Monseigneur Duchesne, ait osé écrire cette phrase souvent citée: "La religion de Jésus-Christ, étant la seule vraie religion, est destinée à devenir la religion de l'humanité; toutefois, à cause de sa longue et étroite union avec la civilisation de l'Europe, il semble que sa diffusion doive marcher du même pas que les conquêtes de cette civilisation elle-même". Le christianisme qu'a peut-être prêché Saint Thomas dans l'Inde était encore tout imprégné d'aramaïsme, mais celui qui semble avoir influencé l'art du Gandhara et s'être ensuite

répandu dans l'Asie centrale était déjà profondément hellénisé: lorsque les explorateurs du début du XXe siècle commencèrent à fouiller les sanctuaires manichéens et nestoriens du Turkestan chinois, ils virent soudain reparaître un monde qui avait été apparenté étroitement avec celui des cités policées de l'Asie Mineure. Et ce n'est point par un simple caprice d'artiste que Raphaël, dans "l'École d'Athènes", représente Platon tenant le Timée d'une main et de l'autre montrant le ciel; ainsi avait apparu aux premiers docteurs de l'Eglise "le plus théologien de tous les Grecs", comme un ancêtre égaré dans la gentilité, un voyant supérieur chez qui on se plaisait à retrouver l'écho anticipé des croyances chrétiennes.

Cette merveilleuse fusion du christianisme et de la civilisation païenne s'est renouvelée à Rome au IVe siècle. Le penseur latin qui lisait Octavius, le charmant dialogue de Minucius Felix, y découvrait avec ravissement une sorte de religion souriante et sympathique, qui devait pénétrer dans le monde sans faire de bruit et le renouveler sans secousse. Le catholicisme, dès lors, s'accommoda si bien de l'art et des idées antiques qu'il en devint le principal soutien lorsque fit défaut le secours du pouvoir impérial. Il sembla même bientôt comme identifié avec eux quand les moines qui portèrent le message chrétien chez les peuples barbares de l'Europe y implantèrent aussi les lettres classiques, et, plus tard encore au Moyen Age, lorsque les croisades déversèrent sur le continent asiatique des légions de chevaliers et des groupes de missionnaires, — ces derniers jusque chez les Chinois de la dynastie des Yuan.

A la fin du XVe siècle et au début du XVIe, il y eut pourtant en Europe un recul dans la tradition humaniste de l'Eglise: sous l'influence avouée des penseurs anciens, on voyait commencer une transformation des mœurs, des idées et des sentiments qui devait réaliser finalement un idéal de culture libre et rationnel, analogue à celui de l'antiquité païenne; aussi ne manqua-t-il point, parmi les catholiques, d'esprits distingués qui, se souciant surtout de maintenir en face du naturalisme menaçant les doctrines fondamentales du christianisme, tiraient de ces vérités es-

sentielles des conséquences desséchantes et concevaient de la façon la plus dure la misère de l'homme déchu. Leur école fut tolérée jusqu'aux décisions du concile de Trente, et ce ne fut donc pas sans mérite que, bien avant les définitions dogmatiques, Saint Ignace de Loyola réussit à découvrir pratiquement une *via media* dans la mêlée confuse où lettrés et théologiens se heurtaient violemment. Tout en détournant avec force du parti de l'Évangélisme et des Érasmiens François Xavier et ses compagnons, Ignace prétendit ne pas sacrifier la théologie aux lettres, ni les lettres à la théologie; tourner le Moyen Âge en dérision sous prétexte de magnifier les conquêtes de la Renaissance, mépriser les conquêtes de la Renaissance par une obtuse vénération du Moyen Âge, ces deux outrances lui semblèrent aussi contraires à la raison qu'à la foi. Chez lui et ses disciples, le sincère amour de la culture classique et du savoir nouveau se joignit avec la plus jalouse intégrité dans la doctrine.

Ce fut cet idéal, dit par manière d'abréviation "de la Contre-réforme catholique", que François Xavier porta jusqu'aux extrémités de l'Orient. Là aussi, la situation était fort embrouillée. Les premiers Portugais qui avaient abordé à Calicut, dans leur naïve inexpérience, avaient identifié les pagodes ou les temples avec des églises; tout ce qui n'était pas musulman leur paraissait chrétien. Ils ne tardèrent pas à être détrompés. Un peu plus tard, la découverte des chrétientés dites de Saint Thomas fit croire encore qu'il se cachait dans les profondeurs du continent des masses compactes de disciples inconnus du Christ; on dut aussi en revenir et constater que le "paganisme" régnait massivement dans ces immenses empires. Ce fut cet hindouisme que François Xavier rencontra dans ses courses, mais il frôla les brahmes sans paraître soupçonner les profondeurs des Védas. Chose curieuse! cette Inde dont il avait à peine effleuré la périphérie, il la retrouva tout au bout de sa course, au Japon, sous un nom qu'il ne parvint pas à identifier (Chengiquo ou en chinois *T'ien-tchou* 天竺, "les Tchou du ciel"), et avec un habit chinois. Ce fut une joie sans égale pour ce docteur de Sorbonne, le "suppôt d'université", qui ne rêva plus dès lors que d'aborder la

Chine dont le prestige intellectuel avait rayonné sur les Japonais. A partir de ce moment, il eut le sentiment très net du type d'apostolat qui convenait à ces peuples cultivés, mais ses grandioses projets ne furent vraiment réalisés que sous l'impulsion décisive du Père Valignano, si bien qu'au moment où Ricci abordait à Goa, l'on pouvait pressentir déjà la période où des Jésuites résideraient chez les trois potentats de l'Orient, Akbar le Grand Mogol d'Agra, Hideyoshi et ses successeurs de Kyoto, l'empereur Wan-li de Pékin !

Une fois de plus, la religion chrétienne devait donc manifester son originalité foncière: fondée il y avait bien longtemps par un homme de Palestine, — les croyants disent un "homme-Dieu" —, étroitement associée à la culture grecque et latine depuis près de seize cents ans, elle devait présentement s'allier avec des civilisations toutes différentes sans rien perdre de ses caractéristiques fondamentales. Ricci abordait ce problème en bénéficiant d'une formation peut-être encore plus souple que celle d'avant le concile de Trente; alors en effet le premier humanisme de la Compagnie de Jésus se ressentait des luttes au milieu desquelles il se développait: "Il faut que les auteurs païens deviennent les hérauts du Christ", disait le Père Le Fèvre, un "fils spirituel" d'Ignace de Loyola. Le temps n'était pas de chercher des plaisirs ou des satisfactions esthétiques dans le commerce des auteurs classiques, mais des armes et des arguments pour le combat ! Au terme du Concile de Trente, au contraire, le catholicisme ayant groupé derechef autour de lui les forces intellectuelles et morales des pays où il avait gardé son empire, Rome, la Rome des Papes, était moins que jamais une abstraction, mais une personne vivante que l'on voyait et à laquelle on s'attachait; quand elle enseignait, pleine de sagesse et de bon sens; dont la physionomie s'éclairait, laissant transparaître une humanité plus que virgilienne; mêlant à la majesté d'une reine, à la rigueur d'une gardienne, la douceur d'une mère et l'humilité d'une servante. Elle était prête, de nouveau, à son rôle traditionnel de conductrice des peuples.

Le Père Ricci ne le cédait ni au Père Valignano, ni à son introducteur en Chine le Père Ruggieri, au point de vue de la compréhension des humanités anciennes; il l'emportait peut-être sur eux par la connaissance des acquisitions les plus récentes de la Renaissance. Le latin, le grec, les sciences du temps, en particulier l'astronomie, lui étaient devenues familiers, et son séjour de l'Inde avait révélé ses aptitudes particulières pour l'histoire et la cartographie! Grâce à l'union étroite de toutes ces compétences, l'on peut dire qu'il était non seulement un type de l'humaniste, au sens un peu étroit du mot qui s'applique surtout aux traditions de la Grèce et de Rome, mais qu'il était "humain" tout court, initié même aux techniques manuelles pour la fabrication d'horloges et s'intéressant au métier d'architecte, doué d'ailleurs par son christianisme profond d'un sens du mystère qui manque à trop de savants, et par là merveilleusement préparé à vibrer à l'unisson de toute culture vraiment humaine. Les nécessités incessantes de l'action apostolique ne tarderaient pas à corriger ce qu'il pouvait y avoir de livresque et de "tout fait" dans cet héritage de la civilisation occidentale, mais déjà les informations si riches qu'il recevait de partout le rendaient plus apte que beaucoup d'autres à s'adapter aux grands problèmes(61).

Nul document ne nous paraît plus révélateur à cet égard qu'une lettre extrêmement confidentielle qu'il envoie de Goa, le 25 novembre 1581, à son ancien guide du Collège Romain, devenu Général de la Compagnie de Jésus, le Père Claude Aquaviva(62). Après avoir chaudement félicité le nouvel élu, il se déclare prêt à exécuter volontiers tous les ordres de l'obéissance: "Durant les deux premières années, on m'a presque toujours occupé à enseigner les humanités; cette troisième année, après m'avoir fait ordonner prêtre, le Père Provincial a voulu que je continuasse la théologie;

---

(61) Ces considérations se retrouvent un peu plus développées, *Humanisme*, p. 99-108.

(62) R, II, p. 18-21: à cette occasion, il cite le vers du poète "alius rerum nascitur ordo" (R. II, p. 23).

aussi ai-je étudié durant toute l'année, et je continuerai à le faire pendant l'année prochaine qui sera la troisième de théologie. Quoique j'aurais désiré, ainsi que je l'ai témoigné à mes supérieurs, être appliqué à d'autres occupations que l'enseignement des belles-lettres, je ne puis cependant manquer d'en être heureux puisque je sais que c'est l'ordre de l'obéissance et donc la volonté de Dieu".

Après avoir mis en garde son supérieur contre les intrigues possibles d'un déséquilibré mental, le napolitain Giovanni Battista, qui vient d'être renvoyé de la Province de Goa et s'en retourne en Europe(63), il fait observer que le Père Provincial a mécontenté plusieurs personnes, dans les collèges et au dehors, en nommant recteurs deux descendants de familles apparentées aux Juifs(64) ; puis il discute fort longuement une question délicate, celle des études du clergé indigène qui, ce moment même, mettait aux prises le Père Valignano et le Père Cabral pour le Japon(65).

Ce problème était connexe à un autre que venait de résoudre définitivement le Père Mercurian, celui de l'admission des gens du pays ou des métis dans la Compagnie. Des essais désastreux avaient démontré qu'en général ils ne persévéraient pas: ainsi en 1580, Godinho de Eredia, fils d'un Portugais et d'une princesse de l'île Célèbes, avait dû être remercié, malgré ses talents incontestables pour les mathématiques et les explorations géographiques(66). En

---

(63) Fait curieux! l'Inde connut, de même que l'Espagne et l'Amérique espagnole, certains départs de Jésuites pour la Chartreuse; en 1578, deux religieux de Goa quittèrent l'Ordre pour ce motif (SACCHINI, t. 4, p. 200), et il fallut que le Père Mercurian sollicitât un Bref papal à ce sujet (Bref de Grégoire XIII du 24 octobre 1579).

(64) Cette question de la "pureté du sang" est une de celles qui provoqua les susceptibilités les plus ombrageuses en Portugal à cette époque où l'on s'y méfiait des "chrétiens nouveaux" (RODRIGUES, *Historia da Companía de Jesus na Asistencia da Portugal,* t. 1, vol. 1, p. 487-488 note).

(65) D'ELIA, *Clero,* 122-123. — DELPLACE, t. 1, p. 191-199.

(66) Eredia avait été reçu en 1579 par le P. Valignano: EREDIA's *Description of Malacca, Meridional India and Cathay...,* trad. anglaise par J. V. MILLIS (*Malayan Branch of the Royal Asiatic Society,* t. 8, part. I p. 1,265,...).

conséquence, le Père Général se basant sur les expériences du Pérou et du Chili avait interdit en 1579 d'accepter ces candidats comme Jésuites(67).

Cela ne les empêchait pas, évidemment, de pouvoir devenir prêtres séculiers, mais certains Pères, — comme le Père Cabral au Japon—, jugeaient qu'on devait se borner à leur enseigner le latin et les cas de conscience, sans les admettre aux cours de philosophie et de théologie des Européens religieux; cette pratique fut inaugurée à Goa en l'année scolaire 1581, et c'est contre cette innovation que Ricci proteste sur un ton indigné. Ne pouvant reproduire tout au long ce plaidoyer éloquent, nous devons au moins en citer les phrases les plus caractéristiques: "La coutume générale, dans toute la Compagnie, est de ne pas faire acception de personne, et, dans l'Inde même, beaucoup de Pères âgés, saints et expérimentés, ont toujours ouvert des écoles en faveur des habitants du pays....Cette race est dépréciée par les gens du dehors, et il me semble que personne ne la tient plus en considération que les nôtres, c'est pourquoi on nous en est particulièrement affectionné; mais si l'on vient à se rendre compte que nos Pères eux-mêmes leur sont hostiles et s'opposent à ce qu'ils marchent la tête haute pour obtenir un bénéfice ou une charge...., je crains fort que ces naturels n'en viennent à nous haïr, et de cette manière empêchent le fruit principal que la Compagnie produit dans l'Inde, à savoir la conversion des infidèles et leur conservation dans notre sainte foi". Cette vigoureuse argumentation, qui sera prise en considération par le secrétaire du Père Aquaviva comme en témoignent les notes marginales du manuscrit original(68), nous démontre la parenté d'inspiration entre Ricci et Robert de Nobili, et nous ne nous étonnerons pas de voir ce dernier s'inspirer ex-

(67) Nous le savons par des documents encore inédits des archives de la Compagnie de Jésus; en 1583, la Province de Goa essaya de faire adoucir la décision en faveur de descendants d'une union entre Portugais et métis, mais vainement.

(68) Sur cette question des "prêtres-catéchistes" de l'Inde, on peut lire diverses notes du P. BROU (*Etudes*, t. 112, 1907, p. 166-167; *Revue d'Histoire des Missions*, t. 7, 1930, p. 47-52, 188-191).

pressément des pratiques inaugurées par le premier en Chine.

Pour le moment, Ricci n'en est pas encore à pouvoir appliquer ses idées à l'apostolat. Il doit continuer ses études de théologie, malgré les ennuis de santé; à deux reprises, il tombe malade quoiqu'on l'ait déchargé de toute autre occupation, ne lui laissant que "l'une ou l'autre confession à l'occasion"(69). Les nouvelles de la mission auprès d'Akbar sont mauvaises et Rodolphe Aquaviva est rappelé avec ses compagnons de cette expédition infructueuse(70) ; un tel échec fait davantage ressortir l'immensité de la tâche à accomplir dans l'Inde: à part la chrétienté de la côte de la Pêcherie qui peut se suffire financièrement à elle-même et celle de Saint Thomas qui est déchirée par les compétitions de Mar Abraham avec Mar Simon, la ville de Goa est comme une oasis cernée de partout par le paganisme(71). Quand Ricci rencontre des yogis, il ne peut que soupçonner, à côté des charlatans cupides ou des professionnels crédules, une minorité d'ascètes et de contemplatifs sincères. Tandis que son ami, le Père Stephens, prépare ses ouvrages en langue concani(72), il s'en va, aux heures lourdes de la journée ou durant les chaleurs torrides de l'été, s'initier aux travaux d'horlogerie, de mécanique ou d'imprimerie dans les ateliers des Frères coadjuteurs(73).

Ainsi se prépare-t-il, sans le savoir, aux labeurs prochains de la Chine. Le Père Ruggieri, tout seul à Macao,

---

(69) Lettre du 1er décembre 1581: R, II, p. 25.

(70) R, II, 25: "peu d'espoir".

(71) HERAS, *The Conversion Policy of the Jesuits in India*, Bombay, 1933, étudie en détail ces conditions; la destruction de la ville de Vijayanagara, dans le voisinage de Goa, rendit plus difficile l'apostolat (p. 71). — NOBILI, p. 9-11.

(72) DINDINGER, article cité note 30.—RODELES, *Imprenta de los antiguos Jesuitas en las Missiones de Levante durante los siglos XVI al XVII* (*Razon y Fé*, 1912, p. 5-6, 10 du tiré à part).

(73) SACCHINI, t. 4, p. 245: le F. Juan de Bustamente était bon imprimeur et le F. Juan Gonzalez (mort en 1579) excellent horloger. — En 1576, était mort le F. Martin Ochoa (ib., p. 126: cette année aussi un Père fut dévalisé pendant qu'il cherchait du bois précieux pour la construction du Gesù de Rome).

l'a réclamé depuis assez longtemps comme collaborateur à cause de ses aptitudes pour les mathématiques, et le Père Valignano, du Japon, a ordonné au Père Provincial Rui Vicente de lui faire interrompre ses études pour l'envoyer sur-le-champ en Chine. Les lettres n'arrivent à Goa que vers la fin du carême 1582 et, après Pâques (15 avril), il prend la mer avec sept autres Jésuites(74). Le 3 juillet, il est à Malacca, une place forte des Portugais, si menacée par les malais que le Père Valignano, tout en développant la résidence des Jésuites, n'a pas osé y établir un collège(75). Le voyage sur mer est pénible et il arrive malade à Macao le 7 août(76), mais il reprend aussitôt des forces pour l'immense besogne qu'il y trouve. C'est, comme il dit, un véritable "saut" qui laisse ses études inachevées(77) et ne lui permet point de passer par le troisième an de probation que Saint Ignace a prévu pour ses religieux à la fin de leur forma-

(74) R, I, p. 112, 114; II, p. 27, 90, 408. — URSIS, p. 13.

(75) R, I, 112 note 2. — *Xaveriana*, I, p. 65-66. — SACCHINI, t. 4, p. 93. — Sur la situation difficile de Malacca, on peut se reporter à notre article: "*Pourquoi l'expansion chrétienne a-t-elle échoué en Indochine au XVIe siècle?*" (*Revue d'histoire des missions*, t. 12, 1935, p. 386-406). — SCHURHAMMER. *The Church of St. Paul, Malacca* (*Malayan Branch Royal Asiatic Society*, vol. 12, part. 2, 1934, p. 40).

(76) D'après Ricci, cette maladie fut grave (R, II, p. 27); selon Pasio au contraire, elle fut légère (R, II, 408). Ricci était à Macao le 7 août (R, I, p. 117), et non le 8 comme le dit par erreur R, II, p. 371 (*T'oung Pao*, 1920/1, p. 1. n. 1).

(77) R, II, p. 27. — A ce sujet, il faut relever une affirmation des *Anecdotes sur l'état de la religion dans la Chine*... (t. 1, 1733, p. VII) dont s'inspire THOMAS, *Histoire de la mission de Pékin*, t. 1, 1923, p. 23. "Il ne savait pas même les premiers éléments de la Théologie. Il avait donné des preuves de ce qu'il serait capable de faire dans un âge plus avancé, lorsque, faisant à Goa son cours de Théologie, il donna en matière de religion dans des nouveautés qui surprirent". Le P. Alonso Sanchez, qui le vit à Macao, le dit au contraire "très bon théologien" (COLIN, t. 1, p. 322 note). D'ailleurs, ses divers ouvrages seront toujours révisés par les Pères de Macao et l'Inquisition de Goa, ainsi son *T'ien tchou chei* à propos duquel le P. Bourgeois écrira le 31 juillet 1778: "on ne conçoit pas comment un homme qui n'avait fait sa théologie qu'en voyageant ait pu mettre dans son livre tant de clarté et d'élégance" (T'oung Pao, t. 18, 1917, p. 378).

tion[78]; les épreuves par lesquelles il vient de passer en tiendront lieu, ainsi que les souffrances plus pénibles encore que lui réservent ses douze premières années de Chine.

Quant à l'Inde qui lui a procuré tant de riches expériences, il ne semble guère s'en être vraiment souvenu qu'au moment où la discussion s'est engagée avec les Pères de Goa et d'Agra sur la véritable nature du Cathay[79]. Mais lui-même, il ne sera pas oublié sur cette terre; le Père Leni, s'habillant en yogi, ne s'est peut-être pas inspiré de ses exemples[80], mais certainement le Père de Nobili, au moins à partir de 1610, s'est réclamé expressément de sa tactique pour légitimer son adaption aux brahmes[81]. On ne voit pas que Ricci ait connu, même par relations indirectes, ce lointain disciple[82]; mais aujourd'hui où nous pouvons saisir la communauté de leur inspiration, c'est chez ce dernier, plus soucieux de théorie, que nous trouverons la justification théologique la plus fouillée de la méthode des missionnaires "sinicisants".

---

(78) SACCHINI, t. 4, p. 174: ce fut en 1578 que le "troisième an" fut organisé à Rome. — SCORRAILLE, t. 1, p. 132-133, montre qu'il en fut de même en Espagne. Il ne semble pas que l'Inde portugaise en fut dès lors dotée.

(79) Par exemple *Goes*, p. 151.

(80) Voir la note 59. Il ne semble point d'ailleurs que Ricci se soit intéressé aux castes (CASTETS, *L'Eglise et le problème de la caste*, *Revue d'histoire des missions*, t. 7, 1930, p. 547-565).

(81) Fort souvent, on parle et on écrit comme si Ricci avait imité Nobili, par exemple BERNOVILLE, *Les Jésuites*, p. 250: "Il prend le costume de lettré chinois comme le Père de Nobili a pris celui de Brahme"; de même BOEHMER, *Les Jésuites*, p. 166.

(82) Peut-être cependant par le Père Trigault, les Pères de la mission de Chine apprirent-ils quelque chose des débuts de Nobili (DEHAISNES, p. 235: la lettre du P. Trigault doit être datée Goa Noël 1606, et non 1607, comme l'a fait remarquer le P. SCHURHAMMER (*Xaveriusforschung*, p. 143).

CHAPITRE TROISIÈME

La découverte de la civilisation chinoise

Au moment où le Père Ricci met le pied à Macao, une rivalité de politiques coloniales risque d'amener une série de désastres dans l'œuvre d'évangélisation; à plusieurs reprises, nous nous sommes déjà expliqué sur la lutte d'influence qui s'est engagée entre Portugais et Espagnols pour la conquête des marchés commerciaux de Chine(1), et nous pouvons donc résumer ici ce qu'il convient d'en retenir pour situer l'action du missionnaire italien.

Lorsqu'en 1511 le grand Albuquerque avait rencontré pour la première fois des commerçants chinois à Malacca, la situation sembla d'abord pleine de promesses pour les Portugais; les Chinois, séduits par l'accueil courtois du grand général qui contrastait si favorablement avec les exactions tyranniques du sultan de Malacca, s'étaient déclarés en sa faveur et avaient guidé les Européens au Siam, puis leur avaient servi d'introducteurs à Canton pour l'ambassade de Thomas Pires (1517) et ils avaient réfuté les accusations des musulmans auprès de l'empereur. Mais, par la suite, le sultan malais de Bintang avait informé le gouvernement de Pékin que les Européens se livraient à l'espionnage en vue d'une conquête future, les méfiances s'éveillèrent et certains procédés violents des nouveaux venus semblèrent donner raison aux dénonciateurs. Dès lors, et pendant près d'un demi-siècle, les Occidentaux durent, à leurs risques et périls, pratiquer leur commerce dans un milieu interlope de contrebandiers chinois et de pirates japonais. Sur l'intérieur de l'immense pays en marge duquel il vivaient, ils ne purent recueillir que de maigres informations par les prisonniers, et ce fut sur ces données incomplètes que Saint François

(1) *Philippines*, p. 2-3.-*Missionnaires*, p. 120-125.

Xavier, par comparaison avec le Japon, put tracer une esquisse trés imparfaite de la civilisation chinoise. Immédiatement après la mort du Jésuite (2 décembre 1552), une trêve fut conclue avec les autorités de la côte maritime de Chine, et progressivement, peut-être à l'occasion de services rendus pour l'extirpation des corsaires, les Portugais réussirent à prendre pied dans la minuscule presqu'île de Macao; une fois par an, plus tard deux fois, ils furent autorisés à se rendre à Canton, sans loger à terre, pour s'approvisionner en vue du commerce du Japon. Macao se développa donc comme une sorte de port franc où des Chinois déracinés commencèrent à affluer comme interprètes ou intermédiaires; mais les contacts intellectuels n'allèrent pas plus loin. "Quoique la cité de Macao soit placée.....sur terre chinoise, fera-t-on observer encore au milieu du XVIIe siècle(2), ses habitants... s'enrichissaient surtout par le commerce avec le Japon où ils étaient reçus honorablement. De là vient qu'ils sont mieux renseignés sur les mœurs du Japon que sur ceux de la Chine; bien plus, la plupart des Macaïstes s'avouent incompétents sur ce sujet, et, s'ils s'occupent de la Chine, c'est pour ses marchandises, non point pour sa littérature ou ses institutions". Ainsi s'explique-t-on pourquoi le jésuite Nunhez Barreto et le dominicain Gaspar da Cruz en 1554 n'accrurent point sensiblement les renseigements très confus que l'on avait obtenus par les prisonniers(3).

Cet isolement faillit être brisé lorsque, dix ans plus tard (1564-1565), les Portugais essayèrent de renouer des négociations diplomatiques par l'intermédiaire des autorités de Canton; toutefois leurs demandes furent si mal comprises qu'on les prit pour des "marchands de Malacca"(4). Immédiatement après l'échec de leurs tractations, le jésuite

---

(2) LE FAURE, *De cultu Confucii et mortuorum*, p. 431, cité par *L'inganno nascosto nel disinganno...*, Cologne, 1702, p. 146.

(3) *Missionnaires*, 30, 32-33, 44, 64-65.

(4) Ceci ressort de l'histoire des Ming: CHANG WEI-HOA, p. 59 — PELLIOT, p. 69: le P'ou-tou-li-kia 蒲都麗家 doit probablement être lu "P'ou-tou-kia-li".

François Perez introduisit une demande pour résider à terre: "Je suis un Maître en savoir, avait-il expliqué aux mandarins[5], et je vais par le monde en enseignant la religion de Dieu, comme le font aussi mes autres compagnons se rendant dans d'autres Royaumes pour enseigner la même vérité et religion. Et comme j'ai appris que le Royaume de Chine est très grand et qu'il contient beaucoup de Maîtres et de savants, je viens demander à Vos Seigneuries de me donner une patente et l'autorisation de pouvoir m'entretenir avec eux pour nous communiquer mutuellement nos enseignements; en outre, je demande la permission d'habiter à terre, dans une petite maison, aussi longtemps qu'on le jugerait bon, où je pourrais facilement adresser mes prières au Créateur du monde pour le Roi de la Chine et pour tout son Royaume, mais principalement pour ceux qui le gouvernent, car je ne puis le faire sur mer, étant donné que c'est contraire au commandement de Dieu; d'ailleurs je suis déjà âgé [57 ans à la chinoise],éprouvé par la maladie, et les grands froids me causeraient sur mer une nouvelle infirmité: en cela vous me feriez une charité". L'accueil des grands mandarins, dans l'ensemble, fut plutôt favorable: "Quand il eut fini de lire sa supplique, ils lui demandèrent en quelle faculté il était Maître, et ce qu'il enseignait. Il répondit par l'interprète qu'il était Maître dans les choses de Dieu et sur la manière dont les hommes devaient se sauver. Les Mandarins lui répliquèrent en demandant ce qu'était la manière de se sauver. Il répondit: "ne point tuer, ne point voler", etc., en parcourant les Commandements. Cela leur parut si bien qu'ils ordonnèrent aussitôt à l'un des serviteurs.....de donner au Père

---

(5) D'ELIA, *Contributo alla Storia delle Relazioni tra l'Europa e la Cina prima dell'arrivo del P. Matteo Ricci* (*Rivista degli Studi Orientali*, Scuole Orientale nella R. Universita di Roma, vol. 16, 1936, p. 223-226). Il s'agit d'une lettre du Père Giovanni de Escobar, Canton, 22 novembre 1565 (évidemment le Jean Escouars de STREIT, IV, p. 517, n° 1923), que nous ne connaissions pas en écrivant *Missionnaires*, p. 77; une fois de plus se vérifie combien on peut avoir confiance dans le récit du P. Bartoli, quand on ne possède plus les originaux auxquels il eut accès.

une pièce de damas rose transparent pour la......mettre autour du cou, comme signe qu'il était Maître et homme de Dieu........Puis ils demandèrent s'il apportait des livres; il répondit qu'il en avait plusieurs au port [de Macao, sans doute], mais seulement avec lui le Bréviaire; ils le lui demandèrent, et tous le regardèrent. Alors le Pou-tchang-se 布政司 [trésorier] demanda subitement si le Père savait la langue chinoise, et, comme il répondit que non, le mandarin lui dit que pour ce motif il ne pourrait circuler en Chine parce qu'il aurait besoin d'interprète, mais, s'il la savait, il pourrait très bien le faire".

Ce document est capital, car il définit le terrain sur lequel devront se placer les missionaires de l'avenir. Pour avoir voulu brusquer les conversions en attirant un disciple d'une bonzerie à Macao, les Jésuites faillirent provoquer une émeute à Canton en 1575(6) et, pour ne point s'être appliqués à l'étude de la langue, les quelques religieux qui résidaient dans la très petite résidence concluaient trop vite qu'il était utopique de songer à l'évangélisation de l'empire chinois: "Il serait plus facile de blanchir un nègre!" disaient-ils par manière de maxime(7). Le Visiteur des missions d'Extrême-Orient, le Père Valignano, durant la longue escale qui l'avait retenu à Macao en se rendant au Japon (juillet-octobre 1578-juillet 1579(8)), s'était convaincu que, pour ouvrir ce pays obstinément fermé, sans se contenter du langage cantonais, il faudrait en outre s'initier au mandarin ou *koan-hoa* 官話, et non seulement pour le parler, mais aussi pour lire les caractères et les écrire(8); la tâche était si rude que le Père désigné par lui, le Père Ruggieri, bien qu'ayant pu se renseigner sur la côte de la Pêcherie auprès

(6) *Missionnaires*, p. 100-101.

(7) Littéralement "Lavari Aethiopem", "Laver un Ethiopien" (TRIGAULT, p. 143).

(8) *Missionnaires*, p. 140: les dates de SACCHINI (t. 4, p. 159), reproduites ici, doivent être corrigées: Valignano, arrivé en juillet 1578 (SCHURHAMMER, *Xaveriusforschung*, p. 146: ne serait-ce-pas "octobre"?) en partit le 7 juillet 1579 (SOUZA, II, 511).

du Père Perez[9], fut positivement effrayé quand il se trouva en face des exigences de son supérieur; toutefois reprenant courage, il se mit à l'œuvre par obéissance.

Dans la pensée du Père Valignano, ce travail philologique devait être complété par un autre, qui n'était rien moins que la découverte de la civilisation chinoise. A l'occasion d'une Biographie de Saint François Xavier qui lui avait été demandée par le Général de la Compagnie de Jésus, Everard Mercurian, il avait commencé dès son arrivée dans l'Inde (1574) à recueillir soigneusement tous les documents sur les pays où s'était rendu l'apôtre[10] ; Ricci, consulté par Maffei sur ceux qui pourraient le mieux le documenter, lui avait répondu simplement: "Le Père Valignano passe son temps à réunir des informations minutieuse et fidèles"[11].

D'autres avaient essayé de résoudre ce même problème; en même temps que les Portugais abordaient par l'Ouest l'empire chinois, les Espagnols avaient tenté d'y accéder par l'Est, et, puisque la détermination incertaine des longitudes rendait douteuse la place de la Chine par rapport à la ligne de démarcation, ils l'avaient revendiquée comme faisant partie de leur zone d'influence. Des religieux Augustins des Philippines, spécialement le Père de Rada, profitèrent des incidents provoqués par le corsaire Limahong pour séjourner un mois entier au Foukien et en rapporter une bibliothèque chinoise d'une centaine de volumes à l'aide desquels ils rédigèrent un rapport sur la Chine[12]. Ricci put le savoir sur le bateau qui l'amenait de l'Inde, car, à Malacca, prit place un Franciscain déchaux, italien d'origine, espagnol de nationalité, Jean-Baptiste Lucarelli, qui, venu deux ans auparavant de Manille à

(9) *Missionnaires*, p. 146-147. Le P. Perez mourut le 12 février 1583 à Negapatam, sur la côte de la Pêcherie (D'ELIA, article cité note 5, p. 223).

(10) *Xaveriana*, I, p. 199 note 2; ayant obtenu les notes des Pères Enriquez et François Perez sur S. François Xavier, Valignano les donna au P. Teixeira (ib. p. XXIII).

(11) R, I, p. 22.

(12) *Missionnaires*, p. 106, 113-115.

Macao avec son supérieur Jean-Baptiste de Alfaro, avait pu tenir autrefois entre ses mains les papiers de Rada[13].

L'heure ne semblait guère favorable à Macao pour des recherches pacifiques d'érudition; la mort de Sébastien, suivie d'autres catastrophes déplorables, avait assombri toutes les perspectives d'expansion portugaise. De Goa, le capitaine du navire, Gonzalez de Miranda, était chargé d'apporter la nouvelle que Philippe II, roi d'Espagne, venait d'être reconnu par le Portugal comme son souverain légitime, avec la condition qu'il respecterait tous les droits et privilèges de ses nouveaux sujets, et c'était à la faveur de ces circonstances que Lucarelli, expulsé autrefois de Macao, comptait réintégrer son couvent de Macao: "Les étoiles tomberont du ciel avant qu'il remette les pieds ici", avaient crié ses adversaires lors de son départ forcé, et maintenant ils le voyaient revenir presque en triomphateur au port de Chine! Son arrivée, et les informations apportées par la flotte de l'Inde, firent savoir aux Chinois le changement de gouvernement pour lequel le jésuite espagnol Alonso Sanchez venu de Manille avait secrètement préparé les esprits. Sanchez était reparti, croyait-on, pour les Philippines en passant par le Japon, mais d'autres Franciscains de Manille étaient encore venus[14]; nous n'insisterons pas sur ces évènements qui se termineront, le 13 février suivant, par leur départ que les Portugais voudraient définitif: "Certains Espagnols sont venus ici, écrira Ricci[15], du nouveau monde ou des Indes

---

(13) *Missionnaires*, p. 126. — *Philippines*, p. 43.

(14) *Missionnaires*, p. 162; *Philippines*, p. 34 et suiv.. Probablement c'était le 6 juillet que Sanchez était parti de Macao, à la même date que le Jésuite Pierre Gomez, et peut-être sur le même bateau. Le 24 juillet, un bateau espagnol, venu de la Nouvelle Espagne (Mexique), repartit aussi de Macao. Les Portugais étaient mécontents de ces allées et venues qui leur semblaient une infraction à leurs droits les plus assurés.

(15) R, II, p. 31. Ce serait la venue de Sanchez qui aurait servi d'occasion au Viceroi de Shiuhing pour mander à son tribunal les Portugais de Macao. Ceux-ci durent s'expliquer: 1° sur leur présence en territoire chinois, avec des Japonais et des Cafres; 2° sur la juridiction usurpée par le capitan et l'évêque en ce domaine.

Occidentales, qui sont pour nous à l'Orient et ils sont allés accoster en Chine. Ils ont passé par bien des dangers, cependant les Portugais ont fait en sorte que les Chinois les ont relâchés, ce qui s'est fait, mais à condition qu'ils ne reviennent pas; parmi eux se trouvaient beaucoup de Pères capucins [Franciscains déchaux de la réforme de Saint Pierre d'Alcantara] qui s'en venaient travailler avec beaucoup de ferveur, croyant que la Chine était convertie, et il y avait aussi un de nos Pères [le jésuite Sanchez]".

"La Chine convertie!", tel était bien le vœu de Valignano et de Ruggieri, qui se trouvaient à Macao lorsque Ricci débarqua de l'Inde. Le premier, débarqué du Japon le 9 mars précédent, donnait tous ses soins à l'organisation de la petite communauté de Chinois qui, à l'écart des Européens, se groupait en une Confrérie de Jésus avec les autres habitants de l'Extrême-Orient dans la maison Saint Martin en haut de la colline qui domine la résidence des Jésuites; quatre jeunes Japonais, partant comme ambassadeurs pour Rome, s'y appliquaient à l'étude du latin et à l'écriture des langues européennes en attendant le départ pour Goa(16). Tout le temps qui n'était pas pris par les affaires, le Père Valignano le donnait à compulser les livres chinois dont sa chambre était pleine, avec l'aide des interprètes déjà réunis(17). Ruggieri, malheureusement, ne pouvait guère lui être utile; revenu à la fin de mai d'une ambassade auprès du Viceroi de Shiuhing, il se voyait à son grand regret empêché d'y retourner pour continuer les négociations engagées(18), à cause d'un abcès malin qui faillit dégénérer en grave maladie. Fort heureusement, Ricci apportait une horloge, fabriquée en Europe, que le Provincial de Goa lui avait donnée pour la mission de Chine; on se borna donc pour le moment à faire envoyer des lunettes par le juge de Macao, Panela, au grand mandarin(19) et Rug-

(16) *Missionnaires*, p. 158 c'est par inadvertance que nous y avons donné le "3 mars" comme date du retour du P. Valignano.

(17) R, I, p. 188.

(18) *Missionnaires*, p. 164-166.

(19) *Missionnaires*, p. 166.

gieri dut rester tout fiévreux à Macao. Ce fut une bonne fortune pour Ricci qui, s'étant remis de sa maladie dès son arrivée, s'était appliqué "aussitôt" à l'étude de la langue(20) ; tout ce que son aîné avait péniblement et incomplètement assimilé fut donc immédiatement mis à sa disposition, entre autres la traduction d'un livre élémentaire de chinois pour les enfants(21). Les interprètes de la résidence, déjà partiellement stylés par Ruggieri, lui furent aussi d'un grand secours; plus tard, il se rendra compte pourtant que leur connaissance en caractères chinois n'allait pas loin, "pas plus loin que ce qui était nécessaire pour les transactions commerciales". Pour le moment il se déclare très satisfait de ce qu'il a; tout y est "très commode", "j'ai beaucoup d'aides extérieurs comme de maîtres pour enseigner et de commodité pour cela"(22). Malgré tout, il n'est pas sans éprouver les rudes désappointements des débuts:

"Je me suis appliqué à la langue chinoise, écrit-il à son ancien professeur l'humanités classiques le P. Fornari(23), et j'assure Votre Révérence que c'est autre chose que le grec ou l'allemand. La langue parlée est sujette à tant d'équivoques que beaucoup de sons signifient plus de mille choses [différentes], et parfois il n'y a d'autre différence entre l'une et l'autre que de prononcer le son avec la voix plus élevée ou plus basse en quatre espèces de tons [c'est plus tard qu'il découvrira, semble-t-il, les cinq tons du Sud et l'aspiration(24)] ; c'est pourquoi, parfois, quand ils parlent entre eux, ils écrivent, pour se faire comprendre, ce qu'ils veulent dire, car les choses sont différentes par l'écriture l'une de l'autre. Quant aux caractères, c'est une chose à laquelle on ne peut croire si on ne l'a pas vu ou expérimenté comme je l'ai fait. Il y a autant de lettres que de paroles ou de choses, de telle sorte qu'elles dépassent soixante mille [plus tard, il les assimilera aux hiéroglyphes

---

(20) R. II, p. 27.

(21) *Missionnaires*, p. 155, note 50. R, II, p. 401.

(22) R, II, p. 34, 36.

(23) R, II, p. 27-28.

(24) R, I, p. 21, 300. On peut se reporter pour ce point à *Humanisme*, p. 108 et suiv.: Les balbutiements de la sinologie.

d'Egypte et se rendra compte que pour l'usage courant, dix mille environ suffisent[25)], et toutes sont très différentes et embrouillées; si Votre Révérence m'en exprime le désir, je lui enverrai quelque livre avec son explication. Tous les mots sont d'une seule syllabe [ici encore il reconnaîtra plus tard des diphtongues de deux ou trois caractères, "selon notre mode de parler"[26)]. Leur manière d'écrire est plutôt une manière de peindre, et c'est pourquoi ils écrivent avec un pinceau comme nos peintres. Il en découle cette utilité que toutes les nations qui ont cette écriture peuvent se comprendre au moyen des lettres et des livres bien que leurs langues soient très différentes, ce qui ne peut se faire avec notre écriture. C'est ainsi que le Japon, le Siam et la Chine, qui sont des royaumes très différents et très grands, ayant même une langue totalement (toto cœlo) diverse, se comprennent entre eux très bien et la même lettre servir à tout le monde. C'est ainsi que la lettre 天 dont on se sert pour signifier le ciel, nous pouvons la prononcer *cielo*, les Japonais *ten*, les Siamois d'une autre manière, les Latins l'appelaient *coelum*, les Grecs *ouranos*, les Portugais *ceo*, et les autres d'une manière différente; on peut en dire autant des autres lettres. Il y a en outre cette facilité que leur style ne comporte ni articles, ni cas, ni singulier ou pluriel, ni genres, ni temps, ni modes, mais l'on supplée à tout cela au moyen de certains adverbes [nous disons aujourd'hui: des particules] dont on rend très bien compte".

La langue est un moyen indispensable d'entrer en relations avec les habitants d'un pays, mais le Père Valignano n'attend pas que Ricci en maîtrise l'usage pour l'appliquer aussitôt à ce qui lui tient tant à cœur, à savoir la description de la Chine. "Comme les gens d'Europe se plaisent beaucoup à lire les choses d'Orient, déclare-t-il au début de sa Biographie de Saint François Xavier[27)], quelques amis

(25) R, I, p. 20.

(26) R, II, p. 27.

(27) *Xaveriana*, I, p. 2-3. Dès novembre 1580, on écrivait que le Père Valignano recueillait des informations sur la Chine (R, II, p. 15 note 4). Le Père Ruggieri en parle le 12 novembre 1581 (R, II, p. 404).

de la Compagnie désirèrent tellement les faire connaître à tous, qu'à peine arrivées les lettres des Pères et Frères qui étaient dans l'Inde, ils les faisaient traduire et imprimer en différents endroits. Et comme ces lettres provenaient de beaucoup d'auteurs qui les écrivirent en lieux divers, et distants l'un de l'autre, ...; et comme en outre elles n'avaient pas été écrites pour être imprimées, et elles ont été imprimées sans ordre, il en est résulté une certaine confusion qui empêche de comprendre ou de faire s'accorder beaucoup de choses; afin de remédier à cet inconvénient, il m'a paru nécessaire d'écrire une histoire de toutes ces choses [de Saint François Xavier] avec plus de clarté et d'ordre......J'y observerai une précaution, celle de ne rien écrire qui ne soit très vrai et très assuré".

Pour toutes ces nations de l'Orient, et pour la Chine particulièrement, le Père Valignano s'était immédiatement rendu compte aussi qu'on ne pouvait pratiquer la méthode de la "table rase", comme si la connaissance de la civilisation et des coutumes des peuples n'était pas utile; tout au contraire, ce qui, même au Mexique à certains grands Franciscains comme Bernard de Sahagun, avait paru un préliminaire avantageux pour adapter leur apostolat à ces nouveaux peuples, lui sembla un présupposé indispensable, non seulement pour comprendre les faits passés, mais aussi pour prévoir intelligement l'avenir. Ce fut pourquoi on le vit si soucieux de se documenter aux meilleures sources sur les nations d'Orient.

Bien médiocre était encore tout ce qui avait été écrit ou publié sur la Chine. Comme le disait fort justement le Père Sanchez, "il y en a déjà tant de descriptions qu'il ne semblerait pas nécessaire d'en ajouter d'autres, et on n'éprouve pas le désir d'en dire davantage. Mais en réalité toutes sont défectueuses, parce qu'elles disent des choses qui n'y sont pas, ou elles laissent de côté beaucoup de choses qui y sont, et elles parlent d'une manière très confuse: les uns en écrivent qui n'y sont jamais allés, et ils en parlent

(28) Dans *Philippines*, p. 122-127, nous avons développé ces considérations à propos de "Méthodes missionnaires au Japon".

par conjecture (a tiento), d'autres qui y sont allés y ont séjourné peu de temps, en des points restreints, avec peu de liberté de mouvement, très rapidement et sans interprète, ni moyen de s'informer méthodiquement, clairement et à fond". Cette appréciation ne paraîtra pas trop sévère à ceux de nos lecteurs qui ont parcouru les rapports des prisonniers portugais, ou la relation du dominicain Gaspar da Cruz, ou même l'ouvrage classique dans lequel l'Augustin Gonzalez de Mendoza en 1586 fondit ensemble le mémoire du Père de Rada avec les extraits de sa bibliothèque chinoise et les renseignements des Franciscains allés en Chine; a fortiori, faut-il se défier de la Description de la Chine dédiée à Saint Louis de Gonzague par Contughi en 1583-1584, ou des racontars romancés que Mendez Pinto fit au collaborateur du Père Maffei à Lisbonne en 1582: le résultat incohérent de ces sources douteuses d'information, on peut le voir dans le chapitre où le Père Maffei croit décrire la religion des Chinois![29]

Pour remédier à cette situation déplorable, une tactique s'imposait, c'était celle que, faute de temps et de commodité, les Augustins des Philippines n'avaient pu appliquer jusqu'au bout: puisque l'on ne pouvait entrer et résider longuement en Chine, il fallait que celle-ci, autant que possible, vînt à nous, et comme l'imprimerie y connaissait une prospérité, alors sans rivale ni en Asie ni même en Europe, le plus simple était de constituer une Bibliothèque chinoise aussi complète que possible. Ruggieri dut sans doute recevoir du Père Valignano l'ordre de s'approvisionner à Canton; en tout cas, lorsque le Visiteur des Jésuites reparut

(29) COLIN, I, p. 529. Maffei dut avoir une copie de la Biographie de Saint François Xavier rédigée par le P. Teixeira (*Xaveriana*, I, p. 199).—Sur Contughi, on peut lire BRUCKER, *Une relation de Chine dédiée à Saint Louis de Gonzague* (dont l'épître dédicatoire est du 16 juin 1584 ou même 1583: *Recherches de science religieuse*, t. 3, 1912, p. 270-272; *Etudes*, 1907, t. 113, p. 554; CORDIER, col. 3054). La conversation tenue par Mendez Pinto avec le Père Rebello, collaborateur de Maffei, a été éditée par le P. SCHURHAMMER, *Fernao Mendez Pinto und seine "Peregrinaçam"*, *Asia Major*, t. 3, 1926, p. 194-198; substantiellement, ce texte a été reproduit dans l'édition posthume de ses *Peregrinaçam*.

à Macao (9 mars 1582), l'un de ses premiers soins fut de collectionner activement les ouvrages les plus variés. Ricci, qui s'était si vite distingué dans l'Inde par ses aptitudes de cartographe et d'historien, fut aussitôt prié de résumer une Description de la Chine "très à la va-vite" (molto in fretta) en travaillant jour et nuit(30) et il put s'aider des expériences encore bien sommaires de Ruggieri pour en critiquer partiellement les affirmations; le résultat nous en a été conservé dans trois chapitres de la Biographie de Saint François Xavier par le Père Valignano(31), parfois imprimés à part en un livret sous le titre significatif "Traité des merveilles de la Chine"(32).

A lui seul, ce mot suffirait pour prouver que, dans cette Description, — pas plus d'ailleurs que dans toutes celles qui furent rédigées à cette époque—, rien ne ressemble ni de près ni de loin à ce mépris qui, dit-on, aurait présidé aux premières relations entre Européens et Chinois(33). La Chine du XVIe siècle se sentait infiniment supérieure aux pays qui l'entouraient. Son incommensurable fierté s'expliquait par là; elle ne recevait de partout que des confirmations de son génie propre. Elle se croyait, et elle était le centre de son monde, et la plus haute expression de l'humanité de son Asie. Les premiers Européens qui frappèrent à sa porte furent vivement impressionnés, en

---

(30) *Missionnaires*, p. 206-207; R, I, p. 134; II, p. 30. C'est sans doute la Description de 1579 (R, I, p. 5).

(31) *Xaveriana*, I, p. 198 note 1: dans le manuscrit du Père Valignano se trouvent les mots "fini le 13 juin 1583" (donc six mois environ après le départ de Macao), mais ils sont barrés. Par contre, le P. Ruggieri écrit, le 7 février 1583, que cette "Vie de Saint François Xavier" a été emportée en Europe "l'an passé" (donc en 1582) (R, II, p. 417 note 2). Par erreur, nous avons dit ailleurs (*Missionnaires*, p. 158) que le P. Valignano était arrivé du Japon le "3" mars.

(32) Ce titre est employé par le P. DU JARRIC, (II, 498) et Ricci s'exprime en termes à peu près identiques: R, II, p. 29: "Des grandeurs de la Chine, il est certain qu'il n'y a rien de plus grand au monde".

(33) Pour un développement de cette idée, on peut se référer à *L'Eglise catholique des XVIIe-XVIIIe siècles et sa place dans l'évolution de la civilisation chinoise* (*Monumenta serica*, t. 1, 1935, p. 155-167, spécialement p. 156).

sortant de ces régions de l'Inde, de l'Indochine et des Moluques où régnaient endémiquement les guerres, par la *pax sinica* qui, d'un bout à l'autre d'un immense territoire, assurait la parfaite sécurité des communications. Quant aux missionnaires, bien loin d'être animés d'un esprit de dénigrement pour ce qu'ils y découvraient, on ne compte pas leurs témoignages d'admiration à l'égard de cette civilisation qu'ils ne faisaient encore qu'entrevoir.

Et ce fut bien mieux quand ils purent palper pour ainsi dire de leurs mains certains éléments du monde chinois. Ainsi Ricci s'excuse-t-il auprès du P. Fornari(34): "On a fait ici le compte, et très approximativement, des revenus du Roi de la Chine. On a trouvé qu'il reçoit plus de cent millions par an; mais, si Votre Révérence a sujet de penser que d'aucuns nous soupçonneront d'un très grand mensonge (comme je suis presque certain que cela se produira), j'autorise Votre Révérence à le rayer de ma lettre, dans le cas où elle serait montrée à d'autres, pour ne point paraître exagérer énormément nos choses; toutefois, Votre Révérence me connaît, elle sait que [si je le dis, c'est parce que] je le crois vrai". Donc, tout en étant persuadés de la supériorité de la religion qu'ils apportaient, les missionnaires ne nièrent pas la grandeur de la civilisation chinoise, bien au contraire! Mais ce fait, dûment constaté, leur posait un problème et risquait de provoquer pour ainsi dire un scandale.

Si la Chine n'avait été qu'un pays habité par des populations d'une civilisation dite primitive, sans tradition et sans histoire, la connaissance de la Chine eût été, pour les nations européennes, à peine plus importante que celle du Groenland et du passage du Nord-Ouest, et assurément moins utile que la découverte des îles Moluques avec leurs épices. Mais la Chine était un pays civilisé, ayant une culture toute différente de celle de l'Occident qu'elle n'avait pour ainsi dire pas connu et, comme l'Europe l'avait cru elle-même longtemps, elle s'était persuadée qu'elle était

---

(34) R, II, p. 30.-*Xaveriana*, I, p. 164 dit de même: "On croira que c'est une fable".

"l'univers". La civilisation, qui était née dans les pays avoisinant la Méditerranée et qui avait si magnifiquement prospéré, n'était donc pas la seule qui existât! Il y en avait une autre en Extrême-Asie qui ne le cédait guère, et parfois surpassait la civilisation gréco-latine, non seulement pour la perfection, mais, ce qui était peut-être plus grave, pour l'antiquité[35]! Ce dernier point n'est pas celui qui ressort le plus dans le Traité du Père Valignano, car il semble qu'on ne parvint à se procurer les livres historiques de la Chine qu'un peu plus tard (avant le 21 octobre 1584), en les faisant venir de Pékin[36]. Par contre, la perfection relative de la civilisation chinoise est soulignée expressivement dans l'œuvre collective des trois Jésuites italiens; seulement, cette perfection n'est pas précisément celle qu'à d'autres époques des admirateurs de la Chine y verront. La Chine décrite par le Père Valignano n'est pas celle que la mode du XIXe siècle européen exaltera, une Chine de pacotille, de camelote et de bibelots, artificielle tout en restant gracieuse; ce n'est même pas celle que les "philosophes du XVIIIe siècle", Voltaire surtout, contempleront comme un triomphe de la "raison humaine" affranchie de toute attache au surnaturel; c'est plutôt celle que des esprits cultivés du XVIe siècle, élevés dans les milieux juristes où règnent les Institutes de Justinien et dans les cercles humanistes où l'on vit des souvenirs classiques, peuvent découvrir avec un étonnement émerveillé aux confins du monde habité: dans le texte imprimé, il y a 21 pages pour les "qualités", huit seulement pour les "désordres", et encore deux ou trois sont plutôt pour admirer certains traits comme la vie retirée des femmes!

Qu'on ne s'attende point toutefois à n'y trouver que des faits exacts; plus tard, après trente ans de séjour en Chine, Ricci fera lui-même la critique de ces premiers

(35) Ceux qui ont lu l'ouvrage instructif de M. PINOT (p. ex. p. 189) s'apercevront aisément que, tout en posant le problème comme lui, nous le résolvons très différemment; il n'a consulté que les sources françaises ou latines, et surtout il a discuté la question en l'abordant de biais.

(36) *Missionnaires*, p. 206, note 28.

essais : "nous avons vu leurs plus nobles provinces, nous entrons tous les jours en conférence avec les principaux de ce peuple, les souverains magistrats et hommes lettrés, nous parlons le propre et naturel langage des Chinois, nous avons appris de propos délibéré leurs coutumes, mœurs, lois, cérémonies; finalement, ce qui est de grande importance, nous avons jour et nuit leurs livres en main; ce qui a entièrement manqué à ceux qui ne sont jamais parvenus en ce monde presque nouveau, et qui s'appuyant sur la foi des autres ont écrit non ce qu'ils ont vu, mais ce qu'ils ont ouï(37)". L'expérience apprendra d'ailleurs que les livres eux-mêmes, tout en étant substantiellement véridiques, ne doivent pas, dans un pays où fleurissent les allusions littéraires, être pris absolument au comptant et que "les choses y paraissent souvent beaucoup moindres que la renommée ne le disait"(38).

Quoi qu'il en soit, ce tableau, tracé en 1582-1583, est souverainement intéressant comme une première esquisse de la civilisation chinoise. Il ressemble à ces canevas cartographiques, quadrillés en parallèles et méridiens, sur lesquels Ricci, après avoir disposé les lieux encore trop rares dont il connaissait à peu près la latitude et très mal (à plusieurs degrés près) la longitude, essayait de distribuer le moins inexactement possible les données des routiers et des croquis chinois; la figure qu'il obtenait ainsi de l'empire chinois était déformée, trop allongée vers le Nord où il reportait à 47° ou 48° de latitude Pékin (qui se trouve à 40°), trop ventrue au centre faute de pouvoir déterminer les parallèles entre lesquels l'enclore, mais enfin c'était la Chine, avec ses quinze provinces de l'époque et le réseau caractéristique de ses grands fleuves(39). Tels se

---

(37) RIQUEBOURG, p. 4. C'est ce que reconnaît aussi le P. PRAY, *Historia Controversiarum de Ritibus Sinicis...*, 1789, p. IX-X.

(38) R, I, p. 336.

(39) *Cartographie*, p. 440-441.-*Goes*, p. 30 et suiv.-Ricci avait vu leurs atlas géographiques ou comme il disait, leurs "Ptolémées" (R, II, p. 29), tels que celui de la Bibliothèque Magliabecchia à Florence sur lequel on a tant écrit (c'est une réédition de 1595: on peut voir, à son sujet, *T'oung Pao*, t. 32, 1936, p. 311-312).

présentent les chapitres de la Biographie de Saint François Xavier rédigés finalement par le Père Valignano[40].

Ce tableau se départage donc en deux grandes sections, fort inégales: d'une part les qualités, de l'autre les désordres du "grand royaume de la Chine", mais la première partie est si étendue qu'elle est divisée en deux chapitres, ou plutôt le dernier point du premier chapitre, ayant trait au gouvernement chinois, prend tant d'importance qu'il est expliqué tout au long dans un second chapitre. Le Père Valignano, qui revient du Japon d'où il a rapporté une admiration accrue pour la Chine source de toute culture developpée en Extrême-Orient[41], commence par montrer en général que "la Chine ne possède pour ainsi dire aucune ressemblance avec les autres royaumes d'Orient, mais elle les surpasse tous; c'est la chose la plus importante et la plus riche qu'il y ait dans tout l'Orient; elle ressemble beaucoup en certains points à la richesse et la perfection de notre Europe, et en beaucoup elle les surpasse". Sept excellences sont ensuite énumérées "selon leurs livres et informations ou conjectures".

1° C'est l'état le plus vaste qui soit soumis à un seul roi, ayant plus de 400 lieues de long du Nord au Sud, et plus de 300 de large de l'Est à l'Ouest; pour se défendre contre les Tartares, ils ont fait à leur frontière un mur "très gros d'un incroyable développement de 300 lieues plus ou moins"[42].

2° C'est la nation la plus peuplée avec plus de 150 préfectures ou *fou* 府, plus de 150 sous-préfectures indépendantes ou *tchou* 州, plus de 1120 sous-préfectures ou *hsien* 縣,

(40) *Xaveriana*, t. I, p. 158-188.

(41) C'est dit surtout à propos du bouddhisme, mais il est notoire que, pour la codification du droit, le Japon d'alors dépendait de la Chine, principalement sous les Shogun Tokugawa (*Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 9, 1909, p. 134). Le Père Valignano rapportait des impressions assez fâcheuses sur les divisions intestines au Japon (lettre du 25 août 1580: STREIT, t.I, p. 431, n° 1583).

(42) *Xaveriana*, I, p. 159-160.-*Cartographie*, p. 440-441.

beaucoup d'endroits de garnison militaire (493 grands et 2593 petits), des villages en nombre incalculable; il y a plus de 60.250.000 habitants payant l'impôt[43].

3° Dans le monde entier, il n'y a pas de royaume plus fertile et mieux approvisionné; bien que les Chinois soient plus gros mangeurs que les Européens, il y a de quoi les satisfaire tous: grains, légumes, fruits, animaux domestiques, gibier, poisson "en nombre infini",......et tout cela à extrêmement bon marché; du vin aussi, de riz pour les gens du commun, de lichi pour les autres[44].

4° La richesse y est telle qu'il ne semble pas qu'aucun autre royaume l'égale: abondantes mines d'argent et d'or avec des métaux divers, marchandises rares, musc......, un trafic incessant sur les rivières et les canaux; la meilleure preuve peut en être obtenue en faisant le compte approximatif des revenus de l'empereur "plus grands pour lui seul que pour tous les rois et seigneurs d'Europe, et peut-être d'Afrique, réunis": l'impôt par tête rapporte globalement plus de 30.000.000 en or, et les prestations en nature, la gabelle,...... dépassent 50.000.000, "ce qui se sait en détail par leurs livres, mais je n'en donne que le total pour ne pas être trop long"; quant aux douanes, la seule province de Canton, dit-on, donne au roi 3.000 picos d'argent (d'aucuns disent 4.000), ce qui fait plus de 7.400.000 ducats[45].

---

(43) *Xaveriana*, I, p. 160-162. Le recensement de 1578 donnait 63. 601. 046 personnes payant l'impôt (FITZGERALD, *Further Historical Evidence for the Growth of the Chinese Population, Sociological Review*, 1936, p. 268). Pour ces lieux de garnison on peut se reporter à l'article (en chinois) de WAN KWOH-TING 萬國鼎, Military Farms in the Ming Dynasty 明代屯田考(金陵學報, t. 2, 1932, p. 261-274). GONZALEZ DE MENDOZA, *Historia de las cosas màs notables... de la Cina*, (1re ed. Rome, 1585), part. I lib. I cap. II dit: "Il y a tant d'enfants qu'on se demande si les mères n'enfantent pas tous les mois". Parmi les Portugais, courait un autre dicton qu'elles pouvaient avoir cinq enfants à la fois.

(44) *Xaveriana*, I, p. 162-163.

(45) *Xaveriana*, I, p. 163-166.-Déjà le 12 novembre 1581, le P. Ruggieri écrivait: "Le Seigneur a donné à l'Empereur tant de richesses et de grandeurs que l'Italie toute entière n'en a pas autant".

5° Aucune région ne semble l'égaler pour la fraîcheur et la paix; c'est plus beau qu'en peinture (littéralement: "cela paraît plus une chose peinte qu'un produit de la nature") "et moi-même je ne pourrais le croire si, avec beaucoup de diligence et de soin, je n'avais fait extraire de leurs livres une carte de toute la Chine, avec les noms de toutes les cités et des villes, ainsi que des montagnes avec les rivières, les étangs et les lacs dont elle est parsemée, c'est vraiment une merveille"; de cette Chine du Sud dont on a vu quelques grandes villes avec leurs marchés, leurs grandes rues, leurs maisons "n'ayant peut-être pas la majesté des édifices d'Europe, mais couvertes de très bonnes tuiles", il juge que ses cités " sont aussi belles, sinon plus que celle d'Europe", les ponts "paraissent des oeuvres de Romains" (46).

6° Les habitants sont les plus industrieux du monde, "même les aveugles et les boîteux gagnent leur vie sans perdre le temps, aussi voit-on peu de mendiants", pas un pouce de terrain n'est perdu et l'on tire parti de tout (47).

7° C'est "parmi les pays découverts le plus pacifique et le mieux gouverné, ce dont il faut s'étonner, spécialement chez des païens qui ne possèdent pas la lumière de la vérité divine qui enseigne le vrai moyen de gouverner", et cette supériorité est jugée si importante que tout un chapitre lui est consacré, intitulé "De la situation du roi de Chine et de ses parents, ainsi que des mandarins et de leur manière de gouverner". Ce dernier point, beaucoup plus que les six "merveilles" précédentes, aura besoin de retouches; manifestement les Portugais de Macao ont été impressionnés par la mise en scène des audiences des man-

---

(R, II, p. 404).-Ricci parle aussi des mines d'or (l'or n'est pas employé comme monnaie) (R, II, p. 30-31).

(46) *Xaveriana*, I, p. 166-167. C'est peut-être dans ce paragraphe que se fait sentir le plus le provincialisme de cette Description; il s'en faut de beaucoup que toute la Chine, spécialement celle du Nord, soit aussi bien irriguée (JARRIC, II, 507: "bref un beau jardin, arrosé de toutes parts d'eau des rivières, des lacs, des étangs, des fontaines").

(47) *Xaveriana*, I, p. 167.

darins. C'est au milieu d'une véritable cour que le Viceroi de Shiuhing accueille les rares Européens admis en sa présence[48], et même le petit fonctionnaire, chargé d'assurer l'ordre à Macao parmi ses nationaux, tâche de compenser par la magnificence des démonstrations extérieures le peu d'autorité qu'il possède au bas de la hiérarchie gouvernementale; Ricci nous a laissé une description colorée de la manière dont se passe son audience et dont se déploie son cortège redoutable dans les rues: "Nous allames lui rendre visite un jour, et par grande faveur, à cause du crédit où il nous tient et nos études, il se leva et ne voulut pas que nous nous mettions à genous, mais nous restames ainsi debout pendant près d'une demie heure"[49].

Il serait assurément fort intéressant d'analyser un par un, en détail, les renseignements que le Père Valignano nous transmet d'abord sur "le Roi" c'est-à-dire, dans notre langue ordinaire, "l'empereur", son palais de Pékin, ses jardins, le droit de succession, les diverses espèces de mandarins "qui sont comme les dieux de la Chine, car ils sont tellement redoutés et honorés du reste du peuple qu'il ne manque rien pour que ce soit une véritable adoration"[50]; "bien qu'ordinairement ils n'aient pas le droit de faire tuer avec l'épée ou de rendre une sentence de mort, sinon quelques-uns des plus élevés en dignité, tous peuvent infliger la bastonnade......et comme ces coups de rotin sont si cruels, on les craint et on les respecte plus qu'aucun roi en Europe". Cinq caractéristiques sont relevées plus particulièrement dans leur extraordinaire méthode de gouvernement.

1° Comme on n'accède aux dignités que par les examens, "il y a une infinité d'écoles (estudios) dans pres-

---

(48) Ainsi les Franciscains déchaux à Shiuhing: VAN DEN WYNGAERT, p. 135-143.

(49) R, II, p. 29. La description que nous avons donnée de Shiuhing dans *Missionnaires*, p. 196-197, d'après le Père de Mendoza, s'applique à une ville du Foukien.

(50) *Xaveriana*, I, p. 172. Cette théorie de "l'adoration" des mandarins revient plusieurs fois dans les lettres du début: R, II, p. 28-29, 46-47; I, p. 78 et suiv.

que toutes les villes et cités, et il y a de grandes universités avec un grandissime nombre d'étudiants......et, bien que leurs sciences soient imparfaites par rapport aux nôtres, étant à ce qu'il semble dans le degré où elles étaient chez les philosophes anciens avant qu'Aristote y ait mis de l'ordre et qu'elles se soient éclaircies grâce à la lumière de la doctrine chrétienne, toutefois ils ont connaissance de la philosophie naturelle et morale, de l'astronomie, des mathématiques, de la médecine et d'autres sciences diverses, spécialement des caractères et de la langue mandarine qui sont parmi les Chinois comme le latin chez nous et qui exigent beaucoup de longues études pour être appris. Surtout ils étudient le droit civil de leurs lois et de leur procédé de gouvernement. Finalement ils possèdent autant et plus de livres que nous en Europe, tous imprimés, qui traitent de ces sciences et d'autres encore. Ils possèdent d'autres livres d'histoire, de poésie et de mille autres matières diverses à tel point qu'il est merveilleux de voir la multitude de bibliothèques qui existent dans les villes de Chine; en effet, comme les gens de considération sont entièrement adonnés aux lettres, ils ne font que composer des livres chaque jour. Ils possèdent des livres très curieux qui traitent très en particulier de toutes les choses de la Chine, de toutes les mines, marchandises et autres choses qui se trouvent en chaque endroit, et jusqu'aux différents animaux, oiseaux, poissons, arbres, fruits, plantes et autres minuties avec les propriétés de chacun; c'est une chose digne d'être vue, et j'ai tenu en mains beaucoup de ces livres en regardant comment ils tracent leurs dessins, et j'ai pris soin de me faire expliquer beaucoup de choses en demandant à de bons interprètes de les traduire" (51).

---

(51) *Xaveriana,* I, p. 174-175.-Cette liste de livres serait à comparer à ceux rapportés par les Augustins espagnols aux Philippines (*Missionnaires,* p. 113-115). Ricci mentionne aussi des herbiers "semblables à nos Dioscorides" (même les dentistes se servent de simples) R, II, p. 29, et il explique brièvement le procédé de la xylogravure (R, II, p. 30). Sur les bibliothèques de Chine à la fin des Ming, on peut lire le très bref résumé de TAAN CHEUK-WOON, *The Development of Chinese Libraries under the Ching Dynasty,* 1933, p. 3-18.

Il faudra plus tard en revenir partiellement de tant d'éloges, mais d'autres caractéristiques de ce mode de gouvernement resteront toujours admirées, ainsi 2° "la grande subordination et l'ordre qui y règnent, car, bien qu'un peu cruel et basé sur la crainte servile, c'est à sa manière le mieux ordonné de tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent dans le monde"; 3° la grande diligence qui est apportée dans l'exécution; 4° la grandissime prudence avec laquelle on écarte tout obstacle à la paix dans ce royaume, la police est admirablement faite contre les étrangers, et il y a peine de mort contre les Chinois qui sortent sans autorisation du pays ou qui introduisent ainsi un étranger (!) ; 5° la manière dont ils empêchent tout soulèvement en répartissant les parents de l'empereur dans les provinces sans leur permettre de se mêler à la vie publique, ou en nommant les mandarins dans d'autres provinces que celle de leur origine(52).

Mais enfin, demandera-t-on après un tel panégyrique, dans ce pays de rêve ne se trouverait-il aucun défaut?—Si, répond le P. Valignano, "comme il leur manque le principal, qui est la connaissance de Dieu et de sa sainte religion, l'ordre et la prudence qu'ils gardent dans leur manière de gouverner ne suffisent pas pour empêcher beaucoup de désordres très graves". Ce sont: 1° les nombreuses injustices et tyrannies que commettent les mandarins eux-mêmes en usant de leur pouvoir quasi discrétionnaire au moyen de la bastonnade, mais l'on essaie d'y remédier par des inspections périodiques; 2° leur défiance de la carrière des armes ayant pour conséquence la couardise, bien que, dit-on, dans les régions voisines des Tartares et dans celles qu'ont infestées les corsaires japonais, les gens se montrent beaucoup plus résolus; 3° leur éloignement de tout ce qui est étranger, "la populace [y] semble être la pire du monde" quoique ceux qui se sont faits chrétiens "se montrent vraiment bons et dévots, et il semble qu'il en serait ainsi communément pour tous s'ils recevaient la lumière de notre sainte vérité"; 4° par suite de l'excès de population, les brigands et les cor-

(52) *Xaveriana*, p. 175-178: plus tard, on s'apercevra qu'il n'y a pas trace de cette peine de mort dans la législation des Ming.

saires pullulent, et "les escadres qui gardent les côtes font parfois plus de tort que les pirates eux-mêmes"; 5° certains vices énormes, comme celui contre nature ou lés excès de gourmandise, au point "qu'étant si bien doués pour la prudence et la discrétion dans le gouvernement, ils sont si grossiers et aveugles par rapport à la connaissance de Dieu, le bien de leurs âmes et les choses de l'autre monde qu'ils en paraîssent pour ainsi dire incapables et dépourvus d'entendement, car ils n'en savent rien, ni n'en veulent entendre parler ou rien entendre, et ce qu'on leur en prêche n'entre pas par leurs oreilles: ce qui est une chose surprenante"; par ailleurs, "ce qui est très contraire à tout ce qui est païen", la réserve et la modestie des femmes y sont extraordinaires" (53).

Par manière de conclusion, le Père Valignano donne quelques indications très sobres sur le costume, les rites de courtoisie, la religion qui est un amalgame confus de toutes sortes de sectes, la langue. De tout ce qu'il a dit, l'on peut conclure combien il y aurait de facilités pour introduire le christianisme en Chine, mais "les portes sont si bien fermées et les intelligences elles-mêmes pour les choses de Dieu, en outre ces mandarins se refusent tellement à tout rapport, conversation et communication spécialement avec les étrangers, et ils font si peu de cas de toutes les autres nations qu'on ne voit pas de moyen d'entrer chez eux; et comme en outre il y a telle sujétion et subordination des uns aux autres que les inférieurs respectent et craignent grandement les mandarins supérieurs, et ceux-ci le conseil royal, il semble que, si on ne va pas chercher l'eau (à la source) par le Roi en commençant par lui, jamais cette porte ne pourra s'ouvrir au Saint Évangile; maintenant, que quelqu'un puisse arriver à s'entretenir avec le Roi, cela paraît humainement impossible pour nous qui sommes étrangers. Mais comme tout ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu,

(53) *Xaveriana*, I, p. 179-184.-Jusque vers 1565, les Portugais de Macao se mariaient avec des femmes venues de l'Inde ou d'ailleurs; la race "macaïste" est sortie de leur union avec des Chinoises dont on vantait les qualités de femme d'intérieur et de mère de famille.

deux Pères des nôtres se trouvent déjà depuis quelques années en ces régions pour apprendre la langue mandarine et ils y ont fait des progrès, car c'est le chemin par lequel nous pouvons espérer (pour autant que cela dépend de nous) avoir quelque accès en Chine"(54).

En résumé, la profonde estime des Jésuites pour la Chine provient essentiellement de ce que, comme dira souvent Ricci plus tard, "on y voit réalisé en fait ce que Platon n'a conçu qu'en théorie"(55), la suprématie des "philosophes" vrais bergers du peuple. Par ailleurs, il n'est point absolument démontré que ces derniers soient totalement inaccessibles; Ruggieri a été invité par plusieurs d'entre eux dans la ville murée de Canton, entre autres le Général "qui le reçut familièrement dans sa maison, le faisant asseoir et diner avec lui, mettant son fils entre ses bras"(56). Il y a donc pour le Père Ricci des chances de pénétrer plus avant dans le monde chinois s'il approfondit et perfectionne la méthode qui a été conçue par le Père Valignano et dont la réalisation a été ébauchée par le Père Ruggieri.

(54) *Xaveriana*, I, p. 185-188.-"Avec ou sans soldats, vouloir entrer en Chine, c'est essayer de saisir la lune" (le Franciscain Alfaro, 13 octobre 1579: VAN DEN WYNGAERT, t. 2, p. 180); "aucune forteresse n'est aussi bien gardée" (COLIN, t. 1. p. 321). Il faut ajouter que, jusqu'à ces derniers temps (comme en témoigne SOUNN WENN lui-même) la xénophobie des habitants du Koangtong était violente. Sur la religion des Chinois, telle que la jugèrent les missionnaires en ces débuts, nous nous sommes expliqué dans *Missionnaires*, p. 115-117, 155-156. Le Père Valignano connaît quelque chose de la religion de l'Inde (*Xaveriana*, t. I. p. 19-29), un peu plus de celle du Japon (ib, p. 111-116), mais rien du tout sur celle des Moluques (*Xaveriana*, t. I. p. 70).

(55) Cette appréciation se retrouve tout le long des lettres du Père Ricci, par exemple R, II, p. 28-29, 69..... Comme on le voit, c'est fausser la perspective que de prêter aux premiers Jésuites les préoccupations qui se firent jour chez les philosophes du XVIIIe siècle, et chez Voltaire en particulier. De ce point de vue, l'exposé de M. Pinot est à retoucher, et même à corriger complètement: c'est l'organisation de la cité en Chine, par comparaison à la constitution des états en Europe ou dans le monde de la fin du XVIe siècle qui a provoqué l'admiration des Jésuites en premier lieu, et non l'antiquité ou la morale de ce peuple, ni a fortiori sa religion.

(56) COLIN, I, p. 280 note.

CHAPITRE QUATRIÈME

Dans le sillage du Père Ruggieri

Sur un point du vaste et difficile programme du Père Valignano, le jeune Père Ricci avait immédiatement affirmé sa maîtrise; incontestablement, ses aptitudes d'historien, de linguiste et de géographe lui permirent, beaucoup plus vite qu'à Ruggieri, de mener une enquête relativement assez fouillée sur la Chine. Mais, pour le reste des consignes données par l'initiateur de la mission chinoise, Ricci adopta la très sage conduite de commencer par comprendre et par s'assimiler tout ce qu'avait réalisé son immédiat devancier, quitte à y introduire par la suite les modifications que l'expérience montrerait nécessaires ou souhaitables. C'est ce qu'oublient un peu la plupart des historiens du Père Ricci; par une simplification trop commune, l'œuvre très méritoire du précurseur disparaît pour eux dans le rayonnement des succès définitifs, de même qu'au Brésil les tâtonnements d'un Père de Nobrega sont assez facilement oubliés par les panégyristes du Père Anchieta. Tout au contraire, Ricci s'est personnellement attaché à souligner dans ses écrits ce qu'il devait à son courageux devancier et, même lorsqu'il dut corriger par la suite certaines de ses initiatives moins heureuses, il le fit avec une extrême charité en exposant avec une intelligence compréhensive les motifs qui avaient pu les provoquer. Nous essaierons d'adopter cette même attitude de loyauté et d'indulgence en faisant voir Ricci à ses débuts "dans le sillage du Père Ruggieri".

Le premier besoin que ce dernier éprouvait dans sa pénible entreprise était celle d'un réconfort moral plus encore que d'une aide matérielle. Comme nous l'avons longuement montré autrefois (1), la résidence des Jésuites de Macao

(1) *Missionnaires*, p. 99-102.

était encore fort peu développée: "C'est une très petite chose", écrira Ricci au Général de la Compagnie Claude Aquaviva(2), plutôt un pied-à-terre de passage pour les missionnaires qu'un poste d'où l'on pourrait s'élancer pour l'évangélisation de la Chine. Le Père Valignano, ayant expérimenté au Japon les dangereuses alternatives des compétitions féodales entre daïmios, jugea qu'il était indispensable de préparer en un lieu suffisamment sûr un refuge pour recueillir les persécutés ou pour abriter les oeuvres essentielles de formation; Goa étant trop éloigné et Malacca trop exposé aux guerres, ce sera Macao où, avec l'assentiment du Supérieur de Rome et malgré des oppositions incroyables, il décidera d'aménager un collège comme la "place forte" du catholicisme en Extrême-Orient.

Mais enfin, en 1582, rien ne fait encore prévoir les énormes développements que prendra dès 1594 l'établissement des Jésuites. Les Pères y sont très peu nombreux, et, pour eux comme pour tous les prêtres qui résident dans les postes d'Européens en ces régions, un problème de conscience se pose: "Devons-nous donner d'abord nos soins à ceux qui ont déjà reçu le baptême, ou bien aux autres?" le Père Aquaviva, consulté sur ce point pour les îles Moluques, répondra catégoriquement: "De préférence, aux païens catéchumènes"(3). Malgré cette directive, il restera nécessaire qu'un certain nombre de Pères, tout naturellement de préférence les Pères portugais, s'occupent de leurs compatriotes et des indigènes assimilés, mais le Père Valignano prendra un soin extrême d'empêcher que l'apostolat des non-chrétiens paraisse réservé aux seuls Jésuites non-portugais et il profitera du libéralisme vraiment apostolique de la cour de Lisbonne pour éviter même toute apparence

---

(2) R, II, p. 34. Sur les projets ultérieurs du P. Valignano, DELPLACE, t. 2, p. 15.

(3) Réponse du 17 mai 1593: WESSELS, p. 141.-Sur cette tendance, parmi les aumôniers des Portugais aux Indes, à se désintéresser un peu de la conversion des païens, on peut lire *Revue d'histoire des Missions*, t. 7, 1930, p. 52 (le P. BROU y cite des articles du P. CASTETS, *The Portuguese missions of Goa, Cochin and Ceylon, The Examiner*, Bombay, 13 mai 1922).

d'exclusivisme nationaliste dans l'évangélisation chrétienne. D'ailleurs, parmi les partisans, — trop rares, — de la méthode inaugurée par le Père Ruggieri, on rencontre des Jésuites portugais, entre autres le très saint et vénérable Monseigneur Carneiro qui, depuis l'arrivée de l'evêque en titre (Emmanuel de Saa, vers le mois de mai 1582), peut enfin se retirer dans la résidence des Jésuites.

Tout compte fait, et malgré l'appui décidé que du Japon le Père Valignano avait donné au Père Ruggieri, l'on peut tenir pour certain que le Père Ricci n'exagère pas quand il écrit: "Ces trois [dernières] années ont été pour le Père Ruggieri un demi martyre avec les Pères d'ici qui sont tous très saints mais les choses des chrétiens ne sont comprises que par ceux qui en ont la charge" (4). Valignano, revenant du Japon avec les quatre ambassadeurs qu'il voulait conduire en Europe, avait été tellement satisfait des premiers résultats obtenus vis-à-vis des fonctionnaires chinois durant les foires périodiques de Canton, qu'il avait poussé vigoureusement à Macao l'organisation à demi indépendante de la "Maison Saint Martin" pour les habitants d'Extrême-Orient non "portugallisés" et pour leurs missionnaires sinicisants. Lui parti, on pouvait éprouver certaines inquiétudes; le supérieur de la maison de Macao, le Père Pierre Gomez, s'était toujours montré incomparablement bien disposé pour le Père Ruggieri, mais, étant destiné à devenir Vice-provincial au Japon, il devait céder sa place à un autre, et comment celui-ci serait-il disposé!

"Que Votre Paternité considère, écrivait encore le Père Ricci au Père Claude Aquaviva (5), s'il est plus convenable que le Père Visiteur [Valignano] ait confié toute l'autorité sur cette mission au supérieur de la résidence [d'en bas, la maison Saint Martin d'en haut restait sous sa direction (6)]; je crois bien que, nous trois étant italiens [Ruggieri, Ricci, et Pasio provisoirement affecté à l'entreprise], il n'a point

(4) R, II, p. 35.-*Missionnaires*, p. 148.

(5) R, II, p. 35.

(6) Sur ces mesures du Père Valignano, on peut voir un extrait de lettre au Père Général (R, I, p. 111 note 2).

voulu faire de particularisme; néanmoins c'est à ceux qui sont en charge d'un emploi que doit revenir l'autorité correspondante. Un Père qu'envoyait ici le Père Provincial [de l'Inde, Rui Vicente] comme supérieur de cette maison et qui avait été même supérieur en d'autres collèges de l'Inde [ne s'agirait-il pas du P. Jorge Carvalhal, le seul nommé parmi les sept Jésuites destinés au Japon et à Macao, qui vinrent avec Ricci(7) ?] a été remmené [pour ce motif] par le Père Visiteur dans l'Inde [le 31 décembre 1582]. Ce Père m'a dit à plusieurs reprises que, s'il restait ici comme supérieur, il ferait déloger tous ces jeunes gens qui sont au catéchuménat; et cela, il le disait non point parce qu'il était mal disposé à notre égard, car il était tout à fait de nos amis, mais parce que, réellement, il est habitué aux collèges et n'a point d'affection pour les [nouveaux] chrétiens".

D'autres faits, que nous avons déjà rapportés(8), montrent bien que les appréhensions de Ricci n'étaient point chimériques, mais quand il écrivait cette lettre, il ne savait sans doute pas les dispositions que le Père Valignano avait prises pour y remédier. Le Père Gomez, ayant fait naufrage, avait dû revenir à Macao où, provisoirement, il avait repris la charge de supérieur (vers la fin de novembre ou le début de décembre 1582, peut-être avec le Père Alonso Sanchez qui avait échoué lui aussi à Formose(9)) ; il serait bientôt, à l'arrivée de la Nao de Nagasaki, remplacé par le Père Cabral, jusque-là supérieur de la mission du Japon et, sous cette direction expérimentée et virile, on ne pouvait certes craindre que l'apostolat des païens restât en souffrance!

La venue du Père Ricci était un réconfort moral pour le Père Ruggieri, non seulement en vue de ces aménagements d'ordre interne, mais aussi dans la perspective des obstacles que la constitution même de la Chine opposait à la

(7) URSIS (p. 13) cite uniquement ce nom de Carvalhal.

(8) *Missionnaires*, p. 174.

(9) Le P. Gomez écrit une lettre de Macao le 13 décembre 1582 (*Missionnaires*, p. 180, note 2).-Le 14, le P. Valignano parle déjà du retour du Père Sanchez (COLIN, I, p. 297).

pénétration pacifique des missionnaires. Vers le début de Décembre, l'on reçut à Macao des lettres où le Viceroi de Shiuhing demandait au Père Ruggieri de venir le retrouver avec l'horloge apportée de l'Inde par Ricci, dès que sa santé le lui permettrait; le Père Valignano, qui ne devait partir qu'à la fin du mois, fut d'abord très incertain sur le parti à prendre. "Quand ces patentes furent lues, est-il raconté(10), on trouva qu'elles contenaient beaucoup d'autres choses, car les Pères par autorité publique étaient appelés afin de bâtir en cette ville deux maisons, la sacrée, la privée. Chacun se réjouit de cela avec de grands applaudissements, et dedans et dehors la maison, comme d'une chose dès longtemps désirée. Mais le Père Visiteur. . .demeurait tout court. Car il voyait bien que le Père Ruggieri n'était pas encore assez pourvu du secours qui était nécesaire à un si grand dessein. Il s'en fallut de peu qu'il ne laissât échapper cette occasion, si le consentement de tous les autres Pères ne lui eût conseillé de la prendre au poil. Entre ceux de notre Compagnie qui étaient envoyés au Japon était venu le P. François Pasio. . . Le Père Visiteur élut celui-là seul sur tous les autres, lequel semblait, par les perfections dont son âme était douée, pouvoir compenser l'ignorance du langage. Il lui donna pour associé le Père Ruggieri, et établit le Père Ricci pour présider aux catéchumènes du Collège Saint Martin, pour le joindre après aux autres deux, si l'espérance venait à avoir bonne issue".

Ainsi fut fait. Le 14 décembre, les deux Pères désignés, étant sur le point de s'embarquer au port semble-t-il, virent venir à leur rencontre un bateau envoyé par le Viceroi; ils différèrent jusqu'au 18 leur départ définitif et le Père Valignano ne put attendre à Macao le résultat de cet essai, mais avant de faire voile pour Goa (31 décembre), il "laissa par écrit que si d'aventure les Pères étaient contraints de s'en retourner sans rien faire, le Père Pasio s'en allât en la mission du Japon à laquelle il était déjà destiné, et les autres deux [Ruggieri et Ricci], attendant une autre occa-

---

(10) R, I, p. 115.-RIQUEBOURG, p. 246-247.-*Missionnaires*, p. 152.-CARDIM, p. 22.

sion de bien conduire cette entreprise, poursuivissent néanmoins leurs premiers deseins".

L'évènement ne devait pas tarder à prouver que Valignano avait vu juste en se gardant de sous-estimer ce que nous pourrions appeler le "sectarisme" religieux de la Chine. Ce dernier point est si important qu'il mérite d'être examiné de près, d'autant plus que l'empire chinois a gagné fort injustement la réputation d'avoir été par excellence la terre d'élection de la tolérance; mais, comme on l'a fait observer[11], "si tant de gens s'y sont mépris, c'est pour avoir parlé sur la foi des libéraux du XVIIIe siècle; vanter le gouvernement éclairé de l'empire chinois, c'était encore une façon détournée de plaider la cause des Sirven et des Calas, et comme c'était loin, on n'y allait pas voir".

En fait, l'intolérance religieuse,-une certaine intolérance-, était de tradition chez les Chinois. Ceux-ci, avant la révolution de 1911, prenaient en tout pour modèles les anciens, qui avaient mieux connu le bon et le mauvais côtés des choses, puisqu'ils avaient vécu plus près que nous de l'âge d'or de Fou-hi et de l'Empereur Jaune. Or les plus vieux livres, les plus vénérés, ordonnaient déjà de combattre l'hérésie, contraire à la marche de l'univers. Dans le Chou king, dans le Louen yu les doctrines hétérodoxes sont déjà dénoncées, et Confucius n'a pas hésité à les attaquer de front quand lui-même errait "par soixante-douze royaumes", sans qu'un seul prince consentît à appliquer ses théories; mais, après lui, quand l'enseignement du maître eut conquis un certain rayonnement, les apostrophes de Mencius contre 楊朱 Yang Tchou et 墨翟 Mei Ti sont restées célèbres entre toutes. Depuis lors, elles ont toujours été reprises, et une question se pose: comment, en dépit du confucianisme, seul orthodoxe et déjà dominant, des religions ont-elles pu se développer au point de couvrir le pays de leurs temples, de compter par myriades leurs bonzes et leurs bonzesses, et de durer encore aujourd'hui, affaiblies, mais non mortes? Nous

---

(11) M. PELLIOT, dans un compte-rendu de la première édition du livre de M. DE GROOT: *"Is there religious liberty in China?" Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 3, 1903, p. 102-108.

n'avons pas à donner la réponse complète à ce problème qui est trop vaste pour notre sujet; qu'il suffise d'expliquer cette apparente anomalie par l'insuffisance du confucianisme à satisfaire le sentiment religieux de la masse: froide et sèche, la morale de Confucius n'admettait aucune de ces divinités compatissantes auprès desquelles le peuple cherche refuge aux jours critiques. Les six premiers siècles de l'ère chrétienne furent marqués par tant de bouleversements politiques que le bouddhisme, — et, à son imitation, le taoïsme—, prospérèrent, mais lorsque l'unité politique de l'empire chinois eût été refaite par les T'ang (618-906), le vieil esprit sectaire se réveilla, et les lettrés prétendirent également à l'unité de doctrine. Ce fut sous cette dynastie que les plus violentes attaques furent dirigées contre le bouddhisme par 傅奕 Fou Yi, par 姚崇 Yao Tch'ong, surtout par 韓愈 Han Yu, dont le *Mémorial sur un os de Bouddha* (819) est resté le chef d'œuvre du genre. En 845, un édit fameux proscrivit en bloc tous les cultes non traditionnels et prononça la sécularisation des biens des pagodes. A partir de cette époque, bien que l'édit de proscription eût été rapporté, nul ne put se faire bonze sans se munir d'une autorisation officielle, les supérieurs furent des fonctionnaires rendus responsables des infractions aux lois commises dans leurs couvents, enfin toute fondation de pagode nouvelle nécessita un édit impérial sous peine de bannissement perpétuel pour les hommes, d'esclavage pour les femmes. Par là, tout en laissant au peuple un culte qui satisfaisait ses besoins religieux, on empêcha qu'il ne s'établît dans les pagodes une sorte de droit d'asile pour ceux qui n'osaient plus paraître au grand jour, on enraya le développement du monachisme bouddhiste ou taoïste, et on limita l'extension indéfinie des biens de mainmorte.

Mais ces restrictions elles-mêmes ne préservèrent pas le pays du pullulement dangereux des sociétés secrètes qui, s'emparant de l'esprit populaire par des rites mystérieux, devinrent souvent un péril redoutable pour les pouvoirs publics. Contre ces déviations trop fréquentes de la crédu-

lité publique, une loi draconienne a été insérée dans le Code de la dynastie des Ming(12) :

"Les meneurs ou les instructeurs religieux, et les bonzes qui, en prétendant ainsi provoquer l'intervention des dieux hérétiques, écrivent des charmes, prononcent des invocations sur l'eau, promènent des palanquins [contenant des divinités], invoquent des saints, et se donnent le titre de meneurs orthodoxes, chefs patrons ou femmes dirigeantes; en outre, toutes les sociétés qui ont pour nom communautés du Lotus Blanc de Bouddha Maitreya, ou la religion Ming-tsong, ou l'école du Nuage Blanc, etc., ainsi que tout ce qui répond aux pratiques de *tso tao* ou *i toan* [superstition] ; enfin, ceux qui ont dans des places secrètes des images imprimées ou peintes, et leur offrent de l'encens ou tiennent des assemblées durant la nuit avant le jour, où les gens sont excités et engagés en de fausses voies sous prétexte de cultiver la vertu, — tout cela doit être condamné, les principaux meneurs seront étranglés et leurs complices recevront cent coups de bastonnade avec le long bambou suivi d'un exil perpétuel à la distance de 3000 milles".

De cette loi, il serait aisé de donner un commentaire effrayant et certains ont prétendu que l'Etat chinois, bien loin d'être sceptique et tolérant, avait été "le plus intolérant et le plus persécuteur de tous les gouvernements du globe; étant donnée l'âpreté des attaques des mandarins contre l'hérésie......, le caractère cruel de la loi pénale......, l'esprit de rapacité des gens de yamen......, étant donnés tous ces faits et bien d'autres......, l'histoire du Bouddhisme sous la dynastie des Ming a été une histoire de larmes et d'effusion de sang"(13). Il s'ensuivrait donc normalement que la raison d'état, qui traquait les deux églises bouddhiste et taoïste, aurait condamné d'avance

(12) *Ta Ming Hoei Tien* 大明會典 achevé en 1502, complété en 1511, chap. 95: traduction par DE GROOT, *Sectarianism and religious persecution in China*, 1903, p. 137.-Pour ces sociétés secrètes, on trouvera quelques détails fort incomplets chez FAVRE, *Les Sociétés Secrètes en Chine*, 1933.

(13) DE GROOT, ibid. p. 88-89.

toute religion nouvelle; mais, a-t-on aussi fait justement remarquer[14], il y a en Chine un cas remarquable d'une religion étrangère qui s'y est implantée après le bouddhisme et qui est officiellement tolérée, c'est celui de l'Islam que le Père Ricci a bien connu[15]. Les historiens qui croient à une Chine radicalement sectaire ont, pour expliquer le cas des Jésuites, recouru encore à l'explication par un "assoupissement du fanatisme confucianiste"; notre Biographie critique du Père Ricci démontrera, croyons-nous, qu'il n'en fut rien à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe. D'ailleurs, comme on l'a encore fait observer, "parler d'un assoupissement du fanatisme, n'est-ce pas plutôt constater un fait qu'en rechercher les causes?" En traitant de l'attitude de l'État chinois vis-à-vis des religions et des sectes, il importe de ne point perdre de vue que les règles qui tendent à garantir en Europe la stricte exécution des lois n'existaient pas dans la Chine impériale. Les pouvoirs judiciaire et exécutif y étant exercés par une seule et même personne, c'est assez dire qu'à défaut de calculs personnels, ce que le mandarin croyait être l'intérêt de l'Etat pouvait l'amener suivant les circonstances à se montrer libéral ou intransigeant, même en dépit du Code. L'empereur Wan-li, qui règnait alors à Pékin, ne déclarait-il pas que "le bouddhisme et le taoïsme étaient, pour le confucianisme, les deux ailes nécessaires"? Pourtant, il reste vrai de dire que les mandarins, étant recrutés dans les rangs des disciples de Confucius, apportèrent souvent dans leurs fonctions des préjugés d'orgueil ou d'intolérance, et que, derrière eux, la foule remuante des bacheliers sans place ou des candidats brouillons veilla souvent à ce que leur zèle ne se refroidît pas. Malgré tout cependant, les réalités du pouvoir s'imposaient vite aux plus intelligents d'entre eux, et il leur arrivait de pactiser avec les sectes, même avec celles qui tombaient ouvertement sous le coup de la loi. "On

(14) M. PELLIOT, *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 3, 1903, p. 106.-cf. ib. p. 304-317.

(15) Sur les connaissances de Ricci concernant l'Islam en Chine, on peut se reporter à R, I, p. 86-87, 108, 309, 396; II, p. 380.

sait la bonté, le zèle des Ricci et des Schall, écrit M. Pelliot[16]. Ils y joignaient une culture scientifique étendue. Leur dévouement séduisit les uns, leurs connaissances mathématiques attirèrent les autres. Comme ils savaient une foule de choses curieuses et ne troublaient pas l'ordre public, on les toléra, on les rechercha même." Mais, ajouterons-nous, cette méthode de pénétration, qui fut d'abord pratiquée par le Père Ruggieri, resta toujours dépendante de la stabilité du mandarin qui avait accepté de patronner les nouveaux venus; celui-ci était toujours à la merci d'une dénonciation et son successeur pouvait défaire en un instant tout ce qu'il avait autorisé. Ainsi nous paraissent s'expliquer et les succès et les déboires en ces débuts de la mission chrétienne sous l'influence du Père Ruggieri.

Tandis que Ricci, avec les instruments de travail préparés par le Père Ruggieri, continuait ses études à Macao et préparait à la hâte les extraits de livres chinois pour le Père Valignano[17], les évènements s'y précipitaient. Le 14 décembre, les autorités y avaient reconnu officiellement Philippe II comme souverain du Portugal, mais en même temps elles avaient écrit aux Espagnols des Philippines pour que ceux-ci évitassent tout ce qui exciterait les soupçons des Chinois, déjà suffisamment portés à considérer tous les étrangers comme désireux de conquête; or le Jésuite Alonso Sanchez essayait de combiner avec les Pères Pasio et Ruggieri, en s'aidant des bons conseils de Mgr Carneiro, du P. Valignano et du P. Gomez, une ambassade directe de l'Espagne au Viceroi du Koangtong et même à l'empereur de Chine, pour faire concéder aux Castillans une île de la côte (sans doute dans la baie d'Amoy) dans les mêmes conditions que Macao aux Portugais; c'est pourquoi ces derniers s'impa-

---

(16) *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 3, 1903, p. 106.

(17) Le 17 décembre, il sert de secrétaire pour une lettre sur le clergé chinois (D'ELIA, *Clero*, p. 124). D'un passage mal compris de TRIGAULT, p. 149, certains ont conclu à tort que le but du premier voyage du P. Ruggieri à Shiuhing avait été uniquement commercial (PRAY, *Historia Controversiarum de Ritibus sinicis*, 1789, p. XIV).

tientaient que Sanchez séjournât si longtemps chez eux, mais, faute de navire se rendant à Manille, celui-ci ne croyait pouvoir y retourner que par Goa et l'Europe[18]. Ricci, "Père des chrétiens", dut conduire au port Pasio et Ruggieri quand tous deux s'embarquèrent le 18 sur la barque du Viceroi de Shiuhing avec le "Frère Balthasar", un chrétien "portugallisé" Philippe Mendez et un autre, Gonçalo[19]. Il garde avec lui Diego "qui lit et écrit le chinois", Manuel "qui parle très bien le mandarin"[20], sans doute aussi "Alonso le bengalais" dont les autorités chinoises de Shiuhing se défient depuis qu'en servant d'interprète à Sanchez il a dénonçé certaines malversations des subordonnés du yamen[21]. Enfin le 31 décembre voit le départ du Père Valignano avec les quatre jeunes Japonais et deux Franciscains déchaux, mais Sanchez reste là, ayant enfin obtenu de faire fréter un bateau directement pour Manille. Il ne faut pas attendre longtemps (vers le 14 janvier) pour recevoir, par Philippe Mendez, les premières nouvelles de l'installation à Shiuhing; tout s'est passé du mieux possible, la première résidence dans la pagode étant trop bruyante on va leur donner une maison plus commode en dehors de la ville mais tout près de l'enceinte[23]. Sanchez profite de ce courrier pour donner des conseils aux deux Pères de Shiuhing, et ceux-ci lui renouvellent leurs protestations de dé-

---

(18) *Philippines*, p. 42-43.-COLIN, I, p. 314-315, 300.

(19) Ce "Frère Balthasar" serait donc le premier Jésuite chinois, ou du moins macaïste, car il parle à l'audience avec tant de facilité le chinois que le P. Ruggieri ne parvient pas à suivre. Le Père Valignano écrivit aux autorités de Manille le 14 décembre (COLIN, I, p. 315) ; ce jour là, Ruggieri était "quasi embarqué" (COLIN, I, p. 297; R, II, p. 407), il allait sortir du port (SOUZA, II, p. 193).

(20) R, II, p. 26.-*Missionnaires*, p. 167.-"Antonio" dont parlent quelques-unes de nos sources est-il différent de "Manuel", nous ne le croyons pas: "y manuel y antonio", dit COLIN, I, p. 314. "y manuel antonio", (ib., p. 315), "y manuel" (ib., p. 319).

(21) Le 6 février, 1583 les Pères s'apercevront de ces préventions contre Alonso: COLIN, I. p. 320.

(22) *Philippines*, p. 43.

(23) *Missionnaires*, p. 167-170.

vouement, qui parviennent par Mendez le jour même où Sanchez se rembarque pour Manille (13 février) ; ce dernier part avec la conviction qu'il peut compter absolument sur les missionnaires de Chine pour tous ses projets(24).

Tandis que le Jésuite espagnol s'en va porter ces assurances à Manille, la mission de Chine semble s'organiser solidement, mais il nous faut d'abord souligner un fait capital dont les conséquences seront longtemps sensibles pour l'apostolat du Père Ricci. Lorsque Philippe Mendez a reparu à Macao, il ne portait plus le costume portugais, mais la longue robe des Chinois; c'était un indice de la décision qui est expliquée par les Pères Ruggieri et Pasio dans leurs lettres fort importantes des 10 et 12 février(25).

"Nous avons cherché à deviner par conjectures quelle fin peut avoir mû le Viceroi à faire une chose si difficile et si inespérée [que de nous accueillir ainsi]... Voici ce qui nous a paru plausible...1° Il s'est affectionné au P. Ruggieri dès la première entrevue...., et, en plus de l'horloge en fer, celui-ci a apporté des sabliers et d'autres lunettes; il vit qu'en échange le Père......ne voulait ni argent ni autre compensation......Surtout celui-ci, dans sa pétition, disait qu'ayant pour profession de servir Dieu et d'apprendre diverses sciences, il avait appris dans son pays combien les Chinois étaient bons, d'humeur douce et pacifique, avec beaucoup de rites et de coutumes excellentes, pratiquant tant de sciences, ayant de si nombreux livres raisonnables et des abîmes (sic!) de bonne vie; c'est pourquoi il avait désiré y venir pour l'apprendre et connaître les grandeurs de ce royaume en vivant au milieu d'une si bonne nation. Tel était le motif pour lequel il avait quitté son pays et était venu ici, en mettant trois

---

(24) *Missionnaires*, p. 180-181.

(25) Dans la lettre du 10 janvier, on dit que Mendez a échangé l'habit portugais contre l'habit chinois (COLIN, I, p. 317); plus tard les Chinois seront contents de voir que tous ont pris l'habit chinois (R, I, p. 131) ce qui semble s'être fait peu après le 10 février (COLIN, I, p. 318) et est annoncé par le P. Ruggieri au P. Valignano: celui-ci le fait savoir à Rome le 23 décembre 1585.-R, I, p. 67: description des habits chinois.

ans pour le chemin, passant par tant de mers et de périls; mais comme il ne pouvait le faire à Macao, il demandait la permission de demeurer à l'intérieur afin d'y vivre et d'y mourir. Il semble donc que le Viceroi jugea que cette demande était d'une certaine manière très honorable pour les Chinois ... et que ce serait une bonne action d'accepter de telles personnes en les rendant hommes civilisés et raisonnables, de sauvages et bestiales qu'elles étaient: c'est en effet l'idée qu'ils se font des Portugais, les considérant comme des sauvages, sans éducation, ignorant la politesse et les rites...Une seconde raison [qui encouragea le Viceroi à nous accepter],...ce fut de voir que tous les autres mandarins nous recevaient fort honnêtement alors qu'ils n'ont pas coutume d'avoir des rapports avec les étrangers, ... sinon avec d'extrêmes précautions et en audience publique... 3° Le secrétaire du Viceroi s'est montré extrêmement complaisant, comme au sujet de la permission de faire venir Ricci, il répondit ... sur un ton qui montrait que tous les Pères de Macao y auraient été aussi autorisés ...4° On ne peut dire que le Viceroi veut de nous ici comme otages, car aussi bien tient-il les habitants de Macao à sa merci par le ravitaillement et les marchands portugais durant les deux foires de Canton: quant à l'horloge, il en fait si peu de cas qu'en près d'un mois nous se savons même s'il l'a regardée ..., les velours de Macao! le secrétaire lui-même nous a dit de ne plus nous en occuper ...".

Tant de complaisances officielles devaient avoir une rançon que les Pères Pasio et Ruggieri nous font savoir dans la lettre du 12 février où ils expliquent comment le meilleur moyen d'introduire Ricci serait qu'il apportât un présent pour l'anniversaire de naissance du secrétaire: "Nous ne pensions point parler du Père Ricci avant que celui-ci vînt à Canton avec les Portugais [pour la foire du printemps]; or il se trouva que, le "veedor" de Canton [le général, ami de Ruggieri] (26) étant ici pour rendre visite au censeur [*Tch'a yuan* 察院] ou visiteur général des mandarins..., nous allames le voir il y a deux jours et il nous reçut très

(26) Sur ce général, on peut voir *Missionnaires*, p. 154.

bien, nous donnant un tael d'argent en aumône; comme nous parlions de notre costume, il nous dessina lui-même un bonnet, en disant que le Viceroi et tous [les mandarins] désiraient que nous portions le costume de leur "padres" de Pékin... qui sont très respectés et estimés" (27). C'était se laisser assimiler aux "seng 僧" ou bonzes bouddhistes de Chine, et tout compte fait, Pasio et Ruggieri ne crurent point qu'il y eût de meilleur moyen pour obtenir un état social en Chine; dès lors, ils se firent donc raser la tête et le visage, en revêtant le long vêtement, très décent, qui se croise sur la poitrine, "pour se faire tout à tous, ut Christo Sinas lucrifacerem". De cette décision si importante, nous n'avons trouvé la justification théologique que chez le Père de Nobili qui s'autorisera expressément de ce précédent dans l'Inde. Sa longue apologie, — trop longue pour être reproduite ici, même en résumé—, sera écrite en 1610 et, après huit préambules, ne contiendra pas moins de onze thèses théologiques, scolastiquement enchaînées, pour établir le bien-fondé de cette conduite (28) ; nous en détacherons seulement ce qui peut servir à éclairer notre sujet.

Parmi les préambules, Nobili commence par établir qu'une action ou un acte extérieur (ou un signe) n'a, de soi, aucune bonté ou malice si ce n'est par une dénomination extrinsèque, venant de la volonté (29). Par ailleurs, tous les actes des païens, avant la justification, ne sont pas des péchés (30). Il ne faut donc pas condamner les actes ou emblèmes des païens avant de savoir pour quelle fin ils sont posés ou employés (31). Or cette fin ne se découvre pas en

(27) COLIN, I, p. 319. Ricci dit qu'en Chine le costume est le même (à peu près) pour tous; seule la coiffure distingue les gens.

(28) NOBILI, p. 90-110. — Un court résumé en a été donné par le P. BALDOR, *Belarmino y el Extremo Oriente* (El Siglo de las Misiones, t. 18, 1931, n° 207, p. 67-68).

(29) S. THOMAS, la 2ae q. 20 art. 1.

(30) *Concile de Trente*, session 6 canon 1 et 8.-2a 2ae q. 10 art. 4.-SOTO, *De Natura et Gratia*, cap. 19, 20, 21 "et d'autres" (par exemple GONET, *Disp. de Fide*, VII art. 2...).

(31) Dans la "fin", il faut inclure une circonstance essentielle: la 2ae q. 18 art. 3.

lisant Saint Thomas ou les autres auteurs scolastiques, mais dans les ouvrages païens qui traitent la matière. Nobili s'est donc fait communiquer les codes de lois des Brahmanes. Parmi les actions qui y sont énumérées, il y en a sans doute qui sont mauvaises en soi et par la manière illicite dont elles sont exécutées, par exemple l'adoration des faux dieux; mais il y en a d'autres, extérieures et indifférentes, qui ne deviennent mauvaises que par la manière dont elles se font, comme les cérémonies accompagnant les mariages, les emblèmes de caste... "Cette doctrine se base sur l'autorité de Saint Augustin, livre second *De doctrina christiana,* et est rapportée par Saint Thomas, 2a 2ae qu. 94 art. 1er in C: "Est superstitieux tout ce que les hommes ont inventé pour faire ou adorer des idoles, ou tout ce qui se rapporte au culte d'une créature, ou partie de créature, adorée comme Dieu". D'où je conclus: au cas où il y a péché d'idolâtrie, tout ce qui n'est pas tel n'est peccamineux que parce qu'il se fait d'une façon mauvaise, comme il a été dit plus haut".

Ces préliminaires une fois posés, le Père de Nobili déroule la série de ses onze thèses: 1° Les actions des païens sont de deux sortes:

A) les unes sont des actes humains tendant, de par leur nature, ou de par l'usage commun, au culte religieux, comme par exemple faire brûler de l'encens, etc.

B) d'autres, en soi indifférentes, tendent cependant par la force de l'usage à être païennes et ceci de trois manières diverses:

a) d'une manière uniquement matérielle pour ainsi dire, en tant que la nation qui pose ces actes est païenne;

b) pour différencier les chrétiens et les païens, non au point de vue religieux mais au point de vue civil (à Rome les Juifs portent un bonnet jaune afin d'être reconnus) ;

c) pour distinguer fidèles et infidèles au point de vue religieux, et ceci peut se faire de deux manières:

a') cet acte se rapporte en même temps à quelque besoin propre à la vie humaine, par exemple chez nous le

costume du clergé ou chez les païens celui des prêtres idolâtres: les habits servent à couvrir le corps et, en même temps, ont été inventés pour le service de la religion;

b') cet acte ne vise qu'un besoin déterminé de la religion, par exemple certains ornements sacerdotaux employés dans les sacrifices païens...

2° Les premières actions [A] ne peuvent être adoptées; il est vrai que Saint Jérôme et le pape Adrien affirment que, tout scandale étant absent, ces choses peuvent se faire en cas de nécessité urgente, "notre Valentia juge que cette opinion n'est pas improbable, 2a 2ae disp. 1a q. 3a puncto 2°; pour ma part, le respect que je dois à saint Jérôme m'empêchant de le réfuter, je ne l'ai cependant jamais suivie dans la pratique".

3° Les choses en soi indifférentes [B, a) et b)] ne sont point des péchés: "Si les convertis ne pouvaient s'en servir ils devraient changer de costume, ce qui serait très dur et n'est point pratiqué par les nôtres au Japon, en Chine, en Angleterre, en Turquie et en Grèce".

4° Les objets qui servent à distinguer au point de vue religieux les fidèles des infidèles, s'ils sont de telle nature qu'ils n'aient aucun usage humain [B, c) b')]... "sont, à mon avis, illicites"..."On peut cependant se demander si, de tels vêtements ou emblèmes étant en même temps honorifiques, il est permis de les porter en tant qu'honorifiques... Jusqu'au temps de Gratien, les empereurs chétiens romains portaient l'étole pontificale qui était employée par les pontifes païens dans leurs sacrifices, et ils s'appelaient Suprêmes Pontifes. Les choses étant ainsi, elles prennent une autre tournure et retombent dans la catégorie de celles qui, en dehors du caractère religieux, en ont un autre et ont un but social" [B, c), a')]. C'est évidemment de cet ordre d'objets qu'il s'agit présentement pour les vêtements.

5° Mais ces derniers actes [B, c), a')] peuvent être entachés de superstition à des degrés divers: 1) soit à titre égal, 2) soit parce que la fin première est civile, 3) soit par suite de fables poétiques.

6° Le cas des prêtres de la Compagnie qui "au Japon et en Chine" endossèrent l'habit de bonze est un précédent d'après lequel on peut employer les objets qui "ont chez les païens une fin superstitieuse et par leur nature un usage civil" [5° 1] comme le sont les vêtements; et, à l'appui, de cette opinion on peut citer la discussion d'AZOR, dans le livre 8me des *Institutiones* au chapitre 27e, ainsi que les commentaires du dominicain BANNEZ et du jésuite VALENCIA sur 2a 2ae quaestio 3 art 2(32).

7° A fortiori, dans certains cas déterminés par les docteurs, est-il permis aux chrétiens de se servir, sans scrupule, de choses ou d'objets institués, en premier lieu, pour l'usage civil et auxquels une signification superstitieuse s'est attachée accidentellement [5° 2)].

8° ou surtout n'ayant cette signification superstitieuse que par suite des inventions poétiques [5° 3)].

9° Donc en général les vêtements et emblèmes païens ne peuvent être portés par les chrétiens que pour une juste cause et en évitant de donner le scandale;

10° mais cette juste cause existe parfois pour le missionnaire: c'est le salut des âmes, et Innocent III autorisa (mai 1201) les missionnaires de Livonie à s'habiller comme les gens du pays pour éviter de provoquer des sentiments d'hostilité chez les infidèles; chacun est tenu de s'adapter aux usages des pays où il vit. Une double expérience montre à l'évidence que le salut des âmes y est intéressé en Orient: jusqu'à présent, en procédant à l'européenne (dans l'Inde) on n'a point obtenu de conversions motivées par le seul intérêt spirituel chez les gens de bonne caste; les Paravers (de la côle de la Pêcherie) qui sont de bâsse caste se sont convertis pour échapper aux vexations des musulmans; par contre, c'est un fait d'expérience qu'avec cette méthode d'adaptation on facilite la conversion des païens d'ici(33).

11° En observant cette méthode on ne donne point positivement le scandale; et si des gens, à tort, se scanda-

---

(32) NOBILI, p. 102-103.

(33) NOBILI, p. 105-107.

lisent, on n'est point obligé de se priver d'un avantage temporel et, moins encore, spirituel, surtout pourvu qu'on explique bien les motifs de son action: "Je me suis toujours fort étonné de ce qu'en nos lointains pays du Sud de l'Inde cette pratique ait choqué; en effet, en Chine d'abord et ailleurs nos Pères font de même et personne ne les accuse de scandaliser" (34).

Nous avons tenu à citer ainsi cette apologie du Père de Nobili pour montrer combien de problèmes délicats posait l'assimilation des missionnaires aux bonzes par le vêtement; du reste, il faut noter qu'au moment où elle sera écrite Ricci aura renoncé depuis longtemps, sinon aux principes, du moins à leur application au costume bouddhiste. Plus tard aussi, la Congrégation de la Propagande fera défense aux missionnaires de porter le même costume que les bonzes bonddhistes.

Pour le moment, au début de 1583, les plus beaux espoirs paraissent autorisés et Ricci, dans une lettre du 13 février (35), se déclare fermement convaincu qu'il pourra bientôt se joindre aux missionnaires de Shiuhing en profitant de la foire de Canton au printemps (vers le mois de mars, ordinairement) ; subitement, il voit revenir tout déconcertés Pasio et Ruggieri. C'est que le Viceroi, dénoncé par des ennemis à Pékin, a été démis de sa charge et, redoutant que son successeur ne lui reprochât d'avoir introduit des étrangers dans l'empire, il s'est empressé de les renvoyer. Les Pères auraient bien voulu attendre au moins la venue du nouveau fonctionnaire, mais le secrétaire a insisté en leur remettant une recommandation scellée pour l'intendant de Canton et, celui-ci étant absent, les gardes de la rivière ont même refusé de les laisser séjourner tem-

---

(34) NOBILI, p. 110, 172. Certains s'en étonnèrent pourtant (*Missionnaires*, p. 172 note 28) de même qu'ils avaient été surpris de voir célébrer la messe en présence de païens (AFH, t. 16, 1923, p. 405).

(35) R, II, p. 27-36.-C'est le jour où le P. Sanchez se rembarque pour Manille.

porairement dans le caravansérail où Ruggieri prenait ordinairement gîte(36).

Fort heureusement, le Père Cabral, venu par le dernier bateau du Japon, est là pour relever les espoirs; Pasio, de son côté, selon l'ordre du Père Valignano, se prépare à quitter Macao avec Gomez et d'autres recrues pour Nagasaki, mais il ne perd pas confiance: "Il sera plus facile de recommencer, étant donnée l'expérience que nous avons acquise, écrit-il le 27 juin au Père Général(37), surtout si on dépense quelque argent pour offrir un présent au Viceroi ou à un autre agent officiel", car, ajoute-t-il avec un peu de malice, "en Chine finalement avec des présents et des deniers tout s'obtient". Il ne croit sans doute pas si bien dire; avant même qu'il ait quitté Macao (14 juillet), le nouveau Viceroi de Shiuhing qui a voulu vérifier l'expédition du certificat donné par son prédéceseur aux missionnaires, fait envoyer des policiers pour réclamer le papier officiel à la résidence; le Père Cabral réunit de nouveau en consulte tous les Pères présents, et à l'unanimité on décide que Ruggieri, avec Ricci cette fois, ira le remettre en mains propres au destinataire, l'Intendant de Canton. Tout un mois se passe en démarches; un moment les Pères croient qu'ils pourront s'installer provisoirement à Canton, mais l'intendant, apprenant l'arrivée subite d'un inspecteur, prend peur, et les renvoit le soir même. Sur les murs de la sous-préfecture de Hiangshan, ils peuvent même en revenant lire une proclamation où le nouveau Viceroi se plaint vivement que des Chinois peu patriotes aient enseigné la langue à des "bonzes des étrangers"! Il semble donc impossible, surtout avec la xénophobie des habitants

---

(36) *Missionnaires*, p. 176. Le Père Cabral écrit (20 novembre 1583, *Nuovi avvisi*, p. 169) qu'ils furent rappelés "trois mois" après leur retour (ce qui le placerait fin mai), mais ce retour dut avoir lieu avant la foire des Portugais en mars à Canton puisque Ricci ne put en profiter. Le Viceroi s'appelait Tch'en Choei 陳瑞 (Wen-fong 文峯).

(37) R, I, p. 117 note 1. — *Nuovi Avvisi*, p. 168. — *Missionnaires*, p. 176. — RIQUEBOURG, p. 171-172.

et sous le gouvernement de ce magistrat, de remettre les pieds en Chine(38).

Mais c'est juger à l'européenne, sans tenir compte du pouvoir quasi discrétionnaire des grands mandarins; une semaine ne s'est pas écoulée qu'un tout petit employé à la porte du palais du Viceroi, alléché par la promesse d'une récompense pécuniaire, leur rapporte l'autorisation officielle de retourner à Shiuhing pour y construire maison et chapelle! Cette fois, c'est la détresse pécuniaire des commerçants de Macao qui risque de les paralyser, mais les Portugais trouvent encore dans leur foi généreuse assez de ressort pour financer suffisamment ce troisième départ(39). Le 1er septembre, Ruggieri et Ricci avec leurs interprètes quittent Macao sur la barque officielle; ils s'arrêtent un peu à Canton où ils portent secours à un groupe de Franciscains déchaux qui ont fait naufrage dans l'île de Hainan en revenant de l'Annam(40) et le 10 ils accostent à Shiuhing. Sans perdre de temps et malgré l'opposition grandissante des bacheliers, ils se font concéder par le nouveau Viceroi grâce à leur grand protecteur, le préfet Wang P'an(41), un terrain dans le faubourg de l'Est près de la "Tour fleurie" alors en construction. Les aptitudes pratiques du Père

---

(38) Ils trouvèrent à Canton trois membres de l'équipage d'un bateau espagnol qui, en se rendant au Mexique, avait échoué à Nantao (R, I, p. 123-124). Ne serait-ce pas le San Martin?

(39) *Missionnaires*, p. 177. — Le vieil évêque Carneiro meurt sur ces entrefaites le 19 août 1583: SOUZA, II, p. 588-590.

(40) *Philippines*, p. 46.

(41) Le Viceroi Kouo In-p'in 郭應聘, originaire du Foukien, avait été promu docteur en 1550: successivement secrgtaire du ministère des finances, préfet de Nanning (au Koangsi) et assistant du Viceroi du Koangtong, il s'était distingué en soumettant sept mille rebelles au Foukien (en 1570) ainsi que des tribus sauvages; aussi le vit-on au ministère de la guerre en 1574, puis des finances en 1580, et de nouveau de la guerre. Après avoir été Viceroi des deux Koang, il deviendra censeur à Nankin et ministre de la guerre (D'ELIA, DOMMA, p. 49 n. 1). — Wang P'an 王泮 (Tsong-lou 宗魯) de Shanyin 山陰 au Tchekiang, promu docteur en 1574, devint en 1580 préfet de Shiuking; les annales de cette ville vantent son affabilité, son impartialité et ses capacités littéraires (HUNG, p. 8 et note 35).

Ricci sont aussitôt mises à contribution pour construire une petite résidence à l'européenne, "le Temple de la Fleur des Saints" 僊花寺 ou de la Très Sainte Vierge(42), mais l'argent ne peut suffire et Ruggieri doit regagner Macao pour y quêter de nouvelles ressources; il promet aussi d'envoyer au Préfet une des horloges qu'un indien Canarin (des environs de Goa) y fabrique, toutefois comme la Nao n'est pas rentrée du Japon d'où dépend la prospérité de Macao, il renvoie la barque avec le forgeron seul. Pour la première fois, Ricci est donc livré à lui-même et il passe tout de suite par les pires épreuves; comme celles-ci mettent en lumière les inconvénients pratiques de sa position en Chine en même temps que sa force d'âme, nous ne pouvons nous dispenser de raconter l'incident.

Il faut d'abord savoir que les Portugais s'étaient acquis auprès de la population très xénophobe du delta la réputation de voler les enfants, on ajoutait "pour les manger"(43). Les esclaves Cafres fugitifs répandaient aussi la terreur dans le pays. Contrairement à l'usage, la porte de la résidence restait close, ce qui déplaisait fort aux gens du voisinage et l'une de leurs distractions favorites était de monter sur la Tour fleurie en construction pour cribler de projectiles le toît de la maison. Un soir donc, un serviteur du Père se saisit d'un gamin effronté et le garda enfermé "l'espace de trois Credo, avouera-t-on équivalemment plus tard"(44); des voisins intercédèrent pour lui et Ricci le fit aussitôt relâcher. Cependant, il n'en fallut point davantage pour que les ennemis des Pères, de concert, semble-t-il, avec le clan des bacheliers qui faisaient construire la Tour pour les onze sous-préfectures du ressort,

---

(42) *Missionnaires*, p. 196-198. — Pour la description de Shiu-hing, il faut corriger celle de la p. 196 par VAN DEN WYNGAERT, p. 136 note 3. — Sur une carte portugaise de 1580 environ se trouve la légende: "Cantaon, eclesia Jesuitarum (Canton, église des Jésuites)" (reproduite par FOURNEREAU, *Le Siam ancien*, 1re Partie, 1895, p. 17). — Une dédicace portait 西來淨土 .

(43) PELLIOT, p. 63. — R, I, p. 80-81, 107-108, 137, 626-627: xénophobie au Koangtong.

(44) R, I, p. 137-142. — B., l. 2, c. 2, p. 292-298.

ourdirent un projet malicieux; un parent du garçon, qui avait des connaissances au palais du préfet, alla s'y plaindre à grands cris, les cheveux épars, que les étrangers attiraient les enfants pour les étourdir avec une boisson enivrante, les garder chez eux durant trois jours et les vendre à Macao. Ricci, averti de l'accusation, n'eut même pas le temps de préparer sa réponse par écrit quand on vint dès le lendemain pour le saisir et le trainer devant le tribunal où le mandarin Wang P'an se plaignit amèrement en pleine audience de ce que ses bons offices aient été si mal récompensés. "Pendant tout ce temps, raconte Ricci de lui-même, le Père restait dans une grande affliction, se recommandant à Dieu et à la Madone, car il n'avait aucun recours au milieu de tant d'ennemis païens... Il avait surtout peur, non pas d'être battu en public (comme il en advient facilement en pareils cas), mais de provoquer la ruine de tout ce que l'on avait gagné jusque-là et d'être expulsé au grand déshonneur de la foi". Le jeune indien canarin qui l'accompagnait avait pris soin de remplir ses manches avec des projectiles jetés sur la maison et il les jeta subitement au milieu de la salle comme des pièces à conviction: puis, avec Ricci, il essaya de se justifier tant bien que mal. Le Préfet, commençant à soupçonner le mystère, fit alors chercher trois vieillards qui surveillaient les travaux de la Tour; ceux-ci, bien loin de confirmer les accusations, commencèrent à expliquer exactement le cas, sur quoi le Préfet fit administrer à l'accusateur une bastonnade violente avec les grosses cannes fendues dont deux on trois coups suffisent à déchirer la peau et faire jaillir le sang; deux complices, voyant la mauvaise tournure que prenaient les évènements, se mirent à ramper sur leurs genoux et leurs mains pour s'éclipser au dehors. Le Père, de son côté, toujours agenouillé, frappait le sol de son front pour solliciter le pardon de son ennemi. Le mandarin, comprenant enfin qu'il était dangereux de provoquer la haine des adversaires, fit retomber tout le tort sur l'Indien; il ordonna de le renvoyer sur-le-champ à Macao et d'interrompre la fabrication de l'horloge. Un nouvel édit fut promulgué pour assurer la protection des étrangers et Ricci put continuer ses études.

L'hiver se passa dans ces conditions pénibles et Ricci, par ses manières douces et avenantes, se conquérait de plus en plus l'affection des visiteurs distingués, en particulier du Préfet(45) Au printemps, le navire du Japon étant revenu enfin à Macao, le Père Ruggieri obtint d'abondantes aumônes avec lesquelles il regagna Shiuhing (en avril) pour achever la construction de la maison(46). La situation des Pères s'y était tellement consolidée qu'un changement de Viceroi n'y apporta point de trouble(47). De nouveaux soucis ne devaient pas tarder à surgir; le jésuite espagnol Sanchez, profitant de ce que la révolte d'un équipage avait obligé les autorités de Manille à envoyer un haut fonctionnaire à Macao, était revenu (le 1er mai 1584) pour continuer directement les négociations avec les missionaires de Shiuhing et, par l'intermédiaire du Père Cabral recteur du collège de Macao, il obtint que Ruggieri fit déposer d'une manière anonyme par son interprète une demande de passeport; l'affaire, éventée par les Portugais, échoua complètement(48).

On avait demandé au Père Ricci une relation sur la Chine; il la rédigea une première fois, puis, la jugeant sans doute trop succincte, il en fit une seconde rédaction à laquelle il adjoignit une carte chinoise du pays(49). Ce n'était point d'ailleurs ce qui l'occupait le plus; depuis juin ou juillet, avec un bachelier, originaire du Foukien, qui logeait dans la

---

(45) URSIS, p. 17. — DU HALDE, III, p. 86.

(46) R, II, 419-420: le 25 janvier 1584, Ruggieri écrivit en Europe par un bateau qui se rendait au Mexique, il recommandait la prudence aux missionnaires qui viendraient en Chine par le Mexique.

(47) A en croire GUZMAN, 195, il semblerait que le nouveau changement de Viceroi ait provoqué des difficultés, mais ce n'est point confirmé par les Commentaires du Père Ricci qui ont été écrits en 1609-1610, pour rectifier parfois, semble-t-il, les affirmations contenues dans la première édition de Guzman, 1601.

(48) *Missionnaires*, p. 187-189. — *Philippines*, p. 47-48.

(49) La seconde rédaction a été publiée en un texte espagnol (R, II, p. 36-49), mais un texte italien, beaucoup meilleur, vient d'en être retrouvé (D'ELIA, *Primordi*, p. 26).

résidence, il revoyait un premier essai de Catéchisme du Père Ruggieri pour le faire passer de la langue parlée en style écrit[50]. Cette entreprise était fort laborieuse comme on le voyait dans l'Inde et au Japon.

Dans l'Inde, le catéchisme dont s'était servi le Père Ruggieri chez les Paravers de la côte de la Pêcherie se révèlera, aux yeux plus exercés de Nobili, gravement fautif: expressions mal comprises (comme pour la traduction de "Esprit-Saint") ou même erronnées ("gloire ou béatitude éternelle"), langage trop vulgaire, mots hybrides ni tamouls ni portugais pour les translittérations des sacrements et des choses ecclésiastiques; aussi le Père de Nobili n'hésitera-t-il pas à corriger des formules aussi reçues que celle du signe de la croix, le "Pater noster", le Credo (pour la "communion des saints") ; se basant sur la doctrine de Suarez qui permet de traduire dans la langue du pays la forme des sacrements et d'autres termes essentiels, il modifiera le nom de Dieu et le mot employé pour la messe[51].

Au Japon, l'adaptation était encore plus difficile. Très tôt, le texte élaboré par Saint François Xavier avait été rejeté comme contenant des expressions d'origine bouddhiste dont le sens prêtait à de redoutables méprises (1549-1551) ; la réforme du Père Gago et le catéchisme du Père Melchior Nunez (1552-1570) n'avaient pas empêché qu'on découvrît encore cinquante "mots dangereux", et, pour remédier au péril de se tromper, on préféra de plus en plus transcrire d'une manière approchée avec les sons japonais les mot portugais: telle fut la solution que fit triompher définitivement le Père Cabral avant de devenir recteur de Macao[52]. Une autre difficulté fut de graver en caractères japonais ces "romanisations" portugaises; le Père Valignano, en comptant accompagner jusqu'en Europe les ambassadeurs japonais, voulait s'y approvisionner non seulement de caractères de l'alphabet latin, mais aussi de matrices

(50) D'ELIA, *Quadro,* p. 202.

(51) NOBILI, p. 149-157.

(52) SCHURHAMMER, *Sprachproblem,* spécialement p. 93-94.

d'écriture catacana "au Portugal ou mieux en Flandre"(53). Le premier catéchisme en lettres japonaises ne sera achevé qu'en 1592 et il paraîtra, semble-t-il, en 1598.

La mission de Chine a donc la priorité pour l'impression en caractères du pays, grâce à l'emploi de la xylogravure. Les premiers essais de catéchisme et de prières du Père Ruggieri furent sans doute écrits, comme au Japon, en romanisation, et ce fut peut-être ainsi que les catéchumènes de Macao se préparèrent au baptême. Toutefois, assez tôt, il dut y avoir des essais de transcription manuscrite en caractères chinois puisque, durant ses séjours à Canton (1582-1583), le Général des troupes tint en mains "le Catéchisme" et se complut à le lire(54). L'exemplaire que le Père Valignano et les autres Pères de Macao approuvèrent en recommandant de le faire imprimer (décembre 1582) ne pouvait être que rédigé en romanisation portugaise; mais l'on voit aussi le Père Ruggieri préoccupé de préparer le Pater, l'Ave, les Commandements, et enfin le Catéchisme "en caractères chinois"(55). Même après cela, il restait à faire passer le texte, de la langue vulgaire qu'employaient les chrétiens peu instruits de Macao, dans le style écrit propre aux personnages cultivés: tel fut proprement le travail que, sous la surveillance du Père Ricci à Shiuhing, effectua le lettré du Foukien. Celui-ci ne tarda pas à demander le baptême, mais les Pères se refusaient à presser les conversions, de peur de provoquer des réactions defavorables. Le Père Cabral au contraire voulut qu'on marchât de l'avant et, quand il eut obtenu la permission de rendre visite à Shiuhing, il baptisa le lettré, qui reçut le nom de Paul(56), ainsi qu'un néophyte de l'intérieur

(53) SCHURHAMMER, *Sprachproblem*, p. 104 note 1: lettre adressée de Cochin au P. Mesquita qui accompagna les ambassadeurs Japonais, 25 décembre 1584.

(54) D'ELIA, *Quadro*, p. 203, n. 27.

(55) On peut lire d'autres détails dans notre article: *Comment s'est posé le problème du vocabulaire chrétien en Chine?* (*Ricciana* V, *Bulletin catholique de Pékin*, t. 22, 1935, p. 469-481).

(56) Par inadvertance, on l'a confondu avec Paul Siu Koang-k'i (VAN DEN WYNGAERT, p. 242 n. 2).

de la ville, celui qui avait abrité l'autel des Pères durant leur absence, Jean "Cin"(57). Sur le moment, il ne se manifesta aucune opposition; bien au contraire, les voisins vinrent féliciter les deux nouveaux chrétiens, si bien que le Père Cabral put écrire aux supérieurs généraux de la Compagnie que la résidence, "ayant passé par l'épreuve de trois Vicerois sans être déracinée", pouvait être considérée comme solidement fondée(58). A partir de ce moment, l'influence personnelle du Père Ricci se dégagera de plus en plus de celle du Père Ruggieri; jusqu'alors, il n'avait été inscrit sur les documents officiels que comme le "serviteur" de ce dernier(59).

---

(57) "Cin" = 陳,鄭 ou 秦 (D'ELIA, *Quadro*, p. 202, n. 26).

(58) *Missionnaires*, p. 244-248.

(59) Le Père de Nobili invoquera aussi ce précédent (NOBILI, p. 70).

CHAPITRE CINQUIÈME

L'entrée des sciences et de la culture occidentales

En n'importe quel pays du monde, la condition primordiale d'un apostolat fécond, c'est la connaissance de la civilisation du pays où l'on est nouvellement débarqué et des langues qui en sont l'expression. Un Jésuite de la mission du Pérou, qui est resté célèbre comme théoricien de la science des missions, le Père José de Acosta, l'écrit expressément à la fin du XVIe siècle: "il est non seulement utile, mais tout à fait nécessaire, que les Chrétiens et les Maîtres de la foi du Christ connaissent les erreurs et les superstitions des anciens pour voir si les Indiens les pratiquent encore aujourd'hui de façon ouverte ou dissimulée". A cette évidente nécessité répondit dans le passé l'effort considérable d'un des grands missionnaires franciscains du Mexique, Fray Bernardino de Sahagun (mort en 1590), l'un des types d'initiateurs le plus longtemps et le plus systématiquement incompris(1).

Conformément à cette tendance, le Père de Acosta esquissa une classification générale des peuples à évangéliser et, pour la Chine, en même temps qu'aux informations des Pères Ruggieri et Ricci apportées par le Père Alonso Sanchez, il recourut aux Chinois qu'il put rencontrer sur l'autre rive de l'Océan Pacifique: "Un marchand chinois qui est venu au Mexique, écrit-il(2), a beaucoup peiné pour traduire cette simple phrase: "Joseph d'Acosta est venu

---

(1) RICARD, p. 54-61 surtout, mais un peu partout aussi (voir à la table des matières).

(2) **De natura novi orbis*, liv. 6 c. 5 p. 275-278 (édition de Bry, Francfort, 1602). — Acosta s'exagérait le nombre de caractères à savoir, 85.000 et même 120.000, tout comme Sanchez d'ailleurs (COLIN, I, p. 321). Sur les rapports d'Acosta avec Sanchez, on trouve d'autres détails dans *Historia natural y moral de las Indias*, Séville 1590 p. 402-405.

du Pérou"; les gens de son pays ont difficulté à retenir le nom européen du Père Sanchez. D'ailleurs, il n'y a pas de philosophie proprement dite en Chine, mais seulement des belles-lettres. Un Indien qui connaît ses vingt-quatre lettres de l'alphabet est mieux pourvu qu'un mandarin avec ses cent mille caractères (!) pour dire *Martin* ou *Alonso*." En quelques paragraphes, le Père Acosta résumait ainsi une documentation plus exacte que le Père Maffei en de longs chapitres.

Dans son ouvrage classique "*De procuranda Indorum salute*", à propos de la race péruvienne sur laquelle il est particulièrement bien renseigné, Acosta définit ce qu'il faut entendre par "Barbare" ou "Indien", car "il y a Indiens et Indiens, comme il y a Barbares et Barbares". Les uns vivent dans les bois, semblables à des bêtes sauvages, sans lois, sans chefs, nomades, dont le langage ressemble aux cris des animaux, tels, dit-il, les Caraïbes, êtres sanguinaires, redoutables aux étrangers, anthropophages, nus, couvrant à peine certaines parties du corps. Bien au-dessus d'eux déjà se trouvent ceux qui, comme les Mexicains et les Péruviens, bien que ne possédant pas de littérature, sont régis par des magistrats; ils sont doués d'une intelligence extraordinairement souple et déliée, qui leur permet de se rendre compte de la distribution du temps et de résoudre par leurs propres moyens des problèmes de mathématiques aussi difficiles que ceux dont viennent à bout les gens civilisés avec leurs méthodes et leur écriture. Mais tout cela pâlit en comparaison de ceux qui possèdent un gouvernement stable, des lois écrites, des cités fortifiées, des magistrats hiérarchiquement groupés, un commerce étendu et riche, enfin une littérature ancienne; tels sont les Japonais et surtout les Chinois. On ne peut pas, insistait Acosta, traiter de la même manière des "Indiens" qui appartiennent à des catégories si dissemblables, "de même qu'un vêtement identique ne s'ajuste pas également à des enfants, des adolescents ou des adultes. Pour ces derniers, il faut la persuasion et le raisonnement quand on veut les convaincre de la vérité; si on usait de procédés

violents, on ne leur inspirerait que la haine du christianisme" (3).

On ne voit pas que le Père Acosta ait eu des rapports directs avec les missionnaires sinicisants, mais on ne s'étonnera pas que, dans la vive controverse qui mit ceux-ci aux prises avec le Jésuite Alonso Sanchez contre l'emploi des armes pour la propagation de l'évangile, il se soit rangé de leur côté avec les théoriciens qui, comme le jésuite Molina, déduisaient les conclusions des principes posés par l'immortel dominicain François de Vitoria (4). Si le théoricien des missions avait séjourné dans le Sud de la Chine, il aurait pu facilement étendre sa classification des "Indiens" aux complexes ethniques de ces régions, depuis les tribus aborigènes de l'île Hainan, par les Lolos ou Miaos des frontières méridionales, jusqu'aux peuples gravitant dans l'orbite chinoise comme les Annamites et les Tonkinois. Mais ceux auxquels Ricci consacra ses soins étaient tous au sommet de l'échelle culturelle, c'étaient des Chinois proprement dits.

Ce premier départ une fois achevé, il faut se hâter de souligner une séparation capitale — nous dirions presque: un clivage — à l'intérieur même de la cité chinoise. Depuis le temps de Confucius, et surtout de Mencius, celle-ci est en fait, tout comme idéalement la république de Platon, divisée en deux portions extrêmement inégales: à l'étage inférieur, la masse, l'immense masse du peuple, composée des agriculteurs, des artisans, des marchands......, et à l'étage supérieur la toute petite minorité, peut-être trois ou quatre pour cent, encore imposante parce qu'elle se recrute au milieu de trois à quatre cents millions d'habitants, celle pour laquelle a été élaboré l'idéal confucianiste de "l'honnête

(3) Il peut être bon de rappeler que Mgr Pallu "découvrit" le livre du P. Acosta (LAUNAY, *Lettres de Mgr Pallu*, t. 1, p. 179: 20 décembre 1671).

(4) *Missionnaires*, p. 186-190; *Philippines*, p. 48-51; *Suarez*, p. 263-274. — Molina fut probablement professeur de Ricci en Portugal (L. IZAGA, *El P. Luis de Molina, internationalista*, *Razòn y Fe*, 1936, t. 110, p. 43-55, 192-206, 491-513 et t. 111, p. 188-209, 406-426)

homme"; il est évident que les impressions des observateurs diffèrent grandement suivant qu'ils ont été en contact ou non avec cette élite réellement dirigeante. On doit s'attendre d'ailleurs à ce que la proportion mutuelle des deux éléments varie selon les différentes régions de la Chine; du temps du Père Ricci, les provinces les plus raffinées étaient en général celles qui étaient groupées autour du cours inférieur du Yangtzekiang, le Kiangsi (plus riche comparativement que de nos jours), le Nganhoei (de culture fort ancienne avec les écoles dérivant de Tchou-hi et de Wang Yang-ming), la province de Nankin (du nom de la capitale du Sud, correspondant à peu près au Kiangsou actuel, très développée), le Foukien (plus en marge du pays et tourné vers l'extérieur), et surtout la plus petite en même temps que la plus prospère de toutes, le Tchekiang, (fameux pour ses soies). Par comparaison, la province du Koangtong, conquise plus tardivement par les Chinois du Nord, faisait figure assez mesquine; aux examens officiels, elle donnait moins de candidats parfois qu'une seule ville du Nganhoei. Moins cultivé, le peuple y était plus exposé à des accès aveugles de xénophobie.

L'accueil fait aux missionnaires italiens s'en était fortement ressenti ainsi qu'on peut en juger par ce fragment de lettre du Père Ricci en 1584(5): "Nous nous trouvons, le P. Ruggieri et moi, à Sciaochin [Shiuhing], ville à cinq ou six jours [de voyage de Macao] à l'intérieur de la Chine, où n'apparaît jamais personne qui soit connu de nous: je ne parle pas des nôtres d'Italie, mais pas même du Portugal ou de l'Inde. Nous sommes [un objet] de dérision ou d'émerveillement pour ces gens qui n'ont jamais vu d'étrangers. Quand nous passons par les rues, spécialement dans d'autres villes loin de celle où nous habitons, il est nécessaire de le faire à la hâte si nous ne voulons pas voir la route obstruée par la multitude de personnes qui accourent pour nous voir, et ceci est sans exagération. On nous donne mille surnoms, mais le plus ordinaire est

---

(5) BARTOLI, *Degli uomini e di fatti della compagnia de Gesu Memorie istoriche*, l. 5, ch. 15, Turin 1847, p. 271.

celui de "diables étrangers". Malgré cela, les personnages distingués nous honorent beaucoup, et c'est avec une grande politesse qu'ils viennent à notre maison et à notre chapelle".

On voit ici nettement la différence des attitudes; tandis que la populace ne comprend rien et reste hostile, les lettrés, surtout les mandarins venus des autres provinces (ceux que pour faire court nous appelons "la société chinoise"), commencent à être intéressés et même séduits par les nouveaux venus. Ce sera surtout l'œuvre du Père Ricci de poursuivre ce travail de pénétration pacifique.

Ruggieri en effet ne semble s'être jamais bien remis de sa maladie; durant son premier séjour à Shiuhing avec le Père Passio, il se plaignait déjà d'être "très fatigué". Malgré cela, on le vit souvent sur les chemins; entre le 10 septembre 1583 (date de l'installation définitive) et le 20 novembre 1588 (époque où il s'embarqua pour l'Europe), c'est-à-dire durant cinq années et deux mois environ, il fit au moins quatre absences prolongées, au total plus de trente mois. Une première fois, il laissa seul Ricci de la fin de 1583 au mois d'avril 1584 pour se procurer des aumônes à Macao; entre le 13 septembre et la fin d'octobre 1584, il alla chercher le Père Cabral pour que celui-ci se rendît compte par lui-même de la situation. A la suite du rapport de ce dernier, le Père Valignano, de l'Inde où il était resté comme Provincial sans accompagner les ambassadeurs japonais, adjoignit deux Pères portugais à la mission naissante de Chine; l'un d'eux, le Père Edouard de Sande, entra presque dès son arrivée (août 1585) à Shiuhing pour y prendre désormais la direction de l'entreprise, ainsi détachée du Recteur du collège de Macao(6). Le Préfet 知府 Wang P'an, promu sur place au degré de 嶺西按察司副使 (dans nos documents, linsitao), ainsi que son successeur à la charge de Préfet, étaient tous deux originaires de *Shanyin* 山陰, une des divisions de *Chaohing*

(6) D'ELIA, *Primordi*, p. 31 note 2. — A la mort de Ricci, il y aura eu en tout vingt-cinq jésuites en Chine dont treize prêtres, neuf italiens, neuf portugais, un espagnol, le reste macaïstes; ainsi le P. Valignano veillera-t-il à empêcher tout esprit de nationalisme dans la mission.

紹興 au Tchekiang; ils insistèrent afin que les Pères ouvrissent une seconde résidence dans cette région spécialisée pour le recrutement des secrétaires de yamen(7). Rien ne pouvait sourire davantage aux missionnaires qui désiraient s'établir, comme ils disaient, "sur deux pieds" et Ruggieri fut donc désigné pour s'y rendre avec le second des Jésuites envoyés par Valignano, le Frère d'Almeida; à la foire de Canton (20 octobre 1585), tous deux se rencontrèrent et, avec l'aide d'un frère de Wang P'an, ils s'acheminèrent par le Nord de la province, jusque dans cette région souvent appelée "le paradis de la Chine". Leurs premiers succès y furent grands et, le jour de Pâques (6 avril), le vieux père de Wang P'an fut baptisé, mais les lettrés de Chaohing (très réputés aussi bien pour leur science juridique que pour leur habileté étudiée) les firent retourner dans le Sud (vers juin 1586), "ni l'un ni l'autre des Pères ne savaient assez le chinois, et leur interprète vieux et incapable n'était pas à la hauteur de la situation"(8). Entre temps, les événements ont démontré aux Pères de Sande et Ricci que leur situation à Shiuhing dépend trop uniquement du bon vouloir d'un mandarin; aussi accueille-t-on avec empressement la suggestion de repartir vers le Nord, en pérégrination à une pagode fameuse du Honan, Ruggieri s'y rend donc par Canton et Shiuchow, mais s'arrête à Kweiling capitale du Koangsi et de là va s'abriter durant quatre mois dans le village de *Pe-choei* 白水 à la bordure méridionale du Hounan; très vite, l'entreprise est jugée sans issue et il est rappelé, il reparaît à Shiuhing le 27 juillet 1587(9). Les mois qui suivent sont agités par de regrettables incidents, causés partiellement par les nouveaux chrétiens eux-mêmes, si bien que de Sande

(7) *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, t. 14, 1924, p. 28-36 (description de Chaohing par M. H. MASPERO).

(8) D'ELIA, *Primordi*, p. 30 note 1 corrigeant et complétant *Missionnaires*, p. 256-258, 262-263. Sur la route, ils distribuèrent des catéchismes, par exemple à "Goulin", presque à la limite du Kiangsi et du Tchekiang (JARRIC, t. 2, p. 654).

(9) D'ELIA, *Primordi*, p. 31 note 1 rectifiant *Missionnaires*, p. 265 et les sources citées. Ruggieri y fit des baptêmes.

est d'abord obligé de regagner Macao, bientôt Ruggieri étant allé le rechercher ne peut pas en revenir (janvier 1588) et il est envoyé par le Père Valignano à Rome pour y organiser une ambassade pontificale (20 novembre 1588) (10).

Ainsi donc, tout le poids de la résidence de Shiuhing, et, par suite, de l'entreprise en Chine, a reposé sur les épaules du Père Ricci. La légende, même chez les Européens d'aujourd'hui, s'est emparé de ses faits et gestes au point que, dans les boutiques de curios de Shanghai, certain petit poussah, du type bien connu des "magots" obèses, en marble blanc, assis sur une sorte de sofa ou canapé minuscule, est désigné parfois comme le génie tutélaire des horlogers et des aubergistes, Li Ma-teou, Matthieu Li, autrement dit Ricci lui-même(11). Il est inutile de dire que cette identification n'a point plus de valeur que la signature chinoise de Lang Che-ning, Frère Castiglione, sur des peintures de la dynastie Ming ou des objets remontant au Père Schall! Tout aussi erroné est le récit romancé dans lequel Ricci est représenté comme une sorte de colporteur déballant sa marchandise devant les yeux étonnés d'un peuple à demi-sauvage(12) ou se frayant "au moyen de l'horloge et de la lunette astronomique" un chemin jusqu'au trône de l'empereur Wan-li(13).

En fait, Ricci dépend beaucoup de ceux qui l'ont précédé. Avant lui, et avant Ruggieri lui-même, les Portugais avaient introduit quelques objets de l'Occident,—pas beaucoup—,citons en premier lieu le velours(14), les lunet-

---

(10) *Missionnaires*, p. 270-275.

(11) *Atti*, p. 166 donne la reproduction d'un de ces Bouddhas, haut de 9,5 cm sur un canapé long de 24 cm, haut de 16 et large de 10. — PFISTER, p. 29-30.

(12) PINOT, p. 21-22.

(13) FÜLÖP-MULLER, *The power and the secret of the Jesuits*, 1930, p. 241.

(14) Sur cette introduction du velours en Chine, les écrivains spéciaux qui en ont traité ignorent des textes très clairs (p. ex. *Chinese Textiles, The Metropolitan Museum of Art*, New York, 1934, p. 20). TRIGAULT, p. 149, dit expressément que les Chinois ignoraient alors le procédé de fabrication; Ricci, en 1592, dit qu'ils l'ont

tes[15], le tabac[16] ; mais la Chine se montra toujours moins réceptrice que le Japon vis-à-vis de l'Occident et les foires de Canton consistèrent surtout à échanger l'argent venu d'ailleurs contre les marchandises précieuses (soie, porcelaine, musc) qu'on transportait ensuite au Japon ou en Europe. Le premier soin du Père Ruggieri fut de ne pas être confondu avec ces "marchands de Malacca", comme le disaient des Portugais les Chinois dont les connaissances géographiques s'étaient énormément rétrécies depuis la fin de la dynastie mongole des Yuan. Pour donner une idée plus exacte de la civilisation européenne à ses amis mandarins, il commença par demander "un volume d'images des mystères de la vie du Christ Notre-Seigneur et de quelques histoires de l'Ancien Testament, avec des descriptions de pays chrétiens..., des livres adaptés et spécialement une grande Bible bien illustrée"[17]. La tradition des bibliothèques était déjà ancienne dans les missions de la compagnie de Jésus: Saint François Xavier, quittant le Portugal en 1541, avait reçu de Jean III pour cent cruzados de livres; nous n'en connaissons que le Bréviaire, l'ouvrage de Marcus Marulus sur "la manière religieuse de vivre", une Bible très richement illustrée et

---

apprise et donne ce fait comme une preuve de leur génie (R, II, p. 98). On pourrait glaner beaucoup d'indications sur ce sujet: R, I, p. 9; COLIN, I, p. 301, 318, ... Le mouchoir offert à la femme de Wang P'an devait être en dentelle. On parle aussi d'habits "ondés" offerts par Ricci.

(15) Dans la littérature chinoise, ce genre de lunettes est dit venir "de Malacca", ce qui était la provenance supposée des Portugais au début de leurs relations avec les Chinois (CHIU KAIMING, *The Introduction of Spectacles in China, Harvard Journal of Asiatic Studies*, t. 1, 1936, p. 193).

(16) D'après un auteur de la fin des Ming et du début des Tsing, la plantation du tabac aurait commencé dans le Foukien, puis le Koangtong; ce seraient les Portugais qui en auraient été les introducteurs (LAUFER, *Tobacco and its use in Asia*, Field Museum of Natural History, Chicago, 1924, p. 3). Il semble que certains Chinois en attribuent l'introduction à Ricci lui-même (WIEGER, *Chine*, p. 542-543).

(17) Lettre de Ruggieri, 8 novembre 1580: R, II, p. 398.-*Missionnaires*, p. 13-14, 27.

la Glose ordinaire bien reliée sur l'Ecriture; pour la Chine, il avait emprunté la Somme de doctrine (ou peut-être un résumé de médecine) de Constantino Ponce de la Fuente[18]. Un de ses successeurs au Japon, Nunhez Barreto, avait emporté une grande Bible, plusieurs petites Bibles, des commentaires de l'Ecriture Sainte, les œuvres de Platon, l'Éthique d'Aristote, la Philosophie de Titelman, la Somme théologique de Saint Thomas, la Somme contre les Gentils, la Summa Silvestrina, des œuvres des Pères de l'Église (S. Augustin, S. Bernard, S. Cyprien, S. Augustin), une géographie de Ptolémée, une Histoire ecclésiastique[19].

Avec le temps, les Jésuites apprécièrent de plus en plus l'importance de l'imprimerie et des bibliothèques pour l'apostolat auprès des peuples cultivés. Ainsi, un contemporain du Père Ricci, le P. Monserrate, missionnaire chez le Grand Mogol, en écrivant ses Commentaires (1589-1590), montre qu'il a consulté Josèphe, Ptolémée, Saint Jérôme, Diodore de Sicile, Aeneas Sylvius, Paul Jove, et, parmi les auteurs anciens, Strabon, Pline, Trogus Pompeius, Apollodore, Solinus, Lucain; très particulièrement, il a dépouillé les historiens pour l'Inde ancienne, Vincent de Beauvais, Saint Antonin de Florence, Pie II, Marc Antoine Cocceius Sabellicus, Raphael Volterra, Paul Jove, Jean de Barros, Pierre Mexia, Fulgosus, Platina, Palmieri, Cambini, le voyage de Clavijo, ... [20]. Même des postes de mission qui n'ont pas besoin d'un tel déploiement de connaissances profanes prennent soin de posséder une série de livres de théologie et de spiritualité: les Hollandais trouveront à la résidence de Malacca lors de la capture de la ville (1640) "460 livres en latin sur la théologie et 85 sur le Droit, environ 200 livres en portugais sur la théologie"[21].

(18) SCHURHAMMER, *Die Trinitätspredigt Mag. Gaspars in der Synagoge von Ormuz* (1549), *Archivum Historicum Societatis Jesu*, t. 2, 1933, p. 286-287.

(19) ib., p. 287.

(20) MACLAGAN, p. 154, 190.

(21) P. A. LEUPE, *The Siege and Capture of Malacca from the Portuguese* 1640-1647 (*Journal of the Malayan Branch of the Royal Asiatic Society*, vol. 14, 1936, p. 83).

C'est dans ce sens plus religieux que Ruggieri cherche avant tout à s'approvisionner, mais en y joignant des images qu'il puisse montrer aux mandarins, par exemple "des étoffes pour garnir les chambres avec des figures du Nouveau et de l'Ancien Testaments" (12 novembre 1581)[22]. Déjà on possède quelques caisses de livres, en particulier de gros tomes de Droit canon, à exposer dans la résidence de Shiuhing[23] dont une chambre en est tapissée. Ricci ne manquera pas de développer cet embryon de Bibliothèque qui, sous le P. Schall, comptera plus de 5000 volumes et aujourd'hui encore possède à peu près autant d'ouvrages[24], mais jusqu'à la fin de sa vie, il se plaindra d'être insuffisamment approvisionné (12 mai 1605)[25].

Parallèlement à ces exhibitions de livres, Ruggieri et Ricci multiplièrent tableaux et images de Notre-Dame et

---

(22) R, II, p. 404. — Le P. Aquaviva en avait donné une au Grand Mogol (R, II, p. 6). De son côté, le P. Sanchez apporte des Philippines "des livres, des chapelets et des images" (COLIN, I, p. 281 note 1).

(23) *Missionnaires*, p. 232. — R, I, p. 133-134, 179-180. — La présence de livres de Droit canon est mentionnée par TRIGAULT, p. 172.

(24) Un bref inventaire de cette Bibliothèque a été donné dans le *Bulletin catholique de Pékin*, t. 3, 1916, p. 47-50, et il y en a une description très sommaire avec photographies par le P. LAURES, *Die Büchrei der älteren Jesuitenmission im Peit'ang zu Peking* (*Die Katholischen Missionen*, t. 65. 1937, p. 76-77, 97-102,...). Dans la traduction anglaise de *Apport* (*Ricci's Scientific Contribution to China*, 1935, p. 94-98), on peut voir un exemple de l'usage que nous en faisons.

(25) R, II, p. 60: le 20 octobre 1585, il se plaint de ne pas avoir de livre pour construire un globe céleste; le 24 novembre, il dit n'avoir qu'un ouvrage de Clavius et un autre de Piccolomini (R, II, p. 72). Il ne cesse d'en demander à ses correspondants (D'ELIA, *Primordi*, p. 36) et il espère, vainement, que Ruggieri lui en enverra d'Europe (R, II, p. 217). Le 12 novembre 1592, il se plaint que les livres ne soient pas arrivés (R, II, p. 95; cf. p. 284-285). Faute de livres, il est obligé de recourir surtout à ses souvenirs de mémoire pour écrire de mémoire (6 mars 1608: R, II, p. 336). — Cf. encore R, I, p. 200, 348, 364-365; II, p. 241-242, 247, 260, 282, 343, 354, 388.

du Sauveur du monde[26]; les lettrés et les mandarins convoitaient vivement ces productions d'art européen, et le père de Wang P'an, à Shaohing, ayant placé dans un oratoire domestique la belle image que son fils avait reçue des Pères, s'y rendait tous les jours pour s'agenouiller et réciter le chapelet[27].

Les applications mécaniques ou physiques ne vinrent qu'en troisième lieu, et encore ce furent les prismes en verre de Venise qui, grâce aux couleurs dont s'irisaient les objets vus au travers, eurent le plus de réputation, "pierres précieuses sans prix" disait-on d'eux[28]. La première idée d'une horloge semble être venue des amis chinois de Ruggieri qui lui dirent "que rien ne pourrait plaire davantage à l'Empereur"[29] et, après qu'il eut apporté celle offerte en don par le Provincial de l'Inde (7 août 1583), commença une vogue qui ne s'est plus jamais démentie du vivant de Ricci et après sa mort[30].

Pour les sphères et pour les cadrans solaires, ce ne fut point non plus Ricci qui en eut l'initiative; Ruggieri, accompagné du Père Pasio, en montrait déjà des specimens à Shiuhing à la fin de 1582[31] et le Père Valignano recommanda soigneusement de se servir de ces attractions

---

(26) Sur tout ceci, on trouvera des détails dans *L'Art chrétien en Chine du temps du Père Matthieu Ricci* (*Revue d'histoire des missions*, t. 12, 1935, p. 200-229).

(27) Sur le baptême du père de Wang P'an, D'ELIA, *Primordi*, p. 33-34.

(28) R, I, p. 115, 127; COLIN, I, p. 318; II, p. 521.

(29) Lettre du 12 novembre 1581: R, II, p. 404.

(30) Sur ces horloges, il y aurait beaucoup de références à glaner; il y en avait dont les contrepoids étaient visibles à l'extérieur, d'autres à ressorts non visibles et, par suite, plus appréciées, et aussi des montres à suspendre au cou (v. g. R, I, p. 136). Hernando de Guzman, horloger, fut envoyé à Manille pour régler celles que donnait Philippe II (3 juin 1580) (PASTELLS, t. 2, p. 60, 62).

(31) COLIN, I, p. 320.

ainsi que de la mappemonde[32].

Ces droits de priorité une fois assurés aux devanciers du Père Ricci, il faut reconnaître que celui-ci tira merveilleusement parti de tous ces objets, "s'appliquant à des bagatelles (cosette) en laissant les grandes choses aux autres", comme il dit modestement[33]. Tout en adaptant en chinois la Mappemonde terrestre d'Ortelius[34], il acheva une horloge dont les poids étaient visibles[35] et, avec Ruggieri, il écrivit à ses correspondants pour obtenir d'autres machines marquant l'heure[36].

Tout cela n'était rien, ou presque rien aux yeux des mandarins, en comparaison de son application à étudier les livres chinois dont sa chambre était garnie[37]; ainsi, plus sûrement que par n'importe quelle exhibition des triomphes de la civilisation européenne, était-il sûr de s'attirer les sympathies, et même l'admiration, des visiteurs. Ce qu'ils pouvaient soupçonner aussi de l'ordre nouveau suivant lequel il constituait le premier Vocabulaire européen-chinois devait leur paraître au moins curieux, sinon admirable; le manuscrit vient d'en être retrouvé en 189 feuillets, sur trois colonnes (mots portugais, phonétisation italienne, caractères, seules les trois premières pages contenaient une quatrième colonne pour les mots italiens) et il se clôt par la dévote invocation: "Gloire à Dieu et la Vierge Mère, aux

---

(32) *Missionnaires*, p. 251 et suiv. — Il est peut-être bon de rappeler qu'au Japon, probablement après le retour des ambassadeurs de Rome, on exécuta une magnifique mappemonde en paravent (BOXER, *Portuguese influence in Japanese screens from 1590 to 1614*, *The Connoisseur* 1936, p. 2 et 5 du tiré à part: Namban byobu).

(33) *Apport*, p. 36. — R, II, p. 60 (20 octobre 1585).

(34) *Missionnaires*, p. 222-235. — HUNG, p. 8-9.

(35) R, I, p. 174.

(36) Le Père Général lui même en envoya (R, I, p. 136): trois à suspendre au cou, à roues très fines et une plus grande, sonnant même les quarts d'heure avec trois clochettes, à mettre sur une table.

(37) Avant le 21 octobre 1584, Ricci reçut de Pékin dix livres d'histoire (*Nuovi avvisi*, p. 174). Il lut dans des livres d'histoire qu'en Europe se trouve de l'eau bénite dont on se sert pour calmer les tempêtes!

saints Gervais et Protais. Amen. Jesus"[38]. On ne pouvait faire mieux à une époque où les Chinois eux-mêmes ne s'intéressaient pas encore aux problèmes fondamentaux de l'analyse linguistique et philologique[39].

Sans doute, quelques esprits plus avertis, par les questions même que posait Ricci, se rendirent-ils compte de l'examen critique auquel il soumettait toutes les informations reçues sur la Chine. Cinquante ans plus tard, un explorateur aujourd'hui fameux, *Siu Hia-k'eue* n'en agira pas autrement quand il rompra nettement avec la méthode prévalente chez les lettrés qui abusaient des clichés poétiques, et les compte-rendus de ses longs voyages à travers la Chine ressembleront à des carnets de topographes modernes[40]. Ricci le devance quand il rédige ses mémoires sur l'empire chinois[41] et il ne ressemble pas non plus à beaucoup de missionnaires ses successeurs qui, pour l'agrément de leurs lecteurs, multiplieront les descriptions pittoresques; ainsi les lettres que le Père de Prémare enverra au Père de la Chaise à la fin du XVIIe siècle révéleront Canton, une ville bizarre, avec des rues étroites où fourmille tout un peuple: portefaix qui vont pieds nus et qui se coiffent d'un curieux chapeau de paille les protégeant aussi bien de la pluie que du soleil; au lieu de carrosses, des chaises curieuses que six ou huit hommes portent sur leurs épaules; "des rues entières où l'on ne voit aucune fenêtre et où tout est en boutiques, pauvres pour la plupart et souvent fermées de simples claies de bambous en guise de portes", cortèges imposants de cent personnes et plus avec les insignes des grades des man-

(38) D'ELIA, *Domma*, p. 43; *Primordi*, p. 25 note 2: ce n'était pas un dictionnaire disposé par ordre des sons chinois, mais par celui des mots portugais, commençant par "abitar" et finissant par "zunir".

(39) KARLGREN *Philology and ancient China* (Oslo, 1926, p. 63-64) ferait presque un reproche aux premiers Jésuites de n'avoir point eu d'ambitions plus relevées.

(40) V. K. TING, *On Hsü Hsia-k'o* 徐霞客 (1586-1641), *The New China Review*, t. 3, 1927, p. 325-337.

(41) *Missionnaires*, p. 206-207.

darins(42). Ce n'est point de ces impressions extérieures que Ricci se contente; confronté avec ce monde étranger qui, de toute part, l'entoure, il l'interroge curieusement et, peu à peu, par étapes, cet Extrême-Orient, fermé, isolé depuis des siècles de l'Europe derrière l'infranchissable barrière de ses montagnes et de l'Islam, se révèle beaucoup plus apparenté à nous qu'il semblait tout d'abord. On peut suivre chez Ricci, à l'aide de documents datés, les progrès de cette "Connaissance de l'Est"; après les chapitres de la vie de Saint François Xavier basés principalement sur l'analyse de documents chinois, il y a la longue consultation pour l'espagnol Roman dans laquelle il ne dira que "ce qu'il a vu par lui-même ou appris de personnes autorisées" (13 septembre 1584) (43), puis un abrégé fort vivant de l'empire chinois (24 novembre 1585) (44), et surtout les éléments d'un Dialogue qui sera imprimé en latin à Macao en 1590(45). Si Marco Polo a été le premier découvreur européen de la Chine, Ricci peut en être dit avec toute justice le second(46). "Les Portugais affirment qu'il n'y a jamais eu de guerre, de famine ou

---

(42) Cette lettre du P. de Prémare est datée du 17 février 1699; elle se trouve au début de toutes les éditions des *Lettres édifiantes et curieuses*.

(43) R, II, p. 36-49. Un premier mémoire fut probablement envoyé à Roman vers le 30 mai 1584 (R, II, p. 422; COLIN, t. 2, p. 520).

(44) R, II, p. 68-70.

(45) Ce dialogue, imprimé à Macao en 1590 (après l'expulsion des Pères de Shiuhing), n'a guère été signalé, à notre connaissance, par les bibliographes; nous ne le connaissons d'ailleurs que par la traduction anglaise de HAKLUYT, t. 4. il semble faire partie d'une série, car on y mentionne un "troisième" dialogue; parmi les interlocuteurs, sont censés se trouver deux des ambassadeurs japonais et Michel (sans doute le Père Ruggieri). Ce serait donc une collection d'opuscules latins, pour l'instruction de ces nouveaux chrétiens, dont le récit du voyage en Europe, publié par le Père de Sande, est une curiosité bien connue (STREIT, t. 4, p. 464, n° 1718: approuvé par Mgr de Saa, Nones de septembre 1589) ; on a moins remarqué une Grammaire imprimée dès 1588, évidemment avec les caractères que le Père Valignano apportait pour l'imprimerie qu'il voulait organiser au Japon.

(46) *Atti*, p. 9-10.

de peste; cela doit être considéré plutôt comme une opinion commune que la vérité......Bien qu'on raconte couramment que beaucoup de sciences libérales, et spécialement la philosophie naturelle et morale, sont étudiées en Chine, et qu'il s'y trouve des universités, c'est un on-dit plus qu'une réalité; les belles-lettres surtout y sont cultivées"(47).

On voit le genre. Ce que prise surtout Ricci, ce sont les renseignements précis, comme la carte abrégée de Chine qu'il envoie en Europe(48) ou la collection de cartes montées sur un paravent que le Père Ruggieri emportera pour le roi d'Espagne et le pape Sixte Quint(49); "Au Canton et dans le Koangsi, note-t-il(50) et ce trait montre ses goûts d'observateur, beaucoup d'habitants ont deux ongles au petit doigt de pied, comme les Cochinchinois, et leurs voisins avaient autrefois six doigts de pied". Sans être botaniste de profession, il s'informe sur la rhubarbe(51). Méthodiquement, il constitue les archives de la mission avec lesquelles lui-même et ses successeurs pourront en écrire l'histoire(52). Ainsi l'étude scientifique de l'empire chinois date vraiment de lui; sa petite dissertation sur le nom de la Chine, attribuée habituellement au Père Martini, peut être considérée comme le début de la sinologie historique(53). Ce que l'on admirera peut-être le plus, c'est la discrétion avec laquelle, à une époque où l'on ne se contentait pas de faire confiance à la Bible mais on admettait sans preuve que l'Ancien Testament offrait un cadre général pour mettre en valeur

(47) HAKLUYT, t. 4, p. 212, 219.

(48) Cette carte fut envoyée (*Atti*, p. 87 note 1 avec les références); elle est reproduite par COLIN, II, p. 448-449 ressemblant beaucoup au *Kou kin yu ti t'ou* (COURANT, I, n. 1927, préfaces de 1638 et 1643).

(49) B., l. I, ch. 90, p. 150.

(50) R, I, p. 66.

(51) JARRIC, II, p. 506.

(52) Il y a des allusions à ces archives dans R, I, p. 152 et TRIGAULT, p. 193. Celles de Pékin furent détruites, au moins partiellement, durant l'été 1611.

(53) B. LAUFER, *The name China*, *T'oung Pao*, 1912, p. 719-726; PELLIOT, *L'origine du nom de Chine*, ib., p. 727-742; AUROUSSEAU, compte-rendu dans *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 13, 1913, p. 33-36.

l'histoire de tous les peuples[54], il s'est gardé des rapprochements hâtifs des "figuristes" au XVIIIe siècle[55].

Ce n'étaient point d'ailleurs les historiens chinois qui pouvaient lui donner sur ces points une leçon; *Leang K'i-tch'ao* 梁起超 l'a bien montré, ceux-ci ne prêtaient attention qu'aux dynasties et non à l'Etat ou au peuple; les individus seuls les intéressaient et non les collectivités, les traditions du passé et non les réalités du présent, les faits bruts ou la chronologie et non la philosophie de l'histoire. Trop souvent, ils se bornaient à copier des modèles sans originalité et leurs compilations étaient amassées sans choix critique. Tout au plus, peut-on citer à cette époque quelques individus qui, comme *Hou In-lin* 胡應麟 (1551-1618) gardaient assez d'indépendance pour déceler les corruptions des textes anciens[56]. Par contre, au Collège Romain, dans les cours d'apologétique dirigées contre les Centuriateurs de Magdebourg, près de Baronius le Père de l'histoire ecclésiastique, Ricci avait appris à négliger les florilèges, les chaînes, les sommes, les Commentaires, pour recourir directement aux sources, à la Bible, aux écrits des Pères; et les attaques des protestants contre certains des traditions les plus chères,—par exemple, celle de la sainte maison de Lorette—, lui avaient inspiré le goût de la critique historique. Tout cet acquît ne pouvait manquer de transparaître dans ses conversations avec les lettrés chinois.

Ces entretiens familiers eux-mêmes posaient des problèmes inédits dont la solution n'a vraiment été apportée pour l'ensemble du peuple de la Chine que par la Renaissance littéraire de 1917. En effet, il ne s'agissait pas seulement de traduire aussi exactement que possible les idées essentielles de la doctrine chrétienne; celles-ci devinrent suffisamment accessibles à tous grâce aux "Com-

---

(54) RYAN, *The historical scholarship of S. Bellarmine*, 1936.

(55) *Sagesse*, p. 150-152.

(56) HUMMEL, p. XXVI. — ROSTHORN, *Die Anfänge der chinesischen Geschichtseibung* (Akademie der Wissenschaft in Wien, Philosophisch-historische Klasse, 193 Band, 3 Abhandlung, 1920, p. 20-28). — HUNG, *Hu In-ling* (The Chinese Social and Political Science Review, t. 15, 1937, p. 49).

mandements de Dieu", imprimés en chinois avant la fin de 1583[57] et au "Catéchisme" réédité dès avant le 24 novembre 1585[58]. Plus tard, on sollicita Ricci de faire passer en chinois "la parole même de Dieu", c'est-à-dire le texte de la Bible; il n'en eut ni le temps ni la possibilité[59]. A ce problème de traduction qui était commun à tous les peuples, de quelque niveau de civilisation qu'ils étaient, se surajoutait en Chine la difficulté très spéciale qu'impliquait alors la coexistence de la langue écrite ou *wen-li* avec la langue parlée ou *pei-hoa;* c'était plutôt avec cette dernière, tolérée pour les productions jugées inférieures de la littérature (comme les romans et les pièces de théâtre), qu'il fallait parvenir à communiquer les idées de l'Europe: autrefois, lors de l'introduction du Bouddhisme, les prédicateurs venus de l'Inde l'avaient tenté avec un certain succès et le grand maître de la philosophie sous les Song, Tchou-hi, est loué d'avoir su rédiger ses explications sur les auteurs classiques en un style qui, sans être absolument la langue vulgaire, s'en rapproche beaucoup.

Ainsi, dès 1585, Ricci expliqua brièvement et clairement à ses amis lettrés toute la doctrine chrétienne[60]: existence de Dieu, ses attributs, obligation d'adorer Dieu pour recevoir ensuite l'éternelle récompense et éviter l'enfer, idolâtrie, Adam et Eve, péché originel, Incarnation du Verbe dans le sein virginal de Marie, miracles de Jésus, sa Passion et sa Mort sur la Croix, sa descente dans les limbes, sa Résurrection, son Ascension, l'envoi des apôtres pour prêcher l'Evangile dans le monde entier. De ce dernier point, Ricci prenait occasion pour expliquer pourquoi il était venu, comme successeur et imitateur des Apôtres, dans cette Chine qui, isolée du reste du monde, n'avait point jusqu'alors reçu l'Evangile. Comme on le voit, le Jésuite italien, s'il mentionnait avec hésitation la venue de Saint

(57) D'ELLA, *Domma*, p. 41-42.

(58) D'ELIA, *Domma*, p. 38-40: la première édition fut achevée d'imprimer entre le 25 et le 29 novembre 1584.

(59) BROOMHALL, *The Bible in China*, 1934, p. 4, 40-41; GARNIER, *Chinese Versions of the Bible*, 1934.

(60) D'ELIA, *Domma*, p. 44-45.

Thomas en Extrême-Orient, ignorait encore la diffusion du nestorianisme sous les T'ang et ne soupçonnait pas les missions des Ordres mendiants aux temps mongols; sur ce sujet, les Franciscains du milieu du XVIIe siècle n'en sauront pas davantage[61].

Avec l'essentiel du dogme et de l'enseignement moral de l'Eglise catholique, il convenait de donner aux néophytes quelques notions sur les sacrements, le Baptême spécialement offert à tous comme "l'eau sainte qui remet les péchés passés". Ce qui est peut-être le plus significatif, c'est le ton sur lequel Ricci propose la révélation chrétienne; bien loin de traiter de haut ses auditeurs cultivés, comme un maître aux yeux de qui tous les autres ne sont que des écoliers ignorants, il se présente en admirateur sincère de la Chine: ses entretiens avec les grands mandarins lui sont utiles parce qu'il y apprend tant de belles choses! Que si, par ailleurs, il doit, en vertu de son ministère, expliquer à ces savants qu'il existe des choses dont ils auraient dû avoir eu connaissance et qu'ils ont ignorées, c'est-à-dire le vrai Dieu et sa religion, il en explique, et pour ainsi dire en excuse, cette ignorance regrettable par le fait que leur grand empire est si éloigné de son royaume! Ainsi douceur, politesse, bonne grâce, respect, estime, sympathie, toutes ces vertus indispensables pour convertir des peuples d'ancienne culture tels que les Chinois, resplendissent en ces conversations du Père Ricci.

Chemin faisant, il est bien obligé de trouver dans la langue chinoise les expressions les plus propres à traduire les idées chrétiennes et occidentales; c'est pourquoi, sans majorer indûment le rôle direct que son initiative a pu exercer sur l'adoption toute moderne du *pe-hoa* 白話 pour le style littéraire, devons-nous le reconnaître comme ayant indirectement contribué à provoquer cette étape décisive de l'évolution chinoise; c'est ce qui ressortira davantage de la suite de sa Biographie, et ce qui serait amplement confirmé par toute l'histoire des rapports de la Sagesse chinoise

(61) VAN DEN WYNGAERT, p. 240; *Archivum Historicum Societatis Jesu*, t. 1, p. 291-302 (relation du P. Antonio de Santa Maria, 1662-1664).

avec la Philosophie chrétienne durant les trois cent cinquante dernières années(62).

Pour le moment, qu'il nous suffise d'enregistrer les premières réactions de son auditoire d'après les lettres qui nous sont parvenues du Père Ricci et de ses compagnons. Ce qui ressort surtout de cette correspondance, c'est la situation malgré tout très diminuée où les place leur assimilation aux bonzes du bouddhisme; nous y avons insisté ailleurs, il est inutile d'y revenir(63). Ensuite, on voit que le Père Ricci s'est acquis une réputation exorbitante de magicien par ses inventions scientifiques: mappemondes, "pierres précieuses sans prix", horloges, cadrans solaires, globes terrestres et célestes, ...(64). Mais s'il captive l'attention des plus distingués de ses auditeurs, c'est plus encore par ces entretiens où transparaît toute la culture apportée d'Occident. Une lettre récemment découverte nous le peint pour ainsi dire naïvement(65); elle est écrite le 29 octobre 1586 à son ancien Recteur du Collège Romain, le Père Maselli, après que l'échec de la tentative du Père Ruggieri au Tchekiang a montré les difficultés de l'entreprise.

"L'année passée [1585] le Père Michel [Ruggieri] est allé avec un autre compagnon [le Frère d'Almeida] essayer de faire une résidence dans une place située à deux mois d'ici [Chaohing] et, n'ayant pas réussi à s'y fixer, il s'en est retourné ici cette année; nous voici maintenant réunis à trois [Ricci, Ruggieri et de Sande, le Frère d'Almeida ayant dû rentrer à Macao]. Il nous a raconté comment cette région est aussi fertile que l'Europe, les villes plus florissantes et les gens mieux disposés que ceux du Koangtong. En ce moment nous sommes ici à attendre la première occasion, qui ne tardera pas, pour nous y rendre à notre tour nous deux autres [Ricci et de Sande] afin de renouveler l'essai, et nous espérons que cette seconde fois nous y resterons [cet espoir sera cruellemnt déçu].

(62) *Sagesse*, surtout depuis la page 101.
(63) *Missionnaires*, p. 252.
(64) *Apport*, p. 39; *Missionnaires*, p. 211-212.
(65) D'ELIA, *Primordi*, p. 29-37.

Je suis resté ici avec un autre Père Portugais [de Sande] et je me suis adonné très méthodiquement à la langue et aux caractères de ce pays. Je ne me repens pas de l'effort et je ne rougis pas du résultat; actuellement je ne me sers plus que peu ou pas d'interprète.

Nous avons augmenté notre troupeau [de chrétiens] et nous serons bientôt près de quarante; et tous ceux qui ont de l'expérience disent que ce n'est pas peu.

Beaucoup viennent nous interroger sur les choses de notre foi. Entre autres personnages notables, cette année vinrent trois mandarins ou magistrats des plus importants qu'il y a en cette région.

L'un d'eux fut le *Pou-tcheng-se*(66) 布政司 [Trésorier provincial] de Canton, qui est dans cette ville le premier personnage de toute la Province [le Viceroi ne résidait pas à Canton]. Il nous avait demandé par lettre notre "Doctrine de l'Ouest", ainsi désignée par eux [le Catéchisme dont deux éditions avaient déjà été imprimées]. Par la suite, quand il est venu ici, nous sommes allés lui rendre visite et il nous a traités avec beaucoup de courtoisie, en nous faisant asseoir avec lui et boire [du thé]. Depuis lors, au milieu de la nuit, — je ne sais si c'est en secret par crainte des Juifs [allusion à Nicodème de l'Evangile] — il est venu chez nous et il s'y est arrêté une heure ou deux pour parler des choses de notre Foi.

L'autre [mandarin] a été plus religieux. C'est celui qui a l'office de *Linsitao*(67) [intendant militaire de plusieurs districts, Wang P'an, très connu en ces débuts de la mission]; il nous convia en son palais où il vint nous trouver avec tout son entourage. Nous y avons parlé très longuement des choses de Dieu. Son principal but était de savoir le but de notre voyage, et il me semble qu'il nous croyait capables de faire des miracles, car autrement nous n'aurions pu venir ici en trois ans de chemin.

---

(66) R, II, p. 56, 71. Appelé "Teno", il deviendra par la suite Viceroi d'une partie de Nankin (R, I, p. 180-181).

(67) 1671 Exactement 嶺西按察司副使: HUNG, p. 8.

Le troisième [mandarin] fut le *Tsongping* 總兵 qui est comme le Capitaine général de cette province du Koangtong, ayant autorité sur tous les soldats(68). Celui-ci s'est rendu souvent à notre résidence quand il venait en cette ville pour rendre visite au Viceroi. En outre, le Père Michel [Ruggieri] et cet autre Père portugais [de Sande] sont allés à sa maison de Canton [sans doute vers les 18-20 octobre 1585, avant le voyage du Tchekiang]. Il nous a toujours traités avec beaucoup d'égards, et il s'est montré très bien disposé.

Mais jusqu'à présent nous n'avons fait chrétien aucun personnage principal à l'exception du père du mandarin qui est le premier ici après le Viceroi [le vieillard de plus de 70 ans, père de Wang P'an, que le Père Ruggieri avait baptisé à Chaoshing le jour de Pâques].....Nous espérons que, dans ces régions [du Tchekiang] où l'on tient plus grand compte du salut [de l'âme], il y aura un mouvement chez les grands. Mais ce sera seulement au prix de beaucoup de fatigues et de sueurs pour ceux qui s'appliqueront à cette œuvre. Quant à moi, mon Père, j'éprouve le manque de forces que réclame cette entreprise.

Les bonzes sont si vils et si peu considérés en ce pays que, malgré tout l'honneur possible qui nous est rendu, nous sommes jusqu'à présent l'opprobre de tous, et les injures qui nous sont faites sont telles que nous ne pouvons ni les écrire ni les envoyer par lettre. Le jour ou la veille de Noël (24-25 décembre 1585), le secrétaire du Viceroi a fait prendre un interprète que nous avions à la résidence, en l'accusant d'avoir volé trois esclaves et de les avoir envoyés aux Portugais qui demeurent à quatre ou six jours de voyage (Macao). Ce fut la vigile de la fête, et cela dura encore comme matines pendant toute la nuit, où nous restames en grande peur, nous recommandant à Dieu. Ensuite, le matin, j'ai laissé tout seul l'autre Père avec les chrétiens qui étaient venus pour la fête, et je suis allé m'ex-

(68) R, II, p. 50: est-ce celui que nous verrons appeler plus tard "Siutagin" 徐大人 ?

pliquer avec le gouverneur de la ville sur cette imputation calomnieuse. Dieu voulut qu'on retrouvât les esclaves, et nous fumes délivrés de cette calomnie. Mais Dieu permit que quelques mois plus tard mourut ce secrétaire, et peut-être certains pensèrent-ils que Dieu vengeait ainsi cette injustice.

Cette année aussi [sans doute au printemps], le fleuve [Sikiang] s'enfla de telle sorte qu'il entra dans toutes les maisons et inonda tous les champs en jetant beaucoup de demeures par terre et en causant beaucoup de ravages. C'est pourquoi beaucoup de pauvres gens se réfugièrent dans notre maison où, contrairement à leur attente, ils commencèrent à éprouver quelque marque de la charité chrétienne, car, comme ils étaient nombreux, maris, femmes et enfants, nous leur avons abandonné tout le rez-de-chaussée de notre maison, et non seulement nous les avons abrités, mais nous les avons nourris durant tous ces jours-là. Avec le peu d'argent que nous avions, nous leur avons donné ensuite de quoi les aider à reconstruire leurs maisons détruites, ainsi qu'aux chrétiens pauvres: ce fut un motif de grande édification pour toute la cité.

Le Seigneur a voulu encore que le Linsitao (Wang P'an)......qui désirait beaucoup un garçon, en ait obtenu un. Il nous avait demandé de prier beaucoup notre Dieu à cette intention; aussi lui avions-nous donné une image de la Madone et d'autres choses qu'il conservait chez lui avec grand respect; c'est pourquoi le bruit s'est répandu que notre Dieu lui avait donné un fils. Et beaucoup de femmes stériles se rendirent à la maison d'un chrétien (Nicolas) [69] à qui nous avions donné une image de la Madone; elles la vénéraient et demandaient un enfant mâle, puis elles voulaient donner de l'argent, mais le chrétien refusa. Voilà, brièvement, ce qui me vient en pensée de dire à Votre Révérence sur les évènements de cette année. Je me trouve, grâce à Dieu, bien dispos de corps, mais je suis peu content de moi-même et cette entreprise est très grande; c'est pourquoi je désire que Votre Révérence me recommande très

(69) *Missionnaires*, p. 253-254.

particulièrement au Seigneur. Durant ces années, j'ai fabriqué quelques globes, et le dernier fut un globe céleste que m'avait fait demander le Viceroi, mais il n'en comprend pas l'usage. Je suis en train de fabriquer quelque bagatelle de ce genre (cosetta), car autrement ils n'accordent aucun crédit ni à nous ni à nos choses".

Cette longue lettre se termine en rappelant qu'il a demandé des livres et des objets, "plus que jamais nécessaires et utiles ici". On voit donc par quels liens Ricci, malgré sa condition sociale peu honorable, s'attachait l'estime et la confiance de ses amis lettrés; outre les trois mandarins qui sont cités ici et les ambassadeurs de "Cochinchine" (c'est-à-dire d'Annam on du Tonkin) qui aimèrent à s'entretenir avec les missionnaires d'Europe quand leur mission les conduisait à la capitale de Pékin(70), les documents nomment d'autres grands lettrés de la société chinoise que nous retrouverons par la suite et dont les noms pourront être identifiés dès qu'on aura dépouillé les Annales des sous-préfectures de l'époque(71). Il y en a évidemment bien d'autres qui se découvriront peu à peu avec le progrès des recherches historiques.

Tant d'amitiés ne furent point de trop durant les dernières années du séjour du Père Ruggieri en Chine, années malheureuses où les intrigues des bacheliers de Shiuhing s'unirent à la xénophobie et aux agissements de certains néophytes pour rendre la situation des Pères de plus en plus difficile. Plus on avançait, plus il devenait manifeste que Wang P'an, le grand protecteur des missionnaires, était désireux de se décharger d'une trop lourde responsabilité; enfin, malgré ses appréhensions d'être tombé en disgrâce, il fut promu à un poste supérieur dans le

---

(70) R, II, p. 56-57; I, p. 182-B., l. 2, c. 35, p. 72.

(71) *Humanisme*, p. 120 note 19: *Kouo Ts'ing-lien* 郭青螺 plus tard vice-roi du Kweichow (R, I, p. 180-181, 317; HUNG, p. 22-24, 48 notes 128-134): *Kiang Mien-tchong* 姜勉中 (安節), de Nanchang, plus tard pou-tcheng-se au Houkoang (R, I, p. 180-1); "Ciunvalo", originaire du Koang-tong, revu ensuite à Nankin et Lintsing (R, I, p. 353).

bureau du Trésorier du Houkoang et toute la ville s'unit en une manifestation sincère d'attachement pour lui manifester sa reconnaissance(72). Une nouvelle inondation des faubourgs causa des ennuis aux Pères et, après Ruggieri, ce fut de Sande qui dut regagner Macao, laissant Ricci seul à ses obligations d'hôte des visiteurs et de Père des nouveaux chrétiens. Le 31 juillet 1588, le Père Valignano débarquait enfin de Goa, ramenant les ambassadeurs japonais, et son séjour qui dura près de deux ans coïncida avec des épreuves terribles pour la chrétienté naissante(73). Son premier soin fut d'envoyer le Frère d'Almeida comme compagnon à la solitude du Père Ricci; deux jours s'étaient à peine passés dans la joie de s'être retrouvés quand une très fâcheuse nouvelle vint remettre tout en question.

Il y avait, à Canton, un groupe de vieillards ou d'anciens, particulièrement respectés pour "n'avoir jamais accusé quelqu'un en justice, ni en avoir été accusés"; ces "satrapes", comme les nomme d'un terme expressif Ricci, étaient fêtés tous les ans par un banquet aux frais de l'Etat et leur costume spécial disait à tous leur mission "de veiller au bien public sans recherche d'intérêt personnel". Au nombre d'une centaine, ils firent rédiger par un excellent lettré une dénonciation en règle où ils accusaient les missionnaires, entre autres points, d'avoir dépensé quatre ou cinq mille écus pour la construction de la Tour Fleurie de Shiuhing "signe évident, disaient-ils, que l'argent venait des Portugais de Macao désireux de provoquer une sédition parmi le peuple". Suivant la coutume de l'empire chinois où l'opinion publique pouvait ainsi se manifester(74), ils

---

(72) *Missionnaires*, p. 270-272: ce départ de Wang P'an eut lieu au début de 1588.

(73) *Missionnaires*, p. 273. Le 12 juillet, le Franciscain espagnol Martin Ignace de Loyola s'était rembarqué pour le Mexique, après avoir rédigé (le 6 juillet) une protestation contre les autorités et les jésuites portugais (*Philippines*, p. 61-62).

(74) LIN YU-TANG, *A History of the Press and Public Opinion in China*, 1936, p. 59, met bien en lumière ce "contrôle" exercé par les Visiteurs "yeux et oreilles de l'Empereur" 天子之耳目; ce visiteur s'appelait "ciai" (R, II, p. 176).

profitèrent de la venue d'un censeur impérial, particulièrement renommé par son intégrité et sa sévérité, pour lui remettre ce factum rédigé dans le plus pur style de Han Yu. Heureusement, les imputations étaient si fausse qu'il était facile d'en montrer l'inanité, mais il n'en coûta pas moins beaucoup de démarches et d'alarmes pour écarter cette menace redoutable.

Le troisième jour après l'arrivée du Frère d'Almeida, le Père Ricci fut averti secrètement par un employé de la Préfecture de Shiuhing que le Visiteur avait transmis l'accusation au Haitao de Canton qui, suivant la filière administrative, l'avait fait passer au Préfet de Canton; celui-ci l'avait donc envoyée pour enquête aux bureaux du Préfet de Shiuhing qui était remplacé momentanément par un homme tout dévoué aux Pères, le Vice-préfet "Fano". Les amis de Ricci, en particulier le troisième adjoint Yang, lui conseillèrent de céder à la tempête, d'autant plus que les diplômes officiels, ayant été jusque-là délivrés au nom du Père Ruggieri, avaient été emportés par celui-ci à Macao, mais les Pères se décidèrent à tenir bon coûte que coûte: ils se recommandèrent à l'Immaculée Mère de Dieu et d'Almeida promit que les Pères de Macao célèbreraient neuf messes. Bien leur en prit, car, deux jours plus tard, quand ils passèrent à l'audience du Vice-préfet, ce dernier se montra indigné de l'audace des Vieux de Canton qui intervenaient dans les affaires de sa juridiction et il pria Ricci de rédiger un mémoire en réponse pour le lendemain. Ainsi fut fait: "Je suis venu, écrivit le Jésuite, avec mes compagnons de ma patrie [le royaume de Trincico ou T'ien tchou 天竺, nom propre de l'Inde] il y a déjà sept ou huit ans, après avoir parcouru vingt milliers de milles et plus, à la renommée du bon gouvernement de la Chine; n'ayant pas trouvé de facilités à Macao, ni dans d'autres logements sur mer, pour offrir mes sacrifices, j'ai obtenu de prendre gîte à terre ici où je me conduis en pauvre religieux, uniquement occupé à servir Dieu et ne cherchant à nuire à personne, mais observant toutes les lois du royaume".

En cette pénible occasion, on vit bien l'empire naissant que la culture étendue de Ricci commençait à exercer sur

l'élite de la société chinoise. Après un jour, le Préfet, qui ne savait rien de l'affaire, revint de sa courte absence, et le Père, accompagné de d'Almeida, lui rendit visite en lui offrant un prisme de cristal de Venise. Le Préfet, dans sa réponse au Linsitao de Shiuhing, s'apitoya sur le sort de ce religieux qui "comme un oiseau venu de loin" était venu se reposer sur la terre chinoise: pouvait-on le chasser "comme des brins de paille épars sur l'eau?" Contrairement à la procédure du début, on envoya donc la réponse, non au Préfet, mais au Haitao de Canton qui la transmit au Visiteur et celui-ci l'apostilla. Le Linsitao de Shiuhing, avec les autorités de la ville et le Préfet, vint en personne rassurer les Pères sur l'issue favorable de l'affaire, d'où résulta un double effet heureux, le premier, que Ricci désormais obtint des papiers à son nom et le second, que la présence d'Almeida fut tacitement autorisée. Tout ceci se passait avant le 8 septembre. Cette nouvelle alerte montrait combien on devait prendre soin de rendre plus stable le séjour des Pères en Chine et le Père Valignano, encouragé par le succès de son ambassade japonaise, pressa le départ du Père Ruggieri pour Rome. On espérait que, si le Souverain Pontife envoyait des légats à l'empereur, celui-ci accorderait officiellement l'autorisation de prêcher l'évangile en Chine; Ricci fut chargé de rédiger, par avance avec un lettré, la réponse en chinois que le Pape adresserait au monarque[76]. En fait, tous les efforts dans ce sens échoueront et, si Ricci parviendra à se maintenir en Chine, ce sera uniquement grâce au prestige des sciences et de la culture européenne dont il se fera de plus en plus l'introducteur avisé.

---

(75) *Missionnaires*, p. 277-279: texte de la pétition des Anciens; *Lettere*, p. 188-195. Le 8 septembre, d'Almeida pouvait déjà écrire l'heureuse issue de l'épreuve (samedi passé), mais on ne savait pas encore le résultat officiel; celui-ci était connu quand le P. Valignano écrivait de Macao le 22 novembre (*Lettere*, p. 199) et la bienveillance du Préfet était attribuée au don opportunément fait d'un prisme.

(76) *Missionnaires*, p. 275-277. Il n'est pas inutile de remarquer que, par Ruggieri et Sanchez, l'humaniste Possevin sera informé sur la Chine (**Bibliotheca selecta*, 1607, t. I, p. 401: il faudrait que l'empereur les autorisât comme les musulmans).

CHAPITRE SIXIÈME

Du Temple de la Fleur des Saints aux disciples de Bodhidharma

L'accusation des Anciens de Canton avait vivement inquiété le Père Valignano qui avait demandé aux jésuites de Macao un redoublement de prières et de mortifications pour écarter ce danger d'expulsion(1) ; la conclusion favorable de l'enquête ordonnée par le Censeur impérial, tout en consolidant momentanément la position du Père Ricci à Shiuhing, en laissait voir l'extrême précarité, mais, malgré toutes ces incertitudes de l'heure présente, quels n'étaient pas les progrès effectués durant les dix dernières années! En somme, le plan conçu en 1579 s'était réalisé point par point: grâce à l'étude de la langue et des caractères chinois, les Pères avaient gagné l'affection et l'estime de certains mandarins; l'exhibition d'objets curieux d'Occident et les premières manifestations de la culture européenne avaient même fait pressentir à quelques lettrés les profondeurs de l'humanisme chrétien. Sous le couvert de leur protection déclarée, quelques catéchumènes, recrutés parmi les serviteurs de la résidence ou les petites gens de Shiuhing, commençaient donc à mener la vie chrétienne, assistant régulièrement à la messe et écoutant des prédications les dimanches et jours de fête. Sans doute, cette quarantaine de néophytes(2) n'était qu'une minuscule poignée en comparaison des gros chiffres de chrétiens d'ailleurs: pour la seule année 1587, 524 jésuites en Orient, 8000 baptêmes dans l'Inde et 20.000 au Japon! "Ce que l'on écrit de la Chine,

(1) R, I, p. 178: le Père Valignano appliqua dès lors à la mission de Chine le Frère de Petris, venu avec les ambassadeurs japonais, de Rome pour celle du Japon.

(2) *Missionnaires*, p. 253-254. — D'ELIA, *Primordi*, p. 32 (lettre du 25 octobre 1586).

dira-t-on à Rome en 1589 (3), dépasse en espérance ce qui existe en réalité; toutefois, même la réalité, qui n'est qu'un commencement, ne doit pas être considérée comme méprisable: il faut commencer par mûrir lentement ce qui doit devenir plus stable pour progresser ensuite plus rapidement".

D'ailleurs Ricci continuait allègrement la besogne de conversions qui avait été poussée activement depuis la venue du Père Cabral; s'il est vrai que l'échec du Tchekiang avait démontré que le Père Valignano avait raison de modérer la hâte avec laquelle on voulait fonder non seulement deux mais trois postes, la complicité bienveillante des hauts mandarins de Shiuhing continuait à l'engager à accroître le petit groupe des fidèles. "Tenez compte, écrivait alors Ricci (4), que le démon nous traite comme ses adversaires capitaux qui se sont installés dans son propre domaine". Faut-il interpréter ces paroles au sens fort où beaucoup de missionnaires semblent souvent l'entendre en pays païens: le Jésuite italien se heurtait-il, comme aux jours anciens de la Bonne Nouvelle, à une sorte de pouvoir occulte, usurpé, mais établi, qui rappelait tout à fait, par ses résistances et ses manifestations, les convulsions des méchants démons en face de Jésus? La croyance aux esprits tient une place importante dans la mentalité populaire de la Chine, et beaucoup de ses superstitions recouvrent à peu près exactement celles de l'antiquité classique à Rome! Pourtant, un incident de cette époque semble démontrer que Ricci ne croyait pas volontiers à cette hégémonie des forces maléfiques; à ses yeux, la puissance spirituelle, ennemie de tout bien, se bornait plutôt à des suggestions intérieures; elle ne tenait pas captifs les corps avec les âmes: "Un homme, nous est-il dit (5), demeurant de l'autre côté de la rivière (Si-kiang), passait la nuit au milieu des tombes, et, soit à cause de la frayeur, soit parce qu'un démon lui apparut ou sembla lui apparaître, il en resta comme possédé du diable.

(3) *Litterae Societatis Jesu 1586 et 1587*, Rome, 1589, p. 576, 590-591.

(4) R, II, p. 93.

(5) URSIS, p. 20-21.

Les talismans, les images diaboliques et les rites superstitieux des bonzes taoïstes n'y faisaient rien. Le Père finit par être appelé; il ne récita point d'exorcismes, parce qu'il ne lui semblait pas que ce fut une vraie possession, mais il ordonna de brûler tous les charmes, récita quelques oraisons sur le malade, lui attacha au cou son reliquaire et l'exhorta à se faire chrétien s'il guérissait. Le patient revint à la santé, et, avec toute sa famille, se convertit au christianisme: le Père y gagna la réputation de l'avoir délivré du démon".

Ce dernier point doit être ici souligné, car il caractérise ces débuts du christianisme en Chine. A première vue les observateurs sont frappés, dans ce pays, par ce qui leur semble l'absence d'une vie religieuse en profondeur. Que remarque-t-on en effet dans la plupart des familles? Avant tout, des formes variées de superstition, pas de méditation ni de prières, point d'assistance régulière à des offices, mais seulement, à la maison, quelques images du divinités hétéroclites, une sorte d'autel supportant les tablettes des ancêtres, un récipient où s'accumule la cendre des bâtonnets d'encens. En certaines circonstances, surtout lors de la mort d'un membre de la famille, on fait venir les desservants du temple le plus proche, souvent même de plusieurs temples appartenant à des religions différentes. A des époques fixées, l'on va visiter les tombes ancestrales, ou bien l'on se rend à des pélerinages qui sont aussi des lieux de fête ou de marchés.

Au fond, le culte qui paraît prédominer, c'est celui du dieu de la richesse, *Ts'ai-chen* 財神, dieu sans grande personnalité, que le cœur des croyants modèle à sa guise. Sa forme la plus simple, dans les boutiques du pays de Canton, est même impersonnelle: sur un petit autel en bois gravé, devant lequel pend une cassolette, on lit simplement un caractère or sur fond rouge *Chen* 神, le dieu. Mais l'imagination populaire, et les imagiers qui l'alimentent, ne se sont point résignés à cette sobriété éloquente. Le dieu qui répand les trésors a reçu tous les attributs utiles à la satisfac-

tion des désirs dont on attend de lui l'accomplissement[6].

Bien plus, quand on essaie de pénétrer le sens de la décoration dans l'art populaire, on s'aperçoit vite qu'elle est essentiellement symbolique et que ce symbolisme est très simple dans son fonds qui se compose de quelques idées élémentaires. Lorsqu'on a étudié les vases grecs, on a pu écrire un volume sur les vases ornés d'inscriptions amoureuses; et cela prouve que le sentiment de l'amour jouait un grand rôle dans la vie des Grecs. Si on jette les yeux sur toute la flore et toute la faune mystiques qui animent les dentelles de pierre des cathédrales gothiques, on reconnaîtra que ce décor s'inspire essentiellement de croyances religieuses. De même, en passant en revue les porcelaines, les amulettes et les broderies de Chine qui toutes expriment le désir du bonheur, nous pourrons dire que l'esprit chinois est comme hanté par ce désir qui est chez lui le sentiment prédominant. Si le Chinois écrit partout ces vœux, c'est parce qu'il croit à leur efficacité; il pense que la formule de la bénédiction, de même que celle de la malédiction, agit par elle-même; qu'en répétant des souhaits de richesse sur les vêtements et sur les vases qui sont associés à la vie journalière de l'homme, on multipliera donc autour de lui les chances de bonheur. La longue vie est considérée aussi comme infiniment désirable; c'est pourquoi les vieillards sont honorés, peut-être même avec excès, puisque la gérontocratie, la part trop considérable donnée dans les affaires publiques à des hommes que leur grand âge rend ennemis de toute innovation, fut une des raisons qui rendit la Chine impériale rebelle au progrès. Richesse et longévité ne sont pas les seuls souhaits du Chinois; il faut y ajouter celui d'une postérité mâle, les morts ne seront tranquilles dans leurs tombes ou sur l'autel familial que s'ils ont des descendants pour leur offrir les sacrifices prescrits par les rites; réciproquement, les vivants ne seront heureux que s'ils sont entourés par les influences bienfaisantes des

---

(6) ALEXEIEV, *Le dieu de la richesse*, avec la recension de GASPARDONE, *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 28, p. 528-9.

défunts, qui les protègent mystérieusement. L'immortel des émoluments est aussi vénéré, tant on tient en grand honneur la carrière officielle et les succès aux examens qui ouvrent cette carrière. Il y a encore toute une série de symboles, à savoir les personnages mythologiques, héros de légende, en particuliers les huit génies faisant partie de la longue théorie des hommes qui, par la pratique ésotérique des recettes du Tao, ont atteint à l'immortalité. En résumé, "ces porcelaines, ces broderies, ces dessins ne sont pas de libres fantaisies destinées seulement à charmer les yeux, on croirait bien plutôt entendre sortir d'elles des millions et des millions de voix qui répètent à l'infini les vœux monotones de l'âme chinoise"[7].

Dans cet unisson accablant, comment Ricci réussirait-il à discerner le faible souffle discordant de "l'âme naturellement chrétienne"! Dès les premiers jours, ses compagnons et lui, ayant été rangés dans la catégorie des alchimistes qui connaissent le secret mystérieux de changer les métaux en argent ou en or, avaient été assaillis par une foule d'intrigants. N'étaient-ils pas venus avec ces marchands portugais qui, achetant beaucoup de mercure pour le vendre au Japon, en rapportaient des sommes énormes d'argent, ce qui prouvait évidemment (!) que le secret de l'herbe — en Occident, on aurait dit alors de la pierre — philosophale leur était connu! Et puis les missionnaires de Shiuhing, tout en menant une vie retirée, ne mendiaient rien à personne, ils devaient donc avoir des sources mystérieuses de richesse! Au début, les Pères essayèrent bien de démentir ces racontars, mais plus ils niaient, plus ils étaient soupçonnés de dissimulation, et finalement leurs amis leur firent comprendre que cette rumeur fausse valait mieux que d'être soupçonnés d'être des agents à la solde des Portugais de Macao[8]. D'ailleurs, en exposant

---

(7) Ceux qui ont lu la charmante brochure de CHAVANNES, *De l'expression des voeux dans l'art populaire chinois* (réédition de 1922) reconnaîtront aisément ici plusieurs de ses idées et de ses formules.

(8) R, I, p. 165.

en public leurs "trésors", spécialement les prismes en verroterie ou "pierres précieuses sans prix", n'avaient-ils pas donné prétexte à ces bruits! Vers le mois de mars 1588, Ricci esquissa un mouvement de retrait en substituant aux calices d'argent d'autres en "calaim" ou cuivre blanc(9), mais c'était trop tard. Finalement, la résidence européenne de Shiuhing, avec ses livres, ses curiosités variées, sa grande horloge "où une main en fer montrait l'heure et qui réglait la vie du quartier par ses sonneries"(10), paraissait faire partie d'un monde à demi enchanté. La Tour fleurie 花塔, achevée en même temps qu'elle, en avait pris le nom, "Tour des étrangers"(11), ce qui dépîtait le clan des bacheliers, mais le nom officiel en avait été donné par Wang P'an: c'était le "Temple de la Fleur des Saints"(12), et, sous cette appellation poétique de la Très Sainte Vierge, le peuple n'hésitait pas à reconnaîte la très compatissante Koan-in 觀音 , la personnification féminine d'Amida dans le Bouddhisme mayaniste, telle que les auteurs du roman fantastique et populaire *Si-yeou-ki* 西遊記 en fixaient vers cette époque les traits. De même que dans la Koan-in figurée sous la forme d'une matrone présentant un enfant aux épouses désireuses d'obtenir un garçon, les premiers Européens venus en Extrême-Orient avaient cru retrouver Marie, Mère de Jésus(13), de même les Chinois

(9) Exactement le "calaim" était un alliage de cuivre, de zinc et de nickel.-Le Franciscain Alfaro passa lui aussi par cette expérience désagréable à propos des calices en argent qui excitaient la convoitise de ceux qui les voyaient (VAN DEN WYNGAERT, p. 183).

(10) RIQUEBOURG, p. 355.

(11) Le Père Ricci vit placer le globe en fer au sommet de la tour: R, II, p. 72. — BOERSCHMANN, *Chinesische Pagoden*, t. 1, 1931, p. 186, 199.

(12) D'ELIA, *Domma*, p. 49 note 2 rappelle que "la Fleur des Saints" est ici la Sainte Vierge". Le texte chinois de l'inscription est reproduit R, I, p. 134, tav. IIII: 僊花寺, les "saints" 僊 ou 仙 sont ici les "immortels" du taoïsme; 寺 est le terme générique pour "pagode".

(13) *Missionnaires*, p. 71.-A ce sujet, les protestants rappellent "le mystère d'iniquité" des papistes (PURCHAS, *His Pilgrimages*, 2de éd., tome I, 1614, p. 444).

avaient commencé par croire que le Dieu des missionnaires était une femme parce qu'ils avaient exposé une copie de la Vierge dite de Saint Luc au-dessus de l'autel[14]. Par la suite, pour éviter partiellement cette équivoque, ils lui substituèrent une représentation du Sauveur du Monde, tout en gardant le portrait de la Vierge dans leur chapelle[15]. C'était de l'Occident qu'étaient venus les propagateurs du bouddhisme, c'était aussi de l'Occident — plus exactement, "du grand Occident"[16], mais on ne distinguait pas bien — que venaient les nouveaux arrivants. Tout leur apostolat s'était donc développé en quelque sorte sur le plan du bouddhisme, comme on l'avait vu à Chaohing (Tchekiang) où c'était dans une pagode et parmi des bonzes que le Père Ruggieri, accompagné du Père d'Almeida, avait fait ses prédications[17]. Il est vrai que, grâce à l'habileté du Père Ricci, certains esprits mieux avertis commençaient à faire la distinction: ainsi, quand un édit de Wanli interdit d'ouvrir de nouvelles pagodes et de recruter des bonzes, il réussit à esquiver la prohibition qui lui fut signifiée par le petit officiel chargé de la surveillance des bonzes[18]. Mais trop de traits extérieurs prêtaient encore à confusion: robe, coiffure, tête et visage rasée, vie retirée, offices, eau lustrale......; pour achever de se "siniciser", en 1585, les Pères prirent en plus de leur nom et prénom communs, qui étaient la transcription la plus approchée possible des sons européens (par exemple, *Li* 利 *Ma-teou* 瑪竇, Ricci Matthieu), un surnom "noble" qui, d'après les rites de civilité, pouvait être seul employé par les inférieurs s'adressant à eux (*Si-t'ai* 西泰 pour Ricci)[19]. Malgré tout le

(14) *Art.* p. 204-206; *Missionnaires*, p. 237-238.

(15) *Art*, p. 206; *Missionnaires*, p. 238.

(16) PELLIOT, p. 85 note 1; D'ELIA, *Quadro*, p. 218, note 87.

(17) *Missionnaires*, p. 262-263. — PURCHAS, *His Pilgrimages*, p. 447, fait aussi le rapprochement entre la messe et l'office des bonzes décrit par d'Almeida.

(18) *Missionnaires*, p. 252; R, II, p. 57.

(19) R, I, p. 67-68, 155. Il semble qu'à cause de certaines susceptibilités, le Père Valignano interdit durant quelque temps cette innovation, devenue la règle générale pour tous les missionnaires catholiques.

soin que les Pères prenaient pour distinguer leur doctrine de celle du bouddhisme, ils étaient assimilés aux bonzes dont ils portaient le nom (seng 僧), le Pape était appelé lui-même "le Grand Seng" 大僧 (comme dans le projet de lettre rédigée par avance pour l'Empereur de Chine au nom de Sixte-Quint[20]).

Rien ne nous paraît mieux caractériser cette situation inférieure imposée aux jésuites par leur assimilation aux bonzes qu'une remarque du Père Valignano à propos du Père Ricci durant son séjour à Shiuhing: "1° il ne pouvait jamais s'asseoir devant les mandarins, mais, durant les audiences, il devait rester à genoux; 2° il était suspecté comme l'espion des Portugais de Macao; 3° la résidence était considérée comme une pagode où tout le monde pouvait entrer à son gré, et les mandarins y donnaient leurs banquets en y amenant des hôtes indésirables, pendant quatre ou cinq heures de suite". Et cependant, ajoutait le Père Valignano qui admirait profondément la patience de Ricci, "sachant ce qu'il endurait et le peu d'espoir en ces débuts, jamais il ne m'écrivit qu'il voulait s'en retourner ni que c'était perdre son temps de rester en Chine ainsi que le disaient beaucoup de gens"[21].

Après ces explications, il nous est aisé de retracer le cours des évènements qui suivirent le rejet de l'accusation des Anciens de Canton par le censeur impérial. Ricci, avec l'aide de d'Almeida, avait donc repris ses occupations habituelles, tandis qu'à Macao le Frère François de Petris, non encore prêtre, nouvellement arrivé de l'Inde avec les ambassadeurs japonais, était affecté à la mission de Chine par le Père Valignano et y commençait ses études de langue chinoise sous la direction du Père de Sande[22]. La chrétienté de Shiuhing continuait à s'accroître aussi: ainsi on nous parle d'un petit employé

(20) R, II, p. 494-495.

(21) URSIS, p. 20-21.

(22) R, II, p. 456 (la décision fut prise avant le 8 janvier 1589), 466 (pour remplacer le Père Ruggieri).-Sur le F. de Petris, on peut lire PFISTER, n° 12, p. 45-46.

qui, n'ayant point de fils, s'était recommandé à Dieu et dont la femme mit heureusement au monde deux jumeaux, il se fit chrétien avec sa famille. Il y eut aussi beaucoup de petits enfants "baptisés en péril de mort et devenus au ciel de nouveaux intercesseurs"(23).

Tout cela était observé attentivement par les ennemis des Pères, en particulier par les bacheliers et le président du Comité de la Tour Fleurie dont on peut douter "s'il a davantage désiré paraître notre ami, que voulu être notre ennemi"; ce fut avec lui, croit-on, que les Anciens de Canton préparèrent leur revanche. Cette fois-ci ils eurent plein succès et Ricci dut céder à la force, ou plutôt, se reprend-il en un mot plein de foi, "à Notre-Seigneur qui nous aidait"(24).

Le Vieux Viceroi qui avait remplacé Kouo Ing-ping, n'avait pas tardé à mourir dans son palais de Shiuhing, et son successeur *Lieou Tsié-tchai* 劉節齋, originaire de la province de Nankin et antérieurement Viceroi du Koangsi, n'avait point voulu habiter une demeure considérée comme néfaste par suite de ce décès; il s'était donc installé à Wuchow 梧州 en aval du Sikiang pour y attendre que son nouveau yamen fût construit. Ce fut là (vers le mois de décembre 1588, semble-t-il) que ses subordonnés allèrent lui rendre leurs devoirs et il se laissa très aisément persuader que la résidence des Pères de Shiuhing conviendrait admirablement comme temple dédié à sa mémoire après expiration de son mandat. Le linsitao de Shiuhing reçut

(23) URSIS, p. 21.

(24) "Nous ne savons pas qui", écrivait le P. de Sande (*Lettere*, p. 201), mais c'est "chose vraisemblable" (RIQUEBOURG, p. 376). Le Père GUZMAN accuse expressément (p. 362) les Anciens de Canton qui auraient profité de ce que le Visiteur les avait renvoyés pour cette affaire au Viceroi, et le p. Ricci en rend responsable "Tansiaohu" (R, I, p. 183; cf. R, II, p. 93).-Pour tout cet épisode, nous possédons trois versions, la plus ancienne est celle du Père de Sande dans une lettre du 28 septembre 1589 (*Lettere*, p. 200-206) concordant substantiellement avec le récit des Commentaires du Père Ricci (R, I, p. 183-199) que résume exactement le P. Bartoli (B., l. 2, c. 36-42, p. 359-369).

donc de lui un ordre ainsi conçu: "Le Viceroi avait appris que beaucoup de bonzes étrangers étaient venus de Macao pour construire une pagode sur le bord du fleuve; ils y abritaient une barque légère avec laquelle ils circulaient en beaucoup d'endroits et avertissaient les Portugais de Macao au sujet de tout ce qui se passait à l'intérieur de la Chine. En gens très avisés et industrieux, ils se servaient de toutes sortes d'inventions pour se faire bien venir du peuple au point que, de jour et de nuit [cette allusion avait un sens extrêmement défavorable] des habitants accouraient chez eux afin d'y entendre des prédications répandant une religion qui n'avait pas de nom en Chine. Quotidiennement, ils imaginaient de nouveaux artifices, et, pour mieux séduire les ignorants, ils discouraient sur toutes sortes de sciences et de livres. Ils avaient placé en public une cloche qui sonnait toute seule". Le Viceroi concluait en ordonnant de faire une enquête, et, si les faits étaient exacts, de renvoyer les Pères à Macao ou de les transférer dans la pagode de *Nanhoa* 南華 au Nord de la province de Canton, privés de relations faciles avec le monde extérieur!

A la différence de l'accusation maladroite des Anciens de Canton, cette injonction se basait sur des imputations qui, dans l'ensemble, étaient matériellement correctes. C'est pourquoi les amis des Pères, très perplexes, leur conseillèrent d'aller à Nanhoa pour y attendre le changement du Viceroi; Ricci, de son côté, avertit sur le champ le Père Valignano qui lui répondit en ordonnant de se cramponner coûte que coûte à la position acquise: "sinon, rentrez à Macao, on trouvera facilement d'autres terrains où vous exercerez votre zèle avec plus de liberté et d'utilité". En l'absence du Préfet, ce fut un adjoint qui fut délégué pour l'examen de cette affaire et Ricci lui adressa mémoires sur mémoires pour obtenir que l'on fît une enquête juridique comme dans le cas des Anciens de Canton; mais personne n'osait se compromettre en contredisant un supérieur puissant dont la venue s'était immédiatement signalée par des excès de tout genre, extorquant de l'argent aux marchands cantonais, inquiétant maladroitement un ancien chef de

corsaires qui reprenait la mer, et surtout usurpant sur les droits de l'empereur en faisant pêcher des perles dans le golfe de Hainan. On temporisa donc, et Ricci profita de ce délai pour achever de préparer dix-huit catéchumènes, hommes et femmes; ces dernières furent instruites par des interprètes, leurs maris ou leurs fils, mais, quand vint le moment de les baptiser, "on n'éprouva pas peu de difficulté à leur faire découvrir le front, seulement autant qu'il était nécessaire, et elles se voilèrent aussitôt après"(25). Jamais on n'avait conféré le baptême à tant de néophytes à la fois, et Ricci puisa dans ces consolations toute surnaturelles la force de supporter ses grandes épreuves.

Il songeait à se rendre en personne à Wuchow afin de s'expliquer de vive voix avec le Viceroi quand on apprit que celui-ci descendait la rivière pour faire à Canton de grands préparatifs d'escadres contre des pirates(26). L'adjoint au Préfet utilisa ce répit pour faire confier à Ricci la mission d'acheter au compte de certains mandarins pékinois de l'étoffe écarlate et d'autres marchandises européennes à Macao. Ce fut ainsi que le jésuite italien, laissant d'Almeida seul à la garde de la résidence, put aller se retremper quelques jours au milieu de ses frères, les jeunes ambassadeurs japonais lui racontèrent leur voyage triomphal en Europe et la chaude réception qu'ils avaient reçue dans sa ville natale (vers le 23 juin 1585), mais surtout il se concerta avec les autres Pères sur "beaucoup de choses qui ne se pouvaient pas bien traiter par l'entremise muette des lettres"(27) : Valignano, qui avait d'abord semblé se rallier à l'opinion considérant l'entreprise chinoise comme à peu près désespérée, se rendit aux raisons de Ricci et

---

(25) *Lettere*, p. 201-202.-Cet assesseur est appelé "yu-ye" par R, II, p. 82.

(26) TSCHEPE, p. 306.-CH'EN MAO-HENG 陳懋恒, 明代倭寇考略, 1934, p. 101, signale une incursion de pirates dans le Koangtong avec les Japonais en 1582.

(27) R, I, p. 209; II, p. 203. Les ambassadeurs rapportaient des astrolabes, un globe céleste et un globe terrestre, quelques livres rares (entre autres un *Theatrum orbis* d'Ortelius), des cartes terrestres et marines, des instruments de musique (*Die Katholische Missionen*, t. 49, 1920-1921, p. 217-223).

l'autorisa, contrairement à sa décision première, à essayer de transférer la résidence en un autre lieu si Shiuhing se révélait impossible. Après cette courte trêve, il se hâta de regagner son poste de combat. C'est vers cette époque, sans doute, qu'il entrevit un lettré fantasque et aimable *Kiu T'ai-sou* 瞿太素 qui devait exercer par la suite une influence considérable sur le développement de la mission, mais alors le temps n'était pas aux conquêtes nouvelles; c'était tout juste si l'on parvenait à se raccrocher au terrain juque-là occupé!

Au mois de mai 1589, le Viceroi, ayant vaincu les corsaires et s'étant acquis ainsi des droits à la vive reconnaissance de l'empereur(28), vint occuper son palais enfin achevé; à plusieurs reprises il avait insisté auprès des mandarins de Shiuhing pour faire partir les Pères, et maintenant qu'il avait eu nous ne savons quels démêlés avec les marchands portugais de Canton, il était plus que jamais décidé à leur faire porter tout le poids de son ressentiment. "Mais on a dépensé plus de 600 ducats pour construire la résidence", objectait le Linsitao, et, ce chiffre qui, en Europe, ne paraitrait pas fort considérable, l'était beaucoup pour la Chine. Le grand homme ne tenait ni à débourser tant d'argent ni à commettre une injustice par trop criante: "Soit! transigeons pour 50 ou 60 ducats", fit-il dire à Ricci. "Comment pourrais-je vendre la maison de Dieu, riposta celui-ci, ne dira-t-on pas que j'ai dissipé le bien de la maison et même mangé l'Église; et, si je vends, vraiment bien sot serait le marchand qui changerait 600 écus pour 50 ou 60". Il poussa l'audace jusqu'à se présenter deux ou trois fois à l'audience du Viceroi; mais celui-ci fit condamner sa porte "refusant d'admettre en sa présence quelqu'un qui méprisait ses dons". L'affaire étant ainsi embrouillée, Ricci déposa divers mémoires chez les mandarins en demandant qu'au moins il put s'établir ailleurs "dans une ville au Koangsi, au Kiangsi, ou n'importe quelle autre province". — "Non", répondit le Viceroi rendu plus farouche, "Macao et c'est tout".

(28) URSIS, p. 23; GUZMAN, p. 362.

Ce fut durant ces jours d'angoisse qu'une fausse espérance parut luire. Le Visiteur de la province était venu, suivant l'usage, prendre congé du Viceroi et, après douze jours de séjour, il était reconduit solennellement à sa barque, devant une immense foule assemblée, musiques et soldats déployés, quand on vit soudain tout le cortège se diriger vers la Tour fleurie. Les Pères qui, avec quelques amis, observaient ce départ du haut de leur loggia ne comprirent point d'abord qu'ils venaient chez eux; jamais la résidence n'avait jusque-là reçu la visite d'un Viceroi ou d'un fonctionnaire d'un rang aussi élevé. Ils ne se rendirent à l'évidence que lorsqu'on vint frapper à leur porte; durant plusieurs heures le Visiteur et le Viceroi admirèrent les divers objets amassés dans le petit musée, surtout la bibliothèque européenne et chinoise de Ricci, et enfin, tout en prenant le frais à l'étage, ils se firent servir une collation somptueuse. Après une telle démonstration, les partisans des missionnaires leur envoyèrent des félicitations comme si tout danger était écarté et le Préfet, en audience publique, interdit au notaire officiel de procéder plus avant. Mais, presque au début d'août, le Viceroi, rendu sans doute plus hardi par le départ du Visiteur, prit sa décision définitive et la signifia à l'adjoint: "Il faut que ces Pères partent d'ici, parce qu'étrangers; d'ailleurs, leur doctrine est différente de celle des bonzes". L'adjoint, ayant encore tardé, se fit rappeler vertement à l'ordre par son chef qui confia dès lors à deux policiers l'ordre de faire déloger Ricci dans les trois jours; le mandarin ami put seulement lui laisser copier toutes les pièces de son procès avec les attestations élogieuses des fonctionnaires. "Bien que le Père Matthieu Ricci, disait le Viceroi dans son arrêt, ne soit venu en Chine avec aucune mauvaise intention et, comme témoignent toutes les informations, n'ait rien commis contre les lois, il ne devrait pas oublier à ce point sa patrie, vu principalement qu'on peut vivre religieusement en tout lieu. Il n'est nullement convenable que des étrangers demeurent longtemps en la ville où réside le Viceroi, et par contre il convient de les renvoyer en leur pays; c'est pourquoi ce retour ne doit point sembler con-

traire ni à la civilité ni à la justice. Quant à ce qu'il a dépensé pour construire sa maison, on ne peut nier que ce soit une somme notable d'argent, mais, puisqu'elle lui a été donnée par aumône, il ne peut la considérer comme étant sienne; qu'on ajoute quinze taels à ce que les mandarins ont promis, cela fera en tout soixante taels pour passer la mer et retourner chez lui" [29].

La mise en demeure était brutale; elle n'était point d'ailleurs imprévue pour Ricci qui s'y était préparé de longue date. Sa ligne de conduite fut très nette; il laisserait tout le monde édifié, mais, durant toute sa vie et jusqu'à la mort, il maintiendrait son droit de revenir à Shiuhing. Aussi, tout en remerciant l'adjoint qui lui signifiait les volontés du Viceroi, il refusa d'accepter un dédommagement pécuniaire "Il n'en avait pas besoin, dit-il, les gens de son pays et de sa religion ne manqueraient pas de lui fournir l'argent du voyage; quant au prix de la maison, il ne pouvait le recevoir". L'adjoint n'y fit point d'objection, et même quand Ricci lui demanda si, pour contenter le Viceroi, il ne suffirait pas de sortir des limites du territoire de Shiuhing tout en y laissant son compagnon, il lui fit entendre que c'était possible. L'on se fatigua donc durant toute la journée à diviser les bagages en deux parties, dont l'une serait emportée à Macao et l'autre laissée à la garde du Frère d'Almeida. Mais le Viceroi n'entendait pas les choses de la sorte, et les policiers insistèrent: "il ne s'agissait que d'aller à Canton et de là gagner Macao"; l'adjoint dut avouer qu'il pouvait seulement accorder un passeport pour cette dernière ville. "Votre Révérence peut penser mon saisissement, écrit Ricci à ce sujet[30], quand je vis perdu en un jour le travail de tant d'années, et ces pauvres chrétiens qui, comme de petits orphelins pour la mort d'un père, venaient pleurer à notre résidence".

Sans plaintes ni menaces, il empaqueta donc tous ses objets, distribuant quelques menus cadeaux aux plus

(29) *Lettere*, p. 206.
(30) R, II, p. 93.

pauvres et confiant à des hommes sûrs ce qu'on ne pouvait transporter; dans la maison d'un chrétien, il fit placer une image du Sauveur Jésus-Christ pour que, conformément au calendrier qu'il avait composé en accord avec le calendrier lunaire, les fidèles s'y réunissent les dimanches et jours de fêtes afin d'y prier Dieu et d'y entendre des discours. Comme un chef de policiers tentait de s'approprier quelque chose, il n'hésita pas à hausser la voix et menacer d'en référer au Viceroi; à part cet éclat nécessaire, il demanda pardon à tous pour les torts qu'il aurait pu leur causer, et, par son attitude digne et calme, il s'assura le respect et la pitié de tous, même de ses ennemis; bien des gens se disaient qu'un tel homme, chassé injustement et connaissant tant de choses de la Chine, pourrait bien se venger!

Enfin deux barques préparées par les autorités emportèrent les bagages jusqu'en un endroit un peu écarté où s'assemblèrent tous les chrétiens pendant que Ricci allait porter le trousseau des clés à l'adjoint; celui-ci insista encore une fois pour lui faire accepter les soixante taels et, sur sa dénégation persistante, lui fit signer un papier attestant son refus, puis il lui remit une attestation élogieuse et un passeport pour l'intendant maritime de Canton qui devait le faire convoyer à Macao. Il ne restait plus qu'à s'arracher des chrétiens; après une exhortation appropriée et la bénédiction du Père, on se sépara, pour toujours, craignait-on non sans raison. "Voilà donc la pierre, hissée presque jusqu'au sommet de la montagne au prix de tant d'efforts et de sueurs, qui retombe brusquement jusqu'en bas!" A Canton, point d'intendant; il faudra passer deux jours dans les barques à l'attendre, les Pères se procurent de l'étoffe pour se vêtir à l'européenne et ils font annoncer au Père Valignano leur prochaine arrivée.

Subitement, le lendemain, on voit accoster une barque légère avec deux serviteurs du mandarin; les Pères sont rappelés d'urgence à Shiuhing. Pourquoi? Voudrait-on leur rendre la maison? Ils ne le savent. Quoi qu'il en soit, c'est une bonne nouvelle, car certainement, une fois retournés à Macao, ils auraient bien de la peine et même humainement impossibilité d'obtenir à nouveau l'autorisa-

tion de rentrer; on aurait toujours peur d'eux! Aussi reprennent-ils allègrement le chemin de Shiuhing. A la capitale provinciale, les rumeurs les plus étranges ont cours: la mère du Viceroi très dévote aux idoles aurait eu un songe; le Viceroi redouterait la vengeance des Pères..... L'adjoint apprend enfin à Ricci que le grand homme a été fort contrarié de le voir refuser ses soixante taels parce qu'il craint que ses ennemis l'accusent d'injustice envers des hôtes si bien traités par ses prédécesseurs: qu'il veuille donc bien prendre l'argent! Ricci le refuse à nouveau pour les raisons déjà données. Soit! mais alors qu'il aille s'expliquer lui-même avec le Viceroi. C'est ce qui sera fait; Ricci se rend à l'audience avec un Chinois qui lui sert uniquement de compagnon, car il n'a plus besoin d'interprète pour s'exprimer; "il n'est pas, cependant, sans une certaine appréhension sur ce qui pourrait arriver". Il entre; il se met à genoux, très loin de l'estrade où siège le Viceroi. Celui-ci le fait approcher tout près, et d'un air dégagé, sur un ton gracieux: "Pourquoi, dit-il, être parti sans ces soixante taels qui prouvent ma bonne volonté?" et il veut les remettre de la main à la main. Ricci s'excuse: "Partout je trouverai de bonnes âmes pour m'aider sur le chemin du retour". — "Bien, insiste le mandarin, mais c'est chose peu séante de refuser les présents du Viceroi". Alors Ricci, calmement: "Vu que vous m'avez chassé de cette demeure, où, sans offenser personne, j'avais vécu tant d'années, comme si j'étais un méchant homme, il me semble n'être pas raisonnable d'accepter vos présents ou que, les refusant, je sois estimé être incivil." — "Comment! s'écrie le Viceroi en se levant furieux, se pourrait-il que je donne un ordre sans être obéi!" puis se tournant vers l'interprète: "C'est ce coquin qui est la cause de tout cela; il lui a appris à parler de la sorte", et il ordonne de mettre les fers au cou du pauvre homme qui se justifie de son mieux, tandis que Ricci prend sur lui-même toute la responsabilité de la faute, si faute il y a: "Que Votre Seigneurie ne se fâche point, insiste-t-il; si elle est aussi bien affectionnée qu'elle le dit, qu'elle le montre, non point par quelques pièces d'argent, mais en ne me contraignant pas à m'exposer à

tant de périls pour repasser les mers; puisqu'elle ne veut pas me laisser à Shiuhing, qu'elle m'assigne un autre endroit de la Chine pour y rester jusqu'à la fin du peu de jours qui me restent à vivre!"

Comme le dira plus tard Ricci, "le Seigneur me donna en ce moment tant de grâce que je sus être persuasif"; sa douce fermeté en impose au Viceroi qui, n'ayant pas bien compris le sens de ses paroles, se les fait répéter par un officier de son escorte. Il reprend alors, un peu ému de pitié, que sa première intention n'a pas été de le chasser hors de la Chine, mais seulement de le transférer ailleurs; c'est le Père qui ne l'a point accepté! Alors Ricci demande d'aller au Koangsi ou au Kiangsi, mais il lui est répondu que c'est en dehors du ressort de la province; qu'il y choisisse donc l'endroit qu'il veut, à l'exception de Canton et de Shiuhing, car il ne convient pas que des étrangers y demeurent. Le Père opte alors pour *Nanhiung* 南雄 à la frontière du Kiangsi; le Viceroi ne refuse pas cette fois, mais conseille d'essayer d'abord la bonzerie de *Nanhoa* 南華 et la ville de Shiuchow (autrefois Shaochow 韶州). L'orage une fois calmé, le Père rend grâces à la chinoise par les grandes prostrations, le front contre terre, et, en signe de bienveillance, le Viceroi lui fait donner un paquet de livres imprimés où sont racontés en détail ses exploits contre les bandits et contre les corsaires.

L'audience est finie. A la porte, Ricci retrouve l'adjoint encore tout apeuré par les clameurs qui ont retenti dans le prétoire; il est tout heureux de l'issue, "quoique s'étonnant de voir que deux étrangers désirent tellement rester hors de leur pays". Par bonne fortune, avec lui se trouve un autre mandarin (Lieou san fou 劉三扶!) qui arrive justement de Shiuchow où il vient de prendre, comme troisème assesseur, les fonctions de Vice-préfet; ce dernier se trouble en voyant Ricci car, la nuit précédente, un songe mystérieux lui a montré "des dieux fort différents de ceux qu'il voit habituellement dans ses pagodes", il croit qu'il y a un lien entre ce pressentiment et le "seng étranger". Les recommandations orales du Viceroi et de l'adjoint de

Shiuhing achèvent de bien le disposer en faveur du missionnaire italien qu'il voudrait emmener ce jour même avec lui dans sa propre barque, mais Ricci préfère le laisser prendre les devants pour parfaire certains détails d'organisation ou certaines visites que la hâte du premier départ l'a obligé d'omettre. Les chrétiens, dépositaires des objets de la résidence, ont été accusés par des voisins jaloux d'avoir dérobé ce qu'ils gardent; on dresse par écrit un inventaire de tous les meubles pour le remettre au yamen. Ricci reçoit ensuite les soixante taels et fait rédiger ses passeports par l'adjoint; puis il va revoir le Viceroi qui le reçoit très cordialement. Le 15 août, en la fête de l'Assomption, il prend congé de ses chrétiens, mais cette fois tous se consolent en se disant que les Pères ne sont pas entièrement perdus pour eux puisqu'ils ne quittent pas la Chine. De Shiuhing, il traverse donc encore une fois la cluse du Sikiang jusqu'à *Sanchoei* 三水 où il prend une autre barque et d'où il écrit des lettres aux Pères de Macao; à partir de là, au lieu de continuer vers l'Est jusqu'à Canton, il s'engage sur le *Pekiang* 北江, la plus importante de toutes les voies intérieures parce que c'est la seule qui unit la région du midi au centre commercial et civilisé de la Chine. La saison de l'année n'est pas des plus favorables; il fait trop chaud et l'on voyage à découvert durant plusieurs jours, sans personne avec qui parler. Chose plus inquiétante! une barque les suit avec insistance: "ne seraient-ce pas des brigands détrousseurs de grand chemin?" C'est seulement au terme du voyage qu'on apprendra qu'elle est montée par des soldats envoyés par l'Intendant de Canton pour veiller à leur sécurité(31).

Les falaises entre lesquelles serpente par endroits la rivière sont une terre classique du bouddhisme chinois. Au défilé du mont *Hia*, on montre la roche sur laquelle *Bodhidharma* (en chinois, *Tamouo* 達磨, le "Saint Thomas" des concordistes mal informés, souvent appelé Marco Polo dans les salles des cinq cents lohans), vers l'an 520, se livrait à la méditation, et où, plus tard, le moine Tao-hong se rendit

(31) *Lettere*, II, p. 211; R, II, p. 76.

pour dire adieu à ses religieux(32). Cinq kilomètres au delà *d'Inte* 英德 est établi un pélerinage fameux à *Koan-in.* Mais la métropole spirituelle de la région septentrionale de la province est l'immense bonzerie de *Nanhoa,* qui fut le fief du sixième successeur de Bodhidharma, *Lou-tsou Hoei-neng* 六祖慧能 vers 800(33). Ce grand pénitent, dit la tradition, semait lui-même le riz dont se nourrissaient ses moines. Son corps était ceint d'une chaîne de fer qui était entrée dans sa chair putréfiée; quand un ver tombait par terre, il le ramassait délicatement et le replaçait sur son corps en disant: "Tu as encore de quoi manger, pourquoi t'enfuir?" Sous un aspect bouddhiste, c'était le Védantisme *tch'an* 禪, qui avait été importé par Bodhidharma et qui fleurit encore aujourd'hui en Extrême-Orient(34).

Ricci et d'Almeida n'arrivèrent que le 24 août à Sunayo, le port fluvial qui était situé à deux lieues de la pagode de Nanhoa, où la renommée avait déjà porté le nom du Père. Le Vice-préfet de Shiuchow y avait posté un serviteur depuis trois ou quatre jours. Quant aux habitants de la bonzerie, ils avaient été vivement émus, car beaucoup, contrairement à la règle, avaient femme et enfants, plusieurs menaient même en secret le métier de voleurs ou d'assassins: "Que venaïent donc faire ici ces seng étrangers? Deviendraient-ils mandarins préposés à la région pour réformer les mœurs relâchées?" On avait donc résolu de les recevoir d'autant plus fastueusement qu'ils étaient moins désirés, en évitant de leur montrer aucun logement qui leur convînt.

Ricci nous a laissé une ample relation de ce curieux épisode. Douze bonzes, venus à sa rencontre pour le recevoir, s'étaient lassés et deux seulement étaient restés à l'attendre au port; le petit mandarin du lieu avait perdu patience lui aussi. La barque une fois arrivée, le serviteur du Vice-préfet aurait voulu la faire décharger,mais Ricci, qui avait

(32) DORE, *Recherches,* t. 7, p. 24-26 donne l'histoire populaire de Bodhidharma.

(33) L'histoire populaire du sixème patriarche se trouve chez DORÉ, *Manuel* p. 169 et *Recherches,* t. 7, p. 257-262.

(34) WIEGER, HCO, leçon 62, p. 519-528.

ses raisons pour cela, lui dit qu'il préférait auparavant s'entendre avec son maître. Les deux missionnaires furent donc conduits solennellement à cheval jusqu'à la pagode qui s'élève dans un vallon paisible et verdoyant, arrosé d'eau vive, entouré de collines où poussent d'innombrables arbres fruitiers et des arbustes à thé toujours verts. Le temple principal s'élève sur une colline gracieuse; plus de mille bonzes sont dispersés dans douze couvents dont chacun a son chef, mais tous sous l'autorité d'un seul président. Un petit bourg, composé de deux rues bordées de boutiques, vit du pélerinage. Les hôtes furent menés à l'appartement réservé aux mandarins de passage; puis on leur montra deux ou trois logements, les moins habitables. Ils visitèrent tout le reste: d'innombrables sanctuaires, la grotte où le sixième patriarche méditait, celle où il priait, la salle contenant plus de quatre cents lohans "dorés et peints comme on n'en avait jamais vu", avec d'immenses cloches d'airain et une de fonte, "plus grandes que toutes celles d'Europe", de grands tambours. "Mieux vaudrait, dit Ricci, s'installer dans le bourg au pied de la colline", et d'Almeida retourna le soir même à la barque pour passer la nuit .

Le lendemain étant le quinzième jour de la lune, une solennelle procession de soixante ou soixante-dix officiants, tous à jeun et revêtus d'ornements précieux, s'achemina par un grand escalier vers l'emplacement où était conservé le corps embaumé de Lou tsou; quatre-vingt dix-huit lampes y brûlaient sans interruption et Ricci fut stupéfait de voir un tel redoublement de démonstrations de dévotion "dans un pays où pourtant l'on ne ménage pas les prostrations aux idoles, même quand on n'y croit pas"; mais son attitude fit scandale, car il ne s'inclina même pas devant l'ascète. L'on était donc bien d'accord: "le Père venait avec l'intention de n'être satisfait de rien, et les autres désiraient que rien ne se trouvât à son gré".

C'est pourquoi, dans la matinée du 28 août, de très bonne heure, le supérieur de la pagode avec trois ou quatre bonzes conduit Ricci à cheval jusqu'à la ville de Shiuchow distante de soixante lis en ligne droite, tandis que la barque

avec d'Almeida continue par la rivière, plus longue de cinq lieues. Il faut se presser. A midi, on traverse le fleuve et on franchit les murs d'enceinte; directement, l'on se rend chez le Vice-préfet où l'on fait dresser une requête: "Il est impossible de rester à la bonzerie de Nanhoa; on s'y trouve trop loin des lettrés et magistrats avec lesquels les Pères sont habitués de traiter comme avec leurs égaux". La surprise du Vice-préfet est grande, et elle redouble quand il apprend que ces gens venus de l'Ouest ne vénèrent pas les images saintes, mais seulement "le Seigneur du ciel et de la terre"; il faut que Ricci tire de sa manche son diurnal et en montre les caractères insolites pour détromper son protecteur, qui tente alors de l'excuser par la phrase traditionnelle: "Autrefois, il n'y avait pas d'idoles en Chine", sur quoi le prieur fait cette répartie: "C'est bien vrai, mais notre maître Lou-tsou, voyant que ces contrées du Sud étaient si peu civilisées, on raconte qu'il enseigna la manière de fabriquer des idoles". C'est le mot de la fin; Nanhoa est définitivement écarté, sous réserve toutefois de l'approbation du Viceroi; quant à Ricci, voyant qu'à Shiuchow les circonstances le favorisent, il prend le parti de s'y fixer sans poursuivre son voyage jusqu'à Nanhiung et, sur le conseil du Vice-préfet, il passe toute son après-midi, en compagnie d'un scribe et d'un "uppo", à rendre visite à tous les mandarins de la ville. Partout, la réception est courtoise, sans doute parce qu'on le sait protégé du Vice-préfet, peut-être aussi parce qu'il s'acquitte mieux qu'autrefois des rites compliqués de ces réceptions officielles; seul, le sous-préfet, qui est "un docteur extravagant", se montre peu aimable, mais il suffit de parler un peu astronomie et cosmographie pour faire sentir la supériorité de l'étranger, et l'on se quitte en promettant de montrer "la sphère" quand elle sera arrivée.

Une foule immense se presse sur le chemin de Ricci à qui la renommée prête tant de qualités extraordinaires, et c'est à grand peine que le soir, après cette journée ahurissante, fatigué de la longue chevauchée au grand soleil, Ricci s'installe tant bien que mal dans une pagode. Les bagages

sont sur la barque qui n'est pas encore arrivée et il passe une nuit agitée. Il a la fièvre, mais il sent que la place est conquise et les jours suivants consolideront sa situation. Shiuchow, située à la latitude de 29° 1/3 au plus[35] doit son importance commerciale à ce qu'elle se trouve à l'intersection de deux grandes routes fluviales, l'une vers l'Ouest par le *Ou-choei* pour aller au Hounan, l'autre plus importante vers le Nord par le *Pékiang* du côté du Kiangsi, La ville murée s'est établie sur l'espèce de péninsule qu'enserrent les deux rivières et elle a poussé des prolongements commerciaux sur les rives; on dit que l'agglomération est deux fois plus populeuse que Shiuhing et compte 5000 feux. Le faubourg de l'Ouest, le plus considérable, est relié à la cité proprement dite par un pont d'une soixantaine de barques enchaînées l'une à l'autre; les bonzes de Nanhoa y possèdent beaucoup de pagodes, au moins une vingtaine, et la plus florissante dans ce faubourg de l'Ouest s'appelle Nouanghiao à un ou deux jets de pierre du pont, près d'un grand marché. C'est sur son terrain que les employés du Vice-préfet conseillent à Ricci de s'installer: "ainsi, tout en se conformant à la volonté du Viceroi qui le désire hors des villes, se trouvera-t-il tout près de ses amis et du peuple". Le conseil est excellent et Ricci s'empresse de le suivre, malgré la mauvaise volonté des bonzes dont le supérieur essaie de s'opposer à son installation, mais comme un grand mandarin de passage loge dans les dépendances de la bonzerie, le missionnaire profite de ce que le chef des soldats ("pimpitao") doit lui rendre visite pour se faire montrer tout l'emplacement par un des serviteurs avec lequel il s'est déjà créé des relations. Il y a là un site fort avantageux, juste en face de la bonzerie, séparé d'elle seulement par une route, n'ayant que peu de voisins. Aussitôt, on engage les pourparlers pour se le faire céder, mais, comme rien ne pourra se conclure sans l'autorisation du Viceroi de la province, les principaux mandarins écrivent

(35) R, II, p. 78: cette position est donnée d'après les calculs approchés de Ricci; le P. de Sande dit 24° 1/2 environ (*Lettere*, p. 211).

à l'adjoint du Préfet de Shiuhing par la barque qui amena le Père afin de presser la conclusion de l'affaire. En attendant la réponse, les missionnaires sont hébergés provisoirement dans le logement réservé au mandarin qui est chargé de surveiller les bonzes. Il y a grande affluence de visiteurs, tous beaucoup plus aimables que dans le Sud; personne ne parle de Macao ou des Portugais, et les nouveaux venus sont considérés comme arrivant de Shiuhing.

Durant ce temps, les Pères de Macao ont passé par bien des anxiétés; ayant reçu la première lettre de Ricci, ils ont preparé toutes choses pour réconforter les exilés. Puis, rien n'est venu. Un premier messager, sachant le chinois, est allé jusqu'à Shiuhing, "les Pères ont été chassés à Canton, lui a-t-on répondu, nous ne savons pas où ils se trouvent maintenant!" L'inquiétude grandit à Macao; seul, le Père Ferdinand Martinez, particulièrement dévoué aux affaires de Chine, dit et répète au Frère de Petris "qu'on ne reverra plus Ricci". Valignano envoie un second courrier, plus débrouillard, avec ordre de ne point revenir sans nouvelles précises; celui-ci s'en va d'abord à Shiuhing, il n'y apprend rien, mais au retour, il rencontre le pilote de la barque avec les lettres où Ricci racontait "la miséricorde que Dieu faisait à ce royaume en lui conservant ou restituant les Pères". Au reçu de ces heureuses nouvelles, Valignano, qui a fait multiplier les prières et les pénitences pour les Pères dans l'épreuve, s'empresse de dépêcher le domestique Gaspard avec des lettres débordantes d'affection: "Restez en Chine par tous les moyens possibles et conservez ainsi cette résidence dont la renommée est allée jusqu'en Europe; les souffrances passées sont le signe divin des succès futurs"(36).

"Le jour de Notre-Dame (8 septembre), répond Ricci(37), Notre-Seigneur nous consola par la venue de Gaspard avec les lettres de Votre Révérence et de beaucoup d'autres. . . Il est bien sûr que j'avais alors quelque besoin

---

(36) R, II, p. 74-75; I, p. 199-200. — URSIS, p. 23.
(37) R, II, p. 74.

de cette consolation parce qu'à ce moment plus qu'auparavant, les grands ravages que l'ennemi a opérés dans cette mission me préoccupaient l'esprit; en effet, tant qu'avait duré le danger, je ne pensais qu'à nous mettre en sécurité et je n'étais point d'humeur à m'appesantir sur le point où se trouvaient nos affaires. Mais quand je vis que Votre Révérence et la plupart des Pères considéraient que, bien loin d'avoir rien perdu, nous avions gagné au change, je n'ai plus voulu être d'un avis contraire et je me suis senti tout réconforté, animé à servir encore sept ans pour Rachel".

L'allusion biblique aux sept années de service du patriarche Jacob d'abord pour Lia, puis pour Rachel, se réalisera presque à la lettre: il avait fallu environ six années pour avancer du Temple de la Fleur des Saints de Shiuhing jusqu'au terrain des disciples de Bodhidharma dans le faubourg de Shiuchow, et il en faudra à peu près autant (cinq ans et huit mois) pour la seconde étape, de Shiuchow à Nanchang. Années mornes et pénibles s'il en est, entrecoupées par intervalles d'éclaircies reposantes mais surtout occupées à attendre patiemment le moment de semer la parole de Dieu.

CHAPITRE SEPTIÈME

Humanisme d'Extrême-Orient

Un des fruits les plus immédiats de la réinstallation de Ricci à Shiuchow fut la découverte de l'humanisme d'Extrême-Orient, non pas du classicisme figé et routinier qu'on imagine d'ordinaire, mais d'une véritable culture humaine, capable de s'assimiler les apports du dehors pour en extraire des éléments de progrès méthodique. Cet humanisme s'incarna en un lettré délicieusement fantasque et séduisant qui devait rester pour toujours le plus fidèle et le plus dévoué des amis.

Pour mieux apprécier le personnage, il faut que nous échappions un moment à ce que nous pourrions appeler l'obsession de la sinologie classique. Jusqu'à ces derniers temps, il était convenu que, si l'on voulait s'occuper sérieusement de la Chine, le guide essentiel était le catalogue abrégé de l'Encyclopédie de K'iên-long, composée à la fin du XVIIIe siècle, *Seu-k'ou ts'uan-chou kien-ming mou-lou* 四庫全書簡明目錄 ; or ce qu'on y trouve presque exclusivement mentionné, ce sont des commentaires de livres canoniques, d'énormes compilations historiques, des encyclopédies assez indigestes et des recueils de belles-lettres où prédomine la préciosité érudite. De ce volumineux répertoire, *Wylie* a tiré ses utiles *Notes on Chinese literature* et le Père *Wieger* son *Index bibliographique,* ce dernier non sans souligner à plusieurs reprises l'impression d'ennui profond qui se dégage de beaucoup de ces ouvrages(1). Mais, en marge de la "littérature" officiellement reconnue, les promoteurs de la Renaissance moderne (1917) viennent de s'apercevoir avec une surprise joyeuse que, dans la langue

(1) Par exemple WIEGER, *Chine*, p. 276.

si méprisée du peuple dite *pe-hoa* 白話 ou dans une langue assez proche, de petites merveilles d'invention vive et concrète ont été semées comme en se jouant et à la dérobée par des lettrés qui se sont couverts le plus qu'ils ont pu du voile de l'anonymat; ce sont surtout les romans et les pièces de théâtre qui nous ont ainsi conservé l'image d'une Chine aussi pittoresque et bariolée que l'Italie des conteurs de la Renaissance européenne. Qu'on veuille bien en juger par ce préambule de la nouvelle "Les Alchimistes", empruntée à la collection contemporaine de Ricci, intitulée "Des Aventures surprenantes des temps anciens et modernes"(2).

"Parmi les gens déguenillés, il en est qui portent de longues robes. Et qui se vantent d'enseigner, en maîtres, l'art de transmuer les métaux. Pourquoi donc ces gens-là ne font-ils pas un peu d'or pour eux-mêmes? C'est que tout leur art consiste à vendre de l'eau claire aux hommes crédules. Ces quatre vers sont du licencié *Tang Pe-hou*, lettré fameux qui vécut au commencement de la présente dynastie (Ming). On rencontre de par la monde une classe curieuse d'aventuriers faisant profession de brûler le *tan* 丹 (cinabre) et de purifier le mercure. Occupés sans cesse à dresser des pièges où viennent se prendre les cupides et les niais, ils apparaissent subitement comme des diables. Ils prétendent connaître certaines plantes dont les vertus combinées avec celles de la pierre de *tan* ont le pouvoir de changer les métaux grossiers en or et en argent: c'est ce qu'ils appellent la science des fourneaux et aussi "le secret du blanc et du jaune". Tout d'abord ils demandent qu'on leur remette quelque bijou d'or ou d'argent, qui sera, disent-ils, la substance génératrice. Ensuite, ils n'ont plus qu'à guetter le moment favorable pour disparaître avec le creuset."

Fait surprenant! c'est dans cette catégorie de mystificateurs que fut rangé Ricci par la crédulité populaire. Derrière lui, à Shiuhing, il avait laissé deux établissements, l'un spirituel, la petite chrétienté qui comptait un peu plus

---

(2) *Trois nouvelles chinoises*, traduites par D'HERVEY SAINT DENIS, 1885, p. 1-2.

de quatre-vingt membres(3); l'autre matériel, la résidence dont la grande salle fut immédiatement meublée de certaines idoles par le Viceroi avec une inscription lapidaire, encastrée dans le mur extérieur: "*Lieou Tsié-tsai*, de la province de Koangtong, a acheté de son argent cette maison des étrangers"(4). "Au sujet du motif de notre expulsion, écrit Ricci dans ses Commentaires(5), il s'est répandu par toute la Chine une légende qui, je pense, durera pendant les siècles à venir sans pouvoir être dissipée, car elle est colportée par beaucoup de gens comme une chose très assurée, alors qu'elle est totalement fausse. Ils disent donc que le Viceroi aurait fait appeler les Pères pour leur demander la recette de changer le cinabre en argent, et ceux-ci lui auraient répondu que cette formule ne se révèle point par contrainte. Malgré toutes les menaces, ils auraient donc refusé de la lui enseigner, et c'est pourquoi il les chassa de Shiuhing. Ce méfait lui est reproché par tout le monde".

La cordialité subite, témoignée par le Vice-préfet de Shaochow, n'était point non plus exempte d'une curiosité secrète, mais, parmi les recommandations du Père Valignano, se trouvait celle d'éviter soigneusement tout ce qui donnerait la réputation de richards ou l'apparence "de posséder plus que ce que nous pouvons donner"(6); aussi, le 1er septembre, trois jours après leur arrivée, au Vice-

---

(3) Le 29 octobre 1586, Ricci écrivait qu'il y avait "près de quarante chrétiens" (D'ELIA, *Primordi*, p. 32) et ce chiffre ne semble pas avoir beaucoup changé jusqu'au départ du P. Ruggieri (HAY, p. 910), mais, après cela, il y eut "encore quarante" catéchumènes (GUZMAN, p. 260). HAKLUYT (t. 4, p. 232) compte 70 baptisés, ce qui est beaucoup moins que les "plus de 150" dont Ruggieri parle en Europe (R, I, p. 175 note 5, à moins que, dans ce chiffre il ne faille faire rentrer non seulement les deux baptisés de Chaohing au Tchekiang, mais aussi le nombre inconnu des chrétiens de Pechoei au Hounan).

(4) En plus de ce temple adapté de la maison des étrangers, le Viceroi Lieou se fit construire un autre temple dans le style du pays.

(5) R, I, p. 224. cf. R, I, p. 82-84, 164-165, 209-210, 269-270.

(6) R, II, p. 83: tout semble indiquer que c'était une critique discrète de certains procédés du Père Ruggieri.

préfet qui offrait un repas en leur honneur, les Pères s'excusèrent d'abord de ne pouvoir montrer l'horloge parce qu'elle n'avait pas encore été remontée, et ils ne lui offrirent en présent que des étoffes, de l'eau de rose,... (pas de prismes triangulaires ou "pierres précieuses sans prix"). Le sous-préfet (chinchien! sans doute le *tcheu hsien* 知縣), qui les invita chez lui à deux reprises, leur recommanda de protéger soigneusement contre les voleurs les objets de valeur que la renommée leur attribuait et, avec l'adjoint du district de Nanhiung qui faisait alors fonction de Visiteur (Çapuon?), il vint les voir dans leur pagode. Pour donner une certaine satisfaction à l'universelle curiosité, ils exposèrent le retable du Sauveur avec une notice écrite qu'ils complétaient par des explications de vive voix; les deux mandarins laissèrent un tael d'aumônes pour brûler de l'encens dans le brûle-parfums devant le tableau(7). "Le saint nom de Dieu, écrit Ricci, a été ainsi prêché à une foule de gens, et quinze jours de résidence à Shiuchow ont été plus fructueux qu'un an à Macao".

Mais si les habitants de Shiuchow, parlant le mandarin et moins raffinés que ceux de la région de Canton, sont aussi moins malicieux et moins superstitieux, le séjour n'y est point dépourvu de désagréments: la contrée n'est point très fertile, elle ne produit guère que du riz et des fruits, et, comme c'est un lieu de passage, la vie y est beaucoup plus chère; surtout, le climat y est plus froid (parfois, les cimes des montagnes voisines sont couvertes de neige) (8) et d'octobre à décembre la fièvre tierce ou paludisme y règne au point que des habitants presque le tiers en est atteint, beaucoup en meurent, surtout parmi les étrangers. Effectivement, les Pères et leurs serviteurs ne tardent pas à être frappés par la maladie "d'autant plus grave qu'on se trouve sans aides et sans remèdes appropriés dans une

---

(7) R, II, p. 82.-A la p. 85, on parle de "cinq mazes", donnés en aumône.

(8) LAUNAY, *Histoire des missions de Chine*, *Mission du Kouangtong*, Paris, 1917 p. 147-149.-Le Père Ricci fait remarquer que le vrai nom de la ville est "Chiochian" 曲江, mais qu'on l'appelle ordinairement du nom de la région (R, I, p. 203).

maison qui n'est pas installée pour y remédier". D'abord, elle atteint les domestiques, "Pedro, Xin, Ventao" et ensuite Gaspard; puis, le 11 septembre, d'Almeida s'alite, au bout de sept jours il est à la mort, mais le 19 il entre en convalescence. Ricci, qui jusqu'au bout a gardé une confiance inébranlable et s'est prodigué pour les siens, tombe à son tour le 20 et ne peut se relever que le 27, très affaibli, pour négocier les détails de l'installation. A quatre ou cinq reprises, un peu plus valide que ses compagnons, il se traîne jusque chez le Préfet. Les quatre chefs de quartier, désignés comme intermédiaires pour l'achat du terrain en face de la pagode, demandent 60, 80 et 90 taels pour ce qui en vaut seulement 8 ou 10. Les correspondances avec Shiuhing sont retardées d'ailleurs parce que le Préfet y a été changé; d'autre part, Valignano a recommandé de se faire céder l'emplacement sans verser d'argent, mais Ricci craint de s'aliéner les bonzes de la pagode et il apprend que le "tau" de Shiuchow, résidant alors à Canton, a répondu qu'il fallait attendre l'autorisation du Viceroi pour tout conclure. Enfin, le 25 ou le 26 septembre, arrive une lettre du nouveau Préfet de Shiuhing qui a été autrefois en bonnes relations avec les Pères, l'installation y est officiellement autorisée et, puisque tout ce qui dépend de la bonzerie ressort de l'administration officielle, il n'est plus question de donner d'argent en échange. Le 30 septembre, Ricci, à peine remis da sa maladie, va faire enregistrer ce résultat chez le Vice-préfet qui s'en réjouit avec lui et, après quelques menues difficultés, lui donne le document écrit. Aussitôt, le Père envoie Gaspard au Père Valignano pour réclamer des ressources pécuniaires et des instructions; celui-ci prend sur lui la responsabilité de ce transfert de résidence et en avertit le Père Général(9), il appelle de l'Inde deux jeunes jésuites

(9) Le Père de Sande, dans sa lettre du 28 septembre 1589, écrivait au Père Général: "Nous deux (lui et le F. de Petris) nous nous préparons à y entrer avec ceux que, nous l'espérons, nommera le Père Visiteur" (*Lettere*, p. 113). Cette perspective ne se réalisa pas immédiatement; Valignano envoya les deux futurs Frères chinois (R, I, p. 207-208) et sa décision fut plus tard ratifiée par le Père Général (B., l. 2, c. 50, p. 380). D'après R, II, p.

portugais non prêtres, Jean Soerio et Jean de Rocha, pour se préparer à Macao en vue de la mission[10], et il fait repartir avec Gaspard deux macaïstes, Sébastien Fernandez originaire de *Sin-hoei hsien* 新會縣, de famille riche, "un peu souffrant de la tête, mais de constitution robuste, sachant assez bien le mandarin"[11] et Francisco Martinez, de forces moins résistantes, mais ayant étudié un peu de latin[12]. Comme on le voit, c'est alors qu'on commence à utiliser les ressources de la chrétienté indigène de Macao; l'appel à la collaboration chinoise suit de près les débuts de la mission de Chine. Ces deux auxiliaires, prémices des religieux chinois, dispenseront définitivement de recourir à des interprètes, "tous peu fidèles, nuisant au crédit des Pères et embrouillant toutes les affaires, parce qu'en observant malitieusement leurs actions ils rapportaient à ceux du dehors tout ce qui se faisait dans la maison"[13]. Sans tarder, Ricci a mis en train la nouvelle construction. L'emplacement est rectangulaire, de 33 mètres de longueur sur 27 de profondeur (11 *tchang* 丈 sur 7 ½, deux fois plus grand que celui de Shiuhing) ; par derrière, un bosquet d'arbres entourant un étang poissonneux pourra, moyennant quelques aménagements, servir de lieu de récréation. Avant même d'avoir reçu les subsides du Père Valignano, dès le 4 ou le 5 octobre, le chantier a été ouvert, mais les leçons de l'expérience ont appris à éviter ce qui pourrait attirer du dehors l'attention ou servir de prétexte aux réunions de lettrés; il n'y a donc point d'étage, les fenêtres donnent sur un jardin intérieur, presque tout est bâti à la manière chinoise, seule une chapelle reçoit de

84 note 1, il semblerait au contraire que le Père Valignano ait attendu un peu pour organiser la mission de Chine, mais c'est faux. La lettre du Père Ricci est du 30 septembre (R, II, p. 83-88) ; dès le 10 octobre, Valignano écrivit au P. Général (D'ELIA, *Clero*, p. 125).

(10) Sur Soerio, on peut provisoirement se reporter à PFISTER, n° 16, p. 56-58 et sur da Rocha, ibid., n° 18, p. 67-69.

(11) PFISTER, n° 13, p. 47-48 à compléter par R, I, p. 207 note 1.

(12) PFISTER, n° 14, p. 49-50 à compléter aussi par R, I, p. 207 note 1.

(13) R, I, p. 208.

plus grandes dimensions car on espère,-bien à tort, comme on le verra-, réunir d'assez nombreux chrétiens. Le Vice-préfet ami est quelque peu déçu de cette modestie, mais, grâce aux ressources abondantes que Valignano envoie, tout est vite achevé[14]

L'installation matérielle n'est qu'un accessoire, indispensable il est vrai, dans une mission; c'est le rayonnement spirituel qui est l'essentiel et l'on pouvait se demander si l'on réussirait à retrouver un prestige comparable à celui de Shiuhing. C'est ici qu'entre en scène ce personnage dont nous avons parlé et qui, comme la dupe du conte "Les alchimistes, "avait certes un esprit cultivé, des instincts généreux et honnêtes, on ne pouvait même lui refuser du jugement et de la pénétration dans les actions ordinaires de la vie, mais il croyait fermement aux effets merveilleux de la poudre de *tan* 丹, chacun a son côté faible et c'était le sien!"[15] Il s'appelait *K'iu T'ai-sou* 瞿太素 (汝夔) et sa famille était originaire de *Ch'angchow* 常熟, près de *Soochow* 蘇州 au Kiangsou actuel; son père, *Wen-i* 文懿, reçu autrefois le premier au doctorat sur trois cents concurrents, s'était fait remarquer dans ses nombreux livres par son bel esprit et dans son administration par sa vie intègre, mais il avait terminé prématurément une brillante carrière en mourant président du Tribunal des Rites à Nankin[16]. Le jeune *T'ai-sou*, qui l'emportait sur tous ses frères par l'intelligence, aurait facilement obtenu des grades et les dignités les plus élevée s'il s'était engagê dans la filière des examens, mais suivant une habitude trop commune chez les fils de famille riche, il avait secoué de bonne heure le joug paternel et dissipé son héritage de plusieurs milliers d'écus dans une vie facile, surtout par la pratique de l'alchimie. Et maintenant, sans sou qui vaille, il avait quitté son pays natal; avec toute une maisonnée, il menait une existence fastueuse de pique-assiette, s'installant chez les anciens amis de son père ou chez ceux que ses nom-

(14) R, I, p. 203; II, p. 81, 88, 208.

(15) D'HERVEY SAINT DENIS, *Trois nouvelles chinoises*, p. 7-8.

(16) R, II, p. 203; I, p. 180-181, 209. — *T'ai-sou* naquit en 1549.

breuses relations mondaines lui permettaient d'obliger. S'il avait vécu en France au XVIIIe siècle, il se serait trouvé à l'aise au milieu de grands seigneurs ruinés, portant beau, infiniment spirituels, tranchant par leur simplicité parfois trop familière sur le monde un peu guindé et gourmé des magistrats de carrière ou des nobles pleins de morgue. C'était par définition ce qu'on appelle en Chine un "intermédiaire" 中人, c'est-à-dire un de ces personnages habiles à toutes les combinaisons, sans lesquels aucune affaire d'importance ne peut se traiter. Il était arrivé à Shiuhing durant les dernières tribulations de Ricci et n'avait pu dès lors extorquer au Père la fameuse recette d'alchimie; d'ailleurs il avait été reçu assez froidement par le Viceroi son ami et le Linsitao son compatriote. Ayant toutefois recommandé le Père à la bienveillance du troisième adjoint de Shiuchow qui était son ami, il avait obtenu par ce dernier un très bon logement dans la pagode de Nouanhiao afin de se trouver tout près du missionnaire étranger et, un beau jour, il se présenta chez Ricci avec tout le grand cérémonial usité pour demander à quelqu'un de devenir son précepteur. Le Jésuite ne put refuser ni les trois prostrations rituelles, ni le banquet d'apparat dans ses appartements, ni les pièces de soie ou autres objets précieux, mais il prit soin de rendre en retour des cadeaux d'Europe ayant une valeur bien supérieure afin de ne point donner prise au soupçon d'avarice. Tels furent les débuts d'une amitié cordiale qui devait l'introduire dans l'intimité, à peine entrevue, de l'humanisme d'Extrême-Orient.

Durant les premiers temps, ce fut *K'iu T'ai-sou* qui parut profiter le plus de ces relations fréquentes. Il se garda bien tout d'abord d'avouer ses préoccupations alchimiques, et, quand il les fit connaître, il avait déjà été séduit par la révélation des premiers secrets des sciences européennes. Vraiment ce bel esprit, façonné par une culture plus que millénaire, se montrait étonnemment réceptif aux découvertes de la Renaissance occidentale. On a reproché aux lettrés chinois de n'avoir pas été mathématiciens; le blâme n'est pas bien grave pour des hommes de lettres qui ne prétendent pas tout savoir, mais *T'ai-sou*

faisait exception si bien que "ravi par la nouveauté, il semblait ne pouvoir en aucune sorte se saoûler et contenter d'apprendre": d'abord l'Arithmétique "qui en méthode et facilité surpasse beaucoup la chinoise, car celle-ci consiste en certain instrument de bois auquel des grains ronds enfilés de fil d'archal sont changés çà et là pour marquer les nombres (l'abaque)"; puis la "Sphère" du Père Clavius, c'est-à-dire le Commentaire sur le traité classique de Sacrobosco; enfin, chose bien plus étonnante pour quelqu'un qui n'avait jamais connu la méthode syllogistique, le premier livre des Eléments d'Euclide. A des modernes, cela peut sembler bien maigre; mais, au XVIe siècle, ce bagage suffisait déjà pour beaucoup d'applications ingénieuses; le disciple de Ricci apprit ainsi à dessiner toutes sortes de cadrans solaires pour marquer les heures, ainsi qu'à mesurer les hauteurs et les distances "par règle et mesure de géométrie". Jour et nuit, il répétait ce qui lui avait été enseigné, ou "ornait ses commentaires de figures si belles qu'elles ne cédaient en rien à ceux de notre Europe", construisant lui-même "fort élégamment et artistement" en bois, en cuivre et même en argent toutes sortes d'instruments, des sextants, des sphèree, des astrolabes, des quarts de cercle et des "boîtes d'aimant"(17).

D'un seul coup, se rouvrait ainsi en Chine une veine d'inventions scientifiques qui s'était pratiquement tarie depuis l'expulsion des Mongols (1368)(18). Bien plus,-et en cela Ricci inaugurait un mouvement qui, après beaucoup d'alternatives, a fini par aboutir au XIXe siècle avec *Tseng Kouo-fan* 曾國藩 et au XXe avec la Renaissance d'aujourd'hui(19)-, on nous dit que *K'iu T'ai-sou* "rédigeait tout [ce qui lui était enseigné] en langage fort net et élégant qu'il montrait aux autres". Voilà un fait essentiel pour

(17) *Apport*, p. 40-43; RIQUEBOURG, p. 215.

(18) Ces quelques notations serviront déjà à compléter l'article de CHANG YIN-LIN 張蔭麟, *Scientific Inventions in Chinese History* (en chinois), Yenching Journal of Chinese Studies, n° 3, p. 359-381.

(19) *Sagesse*, passim, mais surtout p. 182, 189, 226-233.

l'avenir de la Chine: si celle-ci actuellement est le théâtre d'une révolution intellectuelle et morale, c'est que de toutes parts des idées nouvelles l'ont envahie, ont pénétré les cerveaux et les ont bouleversés; le mobilier de l'esprit, si l'on peut ainsi parler, se trouve profondément modifié. Or, au XVIe siècle. il y eut des pionniers obscurs de ce mouvement; ce ne furent pas des voyageurs car personne ne sortait de l'empire pour aller chercher à l'étranger ces sciences nouvelles, mais des traducteurs ou des compilateur qui mirent à la portée des lecteurs les ouvrages venus du dehors. Sans parler du bachelier du Foukien et des autres lettrés de Shiuhing que Ricci avouera plus tard avoir été de médiocres interprètes pour sa Mappemonde[20], c'est donc *K'iu T'ai-sou* qui ouvre vraiment la série de ces utiles et modestes intermédiaires qui ont fait passer les acquisitions de l'Occident dans le monde d'Extrême-Orient. A la différence des grands mandarins de Shiuhing qui s'arrêtaient trop aisément à l'extérieur, admirant par le dehors les plus beaux produits de l'imprimerie italienne, les bois de page ombrés, les grandes et belles initiales, les caractères mobiles des Alde et des Manuce, les couvertures en maroquin rouge, il voulut savoir ce qui était dit en ces langues "barbares", dans ces magnifiques in-folios ou ces ravissants in-16, et, du coup, s'abaissèrent pour lui les barrières du monde étroit où il vivait, clos de toutes parts et à l'abri des influences extérieures. Ricci, homme d'information et d'action, agent de liaison et de compréhension entre deux mondes qui s'étaient jusqu'alors ignorés, pouvait à bon droit se plaindre de n'avoir rencontré que des gens qui, se croyant riches, ne sentaient aucun besoin. Avec *K'iu T'ai-sou* c'était toute autre chose; il avait devant lui un homme avide d'apprendre, d'avoir part à ces trésors que détenaient et enveloppaient de mystère ces livres écrits en langues inintelligibles; là étaient la science et les parures de l'esprit; on ne pouvait les trouver aussi complètement ailleurs. Fascinée par ce

(20) *Apport*, p. 36.

"grand Occident", l'imagination du lettré chinois se tendait de ce côté.

Et il recevait sans cesse beaucoup plus qu'il n'espérait. Certains historiens de la philosophie semblent féliciter les lettrés chinois de ce qui fut toujours une de leurs grandes faiblesses: "La logique confucéenne, écrit par exemple M. Masson Oursel(21), si rudimentaire, si inconsciente soit-elle, représente une attitude singulièrement proche de celle que plus d'un de nos contemporains conseilleraient à nos logiciens: elle n'est ni conceptuelle, comme celle d'Aristote, ni réaliste, comme voudrait être celle de Stuart Mill; elle est simplement humaine, c'est-à-dire relative à l'action d'une pensée qui s'exerce en la société d'autres esprits et qui s'insère au sein des choses". Monsieur *Hu Shih* et bien d'autres Chinois d'aujourd'hui ne se consoleraient peut-être pas aussi aisément d'avoir pu, durant plusieurs millénaires, disposer seulement d'un opuscule de 1750 caractères environ, le *Ta-hiao* 大 學, pour guider le développement logique de la pensée. "Que la philosophie soit conditionnée par sa méthode, dit de son côté M. *Hu Shih*(22), et que le développement de la philosophie soit dépendant du développement de la méthode logique, ce sont des faits qui sont abondamments illustrés par l'histoire de la philosophie. . . ; la philosophie moderne dans l'Europe continentale et en Angleterre a commencé avec un *Discours de la Méthode* et un *Novum Organum*". On a le droit de se demander ce qui serait advenu de la pensée chinoise à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe siècle si la voie ouverte par *K'iu T'ai-sou*, au lieu de rester confinée à un tout petit groupe de lettrés, avait été adoptée par la masse des intellectuels de la Chine. *Leang K'i-tch'ao* a bien montré que tous,-ou presque tous-, les penseurs originaux de la dynastie mandchoue connaissaient la géométrie européenne, c'est-à-dire qu'ils étaient familiarisés avec une application du syllogisme;

(21) MASSON OURSEL, *La démonstration confucéenne, Revue de l'histoire des religions*, t. 67, 1913, p. 49-53.

(22) HU SHIH, *The Development of the Logical Method in Ancient China*, Shanghai, 1928, passim, par exemple p. 1.

pourquoi n'ont-ils pas employé cette méthode dialectique pour l'expansion de leur propre pensée? Non seulement les auteurs scolastiques comme les *Conimbricenses*, mais Descartes et Leibniz, sans parler de Spinoza, leur seraient depuis longtemps devenus familiers(23). Ce n'était point par cet aspect logique et métaphysique de l'humanisme chrétien que *K'iu T'ai-sou* était particulièrement séduit, mais plutôt,-et en cela il était fidèle au génie de sa race-, par sa morale. Vint un jour où il n'y tint plus: il demanda au Père de lui expliquer sa doctrine. Le moment était important. Ricci exigea qu'on chômât pour le reste et, durant trois ou quatre journées, il lui exposa l'ensemble du catéchisme. Le disciple chinois écoutait tout, très attentivement, en prenant des notes; puis il mit par écrit ses difficultés avec des espaces vides afin que le Père pût inscrire à côté la réponse, "or c'étaient, à la surprise de Ricci, les plus grandes difficultés et les nœuds confus que l'on traite en théologie, et le lettré ne fut pas moins surpris de voir tous les nœuds déliés desquels il aurait cru qu'aucun seulement ne pourrait être éclairci". Une autre fois, comme on lui expliquait les exemples des saints qui ont tout abandonné pour Dieu: "Cela n'est point pénible ni difficile, riposta-t-il, surtout pour des gens qui espèrent le bonheur dans l'autre vie comme votre religion le promet; jusqu'ici nous autres Chinois nous ne nous sommes pas exercés à de telles pratiques parce qu'aucune religion ne nous a mis en assurance sur une telle récompense!"(24)

Si de tels entretiens étaient une vraie révélation pour *Kiu T'ai-sou,* on ne s'étonnera point que l'étonnement fut réciproque. Par degrés, Ricci était jusque-là parvenu à distinguer parmi les Chinois non seulement deux espèces de bonzes "les gris et les noirs"(25), mais aussi les trois constituants essentiels de leur "sagesse": confucianisme, boud-

---

(23) On trouvera des développements historiques sur cette question dans notre série d'articles *Humanisme* et *Sagesse*, p. 109 et suiv.

(24) HAY, p. 927-928.

(25) *Missionnaires,* p. 155-156, 242, . . .

dhisme et taoïsme[26]. Le court dialogue, imprimé à Macao juste à cette époque sous la direction du Père de Sande semble-t-il, nous donne l'écho direct de sa pensée avant ses conversations avec Kiu T'ai-sou; ce passage mérite d'être reproduit presque intégralement[27]:

"Le peuple de la Chine...., tout en étant par ailleurs un peuple très ingénieux, doué de hautes et extraordinaires capacités, a toujours vécu dans de grandes erreurs et l'ignorance de la foi, en se laissant entraîner à des opinions variées et en suivant diverses sectes... Il y a trois sectes plus renommées.

La première est celle de Confucius, un philosophe notable [ne serait-ce pas le premier emploi connu de ce nom latinisé pour *K'ongtse?*]...., l'un des hommes les plus éminents et incorruptibles.., tenu en si grande estime par tous ses disciples et clients qu'au jour de la nouvelle et de la pleine lune ils s'assemblent dans l'école commune devant son image, où ils offrent de l'encens et font des prostrations. Sa doctrine, en résumé, veut que les hommes suivent la lumière de la nature comme leur guide, qu'ils s'efforcent soigneusement d'acquérir les vertus [d'après les cinq relations], et qu'ils s'appliquent à gouverner d'une manière ordonnée leurs familles et la communauté. Tout cela, certes, mériterait d'être loué, si Confucius avait fait mention du Dieu tout-puissant et de la vie à venir, et s'il n'avait pas tant accordé au ciel et à la fatalité; surtout s'il n'avait pas si curieusement insisté sur la vénération des images des ancêtres, et à ce point de vue il ne peut que très difficilement et même pas du tout être absous du crime d'idolâtrie (he can very hardly or not at all be excused from the crime of idolatry). Malgré cela, on doit avouer qu'aucune autre doctrine, parmi les Chinois, n'approche autant de la vérité que la sienne.

(26) Lettre à Roman, 13 septembre 1584: R, II, p. 48-49.

(27) HAKLUYT, t. 4, p. 229.-Il faut noter, à la page 233, qu'on y dit que les Pères, expulsés de Shihing, espèrent "d'après leurs dernières lettres" (sans doute celles des 9 et 30 septembre) s'y installer solidement; ce détail aide à dater le Dialogue.

La seconde secte est celle de Saca [Bouddha] ; dans le Catéchisme composé par notre grave visiteur [c'est de Ruggieri que parlent les interlocuteurs, ici les ambassadeurs japonais], ils sont soigneusement réfutés... Les "Seng", qui sont nos "bonzes", ont quelque soupçon de la vie à venir, de la récompense pour les gens de bien et de la punition des méchants; néanmoins toutes leurs affirmations sont mêlées d'erreurs.

En troisième lieu, les *taose* [moines taoïstes] imitent un certain homme [Laotze] qui doit être adoré, pensent-ils, pour sa sainteté. Les prêtres de ces deux dernières sectes mènent une vie très basse et très servile; ils doivent se mettre à genoux devant les Magistrats sans pouvoir s'asseoir, et parfois ils reçoivent la bastonnade: ce qui est fort différent de leur situation au Japon".

Comme on le voit, et c'était déjà une précieuse conclusion, la "secte" des confucianistes restait soigneusement distinguée des deux autres, bouddhiste et taoïste; mais son matérialisme foncier et son agnosticisme pratique semblaient, tout autant que son "fatalisme" et "l'idolâtrie" des ancêtres, s'opposer à ce qu'on pût la tolérer du point de vue chrétien. A cela, il fallait ajouter ce qu'on a appelé son "esprit d'immobilité", car, comme ajoutait ce même Dialogue[28] "les missionnaires ne peuvent pas entrer en Chine, 1° parce que la coutume n'y admet d'ambassadeurs que tous les trois ans [du moins, ceux qui venaient par le Sud; les Coréens venaient chaque année par le Nord] et avec de surprenantes précautions de peur d'espionnage; 2° les habitants méprisent grandement les autres pays, et 3° ils observent avec une très grande application leurs lois et leurs coutumes".

L'on sait combien les historiens d'Occident ont exécuté de variations sur le dernier point. "Le caractère le plus original des Asiatiques, écrivait par exemple Lamy[29],

---

(28) HAKLUYT, t. 4, p. 232.

(29) Introduction de LAMY à l'ouvrage du P. PIOLET, *Les Missions au XIXe siècle*, t. 1, p. LXVIII.

est l'amour de l'immobilité. Les puissances de la tradition et de l'orgueil qui, chez eux, se fortifient l'une l'autre, leur font croire que leur façon de penser et d'agir est de toutes la meilleure et même la seule bonne. De là, leur crainte mêlée de mépris pour tout ce qui est étranger". Même les historiens qui ne sont point aussi sévères contre les Chinois que Lamy supposent comme entendu que, sous la dynastie des Ming, la routine littéraire (culte des classiques) était devenue tyrannique au point de submerger le génie créateur dans l'océan des formules stéréotypées, des recettes et des procédés; la science y était toute entière en réminiscences et la peinture n'obéissait qu'au conformisme. Le système des examens classiques, épreuve préalable à l'exercice des fonctions publiques, avait généralisé l'uniformité et tué les individualités originales. Le Père Ricci, si jamais il porta un tel jugement (ce qui ne nous paraît guère probable), fut obligé de le réviser en présence de *K'iu T'ai-sou;* il voyait devant lui un représentant authentique de l'humanisme d'Extrême-Orient, très progressif et très avide d'acquisitions nouvelles, et par lui, il serait introduit peu à peu en des cercles de pensée assez vivante.

Le séjour de cet insigne ami ne dura pas très longtemps à Shiuchow même, "un an" nous est-il dit dans une lettre du 15 novembre 1592(30), mais ce néophyte de la porte resta dans la région plus longtemps et rendit à Ricci les services les plus signalés. S'il ne se fit point alors baptiser, c'était parce qu'il était retenu par les coutumes chinoises: "Il n'avait que des filles, et les Chinois veulent tout au moins un fils... Sa femme légitime étant morte, il tenait à sa place une concubine, qu'il ne voulait pas renvoyer parce qu'il n'avait pas d'enfants [mâles], ni épouser parce qu'elle n'était pas de sa qualité. Voilà pourquoi on différa son baptême jusqu'à temps qu'il eût autant de force pour embrasser la vérité qu'il avait de lumière pour la connaître.

---

(30) R, II, p. 102; il faut donc rectifier le texte ambigu de R, I, p. 212 qui semblerait dire "cinq ans", mais il est vrai que "durant deux ou trois ans" les relations restèrent très familières (R, II, p. 203). Le 19 mai 1596, il écrivait qu'il n'avait pas revu Ricci "depuis quatre ans", donc depuis 1592 (HAY, p. 917).

Mais il ne fut toutefois pas perdu, car après quelques années, ayant eu deux fils de cette femme, il ne douta plus de faire plus d'estime de la fécondité que du sang, et d'appeler la mère de ses enfants sa légitime épouse"(31).

Dès la fin de 1589, un petit groupe de mandarins suivait l'exemple de *K'iu T'ai-sou* en fréquentant Ricci; non seulement tous les fonctionnaires de Shiuchow sans exception, ainsi que leurs fils, avaient rendu visite aux Pères(32), mais plusieurs venaient à la résidence: en plus du troisième adjoint (celui qui avait fait fonction de Vice-préfet), le chef des soldats (pimpitao), le nouveau préfet (arrivé vers le 6 ou 7 octobre et du même pays que *K'iu T'ai-sou*)(33), le sous-préfet (résidant en ville de Shiuchow), le préfet de la ville voisine Nanhiung (son ancien précepteur et son compatriote) ainsi que l'adjoint qui devait devenir un fidèle appui (*Wang In-lié* 王應麟). De la petite ville d'*Inte* qui se trouve sur le Pékiang avant d'arriver à Shaochow, le sous-préfet (Sutaium?) originaire de Kanchow 贛州 au Kiangsi ne manquait pas de venir voir Ricci chaque fois que ses affaires l'amenaient à la préfecture; à son vieux père on avait autrefois prédit qu'à 60 ans il prendrait une autre femme et qu'à 72 il rencontrerait un étranger duquel dépendraient "son bonheur et son entière félicité", la première partie de la prophétie s'était accomplie en son temps et maintenant la venue de Ricci paraissait marquer la vérification de la seconde partie. C'est pourquoi le sous-préfet d'*Inte* insistait vivement pour emmener chez lui le Père, mais celui-ci s'excusait toujours en alléguant les mauvaises dispositions du Viceroi de Shiuhing qui pourrait être mécontent s'il apprenait cette excursion; enfin, croyant voir un signe de la volonté de Dieu dans les désirs ardents du

(31) RIQUEBOURG, p. 215.-Ce fils, K'iu Che-kou, dut naître en 1591, car, en 1596 il avait "six ans" (à la chinoise) (HAY, p. 918). Il sera baptisé, à l'âge de dix ou onze ans, à Nankin et prendra le nom de Matthieu en souvenir de Ricci.

(32) Parmi les mandarins énumérés R, II, 82, il y a, en plus du Vice-préfet et du "pimpitao", le "nunchisy", le "tucasy" et le "tytao".

(33) R, II, p. 87.

vieillard, il y partit en barque avec un Frère après le 1er janvier 1590; *K'iu T'ai-sou* l'accompagnait, il ne voulait pas perdre un seul jour de leçon et sa présence rendit l'excursion des plus profitables. Ricci ayant été logé dans les appartements d'une pagode, presque toute la ville y accourut; le sous-préfet lui ménagea une réception des plus solennelles, parce que c'était le lieu de sa juridiction; quant à son vieux père, il fut si satisfait qu'il demanda immédiatement le baptême, mais Ricci préféra le remettre au temps où il pourrait le rejoindre à Kanchow et il se contenta de lui donner une médaille du Sauveur en cuivre (avec laquelle le bon vieux devait mourir huit ans plus tard, chez lui, octogénaire, sans que le Père ait eu le temps d'aller le retrouver). Le troisième ou quatrième jour, une promenade fut organisée à une grotte naturelle ou douix située à main droite de la cité (appelée "Pelotum"?) d'où l'eau jaillissait si abondante du rocher qu'elle formait une sorte de rivière très poissonneuse; on y rencontra le second adjoint de Nanhiung *Wang In-lin* 王應麟 qui faisait fonction de Visiteur et avec lequel on lia très grande amitié (souvent dit "Guanoscia", *Wang U-che* 王玉沙). Le soir, il y eut banquet chez le sous-préfet jusqu'au point du jour, avec chants, danses et "une belle pièce de théâtre", et ce jour-là le Visiteur remmena Ricci dans sa barque jusqu'à Shiuchow(34).

Ainsi reprenait vie la résidence transplantée. Les visiteurs de marque y étaient peut-être moins nombreux qu'à Shiuhing, car la ville n'était qu'une escale de passage et non la résidence du Viceroi, mais *K'iu T'ai-sou* s'ingéniait pour y mener les personnages remarquables. On y vit, entre autres, le cinquième fils du Viceroi à deux reprises et son neveu: ces deux lettrés ne rendaient même

---

(34) R, I, p. 212-214. Sur *Wang In-lin*, cf. HUNG, p. 9-10. — Sur ce théâtre des Ming, on peut lire, en français, TSIANG UN-KAI, *K'ouen Kiu* 崑曲, Paris, 1932, par exemple p. 74 "L'orphelin de la Chine" popularisé en Europe par les Jésuites du XVIIIe siècle; POUPEYE, *Le théâtre chinois*, 1933, avec la Bibliographie. Ricci parle à deux reprises de ce théâtre: R, I, p. 17, 355-356.

pas leur visite aux mandarins qui venaient les saluer à bord de leur barque[35] ! Personne ne parlait plus de l'expulsion de Shiuhing.

Tout semblait donc pour le mieux. Le 1er janvier 1590, les deux macaïstes avaient commencé leur noviciat canonique comme religieux de la Compagnie de Jésus, en continuant à étudier les caractères chinois et le latin[36] et Ricci préparait tout pour exécuter l'ordre reçu de Valignano d'aller fonder une résidence dans une autre province[37] quand la santé du Frère d'Almeida recommença à donner de sérieuses inquiétudes. Ce religieux fervent, ne se contentant pas d'endurer les souffrances du climat, ajoutait de nombreuses pénitences, si bien que Ricci dut lui interdire de continuer à se donner la discipline: il ne manquait plus que vingt coups pour arriver au total de cinq mille[38]. Il retomba malade, et comme on ne pouvait se procurer ni médecin compétent ni remède approprié, il dut être renvoyé d'urgence à Macao pour se soigner; à sa place, Ricci désirait que *K'iu T'ai-sou* s'entremit pour faire venir le Frère de Petris; l'occasion s'en présenta malheureusement trop tôt. Comme la chapelle bien ornée de la résidence n'était pas ouverte aux femmes ni aux gens du peuple, Ricci voulut profiter des fêtes du nouvel an chinois pour exposer en un lieu accessible la belle peinture pieuse de la Madone de Séville, qui avait été envoyée du Mexique, "représentant la Vierge avec Jésus dans ses bras et Saint Jean qui l'adorait"[39], mais des voisins profitèrent de l'obscurité de la nuit pour assaillir la maison à coups de

---

(35) R, II, p. 146.

(36) R, II, p. 94.-Sans doute, le Père Ricci employait-il pour cela la réédition de la grammaire latine faite à Macao en 1588 et 1593: *Christiani Pueri Institutio Adolescentiaeque perfugium*, du P. JEAN BONIFACIO (*Nordisk Tidskrift för Bok- och Bibliothekwesen*, t. 10, 1923, p. 131-141; STREIT, t. 4, p. 464, n° 1718).

(37) R, II, p. 104.

(38) R, I, p. 215.

(39) R, II, p. 216, cf. R, I, p. 178, 280, 350, 478, *Art*, p. 211-212, 214 note 66, 220.

pierre; une première sortie les mit en fuite, ils revinrent en nombre et l'on n'échappa qu'avec peine à leurs coups. Cet incident aggrava l'hostilité de gens déjà peu favorables, car, malgré les instances de Ricci qui aurait voulu étouffer l'incident pour ne point compromettre la venue du Frère de Petris, *K'iu T'ai-sou* s'arrangea pour porter plainte au Préfet; il expliqua d'abord à celui-ci qu'il s'installait à la résidence, et, en ayant reçu la visite, il profita de cette occasion pour lui raconter l'incident. Le mandarin resta d'abord comme muet de colère, puis, voyant que les serviteurs étaient tous blessés, il les interrogea; faisant alors comparaître les gardes du faubourg, il les injuria et ordonna de leur mettre les fers au cou en commandant de retrouver les coupables. Et comme il demandait des nouvelles du Frère d'Almeida malade, *K'iu T'ai-sou* lui représenta l'isolement de Ricci et fit approuver la venue de Petris. Les gardes, cependant, étaient dans un grand embarras parce que les aggresseurs appartenaient à des familles notables. Deux serviteurs, sortis de la résidence à l'insu du Père, allèrent se poster près du pont et ils y reconnurent deux jeunes gens qu'ils livrèrent à la police. Grand émoi; leurs parents vinrent de nuit supplier le Père d'obtenir leur pardon: "Ce sont de jeunes écervelés qui ont agi contre la volonté de leurs familles!" Ricci leur répondit qu'il n'était pour rien dans l'enquête et les gardes allèrent déclarer au Préfet qu'on n'avait rien trouvé, mais celui-ci fit batonner l'un d'eux et emprisonner l'autre si bien qu'ils nommèrent deux des meneurs. De nouveau, les parents recoururent plusieurs fois à la compassion de Ricci qui, bien volontiers, intercéda pour eux, par obligation de religieux et afin de montrer qu'il rendait le bien pour le mal; au bout de deux ou trois visites, le Préfet se laissa enfin persuader, et, grâce à l'intervention de *K'iu T'ai-sou,* il fit afficher un nouvel édit de protection à la porte de la résidence; le calme revint apparemment (40).

Le Père de Sande, qui avait été nommé recteur de Macao et supérieur de la mission de Chine lorsque Vali-

---

(40) R, I, p. 215: le calme dura "pendant plus d'un an".

gnano était parti pour le Japon (début juillet 1590), profita du passeport accordé au Frère de Petris pour venir voir par lui-même durant quelques jours la nouvelle installation, mais au retour le sous-préfet de Hiangchan "d'un naturel farouche et ennemi des Européens" fit battre ses deux serviteurs et les empêcha de continuer leur route jusqu'à Macao; il fallut que de cette dernière ville et de Shiuchow on vint à leur secours pour les libérer(41).

Aucun baptême ne paraît avoir été administré durant les deux années 1589 et 1590; vers la fin de cette année, semble-t-il, *K'iu T'ai-sou* quitte Shiuchow, mais sans beaucoup s'en éloigner. Ce n'est point le Frère de Petris, mais le Père d'Almeida qui, impatient de rejoindre son poste, est venu tenir compagnie au Père Ricci; tout en n'ayant plus de fièvre, il reste encore très faible et, au mois d'octobre 1591, il est repris par la malaria. Après sept jours de souffrances supportées de manière très édifiante, il meurt laissant après lui de vifs regrets: "C'était, dit Ricci(24), le compagnon des trois années les plus pénibles de mon séjour en Chine. Je me vois obligé de recommencer tout une seconde fois, ou plutôt une troisième ou quatrième fois. . .Cette année-ci, nous avions de très bonnes occasions d'aller dans d'autres provinces; des personnages importants voulaient nous emmener avec eux, et d'autres nous invitaient à les rejoindre par des lettres fort courtoises. La mort du Père d'Almeida oblige de tout arrêter, et nous sommes toujours sans nouvelles de l'ambassade du Pape. que nous espérons pour cette année". L'embarras est grand pour enterrer le défunt: "dans la montagne, selon l'usage du pays, nous ne le voulons pas; en notre chapelle, c'est trop contraire aux usages, personne ne voudrait plus y entrer; dans un terrain voisin, en y creusant une tombe

---

(41) RIQUEBOURG, p. 223.

(42) R, II, p. 107: lettre de 1592.-Un long éloge du Frère d'Almeida se trouve R, II, p. 457-462 et aussi I, p. 221-222: le Frère Fernandez donna aussi des inquiétudes pour sa santé.-Parmi ceux qui voulaient emmener ailleurs Ricci, se trouvait, semble-t-il "Siutagin" ("il y a trois ans", est-il dit dans une lettre de 1599: R, II, p. 171, et "à deux reprises": R, II, p. 148; cf. R, I, p. 253).

et la surmontant d'une croix selon le désir du mort, cela coûterait trop cher, cinquante taels"(43) ! On se décide donc à garder le corps dans la résidence selon l'usage chinois, jusqu'à ce que le Père Valignano ait pris une décision; on voulait se contenter d'un pauvre cercueil, mais un ami en acheta un plus honorable pour quatre taels. Le mort y est déposé, revêtu d'ornements sacerdotaux, et tous ceux qui sont en relation avec la résidence viennent faire leurs condoléances en costume de deuil "même le vieux *Leu lao tie* qui ne sortait pas de sa maison, ainsi que le mandarin chargé des bonzes avec ses subordonnés". Ricci interdit l'usage superstitieux de déposer des mets devant le cercueil et, en outre, il refuse de s'habiller en blanc, — ce qui parait moins bien aux Chinois—, expliquant "que les religieux étant devenus comme morts au monde, ne font plus autant de cas de la mort du corps". Par contre, les serviteurs portent le deuil à la manière chinoise aussi longtemps que durent les visites. De Macao, le Père de Sande dépêche le Frère de Petris qui arrive à un moment où le passage du Viceroi occupe tous les esprits (vers décembre 1591) (44).

Ce grand mandarin est alors en route pour Pékin où l'attend, croit-il, un emploi important et il accueille de la manière la plus affable Ricci qui va lui rendre visite à sa barque avec le Frère de Petris, au sû et vû de tous; aux missionnaires, il fait présent de livres qui leur seront fort utiles et il s'étonne seulement qu'ils n'aient pas trouvé à leur gré la bonzerie de *Nanhoa*. Subitement, avant de s'être remis en route, il apprend qu'à la suite du rapport d'un Visiteur il est déposé de ses dignités et frappé d'une amende de 40,000 écus pour ses méfaits; tous ses biens sont confisqués et un horrible abcès se déclare, très dangereux étant donné son âge, tandis que ses fils, petits-fils et serviteurs sont absorbés par le pillage de ses bagages. Il expire donc abandonné de tous, sans que personne lui donne seulement une goutte d'eau, en criant: "Que je souffre! que je souffre!"

---

(43) R, II, p. 118, 462.
(44) R, II, p. 101, 466 note 6; I, p. 223.

C'est durant cette année de 1591, peut-être vers la fin, qu'un brave marchand de la ville voisine de Nanhiung vint à la résidence, avec la recommandation de *K'iu T'ai-sou* qui semblait avoir pris à tâche de proclamer partout les mérites et les vertus de Rilci; ce très honnête homme, appelé "Cotunhoa" (Ko Song-hoa?, originaire de Tè-hoa? au Kiangsi) était un buddhiste fervent, s'abstenant de chair, poisson et laitage. Ricci l'instruisit donc soigneusement et "chaque fois que le Père lui enseignait une vérité qui s'accordait devantage avec ce qu'il cherchait depuis si longtemps sans être satisfait, il s'agenouillait et remerciait, la tête contre terre; ses rapports étaient si doux et si agréables que tous s'affectionnèrent à lui à la résidence". Après avoir reçu le nom de Joseph au baptême, le marchand était rentré chez lui, mais chaque fois qu'il venait à Shiuchow il insistait pour que Ricci l'accompagnât et baptisât aussi son fils nouveau-né. Dans une de ces occasions, le Père, l'ayant vu habitué à des méditations "qui ne sont pas très opposées aux nôtres"(45), lui fit faire la première semaine des Exercices de Saint Ignace de Loyola, qu'il pratiqua "comme un vieux chrétien". Cette conversion ne devait pas tarder à en provoquer d'autres.

K'iu T'ai-sou résidait maintenant dans cette ville de Nanhiung avec sa famille, à quatre ou cinq jours de voyage de Shiuchow, en contrebas de la passe Meiling et, comme Ricci lui avait envoyé un petit présent pour le nouvel an chinois (13 février 1592), il vint le remercier en personne et demanda qu'il y rendit visite à ses nombreux amis. Ricci finit par accepter cette offre séduisante et, deux ou trois jours après lui, il en prit le chemin. A une grande distance de la ville, il fut accueilli par Joseph et un groupe de catéchumènes qui voulaient d'abord l'accaparer, mais il devait

---

(45) R, II, p. 105. — Ne seraient-ce pas les méditations des amidistes, telles que TIMOTHY RICHARD les a traduites d'après le 大乘起信論 (*The Awakening of the Faith*, Shanghai, 1907)? Du même, on a le *Guide to Buddhahood* 選佛譜, Shanghai, 1907, d'après une édition de 1593.

d'abord rendre ses devoirs au Vicepréfet, ce *Wang In-lin* qu'il avait rencontré déjà à Inte. "Nanhiung, raconte le Père[46], est de la même grandeur que Florence; sa partie principale se trouve entre le Pekiang et un petit affluent navigable. Il y a deux faubourgs, reliés à la cité par un pont de pierre et l'autre de bois; tout ce qui vient d'Europe, des Indes, de Malacca, des Moluques, passe par là,... et on ouvre le pont deux fois par jour pour laisser passer les barques... Etant allé aussitôt chez le Vice-préfet, Ricci se fit transporter en palanquin afin de se donner plus grand air en se distinguant davantage des bonzes, et aussi pour se soustraire à l'importunité de la foule; le Vice-préfet le reconduisit jusqu'à la porte, et alla lui rendre sa visite; il y eut aussi échange de présents... Tous les autres fonctionnaires rivalisèrent de prévenances avec leur supérieur et les banquets auxquels le Père fut invité étaient plus nombreux que le compte des journées, mais heureusement, même en ce temps de Carême, il pouvait se contenter d'y prendre un peu de boisson. Après avoir reçu tant de visites, il dut les rendre; les mandarins attendaient le Père en compagnie de leur famille et parfois de tous leurs voisins, et dans la rue il y avait tant de monde que beaucoup de gens venaient soulever les rideaux du palanquin ou couraient par devant pour voir sortir l'étranger".

Après avoir ainsi échangé les civilités avec ce monde officiel, Ricci put consacrer son temps au cercle bien moins cérémonieux des amis de Joseph, "l'emportant en vertu et en désir d'entendre les choses de Dieu". Bien que Joseph fût un gros marchand, occupant à lui seul jusqu'à trente ou quarante employés, en Chine "un riche illettré ne possède qu'une médiocre honorabilité, tandis qu'un pauvre, s'il est lettré, sera nécessairement quelque chose". Dans ce milieu simple et intime, Ricci devait éprouver de vives émotions: "J'avoue, écrit-il[47], que je ne pensais pas voir de sitôt en Chine ce que j'ai contemplé ici. Il y avait du

---

(46) R, II, p. 103. Le récit de cette excursion se trouve R, II, p. 98, 102-106; I, p. 226-228.

(47) R, II, p. 98, 464. Parmi les catéchumènes, se trouvaient les quatre fils du marchand (RIQUEBOURG, p. 451).

monde sans discontinuer dans la salle où le bon vieillard avait disposé un autel, en y suspendant les images de Notre-Seigneur et de Notre-Dame. Pendant toute la journée (et cela dura sept ou huit jours), j'y parlai assis des vérités de notre foi, parfois jusqu'à près de minuit, sans avoir le temps de réciter l'office divin... Beaucoup des auditeurs restaient à la maison pendant la nuit et je disais la messe à l'aurore; la plupart étaient originaires d'autres provinces, et cela me confirma dans ma conviction qu'ailleurs on se préoccupait davantage des choses de l'âme. Je baptisai dix personnes, six grandes et quatre enfants, entre autres le petit garçon de Joseph, son frère et d'autres de ses parents; et il y en aurait eu plus encore si Joseph ne s'était faussement persuadé que, pour devenir chrétien, on devait l'imiter en quittant le monde et en se faisant ermite, abandonnant sa femme et son commerce".

Cet apostolat si consolant ne put durer, car à Shiuchow la présence de Ricci était impérieusement réclamée; le Frère de Petris, nouvellement arrivé, était encore incapable de garder seul la maison. Le Père semble avoir voulu continuer là cette année le mouvement commencé à Nanhiung, car il y fit encore quelques baptêmes, surtout parmi les employés de la résidence. Ces derniers étaient si fervents qu'il était parfois difficile de les empêcher d'outrager les idoles, ce qui, une fois ébruité, aurait pu suffire à faire expulser les missionnaires. Ricci recommanda une extrême prudence, mais, malgré sa consigne, il arriva qu'un enfant nouvellement baptisé vola une idole en bois odoriférant et, pendant que tout le monde dormait, il la jeta dans le feu de la cuisine: "Le Frère se réveilla en sentant cette odeur pénétrante et, ayant fait une tournée, il découvrit l'idole à demi consumée. Ricci, averti, fit comme s'il n'avait rien su." Un autre serviteur fut battu et maltraité par son père parce qu'il refusait de vénérer l'idole de la maison, et un catéchumène, provoqué par un de ses compagnons chrétiens, creusa un trou pour y enterrer une autre. Ces imprudences témoignaient du moins que "si ce pays se convertissait, il ne cèderait en rien au Japon, et, comme il est

beaucoup plus étendu, beaucoup plus grand serait le fruit que la Compagnie y récolterait"(48).

Le grand obstacle, chez les gens distingués, était l'impossibilité morale de renvoyer une de leurs épouses à sa famille sans se rendre coupable d'un manquement grave aux rites essentiels de la courtoisie; la femme aurait été déshonorée, ses parents mortellement offensés, et, si l'épouse en titre n'avait point de fils, le chef de famille se serait privé de l'espoir de se perpétuer en un héritier. Le jeune Père de Petris qui sentait vivement la complexité psychologique de ce problème, se risquait à proposer aux supérieurs une solution inacceptable au point de vue moral: "Les deux femmes seraient gardées à la maison, la première étant la seule et unique épouse!"(49) Quant à Ricci, il se bornait à répondre: "Dans d'autres pays, Dieu a remédié à des difficultés plus grandes, aussi espérons-nous qu'il donnera de même un remède pour celle-ci"(50). Sa confiance ne devait pas être trompée, bien qu'elle dut être encore épurée par de redoutables épreuves; mais son intimité avec *K'iu T'ai-sou* et ses amis lui avait démontré qu'on pouvait trouver dans l'humanisme d'Extrême-Orient un point d'appui vers le christianisme, et cette conviction lui sera d'un énorme appoint.

---

(48) R, II, p. 122; I, p. 128.
(49) R, II, p. 464-465.
(50) R, II, p. 107.

CHAPITRE HUITIÈME

Les débuts de la sinologie européenne

Jusqu'à la mort du Frère d'Almeida, et immédiatement après elle, on ne voit pas que le Père Ricci ait éprouvé le besoin d'approfondir ses connaissances de chinois. Tout au contraire, il parait beaucoup plus préoccupé de réalisations immédiates que de préparation lointaine telle que la comporteraient de véritables études de sinologie. Ce à quoi il ne cesse de penser, c'est à cette ambassade du Pape pour laquelle il attend impatiemment le retour du Père Ruggieri: "il y faudrait un présent plus important que celui rapporté par les ambassadeurs du Japon"(1). Ou bien il se transporte en esprit dans une de ces régions heureuses de la Chine où les lettrés forment vraiment un groupe compact, comme Chaohing où s'est autrefois rendu le Père Ruggieri et surtout le pays de Soochow où l'attire désormais l'incomparable affection de *K'iu T'ai-sou*(2). Mais les réalités pénibles de sa situation l'enchaînent plus que jamais à Shiuchow; "Je suis étouffé par les affaires", écrit-il, et il s'efforce de s'en dédommager en faisant plusieurs chrétiens, "seize ou dix-sept personnes", jusqu'au 12 novembre 1592(3), "trois d'entre eux étant des pères de

---

(1) R, II, p. 110: lettre du 17 janvier 1593.-On attendait Ruggieri en 1593: R, II, p. 465. Une lettre datée de Rome, 1591, arriva avant le 15 novembre 1592 (R, II, p. 462). Sur les complications survenues à Rome par suite du décès successif de quatre Papes, on peut lire: *Le P. Alonso Sanchez et la lettre du P. Claude Aquaviva sur l'oraison* (8 mai 1590), *Revue d'ascétique et de mystique*, 1936, p. 77-80.

(2) HAY, p. 919.

(3) R, I, 213.-R, II, p. 94. Et encore parmi ces baptisés, l'un d'eux, âgé de 60 ans, était oncle d'un des Frères macaïstes et originaire d'un pays à huit ou dix jours de distance: "venu en visite ici, il y fut visité par la grâce du Seigneur, il s'en retourna chez lui

famille ou personnages importants qui entraîneront, nous l'espérons, leurs fils, leurs parents et leurs amis"[4], mais d'autres attendent leur heure, comme "Chum" baptisé beaucoup plus tard[5] ou "Peom", surnommé pour son intégrité "le Caton de la ville"[6]: "beaucoup, ici, sont naturellement bons, trois ou quatre familles notables nous invitent et nous font des présents aux fêtes"[7].

Même cette activité apostolique, si restreinte, va se trouver entravée par un évènement désastreux. "Les années précédentes, écrit Ricci [7], nous étions passés par les épreuves que Saint Paul raconte de lui-même; cette année-ci, nous avons expérimenté le péril des voleurs, quoique, à vrai dire, nous n'en ayons jamais été totalement exempts".

Voici comment se produit ce très grave incident. Aussi longtemps que *K'iu T'ai-sou* se trouva dans le voisinage, il semble que les adversaires des Pères n'osèrent pas bouger[8], mais, à partir de 1592, ce grand ami paraît avoir quitté la province du Koangtong, non sans avantage pour son maître Ricci dont il se fait en tout lieu "le héraut et le trompette"[9]. Une bande d'une douzaine de jeunes gens, dont plusieurs ont été compromis dans la première affaire, se réunissent dans la pagode voisine, certaine nuit de noces, pour y boire du vin et jouer aux dés; ils se concertent pour assaillir la résidence, en faire fuir les habitants afin d'en piller les richesses que l'on y croit contenues. L'affaire se passe au début de juillet, ou plutôt à la fin

---

pour convertir les siens et passa par Macao au retour". Un autre, cousin de l'autre Frère, s'était déterminé l'année précédente à se faire chrétien et vint mettre son projet à exécution (R, II, p. 106).

(4) R, II, p. 97, 106.

(5) R, I, p. 419.

(6) R, I, p. 211.

(7) R, II, p. 107.

(8) Le calme avait duré "plus d'un an et demi" grâce à l'édit obtenu du Préfet par l'entremise de K'iu T'ai-sou (R, I, p. 215).

(9) HAY, p. 916-917: en 1596, il écrivait que "depuis 4 ans", ils ne s'étaient plus vus.

de juin(10) ; laissons Ricci lui-même la raconter.

"Vers minuit, avec quelques autres conjurés et au nombre de plus de vingt, ils sautent par-dessus notre mur avec des torches, des lances, quelques hachettes et des cordes, et de l'intérieur du jardin ils ouvrent la porte. Réveillés en sursaut, les Frères coadjuteurs et les domestiques pensent que quelques petits voleurs sans armes se sont coulés dans la basse-cour, il suffira de crier un peu pour les mettre en fuite: nous ouvrons la porte du couloir qui donne sur le jardin et, à quatre, nous sortons sans presque rien porter en main; d'ailleurs on chercherait en vain dans la maison un bâton pour se défendre. Trompés par l'obscurité, nous entrons au milieu des assaillants qui, bien loin de s'enfuir, allument leurs torches, blessent deux ou trois de nos serviteurs, administrent des coups de bâton au Frère de Petris et lui assènent un coup de hachette au front. Voyant que nous ne pouvons résister, j'ordonne de faire retraite et nous nous réfugions dans le couloir en essayant de fermer la porte du jardin, mais ils jettent en travers un morceau de bois pour la maintenir entrebaillée et ils me frappent la main avec une hachette. Alors nous nous réfugions dans nos chambres où nous nous verrouillons par l'intérieur. Je veux sauter dehors par ma fenêtre qui est un peu surélevée au-dessus du sol, mais je tombe si malheureusement que je me tords le pied et ne puis que péniblement me traîner jusqu'au mur pour appeler au secours. A ce moment, le pont de la cité était en mauvais état. Quelques-uns des voisins étaient parmi les voleurs, et d'autres de connivence avec eux, spécialement les bonzes, si bien que personne ne vient nous aider. Mais Dieu se souvient de nous. Fort heureusement, un de nos étudiants, monté sur le toit, commence à lancer des tuiles sur les agresseurs. Ceux-ci s'arrêtent, surpris de

---

(10) "Juillet 1592" semble dire R, I, p. 229 et suiv.; II, p. 107-111, mais le 1er septembre "il y avait plus de deux mois" que l'incident avait eu lieu (R, II, p. 462). Notre récit est obtenu par la fusion des deux versions données par Ricci (R, I, p. 229-231; II, p. 108-110, 114).

ces projectiles et effrayés par les cris que je pousse, sans comprendre comment j'ai réussi à sortir de la maison. Ils battent précipitamment en retraite, en n'emportant rien et même en laissant des pièces à conviction, un bâton, une calotte et une serviette. Ils s'en retournent au temple d'où ils sont venus. Bien que blessés, nous rendons grâces au Seigneur de nous avoir protégés, nous, de la mort et la mission, de la ruine. Quant à moi, je ne sais que dire sinon que je demeure très content, Dieu soit loué, et prêt à souffrir tout ce que voudra Sa Divine Majesté pour convertir ces âmes avec sa grâce. Plaise à Dieu que le peu de sang que nous avons ainsi commencé à répandre soit les prémices de ce que nous devrons verser entièrement, en donnant ma vie pour son amour!" Et Ricci ajoute pour son ancien maître des novices: "S'il plaisait à Sa Divine Majesté de donner pour conclusion à tout ceci un heureux martyre, comme celui du Père Rodolphe Aquaviva (tombé martyr à Salsette le 15 juillet 1583), ô mon Père, quel bonheur ce serait pour son novice!([11])"

Le convalescence des blessés sera longue, puisqu'après plus de deux mois le Frère de Petris sera à peine remis et Ricci pourra difficilement bouger (1er septembre) ; celui-ci se relèvera la première fois pour célébrer la messe à l'intention de sa bonne tante Laria([12]), mais, même avant d'être complètement rétabli([13]), il devra intervenir aux divers tribunaux car, d'après la loi chinoise, un tel crime est passible de mort et on voudrait ne pas acculer au désespoir les coupables.

"Le lendemain de l'incident, raconte-t-il encore([14]), nous faisons avertir le Vice-préfet qui était alors le qua-

(11) R, II, p. 95.
(12) R, II, p. 97.
(13) R, I, p. 231.
(14) R, I, p. 230; II, p. 97, 109-110, 114, 463-Trois lettres importantes du Père Ricci sont de cette époque, deux datées du 12 novembre (au P. de Fabris [R, II, p. 88-96] et à J. B. Ricci [R, II, 96-100]), une troisième du 15 au Père Général Aquaviva (R, II, p. 100-113) auquel écrit aussi le même jour le F. de Petris (R, II, p. 462-465).

trième adjoint "Guansufu"; tous les personnages importants viennent nous rendre visite, et le Préfet de Nanhiung offre des herbes médicinales, excellentes pour les blessures. Le chef des soldats envoie beaucoup de ses hommes pour garder la maison, mais les Pères en refusent la majorité et ne gardent que quelques armes. Le Vice-préfet n'a point de peine à comprendre que, dans les conditions de l'attaque, les agresseurs ne pouvaient être venus de fort loin ou sans s'être mis d'accord avec les voisins; de ceux-ci, il fait mettre l'un à la question ainsi que des bonzes, la vérité est découverte. et les coupables passent aux aveux. On identifie le propriétaire de la calotte, de la serviette, et des autres pièces à conviction. Nous voudrions arrêter le procès parce que ce n'est point chose de notre profession, et que deux ou trois des inculpés sont fils ou parents de nos amis, mais le Vice-préfet exige que nous rédigions un acte d'accusation en forme; nous y atténuons du moins l'affaire autant que possible, rien n'ayant été volé, et finalement nous demandons au juge de pardonner tout ou de n'infliger qu'une peine légère en guise d'avertissement. Ces procédés sont bien différents des exagérations qu'on a coutume d'introduire dans ces documents, et les coupables viennent nous remercier en demandant pardon à genoux avec toute leur famille. . .Mais, plus le juge est édifié par notre mansuétude, plus il s'irrite contre les malfaiteurs dont sept ou huit,-peut-être même douze et plus-,se fiant à la bénignite des charges imputées contre eux, n'ont point cherché à fuir et se sont laissé prendre sans difficulté; aux Pères qui intercèdent encore pour eux, le mandarin répond: "En cela, vous accomplissez votre devoir de "bons religieux de l'Occident", mais moi je dois accomplir mon devoir de bon juge de Chine", et il exige des aveux complets de deux ou trois des inculpés. . . .

Malgré nos démarches et après de multiples interrogatoires, la sentence est rendue, elle est terrible: le chef est condamné à mort, les autres réduits en servitude parmi les esclaves de l'empereur pour trois ans, les bonzes et les voisins ainsi que les policiers et les veilleurs de nuit doivent payer une lourde amende. Dans une audience, je dis que

nous sommes amis de tous sans éprouver d'inimitié contre personne: "Vous ne savez pas la vérité, riposte le mandarin, les bonzes vos voisins sont vos grands ennemis; ils sont outrés de vous voir près d'eux et ne songent qu'à vous expulser"!

Ces condamnations doivent être soumises à la révision d'un mandarin spécialement député pour cet office qui n'est envoyé dans la province que tous les cinq ans; Ricci va le voir (quelques jours avant le 12 novembre), mais, plus le Père insiste pour faire remettre la peine, plus l'autre refuse de la mitiger, "car il croit que le missionnaire a peur: tant ces païens sont éloignés de penser qu'on puisse vouloir du bien à ses ennemis(15) !"

Tout n'est pas désagrément en cette interminable série de procès; l'affaire, après avoir déjà passé par sept ou neuf juridictions, est portée au Tribunal criminel de Shiuhing, ce qui donne au missionnaire l'occasion de revoir ses premiers chrétiens, dont quelques-uns sont venus le rejoindre à Shiuchow, plusieurs ont été à Macao, mais certains "restés sans culture, devenaient sauvages". Il baptise (après le 15 novembre 1592) cinq ou six enfants nouveaux-nés et les console du mieux qu'il peut(16). Des lettres viennent alors le trouver pour l'appeler d'urgence à Macao où, depuis le 12 ou 13 novembre, a débarqué le Père Valignano pour laisser passer une nouvelle persécution qui a surgi au Japon(17) ; il s'y rend, ce sera leur dernière rencontre en cette vie et on y prend "des décisions importantes"

---

(15) R, II, p. 110; I, p. 132.

(16) R, II, p. 111-112; I, p. 231,-ADUARTE, *Historia de la Provincia del Santo Rosario*, Manille, 1640, p. 406: le P. Luis Gandullo, O. P., rencontra trois de ces Chinois baptisés par le Père Ruggieri, l'un d'eux entretenait l'ancienne chapelle devenue temple dédié au Viceroi, il fut impossible de les ramener.

(17) R, II, p. 107 (contrairement à R, I, p. 231) : Valignano avait quitté Nagasaki le 9 octobre. Dans le n° 1 des "*Documenta et Studia Nipponica*" on trouvera un article où sont indiquées quelques-unes des circonstances ayant motivé ce départ du Japon: *Les débuts des relations diplomatiques entre le Japon et les Espagnols des îles Philippines.*

pour l'avenir de la mission. Les médecins consultés jugent qu'il vaut mieux ne pas essayer de remédier à l'entorse du pied; le Père boîtillera, mais il pourra encore circuler et seules les longues marches lui seront interdites.

A cette époque, les sentiments de Ricci nous sont bien connus par ses lettres. "L'ennemi, écrit-il[18], ne veut pas se laisser enlever une si belle proie... Il a grand peur de l'étincelle de feu qui reste allumée en cette résidence, et il s'efforce de nous chasser de ce royaume qui est le sien... Il me semble qu'aucune année ne se passe sans que je doive raconter quelque accident ou quelque grand danger; souvent, une difficulté n'est pas encore terminée quand il en surgit une autre. Dans les autres missions, on écrit des récits d'édification et les fruits qu'on y recueille; ici, nous n'avons en partage que de narrer nos tribulations et les obstacles au bien". Et il termine une lettre à son ancien maître des novices par cette confidence, bien révélatrice de ses sentiments intimes: "Voilà, mon Père, brièvement, toutes les années de notre pèlerinage dans l'Inde...dont je me souviens et me réjouis. Je vous ai tout raconté pour m'aider à rendre grâces au béni Jésus de tant de bienfaits qu'il m'a accordés; que Votre Révérence sache bien que, tout en ayant brièvement résumé beaucoup d'ennuis et de traverses, les plus importantes et les plus pesantes restent à écrire, mais ce n'est point chose à mettre sur le papier, et de tout cela Dieu nous a délivrés...Pour l'instant, qu'il plaise à sa divine Majesté de nous donner patience, et de nous rendre des instruments aptes pour une si grande entreprise"[19].

On ne peut point douter qu'avec son supérieur, le Père Valignano, Ricci n'ait pu s'épancher à loisir[20]; ce dernier, soucieux du tour que prenaient les évènements au Japon, craignait peut-être déjà que les missionnaires, trop absorbés par leur lutte traditionnelle contre le bouddhisme, n'y prissent point assez garde à la marée montante du con-

---

(18) R, II, p. 97, 107: lettres des 12 et novembre 1592.
(19) R, II, p. 94-95.
(20) R, I, 231-2.

fucianisme[21]; en tout cas, il croit voir dans tous ces retards à l'apostolat direct en Chine une indication providentielle et il ordonne au Père Ricci de reprendre ses études de chinois. "A Shiuchow, est-il noté au début de 1593, dans le catalogue qu'annuellement il doit envoyer au Général de la Compagnie de Jésus pour le renseigner[22], il se trouve deux Pères et deux Frères. . .qui sont surtout occupés à apprendre les caractères et la langue chinoises; ils n'y ont que très peu de chrétiens récemment convertis à la foi, mais ils attendent patiemment le temps de semer la parole de Dieu". Ce temps se fera encore attendre plusieurs années et cette mention de Valignano marque la date de la naissance de la sinologie européenne.

En effet, Ricci, impatiemment réclamé à Shiuchow, y retourne aussitôt (après le 17 janvier 1593)[23]; il recommence à diriger les études du Frère de Petris, de deux Frères macaïstes et sans doute d'autres postulants[24]. Sa santé reste bonne: "en vérité, écrit-il[25], j'ai tant de choses à faire que je ne sais pas s'il me reste du temps pour être malade". Petris surtout lui plaît par son humilité et son application, "très désireux de donner tout son sang pour l'amour de son Seigneur"; de relations agréables et de

---

(21) *Sagesse*, p. 109.

(22) TACCHI-VENTURI, *Apostolato*, p. 18 note 3. En 1593, Ricci n'a pas ancore fait sa profession religieuse (DELPLACE, I, p. 177).

(23) Les 15-17 Janvier 1593, Ricci écrit deux post-scriptum à sa lettre du 15 novembre 1592 pour le P. Aquaviva (R, II, p. 111-113). R, II, p. 111: dès le 17 janvier 1593, Ricci envoie au Père Général quatre grandes feuilles portant des sentences morales en caractères chinois, avec une feuille explicative "facile à mettre au milieu", "je ne peux rien envoyer d'autre". — L'année précédente (1592: R, II, 111) il avait envoyé un plan de Nankin (semblable à ceux de GAILLARD, p. 234-236) et une description du palais impérial de Pékin.

(24) Peut-être emmène-t-il alors avec lui Barradas qui, en 1595, est dit avoir passé trois ans à Shiuchow; ce jeune homme avait fait vœu de chasteté, se confessait et communiait tous les huit jours (R, II, p. 132). On peut aussi se demander si Domingo Fernandez ne l'accompagne pas alors.

(25) R, II, p. 99.

forces vigoureuses, il commence à pouvoir recevoir tout seul les visites et n'a pas moins progressé dans l'étude de la littérature([29]) et, comme dans l'année on ne donne que huit on dix baptêmes entre autres à deux petits enfants qui meurent immédiatement, l'on se reprend à songer à créer une nouvelle résidence "à un mois de voyage" (sans doute Soochow, ou ses environs, près de *K'iu T'ai-sou*) où les Pères sont réclamés avec insistance; Valignano a même donné l'ordre à Soerio et da Rocca de quitter Macao à la première occasion pour aller le rejoindre. Enfin, un très haut personnage, originaire de l'île de Hainan, *Wang Tchong-ming,* président du tribunal des rites de Nankin, a profité de ce que la rivalité de ses ennemis l'obligeait à regagner temporairement son pays natal pour s'entretenir au passage durant un jour entier et une partie de la nuit avec Ricci([27]): il compte évidemment sur lui pour l'emmener au retour, réformer le calendrier chinois et s'acquérir ainsi un titre définitif à la présidence du tribunal de Pékin!

Mais l'automne de 1593 ramène l'épidémie habituelle de malaria; la moitié de la maison tombe malade, Ricci seul est indemne: "Comme le dit le proverbe italien, tel on a le vêtement, tel Dieu donne l'hiver" (en français, nous dirions équivalemment: à brebis tondue, Dieu mesure le vent). Les deux Frères chinois sont contraints de rejoindre Macao pour s'y soigner, puis brusquement le Frère de Petris s'alite, il a dû prévoir sa fin prochaine, car un jour où il a vu un morceau de viande salée pour la table, il a dit en souriant "qu'il ne serait pas fini d'être mangé avant sa mort". Ricci veut se faire illusion en comptant sur sa robuste constitution, mais Petris le détrompe: "Je vous souhaite bon succès, mon compagnon", lui dit-il en annonçant sa fin prochaine. "A ces mots, écrit le Père

---

(26) R, II, p. 117, 465.

(27) *Wang Tchong-ming,* t. 1, p. 63^b-65^b: il avait alors 52 ans (né le 19 août 1542).— Le quatrième adjoint vante à Wang Tchong-ming la magnanimité des Père à l'égard de leurs adversaires: R, II, p. 116, 465; I, p. 237.

([28]), les larmes me montèrent aux yeux et je restai sans pouvoir parler durant quelques minutes". Quelques jours plus tard (5 octobre 1593), l'angélique religieux expire, ayant toujours gardé près de son chevet une hymne pieuse écrite en l'honneur de la Sainte Vierge. "C'était mon seul compagnon et mon seul refuge dans ce désert, écrit encore Ricci([29]), et, pour la quatrième fois, je reste seul... Ici, il y a plus à souffrir qu'à semer et à espérer; l'imperfection humaine se consolerait davantage si elle voyait le fruit de ses travaux". Et un peu plus tard, il ajoute: "Si l'on me regarde avec les yeux humains, sans doute on trouvera que je suis bien abandonné; mais, en considérant que le Seigneur est notre secours, il me semble que jamais je n'ai éprouvé autant de joie dans ma vie, puisque le Seigneur m'a jugé digne de demeurer au milieu de tant de périls et d'épreuves pour son amour([30])".

D'ailleurs, le Frère de Petris a promis de causer, après sa mort, moins de contrariétés que le Frère d'Almeida. A peine, en effet, peut-on supposer que les Jésuites de Macao sont au courant des derniers évènements que, le jour même où il expire (5 octobre), on voit un Frère accoster avec une barque. Valignano ayant décidé d'enterrer les missionnaires en terre chrétienne, elle repart avec les deux cercueils, l'un tout fraîchement fermé et l'autre déjà ancien, et c'est un sujet d'édification pour les Chinois si dévots à leurs morts et croyant qu'on remmènera en Europe les corps de ces Pères étrangers, ce qui ne se ferait pas pour leurs bonzes. Des funérailles grandioses les attendent à Macao où le Père de Sande expliquera qu'il faut tenir pour certain le succès d'une mission qui commence avec tant de contretemps, tandis que les marchands portugais se prennent à favoriser de leurs aumônes la fondation si laborieuse de Chine([31]). Ricci, qui a vu

---

(28) R, I. p. 237-238; II, p. 116-117, 120. — RIQUEBOURG, p. 468.

(29) R, II, p. 120.

(30) 10 décembre 1593: R, II, p. 114.

(31) R, II, p. 117-118; I, p. 234, 239.

s'éloigner la barque "avec bien de la mélancolie", se remet à l'ouvrage "pour la cinquième ou la sixième fois", ses adversaires, les bonzes de Nouanghiao, ne songeant qu'à se venger du déshonneur du procès qui tourne si mal pour eux. Valignano cherche par tous les moyens à lui assurer des secours; les finances de la mission de Chine sont mal assurées, et l'aumône annuelle de 200 écus d'or que le Roi Philippe II a promis de verser est fort irrégulièrement perçue; d'ailleurs la ville de Macao doit suffire au besoin de plusieurs communautés religieuses et, en 1594, la résidence des Jésuites y est définitivement transformée en un grand collège(32). Valignano désigne un auxiliaire d'âge mûr pour Ricci, capable de "remplir à lui seul la place des deux saints religieux qui étaient morts"(33); c'est un gênois, issu d'une illustre famille, Lazare Cattaneo, venu avec les ambassadeurs japonais et ayant exercé le ministère durant deux ans sur la côte de la Pêcherie. Il devait rejoindre la mission du Japon quand, à la première nouvelle de la mort du Frère de Petris, il reçoit sa nouvelle destination pour Shiuchow, mais son entrée ne se négocie que fort difficilement, et le 7 juillet 1594 seulement il aborde à son poste où, sous la direction de Ricci, il s'applique à l'étude du chinois(34). Ainsi, pour la troisième ou quatrième fois, Ricci a-t-il l'occasion d'éprouver sur un nouveau venu ses principes pédagogiques pour l'étude du chinois, tout en continuant à se perfectionner lui-même selon l'ordre donné par le Père Valignano. Ne pouvant encore que "semer dans les larmes", ou même simplement "défricher la terre", sans songer à "récolter des fruits dans l'allégresse"(35), il est en quelque manière acculé à ce travail aride et la petite maison de Shiuchow continue à être une sorte de séminaire préparatoire à l'apostolat rêvé.

Tandis que les macaïstes, "prémisses de la Chine", s'y

(32) R, II, p. 432.
(33) R, II, p. 116.
(34) PFISTER, n° 15, p. 51-56.—R, I, p. 239.—RIQUEBOURG, p. 471.
(35) R, II, p. 106-107: en tout, Ricci compte une centaine de baptisés, en plus de dix ans de séjour.

appliquent à l'étude du latin et des caractères chinois sous la direction de Ricci avec l'espoir de n'être pas "inférieurs à leurs confrères japonais"(36), les missionnaires européens suivent la filière du chinois classique; pour leur commodité, Ricci traduit en latin ou plutôt paraphrase avec beaucoup d'annotations les *Seu chou* 西書. Après sept ou huit ans d'interruption, il s'est remis courageusement à l'étude de la littérature chinoise sous la direction d'un maître expert, deux fois par jour, s'exerçant à la lecture des lires "qu'il ne comprend pas tous", et même à la composition écrite(37). "Dans ma vieillesse, écrit-il, (in senectute mea, il a quarante et un ans)(38), je me ferai donc écolier; ce n'est pas une affaire, puisque je m'y résous pour l'amour de Celui qui, de Dieu, s'est fait homme par amour pour moi". En plus de ces travaux personnels, il donne trois ou quatre heures de leçons par jour à ses compagnons; le jeudi, il y a congé, et naturellement aussi les dimanches et jours de fête. A ce régime soutenu avec assiduité durant plusieurs années, on ne s'étonne pas qu'il ait fait de rapides progrès, d'autant plus qu'il est servi par une faculté peu commune de "mémoire locale", dont il ne nous a pas expliqué en détail le mécanisme, mais qui semble avoir été essentiellement visuelle, attachant un mot ou un caractère à un objet déterminé et repassant en imagination les objets pour retrouver les mots. On le verra organiser des espèces de séances où il ébahira ses auditeurs lettrés en récitant sans broncher, à l'endroit et à rebours, des séries de quatre et cinq cents caractères qu'il n'aura regardés qu'une fois!(39) Ce travail assidu l'aide à prendre patience au milieu des contradictions et, dès le 10 décembre 1593, il peut annoncer qu'il a achevé la traduction de trois des "Quatre livres"(40),

---

(36) R, II, p. 102, 111.

(37) R, II, p. 91, 118, 122, 207.

(38) R, II, p. 118.

(39) R, II, p. 155-156, 184, 206, 235; I, p. 260. — *Humanisme,* p. 115.

(40) R, II, p. 144, 117.-CORDIER, col. 3794, dit simplement "traduction faite vers 1584", cf. ib. col. 1386-1395 pour les traductions qui suivirent.

le quatrième le sera durant l'année suivante[41] et, en 1595, il espère mettre au net son manuscrit[42]. En réalité plutôt qu'une véritable traduction, cela semble avoir été une paraphrase en latin avec beaucoup d'annotations[43] que désormais les nouveaux arrivants emploieront à leur usage personnel[44] et que le Père Valignano voudra faire copier aussi pour les missionnaires du Japon[45]. "Ce travail sera sans doute utile aux nôtres, écrit son auteur[46], en Chine et au Japon, et peut-être il plaira en Europe, à ce qu'il me semble; pour les choses morales, c'est un autre Sénèque ou l'un des auteurs les plus renommés parmi les païens. C'est un livre qui vaut la peine d'être lu, car il est composé de sentences morales, fines et excellentes". Le Père Longobardo, qui en fera bientôt l'expérience, dira en 1598[47] : "Les lettrés affirment couramment que, hors de Chine, personne n'est capable de comprendre ces livres; je n'y ai point trouvé plus de difficulté qu'à lire Cicéron ou Tite Live".

Les "Quatre Livres", ou le "Tetrabilion" comme l'appelle parfois Ricci[48], n'étaient en somme qu'un manuel élémentaire à l'usage des étudiants; beaucoup plus révérés étaient encore les quatre livres anciens que Confucius avait accommodés et le cinquième qu'il avait, selon la tradition, composé de sa propre main. De ces cinq "Doctrines canoniques" ou *King* 經, les candidats aux examens devaient en choisir une sur laquelle ils seraient capables de composer à l'improviste un discours élégant. Ricci, se conformant à cet usage, expliquait au moins un King aux nouveaux

(41) "Pas achevé de si tôt", est-il dit R, II, p. 225-226, mais "fini depuis cinq ans", écrit-il le 15 août 1599 (R, II, p. 248-249).

(42) R, II, p. 125; I, p. 238.

(43) R, II, p. 134.

(44) R, II, p. 237-238: 8 septembre 1597.

(45) Lettre du 15 août 1599: R, II, p. 248-249; il n'y a pas de copie prévue alors pour l'Europe.

(46) R, II, p. 126.

(47) HAY, p. 916.

(48) R, II, p. 207.

missionnaires, mais il ne semble pas en avoir rédigé une traduction; en tout cas, pour lui-même, il s'appliqua sérieusement à les étudier toutes avec l'aide d'un maître expert(49). Depuis longtemps, l'esprit chinois tendait à ne point chercher en dehors de là le principe de toute sagesse, et cette tendance, en se perpétuant pendant vingt siècles, avait produit ce résultat que près de la moitié de sa littérature consistait en rééditions et en commentaires; celle-ci était effectivement ce que serait devenue la littérature d'Europe, si elle avait continué à ne s'inspirer, comme elle le fit un temps, que de la Bible et d'Aristote.

Au moment où Ricci abordait son étude, une influence pesait d'un poids écrasant sur toutes les interprétations des livres classiques ,celle de Tchou-hi, et même les philosophes plus personnels, comme Wang Yang-ming, ne parvenaient que très imparfaitement à s'affranchir de la tyrannie de ces théories profondément matérialistes(50). Par toutes ses habitudes de pensée et par la manière dont il rejetait les commentaires pour essayer d'aborder le texte directement sans intermédiaire, Ricci se trouvait inaugurer un mouvement fécond dont les conséquences n'ont pas encore été bien analysées jusqu'au sein de la pensée chinoise elle-même(51).

Cet affranchissement se doublait d'une tentative d'apologétique encore plus originale, comparable à celle d'un Saint Thomas d'Aquin repoussant l'averroïsme de Siger de Brabant pour dégager ce qu'il considérait comme l'aboutissement normal de la pensée d'Aristote. "Depuis longtemps", écrit Ricci en 1595(52), "nous avons cessé de distribuer le premier Catéchisme" imprimé à Shiuhing et même les planches xylographiées en ont été brisées dans

(49) Plan d'études pour les nouveaux missionnaires: R, II, p. 117; I, p. 238, 272. Il étudie les cinq ou mieux les "six" King: R, II, p. 207. Sur les King et leurs traductions, ou peut lire CORDIER, col. 1363 et suiv.

(50) *Sagesse*, p. 74-88.

(51) *Sagesse*, p. 101 et suiv., surtout p. 109-117.

(52) R, I, p. 272; II, p. 117.

la première moitié de 1596[53]; on le trouvait trop bref, et surtout parsemé d'expressions bouddhistes. Valignano demanda donc à Ricci de composer un nouvel écrit où, sans renoncer aux raisons de l'ordre naturel telles qu'on s'en servait dans le premier[54], on les appuyât d'arguments d'autorité tirés de la littérature chinoise. "J'ai donc noté écrit-il le 4 novembre 1595[55], (en lisant les six Doctrines canoniques) beaucoup de passages qui sont en faveur des choses de notre foi, comme l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, la gloire des bienheureux". On le verra de même, pour consoler des hommes dans l'affliction, joindre à l'exemple biblique de Job "ceux de personnages de leurs livres, ayant bien vécu, et cependant éprouvés par la fortune"[56].

Nous aurons lieu de revenir plus tard, et par de nombreux exemples, sur cette méthode d'apologétique; ici, nous voulons seulement signaler l'importance d'un tel procédé pour la pensée chinoise en général, et pour la sinologie en particulier. Un peu par la faute des jésuites français du XVIIIe siècle, égarés il faut l'avouer par les lettrés chinois eux-mêmes, on entend trop souvent par sinologie l'étude scientifique de la Chine tout comme l'assyriologie et l'égyptologie le sont de l'Assyrie et de l'Egypte; dans le passé, ce sont de gros in-4° et de majestueux in-folio qui nous paraissent devoir enfermer le labeur énorme d'érudits placés en face d'une civilisation véritablement formidable par son ancienneté, sa variété et son étendue. Il paraît dès lors malaisé de revendiquer pour Ricci, qui n'a laissé que de courts écrits, le titre d'initiateur de la sinologie; sa bibliothèque chinoise, toute abondante qu'elle paraissait à ses visiteurs de marque, ne pouvait évidemment rivaliser avec les dépôts fameux de livres de la famille *Fan* à Ningpo (*T'ien I Ko* 天一閣) et de tant d'autres à la fin de la dynastie Ming.

---

(53) R, I, p. 271-272.-D'ELIA, *Quadro*, p. 219.

(54) R, II, p. 117 (nouveau catéchisme dont on a grand besoin), 122.-*Missionnaires*, p. 221-224.

(55) R, II, p. 207.

(56) R, II, p. 134.

Mais si la Chine est autre chose qu'un cadavre nort, si elle est une chose vivante dont l'âme peut être saisie et dont la connaissance peut contribuer à l'enrichissement actuel de l'humanité entière, qui est-ce qui pourra dénier au Père Ricci son rôle de pionnier? Non content donc de poser un principe de critique fécond en s'affranchissant des commentateurs pour recourir le plus directement possible aux textes, il introduit dans la pensée chinoise elle-même un principe de progrès, et par conséquent de connaissance. Ce que nos contemporains essaient de faire avec des informations historiques élargies, en se servant de Lao-tze, de Mei-ti et de bien d'autres, repensés à l'aide des philosophies d'Occident et d'Amérique, Ricci l'a tenté pour sa part avec tout l'héritage de l'humanisme chrétien: Cicéron si l'on veut, — et nous savons bien que plusieurs feront la moue en prononçant ce nom, comme si l'apport intellectuel du grand Romain était si méprisable —, mais un Cicéron de la Renaissance catholique, c'est-à-dire enrichi de tout ce que la néo-scolastique exigeait de méthode et de clarté, avec les acquisitions de la science expérimentale de l'époque. Lorsque nous prononçons le nom de Ricci, beaucoup plus qu'à un Montaigne vraiment par trop ondoyant et insaisissable, c'est donc à un Frédéric Borromée qu'il faut nous reporter, ou même, plutôt qu'au fondateur de la Bibliothèque Ambrosiana, c'est à Saint François de Sales, au Saint François de Sales de l'Académie Florimontane que nous devons penser. Il n'est donc pas étonnant que les promoteurs actuels de la Renaissance chinoise présentent le "grand succès(!)" du Père Ricci au XVIIe siècle comme un exemple de ces rencontres de civilisations auxquelles présidèrent la compréhension et l'estime(57).

Durant les années si pénibles de Shiuchow, ce fut cette conviction intime qui, en plus de sa confiance inébranlable en Dieu, soutint son courage. "Comme le Frère Sébastien Martinez, nous est-il raconté(58), se plaignait qu'on ne fît

(57) *Sagesse*, surtout p. 186.
(58) TRIGAULT, p. 418; *Annuae 1610-1611*, p. 18-19; R, I, p. 387 note 1.

ni n'espérât aucun fruit; mieux vaudrait, disait-il, partir pour le Japon ou en d'autres lieux où il y a plus d'espoir. "Taisez-vous, riposta Ricci, vous ne savez pas ce que vous dites; assurément, si je regardais les difficultés rompues et les obstacles des débuts, j'aspirerais à m'en aller ailleurs défricher une jungle; mais, pour ce que vous dites d'espérance, notre entreprise n'est pas si désespérée que vous ne me voyez un jour assis en conversation familière avec les *Kolaos* (premiers ministres)". Le Frère Martinez aimait par la suite à raconter ce trait quand il eut été justifié par l'évènement." Ricci se sentait donc maintenant de taille à se mesurer avec les intellectuels les plus qualifiés de l'empire; il avait fait le tour de la pensée chinoise de l'époque.

Une difficulté insurmontable, un vice rédhibitoire le tenait toutefois "en marge de la société chinoise": c'était son alliance, même purement apparente, avec les bonzes. Comme le note bien *T'ai hiu,* le plus ardent promoteur de cette religion dans la Chine moderne, "si le Bouddhisme chinois n'a pas obtenu dans le passé tout son développement, c'est parce qu'il a été confiné au seul monde des bonzes et que les bonzes étaient considérés comme exclus de la vie commune". Plus Ricci voyait de près ses voisins de la pagode de Shiuchow, plus il en avait honte; sans doute, il n'ignorait pas que, parmi les deux ou trois millions de personnes qui faisaient profession de vie religieuse dans le bouddhisme, il s'en trouvait de véritablement distingués soit par leur savoir soit surtout par leur vie de pénitence dans les solitudes, mais, "en réalité, la grande majorité sont de fait et ils sont considérés comme les gens les plus vils et les plus vicieux de la Chine; d'extraction infime ils sont tous sortis des familles les plus basses et les plus pauvres; enfants, ils ont été vendus par leurs parents aux bonzes âgés qui les adoptent comme leurs successeurs... Quoique ne pouvant pas se marier, ils sont les plus débauchés des gens, mais ils ne commettent leurs excès que le plus secrètement possible pour ne pas être châtiés par les magistrats... Leurs temples ou pagodes sont divisés en logements... auxquels est préposé un administrateur à vie... ;

on y loue des chambres... et chaque couvent ressemble plutôt à une grande hôtellerie,... où ce dont on s'occupe le moins, c'est d'adorer les idoles, de prêcher ou de traiter de religion"(59). A maintes reprises, *K'iu T'ai-sou* avait supplié Ricci de supprimer les barrières rituelles qui empêchaient les personnages distingués de traiter familièrement avec lui(60) et ç'avait été une des raisons pour lesquelles on avait cessé "depuis longtemps" de distribuer le premier catéchisme, mais, comme l'explique un vieux chroniqueur(61), "encore que Ricci eût banni de la maison le nom abject des ministrots que l'on attribuait aux moines; pour ce néanmoins qu'ils rasaient la barbe à la façon des prêtres portugais, se tondaient les cheveux, gardaient le célibat, avaient un temple, récitaient des prières à heures ordonnées, ils ne pouvaient s'exempter parmi le commun de ce nom infâme et du tout inepte pour effectuer des choses grandes. Car la ressemblance des fonctions faisait appeler du même nom des choses autrement très différentes".

Par un mouvement d'oscillation tout naturel entre les deux pôles de la civilisation chinoise, le Jésuite italien, dans la mesure où il s'écartait du bouddhisme professé par des bonzes méprises, se rapprochait du confucianisme adopté par les lettrés respectés. Dès son arrivée à Shiuchow, les mandarins avaient été séduits par ses manières courtoises, si conformes aux rites traditionnels, et depuis lors il avait entretenu des rapports de civilité avec plusieurs personnages distingués de la ville, des environs et de Nanhiung. Ce fut un des points discutés durant ses entretiens en 1592-1593 avec le Père Valignano à Macao: "Ricci donna avis qu'il lui semblait être à propos pour l'avancement de la foi chrétienne, que les nôtres laissent pousser la barbe et les cheveux afin qu'on ne les prît point pour des ministres des idoles", mais Valignano ne semble

---

(59) R, I, p. 92-95.

(60) *Annuae 1611*, p. 151.

(61) RIQUEBOURG, p. 241.-D'ELIA, *Quadro*, p. 219: en pratique, ce fut impossible dans la province de Koangtong.

pas avoir osé prendre alors la décision. Ce fut au moment du départ du Père Cattaneo qu'il y eut grande consulte à ce sujet entre les Pères de Macao et l'évêque Louis Cerqueira. Le résultat fut que Cattaneo apporta l'autorisation tant désirée à Ricci le 7 juillet 1594([62]).

A partir de ce moment, le fâcheux isolement de Ricci cessa, bien qu'il ne modifiât que graduellement sa manière extérieure d'agir([63]). Il n'était évidemment pas question, comme le crurent à tort des Européens, de passer par la filière des examens de bachelier, licencié et docteur pour prendre les titres chinois, mais seulement de se présenter "en lettrés européens, car les Chinois ont pour agréable que des hommes cultivés, quels qu'ils soient, se comportent en lettrés partout où ils se trouvent, en se vêtant et s'habillant selon la coutume du pays"([64]). A la grande joie des amis, la première visite de présentation de Cattaneo au nouveau préfet, "Sie", se fit suivant le rituel des bacheliers, et désormais on agit de même aux audiences des autres mandarins([65]). Aux heures de délassement en commun, les deux Pères aimaient d'ailleurs rafraîchir leurs souvenirs d'autrefois: "Nous prenons notre récréation à Rome", disait Ricci([66]).

Cet adoucissement dans l'épreuve n'était pas inopportun, car l'affaire des agresseurs de la résidence n'était pas encore finie. Un Visiteur devant venir dans la région, peu après l'arrivée de Cattaneo, quarante ou cinquante de ces complices se concertèrent dans la pagode pour tenter un

---

(62) Si l'on en croit B., 1. 2 2 c. 62 p. 414 (suivi, semble-t-il par TACCHI-VENTURI, *Apostolato*, p. 23), l'initiative serait venu du P. Cattaneo; notre exposé des faits s'appuie sur *Annuae 1611*, p. 151; URSIS, p. 26; HAY, p. 914.

(63) Ne serait-ce pas alors aussi qu'il aurait fait sa profession solennelle? Celle-ci n'est indiquée nulle part dans nos documents. Nous savons seulement qu'en 1593 il ne l'avait pas encore faite (catalogue reproduit par DELPLACE, t. 1, p. 577).

(64) *Annuae 1611*, p. 151.

(65) R, I, p. 239.

(66) R, II, p. 120.

essai désespéré[67]. On accuserait les Pères d'organiser un complot avec les Portugais et d'abriter dans leur forteresse plus de quarante personnes; les mandarins de la ville, priés de soutenir l'accusation, se dérobèrent tous, à l'exception du second assesseur du Préfet (Cuolhfu?) qui était rival du quatrième, l'ami des missionnaires. Ce dernier en avertit secrètement Ricci qui fit savoir, par un ou deux partisans des coupables, que si, jusqu'à présent, malgré toutes ses démarches en leur faveur, il n'avait point réussi à adoucir leur peine, il était sûr de leur châtiment en disant le moindre mot contre eux. Les complices, épouvantés, se tinrent coi et le prièrent d'intercéder pour eux, ce qu'il fit à l'audience publique (le 5 octobre, l'affaire n'était pas terminée) et le Visiteur, voyant que personne ne contredisait, décida que les dix condamnés n'étaient pas des voleurs, mais seulement des joueurs, il leur fit donner vingt coups de bâton et les renvoya libres chez eux. C'était un gros succès pour leurs parents qui échappaient à la flétrissure. Mais, par manière de remerciement pour Ricci, le lendemain, au nombre de plus de deux cents personnes, ils se portèrent en masse sur le chemin du Visiteur qui partait pour un autre endroit. Le second assesseur demanda en leur nom que le mandarin voulût bien s'arrêter pour régler une question importante; le Visiteur, sachant leur intention ou jugeant le moment mal choisi, fit répondre qu'on n'aurait pas dû réserver une affaire grave pour le moment du départ, et il les fit disperser. Tout se terminait donc à leur grande confusion et à la joie des Pères qui s'étaient bornés à se recommander à Dieu; les gens de bien admirèrent d'ailleurs leur désintéressement.

L'allégresse causée par la venue de Cattaneo ne dura pas longtemps; lui aussi, au mois d'octobre, il dut payer tribut à la malaria; au bout d'un mois, il put se relever. Vers la même époque, le Préfet si favorablement disposé pour les Pères devait se rendre à Pékin à propos de l'audience impériale trisannuelle, et c'était le second adjoint qui était

(67) Pour ce qui suit nous utilisons R, I, p. 232-236; II, p. 117, 121, 293, 463.

chargé de gérer la préfecture, mais deux ou trois jours avant d'entrer en fonctions, il mourut en pleine audience et fut remplacé par le quatrième adjoint, ami des missionnaires (ceci eut lieu peu avant le 15 novembre 1594)(68). D'ailleurs l'année avait amené fort peu de baptêmes: en septembre, quelques-uns, entre autres celui d'un lettré fils d'un homme important de la ville; en octobre (peu avant le 12), le professeur de chinois qu'on avait fait longtemps attendre pour éprouver sa constance et dont les parents étaient fort honorables(69). Le jeune Ignace, devenu chrétien contre le gré de son père, se mit au service de la résidence pour pratiquer plus librement sa religion(70). Il fallait même modérer le zèle parfois intempestif de ces néophytes(71).

Il devenait de plus en plus évident qu'un changement s'imposait; le Père Valignano, le Père de Sande l'avaient décidé: "au jugement des gens les plus entendus, c'était beaucoup d'avoir maintenu cette résidence, et il n'y avait pas fallu moins qu'un secours particulier de Dieu.., mais l'air y était malsain et les gens pires encore; il fallait prendre pied en deux endroits pour empêcher que la suppression d'un poste n'entrainât la ruine de la mission toute entière"(72).

K'iu T'ai-sou insistait pour qu'on se rendît à Soochow, dans le Kiangsou(73), mais on devait d'abord trouver un moyen de sortir honorablement de la province du Koang-

(68) R, I, p. 239-240; II, p. 124-125.

(69) GUZMAN, p. 367.-"cinq ou six", dit R, II, p. 122. Peut-être le maître de chinois est-il celui que signalera plus tard URSIS, p. 25!

(70) R, II, p. 164: le 7 octobre 1595, Ricci écrit qu'il a été baptisé "depuis moins de deux ans".

(71) R, I, p. 228; II, p. 188.

(72) R, I, p. 127, 241.

(73) R, I, p. 302. — D'après HAY, p. 917-920, le marchand "Sciauchino" se rendant pour ses affaires à Canton en 1594 lui aurait porté une lettre de *K'iu T'ai-sou;* la réponse de Ricci, au printemps ou en été 1595, n'aurait pas trouvé ce dernier à Soochow.

tong. A défaut du mandarin de l'île de Hainan, *Wang Tchong-ming,* que les intrigues de ses rivaux empêchaient toujours de reprendre sa charge au Tribunal des Rites de Nankin avec la correction du calendrier(74), l'occasion favorable se présenta au mois d'avril 1595(75). Un grand mandarin, nommé "Séye", remplissant à Pékin une des trois charges les plus importantes du conseil suprême de la guerre et ayant pour ce motif le pas même sur les Vicerois, remontait par la rivière en grand équipage(76).

"Son fils, âgé de 21 ans, ayant échoué à l'examen de bachelier, en était devenu à demi fou de douleur et de honte, sans que son père parvînt à le guérir. Un mandarin de Shiuhing (près duquel était son pays d'origine) ayant parlé de Ricci comme d'un homme savant, vertueux et adorant Dieu qui, par ses prières, remédierait à la maladie, le magistrat... fit mander le Père à sa barque par un officier. La réception se passa avec des égards inusités; le mandarin avait envoyé des chevaux pour amener les missionnaires, il les fit asseoir, leur offrit du thé, les interrogea sur leur pays et sur la religion chrétienne, et enfin, devant toutes les notabilités de Shiuchow qui s'étonnaient de tant de civilités, il en vint à ce qui lui tenait à cœur en priant Ricci de l'aider à guérir son fils. Le Père, voyant que l'occasion était bonne, répondit qu'un seul jour serait bien peu pour une cure si difficile, mais il ajouta que, Sa Seigneurie devant partir pour le Nord, il pouvait l'accompagner; d'ailleurs, depuis longtemps, il désirait se rendre à Pékin, parce que le climat d'ici était trop malsain et parce que nous étions des lettrés qui, venus de fort loin, désirions

---

(74) *Wang Tchong-ming,* t. 2, p. 1 et suiv.

(75) R, I, p. 242 dit à tort: "en mai".-Nous avons au moins cinq récits de cet épisode: R, II, p. 126-128, 166-167, 177, 187-189; I, p. 242-244, sans compter GUZMAN, p. 367.

(76) Ne serait-ce pas le 石星 de TSCHEPE, p. 317? Il aurait été 兵部侍郎 (HOANG, p. 23).

connaître les grandeurs de la capitale. "J'espère, concluait-il, aider votre fils par le moyen du Dieu que nous servons".

L'affaire fut aussitôt conclue; le grand mandarin ordonna au Préfet de délivrer sur le champ un passeport. Il est vrai que ce document fixait une date de retour, ne mentionnait que le Kiangsi et n'autorisait même pas de se rendre à Nankin, mais Ricci s'en consola en se disant qu'en compagnie d'un si haut personnage il n'était pas besoin de patente; l'essentiel était de quitter Shiuchow d'une manière très digne.

Le temps pressait d'ailleurs, car Séye partait dès le lendemain. Ricci le laissa prendre les devants, afin de ne pas dépendre de lui, même pour les frais de voyage et il passa la journée à hâter ses préparatifs; les deux Frères macaïstes étant tous deux indisposés, l'un Martinez très malade, l'autre Fernandez plus vaillant mais devant rester compagnon de Cattaneo, il choisit deux des trois catéchistes en expériment pour entrer dans la Compagnie, à savoir Dominique Fernandez et Jean Barradas; quant à Ignace qui insistait pour affronter avec lui les risques du voyage, il n'osa l'emmener pour ne point déplaire à son père[77].

Ce départ impromptu clôt définitivement la période où il vivait "en marge de la société chinoise"; désormais, grâce à ses connaissances sinologiques, il peut se présenter partout en lettré d'Occident et il adopte un costume approprié. Pour les visites de cérémonie, c'est un habit de soie rouge sombre, bordée de soie bleu très clair au revers, aux franges du bas, aux poignets et au col sur un peu plus d'une demie palme de largeur. Les manches sont très larges et très ouvertes, "à peu près de la même manière qu'à Venise". La ceinture est de la même couleur rouge, bordée elle aussi de bleu, cousue au vêtement et divisée en deux rubans jusqu'à terre, "comme la portent les veuves en Italie". Les chaussures sont de soie brodée; la coiffure est de forme extraordinaire, pas très différente de celle des prê-

(77) R, II, p. 164, 189. Le nom employé ici pour ces postulants est "dogicos" comme au Japon.

tres espagnols mais un peu plus haute, pointue comme la mitre des évêques et pourvue de deux espèces d'ailes en équilibre qui tombent à terre dès qu'on se livre à des mouvements immodérés, elle est couverte de voile noir et s'appelle "sutumpo"(78). Lorsqu'un Père se rend en visite, il est porté en palanquin, accompagné d'un écrivain et de deux ou trois serviteurs vêtus de long(79). L'usage du nom noble est retenu(80). A l'intérieur de la maison, on garde une birette en forme de croix quadrangulaire, deux fois plus haute que la birette ronde des Portugais(81) ; on ne revêt que les habits ordinaires des Chinois, sans éventail et sans objets de cérémonie(82). En outre, les missionnaires laissent pousser leurs cheveux jusqu'aux oreilles "comme les Pères d'Allemagne", "non pas épars comme jadis les Français, mais à la guise des femmes entortillés dans des escoffions de reth au bout desquels sort par un trou un flocon de poil, le tout est couvert d'un chapeau", et, comme dira Ricci, "les ouvriers de chez nous ne les ont pas si touffus"(83). Au bout d'un an, la barbe leur aura poussé jusqu'à la ceinture, "ce qui est une grande merveille pour les Chinois qui n'ont jamais plus de quatre, huit ou dix malheureux poils au menton"(84). Depuis longtemps, en Chine comme au Japon et à Macao, les Pères ne se servent pour manger que de bâtonnets, "beaucoup plus propres"(85), et tout le monde se sert d'éventails "comme chez nous de gants"(86).

---

(78) Pour cette description du costume adopté par les missionnaires nous avons groupé des détails éparpillés dans R, I, p. 43, 259, 329; II, p. 136-137, 173, 183, 199. — RIQUEBOURG, p. 504-505.- B., l. 2 c. 63 p. 415-416.—Pour lever toutes les difficultés, le P. Manoel Diaz se montrera plus tard revêtu de ce costume à Mgr Cerqueira (B., l. 2 c. 62 p. 414).

(79) R, II, p. 173, 183.-Ces vêtements longs sont appelés "soutanes de coton" par RIQUEBOURG, p. 505.

(80) R, I, p. 68.

(81) B., l. 2 c. 63 p. 415-416.

(82) R, I, p. 324; II, p. 497.

(83) R, II, p. 137, 279.-JARRIC, t. 3, p. 981.

(84) R, II, p. 137, 206.

(85) PANTOJA, p. 70.

(86) R, I, p. 19.

Sur quelques points évidemment, on ne peut pousser jusqu'au bout la ressemblance avec les lettrés chinois. Ainsi Ricci se voit-il incapable de changer ses yeux et son nez qui, "à notre goût, paraissent plutôt petits, mais qui leur semblent très grands"(87). Quant aux ongles des mains, c'est vraiment par trop gênant de les imiter: "parmi eux, il y en a beaucoup dont les ongles ont plus d'une palme et demie de longueur, et doivent être protégés avec des étuis de bambou très légers pour éviter qu'ils ne se brisent aussi facilement que du verre"(88).

Au XVIIIe siècle, le Père de Fontaney a réfuté les critiques provoquées par cette innovation(89): "Vous allez vêtus de soie en Chine, me dit-on, et vous ne marchez pas à pied par les villes, mais vous allez en chaise. Les apôtres prêchaient-ils ainsi l'Evangile de cette manière, et peut-on garder la pauvreté religieuse en portant des habits de soie!" Voici la réponse: "Dans l'idée de ces personnes, aller prêcher Jésus-Christ aux Chinois, et aller nu-pieds le bourdon à la main, c'est une même chose. (Or) ce n'est point pour lui-même, mais pour gagner des âmes à Dieu qu'un missionnaire vit dans ces pays infidèles. Il doit régler ses vertus et tout sa conduite par rapport à cette fin... Grâces à Dieu, nos missionnaires de la Chine sont les frères de ceux qui vont nu-pieds, en habits de pénitents, et qui gardent un jeûne si austère dans les missions du Maduré; de ceux qui suivent, dans les forêts du Canada, les sauvages au milieu des neiges, supportant le froid et la faim. Ce qui est bon et suffisant en un pays pour faire recevoir l'Evangile, ne vaut rien quelquefois, ou ne suffit pas en un autre. Nos premiers missionnaires [de Chine] avaient assez envie d'y porter, comme dans les autres missions, des habits pauvres et qui marquassent leur détachement du monde. Monseigneur Lopez [évêque chinois de Nankin] entre autres m'a souvent dit que Ricci vécut ainsi les premières années

(87) R, II, p. 206.
(88) R, II, p. 297.
(89) Lettre du 15 janvier 1704 (*Lettres édifiantes et curieuses*, éd. Panthéon, t. 3, p. 138-139).

et qu'il demeura sept ans [non, douze ans] avec les bonzes [plus exactement, "assimilé aux bonzes"], portant un habit peu différent du leur, et vivant très pauvrement. Les mandarins lui conseillèrent de changer de manières: "Dans l'état où vous êtes, peu de gens vous écouteront, on ne vous souffrira pas même longtemps en Chine. Puisque vous êtes savant, vivez comme nos savants; alors vous pourrez parler à tout le monde. Les mandarins, accoutumés à considérer les gens de lettres, vous considéreront aussi; ils recevront vos visites; le peuple, vous voyant honorés d'eux, vous respectera et écoutera vos instructions avec joie". Monseigneur Lopez les louait d'avoir pris ce parti, l'unique et le véritable qu'on peut prendre, ajoutait-il, si l'on veut pouvoir y prêcher l'Evangile et y établir la religion".

Ricci d'ailleurs n'a pas fait mystère de ses sentiments, et son émouvant aveu est le témoignage d'une âme qui n'a point oublié, même dans les études les plus profanes, les leçons de Saint Ignace sur les degrés d'humilité. "S'il est vrai, écrit-il(90), qu'il n'est pas de notre profession d'aller rechercher les honneurs, toutefois dans ce pays où la religion de Notre-Seigneur est ignorée et où le renom de cette sainte loi dépend tellement du crédit et de la réputation de ses prédicateurs, il est nécessaire que nous nous accommodions pour l'extérieur aux coutumes et à la manière de procéder des Chinois......Cet honneur et ce crédit dont nous commençons à jouir ne nuiront pas à notre âme; durant douze années entières, Notre-Seigneur nous a fait premièrement passer par tant d'humiliations, d'abaissements, d'affronts, et par de si grandes persécutions que cela suffit bien pour commencer à établir de bons fondements de vertu; en tout temps, nous avons été traités et considérés comme le rebut du monde. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous ayant accordé de persévérer au milieu de tant de travaux, j'espère qu'il nous donnera aussi la grâce de ne pas nous enorgueillir au milieu de ces honneurs. D'autant plus que, devant encore progresser, nous ne manquerons point de rencontres où nous aurons beaucoup à souffrir pour Notre-Seigneur!"

---

(90) R, II, p. 160.

SECONDE PARTIE

Le lettré du grand Occident

Pour étudier l'œuvre de Ricci, il faut tâcher de la comprendre et, par conséquent, la situer, nous rendre réel l'état d'esprit de ses auditeurs, essayer de dégager des documents le tableau des aspirations, des idées-forces, des mots fascinateurs, des courants de sensibilité qui travaillent le monde chinois... Fort heureusement, ses Commentaires et surtout sa Correspondance nous aident en cette tâche délicate où peu à peu nous verrons vivre et comme palpiter sous nos yeux l'âme de la vieille Chine.

Nous pouvons presque totalement négliger le récit des évènements politiques de cette époque. A l'intérieur, l'empereur Wan-li, n'ayant point de fils de celle qui portait le titre d'impératrice, a voulu déshériter son premier-né de la 3me ou 4me concubine au bénéfice de l'enfant de la 2de concubine (en 1592) ; cet acte, trop contraire aux traditions les plus constantes de l'empire, provoque une tempête de protestations chez les rigides conservateurs du principe dynastique. Les lettres de Ricci nous ont conservé un écho affaibli de ces controverses durant lesquelles plus de cent mandarins furent privés d'emploi ou abaissés dans leur office, mais, tous les magistrats de Pékin s'étant concertés pour résigner en bloc leur charge, cette résistance désarma l'empereur(1).

A l'extérieur, des évènements assez graves assombrissaient l'horizon; dans la ville de Ninghia (Kansou actuel). le Tartare Po-pai se révoltait en 1592 contre le gouverneur chinois qui avait infligé la bastonnade à son fils, et, avec

(1) R, I, p. 39-40; II, p. 99.-R, II, p. 111 expose un peu diversement ces incidents.

l'appui du général Lieou Tong-yang, occupait presque toutes les places fortes du Fleuve Jaune; il ne fallut pas moins qu'un siège de six mois et l'inondation de la ville par les eaux détournées de la rivière pour dompter les rebelles(2).

Les Japonais surtout faisaient parler d'eux; en ces derniers jours de la féodalité des daïmios, trois souverains énergiques s'attachaient à unifier le royaume(3). Du premier, Nobunaga, chevalier jeune et bouillant, le mot d'ordre a pu être résumé en ces mots: "Si le rossignol ne chante pas, je le tuerai"; le troisième, Yeyasu, a été caractérisé par le renard: "S'il ne chante pas, nous attendrons qu'il chante". Entre les deux, Hideyoshi, plus connu sous le nom de Taikosama, règne depuis 1582, et, à cause de son visage repoussant, il a été surnommé par dérision "le petit singe": "Si le rossignol ne chante pas, je m'arrangerai pour qu'il chante". Dès 1586, il méditait la conquête de la Corée et de la Chine; pour s'assurer le concours des navires Portugais, il promettait "d'y élever partout des églises et d'ordonner que tout le monde se fît chrétien"(4). En réalité, il fut le premier responsable de l'ère des persécutions qui devaient isoler le Japon et lui infliger un retard de deux cents ans dans la civilisation. Il voulait, semble-t-il, par une expédition militaire, arrondir ses domaines, occuper ses soldats désœuvrés et se débarrasser de certains seigneurs chrétiens ou même bouddhistes. Sa mégalomanie l'emportant sur la prudence, il jeta sur la péninsule l'armée la plus formidable que l'on ait peut-être vue pour une guerre coloniale avant l'époque napoléonienne. Le 23 Mai 1592, 250.000 hommes débarquèrent à Fousan, commandés par Kato Kyomasa, cruel et âgé, et par Konishi Yukinaga, jeune et alerte. Une inimitié profonde séparait ces deux généraux dont le premier était bouddhiste obstiné et le second, nouveau chrétien, mais, malgré ces divisions internes, les

---

(2) TSCHEPE, p. 317. — CORDIER, *Histoire*, t. 3, p. 70.

(3) TSCHEPE, p. 307-321. — CORDIER, *Histoire*, t. 3, p. 66-70.

(4) DELPLACE, t. 1, p. 236.

Japonais conquirent en moins d'un mois et demi presque tout le royaume. Alors seulement la Chine intervint avec une armée de 80.000 hommes qui n'obtinrent guère de succès; aussitôt l'empereur Wan-li et son entourage, prenant peur, convoquèrent tous ceux que leur réputation militaire semblait préparer à cette rude campagne, et ce fut pour ce motif que le grand mandarin Séye qui emmenait Ricci remonta vers Pékin. Mais, comme le cas est fréquent, la Chine triomphera surtout par sa diplomatie, plus encore que par ses armes; vers 1596, après une guerre d'usure, le général chrétien envoie à l'empereur un ambassadeur, chrétien lui aussi, Naitondono(5), qui détermine, dit-on, "trois des principaux eunuques de la reine à désirer le baptême et à promettre d'assurer l'entrée libre au christianisme en Chine". Ricci, averti de ces démarches, n'est pas en mesure d'en profiter et il ne recueille sur le Japon que les impressions de son entourage immédiat:

"Bien que la nation des Japonais, écrit-il(6), soit très petite en comparaison de la Chine, comme ce sont des gens belliqueux, les Chinois en ont grande peur; de là, d'immenses préparatifs et de nombreuses levées de troupes contre eux, aussi bien afin de protéger l'empire que de défendre les autres royaumes alliés."

C'est dans ces circonstances vraiment peu favorables pour un étranger à l'intérieur de la Chine, que Ricci entreprend son voyage aventureux vers Nankin et, si possible, jusqu'à Pékin.

---

(5) BARTOLI, *Giappone*, l. 2, c. 43, p. 196. — R, I, p. 246. — HAY, p. 344-385: lettre du P. Froez (28 décembre 1596), décrivant l'ambassade de l'empereur de Chine au Japon.

(6) R, II, p. 99, 111; I, p. 242-243.

CHAPITRE PREMIER

Dans l'auréole d'un dieu de la Chine

En se détournant du bouddhisme tel que l'incarnaient les bonzes de la pagode de Nouanghiao, nous serions portés à croire, avec nos conceptions occidentales sur la religion, que Ricci renonçait à conduire au Christ les frères de ces "mangeurs d'herbe" ou *mimikiao* 密密教 qui s'étaient convertis à Shiuhing et à Nanhiung. Il n'en était rien, fort heureusement, et nos idées doivent être réformées sur ce point. En effet, il est vrai que, le bouddhisme chinois n'ayant pas d'organisation unitaire, beaucoup de monastères, fondés par quelques dévots et peuplés de non-valeurs, ne sont que de piteux asiles où des gens que nous appellerions aujourd'hui des "ratés" végètent en croupissant, sans contrôle, à l'abri de leur indépendance. Mais à côté de ces déchets, il y a des trésors spirituels que découvrent avec émerveillement les historiens catholique.

"L'amidisme, écrit le Père Wieger[1], est bien la fleur du mahayana, sa forme la plus élégante. Les philosophes amidistes sont des panthéistes, d'un panthéisme très épuré, mais enfin panthéisme: heureusement qu'ils sont rares, la secte ne faisant pas cas de la science, et pratiquement inoffensifs. Hommes et femmes donc, réservés, aux goûts simples, au coeur délicat. Leur morale est extraordinairement pure. Leurs actes de contrition ou de désir, leurs confessions et leurs prières, sont merveilleusement sincères et humbles. A les voir, en leur parlant, on sent une conviction sérieuse et profonde, une piété paisible et tendre, qui ne se retrouve dans aucune secte païenne. Quiconque a vu leur culte public, dit qu'ils ont la foi (sic) ; et moi-même, pourtant pas tendre, j'ai été ému jusqu'au fond de l'âme par des scènes de dévotion dont j'ai été témoin.

(1) WIEGER, *Amidisme chinois et japonais*, 1928, p. 47-48.

L'impression du chrétien, au contact de ces bonnes petites gens, est qu'il se trouve en famille."

"L'Islam est loin du Christ, dit de son côté le Père de Grandmaison(2), l'Inde et la Chine, bien plus encore. Et pourtant, par Mahomet, la vie dans le ciel est décrite comme une vie de luxe, de plaisir et de repos; l'enfer est conçu comme le ciel, d'une façon toute matérielle, les peines y sont exclusivement physiques: nulle trace de remords ou de la peine provenant de l'absence de Dieu... Le ciel de l'amidisme, sous la forme de la religion de la Terre Pure 淨土, est notablement plus épuré, plus religieux.; pour lui, il serait grossier de concevoir la vie bienheureuse comme le décalque délicieux de la vie présente; y transporter les nécessités de celle-ci ou ses servitudes, serait une imagination charnelle.."

Telle est la religion de ceux qui en ont une. Ricci, persuadé comme Valignano que, dans un pays centralisé comme la Chine, le moindre succès obtenu à la Cour impériale retentirait dans toutes les provinces, a donc, pour s'insinuer dans l'esprit des Chinois, changé l'habit qu'avaient adopté Ruggieri et Pasio contre l'habit de lettré. Ainsi cessait-il d'être assimilé aux bonzes du bouddhisme, profondément méprisés par les savants et les fonctionnaires; au contraire, la classe des lettrés était en grand honneur partout. Ce changement rendait un peu plus malaisé l'apostolat auprès des femmes que la coutume autorisait à se rendre aux pagodes(3), mais avec le temps on y trouverait un remède Par contre, il l'introduisait de plain pied dans ce que l'on peut appeler sans trop d'exagération le monde des véritables "dieux de la Chine".

D'après les premiers missionnaires, en effet, "les mandarins ne tiennent aucun compte des idoles ni d'aucune croyance, car ils disent qu'ils savent bien que tout cela n'est qu'une farce, mais que le peuple en a besoin pour être satisfait et pour être tenu en bride"(4). Heureux donc

---

(2) DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. 1, p. XIV, 384-385.
(3) *Annuae 1610*, p. 52-53.
(4) COLIN, t. 1, p. 282-284. — *Missionnaires*, p. 155-156.

les mandarins, dont la vie confortable est la véritable et la seule félicité; à côté du commun peuple qui souvent meurt de faim et de misère, ce sont eux qui possèdent le ciel sur terre, ils sont de véritables divinités se faisant craindre et comme adorer de la populace. Ricci se plaint souvent du matérialisme épais qui règne parmi eux, mais des exceptions, comme celle de *K'iu T'ai-sou,* lui ont montré que même dans ce milieu on peut rencontrer des âmes nobles et élevées.

Le Jésuite italien ne tarde pas à éprouver les avantages qu'il y a de voyager dans l'auréole d'un de ces dieux de la Chine. Parti de Shiuchow le 18 avril 1595(5) sur une barque avec Jean Barradas et deux domestiques faisant fonction de catéchistes, tandis que Dominique Fernandez court à Nanhiung par voie de terre pour prévenir les chrétiens, il bénéficie aussitôt de la protection du Séye qui le précède d'une journée et lui a donné rendez-vous de l'autre côté de la passe de Mei-ling 梅嶺. Aucune difficulté ne se présente en chemin; à Nanhiung, amis et chrétiens rivalisent de dévouement pour presser l'expédition des bagages à l'aide d'une de ces entreprises de transport renommées pour leur fidélité proverbiale à tenir la parole donnée(6). Suivant donc les traces de Ruggieri et d'Almeida(7), Ricci quitte la voie d'eau qui demanderait un grand détour(8) pour s'engager en palanquin sur le chemin qui a été taillé dans la pierre vive, dominé par des escarpements d'un grès noirâtre, à la limite des deux provinces du Koangtong et du Kiangsi.

---

(5) R, II, p. 189; URSIS, p. 29. — Pour le récit détaillé de ce voyage, nous fusionnons cinq documents émanant de Ricci lui-même. Le plus important est sa lettre au P. de Sande, 29 août 1595 (R, II, p. 126 et suiv.) complétée par celle au P. Général, 4 novembre (R, II, p. 187 et suiv.), toutes deux résumées dans deux lettres du 28 octobre (R, II, p. 166 et suiv., p. 177 et suiv.) avec certains détails nouveaux des Commentaires (R, I, p. 242 et suiv.).

(6) *Annuae 1610*, p. 14.

(7) HAY, p. 902-909: lettre du P. d'Almeida de 1586.

(8) R, II, p. 109.

C'est, comme disent les Chinois, "le goulet" ou "le gosier" entre le Sud et le Centre de l'empire; toutes les marchandises y sont portées à dos d'homme et l'on dit que cinquante mille individus y gagnent leur vie comme portefaix. Pour décrire cette route soigneusement pavée, toujours propre et praticable même en temps de pluie, franchissant d'innombrables ruisseaux sur de petits ponts, bordée sur toute sa longueur de hangars en bambou et d'auberges pour les passants, les anciens missionnaires ont épuisé leur vocabulaire admiratif. Sur sept lieues de distance, écrit le Père Palmeiro(9), la foule y est aussi dense "que dans la rue de Lisbonne la plus fréquentée" et Ricci estime qu'il y a croisé au moins 2000 personnes. Ce col et les cols voisins de *Nanling* 南嶺 et de *Ta yu ling* 大庾嶺 paraîtront d'une telle importance aux géographes européens des XVIIIe et XIXe siècles qu'ils placeront dans leur voisinage les principaux reliefs de la Chine, en leur attribuant 2000 à 3000 mètres d'altitude, alors qu'en fait le *Meiling* lui-même ne dépasse pas 300 mètres: ainsi Annibal se frayat-il un chemin à travers les Alpes(10) ! Au sommet, tous les sentiers convergent en une profonde tranchée que surmonte un temple gardé par des soldats; on peut continuer à circuler nuit et jour. Tandis qu'en se retournant vers le Sud on voit s'étendre, au-dessous de pentes de verdure parsemées d'arbres fruitiers, de plantureuses campagnes peuplées de villes et de villages, on n'aperçoit au Nord que rochers et pics dominant un labyrinthe de gorges et de précipices. C'est de ce côté que Ricci se hâte avec Dominique et un serviteur, laissant à Barradas et aux chrétiens le soin des bagages.

Nannan 安南 ou "la retraite du midi", beaucoup moins importante que Nanhiung sur le revers méridional(11), est, sur le versant du Kiangsi, la première ville où les voyageurs peuvent reprendre la voie fluviale; c'est là que l'on retrouve le haut mandarin qui, étant le supérieur de toutes

(9) B., l. 2 c. 67 p. 420.

(10) *Annuae 1610,* p. 13.

(11) R, II, p. 130. — RIQUEBOURG, p. 479.

les autorités militaires, est partout reçu officiellement avec un grand concours de peuple. Le jour de son arrivée, Ricci ne peut le voir, mais il se met en rapports cordiaux avec les membres de sa suite, spécialement le majordome et le secrétaire auxquels il montre ses présents, une clepsydre à sable et deux éventails finement travaillés(12). C'est le lendemain que le Jésuite italien rencontre le grand homme et il en est affablement reçu.

Séyé n'a jamais vu de sablier semblable, il le place sur sa table; jusqu'au soir, même pendant le repas, on parle familièrement des coutumes des pays d'Europe, de leurs sciences, de la religion chrétienne. Lorsque Ricci lui exprime son désir de fixer sa résidence ailleurs que dans la province du Koangtong, le mandarin ne lui laisse pas beaucoup d'espoir pour Pékin ou Nankin: "ce sont des capitales, dit-il, vous êtes étranger et vous n'aboutirez à rien si vous n'offrez pas de présents à l'Empereur"; le Tchekiang étant près de la mer, les étrangers y sont suspects. "Ce qui conviendrait le mieux, ce serait Nanchang où j'ai été mandarin (il y a dix ou douze ans), et où je vous aiderai de toute mon influence". Malgré la presse des réceptions officielles, le Séye recevra encore Ricci plusieurs fois en chemin, et toujours avec beaucoup d'affection et de respect; toutefois, on n'aura point le temps de songer à guérir le fils du mandarin pour la santé duquel ont été demandés ses services. Dès le jour suivant, le Jésuite montre ses livres et ses instruments de mathématiques, et dès lors sa réputation scientifique est si bien établie qu'il n'est plus appelé que "signoria" ou "signor maestro" par le personnel ou par les mandarins qui viennent rendre visite.

De Nannan, on descend par le *Kankiang* 贛江 à *Kanchow* 贛州. Cette ville "plus grande que Florence" est située sur la rive droite du fleuve à 26° ½ de latitude Nord; elle est plus importante que Shiuchow pour le commerce, et un pont de bateaux reliés par des chaînes s'ouvre une fois par jour pour laisser passer les voyageurs après avoir payé la douane. La réception y est grandiose; c'est de nuit qu'on

(12) GUZMAN, p. 206.

y arrive, à la lueur des torches, entre deux rangées de trois mille soldats répartis sur un tiers de lieue de distance, tous vêtus de leurs uniformes, déchargeant leurs mousquets et leurs arquebuses, avec beaucoup de musiques, trompettes et tambours. Ce déploiement inusité s'explique par le fait que *Kanchow* est le lieu de résidence du fonctionnaire qu'on appelle ordinairement "le Vice-roi des quatre provinces", non point parce qu'il commande effectivement à quatre provinces, mais, chargé de la police aux confins du Kiangsi, Foukien, Koangtong et Houkoang, il exerce une autorité spéciale sur deux villes de chacune d'elles. Ce haut fonctionnaire se présente aussitôt en personne pour rendre visite au Séye, et il est suivi par la foule de tous les mandarins inférieurs. L'on a appris la venue de l'étranger et l'on désire aussi le voir; mais Ricci préfère esquiver cette popularité inattendue qui pourrait porter ombrage à son protecteur, et il loue à ses frais une barque pour échapper plus commodément aux importunités; c'est de là qu'il peut admirer la belle vue de chaque côté du fleuve, avec de frais ombrages: "la ville, dira-t-il plus tard, est très noble; elle peut rivaliser avec Nanchang et ne lui cède pas en grandeur".

La halte est de courte durée; le surlendemain, on repart. La rivière, après s'être élargie grâce à un affluent, se resserre à un quart de lieue où commencent sur 20 ou 30 milles de long les rapides *Che-pa-tan* 十八灘 (13). C'est à cause de cette succession de bas fonds que les barques employées sur la rivière Kankiang, tout en étant pourvues de mâts élevés, sont sans quilles; leur instabilité est donc extrême. Elles peuvent d'ailleurs être de véritables palais flottants, comme celle du Séye, toute vernie et élégamment peinte, avec de nombreux appartements, le grand salon ne contenant pas moins de douze tables et douze sièges (14). Les voyageurs superstitieux ne manquent

(13) WEGENER, *Im innersten China. Eine Forschungreise durch die Provinz Kiangsi*, p. 306-308, 312.

(14) R, II, p. 191. — On trouvera une description plaisante de la navigation sur le Kankiang chez HUC, *L'empire chinois*, t. 2, p. 438-439.

pas de se recommander à une idole dont le temple somptueux se trouve à l'entrée de la passe redoutable, mais, bien que le Séye ait donné une large aumône aux bonzes et soit passé sans encombre, la grande jonque qui porte ses femmes et ses enfants va heurter contre les roches; il n'y a point de danger grave, car l'eau n'est pas profonde en cet endroit, mais les passagers crient comme s'ils étaient à l'article de la mort et Ricci, attiré par leurs clameurs, les fait passer sur sa barque. A un mille plus loin, tous rejoignent le Séye qui ordonne d'administrer vingt coups de bâton à chaque marinier et à deux de ses serviteurs. On mande une autre jonque de Kanchow, mais, comme on préfère attendre la nuit pour le nouveau transbordement des membres de la famille du mandarin, Ricci et Barradas montent sur une des petites barques qui vont par devant pour sonder la route. C'est là que les attend un terrible accident, au lieu dit *T'ien-chu-tan* où le courant est violent. Au pied d'un mont élevé, un brusque coup de vent prend de travers l'embarcation, les mariniers n'ont point le temps d'amener la voile et le bateau se retourne[15].

"Nous allons au fond, raconte Ricci; j'ai déjà les pieds sur le sable, me recommandant au Seigneur et éprouvant une grande allégresse de mourir en un tel voyage. Soudain, je sens sous la main un cordage, je le saisis et me hisse péniblement jusqu'à la surface, après avoir bu de l'eau copieusement. J'enjambe alors une pièce de bois qui surnage, je m'aide aussi de mon écritoire et de mon coffre épars au milieu d'autres débris, et, comme le courant a entraîné la barque retournée dont le fond émerge, je réussis à m'y hisser; on m'aide ensuite à passer sur la rive avec beaucoup d'autres personnes. Dans cet accident, la plupart des voyageurs sont sauvés, même les petits enfants à la mamelle; seul, Jean Barradas ne reparaît point et toutes les recherches pour retrouver son corps sont infructueuses. Comme il était tout mon secours et mon soutien dans cette expédition, j'hésitai pour savoir s'il fallait passer outre ou re-

---

(15) WEGENER, op. cit. n. 13, p. 312-320: aventure à cet endroit le jour de Noël 1905.

brousser chemin; puis, reprenant confiance en la divine miséricorde, je résolus de continuer d'aller de l'avant."

Le Séye, cette fois-ci, perd une grande quantité de bagages, gâtés par l'eau, surtout beaucoup de présents destinés aux grands personnages de Pékin. Il prend cependant part à l'affliction de Ricci, en lui envoyant par deux ou trois personnes ses condoléances avec de l'argent pour les funérailles de Barradas. Une tradition locale prétend que le Père Ricci, après ce naufrage, pris de pitié pour les innombrables victimes des terribles rapides, jeta dans le fleuve un objet sacré; c'est ainsi qu'on aurait trouvé son Missel, gardé à la pagode de Leang-kou (probablement, ce n'est pas autre chose que le livre d'or où s'inscrivent les pèlerins) et, depuis lors, l'étroit passage qu'on exploite encore se serait ouvert au milieu des rochers ![16]

Après deux ou trois jours, on finit par atteindre la grande ville de *Kinan* 吉安 (26° 2/3 ou 5/6), à main gauche du fleuve, "qui paie, à elle seule, autant d'impôts qu'une province entière" d'où le dicton commun en Chine que "cité pour cité, la principale est *Kinan*"[17]. Une troisième aventure achève de dégoûter le Séye de la voie fluviale; durant la nuit, une bourrasque subite met encore en péril plusieurs barques. Il prend donc la résolution de continuer sa route jusqu'à Nankin par terre, tous ses frais étant payés par le trésor. A certains indices, Ricci devine qu'il est sur le point d'être renvoyé; n'est-il pas imprudent d'introduire des étrangers dans l'intérieur du pays en ce temps de guerre entre le Japon et la Chine. Il n'est plus invité à rendre visite au grand mandarin; on ne lui demande aucun soin pour son fils. Prenant les devants, il va, dans le plus grand mystère, montrer au secrétaire un de ces prismes en cristal de Venise qui, décomposant la lumière solaire, donne aux paysages un aspect féerique. "Je le donnerai à

(16) WATTHE, *Fleurs et épines du Kiangsi*, 1921, p. 208. A cette occasion, on peut se demander d'où cet auteur tient que le premier converti de Ricci aurait été un forgeron originaire du Kiangsi (ib, p. 249).

(17) R, II, p. 133, 168, 194. — On peut toujours consulter WEGENER, p. 321, 326.

votre maître, ajoute-t-il, s'il continue à me favoriser et m'emmène jusqu'à Pékin". Comme par le passé, la "pierre précieuse sans prix" opère son effet infaillible; le mandarin, qui la convoite, ne consent pourtant à laisser passer Ricci que jusqu'à Nankin et c'est ce qu'on vient lui proposer de nuit, il s'y acheminera par la barque avec la famille et les bagages. "Soit! finit-il par concéder, mais à condition qu'on me délivre un passeport en règle!" L'affaire est vivement débattue, mais Ricci tient bon et l'on s'accorde à rédiger une pétition où il demande, selon la formule classique, "d'aller voir les collines célèbres de Nankin".

Le lendemain, avec un petit présent et le verre prestigieux, il va voir le Séye qui se lamente longuement sur ses malchances; "Suis-je donc un homme si pervers, moi qui n'ai jamais causé de tort à personne et qui ai toujours cherché à mener une vie honnête!" Pour le consoler, le missionnaire lui cite des exemples tirés des livres classiques de Chine et il lui raconte l'histoire du saint homme Job. L'on en vient à discuter la question brûlante du retour; "Pourquoi Ricci ne rentrerait-il pas à Shiuchow, ou même à Shiuhing!", et, comme la proposition n'est point acceptée, il conseille à nouveau de s'installer à Nanchang. "Mais moi, raconte Ricci, qui ne voulais que Pékin ou Nankin, je faisais difficulté pour tout. Je montrai le verre triangulaire qui l'éblouit, c'était plus beau que ce qu'on lui en avait raconté; il l'estima 100 ou 200 écus, mais ne voulut point d'abord l'accepter. Finalement, ses désirs prirent le dessus, et il conclut par ces mots: "Pékin est impossible, je vous accorde Nankin". Ma pétition était prête; il n'avait point apporté le sceau de sa charge et il faisait viser les patentes par les mandarins des villes qu'il traversait. Ce fut ainsi que le Préfet de *Kinan* rédigea le passeport "pour Nankin, Soochow, le Tchekiang et autres lieux voisins", en y racontant l'histoire de notre séjour en Chine, et en insérant les deux permissions accordées autrefois par les deux Vicerois de Shiuhing telles qu'elles étaient reproduites sur nos patentes des mandarins de Shiuchow. On ne pouvait espérer mieux. Au moment de nous quitter, s'engagea une lutte de civilité pour que le Séye

acceptât mon présent; je lui forçai la main, il renvoya le prisme chez moi, mais, comme j'étais accoutumé à leurs manières, je le lui retournai finalement avec un petit cadeau pour le secrétaire".

Ricci, laissant donc le Séye prendre la route de terre avec une escorte de soldats, treize palanquins et quatorze ou quinze chevaux de charge, continue le jour même par le fleuve avec deux serviteurs, bénéficiant des réceptions princières qui ont été préparées à toutes les étapes. Après une journée, on accoste à *Kishui* 吉水 sur la rive droite, célèbre par ses lettrés dont quatre avaient été les majors de la promotion des docteurs (alors que la province de Canton toute entière n'en avait obtenu qu'un seul). C'était de là qu'était originaire le "chiien" (sous-préfet?) de Shiuchow qui, justement, après être monté à Pékin, était en train de marier richement sa fille. Ricci alla lui rendre visite, mais cette fois-ci en costume de lettré.

"A Shiuchow, raconte le Père(18), quand nous étions habillés en bonzes, c'était avec très peu d'honneurs et de démonstrations qu'il nous recevait; tout au contraire, cette fois-ci, il sortit à ma rencontre, vêtu de son costume de cérémonie, et me retint très longtemps avec lui; enfin il me donna un grand banquet. Je lui expliquai pourquoi nous avions changé d'habit et cessé de nous raser; par profession, nous étions des lettrés, des hommes qui enseignions la religion de Dieu ainsi que d'autres sciences. Quand nous étions venus la première fois à Shiuhing, nous ne savions point parler et nous ne comprenions pas les coutumes chinoises; c'est pourquoi nous nous étions laissé tromper en acceptant le costume des bonzes dont nous différons tant puisque notre doctrine leur est contraire et que nous professons toute autre chose. Mes paroles lui parurent fort justes et il aurait voulu me garder chez lui plusieurs jours, mais, comme les serviteurs du Séye m'attendaient et que je voulais profiter de leur compagnie, je renonçai à m'arrêter

---

(18) GUZMAN, p. 206: ce serait le mandarin qui serait venu avec Ricci de Shiuhing (cf. plus haut p. 144) — R, II, p. 136-137: il était le "capitao" de Shiuchow.

plus longtemps; je me bornai à me servir d'un domestique du mandarin pour envoyer une lettre au Père Cattaneo".

Après cette sortie honorable, Ricci se crut sans doute un peu trop vite dispensé des précautions qu'il avait gardées jusqu'alors pour ne point se montrer en public(19). La province du Kiangsi a été souvent comparée à une grande feuille d'arbre dont la nervure médiane serait le *Kankiang* tout le long duquel s'échelonnent des villes remarquables, plus riches autrefois que depuis la révolte des T'aip'ing. On dépassa ainsi plusieurs cités de renom, entre autres *Linkiang* 臨江, appelée "la ville des Visiteurs" tant il en est sorti de cette préfecture (à trois jours de Kinan et 28° ½ de latitude). A partir de là, le fleuve se divisait en neuf bras enserrant autant d'îles et les bateaux se multipliaient à l'infini. Les derniers jours avant d'arriver à la capitale de la province, Ricci ne sortit guère au dehors. Enfin le onzième jour après le départ de Kinan, on accosta à *Nanchang* 南昌 ; d'Almeida s'y était arrêté dix ans plus tôt, à la veille de Noël 1585 et il y avait expérimenté un violent vent du Nord qui troubla l'eau de la rivière au point de la rendre impossible à boire(20). Cette cité, inférieure à Canton pour le commerce et le mouvement de la batellerie, l'emportait de beaucoup sur elle pour la beauté de son site et pour la distinction de ses habitants; c'est pourquoi *K'iu T'ai-sou* n'avait cessé d'en vanter le séjour à Ricci, et même, sans que celui-ci le sût, il y avait beaucoup parlé en sa faveur à ses amis et connaissances nombreuses. De même, le Séye avait recommandé d'y prendre gîte; comme elle était à mi-chemin entre Canton et Shiuchow d'une part, Nankin et le Tchekiang de l'autre, elle était merveilleusement placée comme une étape sur la route. Mais les premiers pas y étaient difficiles, sans aucun introducteur! A tout hasard, Ricci se résolut à faire une démonstration en se rendant à une pagode renommée, qui existe encore dans la vieille ville; il voulait s'afficher comme faisant partie de l'entourage du Séye, et se ménager, si possible, une possibilité de retour dans le cas d'un échec à Nankin.

---

(19) R, I, p. 249.

(20) HAY, p. 905. — WEGENER, op. cit, n. 13, p. 112.

"En compagnie donc de mes domestiques et des gens de la barque, raconte-t-il, j'allai rendre visite à certains lieux fameux, en particulier à la pagode de *Hiu tchen kiun* 許眞君, dédiée à *Wan cheou kong* 萬壽宮 ou "la Maison de la colonne de fer"; d'après la tradition locale(21), il y a plusieurs siècles, vivait à Nanchang un homme qui savait changer le cinabre en argent; il distribuait beaucoup d'aumônes et délivra le pays d'un dragon mesurant plusieurs milliers de milles en le liant sous terre à une colonne de fer qu'on montre encore là, et enfin il monta au ciel avec sa maison, tous ses meubles et même les souris; de là, un sobriquet courant pour les gens de cette province: "Kiangsinois souris". L'édifice qui lui est consacré est énorme, et tous les jours il s'y tient comme un marché franc et une foire, desservis par des bonzes taoïstes qui laissent croître leur barbe. A ma vue, tant de gens accoururent stupéfaits, que j'eus peur d'une émeute. Bien plus grand fut encore leur empressement quand ils surent que j'étais un lettré étranger venu de l'Occident, comme le leur expliqua Dominique. On me fit signe de me prosterner devant l'idole et l'on voulut presque m'y contraindre, mais quelqu'un de l'équipage me dégagea en affirmant que je ne croyais à aucun esprit; ce n'était point d'ailleurs le moment d'entrer dans de longues explication en présence d'une telle multitude. Je commençai donc à regretter ma sortie imprudente, d'autant plus que je voyais ces gens plus dévots à leurs idoles que ceux de Canton, et je pris dès lors la résolution de refuser toute visite aux pagodes à moins d'avoir bien expliqué par avance les choses de notre religion. En sortant du temple, le tumulte augmentant, je craignis que l'affaire n'arrivât aux oreilles du Viceroi et des mandarins. Je me retournai donc en disant à haute voix que, depuis longtemps, je résidais en Chine et que j'allais à Nankin en compagnie du Séye, personnage bien connu dans la cité. Puis j'essayai de me débarrasser des importuns, en me cloîtrant dans l'intérieur de la barque, tandis que les gens du Séye allaient

---

(21) DORÉ, *Recherches*, t. 9, p. 545-553; *Manuel*, p. 122, 166.

rendre visite aux amis de leur patron en ville, spécialement à un médecin du Viceroi nommé *Wang Ki-leou* 王繼樓"[22].

Après Nanchang, le fleuve, sans rien perdre de sa largeur, se divise en deux branches dont l'une, venant de *King-té-tchen* 景德鎮, le célèbre centre de fabrication des porcelaines, avait été remontée par Ruggieri et d'Almeida se rendant au Tchekiang[23]. Ricci, laissant de côté cet affluent de droite, continua du côté du lac P'oyang en passant par *Nankang* 南康, à main droite, petite ville et de peu de trafic (29° ½ de latitude), longeant les monts Lou-chan "dont la cime, toujours embrumée, est célébrée en de nombreuses légendes; ce massif montagneux contiendrait autant de temples qu'il y a de jours dans l'année, et des milliers d'ermites pénitents y résident". De l'autre côté, se trouve *Kiukiang* 九江, vers le Nord, d'où l'on part ordinairement pour faire l'ascension (aujourd'hui c'est de là qu'on monte à *Kuling* 九鄢)[24].

Le lac *P'oyang* 嶺陽, "pas très large, mais fort long", variant irrégulièrement suivant la quantité des eaux, avait à ce moment environ trente lieues de longueur sur sept de large[25]. Il n'y a point de courant, et on navigue à la voile; il est bordé de villes et de villages, et par des affluents on peut gagner le Foukien et la mer. On met deux jours pour atteindre le goulet que commande la petite ville de *Houkeou* 湖口 "bien fortifiée", par lequel on débouche enfin dans l'immense Yangtzekiang 揚子江[26], le "grand fleuve" des Chinois, parfois large de deux ou trois milles, si creux qu'on le dit sans fond et si dangereux qu'un homme y tombant a peine à se sauver. Les notations que Ricci

(22) R, II, p. 155.

(23) HAY, p. 906: cette rivière fut remontée jusqu'à Goulin. — R, II, p. 139, 196.

(24) R, I, p. 250; II, p. 196. — L'école la plus réputée était alors celle des disciples de Tchou-hi, appelée Pe-lou-tong 白鹿洞. — WEGENER, op. cit., p. 83.

(25) WEGENER, op. cit., p. 51. — RICHTOFEN, *China*, t. 3 p. 567-590.

(26) "Jantio", fils de la mer: R, II, p. 139, 196. — Avant cela, "Takiang 大江": R, I, p. 151.

nous a laissées sur sa navigation ne manquent point de saveur et de pittoresque. On n'y circule qu'avec précaution à cause des coups de vente subits; de grands navires peuvent y passer et, pendant la nuit ou durant la tempête, on s'embosse dans les nombreux affluents ou canaux latéraux. Le flux et le reflux de la marée s'y font sentir surtout à la pleine lune, même jusqu'au lac P'oyang(27).

Le 22me jour après le départ de Shiuchow, on passe à "Naganquinfu", *Anking* 安慶 ville grande et forte où il y a beaucoup de soldats, à 31° à peu près de latitude. Ricci ne signale pas la magnifique pagode (rebâtie en 1570) dont elle s'enorgueillit. *Wuhu* 蕪湖 est l'endroit où l'on enregistre les bateaux se dirigeant vers Nankin, mais sans payer la douane à l'exception d'une petite commission que l'on verse à la police. "Je n'ai pas cherché à marquer en détail tout ce que je vois sur la route", dit le missionnaire; on croise une multitude d'embarcations, quelques-unes avec trois ou quatre mats, très fortes, mais sans quilles et, à cause de cela, instables; leurs voiles sont en nattes; par vent contraire, on louvoie beaucoup, mais parfois on avance de 18 à 20 lieues par jour. Il y a de nombreuses îles, et des rochers isolés avec des pagodes dont les ermites viennent mendier de l'argent "pour entretenir l'huile de leurs lampes". A mesure qu'on avance vers le Nord, la farine de blé devient plus commune et "avec trois boules, qui coûteut deux reis seulement, on apaise la faim sans avoir besoin de biscuit ou de riz". Le poisson abonde; le bois est rare, on le remplace par du "charbon fossile". De cinq en cinq stades, s'élèvent sur la rive des tours de forme pyramidale sur lesquelles on allume de grands feux pour communiquer les nouvelles par signaux optiques.

Enfin, le 31 mai le voici à *Nankin* 南京 (prononcé parfois Lanchino, selon la prononciation du Foukien ou "Intienfou" parce que le Viceroi y réside) (28) en tout conforme à la Description envoyée en 1592. La ville, poli-

(27) R, II, p. 139. — Sur cette portion du trajet, HAVRET, *La province du Nganhoei*, 1903, par exemple p. 5.

(28) R, I, p. 252; II, p. 142-145, 168-170, 179-180, 197-198.

tiquement déchue depuis que Pékin est devenue la capitale civile de l'empire, reste pourtant le centre de la civilisation, la métropole historique et légendaire, la patrie de la culture intellectuelle et policée, le séjour habituel de la société élégante et des classes distinguées(29). Nous laisserons Ricci lui-même raconter les vifs espoirs et les déceptions cuisantes de ce séjour qui dure un peu plus de quinze jours(30) :

"Je pris logement dans une maison en dehors du second mur, mais près de la porte de l'enceinte, (probablement près de *Choei si men* 水西門, le *San chan men* 三山門 des temps postérieurs; le premier mur est "l'enceinte en terre" 土城 qui s'appuie sur le fleuve et englobe le "mont Saint Michel", tandis que le troisième est celui du palais impérial). La foule s'étant amassée, les serviteurs du Séye insistaient pour que je m'en retournasse aussitôt à Shiuchow, ou, du moins, que je ne révélasse pas mes relations avec leur maître. Mais moi, comprenant tout le prestige qui m'en revenait sans d'ailleurs aucun inconvénient pour lui qui était si puissant, je ne cessais de répéter que j'étais venu d'abord avec le Séye, et ensuite avec les gens de sa suite.

Or, au moment où je quittais le canal pour me rendre à l'hôtellerie, j'entendis quelqu'un dire: "Cet étranger que vous voyez est un grand ami du 5me Lieou (le cinquième fils de l'ancien Viceroi de Shiuhing Lieou Tsie-tchai)" et, comme je ne désirais rien tant que de retrouver cette ancienne connaissance, je m'en informai auprès de celui qui venait de parler et qui était le fils de son médecin. Le troisième jour (le 2 ou 3 juin), mon ami le cinquième Lieou vint me trouver avec le médecin et son fils; ils m'offrirent un banquet et me mirent en relations avec diverses personnes, en particulier avec un bachelier et son fils, bachelier lui aussi, qui m'invitèrent à quatre ou cinq reprises, en se plaisant à

(29) R, II, p. 111. — D'après GAILLARD, p. 206, depuis 1592 on avait posté à *Hiakoan* 下關 de solides garnisons pour défendre le passage contre une invasion éventuelle.

(30) Il faut ici corriger les indications du P. Tacchi-Venturi (qui parle d'un séjour d'un mois et demi) par URSIS, p. 29.

me faire parler sur les choses de Dieu et de notre pays; quelques-uns de mes auditeurs me considéraient comme un homme venu du ciel [toujours ces fables taoïstes!]. Tout cela était d'assez bon présage dans une ville si portée à se méfier des étrangers, en ce temps de guerre contre le Japon. Je sortais en palanquin pour ne pas attirer l'attention; cela me donnait aussi une contenance plus digne et m'épargnait la fatigue de parcourir à pied d'immenses distances.

Bientôt, je commençai à faire entendre que je voudrais m'installer à Nankin dont la renommée m'avait attiré et où j'avais l'intention de finir ma vie; mais je ne disais rien de mon but principal qui était de répandre notre sainte religion. Mes amis m'affirmaient que ce serait facile puisque j'étais déjà bien chinois pour le costume, le langage et les usages, mais les grands mandarins étaient si distants que je n'osais pas les aborder, et les petits fonctionnaires étaient trop timides pour oser quelque chose."

Il fallait donc chercher un personnage suffisamment distingué et moins inaccessible que les autres. Après quelques jours, Ricci commença des démarches auprès d'un homme d'une certaine sous-préfecture indépendante ou "Tcheou" [ne serait-ce pas Taitsang chow太倉州] dont le fils avait été reçu le premier cette année à l'examen du doctorat[31]; il avait même pris rendez-vous avec eux, lorsqu'il apprit sur ces entrefaites que son ancien ami, Siutagin, le "pimpitao" de Canton, était maintenant devenu maître des cérémonies, celui-là même qui l'avait invité à deux reprises à quitter Shiuchow en sa compagnie pour aller s'installer ailleurs[32]. "Quelle allégresse à cette nouvelle! Je pensais que l'heure de faire cette résidence était arrivée, et que Dieu exauçait les prières que je lui adressais de jour et de

(31) R, II, p. 147-148: ce docteur reçu premier, appelé "chiaouen", était invité à une réception solennelle par l'empereur et avait été fêté par tous les plus grands mandarins de Nankin.

(32) Ce poste devait être celui de *Hong lou se* 鴻臚寺 (HOANG, p. 21-22). — Il sera plus tard vice-président d'un grand tribunal de Nankin.-Pour le récit et la date, on peut se reporter à RIQUEBOURG, p. 496. — URSIS, p. 30.

nuit, spécialement à la messe de chaque jour. Le cinquième Lieou m'encourageait à lui rendre visite, et je me rendis chez lui en compagnie du médecin, remettant à plus tard l'entrevue avec le premier des docteurs. On était au 16 juin, et je portais mon habit de cérémonie.

Quand le grand mandarin me vit entrer, il demeura d'abord comme interdit devant mon apparition inattendue, puis, voyant le riche présent que j'apportais, il me fit fête comme par le passé; il ne voulut pas que je fisse les prostrations rituelles, il m'invita à m'asseoir en face de lui et m'offrit du thé à plusieurs reprises. La conversation fut fort amicale et, pour lui être agréable, je lui racontai mon voyage avec le Séye. Enfin je lui dis que j'étais venu avec un grand désir de le revoir, et, grâce au passeport du Séye, j'espérais pouvoir m'installer à Nankin où je jouirais de la faveur et de la protection de Sa Seigneurie.

A ce moment, si vous aviez vu le changement de physionomie! Siutagin commença par pousser de grands soupirs, comme à moitié hors de lui et ne sachant quel parti prendre. Il se repentait de m'avoir laissé entrer chez lui: "n'est-il pas interdit aux étrangers de pénétrer à Nankin, disait-il, et à plus forte raison de venir à son palais pour lui rendre visite. On me mettra en prison et on lui demandera compte de mes faits et gestes! Mon intention avait été bonne, certes, mais combien j'avais été mal inspiré puisque je passe pour suspect dans la province du Koangtong!" Il commença donc à entrer dans une grande colère avec force gestes, criant et se démenant comme un fou. Je ne parvenais pas à le calmer, ni mon passeport, ni la protection du Séye pourtant bien connu de lui; du moment où il savait ma présence, il devait prendre des précautions à mon sujet".

La scène durait depuis une bonne demie heure, sans qu'il osât user de procédés discourtois; enfin il congédia Ricci par crainte que les autres mandarins apprissent cette visite. Il me demanda pardon de ce qu'il allait faire contre moi et me consilla de m'en retourner en quittant Nankin, "partout ailleurs qu'ici, il m'aiderait!"

"Les serviteurs, continue Ricci, étaient abasourdis de voir qu'après m'avoir si honorablement reçu, il me traitait avec si peu de considération; le médecin, voyant comment l'affaire tournait, rentra directement chez lui et je revins bien désolé à mon hôtellerie où le trouble était grand, car les serviteurs du Siutagin étaient venus mander l'hôtelier au tribunal et voulaient extorquer de l'argent. Je dus le rassurer. Mais, au retour de l'audience, il nous en raconta de belles; le mandarin l'avait accusé d'entretenir des relations avec les étrangers et il voulait le faire battre pour lui arracher des aveux; il avait fait comparaître un scribe, originaire de Shiuhing, et l'avait interrogé sur moi comme s'il ne m'avait jamais vu, l'employé avait déposé contre moi en disant qu'il y avait sept ou huit ans les mandarins m'avaient chassé de là comme suspect. Là-dessus, Siutagin, s'irritant toujours davantage, avait encore haussé le ton, criant à tue-tête qu'il fallait faire une enquête; le malheureux hôtelier en tremblait encore de tous ses membres. Siutagin voulut alors l'obliger à me remmener jusqu'à Canton avec obligation de rapporter un certificat des autorités du Kiangsi; le pauvre homme s'excusa sur son indigence, il ne pouvait abandonner son commerce. Alors il dut promettre, par écrit et devant notaire, qu'il m'empêcherait d'aller au Tchekiang où j'avais dit que je désirais me rendre et qu'il louerait une barque pour me faire retourner sur-le-champ au Kiangsi; demain, il devait rapporter le certificat de location de la barque!"

Ricci conclut son récit par ces mots dépourvus d'amertume: "Voilà, mon Père, où paraît cette grande amitié que nous avions avec ce grand mandarin; par là, nous pouvons comprendre le peu de confiance qu'il faut accorder à leurs paroles et à leurs promesse. Si un haut fonctionnaire comme lui, tenu pour vertueux et même saint, me traite de cette manière parce qu'il redoute un peu les autres mandarins, on devine aisément ce que feront d'autres, moins puissants et plus pervers. Cet homme est considéré comme très honorable, et je suis persuadé aussi qu'il faisait tout cela pour mon bien, comme il le disait; mais quant à moi, tel

était le désir que j'avais de rester ici que j'aurais préféré être mis en prison plutôt que de quitter la ville".

Là-dessus, les amis de Ricci, et spécialement le bachelier et son fils, à qui le Père avait vanté ses relations intimes avec Siutagin, commencèrent à lui dire les défauts du mandarin: "on le considérait comme intègre, c'est vrai, mais si pingre qu'il vivait comme un pauvre chez lui et il n'avait qu'un désir, celui de monter en grande. Le Père avait donc mal fait de lui rendre visite et le mieux était de ne pas tenir compte de sa décision, mais de rester secrètement à Nankin ou dans le voisinage". Et ces conseillers en versaient des larmes tout en décrivant l'avarice du personnage. Mais, il parut à Ricci que ce n'était pas la volonté du Seigneur qu'il demeurât cette fois à Nankin. Se conformant donc à la volonté divine, pour éviter une sentence judiciaire qui lui fermerait pour toujours le chemin du retour et afin de se délivrer aussi des importunités de son logeur et de sa famille épouvantés, il résolut de ne pas se rendre au Tchekiang, mais de se retirer au Kiangsi d'où il continuerait à correspondre avec ses amis de Nankin, tout en prenant conseil, avec les Pères de Macao et le Père Cattaneo, sur le parti à prendre.

Fort triste donc et souffrant d'un peu de fièvre, il se rembarqua (le 17 juin), "recommençant de ramer non moins contre le cours de la reviè que contre son désir" (33), mais, peu avant d'arriver à Nanchang, le Seigneur daigna le réconforter par ce qui lui parut une intervention céleste.

Si averti qu'il était déjà des détours imprévus de l'âme chinoise, il n'avait pas su s'adapter "à ces modes ondoyants de pensée et de vouloir, si différents de la netteté européenne du raisonnement" et, par une démarche inconsidérée, il avait failli compromettre le succès de son entreprise. Maintenant, plus que jamais, il se persuadait qu'il fallait remplacer les décisions rigides par une inlassable et souple patience, réprimer son empressement d'Occidental, ne plus dire: "Je veux", mais "Je voudrais", savoir attendre, biaiser, calculer, pour atteindre les esprits fuyants qu'il

(33) RIQUEBOURG, p. 500.

convoitait, dut-il y émousser la vigueur de volonté qu'il tenait de son éducation européenne[34]. Son retour fut favorisé par le vent du Nord, et, en sept ou huit jours, avant le 28 juin, il se trouvait à l'entrée du lac P'oyang; le vent ayant tourné au Sud, il pouvait craindre de perdre trois ou cinq jours pour la traversée du lac. C'est dans ces circonstances assez déprimantes que se passa l'incident dont nous possédons deux récits, substantiellement identiques à quinze ans de distance[35]: "Alors que, pendant toute la journée, il avait songé à ce qu'il devait faire, il s'endormit. En cet assoupissement, il crut voir en songe un homme inconnu qui lui disait tout en cheminant: "Est-ce ainsi que tu vas vagabond par ce royaume avec le dessein d'abolir l'ancienne religion et d'en introduire une nouvelle?" Le Père qui, à cette époque, se gardait bien de découvrir à personne son intention de répandre notre sainte loi, lui dit: "Vous qui le savez, il faut que vous soyez ou bien Dieu ou bien le démon!" —"Je ne suis pas le démon, dit celui qu'il pensait voir, mais Dieu". Alors le Père, très tendrement, comme s'il avait rencontré celui qu'il désirait trouver pour verser ses larmes, se prosterna à ses pieds et dit: "Seigneur, puisque vous connaissez mon dessein, pourquoi ne m'avez-vous pas aidé jusqu'à présent?" et il commença dévotement à pleurer en se tenant à ses pieds. Et le Seigneur se prit à le consoler en lui disant: "Allez directement dans cette ville, et je vous aiderai dans la cour royale"; sur le moment Ricci crut que la ville montrée en rêve était Pékin, mais, plus tard, en revenant de Pékin, il rentrera dans Nankin conformément à ce qu'il voyait alors. Se réveillant là-dessus, les yeux encore baignés de larmes, il raconta le songe à son compagnon Dominique Fernandez qui, lui aussi, était bien attristé par ces adversités, et Ricci le lui dit afin de le consoler parce que cela paraissait être plus qu'un songe". L'appui humain des mandarins faisant défaut, il se trouverait de fait providentiellement aidé à Nanchang.

(34) Ces mots sont empruntés à Mgr Lécroart, Préface à *La légende dorée en Chine* du P. MERTENS, t. 1, p. VI.

(35) R, II, p. 182; I, p. 256-257. — Nous utilisons la vieille traduction de RIQUEBOURG, p. 501.

CHAPITRE DEUXIÈME

Nanchang, une ville de lettrés

Puisque le Père Ricci ne pouvait ni séjourner à Nankin ni se rendre au Tchekiang, il ne lui restait qu'à tâcher de s'accrocher de toutes ses forces à Nanchang, en évitant de se laisser rejeter vers Shiuchow ou la province du Koangtong. Pour le peu qu'il avait vu et entendu de la province du Kiangsi, il s'était déjà rendu compte qu'elle différait profondément de celle du Koangtong qui, en comparaison d'elle, paraissait incivile et mal policée: "si les Portugais écrivent beaucoup de réflexions déplaisantes sur la condition de la Chine et sur le défaut de courtoisie, il faut savoir que c'est loin d'être universellement vrai et que cela doit s'entendre de la province du Koangtong [d'alors] ou d'autres aussi arriérées"(1).

Une série de circonstances favorables semble d'ailleurs lui présager un heureux succès. Sans parler du songe mystérieux qui lui a donné tant de consolations, le vent très favorable qui s'est élevé sur le lac lui a permis de faire en une demie journée une traversées pour laquelle il redoutait de mettre trois ou cinq jours, si bien qu'arrivé le 28 juin à bon port il pourra célébrer le lendemain, suivant son désir intime, la messe des Saints Pierre et Paul qu'il veut prendre pour patrons de sa nouvelle fondation(2). Sur le bateau, il a du reste fait la connaissance d'un fonctionnaire du Viceroi du Kiangsi, un "Quipay" ayant beaucoup de relations en ville, et comme, fiévreux et fatigué, il lui avait dit son besoin de se reposer durant

(1) R, II, p. 202-203.

(2) R, II, p. 183, 196. — Pour l'installation à Nanchang, on peut consulter R, I, p. 258 et suiv.; II, p. 149-162, 172-177, 182-186, 202-212. *Humanisme*, p. 306-313.

quelques jours pour se refaire, cet homme complaisant lui en avait témoigné sa joie et l'avait prié de prendre gîte dans des chambres louées par un ami. Ainsi fut fait, et fort heureusement, car tous ceux qu'indiquera un ancien mandarin de Shiuchow n'oseront point se compromettre pour Ricci(3), tandis que son complaisant introducteur, à peine débarqué, lui prépara son logement et le fit chercher au port en palanquin avec tous ses bagages, sans qu'on exigeât aux portes le moindre passeport. "J'entrai dans cette ville, guidé, comme je l'espère, par le Seigneur", dira plus tard le Père, et "si au début il y eut quelques difficultés, finalement tout se termina pour le mieux"(4).

Cette fois-ci, au lieu de se presser comme à Nankin d'entrer en rapports avec des gens du dehors, il a décidé de se hâter lentement; il se calfeutre chez son hôte pour soigner "un peu de catarrhe qui le retient au lit"(5). L'emplacement est fort pratique, au centre de la ville et dans le quartier des mandarins; par ailleurs, son compagnon, Dominique Fernandez, est peu apte à le seconder dans sa recherche de gens capables de l'aider et il passe près d'un mois sans se découvrir de relations, "prenant soin de s'informer secrètement et en détail des choses de la ville et se recommandant à Dieu ,en même temps qu'il lie amitié avec quelques personnes" seulement(6). *K'iu T'ai-sou* et le Séye ne l'ont point trompé(7).

La cité est éloignée des frontières maritimes où les étrangers sont suspectés; elle est située au milieu d'une plaine fertile et plaisante, plus salubre que la région de Shiuchow. "Deux fois grande comme Florence", elle contient, à l'intérieur de son immense enceinte de terre ou

---

(3) R, I, p. 260.

(4) R, II, p. 204. Il demanda conseil par lettre aux Pères de Sande et Cattaneo pour savoir s'il convenait encore de chercher à passer "dans l'autre province qui avait été fixée", sans doute le Tchekiang.

(5) R, I, p. 258; II, p. 183.

(6) R, II, p. 149-151, 172-173, 204.

(7) R, II, p. 172, 202, 212, 222.

de briques, de vastes terrains non construits et pouvant servir à la culture en cas de siège, deux ou trois étangs, beaucoup de maisons en ruines et des jardins. La partie habitée est divisée en quartiers qui, durant la nuit, sont fermés par des barrières, avec des veilleurs ambulants qui font la ronde. Tandis que l'activité commerciale se déploie dans des faubourgs hors des murs, le centre de la cité est occupé par une population de mœurs vraiment simples et frugales; les arcs, ou p'ai-leou 牌樓, érigés aux fils obéissants, aux veuves fidèles et aux mandarins distingués, y sont si nombreux qu'il ne reste pour ainsi dire plus de place pour en ériger. Les gens sont enclins à la piété et ils sont renommés pour leur souci de vivre honnêtement; les uns, croyant à l'immortalité de l'âme, adorent les idoles et beaucoup pratiquent un jeûne perpétuel; d'autres, ne se souciant pas de l'autre vie, s'occupent seulement de bien administrer leur famille et l'Etat. En laissant de côté les artisans et les hommes de peine, l'on peut distinguer quatre catégories de personnages, tous des plus distingués(8):

1° les mandarins de la préfecture ou de la province (Viceroi, pou-tcheng-se, ngan-tch'a-se 按察司, "zinsin", préfet, sous-préfet, . . .) ;

2° les lettrés ayant eu autrefois des charges ("siaocuns") ou parents de gens en place; ils sont très considérés par les mandarins, surtout depuis que le *Kolao* 閣老 ou premier ministre de Pékin sort de leur milieu;

3° les membres de la famille de l'Empereur qui se sont multipliés au point de compter, à eux seuls, pour le quart ou le cinquième de la population; deux ou trois portent le titre honorifique de Roi 王 ;

4° des bacheliers très nombreux qui sortent de trois écoles renommées, mais leur influence est moindre qu'en d'autres lieux; en 1595, sept ou huit d'entre eux ont été reçus docteurs à Pékin, tandis que la province de Canton toute entière n'a pas obtenu plus de cinq ou six lauréats! Ce seul trait suffit pour classer la province du Kiangsi parmi les plus cultivées de la Chine.

---

(8) R, I, p. 148-151; II, p. 149.

Sans que Ricci en sache rien, ce monde choisi a déjà entendu parler de lui. Son ancien disciple de Shiuchow, *K'iu T'ai-sou* "à qui je ne saurais assez payer ses bons services", ayant marié une de ses filles avec le fils, âgé de 13 ans, d'un des Rois, a profité de cette intimité avec des personnages aussi distingués pour vanter en toute rencontre "un étranger d'une science et d'une vertu extraordinaires, résidant dans la province du Koangtong"(9). Le terrain est donc bien préparé, mais l'on s'ignore encore.

C'est par le médecin *Wang Ki-leou* 王繼樓, semble-t-il, qu'après quelques jours Ricci songe à s'introduire peu à peu dans cette société: c'est un homme affable au dernier point, et de bons rapports, "le meilleur praticien de la ville", qui se plaît à cultiver les relations amicales et à recevoir ses invités en des banquets. Le Père se fait annoncer selon les rites par le livret de visite de huit à dix feuillets *Ts'iuen-kien t'ié* 全柬帖, en se recommandant des bonnes relations avec le Séye et joignant quelques objets européens. Il n'en faut pas davantage pour que, déjà prévenu favorablement par *K'iu T'ai sou*, le médecin se réjouisse vivement de posséder une telle célébrité(10). Tout se passe pour le mieux; le Père, ayant appris par expérience qu'avec les Chinois il convient de ne pas trop s'abaisser en public et de garder des formes extérieures de distinction, a fait habiller de long ses serviteurs; lui-même, il porte son vêtement de soie avec la coiffure de lettré (sutumpo, sorte de birette carrée) ; sa barbe, qui a grandi depuis Shiuchow, est devenue un objet de curiosité pour les Chinois "qui ne portent ordinairement que huit ou dix poils au menton". Quel plaisir de rencontrer un étranger si bien au fait des rites et des livres de Chine! *Wang Ki-leou* rend la politesse

---

(9) L'âge de 13 ans est indiqué par *K'iu T'ai-sou* dans sa lettre du 19 mai 1596 (HAY, p. 918). — Cf. encore R, II, p. 152, 204.

(10) R, II, p. 151-153, 183; il y a parfois quelque difficulté à faire concorder le texte des lettres avec R, I, p. 259-260, nous avons choisi le premier. Le rituel des visites est expliqué en détail par le P. KIONG, *Quelques mots sur la politesse chinoise*, 1906, p. 48-59; il y a un modèle de livret de visite en appendice.

par un splendide banquet auquel il convie deux parents de l'Empereur et durant lequel Ricci tient la place d'honneur "comme venu de pays très lointain"; les tables y sont placées de front, chargées de pyramides de fruits. Personne ne donne plus au Père le nom usité pour les bonzes, "seng", mais uniquement celui de lettré,[11] et même quand, après peu de temps, l'on aura exploré l'étendue de son savoir qui s'étend non seulement aux mathématiques et à leurs applications insoupçonnées, mais aux six livres canoniques, ses admirateurs le jugeront digne du titre de "docteur" ("zinzu" 進士).

Grâce aux bons offices du médecin *Wang Ki-leou,* la réputation de Ricci s'étend; celui-ci surprend ses auditeurs par son don étonnant de mémoire locale ou visuelle[12], ce qui ne peut être que souverainement prisé dans un milieu de lettrés, où le travail essentiel est de retenir par cœur le plus de textes possible. Un lettré, ayant occupé cette année une charge considérable[13], l'introduit auprès de deux de ses parents, lettrés eux aussi, ce qui lui permet de visiter d'autres mandarins ou parents de l'Empereur, entre autres un ancien mandarin de Shiuchow, son grand ami, qui s'offre de lui-même à ménager l'accès de personnages importants, mais aucun de ceux-ci ne se compromet pour l'étranger.

C'est encore le médecin qui prendra les devants. Le jour où Ricci s'enhardit à exprimer discrètement le souhait de s'installer en ville, *Wang Ki-leou* ne peut en croire ses oreilles, tant il le désire lui-même, et, "pour couvrir sa démarche du voile spécieux de la prudence", il feint d'avoir reçu des lettres du Séye, si connu en ville, pour lui recommander cette affaire et empêcher Ricci de retourner au Koangtong, dans la ville insalubre de Shiu-

---

(11) R, I, 253. — HAY, p. 932 donne le nom en transcription chinoise "Tanquini, id est praedicatoris legis et restauratoris spiritus". — Ricci est jugé digne du titre de docteur "puisqu'il sait les six livres et beaucoup de sciences européennes" (R, II, p. 152).

(12) R, I, p. 259-260.

(13) Il avait rempli l'office de "Quinlieâo leautum" (R, II, p. 152).

chow; il est d'autant plus facilement cru que le passeport du Père porte le nom du très grand personnage[14].

Est-ce cette duplicité apparente qui écarte momentanément Ricci du médecin? Toujours est-il que, se fiant imprudemment au conseil d'un ami (le "Quipay" ou l'ancien mandarin de Shiuchow[15]) il croit plus sûr de se laisser mener en dehors des murs dans une maison d'un faubourg, retirée et obscure, où un bachelier de ses connaissances l'abrite près de chez lui sans autorisation des gouvernants. Mais, même là, dit Ricci[16], "le feu que j'ai commencé à allumer par mes visites en ville va toujours grossissant", beaucoup viennent me trouver dans ma retraite sans me laisser le temps de me remettre de mon indisposition; d'autres me cherchent et, comme ils ne me découvrent pas, des personnes malintentionnées répandent le bruit qu'un étranger est venu en ville pour des affaires importantes. Un mandarin, l'ayant appris, en avertit le Viceroi (*Lou Tchong-ho* 陸仲鶴 de Ning-po[17]) et l'affaire pourrait tourner mal sans l'intervention très efficace du médecin et d'un autre personnage "qui est célèbre, non seulement dans la province, mais dans la Chine entière.".

Ce grand homme est appelé dans nos documents européens "Cianteuciun". Il est dit de lui qu'il préside une académie réunissant jusqu'à mille lettrés pour s'entretenir de questions morales et s'encourager à mener une vie réglée sous un extérieur modeste[18]. *K'iu T'ai-sou* lui a vanté, "en termes excessifs", la manière d'enseigner des Pères; les gens de leur maison, a-t-il affirmé, apprennent tout "plus

---

(14) RIQUEBOURG, p. 506.

(15) Ce "Quipay" devait s'absenter pour affaires (R, II, p. 173-174), c'est-à-dire, semble-t-il, pour aller à Pékin recevoir une nouvelle charge (R, I, p. 260) — D'après RIQUEBOURG, p. 507, ce serait l'ancien mandarin de Shiuchow qui aurait donné ce conseil néfaste.

(16) Surtout R, II, p. 185.

(17) R, I, p. 260. — HUNG, p. 44 n. 43 l'appelle 萬埁 et lui donne le titre de 巡撫 (d'août 1593 à septembre 1598).

(18) R, I, p. 258; II, p. 174, 204. Nous y reviendrons plus bas.

vite et autrement qu'en Chine"; quant à la conduite, même leurs domestiques se comportent mieux que n'importe qui[19]. Avec de tels renseignements, ce vieillard respecté, sans avoir encore vu Ricci, avertit en sous-main le médecin qui, ayant ses entrées chez tous les mandarins, fait savoir le fond de l'affaire au Viceroi ainsi qu'aux principaux chefs de la ville.

"Néanmoins, continue Ricci, le Viceroi, qui a déjà beaucoup entendu parler de moi (peut-être par *K'iu* lui-même), ne veut point de passe-droit pour l'étranger dont il devine bien les qualités et, faisant semblant de tout ignorer, il donne l'ordre à l'un des quatre chefs de la police, chargé de mon quartier, de prendre des informations pour envoyer le lendemain un rapport à mon sujet; il lui recommande en même temps de n'user d'aucun procédé discourtois. Effectivement, le policier, empêché par je ne sais quelle affaire pour venir me trouver en personne, m'envoie un serviteur avec le livret de visite en me priant d'aller le voir.

A ce seul mot d'enquête, tout le monde, si bien disposé jusque-là, se retourne contre moi; le propriétaire et ses voisins en deviennent comme morts de frayeur et, à la nuit tombante, ils veulent me déposer dans la rue avec mes bagages. Mais comme je sais par le médecin les intentions secrètes du Viceroi, je le prends de si haut que personne n'ose m'expulser. Le lendemain, le policier me reçoit chez lui avec autant de cérémonies que si j'étais le Viceroi en personne et il consigne par écrit mes déclarations. Je lui explique que "si je n'ai point rendu visite aux mandarins dès mon arrivée, c'est parce que je souffre d'un gros rhume qui n'est pas encore guéri". Il me répond gracieusement qu'il transmettra au Viceroi ma déposition et il m'aidera de tout son pouvoir. Sur le conseil du médecin, il vient ensuite avec trois de ses collègues me rendre ma visite afin de rassurer tout le monde et, sans beaucoup tarder, je suis pourvu, dans la propre maison de *Wang Ki-leou*, d'un ap-

---

(19) R, II, p. 156: il faut remarquer ce "mieux et plus vite", il y aurait eu supériorité pédagogique!

partement avec salle de réception et trois chambres, en attendant que je m'en sois procuré un autre.

Pendant ce temps, le Viceroi, ayant vu les informations, en confère avec le médecin; il me fait convoquer à son audience du lendemain. Cette demande ne me rassure guère, et je m'y rends, un peu inquiet sur l'issue de cette cérémonie, d'où je me prépare à m'échapper de leurs mains comme je pourrai en m'excusant d'avoir si longtemps séjourné dans la ville. Quand je franchis la porte de la salle d'audience, le Viceroi est assis; il se lève et me fait la courtoisie avec les mains (*kong-cheou* 拱手) ; comme je me suis agenouillé selon l'usage, il me fait lever, ce qui est déjà un grand honneur. Puis, durant l'espace d'une demie-heure environ, il me tient près de lui, debout, pour donner des explications sur la doctrine morale que nous enseignons ainsi que sur les mathématiques et la construction des cadrans. Il entremêle ses questions de tant d'éloges que j'en suis couvert de confusion: "Il suffit, dit-il, de voir votre visage et toute votre personne pour deviner votre bonté. Tous savent que vous n'êtes en Chine que pour vous occuper du bien des gens et que vous connaissez tous les livres chinois."

J'en suis comme hors de moi, croyant assister à un miracle, en voyant une chose qui surpasse de si loin tout ce que j'espérais; j'ai conscience de ne pas mériter tant de compliments, mais, pour la gloire de l'Evangile, je m'en réjouis, en me disant que la Providence humilie et exalte suivant le temps: "per gloriam et ignominiam, per infamiam et bonam famam, tantum glorificetur Deus". Je suis si interdit que je ne puis que répéter: "Je ne suis pas digne (*Pou k'an tang* 不堪當)" en rougissant vivement, ce qui confirme le Viceroi dans son opinion à mon sujet.

Puis la conversation vient sur mon voyage avec le Séye; mes réponses concordent avec ce que le Viceroi a appris d'ailleurs. Il me demande encore quelles sont les personnes rencontrées à Nankin; je lui raconte mon entrevue avec "Siutagin", mais en laissant de côté ce qui n'est pas en sa faveur. Comme on lui a parlé des prismes triangulaires en cristal de Venise, il exprime le désir d'en voir un; je le

lui montre, il admire les irisations qui embellissent les objets quand on les regarde au travers, il l'envoie contempler par sa famille, et, comme je veux le lui offrir en présent, il le refuse pour ne point donner prise aux critiques. Il voudrait aussi que je lui construise un cadran solaire et un astrolabe. Quant à l'art de la mnémotechnie visuelle, il me demande d'en écrire une notice explicative pour ses trois fils que les convenances empêchent de sortir du palais. Enfin il conclut par ces mots: "Pourquoi donc ne restez-vous pas dans notre très noble cité?" Je lui réponds que, dans la province de Koangtong, je me suis toujours mal trouvé, deux de mes compagnons y sont morts de maladie à Shiuchow; c'est pourquoi j'en suis parti avec le désir d'habiter ici si Sa Seigneurie m'y autorise. "S'il ne me le permet pas, j'y retournerai." "Demeurez donc ici", tel est le mot de la fin en cet entretien mémorable. Sur ces entrefaites, le médecin Wang Ki-leou entre et confirme une fois de plus toute ce que j'ai dit." Dès maintenant, Ricci pourra se présenter le front haut en toute compagnie; il est admis dans la haute société chinoise(20).

Cette audience du Viceroi a dû se passer vers la fin du mois de juillet 1595 ou le début d'août; sans tarder, Ricci va rendre visite aux plus grands personnages officiels: *pou-tcheng-se* 布政司 (trésorier), *ngan-tchà-se* 按察司 (juge), *"tihio"* (magistrat des écoles), *tche-fou* 知府 (préfet) ; à ce dernier ainsi qu'au sous-préfet *tche-hien* 知縣, il dit que le Viceroi a donné l'autorisation orale de séjourner. Bien loin de lui fermer leur porte, tous le reçoivent volontiers, à l'imitation du Viceroi, et ceux qui ont connu le Père dans la province de Koangtong l'accueillent presque comme un compatriote. Les nouveaux amis se multiplient aussi comme par enchantement; ainsi le sous-préfet, obligé de garder la chambre, fait introduire dans ses appartements le Père et lui ménage une réception autrement honorable qu'autrefois le sous-préfet de Shiuchow! Il va de soi qu'on n'oublie pas ceux qui ont tant aidé au succès final. Le

---

(20) R, I, p. 262. — RIQUEBOURG, p. 512: l'audience aurait duré "plus d'une heure".

médecin reçoit un bon présent, ce dont il reste si obligé que, plus encore que par le passé, il n'omet aucune occasion d'augmenter le crédit de Ricci et il fait en sorte que toutes les personnes distinguées nouent des relations avec le Père. On aurait bien voulu que le Viceroi gardât pour lui le prisme de verre, mais, comme cela pourrait prêter à la critique, il le renvoie par l'intermédiaire du médecin avec cet apologue de saveur si raffinée: "Autrefois, un saint homme avait une pierre précieuse de grande valeur et il l'offrit un jour à un personnage distingué qui était venu le visiter. Celui-ci la rendit aussitôt en disant: "Une telle pierre précieuse sera toujours vôtre, car, si la personne à qui vous l'offrez n'est pas de grande vertu, vous ne la donnerez qu'à celui qui fait profession d'être vertueux, et celui qui voudra être estimé vertueux sans doute ne l'acceptera jamais". J'en dis autant, conclut le Viceroi, de cette pierre précieuse de votre ami Matthieu Ricci."(21). Par compensation, rien n'empêche de fabriquer un "cadran en pierre plate, très compliqueé et grand, contenant les signes du zodiaque, les heures et quarts d'heure expliqués en chinois"(22).

Le mouvement déclanché par la réception du Viceroi continue longtemps sans répit, au point que Ricci n'a point même le temps de se remettre de son indisposition physique. Le 4 novembre, il écrit que l'affluence dure encore(23); c'est un véritable tumulte à sa parte, on s'y bouscule et les livrets de visite s'amoncellent par sept ou huit paquets, "je n'aurais jamais cru que ce fût possible si je ne le voyais de mes yeux; je n'ai pas le temps de manger avant midi et souvent je ne puis réciter mon bréviaire qu'à la nuit tombée. Il

---

(21) R, I, p. 263. Nous utilisons la traduction de RIQUEBOURG.

(22) R, I, p. 262: le Viceroi désire aussi un astrolabe.

(23) Pour tous ces débuts du séjour à Nanchang, nous sommes particulièrement bien renseigné grâce aux nombreuses lettres qui ont été conservées de Ricci: 29 août (R, II, p. 126-162), 7 octobre (R, II, p. 162-166), 28 octobre (deux lettres: R, II, p. 166-177 et 177-187), 4 novembre (R, II, p. 187-213).

m'est matériellement impossible de satisfaire à toutes les civilités, mais sous peine de manquer à la courtoisie la plus élémentaire, je ne puis refuser ni les présents ni les invitations aux repas: ce serait discourtois et cela ne se fait même point par les personnes riches... Celui qui me donne un repas ou me garde chez lui durant une journée entière peut s'estimer heureux, car ce sont souvent deux repas par jour que je dois subir et je n'arrive pas à suffire à toutes les politesses dont on m'accable. Comme, pour les gens de ce pays, ce n'est point faire pénitence que de manger du poisson, je me contente d'herbes et de légumes aux jours d'abstinence de l'Eglise, et, en période de jeûne, bien que les banquets aient lieu le soir, j'attends jusqu'à cette heure tardive pour manger quelque chose; heureusement, j'ai bon estomac, et, si je souffre un peu, patience!"(24)

On devine aisément que des intrigants se mêlaient à cette foule d'amis improvisés. A cette époque, Nanchang voyait des milliers de personnes qui s'étaient émaciés et à demi épuisés par leurs veilles dans les grottes ou près de leurs fourneaux d'alchimistes pour trouver le secret de transformer le cinabre en argent; cet étranger, à la longue barbe, au grand nez et surtout aux yeux bleus "qui peuvent voir à l'intérieur de la terre", connaît évidemment un si merveilleux secret! Il a beau se défendre d'en connaître le premier mot et d'être en ces matières "comme un âne voulant jouer de la lyre, sicut asinus ad lyram", on ne prend ce refus que comme une preuve de sa modestie et on insiste plus vivement pour apprendre le secret de la quintessence. Mais d'autres viennent pour des motifs plus sérieux.

Ce qui pose le plus Ricci dans l'opinion des hommes cultivés, c'est l'amitié nouée avec ce président de l'Académie *Tchang Teou-tsin* 章斗津 (潢) (25). "C'est, nous dit Ricci, un grand lettré originaire d'un Tcheou 州 (蚕溪 dans le

---

(24) R, II, p. 211.

(25) Ceci est un exemple des longues recherches qui amèneront certainement des découvertes intéressantes. Il nous a fallu plusieurs jours de travail dans la Bibliothèque de Nanchang pour découvrir que ce "Cianteuciun" n'est autre que le lettré *Tchang Hoang*, né

Ningtu chow 寧都州 ?) et appelé pour ce motif "Chaopuy" (Tcheoupouo 州博 ?) ; il est âgé de près de 70 ans, mais, n'ayant jamais recherché les dignités alors qu'il y a deux ou trois ans il aurait pu devenir le premier mandarin en Chine, il ne s'occupe que d'enseigner la bonne doctrine et d'écrire des livres (il en a composé plus d'une trentaine). Lorsque Ricci alla lui rendre visite, le vieux maître le pria de le considérer désormais comme son frère; il s'occuperait de ses affaires comme des siennes propres; ensuite il vint souvent chez lui, en lui donnant de bons conseils: "Vous devez prendre courage, lui dit-il un jour, car vous aurez beaucoup à souffrir. Votre nom est déjà connu dans tout l'empire, et, comme vous venez en notre pays avec le très noble but de répandre votre religion, vous rencontrerez nécessairement beaucoup de difficultés et de contradictions. Sachez qu'il en a été ainsi pour toutes les religions avant d'être admises en Chine. Avec le temps et de la patience, vous surmonterez les menus obstacles et vous finirez par triompher de tout".

Beaucoup des disciples de ce vénérable vieillard (son académie, 豫章書院, aujourd'hui changée en école, en comptait environ trois cents) imitent son exemple et sont conquis par la doctrine de Ricci. La mode est alors de se réunir en petits groupes de neuf ou dix personnes qui, à titre de prédicateurs, vont sept ou huit fois par mois

---

en mars 1527 et mort en 1608 à 82 ans. C'est en feuilletant son gros ouvrage *T'ou chou pien* 圖書編 (en 125 kuians), proscrit par K'iên-long et dont un autre exemplaire se trouve à la *Library of Congress* (Orientalia added 1935, p. 188-189, GOODRICH, p. 153, 238) que nous avons fini par identifier les caractères chinois (TENG SSU-YU et BIGGERSTAFF, *An annotated Bibliography of selected Chinese Reference Books*, 1936, p. 104-105). Il avait eu rapport avec Teng Tsien-kou 鄧潛谷, un des vingt-quatre disciples de Wang Yang-ming. Dans son encyclopédie se trouvent de nombreuses citations de Ricci, spécialement aux kiuans 16-23 (astronomie), 29-30 (cartographie). Cf. B., l. 2, c. 76, p. 435. — Un des "satrapes" de ce pays (R, I, p. 266), il a renoncé, il y a deux ou trois ans, au gouvernement de toute la Chine (R, II, p. 203) ; il n'est pas mandarin, ou plutôt il fait profession de ne pas chercher à l'être (R, II, p. 156).

à tour de rôle dans deux maisons déterminées, y attirant des auditoires considérables, surtout à l'époque des examens trisannuels où affluent des milliers de candidats. Ces prédicateurs de morale se font un honneur d'inviter le Père chez eux, le recevant en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants.

Un jour (ce fait se passe avant le 29 août), un inconnu se présente chez le Père Ricci; il refuse la première place qui lui est offerte, mais, dans le courant de l'entretien, comme il dit qu'il a été sous-préfet à Hiangchan (la ville dont dépend administrativement le port de Macao), "je me levai, écrit Ricci, et je fis encore des instances pour lui donner la préséance, mais ce fut en vain; il s'excusa sur ce que j'étais venu de plus loin, puis il me loua de mes manières courtoises en ajoutant que je n'avais d'étranger que le visage; je lui rendis sa visite et il me convia pour un repas". Vers cette même époque, ce sont quatre docteurs "zinzus" 進士 qui lui témoignent plus de civilité que "les simples "quienxus" de Shiuchow": l'un est le préfet, l'autre "scilao" (l'assesseur, comme un autre Viceroi), le troisième pou-tcheng-se et le quatrième ngan-tch'a-se[26].

Entre tant de visiteurs, celui dont Ricci goûte le plus intimement la conversation, c'est le roi de *Kienngan* 建安王多㸅 [27] (peut-être celui des trois Rois nommé "Theci" dont le fils a épousé la fille de *K'iu T'ai-sou;* à trois reprises, il offre au Père de l'héberger dans son propre palais, mais ce dernier refuse pour ne pas intimider ses visiteurs de moindre importance et pour garder sa liberté). La première audience se fait chez le Roi, car celui-ci est tenu par le décorum à ne point se rendre chez l'étranger; il le fait donc prier de venir chez lui et il l'y reçoit magnifiquement (avant le 29 août), revêtu de ses habits royaux et portant sa couronne; dès cette première rencontre, "ils sont comme un ami qui retrouve son ami et jouit de ses sages entretiens". Il fait

(26) R, II, p. 158.

(27) HUNG, p. 9, 44 note 44: ce jeune Roi, né en 1573, mourra en 1601. — Sur "Theci", on peut voir la lettre de *K'iu T'ai-sou* 19 mai 1596 (HAY, p. 918).

asseoir Ricci, en lui prodiguant les paroles honorables, et, à son grand plaisir, on y parle durant une heure entière de l'autre vie. Il offre un livret de visite avec "Paytem" (*Pai-t'ié* 拜帖 ?) et un éventail peint de sa main ; suit, le lendemain, un banquet anquel il ne peut prendre part, mais se fait remplacer par son fils aîné qui accompagne ensuite le Père à son domicile. Le jour suivant, Ricci envoie un prisme de cristal et une image de Notre-Dame, délicatement peinte, que le Roi fait copier en quelques jours par un de ses parents en deux exemplaires, l'un sur papier et l'autre sur pierre, "tous deux si ressemblants qu'aux Indes ils auraient passé pour être exécutés au Portugal". Peu après, il fait rappeler Ricci, il dit grand bien des sciences européennes, et il admire grandement les livres, les peintures ainsi que les instruments de mathématiques(28).

Une autre fois, Ricci, n'ayant rien sous la main pour parler religion qu'un petit tableau de Saint Laurent, lui en fait cadeau(29) : c'est une jolie peinture à l'huile sur une lame de bronze que le Père Provincial (Pasio) a envoyée du Japon ; le roi Kiennngan, transporté de joie, la fait aussitôt encadrer d'ivoire et d'élène, avec beaucoup de jade sur le pourtour, ainsi que des ornements d'argent et d'or. Il la fait renvoyer au donateur pour que celui-ci l'admire, et il offre un présent de mets divers. Comme sa haute situation l'empêche de se déclarer "disciple" du Père, il veut du moins, un certain jour, prendre celui de son "compagnon", c'est-à-dire apprenant sa doctrine et s'instruisant à sa source et il l'appelle "maestro" (老 師). Tant de prévenances ne manquent pas de surprendre tout le monde. Dans deux autres banquets, il accompagne Ricci en personne, payant le palaquin pour le retour et donnant de l'argent aux serviteurs; tout le mobilier et jusqu'à la vaisselle de table sont décorés de dragons impériaux "comme chez nous l'aigle pour l'empereur" ou "les fleurs de lys pour le Roi de France."

(28) Ailleurs le tableau est dit représenter "Saint Etienne" (R, I, p. 159; GUZMAN, p. 210). — Cf. R, II, p. 176, 186, 210. PANTOJA, p. 75: même parmi les parents de l'empereur, à peine y en a-t-il qui ont 20.000 écus de rentes; ils sont rares, ceux qui en ont 10.000.

(29) R, II, p. 176, 186, 210.

Cette véritable intimité est basée sur une estime réciproque: "il n'est pas loin du royaume de Dieu (non longe abest a regno Dei), aime à dire le Père[30], et si je n'étais venu que pour lui, tous mes travaux me sembleraient bien payés". "Je viens de lui faire cadeau d'un cadran solaire, écrit-il le 4 novembre, d'un globe terrestre avec caractères chinois et d'un quadrant pour faire des mesures; il ne se lasse pas de les admirer, et, ayant fait placer le cadran solaire dans le jardin de sa nouvelle maison[31], il m'y a conduit lui-même durant l'espace d'un mille entier. Il a fait façonner un piédestal en pierre rouge et nous avons mis en place le cadran, puis il m'a offert un présent. Sa situation sociale est considérable bien que ses revenus ne soient pas fort abondants; dans son parc est construit un pavillon d'où la vue s'étend tout autour à un mille de distance sur des édifices, des viviers, des fontaines, des bosquets, des éminences, de beaux jardins, avec beaucoup d'objets gracieux et remarquables". Tels sont les débuts d'une amitié qui persévérera sans affaiblissement jusqu'à sa mort (en 1601) et dont héritera son fils[32].

Peu de temps après lui, et sans doute par esprit d'émulation, l'un des deux autres Rois[33] cherche à entrer en rapports avec Ricci; son intimité sera moins cordiale et moins durable, mais les prévenances du début sont impressionnantes. Lui aussi, il convie le Père à lui rendre visite, le reçoit couronne en tête avec son costume royal, et ensuite lui envoie en présent deux pièces de très belle soie avec des chaussures en soie magnifiquement brodées. Par la suite, il fait imprimer un livre où la gravure d'en tête représente l'entretien qu'il a eu avec Ricci dans un décor

(30) R, II, p. 211; I, p. 264.

(31) R, II, p. 210-211; I, p. 265. — Ce parc est mentionné dans le 江城舊事 de 高安宋, kiuan 11, p. 17 a, 半隱園 à l'Est de 土橋.

(32) RIQUEBOURG, p. 517.

(33) Ce Roi a été vu après le 29 août: R, II, p. 76, 185, 210; I, p. 264. — Il s'appelle 樂安王 . Il y a un troisième roi signalé alors à Nanchang 弋陽王.

d'arbres et d'autres jolis objets; le texte reproduit, dans un beau style, la conversation qui a eu pour objet des questions de morale et de vertu. En remerciement, le Jésuite lui envoie un volume orné d'images de saints au frontispice et rempli de sentences morales qui exhortent à la vertu.

Les occasions de se faire connaître abondent. "Un jour, raconte encore Ricci[34], à un repas de bacheliers, comme j'avais fait beaucoup de mémoire locale à propos des caractères chinois, je voulus en prendre occasion parce que je comprenais combien cela était important pour le service et la gloire de Dieu; je fis donc écrire sur un papier beaucoup de mots à la suite sans aucun sens lié, je les lus une seule fois et je les leur récitai par coeur. Ils en furent dans l'ébahissement, tant cela leur paraissait surprenant. Et, pour augmenter leur émerveillement, je repris tout le texte à rebours; leur stupéfaction s'en accrut encore et ils étaient comme hors d'eux-mêmes. Ils commencèrent alors à me supplier de leur enseigner cette recette vraiment divine pour la mémoire. Ma renommée devint telle que, tous les jours, des bacheliers et d'autres personnes graves venaient me demander de les accepter comme élèves; ils étaient disposés à faire les cérémonies usitées en pareil cas et à me donner de l'argent; mais je leur répondis que je ne désirais pas être payé et je m'excusai de ne pouvoir les aider, faute de demeure stable et de compagnon, la maison ne s'y prêtait pas et j'étais trop débordé de visites; plus tard, j'essaierai de les satisfaire. Et en vérité, la mémoire locale semble proprement inventée pour les caractères chinois dont chacun est un signe qui signifie quelque chose. Le Viceroi qui en entendit parler s'en entretint avec le médecin mon ami et avec moi".

Le 28 octobre, récapitulant les diverses classes de ses visiteurs, Ricci les répartit en cinq catégories: 1° ceux qui veulent voir un étranger, doté d'une longue barbe, sachant les caractères chinois, connaissant les usages et cérémonies du pays; 2° les alchimistes à la recherche de la quinte essence; 3° les amis des sciences qui le considèrent

---

(34) R, II, p. 155-156

comme un "autre Ptolémée"; 4° beaucoup de gens en quête de leur salut; 5° les curieux de mémoire locale[35]. Ceux qui voulaient sérieusement s'instruire sur les choses de l'autre vie étaient les moins nombreux, mais personne ne repartait sans profit spirituel[36].

Au milieu de ce concours extraordinaire, on devine que les circonstances éprouvantes ne manquaient pas. Comme le dira un missionnaire au XVIIIe siècle,[37] il faut en Chine "la mortification de l'humeur et des inclinations naturelles, qui est la vraie mortification que les saints ont recommandée ...... Un Européen est naturellement vif, ardent, empressé......Quand on vient en Chine, il faut absolument changer sur cela, et se résoudre à être toute sa vie doux, complaisant, patient et sérieux; il faut recevoir avec civilité tous ceux qui se présentent, leur marquer qu'on les voit avec joie, et les écouter autant qu'ils le souhaitent, avec une patience inaltérable; leur proposer ses raisons avec douceur sans élever la voix ni faire beaucoup de gestes; car on se scandalise étrangement à la Chine quand on voit un missionnaire d'une humeur rude et difficile. S'il est brusque et emporté, c'est encore pis; ses propres domestiques sont les premiers à le mépriser et à le décrier".

Une circonstance, de soi presque insignifiante, frappa vivement le vieux lettré "Cianteuciun" qui s'en servit pour louer vivement et en toutes circonstances le Père Ricci. Comme l'écrivait naguère un vieux missionnaire fort expérimenté[38], il ne faut pas s'étonner en Chine de "ces artifices de langage que l'on prendrait ailleurs pour des tendances à la tromperie, à la supercherie, à la dissimulation... Les Chinois ne se formalisent pas entre eux de ces éléments de la conversation: ils savent à quoi s'en tenir et n'y sont pas pris... Celui qui voudrait dans ses actes extérieurs, faire preuve de simplicité, de véracité en tout,

---

(35) R, II, p. 174-175, 184.

(36) R, II, p. 209: 4 novembre 1595.

(37) P. de Fontaney, 15 janvier 1704 (Lettres édifiantes, éd. Panthéon, t. 3, p. 141).

(28) BECKER, p. 283-285.

prêterait bien vite le flanc et ne manquerait pas de se voir bientôt dans mille chicanes... Pour parer à ce danger, il s'est formé depuis son enfance à la circonspection, il sait donner des réponses évasives et qui ne blessent pas..., il s'enveloppe dans ses réticences comme la seiche s'entoure de son encre pour se mettre à l'abri de ses ennemis". Ricci ne voulut pas en agir ainsi: "Un jour que, par suite de l'affluence des visiteurs, il était indisposé(39), le bon vieux directeur de l'académie, "Cianteuciun", lui donna le conseil de faire quelquefois répondre qu'il n'était pas à la maison. Le Père répondit que ce procédé était interdit à un homme qui fait profession de vertu, d'autant que ce serait un mensonge. Cela fit sourire le lettré aux yeux duquel il n'y avait rien de honteux ni de répréhensible à s'excuser de la sorte... Alors le Père lui expliqua en détail que chez nous on abhorrait tout ce qui sentait le mensonge, non seulement celui qui nuisait à d'autres, mais même celui qui échappait par complaisance ou par manière de jeu; et telle était non seulement la pratique des religieux et des personnes qui faisaient profession de vie parfaite, mais même des gens du monde et des gentilshommes... Le docteur chinois en fut si étonné qu'il ne cessait d'en parler dans la suite à tous ceux qu'il voyait comme d'une espèce de miracle. Grâce à cette réputation de toujours dire la vérité même en de petites choses et de ne jamais nuire à personne, on nous a plus aisément crus lorsque nous avons expliqué notre religion". Il ne manquait point non plus de gens qui s'informaient en secret sur la conduite et les mœurs des missionnaires, mais leur réputation en sortit intacte "comme la rose qui garde son parfum, même après avoir été maniée par beaucoup de personnes"(40)

Une popularité si extraordinaire surprit d'abord et enchanta le Père Ricci qui n'avait guère connu jusqu'alors que les mépris et les affronts. Il s'agissait maintenant de

---

(39) Il n'y a pas moins de quatre récits de ce petit incident qui eut lieu entre le 28 octobre et le 4 novembre 1595 (R, I, p. 267; II, p. 212, 216, 226).

(40) HAY, p. 915.

stabiliser les résultats ainsi acquis: "Plaise à Dieu, écrit-il le 24 octobre[41], que ce ne soit pas beaucoup de bruit et peu de profit (poca lana). Si nous parvenons à nous fixer ici, nous pourrons obtenir en une seule année plus de résultat qu'au Koangtong durant douze ans. La ville est saine, au milieu d'un pays fertile, éloignée des frontières où l'on nous suspecterait".

Ce dernier point est fort important en un temps d'alarmes anti-japonaises, et à lui seul il suffit pour que le Père décline provisoirement l'invitation si affectueuse que *K'iu T'ai-sou* lui a envoyée aussitôt de Soochow où il s'offrait à mener lui-même Ricci: "Il me semble, écrivait celui-ci[42], qu'il est plus sage de fonder actuellement cette résidence; ensuite on pourra se rendre là, ce n'est pas à plus d'un demi-mois d'ici". A plus forte raison, ne prend-il pas au sérieux le proposition du Viceroi qui parle de l'emmener à Ningpo, sur le bord de la mer, et même de là à Pékin[43].

Des décisions s'imposent cependant pour consolider la situation. Dès le 26 août, par l'intermédiaire du médecin, Ricci s'est fait accorder par le Viceroi un passeport pour un Père qui serait son compagnon et un Frère qu'on appellerait son disciple[44]; d'accord avec le Père de Sande, toujours recteur du collège de Macao dont il dépend, il fait venir à Nanchang Soerio qui attend depuis quatre ou cinq ans d'entrer en Chine tandis que da Rocha va tenir compagnie à Cattaneo dans la résidence de Shiuchow. Un autre point paraît plus difficile à réaliser, c'est d'obtenir une autorisation écrite des mandarins pour s'installer ici; à son défaut, on louerait une maison où l'on exposerait le retable du Sauveur. Et puis, les ressources pécuniaires demeurent

---

(41) R, II, p. 176.

(42) R, II, p. 203; cf. R, I, p. 302.

(43) Sur Ningpo, on peut lire les notes de H. MASPERO (*Bulletin de l'Ecoles française d'Extrême-Orient*, t. 14, 1914, p. 39-48). — L'encyclopédie des écrivains célèbres de Ningpo est publiée par M. CHANG SHOU-YUNG, 四明叢書, on y trouve les œuvres de plusieurs auteurs proscrites par K'iên-long.

(44) R, II, p. 160.

toujours très aléatoires; il faudrait que le P. de Sande s'entende avec Valignano sur ce point: la rente annuelle que l'on doit toucher sur la douane de Malacca est fort irrégulièrement perçue, et, si elle peut suffire à la rigueur pour quatre missionnaires, elle est totalement insuffisante maintenant qu'il y a deux Jésuites de plus et deux résidences au lieu d'une, où sont entretenues jusqu'à dix ou douze personnes en tout(45).

De ces diverses mesures, la première s'exécute prestement. Soerio, parti de Macao, probablement le 4 novembre, arrive à Nanchang la veille de Noël, 24 décembre, avec le F. Martinez qu'il a pris au passage à Shiuchow(46). L'argent est plus difficile à trouver; c'est tout au plus si le P. de Sande parvient à réunir la somme indispensable pour passer l'année, ainsi que cinquante ducats pour louer une maison. Quant à la reconnaissance officielle du séjour des Pères, cela est bonnement impossible et l'on se heurte à des obstacles insoupçonnés: 'Si au début, écrit Ricci(47), il paraissait facile de faire ici une résidence, par la suite nous avons vu les difficultés que l'ennemi oppose avec les soupçons variés qu'il met dans l'esprit des gens, mais nous avons vaincu". L'arrivée de Soerio fait un peu parler de lui(47). D'autre part, les gens friands du secret de l'alchimie et déçus du refus opposé par Ricci, s'imaginent que le médecin *Wang Ki-leou* n'est si favorable pour les Pères que parce qu'il a obtenu communication de la recette magique; d'ailleurs ces murmures s'arrêtent dans l'enclos des maisons, sans percer au dehors. Ricci se décide à rendre visite au Viceroi avec un mémoire, accompagné de présents: un cadran solaire horizontal (semblable à celui qu'il a donné aux deux Rois), un globe terrestre, un quadrant géomé-

(45) R, II, p. 215. — Il y avait 4 ou 5 domestiques et 2 élèves (R, II, p. 219, 230), entre autres Ignace qui, écrit-on le 7 octobre 1595 (R, II, p. 164) "nous a rejoints depuis six mois en s'enfuyant de chez son père avec le serviteur que nous avions demandé".

(46) R, I, p. 269; II, p. 212. — Ricci revit la neige et la glace (R, II, p. 219).

(47) 12 octobre 1596: R, II, p. 215.

(48) R, I, p. 268-269.

trique et d'autres objets. Le haut mandarin, très satisfait, confie l'expédition de l'affaire au Préfet, "Guan", son compatriote, mais cet excellent homme est fort peureux et ne veut point s'exposer à des ennuis. Il commence par vouloir reléguer les Pères à nouveau dans une pagode; Ricci refuse énergiquement. Alors le Préfet ne veut plus donner d'autorisation écrite et cela suffit "pour que toute la ville se retourne subitement contre les nouveaux venus". Ricci va retrouver le Viceroi avec le traité de la mémoire locale traduit en chinois pour ses fils, "un collier de grains enfilés sur un fil et fabriqués avec des dents de cheval marin, pour une infirmité du Viceroi", et enfin une "horloge" (sorte de cadran astrolabe) pour savoir l'heure durant la nuit par les étoiles du pôle Nord. Le Viceroi, après l'avoir remercié chaleureusement, promet d'interposer son autorité auprès du Préfet en faveur des missionnaires, mais, en traitant de l'affaire avec celui-ci, il décide qu'une patente écrite n'est pas nécessaire. Il fait savoir cette décision au Père qui va trouver, directement cette fois, le Préfet avec deux cadrans solaires, construits rapidement et valant beaucoup d'argent, l'un pour Ningpo au Tchekiang et l'autre pour le Kiangsi; le Préfet accepte tout et envoie de l'argent en plus grande quantité que la valeur des cadrans, ce qu'on ne peut refuser car en Chine il faut accepter les présents des supérieurs, sous peine de passer pour incivil. Finalement Ricci conclut en ces termes[49]: "L'expérience a prouvé que les mandarins qui nous ont donné une autorisation écrite sont ensuite épouvantés, comme s'ils portaient sur les épaules un grand poids dont ils sont les premiers à essayer de se débarrasser dès qu'il y a danger ou seulement crainte de danger. En réalité, mieux vaut ne point demander de ces documents compromettants; les mandarins peuvent ainsi nous favoriser, tout en courant moins de risques, et les nôtres, s'ils insistent, paraissent témoigner des appréhensions peu justifiées puisque, maintenant naturalisés chinois, ils sont en état de procéder avec plus de sécurité".

(49) R, I, p. 270.

Dès que Ricci a compris la situation, si avantageuse pour lui malgré les apparences, il se met en quête d'une maison à louer; mais mieux vaut en acheter une, même si elle est plus petite, que d'en louer une plus grande pour une année seulement. Après bien des recherches, on en trouve une pour 60 ducats, en très bonne place, à l'intérieur de la ville murée et près du palais du Préfet(50). Vite, et bien qu'elle ne soit pas vaste, on verse 50 ducats, et, avant même que les voisins en aient eu vent, l'affaire est conclue dans le plus grand mystère; le 28 juin 1696(51), on s'y transporte subitement. Bien leur en a pris d'agir avec cette décision, car les voisins qui, d'après la coutume, ont le droit de faire opposition à un tel achat, ainsi que les chefs du quartier, vont immédiatement s'en plaindre au Préfet, mais celui-ci les renvoie, avec des paroles où il exagère un peu les faits: "Depuis vingt ans qu'ils sont en Chine, leur dit-il, ces étrangers n'ont causé de mal à personne". On prétend que des membres de la famille impériale déposèrent aussi une accusation contre les Pères auprès du Visiteur, mais le fait n'est point prouvé; tout au contraire, ce grand mandarin ayant exprimé le désir que Ricci se présentât chez lui, accueillit le Père fort aimablement. D'ailleurs, aussitôt après l'achat de la maison, celui-ci recommence la tournée de tous les grands mandarins de la cité, en leur offrant de modestes présents venus par Macao, "en petite quantité toutefois pour qu'à l'avenir on ne soit pas obligé d'en offrir plus qu'on ne peut donner"(52). Le 13 octobre 1596, le Jésuite peut écrire que le calme semble revenu(53); au lieu de la poignée (palma) de terre qu'on occupait à Shiuchow, on a fait un bond en avant de plus d'un mois, et, grâce à cette nouvelle résidence dans Nanchang la ville de lettrés, "on se trouve quatre Pères et deux Frères en deux endroits de l'empire".

---

(50) R, II, p. 230. Dans la rue "chientecuon" (HAY, p. 917): 建德觀.

(51) RIQUEBOURG, p. 526. —B., l. 2, c. 75, p. 173 dit "le 29 juin" (R, I, p. 271 note 1).

(52) R, II, p. 227.

(53) R, II, p. 214, 230.

CHAPITRE TROISIÈME

La salle de la doctrine de l'ouest 西學堂

La ville de Nanchang et ses environs, surtout la montagne Louchan près du *P'oyang*, ont été une terre d'élection pour ce que nous pourrions appeler les "humanistes" chinois.

L'humanisme, en effet, n'est pas seulement la culture d'esprit et d'âme qui résulte de la familiarité avec les littératures grecque et latine, et le goût qu'on a pour ces études; il est essentiellement transcendant à toutes les cultures particulières, car il désigne la tendance qu'ont nos activités à réaliser le type idéal humain. Italien ou Chinois, riche ou pauvre, savant ou ignorant, dès qu'on devient, par le laborieux emploi de ses forces, plus parfaitement et plus pleinement homme, on participe davantage à cette "Idée" platonicienne qu'on appelle aujourd'hui Humanisme. Mais, de cet Humanisme universel, les formes varient avec les époques; au XVIe siècle, tandis que la Chine connaissait surtout la "philosophie morale" à la manière de *Wang Yangming*, l'Europe méridionale voyait s'épanouir ce qu'on appelle brièvement "l'Humanisme de la Contre-réforme". Par-dessus les différences individuelles et nationales, existaient des affinités intellectuelles et culturelles, créant une sorte de société spirituelle et comme une famille des personnes cultivées. Le Père Ricci eut le mérite de découvrir les liens subtils qui unissaient ainsi l'Occident et l'Extrême-Orient, et, après des préliminaires laborieux dans la province du Koangtong, surtout avec *K'iu T'ai-sou,* ce fut dans la capitale du Kiangsi, Nanchang, que se fit cette première union à "la salle de la doctrine de l'ouest 西學堂"

Ce titre n'est pas extrait des documents originaux; il est fabriqué par nous sur le modèle des livres des mission-

naires[1]. Le mot "salle", *tang* 堂 est de l'époque, et, au lieu de 寺 (comme l'église Saint Paul de Macao 三巴寺), il est encore employé pour désigner les édifices chrétiens, mais avec un sens assez différent de celui qu'il possédait lorsqu'il fut adopté à Nanchang. Nous essaierons ici de lui restituer sa signification originale.

Après l'ahurissement et la presse des premiers mois, Ricci put se rendre compte de sa nouvelle situation qui, dans la suite, déconcertera tant de gens à Macao aux Philippines ou en Europe. Il était devenu "lettré", c'était clair; mais quelle espèce de lettré? Les rumeurs les plus fantaisistes courront hors de Chine à ce sujet.

"Il faut, écrira-t-on en 1617[2], il faut que j'efface ici l'abus de plusieurs personnes d'Europe, qui croient que les nôtres tâchent d'acquérir les degrés des lettrés de ce Royaume. Car les lettrés nôtres ne se disent pas lettrés chinois, mais lettrés européens. Or tous les Chinois ont pour agréable que des hommes lettrés, quels qu'ils soient, se comportent en lettrés partout où ils se trouvent, se vêtant et habillant selon la coutume de ces pays...", et on ajoute, pour plus de précision, "quand je parle des lettrés, je n'entends pas (comme aucuns croient) parler des Magistrats. Car ceux-là marchent en public avec beaucoup plus de parade: et tous les Magistrats sont à la vérité bien lettrés, mais non les lettrés, Magistrats".

Ainsi donc, Ricci n'était ni mandarin, ni lettré chinois, mais lettré du grand Occident, et c'était à ce titre que *K'iu T'ai-sou* avait organisé sa réclame à Nanchang depuis plusieurs années, ainsi que nous le voyons par une lettre du 19 mai 1596[3]: "Quand j'ai pris congé de Votre Révérence [en 1592], je lui ai dit qu'elle devait se rendre du

---

(1) Par exemple Si hio fa 西學法 du Père Aleni (PFISTER, p. 135, n° 21). — PANTOJA, p. 137-8, dit: "lege magni occidentis".

(2) RIQUEBOURG, p. 242, 258. La légende des "Jésuites mandarins", même sous les Ming, sera tenace (PRAY, *Historia controversiarum de Ritibus sinicis...*, 1789, p. 17).

(3) HAY, p. 918: 22 de la quatrième lune, 24me année de Wanli.

Midi dans la région du Nord si elle voulait contempler la splendeur et la magnificence de cet empire: ma patrie [Changchow] n'a rien de particulier, Nankin la capitale est troublée et trop mélangée, c'est pourquoi seule me paraissait convenable la province du Kiangsi pour sa résidence, parce qu'il s'y trouvait des lettrés, beaux-esprits et adonnés à la vertu, bien doués pour comprendre la religion. Je ne sais si Votre Révérence a trouvé tout conforme à mon rapport... Il y a sept ans, comme je passais par Nanchang, j'ai parlé à tous les mandarins de vous et de vos rares qualités; ils en sont restés fort surpris, et l'un de mes compagnons, appelé "Helo", voulut renoncer à passer l'examen de licencié et me suivre pour aller trouver Votre Révérence et s'attacher à elle, mais j'appris que sa mère était fort âgée et je lui conseillai de continuer ses études de littérature pour l'examen... L'an passé, j'ai rencontré un mandarin académicien (qui, cette année, a été reçu et a obtenu le poste de quatrième gouverneur à "Cauceae" dans le Koangtong) ; il a entendu vos solutions des questions sur le point, la ligne, l'extrémité, l'épaisseur ; il admire avec stupéfaction la profondeur de vos connaissances et de vos arts, il l'approuve en affirmant que jamais il n'a rencontré rien de semblable. Le "pimpu" (chef des soldats de Nankin), de jour en jour, honore et estime davantage votre Révérence; l'an dernier, il m'a pressé avec insistance de prendre avec moi Votre Révérence et de la conduire jusqu'à la capitale de Pékin, mais à cette époque il ne m'était pas loisible de retourner au Sud... Qui aurait pensé, qui aurait soupçonné que Votre Révérence arriverait à Nanchang et serait ainsi tellement près de nous? Les autres mandarins [de Nankin]...en entendant parler de votre érudition et de votre renommée, désirent vous inviter à venir chez eux... Cette année je n'ai pu m'appliquer à aucune nouvelle étude; c'est pourquoi j'ai réuni et mis en ordre ce que Votre Révérence n'avait enseigné, j'en ai composé un ouvrage que j'ai imprimé, je l'ai montré à l'Académie des Lettrés et il n'y a personne qui ne l'ait admiré et n'y ait donné son approbation, en disant que Votre Révérence était le "*chang jen* 聖人", [c'est-à-dire le sage]

de cette époque[4]. Peut-être ce que i'ai ajouté à vos explications est-il erroné... c'est pourquoi je prie Votre Révérence de lire l'exemplaire que je lui envoie par un de mes serviteurs,... et de le corriger suivant sa pensée... Ici, on estime surtout les ouvrages des lettrés ("Hothu, Coscui, Pequam, Queuscieu, Thaiquitu et autres"[5]) qui... font consister le cercle en une ligne, mais, conformément à la doctrine de Votre Révérence, de la ligne se fait la limitation du cercle [la circonférence] et le cercle est ce qui se trouve à l'intérieur de la ligne... Les raisonnements sur Thaiquu [*T'ai-ki* 太極 le premier principe des tchouhistes], c'est-à-dire sur Dieu, surpassent de loin toutes les élucubrations de nos lettrés..."

Cette lettre, qui ne nous est connue que par une traduction latine où les mots chinois sont transcrits inexactement[6], nous montre ce que les lettrés de Nanchang, stylés par *K'iu T'ai-sou,* attendaient du savant européen: c'étaient non seulement les sciences occidentales, mais aussi des explications philosophiques et religieuses.

Or Ricci était résolu à laisser dans l'ombre, provisoirement du moins, la religion qu'il professait. Il se présentait uniquement comme dépositaire "de la doctrine d'Europe", et par là il entendait d'abord "des sciences d'Europe". A ce point de vue, les "intellectuels" chinois le déçurent un peu. "Shiuhing, Shiuchow étaient des villes de la province du Koangtong[7] qui est barbare et inculte en comparaison des provinces de l'intérieur; c'est pourquoi les mandarins, qui passaient par là, nous invitaient à nous installer chez eux, en nous

---

(4) Le P. Longobardo, dans une lettre du 15 octobre 1598 (dont un fragment est cité par TACCHI-VENTURI, *Apostolato,* p. 11-12 note 1), souligne ce titre, "le plus grand qu'on puisse donner à un homme" en Chine.

(5) "Evidemment: 河圖，洛水，八卦，太極圖，九疇", note de M. WERNER (H. BERNARD, *Matteo Ricci's Scientific contribution to China,* [traduction d'*Apport*], 1935, p. 51).

(6) L'original italien subsiste à Rome: R, II, p. 475 note 2, mais n'a pas été publié.

(7) HAY, p. 929.

donnant, entre autres raisons, celle-ci, qu'ils ne pouvaient supporter que nous demeurions parmi les *Mantze* [sobriquet des gens du Sud], impolis et grossiers. Si nous voulions voir la culture, la civilité et la splendeur de la Chine, nous devions quitter l'écorce de l'empire pour pénétrer jusqu'à la moelle et aux entrailles (relinquendum corticem, et usque ad medullam. Regnique viscera nobis penetrandum)".

Sur cette affirmation, Ricci, comme beaucoup d'autres, s'attendait à rencontrer des merveilles.

"Lorsqu'on jette les yeux, dira le Père du Halde(8), sur le grand nombre de Bibliothèques qui se trouvent à la Chine, toutes magnifiquement bâties, également ornées et enrichies d'une quantité prodigieuse de livres; quand on considère la multitude étonnante de leurs Docteurs et des Collèges établis dans toutes les Villes de l'Empire, leurs Observatoires et l'attention qu'ils apportent à observer; quand on fait d'ailleurs réflexion que l'étude est l'unique voie pour parvenir aux dignités et qu'on n'est élevé qu'à proportion qu'on s'est rendu habile; que, depuis plus de quatre mille ans, il n'y a selon les lois de l'Empire que les gens de lettres qui gouvernent les Villes et les Provinces, et qui soient placés dans tous les emplois des tribunaux et de la cour: on serait tenté de croire que, de presque toutes les nations du monde, la nation chinoise est la plus spirituelle et la plus savante.

Cependant pour peu qu'on la fréquente, on est bientôt détrompé. Il est vrai, et l'on ne peut s'empêcher d'avouer que les Chinois ont beaucoup d'esprit: mais est-ce de cet esprit qui invente, qui creuse et qui approfondit?.... Je ne voudrais pas assurer qu'ils manquent de lumières et de cette sagacité qui approfondit les matières, puisqu'on les voit réussir en d'autres choses qui demandent autant de génie et de pénétration que nos Sciences spéculatives. Mais deux principaux obstacles s'opposent au progrès qu'ils au-

(8) DU HALDE, t. 3, p. 264-265. PANTOJA, p. 89: une bonne bibliothèque possède 2000 ou 2500 volumes; p. 90: la plupart des livres publiés, innombrables, sont sans valeur.

raient pu faire dans ces sortes de sciences: c'est premièrement qu'il n'y a rien au-dedans, ni au dehors de l'Empire qui pique et entretienne l'émulation; c'est en second lieu que ceux qui pourraient s'y distinguer n'ont pas de récompense à attendre."

Pour un esprit original,-et un peu fantasque-, comme *K'iu T'ai-sou,* que de milliers et de dizaines de milliers de gens qui n'aspiraient qu'à suivre les chemins battus!

"On peut dire, affirme Ricci après expérience(9), que les mathématiques uniquement sont étudiées, et le peu que les Chinois en savent est dépourvu de fondement, car ils le tiennent des Arabes et les mathématiciens du Roi seuls l'enseignent à leurs enfants: c'est à peine s'ils savent prédire les éclipses, et ils y commettent beaucoup de fautes. Tous sont adonnés à l'astrologie qui est très incertaine et même entièrement fausse. La physique et la métaphysique, ainsi que la dialectique, sont ignorées parmi eux; pour la médecine, elle consiste surtout en un herbier de plantes médicinales et en des recettes pratiques; le Droit civil est peu développé et la justice se rend suivant le bon plaisir du tribunal. Si bien que leur littérature ne consiste qu'en une composition polie et élégante qui correspond à nos humanités et à notre rhétorique, sans même être équivalente à la rhétorique qui use d'arguments ou suppose la dialectique."

C'était une désillusion. Après le flot de curieux des premiers temps, appartenant surtout au bas peuple, et après les adeptes à moitié maniaques de l'alchimie(10), Ricci avait consacré surtout ses soins aux personnes plus cultivées et désireuses d'apprendre. A Nanchang comme à Shiuhing, il montrait les curiosités d'Europe(11), et souvent il les prêtait à quelques personnages importants: "le verre prismatique que, par antonomase, ils appellent "la pierre pré-

(9) R, II, p. 227-228

(10) R, II, p. 215, 223.

(11) R, II, p. 208. — Parmi les objets énumérés le 25 octobre 1596 (R, II, p. 232), il y a "des tableaux, des tapisseries, des livres, des discours, les sciences de mathématique et leurs instruments, des armes, des instruments de musique, des vêtements précieux tels qu'en velours, brocart et drap de laine, et beaucoup d'autres choses".

cieuse"; une image très bien peinte à l'huile de la Madone avec l'Enfant Jésus; nos livres reliés avec des gravures et dorés sur tranches, ce qui les persuadait que dans nos pays on cultive aussi les lettres, car ils ont une peine extrême à croire qu'on peut être savant sans avoir étudié leurs livres."

La petite bibliothèque semble s'être peu enrichie, et le naufrage sur le Kankiang a dû l'appauvrir encore. Ruggieri avait promis d'envoyer une "Roma vecchia" et quelque livre d'architecture, mais il n'en a rien fait, peut-être parce que cela coûte trop cher. D'autres amis ont ravitaillé la mission, mais, sur la route, que d'obstacles! les corsaires, anglais, français ou hollandais, capturent les navires; les Jésuites de l'Inde arrêtent les envois à Goa ou ceux de Macao les expédient au Japon. Le P. Clavius reste, comme par le passé, le plus obligeant des correspondants et ses ouvrages scientifiques sont d'un secours inappréciable(12). A la résidence de Shiuchow, le P. Longobardo demandera surtout(13) "des Bibles royales en diverses langues, reliées soigneusement et élégamment afin que les païens jugent de leur valeur par la magnificence extérieure; le Droit Canon; les Pères, surtout les dix Docteurs de l'Eglise, parce que les Chinois s'étonnent d'apprendre qu'il y a en Europe de si nombreux et de si grands Docteurs, alors qu'ils n'en possèdent qu'un seul, leur Confucius; en outre...... des ouvrages de théologie positive et scolastique, et de philosophie......naturelle ou morale....".

En fait d'images, celles qui seraient les plus appréciées sont "celles du Sauveur, et de la Mère de Dieu......qu'ils appellent *Chang mou niang niang* 聖姆娘娘. Surtout....il faudrait deux des livres que le Père Nadal a publiés avec des images si pieuses(14)....qui nous donneraient l'occasion

(12) R, II, p. 217 et note I; II, 241: l'*Astrolabium* de CLAVIUS (édition de 1593), offert par son auteur, arrive quelques jours ou mois après le 12 Octobre 1596; Valignano l'a fait richement relier aux Indes. — R, II, p. 234: un correspondant envoie un trésor d'Agnus Dei et de reliques (9 septembre 1597).

(13) HAY, p. 932-933.

(14) Sur cet ouvrage du Père Nadal, nous aurons l'occasion de revenir.

d'expliquer aux lettrés ce pour quoi notre mission a été créée. Quant aux gens du commun......, il nous serait bien utile de recevoir quelques livrets ordinaires, remplis d'images expliquant les mystères de la foi, les dix commandements, les sept péches capitaux, les sept sacrements: ici, ces dessins vulgaires passent pour subtils et artistiques parce qu'il s'y trouve des ombres ignorées des peintres chinois......Un mandarin s'extasiait sur un de ces livrets représentant la vie du Sauveur ainsi dépeinte, et, comme je m'excusais de ne pas le lui offrir parce que c'était le livre de notre religion, ... il se contenta d'accepter les fables d'Esope[15] comme si c'était un des chefs d'œuvre de l'imprimerie Flamande!"

Il n'y avait pas à Nanchang un autre *K'iu T'ai-sou,* capable de s'initier aux éléments des mathématiques théoriques, mais seulement des amateurs de curiosités scientifiques, et, pour les satisfaire, Ricci construisit des cadrans solaires[16], "avec de belles sentences au sujet du temps qui s'écoule", des globes terrestres[17], des sphères[18], des quadrants géométriques[19]. Ainsi, en 1597, après avoir fait admirer les figures du livre de Clavius sur l'Astrolabe[20], il écrit:

---

(15) Au Japon, les Jésuites de cette époque imprimaient en 1592 une adaptation des Fables d'Esope (HUMBERTCLAUDE, p. 210-212).

(16) R, I, p. 259-260, 264, 270; II, p. 175, 184-185, 205-206, 216, 224: les Chinois croyaient que toute la Chine se trouve à 36° de latitude; Ricci fabrique des cadrans pour la latitude de 29° (Nanchang), 32° (Ningpo) et 31° (dont il envoie deux exemplaires à Rome). — *Apport*, p. 43-44. — Pour ceci, et pour la suite, on trouve de nombreux détails dans l'encyclopédie de *Tchang Teou-sin* et 揭半齋, 王璣旋遺迹, k. 1 p. 7 et 16-17, k. 3 p. 22-23, k. 6 p. 12-13.

(17) R, I, p. 265; II, p. 186, 210. RIQUEBOURG, p. 263: "un globe universel, compassé des lignes célestes". — R, II, p. 216 parle en outre de deux ou trois mappemondes que l'on imprime aussitôt (en 1596).

(18) R, I, p. 265.

(19) R, I, p. 265, 269; II, p. 210. — On lui prête même plus qu'il n'a montré, par exemple un "miroir pour voir à mille lis" 千里鏡, (高安朱, 江城舊事, k. 11, p. 4[a]).

(20) R, II, p. 241-242.

"J'ai fabriqué un cadran solaire sur une pierre (noire) avec les heures du jour et de la nuit pour chaque demi-signe, car ils usent de 24 signes; j'y ai inscrit le lever et le coucher du soleil, et, ce qui les émerveille le plus parce qu'ils ne l'ont jamais vu, le crépuscule. Je l'ai fait ensuite estamper. Il s'y trouve le nom de Jésus et deux avis moraux. Dans le premier (avis), je prends occasion de ce que la pierre, le style et tant de choses gravées ne servent à rien sans le soleil, pour expliquer que les bonnes lois et la bonne instruction sont inutiles s'il ne s'y ajoute le secours divin pour donner efficacité à nos bons desseins: j'ai écrit cette sentence parce que leurs lettrés pensent que nous dépendons de nous seuls, et ils ne veulent pas reconnaître Dieu pour le principal auteur de toutes choses. Dans l'autre avis, je me sers du temps qui s'écoule rapidement sans que nous puissions récupérer le passé ni prévoir l'avenir, pour exhorter à accomplir présentement le bien et à ne point s'occuper de vanités. Ainsi faisons-nous en sorte que tout, jusqu'aux pierres, prêche la vérité dans notre maison."

Les applications des mathématiques à l'astronomie attirent un assez grand nombre d'auditeurs(21). D'après les Chinois, toute la terre est plane et carrée; ils n'ont même pas l'idée des antipodes. Conformément à la doctrine de Ptolémée, Ricci croit aux cieux solides, mais, en Chine, on pense qu'il n'y a qu'un seul ciel, liquide (c'est-à-dire plein d'air), vide, où se meuvent les astres. Au lieu des quatre éléments des savants d'Europe, ceux d'Extrême-Orient en comptent cinq, laissant de côté l'air, mais ajoutant le métal et le bois(22). Le soleil est plus grand que le fond d'un seau et il ne se cache pas derrière un mont durant la nuit(23). Si la lune s'éclipse, ce n'est point parce qu'elle est effrayée de se trouver diamétralement opposée au soleil ni parce qu'elle est placée devant un trou vide du soleil! Le 22 Septembre 1596, une éclipse

(21) R, I, p. 311; II, p. 311-312.

(22) R, II, p. 175, 207.

(23) R, II, p. 207. Par contre, les Chinois comptent 400 étoiles de plus que les Européens parce que les comètes, bien loin "de s'allumer au feu sous la lune" (R, I, p. 313), ne sont pas différentes en nature des "fixes" et des planètes (R, I, p. 13, 396).

de soleil, annoncée depuis plusieurs mois par le Bureau astronomique de Pékin, devait se produire au milieu du vacarme habituel pour le sauvetage de la lune et du soleil, mais, comme elle fut moins importante qu'on ne l'avait prédite, beaucoup en tirèrent des pronostics superstitieux, et il fallut leur expliquer les raisons de l'inégalité de l'éclipse en divers lieux[24]. Comme la mappemonde, imprimée à Shiu-shing, était remplie de grosses fautes, Ricci en retouche le texte et le roi *Kien-ngan*, "son grand bienfaiteur et son grand débiteur", la publie "en deux volumes reliés à la façon d'Europe avec planches à notre manière sur papier très solide et très beau du Japon: dans le premier livre, il y avait la Description de tout l'univers avec des cartes de l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et la Magellanie (Australie), et en même temps la représentation des neuf cieux avec les quatre éléments et d'autres choses de mathématiques qu'ils n'avaient jamais entendues"[25].

Les connaissances géographiques de Ricci ont progressé depuis qu'il a envoyé en Europe une Description de la Chine[26]; il se corrige dès 1595 à l'aide des observations du soleil qu'il a faites tout le long de sa route: "Pékin n'est pas à 50° de latitude comme le veulent quelques-uns, car il ne se trouve qu'à un mois de chemin d'ici où nous sommes à 29° 1/2, et donc il n'est pas au delà de 40°; quant au Cathay de Marco Polo, c'est pour moi une des conjectures les mieux fondées et les plus opposées à l'opinion commune qu'il n'est pas distinct de la Chine[27]".

---

(24) R, II, p. 224, 237. — B., l. 2, c. 88, p. 458-459; ces inexactitudes l'auraient encouragé à partir à Pékin pour corriger le calendrier. — *Apport*, p. 47-48. — HOANG, p. 91-93: sauvetage durant l'éclipse; cf. R, I, p. 23.

(25) Après le 13 Octobre 1596: R, II, p. 226 et, probablement, R, I, p. 265. (plus tard, les P. Aleni et Verbiest en publièrent du même genre). HUNG, p. 9, 10. Dans l'encyclopédie de "Cianteuciun".

(26) Elle était annoncée en 1585 (R, II, p. 60) et fut corrigée en 1595: R, II, p. 212.

(27) R, II, p. 227-228. — *Goes*, p. 37-38. — Les latitudes prises le long de la route sont assez précises: Kinan 26° 2/3 (exacte), Nankin 32° 1/4 (en réalité 32° et quelques millièmes), Nanchang 29° (28° 2/3 environ).

La réputation scientifique du Père Ricci lui paraît étonnamment surfait: "Ils me croient un autre Ptolémée... Si l'univers habité se réduisait à la Chine, l'on pourrait sans aucun doute m'appeler le plus grand mathématicien et philosophe naturel du monde... Ils pensent que je suis un phénomène de savoir, ... ce qui me fait bien rire" (28).

D'ailleurs, les mathématiques, même appliquées, et en général les sciences ne sont pas l'occupation favorite des beaux-esprits de Nanchang.

"La grande et la seule voie qui conduit aux richesses, aux honneurs et aux emplois, c'est l'étude des *King* 經 (livres canoniques), de l'histoire, des lois et de la morale; c'est d'apprendre à faire ce qu'ils appellent le *Wen-tchang* 文章, c'est-à-dire à écrire poliment, en termes choisis et propres, du sujet qu'on traite. En tenant cette route, on parvient à être docteur. Dès là qu'on a obtenu ce grade, on est dans un honneur et un crédit que les commodités de la vie suivent de près, parce qu'alors on est sûr d'avoir un gouvernement. Ceux mêmes qui, en attendant un poste, retournent dans leurs Provinces, y sont fort considérés du mandarin du lieu: ils mettent leur famille à couvert de toute vexation et ils y jouissent de plusieurs privilèges. Mais comme il n'y a rien de semblable à espérer pour ceux qui s'appliqueraient aux Sciences spéculatives, et que cette étude n'est pas la route qui conduise aux honneurs et à la fortune, il n'est pas surprenant que ces sortes de sciences plus abstraites soient négligées par les Chinois" (29).

---

(28) R, II, p. 207, 275. — Un exemple de ces appréciations trop flatteuses se trouve dans l'ouvrage de 李日華 (1565-1635) [GOODRICH, p. 249], 紫桃軒雜綴, k. 1 (citation communiquée par M. 陳受頤, professeur d'histoire à l'Université nationale de Pékin).

(29) DU HALDE, t. 3, p. 264-265. — cf. t. 4, p. 240-341 (cité *Sagesse*, p. 173). — R, II, p. 237. — BIOT, *Essai sur l'histoire de l'instruction publique et de la corporation des lettrés en Chine*, 1847: p. 423, il y eut une renaissance des études entre 1560 et 1585; p. 459, 464, on revient, au système des délégations périodiques. HOANG, p. 150-162, note 4, sur le *pa-kou wen-tchang* et son influence abêtissante (quelques remarques de PELLIOT, *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, t. 2, 1902, p. 405-407).

Pour ces candidats intéressés aux examens, Ricci renouvelle à plusieurs reprises ses démonstrations où il retient par cœur des séries de caractères(30). "J'ai la réputation de savoir un livre après l'avoir lu une seule fois...... Quand je parle à des lettrés, je leur demande quel King ils ont étudié et c'est après cela que je démontre ce que je veux prouver......et ils se demandent comment un même homme a pu préparer les six King, alors qu'eux-mêmes ont tant de peine à en connaître un seul". Après s'être quelque temps excusé sur ses occupations, il finit par agréer quelques élèves. En se servant d'un petit livret qu'il a rédigé en Italie pour un de ses confrères, il compose un traité de la mémoire locale et visuelle à l'usage du Vice-Roi. Ceux qui s'attendaient à trouver là un secret les dispensant de tout effort sont un peu déçus: "Assurément, dit finement le Vice-Roi en remerciant, ces préceptes sont la vraie règle de la mémoire, mais, pour s'en servir, il faut une bonne mémoire"; un admirateur les fait imprimer(31).

Aux yeux du missionnaire, ces travaux ne sont du reste que des préliminaires, et il a hâte de se livrer à des compositions d'un ordre plus relevé. Il ne peut point publier de livres lui-même, car tout semble au début conjuré pour augmenter les difficultés. Des restrictions considérables ont été apportées par le pouvoir civil et religieux à la liberté d'impression, car rien ne peut être publié en Asie sans l'autorisation préalable du tribunal de l'Inquisition de Goa; or, envoyer les manuscrits et se les faire retourner après examen, c'est, outre les risques des naufrages et des captures, s'exposer à des retards de plusieurs années.....Pourtant, comme Ruggieri, Ricci est persuadé que la situation est merveilleuse en Chine pour les œuvres de presse(32). La

(30) R, I, p. 260. — La première expérience eut lieu avant le 29 Août 1595: R, II, p. 155-156; cf. R, II, p. 206-207, 155-156, 211, 184, 235.

(31) Le texte fut donné au Vice-Roi en Décembre 1595 (R, I, p. 269), mais il n'a été imprimé que plus tard (R, 2, 545 note 4). — PFISTER, p. 35 n° 3: 西國記法.

(32) *Missionnaires*, p. 216.

diffusion est énorme, car les innombrables lettrés parlent et lisent une seule langue, langue que les Coréens, les Japonais, les Annamites peuvent lire eux aussi. De plus, le procédé xylographique sur planches est d'usage séculaire: peu coûteux, rendant les fautes d'impression difficiles, permettant de régler le tirage à la mesure des besoins quotidiens, il a déjà été employé pour le Catéchisme de 1584, mais, écrit Ricci(33), "je n'imprime rien et je ne peux rien imprimer, parce que, pour imprimer quelque chose ici, il faut tant de permissions des nôtres que je n'ose me mettre à rien. L'on veut réviser des manuscrits en langue chinoise qu'on ne sait pas et qu'on ne peut comprendre!" Les missionnaires du Japon, conscients de cette anomalie, venaient d'obtenir la dispense de passer par l'Inquisition de Goa(34). Heureusement, les Jésuites de Chine peuvent y suppléer par les copies manuscrites, si aisées à multiplier.

Ce qui semble caractériser Nanchang, c'est la multitude de ses sociétés de lettrés et de ses prédicateurs de morale. "Le but de l'académie, nous est-il expliqué dans le règlement d'une de ces sociétés(35), est de rendre les gens habiles dans la science de leur propre nature et faire en sorte qu'ils deviennent les imitateurs des anciens Sages. Pour en venir là, il faut s'appliquer entièrement, constamment et méthodiquement, et vouloir approfondir les choses dans le recueillement, sans songer à se faire au dehors un vain nom, pour jouir au plus tôt de la réputation et des honneurs des savants."

Certaines de ces sociétés ou académies comptent parfois plusieurs centaines d'élèves ou de membres(36) ; mais ordinairement, ceux-ci se réunissent par groupes de neuf ou dix, et un "prédicateur de vertu prêche sept ou huit fois

---

(33) R, II, p. 248: 15 Août 1599.

(34) La dispense demandée en 1582 (RODELES, p. 31) fut accordée par Clément VIII, le 23 septembre 1595 (*Synopsis*, p. 188).

(35) DU HALDE, t. 2, p. 279.

(36) Outre la 豫章書院 déjà citée, présidée par *Tchang Teou-siu*, il y en avait au moins deux autres fameuses 友教書院 et 正學書院 (Kiang-si tong-tche, k. 81, p. 1-4). — Sur ces écoles, on peut lire KIANG KANG-HU, *On chinese studies*, 1934, p. 170.

par mois, à tour de rôle, dans des maisons désignées; au moment des examens, c'est par milliers que l'on s'assemblait pour entendre les lettrés de renom". Vivants abrégés des Pharisiens, dit un missionnaire de l'époque(37), comme les rabbis qui tenaient les premières places dans les synagogues", "aveugles qui se font conducteurs d'autres aveugles, comme dit Saint Augustin". Malgré le nombre parfois considérable des adeptes, cette "philosophie" reste le privilège de la société distinguée; ce sont par définition des études amies de l'ombre, comme on disait à Rome au début de l'Empire (umbratilia studia) (38), on fuit la foule, on évite les grands éclats de parole, on se contente de distribuer à des âmes choisies des avis délicats. D'ailleurs on n'étudie pas seulement ces questions morales comme une agréable curiosité, par manière de plaisir intellectuel ou d'exercice de l'esprit, on veut en tirer une direction pour sa vie, et c'est pour répondre à ce besoin qu'on a renoncé de plus en plus aux subtilités dogmatiques de Tchou Hi en se faisant autant que possible, pratique, humain, appliqué, à la manière de *Wang Yang-ming*. Or Ricci ne vient-il pas de l'Italie où jouissait alors d'une grande vogue un genre littéraire très apparenté à celui des Chinois diserts, celui de la "philosophie morale" comme on disait alors? Le mot est bien ambitieux pour désigner de petites dissertations dépourvues d'originalité, compilations destinées à vulgariser les idées et les connaissances de l'antiquité. Il est vrai que les principes et les notions morales y occupent une place privilégiée; mais des réflexions de tout genre, des faits historiques, des connaissances de physique ou d'histoire naturelle, des recettes d'astrologie, d'alchimie ou de cuisine s'y mêlent le plus souvent et d'une manière tout à fait incohérente. C'est un pot-pourri des plus complexes, et la diversité doit en être l'un des principaux charmes......On ramassait sous un même titre quelques exemples et quelques sentences qui

(37) Peut-être Ricci lui-même; GUERREIRO, p. 47. — cf. R, II, p. 157. Comme exemple de recueil de sentences morales, on peut citer le *Ming sin pao kien* 明心寶鑑, traduit par le dominicain DE COBO à Manille entre 1588 et 1592 (*Philippines*, p. 66-67 note).

(38) BOISSIER, *Religion*, t. 2, p. 9.

avaient trait au même sujet, on y joignait quelques réflexions, et l'on écrivait ainsi des leçons sur la cruauté, sur la jalousie, sur tous les vices et toutes les vertus.

Ricci est donc admirablement préparé, par toute son hérédité d'humaniste chrétien, à cultiver en Chine un genre où brillaient Antoine de Guevara en Espagne et Baldassare Castiglione en Italie. Dans ce milieu poli et raffiné, — où, chose étrange pour un Occidental, les dames ne trouvent point place et la civilité s'exerce entre "hommes seuls" —, il est l'hôte qu'on invite partout et qui discourt sur tous les sujets moraux; ses conversations, recueillies précieusement par des auditeurs avides, sont bientôt son principal titre de gloire aux yeux de ces "humanistes chinois" qui ne pouvaient s'intéresser aux sciences abstraites ni suivre une discussion dialectique.

Ne croirait-on pas le voir décrit dans un dialogue du temps, "où un Philosophe moderne expose son sentiment sur l'origine et l'état du Monde" (39) ? "Dans un endroit agréable d'où l'on voyait comme en perspective plusieurs belles maisons de compagne, l'on avait ménagé un Cabinet de verdure, où plusieurs personnes s'assemblaient pour y prendre le frais et s'entretenir durant les chaleurs de l'été. Le hasard y conduisit un étranger qu'on invita de s'y reposer: comme on le jugea propre à contribuer aux agréments de la conversation, on le pria de vouloir bien s'arrêter dans ce lieu durant quelques jours, et de ne pas se refuser à l'empressement que l'on avait de l'entendre: il se rendit sans peine et attira bientôt une foule d'auditeurs qui prenaient un extrême plaisir à la manière libre et enjouée dont il traitait divers points d'Histoire et de Morale."

Le roi *Kien ngan,* l'un des premiers, comme nous l'avons dit, a été séduit par cet incomparable don de prodiguer des conseils de sagesse en s'intéressant aux spectacles variés de l'âme humaine et de mettre à nu le propre fond de chacun. Le sujet qu'ils discutèrent en leurs premiers entre-

---

(39) DU HALDE, t. 2, p. 264-265.

tiens ne pouvait que plaire aux Chinois qui dissertaient si infatigablement sur les "cinq relations humaines".

"Dans un traité sur l'amitié, Ricci feignit,-ce qu'autrefois avait fait Cicéron dans son Lelius-,que le roi Kienngan lui avait demandé quelle opinion les Européens avaient de l'amitié; sous la forme de dialogue, il lui répondit en s'accommodant au génie de la Chine à l'aide de tout ce qu'il put se rappeler de nos philosophes, nos saints et tous les auteurs de l'antiquité ou des temps modernes. Pour y ajouter un attrait de plus, il joignit au texte sa romanisation en nos caractère, et, après y avoir ajouté une préface, il en laissa prendre des copies par tous ceux qui le voulaient, et même il en tint toujours des transcriptions toutes prêtes"(40).

Le petit recueil de soixante-seize sentences fut imprimé subrepticement par le sous-préfét de Kanchow, mais sans la romanisation, et, plus tard, "dans la province de Pékin, le Tchékiang et plusieurs autres, voire même allégué en divers ... livres par des auteurs très graves"(41).

"Ce livre, avouera Ricci(42), m'a donné plus de crédit et à notre Europe que tout ce que nous avions fait jusqu'à présent, car les autres objets nous donnaient la réputation d'hommes experts à fabriquer des instruments et des outils mécaniques, mais par ce traité nous avons gagné un renom de lettré, ami de l'esprit et de la vertu, et c'est pourquoi il est lu et reçu de tous avec de grands applaudissements."

En vérité, quand nous considérons les prédicateurs de morale à Nanchang, nous ne pouvons nous empêcher de

---

(40) R, I, p. 265. — HUNG, p. 9.

(41) R, I, p. 265. — Ce traité n'était pas encore achevé le 4 Novembre 1595: R, II, p. 210. — Il fut imprimé en 1596 (NOCENTINI, *Il primo sinologo P. Matteo Ricci*, Florence, 1882, p. 32), avant le 13 Octobre (R, II, p. 225). — cf. R, I, p. 265. — RIQUEBOURG, p. 517. — PFISTER, p. 35, n° 2: 交友論. — Le P. LAURAND, dans sa belle édition du *De amicitia*, 1928, ne semble pas connaître cet ouvrage (p. X-XII).

(42) Lettre du 15 Août 1599: R, II, p. 248; il y avait déjà alors deux impressions chinoises (la seconde ne serait-elle pas au Tchékiang? R, I, p. 265).

songer encore une fois à le Rome impériale. "L'enseignement de Sénèque, a-t-on dit[43], ne devait pas être très étendu. Il affecte de mépriser les arts libéraux.. ; la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie lui semblent médiocrement utiles.. La science véritable, c'est de gouverner sa volonté et de maîtriser ses passions. La philosophie fait profession de l'enseigner; il faut donc lui donner tout son temps, chasser tout le reste et livrer son âme à elle seule. Mais, dans la philosophie même, il est bon de choisir; tout n'en est pas également nécessaire, et on l'a étendue sans mesure et sans profit... Des trois parties dans lesquelles (on) divise la philosophie, il en néglige deux, la physique (ou métaphysique) et la logique... il veut donc tout borner à la morale." Ainsi Ricci caractérise les lettrés de Nanchang: "Leur doctrine a beaucoup de rapports avec la nôtre parce qu'elle ne fait aucun cas des idoles, elle traite seulement des vertus et de la bonne manière de procéder en cette vie"[44].

Mais peut-on toujours éviter les problèmes fondamentaux de la religion? L'académie de "Cianteuciun" fut le théâtre de plusieurs discussions courtoises, où les arguments s'échangaient avec beaucoup d'humilité, et les joutes d'esprit se terminaient toujours par des remerciements "pour la bonne doctrine que le sage étranger a enseignée"[45].

Il est peut-être utile de faire remarquer combien cette méthode de pénétration diffère de celle que d'autres missionnaires ont employée en certains pays, en particulier chez les populations dites abusivement primitives. M. *Allier*, qui, du point de vue protestant, a consacré une monographie instructive à la psychologie de la conversion, nous paraît en avoir heureusement caractérisé les données essentielles: "Dans un milieu, écrit-il[46], où l'on ne sait rien ni de la civilisation européenne, ni de l'évangile, un étranger, un Blanc s'installe... Ce qu'il rêve d'obtenir, c'est une

(43) BOISSIER, *Religion*, t. 2, p. 34.

(44) R, II, p. 156.

(45) R, II, p. 175; I, p. 266.

(46) ALLIER, p. 25.

révolution spirituelle... A une religion en laquelle il ne voit pour ses auditeurs qu'une cause toujours agissante d'abaissement, de paralysie morale et même de corruption, il désire en substituer une autre qui, d'après son expérience, en tout cas d'après sa conviction, transformera leur être intérieur et aura, jusque dans le visible, un rayonnement rénovateur. Il est souvent poussé vers eux par une compassion douloureuse, il souffre de leurs souffrances de toutes sortes et il veut y mettre fin. Or il attend cette fin, non point des services qu'il rendra à ces hommes, ni de leur initiation à la civilisation européenne que, même sans y penser, il représente, mais de l'introduction d'idées et de sentiments qu'il a l'ambition de voir surgir en eux, et de l'action de ces idées et de ces sentiments sur l'existence des individus et des sociétés. Les êtres chez qui il se met à l'œuvre ne sont pas sans doute en état de pénétrer tout de suite son dessein. Mais pour peu qu'ils deviennent capables de le comprendre, ce Blanc ne leur cache point et ne perd pas une occasion de leur expliquer que les bienfaits de l'ordre matériel ne sont pas le but suprême de son activité. Il leur répète qu'il leur apporte un message de vie nouvelle. Sa prédication se résume en ces mots: "Convertissez-vous!" Et se convertir, c'est, à la lettre, changer toute l'orientation de sa conduite et des motifs ou des mobiles qui l'inspirent; c'est à l'imitation du Christ dont l'enseignement est prêché, ou plus exactement sous son influence régénératrice, devenir une autre créature."

Pour présenter cette nouvelle religion avec le minimum de heurt, Ricci approfondit la méthode inaugurée dans la province de Koangtong. Il se sert des livres classiques chinois, afin de montrer que la doctrine chrétienne est conforme à ce qu'il y a de meilleur dans l'antiquité chinoise et qu'elle apporte l'achèvement de ce que les plus savants des lettrés ont trouvé. Elle n'est donc pas "étrangère", et sa dialectique serrée n'est en somme que l'art de révéler à ses interlocuteurs le sens intime qui doit gouverner leurs actes conformément à l'enseignement traditionnel. C'était ici que l'enseignement philosophique, reçu en Europe, l'ai-

dait merveilleusement. Dans les études d'Occident on débutait par la logique; on expliquait Porphyre, puis le cycle des traités d'Aristote, les *Parva logicolia*, les *Analytiques*, continuant par les *Météores*, la *Morale à Nicomaque*, la *Métaphysique*. La méthode apprenait surtout à raisonner et le grand exercice était l'argumentation. En Chine, l'usage voulait aussi que dans ces "conférences", la conversation s'engageât en partant d'un texte des Livres classiques; Ricci, qui craignait d'abord de ne pas satisfaire l'attente de ses auditeurs, s'aperçut bientôt que la dialectique scolastique lui donnait une incomparable prééminence. En effet, grâce à cette discipline, le penseur qui cherche la vérité formule une proposition (la thèse) et se demande si elle est fondée: pour cela, il examine tous les arguments que l'on peut faire valoir en faveur de cette thèse, ne négligeant aucune des objections qu'ils peuvent subir, les appréciant à leur tour et ne s'arrêtant que lorsqu'il aura trouvé un argument contre lequel ne s'élève aucune objection valable. Chaque argument est traité distinctement, sans se confondre avec les autres. Les arguments sont souvent numérotés, et il en est de même des objections, de sorte qu'il est aisé de voir quelle est la valeur propre de chacun; la conviction ne s'acquiert pas ainsi grâce à une vague impression d'ensemble, elle n'est pas dictée par le sentiment, elle s'impose par quelques arguments clairs, précis, qui s'adressent uniquement à la raison, et c'est sur eux seulement que doit porter la discussion.

En face de cette méthode toute faite de loyauté, de rigueur et de clarté, que valent les "dissertations polies et élégantes des lettrés chinois, qui correspondent à peine à nos humanités ou à notre rhétorique, sans même être équivalentes à la rhétorique qui se sert d'arguments ou suppose la dialectique(47)". Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'au bout de quelque temps, la supériorité de Ricci se soit établie; un jour, discutant sur le paradis et l'enfer, il réduit à merci son interlocuteur "Cianteuciun", qui s'évade par cette riposte: "S'il y a un paradis, l'homme de bien y parviendra;

(47) R, II, p. 237.

s'il y a un enfer, le méchant y tombera: tâchons d'être hommes de bien et non pas des méchants!"[48]

Ainsi, peu à peu, et presque malgré lui, car il voudrait éviter la réputation de prêcher une nouvelle religion avant d'avoir obtenu l'autorisation de l'Empereur, le Père est entraîné à parler de ce qui lui tient le plus à cœur. Durant les deux premiers mois, il s'en abstient habituellement[49]; les trois mois qui suivent le voient si absorbé qu'il ne peut y consacrer que les nuits[50], mais enfin le courant de la curiosité publique l'emporte et, sans sortir ordinairement de la maison, il continue son "apostolat par la conversation".

"Comme les lettrés ne disent rien sur l'autre vie, écrit-il[51], la plupart les gens du peuple n'en sont point satisfaits, quoiqu'on dise beaucoup de bonnes choses... Je parle du matin au soir, discourant et traitant des choses de notre foi; beaucoup veulent se faire chrétiens et quitter leur idoles dont ils disent beaucoup de mal, après que nous leur avons démontré la fausseté de leur secte.

Je tiens conversation tout le jour, et, quoique nous ne leur expliquions pas à présent tous les mystères de notre sainte foi, cependant nous avançons en jetant les premiers fondements: il y a un Dieu créateur du ciel et de la terre, l'âme est immortelle, le bien est récompensé et le mal est puni.., toutes choses qui leur sont absolument inconnues et qui n'ont pas été crues d'eux jusqu'à présent. Plusieurs, entendant cette doctrine, en éprouvent tant de contentement qu'ils fondent en larmes, comme si c'était nous qui l'avions découverte. En ces commencements, il semble préférable de débuter par les explications qui se fondent sur la raison".

Tel est aussi l'avis du Père Louis de Grenade dont l'Introduction au symbole de la foi, traduite en japonais, va

(48) Avant le 29 Août 1595: R, II, p. 157. — cf. R, II, p. 207, 209.

(49) R, II, p. 161.

(50) 11 novembre 1595: R, II, p. 211.

(51) 12-15 octobre 1596: R, II, p. 216, 220, 225, 230.

devenir classique dans la mission voisine(52) ; telle sera plus tard la méthode du Père de Rhodes qui, s'adressant lui aussi à un peuple de haute culture gouverné par des lettrés, présentera le message chrétien par son côté "raisonnable", en parlant d'abord de la morale, des dix commandements, puis de l'âme immortelle, de Dieu, et enfin de la Rédemption et de la Sainte Trinité(53). Mais ce qui caractérise l'apologétique du P. Ricci, ce qui achève de présenter le christianisme sans heurts aux lettrés chinois, c'est qu'il s'aide des livres classiques pour leur exposer les vérites fondamentales, comme il le déclarera explicitement un an avant sa mort(54).

"Quoique la secte des lettrés refuse de parler des réalités surnaturelles, elle s'accorde *presque entièrement* avec nous pour l'enseignement de la *morale;* c'est pourquoi, ... j'ai commencé par me servir d'elle pour attaquer les autres (sectes d'idoles), *sans la réfuter,* mais en *interprétant les passages qui paraissent contraires à notre sainte foi.....* Nous serions bien gênés si nous nous armions de propos délibéré contre les trois sectes à la fois; toutefois, je ne me prive pas *d'attaquer quelques opinions nouvelles* des lettrés de ce temps qui n'ont pas voulu se conformer à celles des anciens."

Nous ne nous attarderons pas maintenant à commenter ce texte capital pour l'intelligence de la tactique du P. Ricci, car celle-ci ne s'épanouira pleinement que plusieurs années ensuite, et c'est alors que nous pourrons l'examiner dans son ensemble. Pour le moment, il nous suffit de constater que son enseignement, sans dissimuler aucunement sa provenance occidentale, se présente volontiers sous un vêtement chinois.

Un dernier pas reste à franchir pour que l'assimilation aux académies ou "salles" des lettrés soit complète. Puisque

(52) SCHURHAMMER, *Sprachproblem,* p. 96, n° 4. — HUMBERTCLAUDE, p. 166-167.

(53) DE RHODES, *Tunchinensis Historiae libri duo,* 1652, p. 55-56.

(54) Lettre du 15 février 1609: R, II, p. 387.

Ricci a décidé de rejeter loin de lui tout ce qui pouvait le confondre avec les bonzes, il aurait dû supprimer la chapelle publique qui donnait à sa résidence les apparences d'une pagode. Il ne songea pas tout de suite à instaurer cette sorte de discipline de l'arcane; car, à son arrivée à Nanchang, il exposa[55], dans la plus belle salle, le retable du Sauveur, peut-être en changeant le nom de T'ien tchou 天主 en Chang ti 上帝 [56] et il envisageait encore la possibilité d'y donner des prédications publiques. Ce fut, semble-t-il, une rude mésaventure du Père Cattaneo à Shiuchow qui lui fit modifier sa conduite.

Certains bacheliers, grossiers et à demi-ivres[57], voulurent un soir entrer dans la résidence de Shiuchow, et, comme on les en empêchait, ils commencèrent à jeter des pierres. Les serviteurs les repoussèrent jusqu'à leurs barques dans la rivière, mais là, ayant reçu des renforts, ils revinrent à l'assaut et brutalisèrent les gens de la maison. Le lendemain, soit par colère, soit par crainte des représailles, ils organisèrent une manifestation pour se plaindre de ces étrangers qui les avaient ainsi maltraités. Les deux premiers mandarins auxquels ils s'adressèrent, refusèrent de recevoir leur accusation; mais le troisième assesseur, mécontent de ce que les Pères ne lui avaient pas donné ou prêté assez longtemps une horloge, saisit cette occasion de se venger. Il fit battre deux des serviteurs, et, comme le Frère Fernandez prenait leur défense éloquemment, les bacheliers se saisirent de lui, le firent battre lui aussi et

(55) R, II, p. 161-162.

(56) HAY, p. 927: ainsi en était-il à Shiuchow.

(57) R, I, p. 273-275: ces bacheliers étaient d'une ville voisine, Unginuen (?). — GUZMAN, p. 212: un Visiteur de deux provinces, étant allé de lui-même rendre visite au P. Cattaneo et à son compagnon, les fit asseoir au repas avec lui; il leur demanda ensuite des explications sur l'image du Sauveur dans la chapelle et exprima le désir de les avoir imprimées. A la suite de cela, Ricci fit paraître un résumé très bref de la doctrine chrétienne (ce fait paraît douteux à cette époque) ; p. 381, le même point est affirmé. Le P. Longobardo écrit, au contraire, le 18 octobre 1598, "qu'on voudrait l'imprimer" (R, I, p. 272 note 2), et Ricci, le 13 octobre 1596, disait qu'il ne pouvait encore être publié (R, II, p. 225-226).

mettre à la cangue devant le palais mandarinal durant un jour entier. Cet affront fit perdre beaucoup de crédit aux missionnaires, et on ne leur ménageait pas les insultes. Cattaneo, voyant que l'occasion de ces mécomptes venait toujours de ce que l'on prenait la résidence pour une bonzerie, qui en Chine est ouverte à tous en tout temps, supprima la chapelle publique et, pour manifester son mécontentement, mit sous clef toutes les curiosités européennes. Quant au Frère Fernandez, dont la situation était devenue intenable à Shiuchow, il changea de place avec le Frère Martinez de Nanchang.

Quelque temps après, certains mandarins du dehors vinrent rendre visite aux Pères avec des collègues de la ville; ils trouvèrent la chapelle vide et tous les objets enfermés. Leur mécontentement se tourna contre le troisième assesseur qui avoua son erreur, demanda pardon à Cattaneo, l'invita à un banquet dans la pagode de Nouang-hiao et afficha un édit de protection. Le chef des troupes ou "pimpitao" vint aussi rendre une visite courtoise, durant laquelle il fit asseoir le Père, ce qui était rare. Ainsi fut un peu rétablie la réputation des missionnaires.

Cet incident regrettable dut éclairer Ricci, car il écrit, au mois d'Octobre 1596:

"Je crois que nous n'ouvrirons plus de chapelle, mais une salle de conversation et nous dirons la messe en privé dans une autre chambre; toutefois la salle où nous recevrons les visites pourra aussi servir de chapelle. Ici, l'on prêche davantage, et avec plus de fruit, par des conversations que par des sermons. . . Puisque nous avons banni de nos personnes le nom de bonze, qui est équivalent pour eux à celui de Fray (Frère) chez nous, mais en un sens très vil et déshonorant, nous n'ouvrirons en ces débuts ni église ni chapelle, mais seulement une salle de conversation, comme font leurs plus renommés prédicateurs" [58].

A cette époque, Ricci, ayant quarante-quatre ans, se dit avancé en âge, mais de santé encore bonne [59].

(58) R, II, p. 215, 230.
(59) R, II, p. 219, 230.

"Je suis occupé jusqu'aux yeux, car tout repose sur mes épaules, sans que je puisse reprendre souffle; croyez-moi, mon Père, un de ces jours, je négligerai même de dire la messe, bien que Votre Révérence puisse attribuer, avec quelque raison, cette omission à mon peu de dévotion(60)... Si vis me scire ubi sim, quid agam, factus sum ovis in medio luporum, sed sine columbae simplicitate, sine serpentis prudentia. Si vous voulez savoir où je suis et ce que je fais, je suis devenu comme une brebis au milieu de loups, mais sans la simplicité de la colombe ou la prudence du serpent(61)".

Cet excès d'occupation fut la cause de l'incident dont nous avons parlé sur le mensonge, fort révélateur de la différence latente entre les deux civilisations d'Europe et de Chine, et qui accrut singulièrement le crédit du P. Ricci. Dans un pays où les rites et les cérémonies conventionnelles tiennent la première place, il faut s'attendre à ce que l'expression simple et directe des sentiments profonds du cœur soit plus difficile, et parfois le nouveau venu ne saura pas faire la part des usages et des mœurs locales dans les formules de politesse obligée. "Nous avons la réputation, écrit Ricci(62), de ne jamais dire de mensonge, pas même en de petites choses, et de ne faire de mal à personne; et bien que, parmi nous, cela ne paraisse pas une grande chose, c'est très important en cet empire où la véracité est peu en usage soit dans les paroles soit dans les actes... Ce sera le fondement et la porte pour qu'ils acceptent notre sainte foi car ils doivent d'abord avoir confiance dans les prédicateurs du saint Evangile".

Ainsi, par la conversation et par l'exemple, la "bonne réputation" de la salle de la doctrine d'Occident se répandait

---

(60) R, II, p. 217.

(61) R, II, p. 163.

(62) R, II, p. 226. Le bon "Cianteuciun" vantait à tout venant cette franchise qui lui paraissait aussi admirable que "de ressusciter un mort" (R, II, p. 216) et un jour, il déclara qu'il se contenterait d'être parfait "au second degré, sans dire de mensonge" (R, I, p. 267). Sur le "mensonge" en Chine, cf. R, I, p. 79-80, 267; II, p. 212.

tous les jours davantage. Au mois de mai de l'année 1597, 10.000 candidats vinrent se présenter pour l'examen de bachelier[63] et, en décembre (du 19 au 29), 4.000 pour celui des licenciés[64]. En ces deux occasions, l'excès des visites devint telle que cela dépassait les possibilités du Père, "et ce sera pire d'année en année". Sur quinze provinces de la Chine, dix comptent déjà des amis des missionnaires, bien que Ricci n'ait encore résidé effectivement que dans deux d'entre elles (Koangtong et Kiangsi)[65]. Les années de souffrances, passées dans la province du Koangtong n'avaient donc pas été improductives; Ricci y avait ouvert une brèche dans le vieux monde chinois et la brèche ne devait plus se refermer. Dans toutes les villes où il cherchait un nouveau champ d'apostolat, il retrouvait sa renommée qui l'avait précédé, et des amis puissants pour le soutenir. Certes, les obstacles pénibles et les épreuves douloureuses ne sont pas tous surmontés; c'est comme un calvaire qu'il doit gravir. Mais, somme toute, l'expulsion de Shiuhing, puis le séjour morne à Shiuchow, ont été, en définitive, des coups de la Providence, obligeant le missionnaire à étendre son action et à se transporter dans des régions mieux disposées pour l'Evangile; *K'iu T'ai-sou,* principalement, a été un auxiliaire incomparable. Toutefois, il reste nécessaire de s'assurer, autant que possible, la protection officielle de l'empereur pour asseoir définitivement la mission sur des bases solides.

(63) GUZMAN, p. 378, cite une lettre du P. Soerio qui raconte en outre une procession superstitieuse pour la dédicace de douze idoles.

(64) R, II, p. 238-240, 242.

(65) HAY, p. 928: d'apès cette lettre du P. Longobardo, un mandarin, en entendant exposer cette doctrine chrétienne à Shiuchow, aurait dit que Confucius, s'il vivait, l'embrasserait.

CHAPITRE QUATRIÈME

Le premier essai vers Pékin

Sous la plume des missionnaires du XVIe siècle, des comparaisons reviennent sans cesse entre la Chine du Fils du ciel et la Rome des Césars; c'est ainsi qu'un Jésuite sicilien dont nous aurons beaucoup à nous occuper par la suite, le Père Longobardo(1), arrivé à Shiuchow le 28 Décembre 1597, écrit, dès le 18 Octobre suivant, sur les conditions de l'apostolat un copieux rapport pour lequel il emprunte bien des informations au P. Cattaneo et au P. Ricci lui-même, en y mêlant beaucoup d'appréciations de son propre fond(2). Ces pages nous surprennent par leur optimisme; à les lire, on pourrait croire que la situation en Chine au XVIe siècle était plus favorable qu'aux débuts de l'Eglise en occident. Sur ce dernier point, voici ce que Monseigneur Duchesne a écrit(3) :

"La propagation du christianisme a trouvé dans la situation de l'empire romain à la fois des facilités et des obstacles. Parmi les facilités il faut mettre au premier rang la paix universelle, l'uniformité de langue et d'idées, la rapidité et la sûreté des communications. La philosophie, par les coups qu'elle avait portés aux vieilles légendes et par son impuissance à créer quelque chose qui les pût remplacer, peut aussi être considérée comme un utile auxiliaire: les Pères de l'Eglise parlent du paganisme comme Lucien. Enfin les religions orientales, en donnant un aliment quelconque au sentiment religieux, l'ont empêché de mourir, lui ont permis d'attendre la renaissance évangélique. Mais à

(1) PFISTER, n° 17, p. 58. — R, II, p. 469-471. — AGUILERA, *Provinciae Siculae Societatis Jesu ortus et res gestae* ab anno 1612 ad annum 1672, Palerme, 1740, t. 2, p. 601-622.

(2) HAY, p. 913-934.

(3) DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Eglise*, t. 1, p. 9-10.

côté des facilités, que d'obstacles! L'empire romain deviendra bientôt persécuteur; à plusieurs reprises, il entreprendra une lutte à mort contre le christianisme. L'esprit raisonneur de la philosophie grecque s'emparera des éléments doctrinaux de l'enseignement chrétien; il en fera sortir cent hérésies diverses. Quant aux cultes populaires, s'ils conservaient d'une certaine façon le culte religieux, ce n'est pas d'eux que l'on devait attendre un secours quelconque contre ces passions égoïstes et honteuses qui forment toujours, dans les nations comme dans les individus, le plus difficile obstacle à l'œuvre du salut."

En ce raccourci, l'ombre le dispute à la lumière, mais, dans le tableau que trace le P. Longobardo des dispositions de la Chine au christianisme, il n'y a presque plus place pour les obstacles[4]. La "pax sinica" est peut-être plus admirable que la "pax romana". La langue mandarine a cours partout. La richesse de l'empire lui permettrait d'entretenir de nombreux prêtres, alors que la pauvreté du Japon les oblige à ne subsister qu'au moyen des aumônes du dehors. "Le décorum, la bienséance, et, pour ainsi dire, la décence ne le cèdent pas à celle des Européens et, en certains points, à celle des religieux mêmes". "Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire une nation aussi adonnée à l'étude; autant de cités, autant d'Athènes". Leurs lois sont si bien observées, que, "si Platon revenait des enfers, il avouerait que tout ce qu'il a conçu pour sa République est mis en pratique en Chine". Dans la seule province de Canton, l'on peut évaluer à 60.000 le nombre des lettrés gradués; si l'on multiplie ce chiffre par celui des provinces, l'on arrive à un nombre prodigieux de gens instruits, et tous suivent la doctrine d'un seul maître, Confucius, avec un tel scrupule d'exactitude que "les hérésies et les schismes ne se produiront pas facilement, s'ils adoptent la religion chrétienne".

"Ils s'appliquent aussi aux choses intérieures,. . . aux vertus morales. . ., aumônes aux pauvres, hôpitaux,. . . Ils pratiquent la pénitence, le jeûne. . . Ils louent la monogamie et la viduité, l'examen de conscience, la vie solitaire, les

---

(4) HAY, p. 920-929.

académies de gens s'adonnant à la contemplation, "comme les anciens Pères du désert, en voulant revenir à l'état dans lequel ils ont été créés (endogénie des taoïstes)"... Les femmes mènent une vie très retirée... La piété filiale tient une très grande place... Tous les quinze jours(!), on lit au peuple les six préceptes moraux (obéir aux parents, révérer les supérieurs, garder la paix avec les proches, instruire ses fils et petits-fils, remplir la charge de sa position, ne point pécher), bref tous les commandements de la seconde table (envers le prochain), car on trouverait facilement l'équivalent des 8e, 9e et 10e préceptes"... Il n'y a qu'un point vraiment surprenant; ordinairement, ils sont athées, alors que "leurs livres, les paroles des anciens et leurs pagodes parlent de la vie après la mort".

Quoi qu'il en soit de cette dernière lacune, qui est énorme, on voit par ce simple exposé "combien les Chinois sont préparés à construire, sur les fondations de la lumière naturelle, l'édifice des commandements et des conseils évangéliques". Non seulement, ils n'y répugnent pas, mais ils les approuvent, bien plus ils les désirent vivement.

"Peut-être, conclut Longobardo, me soupçonnera-t-on d'hyperbole et d'exagération! et l'on me dira que j'écris non point ce qui est en vérité, mais ce que je voudrais être, que je me laisse tromper par les apparences et les simulacres de belle ordonnance, surtout que je demeure parmi eux depuis si peu de temps. A cela, je réponds que je n'ai ni l'intention ni la volonté de faire chrétiens les Chinois avant qu'ils reconnaissent l'existence de Dieu; je prétends seulement montrer combien ils sont préparés à embrasser l'évangile. Même s'ils ne louaient nos doctrines que parce que la civilité, la curiosité, ou un espoir de gain les y poussaient, cela ne nous surprendrait pas puisqu'ils sont encore adonnés aux erreurs de la vaine idolâtrie. Quant à nous, surtout en ces débuts, il doit nous suffire qu'ils approuvent ce que nous leur prêchons! moins que cela, qu'ils nous donnent audience, qu'ils ne nous contredisent pas, qu'ils ne se dérobent pas à nos conversations! Et pour tout cela, il n'y a que trois ouvriers, surtout le Père Ricci, colonne de la mission, passant son temps à se préparer des auxiliaires, alors qu'au Japon, il y a plus de cent Jésuites, sans compter les catéchistes".

Ici encore, la comparaison avec l'empire romain est éclairante; Boissier, dans ses études sur la Religion romaine à la fin du paganisme, l'a noté finement[5] : "Il ne faut pas que les grands résultats obtenus par le Christianisme, et qui ont renouvelé le monde, nous fassent trop oublier les efforts qu'on avait tentés avant lui. En général, nous aimons à introduire dans l'histoire ces contrastes violents qui nous charment dans les romans. Il nous plaît de faire d'une époque l'antithèse de celle qui l'a précédée et de supposer que le monde procède par bonds désordonnés et par révolutions imprévues. C'est ainsi que, lorsqu'on étudie la lutte des deux religions qui se disputent l'empire romain au IIme siècle, on s'imagine volontiers qu'elles étaient entièrement opposées l'une à l'autre, et qu'il ne devait rien se trouver dans la religion nouvelle qui ne fût un objet d'étonnement et même de scandale pour tous ceux qui avaient été nourris de l'ancienne... Cette opinion est fort exagérée. Il y avait certainement entre elles des différences radicales, mais, par certains côtés aussi, elles se touchaient et travaillaient quelquefois d'une manière diverse à une œuvre commune. Saint Augustin proclame que le Christianisme seul a trouvé la route de cette patrie lointaine vers laquelle se dirigeait l'humanité, mais il ajoute que la philosophie l'avait aperçue de loin et saluée du haut de la colline. On se figure ordinairement que ces deux sociétés suivaient des directions contraires...., elles marchaient plutôt dans le même sens: mais l'une, conservatrice par nature, embarrassée des souvenirs et de traditions qu'elle entendait respecter, en se dirigeant vers l'avenir se retournait sans cesse vers le passé, ce qui rendait sa démarche timide et son succès incertain; l'autre, au contraire, étrangère sur ce sol qu'elle venait conquérir, libre de toutes ces attaches qui deviennent souvent des entraves, s'avançait résolument vers le but, et elle devait d'autant plus aisément l'atteindre qu'elle trouvait la route en partie frayée devant elle."

---

(5) BOISSIER, *Religion*, t. 2, p. 398-400. — Des réflexions analogues sont émises par M. André BAUDRILLART, *Mœurs païennes, mœurs chrétiennes*, t. 1, 1929, p. 10-11, 29.

Nous pensons que Longobardo et Cattaneo, — Ricci aussi, mais en un sens un peu différent, — auraient appliqué ces considérations au monde chinois de la fin des Ming. Toutefois, Longobardo escomptait des succès trop rapides; il fallut près de trois cents ans après la mort de Jésus pour que l'édit de Constantin fût publié! le nouveau venu agissait comme un entrepreneur de bâtiments qui ne calcule que les profits sans évaluer les risques. Ricci, tout au contraire, instruit par ses pénibles expériences du passé, escomptait pour le présent plus d'échecs que de gains.

Nulle part, cette divergence d'appréciations n'apparaît mieux que dans l'exposé du mode de gouvernement de l'empire chinois.

"Parmi tous les procédés d'administration de la Chine, écrit Longobardo(6), le principal et le meilleur, c'est de communiquer aux personnages les plus graves et les plus savants de l'Empire les affaires qui ont besoin d'être discutées. A Pékin, on imprime les questions et les sujets de délibération; on les envoie dans chaque province et le Viceroi avertit quelques cités. Celles-ci réunissent tous les lettrés qui ont obtenu le grade de docteur, et elles choisissent les plus savants. Tous ces délégués se réunissent ensuite à la capitale de la province dans la principale université(!) et ils y répondent par écrit aux questions. Parmi ces mémoires, le Viceroi, avec ses assesseurs, distingue les meilleurs, les imprime et les envoie à la capitale où l'Académie des lettrés et le conseil royal examinent les réponses de toute la Chine. Enfin, on tient conseil devant le Roi sur la décision à prendre. C'est pourquoi, ce qui est décidé à Pékin est accepté dans tout le royaume, les yeux fermés, comme si cela venait du ciel."

On imaginerait difficilement plus inexacte information sur les véritables conditions du gouvernement impérial en Chine. Ricci est bien mieux instruit sur les difficultés de l'apostolat chrétien:

---

(6) HAY, p. 923-924.

"Si vous voulez connaître notre situation, écrit-il(7), et ce que l'on peut espérer de la Chine, il ne faut pas regarder au nombre des baptisés, car, en 14 ou 15 ans, ils ne dépassent pas de beaucoup la centaine, mais il faut considérer combien cet empire est différent de tous les autres royaumes du monde:

1°.—Il est immense et abonde en toutes choses: aussi n'a-t-il besoin de personne, et il ne veut recevoir ni ambassades ni présents des autres pays.

2°.—On n'y prend soin que du bon gouvernement de l'état, sans se soucier beaucoup de l'âme et des choses de l'autre vie, et, alors même que l'on disserte sur les vertus morales, on ne les ordonne qu'à la bonne administration et à la conservation de leur empire: de là suit que nos écrivains et nos philosophes ne sont pas compris, on ne fait point cas de leurs écrits, ni des sciences, ni des vertus théologales et chrétiennes.

3°.—Il y a trois sectes principales, et chacune se subdivise en neuf autres(8), l'on peut choisir celle que l'on veut, et, à cause de cette infinité de doctrines, l'on n'est vraiment attaché à aucune: cela explique qu'ils n'aient aucune pensée du salut de leur âme, ou, s'ils y songent un peu, c'est d'une manière si vague que cela paraît l'affaire la moins importante pour un homme en cette vie. En vérité, cette idolâtrie ressemble à l'hydre de Lerne qui avait trois têtes et chez qui poussaient trois nouvelles têtes pour chacune de celles que l'on coupait; il faudrait qu'un nouvel Hercule la tue de sa massue, et ce ne sera point un autre que Jésus-Christ Notre Sauveur avec sa très sainte croix, et plaise à Lui que je sois son petit instrument, bien adapté pour une si haute entreprise.

4°.—Parce qu'ils ne s'adonnent qu'aux lettres, l'art militaire et la carrière des armes sont en très piètre estime: aussi ont-ils peur de tout, et ils soupçonnent tous les étran-

---

(7) Surtout dans sa lettre du 15 octobre 1596: R, II, p. 231-232, mais aussi R, I, p. 5-13, 32-48, 80-99.

(8) Nous complétons les n° 2 et 3 à l'aide de R, I, p. 220 et 215.

gers de vouloir leur ravir leur empire, les Japonais en Corée comme les Portugais au Sud.

5°.—Depuis les temps les plus reculés, ils éprouvent une aversion naturelle pour n'importe quels étrangers; ceux-ci, à leurs yeux, ne sont que des barbares tandis que la Chine est la tête ou mieux le corps même du monde: aussi ne tolèrent-ils que des étrangers de très basse condition, et même s'ils se rendent compte avec évidence que nous l'emportons sur eux en beaucoup de points, ils ne veulent point s'y rendre ni s'humilier devant nous, car ils croient pouvoir nous en remontrer pour l'administration de l'État.

6°.—Leur mode de gouvernement est extraordinaire: le roi ne sort jamais de son palais, il n'a de rapports qu'avec peu de personnages du dehors et il ne s'occupe que des nombreuses femmes avec lesquelles il vit renfermé; les magistrats jouissent d'une très haute situation et de fort grands pouvoirs, ils ne traitent avec les particuliers qu'en public sans leur rendre habituellement visite; leurs fils, leurs femmes et leurs serviteurs ne sortent point ordinairement de leur palais ni ne se rendent dans la maison d'autres personnes. Pour ce motif, la porte se ferme à tous nos projets; les gens du commun n'ont aucune influence, le roi semble inaccessible et les magistrats ne nous reçoivent que brièvement en audience publique et à genoux!"

Et Ricci conclut cet exposé qui n'est guère réconfortant par cette douce plainte(9): "Oui, en vérité, j'ai reça en partage une bien dure mission et ce que je ressens le plus vivement, c'est que la porte est fermée à tous les étrangers pour entrer en Chine, car, si beaucoup de Pères et de Frères se réunissent pour s'aider et se consoler les uns les autres, en vérité, la mort elle-même ne paraît point pénible."

Malgré ces souffrances d'un cœur délicat, il ne perd point courage(10): "Qu'on ne me demande pas combien de milliers d'âmes j'ai converties, mais seulement combien de millions d'hommes ont entendu pour la première fois cette bonne nouvelle qui, pour nous, est fort ancienne, à

(9) R, II, p. 234.
(10) R, II, p. 164.

savoir qu'il y a un Dieu, créateur du ciel et de la terre; beaucoup, en apprenant cela, s'en retournent en levant les yeux en haut et en confessant: "vere Deus aliquis creavit coelum et terram et omnia sapientissime gubernat". Et déjà dans la Chine, cet empire immense, le nom de Dieu n'est plus aussi ignoré ni inconnu qu'il l'a été durant tant de siècles écoulés. Toutefois, nous faisons quelques conversiones, et elles nous remplissent de consolation comme des parents qui se réjouissent de voir leurs petits enfants grandir, après les soucis qu'ils ont endurés pour eux."(11)

Ces baptêmes isolés suffisent pour entretenir l'espoir indomptable de voir la Chine gagnée à l'Eglise(12): "Entre nous, nous sommes arrivés à une double conclusion qui est absolument prouvée à nos yeux: la première, c'est que si nous obtenions la permission de prêcher librement le Saint Evangile en ce pays, en peu de temps des millions d'âmes se convertiraient; la seconde, c'est que, si nous ne sommes pas ainsi autorisés, nous courons le risque incessant de perdre subitement le peu que nous tenons, le jour où nous nous adonnerions de propos délibéré à faire des baptêmes! si grande est la suspicion qui règne en cet empire contre tout étranger et spécialement contre nous à qui l'on attribue talent, esprit et capacités pour entreprendre n'importe quoi! C'est pourquoi nous n'osons avancer qu'avec un pied de plomb. Nous voulons qu'on ne découvre que progressivement et peu à peu notre intention de propager de nouvelles idées."

(11) GUZMAN, p. 381-382. — Il semblerait que dès lors on fit imprimer "un bref résumé du catéchisme en chinois (tandis qu'on achevait de mettre en ordre un autre plus copieux qui avait été fait)". D'après R, II, p. 225 et I, p. 271-272, Ricci revoyait à cette époque son catéchisme. — Un lettré d'une ville voisine, ayant lu un de ces livrets imprimés, serait venu à Nanchang pour s'instruire; pour cela, il aurait loué un logement dans le voisinage de la résidence où il vint deux fois par jour pendant trois mois; une fois baptisé, il reçut les félicitations de ses amis et repartit dans sa ville avec des catéchismes à distribuer (GUZMAN, p. 381-382).

(12) Octobre 1596: R, II, p. 216, 225, "il est facile d'aller à Pékin".

Désormais, c'est donc par tous les moyens qu'on cherche des occasions d'aller jusqu'à l'empereur Wan-li. Un moment, le Viceroi a fait luire l'espoir d'emmener Ricci à Pékin; ce n'est qu'une illusion(13). Du Japon, les Pères Organtino et Pasio ont écrit que le général chrétien Augustin envoie Jean Naitondono en ambassade à la cour, "par suite de sa science des livres chinois"(14); ici encore, on ne parvient pas à établir la jonction. Et si l'on se retourne vers Rome, les perspectives d'une légation pontificale s'atténuent de jour en jour; le 13 octobre 1596, Ricci dit qu'on attend le retour du procureur de la mission Gil de la Mata pour être fixé sur cette possibilité, mais ce Père, débarqué en septembre 1595 à Goa, n'apporte que la nouvelle de son insuccès(15). Il ne faut donc plus compter que sur les ressources locales. "Nous sommes plus proches de la capitale, affirme Ricci à cette époque(16), non seulement matériellement, mais formellement, c'est à savoir qu'il est plus facile de s'y rendre d'ici que de n'importe quel autre lieu, soit par l'entremise du roi Kienngan soit par celle des parents de mes amis qui ont une charge à la cour, entre autres par les trois fils du Préfet de Pékin qui est influent dans tout l'empire. Et pourtant cela paraît encore impossible".

Une fois de plus, le Père Valignano donnera l'impulsion décisive. A la fin de 1596, il avait été déchargé d'une partie du fardeau qu'il avait porté durant vingt-deux ans comme Visiteur des Indes et de l'Extrême-Orient; le Père Pimenta fut désigné par le Père Général Claude Aquaviva pour lui succéder et il en profita pour se retremper dans

(13) 4 novembre 1595: R, II, p. 213. — D'après B., l. 2, c. 88 p. 458-459, l'éclipse de septembre 1596 aurait montré l'opportunité de se servir de la réforme du calendrier pour monter à Pékin; en tout cas, le 12 octobre 1596 (R, II, p. 216), Ricci écrivait qu'il était bon d'en cherchertoutes les occasions.

(14) R, II, p. 227. — D'après BARTOLI, *Giappone*, l. 2, c. 32 p. 142-144 et c. 75 p. 367-373, Jean aurait décidé à cette occasion trois des eunuques principaux de la Reine à recevoir le baptême et à protéger le christianisme; nous n'avons trouvé nulle part confirmation de ce fait un peu invraisemblable.

(15) R, II, p. 225; I, p. 279.

(16) R, II, p. 230, 232.

les exercices spirituels afin de renouveler sa ferveur(17). Mais, après avoir espéré quelque temps pouvoir rentrer dans le rang et mener l'existence d'un subordonné, il se voit placé de nouveau comme Visiteur à la tête des missions de Chine et du Japon; avec des ressources diminuées, puisqu'il ne peut plus disposer des sujets de l'Inde portugaise et de la province de Goa, il sait pourtant communiquer une nouvelle vitalité à l'entreprise de Chine. Débarqué à Macao le 20 juillet 1597, il y reste presque une année entière (jusque peu après le 1er juillet de l'année suivante 1598) (18) et prend une série de mesures bienfaisantes.

1° Le Recteur de Macao vivant trop loin des affaires pour être bien informé de la situation à l'intérieur de la Chine et par suite laissant échapper certaines bonnes occasions, Valignano profite de ce que la Père Duarte de Sande est affaibli par l'âge et la maladie pour nommer Ricci supérieur de cette mission dont il a porté jusqu'alors presque toutes les responsabilités; des pouvoirs étendus lui sont accordés en vue de toute décision ou fondation jugée par lui utile(19).

2° Puisqu'on sait de source sûre, par le Père Gil de Mata, qu'on ne peut pas compter sur une ambassade du Pape (qui d'ailleurs devient de moins en moins indispensable, étant donnés les progrès réalisés par Ricci tout seul), celui-ci reçoit l'ordre d'essayer toutes les voies pour monter à Pékin. On lui envoie de Macao plusieurs objets qui pourront servir de présents à l'Empereur: un tableau de la

---

(17) R, I, p. 276 et note 2, p. 281. — RIQUEBOURG, p. 532.

(18) R, II, p. 471. — C'est durant cette période que l'italien Carletti, ayant visité le Japon (entre juin 1597 et mars 1598), vient à Macao d'où il part en décembre 1598 pour arriver en mars 1599 à Goa (TROLLOPE, *The Carletti Discourse*, *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, décembre 1932). Les voyages ont été publiés en 1701 (*Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society*, t. 20, 1885, p. 158-159).

(19) Cette nomination fut faite, semble-t-il, à la fin de 1597 ou dans le premier semestre de 1598 (R, I, p. 280-281). Contrairement à ce qui est souvent affirmé, le P. de Sande n'est pas mort le 22 juin 1600, mais le 26 octobre 1599 (D'ELIA, *Primordi*, p. 31 note 2).

Madone venu d'Espagne, un autre du Sauveur, une horloge très artistique de moyenne grandeur en bronze (envoyée par le Père Général Aquaviva) pour laquelle on fabrique à Nanchang un coffre tout doré et délicatement ciselé, une autre horloge presque semblable provenant de l'évêque de Manille avec tous les objets utiles qu'on a pu recueillir[20].

3° Pour les affaires temporelles de la mission, le supérieur, résidant maintenant dans l'intérieur de la Chine, est suppléé par le Recteur de Macao qui continue à devoir fournir tout le nécessaire, tandis que le procureur de la Province du Japon est chargé de recouvrer la rente et les aumônes de plus en plus abondantes que la générosité inlassable des Portugais donne aux Pères de Chine. Le Père Emmanuel Diaz, appelé "l'ancien" pour le distinguer d'un homonyme plus jeme, s'est toujours fait remarquer par son affection pour les choses de Chine; venu depuis plus de dix ans (en 1585) dans l'Inde où il a rempli diverses charges, quatre ans supérieur de Tana et trois ans compagnon du P. Valignano, il est jugé digne de devenir Recteur du collège de Macao, qui devient décidément le séminaire commun de la Chine et du Japon[21].

4° La résidence de Shiuchow a été durement éprouvée par les épidémies; le Père da Rocha, ayant dû s'éloigner pour se rétablir à Macao, a laissé Cattaneo seul avec deux macaïstes, puis, ce dernier étant tombé à son tour malade, il est retourné pour le remplacer, mais, mal remis, il a recommencé à souffrir de la fièvre. Valignano, malgré l'ex-

(20) R, I, p. 280.

(21) R, I, p. 280-281 et note 3. — Jusqu'à la fin de novembre 1594, il y avait toujours eu à Macao une école où l'on apprenait à lire et à écrire, et même pendant un certain temps une classe de latin. Le 1er décembre 1594, Valignano divisa la maison en deux, une résidence dont le supérieur fut le P. Laurent Mexia et un collège dont le recteur fut le P. Duarte de Sande avec des leçons de latin, de cas (de morale) et de théologie. Cette séparation ne dura que jusqu'au début de septembre 1597 où, par ordre du P. Valignano, le P. Emmanuel Diaz senior fut nommé seul recteur; il y eut des leçons de latin, d'arts (philosophie), de cas et de théologie (*Ta-ssi Yang-kuo*, t. 2, 1899, p. 487).

trême pénurie de personnel, décide d'envoyer le sicilien Longobardo destiné à devenir par la suite "une colonne très ferme de la mission". Le 28 décembre 1597, celui-ci débarque à Shiuchow avec Cattaneo qui se remet immédiatement à l'étude d'un King avec le Frère Martinez; quant à da Rocha, rappelé par Valignano au collège de Macao, "fort affligé de se voir mettre (comme il disait) hors de sa première vocation, surtout qu'ayant achevé ses études, il devait commencer" à travailler, il fait de telles représentations au Visiteur que celui-ci l'autorise à rester là. Ainsi, comme l'écrit le Père Longobardo le 5 février, la petite résidence compte trois prêtres, cette circonstance va faciliter singulièrement l'essai ou, comme dit Ricci, "l'assaut" vers Pékin(22).

En effet, Ricci, maintenant pourvu de pouvoirs suffisants, continue, de Nanchang, à guetter avidement toutes les occasions de se rendre à la cour. La rumeur publique lui annonce que "le palais impérial a subi un incendie durant deux jours entiers; personne n'a pu y entrer pour porter secours et la mère de l'empereur y serait morte brûlée vive!" il s'agit sans doute de l'incendie du grand palais du K'ien T'sing kong 乾清宮, exagéré par les on-dits(23). Au début, égaré par de vaines apparences, Ricci se trompe d'adresse, comme autrefois Ruggieri au Koangsi, en essayant de se faire aider par les parents de l'empereur, entre autres le roi Kienngan à qui sont montrés l'horloge et quelques autres objets; c'est le dernier à pouvoir l'aider efficacement, puisque par état il doit s'abstenir de toute affaire publique et se borner à vivre dans une oisiveté dorée(24)!

---

(22) R, I, p. 276; II, p. 244, 468, 471-472. — GUZMAN, p. 212: il y a deux postulants à Nanchang (et deux à Shiuchow).

(23) GUZMAN, p. 211 rapporte cette nouvelle sensationnelle, et fausse au moins quant à la mort de la mère de l'empereur. Le roi, épouvanté, aurait pris son fils et fait révérence au ciel en demandant miséricorde.—SIREN, *Les Palais Impériaux de Pékin*, t. 1, 1926, p. 14-15: la date de l'incendie serait 1596.

(24) R, I, p. 281.—L'incident de Ruggieri est raconté *Missionnaires*, p. 265-266. Durant le carême de 1598, un marchand de Nanhiung (?) vint assister 8 jours aux prédications (GUZMAN, p. 212) il repartit avec l'intention de rendre chrétienne sa famille.

Sur ces entrefaites, on apprend que *Wang Tchong-ming,* l'ancien président du Tribunal des Rites à Nankin, est rappelé de Hainan à son office(25); aussitôt Ricci envoie un courrier à Cattaneo pour que celui-ci rende visite au grand mandarin lorsqu'il passera par Shiuchow(26). Le Père n'y manque pas. *Wang Tchong-ming* s'informe de l'endroit où se trouve Ricci. "Il est au Kiangsi", répond Cattaneo qui propose d'accompagne le haut fonctionnaire pour concerter avec Ricci à Nanchang les démarches récessaires à la réforme du calendrier. Vite, Cattaneo installe Longobardo comme supérieur de la petite résidence de Shiuchow avec les deux postulants Dominique Mendez et Antoine Leitao; puis, à étapes forcées, en compagnie du Père da Rocha, il arrive à Nanchang le 23 juin, deux jours avant Wang Tchong-ming, ce qui permet de tout préparer pour un départ hâtif. Le Président du Tribunal des Rites est à l'espoir d'obtenir prochainement son avancement de Nankin à Pékin, et même, qui sait! d'être nommé Kolao ou premier ministre de l'empire! Ricci lui montre à nouveau un prisme triangulaire et lui offre en présent des choses d'Europe. Wang Tchong-ming, ayant entendu parler des cadeaux destinés à l'empereur, désire les voir; ces objets inconnus jusque-là en Chine lui paraissent admirables et il s'offre à emmener le Père avec lui pour l'anniversaire de la naissance de Wan-li (17 septembre 1598) où il doit avec beaucoup de mandarins participer à l'audience officielle. C'est ce que souhaite Ricci qui prend avec lui Cattaneo "dont il espère plus d'assistance", le Frère Fernandez et un postulant chinois Emmanuel Pereira; les Pères da Rocha et Soerio gardent la résidence de Nanchang. On ne fait aucune visite avant

---

(25) D'après GUZMAN, p. 213, Ricci aurait connu ce mandarin à Shiuchow "à cause d'infirmités dont il souffrait" (ne confond-il pas avec le fils du Séye?).

(26) R, I, p. 281-282. *Wang Tchong-ming,* t. 2. p. 8b-10a. URSIS. p. 33.—GUZMAN, p. 213: le mandarin aurait demandé à Cattaneo d'aller le rejoindre à Nanhiung avce un retard d'une demie journée; mais, ne l'ayant pas attendu au rendez-vous, il partit en avant laissant des instructions pour le Père et celui-ci l'aurait dépassé plus tard sans le savoir.

de partir, faute de temps et aussi par crainte d'être gênés par les mandarins de la ville; on n'a donc point de passeports, mais est-ce nécessaire en compagnie d'un Président de Tribunal! Toutefois, pour garder toute indépendance, on refuse de monter sur ses barques et on loue un bateau jusqu'à Nankin. Le lendemain de la fête de Saint Jean-Baptiste (25 juin), Ricci quitte Nanchang, cette fois-ci pour ne plus y revenir.

En fort peu de temps, on arrive à l'ancienne capitale du Sud où Ricci profite de l'arrêt pour se mettre en bonnes relations avec toute la famille de *Wang Tchong-ming*, ses serviteurs, ses fils et surtout le frère de sa mère, nommé "Ceu", qui favorisera toujours les Pères aussi longtemps qu'il vivra(27). Malheureusement, cette fois encore, les habitants sont effrayés par la reprise des hostilités en Corée avec le Japon; quelques jours auparavant on avait arrêté à Nankin même des espions, ou prétendus espions(28). C'est pourquoi Ricci ne peut trouver de logement à terre et, par les plus rudes chaleurs de l'été, doit se confiner avec ses compagnons sur la petite barque de louage.

Cela ne l'empêche pas de se rendre en chaise chez les divers mandarins ses protecteurs, mais son incognito est percé par les sentinelles, de même qu'à son premier passage; toutefois le général commandant des troupes, "Funcinheu", cette fois encore, ferme les yeux sur les allées et venues, de cet étranger qui fréquente tant de personnages distingués(29). Tel est en effet le prestige de la classe des lettrés en Chine. Dans ce pays où n'existe pas de noblesse privilégiée, bénéficiaire naturelle des charges publiques, les fonctionnaires se recrutent par des examens; même après leur nomination, ils restent soumis à de nombreuses enquêtes

---

(27) RIQUEBOURG, p. 542. — Un fils de Wang Tchong-ming sera plus tard baptisé et prendra le nom de Paul (MADROLLE, *Hainan et la côte continentale voisine*, 1900, p. 55).

(28) R, I, p. 284. BARTOLI, *Giappone* l. 1. c. 32 p. 141-146.— MURDOCH, p. 354-359.

(29) R, I, p. 284-Ricci écrit une lettre aux Pères de Macao, entre la fin de juillet et le début d'août (R, II, p. 472 note 6).

qui leur valent promotions, rétrogradations ou révocations. De là, cette situation unique de la caste des Lettrés qui ne cesse de prospérer et de tenir une place importante dans la direction des affaires, tant par les fonctions qu'ils occupent, qu'à la suite du droit qui leur est reconnu de faire parvenir leurs remontrances au trône par voie d'adresse.

Toutefois, en face de ces disciples de Confucius si solidement unis par le culte du maître, se dresse une autre catégorie de personnages influents, véritable chancre de l'empire chinois ; nous voulons dire, les eunuques. Ricci, bon gré mal gré, va se trouver engagé dans les remous des conflits violents qui s'élèvent à cette époque entre ces deux groupes hostiles. En effet, rien n'a contribué davantage à nuire à la discipline traditionnelle de la Chine en plongeant les souverains dans la débauche que la polygamie de l'empereur attribuant au harem de la cour une puissance dont les souverains trop faibles ne peuvent se libérer. Et nul n'est mieux placé que les eunuques pour aider aux rivalités du palais, profiter de ces intrigues, acquérir puissance et richesse en récompense de l'assistance donnée à une favorite. C'était en vérité, à l'origine, une profession d'autant plus méprisée que la castration, avec service forcé dans le palais impérial, était une des peines prévues par le code criminel. Mais, devenue bientôt toute-puissante, la vie d'eunuque devint un bienfait pour une famille quand celle-ci voyait un des siens arriver par cette voie à la faveur impériale. Bientôt on employa les eunuques comme secrétaires ; ils rédigèrent des édits, en violation de la loi ancienne qui interdisait d'utiliser à cette charge les hommes ayant subi un supplice, parce qu'ils étaient néfastes. Désormais, la corporation fit la loi à la cour, et, de ce fait, dans l'empire. Ce furent eux que l'on chargea des coups d'Etat ; ce fut leur patronage que recherchèrent, contre argent comptant, les candidats aux situations officielles ; ce fut d'eux qu'on obtint, moyennant pots de vin onéreux, les mutations avantageuses. On leur attribua enfin, au mépris des principes, des titres de noblesse. Bien plus, on permit à ceux qui n'avaient pas engendré d'enfants avant la castra-

tion, d'adopter des descendants à qui seraient légués leurs biens et leurs dignités. L'Empereur, par cette mesure, et conformément aux croyances chinoises qui font d'un vieillard sans enfant un être abandonné, un défunt sans postérité, un fantôme errant et affamé, n'avait d'autre but que de leur assurer les soins traditionnels dans leur vieillesse et les offrandes rituelles après leur mort. C'était en fait leur donner toute facilité de se créer des clans dont la puissance irait toujours croîssant[30].

Ce n'est pas d'ailleurs que leur influence n'ait été âprement combattue. Tout le long règne de Wan-li, si vide par ailleurs d'événements vraiment intéressants pour l'histoire, est rempli de ces luttes stérilisantes. A la dix-huitième année de son gouvernement, en 1590, un conflit grave s'engagea entre les censeurs impériaux, plus indépendants, et les ministres du cabinet, plus asservis aux caprices des eunuques; telle fut l'origine d'un grand mouvement de protestation parmi les lettrés les plus fiers qui, précisément dans la région de Nankin, devaient quelques années plus tard (en 1604) commencer à se grouper dans l'école fameuse sous le nom de Tong lin. Au moment où Ricci s'engageait sur la route de Pékin, l'on n'en était encore qu'aux escarmouches préliminaires. Après une période d'intimidation et de corruption des censeurs sous le gouvernement du premier ministre *Tchang Kiu-tchang* 張居正 [31], avait succédé une série d'intrigues où les plus intègres mandarins risquaient de voir leur carrière brutalement interrompue; c'était ce qui était arrivé à *Wang Tchong-ming*, le protecteur actuel de Ricci, et ses espoirs de triompher de ses adversaires devaient bientôt échouer. Pour le moment, on s'observait. Le haut fonctionnaire avait conseillé au Jésuite de donner seulement une des horloges à l'empereur, réservant l'autre pour un eunuque influent de la cour; Ricci préféra offrir

---

(30) Ce sujet est traité en beaucoup de livres, p. ex. GEORGES MASPERO, *La Chine*, p. 58-61. R, I, p. 77-78, 319-320, 331-332.

(31) Mort en 1582 et auteur de commentaires sur les Livres canoniques, fort loué par WIEGER, p. 395. — MAILLA, t. 10, p. 335-340; GOODRICH, p. 238.

cette dernière en cadeau à Wang lui-même. C'était habile, car celui-ci, craignant de s'être trop avancé en prenant la charge de cet étranger, commençait à songer à se défaire de cette trop lourde responsabilité. "Tuncinsu", le chancelier, chargé par office de transmettre à Pékin les requêtes officielles, avait refusé de communiquer même la supplique que Ricci avait fait rédiger par un lettré spécialiste, "pour la somme énorme de huit ducats bien qu'elle tînt sur la moitié à peine d'une feuille de papier" [32]. Wang, influencé par les siens et surtout par son oncle maternel, n'osa point se dédire de sa promesse au missionnaire, qu'il voyait d'ailleurs visité par un assez grand nombre de mandarins attirés par sa renommée et la beauté des cadeaux pour l'empereur. Ricci est désormais à la fois trop remarqué pour passer inaperçu et trop retiré pour ne pas manquer d'être soupçonné. Une situation aussi équivoque risquerait de devenir à la longue fort dangereuse, si, avant la fin du mois d'août, *Wang Tchong-ming* ne se décidait à prendre la route de terre, plus courte pour aller à Pékin, en faisant passer Ricci et ses compagnons sur la barque rapide qui doit conduire ler bagages à la capitale sous la garde de deux serviteurs.

En cette occasion, ce qui paraît avoir été le motif le plus efficace de continuer les bons offices, c'est la grande Mappemonde que le Père voulait offrir à l'empereur; *Wang Tchong-ming* l'avait contemplée à loisir durant la première partie du trajet. Or, parmi les cadeaux dont les mandarins de divers grades comblèrent le Président du tribunal des rites "pour le féliciter de sa nouvelle, ou plutôt ancienne dignité", il se trouvait aussi une Mappemonde, mais sans nom d'auteur. Un jour, le haut fonctionnaire posa la question à Ricci devant un groupe de lettrés: "C'est étrange, lui dit-il; voici qu'en Chine , nous avons aussi connaissance de toutes les parties du monde avec les autres explications que vous m'avez montrées sur votre carte; vous ne seriez donc pas le premier introducteur de cette science parmi nous!" A peine Ricci eut-il jeté les yeux sur la carte qu'il

(32) R, I, p. 284.

la reconnut pour une copie de la sienne, "comme un père son enfant". Information prise, on sut que la nouvelle Mappemonde avait été offerte par le Viceroi de la province, *Tchao K'o-hoai* 趙可懷 ; celui-ci, entrant en charge, avait reçu un exemplaire gravé autrefois à Shiuhing par les bons soins de *Wang Ing-lin* 王應麟 l'ancien adjoint de Nanhiung devenu préfet de Chenkiang 鎮江府長官 , et il l'avait fait graver sur pierre à Soochow 蘇州 avec une préface fort élogieuse(33). *Wang Tchong-ming,* satisfait au delà de ce qu'on pourrait croire en voyant que l'ouvrage de son protégé avait été ainsi remarqué par un personnage aussi considérable que le Viceroi, s'empressa de lui faire savoir que le véritable auteur de la Mappemonde était de passage à Nankin, sur le point de se rendre à Pékin. Sur le champ, *Tchao K'o-hoai* envoya le chef de son escorte avec palanquin et chars pour ramener, coûte que coûte, un étranger si distingué, et, bien que l'on fût à la veille du départ, *Wang Tchong-ming* donna le conseil à Ricci d'accepter cette invitation courtoise; c'était une occasion unique de se ménager des relations avantageuses. Cattaneo s'en alla donc avec la barque par le fleuve, tandis que Ricci, emportant quelques-uns des objets destinés à l'empereur, se laissa conduire chez le Viceroi.

Ce dernier, dont la brillante carrière devait se clore par son meurtre brutal au Houkoang (vers 1604) dans un soulèvement provoqué par les exactions d'un eunuque et par les déportements des membres de la famille impériale, avait jugé, comme ses prédécesseurs, plus politique de déserter la capitale du Sud, trop encombrée de mandarins de toute espèce, pour installer le siège de son gouvernement dans la ville murée de *Kiu-yong* 句容 à une petite journée de Nankin dans la direction Est-Sud-Est(34). La réception qu'il ménagea au Jésuite italien fut on ne peut plus cordiale et se serait prolongée au delà de huit ou dix jours si ce dernier n'avait été pressé de rejoindre ses compagnons sur la barque. Durant tout ce temps, on ne

(33) R, I, p. 286-287. — HUNG, p. 10-12: le titre de cette édition est 山海輿地圖 . — RIQUEBOURG, p. 547.

(34) Sur *Kiu-yong,* on peut lire GAILLARD, p. 210.

cessa de parler mathématiques et choses d'Europe. Ricci lui offrit quelques menus présents et lui montra le prisme triangulaire en verroterie de Venise, mais surtout il exposa le retable du Sauveur dont la peinture, protégée par un verre, était cachée par deux volets. A cette époque, l'art chinois ignorait les couleurs à l'huile et les effets de perspective européenne, et ce fut une espèce de stupeur que produisit cette révélation sur le grand mandarin.

"Quand le Père lui montra l'image du Sauveur, raconte Ricci(35), il était dans sa chambre et il en demeura d'abord comme interdit', en refermant avec ses deux mains les battants du retable et en détournant le visage. Ricci, ne comprenant point pourquoi il ne voulait pas la regarder, crut qu'il en avait horreur. "Seigneur, insista-t-il, c'est le portrait du Seigneur, Souverain du ciel et de la terre". Le Viceroi repartit: "Il n'est point besoin de le dire, car elle montre assez d'elle-même que ce n'est pas l'effigie d'un homme mortel; mais ce lieu n'est point convenable pour y mettre l'image d'un Dieu". Il avait, au plus haut de sa demeure d'où le ciel se voyait librement, un très bel appartement, dans lequel, selon la coutume de certains lettrés, il adorait le Ciel. Cette sorte de chapelle était admirablement construite, décorée de peintures et de ciselures. On y entrait par trois portes, l'une au Midi, les deux autres à l'Est et à l'Ouest, et elle était entourée d'une galerie avec une magnifique balustrade, donnant sur de petits jardins suspendus où il y avait des fleurs et des fruite. Le Viceroi plaça lui-même le portrait du Sauveur sur l'autel avec un brûle-parfums délicatement modelé, puis, s'étant revêtu de ses habits et de ses insignes les plus précieux, il se prosterna quatre fois profondément devant elle en signe de vénération. Cela fait, n'osant point se mettre directement en face de l'image, il se tint debout sur le côté et la considéra avec admiration durant un grand espace de temps, sans parvenir à s'en arracher; et, pendant tout le temps que le Père resta là, les habitants du palais imitèrent l'exemple de leur

---

(35) R, I, p. 288.—Nous utilisons la traduction de RIQUEBOURG, p. 550.

maître, un homme étant chargé d'entretenir le brûle-parfums tout le jour. Le Viceroi fit les honneurs de cette merveille aux personnages les plus importants de l'endroit, spécialement au président des écoles de la province et de l'académie des lettrés, "Cinzucin", qui plus tard aidera beaucoup les Pères à Pékin et deviendra Viceroi du Foukien(36). Quant à Ricci, il passait de longs moments dans cette chapelle pour y réciter son office et recommander son entreprise à Dieu".

Cependant le temps s'écoulait; *Tchao K'o-hoai* aurait voulu garder chez lui le missionnaire pour lui faire construire des globes, des sphères et d'autres objets de mathématiques, mais il finit par se résoudre à le laisser s'éloigner, tout en le pourvoyant d'une bonne somme d'argent qui sera fort utile pour le voyage. C'était un homme for avisé qui voyait bien les difficultés de l'essai vers Pékin et n'avait point d'illusion sur son insuccès probable; il ne ménagea point les conseils très précieux, puis il fit conduire le Père en palanquin jusqu'au fleuve, et de là en barque légère à *Hoainan* 淮安 où se trouvait déjà Cattaneo. Ce trop court séjour de Ricci lui laissera des souvenirs ineffaçables, et, durant les derniers mois de sa vie, il ne cessera de se glorifier d'avoir gardé quelque temps dans son palais le tableau destiné à l'empereur(37).

Après cette amicale réception, qui sert d'heureux intermède aux soucis, les Pères commencent à faire désagréablement connaissance avec l'engeance des eunuques. Ceux-ci ont accaparé le trafic si fructueux du Grand Canal et c'est l'un d'eux qui a loué à Wang Tchong-ming une barque-express, appelée "barque-cheval" à cause de sa vitesse plus grande(38). Les missionnaires, pour être plus libres, avaient pris à leur charge une grande chambre à part de celles occupées par les serviteurs du mandarin et ils avaient déjà versé d'avance au pilote la moitié du prix

(36) R, I, p. 288.

(37) RIQUEBOURG, p. 553: à Pékin, donc vers 1599.

(38) R, I, p. 292: le chargement en était de "gianmui" (?). — RIQUEBOURG, p. 279.

convenu (16 ducats), quand l'eunuque propriétaire voulut exiger la somme entière, sans tenir compte du premier versement. Il était sur le point de faire débarquer sur la rive Cattaneo avec ses bagages lorsque, fort heureusement, Ricci revint et, profitant de ses bonnes relations avec le Viceroi, fit comprendre par intermédiaires à l'eunuque combien sa conduite était déplacée; prenant même prétexte de ce manque de courtoisie, il refusa de lui offrir un présent et d'aller lui rendre visite de telle sorte que, durant tout le trajet, les Pères n'eurent aucun rapport avec lui. L'eunuque ne sut même pas qu'ils étaient des étrangers, car il les prit simplement pour des gens de la maison de *Wang Tchong-ming*, bien connu de lui.

L'été était torride, le chemin fort long, la réclusion absolue, et le séjour de Nankin avait été très éprouvant, si bien que tous tombèrent malades l'un après l'autre, mais Dieu les aida si bien qu'ils finirent par en guérir. Les circonstances étaient, on l'avouera, peu favorables pour que l'on se livrât à des études approfondies de géographie et la description que nous a laissée Ricci de ce trajet a été complétée par la suite(39). D'ailleurs, le Canal Impérial est moins extraordinaire qu'il ne paraît au premier abord, car ce n'est point, comme les canaux modernes, une tranchée de versant à versant, s'élevant par degrés successifs, pour redescendre de la même manière, mais seulement une série de lits fluviaux abandonnés, de lacs, de marécages réunis les uns aux autres par des biefs de peu d'importance avec des écluses d'un type très spécial. Presque partout, il a donc gardé l'aspect d'une rivière au lit tortueux et de largeur fort inégale. Avant d'arriver au Chantong, on traversait alors le Fleuve Jaune, "lequel on croit par conjecture très vraisemblable être celui même, ou un autre non guère éloigné duquel le Gange prend sa source"(40) !

Comme les Pères, immobilisés d'ailleurs par leurs indispositions, se gardent bien de se montrer au dehors et

---

(39) R, I, 289-290.

(40) RIQUEBOURG, p. 553: sur cette géographie si fantaisiste, il y aurait beaucoup à dire (*Goes*, p. 35 et suiv).

d'exercer le moindre acte qui puisse être interprété comme de l'espionnage, ils passent partout sans encombre, même à Tientsin où le Viceroi du Tcheli a concentré une escadre considérable contre le Japon. Tout le long du chemin, ils prennent la hauteur du soleil pour déterminer les latitudes des villes(41) et mesurent les distances parcourues sur la rivière(42).

Enfin, ils débarquent au port de Pékin *Tungchow* 通州 le 7 Septembre 1598, veille de la Nativité de la Sainte Vierge: là encore, ils s'abstiennent de se faire trop remarquer. Leur protecteur Wang Tchong ming étant déjà parvenu à la capitale par voie de terre, ils vont immédiatement lui rendre visite et acceptent son hospitalité à l'intérieur des murs, mais les deux Frères restent dans une maison du faubourg appartenant au mandarin. Celui-ci avait entendu dire par la rumeur publique qu'il serait promu à la charge de Président du tribunal des rites à Pékin même, ce qui aurait été un avancement fort honorable pour lui et fort avantageux pour les Pères. Cependant, les jours s'écoulaient et la nomination officielle n'était pas promulguée; il se décida donc à parler à un eunuque qui avait promis de s'entremettre pour les étrangers et il prit jour avec lui dans sa maison en dehors de la ville pour inspecter les présents. La réception de l'eunuque est apparemment des plus correctes: il se met à genoux devant Ricci, comme on a coutume pour celui que l'on désire vivement rencontrer, puis l'on apprête pour le repas les vivres qu'il a fait apporter, et, après la collation, il examine les objets; tout lui paraît magnifique, l'horloge avec sa niche dorée et ciselée, le portrait du Sauveur, un clavecin "tel qu'on n'en jamais vu en Chine"(43), deux prismes triangulaires de Venise, et même

---

(41) Yangchow 32° 1/2, Hoainan 34° environ, Suchow 34° 1/2 largement, Tsining 35° 2/3, Lintsing 37° 2/3, Tientsin 39° 1/2, Pékin 40° largement (plus tard, un peu moins).

(42) De Canton à Nanhiung 1170 lis, à Nanchang 1120, à Nankin 1440, à Pékin 3335, en tout 7065 lis "ou, en comptant un mille pour 5 lis, 1413 milles romanis".

(43) Gravicembalo, "des régales" (RIQUEBOURG, p. 573)

le tableau de la Vierge qui, ayant été brisé en trois durant le transport du canal à la ville, a été réparé vaille que vaille et n'en semble que plus vénérable aux visiteurs. L'eunuque félicite chaudement les Pères, mais, voyant qu'on ne lui dit rien de la recette alchimique pour changer le cinabre en argent, il commence à laisser entendre que le moment n'est guère bien choisi pour introduire les missionnaires dans la capitale: tant que les Japonais menaceraient l'empire, les Chinois, ne sachant guère distinguer entre étrangers, n'en admettront aucun chez eux!

Wang Tchong-ming, averti par ces discours et les conseils de ces amis, découragé d'ailleurs par le retard de la nomination officielle pour le poste de Pékin, juge la partie perdue et veut renvoyer tout de suite les Pères à Nankin, car, d'après la coutume, il doit s'en aller au jour fixé[44]. Ricci ne se laisse pas si vite abattre et veut encore tout essayer pour s'accrocher à la capitale. Il ne rencontre qu'échecs: ayant loué une maison, il a besoin d'argent, mais ne peut pas utiliser une traite que le P. Diaz à Macao a tirée sur un marchand de Pékin, on ne trouve personne de ce nom, elle est fausse; une autre traite tirée autrefois sur Nankin est aussi prouvée contrefaite (quoique par la suite on pourra se faire rembourser l'argent de l'une et de l'autre). Les amis de Ricci, devenus mandarins à Pékin, refusent de recevoir sa visite, et ceux pour qui il a des lettres de recommandation de *Wang Tchong-ming* se dérobent à toute entrevue.

"Tous craignent le Roi, écrit le Père; celui-ci est très cruel et fait tuer ou bâtonner ses eunuques pour un rien. Il ne s'occupe des affaires extérieures que dans le cas où elles lui donnent l'occasion de soutirer de l'argent, et les mandarins de Pékin en agissent de même, demandant de l'argent à ceux qui viennent à la capitale et leur extorquant le fruit de leurs rapines dans les provinces: si bien que cette cité paraît une vraie Babylone de confusion, pleine de toute espèce de péchés, sans qu'on puisse y découvrir en personne ni justice ni piété ni désir de se sauver".

---

(44) *Wang Tchong-ming*, t. 2, p. 9b-10a.

Grâce à Dieu, ce jugement si sévère, qui s'explique par la déception de voir se dissiper en fumée un rêve longuement caressé, ne sera pas toujours vrai, mais il suffit à expliquer pourquoi le Père, jugeant que l'heure n'est pas encore venue de commencer à y prêcher l'Evangile, prend la résolution de retourner à Nankin avant qu'il ne lui arrive quelque disgrâce compromettant irrémédiablement toute son œuvre, et il loue à très bon marché une barque pour le voyage vers le Sud.

De cette excursion vers Pékin, les résultats ne sont pas entièrement à dédaigner(45) ; sans parler du surcroît d'intelligence que les Pères acquièrent de la véritable administration de la Chine, ils font de notables découvertes géographiques sur la position de Pékin en latitude et sur l'identité de la Chine avec le Cathay de Marco Polo, grâce aux informations de Persans venus en pseudo-ambassade et de deux Turcs qui sont arrivés d'Arabie depuis 40 ans avec un lion vivant pour l'empereur(46).

Ce qui est le plus notable, c'est que durant les loisirs du voyage d'aller et retour, ils mettent la dernière main à un ouvrage qui servira de base aux études sinologiques des Européens. "Comme ils avaient avec eux le F. Bastien Fernandez qui savait très bien la langue chinoise, ils dressèrent une table de mots chinois, et ils codifièrent les particularités de cette langue, diminuant de moitié la difficulté la son étude. En effet, ils remarquèrent que, la langue étant composée de mots ou caractères monosyllabiques, il était très nécessaire de prendre garde à prononcer l'accent et l'aspiration (quand il y en a) de chaque caractère: c'est par cette prononciation que l'on distingue et comprend beaucoup de caractères et de mots qui, sans cela, paraîtraient les mêmes, et c'est aussi la raison pour laquelle cette langue est la plus difficile à apprendre (L'un d'entre nous, voulant dire que certains gros navires [*tch'oân* 船] sont aussi grands

(45) R, II, p. 244, 247.-*Goes*, p. 39.

(46) Dans la *Revue des arts asiatiques*, t. 8, p. 194, planche LXII C, est reproduit un tableau qui semble les représenter: "le lion a une pose un peu héraldique, les personnages sont d'un type turc ou central asiatique, vêtus de longs manteaux communs chez les porteurs de tribut du Turkestan".

que des tours, on comprit qu'il parlait de briques [*tchoan* 甎] et l'on se demanda quels fours seraient assez vastes pour les cuire!). Ils distinguèrent donc soigneusement les mots aspirés et ils notèrent cinq modes différents d'accent: le P. Cattaneo, sachant la musique, était particulièrement habile à observer et à distinguer ces nuances. De cette manière ils fixèrent cinq variétés d'accent et une sorte d'aspiration qui seraient employés par tous pour rendre les sons des caractères par nos lettres, et aussi ils établirent la manière uniforme dont tous devaient écrire ces sons pour qu'il y ait uniformité dans la pratique. Ricci donna l'ordre qu'à l'avenir tous observent ces règles et que personne n'écrive plus comme bon lui semblait, ce qui avait été une cause de grande confusion dans le passé: ainsi l'on pouvait communiquer à tous ce vocabulaire et d'autres vocabulaires qui furent faits dans la suite, en étant compris de tous, et de même l'on put se servir des écrits et des notes des autres avec beaucoup d'utilité et de fruit pour les nôtres. A cette occasion, Ricci mit aussi la dernière main à sa traduction et à son commentaire des Quatre livres qui furent d'une aide inappréciable pour les débutants"[(47)]. Il semble, en outre, qu'à partir de ce moment les nouveaux venus, au lieu d'apprendre simultanément les langues écrite et parlée, durent commencer par la langue parlée avant d'étudier l'écrite[(48)].

Les amis de la Chine moderne savent combien ce problème de la transcription des caractères en lettres de l'alphabet latin hante le cerveau des sinologues de toutes nations et ils ne peuvent manquer d'être reconnaissants au P. Ricci et à ses compagnons pour cette ébauche encore incomplète, le fruit le plus solide de ce premier essai vers Pékin.

---

(47) R, I, p. 399-400. — RIQUEBOURG, p. 578. — HAY, p. 928, 932: une bonne partie du "Calepin latin" avait été déjà traduite, peut-être *Ambrosii CALEPINI *Dictionarium*, Venise, 1590. Le *Si jou eul mou tse* 西儒耳目資 du P. Trigault (PFISTER, p. 117, n° 2) doit en être un développement.

(48) B., l. 2 c. 80 p. 478. Ce fut la méthode employée par le P. Longobardo à Shiuchow en 1598: HAY, p. 913-316.

CHAPITRE CINQUIÈME

Le repli sur la Chine du centre

Depuis que, par une décision hardie, le Père Ricci avait inauguré l'apostolat intellectuel à l'écart des manifestations religieuses du bouddhisme, il avait pu rencontrer partout, le long des routes fluviales ou terrestres, des noyaux de lettrés qui étaient prêts à lui offrir ses premiers points d'insertion doctrinale, et, par la seule contagion des idées, en même temps que grâce aux remplacements incessants des fonctionnaires, il pouvait déjà se compter des amis, presque des partisans, dans dix provinces sur les quinze de la Chine classique, sans parler des sympathisants ou des timides peu pressés de se déclarer(1). Toutefois, dans sa hâte de frapper à la tête de l'empire, il avait brûlé les étapes et négligé d'exploiter bien des possibilités de pénétration spirituelle. Maintenant, il a appris, par expérience, qu'il serait prématuré de vouloir forcer la volonté de l'empereur; il se replie donc vers les centres d'où il sent et d'où il sait que l'humanisme chrétien pourra prendre son élan: *K'iu T'ai-sou* n'a jamais cessé de le réclamer avec instances près de Soochow, et tout semble promettre qu'il pourra y fonder une nouvelle station.

Pour le retour de Pékin, "la pauvreté du patron de la barque rendit la commodité du vaisseau incommode"(2); on avait déboursé peu d'argent, c'était vrai, mais plusieurs matelots et du matériel nécessaires faisaient défaut, si bien qu'après un mois de voyage on n'avait pas dépassé *Lintsing* 臨淸 le grand marché du Chantong, et, comme le départ de la capitale s'était effectué très tard en saison, le 5 novembre(3), la glace vint interrompre la circulation et forcer à

(1) HAY, p. 928.
(2) RIQUEBOURG, p. 576-577.
(3) URSIS, p. 35.

l'hivernage. Plutôt que de perdre là quatre ou cinq mois précieux et afin d'éviter d'autres dangers(4), Ricci résolut de laisser Cattaneo à la garde des bagages et de prendre la route de terre avec deux serviteurs par Suchow et Yangchow: la chevauchée fut pénible avec de grands froids qui lui causèrent, par deux fois, une dysenterie si terrible que "ce fut miracle de Notre-Seigneur s'il en réchappa", n'ayant parfois d'autre remède que de descendre de monture pour se jeter dans la plaine couverte de neige. De l'autre côté du Yangtzekiang, la température moins rigoureuse permettait encore d'emprunter la voie fluviale à partir de *Chenkiang* 鎮江, mais la section du canal y était trop étroite pour les barques nombreuses, et Ricci, renonçant à ce mode de locomotion trop lent, se fit transporter sur une brouette, installé tant bien que mal sur une banquette de côté(5). Ce fut absolument épuisé qu'il arriva dans la ville de *Soochow; K'iu T'ai-sou* ne s'y trouvait pas, mais dans une cité voisine, à *Tanyang* 丹陽. On ne saurait imaginer accueil plus empreint de cordialité; pendant près d'un mois, le lettré, fort mal logé dans une pagode, se prodigua pour le missionnaire comme un fils envers son propre père; se dépouillant de son lit en sa faveur, il coucha sur la pavé, et fit de grosses dépenses pour son traitement. Un trait en dira long sur sa surprenante délicatesse de sentiments; comme Ricci, pour le dédommager de ses peines, lui avait donné un de ces prismes triangulaires qu'il convoitait depuis longtemps, il le fit enchâsser dans un étui d'argent avec deux chaînettes d'or aux deux boutons des extrémités. A cette occasion il composa une pièce élégante de vers où il comparait cette "pierre précieuse" à un fragment de la substance quasi-divine "dont les cieux eux-mêmes sont composés", mais quand, après quelque temps, on vint lui en offrir cinq cents écus d'or, il refusa de la vendre aussi longtemps que le Père n'aurait pas présenté ses cadeaux à l'empereur, de peur que, l'acheteur l'ayant offert le premier au souverain, sa valeur en fût dépréciée; deux ans plus tard seulement il

(4) R, II, p. 244; I, p. 301 et suiv.

(5) R, I, p. 301 et suiv.

consentira à le céder à d'autres et, avec le prix qu'il en retirera, il remboursera beaucoup de ses dettes[6].

Dans ce milieu hospitalier et auprès de véritables amis, le Père ne craint pas de discuter librement ses projets. Vraiment, *Soochow*, "la belle", est un endroit rêvé pour fonder une résidence: "En haut il y a le ciel, dit le proverbe chinois pour donner une idée de ce paradis sur terre, en bas il y a Soochow et Hangchow". Et c'est vrai, car elle s'élève au centre d'une des contrées les plus étonnamment fertiles, une des "régions-clefs" de l'économie chinoise[7]. A elle seule, la région dont elle est la reine "donne à l'empereur en argent, or, soie, riz,.., 120.000.000 ducats, autant que certaine province toute entière"[8]. C'est la "grande et noble" Suju que décrivait avec admiration Marco Polo; sans doute, la ville n'a plus comme autrefois "soixante milles de circuit", et on aurait peine à retrouver les "six mille ponts de pierre, assez hauts pour laisser passer les galères", mais les habitants continuent à se presser dans son enceinte et les barques ne cessent de circuler en cette "Venise chinoise".

De son indépendance politique d'autrefois, elle a gardé une humeur plus progressive et plus ouverte aux influences humanistes. Suivant le dicton, "tout ce qui est beau vient de Soochow: tableaux, sculptures, tamtams, soieries et habitants". Et encore, "pour être heureux, il faut naître à Soochow, vivre à Canton et mourir à Hangchow", car les Chinois les plus beaux sont ceux de Soochow, la vie la plus aisée est celle de Canton et les meilleurs cercueils sont ceux de Hangchow! Par-dessus tout, la population de cette région se distingue par l'intelligence et la sûreté de son goût;

---

(6) R, II, p. 304.

(7) CHI CH'AO-TING, *Key economic areas in Chinese history*, 1936, p. 113. — Sur Soochow, on peut lire le guide de DU BOSE, *Beautiful Soo*, 1911 et une description du P. GAUTIER dans la revue des *Etudes*, 1898, t. 76, p. 812-820. Elle était aussi à cette époque le centre des divertissements (YAO HSIN-NUNG, *The rise and fall of the K'un Chü*, 崑 曲, T'ien Hsia Monthly, t. 2, 1936, p. 71, Hollywood; p. 73, Paris de la Chine).

(8) PANTOJA, p. 61.

les études y sont dans le plus grand honneur et les livres qui y sont imprimés sont fameux à travers tout l'empire. *Ting Wen-kiang* 丁文江, qui aimait à chiffrer les valeurs spirituelles, a calculé que, depuis la seconde moitié du XVIe siècle, c'est le centre "aristogénique" (c'est-à-dire producteur d'hommes de talent et de génie) le plus important de la Chine; sur les 6200 académiciens ou *Hanlin* 林 qui ont été promus sous la dynastie Tsing, le Kiangsou en a compté à lui seul près du sixième (exactement 1012, dont 183 parmi les cinq premiers des listes), et 283 sont sortis de la seule préfecture de Soochow (180 de la sous-préfecture ellemême) (9). Les historiens de l'art gardent encore le souvenir d'une exposition d'objets anciens qui eut lieu en avril 1570, sous la direction des quatre principales familles de la province; il s'y trouvait un bronze des Tcheou dit brûle-parfums de Wên Wang, un ancient luth en jade blanc, une cassolette Kuan des Song et, par dessus tout, les "Instructions" de *Kou K'ai-tche* qui font aujourd'hui l'orgueil du British Museum: "Trois fois heureux suis-je, s'écriait un lettré à cette époque, d'avoir vu en une seule journée tant de si rares et si merveilleux objets" (10) !

Parmi ces docteurs si raffinés, *K'iu T'ai-sou,* comme à Nanchang, n'avait pas manqué de vanter les mérites de son maître, "le lettré du grand Occident", et une de ses lettres (19 mai 1596) nous montre combien celui-ci y était dé-

---

(9) BIOT, *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine...*, 1847, p. 459, donne le nombre de licenciés en 1582: 135 Nankin, 115 Pékin, 95 Tchekiang et Foukien, 90 Houkoang, 85 Kiangsi, 80 Honan, 75 Chantong et Koangtong, 70 Setchoan, 65 Chensi et Chansi, 55 Koangsi, 45 Yunnan, 25 Koeichow.

(10) Sir PERCIVAL DAVID, *The Chinese Exhibition, Revue des arts asiatiques,* t. 9, décembre 1935, p. 169. — Sur l'appréciation du P. Ricci concernant la peinture et la sculpture chinoises on peut se reporter à *Art,* p. 199-200 et R, I, p. 16. — Le célèbre peintre, calligraphe et critique, *Tong K'i-tch'ang* 董其昌 de Hoating (1555-1636) peut être considéré comme le représentant le plus caractéristique de cette époque (HIRTH, *Scraps from a Collector's Note Book,* 1905, p. 11-12; GOODRICH, p. 255); il a connu l'art européen, importé par Ricci (WALEY, *Ricci and Ch'i-ch'ang,* Bulletin of the School of Oriental Studies, t. 2, 1922, p. 342-343).

siré(11). Nulle part peut-être plus que dans ces riantes contrées, ne se révèle comme moins fondé le préjugé de "l'Asie immobile". Sans doute, ces familles distinguées des régions de l'embouchure du Yangtzekiang ne connaissaient pas les agitations de l'Europe du XIXe siècle, avec son extension économique et ses révolutions sociales; mais elles ne ressemblaient aucunement à ce continent endormi, peuplé d'apathiques, que certains écrivains européens ont décrit. Tout au contraire, il ne serait point difficile, et précisément à l'époque de l'arrivée de Ricci, d'y déceler des oscillations intellectuelles très amples; au point de vue philosophique, l'immobilité et la stagnation de la Chine sont des légendes. Mais il est vrai que le progrès y a été contrecarré par beaucoup de causes, dont les moindres ne furent pas, à la fin de la dynastie des *Ming*, les troubles causés par les intrigues des eunuques et les incursions des mandchous. En tout cas, le Père Ricci, entièrement donné à sa besogne de pénétration dans la civilisation chinoise, ne crut pas trouver d'endroit plus propice que Soochow pour y continuer cette étude préalable et prolongée, à la suite de laquelle il espérait entamer profondément le monde d'Extrême-Orient par l'apport de l'humanisme d'Occident. *K'iu T'ai-sou*, ses proches et ses amis, s'unirent pour détourner le missionnaire d'aller s'installer à Nankin, si proche pourtant, mais si méfiante, "où les grands mandarins sont si nombreux qu'il suffit d'en mécontenter un seul pour courir le risque d'être chassé." On décida donc que Ricci ne se rendrait à la capitale du Sud que pour y obtenir des lettres de recommandation de *Wang Tchong-ming* et de quelques autres amis à l'adresse des magistrats de Soochow; l'on refuserait toute offre de séjour, même si quelque haut personnage procurait une maison.

On était tout proche du nouvel an chinois (27 janvier 1599), "saison fort incommode pour avancer les affaires, chacun étant alors occupé à visiter les amis, envoyer et renvoyer des présents, et dresser des festins". Le Père, avec *K'iu T'ai-sou*, préféra donc gagner d'abord par eau Chen-

(11) HAY, p. 918-920.

kiang où les attendait la fidèle amitié de *Wang Ing-lin* 王應麟, le préfet de la cité; ce fut là qu'on passa les fêtes, avec grand concours de personnages cultivés. Puis, quand les festivités furent un peu apaisées, le préfet *Wang* mit à la disposition des voyageurs une de ses barques mandarinales; Ricci l'accepta, comme gage de sécurité, et le 6 février 1600, il pénétra dans la cité de Nankin, par une porte voisine du canal, à pied et en plein jour([12]).

Quel n'est point son étonnement de reconnaître alors ce qu'il avait vu dans le songe mystérieux du lac P'oyang([13]) ! Dans l'énorme ville, tout est maintenant à la jubilation, parce que le cauchemar de l'invasion japonaise est définitivement écarté depuis la mort du roi du Japon (15 septembre 1598) et l'abandon de la Corée; la rumeur publique, enflant démesurément les épisodes de la campagne, exalte la vaillance des braves de l'armée chinoise et les autorités se réjouissent d'être enfin délivrées des appels d'argent incessants auxquels les ont contraintes les levées de troupes en masse.

Ricci qui ne connaît bien que la Rome d'avant Sixte-Quint, à la population fort réduite de quelques dizaines de milliers d'habitants et aux ruelles tortueuses, bordées souvent de sordides masures, a été ébloui par cette cité dont il avait étudié par avance une Description chinoise sans

---

(12) R, I, p. 286, 304. — Pour le plan de Nankin à cette époque, on peut se reporter à ceux qui ont été reproduits et analysés par GAILLARD, p. 234, 236; probablement Ricci est entré par la porte *Che-tch'eng men* 石城門 (actuellement Hansi men), en tout cas différente de celle par laquelle il était entré aux deux voyages précédents, en venant du Sud. — Pour la description de Nankin par Ricci, nous combinons divers passages: R. I, p. 252-253; II, p. 168-170, 179-180, 197-198. — Nous avons déjà parlé du séjour de Ricci à Nankin dans *Humanisme*, p. 314-322. Sur l'ancien Nankin d'avant les T'ai-p'ing, on trouvera des renseignements de Jésuites missionnaires le 7 juin 1768 dans le *T'ong Pao*, t. 18, p. 351-354, 362-363. — GAILLARD, p. 188, signale un plan de Nankin "très singulier" où paraît se traduire une influence occidentale.

(13) R, I, p. 257 — cf. plus haut p. 224-225.

trop oser y croire(14). Il est certain que le Nankin des Ming était une ville puissante, qui soutiendrait la comparaison avec les plus grandes capitales européennes du XIXme siècle: *Hong-ou*, le fondateur de la dynastie, en avait fait une merveille qui surpassait tout ce que l'on pouvait voir en Orient.

"Quartier-général des armées conquérantes, place de guerre formidable, capitale d'un jeune empire plein de promesses, résidence et cour d'un souverain à l'apogée du succès, âme et cerveau d'un robuste organisme, centre industriel et administratif, emporium et métropole, dépôt d'immenses approvisionnements, vaste chantier de travaux gigantesques, de bâtisses somptueuses, marché prospère de trafiquants enrichis, rendez-vous de savants, de lettrés, d'artisans indigènes ou étrangers, confluent d'une énorme population civile et militaire incessamment accrue: Nankin voyait tout contribuer, en la resplendissante fin du XIVme siècle, à faire de lui une prodigieuse merveille de richesse, d'activité et de puissance"(15).

Le transfert de la capitale à Pékin au début du XVe siécle avait porté un rude coup à son prestige politique, mais sans diminuer beaucoup son importance dans la civilisation chinoise. Ses trois enceintes, s'englobant mutuellement, en imposaient à l'imagination des visiteurs.

"La première, dit Ricci(16), a 4 à 5 milles de tour; elle enferme le palais du Roi [*Kongtch'eng* 宮城] qui est encore entouré de plus de trois murs et construit à la manière d'une forteresse, avec des murs élevés et des fossés remplis d'eau à l'intérieur. La seconde enceinte, de 12 milles de tour, englobe le palais et la majeure partie de la ville et elle est percée de douze entrées dont chacune est divisée en quatre portes, celles-ci sont distantes d'un jet

(14) R, II, p. 197. — La description de Nankin avait été envoyée en Europe par Ricci dès 1592: R, II, p. 11. — PANTOJA, p. 60, lui donne 30° de latitude.

(15) GAILLARD, p. 186-187.

(16) R, I, p. 252-253. — Durant un certain temps, Ricci identifia Nankin avec le Cathay (R, II, p. 347; *Goes*, p. 38-39). PANTOJA, p. 83, les canons sont plutôt des obusiers aussi longs que larges et les fortifications valent plus par leur hauteur que par leur artillerie.

de pierre l'une de l'autre, fermées par des battants avec revêtement de fer et munies de beaucoup d'artillerie. La troisième enceinte, qui n'est pas continue, a été construite aux endroits les moins bien protégés, là ou il n'y a pas de défenses naturelles, collines ou rivières: on lui attribue 40 milles de tour [38 kilomètres]. Il est vrai que l'intérieur de cette immense enceinte n'est pas entièrement habité mais partout, même dans le palais royal, ou trouve des champs, des collines, des étangs, des bois, des jardins, des bosquets et des cultures maraîchères fort étendues.

Elle est gardée continuellement par plus de 40.000 soldats avec leurs officiers, et étant située à 32°¼ de latitude, elle se trouve au milieu du royaume dont elle est la clé et le cœur. Au Nord et à l'Est, coule le Yangtzekiang qui fait la fortune et la beauté de la ville, car les murs sont tous entourés d'eau, et des canaux innombrables, creusés par les premiers fondateurs, sillonnent le terrain en tous sens, donnant accès facie aux marchandises et aux vivres."

A cette situation géographique si avantageuse correspond une prépondérance extraordinaire: "Les Chinois, continue Ricci, pensent que c'est la plus grande et la plus belle cité du monde entier, et en vérité elle le cède à peu d'entre elles, parce qu'elle est remplie de grands et de nombreux édifices publics ou privés, avec beaucoup de temples, de tours et d'innombrables ponts, et elle est encore très renommée pour la fertilité de sa campagne, le climat favorable, la noblesse du génie, la civilité des manières, l'élégance de la langue, et finalement pour la multitude d'habitants... Aussi non seulement en Chine, mais encore dans tous ces royaumes d'Orient, elle tient le premier rang."

Ricci ne s'attarde pas à analyser les mérites comparés de l'architecture chinoise[17] dont il rencontre à chaque pas les plus rares specimens, comme la fameuse tour de porce-

(17) PANTOJA, p. 61-62, reproche surtout à cette architecture la monotonie: celui qui a vu une ville les a vues toutes, mais les jardins ne sont pas "à mépriser". L'appréciation de Ricci se trouve R, I, p. 14-15, 180. BOERSCHMANN, *Chinesische Architektur*, en deux tomes, 1925.

laine[18] ; ce qui l'attire avant tout ce sont les âmes, et en particulier celles des lettrés auxquels par choix délibéré il s'est apparenté. Or nulle part ailleurs ne se révèle mieux le trait fondamental de la civilisation chinoise:

"Avec le transfert de siège du gouvernement à Pékin[19], fait-il remarquer, la ville de Nankin a perdu peu de chose de sa dignité, car elle garde tous ses magistrats et ses privilèges: seulement, tout cela est plus honorifique que réel. A la place du Roi, il y a un "Coucou" (Kouokong? 國公) héréditaire, qui est en même temps comme le Viceroi de la province de Nankin; un Conseil royal et la plupart des autres tribunaux suprêmes s'y trouvent comme à Pékin. Dans cette ville où, comme dans toute la Chine, les édifices sont tous très bas, l'on ne rencontre pas ces arcs décoratifs en pierre [ainsi qu'on en voit tant à Nanchang], parce qu'ici les mandarins se font plus humbles qu'ailleurs, et très peu sortent en chaise découverte, avec leurs insignes et leurs "uppos" (serviteurs)".

Ces quelques mots soulignent exactement la situation très particulière de Nankin dans l'organisation de l'empire, et nous y insisterons quelque peu. D'une manière générale, si nous en croyons le Père du Halde résumant les informations des missionnaires[20], "le gouvernement politique de la Chine roule tout entier sur les devoirs des pères à l'égard de leurs enfants, et des enfants envers leurs pères. L'Empereur est appelé le père de tout l'Empire, le Viceroi est le père de la Province qui lui est soumise, le Mandarin est de même le père de la Ville qu'il gouverne. C'est sur ce principe général qui est très simple, qu'est fondé ce grand respect et cette prompte obéissance que les Chinois rendent aux Officiers qui aident l'Empereur à

---

(18) BOERSCHMANN, *Chinesische Pagoden*, 1931: au frontispice, reproduction de la pagode avec sa description aux pages 237-255. — BOWEN, *The Porcelain Tower* (China Journal of Science and Arts, t. 5, 1926, p. 77-81).

(19) Ce départ eut lieu en 1420. — R, I, p. 41. — GAILLARD, p. 193-196.

(20) DU HALDE, t. 2, p. 22.

soutenir le poids du gouvernement......Dès les premiers temps de la monarchie, les Mandarins ont été partagés en neuf ordres différents: la subordination de ces ordres est si grande et si parfaite que rien ne peut se comparer au respect et à la soumission que les Mandarins d'un ordre inférieur ont pour ceux qui sont d'un ordre supérieur".

K'iu T'ai-sou qui n'est qu'un simple bachelier, *Wang Ing-lin* le Préfet de Chenkiang et même *Siu Ko-hoai* le Viceroi de la province qui s'est installé à Kiuyong pour fuir le voisinage des autorités suprêmes, sont de petites gens en comparaison des hauts mandarins de Nankin. En ceux-ci s'incarne vraiment l'idéal des lettrés confucianistes d'après lequel tout homme a le droit de participer à la direction de l'état dans la mesure où il a compris les rites infiniment complexes qui doivent régir l'existence privée aussi bien que la vie publique: ils placent le principe du pouvoir non pas dans une volonté solitaire qui sera d'autant plus forte qu'elle sera plus indiscutée, mais dans une intelligence universelle que constituent et que développent tous les esprits qui pensent. Ainsi, théoriquement, le gouvernement doit appartenir aux plus sages, l'empereur n'a que le droit de contrôle qui assure l'application régulière de ce principe; la véritable tâche du Fils du Ciel n'est pas de gouverner lui-même, mais de choisir les hommes qui gouverneront, et ce qui sert à recruter les fonctionnaires, c'est le système des examens.[21]

A Nankin, qui n'est pas la métropole réelle de l'empire, mais reste, par un phénomène inconcevable, une seconde capitale munie de son appareil administratif presque au complet, l'influence de l'Empereur, et surtout de ses agents occultes, les eunuques, est encore plus faible qu'à Pékin, et il n'émerge plus, à côté d'une aristocratie purement honorifique, qu'un groupe infime de hauts magistrats sous lesquels s'agite une foule innombrable de fonctionnaires

---

(21) Ces expressions sont empruntées à la préface classique de CHAVANNES pour les *Mémoires de Sematsʼien*, t. 1, p. XCII-XCIII.

(22) HOANG, p. 16-18.

de tout rang et de tout plumage, tout ce monde étant également condamné à une inaction presque absolue puisque toutes les affaires importantes dépendent de Pékin. Dans la cité l'autorité suprême revient non pas au Conseil royal qui ne s'appuie que sur une ombre de souverain fort lointain, mais aux six grands tribunaux ou Cours souveraines, dont le pouvoir s'étend théoriquement sur tout l'empire.

Un résumé exact de leurs attributions ne sera pas ici hors de mise, pour comprendre la suite[22]. De tout temps il y a eu en chacun d'eux un président, qui est d'ordinaire Mandarin du premier ordre et deux Assesseurs qui sont du second ordre, sans compter les Tribunaux subalternes, au nombre de quarante-quatre, qui ont chacun un Président et au moins douze Conseillers.

1°.—Le Tribunal suprême des offices civils, *Li-pou* 吏部, est chargé de désigner les Mandarins civils, de les promouvoir, de les changer, de les destituer, de les renvoyer à leur famille, de les censurer et de les dégrader.

2°.—Le Tribunal suprême des finances, *Hou-pou* 戶部, est chargé des impôts et des taxes, du commerce du sel, du transport du riz du tribut à Pékin, du recensement de la population, ...

3°.—Le Tribunal suprême des rites, *Li-pou* 禮部, est chargé du Culte religieux, des cérémonies, des examens littéraires, de l'observance du deuil...

4°.—Le Tribunal suprême de la guerre, *Ping-pou* 兵部, est chargé de désigner les Mandarins militaires, des stations de messagers publics, ...

5°.—Le Tribunal de la justice criminelle, *Hing-pou* 刑部, est chargé d'examiner les causes criminelles et de déterminer les peines proportionnées.

6°.—Le Tribunal suprême des Travaux publics, *Kong-pou* 工部, est chargé de la construction et de la réparation des édifices publics, des fortifications, des tombeaux des Empereurs, du curage des rivières ......

De ces Cours suprêmes, celle qui présente le plus grand intérêt pour Ricci, c'est la troisième ou le Tribunal des

rites qui tient sous sa dépendance le tribunal des étrangers et le tribunal de l'astronomie. Or, par une bonne fortune qu'on peut bien appeler providentielle, le Président de cette Cour est maintenant *Wang Tchong-ming*(23); dans toute la ville, on parle du voyage de ce dernier avec Ricci pour offrir des dons précieux à l'empereur, et l'on n'attribue l'insuccès de la démarche qu'à la guerre contre les Japonais.

Beaucoup de personnes voudraient voir ces objets, surtout les horloges "dout le timbre sonnait de lui-même". Quant aux tableaux et à l'épinette, "on en a publié merveilles, non seulement au-dessus de la vérité, mais encore du tout sans mesure."

Les deux voyageurs prennent logement dans la pagode de *Tcheng-ngan se*承恩寺, au centre de la vieille cité, à quelques pas au Sud-Est du pont *Nai k'iao* 內橋 (24). Sans tarder, les amis de *K'iu T'ai-sou* y affluent, et celui-ci, comme d'habitude, ne cesse de parler à qui veut l'entendre de Ricci et de ce qu'il apporte: "Avec ses sciences, dit-il, il a ouvert les yeux à tous les lettrés de la Chine, et, pour ce motif, partout ils veulent le garder chez eux." Après quelques jours, on se présente chez Wang Tchong-ming, dont l'accueil est charmant, presque gênant même, car il engage le Père à acheter une maison près de lui et il met immédiatement deux de ses gens en campagne pour en trouver une tout de suite; Ricci aime mieux "entretenir cette bonne volonté du Président par son silence que la rejeter par son refus, encore qu'elle semble contrarier sa résolution" de retourner à Soochow. *Wang Tchong-ming* va ensuite lui rendre sa visite avec tout le déploiement du cortège mandarinal, et, pendant qu'il se trouve là, le supérieur de la bonzerie vient offrir le thé à genoux comme étant sous sa juridiction. Enfin, le grand fonctionnaire met le comble à ses amabilités en invitant le Père à passer deux ou trois jours chez lui pour jouir des fêtes somptueuses du quinze de la nouvelle lune (10 février 1599) : "il s'y dépense en

(23) RIQUEBOURG, p. 313.
(24) GAILLARD, p. 211.

feux d'artifice plus de salpêtre et de poudre, durant un mois environ, qu'en Europe pour une guerre continuelle de deux ou trois ans"(25). D'emblée, ces égards inouïs de l'un des six présidents de tribunal suprême posent Ricci dans l'estime publique, et une sorte d'émulation excite les mandarins de dignité égale ou inférieure à ne pas montrer moins de civilité que *Wang Tchong-ming.* Plusieurs, sans avoir été visités, le préviennent. Trois grands personnages, remarquables à des titres divers, sollicitent aussitôt une entrevue avec lui. Le premier est le titulaire de ce titre héréditaire qui l'assimile à un Viceroi, "Gueicocum", toujours porté en chaise par huit hommes; à cette époque, c'est un enfant de quatorze ans. Il fait convier Ricci par son oncle et se borne à contempler quelques objets d'Europe; son jardin est le plus beau de la ville avec son "rocher artificiellement fait de divers marbres non polis, lequel est proprement creusé en grottes où il y avait des chambres, salles, degrés, viviers, arbres et plusieurs autres choses où l'art était en débat avec la volupté,. . . la figure du jardin est en forme de labyrinthe, deux ou trois heures sont nécessaires pour passer partout"(26).

Immédiatement au-dessous de ce dignitaire, dont la charge est purement honorifique, se trouve le commandant en chef de toutes les troupes, "*Funcinheu*" qui, aux passages précédents de Ricci par Nankin, a fermé volontairement les yeux sur sa présence et qui, cette fois, contracte une véritable amitié avec les Pères, "ce qui sera utile pour leur

(25) R, I, p. 13, 306. — URSIS, p. 36. — Au XVIII siècle, le P. d'Incarville enverra la recette de ces pyrotechinies.

(26) RIQUEBOURG, p. 611. — GAILLARD, p. 210 note 2, se demande si c'est vraiment le "Coucou"; le texte original du P. Ricci ne laisse aucun doute (R, I, p. 318-319). Ne serait-ce pas le Song Kouo-kong 宋國公 (GAILLARD, p. 235)? Le jardin ici décrit pourrait être celui que le P. GAILLARD nomme le jardin de Suta. D'une manière générale nous pouvons dejà compléter les identifications du P. Gaillard qui ne possédait que TRIGAULT, dont le latin, dit-il (p. 210), est "plus sémillant que précis."

sécurité"[27]. Le troisième personnage, le plus original peut-être, est le vieux chef des eunuques qui, au nombre de plusieurs milliers, occupent le palais de l'empereur, les portes de la ville et plusieurs autres postes importants. C'est un homme décrépit, "et, selon leur habitude, peu courtois"; il veut se faire donner par le Père les qualificatifs honorables correspondant à notre "Altesse" ou "Excellence", ce que l'on appelle en Chine "la politesse des mille années" (celle à rendre à l'empereur étant des "dix mille années" comme si l'on disait "Majesté"). Ricci, "ayant appris par expérience qu'entre les Chinois il ne fallait pas oublier de tenir une certaine gravité et retenue dans la modestie de la bienséance", se refuse obstinément à s'abaisser jusqu'à de telles platitudes, lui qui traite familièrement avec les présidents des tribunaux suprêmes. Comme le bonhomme très âgé est fort sourd, le Père se contente d'entrer dans la salle et de le saluer selon sa coutume, mais "quelqu'un, à côté de l'eunuque, lui entonne dans l'oreille en changeant les paroles suivant la politesse des mille années"; un grand présent témoigne combien le vieux est satisfait, Ricci le refuse, de même qu'il ne consent point d'abord à donner un prisme en cristal de Venise, comme il en est sollicité, puis il y consent mais à la condition que l'eunuque lui délivre un passeport en règle pour Pékin, et finalement n'ayant rien obtenu que de belles promesses il le quitte sans plus jamais chercher à le revoir[28].

Cet épisode nous laisse soupçonner que, dans la sourde lutte qui s'est engagée entre le groupe des mandarins intègres et celui des créatures des eunuques, le missionnaire se range dès le début du côté des premiers. Les dernières

(27) R, I, p. 318-319. — cf. R, I, p. 253. — Ce général des troupes semble être le même que celui auquel *K'iu T'ai-sou* faisait allusion dans sa lettre du 15 mai 1596 à Ricci: "le Pimpu vous estime de plus en plus; il aurait voulu l'an dernier que j'aille vous chercher pour vous emmener à Pékin, mais je n'en avais pas le temps". (HAY, p. 912); c'est aussi le "pimpu" qui convoquait *K'iu* à Nankin (ib. 1. p. 917). cf. plus haut, p. 250, 286.

(28) R, I, p. 319-320. — RIQUEBOURG, p. 614. — Sur la situation de ce chef d'eunuques on peut encore lire GAILLARD, p. 206.

années du XVIe siècle ont vu un immense effort des lettrés pour assainir les pratiques du recrutement des mandarins et spécialement abolir le fâcheux népotisme. Le grand fonctionnaire *Tchao Nan-sing* 趙南星 et son ami *Kou Hien-tch'eng* 顧憲成 ont commencé par renvoyer les membres de leur famille, en essayant de ne distribuer les charges que conformément au mérite; mais, quand ils ont tenté de généraliser cette mesure, ils se sont heurtés au clan tout-puissant des eunuques et de leurs affidés. L'histoire a gardé le souvenir d'une vive discussion à ce sujet entre le premier ministre Kolao *Wang* 王 et le mandarin *Kou;* celui-ci, dégoûté de la corruption et de la vénalité de la cour, s'est retiré dans sa ville natale *Wusi* 無錫 et y a commencé depuis 1594 ses leçons dans l'académie qui donnera naissance vers 1604 au parti politique dit de *Tong-lin* 東林 (29). Parmi les hauts fonctionnaires de Nankin qui contractent amitié avec Ricci, l'un au moins deviendra fameux, sous l'eunuque *Wei Tchong-hien* 魏忠賢, comme le représentant le plus en vue de ce parti, il se nomme *Ye Siang-kao* 葉向高 et n'occupe encore qu'une charge de second plan, avant de devenir Kolao à Pékin (30). D'autres grands mandarins entrent en relations avec le Père; entre beaucoup d'autres,

---

(29) Ce sujet occupe becaucoup les historiens chinois d'aujourd'hui; on en trouvera un très bref exposé dans LIN YU-TANG, *A History of the Press and Public Opinion in China,* 1936, p. 67-68. *K'iu T'ai-sou,* dans sa lettre du 19 mai 1596 (HAY, p. 917), dit que récemment, en passant par la ville de "Hohi" il y a vu "Sichianum" qui avait été recu dans la maison de "Pecciami"; ce "Hohi" se serait-il pas "Wusi"?

(30) C'est lui qui est désigné sous le nom de "Nhie thai scian" (R, I, p. 206). Tous ceux qui ont parlé de l'école Tong-lin le mentionnent, mais très souvent en taisant ses rapports avec les missionnaires et sa sympathie pour le christianisme (ECKE, *Two Ashlar Pagodas at Fu-ch'ing in southern Fu-chien,* Bulletin n° 8 of the Catholic University of Peking, déc. 1931, reprint p. 15-16. GOODRICH, p. 75, 145, 149-150 note 11, 258-259). Ye deviendra kolao en 1607. Il était à Nankin "Lipu scilan", donc, semble-t-il, assesseur de Wang Tchong-ming au tribunal des rites. (Sur ses rapports avec Ricci, on peut voir R, I, 628; URSIS, p. 628; PFISTER, p. 70*).

le président *Tchao* 趙 du 5me tribunal, "de la justice criminelle" (31), et son assesseur *Wang* 王 (32), le président *Tchang Meng-ngan* 張孟男 du 2me tribunal, "des finances" (33), et son assesseur (34). *Wang Tchong-ming,* président du tribunal des rites, demeure toujours fidèle à Ricci (35); il lui amène "Cuozuchien", appelé aussi "Min lun" (36) et l'académicien "Iamchigan" (37), promus plus tard l'un après l'autre assesseurs du Tribunal des rites à Pékin. Aux trois premiers (*Tchao, Wang* et *Tchang*), c'est Ricci qui rend le premier visite avec des présents; ils l'accueillent très honorablement, en lui exprimant le désir de le garder à Nankin et en l'accompagnant jusqu'en dehors de la porte. Les trois autres se présentent d'eux-mêmes, et ensemble, au logement provisoire du Père.

Tant de prévenances obligent Ricci à remettre en question la décision, prise il y a deux mois, de ne s'installer qu'à Soochow: "la volonté de Dieu ne se manifeste-t-elle pas en sens contraire?" A peine a-t-on entendu dire que le Père pense acheter une demeure, et, tous les jours, des offres lui sont faites alors que, six mois auparavant, il ne se trouvait personne pour vouloir l'héberger, ne fut-ce que pour une nuit! Ce n'est plus à la dérobée qu'il peut se glisser dans la grande cité, mais il y circule ouvertement à travers les

---

(31) HAVRET, t. 2, p. 14 note 4. — R, I, p. 306: "Ciao".

(32) HAVRET, t. 2, p. 14 note 4. — R, I, p. 306: "Guan"; p. 387: "Guantuizan". — Ne serait-ce pas le 中秘 de COUVREUR, p. 526-527?

(33) HAVRET, t. 2, p. 14 note 4. — R, I, p. 306: "ciam". — R, II, 292: "ciammennan.". — COUVREUR p. 522-523: Seù t'ou 司徒 ou 戶部尙書. — MOULE, *Christians in China before* 1550; p. 9. originaire de Chung-mou quelques milles ouest de Kaifong.

(34) HAVRET, t. 2, p. 14 note 4: Ye 葉; ne serait-ce pas le même que *Ye Siang-kao* de la note 30?

(35) *Wang Tchong-ming,* t. 2, p. 10a; en 1599 au 5me mois (ib. p. 11a), c'est à dire entre le 3 mars et le 4 avril il obtint l'autorisation de retourner ches lui (Ricci dit: "parce que ses adversaires l'empêchaient d'être promu à Pékin", R, I, p. 345-346).

(36) COUVREUR, p. 522-523. — R, I, p. 306; p. 388: originaire du Houkoang.

(37) COUVREUR, p. 522-523. — R, I, p. 306; p. 388: originaire du Foukien.

rues et dans les palais sans que personne y trouve à redire!

Une circonstance curieuse va bientôt influencer Ricci et *K'iu T'ai-sou*. Parmi les aventuriers en quête de situation profitable à Nankin, se trouve un lettré fameux, dont le père avait été Viceroi et qui a été reçu à deux reprises à l'examen de licencié (la première fois, il s'était retiré par suite de certaines difficultés avec les autres candidats). Il se nomme *Li Sin-tchai* 李心齋 (38) et tous les mandarins le tiennent en grande estime parce qu'il écrit pour leur compte les compositions littéraires qu'on a coutume d'offrir à ses amis pour les condoléances, félicitations ou compliments rituels, "telles que parmi nous les oraisons funèbres ou les poèmes élogieux". A ce métier de bel esprit qui lui procure beaucoup d'argent et de présents, il joint des leçons de philosophie ou de sciences aux enfants de quelques hauts fonctionnaires et, sous le nom de son fils, il a fait éditer "par je ne sais qui" un gros ouvrage de mathématiques. Les deux nouveaux venus, et surtout l'étranger, lui paraissent aussitôt des concurrents redoutables qui lui enlèveront sa clientèle; dès que *K'iu T'ai-sou* s'aperçoit de cette rivalité commençante, il ne veut pas que Ricci en souffre et décide de confier lui-même le soin du Père à ce nouveau patron: "J'avais durant l'espace de plusieurs années nourri une brebis pour moi, dit-il un jour à un confident qu'il rencontre sur le chemin, je la donne maintenant à un autre pour en jouir". On va donc rendre visite à *Li Sin-tchai*, et, dans le courant de la conversation, *K'iu* fait "venir à propos de dire qu'il n'est pas venu à Nankin pour y demeurer, mais seulement aider son ami, puis s'en retourner; personne ne pourrait l'aider mieux que *Li*, il le conjurait donc d'être l'avocat et le défenseur du Père". Le lettré fut si flatté de cette offre qu'il ne se possédait pour ainsi dire point de joie. Aussitôt il donna son avis sur le séjour de Ricci à Nankin; à l'entendre, nul endroit ne pouvait être plus favorable que la capitale du Sud et, comme on lui objectait que les soupçons y étaient très vifs contre les étrangers, il riposta que Soochow était bien plus com-

---

(38) R, I, p. 307-308: *K'iu T'ai-sou* exerçait son métier.

promettant parce qu'étant situé moins loin de la mer, "la cité était accablée d'impôts et avait une propension naturelle à se révolter". D'ailleurs si, en d'autres lieux, il suffisait d'un mandarin mal disposé pour faire chasser le Père, ici, contre un mécontent, il y en aurait dix qui prendraient son parti. Ce raisonnement acheva de triompher des dernières hésitations, et le missionnaire décida de laisser Soochow pour s'installer à Nankin.

Avec le patronage de ces trois protecteurs dévoués, *Wang Tchong-ming, K'iu T'ai-sou* et *Li Sin-tchai,* il ne restait plus qu'à se gagner la faveur du "coli" ou gouverneur de Nankin, occupant à ce moment tout seul une charge qui, en temps ordinaire, était divisée entre huit ou dix fonctionnaires. C'était un homme originaire du Kiangsi, nommé *Tchou Che-lin* 祝石林 (39) et, grâce à ce cumul d'emplois, il possédait un pouvoir considérable. D'ailleurs, fort habile calligraphe, il écrivait des autographes très recherchés, "se vendant, à Nankin même, un jule pour huit ou dix colonnes d'écriture"; il avait aussi publié un livre exhortant ses lecteurs à la vertu et il haranguait souvent quelques académies de lettrés. Par l'intermédiaire de *Wang Tchong-ming,* avec plusieurs autres, il avait commencé à goûter l'écrit de Ricci sur l'amitié; on ménagea donc une entrevue durant laquelle il prononça ces mots: "Je sais que le Père a résidé longtemps dans le Kiangsi et dans d'autres parties de la Chine, il n'est donc plus un étranger, qu'est-ce qui empêche qu'il demeure aussi à Nankin avec tant d'autres?" Par la dernière allusion, il désignait les musulmans fort nombreux dans la ville, et cette autorisation verbale triompha des dernières hésitations qui avaient retenu Ricci jusqu'alors.

Le Père se mit à chercher un logement qu'on louerait provisoirement afin d'expérimenter si personne ne ferait obstacle à sa résidence; plus tard, l'on songerait à acheter une maison en se servant, pour un premier versement, de

---

(39) COUVREUR, p. 522-523 l'appelle "Tchou Cheu" 祝世 il était "censeur", li-k'o ki-che-tchong 吏科 給事中. PELLIOT, *T'oung Pao*, t. 20, 1920-1921, p. 5 note: il était de 德興 *Tehing* au Kiangsi.

l'argent qui était resté à Lintsing avec le Père Cattaneo et en empruntant le restant de la somme à Macao. *Wang Tchong-ming*, mis au courant de ce plan, voulut céder le beau palais de son assesseur, alors vide de locataire, mais Ricci, craignant de prêter à la critique, se contenta d'en utiliser le mobilier et il ouvrit sa nouvelle résidence avec une affluence toujours grandissante de visiteurs, ce dont les Pères de Nanchang, enfin avertis par lettres(40), manifestèrent une joie bien compréhensible, lui envoyant sans retard le nécessaire pour la messe et tout ce qu'ils purent de leur pauvreté en secours pécuniaire.

Entre autres personnages de distinction qui entrèrent alors en rapports avec le Père, nous pouvons encore citer(41) un *tchoang-yuen* 狀元 premier d'une promotion de docteurs, qui, ayant rempli certaines charges publiques, vivait retiré chez lui et vénéré de tous: très instruit sur les trois sectes de la Chine, il en dissertait souvent dans les réunions de lettrés, et il abritait chez lui un des hommes les plus illustres du temps, nomme "Liciou"(42), âgé de 70 ans qui, après avoir rempli de grandes charges comme celle de Préfet, s'était rasé les cheveux pour vivre en bonze, "ce qu'on ne voit guère parmi les Chinois", et fonder une secte particulière dont les disciples étaient fort nombreux. L'accueil de ces deux lettrés fut remarquable: "Liciou", qui ne se dérangeait pas pour les plus grands mandarins daigna le premier visiter le Père. Quand celui-ci lui rendit la politesse, il le reçut entouré d'un grand nombre de ses fidèles et l'on causa longuement de religion, mais il ne voulut ni discuter ni contredire, se contentant de proclamer que notre

---

(40) A Shiuchow, Longobardo ne savait pas encore les évènemenst de Pékin et de Nankin le 18 octobre 1598 (HAY, p. 939) ni le 4 novembre (R, II, p. 472).

(41) R, I, p. 320. — RIQUEBOURG, p. 674.

(42) R, I, p. 320-321. Ne serait-ce pas *Li Tche* 李贄 (1527-1602) dont les ouvrages ont été prohibés par K'iên-long (GOODRICH, p. 50, 249. — *Library of congress, Orientalia added* 1932, p. 190-193: l'édition originale de son Encyclopédie pamt à Nankin en 1599. cf. *Chin-ling hsüeh-pao* t. 2, 1932, n° 1, notice (en chinois) par HUANG YÜN-MEI).

religion était bonne. Sur deux éventails qu'il offrit en présent, il écrivit de sa propre main deux sonnets fort élégants qui furent ensuite transcrits par beaucoup de personnes et qu'il imprima dans le recueil de ses poésies. Enfin, il fit copier pour ses disciples, fort nombreux au Houkoang, plusieurs exemplaires du Traité de l'amitié et les leur envoya en exaltant sa valeur. Ainsi, la résidence, à peine née, servait-elle tout de suite à diffuser la doctrine dans toute la Chine.

Ricci, d'ailleurs, reste désireux de pénétrer jusqu'au plus intime secret de la religion nationale.

"La veille de la grande fête de Confucius, raconte-t-il(43), son ami *Wang Tchong-ming,* président du Tribunal des rites, l'emmena au Temple du Ciel où résidaient les moines taoïstes, musiciens officiels du Roi, et l'on y fit la répétition de la cérémonie du lendemain où ces figurants paraissent, revêtus d'ornements très précieux. Ricci se trouvait au premier rang avec les fils et la suite du grand mandarin. Le nombre des instruments de musique est infini et beaucoup ne sont employés qu'en cette occasion. Il y en a d'airain (sonnettes, bassins et autres), de pierre, de peau (comme des tambourins), de cordes de luths, de flûtes et de certaines orgues auxquelles ils insufflent de l'air non avec les soufflets, mais avec la bouche, quelques autres en forme d'animaux et poussant le son avec de petits bâtons qu'on met entre les dents.

Tous ces instruments jouaient avec l'ensemble qu'on pouvait leur imposer parce qu'à parler franc, ce n'était pas un accord, mais un discord discordant, à tel point que les Chinois ne le nient pas et ils avouent qu'ils ont perdu le secret des anciens, si bien que leurs instruments sont employés sans méthode."

A l'occasion de cette visite, Ricci décrit encore les splendeurs du Temple du Ciel: "il est vraiment royal par sa grandeur et la magnificence de sa construction. Il se trouve à l'intérieur d'un bois, ou plutôt d'un verger de pins, entouré de hauts murs sur douze milles de circuit, et

(43) R, I, p. 321-322. — RIQUEBOURG, p. 617.

bien que son gros oeuvre soit surtout en bois, à l'exeception des murs qui sont en briques, il mérite vraiment la peine d'être vu. Il comprend cinq nefs avec quatre rangées de colonnes en bois, si grosses que deux hommes ensemble ne parviennent pas à les embrasser, et hautes en proportion de la grosseur. Sa façade se trouve là où tombe l'eau du toît, contrairement à nos édifices: au-dessus, la couverture du toît est décorée de beaucoup d'ornements et toute dorée, n'ayant rien perdu de sa première fraîcheur depuis deux cents ans et plus qu'elle a été construite, sans que le Roi n'aille plus à Nankin pour faire le sacrifice.

Au milieu du Temple, se dresse un endroit élevé fait de marbre très précieux, où sont deux trônes de marbre eux aussi: le Roi qui doit sacrifier s'assied dans l'un, l'autre est laissé vide pour celui à qui l'on sacrifie (afin qu'il ne lui déplaise pas de s'y asseoir). En dehors de là, les cloîtres sont ornés de sculptures très élégantes en bois. Pour que les oiseaux ne fassent pas leurs nids ni ne salissent tout l'édifice, il est recouvert d'un filet fabriqué en fils de cuivre comme pour le palais du Roi. Toutes les portes sont couvertes de plaques de cuivre, dorées et ornées de marmousets en même matière. Au dehors, il y a des autels variés ou des pierres rouges représentant le soleil, la lune, ainsi que des autres étoiles et les monts de la Chine; un lac y rappelle la mer(44). Comme il est absolument défendu de toucher aux arbres sous des peines très sévères, ils sont fort âgés, grands et fleuris. Tout autour, il y a des maisons et des bains où le Roi venait se baigner autrefois pour le sacrifice".

Ainsi que presque tous les monuments de l'ancien Nankin, cet édifice merveilleux a été complètement rasé(45) et

(44) R, I, p. 321-323. — RIQUEBOURG, p. 315, à la suite du P. TRIGAULT, ajoute ce commentaire qui ne se trouve pas dans le texte original de Ricci: "On dit que par cela ils ont voulu dire que le Dieu qui est adoré en ce temple a créé tout le reste qui est en dehors du Temple, afin que quelqu'un ne les adorât pour Dieu".

(45) GAILLARD, p. 168: c'était le Ta-se tien 大祀殿, sur la terrasse du Sud, au Sud-Est de la porte Hong-ou men. Le P. Gaillard avait préparé sur ce Temple du Ciel une monographie qui n'a pu être publiée.

il nous est impossible d'aller y ressusciter le souvenir du premier pèlerin européen qui le contempla(46). Mais, à Pékin, le Temple du Ciel reste encore debout, causant une impression profonde à tous ceux qui parcourent "lentement ce monument d'une idéale beauté, témoin de la tradition monothéiste des Chinois. Jamais, écrivait récemment Monseigneur de Guébriant(47), je n'en avais si bien compris la mystérieuse grandeur qu'à l'instant où, debout sur l'autel du Ciel, aux côtés du Représentant du Pape (Mgr Costantini), je récitai avec lui le Pater Noster...".

Un écrivain moderne a essayé d'analyser à ce sujet ses sentiments(48) et nous croyons utile de les reproduire. "C'est là, comme on le sait, que l'Empereur venait, lors du solstice d'hiver, accomplir le sacrifice au Ciel, le plus saint de tous, celui où se perpétuait l'esprit grandiose et abstrait de la première religion chinoise. L'enceinte sacrée une fois franchie, on se trouve dans un grand parc... éclairé de cette lumière de Pékin qui, vaste, fine, idéale, semble faite pour baigner l'esprit des sages. Des thuyas, des sophoras, à la verdure poudreuse bordent les allées. L'herbe est haute et peu fleurie.. J'arrive à des pavillons d'un seul étage, aux cours carrées, peints de cette fastueuse couleur rouge qui est ici celle de la puissance et du bonheur. Ils servaient de cuisines, d'abattoirs, de magasins pour les sacrifices, et, vides et béants à présent, n'ayant gardé que la richesse de leurs toîts d'émail, ils ont cet aspect de délabrement tranquille propre aux ouvrages d'Asie, où les choses semblent tenir moins que nous à leur existence. Ma promenade vagabonde va des uns aux autres, pour obéir enfin à l'appel d'un triple toît rond; c'est celui d'un édifice qui s'élève sur trois terrasses de marbre. L'Empereur y officiait au printemps pour demander au Ciel de bonnes récoltes et tout alors était bleu, les porcelaines employées, les robes de bro-

---

(46) Le P. MARTINI a vu aussi ce temple (*Novus Atlas sinensis*, p. 98) et sa description paraît calquée sur celle du P. Ricci, ou plutôt du P. Trigault dont il utilisait le texte latin.

(47) DE GUEBRIANT, *Une visite aux évêques et prêtres de la Société des missions étrangères*, 1934, p. 165.

(48) BONNARD, *En Chine*, 1924, p. 10-13.

cart des assistants, les rideaux de verre teinté suspendus aux fenêtres, qui trempaient le jour d'une couleur froide et sidérale. Des constructions plus basses régnaient à l'entour, des cours modestes, de petits portiques, rien qui recherche l'effet: mais les proportions de ces bâtiments sont si exactes, ils entretiennent entre eux des rapports si justes et si déférents que leur ensemble a l'air d'une cérémonie immobile. Ils ne parlent pas d'un créateur personnel; ils témoignent seulement pour une société et pour un ordre; les parties qui ont été récemment restaurées ne se distinguent en rien des plus anciennes et le même plan les contient toujours. C'est une architecture faite pour des dignitaires et des philosophes, réglée sur une harmonie subtile... Les Chinois, de même que les Anciens, n'aimaient pas l'énormité inutile...Les toîts sont couverts de tuiles émaillées, les unes d'un bleu épais, les autres d'une teinte de turquoise morte, qui s'associe à celle du ciel par des influences aussi douces que des caresses.. Il me restait à voir l'autel insigne. Pareil à la base du temple voisin, il est tout en marbre blanc, formé de trois terrasses circulaires en retrait l'une sur l'autre, avec des escaliers qui regardent les quatre points cardinaux, des balustrades candides. Il ne s'élève pas haut. Sans étonner les yeux le moins du monde, il n'obtient le respect que par la façon dont il s'impose à l'esprit. La veille du solstice, l'Empereur avait quitté son palais, et la pompe qui le suivait manifestait autre chose qu'un faste matériel. Chaque détail commémorait l'antiquité vénérable. Lui-même, il portait une robe noire en peau d'agneau, doublée de renard blanc, et recouverte d'un surtout où l'on voyait le dragon, le soleil, la lune et les étoiles. Arrivé dans l'enceinte sacrée, il avait consulté ses ancêtres et reçu leurs ordres; il s'était recueilli dans le pavillon du jeûne. Enfin, dans la lumière froide et chaste d'un matin d'hiver, il offrait au Ciel les viandes choisies, les rouleaux de toile et de soie, un jeune taureau sans défaut, un disque de lapis-lazuli, mais ces oblations n'étaient rien s'il ne l'honorait pas surtout par la pureté du cœur. Quand il parvenait à la terrasse suprême, où le cercle de l'horizon et la voûte céleste elle-même semblent compléter

et servir le monument, tout autour de lui était significatif. Les dalles de marbre l'entouraient de neuf cercles concentriques, le nombre 9 se répercutait partout en rapports parfaits, et ainsi exhaussé, le pontife impérial devait se sentir lui-même offert à ce Ciel, dont il tenait le mandat, et qui n'aime que la justice." Nulle part, la Chine, antique ne se révèle aussi majestueuse[49], et l'impression qu'en a ressentie Ricci a marqué profondément son interprétation de la religion chinoise.

(49) M. René BERTHELOT, dans une série d'articles de la *Revue de Métaphysique et de Morale* (à partir de juillet 1932), a fortement souligné, en l'exagérant un peu, le caractère très particulier de cette religion: *L'Astrobiologie et la pensée de l'Asie, Essai sur les origines des sciences et des théories morales.* "Ce qui le caractérise (ce système d'idées), c'est qu'en lui la force vitale et la loi mathématique sont intimement unies et que l'esprit explique par cette union les évènements terrestres comme les phénomènes célestes". (On peut voir à ce sujet ce que nous avons écrit dans *Sagesse*, p. 19-26, surtout d'après les analyses du P. Wieger).

CHAPITRE SIXIÈME

Au cœur de la pensée chinoise

L'autel du Temple du ciel n'est que d'une élévation médiocre, mais, symboliquement, il est plus haut qu'aucune montagne, et Ricci, avide de saisir l'âme du nouveau monde en un lieu qui la rassemble, ne pouvait trouver d'endroit mieux choisi pour pénétrer jusqu'au cœur de la pensée chinoise. Quand il redescendit dans la vaste cité de Nankin, il était à même d'y porter la lumière.

Sans doute, il ignorait encore,-et à cette époque, qui même le soupçonnait en Chine-, qu'à côté du taoïsme vulgaire, ce mélange de superstitions grossières où se sont entassées les rêveries alchimiques et les croyances bouddhiques, il y avait un taoïsme métaphysique d'une rare élévation, la pure doctrine de Lao-tse et de Tchoang-tse(1). Il aurait tressailli d'une profonde joie s'il avait pu lire les oeuvres admirables de Mei-ti, connu surtout par sa théorie de l'amour universel, mais non moins remarquable par son sentiment profond de la divinité et par la vigueur de sa dialectique(2). Pour lui, comme pour les Chinois de l'époque, tout se résumait dans le nom de Confucius.

Mais sous ce seul mot, il commençait à distinguer deux et même trois Confucius. Celui qu'il connaissait le mieux, celui qui lui était le plus familier, c'était le Confucius de

(1) Pour tout ce chapitre, nous supposerons constamment connu ce que nous avons développé ailleurs, par exemple pour le taoïsme spéculatif, *Sagesse*, p. 34-41. — On peut signaler de WANG TAO (1487-1547) des études sur Lao-tze (*Library of Congress*, Orientalia added 1932-1933, p. 15-16).—HORST VON TSCHARNER, *Das Schicksal Lau Dsüs in Europe des 17 und 18 Jahrhunderts* (Sinica, t. 8, 1933, p. 232 et suiv.) reproche (p. 233-234) au P. Trigault (et donc au P. Ricci) cette ignorance.

(2) *Sagesse*, p. 42-48.

ses amis de Nanchang, qui se réclamait plutôt de *Wang Yang-ming*, placé dans le temple de Confucius depuis 1584.

"Confucius n'est pas dans les livres, avait dit *Wang Yang-ming*(3), il est dans le cœur de chacun... La vérité ne doit pas être recherchée dans l'expérience externe, mais dans la paix de l'âme; non dans le fàtras des textes, mais dans le "savoir inné". C'est dans le cœur que se fait entendre ce savoir inné, parole infaillible, dictamen, qui, seul, atteint la vérité et assure le repos......

Le cœur des novices est un malin singe, un poulain fringant. Il faut d'abord lui apprendre à se tenir en repos, à réfléchir. Il finira par s'accoiser, par s'habituer au vide et au silence, à devenir bois mort et braise éteinte. — Au recueillement, il faut joindre l'examen de ses passions et la maîtrise de soi. Détruire aussi, petit à petit, toute affection au plaisir charnel, à la richesse, à la renommée. Balayer tout cela. Extirper ces racines morbides, tellement qu'elles ne poussent jamais plus. Concentrer ensuite toute son attention sur ses premiers mouvements, comme le chat braque ses yeux et ses oreilles sur le rat qu'il guette. Etouffer aussitôt toute affection qui point. Se réduire à la norme céleste, purement et intégralement."

Tout cela était assez satisfaisant; mais si, au point de vue purement philosophique, on essayait d'interroger les partisans de *Wang Yang-ming*, l'on s'apercevait vite qu'ils étaient très loin du spiritualisme et que leur monisme, pour idéaliste qu'il fût, n'était pas très différent du monisme matérialiste des philosophes de l'époque des Song, et en particulier de Tchou Hi.

"Le système de Tchou Hi avait constitué une tentative pour superposer au positivisme de Confucius une philosophie première, une métaphysique... Récolument, elle approfondit les notions ontologiques que les sages de l'antiquité s'étaient interdit même d'effleurer... Autant que le Maha-

---

(3) *Sagesse*, p. 82-88. — Désormais sur *Wang Yang-ming*, on ne peut plus se dispenser de lire la thèse très fouillée du P. WANG TCH'ANG-TCHE, *La philosophie morale de Wang Yang-ming*, 1936. — DORE, *Recherches*, t. 14, p. 403-417: quelques détails sur "Le Confucéisme des Ming".

yana, autant que le Taoïsme et d'ailleurs à son exemple.... Tchou Hi se posa le problème de la Cause Première et des causes finales. Mais ce problème il ne le posa que pour refuser de le résoudre. Il n'ouvrit la porte que pour la refermer. Il admit bien la notion, qui pouvait être si féconde, d'un *T'ai Ki,* d'un Premier Principe, cause du monde et souverain bien. Mais ce fut pour plonger aussitôt son Premier Principe dans la Nature, pour l'emprisonner définitivement au sein de la matière. A peine sembla-t-il découvrir l'existence de la Métaphysique qu'il transforma aussitôt sa Métaphysique en une Physique. Ce que les critiques les plus bienveillants ont voulu nous présenter comme une sorte d'Hégélianisme chinois, n'était qu'une énergétique,... une cosmologie déterministe et évolutionniste..." (4)

Contre cette doctrine, Ricci n'a pas assez de rigueur. "Ce n'est pas Confucius", s'écrie-t-il, et il essaie de le prouver textes en main. C'est qu'il a senti tout l'appoint que ce système donnait aux tendances les plus foncières de l'esprit chinois. Si la doctrine de Tchou Hi ne constituait pas à proprement parler une métaphysique, elle en tint lieu aux Chinois. Satisfaits de posséder enfin un système complet du monde et de la vie, ils acceptèrent d'autant plus facilement cette doctrine qu'elle les confirmait dans leurs habitudes mentales traditionnelles... Par là Tchou Hi contribuait à rendre définitives les positions intellectuelles du Confucianisme. Le positivisme de Confucius, cette morale pratique sans prétentions spéculatives, pouvait à la rigueur être considéré comme une solution d'attente, une attitude provisoire, laissant le champ libre pour les métaphysiques futures. Le Tchouhisme, au contraire, barra la route de l'avenir. Malgré les mérites de son fondateur, il peut être considéré comme marquant l'immobilisation de la pensée chinoise.

Le génie chinois avait toujours eu une tendance fâcheuse à la routine. Depuis sept siècles, toute son activité

---

(4) *Sagesse*, p. 74-81. — GROUSSET, *Histoire de la philosophie orientale*, p. 325 et suiv., surtout p. 352. — WIEGER, HCO, p. 657 et suiv.

se bornait au commentaire de Confucius. Cette tournure d'esprit ne fit que s'accentuer avec le Tchouhisme. La philosophie de Tchou Hi devint, au même titre que la morale de Confucius, une doctrine officielle, un matérialisme d'Etat. Les lettrés qui l'enseignaient considéraient comme subversive toute théorie qui s'en écartait. Et ce fut à grand peine que *Wang Yang-ming* put introduire quelques variantes dans l'ensemble du système.

Si le Père Ricci voulait détourner ses amis lettrés de ce matérialisme épais, il fallait donc qu'il commençât par rompre le lien intime et déjà séculaire qui unissait le Tchouhisme à la morale de Confucius. Pour un Chinois du XXe siècle, le problème se pose lui aussi, mais sa solution est moins malaisée, car il est devenu possible de réinterpréter les diverses philosophies anciennes de la Chine en fonction de la pensée moderne(5), mais un programme si magnifique d'enquête et de réalisation était manifestement irréalisable pour le Père Ricci et n'aurait été compris d'aucun d'aucun de ses auditeurs. Lao-tse, Mei-ti et bien d'autres leur étaient inaccessibles. Il fallait donc, coûte que coûte, s'il voulait les aider à s'évader de l'atmosphère irrespirable du Tchouhisme, trouver dans Confucius lui-même le moyen d'en sortir. Or, en lisant les livres classiques de la Chine avec des yeux neufs d'occidental habitué à la critique historique et à la dialectique, Ricci avait découvert ce qui deviendra vérité banale au XVIIIe siècle pour "l'école du retour aux Han *Han hio* 漢學", c'est que les "commentateurs récents" avaient substitué leur propre pensée à celle de Confucius; par delà les gloses, on pouvait facilement recourir au texte même(6). Et alors, apparaissait un Confucius tout nouveau, rapetissé il est vrai, mais beaucoup plus naturel que le Sage hiératique devant lequel se courbait

---

(5) *Sagesse*, p. 201 et suiv. — Il est toujours bon de relire les pages suggestives de HU SHIH, *The development of the logical method in ancient China*, surtout l'Introduction.

(6) *Sagesse*, p. 104 et suiv.

la vénération compassée des lettrés[7].

Ce n'est pas un philosophe, c'est un moraliste et un érudit, doublé d'un "honnête homme", au sens où notre XVIIe siècle entendait ce mot. Si l'on voulait à tout prix tirer une philosophie de son enseignement, ce serait celle du bon sens, du bon ton, de la mesure, celle d'un Socrate qui n'aurait donné naissance ni à Platon, ni à Aristote: simplement le Socrate de Xénophon. Bien plus, ce n'est pas un esprit original, car il est avant tout un compilateur, nous dirions aujourd'hui un auteur de manuels. Estimant en effet que les rites et la musique,-en Chine, ils sont inséparables-, dégénéraient, que les odes et les annales étaient oubliées, il chercha à les faire revivre. Il remonta aux origines des rites, fit un recueil chronologiques des annales, choisit parmi les anciennes odes trois cents des plus belles auxquelles il adapta les mélodies convenables, mit en somme, pour ses élèves, la littérature de l'époque en résumés faciles à apprendre et à retenir. Quand, après la destruction systématique des livres anciens par Che Houang-ci (213 avant Jésus-Christ), les Lettrés voulurent réunir les enseignements du passé, il n'y eut guère que ces manuels, dont les vieillards conservaient la mémoire, qu'ils purent reconstituer à peu près. Recueillis à nouveau de ceux qui les avaient appris par cœur, dans leur jeunesse, ils représentèrent en somme tout ce qui restait de la lumière classique. La gloire de Confucius s'en accrut. Il est aujourd'hui, de ce fait, d'abord et avant tout, celui qui a rassemblé les traditions du passé, donné ou présenté sous sa forme actuelle les rites légués par les ancêtres et les principes directeurs de la mentalité chinoise. Il est la voix du passé, et, comme tel, dans un pays tout entier tourné vers les traditions, il jouit de tout le prestige qu'elles confèrent à celui qui a su les enregistrer pour la postérité. Il est, tout en même temps, le maître, l'autorité en matière de morale, puisque c'est lui

(7) *Sagesse*, p. 27-34, avec les auteurs cités, et encore O. FRANKE, *Der geschichtliche Konfuzius* (Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, t. 29, 1925, p. 163-191, avec des références nombreuses au "praeceptor mundi" des Jésuites), FUNG YU-LAN 馮友蘭, *Confucius' Place in Chinese History* (en chinois) (Yenching Journal of Chinese Studies, n° 2, p. 233-247), etc.

qui a légué la sagesse des ancêtres, qui est souveraine. Cette tradition et cette morale, il n'est pas sans les avoir façonnées à son génie; et comme il est devenu, en ces matières, le maître de toutes les générations, c'est son génie qui a imprégné la mentalité chinoise et lui a imprimé le caractère particulier qu'elle présente aujourd'hui.

Etant donné l'état rudimentaire de la sinologie à l'époque où Ricci aborda l'examen des "manuels" confucianistes, il ne put exprimer, aussi clairement qu'un historien du XXe siècle, les réserves qui s'imposent; mais il les "sentit" vivement sur des points particuliers, nous voulons dire sur les problèmes métaphysiques fondamentaux. A ce point de vue, Confucius professe l'opinion moyenne d'un homme public, et même agnostique par conviction intime, conservateur et traditionaliste par raison d'Etat. Dans la recension générale des anciennes Ecritures qu'il nous a laissées sous le nom de King, il reproduit avec fidélité les doctrines de la religion archaïque touchant le Ciel et le Souverain d'En Haut, les Mânes et les Genies. A l'égard de tous les êtres surnaturels comme à l'égard de la divinité elle-même (T'ien, Chang ti), son enseignement est parfaitement correct et orthodoxe. Il les révère, leur rend tous les devoirs prescrits, et règle toute sa vie morale comme s'ils n'existaient point. C'est un peu ainsi que, dans leur for intérieur, Cicéron et Sénèque devaient se comporter à l'égard des dieux de l'Olympe.

Avec ces précisions, nous pouvons maintenant définir ce que l'on a parfois appelé le "confucianisme" du P. Ricci[8]. D'une certaine manière, il se montre plus confucianiste que beaucoup des lettrés de l'époque par exemple *K'iu T'ai-sou* avant sa conversion, lorqu'il combat vigoureusement l'amalgame hétéroclite de croyances qui provoquait fatalement chez le plus grand nombre d'entre eux une sorte d'indifférence à l'égard de la vérité et comme un athéisme pratique et tolérant.

---

(8) TACCHI-VENTURI, *Il cosidetto confucianismo del Padre Mattes Ricci* (Atti, p. 52-58).

"Actuellement, écrit-il[9], l'opinion la plus commune, c'est que les trois sectes (bouddhiste, taoïste, confucianiste) sont la même chose et qu'on peut appartenir aux trois en même temps. Cette opinion est professée par ceux qui se croient les plus sages. En cela, ils se trompent eux-mêmes et ils trompent étrangement les autres. Ils s'imaginent que plus il y a de variété en cette matière de religion, plus l'Etat y trouve son avantage. Finalement, il leur arrive le contraire de ce qu'ils voudraient; car, en prétendant suivre toutes les religions, ils en arrivent à n'être plus d'aucune parce qu'ils ne s'attachent sincèrement à rien. C'est pourquoi, les uns confessant ingénument leur irréligion, les autres s'abusant eux-mêmes sur leur fausse crédulité, la plus grande partie de la nation vit plongée dans l'athéisme."

Il suffit d'ouvrir l'encyclopédie officielle du Néo-confucianisme, *Sing-li ta-tsuan* 性理大全, pour y puiser de vives répliques contre la superstition. "Depuis que le Taoïsme et la Bouddhisme se sont répandus en Chine, y lit-on[10], l'agriculture et le commerce ont dépéri, les braves ont diminué, les mœurs sont tombées en décadence. Ces deux sectes ont fait plus de mal que toutes les autres réunies. Elles ont recruté des adeptes dans toutes les classes de la société.... Des hommes de classe supérieure, et pas vulgaires, se dirent: "Je ne pratiquerai ni le Bouddhisme ni le Taoïsme, mais je prendrai leur esprit. Je ne veux pas de leur culte, mais leur doctrine a du bon. Elle est profonde. Elle explique le pourquoi de toutes choses, la vie et la mort. Elle parle du ciel, de la terre, des mânes, mieux que les Mutations, plus clairement que les Lettrés. En l'embrassant, j'aurai remonté à la source, j'aurai des principes pouvant résoudre toutes les difficultés, je me serai tiré des assertions dépourvues de prémisses et de preuves de la doctrine des Lettrés"...... Voilà les idées et les raisonnements qui jetèrent tant d'hommes......dans les bras des Bouddhistes et des Taoïstes. Hélas! Ils se laissèrent prendre à de vains mots!...... Ceux-ci ont amassé, sur l'au-delà, des fables ineptes. C'est

(9) R, I, p. 99.

(10) *Sagesse*, p. 83. — WIEGER, *Textes philosophiques*, 2de édition 1930, p. 198 et suiv.

sur ces fables qu'ils ont assis la prétendue supériorité de leur doctrine. Alors qu'ils ne savent pas enseigner à bien vivre, ces hommes promettent que, par eux, on survivra après la mort! Folies!......Ce que le Bouddhisme et le Taoïsme contiennent de raisonnable, ils l'ont emprunté aux Lettrés. C'est avec ces fragments d'emprunt qu'ils ont séduit même des hommes supérieurs......Croyez-moi, ne vous laissez pas séduire, travaillez à désabuser le peuple, et ces bêtes ne dévoreront plus les hommes."

Dans cette offensive contre les superstitions grossières du bouddhisme et du taoïsme populaires, les sciences d'Europe apportèrent un appoint dont les Chinois progressistes du XIXe siècle ont reconnu l'importance[11], bien que certains des compagnons de Ricci à la première heure n'en réalisèrent pas toute l'utilité puisqu'on en vit, comme le Père Longobardo, estimer temps à demi perdu celui qui était consacré à l'enseignement des mathématiques ou de l'astronomie[12]. Mais le fondateur de la mission de Chine, connaissant mieux les conditions réelles de l'empire, se refusa toujours à diminuer sa contribution à ce que l'on pourrait appeler, sans trop d'anachronisme, l'action universitaire de l'Eglise en pays d'Extrême-Orient! Il y était d'ailleurs encouragé par ses amis les plus clairvoyants.

En effet, presque immédiatement après son arrivée à Nankin, *K'iu T'ai-sou,* "qui de disciple était devenu petit maître" en ces sciences occidentales, lui avait amené deux disciples, dont l'un n'était autre que celui qui, pour le compte du fils de *Li Sin-tchai,* avait composé un livre de mathématiques[13]. Un troisième, le plus intelligent, "Cianianmue", fut envoyé par un académicien distingué "Guansciungan", qui, résidant habituellement "à quasi quatre jours" de distance de Nankin, "avait reconnu par longue expérience qu'il n'y avait rien d'assuré dans les disciplines mathématiques des Chinois et s'efforçait en vain de les réduire à une

(11) *Tseng Kouo-fan* (*Sagesse,* p. 189), *Tcheng Tcheu-tong* (ib., p. 198-199).

(12) B., l. 3 c. 63 p. 149.

(13) RIQUEBOURG, p. 307.

méthode et à une science certaines". Ricci, trop distrait par les visites incessantes, dut tarder quelque temps avant d'inaugurer ses explications de géométrie théorique; ensuite "Cianiamue", bien que "de naturel assez revêche", fut tellement conquis par la rigueur des démonstrations d'Euclide "qu'il prit la devise de Pythagore: Le maître l'a dit, sans plus oser contredire". Comme il connaissait l'intention du Père de battre en brèche la secte des idoles, il lui conseilla de renoncer à la polémique directe: "Vos seules mathématiques, lui disait-il, enlèveront tout crédit aux bourdes fabuleuses qu'ils débitent sur les phénomènes de la nature, par exemple que le soir le soleil se cache derrière le mont Sumeru, ou que le génie Holohan est cause des éclipses. Si les bonzes se trompent si grossièrement sur les choses de cette vie, ils ne doivent pas être crus davantage pour celles de l'autre monde" (14).

Ainsi la jeune Chine n'a pas trouvé de moyen plus efficace pour déraciner les superstitions invétérées du passé que de remplacer, — ou d'essayer de remplacer —, le calendrier lunaire par le solaire; la science est ici l'auxiliaire direct de la vraie religion (15). Faute de temps, Ricci ne put d'ailleur poursuivre son enseignement au delà du premier livre d'Euclide, déjà traduit par *Kiu T'ai-sou,* et "Cianianmue", après avoir lu par lui-même ce qu'il put, s'en retourna chez son patron "Guansciungan" qui fit imprimer beaucoup de ce que Ricci avait expliqué en science et en morale (16).

La renommée croissante du Père, et les instruments de mathématiques dont il commençait à remplir la ville, inquiétèrent vite les astronomes officiels de la colline du Pei-

(14) R, I, p. 313-314: Guansciungan invita Ricci à venir le voir, ce fut impossible.

(15) *Sagesse*, p. 226-233.

(16) La Bibliothèque nationale de Pékin a réédité en 1930 鬱岡齋筆塵 un ouvrage de ce lettré 王肯堂 (損庵): au tome 3, p. 7b le soleil est plus grand que la terre, la lune est plus petite; p. 8a, quatre figures planes de surface équivalente; p. 8b, ombre portée par un corps; p. 9ab, les cercles de la lune et du soleil dans le ciel; p. 10b, discussion de certaines expressions du traité "De l'amitié".

chi-ko[17]. "C'est un collège, dit Ricci[18], plus à estimer pour la grandeur des bâtiments que pour la sçience des astronomes: petits esprits, médiocres savants! Ils se contentent d'annoncer les jours de fête et de calculer les éphémérides, selon les règles anciennes, et si par hasard l'évènement dément leurs prévisions, ils affirment que tout devait se passer comme ils l'avaient prédit, mais le ciel par cet accident donne un avertissement à la terre; là-dessus ils forgent l'explication qu'ils veulent." Ces fonctionnaires ignares, craignant pour leur "bol de riz", vinrent donc trouver secrètement les disciples du Père qui leur firent comprendre qu'un maître si éminent n'était pas venu en Chine pour leur enlever des emplois si mesquins et si mal rétribués! On se quitta bons amis; on échangea même des visites et ce fut à cette occasion que Ricci put admirer les beaux instruments que l'astronome *Kouo Cheou-king* de l'époque mongole avait fabriqués et qui n'étaient plus compris[19].

Le monde, tel que le conçoivent les bouddhistes, avec ses cercles concentriques autour d'une montagne centrale, parut non moins irréel quand on lui compara la Mappemonde que, sur la demande d'un grand mandarin *Ou Tso-hai* 吳左海, le Père fit regraver sur planches aux frais du trésor public[20]. Des exemplaires de cette carte se disséminèrent par toute la Chine, à Macao et même au Japon; ils servirent de modèles à d'autres éditions, comme celle du Vice-Roi du Koeichow, "Cuocinlien"[21], à échelle réduite.

---

(17) GAILLARD, p. 218-219. — La Notice de l'Institut de Météorologie de Nankin, 1935, reproduit une gravure de l'ouvrage 金陵梵刹志 1627 représentant le 觀象台 du Pei-chi-ko.

(18) RIQUEBOURG, p. 605-608.

(19) Nous avons décrit ces instruments dans *Apport*, p. 5-7, "plus beaux que ceux de Tycho-Bahé" (*Atti*, p. 28). — M. C. JOHNSSON, (*The Observatory*, mars 1936) n'est pas disposé à y reconnaître une influence musulmane, mais plutôt byzantine; nous croyons qu'il convaincra difficilement les historiens.

(20) R, I, p. 317. HUNG, p. 12-13, 16-17, 45 notes 68-70, 46 note 84: de *Hoeichow* 徽州 au Kiangsi.

(21) R, I, p. 180-181, 317. HUNG, p. 22-24, 48 notes 128-134: 郭青螺 de *Taiho* 泰和, au Kiangsi. D'ELIA, *Due amici del P. Matteo Ricci, S. I. ridotti all'unità* (Archivum Historicum Societatis Jesu, t. 6, 1937, p. 303-310).

D'autre part, des charlatans taoïstes essayèrent de s'autoriser de leurs rapports avec Ricci pour accréditer leurs fables[22] : un nommé "Guan" se disant âgé de 300 ans et spécialiste en géomancie; un autre, "Licietto" se donnant 90 ans alors qu'il en avait 60 au plus et effectuant des cures sensationnelles! La populace crut que Ricci dissimulait aussi son âge véritable et se disait moins vieux qu'il n'était: "si nous ne nous marions pas, c'est pour vivre éternellement!" Mais les vrais confucianistes ne pouvaient assez admirer combien il différait de tous les étrangers venus jusqu'alors pour propager une religion. "Tandis que ceux-ci[23] se moquaient de Confucius et des lettrés, en prodiguant leurs éloges à l'idolâtrie, il passait son temps à critiquer les deux sectes (taoïste et bouddhiste). Il ne contredisait pas la secte des lettrés ni son fondateur Confucius: bien qu'elle n'ait rien dit des choses de l'autre vie, il la louait d'avoir enseigné l'art de bien vivre dans le monde présent, de gouverner et de conserver l'Etat en paix. Aussi parlait-on beaucoup de cette attitude parmi les gens distingués; l'on y disait que le Père était un vrai lettré, parce que, contrairement à la pratique de la plupart des lettrés d'alors, il ne se laissait souiller en rien par la secte des idoles". *Wang Che-tchang,* mort en 1593 à Nankin président du tribunal des Rites, avait été de ces éclectiques[24].

Mais le "confucianisme" de Ricci ne se bornait pas à rejeter toute compromission avec le bouddhisme ou le taoïsme, il distinguait aussi soigneusement la morale et la métaphysique: autant il se montrait disposé à admirer les

---

(22) R, I, p. 321-322; if. p. 96-98, 524. — PANTOJA, p. 81. — Sur le "taoïsme éclectique" des Ming, on trouvera d'assez nombreux renseignements dans le volume des *Recherches* du P. DORÉ qui paraîtra prochainement.

(23) RIQUEBOURG, p. 616.

(24) DORE, *Recherches,* t. 14, p. 404. — On cite encore *T'ao Hi-ling,* un des derniers chefs de l'académie de Wang Yang-ming, qui se fit réfuter par *Lieou Tsong-tcheou,* docteur en 1601 (DORE, *Recherches,* t. 13, p. 256), et *T'ou-long* 屠隆 (docteur en 1577) qui reprochait aux confucianistes de ne pas expliquer "pourquoi la lune est ronde" (GOODRICH, p. 50, 57, 255).

préceptes vulgarisés par *Wang Yang-ming*, autant il réfutait les théories matérialistes de *Tchou Hi*. Ainsi, autrefois, Sénèque était placé par Saint Jérôme "dans la liste des saints" (25), bien que les présupposés doctrinaux de son stoïcisme étaient repoussés avec horreur par tous les apologistes. Sur certains points essentiels, comme l'immortalité de l'ame, les livres canoniques dans leur texte traditionnel n'étaient pas décisifs, le doute restait possible sur leur interprétation quoique "l'ensemble des textes créait une présomption négative très forte" (26). Ricci, qui le savait, ne le niait pas, mais il se servait alors de tous les arguments probables pour prouver sa thèse et il énervait les objections tirées du silence des auteurs anciens par des réfutations "ad hominem", mais comme autrefois Saint Paul, à l'Aréopage d'Athènes, prenant occasion d'un vers du poète Aratus, Ricci ne pensait qu'à convaincre son auditeur en "tirant à lui", comme il le dit, les expressions du grand Sage. "J'ai pris grand soin, écrit-il (27), de tirer à notre opinion (tirare alla nostra opinione) le principal (maître) de la secte des lettrés, Confucius: car j'ai interprété (interpretando) en notre faveur quelques textes écrits qui étaient ambigus (alcune cose che aveva lasciate scritte dubiose)".

Ces explications un peu longues une fois données sur le "confucianisme" de Ricci, nous croyons utile de citer, sans commentaire, certaines de ses déclarations, en nous bornant à souligner certains traits. "Les Chinois, écrit-il (28), sont inclinés à la *piété*, quoique d'autres puissent penser le contraire parce qu'ils sont tombés en décadence. Si nous remontons à l'origine, ils ont observé autrefois *la loi naturelle* beaucoup plus intégralement que les habitants de nos pays, et, il y a 1500 ans [avant l'entrée du bouddhisme], cette nation était peu adonnée aux idoles; les personnages qui étaient vénérés alors n'étaient pas aussi vicieux (sciagurata) que les (divinités) adorées par nos Egyptiens, Grecs ou

(25) BOISSIER, *Religion*, t. 2, p. 51.

(26) WIEGER, HCO, p. 122-124.

(27) R, I, p. 458.

(28) R, II, p. 385.

Romains, mais on les considérait comme des gens très vertueux et on leur attribuait des actions très louables (opere assai buone). Bien plus, les livres des lettrés qui sont les plus anciens et jouissent de l'autorité la plus grande n'accordent d'adoration qu'au ciel et à la terre, et au Seigneur de ceux-ci. Quand nous avons *examiné soigneusement* (examinando bene) tous ces livres [les livres canoniques], nous n'y avons trouvé que très peu de choses (pochissimi) contraires à la lumière de la raison et un très grand nombre (moltissimi) conformes à elle; ces livres ne le cèdent à aucun de nos(29) philosophes (filosofi naturali). Nous pouvons espérer de la divine miséricorde que beaucoup de leurs anciens (sages) se sont sauvés en observant la loi naturelle avec le secours que Dieu, dans sa bonté, leur aura donné. Les idoles sont entrées dans ce royaume [il y a 1500 ans], mais nous savons qu'elles y sont peu respectées; quelques-uns même ne leur accordent aucune estime."

Ainsi donc, aux yeux de Ricci(30), "de toutes les nations païennes venues à notre connaissance en Europe, je n'en sais aucune qui soit tombée en moins d'erreurs que les Chinois *dans leur première antiquité"*; malheureusement, "si la nature corrompue n'est pas soutenue de la grâce de Dieu, elle tend d'elle-même toujours à descendre. Ce malheureux peuple a laissé peu à peu s'éteindre les lumières qui l'éclairaient autrefois, il s'est abandonné à une grande licence si bien qu'*aujourd'hui* chacun agit comme il veut, à tort et à travers, sans scrupule et, *parmi ceux qui échappent à l'idolâtrie, il en est peu qui ne tombent dans l'athéisme."*

C'est contre ces derniers que se dirige l'apologétique du missionnaire, mais en cherchant à s'aider d'arguments empruntés à leurs livres classiques.

"Les Chinois, dit encore Ricci(32), ont toujours adoré une divinité suprême qu'ils appellent le Roi du ciel, ou le

(29) Le texte imprimé ici porte "ses"; ne faut-il pas lire "nos" comme dans le texte parallèle R, I. p. 86.

(30) R, I, p. 85.

(31) R, I, p. 86.

(32) R, I, p. 85-88.

ciel et la terre, car il leur semblait *peut-être* que le ciel et la terre étaient une chose animée et composaient un seul être vivant dont la divinité serait l'âme......Cette secte (des lettrés) ne tient pas d'idoles, mais elle révère seulement le ciel et la terre, ou le Roi du ciel......parce qu'il leur *semble* (parergli) qu'il gouverne et conserve toutes ces choses inférieures.

Ils ont vénéré aussi divers esprits protecteurs des monts, des fleuves et des quatre parties du monde......, mais ils ne leur accordent pas autant de pouvoir qu'au Seigneur du ciel.

Les vrais lettrés ne parlent jamais du temps où fut créé le monde, ni par qui ni comment. J'ai dit "les vrais lettrés" parce que quelques-uns de peu d'autorité portent des jugements vraiment frivoles et mal fondés, dont on fait peu de cas parmi eux [il s'agit ici de la légende taoïste de P'an kou].

En cette secte, on parle du châtiment divin et de la rétribution que recevront les méchants et les bons; mais, *plus communément*, on pense que ce sera en cette vie.

Au sujet de l'immortalité de l'âme, *il semble* (pare) que les anciens ont *moins hésité* (dubitassero) [que pour la rétribution en l'autre vie], et même *ils ont donné à entendre* (dierono ad intendere) que l'on vivait de nombreuses années après la mort dans le ciel, mais ils n'ont jamais dit que quelqu'un se trouve dans l'enfer; seuls, les *lettrés modernes* [Tchou Hi] ne laissent pas subsister (estinsero a fatto) l'âme après la mort, et n'admettent ni paradis ni enfer dans une autre vie. Cela semble difficile à admettre à *quelques-uns*, et pour ce motif ils disent que l'âme des bons seule se conserve vivante, parce que la pratique des bonnes œuvres l'a nourrie et fortifiée; mais l'âme des méchants, n'ayant pas eu cet avantage, se dissiperait et s'anéantirait au sortir du corps.

Mais *l'opinion* la plus suivie actuellement, et qui me paraît (pare) empruntée à la secte des idoles depuis 500 ans [c'est de la philosophie de Tchou Hi qu'il parle, influencée par le taoïsme et le védantisme], c'est que tout ce mon-

de est fait d'une seule substance, et que le créateur du monde, avec le ciel et la terre, les hommes et les animaux, les végétaux et les quatre éléments, forment un corps continu dont les divers être sont les membres. C'est de cette unité de substance que l'on déduit le devoir de la charité entre hommes, et la possibilité pour tous de devenir semblables à Dieu. Voilà ce que *nous nous efforçons de réfuter* (procuriamo di confutare) non seulement par le raisonnement, mais avec l'*autorité* de leurs anciens auteurs qui, très clairement, ont enseigné une doctrine toute différente."

Dans le *T'ien tchou che i* 天主實義 ou Catéchisme du P. Ricci, c'est la méthode qu'emploie le lettré chrétien comme le montre, entre beaucoup d'autres exemples, la réfutation d'une objection au sixième entretien.(33)

"*Objection*: Nos livres ne parlent ni d'enfer ni de paradis! *Réponse*: Le Sage (Confucius), s'accommodant à la portée d'esprit de ses contemporains, n'a *peut-être* pas tout dit; peut-être a-t-il dit bien des choses qui n'ont pas été écrites et dont les monuments sont perdus; *peut-être* même des écrivains peu fidèles les ont-il supprimées; de plus, les mêmes choses en différents temps ont des expressions différentes; il n'y a pas telle expression, on ne doit pas conclure: telle chose n'y est pas quant au sens. Les lettrés d'aujourd'hui s'en tiennent-ils bien à la doctrine des anciens livres; combien n'y en a-t-il pas qui le combattent?"

Le "lettré chrétien" apporte en preuves certains expressions des livres canoniques: "être dans le ciel, être à côté du Ti", n'est-ce pas équivalent à "se trouver dans le paradis"? Et "s'il y a un paradis, il y a donc un enfer. L'un se conclut de l'autre... : s'autoriser du silence des livres classiques sur ce point pour le nier, c'est errer."

Ricci, en se plaçant ainsi résolument sur le terrain de la philosophie de Confucius, nous semble avoir renouvelé simplement sur les bords de l'Océan Pacifique ce que Saint Justin, Athénagore, Clément d'Alexandrie avaient tenté dans le monde hellénique? Il voulait mettre la science chré-

---

(33) JACQUES, p. 280 et suiv.

tienne en bonne place dans la cité du savoir chinois et il se croyait autorisé donc à interpréter, voire même à solliciter, les textes de Confucius, désirant trouver un allié dans un homme qu'on considérait comme un sage! Ainsi autrefois Saint Cyrille d'Alexandrie agissait-il à propos de Plotin. Comme on l'a dit, "l'apologétique se renouvelle à mesure que se transforment les attaques auxquelles elle doit faire face. Aujourd'hui, tout son effort est à distinguer le christianisme, à mettre en lumière ce qu'il a d'original et d'unique, pour sauvegarder son caractère surnaturel en face d'une critique qui ne veut voir en lui qu'un moment d'une évolution philosophique et religieuse; Cyrille, au contraire, en quête d'analogies... s'attache à mettre en relief les liens qui l'unissent... à ces philosophes en qui l'on reconnaissait le dernier mot de la sagesse(34)". Ainsi agit Ricci abordant le monde lettré de Chine! Il ne se faisait point illusion sur l'orthodoxie de son allié Confucius, témoin de la vérité, il est vrai, mais témoin du dehors!

Un certain "Ligiucin", âgé de plus de 70 ans, était tenu pour un oracle à Nankin à cause des hautes charges qu'il avait remplies, de son érudition en toutes ces matières et surtout pour son amabilité naturelle et sa réputation d'homme vertueux. Il avait jusqu'à mille disciples, si nombreux et si excellents qu'il avait dû limiter les jours et les heures où il pouvait leur donner leçon dans la salle de réception. Il voulut donc s'entretenir avec Ricci qui, par l'intermédiaire de *K'iu T'ai-sou*, lui fixa un rendez-vous avec l'espoir de le convertir. Quand on en vint à parler de religion, le Père, dès l'abord, lui fit avouer que la religion des idoles ressemblait à une pastèque à demi gâtée dont il rejetait toute la pourriture pour ne garder que la partie saine. Une si vive attaque laissa le vieillard et ses disciples fort déconcertés. Quelque temps après, dans une réunion de lettrés où "Ligiucin" répondit à un doute en s'inspirant de la doctrine des idoles contrairement à l'interprétation de Confucius, un grand mandarin du Tribunal des

---

(34) ARNOU, *La séparation par simple altérité dans la "Trinité" plotinienne*, *Gregorianum*, t. 11, 1930, p. 182.

Travaux publics, *Lieou Teou-k'iu* 劉斗墟, connu pour son france parler et pour sa science(35), se mit à crier que c'était une honte pour eux tous, Chinois, élevés à l'école des lettres et de Confucius, d'oser contredire Confucius et de suivre la doctrine des idoles qui est venue de l'étranger: "il avait entendu dire que le grand lettré étranger, le seigneur "Sithai 西泰",-c'était le grand nom de Ricci-, en avait été fort surpris, lui qui vantait la doctrine de Confucius et disait publiquement que la doctrine des idoles était fausse, les idolâtres étant peu nombreux et peu estimés dans les pays occidentaux."

"Ligiucin" essaya de répondre qu'il s'était entretenu avec le Père sur ces questions et qu'il l'avait trouvé assez mal informé, mais *Lieou Teou-k'iu,* qui pourtant n'avait jamais vu Ricci, ne décolérait pas et ne voulait rien entendre.

"A quelques jours de là, Ricci ne sachant pas cet incident, "Ligiucin" le fit inviter fort courtoisement pour un banquet: les Chinois vident les controverses à table tout en mangeant et en buvant. Ricci, devinant son intention, s'excusa parce qu'il était trop occupé et que c'était jour de jeûne: il ne voulait point commencer à ce moment les disputes, de peur de compromettre sa résidence à Nankin tant qu'il n'aurait pas acheté de maison pour s'y établir plus solidement. Mais "Ligiucin" revint à la charge par deux fois, faisant dire que beaucoup de personnes le désiraient et qu'il ferait préparer un repas maigre pour lui, si bien que *K'iu T'ai-sou* persuada le Père que ce serait un procédé discourtois de refuser et il se vit la main forcée pour s'y rendre.

Il y alla donc, tout prêt à discuter, et "Ligiucin" y amena un fameux prédicateur de la secte des idoles ainsi qu'un nombre infini de séculiers. Le bonze, nommé 僧 *San-hoai* 三槐, différait de ses collègues par sa science et ses aptitudes littéraires. Il était déjà là avec beaucoup de lettrés quand Ricci se présenta, et tandis qu'environ vingt ou trente autres invités faisaient les rites de courtoisie au

---

(35) R, I, p. 325: il était président(!) du Tribunal et originaire du Kiangsi.

maître de maison, il s'assit près du Père avec un air dédaigneux, dans ses habits communs et fripés, et il se prit à manifester le désir de parler choses religieuses.

Ricci dit tout aussitôt: "Avant de discuter sur un autre point, je désire que vous me déclariez ce que vous pensez au sujet du premier Principe, auteur et seigneur du ciel, de la terre et de toutes les choses créées, que nous appelons en un mot le Seigneur du ciel". *San-hoai* répondit que ce seigneur existait bien, mais que ce n'était point un être d'importance et n'importe quel homme, lui-même par conséquent, était égal à lui sans lui être inférieur en rien; à le voir répondre avec tant de superbe, il paraissait même se croire quelque peu supérieur à ce Seigneur du ciel(36).

Alors Ricci lui demanda s'il était capable de faire les choses que fait l'Auteur du ciel et de la terre, sinon ses paroles ne seraient que jactance vaine. Sanhoai dit que oui, il pouvait faire le ciel et la terre. Le Père reprit: "Je ne veux pas vous donner la fatigue de faire ici un autre ciel et une autre terre, mais je vous prie seulement de faire un tison de bois semblable à l'un de ceux qui sont là dans le brasier". Là-dessus, Sanhoai commence à s'échauffer en criant que Ricci n'avait pas à lui demander cela, et Ricci se met à élever la voix plus fort que lui en lui demandant pourquoi il ose promettre de faire ce dont il est incapable. En entendant les éclats de voix, tous les invités se rapprochent et demandent quel est le sujet de la discussion; *K'iu T'ai-sou* raconte l'incident, et tous disent que le Père a raison.

Sanhoai, voulant exposer les principes de ses imaginations chimériques, demande alors au Père sur un ton emphatique s'il sait les mathématiques, car il avait entendu dire que le Père était grand astronome; Ricci répond qu'il en avait appris quelque chose. Sanhoai reprend aussitôt:

---

(36) Evidemment Sanhoai faisait allusion aux divinités bouddhistes portant le nom de *T'ien-tchou* 天主 sur lesquelles le P. HAVRET a, dans une petite monographie, attiré l'attention (*T'ien-tchou, "Seigneur du ciel"*, 2e édition, 1909).

"Quand vous parlez du soleil et de la lune, allez-vous dans le ciel où sont ces astres, ou bien ces planètes descendent-elles dans votre esprit?"—"Ni je ne vais dans le ciel, ni ces planètes ne viennent sur terre, mais quand nous voyons quelque chose, nous formons aussitôt dans notre esprit une figure ou "species" de la chose vue, et ensuite, quand nous voulons penser à elle ou parler d'elle, nous regardons dans notre intelligence ces images que nous y avons formées". Sanhoai se lève alors, en déclarant: "Voilà donc comment vous-même vous avez fait un nouveau soleil et une nouvelle lune, et de la même manière vous pourriez créer toutes les autres choses", et il se rengorge en pensant avoir prouvé sa thèse.

Ricci se met à expliquer que la "species" qui est dans l'âme n'est pas le soleil ni la lune, mais une figure du soleil et de la lune, et qu'il y a grande différence entre l'une et l'autre chose; et cette "species" même ne pourrait être formée ni imaginée si on n'avait pas d'abord vu le soleil ni la lune. Et il donne l'exemple du miroir qui reflète le soleil et la lune sans que personne soit assez insensé pour dire que le miroir peut créer le soleil, la lune ou les autres objets qu'on y voit.

Ces explications satisfont d'autant plus les assistants qu'ils voient Sanhoai crier en proportion de ce qu'il ne peut répondre; aussi le maître de maison, craignant qu'ils n'en arrivent l'un ou l'autre à quelque procédé discourtois, invite Sanhoai à se rendre dans une autre place afin de mettre un terme à la dispute".

Cette première escarmouche où s'affichent les insuffisances dialectiques du controversiste fut suivie d'une discussion d'ordre beaucoup plus général où apparaît la difficulté qu'ont toujours éprouvée les philosophes chinois à construire une théorie cohérente de la nature humaine.

"Tous les invités s'étaient assis à plusieurs tables, et Ricci, en tant qu'étranger, occupait la place d'honneur. Vers le milieu du repas, les lettrés commencèrent à débattre un problème qui est très discuté dans les écoles de Chine[37]:

(37) Par exemple LE GALL, *Tchou Hi*, 1894, p. 53-58.

"La nature humaine, en elle-même, est-elle bonne, ou mauvaise, ou indifférente? Si elle est bonne, d'où vient le mal qui en provient? Si elle est mauvaise, d'où vient le bien qu'elle produit souvent? Si elle n'est ni l'un ni l'autre, d'où vient que de soi-même elle fait tantôt bien tantôt mal?" Les préceptes de la Logique étant inconnus chez eux, ils ne savent point distinguer "bonté morale" et "bonté naturelle", "bonté acquise" et "bonté innée"; encore moins connaissent-ils quelque chose de la nature corrompue par le péché originel, des secours de Dieu et de la grâce. Ce jour-là, pendant plus d'une heure ils échangèrent leurs arguments, prouvant par des exemples variés, les uns que la nature humaine est bonne, les autres qu'elle est mauvaise.

Pendant tout ce temps, Ricci resta sans dire mot, et beaucoup semblaient croire qu'il ne comprenait pas cette question trop subtile, ou du moins qu'il ne faisait pas attention à la conversation. Cependant on désirait qu'il intervînt; c'est pourquoi il fit signe qu'il voulait parler, tous se turent et se tournèrent vers lui avec beaucoup de curiosité.

Ricci, d'une manière qui les surprit, résuma clairement tout ce qui avait été dit, puis il ajouta: "Il n'y a pas de doute que le Seigneur du ciel et de la terre soit le meilleur des êtres et suprêmement bon; mais, si la nature humaine est tellement débile qu'on doute si elle est bonne ou mauvaise, comment maître Sanhoai, qui a dit, il y a quelques instants, que la nature humaine n'est pas différente de la nature de Dieu, Créateur du ciel et de la terre, peut-il mettre en question si cette nature est bonne ou mauvaise?" Vis-à-vis du Père se trouvait un licencié qui, prenant un plaisir extrême à cette objection et craignant que des assistants n'en aient pas saisi toute la force, se mit à répéter ce que le Père avait dit, en le développant avec des termes abondants et élégants, puis se tournant vers Sanhoai, il lui demanda: "Que répondez-vous à cela?"

Sanhoai voulut d'abord laisser tomber l'objection par le dédain en se moquant de ce que le Père proposait, mais Ricci et les autres insistaient pour qu'il répondît par des

arguments. Alors il commença par alléguer un déluge de citations extraites de ses auteurs qu'il connaissait très bien. Ricci l'arrêta en déclarant qu'il ne croyait pas à sa doctrine, et que si lui, Ricci, voulait apporter des textes de sa religion et de la religion de son Dieu, il le pourrait aussi, mais qu'aujourd'hui la discussion portait sur des raisons et non sur l'argument d'autorité. Mais Sanhoai ne faisait que s'esquiver en prononçant diverses phrases habiles, et, comme il était parleur fort disert, il se donnait toujours le beau rôle; il en vint à conclure que Dieu n'était ni bon ni mauvais, voulant dire par là qu'une chose qui peut être bonne peut être aussi mauvaise! Sur quoi, Ricci rétorqua sa proposition au moyen d'un exemple, qui fait toujours impression sur des esprits ne distinguant pas la substance de l'accident: "Le soleil qui est clair ne peut être obscur, parce qu'il est clair par nature"!

Ni par ces paroles ni par d'autres raisons, Sanhoai ne s'avoua vaincu, mais les auditeurs furent très satisfaits de ce qu'avait dit le Père, et, par la suite, durant des jours et des mois, ils continuèrent à discuter entre eux sur ce sujet parce que, dans la secte des idoles, a cours une opinion qui est même comme un premier principe, à savoir que l'auteur de toutes choses est d'une même substance avec l'homme, ou Dieu est l'âme de l'univers, et cette erreur s'accrédite peu à peu parmi les lettrés. Beaucoup de disciples de "Ligiucin" vinrent poser à Ricci d'autres difficultés dont le Père se servit pour rédiger un traité[38] qui arracha cette exclamation à l'un d'eux: "Nier ce que dit le Père, c'est nier que le soleil éclaire". *Wang Tchong-ming* eut grande joie de cette victoire de Ricci.

Par cet exemple topique, on voit donc l'attitude adoptée par Ricci vis-à-vis des lettrés confucianistes; en même temps qu'il s'efforce de réfuter les présupposés bouddhistes, il tâche de leur substituer les principes rationnels et les dogmes chrétiens pour fonder leur morale. "Les païens, a-t-on écrit fort justement au sujet des auteurs latins et

(38) C'est actuellement le chapitre 7 du *T'ien tchou che i* ou Catéchisme du Père Ricci.

grecs(39), n'ont pas connu le grand mystère de la destinée humaine; ils n'ont pas su le bonheur et la science de nos premiers parents; ils n'ont pas connu le Christ qui nous rachète ni entendu la parole divine qui seule dissipe cette ignorance du bien et du vrai; mais une faible étincelle de vérité leur a été laissée par la miséricorde divine pour se conduire dans ces abîmes, c'est la conscience". Le mouvement inauguré par Ricci en Chine peut donc être considéré comme antithétique de celui qui se poursuivait alors en Europe et dont Montaigne était peut-être le représentant le plus caractérisé. Tandis que, chez ce dernier, la morale tendait à se dégager des dogmes du Moyen Age et à se laïciser en se contentant d'une analyse pénétrante du cœur humain, le missionnaire italien proposait, pour guider l'homme, non plus la lueur vacillante du devoir tel qu'il se manifeste à la conscience, mais la pensée d'un au-delà qui s'impose irrésistiblement à la croyance. Ainsi un Saint Ambroise, sans jeter l'anathème sur la noble morale des stoïciens ni mettre un abîme entre le christianisme et le paganisme, se préoccupait-il de la compléter en cherchant en dehors de l'homme le fondement du mérite et de la vertu(40). Les humanistes chrétiens de la fin du XVIe suivirent cette tradition à l'égard des peuples nouvellement découverts. "Les Chinois, affirmait le Père Possevin instruit par le Père Ruggieri(41), pratiquent cinq vertus; si nous voulons examiner tout ce qui peut incliner quelqu'un vers le christianisme, ils l'ont au suprême degré... On peut parfaitement les amener à entrer dans l'Académie du Christ, puisqu'ils ont été comme préparés à elle par leur culture (ut ad Christi Academiam admittantur, hac quasi cultura praeculti)".

---

(39) On peut lire à ce sujet VILLEY, *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, 1908, par exemple, t. 1, p. 5, 10.

(40) M. Raymond THAMIN s'est appliqué à repenser en ce sens la doctrine de Saint Ambroise vis-à-vis des stoïciens (DUMAS, *La vie et les travaux de Raymond Thamin*, Revue des sciences morales et politiques, t. 96, 1936, p. 482 et suiv.).

(41) **Bibliotheca Selecta*, Cologne, 1607, t. I, l. 9, c. 25-27, p. 403-406.

On voit par là quel appoint l'exemple du Père Ricci pourrait apporter dans le débat récent sur "la philosophie chrétienne". "Le christianisme a-t-il vraiment, et si oui, en quel sens précis et dans quelle mesure, influencé l'intelligence humaine?" Tel est le problème historique, compliqué d'une discussion métaphysique, sur lequel les avis se sont partagés(42). Sans entrer dans le problème purement philosophique, le Jésuite italien, par toute son attitude et son apologétique, semble avoir voulu démontrer expérimentalement la bienfaisance effective de la révélation surnaturelle pour la pure raison. La doctrine qu'il a proposée aux lettrés chinois était conçue surtout comme une très haute sagesse et une loi morale parfaite; mais, pour combattre l'idolâtrie que professaient ouvertement certains dévots de Bouddha ou partisans de Laotse, il se servait de Confucius qui ne l'admettait pas et, en même temps, il réfutait, avec les paroles authentiques de ce même Confucius, les interprétations décidément matérialistes et étouffantes des disciples de Tchou Hi. Ainsi introduisait-il au cœur même de la pensée chinoise un germe vivant, susceptible des plus heureux développements.

---

(42) ROMEYER, *La philosophie chrétienne jusqu'à Descarts,* 1934, t. 1, p. 4 et suiv.

CHAPITRE SEPTIÈME

Le ferment évangélique à Nankin

Malgré ses résolutions de prudence et de discrétion, Ricci ne pouvait plus se confiner dans la pénombre et ses succès le signalaient de jour en jour davantage à l'attention publique; trois points le préoccupaient dès lors et lui paraissaient à assurer le plus tôt possible, fonder une résidence stable, se placer sous le patronage de l'empereur et s'éviter la réputation de provoquer des mouvements populaires. Le P. Cattaneo, laissé avec les bagages à Lintsing sur la barque, tardait à revenir.

"Les temps étaient peu sûrs, raconte Ricci[1], car, après la guerre de Corée contre les Japonais, le trésor public était épuisé et le Roi cherchait, par tous les moyens, à le remplir. Comme il se trouve en Chine, dit-on, beaucoup de mines d'or et d'argent qu'il est interdit d'exploiter par peur d'attirer les bandes de voleurs, le Roi décida d'en ouvrir plusieurs et en même temps il imposa une taxe de 2% sur toutes les marchandises dans le royaume entier. Pour exécuter ces ordres, une nuée d'eunuques rapaces s'abattit sur les provinces: deux ou trois eunuques influents par province, escortés d'autres de rang inférieur et ne dépendant de personne. Ces eunuques, pour la plupart, sont ignares, grossiers, orgueilleux, sans conscience ni principes, et ils agirent avec tant de cruauté que bientôt toute la Chine se révolta contre eux et se vit en un état bien pire que durant la guerre anti-japonaise. En outre, la lie du peuple s'associa aux eunuques afin de voler et piller: pour une barque, passer une douane équivalait à rencontrer des assassins de grand chemin. Et le plus lamentable résultat

(1) R, I, p. 329-332.

était que, de tant de vols, il ne rentrait pas la dixième partie au trésor public. Les eunuques, qui devaient exploiter les mines, n'allaient pas dans les montagnes, mais se rendaient dans les villes et, quand ils avaient découvert la maison d'un richard, ils disaient que par-dessous se trouvaient des mines et ils menaçaient de tout détruire si l'on ne payait rançon: c'est pourquoi des villes et des provinces s'entendaient avec les eunuques pour payer une certaine somme d'argent au titre de "mines du Roi". De là résulta un renchérissement général de la vie accompagné de la pénurie des vivres.

Les mandarins des deux capitales ne manquèrent pas d'avertir le Roi en des mémoires, puis, ne se voyant pas écoutés, ils le reprirent librement et certains magistrats résistèrent ouvertement aux eunuques, mais le Roi, affriandé par cette amorce des milliers d'écus qui rentraient dans son trésor, châtia les censeurs imprudents, en les privant de leurs offices ou en les emprisonnant pour de longues années; ce que voyant, les eunuques s'enhardirent toujours davantage, et leurs assassinats ou rapines augmentèrent de jour en jour. Ricci et Wang Tchong-ming eurent donc grand'-peur que les bagages laissés à Lintsing ne fussent confisqués sur le chemin: ce qui serait une grosse perte pour le Père et une cause de disgrâce pour le mandarin qui les couvrait de sa protection. Il semblait moralement impossible que les nôtres échappassent de leurs mains, mais Ricci consolait le président du Tribunal des rites en lui disant d'avoir confiance dans le Seigneur qui délivrerait ses compagnons et les images saintes d'entre leurs mains. Après de longs mois, le 21 avril 1600, Cattaneo et le Frère arrivèrent enfin, sans avoir été gênés sur le chemin et ignorant même le péril auquel ils avaient échappé inconsciemment: *Wang Tchong-ming* en fut dans l'étonnement et s'affectionna davantage à notre religion quoiqu'il fût toujours retenu par de grands empêchements (de ses épouses)".

Après cet heureux dénouement, les nôtres, voyant tant d'espoirs à Nankin, oubliaient tous leurs travaux passés pour louer Dieu "et Ricci continua ses recherches pour

acheter une maison, se demandant toujours comment il obtiendrait la permission officielle de demeurer dans la cité; comme à Nanchang, tous les magistrats avaient refusé de prendre cette responsabilité sur leurs épaules et l'insistance du Père commençait à donner à réfléchir à plusieurs. Fort heureusement, peu avant la venue de Cattaneo, *Lieou Teou-k'iu* 劉斗墟 avait parlé à Ricci d'une maison qu'il avait fait construire pour les fonctionnaires de son Tribunal 戶部 ; il y apparaissait des esprits et des spectres qu'on n'était point parvenu à mettre en fuite, et, depuis deux ou trois ans, personne n'avait osé y résider ou l'acheter(2). Lieou avait ajouté ces paroles: "Puisque Ricci a la réputation d'être un homme saint et vertueux, n'ayant pas peur des démons, il la lui donnerait volontiers; quant au prix, il accepterait ce que le Père voudrait bien donner." Ricci répondit qu'il servait le Dieu Seigneur du ciel et de la terre, et que, devant son image, le démon avait coutume de s'enfuir. Puis il s'en vint avec Lieou visiter cette demeure, située près du palais impérial et surélevée au-dessus du niveau des inondations; contre son attente, il trouva qu'elle était beaucoup plus commode que les autres, trois bâtiments en enfilade pouvant être transformés facilement, le premier pour les portiers, le second en salon de réception et le troisième ou grande salle devant servir sans doute de chapelle; dans les chambres latérales il y avait place pour huit ou dix missionnaires. La demeure étant cédée par ce Président de tribunal suprême, il ne fallait donc aucune permission des magistrats. Ricci se résolut à l'acheter, car il lui semblait que "c'était Dieu qui la lui envoyait", et, dès que Cattaneo eût débarqué, il versa la moitié du prix d'achat en s'engageant à

(2) GAILLARD, p. 214: cette maison se trouvait non loin de Hong-ou men, mais à l'intérieur des murs; elle était comprise entre deux rues qui aboutissaient à l'Est au Yu-lou 御路 . D'après les détails recueillis au moment de sa confiscations du temps de la persécution de Chen-kio, elle fut alors achetée 150 taels par *Li Tch'ang;* elle se trouvait rue *Tch'ong-li kiai* 崇禮街, dans le quartier occidental Si-yng 西營 et présentait sept "kiens" de façade orientés vers le Sud.

donner le reste l'année suivante. Trois jours après[3], l'on s'installait, Lieou Teou-k'iu signait un papier officiel et ordonnait de suspendre à la porte un édit de protection avec le cachet de son tribunal. Ainsi, sans coup férir, tous les vœux se réalisaient; les Pères, à leur entrée dans la maison, récitèrent quelques oraisons au pied de l'autel qui avait été dressé dans la grande salle et aspergèrent d'eau bénite toute la place en portant l'image du Sauveur. Les colonnes et les murs étaient encore tailladés par les coups de sabre des bonzes taoïstes contre les esprits malfaisants, mais il va sans dire que les spectres contre lesquels on s'était escrimé vainement n'osèrent plus reparaître dans cette demeure maintenant sanctifiée; ce qui ne causa point peu d'étonnement à Lieou qui avouait, un jour, n'avoir omis aucune des règles superstitieuses recommandées pour la construction de son palais. L'on parla de ce fait dans tout le monde lettré, et *Wang Tchong-ming*, d'abord un peu vexé de n'avoir pas été consulté pour cette affaire, s'en réjouit ensuite quand il apprit que les spectres avaient disparu.

L'installation une fois faite, les Pères se demandèrent un moment s'il convenait d'exposer les présents destinés à l'empereur: sans doute, ils l'avaient promis à certains de leurs amis et ils avaient besoin de se faire aider de plusieurs magistrats pour retourner à Pékin, mais ils craignaient la trop grande affluence et le tumulte. Néanmois, ils se résolurent à les montrer pendant quelques jours seulement; il vint tant et tant de monde, non seulement de la ville, mais encore des environs, qu'après dix jours les Pères et leurs gens étaient exténués de fatigue et que la foule des nouveaux arrivants menaçait de rompre les portes de la résidence pour contempler ces objets qui "contrairement à ce qui arrive ordinairement en Chine, paraissaient encore plus remarquables que ce que la renommée en avait publié". Finalement, Ricci se décisa à faire porter solennellement

(3) URSIS, p. 37 dit qu'on s'installa dans la maison le 24 "mai"; mais, puisque Ricci dit, "trois jours après l'arrivée de Cattaneo" (R, II, p. 249), il semble que ce fut le 24 "avril" 1600.

les deux images et le verre triangulaire chez *Tchou Che-lin* qui avait précisément la charge de veiller sur les présents offerts à l'empereur; le mandarin fit d'abord quelques difficultés pour endosser cette responsabilité, mais enfin il accepta de placer les tableaux dans un lieu très décent où il fit entretenir des brûle-parfums en permanence.

De cette faveur populaire, les missionnaires tirèrent la conclusion que, l'année suivante, il fallait absolument retourner à Pékin pour essayer d'offrir les cadeaux à Wan-li. "Maintenant, ils connaissaient mieux par expérience les moyens qu'on devait prendre, les circonstances s'étaient beaucoup modifiées puisque la guerre de Corée était terminée, et la faveur des mandarins leur était bien plus assurée. Mais, surtout, si l'on n'avait pas accès au Roi et si l'on n'essayait pas de s'établir à Pékin, la résidence de Nankin elle-même ne serait pas en sécurité, et, comme la renommée s'était répandue partout des cadeaux qu'ils voulaient offrir au Roi, ils jugeaient impossible, à cause de tant d'eunuques qui vont et viennent entre les deux capitales, que le bruit n'en arrivât jusqu'au Roi qui, probablement, donnerait directement l'ordre de se les faire apporter sans qu'il en résultât plus de crédit ou d'utilité pour les Pères! Mieux valait donc le prévenir et aller les lui porter eux-mêmes pour qu'il leur en fût plus obligé."

On décida donc que Cattaneo, emportant avec lui l'horloge jusqu'à Nanchang pour la soustraire à la curiosité populaire, poursuivrait sa route jusqu'à Macao afin de se concerter avec les Pères de là-bas et s'y approvisionner d'argent ainsi que d'objets européens; c'est ce qui fut exécuté à la fin de juillet ou, au plus tard, au début d'août. Cattaneo partit avec le F. Sébastien Fernandez jusqu'à Nanchang, puis, de là, continua tout seul jusqu'à Macao. Malheureusement, la colonie y était fort préoccupée du sort du navire du Japon et, bientôt l'on apprit que ce bateau, d'où dépendait la subsistance des Portugais, avait sombré corps et biens, mais, malgré le désastre, le Recteur Emmanuel

Diaz l'ancien réunit courageusement tout ce qu'il put trouver pour la mission de Chine(4).

Ricci, resté à Nankin avec le F. Martinez et des postulants chinois, continuait cependant à répandre doucement sa doctrine et à faire lever le ferment chrétien. La grande affluence des curieux avait cessé enfin; pour la plupart c'étaient des gens du peuple, attirés "comme des fous" par les présents exposés. Beaucoup de personnages nobles et éminents continuaient à venir, quelques-uns demandèrent des leçons de mathématiques ou de sciences morales "les deux seules sciences qu'ils connaissent, et très imparfaites"(5). Pour faire face aux visites qui se succèdent sans interruption durant toute la journée, Ricci est obligé de se dépenser sans compter. Il tâche de prendre son repas de très bonne heure; d'ailleurs, sa santé se maintient malgré des jeûnes forcés, mais "il ne compte plus, dit-il(6), que sur quelques années de vie parce que les fatigues d'une entreprise si ardue ne lui promettent pas une longue vieillesse".

En même temps, il se départ peu à peu de la réserve qu'il avait gardée jusqu'alors pour prêcher ouvertement une religion souvelle, et, à mesure que le christianisme, se libérant de ses attaches apparentes avec le bouddhisme, s'offre à ces intellectuels chinois, une multitude de rapports qui y sont contenus comme en puissance commencent à se développer.

Le Père Valignano avait bien recommandé de souligner les services que cette religion peut rendre au maintien de l'ordre public, et Ricci, par son admiration sympathique pour la paix chinoise, ne pouvait qu'être favorablement prédisposé à proposer la collaboration de l'évangile à l'empire; mais les fiers lettrés n'étaient-ils pas trop persuadés de

---

(4) R, I, p. 336 note 1. — BARTOLI, *Giappone*, l. 2 c. 69 p. 331-333: ce fut dans ce naufrage que périt le P. Gil de la Mata envoyé du Japon à Rome pour les affaires des missions. Il n'y eut qu'un passager de sauvé.

(5) R, II, p. 248-249.

(6) R, II, p. 245.

la supériorité indiscutable et indiscutée de leur civilisation pour rechercher un tel secours?

Par ailleurs, il y avait dans l'héritage national une précieuse tradition qui était heureusement précisée, renforcée, débordante, dans l'Eglise telle qu'elle venait se révéler en Extrême-Orient. On a voulu trouver chez Confucius la charité telle que les Chrétiens la comprennent, et il est certain que souvent elle semble y être. La Règle d'or *jen* 仁 confucianiste définit le lien qui unit les hommes entre eux en des termes éloquents: "Aimer autrui, c'est étendre son intérêt à tous..., c'est ne pas refuser de l'instruire..., ce qui te déplairait si on te le faisait, ne le fais pas aux autres; ce qui te plaît quand on le fait, fais-le aux autres"; tout cela, il est vrai, est fortement atténué par la restriction ultérieure: "pas trop d'intimité.., ne pas te livrer..., ne pas rendre le bien pour le mal", mais il y a beaucoup de bon dans ces maximes qui sonnent bien.

"Le *jen* 仁, remarque le Père Wieger(7), n'est nullement la charité, la chaleur du cœur, le don de soi des chrétiens, ni la commisération des bouddhistes. C'est la serviabilité entre compatriotes, les relations agréables entre personnes également sages, modérées, bienveillantes et, nonobstant, intéressées. Confucius qui recommande de traiter les autres comme nous-mêmes, recommande aussi de ne pas rendre le bien pour le mal. La bonté confucianiste, cette bonté du cœur, ne veut pas être dupe.

Et pas plus que les simples citoyens, le sage non plus ne doit point être dupe. S'il est un sentiment qui fasse horreur au rédacteur des King, c'est l'idéalisme à vide, le don-quichottisme. Tout excès est blâmable, même l'excès de vertu. Le dernier mot de la sagesse, c'est la modération, la discrétion, la prudence, la retenue. En tout, suivre la voie moyenne, voilà la vérité. La perfection sera atteinte, si l'homme se conduit bien par boune éducation et, en quelque sorte, par convenance envers soi-même."

---

(7) WIEGER, HCO, p. 136-137. — Il doit être un peu corrigé et adouci par GROUSSET *Histoire de la philosophie chinoise*, p. 322 et surtout DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, p. 389.

Le métaphysique de Tchou Hi, dont hérita *Wang Yang-ming*, s'était élevée à cette opinion que le monde ne forme qu'une seule cité, bien plus un seul être, et de ce monisme, elle déduisit, en se faisant pratique et morale, des conséquences analogues à celles du christianisme. Mais, si l'on veut trouver en Chine des "préparations" ou des "inachèvements" vis-à-vis de la charité chrétienne, on les trouvera plutôt dans les œuvres assez nombreuses de commisération et de compassion que le bouddhisme y fit éclore. Ricci était sûr d'être compris quand il parlait à ses amis la langue nouvelle de la "fraternité chrétienne", cette langue de l'amour qui n'est pas une langue seulement, mais plus encore un fait et une force; c'est en toute réalité que les chrétiens se considèrent comme frères et sœurs, et qu'ils se traitent en conséquence.

"Le procédé le plus facile et le plus suave, écrit Ricci(8), qui donna grand crédit à nos doctrines, ce fut de faire le récit des bonnes coutumes des pays chrétiens, par exemple, des hôpitaux pour infirmes, orphelins, enfants abandonnés, malades incurables et pèlerins; les monts-de piété, les confréries de bienfaisance et de miséricorde qui aident les prisonniers, les veuves ou autres déshérités".

Ainsi l'Eglise se révéle d'abord sous son aspect "maternel", ne se désintéressant d'aucune des infirmités humaines; mais, même dans l'expansion la plus délicate de sa charité, elle garde la marque de l'idéal romain, idéal de sagesse positive, de discipline énergique et persévérante. Au peuple chinois qui produisait des gouvernants, des juristes, des moralistes de sens pratique, peu de métaphysiciens ou de penseurs originaux, il aurait été vain de présenter un idéal trop pénétré d'intellectualisme et d'esthétisme, tel que celui qui avait séduit le peuple grec. Le christianisme romain, au contraire, se distinguait par son esprit de discipline, son sens du positif et du réel, et c'était sous ce dernier aspect qu'il était le plus apte à conquérir les sympathies des confucianistes de la fin des Ming.

---

(8) R, I, p. 341-342. — RIQUEBOURG, p. 643.

"(Ricci leur expliquait encore) la variété des ordres religieux qui cherchent la perfection pour eux-mêmes et aident le prochain à bien vivre; les jours de fête où tous se rendent à l'église pour assister à la messe et entendre la parole de Dieu, afin de se conserver et de se perfectionner dans la pratique religieuse; les grandes aumônes que donnent les chrétiens continuellement aux pauvres, parfois de plusieurs milliers d'écus; les prélats des cités et des villages qui veillent à conserver la religion chrétienne sans qu'il s'y mêle d'erreur; la censure de tous les livres à imprimer, sans qu'on laisse publier des choses inutiles ou nuisibles aux bonnes mœurs; la restitution des objets trouvés ou volés et dérobés secrètement".

Chemin faisant, le missionnaire ne dissimulait pas les combats intimes qui attendaient ceux qui voudraient imiter jusqu'au bout les chrétiens d'Occident; le monde païen est tout imprégné de sensualisme et d'immoralité, et notre société actuelle d'Europe, malgré ses tares, ne saurait donner l'exacte idée d'un monde où le christianisme n'a pas épuré et ennobli la vie morale du grand nombre de ceux-là mêmes qui lui refusent l'adhésion de leur esprit.

"Ce que tous louaient jusqu'au ciel(9), mais peu voulaient imiter, c'était que (dans la chrétienté) il n'était point permis de prendre plus d'une femme, ni de la répudier, même si elle ne donnait pas de fils. Personne ne s'exempte de cette loi depuis le Roi lui-même, les princes et les seigneurs jusqu'au dernier homme du peuple. Ainsi remédie-t-on à tant de désordres intimes que nous savons exister en Chine. Et puis, pour se marier, on attend la maturité, et non pas quand on est encore enfant."

Tout en combattant ainsi le principe de Mencius si dommageable pour la religion chrétienne, "à savoir que chaque homme doit avoir une postérité mâle"(10), Ricci préparait les esprits à la révélation de ce qui risquait d'être,

---

(9) R, I, p. 75-76: on y trouve quelques détails sur le vice contre nature et d'autres tares qui ont été estompées dans la traduction du P. TRIGAULT.

(10) B., l. 2 c. 119 p. 522-523. — PANTOJA, p. 108.

dans la suite, la principale source des difficultés de l'Eglise avec l'autocrate chinois.

Comme on l'a écrit au sujet de Rome(11), "le refus de participer au culte impérial y fut la cause prédominante qui valut au christianisme tant de persécutions. Dans la dissolution des religions antiques, le culte des empereurs avait surgi à point pour rallier les citoyens autour des temples et tenter de sauver, en les rajeunissant, ce qui subsistait des anciennes croyances et des anciens usages. Quand, sous la poussée du christianisme grandissant, la statue du dieu parut branler, on crut que l'Empire lui-même chancelait sur ses fondementa. La défense de la tradition. . ., érigée en raison d'Etat, parut justifier une politique de guerre à outrance. Car, si le culte impérial n'était qu'une importation exotique et de fraîche date, l'adoration pratique de l'Etat était bien dans la tradition de Rome".

En Extrême-Orient aussi, l'adoration pratique du souverain, "Fils du Ciel", était une condition qui paraissait essentielle à la constitution de la société civile, aussi bien dans le Japon fraîchement unifié que dans la Chine cristallisée autour de l'empereur comme autour de "son pôle"; une autorité spirituelle, distincte du pouvoir central, paraîtra longtemps une anomalie, et même un danger, surtout si elle est exercée par quelqu'un qui n'est pas chinois.

"Ce qui surprit le plus les auditeurs, écrit encore Ricci, ce fut que la dignité du pape soit supérieure à celle de tous les rois chrétiens; cette charge du chef de la sainte église ne se communique point par hérédité, mais par l'élection d'hommes saints, savants, prudents, âgés et consacrés à Dieu depuis leur jeunesse par le vœu de chasteté. Ainsi le Pape est-il capable de gouverner avec beaucoup d'intégrité les affaires de la chrétienté. Tous avouèrent qu'un homme choisi dans ces conditions devait être quelque grand saint, supérieur à tous les autres."

Une arrière-pensée guidait d'ailleurs ces explications sur le Souverain Pontife: il fallait préparer les voies à

(11) *Christus*, p. 1038.

l'ambassade, toujours possible, mais de moins en moins probable, que le Pape enverrait à l'empereur, et, "si le Roi de Chine venait à prendre les devants, l'Eglise en recevrait un grand avancement" (12).

Ricci, pour divulguer ces enseignements, se servait de toutes sortes de moyens. Le plus habituel était la conversation; dans des entretions discrets et intimes, il découvrait le vrai visage du christianisme; parfois, suivant l'usage immémorial de la politesse chinoise, un nouveau venu lui demandait d'où il venait, et alors il aimait à se dire "issu d'une contrée où les anges avaient transporté la maison de la Mère du Sauveur"(13). Un autre procédé, moins direct, mais peut-être plus efficace, était celui de l'écriture, soit dans la Mappemonde imprimée, soit dans les manuscrits dont ses amis se disputaient les copies. La préface générale de la Mappemonde et la notice spéciale attachée à Rome sur la carte donnaient quelques détails sur la religion chrétienne. Souvent, en cadeau, il offrait des inscriptions et des éventails où les caractères chinois étaient accompagnés de leur romanisation en caractères européens. "Parce que leur langue est difficile à prononcer, fait-il remarquer(14), je m'explique beaucoup mieux par écrit et, en me contentant de traduire quelques passages de nos livres, je leur fais avouer qu'en toute sorte de science et d'art ils n'ont jamais rien entendu de semblable." C'est probablement vers cette époque qu'il commence à rédiger un recueil de maximes qui, publié plus tard sous le titre de "Vingt-cinq paroles", sera l'un de ses plus grands succès littéraires(15); de plus en plus aussi, il voudrait, avec ses collaborateurs, obtenir toutes les autorisations ecclésiastiques pour imprimer des livres traduits en chinois(16).

---

(12) RIQUEBOURG, p. 331.

(13) R, II, p. 245.

(14) R, II, p. 248.

(15) R, I, p. 342-343 en note à la ligne 39; ce n'est pas encore mentionné le 15 août 1599 (R, II, p. 248-249).

(16) HAY, p. 930-932.

Une des industries les plus habituelles du Père Ricci était aussi de distribuer des gravures et des tableaux venus d'Europe ou copiés au Japon[17]. "Les Chinois, nous dit-on[18], restent stupéfaits des livres d'images qui les font penser à des sculptures (scolpite) et ils ne peuvent croire que ce soient des peintures". On pourrait se demander, note M. Pelliot[19], si les premiers missionnaires ne se sont pas mépris dans une certaine mesure, et s'ils n'ont pas accepté comme des preuves d'admiration profonde les compliment que le politesse chinoise prodigue volontiers. Nous connaissons pourtant le jugement d'un critique d'art du milieu du XVIIme siècle: "Li Ma-teou (Ricci) apporta avec lui une image du Maître du Ciel, (selon les) pays d'Occident; c'est une femme portant dans les bras un enfant. Les sourcils et les yeux, les plis des vêtements sont comme une image qui serait gardée par un miroir clair et qui librement va se mettre en mouvement. (Les figures) sont d'une majesté et d'une élégance dont les peintres chinois ne sauraient approcher."

Pour être complet, nous devrions, comme à Shiuhing, Shiuchow et Nanchang, mentionner encore ici les applications variées des sciences exactes[20]. Ainsi, par la conversation, par le pinceau, par les cadrans solaires et par d'autres inventions ingénieuses, la doctrine chrétienne s'infiltre dans le milieu intellectuel de Nankin et le ferment évangélique commence à travailler la masse païenne. Une lettre instructive du P. Ricci nous dit ce qu'il pense à ce moment (15

---

(17) *Art chrétien*, p. 208, 213 et suiv.

(18) R, II, p. 237, 272.

(19) PELLIOT, *La peinture et la gravure européenne en Chine au temps de Matthieu Ricci* (*T'oung Pao*, t. 20, 1920/1921, p. 13-15). Le critique chinois est *Kiang Chao-ou.*

(20) *Apport*, p. 53-56. — R, I, p. 312-313: sphères, globes terrestres et célestes, cadrans solaires (en particulier horizontaux, "dont on fit présent et remplit toute la cité"), sextants "très beaux", quadrants et "autres moyens de mesurer la hauteur des tours, la profondeur des puits et des vallées, la longueur des voyages avec une très grande facilité"... RIQUEBOURG, p. 208.

août 1599) sur les résultats positifs et les dangers éventuels de son apostolat[21].

"Quant à ce que vous me faites savoir de Rome qu'on voudrait y apprendre quelque grande conversion en Chine, sachez que moi, et tous les Pères qui y résident, nous ne songeons qu'à cela et de jour et de nuit; et c'est dans cette intention que nous sommes ici, ayant quitté notre patrie et nos amis très chers, habillés et chaussés à la chinoise, ne parlant, ne mangeant, ne buvant, ne logeant qu'à la chinoise, mais Dieu ne veut pas que l'on voie encore d'aussi grands fruits de nos travaux. Et pourtant, je crois que le résultat de nos œuvres supporte la comparaison avec celui d'autres missions qui, apparemment, opèrent des merveilles, et même il peut leur être préféré: car, en ce moment, nous ne sommes pas en Chine pour récolter ni même semer, mais seulement pour défricher les épaisses forêts et nous battre avec les bêtes ou serpents venimeux qui y logent. Avec la grâce de Dieu, d'autres viendront qui pourront écrire sur les conversions et la ferveur des Chinois, mais que Votre Révérence sache bien qu'il fallait d'abord agir comme nous le faisons et qu'on devra nous en attribuer la plus grande part du mérite, si toutefois nous accomplissons notre tâche avec la charité convenable.

En outre, afin de donner à Votre Révérence quelque sujet de se réjouir à notre sujet, la Chine diffère beaucoup des autres pays ou nations, parce qu'elle est un royaume cultivé, très adonné aux lettres et peu aux armes; elle est très intelligente et, maintenant plus que jamais, elle met en doute ses sectes religieuses et ses superstitions: c'est pourquoi, à ce que je vois clairement, il sera facile de convertir en peu de temps une multitude infinie de Chinois. Toutefois, nous sommes gênés par le peu de relations qu'ils ont eues et voulu avoir avec les étrangers: le peuple en a peur, et plus encore le Roi qui est une sorte de tyran dont les aïeux ont usurpé le trône par les armes et qui craint toujours que d'autres l'usurpent à leur tour pour le lui

(21) R, II, p. 246-247.

ravir. Aussi, la tactique plus suspecte qui puisse se pratiquer en Chine, ce serait de grouper autour de nous un grand nombre de chrétiens.

Pour ce motif, il nous semble que le fruit le plus solide et la résolution la plus sage, c'est de tâcher de gagner peu à peu du crédit auprès d'eux et de détruire leur soupcons; puis d'entrer en relations avec eux. Et, avec la grâce de Dieu, il s'est fait sur ce point davantage en quelques ans que nous ne l'espérions après de nombreuses années, car. depuis que la Chine est la Chine, on n'a point souvenir qu'un étranger y ait acquis une situation comparable à la nôtre. Ceux qui y sont venus auparavant,-et ils ont toujours été fort peu nombreux-, ou bien étaient des sujets du Roi de Chine, ou bien s'étaient convertis à leur religion, ou bien appartenaient à une classe fort peu estimée du bas peuple, ou bien n'étaient appréciés que par le Roi sans être goûtés par les autres personnes. Quant à nous, nous résidons ici avec notre religion tenue en grande estime par tous, et quelques-uns,-ceci soit soit dit à la gloire de Dieu-, nous tiennent pour les plus grands saints qui vécurent jamais en Chine, venus par miracle des extrémités du monde. Et les Chinois ne sont pas si dépourvus d'intelligence que personne d'entre eux ne comprenne fort bien notre intention dernière, mais ils n'osent pas affronter le danger de nous aider à découvert.

Cette année-ci, ce n'a pas été un médiocre succès que de fonder cette résidence dans une cité qui est la plus grande et la plus noble de toute la Chine, presque au milieu de tout le royaume. Notre crédit et notre réputation y ont tellement grandi que nous pouvons dire qu'en un an nous avons doublé nos résultats antérieurs, car, même si nous n'avions fondé que ce poste, nous nous sommes en même temps ouvert le chemin pour beaucoup d'autres cités où l'on nous désire. Toutefois, pour la raison que j'ai exposée plus haut, nous ne ferons point de nouvelle extension avant d'avoir eu accès auprès du Roi; sinon, nous nous exposerions aux soupçons des Chinois et nous donnerions occasion de nous faire chasser hors du royaume avant d'avoir obtenu

des garanties officielles pour y demeurer stablement."

Nous voudrions connaître les impressions que cette lettre, au ton si décidé, produisit sur le correspondant du Père Ricci en Europe; comme c'était son plus intime ami,-le Père Costa, l'ancien compagnon d'enfance à Macerata, maintenant dans les charges de la Compagnie de Jésus-, il dut faire confiance à celui dont il avait tant de fois éprouvé l'extraordinaire esprit d'adaptation! Mais si d'autres eurent communication de cette missive, on se demande ce qu'ils pensèrent de ce missionnaire de Chine qui, n'ayant pas même deux cents baptisés après quinze années et plus d'efforts, croyait sa fondation en meilleure posture que l'église de l'Inde à la majestueuse façade, celle des Moluques avec ses dizaines de milliers de chrétiens et celle du Japon qui sortait comme rajeunie du glorieux martyre de 1597! Et cependant, c'était le petit Père Ricci, enseveli dans l'immense empire chinois, à qui l'avenir devait donner raison. Robert de Nobili, dans l'Inde, ne trouvera une voie d'accès aux brahmes qu'en marchant sur ses traces; les postes d'Amboine, de Ternate et des îles de la Sonde vont bientôt disparaître sous les coups conjugués des musulmans malais et des protestants hollandais(22), tandis qu'en 1614 le Japon adoptera une politique de réclusion absolue en expulsant impitoyablement les missionnaires étrangers(23). Il est vrai que le Tonkin et l'Annam, dans la première moitié du XVIIe siècle, verront se développer rapidement des noyaux importants de catéchumènes, mais précisément ce sera sous l'inspiration du Père de Rhodes adoptant sans hésiter les méthodes de Ricci(24). Restent les îles Philippines, dont le succès constant sera une sorte de reproche tacite pour les "innovations" de l'empire chinois; l'Europe de Philippe II qui condamnait les écrits savants du Franciscain Sahagun sur le Mexique à "servir

---

(22) *Philippines*, p. 147-165.

(23) *Philippines*, p. 166-186.

(24) Telle fut l'origine du conflit de méthodes au Foukien vers 1630: *Philippines*, p. 213-218.

d'enveloppes pour les paquets d'épicerie" [25], n'était, pas plus d'ailleurs que la France de Henri IV, préparée à reconnaître en Extrême-Orient une civilisation capable de rivaliser avec la sienne!

Longtemps aussi on se méprendra sur les initiatives de Ricci, et nous avons cité le texte où un vieux chroniqueur disait déjà: "il faut que j'efface ici l'abus de plusieurs personnes d'Europe, qui croient que les nôtres tâchent d'acquérir les degrés des lettrés de ce Royaume. Car les lettrés nôtres ne se disent pas lettrés chinois, mais lettrés européens [26]". De nos jours, par un curieux retournement d'opinion, on leur reprocherait plutôt de ne pas s'être suffisamment sinicisés, spécialement pour l'art, mais c'est ne pas réfléchir à l'extrême danger où ils auraient été de se voir un peu plus confondus avec les bonzes méprisés: un toît retroussé aux angles pour leur chapelle, une vierge aux yeux bridés sur l'autel, n'était-ce pas prêter aux rapprochements les plus dangereux avec le bouddhisme? Tout au plus,-et encore cela leur fut-il parfois objecté-, consentaient-il à décorer avec des dragons les coffres de leurs horloges ou à faire chausser les pieds nus des personnages évangéliques [27] !

Ce qui paraissait encore plus étrange aux Européens de la fin du XVIe siècle, c'était cette extraordinaire insistance sur des activités qui n'étaient pas purement religieuses; ici encore, leurs apologistes éprouveront-ils le besoin de les justifier, un peu gauchement à notre avis. "Dieu, écrira-t-on par exemple [28], ne s'est pas toujours servi d'un même moyen, en la suite de tant de siècles, pour attirer les hommes à soi. Ainsi il ne faut pas s'étonner si les nôtres ont offert cette amorce pour attirer les poissons en leur nasse. Car qui voudrait bannir de cette Eglise [de Chine] la Physique, Mathématique et Philosophie morale, ne connaît pas assez le dégoût des esprits chinois qui ne peuvent prendre

(25) *Philippines*, p. 124-127.
(26) RIQUEBOURG, p. 242.
(27) *Chala*, p. 39 note 50.
(28) RIQUEBOURG, p. 304.

aucun médicament salutaire sans être adouci avec cet appât".

"Amorce", "appât", tous ces mots qui semblent impliquer une tactique de métier, utilisant des trucs pour gagner l'attention des esprits, ne correspondent pas du tout à ce que voulait ni à ce que faisait le Père Ricci. En réalité, dans le grand salon de Nankin comme dans les chambrettes de Nanchang et de Shiuchow, ainsi que dans la résidence de Shiuhing, il s'efforçait tout simplement d'introduire le ferment chrétien dans l'ensemble de la culture chinoise, et c'était parce qu'il commençait à réunir autour de lui un groupe d'esprits vraiment distingués qu'il se montrait si confiant et si affirmatif pour l'avenir. En un mot, aux conflits de civilisations que commençait à provoquer partout l'envahissement de l'Europe, il prétendait, à l'écart des Portugais et des Espagnols tout autant que des Hollandais et des Anglais, substituer, en Extrême-Orient, une œuvre de compréhension pacifique et bienfaisante. Et le plus surprenant, c'était que dans cette Chine décrite si souvent comme irréductiblement close à toute influence du dehors, il trouvait de chauds partisans et d'ardents collaborateurs.

Peut-être n'est-il pas inutile d'insister sur cet aspect trop systématiquement méconnu de l'évolution orientale; il n'y a pas si longtemps que les historiens chinois auraient considéré comme une insulte envers eux d'affirmer une certaine dépendance de leur pays vis-à-vis des autres nations de l'univers. Le regretté *Ting Wen-kiang,* premier secrétaire de l'Academia sinica, a fait justice de ce préjugé néfaste en une page qu'il convient de citer: "Nous pouvons voir qu'en matière de culture la Chine a reçu constamment des inspirations et des additions de ses voisins. Mais en le faisant elle a toujours tâché d'*assimiler* les éléments étrangers qui venaient en sa possession, et de les développer à sa propre manière. S'ils n'étaient pas assimilables, ils ont été souvent rejetés. La technique de la fonte du bronze n'était certainement pas une invention chinoise (à l'époque préhistorique), mais les motifs artistiques l'étaient bien. Le peuple Chou introduisit la semaine, mais après

200 ans celle-ci fut abandonnée. La même chose est vraie du cycle de Jupiter employé pour les dates. Le peuple Han importa le verre, mais n'en fabriqua point; cet article étranger donna l'idée d'appliquer la couverte sur la poterie, ce qui conduisit à l'invention de la porcelaine. La conquête de la Chine par le bouddhisme fut apparemment complète, mais le système *tchan* (attribué à Bodhidharma) fut un produit chinois, et finalement les taoïstes volèrent son rituel et les Néoconfucianistes (Tchou Hi) sa philosophie. On ne peut mettre en doute que beaucoup des mathématiques chinoises et de son astronomie vinrent du dehors, mais elles furent si bien modifiées et développées qu'on ne peut les reconnaître. Les étrangers qui s'installèrent en Chine, régulièrement, furent sinicisés, qu'ils fûssent bouddhistes ou mahométans. Même les Jésuites n'échappèrent pas complètement à cette influence; ceux qui lisent les documents officiels laissés par Schall et Verbiest, ou qui regardent certaines peintures de Castiglione, ont peine à réaliser que c'étaient des étrangers (!). C'est ce pouvoir d'assimilation et d'adaptation qui rend la civilisation chinoise un processus vital, différant radicalement de l'ancienne civilisation de la Mésopotamie ou de l'Egypte" (29).

Quoi qu'il en soit de cette derniere comparaison dont la discussion nous entraînerait vraiment trop loin de notre sujet, retenons simplement que les Jésuites,-et dans le cas présent Ricci-, surent éviter le conflit des civilisations. Par ce mot de civilisation, nous entendons ici, suivant l'usage commun d'aujourd'hui, ce tout complexe de connaissances, croyances, art, morale, droit, coutumes et autres aptitudes ou habitudes acquises par l'homme, en tant qu'il est membre de la société. Ricci, bien loin de se dépouiller de tout son acquît européen, prétendit l'apporter à ses amis de Chine et, avec leur concours, le greffer sur le tronc de la culture d'Extrême-Orient. Nulle part, ce fait n'est mieux mis en lumière que dans les préfaces qui ornèrent la réédi-

---

(29) *How China acquired its civilization, Symposium of Chinese Culture*, 1931, p. 19.

tion de la Mappemonde faite à Nankin en 1601 (30). Nous y voyons un groupe d'intellectuels chinois, appartenant tous, semble-t-il, à ce qui sera bientôt le parti de Tong-lin et louant l'apport intellectuel du lettré du grand Occident, *Si t'ai*, autrement dit Ricci. La préface de *Ou Tsouo-hai* 吳左海 alors très grand personnage, président du tribunal des impôts est particulièrement caractéristique pour son appréciation de Ricci: "J'ai vérifié que les cartes qu'il dessine sont toutes basés sur des originaux imprimés dans son propre pays. Notre philosophe n'est certainement pas adonné à la magie ni à la superstition; il adore Dieu matin et soir, et il a juré de ne jamais manquer de loyauté par pensée, par action ou par parole. En ce qui concerne la démonstration mathématique de la nature des cieux et l'éloignement du soleil, de la lune ou des étoiles, cela n'est point aisé à suivre, mais cela semble certainement prouvé" (31).

Bien plus que ce haut fonctionnaire, celui qui nous intéresse surtout dans ce petit noyau de lettrés progressistes, c'est celui que l'on connaîtra plus tard sou le nom de Docteur Léon, *Li Tche-tsao* 李之藻. Originaire de la région si policée de Hangchow (né en 1566 et docteur en 1598) (32), ce modeste initiateur a été jusqu'à présent presque entièrement dédaigné par les bibliographes officiels; même ceux qui ne peuvent se dispenser de faire une place,-et encore bien petite-, à son ami Paul *Siu Koang-k'i* 徐光啟 paraissent

(30) En 1600. Chang Wen-tao de Hang chow "a passé le papier (sur les planches) un jour du 1er mois d'automne 1602": GILES, p. 372). — Aucun exemplaire de cette édition de Nankin n'a encore été retrouvé, mais les préfaces ont été reproduites dans les éditions de Pékin (HUNG, p. 13).

(31) R, I, p. 317. —HUNG, p. 12-13, 16-17, 45 note 68-70, 46 note 84: originaire de *Hoei chow* (Kiangsi). — GILES, p. 370-372. — Parmi les amis de Ricci, on signale le fils de 劉心同 "Viceroi" de *Tsining* 濟寧 (R, I, p. 348-349). "Teno", vu autrefois à Shiuhing devint gouverneur d'une partie de Nankin (R, I, p. 181).

(32) FANG, p. 77. — G. T. MOULE, *Notes on Hangchow Past and Present*, 2e éd. 1907, p. 16 reproduit la notice sur Ricci dans l'histoire de Hangchow (déjà publiée *Chinese Recorder*, février 1889).

s'être ingéniés à lui refuser toute mention honorable[33]. Et pourtant est-il juste de passer entièrement sous silence celui sans lequel les grands savants de la fin du XVIIe siècle ou du début du XVIIIe siecle, comme *Kou Yen-ou, Yen Jou-kiu,* ......, n'auraient pu développer leur pensée; nous rendrions volontiers responsable de cet oubli volontaire l'historien de la philosophie, *Hoang Tsong-hi,* trop influencé par ses préjugés bouddhistes dans le milieu de *Chen-kio* et de *Tchou-hong.* Il est vrai que *Li Tche-tsao* fut essentiellement un traducteur, non seulement d'ouvrages scientifiques, mais de livres de philosophie et de théologie; toutefois ce manque partiel d'originalité empêche-t-il un écrivain comme Amyot, traducteur de Plutarque, de figurer honorablement dans la galerie des littérateurs français du XVIe siècle? surtout quand on compare ce qui est sorti du pinceau du docteur de Hangchow à tant d'ouvrages indigestes ou somnifères qui ont trouvé place dans l'Encyclopédie de K'iên-long! Fort heusement, la piété reconnaissante des missionnaires catholiques a érigé un monument historique à la mémoire de *Li Tche-tsao* et nous pouvons, sur ce lettré comme sur Paul Siu Koang k'i, Michel Yang Ki-yun, Philippe Wang et autres, composer avec leurs lettres, des notices biographiques dont la couleur vivante contraste avec les notices sèches et arides des histoires officielles.

En *Li Tche-tsao,* il ne faut pas nous attendre à trouver un véritable saint, comme on pourrait le dire de Paul *Siu Koang-k'i* par exemple, mais ce fut certainement un fort honnête homme, vraiment intelligent et profondément patriote. Il ressemblait beaucoup, par tempérament, à *K'iu T'ai-sou;* toutefois, à la différence de ce dernier, il avait consenti à passer les épreuves des examens officiels qui ne réussirent pas d'ailleurs à éteindre son originalité. Docteur en 1599, il avait été pourvu d'un petit emploi à Nankin et ce fut là qu'il commença à connaître Ricci.[34]

---

(33) HUNG, p. 15: *Li Tche-tsao* n'est mentionné ni dans l'histoire des Ming, ni dans aucune des 89 collections de biographies collationnées récemment pour les lettrés de cette dynastie.

(34) FANG, p. 6, 77.

De très bon accueil, il aimait comme beaucoup de ses pareils les banquets et les réunions mondaines. Il avait même contracté une véritable passion pour le jeu et nul ne se plaisait autant que lui à manier les échecs ou à se distraire au mahjong[35].

Ce fut, semble-t-il, la cartographie qui l'amena d'abord vers le P. Ricci; durant sa jeunesse, en 1584, il avait, suivant les méthodes alors en cours, composé et publié une Description de la Chine en quinze provinces, laissant aux peuples étrangers le rôle très affacé que l'on sait. La Mappemonde du Père Ricci fut pour lui une révélation, mais, ayant étudié soigneusement la division en cercles de latitude et en méridiens de longitude, il finit par se convaincre de la légitimité de cette méthode et il devint dès lors l'introducteur convaincu de toutes les disciplines européennes[36]. "Dès aussitôt qu'il eut connu les Pères, écrit Semedo[37], jusqu'à la fin de sa vie, qui furent plus de trente ans, ses plus importantes occupations étaient les traductions de nos livres, ce qu'il faisait avec tant d'application et d'assiduité qu'à la ville, aux champs, aux visites et aux festins ordinaires, il n'était jamais sans avoir quelque livre en sa pochette, non pas même quand il était seul en sa chaire (palanquin) porté sur les épaules de ses serviteurs où il lisait et écrivait: bien qu'il fut extrêmement incommodé de la vue, ayant perdu un œil, et ayant l'autre fort faible de sorte que pour lire et écrire il fallait qu'il eût le visage collé sur son papier. Et pour dire vrai, il fit un tel progrès dans toutes nos sciences, qu'il est fort peu de matières dont il ne parlait aussi pertinement que plusieurs qui passent pour habiles docteurs en Europe". C'est *Li Tche-tsao* que nous croyons encore reconnaître dans le docteur que met en scène le Père Trigault[38]: "Quelqu'un des

(35) C'est sans doute de lui que le P. TRIGAULT a obtenu cette description de ces jeux qui est traduite par RIQUEBOURG, p. 72-73; le Père Ricci est plus bref (R, I, p. 70).

(36) *Goes*, p. 32-34. — FANG, p. 77, donne la date de la carte de Li. — GILES, p. 368: sa propre carte ne couvrait pas un dixième du monde.

(37) SEMEDO, p. 363.

(38) RIQUEBOURG, p. 306.

nôtres était nouvellement venu d'Europe, et, ne sachant encore parler le langage, il se servait de truchement en devisant. Il arriva qu'il séjourna vingt jours dans la maison d'un renommé docteur, maintenant converti. Celui-ci, comme il était fort désireux d'apprendre, passait une grande partie du temps avec lui, s'informant des matières de notre philosophie et théologie, de l'ordre (des Jésuites) et des opinions (scientifiques) ; auquel le nôtre ayant répondu de sorte qu'il restât content, certain jour il se mit à proférer ces paroles: "J'ai certes maintenant honte de me tenir près de vous", mais le nôtre souriant lui demande pourquoi il tenait ce discours? "Parce, dit-il, que je crois que vous mettez tous les Chinois et moi particulièrement au même rang auquel nous avons mis les tartares sans foi et les Barbares". Comme le nôtre eût modestement nié cela, il réplique: "A peine puis-je croire qu'il puisse être autrement: car je vois que vous commencez où nous achevons". Il entendait parler de l'étude de l'éloquence qui les occupe quasi jusqu'à la vieillesse, vu que les nôtres l'apprennent quasi en leur enfance". Cette critique, qui aurait fait scandale même pour *Tseng Kouo-fan* et *Tchang Tche-tong*, a fortiori pour *Wang T'ao* au XIXe siècle[39], est devenue assez commune depuis la Révolution littéraire de 1917, mais avec cette différence que les intellectuels de la jeune Chine, maintenant formés aux méthodes modernes, prétendent bien égaler, sinon surpasser, leurs maîtres[40]. Ricci se serait réjoui de ce résultat qu'il préparait avec une ardeur de pionnier inlassable et avec l'incompréhension promise aux prophètes.

Volontiers d'ailleurs, à propos de ces conflits éventuels de civilisations, il aurait fait siennes les paroles par lesquelles un mandataire autorisé du Saint Siège posait récemment les données du problème[14] : "Lorsqu'on parle de civilisa-

(39) *Sagesse*, p. 189-190, 195-198.

(40) *Sagesse*, p. 226-233.

(41) Lettre du cardinal PACELLI, 11 juillet 1936, à la *28e Semaine sociale* (de Versailles) sur les *Conflits de civilisation* (Compte-rendu, p. 5-7).

tion, il faut surtout considérer que ce terme ne signifie pas seulement un ensemble de biens et d'éléments matériels et temporels, mais aussi, et très spécialement, une somme de valeurs intellectuelles, morales, juridiques, spirituelles. Il n'est pas douteux que la primauté revienne à ce dernier groupe de facteurs dont le total revendique de préférence le titre plus noble de culture, qui serait comme l'âme de la civilisation. Mais si toute civilisation relève d'une culture, c'est donc que toute civilisation plonge, en dernière analyse, dans un problème d'ordre spirituel, selon la conception que les hommes se font de la vie, de leur origine et de leur destinée...S'inspirant fréquemment de principes erronés, aveuglées par l'ambition, par le désir déréglé des biens terrestres, emportées par le tourbillon d'une concurrence déloyale, toute occupées à se surpasser l'une l'autre, les diverses civilisations offrent trop souvent un bien douloureux spectacle d'antagonisme et de haine, de lutte et de rivalité...Le christianisme se présente, ici comme ailleurs, en libérateur, en sauveur. Il réalise, en effet, *l'homme nouveau,* moralement perfectionné comme individu et comme membre de la société, habitué à considérer les biens d'ici-bas, surtout la vie présente, comme le moyen de s'élever à une vie supérieure et éternelle. Ainsi le christianisme travaille à accomplir, sur le plan spirituel, une œuvre de compréhension bienfaisante, et en s'adressant, avec ses notes d'universalité et d'unité, à ce qu'il y a de constant et d'identique chez tous les hommes, il les rapproche par le fait même et resserre leurs liens d'amitié, ou mieux de parenté, au sein de la grande et unique famille des enfants de Dieu et des frères de Notre-Seigneur Jésus-Christ."

Aucune parole ne nous paraît définir plus authentiquement le programme de Ricci en Chine. De la civilisation européenne, diffuse dans toutes les manifestations de son activité, depuis ses produits manufacturés jusqu'à ses œuvres intellectuelles, il voulut prendre tout ce qui lui paraissait perméable à l'esprit chinois, non point par désir de nivellement, d'unification, d'uniformité de cultures, mais en restant toujours fort respectueux des caractères distinc-

tifs et des apports particuliers des divers peuples, avec l'espoir que tous se retrouvent dans l'universalité du plan rédempteur de Dieu. "Au contraire des cultures d'invention humaine, toujours limitées, incomplètes, faillibles, le christianisme, débordant le temps et l'espace, et resplendissant de lumière et de vertu, s'adresse, en effet, à tous les hommes, les prenant comme ils sont et où ils sont, pour les conduire à la montagne qui est le Christ, même par des sentiers différents".

Parmi les lettrés qui fréquentèrent Ricci à Nankin, s'il n'y eut pas dès lors de conversions retentissantes, plusieurs se préparèrent(42), par exemple celle de *Li Tche-tsao* et une autre qui fut amorcée par une visite furtive, celle de Paul *Siu Koang-k'i*(43). Il y eut pourtant des catéchumènes; le plus notable fut un vieillard de 70 ans, nommé *Ts'in* 秦, titulaire d'un office héréditaire pour transporter à Pékin le riz du palais impérial sur une flottille de 500 barques(44). Sa femme, son fils et son petit-fils furent baptisés avant lui, parce que, par un scrupule de conscience, il croyait qu'un chrétien ne pouvait se montrer rigoureux en administrant un châtiment même mérité(45); il prit le nom de Martin et son fils, ayant été reçu premier aux examens de licence militaire, celui de Paul. Peu à peu, toute la famille, une douzaine de membres d'abord, puis, jusqu'à dix-huit ou vingt, recevront le baptême(46) et une

---

(42) *Wang Tchong-ming*, t. 2, p. 17b, dégoûté de l'opposition de ses rivaux qui l'empêchaient de devenir président du tribunal des Rites à Pékin, quitta Nankin vers la fin de 1600; le 2e mois (après le 15 mars), il était de retour à Hainan d'où il continua à se montrer très sympathique pour le christianisme, mais sans se faire baptiser lui-même (à cause de ses concubines). Il mourut le 31 octobre 1617 (ib., p. 50c). — HUNG, p. 10-11, 44 note 53. — R, I, p. 345-346.

(43) SIU, t. 1, p. 3.

(44) R, I, p. 340-341. — PANTOJA, p. 49. — RIQUEBOURG, p. 647. — S5MEDO, p. 266: son ancêtre aurait été "Tche-hoei 指揮" dans la garde du corps impérial.

(45) JARRIC, t. 3, p. 995.

(46) Hors de Chine, on mènera grand bruit autour de ces conversions dont on exagérera grandement la portée (R, II, p. 479).

chapelle permanente sera aménagée[47]. En échange d'une belle image du Sauveur, Martin livrera des brassées d'idoles dont un panier plein sera envoyé à Macao comme "les trophées de la première victoire à Nankin".

Si l'on cherche dans l'histoire un terme de comparaison à l'influence des lettrés, on trouverait peut-être le meilleur dans le rôle prépondérant exercé du temps de Jésus par les Pharisiens, avec leur ardeur à observer, à imposer, à gloser les rites traditionnels, avec leur science minutieuse, littéraliste et étroite, mais réelle des livres canoniques. On retrouve chez les docteurs chinois, avec la suite obstinée dans les desseins et l' "odi profanum vulgus", une doctrine tchouhiste d'interprétation textuelle dont la possession est censée suffire à tout, ouvre l'accès à toute influence. Mais, sans parler du bouddhisme compatissant, certaines influences attiédissantes, comme le moralisme intuitioniste de Wang Yang-ming, prédisposaient plusieurs auditeurs du Père Ricci à recevoir le message chrétien; parmi eux, comme chez les Pharisiens du judaïsme, il y avait quelques âmes de désir.

---

(47) Ce fut le premier "se souo 私所" ou "sacellum privatum". — GAILLARD, p. 213: auprès du boung de Hiao-ling wei, sur la route de Tchen-kiang, presque au sortir de Tchao-yang men, en vue de la sépulture des Ming.

CHAPITRE HUITIÈME

L'épisode des crucifix magiques à Tientsin

Pour Ricci, il n'était plus question que de préparer un second essai, ou, comme il disait, un "second assaut" vers Pékin, moins précipitamment que la première fois(1). Il crut d'abord que le roi *Kien-ngan* de Nanchang servirait d'intermédiaire à l'égard de l'eunuque chargé de percevoir les nouveau impôts dans la province du Kiangsi, Soerio alla voir ce dernier qui accorda une patente pour que Ricci vînt le rejoindre avec les présents et rédigeât de concert avec lui le mémorial à l'empereur. Le serviteur de *Kien-ngan* envoyé à Nankin disparut en chemin, sans qu'on entendit jamais parler de lui; ou pense qu'il rencontra des voleurs et fut assassiné, puis jeté dans le fleuve(2). Longtemps encore, les Pères de Nanchang continueront à négocier l'accès à Pékin, mais Ricci, s'y étant pris d'une autre manière et ne se fiant pas aux eunuques, remercia le Roi de ses bons services.

Pendant ce temps, le P. Cattaneo ne restait pas inactif à Macao. Le désastre du navire du Japon avait entraîné la perte de 400.000 écus, mais les Pères du collège "s'arrachèrent en quelque sorte les entrailles"(3) pour la mission de Chine. Une lettre de change de 200 ducats, envoyée de Macao, se trouva fausse à Nankin, et, bien qu'on put se la faire rembourser plus tard, Ricci fut dans le cruel embarras de manquer à la parole donnée pour le second versement du prix de la maison; *Lieou Teou-kiu*, l'ayant appris,

(1) Nous résumons dans ce chapitre R, I, p. 344-362; PANTOJA, p. 1-32. — Pour les premières lignes on trouvera certains compléments dans R, II, p. 246-247; URSIS, p. 39.

(2) R, I, p. 339-340. — RIQUEBOURG, p. 645.

(3) B., l. 2 c. 120 p. 524-525. — R, I, p. 340, 299.

accorda généreusement un nouveau délai. L'on réussit finalement dans le port portugais, grâce à la générosité incomparable des marchands, à réunir près de 900 écus, de quoi payer l'entretien des trois résidences, les dettes de Nanchang, le voyage de Pékin et la maison de Nankin. Pour le présent de l'empereur on ramassa des objets "plus curieux par leur singularité que par leur prix"(4): petite horloge, envoyée par le P. Aquaviva, haute de plus d'une palme et en bronze doré; une grande horloge en fer doré, moins précieuse que la première, mais faisant plus de bruit avec les poids en dehors, et à cause de cela plus appréciée; trois tableaux, dont deux grands de plus de cinq palmes représentant l'un la Madone de Saint Luc (venue de Rome et très bien peinte) et l'autre la Vierge avec Jésus et Saint Jean, le troisième moins grand était du Sauveur; deux (ou plusieurs) prismes de Venise montés avec des chaînes d'argent et enfermés dans une boîte qui, fabriquée au Japon, valait à elle seule plus que le contenu; un *Theatrum mundi* d'Ortelius; un Bréviaire élégamment relié avec cette épigraphe: "Ici se trouve la doctrine de la véritable divinité dont l'image est apportée". En outre il y avait des miroirs, des panaches de plume, des toiles fines de lin et bien travaillées ("un habit ondé"), des sabliers pour mesurer le temps, des objets en verre, plusieurs livres et quelques autres raretés, "tout cela servant d'huile pour frotter les roues des affaires"......, sans parler de deux calices d'argent très beaux ajoutés par Cattaneo pour les résidences de Pékin et de Shiuchow. Des "orgues" construites à Macao arriveront trop tard pour être emportées à ce voyage vers Pékin.

Un Castillan, le P. de Pantoja, qui attendait avec dix ou douze autres Jésuites, l'occasion favorable de passer au Japon reçoit alors l'ordre d'accompagner le P. Cattaneo(5), et voici comment son supérieur, le P. Emmanuel Diaz (senior), motive cette décision(6):

(4) PANTOJA, p. 15-16. — R, I, p. 339. — RIQUEBOURG, p. 645.

(5) PANTOJA, p. 4-5. — Sur les dix ou douze Jésuites, six avaient été ordonnés prêtres à Macao: PAGES, p. 16.

(6) R, I, p. 339 note 1.

"1° Ce Père a les qualités requises d'âge, d'aptitude pour la langue, de prudence, de forces, de vertus, ...

2° Il m'avait dit qu'il désirait cette mission et qu'il l'aurait demandée pendant ses études au P. Visiteur (Valignano) s'il n'avait entendu dire qu'on ne voulait pas y envoyer d'Espagnols.

3° Les autres candidats possibles sont plus nécessaires au Japon parce qu'ils sont Portugais. Il faut aussi détruire cette légende que nous ne voulons pas appliquer d'Espagnols à la Chine(7).

4° Il faut que les Pères allant à Pékin soient au nombre de deux accompagnés d'un Frère; il ne resterait donc dans les trois résidences (Shiuchow, Nanchang et Nankin) que trois Pères avec l'autre Frère, et ainsi il y aurait deux postes où ne résiderait qu'un Père, et même sans compagnon. Or le P. Cattaneo m'a affirmé catégoriquement qu'il aurait peine à rester seul à Nankin parce qu'il est malade et que le travail y est grand."

A la fin d'octobre 1599(8), Cattaneo et Pantoja accompagnèrent les marchands portugais à la foire de Canton, et, le soir de la Toussaint (1er novembre), ils revêtirent leurs costumes chinois, Cattaneo portait déjà la barbe et les cheveux longs, mais Pantoja n'avait pas encore réussi "à se faire entièrement selon l'usage du pays"(9). A la dérobée, en se blottissant dans leur barque, ils se dirigèrent droit sur Nankin où ils arrivèrent au début

(7) Le P. Valignano écrivait de Goa, le 18 novembre 1595, qu'il était persuadé que ces rivalités nationales ne nuiraient pas à l'œuvre commune des Jésuites (DELPLACE, t. 2, p. 13).

(8) Le Jésuite Martinez, évêque de Macao, y était arrivé en janvier 1594 (DELPLACE, t. 2, p. 15), on le jugeait parfois "faible et trop condescendant"; le 5 août 1598, Mgr Cerqueira, Jésuite lui aussi, prit sa place (ib., p. 38).

(9) ADUARTE, *Historia de la Provincia del Santo Rosario de la Orden de Predicadores*, 1640, p. 237: le P. Aduarte avait été appelé à Canton par l'eunuque "Liculifu" pour régler l'affaire de bateau de Luis Perez Dasmarinas dont nous parlerons plus tard. Il vit alors trois Jésuites avec les Portugais; c'étaient un aumônier pour leur dire la messe, Cattaneo et Pantoja.

de l'année 1600. Ricci les attendait impatiemment afin de mettre à profit "l'heure de la grâce", l'on était arrivé à ce moment critique où tergiverser n'eût pas été le fait de la prudence car les missionnaires étaient désormais trop nombreux à la capitale du Sud pour ne pas attirer l'attention. L'on discuta quelque peu pour savoir celui qui accompagnerait Ricci vers le Nord[10], enfin il fut décidé que Cattaneo, déjà bien connu à Nankin, garderait cette résidence et serait aidé par le P. de Rocha venant de Nanchang pour la besogne absorbante des visites, Pantoja le nouveau venu irait à Pékin et, afin d' y rendre quelques services, il consacra les quatre mois qui le séparaient du moment du départ à apprendre le jeu de l'épinette (ou manicorde) avec Cattaneo. Cependant, Ricci ne perd point un instant pour se concilier avec les petits présents fraîchement apportés la bienveillance de ceux qui peuvent l'aider. *K'iu T'ai-sou,* ne résidant pas à Nankin mais à Chenkiang, vient passer quelques jours pour se concerter avec *Li Sin-tchai,* et tous deux se mettent d'accord afin d'obtenir d'un grand mandarin un passeport officiel. Ils se rendent chez *Tchou Che-lin* pour le consulter à ce sujet, et celui-ci de lui-même s'offre à le donner: "C'était la meilleure solution, car cette affaire dépendait proprement de son tribunal, mais les Pères n'osaient pas le demander ouvertement de peur d'essuyer un refus". *Wang Tchong-ming,* le président du tribunal des Rites, n'était plus là; il était retourné à l'île de Hainan (vers la fin de 1599) par dépît de n'être pas promu à la charge de Pékin, mais lui aussi, comme d'autres mandarins, il avait muni les Pères de lettres de recommandation pour ses amis de la capitale.

Enfin un eunuque, "Leupusie", qui doit conduire à l'empereur cinq ou six barques[11] rapides chargées de soie, les prend à son bord sans frais à payer; en remerciement, on lui obtient des mandarins une faveur qui vaut le double du prix du voyage. Ricci laisse à *Tchou Che-lin* en présent

(10) R, I, p. 344. — PANTOJA, p. 5, 13, 15. — JARRIC, t. 3, p. 963.

(11) JARRIC, t. 3, p. 964: il y aurait eu 9 barques. — R, I, p. 347-348: cinq ou six.

un de ces verres qui lui avaient été confiés en dépôt. Des artisans habiles de Nankin fabriquent, pour la grande horloge de fer, une caisse reposant sur quatre colonnettes, avec des panneaux s'ouvrant de chaque côté pour la régler; le cercle horaire y est marqué de quart d'heure en quart d'heure avec de jolis caractères chinois, et un aigle ou "oiseau du soleil" sert d'aiguille du temps. Par-dessus, une coupole avec corniches en miniature abrite la petite cloche qui sonne tous les quarts d'heure. L'encadrement est délicatement ciselé en forme de feuillages et de fleurs avec beaucoup de dragons "qui sont ici l'insigne des prérogatives royales". "Même en Europe, cet objet aurait passé pour précieux, car tout était doré et peint en couleurs variées".

Suivant la coutume chinoise, les amis de Ricci rivalisent d'amabilités et d'invitations avant le départ. Les nouveaux chrétiens de la famille *Tsin* offrent un banquet à leur apôtre et le 18 Mai 1600[12], la petite flottille de l'eunuque quitte Nankin avec quelques personnages qui seront ensuite mandarins en la cour de Pékin. Cette fois-ci, les Pères se comportent, tout le long du trajet, d'une manière opposée à celle de leur premier voyage: autant par le passé ils se sont dissimulés et faits petits pour rester inaperçus, autant ils affectent maintenant de se déplacer comme des personnages d'importance, logés commodément dans deux chambres, avec tout l'équipement nécessaire pour installer une nouvelle résidence, même l'ornement de la chapelle. Ils descendent à terre durant les escales, pour rendre visite aux mandarins et aux letrés. De son côté, "Leupusie" parle des Pères et de leurs présents à ses amis, et souvent même, aux passages où d'autres doivent parfois attendre quatre ou cinq jours pour leur tour, il obtient des conducteurs des autres barques le droit de les devancer parce qu'il convoie des cadeaux précieux destinés à l'empereur. Sur tout le parcours, le concours de gens est considérable, et les Pères en

(12) JARRIC, t. 3, p. 964 et PANTOJA, p. 16-17, disent que le départ eut lieu le 20, mais URSIS, p. 39 et R, I, p. 347 affirment "le 18": peut-êre cette dernière date fut-elle celle de l'embarquement.

profitent pour expliquer longuement les choses de notre sainte religion et le but de leur venue.

Ils revoient donc à loisir ce canal impérial que de nombreux voyageurs nous représentent comme une des merveilles de l'industrie humaine[13] : missionnaires, diplomates et commerçants aux XVIIme et XVIIIme siècles en ont décrit complaisamment les méandres et les écluses curieuses, mais aujourd'hui il est, par sections entières, misérablement envasé si bien qu'il ne peut plus souffrir la comparaison avec les réalisations des ingénieurs modernes. Ricci, qui l'a vu dans sa splendeur, le décrit en ces termes: "Il y passe environ 10.000 barques pour porter les vivres à Pékin. En outre, des barques de mandarin vont et viennent, ainsi que celles des marchands privés, mais ces dernières ne dépassent pas le Fleuve Jaune par crainte de trouble à la capitale. La multitude des barques est parfois telle qu'il faut attendre plusieurs jours avant de passer, surtout parce que l'eau du canal est souvent peu abondante et il y a beaucoup de plans inclinés en pierre qui, après avoir été fermés avec des planches, sont remplis d'eau et ouverts pour l'entrée des barques; et ainsi l'on progresse d'écluse en écluse, à grand renfort de bateliers et avec le concours des passagers qui tirent toujours la barque au moyen de cordes[14], car l'on ne peut que rarement naviguer à la voile. A l'entrée de ces écluses, quand on ouvre le barrage, le courant est si fort que beaucoup de barques chavirent, et c'est pourquoi, pour les barques des mandarins ou du Roi, il y a toujours beaucoup de monde prêt à les retenir ou les hisser aux frais du Roi: c'est une source de grande oppression pour le peuple, d'autant plus qu'annuellement on dépense un million et plus pour entretenir le canal. Les Pères sont surpris que les Chinois n'utilisent pas le chemin maritime qui est plus court et plus rapide, mais ceux-ci ont tellement peur de la mer et des

---

(13) R, I, p. 289-291. GANDAR, *Le Canal Impérial*, 1903, p. 1 et suiv.

(14) PANTOJA, p. 65-66 semble dire que leur barque était tirée par 6 ou 7 hommes.

corsaires qu'ils ne veulent pas de ce moyen, quoique plusieurs l'aient proposé et qu'on s'en soit servi à diverses reprises.

Sur le parcours, les villes populeuses abondent en trois provinces, et les maisons s'échelonnent si nombreuses tout le long du canal qu'elles semblent ne former qu'un bourg continu; aussi les vivres abondent-ils, grains, riz, millet, viande, poissons, fruits, légumes, et à bon marché! On transporte encore par là tout le bois nécessaire au Roi, et il en faut beaucoup pour reconstruire le palais qui a été brûle aux deux tiers[15]: les Pères rencontrèrent donc beaucoup d'énormes trains de bois, tirés par des milliers d'hommes, n'avançant que de cinq ou six milles au plus par jour, ayant besoin de deux ou trois ans pour venir du Setchouen; certains blocs pour les colonnes du palais ont ainsi coûté plus de 3.000 écus chacun, et l'un de ces trains de bois avait bien deux milles de longueur. Des pierres sont aussi amenées sur des barques spéciales, de 1.000 ou 1.500 milles de distance...on y voit assez de bois et de pierres pour construire non seulement un palais, mais une ville entière.

La coutume veut encore que les provinces du Sud envoient au Roi tous les ans fruits, poissons, vêtements, pièces de soie, thé, riz et même légumes, et tout cela doit arriver à jour fixe sous peine de grands châtiments pour les eunuques qui conduisent ces barques express dites "barques-cheval", groupées par huit, dix et même plus. Comme la navigation se fait en été, beaucoup de ces denrées se gâteraient si elles n'étaient conservées dans la glace, et toutes les villes sont astreintes à édifier des glacières pour renouveler la provision au passage."

La partie la plus intéressante du Canal impérial s'étend entre le Yangtzekiang et le lit du Fleuve Jaune qui, à cette

(15) SIREN, *Les Palais Impériaux de Pékin*, 1926, p. 15: Les arbres (Persea nanmu) venaient du Sechuen et du Koeichow; la pierre, de Fang Shan; le marbre, de Siuchow; la brique, de Lintsing et Soochow. — Cf. *Symposium on Chinese culture*, 1931, p. 128, 130 note 34.

époque, passe au Sud du Chantong, par la grande ville de Siuchow(16). "Le Fleuve Jaune, ressemblant plus à de la boue qu'à de l'eau, est terrible par ses inondations, aussi les mandarins ont-ils coutume de lui offrir des sacrifices comme à un esprit vivant en l'accompagnant de beaucoup de superstitions. On l'appelle "Jaune" à cause de la terre qui est en suspension dans l'eau, et ne s'éclaircit que de 1.000 ans en 1.000 ans: aussi dit-on par manière de proverbe: "Quand l'eau du Fleuve Jaune sera claire", et elle laisse déposer au repos un tiers de terre."

A "Nancheo" (*T'ai-eul-tchoang* 臺兒庄 ?) (17), sur les confins des provinces de Nankin et du Chantong, un fonctionnaire vient rendre visite à Ricci sur sa barque; le Père en profite pour lui montrer les tableaux du Sauveur et de Notre-Dame, et la conversation se clôt par ces paroles du mandarin: "Si vous réussissez à vous entretenir avec l'empereur, ne manquez pas de lui enseigner votre doctrine en lui recommandant de se montrer plus tendre pour ses sujets". Et comme le Père de Pantoja est souffrant de l'estomac il revient le lendemain avec un emplâtre qui a été confectionné sur ses ordres.

C'est peut-être à *Tsining* 濟寧, un grand centre commercial du Chantong, que les étrangers sont le mieux accueillis. Le gouverneur général du transport du tribut y réside, sa dignité est équivalente à celle d'un Viceroi; il se nomme à cette époque *Lieou Sin-tong* 劉心同, originaire du Chansi, et il a entendu beaucoup parler de Ricci par son fils et par "Liciou", tous deux amis des Pères à Nankin. Lieou est très adonné aux choses de l'autre vie, et croit fermement "à la secte des idoles". Justement, "Liciou" se trouve à Tsining, dans une maison contiguë au palais du Viceroi avec lequel il communique par une porte dérobée. Ricci ayant donc fait savoir sa présence à "Liciou", le Viceroi envoie aussitôt quérir le Père avec palanquin et

(16) GANDAR, op. cit., Avant-propos. — PANTOJA, p. 63.
(17) JARRIC, t. 3, p. 966.

escorte; leur longue conversation se termine par ces mots du mandarin: "*Si-t'ai* 西泰 (Ricci), je veux aller au paradis avec vous", donnant à entendre par là qu'il est détaché des honneurs et des richesses, ne désirant que son salut pour lequel il comprend que Ricci s'impose toutes ces fatigues. A peine le Père est-il revenu à sa barque qu'une grande rumeur s'élève par toute la ville: c'est le Viceroi en personne, avec son cortège des grands jours, qui s'en vient admirer les cadeaux destinés à l'empreur, et il est imité par bien d'autres. Le grand homme, ayant ouvert un Bréviaire y trouve une image peinte du Sauveur et la demande pour soi. Le lendemain, Ricci, étant allé lui rendre sa visite, est gardé chez lui durant toute la journée avec ses fils et "Liciou": "son amabilité fut si exquise, écrit le Père, qu'on avait l'illusion de ne pas se trouver au bout du monde et parmi la gentilité, mais en Europe au milieu de chrétiens amis et dévoués". La supplique rédigée à Nankin ne paraissant pas assez convenablement formulée, on en fait écrire une autre par les meilleurs scribes, puis *Lieou Sin-tong* donne pour les gens de Pékin des lettres de recommandation qui par la suite seront les plus efficaces de toutes. La femme du Viceroi, qui a vu en songe une "sorte d'idole" avec deux enfants à ses côtés, entendant décrire par son époux l'image de la Madone avec le Christ Notre-Seigneur et S. Jean-Baptiste, veut la faire copier par un peintre de la ville, mais, le temps faisant défaut, Ricci lui en donne une très belle reproduction "qui avait été exécutée par un de nos jeunes gens" (sans doute au Japon); le Viceroi, fort touché du présent, fait accompagner les Pères par un des siens pendant une bonne partie de la route pour franchir plus aisément certains endroits difficiles et rejoindre l'eunuque qui, voyant la foule amassée auprès de ses barques et craignant un tumulte, est déjà parti plus loin. Cet épisode n'aura point toutes les conséquences espérées; "quasi dans les trois ans, tous deux moururent non baptisés, le Viceroi dans sa magistrature, Liciou se passant un fer au travers de la gorge parce que tenu en prison

par le Roi" à Pékin(18).

Tout jusqu'ici a favorisé le voyage, mais, après quarante jours, le 3 Juillet(19), les tribulations commencent dans un autre gros bourg *Lintsing* 臨淸 où l'on paie la douane.

"Le Roi y avait placé un eunuque très rusé et très cruel, *Ma-t'ang* 馬堂, qui, du premier abord, se fit une réputation terrible dans toute la Chine, et tout le monde avait peur de lui: l'année précédente, une multitude de soldats s'était soulevée contre lui, brûlant sa maison et tuant beaucoup des siens, et il ne s'était échappé que sous un déguisement, mais cela ne l'avait ni humilié ni assagi."

"Leupusie" négocie deux ou trois fois pour obtenir le passage en offrant de payer une taxe de plus en plus élevée, mais sans succès; craignant alors d'arriver en retard à Pékin, il se décide à vendre le secret du Père et révèle aux confidents de *Ma-t'ang* que les étrangers apportent à l'empereur des présents tels qu'on n'en a jamais vus en Chine et il montre en grand secret les cadeaux. Il n'en faut pas davantage pour enflammer la cupidité de l'eunuque qui espère obtenir une pierre précieuse et s'attribuer l'honneur des présents à l'empereur. Ricci, comprenant le danger, s'était déjà résolu à se rendre sans retard demander aide et conseil à un de ses amis, "Ciunvallo", originaire du Koang-tong qu'il avait connu à Shiuhing et qui était pour lors surintendant de toutes les villes voisines (*lincitao*) (20). Or, depuis plusieurs jours, "Ciunvallo" faisait guetter le passage de Ricci et l'homme qu'il avait posté à cet effet près de la rivière se'mpressa d'accourir pour l'annoncer; il invita donc le Père à

---

(18) R, I, p. 348-349. — D'après GANDAR, ib., p. 25, ce Viceroi serait habituellement en résidence à Ts'ing-kiang-pou. — JARRIC, t. 3, p. 967. — RIQUEBOURG, p. 669.

(19) URSIS, p. 39. — PANTOJA, p. 18-19. La belle tour de Lintsing ne fut bâtie qu'en 1613.

(20) JARRIC, t. 3, p. 969. Pendant ce séjour de Ricci, ou un peu après, un mandarin de Shiuchow au Canton, "Chum", passa par là et put rapporter des informations exactes dans le Sud; il tenait ces informations d'un tauli.

loger deux jours chez lui et, quand il sut que *Ma-t'ang* voulait se mêler de ses affaires, il s'en lamenta en soupirant parce que, si les grands personnages ne pouvaient s'opposer aux injustices des eunuques, encore bien moins un étranger dépourvu d'appui le pourrait-il faire! aussi donna-t-il à Ricci le conseil de se montrer très conciliant et de remercier *Ma-t'ang* de son obligeance, parce que de cette manière il en recevrait moins de mal: il serait inutile d'essayer de s'esquiver, et ce serait même dangereux. Cet avis fut vraiment le plus opportun.

En effet, pendant que Ricci est encore à l'intérieur du palais, une estafette vient l'avertir précipitamment que *Ma-t'ang* l'attend à la barque; "Ciunvallo" fait répondre que, pour personne d'autre au monde, il n'aurait consenti à se séparer de son hôte. "Ce fut providence divine, écrira Ricci, que le mandarin se trouvât là et que l'eunuque comprît combien il était l'ami du Père, car, dans cette ville, c'était la seule personne qui osât s'opposer avec intégrité à ses malversations; par la suite, les habitants lui érigeront un temple avec épitaphe et statue".

Ma-t'ang était à bord d'une jonque somptueuse, toute faite de bois incorruptible et verni. Il vient accoster contre la barque de Ricci qui sort à sa rencontre et passe dans la salle de réception. L'on y fait toutes sortes de démonstrations de cordialité; les cadeaux y sont transportés; l'eunuque se prosterne devant les images saintes, promettant à la Madone qu'elle trouvera place dans le palais impérial et que sur le champ il expédiera le mémorial des Pères à Pékin. Ricci essaie bien de se dégager doucement de ces offres compromettantes en parlant des mandarins qui lui ont assuré leur concours, mais l'eunuque lui rit au nez en lui faisant entendre que l'empereur ne se soucie pas d'eux et fera traîner leurs affaires en longueur. Sur ce, le Père manifeste sa très humble reconnaissance pour la sollicitude inespérée dont témoigne le puissant *Ma-t'ang;* puis, comme celui-ci offre d'abriter les cadeaux dans le palais qu'il s'est fait construire à terre, Ricci s'excuse en disant que les horloges ont toujours besoin d'entretien; quant aux images

saintes, elles doivent être gardées près de lui pour les honorer et se recommander à elles, il n'est pas nécessaire d'orner ce qui est beau par soi-même.

"Leupusie", l'eunuque conducteur de la petite flottille, part alors sans rien payer à la douane, ce qui lui économise plus de trente ducats de frais; il cède aux Pères un petit esclave acheté à Nankin, qui, sachant fort bien le mandarin, sert par la suite d'excellent maitre au P. de Pentoja. Les missionnaires se transportent sur une grande barque de *Ma-t'ang* qui, à un mois de là, doit porter à la forteresse de *Tientsin* 天津 les recettes des six mois écoulés[21]. Durant ces quelques semaines, un flot de visiteurs ne cesse pas d'affluer, très souvent conduits par "Ciunvallo" lui-même qui profite de toutes les occasions pour vanter les Pères et donner à entendre à l'eunuque combien ils sont estimés par toute la Chine.

Ma-t'ang est aussi aux petits soins pour eux. Un jour, par exemple, il les invite dans son palais avec d'autres eunuques importants et leur donne une fête brillante, entremêlée de repas, d'acrobaties et de comédies, "telles qu'ils n'ont jamais vu rien de pareil en Europe ou aux Indes". "L'un des acteurs jonglait avec trois couteaux de deux palmes de long; un autre, couché sur le dos, fit valser avec les pieds d'abord un tuyau très long, puis un grand tambour et une table à quatre pieds. Dans une pantomime qu'expliquait un interprète, parurent des masques géants, vêtus de costumes somptueux. Le "clou" de la séance fut la danse d'un enfant qui, ayant mis les mains en terre, fit sortir d'entre ses côtes un autre enfant automate qui, se servant de ses pieds en guise de mains, alternait avec le premier."

C'est vers le 15 Juillet que *Ma-t'ang* rédige, avec les cérémonies coutumières, le mémorial destinés à l'empereur; deux ou trois jours auparavant, il suspend ses audiences et ne sort plus pour affaires, puis, en des formules rigoureusement pesées, il fait écrirè par deux scribes spécialistes deux

(21) JARRIC, t. 3, p. 971.

copies, sur lesquelles est inscrit le nombre exact des caractères; elles sont reliées en jaune et recouvertes d'un drap jaune. L'eunuque, en grand costume, accompagne jusqu'en dehors de la porte principale le serviteur qui doit se rendre à Pékin pour les présenter au palais impérial et un coup de canon avertit toute la ville du grand évènement.

"Cette requête était fort brève; elle se contentait de dire qu'un étranger nommé Matthieu Ricci venait d'arriver sur une barque à Lintsing, en se prétendant porteur de certains objets qu'il voulait aller offrir à Sa Majesté, et, comme *Ma-t'ang* s'était rendu compte que cet étranger était un homme de bien, il avait craint qu'on lui causât du tort sur les barques de ravitaillement et il lui avait donné une de ses barques pour le conduire bien accompagné à Tientsin où il attendrait la réponse du Roi dans le plus bref délai".

A partir de ce moment, les affaires des Pères, bien loin de progresser rapidement, n'avancent plus que lentement. L'ardeur de *Ma-t'ang* se refroidit à mesure qu'il perd l'espoir de recevoir une "pierre précieuse"; cependant il vient encore leur rendre visite en grand cortège, porté sur un palanquin par huit hommes, avec des gongs retentissants en cuivre. C'est sa manière de prendre congé des missionnaires qui partent, vers le 18 juillet, avec le messager impérial; celui-ci est attaché dans leur barque pour ne point pouvoir s'enfuir et quatre soldats font la garde, de garde jour et nuit, avec des cloches pour les signaux[22]. Après cinq ou six jours, on parvient à Tientsin (23 ou 24 juillet), ravitaillé tout le long de la route en viande, poisson, fruits et vin "comme les mandarins". Les gens de l'eunuque continuent leur route vers Pékin et l'on attend la réponse impériale incessamment, dans les deux ou quatre jours, mais, après deux semaines (donc vers le 7 ou 8 août), quand *Ma-t'ang* rejoint lui-même la forteresse de Tientsin avec 80.000 taels des douanes, rien n'est encore venu de la capitale et un nouveau messager est expédié. Plus tard, on saura la raison de ce retard; selon l'usage, l'expédi-

---

(22) PANTOJA, p. 22. — R, I, p. 357. — *Art chrétien*, p. 215-217.

tion de cette affaire devrait être confiée au Tribunal des étrangers, mais, comme les affidés de *Ma-t'ang* ont agi en sous main pour en garder le bénéfice, l'empereur, ou les gens chargés de répondre au nom de l'empereur, n'ont rien fait. Les semaines passent; *Ma-t'ang*, qui a reçu de la capitale des instructions pour ses autres questions, commence à être marri de s'être mêlé de cet envoi. Il cesse d'inviter les Pères chez lui. Il poste six hommes dans leur barque, sous prétexte de les aider, en réalité pour les espionner. Que faire en cette occasion? Aller de l'avant, c'est impossible sans le placet impérial; retourner vers Nankin, c'est aussi interdit. Il ne reste donc qu'à se recommander à Dieu, en languissant dans l'attente.

Trois longs mois se passent ainsi; enfin le courrier tant espéré arrive (donc, vers la fin d'octobre). "Nous respirons", dit le Père de Pantoja. Devant le groupe des mandarins de Tientsin, revêtus de leurs insignes et de leur robe de damas rouge, Ricci doit s'agenouiller, en costume de toile et avec la barrette ronde, pour entendre lecture publique du document impérial. Il y est demandé de rédiger un "nouveau mémorial spécifiant les objets apportés par l'étranger, car dans la requête précédente on avait fait comme si on l'ignorait". Sur le champ, *Ma-t'ang* se rend à la barque des Pères pour que ceux-ci écrivent de leur propre main cette liste: "Surtout ne cachez rien de précieux", répète-t-il avec insistance, et Ricci doit le détromper. Mais les mêmes causes qui ont retardé l'expédition de la première demande au palais impérial recommencent à jouer pour le second mémoire; à cette occasion, une lutte sourde s'engage à Pékin entre le clan des eunuques et le Tribunal des mandarins chargés des étrangers. A Tientsin on ignore ces intrigues et, comme les jours s'écoulent sans apporter de réponse, *Ma-t'ang* regrette de plus en plus de s'être engagé dans cette affaire. Le mois d'octobre s'achève, novembre commence, l'hiver approche et la gelée risque d'interrompre les communications par eau avec Lintsing. L'eunuque fait alors dire aux Pères qu'il a besoin de la barque sur laquelle ils demeurent; en grand cortège, on les conduit avec les

présents "dans un jardin de la ville", et, bien que ce procédé soit "causé par la mauvaise affection", les missionnaires l'endurent avec joie car il leur permet de reprendre la célébration quotidienne de la messe qui leur était interdite sur leur barque par les prescriptions liturgiques de Rome. "Nous nous fortifions donc l'âme, écrivent-ils, pour tout ce que l'avenir nous réservera de fâcheux".

Ma-t'ang ne peut se défaire de l'impression qu'on lui cache des objets de prix. Deux jours avant de regagner Lintsing, il revient à la demeure des Pères en compagnie du "pimpitao" ou chef des soldats qui est déjà leur ami, et avec une bande d'environ deux cents personnes "se démenant et vociférant comme des assassins". Tout courroucé, *Ma-t'ang* s'écrie que, de Pékin, on lui a écrit que Ricci recélait beaucoup de pierres précieuses, il ne veut pas les donner à l'Empereur et il cache des gens dans la maison. Ricci répond paisiblement qu'il est facile de s'assurer de ses yeux que tout cela est faux. L'eunuque ordonne de transporter les bagages, quatre ou cinq caisses dans la cour, et il fait comparaître toutes les personnes de la maison. Puis, sans cesser de crier et de se fâcher, il examine tout en détail: à chaque objet nouveau qu'il découvre et qu'on ne lui a pas montré, il se répand en violentes lamentations comme s'il retrouve un bien qu'on lui aurait volé. Il prend tout ce qui lui plaît et le met à part. Moins il trouve d'objets précieux, plus il est furieux. C'est ici que se place l'épisode des crucifix magiques[22].

"Ce qui cause une grosse émotion pour les assistants et un grand embarras pour les Pères, c'est qu'il découvre dans un étui du P. de Pantoja un très beau crucifix en bois sculpté, où le sang est peint au vif. Là-dessus, il fait des grisnaces et des gestes étranges, puis il dit brusquement: "Voilà le sortilège que vous avez façonné pour tuer le Roi! En vérité, ceux qui procèdent par tant de maléfices ne sont pas des gens de bien", et vraiment il est convaincu que c'est un objet dangereux. Ricci, d'une part, ne veut pas dire que c'est notre Dieu, car en un tel lieu et devant ces ignorants, on ne peut expliquer ce mystère si profond, d'autant

plus que l'eunuque y verrait une échappatoire; et d'autre part, il voit que tous les assistants sont révoltés par les procédés outrageants de *Ma-t'ang* à son égard. C'est pourquoi, il commence peu à peu à expliquer au mandarin et aux autres personnes qu'ils ne peuvent imaginer ce que c'est: c'est un grand saint de notre terre qui a voulu souffrir pour nous ce supplice sur la croix, et voilà pourquoi nous le peignons et le sculptons afin de le garder toujours sous nos yeux et le remercier toujours d'un si grand bienfait(23). Le "pimpitao" (chef des soldats) réplique: "Malgré tout, il ne paraît pas bon de garder cet homme en un tel accoutrement." Quant à l'eunuque, loin de se s'apaiser, il se scandalise et dit tout haut qu'il faut châtier ces gens-là; les soupçons se calment pourtant un peu quand on découvre encore d'autres crucifix, les uns sculptés, les autres peints, et on commence à se demander si vraiment tous ces objets sont des sortilèges.

L'inspection achevée, le "pimpitao" et l'eunuque s'assiéent et ils font asseoir les deux Pères; ce qui est le plus regrettable, c'est que *Ma-t'ang* s'est approprié deux reliquaires d'ébène, l'un une belle croix, et l'autre en forme de livre, ainsi que le calice d'argent doré, donné par Macao, avec lequel ils disent la messe. La première chose que fait l'eunuque, c'est de rendre un sac contenant plus de 200 écus d'argent, et il exalte son propre bienfait, tel un voleur qui pense donner ce qu'il ne dérobe pas: les Pères le remercient, car ils craignaient l'avoir perdu pour toujours. Ils ne peuvent pas recouvrer les reliquaires, malgré toutes leurs instances. Quant au calice, ils ont beau dire que c'est l'objet avec lequel ils sacrifient à leur Dieu, objet sacré que les personnes consacrées peuvent seules toucher, *Ma-t'ang* le prend dans ses mains sacrilèges et commence à le manier de côté et d'autre en disant: "Comment dites-vous qu'on ne peut y toucher?" A la fin, Ricci ne se retient pas de lui dire vivement: "Prenez dans le sac d'ar-

---

(23) PANTOJA, p. 30-31, prétend que Ricci expliqua la doctrine de la Passion; nous préférons ici la version de Ricci lui-même, beaucoup plus vraisemblable.

gent le double de son poids, et plus même si vous le voulez, et rendez ce qui sert à notre ministère." Le "Pimpitao", ému de son déplaisir, insiste alors auprès de l'eunuque: "Vous voyez qu'ils veulent cet objet, non point pour l'argent dont il est fait, mais pour la vénération dont ils l'entourent: il serait donc bien de le leur rendre puisqu'ils veulent en donner le double en pièces d'argent". A la grande consolation des nôtres, l'eunuque se laisse toucher et leur remet le calice."

Après cette séance si pénible, *Ma-t'ang* rassemble, avec les premiers présents, tout ce qu'il a mis de côté: l'habit ondé, du drap de coton des Indes, des vases de verre, des cadrans solaires, des sabliers, et quelques autres objets, en tout une quarantaine de pièces. Dans le logement des Pères, il laisse la grande horloge et la grande image; tout le reste est enfermé dans le trésor de la citadelle. Il part enfin en maugréant qu'il dénoncera les étrangers à l'empereur; celui-ci les punira, à tout le moins en les chassant de la Chine. Les Pères n'ont désormais d'autre soutien que les consolations spirituelles dont leur âme est remplie; leur logis, fort obscur et incommode, est sordide et il s'y trouve toujours des gardes au dedans et au dehors; même leur serviteur ne peut sortir sans être escorté de deux hommes. Deux jour plus tard, *Ma-t'ang* quitte Tientsin pour regagner *Lintsing*. Dans leur isolement, ils peuvent tout de même célébrer la messe chaque jour devant l'image du Sauveur!

Incontestablement, ce qui a singulièrement fait empirer leur situation, c'est cette dévouverte inattendue des crucifix. Dans un pays d'où le nu est pratiquement prohibé de l'art et où le corps d'un homme n'est guère employé que comme modèle d'acupuncture ou pour des envoûtements magiques, quelle signification peut avoir ce cadavre suspendu les bras en croix à un gibet! Le "pimpitao" ou chef des soldats de Tientsin a dû le dire à Ricci, et d'autres mandarins de ses amis le lui répéteront; pour nuire à un ennemi on pique une figurine à l'endroit où on veut le voir atteint. Comment expliquer qu'un étranger veuille avec

tant d'insistance voir l'empereur de Chine si ce n'est parce qu'il nourrit à son égard les plus noirs desseins!

C'est que nous nous trouvons dans un pays où, de même que dans la Rome décadente, les "esprits forts" les plus rebelles à la religion sont aussi les plus accessibles à la superstition. Lorsque le christianisme, débouchant de Macao, commençait à se répandre dans la province de Koangtong, il s'y trouva dès l'abord en contact et en lutte avec des religions anciennes, mais encore très vivantes, les premiers païens convertis ne furent pas des sceptiques, et le milieu où ils vivaient, milieu surtout bouddhiste, était un milieu religieux et superstitieux; par exemple, la résidence à étage construite à Shiuhing ne pouvait que nuire aux salutaires influences du "fong-choei" que l'on voulait dériver sur la ville par la "Tour fleurie" (de même qu'à Nankin, immédiatement après la mort de Ricci, l'église trop hâtivement construite jettera un mauvais sort sur le voisinage par la croix qui y est arborée à grande hauteur) ! Le peuple de Nanchang, au Kiangsi, a été presque ameuté parce que le Père a refusé de rendre ses hommages au vainqueur mythique du serpent mystérieux. Aux nouveaux chrétiens il faudra enseigner sans relâche qu'une idole n'est rien en elle-même, mais que cependant le culte qu'on lui rend s'adresse en effet aux démons, met leurs dévots en communication avec eux, les asservit à eux!

Nulle part mieux que dans les contes populaire n'apparaît la folie de ces superstitions vulgaires. "Le folk-lore, a-t-on dit(24), est toujours vivant en Chine. Le gênie du tonnerre chevauche encore dans les airs; le dragon fend les eaux de la mer; les huit immortels taoïstes gambadent sur les grands chemins de l'azur, avec le boîteux Li à la jambe de fer derrière eux. Les cimetières des tombes ancestrales sont les habitations d'esprits jaloux des mortels, et de renards experts dans l'art des transformations." Comme Ricci, comme tous les Européens, le nouveau venu Pantoja

(24) JAMESON, *Three lectures on the Chinese folkore*, 1932, p. 13. — Tout le volume du P. WIEGER sur "*Le folklore chinois*" est consacré à ce sujet; on peut lire spécialement l'introduction.

ne tarde pas à en faire l'expérience: "A cause de mes yeux, écrira-t-il en 1602[25], qui sont de couleur brune (exactement "de rouille", ferrugineo colore), dont on n'a jamais vu le pareil, on entre en beaucoup de considérations, par exemple qu'ils sont capables de découvrir les endroits où sont cachées des pierres précieuses ou d'autres trésors; on s'imagine aussi qu'il s'y cache je ne sais quels caractères écrits". Désastreuse pour l'intelligence et la conscience morale, la magie l'est peut-être plus encore pour la religion[26].

Ce sont ces croyances si répandues et si vivaces que nous devrions étudier ici pour nous représenter l'impression produite par ces images étranges d'un homme crucifié. Il n'entre évidemment pas dans le plan de ce chapitre de donner à ce propos une esquisse de la mythologie taoïste ou bouddhiste, d'en raconter les légendes ou d'en décrire le culte. Retenons seulement que ceux-là même qui, comme certains lettrés distingués, pouvaient dépasser l'idolâtrie et atteindre la divinité elle-même par delà ses représentations matérielles, n'avaient pour la plupart qu'une religion bien chétive; ce qui leur manquait le plus, c'était la conception de la grandeur infinie de Dieu, de sa sainteté et de sa bonté; de là, même dans les manifestations les plus augustes de culte (comme la cérémonie annuelle au Temple du Ciel), le manque presque total d'adoration et d'amour. Comment, dans ces conditions, faire soupçonner les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption? Ricci en avait ressenti, dès le début, la très grande difficulté; sa catéchèse, aux premiers jours, énonçait déjà clairement, intrépidement, sans timide réticence, le dogme du salut des hommes par la mort volontaire de Jésus sur la croix et, dans ses présents destinés à l'empereur, se trouvait une croix-reliquaire. Mais, s'il fallait concrétiser davantage cette idée, en particulier distribuer à ses amis des images sur la Passion du Sauveur,

---

(25) PANTOJA, p. 30.

(26) M. ALLIER a consacré un livre entier à cette thèse (*Magie et religion*, 1935) tristement vérifiée en Chine à toutes les époques.

il jugeait (le 20 octobre 1585) qu'elles n'étaient pas "encore utilisables"[27]. Plus tard, — et sa provision de crucifix en témoignait-, il voulait faire connaître, au moins parmi les chrétiens baptisés, cet emblème essentiel de leur foi. Comme on le sait, au début de l'Eglise, on rencontra des difficultés analogues: "Ce n'était pas l'idée de crucifixion qui était bannie de l'art chrétien (cette idée s'incarnait dans le poisson, un trident, l'agneau au pied de l'ancre, le sacrifice d'Isaac), mais seulement sa représentation réelle. A tout chrétien, il était arrivé, un jour ou l'autre, de voir pourrir sur le gibet le cadavre maudit d'un crucifié. Le seul souvenir d'un tel spectacle ne pouvait manquer de produire un sentiment de répulsion dont nous éprouvons encore quelque chose, à lire les descriptions ou les simples allusions des auteurs antiques. Une image réelle du supplice de Jésus risquait de réveiller ces impressions pénibles, ces mouvements de dégoût. Le respect dû au Sauveur s'y opposait"[28].

En Chine, le supplice de la croix n'était pas absolument inouï, mais le crucifix risquait d'être naturellement associé avec la magie noire et la sorcellerie, comme l'expérience malencontreuse de Tientsin le démontra. Ainsi s'explique la prudence, d'aucuns diraient la timidité, avec laquelle les missionnaires de l'empire chinois procéderont désormais sur ce point. Le Père de Rhodes, travaillant au milieu des Annamites et des Tonkinois, par conséquent dans un milieu tout pénétré des influences de la civilisation chinoise, ne se croira point pourtant obligé à tant de précautions, quoiqu'il tiendra à ne pas froisser inutilement les répugnances instinctives de ses auditeurs.

---

(27) *Art chrétien*, p. 216 — R, II, p. 60.

(28) DE JERPHANION, *La voix des monuments*, 1930, p. 138-164 (reproduisant *La représentation de la croix et du crucifix aux origines de l'art chrétien*, Etudes, t. 174, 1923, p. 26-51). — BIERMANN, p. 201 note 174 dit que, sur l'enseignement de la Passion par les anciens Jésuites de Chine, il faut "peut-être" distinguer entre les livres destinés aux païens et ceux distribués aux seuls chrétiens: non seulement 'peut-être", mais "certainement".

"Bien qu'ailleurs, déclarera-t-il en 1652[29] [et par cet "ailleurs" nous penserons d'abord à la mission du Japon], on ait pensé sans imprudence qu'il valait mieux commencer par réfuter les erreurs et les superstitions, avant d'expliquer les éléments de la foi chrétienne, de telle sorte que le mystère de la Sainte Trinité était proposé au moment du Baptême..., une longue expérience m'a enseigné une voie qui paraît meilleure parce qu'elle est moyenne... C'est de ne point combattre tout d'abord ouvertement les superstitions, mais plutôt [comme en Chine] de préoccuper pour ainsi dire la position au moyen de certains principes innés dans les âmes qui ne sont pas entièrement fermées à la lumière, comme sur la création du monde, son architecte..; et cela non seulement afin de jeter les fondements sur lesquels on édifiera la foi commodément, mais aussi afin de ne point irriter les esprits (comme cela arrive plus souvent que de se concilier leur audience).... Toutefois [et en cela c'est évidemment la prudence des Pères de Chine qui lui paraît excessive] je n'ai pu me rallier à l'avis de ceux qui pensent devoir rejeter à l'article du baptême le dogme du Dieu un et trine d'où découle celui de l'Incarnation, de la Passion et de la Résurrection... Je n'ai pas vu un seul païen écarté de la foi par ce mystère de la Sainte Trinité, du moment où je lui faisais d'abord confesser que Dieu dépasse notre intelligence.. Pour ce qui est de l'Incarnation, l'écueil où vient se briser ordinairement la foi des Chinois, je crois qu'il ne faut pas hésiter à exposer tout de suite la Passion, mais avec les trois précautions suivantes: 1° souligner les prodiges qui accompagnèrent la mort du Christ, de manière à montrer que cette mort fut volontaire; 2° après avoir expliqué l'amour de Dieu manifesté pour nous en cette occasion, offrir souvent la croix (ou le crucifix) à la vénération des fidèles en accompagnant cette cérémonie de signes extérieurs d'honneur; 3° aussitôt après cela, insister sur la Résurrection qui suivit la mort sur la croix".

---

(29) DE RHODES, *Tunchinensis Historiae libri duo*, 1652, p. 55-58, tout le chapitre 16e du livre 2d, intitulé "*Doctrinae christianae tradendae methodus*".

Ces explications nous paraissent aider à comprendre les répercussions lointaines de l'incident de Tientstin, en obligeant à exagérer les mesures de prudence. Cette discipline, de l'arcane sera interprétée d'une manière malveillante par certains européens des XVIIe et XVIIIe siècles. Pour le moment, dans la forteresse de Tientsin, c'est de l'incompréhension des Chinois que souffre Ricci. Sa situation est désormais très périlleuse; il risque non seulement de ne pouvoir obtenir la permission de séjourner à Pékin, mais même aussi de perdre tout ce qu'il a fait jusque-là en Chine. Comme un homme qui s'est hissé à la force des poignets jusqu'au haut d'une muraille élevée, il voit le moment où il va retomber brusquement dans l'abîme: "c'est pourquoi, par la prière, la célébration de la messe et la pratique des pénitences, les Pères demandent à Dieu d'avoir pitié de tant d'âmes dont le salut paraît dépendre en très grande partie de la bonne réussite de ce voyage"(30).

On approche de la fin de l'année sans qu'aucun rayon d'espoir perce les ténèbres. Profitant de ce que la surveillance des gardes se relâche, Ricci envoie alors par terre un messager à Lintsing avec deux lettres, l'une pour l'eunuque, et l'autre pour "Ciunvallo". *Ma-t'ang,* à son audience, reçoit le porteur de la lettre avec un flot d'injures et le fait expulser à coups de poing. "Ciunvallo", effrayé par sa venue, l'introduit aussi secrètement que possible dans son palais et lui déclare que l'affaire des Pères est désespérée, car Ma-t'ang veut donner un mémorial à l'empereur dans lequel il les accuse d'avoir machiné des sortilèges contre la Majesté royale, et toute la ville de Lintsing est pleine de rumeurs à ce sujet. Le grand mandarin écrit alors une lettre qu'il confirme par des conseils de vive voix pour engager les Pères à s'enfuir à Canton le plus vite possible, même au risque de perdre tous leurs bagages, et en réduisant en poudre tous leurs crucifix; s'ils ne veulent pas fuir ainsi honteusement, qu'ils présentent au moins à l'empereur un mémorial où ils demandent la permission de

(30) R, I, p. 358.

retourner chez eux. De si mauvaises nouvelles démontrent aux Pères que leur cas est encore plus grave qu'ils ne le soupçonnaient: aussi envoient-ils le F. Sébastien Martinez à Pékin pour demander conseil à leurs amis. Ceux-ci n'osent se compromettre et critiquent l'idée de donner un mémorial à l'empereur qui ne fait rien sans les eunuques; à leur avis, le mieux serait de s'entendre directement avec *Ma-t'ang* et de racheter leur vie au prix de leurs bagages. Dès lors, la partie semble perdue et, de Pékin, le F. Sébastien avertit les Pères des résidences du midi au sujet du péril que courent Ricci et son compagnon.

Le récit de Ricci se clôt sur une parole émouvante, montrant la constance de cet homme craiment apostolique, qui ne vit que pour glorifier son maître crucifié: "Les nôtres voyant qu'il n'y a plus d'espoir dans les secours humains, s'appliquèrent avec plus de diligence à implorer le secours divin et à se préparer à toute éventualité. De bon cœur, ils désiraient offrir leur vie pour la cause qui provoquait la persécution de *Ma-t'ang*".

Dieu, de son côté, remplissait de consolations spirituelles aussi bien les religieux (Ricci et Pantoja, Martinez et Pereira) que les quatre domestiques dont deux chrétiens et deux catéchumènes, tous décidés à ne pas abandonner leurs maîtres pour confesser leur foi. Quand Ciunvallo avait proposé de briser les cruifix, le serviteur avait répliqué: "C'est l'image du vrai Dieu, et pour son honneur non seulement les étrangers, mais eux-mêmes étaient prêts à subir la mort", ce qui, assure-t-on, surprit beaucoup le mandarin effrayé, comme tous ses pareils, par la seule idée de la mort[31]. C'est sur ces actes de résignation héroïque que se termine l'année 1600, dans la maison solitaire et glaciale de Tientsin.

---

(31) PANTOJA, p. 32.

Table des Matières du Premier Tome

R. P. HENRI BERNARD
de la Compagnie de Jésus

Le Père Matthieu Ricci et la Société Chinoise de son temps (1552-1610)

II

HAUTES ÉTUDES
Race Course Road
TIENTSIN

en vente à la Procure de la Mission de Sienhsien
53 rue Saint Louis
Tientsin
— 1937 —

MATTHIEU RICCI

II

Du même auteur

SAGESSE CHINOISE ET PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE. **Essai sur leurs relations historiques.** 1935. VI-277 pages.

LA DÉCOUVERTE DE NESTORIENS MONGOLS AUX ORDOS ET L'HISTOIRE ANCIENNE DU CHRISTIANISME EN EXTRÊME-ORIENT. 1935. VI-77 pages.

AUX PORTES DE LA CHINE. LES MISSIONNAIRES DU XVIme SIÈCLE (1514-1588). 1933. XXVII-284 pages.
(**Traduction chinoise: 天主敎十六世紀在華傳敎誌.** Commercial Press. Shanghai. 1936. 334 pages).

LES ILES PHILIPPINES DU GRAND ARCHIPEL DE LA CHINE. **Un essai de conquête spirituelle de l'Extrême-Orient** (1571-1641). 1936. VIII-227 pages.

LE FRÈRE BENTO DE GOES. CHEZ LES MUSULMANS DE LA HAUTE ASIE (1603-1607). 1934. IV-167 pages.
(Une **traduction portugaise** paraîtra prochainement).

AUX ORIGINES DU CIMETIÈRE DE CHALA. **Le don princier de la Chine au Père Ricci** (1610-1611). 1934, 55 pages.

L'APPORT SCIENTIFIQUE DU PÈRE MATTHIEU RICCI A LA CHINE. 1935. VII-89 pages (Traduction anglaise: **Matteo Ricci's Scientific Contribution to China.** Henri Vetch, Peiping. 1936. 108 pages).

Divers articles, qui n'ont pas été recueillis en volume, ont été écrits EN MARGE DE L'HISTOIRE RELIGIEUSE DE L'EXTRÊME-ORIENT, entre autres:

Études sur l'humanisme chrétien en Chine à la fin des Ming (Nankai Social and Economic Quarterly, t. 9, 1936, p. 95-124, 678-708; t. 10, 1937, p. 308-322).

L'Eglise catholique des XVIIe-XVIIIe siècles et sa place dans le développement de la civilisation chinoise (Monumenta Serica, t. 1, 1935, p. 155-167).

Les étapes de la cartographie scientifique pour la Chine et les pays voisine (Monumenta Serica, t. 1, 1935, p. 428-477).

L'art chrétien en Chine du temps du Père Matthieu Ricci (Revue d'histoire des missions, t. 12, 1935, p. 199-229).

La musique européenne en Chine (Bulletin catholique de Pékin, t. 22, 1935, p. 40, 63).

Galilée et les Jésuites des Missions d'Orient (Revue des questions scientifiques, 20 novembre 1935, p. 356-382).

L'encyclopédie astronomique du Père Adam Schall (Monumenta Serica, t. 3, 1937).

La théorie du protectorat civil des missions en pays infidèle. Ses antécédents historiques et sa justification théologique par Suarez (Nouvelle Revue Théologique, t. 64, 1937, p. 261-283).

Les débuts des relations diplomatiques entre le Japon et les Espagnols des îles Philippines (Documenta et Studia Nipponica, t. 1, 1937).

R. P. HENRI BERNARD
de la Compagnie de Jésus

Le Père Matthieu Ricci
et la Société Chinoise de son temps
(1552-1610)

II

HAUTES ÉTUDES
Race Course Road
TIENTSIN

en vente à la Procure de la Mission de Sienhsien
53 rue Saint Louis
Tientsin
— 1937 —

TROISIÈME PARTIE

Client de l'Empereur Wan-li

Le souverain falot qui mène à Pékin la vie monotone d'un potentat demi-reclus s'appelle *Chenn-tsong* 神宗, ordinairement désigné sous son nom de règne *Wan-li* 萬曆 (1). Il parait d'abord avoir été doué de certaines qualités royales; ayant succédé à son père vers l'âge de dix ans (en 1573), il garda près de son trône, durant ses premières années de gouvernement, les douze avis suivants: "Obéir aux avertissements du ciel, ne donner les charges qu'aux Sages, n'avoir que de bons ministres, écarter les flatteurs et les mignons, récompenser et punir selon la justice, équilibrer le budget, se bien conduire, être sobre dans le boire et le manger, bien régir son cœur, agir d'après sa conscience, accepter volontiers les avis sincères, se modérer dans l'usage des biens". Mais que peuvent les principes, si bons qu'ils soient, contre la situation anormale d'un prince, presque perpétuellement enfermé dans son immense palais, "seul homme au milieu d'une foule de femmes et d'eunuques" (2) ! Il semble s'être gâté rapidement, surtout sous l'influence des eunuques dont le nombre a été estimé à 16.000 (3) : quand le juge *Lao U-jenn* 雒于仁 le reprit en 1590 pour ses excès en matière d'ivrognerie, de luxure, de rapacité et de colère, *Wan-li* se fâcha tout rouge et un ami eut beaucoup de peine à sauver la vie de l'audacieux censeur. Menant une existence parfaitement oisive, il semble avoir contracté une insatiable cupidité, et l'on dit que, par sa gros-

---

(1) WIEGER, TH, p. 1765-1766.

(2) B., l. 3 c. 129 p. 166-169.

(3) PANTOJA, p. 117: en 1602, il y eut plus de 3000 eunuques reçus au concours sur 20.000 compétiteurs; les deux qualités exigées sont la beauté et la facilité de parole! En général ils sont ignorants et stupides, mais quelques-uns sont intelligents.

seur démesurée, il devint une sorte de monstre humain de qui la voix se faisait à peine entendre à deux pas de distance[4].

Son portrait ne peut être tracé que d'une manière très problématique parce que *Wan-li* ne s'est laissé approcher que par des eunuques et ses premiers ministres; pendant son long règne de quarante-sept ans, on ne le vit en public que quelques fois. En dehors de là, il demeura dans son Palais de Pékin, et c'est surtout comme amateur d'objets d'art qu'il a laissé un nom: l'histoire de la céramique, en particulier, en a gardé le souvenir comme d'un souverain extravagant, passionné pour les objets rares et curieux, commandant aux fours de *King-té tchen* 景德鎮, en une seule année, 27.000 tasses et soucoupes, 6.500 coupes pour le vin, 6.000 cruches et 700 grands vases pour poissons rouges, tous objets que se disputent aujourd'hui les collectionneurs du monde entier[5].

A part cette manie de collectionneur, c'est à peine si l'histoire trouve à noter quelque fait digne d'un grand monarque. Il semble avoir joué un rôle purement passif dans les difficultés avec le Japon et il ne parait pas avoir compris le danger croîssant du côté des Mandchous. Toute son attention s'est concentrée sur des évènements de son harem. Nous avons déjà dit, à propos des eunuques, quelle importance démesurée prenaient les épouses de l'empereur dans la vie de l'empire. Autour d'elles évoluait tout un personnel de servantes, de pages, de secrétaires, d'artisans de toutes sortes, de pourvoyeurs, de médecins, de magasiniers, de valets de toutes catégories, qui faisaient de la "Ville pourpre" (cité impériale) un monde toujours prêt à toutes les compromissions pour assouvir ses convoitises, ses ambitions, ses haines et ses vengeances. On imagine les intrigues féroces qui s'y déroulaient. La femme admise à y entrer n'avait qu'un objet: concevoir un fils de l'Empereur

---

(4) C'est du moins ainsi que le dépeint BARTOLI, sans doute d'après des lettres de missionnaires contemporains (l. 3 c. 9 p. 22).

(5) HOBSON, *The wares of the Ming dynasty*, 1923, p. 127-131.

et le faire reconnaître comme héritier du trône, pour s'assurer puissance et richesses. En Chine, en effet, l'Empire n'était point, à l'origine, héréditaire; il ne le serait devenu, d'après les annales, qu'au début du 21e siècle avant notre ère. Mais comme en ce pays la tradition ne perd jamais ses droits, l'Empereur demeure libre, en principe, de choisir son successeur non seulement parmi ses enfants,-et, au point de vue du droit, le fils adoptif vaut le fils naturel-, mais en dehors même de la famille impériale. Aussi, que de compétitions parmi les femmes de l'Empereur et leurs partisans pour avoir l'accès à la couche impériale; puis, le fils mis au monde, les intrigues pour le faire reconnaître comme héritier; enfin, quand il a été désigné, et l'Empereur mort ou infirme, la lutte pour conserver la tutelle le plus longtemps possible!

Quand Ricci arrivera dans la capitale, ce sera pour assister à la conclusion à peine définitive d'une succession de conflits qui n'aura pas duré moins de seize ans. L'impératrice en titre n'ayant point eu de fils, *Wan-li* dut choisir entre les enfants de trois de ses épouses. Le plus âgé avait pour mère une femme déjà vieille et peu goûtée de l'empereur, tandis que son cadet était l'enfant de la concubine préférée. Les mandarins insistèrent pour que, selon une tradition assez constante, l'aîné fût déclaré l'héritier, mais l'empereur l'écarta régulièrement; alors les censeurs et les ministres, sans se décourager, assaillirent de leurs pétitions le souverain, spécialement durant les années 1586, 1587, 1588, 1590, 1591, 1592, 1593, 1594, 1600, 1601. Ce sera seulement le 11 novembre 1601 que Wan-li fera connaître officiellement sa volonté, souvent contredite encore par la suite; l'aîné sera déclaré héritier, *Tchou Tch'ang-lou* 朱常洛; le second sera nommé prince de premier ordre Fou wang, et trois autres de leurs frères après eux[6]

Deux femmes exercèrent une influence prédominante sur le faible souverain; ce furent, outre l'épouse favorite

(6) MAILLA, t. 10, p. 391. — CORDIER, t. 3, p. 74. — PANTOJA, p. 93-94. — Le prince héritier était né le 28 août 1582 et il ne règnera qu'un mois en 1620.

鄭, la mère du monarque 慈聖, bouddhiste convaincue, qui reçut en 1592 les "défenses" de Bouddha et dont on disait par manière de proverbe: "Dans la ville royale ce sont les bonzes qui sont vénérés, dans la province les magistrats". Quant à *Wan-li* lui-même, un contemporain décrit ainsi ses opinions religieuses: "Il ne vénère aucune divinité autre que lui-même, ou, s'il suit la tradition confuse de ses ancêtres honorant un seul seigneur du Ciel et suprême gouverneur de toutes choses, c'est de telle manière qu'il ne semble rien en savoir" (7).

Un tel souverain, si pâle et si impersonnel, ne vaut guère que par l'institution qu'il incarne; Ricci ne tardera pas à en faire l'expérience, mais, grâce à la passion démesurée de *Wan-li* envers le rare et l'insolite, il deviendra officiellement son "client" et cela suffira pour assurer son séjour en Chine.

(7) TRIGAULT, *Annuae 1610-1611*, p. 10.

CHAPITRE PREMIER

A la merci des eunuques du Palais

Le Père Ricci, dans ses Commentaires, a raconté comment il sortit de l'impasse de Tientsin[1]: "Au mois de décembre 1600, les affaires étaient dans la plus mauvaise posture que l'on pût imaginer et on doutait du succès; l'hiver de Tientsin était rigoureux et le logement de la forteresse, fort incommode. Mais Dieu voulut entendre les prières des Pères et celles de tant de ses serviteurs, dans la Compagnie et au dehors, qui, dans le monde entier, lui recommandaient cette entreprise, et Il fit en sorte qu'à l'improviste, le Roi donna l'ordre (8 Janvier 1601) que les Pères arrivassent sur-le-champ à Pékin en apportant eux-mêmes leurs présents; un mandarin les accompagnerait jusqu'à la capitale, et le Tribunal des Rites, ayant examiné leur affaire, donnerait ensuite son avis par un mémorial conformément aux usages fixés pour les ambassadeurs.

On n'a jamais pu trop bien savoir comment le Roi expédia cet ordre après un si long délai de six mois, mais on peut penser que Dieu lui-même l'y poussa pour le bien de tant d'âmes qui vont se perdant dans un si vaste royaume. Les nôtres apprirent pourtant qu'un jour le Roi, étant seul, se rappela de lui-même le mémorial où l'on parlait de certains étrangers voulant lui apporter une cloche qui sonne d'elle-même; le souverain s'écria soudain: "Cette cloche qui sonne d'elle-même, pourquoi ne me la donne-t-on

---

(1) Pour tout ce qui suit, la source fondamentale est R, I, p. 363-375. — Le P. d'Elia dit avoir retrouvé une lettre inédite du Père Ricci sur cette arrivée à Pékin. On peut encore consulter PANTOJA, p. 33. — JARRIC, t. 3, p. 977-978. — URSIS, p. 43, dit que l'ordre de l'empereur fut donné le 8 janvier; d'après CHANG WEI-HOA, p. 171, ce serait le 9 et en ces termes:" 天貢津稅監馬堂奏遠夷利瑪竇所方物, 暨隋身行李, 鐸審已明, 封記題知. 上令方物進, 瑪竇伴送入京, 仍下部譯審.

pas?" L'eunuque de service répondit: "Si Votre Majesté n'expédie pas le mémorial donné par l'eunuque *Ma-t'ang*, comment ces étrangers oseraient-ils entrer dans la capitale sans votre permission?" C'est alors que le Roi aurait apostillé le mémorial de *Ma-t'ang* qui en fut averti sans tarder et, bien malgré lui faisant du bon valet, ordonna de rendre aux Pères tous les cadeaux destinés au Roi."

Durant le pillage, des objets avaient été volés, et d'autres avaient été confisqués ouvertement par l'eunuque ou donnés au "pimpitao"; tout compte fait, ce fut beaucoup moins qu'on ne l'avait redouté(2). Dès que les Pères eurent recouvré les reliquaires, ils les ouvrirent de nuit pour n'y laisser que certains morceaux de pierre ou de sol de la Terre sainte; ils retirèrent toutes les reliques, en particulier "celles de la Croix du Christ béni qui, assemblées ensemble, formaient une petite croix de bonne grandeur"; et ils y placèrent un billet en langue européenne pour expliquer qu'il ne fallait pas se fier aux titres des reliques, dans le cas où ces reliquaires reviendraient entre des mains chrétiennes.

Un autre détail, de très grande conséquence pour l'histoire de la mission de Chine, fait mieux connaître les intentions perverses de *Ma-t'ang*:

"Ricci avait réuni beaucoup de livres de mathématiques pour le cas où le Roi voudrait l'employer à aider les mathématiciens de son collège de Pékin. Or une loi chinoise, tombée en désuétude, défend sous peine de mort l'étude des mathématiques si l'on n'a point la permission du Roi. C'est pourquoi *Ma-t'ang*, se gardant bien de joindre ces volumes aux cadeaux, les avait fait placer dans une caisse spéciale avec cette inscription: "Livres que l'eunuque *Ma-t'ang*, fermier des douanes du Roi, a trouvés dans les bagages de l'étranger Matthieu Ricci; puisque les lois du royaume prohibent ces livres comme traitant des mathématiques, il faut les garder dans le Trésor de la forteresse de Tientsin jusqu'à ce qu'il en ait donné avis au Roi par un autre mémorial". Les Pères qui ne savaient rien de cela et ne

---

(2) R, I, p. 360.

voyaient pas les livres parmi les objets du présent, les réclamèrent à un employé qui, ne sachant pas lire les caractères, leur apporta la caisse. Plus tard, *Ma-t'ang*, revenant à Tientsin pour expédier les recettes de douane des six mois passés (60.000 écus) et d'autres objets ainsi que pour préparer le voyage des Pères, ne prit pas d'abord garde à ce détail, mais, après leur départ, il s'aperçut que les livres avaient disparu et il entra dans une violente colère contre les mandarins de la forteresse. Il fit alors semblant que le Roi les réclamait et il les envoya chercher par l'employé maladroit; mais celui-ci eut tellement peur qu'il s'enfuit, et *Ma-t'ang*, intimidé lui-même, n'en souffla plus mot ni par lui ni par d'autres. Ce fut fort heureux, car ces livres ont été d'un secours précieux pour l'apostolat de Ricci à Pékin."

Les quatre journées de voyage qui séparent Tientsin de Pékin se passèrent avec la plus grande facilité: huit chevaux et trente porteurs avaient été réquisitionnés; des relais étaient préparés quotidiennement dans chacune des villes et le logement était assuré dans le palais des mandarins. On arriva vers la fin de l'année chinoise à Pékin (24 Janvier 1601) (3) et l'on descendit dans la maison d'un eunuque au-dessous de la ville, hors des murs. Il fallait lutter de vitesse avec le Tribunal des Rites auquel l'Empereur avait commis le soin de cette affaire; c'est pourquoi on prépara immédiatement les présents pour en dresser la liste (4) accompagnée d'une supplique.

---

(3) COUVREUR, p. 80-85, date la pétition du 28, ce qui paraît exact. — Par ailleurs, JARRIC, t. 3, p. 979 et PANTOJA, p. 33-34, disent que la présentation des objets eut lieu "le lendemain de l'arrivée", ce qui serait "le 25"!

(4) La liste des présents se trouve en chinois dans le *Hi tch'ao tch'ong tch'eng tsi* 熙朝崇正集 (COURANT, n° 1322; PELLIOT, T'oung Pao, t. 20, 1920-1921, p. 62 note 2); on peut en voir une dans COUVREUR, p. 80-83; R, I, p. 358; PANTOJA, p. 33-34; JARRIC, t. 3, p. 978: — un petit tableau du Maître du ciel 天主圖像一幅 (envoyé par le P. Général) (R, I, p. 366) — deux autres tableaux à l'huile, grands d'une aulne et demie, représentant la Mère de Dieu, l'un étant la copie de la Madone de Saint Luc (probalement retrouvé en septembre 1640 dans le Trésor impérial et donné alors par Tch'ong tch'eng à une de ses épouses: B., l. 4 c. 274 p. 549) et l'autre figurant

"Votre serviteur, était-il dit dans cette dernière(5), venu du grand Occident, s'adresse à vous avec respect pour vous offrir des objets de son pays. Votre serviteur est d'un pays fort éloigné, qui n'a jamais échangé de présents avec la Chine. Malgré la distance, la renommée m'a fait connaître les remarquables enseignements et les belles institutions dont la cour impériale a doté tous ses peuples. J'ai désiré avoir part à ces avantages, et demeurer toute ma vie au nombre de vos sujets: espérant d'ailleurs n'être pas tout à fait inutile...J'ai fait un voyage de 80.000 stades... D'abord, ne comprenant pas la langue, j'étais comme un homme muet. Je louai une habitation, et m'appliquai à l'étude du langage et de l'écriture. Je demeurai dans les deux villes de Shiuhing et de Shiuchow durant quinze années. J'acquis une assez grande connaissance de la doctrine et des anciens sages de la Chine; je lus et j'appris de mémoire quelque chose des livres classiques et des autres ouvrages, et j'en compris un peu le sens. Alors je franchis les montagnes; du Kiangsi, j'allai à Nankin et restai cinq ans.

L'extrême bienveillance avec laquelle la glorieuse dynastie actuelle invite et traite tous les étrangers, m'a inspiré la confiance de venir droit au palais impérial. J'apporte des objets qui sont venus avec moi de mon pays...Ils ne

---

la Vierge avec Jésus et Saint Jean Baptiste 天主圖像二幅 — un livre de prières ou bréviaire doré et couvert de fil d'or 天主經一本 — une croix ornée de pierres précieuses (le reliquaire) 十字架 — deux horloges sonnant d'elle-même 報時自鳴鐘, l'une avec contre-poids apparents, l'autre à ressorts toute de cuivre dorée et haute d'une palme — une mappemonde (fut-elle donnée alors?) 萬國圖誌 (Couvreur, p. 524-525: 萬國輿圖). — le Theatrum mundi d'Ortelius avec une couverture dorée (nous avons vu *un exemplaire de 1570, peut-être de la première édition) — un clavecin européen ou manicorde (retrouvé par Tch'ong tch'eng et réparé par le P. Schall qui l'offrit le 8 septembre 1640, restauré complètement: SCHALL, p. 35; VÄTH, p. 124-125; B., l. 4 c. 274 p. 547-548) 西琴 (Couvreur, p. 524-525 琴器) — deux verres triangulaires, embellis de chaînes d'argent.

(5) COUVREUR, p. 80-85. Nous nous sommes expliqué ailleurs sur le sens de l'expression rituelle "attiré par la bonne odeur des vertus chinoises": *Chala*, p. 6; R, I, p. 626-627.

sont pas de grande valeur, mais, venant de l'Extrême Occident, ils paraîtront rares et curieux. De plus, comme le cresson et les rayons de soleil offerts par un pauvre villageois, ils seront le gage de mes sentiments.

Dès mon enfance, j'ai aspiré à cultiver la vertu; à présent, j'ai parcouru plus de la moitié de ma carrière. N'ayant jamais été marié, je suis exempt de tout embarras et n'attends aucune faveur. En vous offrant de saintes images, tout mon désir est qu'elles servent à demander pour vous une vie longue, une prospérite sans mélange, la protection du Ciel sur le royaume et la tranquillité du peuple.

Je supplie humblement l'Empereur d'avoir compassion de moi, qui suis venu me mettre sincèrement sous sa loi, et de daigner accepter les objets européens que je lui offre. Par là vous augmenterez ma reconnaissance pour votre immense bonté qui n'exclut personne, et vous donnerez à un serviteur venu de loin le moyen de témoigner un peu l'affection sincère que votre bienfaisance lui inspire.

Autrefois dans sa patrie, votre serviteur a été promu aux grades; déjà il avait obtenu des appointements et des dignités. Il connaît parfaitement la sphère céleste, la géographie, la géométrie et le calcul. A l'aide d'instruments, il observe les astres et fait usage du gnomon; ses méthodes sont entièrement conformes à celles des anciens Chinois. Si l'Empereur ne rejette pas un homme ignorant et incapable, s'il me permet d'exercer mon faible talent, mon plus vif désir est de l'employer au service d'un si grand prince. Toutefois je n'oserais rien promettre (vu mon peu de capacité). Votre serviteur attend vos ordres."

La traduction française rend fort imparfaitement les nuances de ce morceau de haute littérature chinoise et elle accuse gauchement certaines exagérations de style qui sont requises en ce genre de documents officiels; nous verrons plus loin comment Ricci répond quand il est interrogé juridiquement et ne s'astreint plus aux règles minutieuses d'une étiquette compassée.

L'ordre impérial d'amener le porteur d'objets curieux avait été transmis à Ma-t'ang par le Tribunal chargé des

étrangers. Mais l'eunuque, craignant de se voir privé des avantages fructueux de ces présents, prit ses précautions(6) pour que, dès le lendemain de l'arrivée, au petit jour, un grand cortège d'hommes à pied et à cheval portât les cadeaux, le mémorial et l'argent des douanes, en grande presse à travers la ville jusqu'au Palais.

Pendant ce temps, Ricci et ses compagnons restaient confinés dans la demeure d'un des affidés de *Ma-t'ang*. Pour la seconde fois, Ricci se retrouvait devant cette ville de Pékin dont le seul nom possède une puissance si évocatrice. La veille, de la plaine solitaire, dénudée et grisâtre, il avait vu se lever au-dessus des arbres sans feuilles la masse obscure de la grande muraille couleur de deuil, d'une hauteur surprenante pour un Européen du XVIe siècle, et il avait pris logement non loin d'un de ces donjons crénelés aux proportions surhumaines qui dominent les portes de l'immense enceinte.

Son premier séjour l'avait un peu familiarisé avec Pékin, et, parmi les milliers de descriptions de cette ville unique au monde, nous choisirons celle qui nous paraît le mieux traduire ses impressions(9).

"Aucune de nos capitales d'Occident n'a été conçue, tracée avec autant d'unité et d'audace, dans la pensée dominante d'exalter la magnificence des cortèges, surtout de préparer l'effet terrible d'une apparition d'empereur. Le trône, ici, était le centre de tout; cette ville, régulière comme une figure de géométrie, n'avait été créée, dirait-on, que pour enfermer, pour glorifier le trône de ce Fils du Ciel, maître de 400.000.000 d'hommes; pour en être le péristyle, pour y donner accès par des voies colossales, rappelant Thèbes et Babylone. . . .

La porte Sud de Pékin, par où les cortèges arrivaient, est dans l'axe même de ce trône, auquel viennent aboutir, en ligne droite, six kilomètres d'avenues, de portiques et de monstres. Quand on a franchi par cette porte Sud le rem-

---

(6) COUVREUR, p. 524-525. — R, I, p. 366.

(7) LOTI, *Les derniers jours de Pékin*, p. 274-281.

part de ce qui, aujourd'hui, s'appelle "la Ville chinoise", passant d'abord entre les deux sanctuaires démesurés qui sont le "Temple de l'agriculture" et le "Temple du Ciel", on suit pendant une demi-lieue la grande artère, bordée de maisons en dentelles d'or, qui mène à un second mur d'enceinte, - celui de la "Ville tartare" d'à présent-, plus haut et plus dominateur que le premier. Une porte plus énorme se présente alors, surmontée d'un donjon noir et l'avenue se prolonge au-delà, toujours aussi impeccablement magnifique et droite, jusqu'à une troisième porte dans un troisième rempart d'un rouge de sang, — celui de la "Ville impériale" [mesurant un peu plus d'un kilomètre du Nord au Sud et 786 mètres de l'Est à l'Ouest].

Une fois entré dans la "Ville impériale", on est encore loin de ce trône, vers lequel on s'avance en ligne droite, de ce trône qui domine tout et que jadis on ne pouvait voir; mais, par l'aspect des entours, on est comme prévenu de son approche; à partir d'ici, les monstres de marbre se multiplient, les lions de taille colossale, ricanant du haut de leur socle; il y a de droite et de gauche des obélisques de marbre, monolithes entourés de dragons, au sommet de chacun desquels s'assied une bête héraldique. Les murailles se multiplient aussi, coupant la route, les murailles couleur de sang, épaisses de trente mètres, surmontées de toitures cornues et percées de triples portes de plus en plus inquiètes, basses. Les fossés de défense, au pied de ces murailles, ont des ponts de marbre blanc, qui sont triples comme les portes. Et par terre, maintenant, de larges et superbes dalles s'entrecroisent en biais, comme les planches d'un parquet.

Et puis, en pénétrant dans la "Ville impériale", cette voie, déjà longue d'une lieue, est devenue tout à coup déserte, et s'en va, plus grandiosement large encore, entre de longs bâtiments réguliers et mornes: logis de gardes et de soldats (autrefois d'eunuques). Plus de maisonnettes dorées, ni de petites boutiques, ni de foules; à partir de ce dernier rempart emprisonnant, la vie du peuple s'arrête sous l'oppression du trône. Et tout au bout de cette solitude, surveillée du haut des obélisques par les maigres bêtes de marbre, on

aperçoit le centre si défendu de Pékin. Cette dernière enceinte qui apparaît là-bas,-celle de la "Ville violette", celle du Palais-, est comme les précédentes, d'une couleur de sang qui a séché; elle est plantée de donjons de veille, dont les toits d'émail sombre se recourbent aux angles, se relèvent en pointes . . . Et on entre, après les tunnels, dans l'immense blancheur des marbres, — une blancheur, il est vrai, un peu passée au jaune d'ivoire. . . On est sur une place dallée de marbre, et on a devant soi, se dressant au fond, comme un mur, une écrasante estrade de marbre, sur laquelle pose la salle même du trône, avec ses colonnes trapues d'un rouge sanglant et sa monumentale toiture de vieil émail. . . C'est là qu'au milieu des alignements des étendards, devaient se prosterner de très magnifiques visiteurs. On monte à ces terrasses qui supportent la salle du trône, par des rampes de proportions babyloniennes, et, ceci pour l'Empereur seul, par un "sentier impérial", c'est-à-dire par un plan incliné fait d'un même morceau de marbre; le dragon à cinq griffes déroule ses anneaux sculptés du haut en bas de cette pierre qui partage par le milieu, en deux travées pareilles, les larges escaliers blancs et vient aboutir au pied du trône." Ce n'est pas dans cette cour intérieure, mais dans l'avant-cour que, sous Wan-li, se fait la révérence au trône.

Derrière cette façade imposante, se cache la partie la plus intime de la cité interdite, la plus mystérieuse des résidences royales. Aucun des noms des architectes ne nous est parvenu; l'individu disparaît lui-même, ainsi que ses talents, dans la grandeur du plan. C'est là, dans cette enceinte qui ne comprend pas moins de deux kilomètres carrés, que résidait le Fils du Ciel, le seul homme admis à y vivre, "l'homme solitaire" comme on l'appelait, portant sur ses épaules tout le fardeau de l'Etat. Sa résidence ne rappelle d'aucune manière les palais des rois d'Europe. Ce n'est pas un seul bâtiment comme Versailles ou Hampton Court, mais, comme son nom l'indique, une ville en miniature composée de groupes de constructions, la plupart entourées de murailles. Des murs, des murs et encore des murs, d'une teinte rose fanée, divisent cette ville royale en

sections et marquent en même temps l'amour des Chinois pour la retraite et le décorum.

Ce fut dans un des palais intérieurs de cette "Ville violette" qu'aboutit la pétition de Ricci. Dès que l'empereur l'eut parcourue il ordonna qu'on apportât les présents. L'on assure qu'"ayant déroulé et considéré l'image du Maître du Ciel il la plaça avec respect dans son trésor particulier" (8).

"En apercevant pour la première fois les tableaux, il s'écria: "C'est une idole vivante", ce qui, dans sa bouche, était équivalent à cette expression: "C'est là le Dieu vivant", et il disait vrai sans le savoir, encore que ce soit une parole courante en Chine, car les autres idoles qu'on adore sont des dieux morts. Depuis lors, ces tableaux ont conservé ce nom, et les Pères sont appelés: "Ceux qui ont offert Dieu vivant". Mais le Roi fut tellement impressionné qu'il ne voulut pas conserver les images de la Vierge et les donna à sa mère; celle-ci à son tour en eut peur et les fit placer dans son trésor, où les eunuques introduisent par faveur beaucoup de mandarins afin de les contempler. Il paraîtrait, d'après ce que racontent les eunuques, que le Roi fit une grande prostration devant ces tableaux et leur offrit de l'encens ainsi que des parfums; dans sa salle, il garda pour lui la petite image du Sauveur....Mais, de tout cela, on n'est pas très certain, et il ne faut pas y ajouter plus de foi que n'en méritent les racontars habituels des eunuques".

On ne doit point prendre d'ailleurs cette interrogation impériale pour une manifestation d'inquiétude religieuse, mais seulement de curiosité toute profane. Parmi les présents apportés par Ricci, il y en a qui ne semblent guère avoir d'abord retenu l'attention: ce sont les reliquaires. Rien ne pouvait choquer davantage les Chinois que le culte rendu aux "ossements des saints". "L'homme a deux âmes, croient-ils en général (9). Quand l'âme supérieure a quitté le corps, l'âme inférieure peut conserver celui-ci, durant un

(8) COUVREUR, p. 524-5.

(9) WIEGER, HCO, p. 617; *Controversiae*, p. 171.

temps variable..., ces corps informés seulement par une âme inférieure sont d'affreux vampires, stupides et féroces ... Un squelette décharné, un crâne, un os quelconque peuvent commettre, après de longs siècles, toute sorte de méchancetés. De là vient que les ossements sont redoutés et éloignés des habitations."

On ne voit pas non plus que les prismes triangulaires en verroterie de Venise aient beaucoup impressionné Wan-li; par contre, l'horloge et l'épinette étaient destinées, heureusement, à distraire pendant quelque temps la vie monotone du potentat reclus. "Quand le Roi, continue Ricci(10), s'aperçut que la grande horloge n'était pas réglée et ne sonnait pas les heures, il ordonna de faire venir les Pères à toute vitesse et leur envoya des chevaux. Ils arrivèrent au grand galop. Le palais impérial contient quatre enceintes dont les deux premières peuvent être franchies de jour par n'importe quelle personne, à l'exception des bonzes et des femmes, mais les deux dernières (cour intérieure *Nai tch'ao* 內朝) ne le sont que par les eunuques de service: la nuit, dans l'enceinte du palais, il ne demeure que des eunuques et des soldats. Les Pères furent conduits jusqu'au second mur (cour extérieure *Wai tch'ao* 外朝 au Sud) où était placée la grande horloge et tant de gens étaient accourus, attirés par ce spectacle, qu'il fallut les écarter à coups de bâton."

Un des eunuques familiers du Roi, "Licino", d'une culture assez raffinée, avait été chargé par lui de recevoir les Pères et il les accueillit avec beaucoup d'amabilité, entouré de plus de deux cents autres eunuques; il posa diverses questions sur le but et l'intention qu'ils avaient en donnant ce présent, et se montra très satisfait d'apprendre qu'ils ne désiraient aucune charge, mais étaient des religieux s'occupant uniquement de servir Dieu et de vivre pieusement sans rien vouloir de ce monde. Pour ce qui est des horloges, Ricci expliqua qu'elles aidaient à savoir l'heure, de jour comme de nuit, à l'aide des sonneries et de l'aiguille, et il demanda que l'on désignât quelqu'un auquel il apprendrait

(10) R, I, p. 366 et suiv.

en deux ou trois jours tout ce qui était nécessaire pour les régler .

Sur ce rapport, le Roi ordonna à quatre eunuques du collège intérieur des mathématiques (ils sont au nombre de vingt à trente) de se mettre à l'école de Ricci et de lui apporter dans sa salle l'horloge au bout de trois jours. Durant ce temps, les Pères logèrent sans discontinuer chez les mathématiciens, et les affidés de *Ma-t'ang* payèrent leurs frais d'entretien: le bruit s'était en effet répandu dans le palais que *Ma-t'ang* avait reçu de grands présents des étrangers, et, pour se disculper vis-à-vis des eunuques familiers du Roi, il dut dépenser au moins plusieurs centaines d'écus. Les quatre eunuques firent toute diligence pour retenir de mémoire ce qui concernait les horloges, et ils écrivaient toutes les explications en leurs caractères afin de ne rien omettre, car le moindre oubli pouvait leur coûter la vie, tant le Roi était cruel et faisait mourir sous le bâton ou autrement, pour une bagatelle. Les Pères forgèrent des expressions pour arriver à tout dire, comme les noms des roues, pièces, clefs, et en général de tout ce qui se trouvait dans l'horloge.

Durant ces trois jours, et plusieurs autres ensuite, le Roi ne se lassa pas d'envoyer des eunuques pour poser les questions les plus variées au sujet des Pères et des choses d'Europe, comme sur les mœurs, la nourriture, les édifices, les vêtements, la coiffure des Rois, les pierres précieuses, les mariages, les enterrements royaux...si bien qu'il n'ignorait pas combien de fois les Pères buvaient et de combien de petits pains ils se nourrissaient! Ceux-ci auraient voulu lui faire comprendre qu'ils désiraient rester à Pékin, sans vouloir ni présent ni charge. Les trois jours n'étaient pas écoulés que le Roi demanda pourquoi on ne lui apportait pas l'horloge; on se hâta de le satisfaire et il fut si content qu'il récompensa les quatre eunuques en augmentant incontinent leur dignité et leur traitement......Deux d'entre eux furent même chargés d'entrer chaque jour chez le Roi pour régler la petite horloge dont le monarque ne voulait se séparer ni jour ni nuit.

et si, par le monde, il n'y a pas un seul courtisan qui n'ambitionne de vivre près du Roi, c'est bien plus vrai parmi ces Gentils parce que, les autres personnes craignant qu'ils ne profitent de ces entrées pour dire du mal et nuire à leurs émules, ils sont redoutés et comblés de présents."

Aucune salle intérieure n'étant assez haute de plafond pour qu'on pût y ménager la course des poids de la grande horloge, le Tribunal suprême des Travaux publics sera chargé, l'année suivante, de lui construire, selon le modèle donné par les Pères, une petite tour en bois avec escaliers, fenêtres et galeries, très ornée et très belle(11). Il fera fondre une autre cloche beaucoup plus grande: travail vraiment digne d'un Roi parce que, sculpté et taillé délicatement, doré et peint artistement, il coûtera 1300 ducats. L'empereur fera édifier cette tour dans le jardin où se trouvent d'autres objets précieux, à l'extérieur du second mur où il va souvent se récréer.

Ce fut ainsi que débuta en Chine pour les horloges, les automates et les montres européennes l'engouement dont l'histoire anecdotique de la mission et des ambassades nous apporte des preuves innombrables; l'une des salles du Palais impérial de Pékin sert actuellement à l'exposition rétrospective des spécimens de l'horlogerie suisse ou anglaise, fabriqués pour les collectionneurs de la Chine impériale.(12)

L'imagination de l'empereur, une fois mise en branle, ne se satisfit, faute de voir les Pères eux-mêmes, qu'après avoir fait exécuter leur portrait en pied par deux de ses meilleurs peintres: "Ma barbe est allongée d'une palme et je porte le costume de docteur qui, quoique mo-

---

(11) *Litterae 1602*, p. 144: en octobre 1602, le P. Diaz écrit qu'à son avis c'est "cette tour qui rend assurée la situation des Pères en Chine", sans doute le *Kiao T'ai-kien* 交泰殿, dans la "Cour intérieure" (ARLINGTON, p. 26, 47; SIRÈN, p. 16-17: pavillon carré de 16m 50 de côté); on ne pourrait imaginer situation plus remarquable, dans l'enfilade majestueuse des bâtiments principaux.

(12) CHAPUIS, *La montre "chinoise"*, p. 22-23. — HARCOURT-SMITH, *A catalogue of various clocks, watches, automata . . .in the Palace Museum. . .*, 1933, p. 1. — D. ENSHOFF, *P. Riccis Uhren* (Die katholischen Missionen, t. 65, 1937. p. 190-193).

deste, diffère entièrement des nôtres", dit le P. de Pantoja en les décrivant[13] et Ricci ajoute qu'à dire la vérité "nous ne nous y sommes pas reconnus"[14]. *Wan-li,* à ce que l'on raconte, s'exclama en les voyant: "Ce sont des musulmans," mais l'eunuque lui fit observer que ces étrangers mangeaient du porc. Il voulut alors connaître le costume, la coiffure et les palais des souverains d'Europe. "On ne pouvait l'expliquer de vive voix, mais je ne sais qui des gens de la maison se ressouvint que les Pères avaient une image gravée en taille douce du nom de Jésus, devant lequel sont agenouillés les anges, les hommes et les démons avec ce titre: "In nomine Jesu omne genu flectatur coelestium, terrestrium et infernorum", et, parmi les hommes, il y avait le pape, l'empereur, le roi, les reines et d'autres seigneurs avec leurs insignes... Les Pères y virent un moyen... de lui apprendre qu'il faut révérer ce saint Nom... et Ricci lui envoya l'image avec une brève explication en chinois; puis, comme l'image était trop petite et que les Chinois ne savent point peindre les ombres, les Pères aidèrent, sur l'ordre du Roi, pendant deux ou trois jours, les peintres officiels à l'agrandir avec les couleurs"[15].

Quant aux palais d'Europe, Ricci avait donné un dessin nouvellement arrivé de l'Escurial[16], mais l'eunuque garda pour lui cette estampe qu'il aurait fallu expliquer en détail; le Père offrit à la place une belle image de S. Marc de Venise, de la place et du palais avec les armoiries de la Seigneurie. Il parait que "le Roi rit beaucoup quand il apprit que nos souverains habitaient des maisons à étages, car il lui semblait dangereux et incommode de résider en des palais aussi élevés: tant les hommes se satisfont de ce auquel ils sont habitués par leur première éducation!" Afin de faire comprendre comment on enterre les souverains

(13) PANTOJA, p. 37.
(14) R, I, p. 367-368.
(15) RIQUEBOURG, p. 690; PANTOJA, p. 35-36.
(16) Au Musée Plantin-Moretus d'Anvers, se voient exposées des gravures de l'Escurial sur bois par les Hogenberg de Cologne, imprimées en 1591: peut-être en était-ce un exemplaire!

d'Europe, les Pères se servirent des lettres où l'on décrivait les pompes funèbres déployées pour l'envelissement du Roi catholique Philippe II, le cercueil en bois précieux doublé de plomb à l'intérieur et déposé dans un sépulcre en marbre(17).

Cependant les trois jours, destinés au réglage de l'horloge, touchaient à leur terme chez les mathématiciens et les eunuques félicitaient déjà les Pères de la dignité de mandarins qu'ils ne manqueraient pas de recevoir en récompense, "ce qui est le bonheur suprême en Chine", mais ceux-ci protestaient qu'ils ne voulaient rien de semblable, "seulement une maison pour résider à Pékin". Les gens de *Ma-t'ang* prirent alors soin de louer près du palais un logement où deux des leurs pourraient les surveiller. Sur le conseil de *Ma-t'ang* lui-même, les Pères avaient joint au présent un clavecin européen ou manicorde qui ne lui était pas destiné; là-dessus vinrent se présenter aux missionnaires quatre eunuques appartenant au collège des musiciens qui jouent des instruments à corde, et qui, à ce titre, sont plus considérés que les mathématiciens; ils demandaient qu'on leur enseignât à jouer du clavecin, et le Père de Pantoja qui avait appris du Père Cattaneo l'art "non seulement de toucher, mais d'accorder les cordes discordantes", fut chargé de cette tâche, "étant d'apprenti devenu maître"(18). La première séance de leçon ne fut point banale: les quatre musiciens commencèrent par se prosterner solennellement devant les Pères, en les priant de les instruire avec diligence et patience, sans se lasser de leurs lenteurs; puis ils s'acquittèrent du même rite envers l'épinette, comme si c'était un objet vivant, afin de se la rendre propice.

A ce sujet nous croyons bon de citer ici la manière romancée dont l'arrivée du Père Ricci à Pékin vient d'être racontée par un historien qui ne s'est pourtant point privé de recourir aux sources, même dans les Archives; son récit peut être considéré comme un

(17) PANTOJA, p. 36.
(18) RIQUEBOURG, p. 692. — R, I, p. 371-372.

exemple typique de la difficulté qu'ont nos Européens du XXe siècle à se représenter avec exactitude les conditions de la Chine du début du XVIIe siècle.

"Matthieu Ricci, nous est-il donc dit[19], avait décidé depuis longtemps de gagner l'empereur à la foi chrétienne puisque c'était seulement par là qu'il pourrait rendre complète son œuvre dans le Royaume du Milieu. Il prit gîte hors des murs de la capitale, et, après avoir fait la connaissance d'un haut fonctionnaire, il le pria de porter dans le palais un présent pour l'empereur; c'était une horloge européenne, ingénieusement et merveilleusement décorée. Le fonctionnaire chinois, ayant pris le don du missionnaire, le transmit à l'employé chargé d'une des portes du palais. Au premier moment, ce dernier hésita et se demanda longuement s'il ferait passer le cadeau ou non, mais, quand il eut examiné plus attentivement l'horloge, elle le remplit d'un tel étonnement qu'il appela son chef pour lui montrer l'étrange merveille. Ce fut ainsi que l'horloge de Ricci passa par l'intermédiaire de la hiérarchie entière des employés du palais jusqu'au plus grand ministre et finalement arriva jusqu'à l'empereur lui-même.

Même le "Fils du Ciel" n'avait jamais vu auparavant une horloge sonnant d'elle-même, il fut saisi d'émerveillement. Naturellement, ç'aurait été bien au-dessous de sa dignité suréminente de suggérer même une enquête au sujet du simple mortel qui lui avait envoyé ce présent. Le lendemain cependant, l'horloge s'arrêta soudainement. L'empereur

(19) FÜLOP-MILLER, *The Power and Secret of the Jesuits*, 1930, p. 242-243 (trad. franç. t. 1 p. 304-305). M. FÜLOP-MILLER, s'il pèche par excès d'imagination, le fait de bonne foi; mais comment expliquer que d'autres aient osé écrire des phrases comme celles-ci (RÉVILLE, *La religion chinoise*, p. 665) ? "Jamais plus audacieuse entreprise apostolique ne fut poursuivie avec plus de ténacité et d'habileté, dirigée dans un esprit plus mélangé de prudence sournoise, de diplomatie mondaine et de dévouement à une grande cause. La grandeur incalculable de la fin faisait complètement illusion à bien d'autres même qu'aux Jésuites sur le caractère douteux des moyens, et les Jésuites ne se firent aucun scrupule de tout subordonner à sa réussite". Nous avouons ne pas deviner quels sont ces moyens "de caractère douteux" qui auraient été employés!

fit venir un de ses serviteurs pour la remettre en marche, mais tous les efforts furent vains. Toute la maison impériale s'y essaya à son tour, et sans plus de succès. Finalement, l'empereur se permit de demander qui était celui qui avait apporté l'horloge au palais, et la question fut transmise à travers toute la hiérarchie des fonctionnaires jusqu'au gardien de la porte. L'empereur ne pouvait plus avoir de repos avant que l'étranger ne fût retrouvé, et l'horloge, remise en marche. Ainsi arriva-t-il qu'escorté de deux mandarins de la cour, l'habile Docteur Li (Ricci) franchit l'imposant portail du palais impérial, monta l'escalier de marbre gardé par deux lions en cuivre et longea la rivière qui serpente à travers le palais entier. Rempli d'étonnement, il put voir les innombrables lacs et collines artificielles, les nombreux bâtiments aux toîts de tuiles jaune doré, les ponts-dragon en jade noir (!) et les vases variés en marbre ou en porcelaine.

Après avoir marché pendant un temps considérable, son escorte le conduisit à travers une seconde enceinte gigantesque dans une cour qui semblait même plus vaste et plus magnifique que la première. Sur une terrasse s'élevait un immense bâtiment de marbre blanc où étaient assemblés de nombreux mandarins vêtus en brillantes robes de soie. Ces dignitaires entourèrent l'étranger, et l'un d'eux lui remit l'horloge en lui donnant l'ordre de la remettre en marche. Le docteur Li (Ricci) s'inclina avec toute la vénération requise, prit l'horloge, l'ouvrit, et avec quelques mouvements vifs fit quelque chose dans les rouages. Il la rendit alors au mandarin, et, ô surprise, elle reprit son tic-tac comme auparavant. Les mandarins donnèrent des marques respectueuses d'étonnement et remercièrent le Docteur Li; après quoi, celui-ci fut reconduit hors du palais.

Le lendemain matin, au grand chagrin de l'empereur, l'horloge s'arrêta de nouveau, et les employés du palais furent obligés de rappeler le Docteur Li. Cela recommença une troisième fois, mais alors Li apporta, en plus, deux tableaux religieux et un reliquaire rempli de pierres de valeur, en demandant l'autorisation de les pré-

senter comme un humble tribut au Fils du Ciel, avec une pétition enluminée des caractères chinois les plus élégants".

Ainsi s'écrit aujourd'hui l'histoire, et l'on s'étonnera qu'elle n'ait pas encore tenté le metteur en scène d'un film de cinématographe! nous savons que tout cela est faux, bien que, depuis le début du XVIIe siècle, les plaisanteries n'aient point tari sur les Jésuites "raccommodeurs des cloches qui sonnent toute seules" à la cour impériale de Pékin[20]. D'ailleurs il faut avouer que la légende le cède à peine en pittoresque à la réalité des faits, mais d'une manière tout-à-fait inattendue comme on en jugera par la suite de notre narration.

Chaque jour, les quatre musiciens donnaient un repas magnifique aux Pères, et des eunuques de condition plus relevée ne dédaignèrent point de venir leur rendre visite, si bien que peu à peu ceux-ci furent connus de tous dans l'immense palais et ils prirent soin d'entretenir par la suite cette familiarité avec les serviteurs de l'empereur. Pantoja continuait donc ses leçons de musique; par là il ne faut point entendre quelque chose de très relevé. Des quatre musiciens, deux étant jeunes apprirent plus rapidement leur partie, mais, par respect pour les deux autres plus âgés dont l'un avait soixante-dix ans, ils durent faire semblant de ne point progresser vite, et cela dura près d'un mois. L'épinette était une sorte de piano-boîte qu'on pose sur une table; sa tessiture était de quarante notes, trois octaves à partir du do grave, plus une quarte. Le clavecin n'était que l'épinette agrandie, mais à chaque touche correspondaient deux touches au moins, pincées par une plume. Le son grêle de l'instrument ne devait pas déplaire à des Chinois habitués à la mélodie très simple et dépourvue d'accords de leur espèce de violon. Mais ce qui ne pouvait manquer de déconcerter ces artistes de bonne volonté, c'étaient les gammes et les tonalités de la musique européenne, si différentes de celles d'Extrême-Orient; aussi ne faut-il point s'étonner

---

(20) PINOT, p. 21-25. — MOULE, *The first arrivel of the Jesuits at the capital of China* (*New China Review*, 1922, p. 450), quoique un peu sommaire, est plus exact.

si les quatre eunuques n'arrivèrent jamais qu'à retenir "une seule chanson", et encore probablement l'exécutaient-ils comme l'illustre K'ang-hi, qu'on verra, un siècle plus tard, s'exercer sur les instruments dont son palais sera rempli en les tapotant avec un seul doigt(21).

Ricci, préoccupé comme toujours de profiter des moindres occasions pour être utile aux âmes, voulut vulgariser en Chine non seulement un air, mais huit airs de musique, pour lesquels il composa huit textes brefs sur des sujets de morale, sans doute à la manière des Laudes dont l'oratoire de Saint Philippe de Néri donna le modèle de son temps à Rome(22). Ces compositions littéraires, copiées et recopiées à la main, puis imprimées avec une belle préface et le texte romanisé en regard, ne tardèrent pas à être connues dans tout l'empire sous le titre des "Huit chansons du kin européen (de l'épinette) *Si kin pa k'iu* 西琴八曲"(23), et "les gens de bien applaudirent à cette manière délicate de prêcher la vertu à l'empereur lui-même".

Vers la fin du mois de février, les eunuques avaient interrogé les Pères sur leurs désirs; ceux-ci se gardèrent bien de révéler alors leur volonté de propager une nouvelle doctrine, ou d'appeler près d'eux leurs compagnons, mais se bornèrent à réclamer "un logis arrêté, pour y demeurer"(24). Ricci, étant dans la place pour la seconde fois, mais em-

---

(21) H. BERNARD, *La musique européenne en Chine*, Bulletin catholique de Pékin, 1935 (*Ricciana*, n° 2), p. 40-43, 78-94.

(22) Nous avons vu trois exemplaires d'un ouvrage qui a pu inspirer ces "sonates":* *Tempio Armonico della Beatissima Vergine fabricatoli per opre del R. P. Giovenale* A. P. della Congreg. dell'-Oratorio, Rome, 1599. Le P. Giovenale Ancina est bien connu par les historiens de Saint Philippe Néri (par exemple, BORDET et PONNELLE, *Saint Philippe Néri et la société romaine de son temps*, 1929, p. 219-220, 307-308) ; ce recueil de cantiques est dédié à Orsola Benincasa, visionnaire et extatique de Naples, qui fut durement éprouvée par S. Philippe.

(23) PFISTER, p. 36, n° 7.

(24) RIQUEBOURG, p. 692-693, p. 354 "les chansons de l'épinette". En échange, les eunuques jouèrent à Pantoja des specimens de leur musique chinoise, chants avec flûtes qu'il trouva "graves et bien tempérés (PANTOJA, p. 91-92).

pêché de s'y installer tranquillement, ne songeait plus qu'au moyen "de se dépêtrer des ongles importuns" de *Ma-t'ang* qui, lui, voulait le renvoyer le plus tôt possible vers le Sud, après avoir prélevé une partie de l'argent que l'empereur ne manquerait pas d'allouer à l'étranger en remerciement pour ses présents. Les gens de l'eunuque s'opposaient donc à ce qu'il rendit la moindre visite aux habitants de la capitale, principalement aux membres du Tribunal des étrangers par qui il avait été appelé officiellement à Pékin.

Mais Ricci parvint à tourner habilement leurs précautions car, après avoir d'abord accompagné quotidiennement Pantoja au palais, il fit mine de rester à la maison; puis il profita de ce que l'homme payé par les eunuques s'absentait avec l'autre Père et un Frère coadjuteur, pour circuler incognito dans la cité: selon la coutume du pays, on y portait un voile noir sur la figure, d'abord pour se protéger contre la poussière des rues, et aussi afin d'éviter les incessantes civilités qu'on devrait se rendre si on se reconnaissait.

Il se trouvait alors au premier tribunal suprême des offices civils, un fonctionnaire "qui y était monté de plein pied, et non par degrés" par suite de son intégrité reconnue et son incorruptibilité le faisait grandement craindre. Il se nommait "Ciaochienso"(25). Ayant appris je ne sais comment l'arrivée des Pères, il parvint à découvrir la demeure où les cachait l'insolente rapacité de *Ma-t'ang*: il y vint rendre visite le premier fort courtoisement et d'une manière toute imprévue, et Ricci contracta avec lui une cordiale amitié. D'autres lettrés le reçurent, parmi ceux à qui l'avaient recommandé "Liciou" et le mandarin de *Tsining;* par contre, presque aucun de ceux qui avaient été indiqués à Nankin n'osa entrer en relations avec eux, "par où l'on voit clairement que, si le Père tomba entre les mains de l'eunuque *Ma-t'ang,* ce fut l'origine de ses succès, parce que, dans le cas où l'eunuque n'aurait pas donné le mémorial au Roi, personne d'autre ne s'y serait hasardé, et Ricci aurait été obligé, comme la première fois, de retourner sur

(25) R, I, p. 371.

ses pas sans avoir rien fait: et c'est de quoi il rendit à Dieu des grâces infinies".

Le 2 Mars[26], une intervention brusque du Tribunal des Rites vint mettre un terme à la demie-captivité des Pères entre les mains des eunuques. L'un des quatre tribunaux subalternes de cette Cour supême, le troisième, était spécialement chargé de recevoir les étrangers venant à la capitale, et son président, "*Zaihiuthai*", originaire du Foukien, s'indignait de ce que l'eunuque *Ma-t'ang* empiétât sur ses attributions à propos de Ricci, les Pères n'allant pas lui rendre visite[27]. Comme il n'osait s'en prendre à l'autre, toute sa colère vint à pleuvoir et se décharger sur les missionnaires contre lesquels il décréta prise de corps. Il donna donc aux quatre chefs de la police de la capitale l'ordre de rechercher activement Ricci, "coupable, disait-il pour aggraver le cas, d'avoir donné un mémorial au Roi, et ensuite de s'être caché afin de ne point comparaître à son tribunal". "A l'improviste, dix à douze policiers se présentèrent à la maison où logeait le Père pour l'appréhender et l'emmener au poste; on voulut d'abord parlementer par crainte d'être victime d'une supercherie de Chinois se disant officiellement commissionnés, mais, quand on vit qu'ils garrottaient les serviteurs et passaient une corde au cou du F. Sébastien Fernandez, Ricci en vint à se douter que cet ordre pouvait être inspiré par les grands mandarins. Il ne fut d'ailleurs point maltraité, mais il aurait voulu faire avertir Pantoja, qui se trouvait alors au palais, de mettre au courant les eunuques et l'empereur; ce fut impossible, et Pantoja, étant rentré sans rien soupconner, fut saisi aussitôt et vint bientôt le rejoindre. Le chef de la police leur expliqua le motif de leur arrestation, et les Pères n'y firent aucune objection, d'autant plus que leur présent avait été déjà donné au Roi. Ils furent alors consignés dans la propre demeure du chef, la

(26) URSIS, p. 44 ajoute des précisions à R, I, p. 383 note 2. Le président s'appelait Tchai 蔡 et son second *Tchao Pang-tsin* 趙邦靖. Le tribunal des étrangers devait être le *Li fan yuan* 理藩院.

(27) PANTOJA, p. 40.

porte fermée avec la clef au dehors; mais l'eunuque chargé des intérêts de *Ma-t'ang* ne tarda pas à accourir précipitamment, il brisa le cadenas et il se mit à effrayer les agents ainsi que leur chef en les accusant d'avoir dérobé plusieurs des objets précieux que le Père avait apportés, si bien qu'il mit en fuite tout ce monde de la police. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Ricci qui sut convaincre l'eunuque de le mener à cheval le lendemain pour l'audience du Tribunal des étrangers. L'ennuque y entra le premier; de la part de l'empereur, il avertit les mandarins qu'ils ne devaient pas se mêler des affaires de *Ma-t'ang* et menaça d'accuser de vol les policiers, mais le président Tsai, après avoir consulté ses assesseurs, répondit fermement que tout se passerait conformément à la loi.

Il y avait là beaucoup d'étrangers venus pour offrir leurs présents à l'empereur, et, quand le tour vint d'interroger Ricci, celui-ci trouva des réponses péremptoires aux plaintes du Président du Tribunal: "Il avait souffert, dit-il, durant le chemin, des violences de la part de l'eunuque *Ma-t'ang* aux injustices duquel les très grands mandarins de Chine eux-mêmes sont incapables de résister; depuis sa venue à Pékin, il avait été occupé dans le palais par ordre du Roi et il n'avait pu se présenter devant le Tribunal parce qu'il était aux mains des eunuques; par ailleurs, puisqu'il résidait en Chine depuis de nombreuses années, étant venu une fois déjà à Pékin et ayant voyagé partout, il ne devait plus être traité comme un étranger." L'audience dura plus d'une heure, toujours à genoux.

"Zaihiutai", n'ayant rien à répliquer, lui donna bon espoir et l'encouragea à n'avoir pas peur, en lui promettant de présenter un mémorial à l'empereur et de conduire à bonne fin son affaire: il ne pourrait pourtant point le laisser demeurer en ville et lui donnerait logement avec ses gens dans le "Palais des étrangers", en l'entretenant aux frais du Trésor public.

Ainsi, la Providence arrachait d'une manière tout-à-fait inespérée les Pères à la mainmise des eunuques, mais elle faisait tarder l'heure de la délivrance complète

et Ricci pouvait encore craindre de se voir renvoyé au fin fond de la Chine. Il était pourtant suffisamment connu de l'empereur pour espérer que les manœuvres des mandarins échoueraient elles aussi; les eunuques de l'intérieur du palais firent savoir par la suite que *Wan-li,* ayant appris comment le mandarin des étrangers ne voulait pas se dessaisir des Pères, s'écria tout en colère: "Ces hommes sont-ils donc des voleurs pour qu'on les mette ainsi en captivité? Voyons ce que fera le président".[28]

---

(28) R, I, p. 381. — JARRIC, t. 3, p. 984.

CHAPITRE DEUXIÈME

Du caravansérail des étrangers à la liberté

Le nouveau logement des Pères est une sorte de caravansérail qui porte le nom de "Palais 館", grâce à un euphémisme par trop indulgent(1). Qu'on se figure un immense espace, entièrement clos de hauts murs et pourvu de nombreuses portes, où les Chinois ne peuvent entrer que par faveur, et d'où les étrangers ne sortent que pour l'audience du Tribunal, la cérémonie de l'empereur ou le retour dans leur pays. Il y a là des logements suffisants pour dix mille personnes et plus, mais ces logements sont plutôt des étables à bestiaux que des cellules pour des hommes: ni portes, ni sièges, ni bancs, ni lits. C'est là que l'on parque les pseudo-ambassadeurs qui, depuis un temps immémorial -on dit même depuis les voyages des commerçants grecs-, s'arrogent ce titre officiel pour s'assurer excellent accueil des autorités(2). Les mandarins leur font bon visage sur le trajet pour éviter que les populations d'où ils viennent ne se rebellent et ils les défraient de toutes leurs dépenses. Parmi leurs présents au Roi, figurent souvent des épées qui ne sont qu'un morceau de fer mal battu auquel on ajuste une poignée de bois taillée à la hachette dans une branche d'arbre cueillie sur place; les plastrons mal étoffés sont fabriqués de petits morceaux de fer enfilés avec les fils d'étoupe, et les chevaux arrivent si maigres que beaucoup meurent de privations(3).

---

(1) R, I, p. 375 et suiv. — C'était le 四夷館 (littéralement: "Palais des quatre Barbares"), à peu près à l'emplacement occupé par la Banque de l'Indochine dans le Quartier des Légations (ARLINGTON, p. 5).

(2) Sur ces pseudo-ambassades, nous nous sommes déjà expliqué longuement en racontant le voyage du Frère de Goes à travers l'Asie centrale, par exemple *Goes*, p. 116-117.

(3) *Goes*, p. 120-121.

Au moment où Ricci pénètre dans ce caravansérail, il s'y trouve des représentants de huit ou dix nations avec lesquels les Pères noueront des relations(4), en particulier certains musulmans de l'Ouest qui connaissent beaucoup de choses de l'Europe, de l'Inde et de la Perse, comme les Vénitiens, le Grand Mogol, Ormuz, et "par conséquent ils n'ignorent pas la chrétienté"; ils apportent du jade, "peut-être ce qui est appelé si souvent pierre précieuse dans la Sainte Écriture: ce jade n'arrive pas en morceaux taillés, extraits de la carrière, mais en blocs, semblables aux galets ronds des rivières, et on paie la meilleure qualité 80 ducats, les autres 50 ou 60"(5). Pour compléter leur chargement, ces musulmans apportent aussi des caisses entières de rhubarbe, achetées à la frontière de la Chine et revendues pour moins de deux sous (bolognini ou baiocchi) la livre à Pékin; au retour, ils partent avec des pièces de soie(6) et d'autres marchandises de Chine. Pendant tout leur séjour à Pékin, ils reçoivent des vivres en si grande quantité que, même en tenant compte des détournements faits par les employés chinois de l'hôtellerie, ils vivent dans l'abondance. A leur arrivée et à leur départ, on leur offre un grand banquet, présidé par un mandarin, avec comédie et musique, et ils s'y rendent armés de gourdins pour défendre leur part de viandes cuites ou crues contre les serviteurs!

Cette singulière résidence n'est guère du goût des Pères, bien que les mandarins aient recommandé de les traiter avec des égards tout particuliers; on les loge dans le bâtiment réservé aux magistrats, avec des lits, des sièges, des meubles et des couvertures neuves en soie; ils peuvent aménager une chapelle pour y faire leurs dévotions et célébrer la messe. Tout le monde leur témoigne du respect et le gardien en chef lui-même les dispense de se tenir à genoux pendant ses au-

---

(4) *Goes*, p. 131. — PANTOJA, p. 56.

(5) *Goes*, p. 111-112. — PANTOJA, p. 39: "chez nous, je crois avoir vu du jade, mais d'autre couleur".

(6) PANTOJA, p. 56, ils remportaient mille caisses, entre autres du musc (p. 58).

diences, les invitant même à sa table; en remerciement, les Pères lui fabriqueront des instruments de mathématiques, comme sphères, quadrants, et aussi un globe céleste avec toutes les constellations. Quant au banquet de bienvenue, on ne leur en offre pas car ils ne sont pas arrivés par la voie ordinaire du Tribunal des rites; il est vrai qu'on proposa à Ricci de le lui procurer moyennant un pourboire, le Père riposta que les nôtres n'étaient pas des gens qui voudraient se rendre à de tels repas, "ils donneraient plutôt de l'argent pour en être dispensés"!

Deux ou trois jours après leur entrée dans cette enceinte, ils furent conviés à rendre l'hommage solennel à l'empereur, ou plus exactement au trône de l'empereur. Dès avant le jour, ils furent convoqués à la porte méridionale du palais, *T'ien-ngan men* 天安門 (porte de la Paix du Ciel) et, à la pointe de l'aurore, ils furent introduits en grand cortège avec les éléphants impériaux dans la très vaste avant-cour centrale où peuvent tenir trente mille personnes. Face aux arrivants, se dresse sur une esplanade élevée un bâtiment magnifique *Ou-men* 午門 (les cinq tours aux phénix 五鳳樓 *Ou-fong-leou*) ; cinq portes, ménagées dans le soubassement et gardées par des éléphants, conduisent au palais du trône et aux appartements intérieurs(7). Tous ceux qui étaient admis à l'audience d'apparat avaient été inscrits sur une liste nominative, ils devaient porter un costume de cérémonie de couleur rouge et ils couvraient leur bouche avec une tablette d'ivoire, longue de deux palmes et large de quatre doigts. Les cérémonies s'accomplirent avec lenteur et gravité, au commandement d'un mandarin qui punissait toutes les fautes: on s'agenouilla, on se prosterna, on battit le sol de la tête, on s'inclina les uns vers les autres, et, comme tout cela est fort compliqué, les Pères avaient fait par avance des répétitions avec deux ou trois musul-

---

(7) R, I, p. 379. — RIQUEBOURG, p. 704. — SIREN, *Les Palais Impériaux de Pékin*, 1926, t. 1, p. 7-8: "le plus véritablement monumental des édifices de la cité-palais"; planche 11. Actuellement, il a été transformé en musée historique.

mans chinois que les gens du caravansérail leur assignèrent comme compagnons, "parce qu'ils les considéraient comme compatriotes".

A la sortie de l'audience, Ricci et Pantoja allèrent rendre visiteur à l'assesseur *che-lang* 侍郎 du tribunal des Rites, qui remplissait alors les fonctions de Président, mais, en se présentant, ils spécifièrent que dans leur pays ils étaient des lettrés et ils demandaient donc d'être reçus conformément au cérémonial usité: cette satisfaction leur fut accordée et, après une entrevue fort courtoise, ils rentrèrent au Palais. Le mandarin gardien en chef les pria de lui rendre aussi leur visite officielle et, en réponse il leur fit une inclination fort respectueuse, "ce qui n'avait lieu pour aucun étranger, fût-il un grand potentat"!

Ces jours-là et les jours suivants furent très occupés par les allées et venues des émissaires qui venaient du Tribunal chargé des étrangers s'informer auprès des Pères sur ce qu'ils apportaient, mais ceux-ci ne possédaient plus que les livres et quelques objets. "Zaihiutai" leur fit demander par notaire quelle était leur intention en venant en Chine. "Comme cette question leur était juridiquement posée, les Pères ne voulurent rien dissimuler, ils répondirent donc de vive voix et par écrit qu'ils étaient venus en Chine pour y prêcher la loi de Dieu, sur l'ordre de leur supérieur; ils voulaient donner un présent au Roi en signe de soumission, parce qu'ils étaient restés de nombreuses années dans son royaume; ils ne désiraient ni charge ni récompense, sinon la faveur de demeurer comme par avant en Chine ou à Pékin selon que le Roi le voudrait. Pour commenter leurs déclarations, ils envoyèrent un beau livre de prières et ce qu'ils avaient rédigé en chinois sur les choses de la foi: le mandarin garda cet exposé chinois, mais renvoya le livre de prières."

Ce texte que nous venons de citer est particulièrement important, car il prouve que Ricci et son compagnon ne voulaient point d'une situation équivoque. Le mandarin, sur ces déclarations, rédiga pour l'empereur un mémorial

fort défavorable[8] dont le contenu fut connu en substance par les Pères malgré toutes les injonctions de discrétion que Zaihiutai fit à ses subordonnés.

"Li Mateou [c'est le nom chinois de Ricci] semble être un mendiant. Il se dit originaire du *Ta si yang* 大西洋 : d'après le code des Lois, il y a bien un pays du nom de *Si-yang so li* 西洋瑣里 , mais personne n'a entendu parler de *Ta si yang.* Ce pays n'a aucune liaison avec nous et ne reconnaît pas nos lois. Cet homme n'est venu à la capitale qu'après vingt ans de séjour en Chine, et il a voulu donner ses présents au Roi par l'intermédiaire de l'eunuque *Ma-t'ang,* contrairement à la loi chinoise, car celle-ci ordonne que les étrangers avertissent d'abord le Viceroi de la province par laquelle ils entrent et le Viceroi en réfère ensuite au Roi avant de les laisser aller plus avant. D'ailleurs, comme ce sont des étrangers peu au courant de nos rites, on doit le leur pardonner. Ils n'apportent en tribut au Roi que des objets curieux, aucunement comparables avec les présents rares et précieux qui sont ordinairement offerts par les envoyés des pays étrangers: par exemple les portraits du Seigneur du Ciel et de sa mère! Ils ont apporté aussi des ossements d'Immortels 神仙骨 : comme si un immortel qui est monté au ciel n'emporte pas ses os! *Han Yu* 韓愈 dans une occasion semblable [à propos de la dent de Bouddha] a dit qu'il ne fallait pas laisser introduire dans le palais de pareilles nouveautés de peur de s'attirer des malheurs. Nous jugeons donc qu'il ne faut pas recevoir ces

---

(8) CHANG WEI-HUA, p. 171-172 commence par reproduire un document daté de Wan-li 29e année, 2e mois 庚午 (31 mars 1601) où il est encore question de *Ma-t'ang*: 天津河御用監少監馬堂解進大西洋利瑪竇進貢土物并行李 . A la page 173-175, il reproduit le mémoire du Tribunal avec des notes: 自稱大西洋人. 禮部言會典止有西洋瑣里國, 無大西洋, 其眞僞不可知. 又寄居二十年方行進貢. 則與遠方慕義特來獻琛者不同. 且其所貢天主及天主母圖, 既屬不經, 而所攜又神仙骨諸物. 夫既稱神仙, 自能飛昇安得有骨? 則唐韓愈所謂凶穢之餘, 不宜入宮禁者也. 況此等方物, 未經臣部譯驗, 徑行進獻, 則內臣混進之非, 與臣等溺職之罪, 俱有不容辭者. 及奉旨送部, 乃不赴部審譯, 而私寓僧舍, 臣等不知其何意? 但諸番朝貢, 例有回賜, 其使臣必有宴賞, 乞給賜冠帶還國, 勿令潛居兩京, 與中人交往, 別生事端. 不報. Pour la traduction de ce mémoire nous utilisons diverses sources: MAILLA, t. 10, p. 290-291 et R, I, p. 380-381.

présents, ni permettre à *Li Mateou* de rester à la capitale, mais il faut le renvoyer à Canton d'où les mandarins l'embarqueront pour son pays s'ils le jugent à propos. Que, de la part du Roi, on donne à Ricci un chapeau, une ceinture et des vêtements de cérémonie avec des pièces de soie, et à Pantoja, des pièces de soie aussi. Qu'on leur rembourse le prix de leur présent selon qu'on l'aura estimé."

Le mémorial resta sans réponse de l'empereur, ce qui mortifia beaucoup les membres du Tribunal des étrangers et leur fit soupçonner les Pères d'avoir des intelligences à l'intérieur du Palais par l'intermédiaire des eunuques. Dans le public, on commençait à murmurer contre la rigueur incivile des traitements infligés à Ricci. Les mandarins s'amadouèrent donc et le prièrent d'intervenir auprès de l'empereur pour expédier l'affaire. Contrairement à la coutume, le gardien-chef le laissa sortir à sa guise, mais toujours escorté de quatre hommes en guise de palefreniers, ou plutôt d'espions. Il revit donc ses amis pour leur demander conseil et secours; plusieurs même l'avaient prévenu en venant lui rendre visite dès qu'ils le surent au caravansérail des étrangers. Entre tous, se distingua "Ciaochienso"(9) qui, au grand ébahissement de ses gens et des mandarins, le retint chez lui trois et quatre heures de suite. Au bout d'un mois(10), aucune réponse n'étant encore venue de l'empereur, les mandarins du Tribunal prirent peur et rédigèrent un second mémorial fort différent où ils adoucirent le ton, ne disant plus rien contre les eunuques et excusant les Pères d'avoir voulu d'eux-mêmes apporter leurs présents. Les Pères en eurent copie; il était, somme toute, favorable, sauf qu'il omettait l'essentiel, en ne demandant point d'autoriser la résidence à Pékin.

"Cette supplique essayait de démontrer qu'un séjour plus prolongé de Li Mateou à Pékin pourrait nuire à sa santé, comme un oiseau ou un cerf que l'on met en cage désire ses forêts et ses champs. Elle ajoutait que Ricci lui-

(9) RIQUEBOURG, p. 701. — Serait-ce *K'i Koang-tsong* 祁光宗, de 東郡 qui, en 1602, écrivit une préface pour la Mappemonde? (HUNG, p. 16; GILES, p. 372).

(10) PANTOJA, p. 41, 105. — JARRIC, t. 3, p. 985.

même n'attachait aucune valeur à ses présents et ne désirait que vivre dans les montagnes. Le rapport proposait en conséquence de l'envoyer dans le Kiangsi, parce que les hommes qui vivent dans les profondes vallées et les hautes montagnes de cette province atteignent généralement un grand âge" (11).

Au dire des eunuques l'empereur voulait que Ricci restât à Pékin, peut-être par crainte qu'il ne divulguât les secrets de la Chine, comme ce Turc qui, ayant amené un lion, n'avait pas obtenu depuis plus de quarante ans l'autorisation de retourner chez lui. Les eunuques chargés des horloges redoutaient aussi de voir le Père s'éloigner, parce que la passion du Wan-li pour ces "cloches qui sonnent d'elles-mêmes" ne diminuait pas, et sa colère se déchaînait dès qu'elles se détraquaient tant soit peu. "Ils racontèrent aux Pères que la Reine Mère voulut voir la petite horloge dont le Roi ne se séparait ni jour ni nuit, et que le Roi, ayant peur qu'elle ne se l'appropriât, commanda aux mathématiciens de la porter dans ses appartements sans remonter la sonnerie. L'horloge resta là quelque temps, puis elle ordonna de la remporter en disant: "Je pensais qu'elle sonnait toute seule", et les eunuques, connaissant les désirs du Roi, ne lui dévoilèrent pas le secret."

Une sourde lutte s'engageait donc entre l'empereur qui n'osait pas autoriser Ricci à rester en Chine, sans que ce fut protocolairement proposé par le tribunal, et les mandarins qui expédièrent un troisième et jusqu'à cinq mémoires de plus en plus favorables aux Pères, mais en s'abstenant toujours d'y joindre la clausule souhaitée. Ricci se rendait compte que son prestige perdait à ce séjour prolongé dans le caravansérail; il se décida donc à faire intervenir ses amis auprès des mandarins du

(11) CHANG WEI-HUA, p. 176-177, transcrit un mémoire du 8 août 1601 (avec l'allusion au séjour au Kiangsi): 臣等議令利瑪竇還國,候命五月,未賜綸音,毋怪乎遠人之鬱病而思歸也. 察其情詞懇切,眞有不願尙方賜予,惟欲山棲野宿之意. 譬之禽鹿久羈,愈思長林豐草,人情固然. 乞速爲頒賜,遣赴江西諸處,聽其深山邃谷,寄跡怡老. Il éprouve une difficulté à faire concorder ce document avec l'histoire des Ming qui placerait le mémoire au 8me mois, c'est-à-dire entre le 28 août et le 26 septembre.

Tribunal suprême des rites. Enfin "Ciaochienso" alla trouver le gardien en chef et le reprit rudement de n'avoir pas encore libéré les Pères, et comme on lui répondit qu'ils avaient employé les eunuques en une affaire qui dépendait du Président des Rites, il riposta tout enflammé de colère: "Qui ne sait que ce *Ma-t'ang* est là qui tue et assassine les gens sur les chemins, sans qu'un seul des grands mandarins de la Chine puisse l'empêcher, et vous faites grief à un pauvre étranger de ce qu'il n'ait pas su lui résister pour offrir ses présents à l'empereur par votre intermédiaire!" Le chef du caravansérail, qui avait obtenu sa charge grâce à "Ciaochienso", n'osa plus s'opposer à lui et il fit aussitôt avertir Ricci de lui envoyer un mémorial où celui-ci se déclarerait "indisposé et ayant besoin de loger dehors pour se guérir". En suite de cette démarche, il lui accorda, par écrit, la permission de louer n'importe quelle maison: "tous les cinq jours, quatre serviteurs lui porteraient les mêmes provisions qu'au Palais des étrangers, pour cinq personnes, à savoir du riz, de la viande, du sel, des légumes, du bois et du vin (une valeur de huit ducats et plus par mois); un autre valet serait toujours à sa porte pour le servir". Le 28 Mai 1601(12), quatre mois après son arrivée à Pékin et le 3me mois de sa détention, Ricci sortait du caravansérail et se trouvait non seulement libre en Chine, mais jouissant d'une demi-protection officielle par le fait qu'il émargeait ainsi au Trésor public. A peine sorti du "palais des étrangers", il chercha le moyen de n'y plus rentrer; il sollicita donc une autorisation formelle de l'empereur, en profitant de ce que le mandarin chargé de présenter les suppliques était un ami récemment promu de Nankin.

"Nous sommes venus en Chine, disait-il dans son mémoire à Wan-li(13), attirés par la noblesse du pays, et nous y avons demeuré très paisiblement durant beaucoup d'années; c'est pourquoi, l'année dernière [à la chinoise], nous sommes venus présenter quelques petits objets, spéciale-

---

(12) La date exacte est donnée par URSIS, p. 45.—PANTOJA, p. 42 et JARRIC, t. 3, p. 985 sont imprécis.

(13) PANTOJA, p. 42.

ment l'image du Sauveur, afin de procurer par ce moyen la paix du royaume et le bonheur de la maison royale, en signe de révérence et d'affection pour Sa Majesté. Nous ne voulons en retour ni charge ni présents, parce que nous sommes des religieux, sans fils ni petit-fils; nous ne désirons qu'un endroit où nous puissions habiter, en ville ou hors de la ville".

L'empereur aurait dû lui répondre par le Tribunal des rites; il garda le silence, mais de grands eunuques firent savoir qu'il prendrait en mauvaise part le départ de Ricci. Celui-ci se le tint pour dit et loua une maison dans la région la plus importante de la ville(14), c'est-à-dire, semble-t-il, dans la partie Sud-Ouest, non loin de la porte *Siuen-ou men* 宣武門 (ou *Chan-tcheng men* 順承門), à petite distance des bâtiments des grands ministères qui étaient disposés des deux côtés de la grande avenue conduisant à la porte méridionale du palais impérial.

Ce fut alors qu'il vit se réaliser la parole du poète: "Quand tu seras en prospérité, tu compteras beaucoup d'amis. Cum fueris felix, multos numerabis amicos". Sa sortie du caravansérail, en de telles conditions, avec une rente mensuelle versée par le Trésor public, était une sorte de victoire morale sur le clan hostile du Tribunal des Rites. "Tout autant, qui auparavant avaient fait banqueroute à notre amitié, se déclarèrent en notre faveur". Or, si Pékin, à cette époque, le cédait à Nankin pour la majesté et la noblesse de ses rues et de ses monuments, il lui était peu inférieur pour le nombre des habitants et il l'emportait de beaucoup par la multitude des soldats ou des mandarins qu'y nécessitait la présence du gouvernement central de l'empire. Tous ceux qui avaient connu Ricci ailleurs, — et ils étaient nombreux—, vinrent donc lui présenter leurs félicitations. "Zaihiuthai" lui-même, le président du tribunal chargé des étrangers, cédant au courant général, fit demander aux Pères de lui rendre visite et, après les avoir

(14) R, I, p. 294. — Dans ce quartier, près de la grande porte, se trouvait le Li-pou; au Tsao li kiu 造曆局 près du Nant'ang actuel il y avait des astronomes et des bonzes.

reçus avec plus de courtoisie que jamais, énonça cette réflexion "qu'après tout, Pékin était grand et pouvait bien abriter un étranger de plus"! A partir de ce moment, il se montra toujours ami très affectionné. L'on crut donc revivre les beaux jours de Nanchang et de Nankin, mais encore amplifiés. "Jamais, écrit un vieil auteur(15), Ricci ne fut convié à tant de festins que cette année (plus en un an que durant tout le reste de son séjour de Chine, et parfois deux ou trois fois le même jour) et il ne pouvait les refuser sans grande offense. Personne ne trouvera cela mauvais, si ce n'est qu'il croit que les festins d'Europe sont de même que ceux des Chinois. Mais nous avons souvent dit que ces festins aussi se dressent pour traiter de choses sérieuses, et qu'en iceux on ne touche que fort légèrement aux viandes, et qu'on n'y va guère qu'après avoir diné (ils durent quatre ou six heures, dit le P. Pantoja, mais on en sort affamé) ; et toutefois les nôtres ont peu à peu retranché la continuation de ces banquets, de sorte qu'ils n'y sont maintenant plus appelés que pour des causes très importantes et fort rarement. Tous commencements apportent cette liberté, principalement en ces missions, auxquelles tout le fruit des labeurs consiste à obliger ceux par lesquels il fallait que des résidences si douteuses fussent confirmées". Quelle que soit la volonté de s'affranchir autant que possible de ces servitudes, les missionnaires ne peuvent empêcher qu'on les invite, dans ce milieu "où la moitié de la vie se passe à se rendre des civilités, surtout au moment du nouvel an, pour les anniversaires, lorsque quelqu'un part en voyage ou qu'il en revient".

L'affluence était telle que, durant toute la journée, la rue était pleine de palanquins et de chevaux appartenant aux personnages de distinction qui venaient rendre visite aux Pères. En quatre mois, on peut dire qu'ils s'étaient fait des amis des premiers mandarins de toutes les cours suprêmes; ils leur offraient de petits présents d'Europe: sabliers, boîtes avec coquillages, petits couteaux pour nous

(15) RIQUEBOURG, p. 368; R, I, p. 389-390; PANTOJA, p. 104.

sans valeur. Bien plus, le premier ministre, K'o-lao, alors seul en charge et par conséquent ayant une autorité presque souveraine, *Chen Kiao-men* 沉蛟門 (*Siang kouo* 相國), ayant reçu entre autres cadeaux un joli cadran solaire en ébène, se montra des plus aimables pour Ricci lors de sa visite, il le retint pour un repas durant lequel il parut se complaire à l'entendre discourir tout au long des usages de la chrétienté; quand on en vint à l'article de la monogamie, il s'écria: "Point n'est besoin de demander autre chose; cela seul suffit à prouver que votre royaume est très noble et fort bien gouverné". Il envoya, par manière de remerciement, des draps de soie et de magnifiques fourrures "comme d'ermines", le tout valait bien quarante écus. Son propre fils contracta une étroite amitié avec les Pères qui lui donnèrent un prisme triangulaire, et le Kolao ne cessa de les protéger durant toute la durée de son office, qui dura huit ou neuf ans encore (16).

Ainsi se vérifiait à la lettre la prédiction que Ricci avait faite autrefois au Frère Martinez durant les années désolées du séjour à Shiuchow, dans la province du Koang-tong: "Un jour, vous nous verrez assis en face des Kolaos" (17); et un vieux mandarin chrétien de cette ville qui eut l'occasion de constater l'estime où se trouvait maintenant Ricci à la capitale faisait cette très juste remarque: "Dieu Notre-Seigneur permet que le Père soit ainsi honoré, à cause des nombreux travaux, injures et affronts qu'il a endurés chez nous" (18). Ce qui est peut-être plus remarquable que cette patience dans les épreuves, c'est le courage avec lequel le missionnaire italien, malgré les contretemps et les obstacles, s'empressait de reprendre avec constance la ligne adoptée

---

(16) Sur ce Kolao 沈一貫, il y a une courte notice dans WIEGER, p. 280 (mort en 1616). — MAILLA, t. 10, p. 391-393 donne d'assez abondants détails sur les difficultés qu'il rencontra durant ces années à cause des troubles pour le prince héritier.

(17) PANTOJA, p. 31.—R, I, p. 390 note 2.—RIQUEBOURG, p. 717. — cf. t. I. p. 192-193.

(18) URSIS, p. 25: ne serait-ce pas l'ancien professeur de langue chinoise (t. I, p. 188)?

pour sa pénétration dans la société chinoise; ainsi avait-il fait à Macao, Shiuhing, Shiuchow, Nanchang, Nankin: à peine était-il réinstallé dans un nouveau poste que l'expérience et les amis acquis à l'étape précédente lui permettaient de raccourcir les délais pour récupérer en quelques semaines le temps perdu dans les allées et venues, afin de progresser un peu plus dans la réalisation de ses plans.

Le même spectacle fut renouvelé à la capitale de Pékin. Grâce à une visite de "Guantuizam", le Viceprésident du Tribunal suprême de la justice criminelle à Nankin, Ricci entra en rapport avec "Siao", président du même tribunal à Pékin et plus tard président du tribunal de la guerre(19) et avec "Fong", grand lettré, très courtois et bien vu de toute la ville, vice-président du tribunal des offices civils(20); tous trois, durant un repas qu'ils prirent avec le Père, se lièrent avec lui d'une étroite amitié, et on les revit souvent à la résidence, surtout Fong, qui "interrogea Ricci sur sa doctrine, et apprit ainsi la vraie et sûre manière d'honorer Dieu; par la suite, il ne se lassait point de l'expliquer à d'autres en réfutant les futiles assertions et les erreurs contraires". Presque immédiatement après cette rencontre, ayant été promu à la présidence du Tribunal des Rites, il profita de ce que le tribunal des étrangers était sous sa juridiction pour autoriser expressément la résidence des Pères hors du caravansérail; en outre,

---

(19) R, I, p. 387, 440.

(20) R, I, p. 387: c'est, semble-t-il, *Fong K'i* 馮琦 (1558-1603) à ne pas confondre avec "Fummocam". L'encyclopédie de Fong K'i a été louée par les auteurs de la collection de K'iên long (TENG et BIGGERSTAFF, *An annotated Bibliography of selected Chinese Reference Works*, 1936, p. 146; GOODRICH, p. 45, 54 note 15, 245). A. MORELLI, *Notes d'histoire sur le Vicariat de Tcheng-Ting-Fou (1858-1933)*, 1934, p. 13, signale "parmi les grands mandarins convertis par Ricci, Foung-chang-chou 馮尚書 [Fong le président?] de Tchao-p'ing-k'iou 趙平邱, à l'est de T'ang K'iou 唐邱 (sous-préfecture de Ningtsing). Ayant deux femmes, il ne pouvait lui même être baptisé; mais, convaincu de la vérité du christianisme, il s'en fit l'ardent propagateur parmi ses compatriotes..." Nous ignorons la valeur de ces renseignements qui reposent sans doute sur une tradition orale. *Fong K'i* est cité par COUVREUR, p. 524-525.

comme "la malice des intermédiaires gâtait le vin et la viande qu'on devait leur procurer, il fit remplacer les dons en nature par une somme en argent; ce fut ainsi que, tous les mois, la rente perçue s'accrut de cinq ou six ducats, et cet appoint était bien utile en une cité tellement éloignée de Macao et où tout coûte fort cher, sans parler du crédit que cette rétribution impériale donna par toute la Chine aux missionnaires". En remerciement, Ricci construisit pour chacun des deux présidents de Cour suprême un globe terrestre et un cadran horizontal en pierre "avec les signes célestes qu'il estiment beaucoup"(21). Un autre président de grand tribunal, déjà vénérable par son âge, le second personnage en importance dans l'empire après les Kolaos "Li tai" 冢宰, originaire du Hounan et président du Tribunal des offices civils 吏部尚書 , voulut converser souvent et longuement avec Ricci "des choses qu'on craint et qu'on espère en l'autre vie"; de ses conversations avec lui et avec le président des Rites Fong, le Jésuite tirera deux chapitres pour son catéchisme(22).

Il y eut encore bien d'autres visiteurs de marque(23). Ceux qu'on remarquait surtout, c'étaient les deux amis déjà anciens de Nankin "Cuominlun" et "Iamchigan"(24), très adonnés aux lettres et venant souvent à la capitale, où ils devinrent l'un après l'autre assesseurs du Tribunal des Rites. Ricci leur fabriqua des globes terrestres, des cadrans solaires et d'autres objets de mathématiques; de leur côté, ils ne cessaient de vanter la solidité et l'ampleur de son savoir. "Par le fait que le Père connaissait bien les sciences de la

---

(21) R, I, p. 388; RIQUEBOURG, p. 715.

(22) R, I, p. 288. COUVREUR, p. 524-525.

(23) R, I, p. 421: le préfet de "Luicheu", ville de la province du Koangtong, vint lui rendre visite. Un certain 陳民志 de 清陽 écrit une préface pour la Mappemonde de 1602 (HUNG, p. 16).

(24) R, I, p. 389; RIQUEBOURG, p. 719-720. "Iamchigan" n'est-il pas 楊景淳, du Foukien, directeur des études (COUVREUR, p. 526-527) qui écrivit une préface pour la Mappemonde du Père Ricci (GILES, p. 372) ? Ce serait de lui qu'il s'agirait aussi R, II, p. 345.

Chine, certains le disaient digne de devenir Pape" [25]. "Iamchigan" avait un frère chrétien dans la province de Canton et c'était en le voyant jeûner à certains jours qu'il avait commencé à concevoir de l'estime pour cette religion; un lettré ayant écrit des critiques acerbes contre le christianisme dans un ses livres, il les lui fit changer en éloges sans en rien dire aux Pères qui, l'ayant appris par ailleurs, virent par cette délicate démarche "qu'il était vraiment ami de cœur" [26]. Ainsi, tous ces prédicateurs de morale affluaient à la résidence et les gens du vulgaire "n'osaient quasi regarder l'entrée de la maison, jusqu'à temps que les Pères, ayant laissé passer les premières émotions de la nouveauté, commencèrent avec plus de liberté à traiter de la religion chrétienne, car alors... elle ne fut interdite à personne, non pas même au plus petit" [27]; bien que la porte restât ouverte comme dans toutes les résidences de personnages distingués, ce fut impunément, aucun voleur ne se risquait à y pénétrer.

Dans ce flot de visiteurs remarquables, on voyait non seulement des mandarins et des lettrés, mais plusieurs parents de l'empereur ou des impératrices avec leur escorte assez considérable "bien que moins notable qu'en Europe", des officiers militaires et d'autres personnages de la ville, beaucoup d'eunuques aussi avec lesquels les missionnaires gardaient de familières relations [28]. "L'horloge du palais s'étant un peu détraquée, peut-être les quatre eunuques n'avaient pas assez d'esprit, ni n'apportaient assez de soin pour la bien entretenir. Ils la portèrent donc à la maison des Pères pour que ceux-ci y trouvassent remède, et, durant deux ou trois jours, les mandarins familiers des missionnaires et leurs amis défilèrent pour contempler la merveille. L'empereur l'ayant su n'autorisa plus qu'on transportât l'horloge en dehors du palais, mais, chaque fois qu'il en était besoin, il fit mander les Pères. De cette manière, tout le

(25) PANTOJA, p. 107.
(26) PANTOJA, p. 53.
(27) RIQUEBOURG, p. 721.
(28) R, I, p. 389.

monde vit combien il était favorablement disposé en leur faveur, à tel point qu'une rumeur qui ne s'éteindra point facilement a été colportée à travers toute la Chine, à savoir qu'il conversait familièrement avec eux alors qu'il ne se laissait pas même voir des plus grands mandarins. Peu à peu, au lieu d'accorder aux Pères la permission d'entrer au palais chaque fois qu'il fallait raccommoder l'horloge, ils eurent l'autorisation de s'y rendre régulièrement quatre fois par an, et, avec la tolérance des eunuques, ils purent y mener à leur guise les Pères de passage et les gens de la maison" (29).

De ces visites répétées dans les parties reculées du Palais impérial, les Pères n'ont point profité pour nous laisser une description détaillée de la "Ville interdite", mais les Commentaires du P. Ricci sont moins sobres sur Pékin (30).

"Deux murs très élevés se dressent au Midi de la ville: douze cavaliers peuvent y circuler de front sans peine, car ces murs ont vingt pieds de large, ils sont faits de grosses briques, leurs soubassements seuls sont construits avec de très grandes pierres et les fondations n'en sont pas considérables; le milieu est tout en briques, remplie de terre bien tassée. Ces murs sont beaucoup plus élevés que n'ont coutume de l'être les nôtres d'Europe. Sur les murs, il y a toujours des soldats qui veillent comme si on se trouvait en temps de guerre, et, aux portes, des eunuques sont chargés de percevoir l'octroi. Au Nord, il n'y a qu'un mur.

---

(29) JARRIC, t. 3, p. 987: c'est un mandarin eunuque, la seconde personne de l'empire, qui fait bâtir cet édifice pour abriter l'horloge.

(30) R, I, p. 294-297. Avant Ricci, la description de Pékin par MENDEZ PINTO qui, comme celle du Père DA CRUZ, se base sur les rapports des prisonniers portugais, est trop fantaisiste pour être prise en considération sérieuse. Le derviche errant Ghinay, né à Boukhara en 1552, a laissé quelques notes sur Pékin dans un recueil de vers arabes; il a remarqué surtout l'enceinte de murs longue de 30.700 pas, il prétend avoir converti à l'Islam l'empereur et trois cents autres personnages (SCHEFER, Introduction à la traduction de BOUKHARY, *Histoire de l'Asie centrale*, 1876, p. IV-VI).

A l'intérieur d'un mur intérieur, se trouve le palais de Roi qui s'étend depuis la porte du Sud jusqu'à celle du Nord, si bien que tous les autres habitants logent de part et d'autre du palais qui semble occuper toute la ville. Ce palais est plus petit que celui de Nankin, mais beaucoup plus beau, surtout parce qu'il s'embellit de jour en jour tandis que celui de Nankin va en se dégradant faute d'entretien".

De Pékin, Ricci a encore remarqué les rues non pavées "où il y a toujours de la poussière ou de la boue, et, comme la pluie est rare, la terre est pulvérulente; sitôt qu'il fait un peu de vent, cette poussière pénètre partout sans qu'on puisse s'en protéger, et, pour ce motif, l'on a la coutume de sortir la tête couverte d'une sorte de cagoule noire, ce qui coupe court aussi aux cérémonies interminables de politesse quand on se rencontre, et les Pères purent ainsi circuler à leur gré." A presque tous les endroits importants on peut louer des chevaux ou d'autres montures, et le palefrenier s'oriente à merveille dans l'immense cité: l'on a dressé et imprimé des plans très complets de la ville; les palanquins coûtent plus cher qu'à Nankin. La vie, en général, n'est pas bon marché; le bois fait défaut, mais l'anthracite abonde et le lit en maçonnerie ou *k'ang* 炕 est chauffé durant tout l'hiver. Les gens du pays ne sont pas aussi raffinés que ceux du Centre; ils sont plus robustes et plus aptes à la guerre, mais moins bien doués pour les sciences et les belles-lettres.

Plus importants pour nous que ces détails matériels sur la grande cité, des renseignements sur les intrigues violentes qui déchiraient alors les milieux gouvernementaux nous seraient précieux. Par exemple Ricci eut-il l'occasion de rencontrer l'eunuque *Wei Tchong-sien* qui devait devenir le plus tristement célèbre de son engeance dans tout l'Extrême-Orient? C'est fort probable, car, par l'intermédiaire d'un autre eunuque 魏朝 très influent auprès du prince héritier 常洛, il était devenu le cuisinier en chef de l'épouse 王選 de ce dernier. *Wei Tchong-sien* 魏忠賢, né en 1568 d'une famille de néant dans la sous-préfecture de *Suning* 肅寧

appartenant à la préfecture de *Hokien* 河間 d'où venaient presque tous les eunuques, s'était fait rapidement remarquer par sa belle prestance et son entregent, son habileté à tirer à l'arc et à monter à cheval; buvant volontiers le genièvre de grain, gros mangeur de la viande délicate de chien et grand joueur de sapèques, il n'avait trouvé d'autres moyens de se libérer de ses dettes qu'en s'enfuyant à la capitale où, en 1589, il se fit castrer pour tenter sa chance comme eunuque au palais. Il sut plaire et, à la mort de Wan-li (1620), il s'acquerra une situation qui ne tardera pas à le rendre maître effectif de toute la Chine(31).

Au moment où nous en sommes, la situation intérieure n'est pas encore aussi désespérée, mais tout la prépare. Les mandarins intègres, ennemis des eunuques, sans parvenir à se coaliser en un groupe aussi fermement organisé que les grands partis politiques de l'Europe moderne, commencent à se réunir autour de l'académie de *Tong lin* 東林書院 dont l'enseignement a été inauguré avec un grand éclat par *Kou Sien-tch'eng* 顧憲成 à Ou-si près de Nankin. Parmi les plus nobles et les plus courageuses victimes des eunuques, se trouve un mandarin "*Fummocam*" 馮慕岡, (originaire de *Fung-yang* 鳳陽 dans la province du Nganhoei, né en 1577), qui avait occupé, après son doctorat, plusieurs charges à Pékin, puis, en 1588, avait été promu comme "tauli" au *ngan-tchase* (tribunal des causes criminelles dans le Houkoang)(32). "Très intègre, nous dit Ricci(33), ennemi de l'avarice, ami du bien public et des bonnes œuvres, il était fort équitable dans ses sentences et il favorisait les veuves et les pauvres. C'était le temps où les eunuques avaient été lâchés du palais impérial, comme des furies de l'enfer, pour voler le peuple sous prétexte de recouvrer les impôts des douanes et d'ouvrir des mines d'or ou d'argent; le plus cruel de tous 陳奉 avait reçu en partage la province du Houkoang. Tous les

(31) T. K. CHUAN, *Wei Chung-hsien*, T'ien Hsia Monthly, novembre 1936, p. 330-340.

(32) Son autre nom est *In-king* 應京 : HUNG, p. 13-14. R, I, p. 391-394; II, p. 459-460.

(33) Cf. t. I, p. 316. — R, I, p. 320-321.

magistrats qui préféraient au bien général l'argent et les dignités lui avaient prodigué les caresses et les honneurs, le laissant faire ce qu'il voulait. Par contre, les hommes pieux et honorables, ne se bornant pas à s'opposer à ses agissements, le dénoncèrent librement à l'empereur dans des mémoriaux publics. Plus que tous les autres, *Fong* stigmatisa les excès de l'eunuque et de sa séquelle, en délivrant ses subordonnés des mains de ces loups et en les accusant à l'empereur dans trois requêtes. De cette guerre implacable, ce fut le mandarin qui fut la victime, car l'eunuque le rendit à son tour devant l'empereur responsable d'une révolte préméditée en empêchant d'exécuter les ordres de Sa Majesté. *Wan-li* le cassa de sa charge et ordonna de l'amener à Pékin où il le fit battre très âprement, en le renfermant par la suite dans une prison fort étroite dans laquelle personne du dehors ne pouvait aller le voir ni lui parler. Toutes ces épreuves, *Fong Meou-kang*, qui les avait prévues, les supporta très courageusement et patiemment, ce qui lui gagna l'estime et le respect de tous, mais surtout de ses anciens subordonnés de la province du Houkoang où l'on imprima beaucoup de livres sur ses bonnes œuvres dans cette province), il entendit parler avec grands éloges portrait pour le placer dans les maisons et le révérer en particulier comme un saint, et, en public, selon l'usage établi, on construisit des temples très somptueux où on plaçait sa statue sur un autel avec des chandeliers et des brûle-parfums".

Or, tandis que *Fong Meou-kang* était dans le Houkoang (peut-être fut-il mis au courant par "Liciou" que nous avons vu envoyer des exemplaires du traité de l'amitié dans cette province[33]), il entendit parler avec grands éloges de Ricci qui résidait alors à Nanchang, puis à Nankin, et, comme toute sa fortune personnelle était consacrée par lui au bien public, il voulait corriger les erreurs introduites dans les mathématiques chinoises. Il envoya donc un de ses disciples, "Leuiuenciun", pour se mettre à l'école du Père à Nanchang ou à Nankin, mais c'était le moment où Ricci était parti à Pékin. Lorsque *Fong* fut appréhendé pour être jugé et condamné à la capitale, il prit avec lui

ce disciple et, de sa prison, il l'envoya rendre visite avec un présent d'argent au missionnaire dès que celui-ci fut sorti du caravansérail des étrangers (donc après le 28 mai 1601) en demandant d'être compté parmi ses élèves, selon le rite cérémonieux du pays. Ricci, qui connaissait de réputation l'intégrité de *Fong*, s'empressa d'aller le visiter et de le consoler avant qu'il fût renfermé dans sa prison, et, en une heure de conversation, ils lièrent une amitié si étroite que toute la Chine en parla avec surprise, pensant qu'elle datait déjà de loin. Et durant les trois années que Fong fut emprisonné au secret(34), par lettres et par services rendus, ils restèrent étroitement en contact, le mandarin déchu traitant les affaires des Pères comme si c'étaient les siennes, et réciproquement. Ainsi, sans que nous le sachions, il fit réimprimer le traité sur l'Amitié avec une belle préface et il en donna les tables gravées aux missionnaires(35). Puis il fit publier le traité des quatre éléments, avec d'autres choses de mathématiques, deux petites mappemondes, et tout ce qu'il avait pu recueillir de nos choses, avec de belles préfaces où il qualifiait le Père de lettré et même de "docteur"(36); "cette appellation si honorifique fut employée ensuite par beaucoup de ceux qui écrivirent à notre sujet, car ils n'osaient pas nous donner un titre inférieur à celui qu'avait employé un personnage si remarquable par sa science, ses charges, ses œuvres et ses vertus. Nous ne recherchions pas ces honneurs, mais nous en étions heureux pour la bonne renommée de la Compagnie et le crédit de notre religion." Il fit encore dessiner de très grandes tables des constellations célestes, d'un pas de long(37), avec leurs proportions, et il donna de l'argent pour les faire imprimer, quoique par la

(34) HUNG, p. 14: il resta en prison jusqu'au 9e mois de 1604 (23 septembre — 23 octobre).

(35) R, I, p. 393. — COURANT, n° 3371.

(36) R, I, p. 393 note 2. — COURANT, n° 4897. — B., l. 2 c. 157 p. 595-596. Sur les "quatre éléments", cf. R, I, p. 312-313, 455.

(37) R, I, p. 303. — Ce travail ne fut il pas repris et continué par *Li Tche-tsao* qui "traduisit le traité des constellations célestes (*CLAVIUS, *Sphera*, 1585, p. 151-183) avec lequel il fit un globe céleste et un globe terrestre, très beaux" (R, I, p. 396)?

suite, pour certains motifs, on ne les ait point gravées. "Ce que nous appréciames le plus, ce fut une préface qui fut imprimée ensuite au début du Catéchisme; dans un beau style et avec une grande érudition, il y disait beaucoup de mal de la secte des idoles et beaucoup de bien du christianisme[38]. De sa prison, il s'entremit encore pour nous faire restituer un tableau très grand, doré et de grande valeur, qui, avec beaucoup d'autres objets, avait été dérobé lors d'un naufrage près de Pékin[39]".

Tout seul, dans sa prison, il s'instruisit du christianisme à l'aide du Catéchisme et d'autres ouvrages; quant aux gens de sa maison qui vivaient au dehors, il les fit baptiser. Chaque jour il vénérait une image du Sauveur que les Pères lui avaient donnée. Enfin, les mandarins de Pékin firent tant d'instances auprès de l'empereur pour sa libération qu'il finit par sortir de prison, mais les Pères ne purent le voir que peu d'instants, car, durant les deux ou trois jours qu'il resta dans la capitale, il fut accablé de visites. On aurait voulu lui donner le baptême dans une maison des faubourgs, mais, par prudence, on préféra le réserver aux Pères de Nankin qui iraient le retrouver dans son pays natal; il y mourut subitement après son retour. "Dieu veuille que, pour le bien qu'il nous fit ainsi que pour son grand désir d'aider et de développer cette sainte foi et de la suivre, ce désir du baptême en tienne lieu et lui procure le salut de l'âme"[40].

Un autre grand protecteur des missionnaires, lui aussi devant faire parti du groupe de protestataires du Tong-lin contre les eunuques et leurs amis pervertis, vint encore aider Ricci en ses débuts à Pékin; nous le connaissons déjà, c'est *Li Tche-tsao* 李之藻 de Hangchow; quoique nommé secrétaire de seconde classe au Tribunal des travaux

(38) R, I, p. 393 — COURANT, n° 6820-6829.

(39) R, I, p. 393-394.

(40) JARRIC, t. 3, p. 988; RIQUEBOURG, p. 728. — En mars 1602, il était encore prisonnier: PANTOJA, p. 51. — Parmi les gens de Fong il faut compter *Tch'ang Pei-eul* 程百二, de Sinan 新安 au Nganhoei; fut-il baptisé lui aussi?

publics à Nankin, il résidait effectivement à Pékin et profita de ce voisinage pour continuer ses relations intellectuelles avec Ricci. "1° Il procura une réédition de la Mappemonde, en l'étendant aussi amplement qu'il le pourrait de sorte qu'elle surpassait en carrure la hauteur d'un homme; elle était gravée en six panneaux qu'on pouvait déployer sous forme de paravent. Ricci l'augmenta de quelques royaumes avec des annotations en marge; des lettrés l'ornèrent de quelques poèmes(41);

2° il dévora une grande partie de la Géométrie du Père Clavius, il apprit aussi le traité de l'Astrolabe et s'en fit un avec les dessins; il réduisit les deux en commentaires et publia l'Astrolabe en deux volumes(42);

3° il aida Ricci à traduire la Pratique de l'Arithmétique du Père Clavius, sans rien oublier(43).

Tout cela, il le faisait avec l'intention de propager la renommée des Pères. C'était aussi un pas vers le baptême qu'il se décida enfin à demander, mais alors l'on s'aperçut qu'il y avait un empêchement irrémédiable parce qu'il avait plusieurs épouses(44). Cela ne l'empêcha pas de rester toujours très intimement uni aux Pères".

D'ailleurs Ricci profitait de sa situation pour propager directement la religion; le 10 juin 1601, il baptisait ses deux premiers néophytes de Pékin(45) et il ne craignait

---

(41) RIQUEBOURG, p. 730. — HUNG, p. 15-16. Paraîtra incessamment *Il Mappamondo cinese (1602) del P. Matteo Ricci, S.J., edito, tradotto, commentato e annotato* par le Père D'ELIA d'après l'exemplaire conservé au Vatican. — R, I, 395 (elle parut entre juin et décembre 1601).

(42) RIQUEBOURG, p. 731. — HUNG, p. 17-18. — GILES, p. 368, 371.

(43) RIQUEBOURG, p. 731.

(44) Il ne sera baptisé qu'en 1609, avant Noël (R, I, p. 396 note 5).

(45) URSIS, p. 45. — En 1624, mourra à Pékin Benoît qui était, dit-on, l'un des premiers chrétiens du P. Ricci (B., l. 3 c. 187 p. 387-388). — D'après le P. Bourgeois qui écrit vers la fin du XVIIIe siècle (15 octobre 1769), le nom de famille du premier chrétien aurait été "Pao" (Lettres édifiantes, éd. Panthéon, t. 4, p. 131).

pas de chercher à créer une chrétienté, même avec des gens du peuple, malgré le soupçon possible de former une société secrète. "Les nôtres ont remarqué particulièrement que le Père Ricci a gardé toujours cet ordre que, parmi tant d'occupations, il retenait toujours quelqu'un du commun, et comme à dessein devisait avec lui plus longtemps et plus courtoisement qu'avec un autre" (46). Cela pouvait faire causer des malintentionnés, mais il n'en avait cure. "Il est vrai, raconte-t-il lui-même dans ses Commentaires (47), qu'à Pékin même, soit par jalousie contre notre faveur, soit par dépît de nous voir combattre ouvertement l'idolâtrie, soit par crainte que nous groupions des gens pour soumettre l'empire sous couleur d'enseigner une nouvelle religion, d'aucuns voulurent nous nuire, et c'étaient tous des personnages importants, car les personnes du commun n'osaient rien entreprendre contre nous. Mais deux ou trois magistrats des plus considérables firent opposition à tous les autres en disant beaucoup de bien des nôtres ainsi que de la doctrine que nous enseignions soit pour la religion soit pour les sciences. Et comme les nôtres étaient souvent appelés au palais par ordre impérial pour régler l'horloge, beaucoup de gens en étaient intimidés, se persuadant que l'empereur nous aimait beaucoup, qu'il nous serait favorable et se fâcherait contre tous ceux qui voudraient nous nuire". Ainsi les Pères, à peine délivrés en Chine, tiraient-ils profit apostolique de leur liberté.

(46) RIQUEBOURG, p. 721.
(47) R, I, p. 465.

CHAPITRE TROISIÈME

L'appel irrésistible de la brousse.

Déjà, dans le Sud de la Chine, un missionnaire énergique avait mis à profit les résultats obtenus par le Père Ricci, mais en introduisant certaines variantes dans ses procédés.

Tant que l'insuccès avait répondu aux efforts persévérants de Ricci, sa méthode si originale d'apostolat n'avait guère été discutée, et probablement plus d'un Père de Macao ou des Indes se bornait à hausser les épaules devant son obstination à vouloir résoudre un problème insoluble: Rodolphe Aquaviva n'avait-il pas été mieux inspiré en abandonnant la partie auprès d'Akbar le Grand Mogol sur l'ordre de son Supérieur pour trouver ensuite un martyre glorieux dans l'île de Salsette! Plusieurs Jésuites devaient se dire qu'au point de vue surnaturel mieux valait quitter la Chine, rebelle à l'évangélisation chrétienne, afin d'appliquer ses efforts en d'autres régions, comme au Japon, où l'on récoltait les baptêmes par milliers! Avec le succès inespéré du voyage à Pékin, les données étaient profondément modifiées et les plus rebelles des missionnaires d'Extrême-Orient étaient contraints par l'évidence à prendre au sérieux ce qui leur avait paru jusqu'alors une folle entreprise.

Toutefois, le problème initial renaissait sous une autre forme: y avait-il lieu maintenant de s'en tenir aux procédés d'approche employés par Ricci?

"Profondément convaincus des bienfaits du christianisme, a-t-on écrit[1] les vrais chrétiens envisagent à juste titre le manque de religion comme le plus grand malheur que l'on puisse rencontrer ce monde. D'aucuns se persuaderont donc facilement que la seule manifestation des vérités

(1) BECKER, p. 199-202 (citant les *Monita* des Missions étrangères de Paris, articles 1 et 4).

de la foi doit nécessairement entraîner avec enthouiasme les malheureux infidèles, trop heureux de recevoir enfin cette lumière pour sortir de leurs ténèbres et se voir délivrés de ce que l'Ecriture appelle les ombres de la mort... A ces personnes, l'emploi de moyens d'apostolat, en apparence trop naturels et trop humains, pourra peut-être sembler... apte tout au plus à produire une fausse conversion, purement extérieure, pour la forme, mais non pour le fond qui reste païen comme avant."

Et l'on dira, en conséquence,-l'on a dit: "Les moyens *purement humains* ne conviennent aucunement à l'esprit apostolique; ils sont plus nuisibles qu'utiles à la religion qui s'évanouit aux premières difficultés: le missionnaire y perd sa foi et sa confiance en Dieu pour placer son appui en lui-même et dans ses moyens humains. Le missionnaire ne doit point rechercher le prestige et l'autorité par des moyens humains de vanité, comme seraient les richesses, le faste, les rapports familiers avec les grands de la terre, etc... Telle est la volonté du Souverain Pontife, quand même cette voie donnerait une espérance très certaine de propager grandement la religion."

Evidemment, l'on ne pouvait reprocher à Ricci d'avoir employé des moyens "purement humains": mais dans l'usage des moyens qui ne sont pas purement humains et que l'on peut qualifier d'indifférents, n'avait-il pas excédé? Si le but du missionnaire est de sauver des âmes, et dans le plus bref délai possible, ses procédés d'approche étaient-ils de bonne stratégie? Et si l'on accorde que ses lenteurs s'accommodaient de procédés qui sont très certainement licites et honnêtes, était-ce la peine de traverser les mers pour gagner la faveur d'un prince infidèle par des cadeaux, pour donner des leçons de géographie, de mathématiques, d'astronomie, etc?

Cette objection a été vigoureusement formulée par un missionnaire insigne de la première heure en Chine, et elle a inspiré plus ou moins sa conduite durant ses cinquante-huit années de ministère. Le P. Longobardo(2) était un Sici-

(2) PFISTER, n° 17, p. 58 et suiv.; R, II, p. LVI et suiv.

lien, sortant d'une famille noble, mais si pauvre qu'il ne put payer la dot de sa sœur au couvent; il dut donc passer son enfance et son adolescence en d'autres occupations que les études littéraires(3). Ce ne fut que sur le tard, à l'âge de vingt-six ans, en 1582, qu'il se présenta au Père Louis Ungria, maître des novices à Messine, pour se former sous sa direction aux vertus du Jésuite. Deux ans plus tard, au collège de Palerme, il prononça ses premiers vœux de religion devant le Père Balthasar Siracusa et, durant deux années encore, il essaya de suppléer à la formation latine qui lui faisait défaut; ordonné prêtre hâtivement, il consacra encore presque cinq années à l'enseignement de la grammaire latine dans ce collège. Très tôt, semble-t-il, peut-être au contact du P. Ruggieri revenu en Europe(4), il manifesta le désir des missions d'Extrême-Orient. En 1590, son provincial le jugeait "très bon (bonissimus) pour la santé, la ferveur et le zèle" et, tout en l'estimant capable de parcourir le cycle normal des quatre années de théologie, ne demandait pour lui que la moitié de ce temps(5); en fait, il ne s'appliqua que "légèrement (leviter)" à ces disciplines supérieures "parce qu'étant d'âge mûr il ne pouvait étudier les docteurs", mais il y suppléa le plus possible par son travail personnel. Ayant achevé son troisième an en 1593 au noviciat de Messine, il fut deux ans compagnon du maître des novices et un au ministre d'un collège, "s'abreuvant" aux moments perdus, par l'étude privée, "aux sources de la Bible, des Pères et des Ecrivains sacrés". Enfin, à 40 ans, il obtint du Père Aquaviva, grâce au P. Alvarez assistant de Portugal, l'autorisation de gagner les missions. Le 10 avril 1596, il quitta Lisbonne avec dix-huit autres missionnaires, sous la direction du Père Pimenta, futur

---

(3) Le P. AGUILERA discute soigneusement les dates et les faits de la vie du P. Longobardo dans son Histoire de la province de Sicile; il n'a pas été utilisé par le P. Pfister (*Provinciae Siculae Societatis Jesu ortus et res gestae...*, 2e partie, 1740, p. 600 et suiv.).

(4) C'est à l'occasion du retour du P. Ruggieri, qu'un ami du P. Longobardo, le P. Bucceriis demanda la mission de Chine (R, II. p. 476, note 1). *Missionnaires*, p. 281-282.

(5) R, II, p. LVI, 303.

successeur du Père Valignano comme visiteur des régions de l'Orient en dehors de la Chine et du Japon. La tempête dispersa les trois navires, et, tandis que l'un d'eux était dévié jusqu'au Brésil, Longobardo effectuait en moins de sept mois la traversée de l'Inde portugaise, non sans être tombé sérieusement malade durant le trajet; son état avait été si gravement désespére qu'on lui avait administré les derniers sacrements et qu'il était demeuré douze jours sans connaissance, mais, comme il le dit, "le Seigneur eut pitié de moi, en attendant que le fruit trop vert mûrisse". A cette époque, il est dans la plénitude de ses forces, "d'une taille au-dessus de la moyenne, la tête droite et même arquée; le corps bien proportionné; les membres durs et robustes; le front ample et dégagé, les yeux très grands, le nez fort mais sans excès (decenter prolixum), les joues blanches, pleines et faciles à rougir, la figure joyeuse et calme, la chevelure épaisse et blonde, enfin la voix forte, sonore et ample (toto organo instructam)". Ayant débarqué le 25 octobre à Goa, c'est presque aussitôt qu'il va faire ses premières armes dans les paroisses voisines du Sauveur à Conculim et de Sainte Croix à Verna. L'apostolat des missions lui est donc d'abord révélé sous la forme particulière qui a été adoptée dans l'île de Salsette, récemment illustrée par le martyre de Rodolphe Aquaviva et de ses compagnons; ici, le pouvoir civil seconde effectivement la marche du christianisme, ce qui parfois provoque des représailles sanglantes de la part des musulmans ou des hindous fanatiques(6).

Le séjour dans l'Inde n'est point long; le 23 avril 1597, Longobardo se rembarque à Goa avec le Père Valignano, en destination du Japon dont il commence l'étude de la langue sous la direction de son supérieur, mais, étant arrivé à Macao le 20 juillet, il se voit affecté à la Chine dont les besoins sont trop grands, "très heureux de ce change-

(6) Les méthodes de la mission de Goa ont été souvent appréciées d'une manière très défavorable; on trouvera une excellente mise au point dans DAHMEN, p. 15 et surtout HERAS, *The Conversion Policy of the Jesuits in India*, 1933, p. 17-38. Nous n'y faisons allusion que pour souligner le contraste avec les procédés du P. Ricci.

ment, écrit-il[7], parce qu'il vient purement de la main de Dieu; cette mission est si bonne qu'on ne peut manquer de la désirer, comme autrefois le bienheurex François Xavier voulant emporter d'assaut ce camp retranché".

Tel est l'auxiliaire que la Providence amène au Père Ricci; très différent de lui comme on voit, ayant déjà une assez grande expérience du monde, autodidacte exposé à simplifier un peu les problèmes, doué d'un imperturbable optimisme et destiné d'ailleurs à fournir une énorme carrière en Chine; il mourra âgé de quatre-vingt dix-huit ans, laissant à ceux qui le verront vers la fin de sa vie (comme les envoyés coréens en 1631) le souvenir impressionnant d'un vieillard majestueux à la barbe blanche et vénérable, "semblable à un *chen*, génie taoïste"[8].

Très vite, ce nouveau venu, qui n'est plus un jeune homme, est chargé de responsabilités assez lourdes auxquelles il ne se montre pas inférieur; en effet, profitant de la foire de Canton, il est parti le 19 décembre 1597 avec le F. Sébastien Fernandez et il a, neuf jours plus tard, abordé sans encombre à Shiuchow; sans retard, avec les deux postulants Dominique Mendez et Antoine Leitao, il s'est mis à la langue parlée, puis aux livres de style, avec l'aide des paraphrases latines du Père Ricci et du "Calepin latin" traduit en chinois: "il faut quatre ans pour cette étude"[9]. La saison d'hiver est particulièrement favorable à l'acclimatation: "jamais, écrit-il après quelques mois, je ne me suis trouvé plus à mcn aise dans la Compagnie: l'air, la nourriture, les gens, les coutumes, etc, me paraissent très convenables et je m'y adapte sans effort; en somme on vit ici aussi paisiblement et aussi tranquillement qu'au milieu des chrétiens d'Europe, non seulement en ce qui touche aux

---

(7) R, I, p. 276; II, p. 470.

(8) CARL RUFUS, *Astronomy in Korea* (*Transactions of the Korean Branch of the Royal Asiatic Society*, t. 26, 1936) cite ce texte, mais se trompe en identifiant le Père avec "Jean de la Roque", il s'agit certainement du P. Longobardo (DALLET, *Histoire de l'église de Corée*, t. 1, p. 11).

(9) HAY, p. 913-916.

relations avec le dehors, mais même pour ce qui concerne la religion: les Chinois y sont très dévots et les exercices de piété peuvent se faire ici comme chez les Chrétiens... Si les nôtres, à présent, savaient la langue, ils pourraient prêcher par toutes les cités et les villages, en commençant depuis les plus grands mandarins de la cour jusqu'aux plus humbles artisans des villages". Ces appréciations feraient sourire si elles émanaient d'un débutant dans la vie de ministère, mais, venant d'une personnalité aussi équilibrée et vigoureuse que l'était Longobardi, elles étaient prises en sérieuse considération. D'ailleurs il ne se contentait pas de s'exprimer en ces phrases optimistes dans de nombreuses lettres, dont quelques-unes sont de véritables traités de missiologie en Chine(10), il appliquait ses théories sans tarder d'une manière qui différait singulièrement de la prudence circonspecte de Ricci.

Quand Longobardo arrivait à Shiuchow à la fin de 1597, cette résidence, avait été jugée trop infertile et insalubre pour être conservée; la seule considération qui la faisait maintenir, au moins provisoirement, c'était qu'elle servait d'étape de passage pour gagner les postes missionnaires de l'intérieur. Après six mois (25 juin 1598), le Père Cattaneo, profitant de la venue de *Wang Tchong-ming*, était parti avec le Père da Rocha et le Frère Martinez, pour aider Ricci à monter à Pékin, et quatre mois plus tard, l'intrépide débutant laissé seul avec les deux postulants se sentait assez initié à la langue pour aller assister un chrétien mourant à douze ou quinze milles de la ville:

"Je le fis sans interprète, raconte-t-il tout joyeux(11), comme avec le premier portugais que je confessai, Je ren-

(10) "Copioso nell'scrivere", écrivait de lui, peut-être malicieusement, le P. Ricci (R, II, p. 262), en moyenne "tous les six mois" (*Litterae 1602*, p. 145), au moins pour les débuts. R, II, p. XXXVII, cite un excerptum au P. Maselli, du 20 septembre 1599. A la bibliothèque de Palerme, se trouve une lettre du 20 septembre 1600 (CORDIER, *Bibliotheca Sinica*, col. 1081). Le P. D'ELIA en a découvert d'autres.

(11) R, II, p. 474-475: le nom chinois du Seigneur du ciel est évidemment T'ien-tchou 天主, celui de la Mère de Dieu "Ximmu nian nian" 聖母娘娘.

contrai là tant d'affabilité et tant de facilités pour traiter des choses spirituelles qu'il me semblait voyager dans un pays chrétien. Quand nous sommes entrés dans la maison de l'infirme, nous y avons trouvé ses parents encore païens et les idoles dorées disposées dans un oratoire bien décoré... Je leur dis quatre mots: "Ces idoles sont des démons qui ne peuvent faire aucun bien, mais ne causent que du mal: il n'y a qu'un seul Dieu, créateur et gouverneur de tout, et c'est à lui seul qu'il convient de rendre honneur et de faire révérence, etc..". Sans répliquer, ils enlevèrent eux-mêmes les idoles et placèrent une image du Seigneur du Ciel et de la Vierge qu'ils vénérèrent à leur manière. Cela fait, nous leur donnames le sommaire de la Doctrine chrétienne en chinois; ils le lurent devant nous, et ils nous proposèrent quelques doutes sur l'explication et l'observation des nouveaux commandements, etc. Ils allèrent ensuite à la recherche de leurs parents et amis, mais, comme c'était l'époque de la récolte du riz, il n'y eut pas moyen de les réunir: quelques-uns seulement vinrent et apprirent la Doctrine".

C'est peut-être sous cette impression favorable que Longobardo ose écrire, — le 4 novembre, après un an à peine de séjour en Chine —, une condamnation non déguisée de la méthode indirecte de Ricci(12):

"Il faudrait envoyer une bonne quantité de livres et d'images de piété... parce que ce sont eux qui nous donnent auprès des Chinois le crédit convenable à notre but: ce qui ne s'obtient pas en montrant seulement quelque verre triangulaire et d'autres choses semblables; donc, à la place de ces objets dont nous pouvons nous passer à l'avenir et au lieu des présents que l'on demande en Europe pour s'ouvrir l'accès au Roi de Chine, nous ne désirons plus autre chose que ces livres et ces images qui sont très convenables à notre profession et qui peuvent encore attirer beaucoup les Chinois, car elles nous procurent l'occasion immédiate d'exposer les enseignements que nous voulons leur communiquer."

---

(12) R, II, p. 475.

L'on remarquera que ces lignes si sévères contre la méthode adoptée par le P. Ricci ont été écrites avant le second voyage à Pékin, mais, même après cette date, Longobardi restera hostile à toutes ces sphères, cartes, visites, et autres moyens humains, ne devant s'y rallier qu'après de dures leçons de l'expérience. Par ailleurs, l'on aurait tort de se le représenter comme un antagoniste systématique des procédés du P. Ricci: un rapport très considérable, daté du 18 octobre 1598 et divulgué par la suite à travers toute l'Europe(13), nous le montre entièrement acceptant la décision de s'habiller en lettré et d'étudier les livres classiques de la Chine; à cette époque, premièrement, il ne se refuse qu'à l'emploi des moyens indirects d'apostolat et, deuxièmement, il n'éprouve encore aucun des scrupules qui plus tard l'opposeront si vivement, nous dirions presque si violemment, à la tactique adoptée vis-à-vis des lettrés de Chine(14). Nous donnerons ici les extraits les plus caractéristiques de sa longue relation, qui prouveront clairement combien il s'accorde avec Ricci pour tout l'essentiel:

"J'ai écrit de Macao, en Octobre 1597, au P. Aquaviva pour expliquer l'opinion que les Chinois ont de nous, leur inclination au christianisme et les moyens d'apostolat; notre réputation est excellente, surtout depuis que nous avous adopté le costume des lettrés.

La science des Chinois ne dépasse pas celle des Romains au temps de Cicéron: ils sont très exercés dans une sorte de chrie qu'ils développent à l'aide de sentences brèves et ingénieuses, mais quand ils raisonnent philosophie, on peut dire: "Ils pèchent par la forme (peccant in materia formae)", comme Aristote le faisait remarquer de Mélissos. Ces derniers jours, un lettré me félicitait d'avoir étudié les deux livres: *Ta-hio* "la grande étude" et *Tchong-yong* "l'invariable milieu". A la vérité, ces ouvrages ne sont pas plus

(13) L'autographe italien de cette lettre a été conservé (R, II, p. 474, note 2), mais non publié sinon dans la traduction latine, tronquée et retouchée (HAY, p. 916-932; cf. CORDIER, *Bibliotheca Sinica*, col. 796-799).

(14) *Sagesse*, p. 109-117.

difficiles à comprendre que Cicéron ou Tite-Live. Ils disent qu'en dehors de la Chine personne ne parviendrait à les comprendre, mais le Père Ricci leur répond qu'au contraire personne ne les comprend mieux que les Européens, et notre pénétration d'esprit surprend les Chinois.

Un de nos amis, ayant conquis ses grades depuis quasante ans, continue à s'exercer dans la composition littéraire comme un enfant. Leurs habitudes morales sont bonnes: certains pratiquent l'examen de conscience... Dans leurs académies, ils admettent même des femmes.

Il y a six commandements imposés aux Chinois: obéir aux parents, révérer les supérieurs, garder la paix entre proches, élever ses enfants, accomplir son office, ne commettre aucune faute. Mais il n'y a rien pour le premier commandement; ils sont athées. Un jour, le *Tauli* (qui gouverne Shiuchow et Nanhiung), voyant chez nous l'image du Sauveur, questionna curieusement sur ce que c'était; nous lui avons répondu: "*Chang-ti* 上帝 [15]", c'est ainsi qu'on appelle Dieu en chinois, et cette expression veut dire: "le Roi suprême que tous les hommes doivent reconnaître et adorer; sinon, ils commettent un très grave péché". Le mandarin nous demanda ensuite si nous avions quelque chose d'écrit à ce sujet; nous dîmes que rien n'avait encore été publié; il en exprima son regret et demanda un exemplaire aussitôt que cette doctrine serait traduite. Déjà, au temps du Père Cattaneo, un mandarin d'une ville voisine, venu chez nous durant deux jours consécutifs, nous avait fait la même demande."

Cette lettre toute entière est empreinte d'une ardeur optimiste à promouvoir ce qu'il nomme la "chasse spirituelle" des âmes. Mais on y sent poindre un danger. Longobardo, comme ses supérieurs d'ailleurs, après les expériences malheureuses des Pères d'Almeida et de Petris, s'est convaincu qu'il valait mieux n'envoyer en Chine que des religieux formés, ayant passé par toutes les épreuves

(15) On sait que le P. Longobardo, à l'instigation d'ailleurs des Jésuites du Japon, sera le premier à proscrire dans la suite l'emploi de ce terme jugé équivoque: *Sagesse*, p. 110.

de la Compagnie; les jeunes gens qui ont essayé d'achever en Extrême-Orient leurs études de philosophie et de théologie n'ont guère su résister au climat débilitant(16). Mais, tout à l'opposé, les missionnaires d'âge déjà mûr ne risquent-ils pas trop facilement de sacrifier les travaux sinologiques aux perspectives immédiates de l'apostolat? "Vous savez mieux que moi, écrivait-on en 1874 de Rome au P. Gonnet(17), combien est aride, pénible, rebutante l'étude approfondie du chinois. L'imposer à des hommes de 30 ou 32 ans, après 7 ou 9 ans d'autres études longues et fatigantes, lorsqu'ils voient ouvert devant eux le champ du Père de famille et la moisson blanchissante qui manque d'ouvriers; leur imposer, dis-je, 2 ou 3 ans d'études nouvelles, n'est-ce pas leur demander le plus rude des sacrifices? Les Supérieurs eux-mêmes, connaissant les besoins toujours croîssants de leur province, et ayant sous la main des ouvriers tout prêts qui ne demandent qu'à se mettre à l'œuvre, auront-ils le courage de se refuser à leurs instances et de se refuser à eux-mêmes un concours immédiat et si utile?"

Jusqu'alors, Ricci, — et à sa suite, Cattaneo, — absorbés par d'autres besoins et soucieux de ne pas inquiéter les lettrés conservateurs avant d'avoir pris pied à Pékin —, avaient résisté victorieusement à cette attitrance du ministère. Il n'en sera pas de même du P. Longobardo qui cèdera très tôt, — un an et demi après son arrivée—, à ce que nous avons appelé d'un terme familier aux missionnaires, "l'appel irrésistible de la brousse"; malgré le temps relativement court durant lequel se déploiera cet apostolat (du 29 Juin 1599 à la fin de 1603 surtout), il sera fécond d'ailleurs en leçons utiles, car il prouvera qu'un sinologue, même incomplet, et incapable d'entrer dans les finesses de la langue, peut faire "bonne besogne" parmi le peuple. Jusqu'à Longobardo, on savait peu de choses sur la vie intime des femmes(18) : ce sera encore cet ouvrier apostolique plein de sève qui organisera les travaux d'approche vers cette partie

(16) HAY, p. 930.
(17) BECKER, p. 239.
(18) PANTOJA, p. 108.

si difficilement abordable du monde chinois. Il donnera aussi une impulsion décisive à la traduction et à l'impression des premiers livrets de dévotion. En tout cela, il sera approuvé, encouragé, applaudi, imité même par Ricci son supérieur qui regrettera d'être empêché par sa situation officielle à la Cour de se livrer pleinement à cette "pêche des âmes".

A tous ces points de vue donc, il est instructif d'examiner ces premiers essais d'apostolat rural. Le plus grand mérite du P. Longobardo, nous semble-t-il, c'est d'avoir discerné rapidement le terrain solide sur lequel il pouvait se placer pour aborder comme de plain-pied l'âme populaire. Nous l'avons vu signaler les six commandements dans lesquels se résume la morale vulgaire. "L'empereur a pour tâche, écrivait naguère Chavannes[19], non seulement d'assurer le bien-être matériel de son peuple, mais encore de lui inculquer les principes de morale. Il se fera donc son instituteur et lui enseignera les notions fondamentales... On ne peut s'attendre à trouver dans cette matière à prônes de village des conceptions transcendantes; le peuple stupide (*yu-min* 愚民), comme ne manquent jamais de le qualifier les lettrés imbus du sentiment de leur supériorité, ne saurait s'élever à de hautes pensées... Ces commandements (sous les Ming, ce sont "les Saintes Instructions de l'empereur Hong-ou") ne supposent aucun principe absolu qui serait leur raison d'être: ils se bornent à placer l'homme dans son milieu social et à lui indiquer comment il doit se comporter envers ceux qui l'entourent, mais ils ne se justifient point par la conception du bien en soi. A dire le vrai, il y a en Chine deux morales distinctes, celle des gouvernants et celle des gouvernés. Le souverain, et, à des degrés divers, les fonctionnaires qui sont l'émanation ou le reflet du pouvoir impérial, sont seuls aptes à réaliser en eux la perfection dont le *Ta-hio* et le *Tchong-yong* nous tracent un magnifique tableau; quant aux gens du commun, ils n'ont d'autre rôle que de coopérer aveuglé-

(19) CHAVANNES, *Les Saintes Instructions de l'Empereur Hong-Wou* (Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 1903, t. 3, p. 549-563), cité dans *Sagesse*, p. 82 et suiv.

ment à l'harmonie universelle et de fonctionner, sans savoir pourquoi, comme les rouages d'un mécanisme bien ajusté."

Les six maximes de l'empereur Hong-ou sont les suivantes: "Pratiquez la piété filale à l'égard de votre père et de votre mère; respectez vos aînés et vos supérieurs; vivez en bonne harmonie avec les gens de votre district et de votre canton; instruisez vos enfants; que chacun s'occupe paisiblement de sa profession; ne faites pas le mal." Il est aisé de souligner la faiblesse de ce programme de vie, et Chavannes n'y a point manqué.

"Toutes les vertus populaires se résument dans celles du bon fils, du bon frère, du bon père et du bon voisin. Une telle limitation des devoirs de l'individu, d'une part l'empêche de se considérer comme une fin et le réduit à n'être qu'un instrument pour le bonheur commun, d'autre part lui interdit de s'élever à la considération de l'humanité en général ou de l'Etat. La morale n'est pour lui que le code des obligations qui lui sont imposées dans le cercle étroit où il se meut et qui, n'étant fondées sur aucun principe supérieur, paraissent dériver d'un instinct plutôt que d'une soumission volontaire. Je m'imagine que, si des sociétés d'abeilles ou de guêpes se faisaient une morale, elles auraient de même pour ces ouvrières dont la tâche immuable est de travailler au bien-être de la ruche ou du nid, un corps de maximes non motivées qui formuleraient leurs devoirs immédiats, tandis que la reine seule, comme l'empereur en Chine, comprendrait la raison d'être du pacte qui fait l'unité sociale."

Une suggestion du P. Wieger achèvera, pensons-nous, de rendre plus sensible la bienfaisance de la révélation chrétienne en ce domaine. "On reproche souvent aux Chinois, écrit-il, [20], de n'avoir point donné de tête à la série des cinq relations qui comprennent toute leur morale, puisqu'ils n'ont jamais dit un mot de la relation entre le Ciel et les hommes, le Créateur et les créatures. Je concède qu'ils n'ont en effet jamais énoncé en ces termes cette relation qui, de toutes, est la principale et la première; mais il me

(20) WIEGER, *Controversiae*, p. 7.

semble qu'à leur sens elle est implicitement contenue dans l'expression "le Fils du Ciel" qui est le titre propre de l'empereur. Celui-ci est comme le Pontife, représentant l'humanité toute entière, 天下 *t'ien sia,* tout ce qui se trouve sous le ciel; c'est lui qui est l'intermédiaire qualifié pour vénérer et remercier le Ciel au nom de tous, et, à ce titre, me semble-t-il, il satisfait pour tous à la relation entre le Ciel et les hommes."

Mais tout ceci n'est dit expressément nulle part; il y a là, dans l'exposé de la morale chinoise pour le peuple, une lacune dont souffre inconsciemment le sens intime et que le bouddhisme mahayaniste, entre autres, a partiellement comblée. C'est sur ce besoin des âmes que Longobardo s'appuya pour inaugurer son apostolat. Ses débuts se firent à "Machia", non loin des murs de Shiuchow[21] : le Frère Fernandez prépara les voies en annonçant qu'un prédicateur du lointain Occident arriverait bientôt pour parler des choses de la religion. On accourut l'entendre. Le Père, assis devant une table, disait qu'il était venu de si loin pour enseigner la vraie religion du Seigneur du Ciel grâce à laquelle on peut se sauver, puis il expliquait les dix Commandements et exposait en un lieu décent l'image du Dieu Sauveur "celui qui avait donné aux hommes cette doctrine si pure"; devant elle, tous s'agenouillaient pendant qu'on allumait des cierges et qu'on brûlait de l'encens. Les catéchumènes promettaient d'abandonner les idoles et de reconnaître à l'avenir leur Créateur. La réunion se terminait par la distribution de la Doctrine chrétienne aux plus intelligents qui s'engageaient à l'apprendre avant le prochain retour du Père. Durant plusieurs jours, se poursuivaient

---

(21) Sur l'apostolat de Longobardo à Shiuchow, la source fondamentale est R, I, p. 403-430, mais, quand on compare ce récit aux lettres de l'époque, on s'aperçoit que la chronologie des évènements y a été souvent bouleversée; nous avons essayé de rétablir la suite historique des faits, sans prétendre y être toujours parvenu, d'autant plus que nous n'avons pas eu accès aux lettres publiées par le P. Guerreiro sauf à l'une d'elles traduite en allemand (en abrégé: GUERREIRO) de 1604. Fort heureusement, le P. du Jarric y a fait de nombreux emprunts et nous suppléons avec son Histoire à ce regrettable déficit.

les leçons, que clôturait le baptême avec distribution de médailles en cuivre et d'Agnus Dei en cire, "comme les armes spirituelles de cette milice où ils venaient d'entrer"; pour cette cérémonie, certains néophytes venaient avec une grande escorte, accompagnés de musique et de tambours.

Telle fut la première étape de la vie alertée du "broussard" que vécut, pendant près de quatre ans, Longobardo, ce magnifique apôtre; cette existence enviable, souvent décrite par ses bénéficiaires, a été dépeinte en ces termes par un jeune Jésuite mort trop vite à la peine. "Il y a, disait-il[22], dans la vie du missionnaire, un aspect extérieur et un aspect intérieur, lesquels sont, d'ailleurs, en continuité, en ce sens que la vie extérieure doit être toute pénétrée par la vie intérieure, qu'elle sert beaucoup d'autre part. La vie extérieure du missionnaire se caractérise par une grande activité: parcourir sans cesse le pays, dire la Messe, confesser, baptiser, donner l'extrême-onction, faire le catéchisme, se montrer dans les pays neufs et y guetter les occasions de fonder des chrétientés. Avoir chaud, puis froid; manger n'importe quoi; dormir quand on peut; risquer beaucoup, garder son entrain; être coupé du monde. . ; s'user vite, pratiquement donner sa vie à Jésus de façon plus ou moins brusque. Et par là, déjà nous touchons à l'intérieur de cette vie, qui a ceci de très remarquable, qu'elle fournit, à ceux qui ont besoin d'une grande activité, le moyen de se dépenser beaucoup et, en un sens, de se disperser sur une multitude d'objets, sans risquer la dissipation, la frivolité et le naturalisme, qui guettent en nos pays ceux qui mènent une telle vie. Le missionnaire se donne finalement à Jésus le plus complètement possible; et c'est précisément parce qu'il a compris que cette vie était pour lui le plus sûr moyen d'être totalement au Christ, qu'il l'a acceptée et désirée. Ainsi, vue de l'intérieur, la vie du missionnaire est le don aussi parfait que possible à Jésus, réalisé par la vie qui nous met à même de faire pour Jésus quelque chose qui ressemble à ce qu'il a fait pour nous."

---

(22) HUGON, p. 150.

Voilà l'idéal élevé qui a séduit tant de jeunes gens et telle fut la vie menée par Longobardo; les résultats furent surprenants. En plus de dix ans, Ricci, Cattaneo et da Rocha n'avaient pas, à eux trois, groupé plus de 20 ou 25 néophytes; Longobardo, à lui seul et en trois fois moins de temps, baptisa plus de trois cents personnes(23) : ce chiffre laisse entrevoir le rayonnement extérieur de cette vie intérieure si intense. Il vivait d'une manière mortifiée: le dimanche seulement, il ajoutait un peu de viande au riz dont il se nourrissait habituellement et il refusait constamment les cadeaux de ses catéchumènes pour ne pas être confondu avec les bonzes mendiants. Son domaine propre n'était pas la résidence de la ville qui lui servait seulement de pied-à-terre, mais la campagne des environs, ce que l'usage des missionnaires a désigné depuis longtemps sous le nom de "brousse".

"Faut-il écrire ici ce mot prestigieux de brousse(24), évocateur de forêts vierges, d'impénétrables fourrés, de lianes géantes?

Le mot magique, chatoyant de tous les reflets du soleil équatorial sur les feuilles de bananiers, l'eau des grands fleuves et les plumes des perroquets.

Le mot qui retentit, aussi, comme le rugissement des fauves.

Nulle campagne ne fut jamais moins broussailleuse que la plaine de Chine.

Point de forêts, et presque point d'arbres. Point de hautes montagnes et point d'animaux exotiques.

Et cependant, moins la broussaille, c'est bien la brousse, c'est-à-dire le pays lointain où le christianisme ne fait que se présenter, où, parmi le risque des aventures et la monotonie des routines séculaires, l'homme d'Occident doit manier et modeler choses et âmes, afin de les guider vers des destinées nouveller."

L'apostolat de brousse du Père Longobardo nous est révélé en détail par les éditeurs des "Lettres indiennes", —

---

(23) PANTOJA, p. 48.
(24) HUGON, p. 17.

les Lettres édifiantes de l'époque–, qui trouvèrent-enfin !- dans sa correspondance abondante, des traits aimables permettant d'aligner aussi la Chine à côté du Japon et de l'Inde dans la "Légende dorée" de ces origines. Ainsi nous faisons connaissance avec un petit garçon de cinq ou six ans qui, ayant été battu par ses camarades, se rappelle le *Pater noster* et leur dit: "Je vous pardonne pour qu'ainsi Dieu me pardonne", mais, quelques jours après, sa petite sœur, qui vient de recevoir de lui une correction, lui ressert sa jolie réplique. Agnès (de "Cinçum") qui n'a que 4 ou 5 ans, fait bonne garde et, quand la procession promenant l'idole "Ynquon" veut entrer dans sa maison, elle s'y oppose résolument; il faut en passer par ses volontés. Un chrétien, vivant seul au milieu de païens, voit sa maison consumée par le feu: "Laissons brûler ces chiens, s'écrient les voisins, ils sont ennemis de nos dieux", mais les fidèles, conduits par Longobardo, viennent au secours du sinistré et lui rebâtissent sa demeure en meilleur état qu'auparavant[25].

De "Machia", près de la ville, un lettré de campagne porte l'étincelle évangélique en trois autres endroits[26]. Le premier baptisé est un vieillard de 70 ans qui d'abord fait difficulté parce qu'il se croit trop âgé et dépourvu de mémoire pour apprendre la Doctrine; on le nomme Salvator, et, aidé d'un second chrétien François, il amène des catéchumènes de son âge ou engage des discussions avec les adeptes d'une confrérie païenne. Un jeune homme est atteint, à trois reprises, de tremblements nerveux, chaque fois qu'il prend en mains la Doctrine; la mère demande un remède, Longobardo fait détruire les idoles, y compris une toute petite très aimée, les accidents cessent. L'on met au concours parmi les enfants celui qui brisera les idoles en plus petits morceaux[27].

---

(25) *Litterae 1602*, p. 137. — RIQUEBOURG, p. 765.

(26) R, I. 404: ces trois villages sont "Ianscian", "Mochi" et "Cinten".

(27) B., l. 2 c. 178 p. 626.

La propagande s'exerce ici dans un milieu particulièrement superstitieux, et les catéchumènes comprennent difficilement qu'il faut absolument renoncer à vénérer leurs idoles, "les saints de leur paganisme ne s'étant pas, disent-ils, souillés par les crimes reprochés aux tristes héros du Panthéon grec et latin!" Longobardo se plaint souvent de la difficulté qu'il éprouve à faire rompre ces traditions ancestrales(28). Une rivalité très âpre se déclare aussi de la part des bonzes, non point précisément pour motif religieux, mais parce qu'ils voient se tarir les aumônes de leurs crédules ouailles. "C'est la lutte entre les disciples du Christ et ceux de Bélial. Les relations du Père avec les mandarins de la ville leur en imposent, comme on le vit quand un païen voulut accuser un chrétien parce que celui-ci essayait de convertir sa femme. Longobardo écrivit une lettre au mandarin pour prendre la défense de l'inculpé et les adversaires n'osèrent pas en appeler au Visiteur... Pendant les réjouissances du nouvel an chinois, les néophytes refusèrent d'y prendre part, mais ils célébrèrent avec piété la Purification, le mercredi des cendres et le Dimanche des Rameaux. Leur confiance était entière dans le Père, plus grande même que dans le mandarin, et ils abandonnaient le soin de régler leurs différends."

Le culte populaire comporte aussi des obligations sociales auxquelles il est impossible moralement de se soustraire sans s'exclure du groupe auquel on appartient. Par exemple, l'usage veut que tous versent leur contribution pour certaines processions. Longobardo ne provoque pas une médiocre surprise lorsqu'il se fâche qu'on ait introduit dans sa résidence le cortège solennel de Hoaquan, le dieu des oculistes "qui porte un oeil supplémentaire au milieu du front"! Une autre fois, il fait brûler la statue de "Coima" (Koanyin), la déesse des accouchements, et la remplace par une image de la Mère de Dieu en faisant réciter sept Pater et sept Ave, pour la fête de la Présentation de la Vierge. Les bonzes et leurs amis commencent donc à colporter les bruits les plus alarmants: "L'étranger expédie à Macao les chré-

---

(28) *Litterae 1602*, p. 129-130. — JARRIC, t. 3, p. 991-992.

tiens et rend folles les femmes!", voilà ce que répètent deux petits lettrés du village de "Vancum". Longobardo répond que sa doctrine est approuvée par les mandarins de Shiuchow et, sans se troubler, il poursuit son ministère à "Miampu" tout en revenant coucher chaque soir à "Vancum". Quand on apprend en ville l'emprisonnement passager de Ricci sur la route de Pékin, le trouble est considérable; mais, sur ces entrefaites, le lettré "Chum", qui n'osait pas encore se déclarer catéchumène, revient de Lintsing et raconte tout ce qu'il y a entendu dire sur la situation honorable des Pères à Nanchang et à Nankin. Ce lettré voudrait bien pourtant que Longobardo supprimât le crucifix, "cette image si cruelle qu'elle fait frémir la peau à tous ceux qui la voient" (29), mais le Père lui déclare tout net qu'il préfèrerait mourir plutôt que d'y consentir: ce qui ne lui donne pas peu à réfléchir. Peu après, il se déclare catéchumène avec sa mère Marie et sa grand-mère Anne (30), puis il se fait baptiser (Georges) en même temps que son fils âgé de 9 ou 10 ans Vitus (le 5 août) (31), enfin son neveu malgré la résistance de la mère qui, vaincue à son tour, se fait appeler Paula. Georges donne un bel exemple de charité chrétienne en pardonnant publiquement au meurtrier qui a empoisonné son frère (22). Les trois dames ne pouvant se joindre aux hommes pour les offices, Anne fait aménager un petit oratoire dans sa demeure et elle y accueille, malgré la différence de conditions, les voisines et les femmes de la campagne; puis, jugeant qu'il est peu convenable de l'ériger près de la cuisine, elle le déplace en lieu plus décent (33). Un petit esclave des Pères leur enseigne les prières. Quand il s'agit de les baptiser, Longobardo se trouve fort embarrassé à cause des onctions, mais Valignano, le fait bénéficier de la dispense de la Congrégation

---

(29) R, I, p. 420.

(30) Elles furent baptisées le jour de Sainte Anne, 27 juillet.

(31) Georges "n'avait pas pris possessions de charge en je ne sais quel lieu en 1601" (RIQUEBOURG, p. 756).

(32) *Litterae 1602*, p. 136-137.

(33) PANTOJA, p. 49.

des Rites "de sententia Pontificis" d'après laquelle on peut "omettre certains sacramentaux dans la collation du baptême des femmes, de même que le sacrement d'Extrême-Onction"(34).

Une autre conquête, plus précieuse encore, de cette époque est le lettré que l'on considérait comme "le Caton de la ville". Il s'appelait "Peom" et se signalait par ses bonnes œuvres, toujours le premier pour réparer les routes, construire les ponts, refaire les pagodes... Depuis onze ans, il vivait en des termes d'aimable familiarité avec les Pères, mais, retenu par la fierté, refusait de se déclarer catéchumène. Ayant appris que Longobardo courait les villages pour sauver les âmes, il lui en avait demandé la raison: "Puisque les gens de la ville ne veulent rien apprendre, avait riposté le Père, je vais dans la campagne pour voir si je ne réussirai pas mieux. Devant Dieu, toutes les âmes sont égales, et il n'y a pas entre elles toutes les différences que les hommes ont inventées". Cette parole pénétra le cœur du lettré "comme une flèche". Lors d'un voyage à Pékin, il y vit la situation nouvelle de Ricci qui l'aida d'ailleurs dans ses démarches et, dès son retour, il dissipa les fausses rumeurs qui s'étaient répandues au sujet de ce dernier. Toutefois, il ne parvenait pas à se décider à la démarche définitive; comment, se demandait-il, la Providence divine a-t-elle pu permettre que la religion chrétienne rencontrât tant de contradictions? et puis, après le baptême, serai-je obligé de m'humilier devant les Pères comme les écoliers devant leurs maîtres? Luc, un autre lettré chrétien, lui tint alors ce raisonnement: "Pourquoi s'étonner du scandale de la croix? Confucius n'a-t-il pas été méconnu durant sa vie!" et il lui affirma que les Pères n'exigeaient aucune démonstration de servile abaissement. C'était un soir que "Peom" reçut cette explication. Transporté de joie, il retint Luc à souper et s'entretint avec lui de choses spirituelles jusque bien avant dans la nuit; le lendemain, il se déclara catéchumène et en la fête de Saint Jérôme (30 septembre 1603), il reçut au baptême le nom

(34) SACCHINI, t. 5, l. 19 $ 10 p. 539.

d'Étienne, suivant ce qu'avait décidé Ricci depuis longtemps pour le cas où il se convertirait(35).

La ville ne donnait pourtant qu'un nombre peu considérable de néophytes. Au village de "Cinçum"(36), il y eut un groupe de plus de cent chrétiens; leur chapelle fut inaugurée le 20 Avril 1603 avec tout le déploiement possible de musique et de trompettes; vingt catéchumènes furent baptisés en cette occasion, et, après la messe, le Père, aux païens qui étaient accourus, expliqua la différence entre nos églises et leurs pagodes. Il y eut là un catéchiste installé à demeure et quatre chefs de chrétienté nommés par Longobardo. Le calendrier, ajusté aux fêtes chrétiennes par Ricci, servit à régler la vie religieuse. A l'Est de "Cinçum", un chrétien zélé, Marius, commença d'ouvrir certains villages; à "Hiapunil", eut lieu par deux fois une plus solennelle dispute avec un païen et un bonze, à la suite de quoi le chef du village se fit baptiser Paul, amenant avec lui sa mère, trois fils, une bru, trois petits-fils et deux petites-filles. Pendant que le Père s'y trouvait, on vint le chercher de "Vanxaken", à 2 lieues de là, pour un catéchumène de "Cinçum", malade, qui réclamait le baptême: cette excursion improvisée lui valut trente nouveaux chrétiens, entre autres une vieille femme qui ne semblait attendre que sa venue pour mourir.

Tout cet apostolat dans la campagne aurait été impossible sans le consentement et l'appui, au moins tacites, des autorités administratives. Peu après les difficultés de Ricci à Lintsing avec l'eunuque *Ma-t'ang*, vint à Shiuchow un visiteur officiel de la province du Koangtong; il s'était choisi de tels assesseurs qu'il semblait que "les nôtres n'en devaient rien appréhender de mal". En effet, l'un n'était autre que le préfet même de Shiuchow, sincère admirateur des dix commandements de Dieu, au point de lui arracher en pleine audience cet aveu significatif: "Celui qui

---

(35) Cf. plus haut t. I p. 178 — RIQUEBOURG, p. 759-762: le nom de baptême aurait été "Sébastien", sur le désir de Longobardo.

(36) "Cinçum" ne serait-il pas Sin-hiun, à une lieue et demie de la ville (LAUNAY, *Histoire des missions de Chine. Mission du Kouangtong*, 1917, p. 149)?

voudrait les observer ne peut être mandarin". L'autre adjoint du visiteur était inconnu du Père Longobardo; il était préfet de "Liucheu" (雷州?) et revenait de la capitale où il avait rendu visite à Ricci; à peine arrivé en ville, il fit envoyer un repas au "compagnon de Ricci", s'excusant sur ses nombreuses occupations de ne pouvoir immédiatement se rendre en personne à la résidence, mais, un peu plus tard, il alla voir le Père, parla longuement de Pékin et de la situation brillante de Ricci, et finit par conclure: "Vous autres, vous ne faites acception de personne, et cela démontre que vous êtes des personnes d'honneur; dans toutes vos actions, vous ne songez qu'à conduire les hommes à Dieu, à Le faire honorer par eux". De telles déclarations de la part de personnages si haut placés ne pouvaient que fermer la bouche à ceux qui auraient voulu nuire aux étrangers(37).

Elles avaient un autre résultat qui mérite d'être examiné d'un peu plus près, à la lumière des reproches extraordinaires qui sont encore adressés aux missionnaires, surtout catholiques, du XIXe siècle et du début du XXe siècle. A entendre les exclamations scandalisées de ceux-là mêmes qui se piqueraient d'une plus équitable bienveillance à leur égard, leur zèle aurait habituellement manqué de discrétion et leur prosélytisme intransigeant aurait souvent blessé les magistrats chinois(38) ; c'était surtout quand l'un de leurs chrétiens, ou un de leurs protégés plus ou moins candides, était impliqué dans un procès, que l'intervention intempestive des prêtres européens était ressentie par les mandarins. Ce reproche est même devenu une sorte de lieu-commun chez les historiens chinois d'aujourd'hui qui se sont d'ailleurs bornés à l'emprunter à des écrivains occidentaux: "Les missionnaires catholiques, écrivait par exemple Elisée Reclus en 1902(39), ont été dès longtemps et sont toujours un brandon de discorde entre la Chine et l'Europe malgré la simplicité naïve et la bonté,

(37) R, I, p. 421-422. RIQUEBOURG, p. 774.

(38) Entre beaucoup d'autres, MATIGNON, *Superstition, crime et misère en Chine*, 4e éd. 1902, p. 433-434.

(39) RECLUS, *L'empire du milieu*, 1902, p. 103-104.

l'esprit de justice et le dévouement de beaucoup d'entre eux. L'influence qu'ils prennent dans les familles; les affaires épineuses où les entraînent des convertis, en qui ils ont toute confiance et qui ne sont pas toujours bien scrupuleux, ...: cet ensemble de nouveautés, fait des convertisseurs et des convertis un véritable Etat dans l'Etat, et, comme on l'a dit... "un Etat rebelle dans un Etat impuissant".

L'exemple topique du Père Longobardo nous permet de saisir pour ainsi dire à sa source, bien longtemps avant l'extraterritorialité et les consuls européens, cette coutume qui a disparu depuis l'inauguration du Droit chinois moderne. Au fond, elle avait sa racine dans la conception même que les peuples d'Extrême-Orient se faisait du Droit, conception si différente et par certains côtés si contradictoire de celle d'Occident. M. Escarra, spécialiste d'études de droit comparé, vient de mettre ce fait en belle évidence(40) : "Dans la mesure où elle est autre chose qu'une fiction, écrit-il dans son Introduction, l'opposition traditionnellement établie entre l'Orient et l'Occident ne se rencontre nulle part plus nette que dans le domaine du droit. Les peuples de civilisation occidentale vivent tous, à des degrés variables, sur une conception gréco-romaine de la loi (conception que le christianisme a renforcée dans une certaine mesure). L'esprit méditerranéen, s'il est l'essentiel du patrimoine des races latines, inspire encore de larges portions du droit en vigueur dans les pays musulmans, anglo-saxons, germaniques, slaves même. Là, à un degré plus ou moins élevé, la loi est révérée comme une chose sacrosainte, -"reine des dieux et des hommes"-, comme un impératif catégorique s'imposant à tous, définissant et réglant d'une manière abstraite, les conditions et les effets de toute forme d'activité sociale. Là, des tribunaux fonctionnent, dont le rôle est, non seulement d'appliquer la loi, mais très souvent de l'interpréter et parfois de la "dire", au cours de débats contradictoires dans lesquels tous les intérêts sont représentés et normalement défendus. Là, enfin, des jurisconsultes édifient, au cours des âges, une œuvre d'analyse

(40) ESCARRA, *Le Droit chinois*, 1936, p. 3-4.

et de synthèse, un corps de "doctrine" tendant à épurer et à perfectionner sans cesse les éléments techniques du système juridique positif.

Ces caractères s'effacent à mesure que l'on s'avance vers l'Est. Aux extrémités de l'Asie, la Chine, dans le puissant faisceau de valeurs spirituelles et morales qu'elle a créé et qu'elle a longtemps projeté sur tant de nations voisines: Corée, Japon, Annam, Siam, Birmanie, n'a fait à la loi et au droit qu'une place inférieure. A travers les institutions juridiques, elle n'a voulu reconnaître que l'Ordre naturel, n'exalter que la "règle morale". D'essence uniquement pénale et très sévères, les sanctions ont eu surtout un rôle d'intimidation. L'État et son délégué, le juge, ont vu leur intervention amoindrie en face de l'omnipotence du chef de clan ou de guilde, du père de famille, de l'administrateur en général, traçant à chacun ses devoirs dans son domaine respectif, règlant les conflits d'après l'équité, les usages, la coutume locale".

On peut regretter cet état de choses et prétendre que, même actuellement après la promulgation de tant de beaux Codes, la mentalité populaire et administrative a besoin d'une "cure de Han Fei-tseu", restaurant sur le modèle de l'école des légistes, à "Sa Majesté la loi", une toute-puissance incontestée(41) ; il reste certain qu'au moment où les missionnaires catholiques abordèrent l'empire chinois, tout l'édifice des relations sociales et juridiques était établi sur des principes totalement différents, et, après tout, la Chine ne semblait point s'en trouver si mal puisque les Pères étaient les premiers à la comparer à l'État idéal de Platon! Donc, non seulement personne n'était choqué de les voir s'entremettre pour faire régler "d'une manière humaine", et non selon la lettre stricte d'un texte écrit, les difficultés judiciaires des membres de la communauté chrétienne, mais on aurait été choqué de les voir agir autrement. Le péril

---

(41) Nous avons développé ce point de vue en 1936, dans une réponse à l'enquête de l'*Union catholique internationale* de Fribourg sur le *Totalitarisme* on Chine. Sur Han Fei-tseu et les légistes, on trouvera quelques paragraphes dans *Sagesse*, p. 58-59.

alors couru par eux n'était point de paraître vouloir instaurer "un Etat dans l'Etat", mais de favoriser la création de société secrètes.

Les objections faites aux chrétiens n'étaient point du tout celles qu'on penserait; dans ce pays où l'on a un véritable culte pour l'imprimerie, surtout quand on songe à la réédition alors récente de l'énorme Tripitaka bouddhiste, c'était de s'appuyer trop exclusivement sur la prédication orale: "Toute votre religion, disait-on par manière de moquerie aux néophytes(42), tient sur quatre petits feuillets de papier. Qu'est-ce que cela en comparaison de nos bibliothèques entières de livres de doctrine, d'exorcismes et de prières?" A cela, les chrétiens répondaient, stylés par Longobardo, qu'ils possédaient aussi des collections énormes de gros in-folios, mais non encore traduits en chinois. On leur répondait que c'était une échappatoire et le Père, pressé par eux, commença dès lors à les satisfaire comme il put avec le concours d'un lettré. Ce qu'il publia, ce furent surtout des livres de dévotion: un recueil de prières pour diverses occasions, extraites principalement des ouvrages du Père Louis de Grenade(43), l'office de la sépulture des défunts en latin transposé en chinois avec des caractères pour que les fidèles puissent en lire le son même sans en comprendre le sens(44), une méthode pour confesser ses fautes et un traité des miracles de Notre-Dame; plus tard, il y ajoutera des vies de saints, comme l'histoire des Saints Barlaam et Josaphat(45).

Ainsi, la résidence de Shiuchow, qui semblait vouée à la stérilité, se révélait maintenant la plus féconde de Chine; quand on remit en discussion la suppression de ce

---

(42) HAY, p. 930.

(43) C'est le noyau du premier manuel de prières ou eucologe en chinois (COURANT, n° 7553, II; PFISTER, p. 65. n° 5).

(44) PFISTER, p. 65, n° 11: imprimé vers 1602.

(45) PFISTER, p. 65, n° 7; COURANT, n° 6758-6759. — Il est peut-être bon de rappeler que la légende de Josaphat et Barlaam, transmise par Saint Jean Damascène, est une adaptation chrétienne de l'histoire traditionnelle du Bouddha.

poste si malsain, tous les Pères de la mission s'y opposèrent(46) et Ricci réclama pour Longobardo, "ce grand ouvrier", la profession des quatre vœux(47) en ajoutant ce commentaire singulièrement élogieux: "Si cette mission ne se trouvait pas en un territoire soumis aux Portugais et, pour ce motif, si l'on ne devait prendre habituellement que des supérieurs portugais, il me semble que, dans nos résidences, il n'y a personne qui, mieux que lui, gouvernerait cette entreprise à cause du zèle, de la prudence et de l'humilité qui l'animent".

(46) R, I, p. 416.

(47) R, II. p. 262, 302-303. — Longobardo avait fait sa profession des trois vœux de coadjuteur spirituel le 12 novembre 1599 (PFISTER, p. 58); Ricci aurait voulu le voir à Pékin (R, II, p. 290), mais il mourut sans avoir cette consolation et le Père, nommé par lui supérieur (R, I, p. 618), lui succéda sans l'avoir jamais rencontré. Il fit sa profession des 4 vœux le 24 novembre 1617 (R, II, p. 488).

CHAPITRE QUATRIÈME

Une ébauche d'organisation ecclésiastique

Le mouvement déclanché par le Père Longobardo, tout autant que les progrès du Père Ricci, rendaient aussitôt nécessaire une certaine organisation des efforts; c'est un besoin caractéristique du catholicisme, comme l'a remarqué Monsieur Allier dans son ouvrage sur *"La psychologie de la conversion"*. Les conversions étudiées par ce dernier avaient été relevées uniquement dans les Missions protestantes, mais la vérité l'a obligé à dire qu'il n'était pas dans son intention primitive de limiter ainsi son enquête; au bout d'un certain temps de recherche, il avait compris très nettement "qu'il fallait,-ce sont ses propres paroles[1]-, se garder de confondre, dans une même étude, des faits qui, malgré quelques apparences, sont souvent d'un ordre assez différent. Missions protestantes et Missions catholiques, tout en poursuivant un même but, qui est de faire des chrétiens, s'inspirent de principes parfois dissemblables et, par suite, mettent en pratique des méthodes divergentes".

"Un premier désaccord, remarque-t-il, porte sur la notion propre d'Église. Avant même d'avoir un seul converti, le missionnaire catholique, du jour où il s'installe dans un pays, y introduit, avec lui-même et, pour ainsi dire, dans sa personne, l'Eglise et son autorité, et il vient proposer aux indigènes d'entrer dans cette Eglise qui existe indépendamment d'eux. Le missionnaire protestant, tout en étant rattaché dans sa patrie à un groupement religieux dont il est le fils et parfois le mandataire, ne pensera à l'Église que le jour où il aura un nombre suffisant de convertis pour constituer avec eux une communauté. Cette communauté, il la fondera avec des hommes, avec des fem-

(1) ALLIER, t. 1, p. 15-16.

mes qui professeront ensemble quelques principes communs, qui s'efforceront de vivre une foi qui les possède vraiment. Peut-être faudra-t-il de longues années à celui qui les a appelés pour qu'il consente à les juger dignes de créer avec lui une sorte de république morale. Avec l'autre point de vue (celui des catholiques), il y a, sans doute, à réclamer de celui que l'on invite à entrer dans l'Eglise au moins un commencement de dispositions spirituelles et une adhésion implicite à l'autorité de cette Église. Mais ce que contient virtuellement cette adhésion se développera peu à peu, Dieu et les moyens de la grâce y aidant".

Les conséquences opposées de ces deux systèmes apparaissent immédiatement dans la manière dont les missionnaires catholiques et les missionnaires protestants ont conçu différemment l'organisation ecclésiastique en Chine. Pour ne parler que des premiers, on peut dire qu'avant même d'y avoir pu faire un seul chrétien, le Père Valignano, leur chef, concevait, au moins vaguement, un programme de division en diocèses où toutes les villes seraient pourvues "d'un évêque et d'un chapitre" (2) et, immédiatement après la mort du Père Ricci,-peut-être en réalisation même de ses vœux-, le Père Trigault fut député à Rome pour y demander "quatre évêques, dont trois résidant dans l'empire" (3).

Ceux qui sont familiers avec l'histoire de la primitive Eglise ne seront pas étonnés de voir cette nouvelle manifestation de ce que l'on appelle parfois le "positivisme ecclésiastique" (4), à savoir la croyance que l'Église visible est sous la conduite infaillible du Saint-Esprit. Le catholicisme prétend avoir trouvé ainsi le secret de guider avec suavité des groupes très jeunes de chrétiens, en affirmant avec vigueur le principe de l'autorité hiérarchique et traditionnelle dans son sein. Pas plus de nos jours qu'aux deuxième et troisième siècles, elle n'admet de ces mouvements d'inspirés qui pensent inaugurer quelque règne du Paraclet, supérieur à celui du Christ, et qui mettent leur

(2) *Missionnaires*, p. 141, 158, 185 note 23,
(3) *Clergé*, p. 439.
(4) *Christus*, p. 1060.

dignité de prophètes bien au-dessus de celui des anciens pasteurs. A la révolte du prétendu charisme ou don extraordinaire contre la hiérarchie, aux aventures d'illuminés et aux sectes d'enthousiastes, l'Eglise catholique romaine opposa toujours la fermeté de sa tradition; aux caprices de l'inspiration privée, l'autorité de l'épiscopat. Et ce fut l'image de cette Eglise renforcée encore au concile de Trente, où le Souverain Pontife trônait au-dessus d'un échelonnement de cardinaux et d'évêques, que le Père Ricci proposait à l'admiration des lettrés chinois pour dissiper leurs craintes des sociétés secrètes.

Depuis la fin de l'âge des persécutions jusqu'au XVIIe siècle, les papes organisèrent la hiérarchie dans les pays infidèles sur le type des pays de chrétienté (5) ; une caravane de missionnaires comptait normalement un ou plusieurs évêques, et presque dès l'abord on érigeait des diocèses dans les pays nouveaux. Les missions dites modernes, depuis la fin du XVe siècle, ne connurent longtemps pas d'autre régime, mais, alors que les Espagnols se distinguaient par leur hâte à ériger des sièges épiscopaux dans les parties du Nouveau Monde qui leur étaient attribuées, les Portugais ne semblaient se résigner qu'avec peine à diviser les immenses régions soumises au Padroado (6). Nous ne chercherons point à détailler les causes de cette répugnance quasi-instinctive, mais les lettres et les consultes des anciens missionnaires du Japon et de l'Extrême-Orient sont encore là pour attester leur désir de se voir pourvus d'évêques, il est vrai qu'ils voulaient des évêques choisis parmi les "ouvriers" apostoliques, non point dans le clergé de la métropole européenne (7). Les développements inattendus de la théorie du "Vicariat royal" par des légistes espagnols (8) et les compétitions de certaines puissances protectrices

(5) P. CHARLES, *Dossiers de l'action missionnaires*, n° 117.

(6) BROU, *Les origines du clergé indigène dans l'Inde* (Revue d'Histoire des missions, 1930, p. 47-48).

(7) *Clergé*, p. 438: le P. Valignano voulait même, pour le Japon, préparer tout de suite un épiscopat recruté parmi les Japonais.

(8) Nous faisons allusion ici aux différentes études du P. LETURIA, spécialement *El Regio Vicariato de Indias* (Illuminare, t. 6, 1928, n° spécial p. 41-77).

obligeront, au milieu du XVIIe siècle, le Saint Siège à nommer des "vicaires du Pape" ou "vicaires apostoliques",-des évêques à la croix de bois, comme on dit parfois-, pour assumer la garde du troupeau demeurant autrement sans pasteur.

A défaut d'une organisation canonique proprement dite, les ordres religieux en général, et la Compagnie de Jésus en particulier, surtout avant l'institution de la Congrégation de la Propagande (1622), se devaient et devaient à leurs membres d'assurer la pleine et salutaire influence du corps sur les particuliers. A cette époque de transition, les missionnaires réguliers formaient donc des corporations gouvernées par leurs Supérieurs religieux, sous la juridiction et la dépendance de l'évêque titulaire du territoire sur lequel ils se trouvaient,-dans l'espèce, pour la Chine, de l'évêque de Macao. De plus, ces territoires n'étaient point, comme de nos jours, attribués exclusivement à telle ou telle Congrégation ou Famille religieuse; il arrivait même souvent qu'un évêque eût, dans le pays qu'il administrait, des membres de plusieurs Congrégations ou Ordres religieux, travaillant séparément, chacun de son côté, à étendre le royaume de Dieu; en fait, pour des raisons que nous avons exposées longuement ailleurs et indépendantes de la volonté des Jésuites(9), en Chine, ce furent eux seulement qui exercèrent le ministère jusque vers 1630.

Le cadre diocésain était cependant trop lâche, la circonscription ecclésiastique était trop grande et les communications étaient trop difficiles pour que les évêques eux-mêmes exerçassent habituellement leurs pouvoirs de juridiction; c'est pourquoi les Supérieurs religieux de la Compagnie, tout en étant de droit sous la dépendance de l'évêque de Macao pour leurs ministères et autres œuvres ecclésiastiques, étaient, de fait et en pratique, fort libres dans l'exercice de leurs fonctions. Le premier pasteur du diocèse, occupé de la haute administration et souvent absent ou remplacé par un administrateur apostolique, leur laissait leur initiative personnelle, comme à des Vicaires généraux, devant agir

(9) *Missionnaires*, p. 267-270; *Philippines*, p. 59-68.

en son nom et d'après sa direction générale pour les affaires importantes. Il n'était point possible, ou guère pratique, de songer à des visites réelles, surtout dans l'empire chinois où la susceptibilité des autorités civiles était extrême vis-à-vis de tous les chefs de société religieuse, suspectés a priori de complots politiques, a fortiori s'ils étaient des étrangers; on devait donc, et on devra durant fort longtemps, se borner à une présence morale de l'évêque suppléé dans son diocèse par des représentants autorisés, comme son diocèse lui sera moralement présent par les visites et les correspondances des Supérieurs de mission qui viendront lui exposer l'état des chrétientés, discuter avec lui les affaires graves et prendre ses ordres. Afin de mieux protéger et de diriger plus parfaitement, en Chine, les religieux jésuites, on établira, au-dessus des supérieurs locaux, un vice-provincial, doublé d'un provincial pour l'Extrême-Orient[10].

Même sous cette forme, le Père Valignano provincial et le Père Pero Gomez vice-provincial étaient obligés de se partager entre trop de contrées, séparées par des distances immenses et rendues parfois inabordables par les conflits politiques, pour pouvoir suivre eux-mêmes de près les affaires chinoises[11]; de là une coutume, qui prend naissance en ces années, de recourir à des envoyés extraordinaires ou "visiteurs temporaires", mandatés souvent par le Général de la Compagnie lui-même pour enquêter sur place et inspecter les besoins de la mission. Dans l'espace de 178 ans, l'empire chinois recevra 44 visites, ce qui suppose, en moyenne, un Visiteur tous les 4 ans. Même ce procédé de gouvernement sera jugé parfois insuffisant, et des Procureurs (comme le Père Trigault après la mort de Ricci) seront envoyés à Rome pour y recourir directement à la direction générale de l'Ordre.

A l'époque où nous sommes arrivés, le besoin d'un cadre eccésiastique, au moins rudimentaire, commençait à

(10) BECKER, p. 60-61.

(11) WESSELLS, p. 94-95 note 3: on se plaignait que le P. Valignano ne fût jamais allé en personne aux Moluques qui dépendaient de lui.

se faire sentir. Les quatre résidences s'échelonnaient le long de la voie d'eau qui joint Canton à Pékin, embrassant en quelque sorte l'empire "de la tête aux pieds" et elles étaient séparées par des dizaines de jours de voyage, "aussi distantes entre elles que le sont Rome, Marseille, Barcelone, Madrid et Lisbonne"(12). Des divergences, sinon des oppositions de méthode, pouvaient se faire jour, comme dans le cas du Père Longobardo vis-à-vis du Père Ricci, non point que ces deux missionnaires ne s'entendissent pas pour l'essentiel de leur tâche, mais le premier était porté à condamner les méthodes d'apostolat plus profondes quoique plus lentes, au bénéfice des œuvres de salut à rendement plus immédiatement visible. S'il s'agissait simplement de sauver des âmes dans le plus bref délai possible, les procédés d'approche du Père Ricci ne seraient pas de bonne stratégie; si au contraire le missionnaire doit bâtir complètement l'établissement du salut, ses lenteurs ne sont, comme on l'a bien dit(13), "que la sagesse du maçon qui creuse avant de bâtir et qui ne cesse, en bâtissant, de recourir au fil à plomb".

En l'an 1600 mourut le Père Pierre Gomez, l'ancien ami et protecteur du Père Ruggieri à Macao en ses pénibles débuts(14); il avait été durant de longues années Vice-provincial de la Chine et du Japon. Son successeur nous est déjà connu par ses relations intimes avec Ricci son compagnon de voyage et par la part prise à la fondation de la résidence de Shiuhing: c'est le Père François Pasio(15), qui continue à porter un vif intérêt à cette entreprise dont il a failli devenir un ouvrier. Le Père Valignano, resté provincial de la Chine et du Japon sans juridiction sur l'Inde portugaise et les Moluques, convient avec lui d'envoyer un visiteur temporaire pour aller en leurs noms établir la liaison entre les résidences de l'empire chinois. Pour cette

(12) R, II, p. 489.

(13) P. CHARLES, *Dossiers de l'action missionnaire*, n° 38, p. 4.

(14) *Missionnaires*, p. 174. — Cf. plus haut, t. I, p. 78. — R, I, p. 118.

(15) *Missionnaires*, p. 167-174. — Cf. plus haut, t. I, p. 85-89.

mission, Ricci serait le mieux désigné s'il n'était retenu à Pékin par sa situation très spéciale; on le remplace, dans les trois postes du Sud, par le Père Emmanuel Diaz senior que nous avons vu nommé recteur du collège de Macao[16] et à qui on ne peut reprocher qu'une espèce de partialité pour cette mission jusqu'alors délaissée[17], ainsi lorsqu'il a voulu détourner du Japon vers elle un gênois, le futur martyr Charles Spinola, parce qu'il a été ancien élève de mathématiques du Père Clavius au Collège Romain[18]. Le Père Valentin Carvalho, professeur de théologie, prend sa place de Recteur à Macao pour le laisser accomplir en Chine sa délicate mission[19].

C'est le Père Cattaneo qui l'introduit dans l'empire, car, une fois de plus, pour sa santé, celui-ci a dû chercher des remèdes appropriés dans le port européen[2] [20] ; au début de 1602, probablement à l'occasion de la foire de printemps à Canton, Diaz se met donc en chemin pour l'empire chinois, "avec une allégresse extrême et le désir de lui consacrer toute sa vie"[21]. La première station est Shiuchow où le Père Longobardo peut le faire participer à la joie de ses premiers succès apostoliques, mais déjà on commence à sentir s'organiser une sourde résistance, non point tant de la part des bonzes que des lettrés de la campagne, habitués jusque-là à règner sans concurrents sur le reste

(16) Nous en avons parlé plus haut t. I, p. 283.

(17) R, I, p. 280; II, p. LVI.

(18) BARTOLI, *Giappone*, l. 4 c. 48 p. 219 — C'est en apprenant le martyre du Bienheureux Rodolphe Aquaviva que Spinola semble avoir éprouvé le désir des missions, il part de Lisbonne en même temps que le Père Longobardo mais sur un autre bateau qui est dévié vers le Brésil d'où il revient à Lisbonne le 8 janvier 1598. Il en repart en mars 1599, et arrive à Macao vers la fin de 1600! Il y reste comme procureur de la mission et est chargé de la reconstruction de l'église brûlée; c'est seulement vers juillet 1602 qu'il arrive à Nagasaki (SEGUIN, *Le bienheureux Charles Spinola et ses compagnons*, 1868, p. 13, 22, 46-47).

(19) R, I, p. 328, notes 3 et 4: cette nomination eut lieu après le 18 janvier 1601.

(20) Après le 8 mai 1600, il a quitté Nankin (R, I, p. 337). cf. plus bas p. 86.

(21) R, I, p. 280; sa santé était bonne; p. 439.

de la population. Par "lettrés chinois", en effet, il ne faut pas se contenter d'entendre, dans l'acception stricte du mot, les gradués ou les aspirants aux grades littéraires, mais tous ceux qui savent honorablement tenir un pinceau et lire couramment les caractères. Trop souvent, ces grammairiens ou pédagogues de villages mettaient toute leur science à réciter sans broncher les sentences décousues de Confucius et les périodes sonores de Mencius; nous en avons connu encore, méritant hélas! les pires critiques, "êtres bouffis de suffisance, mais vides de pensées et de logique; intelligences mortes, sans élévation d'esprit ni noblesse de sentiments; personnages non moins vains et insignifiants que leur rhétorique". Depuis la Révolution littéraire de 1917, ils ont disparu de leur situation usurpée sans que personne les ait regrettés. C'est à cette classe de conservateurs étroits que la propagande religieuse du Père Longobardo se serait buttée dès le début, s'il n'avait bénéficié, à distance, du prestige de Ricci qui, devenu officiellement client de l'empereur et visité honorablement par les plus grands personnages de la capitale, couvrait du prestige de sa réputation dans tout l'empire l'activité apostolique de ses compagnons et de ses disciples. Peut-être, dans les conversations où Longobardo exprime au Père Diaz le désir d'aller plus hardiment de l'avant, le Visiteur lui fait-il remarquer cette dette envers l'initiateur de la mission!

Comme on l'a bien souligné[22], "sans doute, il serait injuste d'arrêter, au nom des usages passés, les progrès réalisés dans le présent ou qui s'annoncent pour l'avenir. Mais s'il ne faut pas vouloir que le présent soit identique au passé, il est encore plus odieux de reprocher au passé de n'avoir pas brûlé les étapes et de n'avoir pas été pareil au présent. A chaque temps, ses méthodes et ses aspirations saintes. C'est mal servir l'Esprit-Saint que de déprécier son œuvre d'hier." Lorsque le Père Garcia, nouveau supérieur des Jésuites de la mission des Philippines, était arrivé à Manille, il s'était empressé de consulter le Père

(22) HUGON, p. 9.

Valignano qui lui répondit en ces termes (le 13 octobre 1599) : "Quant à ce que Votre Révérence m'écrit, en m'exprimant avec instance le désir que je lui envoie quelques conseils pour l'aider à remplir sa charge de supérieur, premièrement je me réjouis de voir l'humilité que Notre Seigneur a concédée à Votre Révérence sur ce point, non seulement à cause des grands biens qu'apporte avec elle cette vertu, mais parce qu'avec elle la lumière divine ne peut faire défaut pour guider et aider ceux qui gouvernent les autres. Pour le reste, je ne puis apporter de l'eau à la fontaine, mais au contraire y puiser pour me rafraîchir; d'ailleurs, les circonstances sont trop différentes chez vous et chez nous pour que les mêmes directives y soient utiles. Mais ce qui est nécessaire et doit être commun à tous ceux d'entre nous qui viennent d'Europe en ces régions, c'est d'attendre d'avoir beaucoup d'expérience du pays avant de faire le moindre changement dans les moyens qu'emploient nos Pères, même s'ils paraissent extraordinaires. En agissant d'une autre manière, nous nous exposons facilement à nous tromper et à nous apercevoir avec le temps que bien des choses qui nous surprenaient d'abord sont effectivement nécessaires; les supérieur perdent beaucoup de leur prestige en faisant des changements précipités"[23].

Longobardo, pour s'être trop pressé de juger son prédécesseur, subira cette humiliation; il ne tardera pas, d'ailleurs, à rendre plus entière justice aux efforts de Ricci, et l'avenir lui montrera bientôt ce qu'il y a d'éphémère et de ruineux dans ses propres constructions. Loin de jeter le discrédit sur les méthodes de son prédécesseur et de son supérieur, il se serait sans doute épargné quelques désillusions en consultant davantage celui qui avait plus d'expérience que lui; son excuse, c'est que, durant toute sa vie, il ne pourra jamais s'entretenir avec lui que par correspondance.

Quoiqu'il en soit des critiques un peu prématurées que le Père Longobardo formulait contre le travail de ses devan-

---

(23) COLIN, t. 2, p. 477 note 3. Des remarques analogues ont été formulées par BECKER, p. 278-279.

ciers, il avait apporté lui-même tant d'éléments nouveaux à la solution du difficile problème de la christianisation de la Chine que le Père Emmanuel Diaz, en quittant Shiuchow, avait à prendre des décisions délicates sur beaucoup de questions encore insoupçonnées. La situation des deux autres résidences du Centre de la Chine, Nanchang et Nankin, était bien éloignée de lui apporter d'aussi nombreux éléments d'appoint, Nanchang en particulier. La chretienté naissante y avait beaucoup souffert, d'abord par suite du départ précipité de Ricci qui n'avait pas eu le temps de mener à terme l'instruction des catéchumènes de rang distingué, ensuite à cause du changement trop fréquent de personnel missionnaire, le Père da Rocha n'ayant fait qu'y passer. Là aussi, mais sous un autre aspect, se faisait sentir défavorablement l'influence des lettrés de condition infime, candidats ayant échoué aux examens, gradués en quête de place, mandarins déposés, et surtout la classe remuante et inoccupée des membres de la famille impériale. Au-dessus de tout ce monde bruyant, s'imposait l'ancien premier ministre ou Kolao qui, maintenant retiré des affaires, consacrait les dernières années de sa vie aux œuvres superstitieuses et promouvait une nouvelle secte syncrétiste des trois religions traditionnelles; le temple de "Chinkium" ayant brûlé vers l'an 1600, il se mit à la tête du comité pour le reconstruire et donna le prix intégral de la toiture en magnifiques tuiles vernissées vertes[24].

En face de ce paganisme encore plein de vitalité, la résidence chrétienne faisait piêtre figure; les baptisés, peu nombreux,-en 1601-1602, leur nombre n'excédait pas vingt[25]-, appartenaient tous au commun du peuple. La maison, tout en étant favorablement située dans le quartier des mandarins, était fort petite, placée en contrebas d'un étang qui débordait et l'inondait lors des grandes

(24) GUERREIRO, p. 49.

(25) R, I, p. 262, 434 (1re rédaction), 438 note 2, 560. — PFISTER, p. 57 parle de 300 baptisés "par an"; c'est une erreur, il faut dire "en tout".

pluies. Les gens du quartier, mal disposés, voulaient imposer aux missionnaire les corvées communes, comme de garder les rues durant la nuit ou de fermer les portes qui isolaient les divers groupes d'habitations. Le Père Jean Soerio, un portugais(26), était comme perdu dans ce monde énorme et indifférent qui le repoussait encore moins qu'il ne l'ignorait; aux premières fêtes du nouvel an qu'il passa là, un seul visiteur vint lui présenter ses vœux. Il était d'ailleurs paralysé par une santé déplorable; moins souvent debout qu'étendu sur sa couche où le retenait habituellement une phtysie très avancée. D'ailleurs fort humble, obéissant, patient, pratiquant la pauvreté religieuse, ne se plaignant jamais, bien que souffrant beaucoup de son isolement, il n'avait point de compagnon, et, durant près de trois ans, il ne reçut aucune visite de Jésuite. De toute nécessité, il était urgent de lui porter secours.

Ce n'était point cependant que sa vertu discrètement rayonnante n'entretint un petit foyer de chaleur. Les fidèles, bien que peu nombreux, étaient fervents; quelques-uns habitant à plus d'un mille de distance, tous venaient néanmoins à la messe les jours de fête; ils proposaient simplement au Père leurs doutes et leurs cas de conscience, n'hésitant pas à s'afficher ouvertement en chrétiens et s'abstenant des rites païens pour les funérailles ou en d'autres occasions. Certains traits édifiants ont été rapportés par les lettres imprimées de cette époque, par exemple le cas de cette païenne qui, ayant consulté un bonze taoïste sur la date du retour de son mari, serait devenue possédée du démon; les incantations des bonzes ne l'avaient point soulagée, ni les prières qu'un chrétien assez tiède était venu réciter sur son chapelet devant une image du Sauveur pour sommer le démon de partir; comme la femme faisait le signe de la croix, le démon lui dit: "Je n'ai point peur de vous, mais

---

(26) Soerio est noté comme "un peu gêné et scrupuleux" (R, I, p. 207 note 2); il était arrivé à Nanchang le 24 décembre 1595; le P. da Rocha l'avait quitté pour aller à Nankin en mai 1600. — Sur lui, on peut lire PFISTER, n° 16, p. 56 et suiv. — R, I, p. 207 note, 289, 560.

un peu du chrétien". Finalement, ce fut l'eau bénite qui eut raison de cette possession, dans ce cas et dans d'autres semblables.

Durant une année entière, il n'y eut qu'une seule conversion, celle d'un médecin âgé de 70 ans[27]. A une fête de nouvel an chinois, sans doute parce que le bruit des succès de Ricci à Pékin était parvenu à Nanchang, on vit se présenter à la résidence un des Rois avec 18 ou 19 personnages de la famille impériale, ainsi que certains des prédicateurs lettrés[28]. Le fruit le plus solide de ces cinq ou six années de souffrances patiemment supportées, ce fut un petit traité pour l'instruction chrétienne des catéchumènes que le Père Soerio traduisit en chinois, probablement avec l'aide d'un vieux bachelier octogénaire qui fut nommé Paul au baptême et consacra désormais le reste de ses forces à la composition d'écrits chrétiens; le Père Longobardo, ayant eu communication du manuscrit de Soerio, le fit aussitôt imprimer pour ses catéchumènes, avec l'aide du mandarin Georges qui en paya les frais pour beaucoup de gens[29].

En résumé, à Nanchang, la situation du missionnaire chrétien était ce qu'elle sera pour beaucoup de ses successeurs. L'absence même de périls, du moins dans les temps ordinaires, est faite peut-être pour les décevoir autant que pour les rassurer: ainsi éconduits par la vieille Chine, il faut qu'ils apprennent à retrouver, sous des apparences médiocres, la grandeur des travaux qu'ils s'étaient promis. Mais, évidemment, il fallait revenir aider le Père Soerio qui risquait de se voir réduit à l'extrémité par de nouveaux crachements de sang. Pour le moment, le Père Emmanuel Diaz ne pouvait pas s'arrêter longuement à Nanchang, il poursuivit sa route jusqu'à Nankin.

Dans la capitale du Sud, le Père Ricci avait eu un peu plus le temps de mener à bon terme ses travaux apostoliques

---

(27) JARRIC, t. 3, p. 1010.

(28) GUERREIRO, p. 50.

(29) Pour le catéchisme de Soerio, on peut se reporter à PFISTER, p. 57. n° 1. JARRIC, t. 3, p. 1010.

et, quand il l'avait quittée (18 mai 1600), il y avait laissé quelques néophytes(30) répartis principalement en deux groupes, l'un au Hansi men, l'autre vers le Kiangtong men; la famille Tsin à elle seule comptait une douzaine de baptisés. Le Père Cattaneo, qui avait pris sa place, était, comme Longobardo, un homme de ressources; issu d'une noble famille des environs de Gênes, il était entré à l'âge de 21 ans dans la Compagnie de Jésus et, quatre ans plus tard, avait été envoyé de Rome en Extrême-Orient; après un court séjour à Goa, il en était parti (le 22 avril 1588) pour Macao où il avait étudié un an les belles-lettres, trois ans la philosophie et deux ans la théologie(31). Nous avons déjà dit comment il vint apporter à Ricci un secours efficace dans l'isolement où, à Shiuchow, celui-ci avait été laissé par la mort successive de ses compagnons (7 juillet 1596) et nous avons raconté son voyage à Pékin avec l'arrêt prolongé de Lintsing(32). C'était un homme "bien fait et puissant de corps, actif, de bonne mine et vénérable par sa longue barbe, et tel que ceux qui ne le connaissaient pas le jugeaient beaucoup plus propre à porter une pique qu'à lire un Bréviaire"(33). Sous ces apparences robustes, il cachait un mal chronique, un rhumatisme articulaire qui le torturera durant toute sa vie. En 1597, on le signale déjà "comme atteint d'une maladie dangereuse"(34); en 1599 (fin juillet ou début août), il doit regagner une première fois Macao, et c'est en en revenant qu'il ramène le Père de Pantoja(35). Pour le suppléer durant son absence, on lui a adjoint (peu après le 8 mai 1600) le jeune Père da Rocha, portugais, mais, lui aussi il est de constitution débile,

---

(30) GAILLARD, p. 211. — *Litterae 1602*, p. 138.

(31) PFISTER, n° 15 p. 51; R, I, p. 239 notes 2 et 3.

(32) Cf. plus haut t. I p. 187, 279 et suiv.

(33) SEMEDO, p. 282.

(34) R, I, p. 276.

(35) Cf. plus haut, t. I p. 371-372. — Durant ce séjour, il donna de nombreux renseignements au voyageur florentin François Carletti (*Archivum Historicum Societatis Jesu*, 1937, t. 6, p. 308, note 28).

un peu moins pourtant que Soerio[36]. Sous la direction de ces deux missionnaires, si mal servis par leur santé, la chrétienté se développe lentement sur les bases posées par Ricci; Cattaneo, qui se charge surtout des relations extérieures avec le grand monde, est encore obligé de repartir à Macao et cette fois-ci, quand il revient avec le Père Diaz, il retrouve le nombre des chrétiens un peu augmenté[37]. Vers la fin de 1602, nous dit un vieil historien[38], le Père da Rocha avait baptisé déjà cinquante personnes, entre autres "un grand capitaine" (qui n'était qu'un tout petit officier de police) ; un "personnage d'autorité" finit par ne garder qu'une de ses épouses et devenir chrétien; quelques autres se convertirent avec leurs femmes. On éprouvait une assez grande difficulté à obtenir des fidèles la pratique de la confession qu'ils jugeaient humiliante parce que c'était "une bassesse de s'assujettir à la loi des étrangers": ce fut encore le vieux Paul Tsin, âgé de 74 ans, qui donna l'exemple, imité par les autres dans la suite. Un fermier de "Paileu", qui gardait le jeûne des mimikiao depuis trente ans et pérégrinait aux divers sanctuaires des idoles, vint trouver un jour le Père au temps des semailles, mais ne revint pas; da Rocha se rendit plus tard chez lui, il y trouva sa femme malade et sa bru hydropique, les baptisa et, à la suite de cela, elles retrouvèrent la santé du corps. Un jour, le villageois invita le missionnaire à prendre un repas avec de la chair et du poisson, mais le Père protesta qu'il ne mangerait rien sans son hôte; celui-ci discuta, refusa, enfin contraint il se résolut à prendre une bouchée des mets défendus "quoiqu'à demi tremblant; depuis que cet enchantement fut ôté, il fut baptisé avec son fils, et fit instruire toute sa famille". Un trait vaut encore la peine d'être reproduit intégralement: "Le Père, étant allé visiter un ami fraîchement arrivé, y trouva quelques personnages graves; le premier loua la foi. Un médecin païen, fils d'un mandarin, demanda

(36) PFISTER, n° 18 p. 67. — DELPLACE, t. 1, p. 277: le catalogue de 1593 le dit originaire de Braga et lui donne 27 ans.
(37) JARRIC, t. 3, p. 995.
(38) JARRIC, t. 3, p. 995-998.

si un méchant homme peut se convertir à Dieu! on lui répondit affirmativement. La seconde fois, il donna par écrit sa confession en ces termes: "Je, tel, homme de peu de savoir, ai vécu inutilement l'espace de trente-quatre ans, adonné au vice, et enclin au mal dès ma jeunesse, et depuis que je commençai à porter le bonnet (de lettré), étant âgé de vingt ans, obscurci de ténèbres, je perdis mon vrai cabal (bon sens) et me mis à suivre la doctrine de deux hommes, qui sont les auteurs des bonzes et des pagodes (idoles: probablement s'agit-il ici de Bouddha et de Laotse), sans en pouvoir rendre aucune raison solide. Ainsi j'étais comme porté des flots et des vagues de la mer. Mais hier lisant un livre qui traite du vrai Dieu, je commençai à connaître que ce qui est très haut est Dieu. Avant que naître, je reçus de lui les esprits vitaux, et après ma naissance les bénéfices divins. Tous les hommes naturellement ont avec dix mille choses l'être et la convenance de raison. Et c'est la vraie et solide loi. Je m'estime bienheureux en délaissant le mauvais et petit chemin, et en suivant la grande voie. Maintenant que j'ai rencontré l'excellent maître qui me donne la connaissance et la doctrine, je prendrai la hardiesse d'embrasser avec révérence l'excellente loi. Je désire très humblement que le très honorable maître ouvre les bras de sa grande miséricorde, me recevant pour son disciple, afin que, de jour et de nuit étant à son côté, j'entende ses profonds discours, et lors j'aurai obtenu ce que je désire".

Un évènement n'avait pas tardé à poser un délicat problème à propos des obsèques; le vieux Paul Tsin, qui ne pensait qu'à propager le christianisme, était tombé malade au moment où sa chapelle privée avait été achevée, mais, tout infirme qu'il était, il avait voulu se lever pour entendre la première messe et, à plusieurs reprises, il avait reçu le sacrement de Pénitence. Sa mort fut très paisible. "Son fils Martin, nous dit-on (39), se conduisit en bon chrétien, et, pour l'enterrement, n'accomplit aucun rite qui ne fût conforme à la pratique chrétienne: ce bon exemple n'était pas peu nécessaire ni si facile à donner, car il était

(39) R, I, p. 431. — PANTOJA, p. 50-51.

inouï qu'un homme de sa qualité fît des obsèques sans l'accompagnement des bonzes. D'autre part, il était trop tôt pour que les nôtres fissent au dehors le déploiement des cérémonies ecclésiastiques pour les défunts. Il ne manqua point de gens pour attribuer la conduite de Martin à l'avarice et au manque de piété filiale, mais il ne se laissa émouvoir ni par prières ni par menaces, pratiquant ainsi un acte véritablement héroïque. Il afficha donc un placard où il disait que, son père étant mort chrétien, c'était sa volonté qu'il accomplissait en n'acceptant pas les bonzes pour ses funérailles. Quelque jours plus tard (sans doute après le retour de Cattaneo avec Diaz[40]), les Pères célébrèrent en privé à la chapelle les obsèques religieuses auxquelles assistèrent les fils du défunt en costume de deuil avec les autres chrétiens."

Ce trait montre combien de problèmes journaliers demandaient de solutions pratiques à cette époque. Le Père Emmanuel Diaz, de Nankin où il semble être arrivé au début de l'année 1602, fit savoir son arrivée à Ricci qui lui répondit en le priant de monter jusqu'à Pékin pour lui transmettre les avis qu'il avait reçus des différents missionnaires afin de les discuter et d'adopter une manière uniforme de procéder[41]. Ce délai fut employé par le jeune peintre Niva, amené par Diaz et Cattaneo, pour aménager, dans une nouvelle chapelle, un beau retable de la Vierge, encadré de corniches et de colonnettes[42] ; ce jeune homme, qui était né en 1579 au Japon d'un père chinois et d'une mère japonaise, avait reçu au séminaire les instructions d'un napolitain le Père Giovanni Nicolao, initiateur de l'école indigène de peinture et d'art européen en cette mission[43]. Peut-être fut-ce une image du Christ exécutée par ce dernier

(40) RIQUEBOURG, p. 790.

(41) R, I, p. 343-435.

(42) R, II, p. 254, 300, 304. — PFISTER, n° 37 p. 124-125. — *T'oung Pao*, t. 20, 1920-1921, p. 10-15.

(43) Aux références de la note précédente sur le Frère Niva, il faut ajouter SCHURHAMMER, *Die Jesuitenmissionare des 16. und 17. Jarhunderts und ilr Einfluss auf die iapanische Malerei* (Jubiläumsband des Deutschen Gesellschaft für Natur-und Volkenkunde

Père pour la mission de Chine en 1586 qui détermina les Pères de Pékin à réclamer ses services ou ceux de ses élèves; son meilleur disciple, Jacques Niva, demandé par le Père Valignano, avait commancé par peindre en 1601, pour l'église reconstruite de Macao, un tableau de l'Assomption de la Sainte Vierge et un retable des onze mille vierges martyres de Cologne(44).

Etant destiné à Pékin, il monta vers la capitale avec le Père Diaz par le grand canal et tous deux, sans avoir rencontré d'obstacle sur la route, pénétrèrent en ville au plus fort de l'été, le 10 août 1602(45). Durant deux mois et plus, le visiteur put discuter les problèmes d'organisation missionnaire avec Ricci qui fut très consolé de trouver en lui tant d'amour de la Chine. "Le Père Diaz, écrivait-il au P. Longobardo(46), est accablé de tant d'affaires à traiter qu'il reviendra plus tard dans vos régions. Je pense en vérité que c'est un homme choisi par Dieu pour propager le christianisme en Chine, car on ne le voit penser qu'à cela, même la nuit il rêve de gagner ces âmes au Christ. Sa ferveur réchauffe vivement ma torpeur". De son côté, Diaz ne pouvait assez admirer l'art avec lequel Ricci s'attirait partout une grande considération, "c'était une de ces heureuses natures, comme on en trouve beaucoup dans son pays natal du Picenum, chez qui domine un sens exquis de la modération; en même temps, persévérant, fervent, infatigable, inaccessible au fanatisme (ainsi quand il interdit sévèrement à ses chrétiens de briser les idoles), il est toujours prêt à reconnaître et admirer ce qu'il y a de bien par-

---

Ostasiens, 1933, t. 1, p. 118-119) : le P. Nicolao, né en 1560, devenu jésuite en 1580 et parti dès 1581, a dû rencontrer Ricci soit à Goa soit à Macao, car il n'est arrivé au Japon qu'en 1583; de faible santé, il ne put étudier que peu la philosophie et la théologie, il fut ordonné prêtre sans doute à Macao.

(44) ib., p. 121: cela complètera ce que nous avons dit sur Niva dans *Art chrétien*, p. 221.

(45) R, II, p. 251. — C'est sans doute par inadvertance que R, I, p. 439 dit "juillet".

(46) R, II, p. 251.

tout où il se trouve"[47]. A côté de lui, travaillait le jeune Père de Pantoja, sorti du milieu espagnol il avait dû y être influencé par les rapports du jésuite Sanchez, cet ancien missionnaire des îles Philippines que nous avons vu retourner en Europe pour traiter des affaires religieuses d'Extrême-Orient et qui fut affecté ensuite par le Général de la Compagnie Aquaviva au règlement des difficultés intérieures en Espagne[48]. Evidemment, entre Ricci et Pantoja, il y avait une assez grande diversité de tempérament et de formation; tandis que le fondateur de la mission se rattachait par toutes ses sympathies au cercle progressiste des "mathématiciens du Père Clavius" si intéressés aux applications de la méthode expérimentale dans les sciences[49], Pantoja venaitde ces écoles plus conservatrices où la néoscolastique élaborait le commentaire d'Aristote, dit "de Coïmbre"[50]. Il semble aussi avoir eu peine à s'acclimater au régime et à la température de l'empire chinois; il se plaint de la monotonie du riz difficile à digérer et on le voit malade de l'estomac durant le voyage à Pékin; certaines confidences de Ricci semblent indiquer que la patience et le support mutuel furent nécessaires dans leur vie commune, et des incidents regrettables après la mort de Ricci mettront en évidence des défectuosités du caractère de Pantoja que pouvaient aggraver les variations brusques du climat[51].

(47) *Atti*, p. 60. — DU HALDE, t. 3, p. 86.

(48) Sur lé Père Sanchez, nous avons longuement parlé ailleurs: cf. t. I p. 58 note 14. — *La théorie du protectorat civil en pays infidèles. Ses antécédents historiques et sa justification théologique par Suarez* (Nouvelle Revue Théologique, t. 64, 1937, p. 261-283). — *Le P. Alonso Sanchez et la lettre du P. Claude Aquaviva sur l'oraison* (Revue d'Ascétique et de Mystique, t. 17, 1937, p. 61-89).

(49) H. BERNARD, *Galilée et les Jésuites des Missions d'Orient* (Revue des Questions scientifiques, 20 novembre 1935, p. 356-382), surtout p. 357-363.

(50) Les *Conimbricenses*, si prisés par Descartes et Spinoza, seront traduits en chinois: VERHAEREN, *Aristote en Chine* (Bulletin catholique de Pékin, t. 22, 1935, p. 417 et suiv).

(51) PANTOJA, p. 69: cf. t. I p. 377, pour sa maladie d'estomac. GUZMAN, rééd. 1891, p. 5-7: le P. Guzman, né en 1543, mourra le 10 janvier 1605. B., l. 2 c. 262 p. 782-783 est assez sévère à son égard.

Par ailleurs c'était un observateur avisé et un critique clairvoyant, comme en témoigne la longue lettre, écrite en ces jours-là (mars 1602), au Père Guzman, provincial de Tolède(52). On l'y voit corriger plusieurs erreurs qui traînent "dans les livres imprimés en Espagne"; "les Chinois ne portent point habituellement des habits aussi luxueux qu'on le dit", "il est faux que le fils soit obligé d'embrasser la carrière de son père", "les inspections menées par l'empereur en se déguisant secrètement sont une légende", "il n'est point vrai qu'après avoir distribué les provinces entre quelques princes seulement, le souverain leur adjoigne soigneusement des membres de sa famille pour les surveiller" et surtout "ce que l'on raconte de la réception somptueuse des ambassadeurs dans quatre palais magnifiquement installés selon leur qualité est absolument contraire à la réalité; nulle part le Droit des gens n'est autant ignoré"(53). Cela n'empêche pas Pantoja, lui aussi, d'être vivement séduit par les grandeurs de la Chine; il n'a point présentement sous la main les livres qui lui permettraient de détailler les villes, les habitants, les ressources..., mais il le fera dès qu'il le pourra(54). De son séjour au palais et de ses rapports avec les eunuques, il rapporte les précieuses informations d'un témoin par ouï-dire, comme au sujet de ce lettré qui (sans doute à propos de la succession au trône) n'hésita pas à s'offrir à mourir au poteau ou sur le bûcher plutôt que de consentir à ce que l'empereur fît un acte contraire aux coutumes du pays(55). La lutte continuait fort vive entre les factions politiques et il n'était point de trop de toute la modération habile de Ricci pour ne pas être impliqué dans ces intrigues de cour. Les compétitions restaient ardentes, en effet, entre les partisans du prince héritier et ceux du fils de l'épouse pré-

(52) La lettre du P. de Pantoja, adressée au P. Guzman, provincial de Tolède, est datée du 9 mars 1602; il semble qu'elle ait été écrite en ayant sous les yeux un exemplaire du livre du P. Guzman qui, édité en 1600-1601, a pu lui parvenir, soit relié, soit même en bonnes feuilles.

(53) PANTOJA, p. 72, 74, 98, 111, 117.

(54) PANTOJA, p. 59.

(55) PANTOJA, p. 92-93.

férée de Wan-li[56]. Au début de cette année (entre le 22 février et le 24 mars), la princesse Ko-chi, épouse du prince héritier, avait reçu un titre et des honneurs impériaux; mais l'autre prétendant (Fou wang), de son côté, augmenta son train de vie, ce qui le fit soupçonner de vouloir prendre le place de son frère aîné. Les manœuvres et contre-manœuvres des adversaires auront leur point culminant l'année suivante 1603 au onzième mois (entre le 3 et le 31 décembre) par un libelle anonyme distribué dans toute la capitale contre le choix du fils aîné par Wan-li. Le ministre d'état, que nous avons vu admettre Ricci à sa table, le Kolao Chen en profitera pour essayer de compromettre le précepteur du prince impérial, "Ko Tchin-yu" (avec "Chin-li", "Kia Tchong-tching", "Tchin Yu-tchong", "Mao Chang-ouen", "Ouang Tchong" et plusieurs autres) ; ceux-ci, le dernier surtout, prendront leur revanche sur les amis du Kolao, spécialement sur le bonze *Ta-koan* qui entre aussi en relations avec Ricci.

A ces intrigues de cour se mêlent d'ailleurs des polémiques religieuses; plusieurs lettrés sont dépités, à la capitale, de voir l'étranger prendre si ouvertement parti contre le bouddhisme. Ainsi "Hoanhoei" un académicien, originaire du Setchouan, qui avait abandonné sa femme pour faire profession de célibat et s'adonner aux pratiques religieuses avec beaucoup d'autres disciples, se procura, par l'intermédiaire du gardien du caravansérail des étrangers, tout ce que Ricci avait écrit en chinois, et, pour ne point paraître s'abaisser à solliciter une entrevue, il fit en sorte de rencontrer le Père comme par hasard durant un repas où il ne cessa de discuter avec lui en citant ses auteurs. Par la suite, il obtint du renfort du côté de "Zaihiutai", le président du tribunal des étrangers, qui avait voulu si fortement s'opposer au séjour des missionnaires dans la capitale; le frère cadet de ce grand mandarin, docteur lui aussi, occupant un poste au Tribunal de la guerre, s'entendit avec Hoanhoei pour annoter, le premier à l'encre rouge, le second à l'encre noire, les écrits de Ricci; tandis qu'ils soulignaient avec

---

(56) MAILLA, t. 10, p. 390-394.

éloges ce que le Père disait sur le mépris du monde et la vanité des plaisirs terrestres, ils s'indignaient dès que les idoles étaient attaquées. L'académicien se moquait surtout de ces deux affirmations: "il y a un Dieu distinct de notre âme", "le soleil est plus grand que la terre"; son auxiliaire, beaucoup plus courtois, essayait de concilier davantage le christianisme avec ses doctrines. Il eût été dangereux pour Ricci d'engager une polémique directe contre Hoanhoei, trop puissant à la capitale; il se borna donc à réfuter les thèses du frère de "Zaihiuthai", ce qui n'empêcha point Hoanhoei et deux ou trois autres mandarins importants d'adresser à l'empereur des mémoires contre les Pères et le christianisme(57).

Un autre grand mandarin, nommé "Lithai", se joignit à eux pour protester, lui aussi, que "si, dans le ciel, c'était Dieu qui était puissant, sur terre c'étaient les idoles", voulant donner à entendre par là le pouvoir que les mandarins, défenseurs du paganisme, avaient sur les Pères(58). Mais les évènements ne devaient pas tarder à tourner bien différemment de ce qu'ils pensaient. Ce "Liciou" que nous avons vu si aimable pour Ricci à Nankin et au Chantong(59) continuait à attaquer "les anciens sages en exaltant d'autres qui étaient tenus pour dangereux"; comme il se préparait à venir "d'une ville voisine" à Pékin, un Censeur le dénonça gravement dans un mémoire à l'empereur, Wan-li le fit emprisonner et ordonna de détruire les planches gravées de ses ouvrages; de découragement et de tristesse, "Liciou" se suicida dans sa prison avec une épée(59).

Les tribulations des partisans du bouddhisme ne devaient point s'arrêter là. *Fong*, l'ami des Pères et

(57) R, I, p. 397-398. — RIQUEBOURG, p. 733. — GUERREIRO, p. 23-24: deux mandarins du tribunal des charges, Nanliquam (Nanliyuan, dit JARRIC, t. 3, p. 1027), accusent le Père; l'un d'eux, ayant le titre de "précepteur du prince impérial" et ne résidant pas loin de Pékin, s'appelle "chicui(?)" et est le conseiller spirituel de beaucoup de Vicerois.

(58) R, I, p. 398, 401.

(59) RIQUEBOURG, p. 660. — JARRIC, t. 3, p. 988-989. — *Annuae 1603*, p. 145.

surveillant des examens, se mit à accuser véhémentement "ces lettrés qui abandonnent la doctrine de leur maître Confucius pour suivre la doctrine des idoles et donner ainsi un grand scandale dans la capitale". Et bien que Wan-li se fût montré à plusieurs reprises très partisan des bonzes, par exemple en faisant insérer quinze traités des bouddhistes du Nord de la Chine dans une réédition du Tripitaka, il porta ce décret: "Le lieu destiné aux idoles, ce sont les montagnes et les bois. Si des mandarins veulent expliquer leurs religions, qu'ils s'y rendent, qu'ils s'abstiennent des charges de l'Etat et ne continuent pas à décevoir le peuple" (60). Hoanhoei et les deux autres adversaires des Pères furent donc obligés de se démettre de leurs fonctions; Fong compléta leur déroute en interdisant qu'aux examens littéraires on parlât dans les compositions en faveur du bouddhisme, sous peine d'élimination.

Il y avait à Pékin plusieurs grandes pagodes, très favorisées non seulement par le peuple, mais par les impératrices, et arrachant de grands dons des eunuques. Parmi les bonzes de la capitale, les deux plus remarqués étaient "*Hansan*" et surtout le vieux *Seng* 僧 *Ta-koan* 達觀 vénéré des épouses de Wan-li, en particulier de l'impératrice en titre qui conservait ses vêtements comme des reliques. Ce dernier, fort habile et assez instruit, aurait désiré se mettre dans les bonnes grâces du Père Ricci et sollicita de lui une visite où il l'aurait dispensé des cérémonies rituelles; le Père lui fit répondre qu'il le remerciait de ses offres et se borna à le prier de venir lui-même à la résidence. Vers cette époque, un Censeur donna plusieurs mémoires à l'empereur contre lui, mais ce fut en vain et l'orgueil de Ta-koan ne fit que s'en accroître (61). Survint l'incident du libelle anonyme en décembre 1603 où l'on accusait Wan-li, l'impératrice et d'autres personnages im-

---

(60) RIQUEBOURG, p. 738.

(61) JARRIC, t. 3, p. 1032 l'appelle "Fachicon". — GUERREIRO, p. 49-50. — R, I, p. 399-402; II, p. 544. — DORE, *Recherches*, t. 17, p. 84-85: en 1589, il avail réédité le Tripitaka à Kia-hing. avec *Fong Mong-tcheng* 馮夢禎 qui connaîtra le Père Aleni.

portants de vouloir déposséder le prince héritier de son droit au trône pour le donner au cadet préféré. On ne saurait imaginer la révolution qui se produisit dans la capitale à ce sujet; l'empereur fit instituer les enquêtes les plus rigoureuses pour découvrir le coupable, mais la délation et les dénonciations n'aboutirent qu'à remplir de mandarins innocents les prisons. Durant deux mois, les Pères durent s'abstenir de toute visite, car le gardien du caravansérail des étrangers essaya de les impliquer dans cette affaire, en sollicitant leur retour sons sa juridiction "avec les ambassadeurs de Corée", par l'intermédiaire d'un fonctionnaire du tribunal des Rites, nouvellement transféré de Nankin, mais celui-ci prit ouvertement leur défense(62). Au contraire, le parti des bonzes souffrit beaucoup dans cette affaire, car, durant les perquisitions, l'on découvrit que l'un d'eux entretenait douze femmes en divers endroits. "Ouang-tchong" fit enfin une accusation par écrit contre *Ta-koan*, qui était l'ami du Kolao *Chen;* le bonze y était convaincu d'avoir intrigué pour procurer des charges à ses protégés et, dans une lettre, d'avoir critiqué l'empereur pour son peu de dévotion aux idoles ainsi que d'irrespect pour sa mère. Ce crime de lèse-majesté fut puni d'une bastonnade cruelle de 80 coups dont il mourut, et, dans le public, on se moqua beaucoup de ce fanfaron qui, prétendant autrefois ne faire aucun cas de son corps, criait tout comme les simples mortels tandis qu'on le frappait à coups de bambous; après qu'il eut été enterré, on rouvrit encore son cercueil pour s'assurer qu'il n'y avait point de sortilège. L'autre bonze, "Hansan", fut exilé loin de la capitale à Shiuchow dans le Koangtong, puis relégué encore plus loin pour l'arracher à la dévotion de ses partisans fanatiques. Un parent de Lithai (ou Lithai lui-même), ayant été inculpé aussi, bien qu'injustement, perdit sa charge; il

(62) GUERREIRO, p. 25-29: deux autres mandarins du Tribunal des Rites veulent faire enlever aux Pères leur allocation mensuelle, mais le Président s'y oppose; p. 31-32, le fils d'un mandarin emprisonné, lui-même âgé de 18 ans, se présente au tribunal de l'eunuque chargé des recherches pour s'offrir à la place de son père; p. 27, il y eut sept ou huit mandarins inculpés et quelques eunuques.

vit alors que Dieu était grand dans le ciel et sur terre, et que ses idoles ne réussissaient point ni à le délivrer ni à lui conserver sa place.

Le drame se termina par un supplice affreux. Le prince héritier ayant fait cesser les poursuites contre son précepteur "Tsoui-té", un des grands mandarins porta ses soupçons contre "Kiao Soung-hoang", homme d'esprit et bon écrivain, mais remuant et toujours occupé de disputes, qui lui avaient fait perdre son degré de lettré. Sous la torture, il avoua être l'auteur du fameux libelle; après bien des délais, et malgré l'intervention de l'eunuque "Tchin-toan", il fut condamné à être découpé en 1600 morceaux sans qu'aucun os fût endommagé ni la tête touchée; comme son supplice touchait à la fin, un inconnu se présenta soudainement et, lui tranchant la tête, s'enfuit avec elle en jetant des sous pour distraire l'attention de ceux qui le poursuivaient. L'on crut que c'était un de ses parents[63]. Ainsi se termina une affaire qui, durant des mois et des mois, avait tenu la capitale dans la terreur au point que personne n'osait plus parler en public de crainte d'être dénoncé par des espions. Le bouddhisme en sortit fort humilié et les amis des Pères ne manquèrent point de remarquer que son déclin commençait avec les débuts de la propagande chrétienne à Pékin.

Le Père Emmanuel Diaz ne vit point sur place la fin de ces troubles, mais il était là quand ils commencèrent et il put de la province suivre leur développement. "Un de ceux qui sont le plus influents à la capitale, écrit-il à cette époque[64], pense qu'avec l'achèvement du bâtiment (dans l'intérieur du palais) pour y placer l'horloge, les affaires des Pères seront vraiment consolidées". Ce qu'il peut constater de ses yeux, ce sont les progrès sensibles de la propagande chrétienne; Pantoja, en un temps assez court, a suffisamment appris à parler et à lire le chinois pour instruire les catéchumènes qui se déclarent parmi les

---

(63) MAILLA, t. 10, p. 393.

(64) *Annuae 1603*, p. 144-145.

innombrables visiteurs au salon de réception(65). Quant au Frère Niva, "il travaille en secret, avec deux chrétiens chinois, parce que si cela fut venu à la notice du Roi, il n'eut pu être employé à autre chose qu'aux ouvrages de celui-ci, ou des plus grands mandarins, en danger d'en offenser plusieurs, ne pouvant satisfaire à tous"(66).

Une statistique de l'époque dit qu'en peu de temps il y eut 70 conversions(67) ; en octobre 1602, Diaz écrit au Recteur de Macao qu'il y a six catéchumènes déclarés dont "deux seront baptisés le jour de la Saint Matthieu (21 septembre) (ils ont été attirés par les mathématiques), deux autres sont comme bacheliers, le cinquième marié à la sœur de l'impératrice en titre(68) et le sixième, fils du médecin principal "Lo" de l'empereur, "jeune homme fort aimé et estimé à cause de son gentil esprit et d'autres belles qualités(69)".

Nous possédons des détails sur quelques autres convertis d'alors: Ignace, précepteur et parent du Président du tribunal des châtiments; un adolescent de dix-huit ans, petit-fils du même Président, baptisé avec la permission de son grand-père, mais malheureusement mort après quatorze jours, "une fleur de Chine"; Antoine "Zui", du Honan, âgé de soixante ans, autrefois gouverneur de plusieurs villes et destiné à une charge plus importante, se distinguant par sa piété, restant deux et trois heures dans la résidence pour s'instruire avant le baptême et, après le baptême, ne manquant jamais la messe, se faisant peindre des images pieuses et fabriquer des reliquaires(70). Un

(65) R, I, p. 440.
(66) JARRIC, t. 3, p. 1019.
(67) *Annuae 1603*, p. 144.
(68) "Co": R, I, p. 441;II, p. 479: baptisé en 1603. — "Cho": RIQUEBOURG, p. 800.
(69) R, I, p. 440 parle de "deux" fils du médecin; le premier était bachclir récent et fut baptisé en 1603 (R, II, p. 479).
(70) R, I, p. 440- 441. — RIQUEBOURG, p. 801. — GUERREIRO, p. 38-39. — "Zui" ne serait-il pas Tsoei 崔 assesseur du Tribunal des offices civils 金全部(COUVREUR, p. 526-527) qui écrivit en 1611 une préface pour un ouvrage de Ricci (COURANT, n° 7179)

jeune peintre d'idoles, bien connu et remarquablement intelligent,-peut-être attiré par la présence de Jacques Niva-, se convertit aussi après quelques mois en faisant le serment de ne plus exécuter de ces sujets superstitieux et en brûlant beaucoup de ses œuvres: toutefois il ne persévérera pas dans ses bons desseins et Dieu le châtiera en l'empêchant de résider à Pékin(74).

Aucun néophyte ne fait à cette époque plus honneur à l'église naissante de Chine que le premier des baptisés signalés par le P. Diaz: il s'appelle "Li Insci" 李應試, ayant hérité de son père une charge au tribunal "Chiniguei" de la capitale(72). Par sa famille, il était originaire du Houkoang où ses terres étaient affranchies de toute taxe, à cause de la conduite valeureuse de son père 如松 durant la guerre de Corée contre les Japonais (en 1593), mais il était né à Pékin et il y résidait avec sa femme, sa mère et ses enfants. Adepte de l'astrologie et tireur d'horoscope, géomancien réputé, sachant découvrir le fong-choei favorable pour les sépultures et choisir le jour ou l'heure fastes pour construire une maison, il ne put qu'à grand peine se persuader que ces pratiques étaient vaines et on ne réussit à le détromper qu'en lui faisant entendre que parfois le démon pouvait se servir de ces signes par un pacte occulte pour découvrir l'avenir. Les sciences enseignées par Ricci avaient été la première amorce de la conversion, et, enfin, comme réveillé d'un long sommeil, il se fit baptiser Paul. Pendant trois jours, il avait travaillé à expurger sa bibliothèque qui était abondamment pourvue de livres défendus, spécialement sur la divination, ou de manuscrits réunis péniblement et à grands frais; il en brûla trois caisses pleines dans la cour de sa maison, et aussi

---

7179). Un certain *Ts'oei Tch'ang* 崔淐 originaire du 江東 (portion du Nganhoei au Sud du fleuve) écrivit des préfaces pour le *Ts'i k'o* du Père de Pantoja.

(71) On serait curieux de savoir qui était ce peintre renommé. Il fut baptisé "avec son fils de 12 ans" (GUERREIRO, p. 39).

(72) HUNG, p. 19-20, 25, 47 notes 107-113. — JARRIC, t. 3, p. 988.

à la résidence pour bien prouver sa sincérité. Il semble que, de son baptême, date la coutume pour les néophytes de Pékin de rédiger par écrit une protestation de leur foi ou un discours qu'ils lisent à haute voix devant l'autel et laissent en témoignage de leurs serments aux Pères; cette profession nous a été conservée pour Paul Li, elle est datée du 21 septembre 1602 et se termine par cette finale(73) :

"Je condamne tout ce qui est contraire aux maximes de la foi divine, irrévocablement et pour toujours. Je Vous demande seulement une chose, Père et Créateur plein de bonté, que dans ces commencements de ma conversion où, n'étant encore que novice, j'ignore ce qui est le plus parfait, Vous daigniez m'éclairer l'esprit pour me le faire connaître et me donner la grâce de pratiquer ce que j'en aurai connu... Je Vous demande de plus la permission d'annoncer aux autres la Foi, dont Vous avez bien voulu m'éclairer... Regardez, Seigneur, avec miséricorde les vœux de votre serviteur, comme il Vous les présente avec humilité. L'an 30me de Wan-li, le 6me de la 8me lune."

Paul Li, âgé alors de 43 ans (à la chinoise), s'emploiera désormais à propager la religion chrétienne avec un zèle qu'il faudra parfois modérer; il n'aura de repos que le jour où toute sa maison aura été baptisée, sa mère, sa femme, ses deux fils, son précepteur, plusieurs serviteurs et servantes. L'un de ses domestiques s'étant coupé le doigt avec une hachette pour protester qu'il ne se convertirait jamais, Paul parviendra cependant à le persuader, lui et sa femme, de revenir sur cette résolution imprudente. Il fréquente beaucoup la résidence, et rend toutes sortes de services, aux Pères, aux Frères et aux étudiants en les renseignant sur les erreurs des idolâtres; il vante au dehors la sainteté des missionnaires, la vertu des jeunes gens, l'obéissance et la bonne harmonie des serviteurs. Il dresse chez lui un oratoire qu'il orne avec de belles images et où les Pères vont souvent dire la messe; quand son fils, âgé

---

(73) Sur ce fervent néophyte, Ricci a beaucoup écrit (I, p. 441, sq., 465, 492; II, p. 256, 269). — GUERREIRO, p. 33-36.

de 14 ans, aura appris à servir la messe, il fera une grande fête "comme en nos pays chrétiens pour les prémices d'un nouveau prêtre".

De tous ces détails concernant la chrétienté naissante de Pékin, il est aisé de comprendre comme le P. Diaz fut impressionné en bien par ce qu'il observa; il a pu d'ailleurs circuler à son gré dans la capitale. Vers le 10 octobre 1602, il reprend la route du Sud, avec le Frère Sébastien Fernandez(74), pour s'installer au plus vite près du P. Soerio toujours malade à Nanchang: cet ordre lui a été donné par son supérieur immédiat, le Père Carvalho, recteur du collège de Macao, et sur les instances de tous les Pères de Chine qui ont demandé au Père Valignano de l'attacher définitivement à leur mission. Il emporte avec lui les instructions de Ricci et les communique tout d'abord au P. da Rocha dans la résidence de Nankin(75). Une fois de plus, Cattaneo, paralysé par sa maladie invétérée, doit s'en aller chercher un soulagement à Macao et il part de Nankin avec le P. Diaz à la fin de l'année 1602; celui-ci se fixe à Nanchang auprès de Soerio tandis que Cattaneo poursuit sa route, en passant par Shiuchow(76), jusqu'à Macao où il peut transmettre sans délai aux supérieurs majeurs les papiers écrits par les Pères. Cette visite, si importante pour le développement raisonné de la mission de Chine, s'est accomplie en un peu plus d'une année et elle a réussi à établir une liaison effective entre les membres isolés des quatre résidences ainsi qu'avec les Pères de Macao et des Indes: c'est un succès et un gage de progrès pour l'avenir.

---

(74) *Annuae 1603*, p. 142; R, II, p. 252.

(75) Les lettres de Nankin en 1603 ont péri: *Annuae* 1603, p. 137-138.

(76) Il retrouve là une santé suffisante pour travailler encore.

CHAPITRE CINQUIÈME

La discipline du catéchuménat

Le plus important résultat de la visite du Père Diaz, et, à certains points de vue, le plus original, ce fut de fixer définitivement les points essentiels des "Instructions aux missionnaires" dont les premiers linéaments avaient été tracés déjà dans des "ordonnances du P. Ricci" et dans ses "réponses aux missionnaires de Nanchang" en 1600. Les nouveaux règlements furent approuvés par Valignano en 1603 (1), mais nous n'en possédons pas le texte, ni celui des réponses de Ricci. A défaut de ces documents essentiels qui semblent avoir disparu, nous essaierons de reconstituer leur contenu à l'aide des relations contemporaines. Nul sujet n'était de plus grande importance pour l'avenir de la mission que la discipline du catéchuménat, et c'est donc par là que nous commencerons.

Comme on le sait (2), aux Philippines, au Mozambique, au Brésil, au Mexique, partout où nous pouvons contrôler la méthode employée, nous constatons que durant le XVIme siècle le baptême était conféré à tous ceux qui le demandent sincèrement et sont dans les dispositions morales voulues (résolution d'abandonner l'idolâtrie, de régulariser leur situation matrimoniale, de restituer le bien mal acquis) : la catéchèse se réduit souvent à un seul sermon. Grâce à ces procédés expéditifs, le baptême pouvait être administré en masse et l'on arrivait à former en quelques années des chrétientés compactes.

---

(1) Le Père GABIANI, dans un manuscrit inédit de 1680, *De ritibus Ecclesiae sinicae permissis Apologetica dissertatio*, cite les documents (table des matières de ce manuscrit aux archives de Zikawei, p. 5-6). Nous pensons que les Instructions du Père Valignano de 1603 furent approuvées à Macao dans la réunion du 7 avril 1604 à laquelle fait allusion le P. BRUCKER, p. 770 et note 3.

(2) P. CHARLES, *Dossiers de l'action missionnaire*, n° 126.

Prenons le cas du Mexique qui vient d'être analysé en détail. "Si l'on réduit la portée du mot "Eglise", écrit M. Ricard[3], à l'existence d'un certain nombre de chrétiens encadrés de quelques prêtres, l'Église fut très vite constituée au Mexique, car on administra le baptême aux Indiens dès le début, et sans délais. L'admission dans l'Eglise n'était précédée d'aucun catéchuménat proprement dit. Cette institution, de date relativement récente, n'a été réellement vivante que du IVe au VIe siècle, et elle n'a été rétablie qu'au XIXe siècle, dans les seuls pays de mission. Dans les missions du XVIe siècle, elle était pratiquement inconnue. Aux Indes, par exemple, quand arriva saint François Xavier, on avait l'habitude de baptiser de façon massive, presque sans instruction préalable. La conversion s'opérait pour ainsi dire en trois temps: adhésion de l'esprit aux principaux dogmes sommairement expliqués, baptême, catéchisme. Et le saint lui-même baptisait ses païens avant d'avoir achevé leur instruction".

Cet exposé n'est pas tout à fait exact. S'il est vrai que saint François Xavier se contenta d'améliorer la méthode courante d'administration du baptême dans l'Inde et aux Moluques, il modifia profondément sa pratique dès qu'il se trouva en contact avec les Japonais, en un mot dès qu'il aborda le monde où prévalait la culture chinoise. Ailleurs, l'instruction religieuse se plaçait surtout après le baptême; ici, elle devint de plus en plus exigée avant lui. Et le catéchuménat, autrefois nécessaire pour les disciples de Sénèque et de Marc-Aurèle, redevint de rigueur pour ceux qui, peu ou prou, avaient ressenti l'influence moralisatrice de Confucius.

Ce fait se traduisit immédiatement dans les manuels préparés pour l'instruction des néophytes. Tandis qu'en d'autres lieux,-au Mexique, par exemple[4]-, on se contentait de traduire le moins mal possible un exposé abrégé de la *doctrine* chrétienne, une *Doctrina*, on se vit très tôt obligé au Japon d'y ajouter un long préambule apologétique, ou,

(3) RICARD, p. 103-116.
(4) RICARD, p. 117-132.

comme on disait alors en un sens qui n'est plus le sens familier d'aujourd'hui, un *Catéchisme*(5). Il nous est nécessaire d'analyser ces deux modes d'enseignement dont la discipline du catéchuménat en Chine s'est détachée par différenciation.

Dans tous les pays soumis à l'Espagne et au Portugal, la *Doctrina* est de type à peu près uniforme au début du XVIe siècle. "On y distingue deux parties très nettes. D'abord, les prières et les vérités essentielles, que tout le monde, en principe, devrait connaître, que l'on enseignait à l'église et sur quoi étaient interrogés tous les candidats aux sacrements, baptême, mariage, confession, communion, confirmation: le signe de la croix, le *Credo,* le *Pater Noster,* l'*Ave Maria* et le *Salve Regina* (ce dernier alors si populaire dans la péninsule ibérique), les quatorze articles de la foi,- dont sept se rapportent à la divinité et sept à l'humanité de Jésus-Christ-, les dix commandements de Dieu et les cinq commandements de l'Eglise, les sept sacrements, le péché véniel et le péché mortel, les sept péchés capitaux et la confession générale; cette dernière, exceptionnellement, est placée à la fin de la *Doctrina.* La seconde partie est constituée par des vérités complémentaires, dont la connaissance n'était pas jugée indispensable à tous. Aussi ne l'enseignait-on qu'aux enfants élevés dans les couvents, qui la répétaient à haute voix tous les jours. Mais on mettait le livre entre les mains des adultes, qui pouvaient le lire ou le faire lire chez eux, et acquérir ainsi une formation doctrinale plus poussée. Cette seconde partie comprend: les vertus cardinales et théologales, les œuvres de miséricorde (sept œuvres de miséricorde corporelle et sept de miséricorde spirituelle), les dons du Saint Esprit, les sens, les facultés de l'âme, les ennemis de l'âme, les béatitudes, les corps glorieux et les devoirs des parrains"(6).

Tel est, avec des détails d'adaptation, le fond immuable de la *Doctrina.* Dans les missions de la compagnie de Jésus en pays sous influence portugaise, ce fut le manuel du Père Jorge (le premier des imprimés jésuites au Portugal!) qui

---

(5) HUMBERTCLAUDE, p. 160 et suiv.

(6) RICARD, p. 124-125.

semble avoir été presque universellement adopté, procédant par questions et réponses[7]. Il le fut certainement en Chine, dès le début, mais, pour des raisons que nous expliquerons plus loin, il tarda longtemps à être imprimé; le manuel de doctrine chrétienne que le Père Soerio traduisit et que le Père Longobardo fit imprimer appartient à ce type[8]. Saint François Xavier se servit de transcriptions de ce genre durant toute sa vie, même au Japon; des catéchistes séculiers, comme les canacapoles du Cap Comorin, ou réguliers, comme les dogiques du Japon, faisaient fonction de maîtres de doctrine et complétaient ce que l'instruction religieuse des néophytes avait de trop incomplet.

Mais, dans les pays de culture chinoise , Xavier se heurta tout de suite à des difficultés inédites; il ne se trouvait plus, comme les Franciscains au Mexique, devant des populations dociles, prêtes à embrasser sans mot dire la doctrine qu'on leur proposait[9]. Et lui, et ses successeurs immédiats, se virent obligés de répondre aux objections des bonzes bouddhistes et de leurs adeptes[10] ; de là, s'imposa la nécessité d'un ouvrage préliminaire à la Doctrine, qui, dans le cours du temps, prit le nom de Catéchisme[11]. Il va sans dire que le Père Ruggieri, dans ses premiers contacts avec les mandarins de Canton et les lettrés de Shiuhing, se trouva devant des difficultés analogues et même renforcées; de là, pour lui et pour Ricci, comme nous l'avons vu, le besoin d'un "*Catéchisme*", réfutant les erreurs du

---

(7) *Missionnaires,* p. 218. Peut-être est-ce aussi le catéchisme de Saint Bellarmin, comme le dit HUMBERTCLAUDE, p. (163-165; des Doctrina, de même type, furent nombreuses après le concile de Trente (*Atti,* p. 58).

(8) JARRIC, t. 3, p. 1009-1010 — Probablement ce catéchisme du P. Soerio n'est pas sans rapport avec celui que le P. de Sande est dit parfois avoir composé (PFISTER p. 45 n° 3) ; naturellement tous les missionnaires devaient s'essayer à traduire les éléments de la doctrine chrétienne pour leurs catéchumènes.

(9) *Philippines,* p. 125-126.

(10) SCHURHAMMER, *Les controverses du Père Cosme de Torres* (trad. franç. dans la Revue d'histoire des missions, 1926, p. 581-594; 1927, p. 98-116).

(11) HUMBERTCLAUDE, p. 166. *Sagesse,* p. 96-98.

bouddhisme et exposant les vérités accessibles à la raison[12]. Ces motifs imposèrent donc impérieusement une réserve encore plus prudente en Chine qu'au Japon et, à l'usage, firent adopter une discipline fort stricte du catéchuménat que confirmeront trois ou quatre siècles d'expérience. "Dans l'Extrême-Orient, dit par exemple M. Aubry des Missions étrangères[13], les conversions en masse n'ont aucune valeur et les baptêmes en masse sont des erreurs. Il faut arracher le Chinois, individu par individu, à la masse de perdition, l'instruire soigneusement avant de le baptiser et s'assurer d'abord que sa conversion est sincère, que la foi entre et s'installe en lui avec l'instruction, qu'il prend les mœurs chrétiennes, enfin qu'on peut compter sur sa persévérance. Cette épreuve dure toujours un temps plus ou moins long."

Mais, chez ces catéchumènes, le missionnaire ne rencontre pas devant lui un terrain vide, libre de toute attache; il doit compter avec les premiers occupants, c'est-à-dire en Chine, les "trois religions". "On dit souvent[14] que les Chinois ont trois religions, Confucianisme, Bouddhisme et Taoïsme; et par là on n'entend pas que les uns sont taoïstes, d'autres bouddhistes, d'autres enfin confucianistes, mais que chaque Chinois individuellement est un fidèle des trois religions à la fois. C'est là une de ces idées fausses, comme il en court tant sur la Chine. La réalité est toute autre. Les Chinois ne sont pas, plus que nous, capables de croire à trois systèmes religieux distincts à la fois, à croire en même temps, par exemple, comme bouddhistes qu'il n'y a pas de Dieu suprême gouvernant le monde, les dieux étant des êtres médiocres, d'un pouvoir limité, soumis à la naissance et à la mort, inférieurs aux Bouddhas parvenus à l'illumination parfaite; comme taoïstes, que le monde est gouverné

(12) *Missionnaires*, p. 219 et suiv.; cf. plus haut t. I p. 189-191.

(13) AUBRY, *Lettres*, t. 3, p. 331: nous citons ce missionnaire de préférence à d'autres, parce que, en plusieurs points, il adopta une attitude antithétique de celle du P. Ricci.

(14) H. MASPERO, *Mythologie de la Chine moderne* (dans la *Mythologie asiatique illustrée*, éditée par COUCHOUD, 1928), p. 227-228.

par une triade de dieux suprêmes, personnels, tout-puissants et éternels, les Trois Purs; et enfin, comme confucianistes, que la puissance suprême qui gouverne le monde est le Ciel impersonnel, bien que doué de connaissance. Il s'est formé peu à peu, au cours des âges, une religion populaire qui leur a emprunté des traits divers à toutes trois, qui en est nettement distincte et doit être considérée comme un système à part."

L'étude des mythologies païennes ou des spéculations philosophiques permit à Ricci d'apprécier, par comparaison, la transcendance du dogme chrétien; mêlé aux foules chinoises, il écouta ce qu'on disait autour de lui, et, à travers les humbles légendes ou les spéculations ambitieuses, il s'efforça d'atteindre leurs croyances religieuses et de démêler les apports divers des "trois religions". Dans la mesure du possible, il étudia chacune en elle-même et il en soupesa la valeur spirituelle, afin de trier ensuite ce qui pouvait en être gardé ou perfectionné. Le résultat de son enquête a été très différent suivant qu'il s'agit du taoïsme, du bouddhisme ou du confucianisme.

Tout au bas de l'échelle, se trouve le taoïsme. Il n'y a rien à en prendre, pense-t-il, mais il ne s'agit que du taoïsme vulgaire, non métaphysique[15]. "Lao-tse, écrit-il[16], a été porté quatre-vingt ans au ventre de sa mère avant que de naître, .. il n'a laissé aucun livre, ni ne semble avoir voulu introduire une nouvelle opinion. Mais quelques sectaires l'ont appelé étant mort Tao-se (chef de la voie), et ils ont écrit plusieurs livres, ramassis de diverses sectes et mensonges d'un style très élégant. Les religieux de cette secte habitent... des cloîtres sans femmes et s'achètent des disciples, ils sont aussi abjects et méchants que les bonzes: ils ne se rasent pas les cheveux comme les premiers, mais pardessus le nœud, avec lequel ils ramassent leur perruque sur le sommet de la tête, ils portent un bonnet de bois.

---

(15) *Sagesse*, p. 40-41.

(16) R, I, p. 96-99 nous utilisons la traduction de RIQUEBOURG, p. 93-96.

Il y en a d'autres qui, étant sortis du mariage, observent en leur maison plus religieusement leur discipline, et qui récitent tant pour eux que pour autrui des prières à certains temps ordonnés.

Ceux-là assurent qu'entre les autres simulacres des faux dieux, ils adorent aussi le Seigneur du ciel, mais ils content sottement qu'il est corporel et qu'il lui est arrivé beaucoup de choses indignes, Le Roi du Ciel s'appelle "Ciam", et celui qui commandait auparavant, "Leu". Celui-ci étant, certain jour, venu en terre sur un dragon blanc, "Ciam", qu'ils disent avoir été devin, le reçut en festin, mais pendant que "Leu" mangeait, il monta sur le dragon blanc par lequel s'étant élevé, il occupa le Royaume céleste et en bannit Leu...

Outre ce Dieu du ciel, ils en forgent trois autres..., le même père du mensonge n'ayant pas encore quitté son ambitieux dessein de ressembler à Dieu... Ils assignent des lieux pour les punitions et les récompenses, mais dans le paradis, ils seront transportés en corps et en âme, et en leurs temples on voit les images de quelques-uns des leurs qu'ils racontent fabuleusement s'être ainsi envolés au ciel. Pour acquérir cette félicité, ils prescrivent quelques exercices qui consistent en diverses manières de s'asseoir et en certaines prières, voire aussi en des médicaments par lesquels ils escomptent obtenir la vie immortelle ou une plus longue vie.

Le devoir particulier des sacrificateurs de cette secte est de chasser les diables, et cela en deux façons: ou bien par des monstres horribles de diables peints sur du papier jaune avec de l'encre pour les attacher aux parois des maisons, ou bien par des cris confus et violents tels qu'il semblent être des diables incarnés... Il semble que quelques-uns ont acquis la connaissance des impostures de l'art magique...

Leur Prélat est héréditaire depuis 1000 ans et semble avoir pris origine d'un certain magicien dans une caverne du Kiangsi... J'ai appris de quelques-uns de nos nouveaux convertis que les Prélats de ce temps sont si ignorants qu'ils ne comprennent pas mêmes leurs vers et coutumes sacrilèges..."

Tel est le taoïsme populaire, inutilisable pour la propagande chrétienne; d'ailleurs ce n'est qu'un décalque, un sosie maladroit du bouddhisme, il ne mérite pas d'être attaqué directement. Bien différent est le bouddhisme mahayaniste qui "semble avoir pris quelque ombrage non seulement de nos Philosophes, mais aussi de la lumière évangélique", "car cette secte, remarque Ricci[17], introduit quelque forme de Triade, par laquelle elle conte que trois dieux sont en après unis en une seule Déité. Elle établit des récompenses aux bons dans le Ciel, et des peines aux méchants dans les Enfers. Elle loue tellement le célibat qu'elle semble rejeter le mariage.

Ils recommandent à Dieu leurs maisons et leurs familles, et vont en pèlerinage en divers lieux demander l'aumône. Les cérémonies profanes... ont une grande ressemblance avec celles de nos Ecclésiastiques: vous diriez que les cantiques qu'ils chantent ne sont pas beaucoup différents de l'office que nous appelons grégorien. En leurs temples aussi, ils mettent des images. Leurs sacrificateurs revêtent des habits entièrement semblables aux nôtres, que d'un mot ecclésiastique nous appelons pluvials. En récitant leurs prières, ils redisent souvent un certain nom, qu'eux-mêmes confessent ne connaître pas: ce nom est prononcé comme Tolomé, ils semblent peut-être avoir voulu honorer leur secte par l'autorité de l'apôtre Bartholomé(!).

Mais des nuages très noirs de mensonges ont éteint cette ombre de vérité, car ils ont confondu le ciel et la terre, le lieu destiné aux récompenses et aux punitions ensemble. Ils n'ont assigné l'éternité des âmes en aucun de ces lieux, mais ils veulent qu'après quelque espace de temps, elles renaîssent derechef en quelques-uns des mondes qu'ils établissent nombreux: et alors ils leur permettent de faire pénitence de leurs péchés si elles s'amendent.

Ils rejettent de leur table l'usage de la chair et de toute autre chose vivante, mais il s'en trouve peu qui s'ordonnent

---

(17) R, I, p. 92-95. A nos citations de *Sagesse*, p. 66-73, il faut ajouter l'exposé copieux de ELIOT, *Japanese Buddhism*, 1936, surtout p. 86 et suiv., p. 121-123 (Koan-yin est la personnification féminine d'Amida), . . .

cette abstinence, et ils donnent facilement absolution de ces péchés et autres aux coupables s'ils font quelques aumônes; voire même ils assurent de pouvoir par leurs prières racheter ceux qu'ils veulent des tourments de l'enfer."

La confusion, qui assimilait autrefois les premiers missionnaires aux bonzes méprisés, continuait à prévaloir sur l'identité de la religion chrétienne avec le bouddhisme. On disait à Ricci (18) : "Si vous parlez d'un paradis et d'un enfer, préparés aux hommes après cette vie, c'est la doctrine de Bouddha: les gens de lettre n'admettent rien de tout cela. — Quelle raison! ripostait le missionnaire. La loi de Bouddha défend l'homicide, celle des lettrés le défend de même, doit-on pour cela confondre les lettrés avec les bouddhistes. L'aigle vole, la chauve-souris aussi... La loi du vrai Dieu est une loi ancienne, et Bouddha, né dans l'orient, en a par hasard ouï parler. Tout chef de parti qui veut dogmatiser, doit couvrir ses mensonges de quelques vérités, autrement qui le suivrait?"

Presque toute la préparation négative du catéchuménat consistera donc à rejeter de l'esprit les erreurs du bouddhisme au même titre que les fables du taoïsme. Il reste à examiner la troisième religion de la Chine, celle que, par un abus de mots, on appelle "confucianisme". Confucius, en effet, ne fut à aucun titre le fondateur d'une religion; d'aucune manière, même lointaine, on ne pourrait le comparer à Mahomet, a fortiori à Jésus-Christ, Le Mahayana peut d'une certaine manière,-bien indirecte-,se réclamer de Bouddha, le taoïsme se rattache par un subterfuge à Lao-tse, mais la religion de la Chine qui existait plusieurs centaines d'années avant Confucius ne peut pas être appelée "confucianisme", à moins qu'on ne veuille dire que le culte du Sage, ayant pris tardivement une place prépondérante, a donné son nom à tout l'ensemble des rites nationaux. Confucius est un moraliste, un historien peut-être, mais, en fait de religion, il n'est qu'un rubriciste. Laissons parler à ce sujet un missionnaire actuel, spécialiste des religions d'Extrême-Orient; il ne

(18) JACQUES, 6e entretien.

fait d'ailleurs que redire ce qui est devenu conviction absolue pour tous les historiens. "Ceux qui considèrent le confucianisme comme religion, écrit M. Cadière de l'Annam[19], sont, je crois, dans l'erreur. Confucius ne doit pas être considéré comme le créateur d'une religion. Il a pieusement recueilli les écrits des siècles passés où étaient consignées les croyances des anciens... Il peut donc être considéré comme l'auteur de la somme philosophique et de la somme théologique de l'Extrême-Orient, somme incomplète, fragmentaire, décousue, parfois obscure, parfois puérile... Ensuite sont venus les disciples du maître. Ils ont lu, ils ont critiqué, ils ont disséqué, ils ont corrigé, ils ont ajouté ou retranché, chacun expliquant à sa façon les doctrines du Maître, jusqu'à Tchou Hi qui, au jugement des bons auteurs, s'est totalement écarté de la croyance primitive de Confucius, et qui, cependant, est parvenu à imposer son interprétation comme la seule officiellement reçue. Enfin, en Confucius, nous avons le saint, le parfait, celui qui est parfaitement conforme à sa nature propre, et au principe d'ordre universel qui est en lui, celui qui transforme les autres hommes par son exemple et ses enseignements, celui qui aide et assiste le ciel et la terre, celui, par conséquent, dont les vertus égalent celles du ciel et de la terre. C'est à ce titre que Confucius reçoit un culte. Mais on ne peut pas dire pour cela que le confucianisme soit une religion proprement dite. On vénère Confucius, mais ce culte ne diffère pas essentiellement du culte que l'on rend à une multitude de grands mandarins qui se sont signalée dans les siècles passés par leurs vertus guerrières ou par leur sage administration. Le culte de Confucius rentre, au même titre que le culte des grands hommes, dans le culte des ancêtres, et, par là, dans le culte des esprits ou des génies". De cette ancienne religion dont Confucius n'est que le transmetteur et à certains points

(19) CADIERE, *Les religions de l'Annam*, Recherches de science religieuse, t. 4, 1913, p. 39-40 (d'autres articles du P. Cadière vaudraient la peine d'être cités: Bulletin de l'école française d'Extême-Orient, 1901, p. 119-139, 193-207; 1902, p. 352-386. — Anthropos, 1907, p. 116-127, 955-969; 1908, p. 248-276; 1901, p. 519-528, 1125-1159. — Missions catholiques, 1911, n° 2209, p. 18...). R, I, p. 88-92.

de vue le bénéficiaire, le Père Ricci, pour des motifs que nous avons esquissés ailleurs et que nous développerons dans le chapitre suivant, ne présente pas le christianisme comme l'antithèse absolue, mais comme le parachèvement providentiel.

Il nous est maintenant aisé de lire la longue déposition qu'un témoin de la première heure, — le Père Trigault, — nous a laissée sur la discipline du catéchuménat en Chine, ou sur la méthode d'acheminer les païens au baptême[20]. "Tous les jours, de nouveaux visiteurs viennent nous voir. Au début, nous leur parlons presque uniquement de nos affaires, de notre voyage, de nos livres, de nos sciences. Quand ils nous le demandent nous leur montrons quelques objets comme une horloge, un clavecin, .. mais surtout une image du Christ Sauveur; ce tableau est expliqué à tous les arrivants, et tous lui donnent des témoignages de vénération. "Ce n'est pas une idole comme les vôtres, leur disons-nous, mais la représentation du Souverain modérateur de toutes choses et du Seigneur du Ciel, de qui découlent tous les êtres comme de leur principe et de leur source. Bien que le Créateur n'ait ni apparence extérieure ni corps visible, il est descendu du ciel sur la terre pour y prendre la nature humaine, et c'est pourquoi nous le représentons sous cet aspect et avec cette figure".

Tel est le point de départ, l'amorce de la conversion; habituellement, la conversation n'en reste pas là. "Cela présupposé, nous continuons en démontrant que les statues vénérées par les idolâtres n'ont en elles rien de divin. Il ne faudrait point croire d'ailleurs que les Chinois soient assez stupides pour s'arrêter à l'idole matérielle, sans remonter au dieu qu'elle représente. Toutefois, après leur avoir prouvé qu'il n'y a qu'un seul Dieu, ils ont coutume d'objecter que leurs génies méritent d'être honorés au moins comme des amis et des serviteurs de Dieu, puisqu'ils ont professé de vertueux enseignements; mais nous leur répondons aussitôt que leurs grands hommes n'ont jamais rien dit de Dieu et qu'ils ont accaparé pour eux les honneurs, les

(20) *Annuae 1610*, p. 20-22.

temples, les cérémonies. A ce raisonnement, ils ne trouvent rien à répliquer."

Le missionnaire continue donc son offensive, "en réfutant leurs autres fables ineptes, comme la métempsychose pythagoricienne que les idolâtres ont extraordinairement propagée en Chine; de même, nous affirmons que l'homme est le maître des animaux et qu'il a le droit de les tuer; et ainsi de bien d'autres sujets." Le Père Longobardo, dans les campagnes de Shiuchow, peut arrêter là sa controverse avec des paysans qui, d'après les principes confucianistes, n'ont pas le droit de penser davantage; mais, avec des lettrés, il faut bien expliquer ce qu'on pense du "Confucianisme traditionnel". "Pour ces derniers, on suit un chemin tout différent: on leur montre que nos affirmations ne contredisent pas leurs opinions; il n'y a qu'une divinité, une seule lumière, mais parce que celle-ci ne brille pour eux que dans la sphère naturelle, il s'y trouve mêlées nécessairement beaucoup de ténèbres que ce soleil divin a dissipées par son avènement. On prend occasion de cela pour disserter sur l'incarnation du Fils de Dieu et sur ses causes, le péché originel, l'âme immortelle, la rétribution du bien et du mal."

Tel est le schéma général des entretiens, "tous ces sujets sont discutés journellement avec les païens, franchement et clairement, en toute occasion; nous n'abordons pas, il est vrai, chaque sujet avec n'importe qui, mais suivant ce que le lieu et le temps nous montrent opportun". Beaucoup se retirent alors sans manifester davantage leurs sentiments; mais quelques-uns expriment le désir de "devenir nos disciples".

"Il y a un rite particulier pour cette démarche. Celui que l'on choisit pour Maître s'assied sur un siège placé du côté Nord de la salle et il tourne son visage vers le Sud, si la disposition de l'habitation le permet. En face de lui le disciple incline profondément le corps par quatre fois, puis, à genoux, frappe de la tête le sol quatre fois en signe de respect pour le Maître. Désormais, et durant sa vie entière, dans les assemblées et aux banquets, même s'il est

promu à une charge supérieurs, il donnera la préséance au Maître. Nos Pères, tout en reconnaissant que cet usage n'a rien de païen, refusent cet hommage pour eux-mêmes. Ils affirment qu'il faut le rendre à Dieu dont les catéchumènes veulent devenir les disciples; nous ne sommes que les interprètes et les hérauts de Dieu. Ce genre d'humilité est fort goûté des chinois qui, parmi les païens, me paraissent les seuls à estimer et à louer la modestie, se rangeant facilement à l'obéissance."

C'est en s'inspirant de cette coutume nationale que les missionnaires ont créé un cérémonial spécial pour l'entrée au catéchuménat. "Celui qui s'est déclaré convaincu par nos paroles demande le résumé de la Doctrine chrétienne pour le lire et pour l'apprendre. On lui conseille de réfléchir d'abord attentivement avant toute promesse, et de revenir un autre jour après avoir mûri davantage sa résolution. Souvent, on diffère de le recevoir par deux et trois fois. Enfin quand on le juge assez ferme, on le conduit à la chapelle où le Résumé de la Doctrine sacrée (la Doctrina) est placé sur l'autel au milieu de cierges allumés. Le néophyte s'acquitte alors du rite du disciple envers Celui qui est le seul et véritable Maitre, et on lui donne le livre de la Doctrine."

Désormais, il est officiellement catéchumène, mais cela ne veut pas encore dire qu'on le recevra immédiatement au baptême. "Retourné chez lui, il doit apprendre par cœur cette Doctrina; c'est seulement après cela qu'il revient chez nous pour se faire instruire vraiment et sérieusement de tous les mystères de notre sainte foi. Nous lui répétons et lui prouvons alors tout ce qui a été précédemment expliqué. Enfin, nous enseignons clairement et longuement le mystère très auguste de notre Rédemption, la croix et la mort du Christ, et il n'y a absolument personne qui reçoive le baptême avant d'avoir été instruit convenablement et suffisamment de ce mystère. De là, nous passons aux autres chapitres du Symbole des Apôtres, à l'oraison dominicale et à la salutation angélique, aux préceptes du décalogue, et enfin aux sacrements, surtout à ceux du Baptême, de la Péni-

tence et de l'Eucharistie. Après avoir achevé une fois, deux fois, et souvent trois fois, ce travail d'instruction, il est baptisé."

Comme on le voit, l'acte essentiel de l'admission au catéchuménat était la réception de la "Doctrine chrétienne", mais les missionnaires hésitèrent longtemps avant d'imprimer ce petit livret; quinze ans après l'entrée de Ricci en Chine, le tauli de Shiuchow et de Nanhiung, voyant le tableau du Sauveur exposé par le P. Cattaneo dans sa résidence, questionne: "Qui est-ce?".-"*Changti*, le Seigneur d'en haut", répond-on-"Où cela s'enseigne-t-il? Je n'en ai jamais entendu parler!".-"Dans la loi chrétienne".-"Qu'on me la montre", demande-t-il, et "comprenant qu'elle n'avait pas été encore traduite en chinois, il joint les mains en les élevant suivant le rite accoutumé pour montrer qu'il le regrette et il ajoute qu'il viendrait la demander lui-même aussitôt qu'elle aurait été imprimée" (21).

Cette publication tarda encore quelque temps, non seulement parce qu'il y fallait l'autorisation de l'Inquisition de Goa, mais parce qu'on se heurtait à des problèmes quasi inextricables qu'on n'a pas encore compètement maîtrisés, même de nos jours, après trois cents cinquante ans de mission en Chine. Comment exprimer avec justesse les concepts et les dogmes chrétiens dans une langue qui les avait jusqu'alors ignorés! Au premier siècle de l'église, les apôtres n'ont-ils pas été obligés d'adapter le vocabulaire grec, et, plus tard, latin; les grands conciles œcuméniques des IVme et Vme siècles ne furent-ils pas souvent le théâtre de joutes théologiques où des adversaires, pareillement ardents pour la sauvegarde de la foi, s'affrontaient à propos de l'orthodoxie d'un nom? Quand, par exemple, Saint François Xavier débarquait au Japon en 1549, deux moyens s'offraient à lui pour révéler le vrai Dieu aux païens: ou bien garder sans changement l'expression latine et portugaise en la translittérant approximativement dans les caractères du pays, ou bien chercher dans la langue japonaise les expressions qui correspondraient le mieux au sens

(21) HAY; p. 927: la lettre est du 18 octobre 1598.

exact[22]. S'il conservait la locution européenne, il sauvegardait assurément l'intégrité du dogme et s'assurait contre toute méprise, mais il rendait l'intelligence de la foi plus difficile aux païens et il les déconcertait par ces termes barbares; si, par contre, il s'exprimait en termes japonais, il rendait sa prédication plus immédiatement intelligible à ses auditeurs, mais il les exposait à des confusions périlleuses et à de véritables erreurs. Les cinquante premières années de l'histoire de la mission du Japon ont été remplies par les controverses qui s'engagèrent entre missionnaires à ce sujet, et par les décisions contradictoires qui se succédèrent à bref intervalle, du vivant de Saint François Xavier et après sa mort[23].

Ricci, finalement, adopta un système mixte, rendu plus facile par le fait que "le style de la langue chinoise[24] consiste à nommer les choses très grandes avec des titres splendides et majestueux, et non point en se servant de termes propres qui ne s'appliquent à nul autre, comme notre mot Dieu, ou parmi les Grecs, Jupiter, Saturne, Mars. . . "

Ainsi, on pouvait bénéficier du flou de ces expressions pour les approprier à un usage chrétien. Tandis que le terme "Dainichi", adopté d'abord pour Dieu par S. François Xavier, était si équivoque qu'il dut être proscrit au bout d'un an à peine par le saint lui-même[25], celui de *T'ien tchou* 天主 que Ruggieri semble avoir employé dès le début[26] deviendra finalement le nom officiellement reconnu par l'Eglise en Chine.

Deux autres termes, *T'ien* 天 et *Chang ti* 上帝, ont connu une carrière beaucoup plus agitée et finalement seront rayés des livres chrétiens. A leur sujet, les sinologues modernes eux-même sont encore hésitants[27]. "Un moment,

(22) SCHURHAMMER, *Sprachproblem,* passim.
(23) SCHURHAMMER, *Sprachproblem,* p. 43-129.
(24) B., l. 1 c. 118-119 p. 193-197: ce texte n'est pas connu, semble-t-il, du Père Schurhammer.
(25) SCHURHAMMER, *Sprachproblem,* p. 24-27, 39-40, 85-86.
(26) *Missionnaires,* p. 199.
(27) GROUSSET, *Histoire de l'Extrême-Orient* t. 1, p. 189-190.

Monsieur Chavannes avait cru reconnaître dans la religion de l'antiquité chinoise, le dualisme primitif d'un élément naturaliste, le dieu du sol, et d'un élément animiste, "l'Ancêtre". Ce dualisme se retrouverait encore dans les notions du Ciel 天 et de l'Empereur d'en haut 上帝, le Ciel se rapprochant du dieu des moissons et présidant avec lui aux phénomènes de la nature, tandis que l'Empereur d'en haut se rapprocherait de l'ancêtre et présiderait, comme lui, aux choses humaines.

Au lieu que la notion d'un dieu céleste anthropomorphe se soit dégagée du concept cosmologique du ciel, ce serait ce dieu qui se serait progressivement "naturalisé". Au début, "le Ciel" et "l'Empereur d'en haut" n'auraient pas été des termes interchangeables. Ce seraient deux divinités ayant leurs attributs distincts. De fait, dans les Odes du Che-king, l'Empereur d'en haut, loin de se confondre avec le ciel matériel, est un dieu si moral et si bon que de nombreux missionnaires n'ont pas hésité à l'identifier avec le Dieu de la Bible. Au contraire, les textes les plus récents nous montrent le Ciel prenant une place de plus en plus grande au détriment de l'Empereur d'en haut qui finit par perdre toute personnalité. À la place du dualisme naturiste-animiste d'autrefois, il se serait créé ainsi un dualisme purement naturiste où le Ciel s'opposait à la Terre, le premier représenté par le principe ou genre yang, le second par le principe ou genre yin".

Ce petit échantillon des fluctuations de la critique savante d'aujourd'hui excuse les tergiversations et les confusions de Ricci(28) ; en aucun sujet, il n'était plus nécessaire de renoncer aux théories pour essayer de naviguer le moins mal possible. "Au début, nous dit Ricci lui-même(29), la version [de la Doctrine] avait été faite par des interprètes qui ne comprenaient pas bien la nécessité de traduire les idées conformément à l'original. C'est pourquoi, tous les

(28) R, I, p. 456-457; II, p. 258.

(29) Ce Catéchisme, qui n'était pas encore imprimé 1603 (R, I, p. 436), fut consulté (manuscrit) par Paul Li en 1604. La version dont se servait le Père Longobardo tenait en quatre feuillets (R, I, p. 422).

ans, il était nécessaire d'y retoucher quelque chose, à tel point que chaque résidence en vint à posséder sa propre version, différente de celle des voisins; de là, un grand embarras pour les chrétiens qui se rendaient parfois d'un lieu à un autre. La nouvelle version devait inclure non seulement les prières indispensables, mais aussi les vérités nécessaires aux nouveaux chrétiens; Ricci la rédigea en collaboration avec les autres Pères et il n'y passa pas moins de deux années[30], il la rendit aussi textuelle que possible, et, espérait-il, meilleure que celle usitée au Japon."

Pour une affaire de si haute importance[31], il fallut attendre la permission des inquisiteurs de Goa, et, quand celle-ci fut venue[32], le premier ouvrage qui fut imprimé à Pékin fut cette Doctrine chrétienne[33] : on en gardait les planches à la résidence afin de tirer des exemplaires suivant les besoins, et il arriva que beaucoup de chrétiens, et même des païens, donnèrent le papier nécessaire à l'impression[34] pour la distribution gratuite. Les trois autres résidences la réimprimèrent elles-mêmes.

De ces reliques insignes de la prédication primitive, aucun exemplaire original ne semble avoir été préservé, mais seulement des rééditions un peu modifiées[35] ; nous

---

(30) R, II, p. 283. Il faut aussi noter la *Doctrine* en chinois, imprimée à Manille vers 1600-1610 (T'oung Pao, t. 23, 1924, p. 356). Pour la Doctrina Japonaise de 1592-1600, HUMBERTCLAUDE, p. 162.

(31) R, II, p. 258.

(32) R, I, p. 456: cette permission d'imprimer "les livres nécessaires pour cette chrétienté" semble n'être venue que peu avant 1604.

(33) SOMMERVOGEL, t. 6, col. 1794, n° 23, cite parmi les œuvres de Ricci un "*Catechismus Bellarmini*"; il doit s'agir de cette Doctrine. C'est aussi au "Catéchisme de Bellarmin" que M. Humbertclaude rapporte la Doctrine chrétiene imprimée en 1592 au Japon (HUMBERTCLAUDE, p. 165). La lettre de Février (?) 1605 dit "imprimé cette année", mais la date de la lettre est douteuse (R, II, p. 258) : cf. R, II, p. 266-267, 283, 482; I, 456-457, 464.

(35) COURANT, n° 7375 et 7449: les sections 8 et 9 du n° 7449 sont réunies en une seule dans le n° 7375.

connaissons, par Ricci, le plan du livret[36], pas très différent du schema classique de la *Doctrina*.

1°.—Pater noster.

2°.—Ave Maria.

3°.—Commandements.

4°.—Credo.

5°.—Le signe de la croix.

6°.—Les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle.

7°.—Les huit béatitudes.

8°.—Les sept péchés mortels.

9°.—Les sept remèdes et vertus contraires.

10°.—Les cinq sens du corps.

11°.—Les trois puissances de l'âme.

12°.—Les trois vertus théologales, et à la fin, les noms des sept sacrements en notre langue, avec une explication brève et résumée en petits caractères.

Désormais, les néophytes de Chine n'étaient pas plus désavantagés que leurs frères des Indes et du Japon. "Comme la langue ne possède rien qui corresponde à nos lettres majuscules pour désigner un nom propre, les Pères imitèrent les Chinois: pour les noms de Dieu, Jésus, Père, Fils, Saint-Esprit, ils les relevèrent de la hauteur correspondant à deux caractères dans la colonne, et pour celui de Marie, d'un caractère. Lorsqu'il y avait quelque expression nouvelle, ils ajoutèrent de brèves gloses en caractères plus petits[37]."

Ricci aurait voulu rédiger une explication détaillée de ce Sommaire de la doctrine chrétienne, "pour enseigner plus clairement par écrit ces vérités, pour faciliter la besogne du catéchiste et pour assurer l'uniformité dans toutes les

---

(36) R, II, p. 266. Ce plan ressemble beaucoup à celui de la Doctrina tamoule de 1579 (*Missionnaires*, p. 218 note 19).

(37) R, II, p. 266-267. Un exemplaire en fut envoyé par Ricci au P. Costa: R, II, p. 277.

résidences"[38]. Ce projet n'aboutit pas, ni celui d'une traduction de la Bible ou d'un recueil de ses prédications[39].

Par contre, les entretiens apologétiques au moyen desquels il acheminait les visiteurs vers la religion chrétienne furent enfin publiés après beaucoup d'essais et de nombreuses retouches: c'est, aujourd'hui encore, un ouvrage renommé parmi les Chinois, inséré dans la collection officielle des œuvres les plus importantes réunies sur l'ordre de l'empereur K'iên-long. Il ne fallut pas moins de dix ans pour l'amener à ce point de perfection. Pour remplacer l'ouvrage trop compromettant du P. Ruggieri, Ricci avait lu à Shiuchow les quatre livres classiques et les six canoniques en extrayant les citations caractéristiques[40] et, à Nanchang, il avait rédigé un premier texte qui circula manuscrit[41]. En 1596, il le perfectionna et le soumit à une première révision de ses supérieurs de Macao[42], mais il ne l'imprima pas encore, probablement parce que l'Inquisition de Goa ne l'avait point revu. Il l'enrichit de ses conversations avec les lettrés, par exemple à Nankin en 1599 avec le bonze *Sanhoai*[43] et à Pékin en 1601 avec "Lithai" et "Fong K'i"[44]. Ce fut alors que *Fong Meou-kang* le copia de sa

(38) R, I, p. 457; II, p. 258.

(39) R, II, p. 283. WYLIE, *Researches*, p. 93 cite la lettre de Ricci à "Yu Chun-he" où le Père s'excuse de n'avoir pas traduit la Bible par suite de l'excès de ses occupations.

(40) Il lit les quatre livres classiques (10 décembre 1593: R, II, p. 117), commence en 1594 la rédaction (R, II, p. 122) et s'aide des six livres canoniques (R, II, p. 207; I, p. 271-272). Cf. D'ELIA *Quadro*, p. 220.

(41) Primitivement, le titre semble avoir été *T'ien hio che i* 天學實義 (INTORCETTA, *Confucius Sinarum philosophus*, 1687, Préface, §12) qu'on retrouvra encore comme une survivance partielle vers 1630 (D'ELIA, *Quadro*, p. 220 note 88). Cependant, la réunion de théologiens de Macao qui autorisa T'ien tchou et Chang ti semble avoir prohibé plutôt T'ien, ce qui expliquerait le changement de titre en *T'ien tchou che i* 天主實義.

(42) R, I, p. 272 note 2: l'évêque Cerqueira, le Père Valignano et le Pfîre de Sande. Cf. R, II, p. 225-226.

(43) R, I, p. 329: c'est le septième entretien; cf. t. I p. 338-342.

(44) R, I, p. 388. Cf. plus haut, p. 39. Il y a aussi la discussion avec "Hoanhoei" et "le frère de Zaihiuthai": R, I, p. 397-398.

main et le revit pour le style: "il avait scrupule d'y changer le moindre caractère sans avoir d'abord consulté Ricci"(45). Les lenteurs des correspondances en retardent encore deux ans la publication, mais des copies manuscrites sont expédiées aux résidences du Sud où l'usage en devient habituel(46). Cependant *Fong Meou-kang,* dans sa prison, s'impatiente et veut imprimer l'ouvrage à ses frais: "comme la permission de l'Inquisition n'était pas encore arrivée, Ricci essaya de calmer son ardeur en lui affirmant qu'il fallait encore limer le style de l'ouvrage avant de le publier. Le lettré fit alors dire très sérieusement au Père que la Chine était dans la situation la plus périlleuse au point de vue moral, comme un infirme qui est sur le point de mourir. A son avis, il n'y avait que ce livre qui put la guérir, et un médecin qui vient de prescrire une recette pour un moribond ne lui dit pas: "Attendez encore un peu; je veux rédiger cette formule dans le style le plus distingué!"(47)

Ce fut après avoir publié la Doctrine chrétienne et en préparant une Explication détaillée de cette doctrine(48), que Ricci donna son traité aux graveurs. L'ouvrage, intitulé "Dei solida ratio" ou "Exposé solide sur Dieu"(49), parut enfin en 1604, précédé d'une docte préface où *Fong Meou-kang,* en beau style et avec érudition, critiquait l'idolâtrie et louait le christianisme(50). Non content de se compromettre ainsi publiquement en faveur de la nouvelle religion, ce lettré donna assez d'argent pour couvrir les frais d'impression de deux cents exemplaires et,

---

(45) R, II, p. 251; I, p. 388-399; II, p. 457-459. — *Litterae 1602,* p. 143. — JARRIC, t. 3, p. 1024.

(46) R, II, p. 251; I, p. 436, 457.

(47) R, I, p. 459-460. Le Catéchime est daté de 1603.

(48) R, I, p. 456-457.

(49) Le titre latin se trouve sur l'exemplaire du Vatican (R, I, p. 457 note), sans doute un des exemplaires envoyés en Europe: cf. R, II, p. 256, 265 (un à J. B. Ricci), 271, 277, 293 (2 au R. P. Aquaviva dont un avec quelques explications), 359 (2 de la réédition de 1608 avec des explications).

(50) Déjà en 1601, un lettré avait voulu l'attaquer (R, I, p. 384).

après en avoir pris quelques-uns pour lui, laissa tous les autres à la discrétion des missionnaires.

"Ce qui édifia le plus les Pères[51], c'était que cette somme d'argent était une restitution pour un emprunt d'autrefois dont il ne retrouvait pas le propriétaire. Une personne de son entourage, qui lui rendait compte dans sa prison de tout ce que nous enseignions, lui avait écrit que le sacrement de Pénitence ne s'administre qu'à ceux qui ont rendus le bien mal acquis, et il avait voulu sa conformer, quoique païen, à cette règle de justice."

Le Traité du Père Ricci,-appelé ordinairement son Catéchisme-, n'était pas seulement une introduction théorique à l'Evangile et à la foi chrétienne comme l'était celle de Louis de Grenade si employée au Japon[52], elle était un témoignage expérimental et vécu des préoccupations intellectuelles et morales de lettrés de bonne foi, mis pour la première fois en présence du message chrétien[53].

Premier entretien: Dieu a créé l'univers, et il gouverne tout par sa providence.

2°.—Les hommes ont de fausses idées sur la divinité.

3°.—L'homme a une âme immortelle: en quoi il diffère essentiellement des autres animaux.

4°.—On raisonne mal sur les esprits et sur l'âme de l'homme. L'univers n'est pas une seule substance.

5°.—La métempsychose est un rêve, et la crainte de tuer les animaux, une puérilité. Quels sont les vrais motifs de jeûner?

6°.—On ne doit point retrancher toute intention, c'est-à-dire tout motif de crainte et d'espérance pour l'avenir. Il y a après la mort un paradis pour les bons et un enfer pour les méchants.

---

(51) R, I, p. 459-462.

(52) *Missionnaires*, p. 226; HUMBERTCLAUDE, p. 194.

(53) Une traduction française, faite par le Père JACQUES, en a été publiée dans les *Lettres édifiantes et curieuses* (édition du Panthéon, t. 4, p. 380-453), à partir de la seconde édition (BRUCKER, p. 770, note 3).

7°.—La nature de l'homme est bonne en elle-même. Quelle est la vraie étude de l'homme chrétien?

8°.—Quelle est la conduite de l'Europe par rapport à la religion? Pour quelle raison les missionnaires gardent-ils le célibat? Par quel motif Dieu s'est-il incarné?"

Ainsi "Catéchisme" et "Doctrine chrétienne" se complètent l'un l'autre; le premier est l'introduction, et le second, le terme du catéchuménat(54).

Par une fortune étrange, cette distinction si claire a été presque systématiquement méconnue par beaucoup de ceux qui se sont occupés du Père Ricci et de son enseignement doctrinal. Passe encore pour les païens de Chine qui, n'ayant entre les mains que le texte imprimé du Catéchisme et ignorant celui de la Doctrina, ont pu ainsi confondre le christianisme avec le bouddhisme(55) ! Mais des historiens européens de valeur s'y sont laissé prendre: "Ricci, pensaient plusieurs d'entre eux au XIXe siècle(56), se borna à enseigner le pur déisme. . . ; ses amis chinois ne virent en tout cela qu'un genre spécial de Bouddhisme, qui d'ailleurs avait grand air". D'autres préfèrent y voir seulement un perfectionnement du confucianisme: "Ricci dut son éclatant succès avant tout à la méthode qu'il employa. S'étant à bon droit convaincu que les nouveautés ne peuvent pénétrer en Chine que lorsque les classes riches et cultivées les patronnent, Ricci chercha à intéresser à sa cause les lettrés. . . mais il reconnut bientôt qu'il ne pouvait pas entrer dans l'intimité des Chinois, même par les mathématiques et la physique, s'il n'acceptait pas l'adoration de Confucius et le culte des ancêtres(!), tout au moins comme des traditions sacrées de l'Etat. Dès lors, il présenta le christianisme comme un perfectionnement du Confucianisme et il admit volontiers le culte des ancêtres"(57) ! Il aurait donc banni de son enseignement doctrinal le premier commandement!

---

(54) *Atti*, p. 57-58 souligne cette distinction si claire et si évidente.

(55) Voir plus bas p. 137-138.

(56) REVILLE, *La religion chinoise*, p. 670.

(57) BOEHMER, *Les Jésuites* (traduction Monod), p. 166.

Rien d'étonnant si, en conséquence, l'on juge qu'il "ne réussit pas à résoudre correctement le difficile problème d'établir le christianisme près d'un peuple qui avait une antique et propre civilisation". "La méthode pédagogique, inventée subtilement par lui, dit-on encore, ne créa pas une véritable église nationale chinoise, mais un mélange de religion chrétienne avec la chinoise, mélange auquel manquait la meilleure force de la foi chrétienne, c'est-à-dire la capacité de résister aux jours de la persécution"; en 1615, cinq ans après la mort de Ricci, ses fidèles n'hésitaient point cependant à mourir dans les prisons et sous la bastonnade pour la foi ![58].

Beaucoup plus clairvoyants sont les écrivains qui voient, derrière la façade de l'adaptation à la civilisation de l'Extrême-Orient, "un lent et patient travail de termite qui, par ouvertures infimes dans la boiserie chinoise, faisait peu à peu passer la doctrine chrétienne. Son coup de génie fut la confection d'un petit manuel, le *T'ien tchou che i,* par où il se saisissait habilement de certaines données de la théologie ou de la morale chinoise pour les muer en une introduction orthodoxe à l'enseignement chrétien. Ce n'était qu'un prélude, une préparation adroite du terrain, mais dont l'effet, dans l'ordre des conquêtes spirituelles, n'est comparable qu'à celui qu'a pu produire, dans l'ordre militaire, l'entrée en ligne du 75 ou du 420. Il a opéré un nombre important de conversions et rayonné sur tous les pays jaunes"[59]. C'était ce que disait déjà vers 1615 l'historien du Père Ricci: "On avait écrit un traité plus ample de la Doctrine chrétienne, mais il n'était pas encore imprimé. Le Père Ricci l'avait tellement agencé qu'il le recommandait (le T'ien tchou che i) principalement aux Ethniques [païens], . . . Par quoi la discipline de cette œuvre consistait plutôt en arguments tirés de la raison naturelle,

---

(58) *Atti,* p. 53 note 1, citant d'abord le texte allemand de BOEHMER, *Die Jesuiten,* 1907, p. 107, puis deux textes du Père Trigault (1615 et 1618) rapportés par le P. BRUCKER (Etudes, 20 septembre 1910, p. 149).

(59) BERNOVILLE, *Les Jésuites,* 1934, p. 250.

qu'en autorités de l'Ecriture Sainte. . . La loi chrétienne est plutôt ici proposée brièvement qu'expliquée, mais les nôtres puis après déclareront plus amplement" (60). Donc, les historiens du christianisme et des mission peuvent se rassurer; Ricci et ses successeurs ont osé montrer aux Chinois le Christ intégral, ils ne leur ont point caché ses humiliations et sa croix, ils ont promulgué les lois et les usages de l'Église, ils ont repoussé toutes les croyances étrangères(61), mais, ce que l'on peut concéder à certains critiques, c'est ce que nous avons déjà suggéré à la suite du Père de Rhodes à propos de l'épisode des crucifix magiques de Tientsin(62): en distinguant d'une manière si abrupte les préliminaires raisonnables du christianisme et le dogme chrétien lui-même, ils risquaient de ne point en souligner aussi vigoureusement la synthèse harmonieuse.

Actuellement, l'on éprouverait davantage, même dans les pays de mission,-et c'est un signe heureux des temps, une preuve que la mentalité générale de l'humanité s'est insensiblement rapprochée du christianisme-, on éprouverait donc surtout le besoin d'exposer le catholisme non point tant comme un assemblage plus ou moins considérable de croyances, de rites et de règles de conduite, mais comme un tout d'une admirable unité, en rendant sensible la connexion qui rattache les moindres gestes rituels aux dogmes fondamentaux. "Ils croient, dit un personnage du "Maître de la terre" de Benson en parlant des catholiques, ils croient que Dieu est devenu homme pour les sauver du péché en souffrant pour eux. Au fait, ce qu'ils appellent l'Incarnation est le centre de toutes leurs croyances. Tout le reste en découle. Et je dois avouer que, si l'on vient à admettre cette Incarnation, tout le reste en découle nécessairement,

(60) RIQUEBOURG, p. 419-420.

(61) Ceci est concédé par le P. BIERMANN, p. 172 note 63; quant aux tempéraments que les Jésuites ont apportés pour la promulgation immédiate de certains préceptes ecclésiastiques, cela ne peut être convenablement traité qu'en étudiant le *Compendium indicum* des privilèges de la Compagnie de Jésus dans les Indes; nous nous proposons d'y revenir plus tard.

(62) Tome I, p. 389-390.

tout, jusqu'aux scapulaires et à l'eau bénite"[63]. Mais on ne peut raisonnablement reprocher aux Chinois de la fin du XVIe siècle de n'avoir pas été plus sensibles à ce mode de présentation synthétique de la doctrine que leurs contemporains d'Occident; dans le monde actuel où nous vivons, on ne songe plus guère à discuter les détails de la doctrine, les hérésies partielles ont eu leur temps et l'on a dit justement qu'un Luther, paraissant aujourd'hui, ne récolterait pas cinq cents adhérents. On admet tout ou l'on rejette tout en bloc. Concédons par conséquent que, pour s'adapter à la mentalité de ses auditeurs, Ricci a souligné la cohérence logique entre les thèses du système chrétien plutôt que l'unité riche et puissante de cette vie. Ce faisant, il assurait d'ailleurs à sa prédication, dans la Chine du XVIIe siècle, un rayonnement très large, plus large qu'ailleurs. En effet, il ne commençait pas, comme tous les missionnaires de son temps, par demander: "Veux-tu te faire chrétien?" en expliquant brièvement ce que c'est qu'appartenir à la communauté chrétienne; mais: "Sais-tu ce qu'est être chrétien?" en détaillant les principes essentiels de la doctrine chrétienne.

"Le prosélytisme communautaire, a-t-on dit[63], est celui qui poursuit concrètement l'addition d'individus nouveaux au groupe religieux; tandis que le prosélytisme doctrinal poursuit apparemment la simple diffusion d'une doctrine religieuse dans la masse des esprits; ce dernier n'a guère l'apparence d'un prosélytisme, mais il est conscient de ce que, de toutes manières, l'adhésion à la doctrine catholique achemine vers le seuil de la communauté catholique. Le

(63) Beaucoup de ces expressions sont empruntés à un maître de l'enseignement catéchétique, SULLEROT, *La vie chrétienne*, t. 1, 1930, p. IV-VII.

(63) LEDRUS, *Le problème du prosélytisme doctrinal du Bouddhisme indien* (Compte-rendus de la huitième semaine de missiologie, 1930, p. 78 et suiv.). Un bel exemple de ce "prosélytisme doctrinal" est l'effet produit par le *T'ien tchou che i* sur K'ang-hi (BRUCKER, p. 772). Cette influence s'exerça même dans le milieu de l'Islam chinois, puisqu'en juillet 1668 le dominicain SARPETRI parle d'un ouvrage musulman qui ne serait qu'un démarquage du traité du Père Ricci (T'oung Pao, t. 21, 1922, p. 415).

prosélytisme communautaire offre l'aspect d'une conquête: c'est le filet jeté à la mer; le prosélytisme doctrinal offre l'aspect d'une paisible diffusion: c'est le flambeau dressé sur le chandelier. Il va sans dire que l'un n'est pas exclusif de l'autre."

Les missionnaires du XVIme et XVIIme siècles (à l'exception, semble-t-il, du P. de Nobili aux Indes) ne connurent guère que le prosélytisme communautaire et même leurs "Introductions au symbole de la foi" s'adressèrent à des catéchumènes déclarés. Les Jésuites de Chine, à la suite du P. Ruggieri et surtout du P. Ricci, pratiquèrent beaucoup plus le prosélytisme doctrinal qui se désintéresse en apparence des conversions à la communauté, mais se contente de communiquer intensément la plus grande et la plus large connaissance possible du Catholicisme dans sa vie réelle et dans sa doctrine.

"Le prosélytisme doctrinal visera uniquement à faire rayonner la vérité sur le Catholicisme, non pas seulement une vérité extérieure, mais cette vue religieuse qu'en possède le Catholique lui-même; et cette vérité sera communiquée sans empressement aucun vers le résultat tangible, sans qu'on s'estime frustré dans son effort lorsque les conversions se font attendre. On considérera comme un gain positif, non pas simplement l'adjonction de nouveaux individus à la communauté chrétienne, mais encore la pénétration de toute idée chrétienne dans la masse infidèle......
Le but immédiat du prosélytisme doctrinal sera atteint dans la mesure où sera constituée une masse catholicisante, d'où pourront sortir, tôt ou tard, des catholiques proprement dits. Prosélytisme des semailles, accentuation du *docete omnes gentes*, envisageant la conversion comme le résultat spontané d'une instruction évangélique relativement avancée."

L'école confucianiste de Tonglin deviendra, pendant les dernières années des Ming, cette masse catholicisante; mais pour obtenir ce résultat, Ricci aura été conduit à ménager restaines habitudes, désignées en abrégé sous le nom de "rites chinois" sur lesquels il faut nous expliquer.

CHAPITRE SIXIÈME

Coutumes et Rites Nationaux

Dans cette controverse fameuse des Rites chinois, partisans ou adversaires chercheraient vainement chez le Père Ricci les termes précis dans lesquels ils ont formulé leurs positions respectives; soit qu'il s'agisse des "Commentaires" historiques, ou des lettres jusqu'ici publiées du fondateur de la mission, il y est parlé indifféremment de temple, de saint, d'autel, de prêtre, de sacrifice, ou au contraire de salle, de sage, de table, de ministre, d'offrande, sans se prononcer avec certitude sur le caractère superstitieux de certains rites.

"Le propre *temple* des lettrés, écrit Ricci à la fin de sa vie[1], est celui de Confucius... dans l'endroit qu'on appelle "l'*école*"... A la place d'honneur du *temple* est dressée la statue de Confucius, ou une tablette bien ciselée portant son nom en lettres d'or, et à ses côtés les statues ou les tablettes de ses disciples qui sont également tenus pour *saints*. C'est là que les magistrats de la ville et les gradués viennent, à la nouvelle et à la pleine lune, faire à Confucius leurs génuflexions, allumer des chandelles en son honneur et mettre de l'*encens* dans le brûle-*parfums* placé devant l'*autel*. De même à l'anniversaire de sa mort et à certaines dates de l'année, ils lui *offrent* des animaux tués et d'autres choses qu'ils mangent ensuite en grande solennité. Tout cela, ils le font pour remercier Confucius de l'excellente doctrine qu'il leur a laissée dans ses livres, par le moyen desquels ils ont obtenu leurs mandarinats et leurs grades. Mais ils *ne récitent aucune prière* en son honneur et *ne lui demandent rien*, comme nous l'avons dit pour les défunts".

---

(1) R, I, p. 90-91.

Si quelqu'un néanmoins demande: "Ces *offrandes* suspectes ne sont-elles pas de vrais sacrifices?", un compagnon de Ricci, le Père de Pantoja, en 1602, semble répondre affirmativement: "quotannis *sacra faciunt*" (2). En 1609, Ricci est beaucoup moins catégorique: "C'est une certaine espèce de sacrifice, dit-il en retouchant son texte (3), avec des *parfums* et des animaux tués qu'on *offre;* toutefois les *lettrés* ne reconnaissent en Confucius aucune divinité et ils ne lui demandent rien, c'est pourquoi *on ne peut pas l'appeler un vrai sacrifice*".

Par ailleurs, il connaît d'autres rites certainement blâmables, même parmi ceux que pratiquent des lettrés non suspects d'attaches au bouddhisme ou au taoïsme: "Ils ont encore d'autres *temples* élevés aux esprits protecteurs de la ville ou du palais où ils tiennent audience; là *aussi* ils font solennellement le serment de garder la justice et de gérer fidèlement leur office, la première fois qu'ils entrent en charge, et c'est ce qu'ils appellent "prendre le sceau"; ils font d'autres *offrandes* de viandes et de parfums, mais à ces esprits ils *reconnaissent le pouvoir de récompenser et de châtier*" (4).

Comme on le voit par ces exemples, le meilleur moyen de se méprendre sur la véritable pensée du Père Ricci serait de chercher à la comprendre en fonction de "la discussion des Rites chinois". Mieux vaut donc se contenter d'aligner d'abord ses textes,-trop rares-(5), tels quels, sans glose, traduits le plus fidèlement possible et en tenant compte soi-

---

(2) C'est le texte latin publié dans PANTOJA, p. 47, 89.

(3) Le texte cité en note (R, I, p. 22, 1.30) et biffé portait "fanno una certa sorte di sacrificio". Quand plus loin (R, I, p. 91 1.19), il est repris en partie pour être inséré dans le manuscrit, le mot "sacrifice" est omis, et il devait l'être puisqu'il y est dit que ni Confucius ni les ancêtres ne sont considérés comme des dieux.

(4) R, I, p. 91.

(5) Il est particulièrement regrettable de ne pas connaître les documents qui ont été cités par le Père Gabiani dans son manuscrit de 1680 "*De ritibus Ecclesiae sinicae Apologetica dissertatio*", p. 5-6: "Ordonnances de Ricci", "Règlements approuvés par le Père Valignano en 1603". BIERMANN, p. 172 note 63, y fait allusion.

gneusement de toutes leurs nuances, nous dirions presque leurs "notes théologiques"; ensuite, nous pourrons essayer de les interpréter en les replaçant dans leur contexte historique.

"Il n'y a rien de plus essentiel (solenne) parmi ces lettrés, affirme-t-il en résumant toutes ses expériences(6), et c'est pratiqué par tous depuis l'empereur jusqu'au moindre de ses sujets, que les *offrandes* (offerte) faites chaque année à leurs ancêtres défunts: viandes, fruits, parfums, pièces de soie (ou de papier chez les plus pauvres). Les honneurs qu'ils rendent à leurs parents consistent à les servir morts comme s'ils étaient vivants. Ils ne croient pas, pour cela, que les morts viennent manger ce qu'on leur offre ou en aient besoin. Ce qu'ils font, ils l'*expliquent* en disant qu'ils ne connaissent pas d'autre moyen de manifester leur amour et leur reconnaissance envers leurs ancêtres. *Quelques-uns* même nous ont affirmé que cette cérémonie avait été instituée plutôt en vue des vivants qu'en considération des morts, c'est-à-dire afin que les enfants et les ignorants sachent mieux honorer et servir leurs parents alors que ceux-ci sont en vie, en voyant combien les personnages les plus distingués continuent aux leurs les témoignages d'affection filiale même après leur mort. D'ailleurs en ces défunts ils ne reconnaissent aucune divinité, ils ne leur demandent rien et ils n'en attendent rien. Ainsi, dans tout cela, il n'y a *rien qui sente l'idolâtrie,* et *peut-être même est-il permis de dire qu'il ne s'y rencontre nulle superstition*".

Ces déclarations, déjà si claires par elles-mêmes, peuvent être encore précisées par un autre passage des écrits du Père Ricci:

"Est-ce que la *secte* des lettrés est proprement une *religion?*" se fait-il demander(7), et il répond: "Puisqu'ils n'ordonnent ni ne prohibent rien de ce qu'il faut croire des

---

(6) R, I, p. 50.

(7) R, I, p. 28: ce passage a d'abord été ajouté en marge, puis reproduit plus bas (p. 91-92) sans modification.

choses de l'autre vie, et puisque beaucoup d'entre eux adhèrent aux deux autres sectes [bouddhiste et taoïste] en même temps qu'à la leur, nous en sommes *venus à conclure* (venessimo a conchiuder) que ce n'est *pas une religion en forme* (una legge formata), mais seulement et proprement une *académie,* instituée pour le bon gouvernement de l'État. On peut donc à la fois se faire chrétien et appartenir à cette académie, puisque son *objet essentiel* ne renferme rien de contraire à la foi catholique."

L'exemple de ce qui s'est passé dans le Japon de cette époque nous permet, par contraste, de commenter la pensée de Ricci. Ce pays, à la fin du XVIme siècle, sortait de l'anarchie féodale grâce à l'énergie unificatrice des trois despotes qui, l'un après l'autre, brisèrent la puissance des daimïos turbulents et des bonzes militarisés. En même temps, le déclin politique et intellectuel des sectes bouddhistes y était accompagné, et même partiellement provoqué, par un essor de la pensée chinoise(8); toutefois, ce fut seulement entre 1587 et 1592 que, pour la première fois, prospéra une école d'un confucianiste qui ne fût pas bonze, Fujiwara Seikwa(9), et son élève, Hayashi Razan (1583-1657), entièrement gagné à la philosophie de Tchou Hi que Ricci combattait si vivement en Chine, s'en inspira pour rédiger les écrits proscripteurs du christianisme au Japon. A partir de ce moment, le confucianisme japonais, tout en s'émancipant de la tutelle bouddhiste, ne se contenta plus d'enseigner une morale et garda toutes les habitudes extérieures des bonzes: le Maître était vêtu comme un "seng", les disciples recevaient l'initiation dans une sorte de noviciat, les adeptes se rasaient la tête et pratiquaient le culte des anciennes divinités shintoïstes. Avec ce confucianisme japonais, il est évident que l'alliance du christianisme était impossible parce que c'était une "religion" véritable, se contredistinguant des sectes bouddhiques comme telles.

---

(8) MURDOCH, *History of Japan*, t. III, p. 91-150 résume clairement cette évolution et donne les références essentielles en langue européenne. — *Sagesse*, p. 10. 109-111.

(9) *Mélanges japonais*, t. V, p. 324-243.

Tout autres étaient, comme nous l'avons vu, les confucianistes que le Père Ricci rencontrait en Chine. Si on lui demandait: "Pratiquent-ils l'idolâtrie?", il répondait avec assurance: "Non", et, ce disant, il corrigeait probablement une appréciation plus sévère des premiers jours(10). "Mais du moins on ne peut nier qu'ils se livrent à des superstitions en rendant leurs honneurs aux ancêtres et à Confucius!" "Est-ce bien certain?" aurait-il dit, "je ne contesterais pas que les apparences soient contre eux, mais pour le fond, *peut-être est-il permis de soutenir qu'il ne s'y rencontre aucune superstition!"* Ces derniers mots, que nous avons déjà cités plus haut et qui sont du Père Ricci lui-même, montrent assez sa réserve et sa discrétion.

Mais du moment où le fondateur de la mission chinoise jugeait que les pratiques essentielles des confucianistes purs n'étaient pas évidemment superstitieuses, celles-ci étaient assimilables aux autres coutumes nationales. Or la pénétration pacifique du christianisme ne pouvait manquer de susciter en Chine des difficultés analogues à celles qui, aux premiers siècles après Jésus-Christ, avaient causé une véritable révolution dans la Rome impériale. Comme alors, la victoire espérée du christianisme posait un problème redoutable: "Qu'allait-il arriver de cette vieille civilisation sur laquelle l'ancien culte avait mis son empreinte? Le Christianisme essaierait-il de s'accorder de quelque manière avec elle? ou devrait-il faire comme l'Islam, qui n'a pas voulu ou n'a pas pu s'assimiler des éléments étrangers et a tout détruit autour de lui?(11)"

Ce problème intéressait l'avenir de la Chine. Ricci ne nous semble point avoir voulu le résoudre autrement qu'autrefois, lorsque l'introduction brusque de l'Evangile aurait

---

(10) Le texte d'un Dialogue latin imprimé à Macao en 1590, mais dont nous ne possédons qu'une traduction anglaise peut-être imparfaite disait: "il est très difficile ou impossible de l'excuser du crime d'idolâtrie" (HAKLUYT, t. 4, p. 229).

(11) Ces expressions sont empruntées à l'ouvrage classique de BOISSIER, *Paganisme*, t. 2, p. 427.

pu provoquer dans le monde occidental des sursauts trop violents.

"La secousse aurait été inévitable, a-t-on fort bien dit[12], si l'Eglise, à son enthousiasme communicatif, n'avait joint la perception nette des réalités, la perfection du bon sens. Rien ne le montre mieux que sa conduite à l'égard des esclaves. Les fanatiques de révolution, qui pensent qu'une proclamation suffit à détruire et à remplacer l'œuvre des siècles, lui reprochent de ne pas avoir supprimé brusquement l'esclavage comme la Constituante a supprimé les privilèges. Le christianisme a procédé à l'inverse, et pour quiconque a le sens de l'histoire, c'est là un des plus beaux spectacles qu'elle puisse offrir. Ce n'est point au milieu du chaos des destructions amoncelées que l'Eglise a cherché à bâtir l'édifice d'une société nouvelle, mais c'est lentement, pierre par pierre, avec une sage et presque insensible progression, qu'elle a transformé ce qui existait. En prêchant aux esclaves la soumission, aux maîtres la bonté, en rappelant à tous l'égalité chrétienne par la participation commune à ses mystères, par l'admissibilité de toutes les conditions aux dignités ecclésiastiques, elle a capté la vie sociale pour l'orienter en des directions qui devaient conduire, sans violence, à la suppression de l'esclavage".

Et plût à Dieu que toutes les rencontres de la Civilisation Occidentale avec la Culture Chinoise se soient toujours, dans le passé et le présent, produites sous le patronage maternel de l'Eglise! Certes, il n'est point surprenant que les dirigeants de la jeune Chine d'aujourd'hui se rappellent avec quelque regret,-impuissant, il est vrai-, ces premiers contacts amicaux de l'Occident et de l'Orient sous la direction du Père Ricci et de ses successeurs[13]. Les Jésuites, en effet, confrontés avec des problèmes semblables à ceux qui s'étaient posés vers la fin de l'Empire Romain, avaient voulu procéder suivant la tradition de l'Eglise catholique. En particulier le Père Ricci, sous l'action persistante de

---

(12) *Christus* (*Manuel d'histoire des religions*), p. 1047-1048.

(13) Nous nous sommes déjà longuement expliqués sur ce point dans *Sagesse*, 3me Partie, p. 180 et suiv.

son prosélytisme doctrinal, aurait salué comme un signe de progrès les remous réformateurs de l'ambiance païenne s'agitant dans l'inquiétude, tenaillée sous l'influence pénétrante du ferment évangélique; mais, même quand cette évolution sourde ne se produisait pas, il commençait à construire, assise par assise, les fondements de l'Eglise de Chine. C'était tout un monde à soulever, monde totalement inconnu et entièrement différent de celui qu'il avait fréquenté en Italie et au Portugal. A chaque pas, il devait résoudre des cas de conscience pratiques pour lesquels la théologie de ses maîtres du Collège Romain ne pouvait lui fournir que des principes généraux de solution; par exemple, presque dès les premiers jours, la coutume chinoise du concubinat l'obligea de prendre parti sur une question fort délicate: "Les nouveaux convertis acceptaient de vivre comme frère et sœur avec celles de leurs épouses qui n'étaient pas leur première femme, mais devaient-ils aller jusqu'à les renvoyer dans leur famille, ce qui était un affront intolérable en Chine(14)?" Ricci fut intransigeant, il exigea le séparation complète. Une autre pratique était d'usage courant, celle de la cession des petits enfants contre une somme d'argent; il ne l'interdit pas.

En d'autres cas, la situation était beaucoup plus complexe: imposerait-on d'emblée l'observation de tous les préceptes ecclésiastiques sans exception, comme d'assister à la messe le dimanche, d'observer les jeûnes et les abstinences de rigueur dans les autres pays? Autoriserait-on le prêt à gros intérêts, les monts-de-piété?... Quand on administrait le baptême aux femmes, supprimerait-on l'usage des saintes huiles, l'emploi de la salive, l'inhalation.... et l'Extrême-Onction pourrait-elle leur être conférée? A toutes ces questions, et à bien d'autres encore, il était impossible de répondre avant d'avoir institué une enquête minutieuse, et, même après cela, devait-on souvent se contenter d'à peu près!

---

(14) R, II, p. 464-465.

Il en fut ainsi quand on se demanda si l'on pouvait utiliser les livres classiques en vue de l'apologétique chrétienne.

"La secte des lettrés, déclare Ricci dans le second entretien de son Catéchisme[15], reconnaît un premier être et s'attache à la solide vertu... ; *quoique je n'aie pas tout à fait approfondi* leur doctrine, il me *paraît* qu'elle *approche de la vérité*". A propos du *T'ai k'i* 太極, le Grand Extrême" de Tchou Hi, il fait cet aveu: "Je n'ai pas laissé d'étudier *avec application et avec assiduité* les livres classiques, il y est rapporté que les anciens sages adoraient le *Chang-ti* ...., maître souverain du ciel et de la terre..., mais *je n'y ai point lu* qu'ils eussent de la vénération pour le T'ai k'i". Ailleurs, après avoir cité onze textes des Livres canoniques pour démontrer que le Chang-ti est bien le Dieu que nous adorons en Europe, il conclut: "Ne devons-nous pas juger que le ciel visible n'est pas le Chang-ti? Mais quiconque lira les anciens livres, jugera par leur lecture, *si je ne me trompe*, qu'il n'y a de différence entre le Chang-ti et Dieu que celle du nom". Et encore, toujours à propos de Chang-ti identifié à Dieu: "Si quelquefois on lui donne le nom de ciel (*T'ien* 天), ce n'est là qu'*une façon de parler*, comme lorsqu'on prend une ville pour le mandarin qui la gouverne, et qu'au lieu de dire: le gouverneur de Nanchang a ordonné telle chose, on dit simplement: la ville de Nanchang a publié telle ordonnance".

Il nous semble inutile de multiplier les exemples; la méthode suivie par le Père Ricci nous paraît ressortir fort clairement de ce qui précède. Dans l'espoir d'ouvrir les portes de l'Eglise aux lettrés confucianistes, et par voie de conséquence aux masses idolâtres, il s'est livré à l'étude aussi approfondie que possible des traditions anciennes; il en a recherché l'origine historique et l'interprétation primitive; il les a comparées avec les pratiques en usage; il a pris l'avis de lettrés qualifiés, et c'est seulement après

---

(15) Nous citons ici la traduction du Père JACQUES qui a paru dans les "*Lettres édifiantes et curieuses*" (Ed. du Panthéon, t. IV, p. 380-453).

mûr examen, quand il s'est rendu compte de la nature de ces traditions telles qu'elles étaient dans le principe en les séparant des additions postérieures, qu'il a fini par se persuader que *probablement* les chrétiens chinois pouvaient pratiquer licitement certains de leurs rites nationaux, pourvu que ceux-ci fussent rétablis dans leur sens primitif en les expurgeant de toute contamination bouddhiste ou taoïste.

Ce processus lent et précautionné ne nous paraît pas avoir été toujours remarqué, même par les plus sincères admirateurs du Jésuite italien[16]. Les premiers qui prirent le change sur la véritable pensée du Père Ricci, ce furent naturellement les lettrés chinois eux-mêmes; suivant le système de Tchou Hi en effet, les âmes des ancêtres doivent être considérées comme anéanties depuis longtemps: "Il en est de l'homme, selon Tchou Hi, comme d'un fruit qui est d'abord cru, puis blet, puis matière décomposée. Un fruit cru se conserve; un fruit mûr ne se conserve pas... Quand l'homme a vécu jusqu'au terme de ses jours et est mort content, sa matière étant blette se décompose et tout est fini. C'est là le lot du Sage... Quand l'homme est mort avant le temps, son esprit inférieur, étant trop cru, ne peut pas se dissiper aussitôt. De même, ceux

(16) Le Père BRUCKER qui avait abordé l'étude historique de la position du Père Ricci en fonction de la Discussion des Rites, s'y est repris à plusieurs fois pour la définir exactement: "*La Chine et l'Extrême-Orient d'après les travaux historiques du Père Antoine Gaubil*" (*Revue des questions historiques,* 1884, p. 502-503); "*Chinois* (*Rites*)" (article du *Dictionnaire de théologie catholique,* col. 2365-2366); "*Le Père Matthieu Ricci*" (Etudes, 1910, t. 124, p. 5-27, 185-208, 751-779, surtout p. 764-765, 771, 773); "*La Compagnie de Jésus*", 1919, p. 370. Chacun de ces exposés diffère sensiblement du précédent et aucun ne nous semble rendre la véritable pensée du Père Ricci. Un ami intellectuel du P. Brucker, le Père Becker (longtemps supérieur de mission en Chine et fort connu par sa Biographie du Père Gonnet), étant sur place, a corrigé, dans des Carnets manuscrits que nous avons consultés, ces constructions faites de loin et trop influencées par les discussions des Rites, mais il ne disposait pas alors de l'édition des Oeuvres du Père Ricci par le Père Tacchi-Venturi. Il n'est peut-être pas sans utilité de faire remarquer que ce qui a paru sur la discussion des Rites dans *l'Histoire des Papes de* PASTOR adopte les conclusions du Père Brucker.

qui ont trop nourri leur âme supérieure, comme les bonzes par la méditation, celle-ci étant trop robuste ne peut pas se dissiper aussitôt. Dans ces cas, ces âmes peuvent survivre pour un temps, faire des prestiges, se venger, etc. On peut se rendre ces revenants favorables par des offrandes qui prolongent leur survie. A défaut de ces offrandes, ils finissent par se dissiper, et c'est fini"[17]. Pour l'âme de Confucius, le cas est encore plus clair, car, comme le dit le Père Wieger[18], "nous savons que, d'après Tchou Hi, l'âme d'un homme s'éteint d'autant plus vite après sa mort que cet homme avait été plus sage durant sa vie. Or Confucius étant le Sage parfait, il s'ensuit que son âme est retournée dans le néant il y a de cela plus de vingt-trois siècles, et le culte qu'on lui rend ne s'adresse qu'à son nom et à sa mémoire que cet hommage doit glorifier et perpétuer". Les lettrés du XVIe siècle, pénétrés d'idées aussi matérialistes, ne connaissaient qu'une doctrine contredisant ouvertement leur présupposé anti-spiritualiste, c'était le bouddhisme; à leurs yeux, ce fut donc cette religion qui inspirait au Père Ricci de s'appuyer sur les textes des Livres Classiques pour prouver, au moins comme vraisemblable, la survie de l'âme, et même des bonzes savants protestèrent contre ce qui leur semblait un trop habile plagiat: "Le christianisme copie la doctrine de la Terre Pure (Amidisme), écrivit *Tchou-hong* 袾宏, un érudit de Hangchow, à Ricci; il est de mon devoir de prémunir les gens contre cette forme hérétique et corrompue de religion"[19]. Telle était aussi l'opinion de la majorité des contemporains de Ricci, même et surtout parmi les lettrés les plus honnêtes avec lesquels il lia des relations intimes, et nous la retrouvons enregistrée pour ainsi dire officiellement dans l'En-

(17) WIEGER, HCO., p. 670.

(18) WIEGER, HCO., p. 723. En 1530, un décret impérial essaya de "laïciser" les honneurs rendus à Confucius (SHRYOCK, *The Origin and the Development of the State Cult of Confucius*, 1922, p. 187).

(19) REICHELT, *Truth and Tradition in Chinese Buddhism*, 1927, p. 157. *Tchou-hong* était abbé de la pagode de la "Terre pure" *Yun-si se* 雲棲寺 près de Hangchow.

clopédie Impériale de K'iên-long à la fin du XVIIIe siècle: "La doctrine des nouveaux venus [les chrétiens] diffère bien peu du bouddhisme, puisque des deux côtés on croit à une vie nouvelle après la mort, avec une rétribution qui varie suivant les mérites ou les démérites de chacun; si les chrétiens rejettent la métempsychose et permettent de tuer les êtres vivants, c'est uniquement par désir de se rapprocher de la doctrine de Confucius"(20) !

Tandis que dans les milieux chinois l'apport religieux du Père Ricci à la Chine apparut souvent comme un "bouddhisme larvé", il fut considéré plus tard par beaucoup d'Européens, surtout durant les grandes Controverses des Rites, comme un "Confucianisme vaguement christianisé", et volontiers même, parmi les modernistes d'à présent, célèbrerait-on le missionnaire comme "un pieux conciliateur de croyances"(21). Il ne serait pas difficile de trouver les antécédents de ces appréciations, si contraires à la vérité, dès le début du XVIIe siècle, soit au Japon avant la persécution de 1614, soit à Macao après l'exil, lorsque des Jésuites s'effrayèrent vivement de ce que certains termes employés par Ricci pour désigner des idées chrétiennes étaient empruntés aux livres canoniques du confucianisme(22); de telles confusions se produisirent en sens contraire dans le Japon unifié, lorsque, par réaction contre le Tchouhisme sectaire de Razan, s'implanta l'école plus psychologique de Wang Yang-ming et qu'on vit cette dernière proscrite par le gouvernement comme "une forme déguisée du christianisme"(23) !

Etant données des divergences si profondes d'appréciation concernant l'attitude du Père Ricci, il ne faut point

(20) *Atti*, p. 61-62 note.

(21) Cette expression malheureuse a été employée dans une inscription apposée en 1910 à Macerata (*Atti*, p. 52 et suiv.).

(22) On trouvera d'autres explications et références sur ce point dans *Sagesse*, p. 110.

(23) Comme l'on sait, c'est cette école de Wang Yang-ming (en japonais, Oyomei) qui triomphe au contraire en ce moment au Japon, et même dans la Chine moderne. Il faut désormais se reporter à la thèse du Père WANG sur "*La philosophie morale de Wang Yang-ming*" (1936).

s'étonner si ses apologistes se sont eux aussi mépris fort souvent sur sa pensée à l'égard des traditions nationales et des rites de la Chine. En gros, on peut diviser ces historiens favorablement disposés en deux groupes: les uns, surtout ceux d'Europe, et plus spécialement de France, ont souligné la distinction, capitale à leurs yeux, entre les cérémonies *certainement* civiles ou politiques, et les cérémonies *certainement* religieuses ou superstitieuses(24), mais, comme nous l'avons montré, il serait vain de chercher de telles *certitudes* chez le Père Ricci; les autres, particulièrement les missionnaires de Pékin et de l'intérieur de la Chine, se rendaient compte qu'il était bien hardi de nier *absolument* que les Rites, même les honneurs rendus aux ancêtres et à Confucius, eussent été anciennement répréhensibles, c'est pourquoi ils se bornèrent à représenter plusieurs d'entre eux comme *probablement* inoffensifs(25). Il nous semble qu'en l'absence de documents apodictiques, il vaut mieux se contenter d'affirmer que Ricci employa les termes d'usage courant sans beaucoup songer à en préciser l'exacte portée. Même si certaines de ses expressions suggèrent de le classer parmi les "probabilistes" de la première heure, cela ne paraît guère prouvé; quand il quitta le Portugal (1578), le dominicain Barthélemy de Medina venait à peine de publier à Salamanque le gros ouvrage où fut énoncé pour la première fois le principe fondamental du probabilisme (1577), et ce ne fut ni à Goa ni à Macao que le missionnaire put suivre de si loin l'ample développement que le jésuite Gabriel Vasquez donna quatre ou cinq ans plus tard à cette

---

(24) La distinction entre rites "politiques" et rites "religieux" ne s'est jamais rencontrée sous la plume du Père Ricci, mais sous celle du traducteur de ses Commentaires en latin, le Père Trigault, qui en serait donc, semble-t-il, le premier responsable. R, I, p. 649: à propos de l'enterrement du Père Ricci, "expletis *ecclesiasticis* ritis, neophyti *politicos* suos minime omisere".

(25) Les découvertes les plus récentes de l'archéologie chinoise confirment de plus en plus nettement que les honneurs rendus aux ancêtres dans l'antiquité chinoise, par exemple sous la seconde dynastie Chang, étaient nettement superstitieux (CREEL, *The Birth of China*, 1936, p. 174-184, 197-216 (sacrifices humains), 335 et suiv.).

doctrine[26].

Tout compte fait, nous croyons donc préférable de nous en tenir à l'appréciation d'un historien peu suspect de partialité en cette question, Monsieur Luquet, des Missions étrangères[27]. "Il semblerait au premier coup d'œil, écrit-il, difficile de comprendre comment les Jésuites pouvaient tolérer des pratiques si entachées de superstitions; mais avant de porter un jugement sur leur conduite, il est bon de se mettre devant les yeux quelques considérations fort importantes.

Leurs succès furent d'abord peu sensibles et accompagnés des persécutions promises à ceux qui veulent marcher sur les traces du Sauveur dans la conquête des âmes [on voit par le contexte que Monsieur Luquet ignore qu'au début ils avaient accepté de se faire passer pour des "seng" venus de l'Occident] ; mais la persévérance et la foi de ces hommes apostoliques surent triompher de tous ces obstacles, et les premières chrétientés s'établirent.

Parmi ces heureux missionnaires se trouvait le Père Ricci, qu'on peut regarder comme un des plus saints et en même temps comme un des plus habiles missionnaires de la Compagnie de Jésus. Il comprit bientôt qu'il fallait prendre une marche toute particulière pour gagner la confiance d'un peuple, le plus vaniteux peut-être [disons simplement "fier"] de l'univers, qui se regardait comme la première nation du monde [plus exactement, la seule nation du monde, de même qu'autrefois l'empire romain vis-à-vis des barbares qui le cernaient]. Triompher avec des moyens ordinaires de la résistance opposée par un semblable peuple à la prédication d'une loi nouvelle et étrangère, lui parut impossible à moins de miracles de la grâce, et il savait que le don des miracles n'a jamais été promis par Notre-Seigneur comme condition essentielle du succès de la prédication évangélique. Ricci chercha donc, dans l'étude des

(26) P. DEMAN, O. P., *"Probabilisme"* (article du *Dictionnaire de théologie catholique*, 1935, col. 466-481).

(27) J. P. O. LUQUET, *Lettres à Mgr l'évêque de Langres sur la Congrégation des missions étrangères* 1842: la première phrase que nous citons se trouve à la page 125, les autres aux pages 105-106.

mœurs de la nation, à s'éclairer le plus possible sur la marche à suivre pour seconder l'opération divine... Il sentit qu'il fallait, d'une part, abaisser l'orgueil de ce peuple et faire tomber sa haine et son mépris pour les étrangers en le subjuguant par l'éclat des sciences de l'Europe; que de plus il fallait ménager avec soin cette même vanité sur des points qu'il était impossible d'attaquer *alors* sans ruiner aussitôt toute espérance de succès... Il ne tarda pas à mettre à exécution tout un système de prédication, fondé sur cette base, inaccoutumée il est vrai, mais *suffisamment appuyée par les exemples analogues de l'histoire de l'Eglise*".

Dès lors, il apparut aux yeux des Chinois comme mathématicien, géographe et surtout, ce que l'on ne dit pas assez, comme *moraliste*: les ouvrages qui lui valurent le plus de réputation furent ses essais sur les vertus morales (De l'amitié, Dix paradoxes, Vingt-cinq sentences,...); on a trop apprécié Ricci à travers Schall ou même Verbiest!

"Il s'étudia aussi, continue Luquet, avec le plus grand soin à prendre de l'histoire et des croyances chinoises tout ce qui *pouvait* s'accorder avec la vérité chrétienne. C'est ainsi qu'il reportait l'origine de leur monarchie aussi loin qu'il le pouvait sans contredire le récit de nos livres sacrés [en fait, cet accord de la chronologie traditionnelle des Chinois avec celle de la Vulgate ou des Septante ne paraît pas avoir été discuté par Ricci, mais seulement par ses successeurs]. Quant à leur Confucius, si célèbre parmi les lettrés, il en releva lui-même la *morale* [et non le dogme, comme le disent trop souvent des panégyristes tendancieux] dans ce qu'elle avait de conforme à l'*équité naturelle* [on ne voit pas que Ricci ait jamais supposé qu'il y ait eu une révélation primitive pour les Chinois], et il ne crut pas devoir condamner *aussitôt* les pratiques de *vénération excessive* usitées à l'égard de ce maître de la grande science; il usa des mêmes *ménagements* avec ces... infidèles en ce qui touchait leur respect *exagéré* pour les ancêtres. Ne voyant dans leurs principes rien d'*absolument* contraire aux principes du christianisme, il pensa qu'en les *tolérant pour un temps*, on viendrait plus facilement à bout de les abolir sans secousse par la suite".

Cette dernière phrase nous paraît caractériser d'une manière heureuse la pensée fondamentale du Père Ricci; ainsi, au lieu de réprouver absolument tous les rites funéraires sans exception, affirmait-il qu'il "serait mieux de les remplacer par une aumône aux pauvres pour l'âme du défunt"(28). Depuis que Luquet écrivit ses "Lettres", le problème de la "survivance des formes païennes" a été repris "sur la demande d'un personnage constitué en dignité à Rome" par deux historiens spécialistes de l'antiquité chrétienne, Mgr Batiffol et Monsieur Louis Bréhier, en fonction des cas de conscience que pose l'attitude du gouvernement japonais à l'égard de ses nationaux (1919) (29).

"On sait, conclut alors Mgr Batiffol, que dans la religion romaine il n'existe pas de sacerdoce proprement dit: les prêtres n'y sont que des laïques délégués à la liturgie et ainsi en va-t-il dans le culte impérial. Les prêtres municipaux du culte impérial portent le nom de flamines, la province a son "flamen provinciae"... Des chrétiens qui avaient dans leur cité ou dans leur province une grande situation, pouvaient-ils, devaient-ils se dérober au flaminat? Le concile d'Elvire (en 303) ne prend pas sur lui d'interdire *absolument* le flaminat aux fidèles. Il confirme que l'idolâtrie et l'homicide sont des fautes qui entraînent l'excommunication, et une excommunication dont l'Eglise refuse de relever... Mais le concile est d'une extrême indulgence pour le flamine chrétien qui n'aura porté que la couronne du flaminat: grave concession qu'un Tertullien (montaniste, il est vrai) cent ans plus tôt aurait véhémentement relevée. Tertullien n'avait pas prévu que *la ligne qui sépare la discipline chrétienne* de l'idolâtrie était capable de se déplacer du fait de la *laïcisation de l'idolâtrie.* Vienne un jour où les sacrifices seront supprimés par l'empereur devenu chrétien, le flaminat deviendra une simple distinction civile sans caractère religieux, à la façon de nos ordres de chevalerie qui sont des distinctions sans rien de militaire".

(28) R, I, p. 90.

(29) LOUIS BRÉHIER et PIERRE BATIFFOL, *Les Survivances du culte impérial romain. A propos des rites shintoïstes.* Paris, 1920 passim.

C'est ce principe de la "laïcisation de l'idolâtrie" que Mgr Batiffol appliqua dans le cas des néophytes japonais, mais, chemin faisant, comme il ne pouvait manquer de rencontrer les Bulles pontificales sur les rites chinois, il en donna ce commentaire. "Clément XI (1715) déclare ne pas interdire les honneurs rendus aux morts à condition qu'il n'y entre pas de *superstitio,* et qu'ils n'aient pas l'apparence de la *superstitio,* mais qu'ils se maintiennent dans les limites des rites civils et politiques, "quae vere superstitiosa non sint, ne superstitionis speciem prae se ferant, sed intra limites civilium et politicorum rituum contineantur". Notez que Clément XI, plus sévère que l'Eglise contemporaine de Théodose et de Justinien, interdit même l'*apparence* de la *superstitio.* Mais il admet qu'il peut exister des rites purement civils et politiques, et nous *pouvons penser* que ces rites *deviennent tels,* soit du fait des lois qui les déclarent tels, soit du fait d'une évolution progressive de l'opinion qui peu à peu les laïcise, et de religieux qu'ils étaient, les rend areligieux et indifférents".

Telle a été, nous semble-t-il, la véritable position du Père Ricci et de ses supérieurs de Macao[30]. Ils ne nièrent point que certains rites chinois avaient au moins l'apparence de la *superstitio* et que d'autres étaient réellement superstitieux, mais ils crurent qu'après avoir éliminé soigneusement tous les apports bouddhistes et taoïstes (éléments certainement superstitieux), ils trouveraient des possibilités d'étapes vers la laïcisation complète des rites dits purement confucianistes.

Au terme de cet exposé dans lequel les nuances ont tant d'importance, nous ne pouvons que regretter de ne pas connaître les "Ordonnances" où le Père Ricci, d'accord avec le Père Valignano, avait fixé en détail la conduite de ses

---

(30) Ce chapitre était rédigé longtemps avant les récentes décisions de la Congrégation de la Propagande concernant la Mandchourie et le Japon (*Acta Apostolicae Sedis,* t. 28, 1936, p. 406-409; il y est dit de certaines pratiques: "quamvis forte a superstitione originem duxerint, ex circumstantiis tamen locorum et personarum et ex communi aestimatione nunc temporis non retineant nisi sensum urbanitatis et mutuae benevolentiae").

chrétiens pour la pratique des points délicats, comme le culte des ancêtres et de Confucius; peut-être un chercheur heureux les trouvera-t-il dans quelque dépôt d'Archives! Quoi qu'il en soit, nous nous croyons autorisé à conclure, avec le Père Tacchi-Venturi: "Il ne paraît pas qu'on puisse faire un reproche au Père Ricci d'avoir jugé prudent, longtemps avant les décisions de l'autorité ecclésiastique compétente, de ne pas interdire absolument à ses néophytes certaines pratiques à l'égard de Confucius et des ancêtres" [31]; après examen attentif et discussion approfondie, Ricci avait jugé en effet que ces pratiques, ou du moins certaines d'entre elles, étaient déjà ou deviendraient un jour assimilables à beaucoup de coutumes et de rites dépourvus de toute signification religieuse. Toutefois, comme le fait remarquer le Père de Grandmaison [32], "c'est chose manifeste, et confirmée par la pratique ecclésiastique en pays de mission, que des gestes, des formules, des usages acceptables, et sans danger dans une chrétienté adulte, une fois la coupure accomplie avec le paganisme, ne peuvent être tolérés tant qu'ils risqueraient d'être entendus au sens superstitieux ou idolâtrique".

Cela posé, nous croyons pouvoir nous prévaloir ici d'une décision papale. Le Souverain Pontife Clément XI, en effet, dans sa bulle de 1704 sur les "Rites chinois", a repris à son compte la déclaration que Monseigneur Maigrot avait insérée en son Ordonnance du 26 mars 1693: "Nous ne prétendons pas, dit le Pape, blâmer ceux qui ont eu jusqu'ici d'autres sentiments, et qui ont suivi un usage différent de celui que nous ordonnons de suivre désormais. Car il ne doit pas paraître étrange que, dans ces sortes de choses, tous les missionnaires n'aient pas été du même avis, et que chacun ait embrassé la conduite qui lui paraissait, selon Dieu, la plus conforme à la vérité". Ces paroles, qui innocentent les intentions de tous ceux qui ont pris part à la "discussion des Rites", nous paraissent devoir être appliquées a fortiori à ceux qui,

(31) P. TACCHI-VENTURI, *"Ricci"* (article de *l'Enciclopedia Italiana*, t. 29, 1936, col. 246).
(32) DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. 2, p. 585 note 2.

comme le Père Ricci, ont vécu très longtemps avant ces débats passionnés. Ils n'ont cherché qu'à trouver le chemin le plus conforme à la vérité et à la charité, en s'entourant de toutes les garanties alors possibles. Pour ne citer qu'une autre controverse, très proche de celle des Rites, celle qui se produisit entre Jésuites au sujet des termes à employer pour traduire les idées chrétiennes, Ricci recourut soigneusement à l'avis de ses supérieurs et confrères de Macao(33), mais, "les mots jouent, bien ou mal, leur rôle de truchement, et ne participent à l'immutabilité du dogme qu'ils expriment qu'à titre précaire et pratique. Avant de devenir les représentants officiels, accrédités, du magistère ecclésiastique, quelques-uns de ces termes ont été des officieux chargés par un particulier, un errant, parfois un hérétique, d'exprimer sa conception du dogme. A ce titre, ils ont pu être suspectés, éconduits, voire condamnés, pour reprendre ensuite, à la faveur d'une interprétation concrète, une valeur orthodoxe, ou même acquérir une autorité normative. Faut-il rappeler l'étrange fortune du mot grec "omoousios"? Les termes "persona", "prosopon", "substantia" et "natura", "ousia" et "hypostasis" ont une histoire qui n'est ni moins accidentée, ni moins instructive"(34). Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ces vicissitudes des formules dogmatiques, mais cet exemple suffit pour montrer la complexité des questions et faire bénéficier le Père Ricci de la sérénité avec laquelle les historiens de l'Eglise racontent les débats de Saint Jérôme ou les controverses monophysites. Nous poursuivrons donc notre récit sans mentionner davantage une discussion qui ne passera que plus tard, beaucoup plus tard, au premier plan des préoccupations missionnaires.

---

(33) D'après B., l. 1 c. 118 p. 183, il y eut une consulte des théologiens de Macao, présidée par l'évêque Mgr Cerquira et le Visiteur le P. Valignano pour approuver l'emploi des termes *Changti* et *T'ientchou;* nous serions porté à croire, d'après tous les indices, que ce fut celle du 7 avril 1604.

(34) DE GRANDMAISON, *Le dogme chrétien*, réédition 1932, p. 74-76. Cf. *Jésus Christ*, t. 2, p. 585 note 2.

CHAPITRE SEPTIÈME

L'année des examens 1604

Ce qui pour l'instant était le plus pressé, c'était de rendre stable la position acquise, et jusqu'à présent, tout restait suspendu à la faveur impériale; parce que Wan-li avait reconnu le missionnaire comme son "client" en lui allouant une pension sur le trésor public et parce qu'il avait fait construire en belle place dans sa résidence un joli pavillon pour abriter "la cloche qui sonne d'elle-même", les adversaires et les envieux ne parvenaient pas à chasser Ricci de Pékin. Mais que valait au juste la protection d'un souverain fantôme, claustré dans son palais-prison, invisible pour tous, même pour les grands serviteurs de l'Etat, et ne correspondant avec le dehors que par l'intermédiaire de ses eunuques favoris?

Au lieu d'un monarque absolu, sur le modèle de Philippe II d'Espagne, que Ricci s'attendait à trouver en Chine, il rencontrait surtout une oligarchie de fonctionnaires sans parallèle dans l'Europe du début du XVIIe siècle. "On ne peut s'empêcher d'être surpris, écrit le Père du Halde[1], lorsqu'on voit qu'un peuple infini, naturellement inquiet, intéressé jusqu'à l'excès et toujours en mouvement pour s'enrichir, est néanmoins gouverné et retenu dans les règles du devoir par un petit nombre de mandarins qui sont à la tête de chaque province". Ils sont environ quarante mille à se partager les charges importantes de l'empire, et une minime aristocratie de "docteurs" accapare les six grands Tribunaux de la capitale ou bien exerce une sorte de dictature intellectuelle par l'académie des Hanlin. Ce que Ricci appelle "toute la Chine", c'est cette société à laquelle on n'accède que par la filière des examens; c'est

(1) DU HALDE, t. 2, p. 22.

elle qui fait la mode ou l'opinion, et c'est de son accueil, plus encore que de la bienveillance impériale, que dépend le séjour des missionnaires en Chine. S'ils réussissent à s'en faire pleinement "adopter", ils n'auront plus rien à redouter, même dans le cas où la protection vague et lointaine de Wan-li se manifeste seulement par passades capricieuses.

Or, l'on aurait tort de croire qu'après les étapes laborieuses de Shiuhing, de Shiuchow, de Nanchang et de Nankin, Ricci était parvenu à ce faîte convoîté. Dans ce monde restreint, l'on était extrêmement prévenu contre toute innovation religieuse qui pouvait servir de prétexte à des mouvements politiques. C'est pourquoi, par prudence, Ricci, avant d'aborder la cour impériale, avait laissé dans une demie pénombre la propagande chrétienne et, s'il avait réussi à se faire choyer par certains cercles cultivés, c'était surtout parce qu'il s'était présenté en étranger "séduit par le rayonnement de la Chine" et désireux d'y répondre en retour par la transmission de la culture d'Occident. Mais maintenant, surtout depuis la divulgation de son Catéchisme, le *T'ien tchou che i* 天主實義, on ne pouvait plus se méprendre sur le but dernier de ses démarches. Le "lettré du grand Occident" parviendrait à faire accepter ses horloges, ses Mappemondes, sa musique, ses tableaux et ses arts appliqués, même ses traités de morale; pourrait-il acclimater, ou du moins faire tolérer, son message?

"Supposons, expliquera (en 1629) un visiteur de la mission le Père Palmeiro à l'aide d'une comparaison qui prend toute sa saveur dans l'Occident du début du XVIIe siècle(2), supposons donc qu'un groupe de musulmans fervents essaie de se disperser et de fonder des établissements à travers toute l'Europe, les uns à la cour de Rome, les autres dans les plus grandes cités de la chrétienté. Bien plus, ils y construisent des mosquées pour enseigner le Coran et recruter des adeptes à Mahomet. En outre, ils entretiennent des correspondances avec leurs coreligionnaires et compatriotes de

(2) B., l. 4 c. 98 p. 191-192.

Barbarie, de Grèce et de Constantinople. Ne sera-t-il pas raisonnable de supposer qu'ils préparent une conjuration à l'intérieur et une expédition de l'extérieur? Les soupçons que les Chinois entretiennent contre tous les étrangers sont incomparablement plus graves et mieux fondés que ceux des Européens contre les musulmans; surtout, étant donné que Macao, qui fait pour ainsi dire partie de la Chine, est entre les mains des Portugais, et que, tout autour d'eux, les Philippines, Malacca et l'Inde sont pour eux des exemples de ce que deviennent des pays arrachés par la conquête à l'autorité de leurs seigneurs naturels!"

Tel est donc le problème urgent qui se pose, en ces années, au Père Ricci: sous peine de voir son œuvre subitement annihilée, il doit réussir, non plus seulement à rester "client de l'empereur", mais à se faire pleinement adopter par la société chinoise. Fort heureusement, sa situation acquise à la capitale le dispense de voyages longs et difficiles pour se ménager les appuis nécessaires; l'année 1604, année des examens, voit affluer non seulement les candidats au doctorat (5.000 et avec leurs amis, plus de 30.000 personnes), mais les concurrents aux charges ainsi que les mandarins soumis à la critique des censeurs. A cette occasion, disent les Commentaires(3), "les Pères de Pékin ne manquèrent pas d'entrer en rapports avec les fonctionnaires des villes où se trouvaient déjà des résidences; ceux-ci virent de quelle autorité et bonne renommée jouissaient les nôtres, favorisés et bien traités par tous lès grands, ce qui mit aussi un frein à la malveillance de ceux qui voulaient nuire en d'autres lieux, car ils redoutèrent que les Pères de Pékin ne pussent leur faire tort, comme cela serait facile en parlant mal d'eux à des amis haut placés".

Ainsi commence, de par l'initiative décidée du Père Ricci, cette activité curieuse que l'histoire, et surtout la légende, se plaisent tant à amplifier. "Sous mille masques divers", on vient de raconter l'apostolat de la Compagnie de Jésus dans le monde, où figurent en belle place "La montre et le calendrier, instruments de conversion", "Les Jésuites profes-

---

(3) R, I, p. 465-466.

seurs et diplomates à la cour de Pékin", "Un ordre de jardiniers et de peintres expéditifs", "Le triomphe des jets d'eau et des lions mécaniques"; la seule énumération de ces titres suggestifs laisse deviner tout le parti qu'une imagination d'artiste et de romancier peut en tirer. D'ailleurs, on conclut très respectueusement en soulignant le rôle de "paratonnerre" que ne cesseront de jouer les "Pères de Pékin": "C'est ainsi, dira entre autres le Père Amyot à la fin du récit des réjouissances pour le soixantième anniversaire de l'impératrice douairière sous K'iên-long, c'est ainsi que nous tâchons pour l'intérêt de la Religion, de gagner la bienveillance du Prince et de lui rendre nos services utiles et nécessaires, afin de l'engager, sinon à devenir favorable aux Chrétiens, du moins à ne pas les persécuter, et à laisser aux Ministres du Seigneur la liberté de faire connaître Jésus-Christ à ceux qui voudront bien les écouter". Et un autre missionnaire écrira en cette période de persécution: A Pékin il y a un grand nombre de Chrétiens qui peuvent librement fréquenter les églises... Dans les provinces nos Pères ne sont pas si soigneusement cachés qu'on ne puisse les découvrir si on le voulait. Mais les mandarins fermet les yeux, car ils savent ce que sont ici nos rapports avec l'Empereur"(4). C'est ce qu'avec une plus grande autorité le Père Antoine Thomas, vice-président et président par intérim de l'Observatoire de Pékin sous K'ang-hi, fera remarquer à la fin d'un long mémoire sur la détermination de la longueur d'un degré terrestre dans les plaines du Tcheli: "Que le lecteur ne s'étonne pas si nous, qui sommes partis d'Europe en ces extrémités de l'Orient pour y répandre la vraie connaissance du Christ, nous laissons distraire par ces occupations si différentes de notre ministère. En cette cour de Pékin nous sommes devenus comme des esclaves, rendant nos services pour le Christ, nous étant faits tout à tous... Dans cet empire chinois, si l'on n'a point la faveur de la cour,

---

(4) FULOP-MILLER, *Les Jésuites et le secret de leur puissance*, 1933, t. 1, p. 303, 315-322, 330. Les extraits de Lettres édifiantes sont cités ib., p. 333-334.

c'est à peine si la prédication de la loi divine peut se maintenir et porter du fruit ... Il faut mettre sous leurs yeux les sciences humaines et leurs manifestations remarquables pour que les prédicateurs de l'évangile se conquièrent du prestige et se rendent bienveillants des esprits qui nous ont toujours méprisés, de même que nos gens d'Europe méprisent les barbares d'Amérique[5]". Puisque les missionnaires renonçaient, à la suite du Père Ricci, à tout secours de la force armée pour protéger leur prédication, qui pourrait leur reprocher de l'autoriser par ces moyens tout pacifiques et civilisateurs!

On le vit bien dès cette année où tant de personnages vinrent à Pékin. L'un des bons effets de ces rapports avec les visiteurs qui affluèrent en 1604 dans la capitale, ce fut que le Père Ricci, restant toujours supérieur de la mission bien qu'ayant délégué au Père Emmanuel Diaz l'administration effective des trois résidences du centre et du sud, fut capable, par ses conversations et par ses visites, de confirmer et d'affermir ce que les correspondances de ses inférieurs lui apprenaient pour chacun de leurs postes. *Shiuchow* demeurait peut-être la station qui bénéficiait le plus directement de l'influence, pourtant lointaine, de Ricci. Longobardo, continuant à vivre dans une pauvreté qui touchait à la pénurie, y devient de plus en plus l'arbitre des difficultés entre chrétiens, et même avec les païens; il administre paternellement sa chrétienté nombreuse. Ayant prêché un jour fortement contre un pécheur scandaleux, il voit venir un bon vieillard qui intercède pour le coupable en se portant garant de sa correction. Les fêtes liturgiques de l'Eglise, Purification, mercredi des cendres, dimanche des

---

(5) BOSMANS, *L'oeuvre scientifique d'Antoine Thomas de Namur* (1644-1709), Annales de la Société Scientifique de Bruxelles, 1926, p. 176-177. Les mêmes constatations ont été faites par M. Ripa, graveur, peintre et fondateur de la Sainte Famille de Naples et par M. Pedrini, lazariste musicien (DUVIGNEAU, *Théodoric Pedrini,* prêtre de la Mission, protonotaire apostolique, musicien à la cour impériale de Pékin, Bulletin catholique de Pékin, t. 24, 1937, p. 436-437).

Rameaux, semaine sainte, sont fort suivies ; pour le Vendredi Saint, il inaugure la cérémonie de l'adoration du crucifix et le récit de la Passion; l'on use beaucoup d'eau bénite. Plusieurs se confessent, à la grande surprise des païens qui ne comprennent pas qu'on avoue ainsi ses péchés à autrui. Un chrétien voulant s'accuser publiquement de ses fautes, le Père l'en empêche; une autre fois. il en fait taire trois ou quatre qui commencent à haute voix la litanie de leurs fautes, et il les conduit au confessionnal. Les pénitences publiques sont d'usage courant. Georges, le mandarin, continue à prêcher d'exemple, distribuant un dimanche à tous des exemplaires du Catéchisme du Père Soerio qu'il a fait imprimer, posant la première pierre de sa chapelle domestique pour les femmes en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix (14 septembre 1602). Un vieillard, Nicolas, et sa femme Symphorose, avec ses sept filles et ses trois garçons, se voit dépossédé de ses biens, chassé de sa maison, faussement accusé en justice et soumis à la bastonnade; son fils aîné, Placide, meurt, tous ses autres enfants tombent malades de dénuement, et pourtant, aux moqueries et blasphèmes des païens, il ne trouve à opposer que la parole de Jésus à Gethsémani: "Que votre volonté soit faite!" A cause de son grand âge, il est désigné pour présider la réunion des femmes avec son épouse et, quand ses filles mariées ne peuvent aller à la chapelle écouter le sermon du Père, c'est lui qui les leur répète, ou ses fils en son absence. Un nouveau chrétien, ayant tiré les sorts, en est repris par le missionnaire; continuant cependant ses superstitions, il tombe malade; alors, il se repent et demande à Longobardo de venir le voir, le missionnaire refuse, le coupable comprend sa faute et envoie ses livres de divination, il est pardonné, mais, le dimanche suivant, à la messe, il doit faire amende honorable en public[6]. L'automne ayant ramené les maladies habituelles, le Père Longobardo et son compagnon le Frère Martinez doivent s'aliter quelque temps, ce qui ne les empêche pas de baptiser à la fin de l'année

---

(6) JARRIC, t. 3, p. 999-1004. — B., l. 2 c. 176-178 p. 623-626. — R, I, p. 474.

1602 44 néophytes, et "plus de catéchumènes encore attendent leur tour"(7).

L'année 1603 est marquée cependant par d'assez gros ennuis. Par exemple, "un bruit pervers fut d'une vitesse admirable (à cause d'un fonctionnaire "Mincham", et peut-être pour soutirer de l'argent) répandu par toute la ville, savoir que les nôtres avaient été chassés de Shiuhing (autrefois) et que les chrétiens avaient été punis; ce faux bruit s'évanouit par l'arrivée d'un néophyte de Shiuhing. Un jeune homme, fils d'un magistrat public de Shiuhing, dit en passant: "Il faut que ces étrangers soient ceux-là mêmes qui, devant quelques années, avaient bâti une tour à Shiuhing et commettaient des méchancetés horribles en des cavernes sous terre, lesquels on disait s'être sauvés à la suite, après qu'ils furent découverts". Ces racontars étaient trop absurdes pour tenir longtemps devant le démenti des faits(8).

D'autres incidents étaient plus gênants. Une fois, des bateleurs, venus de Macao pour la foire, contrefirent en public les mœurs des Portugais, portant l'habit court et indécent, disant le chapelet, se promenant épée à la ceinture et couteau à la main, se rendant à l'église pour prier genoux en terre et s'y trouvant hommes et femmes mêlés, ce qui est en Chine fort peu édifiant et provoqua la risée contre les chrétiens. Toutefois ces mêmes comédiens représentaient les "bonzes étrangers" comme de beaucoup supérieurs en science et en vertu à ceux de Chine, et, à cause de cela, respectés des autorités portugaises. L'effet de tels spectacles n'arriva point à contrebalancer le crédit que donnaient aux Pères les visites assez fréquentes de fonctionnaires et de lettrés dans la rue même où se jouaient les comédies et où se vendaient ces gravures; un jour, le mandarin Matthieu rencontrant les Pères descendit de cheval par politesse, en une occasion différente un autre mandarin porté en litière mit pied à terre pour la même raison et un troisième reconduisit les Pères jusqu'au milieu de la

(7) *Annuae 1603*, p. 126-137.

(8) RIQUEBOURG, p. 777-778. — R, I, p. 423-424.

rue, à l'étonnement général[9]. Le peuple ne partageait guère cette estime, comme on le vit par un temps de grande sécheresse où se déployèrent les processions usuelles du sous-préfet et des anciens pour obtenir la pluie[10]. Le grand saint, *Liou sou*, fut amené lui aussi de Nanhoa pour fléchir le ciel, rien n'y fit, si bien que l'on dit par manière de proverbe: "Luzu est trop vieux, il n'entend plus." Dans le village de "Cinçun", une sorcière consultée répondit que Koan-yin était mécontente "parce qu'on lui brûlait les côtes", paroles qui visaient les chrétiens détruisant les idoles; en suite de cela, des païens complotèrent de massacrer Longobardo et son catéchiste Marius, mais le Père, l'ayant appris, se hâta d'accourir et trouva les chrétiens en grande discussion avec leurs adversaires: "Puisque nous brûlons Koan-yin, disaient les premiers, c'est que nous sommes plus puissants qu'elle, et si maintenant elle ne peut plus donner de pluie, pourquoi en donnait-elle les années précédentes où nous lui brûlions aussi les côtes? d'ailleurs, là où il n'y a pas de chrétiens, pourquoi ne pleut-il pas non plus?" Enfin *Koan-yin* s'apaisa sans doute, car la pluie vint et les conjurés rentrèrent dans un prudent silence.

Dans toute cette région du sud de la Chine, un des principaux obstacles à la diffusion de l'Evangile venait des clans, constitués par tous les descendants d'un ancêtre commun, à dix ou vingt générations de distance, et devenus souvent une puissance redoutable même pour les officiers civils; ils ont leurs maisons communes, leurs sépultures et certains biens communs, leur livre généalogique soigneusement tenu à jour, des lois et des règlements particuliers, avec le droit de vie et de mort en certains cas sur leurs membres.

Mais la plus grosse déconvenue semble être venue au Père Longobardo de ses chrétiens eux-mêmes; ses premiers débuts lui avaient fait croire que les catéchumènes renon-

---

(9) RIQUEBOURG, p. 777-779. — R, I, p. 425.

(10) R, I, p. 428-429. DORE, *Manuel*, p. 116: cérémonies pour demander la pluie.

çaient facilement aux idoles, or voici qu'il découvrit que beaucoup d'entre eux les conservaient. "Qu'on ne croie pas, écrit-il à ce sujet(11), qu'il soit moins difficile d'arracher les idoles aux Chinois qu'aux Indiens et aux Japonais: 1° il y a partout des idoles, non seulement dans les pagodes, mais dans les demeures privées; 2° comme elles sont une propriété de famille, il serait contraire à la piété filiale de les détruire; 3° elles représentent des personnages de bonne vie, et non pas tarés comme les dieux des Grecs et des Romains; 4° surtout elles ont été introduites il y a 1600 ans par l'empereur (à la suite du songe célèbre et inventé, semble-t-il, de l'empereur Ming en 63?) et il faudrait l'exemple de l'empereur pour changer cette pratique. Dans nos dernières lettres, nous avions dit qu'ils rejetaient facilement leurs idoles; il faut l'expliquer en disant que le nom de Chang-ti leur ayant été expliqué comme celui du Roi suprême, ils ont coutume de l'appeler dieu et de lui offrir des présents, mais quant aux autres images, ils se bornent à les reléguer dans un coin et, quand on leur dit qu'il faut les détruire, ils ne veulent pas en entendre parler". Ils mettent "l'image de Chang-ti au haut lieu, et les idoles comme ses vassaux au plus bas ou en quelque coin, mais ne peuvent goûter qu'on les mette dehors, et beaucoup moins qu'on les rompe ou jette au feu".

Malgré tous ces obtacles, l'on progressait à Shiuchow grâce au prestige de Ricci. Longobardo fut accusé devant le gouverneur de demander la destruction "des images des ancêtres, ce qui est tenu pour un crime contre la piété filiale" et, un jour où il rendait visite au mandarin, celui-ci lui en fit remontrance: "cessez cela, c'est fort dangereux, surtout de la part d'étrangers". Le Père, se justifiant, dit qu'il ne s'était jamais agi des portraits respectés des ancêtres, mais des idoles prohibées par les lettrés orthodoxes eux-mêmes: le gouverneur se mit à discuter ce point, mais n'osa point interdire la prédication chrétienne. L'hostilité s'accrût lors de l'arrivée d'un nouveau missionnaire en 1604, le Père Tedeschi italien. Peu après sa venue, fut annoncée

(11) *Litterae 1602*, p. 126.

la visite officielle d'un mandarin supérieur, le "tauli" de Shiuchow et de Nanhiung, et Longobardo, craignant que ses adversaires ne le prévinssent auprès de lui, alla de lui-même à son audience pour lui présenter le Catéchisme nouvellement imprimé: le tauli donna en public les dernières nouvelles sur la situation officielle de Ricci à Pékin, tout en exprimant hautement ses regrets qu'on empêchât le Père de retourner dans son pays d'origine, mais Longobardo le détrompa en lui expliquant que les missionnaires ne désiraient pas quitter la Chine et que leur but était très clairement exposé dans ce Catéchisme qu'il priait le mandarin de lire. A quelque temps de là, le "tauli" vint dans le faubourg où se trouvait la résidence et passa d'abord par la pagode voisine pour y adresser un discours d'édification morale au peuple; le Vice-préfet, soudoyé par les bonzes, profita de sa présence pour s'agenouiller devant lui, et, en public, il accusa les étrangers de s'être approprié le terrain de la pagode ainsi que de tenir des réunions suspectes. Pendant ce temps, les deux Pères, ignorant l'incident, apprêtaient la chapelle pour y accueillir le "tauli" qui, à l'étonnement général, prit chaudement devant l'assemblée la défense des étrangers et se rendit droit chez eux en se faisant recevoir avec les rites de courtoisie propres aux lettrés. Dans la bibliothèque, il prit un livre sur les rayons et, l'ouvrant au hasard, voulut se faire expliquer le sens du texte, c'était l'autorisation d'imprimer ou Imprimatur; on lui expliqua cette loi étrangère qu'il admira beaucoup. Comme on voulait ensuite passer à la chapelle, on ne put retrouver la clef et, après quelques essais infructueux pour ouvrir la porte, Longobardo, craignant qu'on nous soupçonnât de cacher quelque chose, en fit forcer l'entrée: le "tauli" s'intéressa à tout, vénéra l'image et partit fort mécontent qu'on ait volé la clef (elle fut retrouvée le lendemain dans l'herbe du jardinet). Par la suite, le Vice-préfet, étant monté à Pékin pour sa visite rituelle, se présenta courtoisement chez Ricci qui le reçut aimablement; on se garda de souffler mot de l'incident[12].

---

(12) R, I, p. 475-477.

De même que *Shiuchow*, *Nanchang* bénéficiait de l'heureuse impulsion du fondateur de la mission. Avant l'installation définitive du Père Emmanuel Diaz, revenant de Pékin pour aider le débile Père Soerio, la chétive résidence avait vu paraître un autre spécimen de la classe de lettrés à laquelle appartenait *K'iu T'ai-sou.* Ce nouveau venu était originaire du Foukien et sortait d'une famille *Lin* 林 dont on disait, par manière de proverbe, "il n'y a point d'examen de licencié où ne figure un de ses membres". Sa jeunesse s'était passée comme pour beaucoup de fils de riche mandarin, mais agrémentée de certains détails savoureux. Ayant dissipé son héritage en folies, à courir le pays et à chercher la pierre philosophale des alchimistes, il avait fini par échouer à Nanchang. D'un premier et honorable mariage, contracté dans son pays d'origine, il avait eu trois ou quatre enfants, ce qui n'empêcha pas un des membres de famille impériale fixés à la capitale du Kiangsi de le contraindre en justice à devenir son gendre; il eut de cette seconde union trois garçons et une fille. Ce qui l'attire chez le Père Soerio, c'est la curiosité de fabriquer un cadran solaire; après cela, on parle religion; il y prend goût, il veut, en homme de bonne éducation, faire au Père la grande cérémonie pour l'adopter comme son maître; Soerio lui donne à lire son catéchisme, et, bien qu'il y ait "trois mains de papier", il le copie tout entier de sa main. D'une distance d'une demie lieue, il vient quotidiennement durant vingt jours entendre les explications orales, manifestant sa joie de trouver la vérité en battant des mains et en frappant du pied. C'est seulement quand on aborde le sixième commandement de Dieu, qu'on découvre son empêchement. Que faire? La première épouse est fort loin, la seconde ne peut être répudiée sans entraîner un procès très dangereux puisqu'elle est de famille impériale. Le Père Diaz étant arrivé sur ces entrefaites, on délibère; tout en reconnaissant impossible d'administrer le baptême au lettré Lin, on l'accorde aux deux fils, âgés de 12 et 13 ans, "beaux comme des anges", mais à condition que leur mère y consente, ce que celle-ci fait sans hésitation tout en exprimant son étonnement des exigences monogames du christianisme "même dans

le cas où la mère n'a pas de garçon". Ils sont donc baptisés le jour de Saint Matthieu (21 septembre) avec un petit frère de 9 ans, Michel, Gabriel et Raphael; le père, bien que ne pouvant devenir chrétien, s'adonne dès lors à des pratiques de dévotion[13].

D'autres traits édifiants sont rapportés du minuscule groupe des chrétiens de Nanchang. Cosme, greffier d'un tribunal fait afficher à la porte de son bureau une proclamation dans laquelle il refuse toute coopération à une affaire injuste... Deux nouveaux convertis renvoient une de leurs épouses avant le baptême; après quelques jours, l'un d'eux est dépouillé durant la nuit par un voleur de tout son argent et des objets précieux, il ne formule aucune plainte: "chose admirable, car pour les Chinois, l'argent c'est la vie". Des calomnies continuent à courir contre les chrétiens "qui se sont laissés enjôler par ce More (le Père Ricci) qui veut s'emparer du royaume avec de l'argent par le moyen de l'alchimie". Une grande sécheresse ayant ravagé la contrée (probablement en même temps que celle de Shiuchow), durant dix ou douze jours les mandarins multiplient leurs dévotions aux pagodes; un dimanche, après la messe, les chrétiens récitent les litanies, dès l'après-midi il tombe une grosse pluie, et, comme ils renouvellent leurs instances afin d'obtenir suffisamment d'eau pour les récoltes, elle reprend de plus belle dans la suite. Dans un village voisin, une femme s'était pendue; un chrétien accourt à son secours, la dépend et prie pour elle, la malheureuse revient à elle et se fait baptiser[14].

Les livres de religion, récemment imprimés à Pékin, commencent aussi à exercer leur bienfaisante influence. Un petit garçon, né sept ans auparavant, avait été porté lors de sa naissance par son père chez un voisin qui n'avait pas osé l'ondoyer, mais l'avait aspergé d'eau bénite en lui donnant le nom de Jean; la famille avait ensuite émigré dans

---

(13) *Annuae 1603*, p. 127-129. — RIQUEBOURG, p. 779-781. — JARRIC, t. 3, p. 989, 1011-1013: on ne peut appliquer le Bref de Grégoire XIII pour la dispense d'empêchement.

(14) JARRIC, t. 3, p. 1016-1018.

un autre quartier de la ville, mais, plus tard, l'enfant tombé gravement malade, avait vu en rêve la Vierge telle qu'elle est représentée dans le tableau dit de S. Luc et elle l'avait appelé par son nom: "Jean, Jean". A la suite de cela, il se rétablit un peu et le père vint retrouver Soerio qui aurait voulu immédiatement baptiser l'enfant, mais se heurta à l'obstination superstitieuse du père qui désirait choisir pour cela un jour fauste. Enfin on se mit d'accord, ce dernier reçut le Catéchisme de Ricci pour s'instruire lui-même et se faire baptiser(15).

A *Nankin*, les progrès étaient un peu moins lents qu'à *Nanchang* et le Père Diaz, revenant de Pékin à la fin de 1602, y trouva cinquante nouveaux baptisés, pour toute l'année. Un bon vieil officier, âgé de 78 ans, nommé "Ceu", qui avait renoncé à toute autorité familiale en faveur de son fils, dut surmonter, avec l'aide du Père de Rocha, l'opposition farouche de celui-ci pour faire baptiser d'abord deux domestiques, puis jeter dehors ses idoles et se convertir lui-même. La mort de Paul Tsin, à Pâques 1602, avait édifié la petite chrétienté et peu à peu les membres de sa nombreuse famille achevaient de se faire baptiser. On signale quelques néophytes dans des villages voisins; en particulier l'un d'eux avait édifié une petite chapelle dont prenait soin sa femme Marthe et où l'on se réunissait le dimanche pour réciter en commun les prières quand le Père ne venait pas dire la messe. Un sensible ébranlement fut communiqué à la chrétienté de Nankin par la venue d'un chrétien de Pékin qui amena une vingtaine de païens à la résidence, entre autres un médecin célèbre et le fils d'un censeur impérial. En résumé, "de jour en jour la voie semble s'ouvrir plus large à l'Evangile du ciel, alors qu'elle était close jusque-là"(16). On rencontra pourtant une sorte de résistance passive chez des "jeûneurs" des environs qui avaient d'abord donné des

(15) R, I, p. 481-482.

(16) *Annuae 1603*, p. 138-142: d'après ce texte, il semblerait que Paul Tsin différa, par scrupule de conscience son baptême jusque vers Pâques 1602 (RIQUEBOURG, p. 792). On rapporte encore qu'un chrétien, originaire de Shiuhing et s'étant fixé à six

espérances de conversion: "il y eut là plus de bruit que de fruit"(17).

C'est à cette époque que s'agrège définitivement à l'Eglise celui qui en sera la plus grande lumière en Chine, le futur Kolao, Paul *Siu Koang-k'i* 徐光啟. Devant cette incarnation admirable de l'idéal chinois en ce qu'il a de plus humain et de mieux équilibré, il n'est personne qui ne s'incline aujourd'hui(18); et en vérité, quand nous contemplons "ce grand ministre qui sut rester toujours humble au milieu des honneurs et qui, dans des conditions autrement difficiles que les nôtres, n'a cessé de mettre son influence au service du Christ et de l'Eglise", nous ne pouvons nous empêcher de songer à celui qui fut presque son contemporain, l'une des plus pures gloires de l'humanisme anglais, Saint Thomas More: "Homme de lettres, homme d'intérieur, homme d'Etat et, avec cela, homme d'une foi constante et d'une piété exemplaire, il peut devenir pour chacun de nous un ami de toutes les heures... Esprit et bonté, sagesse et courage, rien ne manque à ce saint moderne pour être compté parmi les plus chers des protecteurs et des modèles"(19). Nous avons déjà entrevu ce futur chrétien faisant une apparition rapide à la fin du séjour de Ricci à Nankin, mais cette visite fut si

---

lieues de la résidence de Nankin, n'avait pas vu les Pères depuis 10 ou 12 ans, mais continuait à réciter le chapelet et conservait une image du Sauveur; durant un incendie, il invoqua Dieu, vit sa maison protégée et fit baptiser sa famille entière.

(17) RIQUEBOURG, p. 797: un malade, infirme depuis six ans, avait désiré que le P. da Rocha vint le visiter. Ce fait semble s'être passé à "Paileu" (R, I, p. 436). Une famille d'artisans, tourmentée par les esprits, remplace ses idoles par le Nom de Jésus; quelque temps encore, les tracasseries continuent, puis cessent (R, I, p. 432-433).

(18) Le numéro spécial de la Revue catholique, paru (en chinois) l'année de son centenaire 1933, contient beaucoup de témoignages de cette admiration.

(19) Nous avons ébauché son médaillon dans les Dossiers de la Commission synodale de Pékin (t. 6, 1933, p. 941-952), *Les leçons d'un centenaire. Paul Siu Koang-ki (Zi Kolao), précurseur de la Chine moderne.* Cf. WERNER, *Christ in the Li t'ai shen t'ing chien* (Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society, 1921, p. 186).

furtive que nous ne l'avons point soulignée. Maintenant, nous devons à celui qui, durant près de trente ans, sera le soutien le plus assuré de l'Eglise catholique dans l'empire, une plus longue notice.

Par ses parents, il appartenait à un groupe de familles cultivées qui, au début de la dynastie mongole Yuan, avaient dû émigrer de la région du Fleuve Jaune pour aller se fixer à la partie inférieure du cours du Yangtzekiang[20] et y avaient refait le foyer principal de la civilisation chinoise (*Ting Wen-kiang* a compté que, sous les Ming, des quatre provinces du Tchekiang, Kiangsou, Kiangsi et Nganhoei étaient sortis 44,88% [sic] des hommes éminents de la Chine). Les parents de Paul Siu, fixés d'abord près de Sungkiang, furent forcés au milieu du XVIe siècle, par les invasions des pirates de la mer, d'aller s'abriter près de la petite ville alors assez peu importante de Shanghai[21], et c'est là, semble-t-il, qu'il naquit le 24 avril 1562. Son enfance s'écoula donc dans une des parties les plus tranquillement prospères de l'empire: "Pas de plus délicieux passe-temps que de circuler sur l'eau. Le bateau glisse sur les canaux miroitants et un mouvant panorama de la Chine agricole se déroule devant les yeux du voyageur. Les habitants du Delta sont justement fameux pour leur habileté à construire des ponts, et les arches qu'ils bâtissent sont d'une incroyable perfection. Lorsque, par un jour calme et sans brise, la pierre semi-circulaire de l'arche, se reflétant dans l'eau, devient un cercle complet, on a le symbole de cette harmonie parfaitement équilibrée, qui est la clef de la culture chinoise. Des champs fertiles sont ponctués de villages et, à de longs intervalles, s'élèvent des villes fortifiées... Les innombrables cours d'eau reflètent la lumière et absorbent l'ombre... Le gris, en gammes infinies, y est la couleur dominante, mais la patine développée par des siècles d'humidité est extrêmement brillante et variée"[22]. Comme tous les enfants de famille sortant du vulgaire, le petit Siu fut appli-

(20) HUMMEL, p. IX (à propos de *Kou Yen-ou*, 1613-1682).
(21) SIU, t. 1, p. 1-2.
(22) AYSCOUGH, *Un miroir chinois*, 1925, p. 13-17.

qué de très bonne heure à l'étude ardue des livres classiques et canoniques; lui aussi, il dut s'exercer à la chrie, le *pa kou wen tchang*, nécessaire pour subir avec succès les examens, et ses facultés intellectuelles ne sortirent pas atrophiées de cet exercice mécanisant. Des traditions anciennes nous le montrent, à huit ans, aimant beaucoup les oiseaux. En 1581, il fut reçu bachelier, et, la même année, il épousa une jeune fille *Ou* 吳 dont il eut un seul fils le 22 octobre 1582; il poursuivit sa carrière littéraire, interrompue seulement par la mort de sa mère le 8 mai 1592 (celle de son père ne devait avoir lieu que le 24 mai 1607, lorsqu'il sera devenu chrétien).

Dans ses études, il ne s'était point arrêté, ainsi que tant d'autres lettrés, à l'écorce des textes, mais, comme on le dit autrefois du philosophe Saint Justin, il "avait principalement désiré de reconnaître en la secte des lettrés ce qu'elle cache le plus et dont elle parle le moins, savoir de l'autre vie et de l'état de la vie immortelle (car entre les Chinois il n'y a aucune secte qui nie absolument l'immortalité de l'âme)", et, faute de trouver ce qu'il voulait chez les confucianistes, il avait institué un long pèlerinage intellectuel parmi les différentes sectes religieuses, surtout bouddhistes, qui abondent en cette région si superstitieuse. Aucune d'entre elles ne l'avait satisfait. Ayant obtenu en 1597 le premier rang à l'examen de licence de sa métropole[23], il se présenta l'année suivante à Pékin pour le doctorat, mais il échoua; plus tard, en revenant sur les évènements de sa vie passée, il reconnaîtra en cet insuccès "l'aimable conduite de la Providence" car, son fils n'ayant point d'enfants mâles, il aurait certainement pris une seconde femme pour remédier à ce défaut d'héritiers. Ce fut en 1600 que, passant hâtivement par Nankin, il s'était entretenu une fois avec le Père Ricci. Tout ce qu'il avait retenu de cette conversation, c'était que "ces prédicateurs

---

(23) R, II, p. 254. — Un Commentaire écrit par Siu Koang-k'i sur le Che-king avant sa conversion vient d'être découvert; il avait été imprimé contre son gré: 徐文定公毛詩大帖發現記 (Revue catholique de Zikawei, t. 25, 1936, p. 555-556).

étrangers donnaient leur Dieu comme premier principe de toutes choses; il avait lu les livres des lettrés, des bonzes, des tao-che pour fixer son intelligence sur la nature de l'âme, l'immortalité, la vie future, mais rien ne lui avait donné satisfaction"[24].

Les Chinois ne se découragent point de se représenter à l'examen, et l'on en voit qui affrontent l'épreuve dix fois jusqu'à l'extrême vieillesse[25]. En 1601, Siu retourna pour l'examen à la capitale du Nord; c'était au moment où Ricci, enfermé dans le caravansérail des étrangers, ne pouvait point circuler librement dans Pékin. Sa copie fut classée la septième; cependant, il ne fut point reçu parce que les examinateurs, ayant admis par erreur 301 gradués au lieu de 300, durent tirer au sort pour en éliminer un et ce fut sur lui que la "mauvaise fortune" ou plutôt, comme il l'avouait plus tard, la Providence s'exerça. "Pour le moment, il n'avait pas cette humilité; il était allé cacher sa honte dans la province de Koangtong et devint maître d'école à Shiuchow"[26] ; ce fut là qu'il rencontra de nouveau les Pères, en particulier Cattaneo qui lui montra l'image du Sauveur "à laquelle il rendit hommage comme à une autre divinité". Partout, il continuait à se faire apprécier, tant il était "admirable en jugement et bonté naturellement acquise", mais son esprit restait inassouvi par les études purement littéraires. Bien loin d'en être infatué, il désirait toujours s'instruire davantage et, chose assez rare mais non inouïe en Chine, il s'intéressait aux sciences par pur désir d'augmenter la somme de ses connaissances. Surtout son cœur restait obstinément en quête des biens éternels; Jésus était là à la porte, il frappait, prêt à entrer, à prendre avec lui ce festin du royaume de Dieu qu'il souhaitait inconsciemment; à la différence des autres, quand Jésus insista, promettant les biens éternels, il ne se révolta pas, car il avait le sentiment profond de ne point les posséder.

(24) R, I, p. 435.
(25) R, I, p. 30.
(26) RIQUEBOURG, p. 793 (la date de 1609, ici donnée, est erronée).

A plusieurs reprises dans notre récit, nous avons cité des songes mystérieux qui, en des moments décisifs, éclairèrent des âmes de bonne volonté. C'est un fait bien connu des théoriciens de la conversion et qui déconcerte souvent les témoins. "Les rêves et les voix jouent un rôle énorme dans la crise et le missionnaire est porté à se demander quel rapport cela peut bien avoir avec le travail moral. Il a peiné pendant des années, il a fait sans cesse appel à des consciences qui semblaient [parfois] à jamais endormies. Il ne réussissait pas à obtenir la moindre réponse favorable, ni peut-être même une simple marque d'intérêt. Brusquement, le déclenchement se produit. Pourquoi? Parce que quelqu'un a eu un songe"([28]). Siu, retourné à Shanghai, crut voir en rêve un temple divisé en trois chapelles; dans la première, se trouvait quelqu'un qu'on lui dit être Dieu le Père; dans l'autre, un personnage portant une couronne royale qui était Dieu le Fils; dans la troisième, il ne vit rien ("peut-être Dieu ne voulut-il pas montrer l'Esprit-Saint sous forme d'une colombe à un homme ethnique [païen]"!). On lui commanda de faire la révérence (sans doute le K'o-teou 磕頭) et il se prosterna en esprit devant le premier et le second personnages, mais ne fit rien à la troisième chapelle. Plus tard, quand les Pères de Nankin lui expliqueront le dogme de la Sainte Trinité, il se rappellera ce songe, mais n'osera rien dire parce qu'aux Chinois trop portés à la superstition l'on recommandait avec insistance de ne pas y croire; ce sera en 1605 seulement que, Ricci ayant affirmé qu'en certains cas Dieu peut se servir de ce moyen, il le lui racontera([28]).

Le coup décisif de la conversion fut porté en 1603, quand Siu, étant venu à Nankin pour affaires, alla rendre visite au Père da Rocha; celui-ci lui fit vénérer l'image de la Vierge et lui donna quelques explications. Il n'en fallut plus davantage; emportant comme un trésor la Doctrine chrétienne et le Catéchisme encore manuscrits, il passa toute la nuit à les lire, apprenant par cœur les prières et

---

(27) ALLIER, t. 1, p. 368.

(28) Peu avant le 10 mai 1605: R, II, p. 275.

retournant le lendemain matin chez le Père pour lui demander le baptême. Comme l'on était proche du nouvel an chinois (11 février) et qu'il devait rentrer à Shanghai, da Rocha lui demanda de venir durant une semaine entière pour se faire instruire chaque jour. Siu vint quotidiennement non pas une fois, mais deux fois, et, quand le Père était absent, il se faisait expliquer ses difficultés par un Frère ou quelque élève de la maison. Au bout du délai, il reçut le baptême, et, étant reparti le même jour à Shanghai, il en écrivit aussitôt deux lettres pleines de foi chrétienne. Quelques mois plus tard, il dut revenir à Nankin et se rendit directement chez les Pères qui lui offrirent le logement pour deux semaines; tous les jours, il assistait à la messe, et, comme une fois il demandait ce que l'on devait faire après avoir commis un péché, on lui expliqua le sacrement de pénitence et il fit aussitôt sa confession.

Cependant, l'époque des examens trisannuels de doctorat à Pékin approchait; Paul Siu repassa par Nankin où de nouveau il édifia la chrétienté par sa piété, assistant à la messe et se confessant. Avec lui, partaient deux amis lettrés auxquels il avait enseigné les prières pour être baptisés dans la suite; Martin Tsin l'accompagnait aussi, ce chrétien de Nankin qui, ayant été trois fois premier à l'examen de licence militaire, avait échoué six fois et plus à celui de doctorat[29]. Tous quatre montèrent donc vers Pékin, cette cité qui, pour des yeux chinois au XVIIe siècle, était vraiment très moderne, avant-poste au Nord de l'empire, à proximité des tribus barbares, qu'une série de circonstances fortuites avait rendu capitale de l'empire. Pour des gens du Centre, habitués au riz et à l'abondance de l'eau dans la nature, les grains et le climat sec du Tcheli (Hopei) actuel furent une surprise dont les étangs et les collines articifielles de la capitale ne parvenaient pas à atténuer entièrement l'effet. Ils ne pouvaient assez s'étonner de voir dans les rues s'écraser des foules où se reconnaissait un mélange de tribus tartares avec le sang proprement chinois.

(29) RIQUEBOURG, p. 829.

Au milieu de cette confusion, dans cet afflux de 5.000 licenciés, candidats aux examens avec leurs amis (plus de 30.000 personnes), ce qui, pour les quatre compagnons, prit un relief surprenant, ce fut la haute situation que s'était acquise le Père Ricci pour lui-même et pour la résidence chrétienne. *Fong Meou-kang,* sans sortir de sa prison, avait achevé de faire imprimer beaucoup des œuvres de Père. La mappemonde terrestre, rééditée sur les ordres de *Li Tche-tsao,* avait été aussi copiée en cachette par les graveurs qui vendaient par centaines les exemplaires d'une édition contrefaite, sans parvenir à satisfaire tous les amateurs. Bien plus, Paul *Li Ing-tche,* de plus en plus adonné aux pratiques de dévotion, avait voulu encore agrandir cette Mappemonde non pas en six panneaux, mais en huit encore plus vastes et avec des explications un peu différentes[30], si bien que trois éditions circulaient maintenant dans la capitale, sans compter ce qui en avait passé dans beaucoup d'encyclopédies. Sous la conduite de Ricci, *Li Tche-tsao* s'initiait à beaucoup des ouvrages de mathématiques appliquées du Père Clavius et il en publiait déjà tout ce qu'il pouvait. Mais plus que les mathématiques, les mappemondes ou les curiosités d'Europe, c'étaient les écrits de morale du Père qui continuaient à mériter l'estime du monde lettré; sans parler du traité de l'Amitié, édité et réédité plusieurs fois, souvent à l'insu du Père, on était en train de graver les planches de la Doctrine chrétienne et du Catéchisme avec les très honorables préfaces de *Fong Meou-kang* et d'autres[31] : ce dernier livre ayant pour but de venir à l'aide des autres missionnaires en réunissant toutes les objections proposées par les interlocuteurs à Ricci, on y traitait par écrit ce qui ne pouvait se dire aussi aisé-

(30) R, I, p. 395, 578-579; RIQUEBOURG, p. 730. Nous pensons que la Mappemonde Schall (ou plutôt Ricci), donnée en 1628 à des ambassadeurs de Corée et signalée d'abord par l'évêque anglican Trollope, appartient à cette édition de Paul Li; elle est en huit rouleaux.

(31) Cf. plus haut p. 36. GUERREIRO, p. 14-15, dit qu'un fonctionnaire du Kong pou donna l'argent pour l'impression (Li Tche-tsao?).

ment de vive voix, surtout par les Jésuites nouvellement venus d'Europe, et, comme on en distribuait abondamment à tous, visiteurs ou non, son contenu se faisait de plus en plus connaître ; les trois résidences du Centre et du Sud en avaient fait elles-même l'heureuse expérience.

La vie chrétienne du petit groupe de néophytes se développait elle aussi, surtout sous l'impulsion de Paul *Li Ing-tche* qui ne pouvait rien voir dans la Doctrine sans vouloir immédiatement le pratiquer, comme pour la confession ou pour les jeûnes que les Pères n'avaient pas encore promulgués ; quant à la communion qu'il demanda aussitôt qu'il en eut connaissance, les missionnaires, ne dérogeant pas à l'usage du temps, préférèrent la différer assez longtemps et cette pratique conforme à celle de l'Europe du temps continuera durant toute l'ancienne mission de Chine où le nombre des communions annuelles dépassera de fort peu celui des confessions. Martin Tsin et Paul Siu, candidats aux examens, édifièrent tout le monde par leur conduite exemplaire, fréquentant l'église les jours de fête, se confessant tous les deux et Paul Siu communiant avec beaucoup de dévotion ; ils s'abstinrent soigneusement de toutes les superstitions en usage avant les épreuves écrites. Le résultat des examens fut proclamé le 13 avril 1604(32) : Martin était enfin reçu, le quatrième de sa liste, et fut immédiatement pourvu d'un poste assez important dans le Tchekiang ; Paul Siu l'était aussi, mais, n'ayant recouru à aucune intrigue pour se bien faire voir des examinateurs, il n'avait pas un très bon rang et il ne pouvait obtenir qu'une petite charge en dehors de la capitale, aussi ne songeait-il point à affronter l'examen supplémentaire par lequel on choisit vingt-quatre académiciens parmi les lauréats du doc-

---

(32) Date donnée par M. PELLIOT (T'oung Pao, t. 20, 1921, p. 33-34). Le Père Etienne ZI a publié clans les Variétés sinologiques (n° 9, 1891) un livre sur la *Pratique des examens militaires en Chine,* sous la dynastie Tsing, mais beaucoup de détails restent valables pour les Ming. Après six mois passés dans sa première charge, Martin sera élevé à un poste plus important de Nanchang, puis "un peu après au suprême degré de la profession de sorte qu'il sembla sauté de plein saut" (RIQUEBOURG, p. 823).

torat, mais les parents des autres chrétiens insistèrent pour qu'il tentât l'épreuve.

C'est sans doute sous le coup de ces succès et de ces espérances que Ricci écrit, durant le même mois d'avril, une lettre fort confiante au Père Valignano: "Nous recevons, lui dit-il[33], la visite des plus grands mandarins ou nous la leur rendons, Kolaos, présidents de tribunaux, parents de l'empereur... Ils apprennent que le ciel est divisé en dix orbes, la terre se trouve au milieu du monde, nous expliquons les éclipses de soleil et de lune, nous construisons des globes et des mappemondes et nous répondons à d'innombrables questions. Ils ne peuvent plus désormais considérer les étrangers comme des ignorants et nous gagnons de plus en plus de crédit, nos chrétiens réfutent les légendes et les rêveries des païens". Quand les Pères voient que l'on suspend partout en belle place leurs mappemondes, ils espèrent qu'après s'être fait écouter pour l'explication des phénomènes naturels, on leur donnera audience pour les vérités surnaturelles. D'ailleurs, d'autres procédés les rendent populaires: ils distribuent des sentences morales écrites sur des éventails ou de grandes bandes de papier, souvent avec la romanisation en caractères occidentaux. Durant l'été, des pluies extraordinaires provoquent des inondations. D'innombrables maisons s'écroulent dans la capitale où beaucoup de gens périssent de misère et les petits enfants sont cédés dans les rues "pour quatre ou cinq jules et moins". "L'empereur fait distribuer 200.000 écus d'aumônes et vendre le riz à prix réduit; tous les jours, il nourrit une multitude de pauvres: bel exemple de charité"[34]. C'est une occasion pour les Pères de manifester leur générosité.

Sur ces entrefaites, Paul Siu a appris qu'il est reçu dans les trois ou quatre premiers à l'examen d'admission pour l'Académie des *Hanlin*; cet évènement aura une importance incalculable pour la jeune église de Chine, car, durant trois ans, il sera obligé de résider à la capitale pour suivre la filière des vingt-quatre examens qui se

(33) GUERREIRO, p. 11-19.
(34) R, I, p. 452; II, p. 273.

passent sous la surveillance d'un Kolao ou premier ministre, afin de faire un nouveau choix de 12 lauréats, ou tout au plus 15, parmi les 24 admissibles. Ici encore, Paul Siu fera preuve de son habituelle modestie et de sa singulière prudence, car, après s'être assuré dans les cinq premières épreuves deux fois la première place, deux fois la troisième et une fois la quatrième, étant désormais assuré de sortir parmi les diplômés, il s'effacera volontairement devant ses concurrents pour les autres examens[35]. Peut-on dès lors s'étonner si Ricci, dont le caractère lui ressemble tant, se soit pris d'une affection grave et paternelle pour ce jeune docteur chinois! c'est avec une sorte d'impression de rafraîchissement que, sous la robe du mandarin, il retrouve ce bon sens, cette raison droite qu'il avait appris à aimer dans les traités philosophiques de Platon ou les lettres familières de Cicéron. De son côté, Paul Siu ne cessera plus de consacrer tous ses instants de loisir à seconder le Père dans ses travaux littéraires. A la fin de 1604, il s'en ira chercher à Shanghai sa femme et son père âgé de plus de 70 ans pour les amener à Pékin; durant le carême de 1605, il sera de retour et, Ricci n'ayant point le temps d'écrire lui-même ses sermons en chinois, on verra Paul transcrire sur ses tablettes les exhortations que le Père prononce à la chapelle de la petite résidence[36]. Sa femme sera la première chrétienne baptisée à Pékin.

Il donnera aussi d'utiles conseils au Père pour apaiser les passions des bouddhistes qu'irritait la publication du Catéchisme. "Désormais, écrit Ricci à propos de ce livre[37], personne ne pouvait plus se faire illusion sur le but de notre venue en Chine, et les effets de cette constatation furent très variés; quelques-uns se persuadèrent donc que nous ne poursuivions pas de buts dangereux, tandis que d'autres, ancrés dans leurs préjugés, nous prirent en abomination et

(35) RIQUEBOURG, p. 830. — R, I, p. 563; II, p. 276 (lettre du 10 mai 1605).

(36) R, II, p. 297; I, p. 463-464.

(37) R, II, p. 256-257. cf. R, I, p. 458; II, p. 263, 271, 277, 296, 360. Au début (lettre du 9 mai 1605 [R, II, 265]), personne n'osait attaquer les Pères par écrit, mais seulement en paroles.

commencèrent à nous injurier, mais, comme ce résultat était prévu depuis longtemps, nous avons confiance que Dieu nous aidera. En général, les gens instruits furent tout surpris de notre doctrine, si nouvelle pour eux et si solidement prouvée; beaucoup m'avouèrent que la secte des idoles y était attaquée avec des arguments irréfutables. Malheureusement, ceux qui se laissaient emporter par la passion, n'écoutant pas la raison, se répandaient en malédictions contre nous". Afin de calmer l'orage menaçant, on s'avisa que le traité sur l'Amitié, réimprimé par *Fong Meou-kang* avec une belle préface, était déjà si apprécié qu'un écrivain de renom le citait dans ses Commentaires sur les livres classiques(38); pourquoi ne pas continuer à publier des traités sur des sujets analogues, "comme le ferait un simple philosophe, mais chrétien, sans prendre à parti aucune secte, un peu à la manière des stoïciens parlant du mépris du monde et des choses visibles, virtutis nudae rigidus satelles, comme dit le poète"(39) ?

Le premier de ces traités fut divisé en 25 courts chapitres, et ce fut pourquoi les lettrés chinois l'appelèrent "les 25 sentences" ou paroles, par allusion au sutra en "42 articles" qui fut, au premier siècle après Jésus-Christ, "le premier rayon" dont brilla le bouddhisme en Chine(40). Cet écrit peu considérable n'était pas encore entièrement achevé en 1600, mais des lettrés qui le virent alors(41) le copièrent et l'un d'eux l'inséra sous le nom de Ricci dans le recueil de ses œuvres imprimées. Un second manuscrit plus achevé ayant été envoyé à *Fong Meou-kang*, celui-ci l'imprima vers la fin de 1604 avec une préface très élogieuse où il faisait ressortir la supériorité des "25 sentences" du

(38) R, I, p. 393; II, p. 265. *Fong* donna les planches xylographiées aux Pères qui purent ainsi imprimer et distribuer autant d'exemplaires qu'ils voulaient.

(39) R, II, p. 257, 263-264. La citation latine est d'Horace (Epode, I, 17).

(40) Sur ce sutra, on peut lire WIEGER, HCO, p. 345-350. — T'ANG YUNG-T'UNG, *The editions of the Ssu-shih-êrh-chang-ching* (Harvard Journal of Chinese Studies, t. 1, 1936, p. 147-155).

(41) Probablement à Nankin (R, I, p. 342: première rédaction ligne 39).

missionnaire chrétien sur les "42 articles" des bonzes bouddhistes; Paul Siu ajouta une préface et une postface où il professait le christianisme et en faisait l'éloge(42). Partout l'ouvrage fut bien reçu et l'on s'étonna que les pays étrangers fussent capables de donner à la Chine un enseignement aussi relevé; il ne manqua point de lettrés pour regretter que le Catéchisme n'ait pas été rédigé dans ce style irénique et dépourvu de controverses.

De toutes parts, l'on excitait Ricci à renouveler cette expérience, mais l'excès de ses occupations lui fit retarder de deux ans la publication d'un autre traité(43) qu'il intitula "Paradoxes" ou "Vérités en dehors de l'opinion commune". Ce livre, édité en 1607, sur l'ordre du P. Vice-provincial Pasio(44), était déjà connu de quelques lettrés qui le virent manuscrit et voulaient l'imprimer. C'était un recueil d'exemples, de comparaisons, de sentences et de paroles, extraits de philosophes ou de docteurs de l'Europe, ainsi que de citations de l'Ecriture sainte. Ricci ne disposa pour le rédiger que de ses souvenirs de mémoire et de quelques livres(45). Le texte en sera si apprécié que beaucoup de lettrés distingués et d'académiciens voudront y joindre des préfaces louangeuses dont Ricci ne gardera que deux pour l'édition de Pékin. L'un de ses amis composera un résumé de chacun des chapitres, en rythmes poétiques de très grande distinction. Le 2 août 1608, l'on comptera déjà deux ou trois réimpressions, dont l'une à Nankin et l'autre au Kiangsi, et les demandes continueront d'affluer quoique l'on ait distribué plusieurs centaines d'exemplaires de l'édition de Pékin(46).

---

(42) C'était fait avant janvier 1605: R, II, p. 257. cf. R, I, p. 455-456. Cet écrit fut utilisé au Japon sous le titre *Nijû-go Kajô* (HUMBERTCLAUDE, p. 174-175).

(43) R, II, p. 343; I, p. 460-461. cf. R, II, p. 264.

(44) R, II, p. 335-337, 343.

(45) R, I, p. 460-461; II, p. 361. Un des livres dont il se servit peut-être fut *DIEGO DE ESTELLA, *Tratado de la Vanidad del Mundo*, 2de rédaction (sur lequel on peut lire un numéro spécial de l'Archivo Ibero-americano, t. 22, 1924, p. 1-95 surtout).

(46) R, II, p. 362; R, I, p. 461 note 1 parle d'une réimpression en 1609.

"Ces sentences, écrit Ricci à ses correspondants d'Italie[47], en réalité sont très ordinaires pour des chrétiens, et elles ne paraissent paradoxales que pour des païens... Ne croyez pas que ce soient les lieux communs des anciens: "Omnia peccata sunt aequalia" (Toutes les fautes sont égales), "Omnes sapientes et soli sunt liberi" (Seul le sage est libre), et d'autres semblables, mais: 1°. On ne peut pas dire que l'homme dispose encore des années écoulées de sa vie; par conséquent, il faut bien employer le temps et ne pas attendre le lendemain pour bien agir, suivant l'erreur des gens du monde qui perdent le temps en occupations vaines et inutiles; le temps, qui passe et s'écoule facilement, est très précieux. 2°. Cette vie est une mort et une misère continuelle; cette vie et ce monde ne sont pas notre patrie. De ce sujet qui n'a jamais été traité en Chine, je conclus que notre vraie patrie se trouve après la mort, et il faut aspirer à la patrie céleste où seulement nous trouverons le vrai repos. 3°. Ce n'est pas un mauvais présage que de penser souvent à la mort, mais au contraire cette considération aide beaucoup au vrai bonheur; je cite à ce sujet tout ce dont j'ai pu me souvenir, ces malheureux lettrés sont si superstitieux qu'ils n'osent jamais en parler, et, il y a quelques années, un grand lettré (Paul *Li Ing-tche?*) gâcha la très belle bibliothèque de son père en y effaçant tous les mots de 'mort" et "finir la vie". 4°. Le souvenir fréquent de la mort engendre cinq bons effets, et à ce propos je traite de sujets très utiles pour préparer à la mort et au jugement que Dieu exercera sur la vie de chacun de nous; la rétribution de nos œuvres ne se donne pas en ce monde, mais dans l'autre. On ne saurait imaginer combien les troisième et quatrième para-

(47) Nous fondons ici en une seule analyse trois textes du Père Ricci: I, p. 460, II, p. 335-336 et II, p. 361-362. — Ricci fait ici allusion aux "Paradoxes" de Cicéron, d'avant le milieu de mars 46, "simple exercice oratoire, développement de maximes stoïciennes que Cicéron a réfutées ailleurs" (LAURAND, *Cicéron*, 1935, p. 62). L'analyse du 畸人十篇 par PFISTER, p. 36, No. 5, est assez peu correcte.

doxes ont troublé de lettrés chinois, mais il s'y trouve tant de bonnes sentences et d'histoires qu'ils sont contraints de les lire et beaucoup me les demandent avec instance. 5°. Combien il est difficile de tenir sa langue, et quelle est l'utilité de la parole ainsi que ses qualités: ce sujet, qui n'a pas été traité par eux, l'à été ici avec toute sorte d'exemples et de sentences, et un lettré voulait qu'il fût tiré avec une belle préface de son cru. 6°. Si les chrétiens jeûnent, ce n'est pas pour s'abstenir de tuer les animaux, comme le font les adeptes des deux sectes idolâtriques de la Chine: ce sujet donne de multiples occasions de parler contre les plaisirs et les délices du monde, ainsi que des trois causes de la pénitence suivant la doctrine de S. Thomas [2. 2. q. 147 a. 1]. 7°. Comment, par l'examen quotidien de la conscience, l'on se reprend et se châtie soi-même: à ce propos, j'avance ce qui est un très grand paradoxe pour la Chine, à savoir que, pour être vertueux, il ne suffit pas de ne point faire ni penser le mal, il faut encore accomplir le bien et le désirer. 8°. En ce monde il n'y a ni paradis ni vie heureuse ni non plus d'enfer: ce traité, dirigé contre les lettrés actuels, est le plus developpé; il a été bien accepté. 9°. Les pratiques de la divination sont non seulement illusoires, mais nuisibles, à cause des frayeurs qu'elles provoquent en nous. La nécessité de ce chapitre ne peut être comprise que par ceux qui ont vu combien les pauvres Chinois, même intelligents, sont trompés par les devins, dont il n'y a pas moins de 5.000 dans la seule ville de Pekin. 10°. Le riche qui est avare est plus malheureux que de l'avarice. Telles sont, en résumé, ces sentences qui, bien loin d'être considérées comme contraires à la raison commune (paradoxa), devraient bien être dites "catadoxa" ou conformes à la sagesse: "par où l'on voit la misère morale de ce grand peuple(48)".

En les rédigeant, le Père Ricci avait en vue beaucoup de ses amis subitement tombés en disgrâce, car l'année 1604 n'était pas seulement celle où l'on subissait les

---

(48) R, II, p. 361.

examens de doctorat, mais aussi celle où l'on passait au crible les actes des mandarins en charge; il n'y en eut pas moins de trois mille punis en diverses manières(49). Entre autres, semble-t-il, *Li Tche tsao* fut alors "déchu et abaissé à un petit office, durant trois ans, pour être accusé d'être trop volage et trop souvent en festins, et.... plus que de raison adonné aux jeux des échecs"(50). Cette hécatombe de fonctionnaires servit naturellement d'occasion pour satisfaire de vieilles rancunes et nous ne serions pas étonné qu'elle ait été la cause dernière de l'organisation de l'école *Tong lin* en un parti afin de résister aux empiètements des eunuques et de leurs partisans. En tout cas, cette année 1604 est habituellement donnée comme la date de sa fondation(51); les amis de Ricci, mandarins intègres ou lettrés intelligents, y étaient nombreux et, pour ces abandonnés de la fortune, des dissertations de morale, à la manière de Sénèque, ne pouvaient qu'être fort utiles; de même, l'élégant écrivain Juste Lipse (1547-1606) mettait en faveur chez les "philosophes" européens une morale stoïcisante, plus ou moins accommodée au christianisme. A partir de ce moment, l'école de Tong lin peut être comptée comme un point d'appui pour Ricci, non point parce que tous ses membres sont favorables au christianisme, car, bien au contraire, beaucoup d'entre eux l'attaquent vivement; mais, directement ou indirectement, tous ces lettrés de la fin des Ming ont pris plus ou moins consciemment position par rapport à l'enseignement doctrinal du Père Matthieu Ricci. Celui-ci ne pouvait guère espérer plus complet succès en Chine.

---

(49) JARRIC, t. 3, p. 1026.

(50) JARRIC, t. 3, p. 834, ce qui ne l'empêcha pas, croyons-nous, d'être temporairement désigné pour présider les examens du Foukien en 1605 (?) (R, I, 465): FANG, p. 7, 29.

(51) A propos du 黨黨社運動考 de SIE KOUO-TCHEN, 1934, il y a une excellente mise au point (en chinois) dans le Bulletin of the National Library of Peiping, t. 2, 1935, p. 51-52. Un bref historique (en chinois) de tout ce mouvement a été écrit par CHI TZE, *Tunglin and Fusheh. China's Political Parties in the Ming Dynasty* (Quarterly Review of the Sun Yat-sen Institute for advancement of Culture and Education, t. 4, 1937, p. 951-968).

CHAPITRE HUITIÈME

Répercussions hors de Chine

La méthode d'apostolat, adoptée et perfectionnée par le Père Ricci, était si novatrice que l'ébranlement donné à Pékin et de là dans toute la Chine ne pouvait pas ne pas déborder les frontières de l'empire et exercer des répercussions variées au dehors; mais, quand on veut les analyser de près, c'est assez difficile par suite des immenses distances et des délais considérables des correspondances. Le procédé d'exposition le plus clair parait de suivre les lignes d'expansion géographique: tous les renseignements, d'abord concentrés à la lisière méridionale de la Chine dans le port de Macao, s'en échappaient par deux voies divergentes, celle de Manille, du Mexique et de l'Espagne d'une part, celle de Goa, de Lisbonne et du Portugal d'autre part, pour venir se rejoindre à Rome, le centre de la chrétienté, près duquel achevait de consumer sa vie l'initiateur de la mission, le Père Michel Ruggieri retiré au royaume de Naples "dans le silence de la vie religieuse et dans l'oubli du monde"(1).

En tous ces milieux prédominait nettement la conception de l'apostolat tel qu'on le voyait surtout s'épanouir dans l'Amérique espagnole et les établissements portugais: "Il semble, vient d'écrire M. Ricard à propos du Mexique(2), que l'on peut distinguer, grosso modo, en face des civilisations et des religions païennes, deux principales attitudes missionnaires, ou, si l'on veut, deux systèmes: le système de la table rase, ou de la rupture absolue, et le système que l'on peut appeler "de la préparation providentielle". Dans le premier cas, le missionnaire considère comme radicalement et complètement corrompu tout ce qu'il a trouvé devant lui à son arrivée: les institutions religieuses, politi-

(1) *Missionnaires*, p. 282: il mourut le 11 mai 1607.
(2) RICARD, p. 333-334.

ques et sociales comme les esprits et les âmes. Il faut donc faire table rase de tout ce qui existait avant l'arrivée des missionnaires, "repartir à zéro" comme l'on dit familièrement, construire avec de nouveaux matériaux et sur de nouvelles fondations un édifice entièrement nouveau. Le néophyte devra rompre de façon absolue avec son milieu et sa vie antérieure, et la conversion ne sera pas pour lui un achèvement, un perfectionnement, au sens premier du terme, mais un renouvellement total. En gros, et avec les exceptions qui vont de soi, ce système est celui qui domine dans les anciennes missions du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle... Le principe fondamental du second système, c'est qu'aucun peuple, si déchu qu'il puisse être et quelles que soient ses croyances et ses institutions, n'est parfaitement dans l'erreur et dans le péché: chez les plus arriérés se cachent pour le moins une parcelle infime de la vérité et une aspiration obscure vers la lumière et la perfection. Il s'agit de découvrir cette parcelle, de rendre consciente cette aspiration, tâche qui d'ailleurs est le plus souvent fort malaisée, et de les prendre pour base et pour point de départ de l'évangélisation. Le néophyte n'aura donc pas besoin de rompre avec toute sa vie antérieure, et on lui permettra de conserver dans ses traditions ce qui est naturellement bon et vrai. On lui fait confiance. Le missionnaire ne crée pas, il transpose sur le plan chrétien ce qui se trouve déjà dans les coutumes païennes."

Le contraste ayant été nettement précisé entre les deux méthodes, il faut s'empresser d'ajouter que, dans la réalité, les oppositions ne sont pas aussi accentuées; il y a en fait des dégradations, des conceptions intermédiaires qui relient l'une à l'autre les positions extrêmes. Mais enfin, il ne fait de doute pour personne que, si les missionnaires des colonies européennes au XVIe et au XVIIe siècles sont à ranger en général dans la première catégorie (n'oublions pas les "solitaires" incompris comme le Franciscain Bernard de Sahagun en Nouvelle Espagne) (3), le Père Ricci

(3) Nous nous en sommes souvent expliqué, par exemple dans *Philippines*, p. 124-127.

est incontestablement un représentant éminent, le plus caractéristique peut-être, de la seconde tendance, non point qu'il n'ait eu lui-même des devanciers (Saint François Xavier et le Père Ruggieri par exemple dont les principes ont été codifiés dans les ouvrages théoriques des Pères Joseph Acosta et Antoine Possevin(4)), mais parce que, le premier semble-t-il et avec le plus de suite logique, il a tiré intrépidement les conclusions découlant normalement de ces prémisses(5). Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est donc de voir comment du vivant même du Père Ricci ses innovations, qui ne nous paraissent plus aujourd'hui si singulières, ont été accueillis d'abord dans les cercles missionnaires, puis dans le grand public.

Macao, nous le savons, était la porte de sortie obligée de l'empire chinois. A la différence des autres possessions portugaises, le port et son commerce n'avaient pour ainsi dire point souffert de la "captivité de Babylone" qui les liait pour longtemps encore au trône d'Espagne, mais ils ne maintenaient leur prééminence dans les mers d'Extrême-Orient qu'en maintenant jalousement les Castillans à l'écart; un groupe de "Sébastianistes" exaltés entretenait le fol espoir de voir reparaître le jeune souverain si populaire dont la mort aventureuse au Maroc avait déçu les espoirs des compatriotes de Camoens(6). Toute l'activité des hommes d'affaires était centrée sur le Japon; la Chine ne les intéres-

(4) L'attention s'est portée beaucoup, ces temps derniers, sur les écrits de "l'indianiste" Joseph Acosta; citons, entre autres, ROUSSEAU, *L'idée missionnaire aux XVIe et XVIIe siècles*, 1930, p. 60-67. La grande compilation du Père Possevin, **Bibliotheca selecta* qua agitur de ratione studiorum in Historia, in Disciplinis, in salute omnium procuranda, prima pars 1603, a été beaucoup moins remarquée; elle contient pourtant un curieux "catéchisme" du Père Valignano pour les Japonais et des informations nombreuses des Pères Ruggieri et Sanchez sur les Chinois.

(5) On peut déjà se reporter à ce que nous en avons dit plus haut: t. I p. 52, 89-92, . . .

(6) En 1595, le Viceroi de Goa demandait encore une prohibition royale contre un bateau qui avait fait le commerce direct de Manille avec la Chine (Archivo Portuguez Oriental, fasc. III part. I, cité par MONTALTO, p. 56).

sait que pour les deux foires annuelles de Canton où l'argent venu du dehors était employé à acheter les marchandises précieuses, comme le musc, les porcelaines et surtout les articles de soie qu'on allait revendre ailleurs(7).

La cité de Macao était vraiment une "ville sainte" du christianisme; bien que mal servie par son épiscopat trop dépendant de la politique métropolitaine, elle voyait se développer dans ses murs une vie religieuse intense, non sans des rivalités de clochers d'ailleurs. Pas de rue qui ne possédât son église: la cathédrale Saint Lazare, les deux paroisses Saint Antoine et Saint Laurent, les chapelles publiques des Jésuites, Franciscains, Dominicains, Augustins, de la Santa Casa, du Sénat, de la maison Saint Martin des Chinois, sans compter les innombrables sanctuaires érigés par la dévotion privée des macaïstes(8). La procession du premier dimanche de carême, dite de Sainte Véronique, attirait des foules de partout.

Entre toutes, par sa position près d'une colline au centre de la ville, s'imposait la bâtisse considérable du Collège de Saint Paul, achevée en 1595 et capable de contenir soixante Jésuites; le Père Valignano, malgré toutes les difficultés que lui avaient suscitées le Recteur de Macao Cabral et celui de Goa, avait réussi à y fonder une école excellente des sciences humaines et divines d'où sortirent des sujets mieux formés qu'à Goa même(9). Un incendie ayant réduit en cendres l'église du collège en 1601, le Père Carvalho obtint ½ pour cent de toute la cargaison du Japon (en tout, 6260 livres tournois de France) pour la reconstruire sur les plans du gênois Charles Spinola; l'histoire des Ming dit qu'il n'y a rien de semblable en Chine. L'escalier monumental en granite qui subsiste conduit à une façade encore imposante malgré les trous béants du désastre qui la consuma au XIXe siècle.

---

(7) BOXER, p. 11-12.

(8) MONTALTO, p. 58-59.

(9) BARTOLI, *Giappone*, l. 2 c. 41 p. 192-193. l. 3 c. 29 p. 149 (le P. Cabral avait persuadé au Père procureur de Lisbonne Manuello de Venegas de faire refuser ce collège par Philippe II). — B., l. 1 c. 141 p. 239-240. — PAGES, II, p. 54. — PASTELLS, t. 3, p. CCLV.

L'inscription posée à l'achèvement des travaux porte ces mots de dédicace par la cité de Macao à la Vierge Mère de Dieu "Virgini Magnae Matri Civitas Macaensis Lubens Posuit An. 1602". Le style en est le style grec, avec dix colonnes dont la base est ionique tandis que le tiers supérieur est corinthien. Au premier étage de la façade, se trouvent quatre niches de saints jésuites dans l'une desquelles prendra place la statue de Saint François Xavier; elles sont séparées par des arches et des hauts-reliefs de palmes. Le second étage est le plus chargé d'ornements; une statue de la Vierge trône dans une belle niche encadrée d'anges en pierre à genoux, avec les symboles mystiques de la fontaine et de l'arbre de vie, d'un bateau et d'une gorgone (représentant évidemment l'espérance et la crainte), d'un monstre apocalyptique et d'un squelette dormant. Couronnant l'édifice, le troisième étage porte les emblèmes des souffrances du Christ qui encadrent une statue immense de Saint Paul surmontée d'une colombe avec le soleil, la lune et les étoiles; au milieu, triomphe une croix de Jérusalem(10). Ce monument n'était pas indigne d'orner une grande ville d'Europe; l'intérieur en était rehaussé par les décorations des élèves japonais du Père Nicolao, entre autres du Frère Niva.

A l'église des Jésuites, tout comme dans les nombreux autres sanctuaires de la cité, pratiquaient leur religion non seulement les Portugais et les Européens, mais les gens du pays "portugallisants" parmi lesquels nous avons vu se recruter plusieurs membres de la Compagnie de Jésus. Le groupe des chrétiens chinoisants de la maison Saint Martin, dont autrefois Ruggieri et Ricci avaient été les "Pères spirituels", ne s'augmentait que fort lentement, probablement faute de missionnaire adapté; le Père Cattaneo, durant les séjours imposés par suite de son opiniâtre maladie, s'en occupait pourtant et les relations de

---

(10) MONTALTO, p. 60-61: les statues en bronze furent sans doute fondues par Bocarro. — PAGES, I, p. 57 note 1. — *Litterae 1602*, p. 126: la longueur en était de 160 palmes, et la largeur de 84; elle était construite sur le modèle de Saint Paul de Goa. — T'oung Pao, 1920-1921, p. 16. — Plus tard, Louis XIV donnera une horloge.

l'époque nous parlent d'un pieux chrétien nommé André qui groupait autour de lui jusqu'à cinquante ou soixante auditeurs, dont une partie se convertit après les prédications; malheureusement, André retourna chez lui, à trente journées de voyage de Macao, et l'on dit que le mandarin du lieu lui donna l'autorisation d'introduire un Père[11].

Ce milieu si européen de Macao, n'ayant de contact qu'avec des Chinois du peuple, n'était guère fait pour comprendre exactement l'œuvre de Ricci; l'on y savait surtout qu'il se dépensait à une œuvre ingrate, "vivant à l'intérieur de la Chine dans une ville, y étant très estimé et ayant converti quelques chrétiens"[12]. C'était presque exclusivement du côté du Japon que se tournait l'intérêt apostolique. Fort heureusement pour les missionnaires de l'empire chinois, le Recteur du Collège de Macao, Valentin Carvalho, avait hérité de son prédécesseur, le Père Emmanuel Diaz, une affection pour la mission de Chine "que d'aucuns jugeaient excessive au détriment de celle du Japon"[13], et il veillait à ne la laisser manquer de rien. Toutefois, ce n'était point dans le port des Portugais que les innovations missionnaires de Ricci devaient avoir les répercussions les plus marquées; elles devaient en provoquer davantage dans les milieux coloniaux soumis directement à l'Espagne.

Aux îles Philippines, depuis l'année 1590 environ, la conviction s'était établie dans presque tous les esprits que la Chine était un pays irrévocablement fermé à toutes les tentatives d'évangélisation[14]; seuls, les Dominicains de Manille ne se désespéraient pas et, avec une constance admirable, ils préparaient les voies à une entreprise de grande envergure: nous nous bornerons à résumer ici le récit de leur

(11) GUERREIRO, p. 9 (le médecin chinois de Daifusama, venu à Macao pour chercher des plantes et des remèdes, s'y convertit avec ses serviteurs). JARRIC, t. 3, p. 959.

(12) Jeronymo P. A. de CAMARA-MANOEL, *Missoes dos Jesuitas nos Seculos XVI e XVII*, 1894: catalogue des missionnaires de 1541 à 1603, p. 143.

(13) BARTOLI, *Giappone*, l. 4 c. 48 p. 219.

(14) *Philippines*, p. 68.

récent historien, en omettant ce qui n'éclaire pas directement notre sujet(15).

Même avant la conquête des Philippines par les Espagnols (1565), des Chinois fort peu nombreux y avaient établi un commerce. Après la venue des Castillans, ces immigrés restèrent dispersés dans l'île au milieu des autres habitants jusque vers 1580-1583 où leur fut assigné le quartier de Parian pour résidence: en 1589, ils y étaient environ 10.000 et en 1602, 30.000... Ces Chinois, appelés "sangleyes", vécurent privés de tout secours spirituel jusqu'à l'arrivée de l'évêque dominicain Salazar (1581) qui prit leur protection, même contre certains excès des colons. Les Augustins se chargèrent d'abord de cet apostolat, mais, comme aucun d'eux ne savait parler ni lire la langue, ils ne purent exercer une profonde influence sur eux. Quand les Dominicains abordèrent à Manille en 1587, il y avait une vingtaine de familles chrétiennes à Parian, et l'évêque leur confia ce ministère qu'ils acceptèrent avec empressement parce qu'ils y virent surtout le moyen d'entrer en Chine. Miguel Benavides et Jean Cobo s'adonnèrent avec grande ardeur à l'étude de la langue chinoise, pour laquelle ils furent aidés par le Catéchisme de Ruggieri que les immigrants avaient acheté sur le continent. Malgré tout, cet apprentissage fut une rude tâche, et la première prédication chinoise de Benavides fut considérée comme un fait merveilleux par les notables de Manille. Jean Cobo déploya une grande activite littéraire pendant sa trop courte carrière et ses écrits furent très utiles à ses successeurs(16). Plusieurs Chinois furent baptisés au lit de mort, les trois premiers baptêmes solennels ayant été donnés en la fête de l'Epiphanie 1588.

De toutes les œuvres de la mission, la plus florissante fut l'hôpital Saint Gabriel qui attira même des malades de

---

(15) BIERMANN, p. 12-17.

(16) Sur le Père de Cobo, on peut à *Philippines*, p. 66-67, ajouter ce qui est dit de lui dans notre mémoire: *Les débuts des relations diplomatiques entre le Japon et les Espagnols des îles Philippines* (Documenta et Studia Nipponica, 1937, n° 1).

l'empire voisin; grâce à lui, la communauté chrétienne s'accrût aussi, car des malades, guéris après avoir été baptisés, persévéraient dans la foi. Malheureusement, les progrès furent paralysés par une ordonnance de l'évêque qui prescrivit aux convertis de se couper les cheveux et de renoncer au costume chinois, ils pouvaient se marier avec des femmes de la race tagale aux Philippines, mais n'étaient pas autorisés à rentrer en Chine à cause du danger d'apostasie loin de tout prêtre. De ces défenses épiscopales, le Père Juan Cobo s'est plaint dans ses lettres: "sans ces prescriptions, dit-il, les Chinois se feraient baptiser par centaines, et même par milliers".

A Manille même, l'on prit soin d'isoler de leurs compatriotes païens les nouveaux chrétiens, en leur assignant une autre résidence, Minondo, distincte de Parian; on y construisit une église où se faisaient régulièrement des prédications, chinoises pour les hommes et tagales pour les femmes. Juan Cobo et ses confrères, s'aidant de moyens naturels afin de seconder la grâce, organisèrent des ateliers de peinture et de reliure pour assurer un gagne-pain à leurs néophytes. Ils prenaient aussi un soin particulier des enfants pour qui l'on ouvrit une école, où l'on enseignait l'espagnol, le chinois et le latin; Cobo se dépensait sans compter pour ces "agneaux" parmi lesquels il espérait recruter des prêtres et des religieux: "Et de même qu'il faut les aider maintenant, ainsi aideront-ils les autres plus tard."

Ces initiatives si intéressantes furent entravées par tant d'obstacles qu'elles ne portèrent leurs fruits que fort tardivement: le premier prêtre chinois sera ordonné seulement en 1650, et, entre les années 1613 et 1633, l'on comptera 4752 baptêmes dont 2697 de malades. Si, à la fin du XVIme siècle, les Dominicains continuaient persévéramment cette œuvre laborieuse, c'était qu'ils y voyaient surtout une base de départ pour se glisser dans la Chine hermétiquement close, mais, du fait de la délimitation portugaise, les conditions n'avaient fait qu'empirer pour les Castillans sur les côtes de l'immense empire. A trois reprises, en 1589, en 1593 et en 1596, d'intrépides missionnaires affrontèrent les typhons et

les prisons pour prendre pied sur la terre ferme[17]; ils furent impitoyablement rejetés comme espions par les autorités chinoises de la province du Foukien, et contraints durement de reprendre le chemin de Manille. Ceux qui étaient parvenus à ouvrir un couvent de leur ordre à Macao, ne purent s'y maintenir et durent céder la place à leurs confrères portugais.

Des tentatives de "conquête spirituelle" de l'Extrême-Orient ayant été malgré tout poursuivis par les colons de Manille, certains de leurs navires furent obligés par la tempête ou par la révolte de l'équipage d'aller s'abriter à "Pinal", le Lampacao des Portugais. Ce fut ainsi que la cité de Macao vit reparaître un dominicain espagnol, le Père Aduarte, chargé d'aller négocier en compagnie de don Juan de Zamora un accord commercial avec les autorités civiles de Canton; le commodore Don Paulo de Portugal intrigua contre eux et l'on dit même qu'il aurait essayé de faire incendier leur bateau. Quant au Père Aduarte, s'étant rendu avec les Jésuites Cattaneo et de Pantoja à Canton pour la Toussaint 1598, il ne réussit point à obtenir ce qu'il voulait de l'eunuque "Liculifou"[18].

C'était l'époque où commençaient à se divulguer les premiers succès des missionnaires à Nanchang et à Nankin; les relations du Père Longobardo sur les conversions de Shiuchow excitèrent de plus un vif intérêt[19] qu'accrut sans mesure le voyage heureux des Pères Ricci et de Pantoja jusqu'à Pékin. "Ces faits, nous dit-on[20], furent colportés instantanément dans le monde entier et la renommée augmenta, suivant l'habitude, les faits réels: en sortant de Chine, elle arriva jusqu'en Europe et à Rome par la voie

---

(17) BIERMANN, p. 21-24.

(18) *Missionnaires*, p. 269-270. — *Philippines*, p. 67-68. — MORGA, *Sucesos de las Islas Filipinas*, annoté par Rizal, 1890, p. 115-133 (cité MONTALTO, p. 56). — ADUARTE, *Historia de la Provincia del Santo Rosario de la Orden de Predicadores*, 1604, p. 237.

(19) Surtout celle du 18 octobre 1598 rééditée six fois en 1601 (CORDIER, *Bibliotheca sinica*, col. 797).

(20) R, I, p. 448; II, p. 479.

de séculiers qui ne savent pas ce qui se passe. L'on disait que le Roi de Chine lui-même s'était converti ainsi que d'autres grands du royaume, et que les Pères avaient obtenu la permission générale de prêcher l'Evangile et de baptiser tous ceux qui le demanderaient."

La réalité des faits était incomparablement plus modeste comme en témoigne encore une lettre adressée par le P. Ricci au Général de la Compagnie (26 Juillet 1605) ([21]) : "La Providence de Dieu fut remarquable en ce qui concerne notre entrée et notre résidence dans la capitale, et souvent je la médite pour m'animer au milieu de tant de difficultés. Votre Paternité peut s'imaginer à combien d'obstacles se heurtent des étrangers, en si petit nombre, qui prétendent détruire les temples et les idoles d'un pays où vivent tant de millions d'idolâtres. D'après les lois du royaume, après avoir offert notre présent au Roi, nous aurions du être renvoyés dans notre pays avec une bonne somme d'argent, ou, tout au plus, on nous aurait accordé un poste dans la capitale et nous aurions été assujettis à quelque tribunal, ce qui aurait été d'un très grand empêchement pour nos ministères. Ce fut en ce sens que les magistrats donnèrent des mémoires au Roi et ils lui demandèrent de nous faire sortir au moins de la capitale, mais le Roi ne l'a pas voulu. D'autre part, le Roi voulait nous confier quelque emploi et nous lui avons adressé un mémoire où nous refusions non seulement l'emploi, mais aussi le traitement qui y était adjoint..., et nous avons gardé le traitement mais sans la charge et à l'abri de l'ingérence de tout mandarin! Si bien que, tout le monde sachant en Chine que nous recrutons des chrétiens et d'autres gens, personne ne s'aventure à mettre la main sur nous.

En effet, comme nous savons que la volonté du Roi est de nous faire rester dans la capitale, il suffit que nous menacions de quitter Pékin et de retourner dans notre pays. Ainsi en arriva-t-il ces temps derniers quand un magistrat parla de nous supprimer le traitement accordé par le Roi, parce que, disait-il, recevoir un traitement et

(21) R, II, p. 289.

ne pas exercer d'emploi c'est contraire aux lois de la Chine. Je me suis borné à lui faire dire qu'il m'avisât positivement de ses intentions, parce que, dans ce cas, je me rendrais à l'audience royale pour prendre congé, en avertissant le Roi que depuis trop d'années j'étais resté loin de mon pays. Cette menace suffit: le mandarin me fit savoir que le traitement du mois continuerait à m'être servi et qu'au dernier mois de l'année chinoise, il en discuterait avec ses collègues. Depuis lors, personne ne m'a jamais plus parlé de cette affaire."

Cette communication de Ricci ne pouvait suffire à corriger les exagérations des gens mal informés sur le nombre et la qualité des conversions; les Pères de Chine furent bien surpris quand des correspondances venues de l'étranger leur apprirent les nouvelles exorbitantes qui couraient sur leur compte(22). Leurs meilleurs amis s'y plaignaient que, par une fausse humilité, ils taisaient leurs succès ou tardaient à en parler!(23) Le P. Emmanuel Diaz s'empressa (le 22 novembre 1604(24)) de démentir une lettre qui lui était ainsi adressée de Rome le 20 Novembre 1602 pour le féliciter du baptême du Roi de Chine et "de deux graves mandarins de Nankin, convertis avec toute leur famille, ce qui ferait plus de 100 personnes!". "Les deux graves mandarins, répondait le Père Diaz, ne sont que deux très petits fonctionnaires (Paul Siu et Martin Tsin) et la moitié seulement de la famille du dernier est baptisée, soit une douzaine de personnes. Quant au Roi, plaise à Dieu que ce fût vrai de lui, ou même de son frère"!

Peine perdue! Les rectifications des missionnaires de Chine ne purent empêcher la légende de s'accréditer et les

(22) B., l. 2 c. 198 p. 381-383 — Cette tradition s'est conservée même chez d'autres que des orateurs, ainsi WILLIAMS, *The Middle Kingdom*, 1871, t. 2, p. 330: "Il y avait des églises dans la plupart des capitales et grandes villes; les chrétiens se comptaient par milliers"; de même REVILLE, *La religion chinoise*, p. 670. — FÜLLÖP-MILLER, *Les Jésuites et le secret de leur puissance*, 1933, t. 1, p. 307: "Quand Ricci mourut, plus de 300 cloches chrétiennes(!) sonnèrent dans l'empire chinois".

(23) R, II, p. 480.

(24) R, II, p. 479-480.

espoirs démesurés de naître dans toute la chrétienté. Même les informateurs les plus consciencieux n'arrivaient pas à apprécier la vérité à sa juste valeur, comme il advint au P. Trigault qui écrit de Goa le 24 décembre 1606(25) : "Nos Pères ont été par édit du Roi déclarés naturels et règnicoles avec puissance de bâtir des maisons, d'acheter, posséder tout ni moins que s'ils étaient chinois, au moyen de quoi ils ont obtenu du Roi en la ville royale une maison fort commode... On fait état qu'il y a sept cents chrétiens, mais la plupart personnes qualifiées et de marque, parmi lesquelles il y a quelques mandarins, ce sont des plus apparents magistrats, ce qui n'est pas peu, d'autant qu'il faut qu'ils aillent tout bellement et tout doucement sans se précipiter". Le chiffre de 700 chrétiens est à peu près exact, mais on généralise trop en disant que "la plupart sont des personnes qualifiées" et, à cette date, à part Paul Li Ingtche de Pékin qui n'est à la tête que d'un tribunal secondaire, aucun "des plus apparents magistrats" ne s'est encore converti: ce sera seulement vingt ans plus tard que Paul Siu occupera la charge suprême de premier ministre ou Kolao!

Ces rumeurs insensées prirent à Rome tant de consistance qu'au dire du Père Ricci(26), le Général de la Compagnie "commença de faire délibérer l'envoi de quarante personnes pour aider à une si grande entreprise", et les autres Ordres firent partir réellement des centaines de religieux par la voie de la Nouvelle Espagne (Mexique), "mais ils ne trouvèrent pas la porte si bien ouverte qu'ils le pensaient". Cette discrète allusion aux difficultés opposées par les Portugais à l'invasion des missionnaires castillans dans leur zone d'influence s'explique bien quand on connaît les conditions générales de l'Extrême-Orient à cette époque(27), mais il n'y a pas grand intérêt pour nous à insis-

(25) DEHAISNES, p. 251.

(26) R, I, p. 448.

(27) *Philippines*, p. 52-68. — B., l. 2 c. 198 p. 658-659. — BIERMANN, p. 17 note 62 a bien montré qu'il ne faut pas assimiler le cas de la Chine à celui de Japon; dans le premier, il n'y eut point de "monopole des jésuites". Cette discussion ne nous concerne pas ici.

ter sur ce genre de répercussions des succès du Père Ricci dans les pays de la couronne d'Espagne; il s'agit là de problèmes beaucoup plus généraux qui n'ont qu'un très lointain rapport avec la Chine(28).

Par contre, ce qui est important pour nous, c'est de voir comment l'Europe qui, depuis quinze ans environ(29), semblait se désintéresser de l'Extrême-Orient, manifeste à cette époque une recrudescence de curiosité pour la mission de Chine. Avant 1600, l'ouvrage de fond sur l'empire était resté celui de l'augustin Gonzalez de Mendoza dont les éditions et les rééditions en espagnol, italien, français, anglais, latin, allemand et hollandais dépassaient le chiffre de trente(30). L'histoire de la mission des Jésuites n'était encore connue que par de trop rares lettres qui en décrivaient des épisodes accessoires, tel le récit du voyage des PP. Ruggieri et d'Almeida au Tchekiang en 1588(31). Le long rapport du P. Longobardo, daté de Shiuchow 18 octobre 1598(32), ouvre une nouvelle période où prédominent sans conteste jusqu'en 1606 les lettres nombreuses et détaillées de ce missionnaire; ce sont essentiellement des "Lettres édifiantes"(33) et, comme on l'a fait remarquer, "c'est la résidence de Shiuchow qui fournit le plus de matière aux notices répandues en Europe à cette époque: par exemple, le P. Guerreiro, dans sa Relation annuelle de 1603, consacre trois chapitres au récit des évènements de Shiuchow, tandis qu'il n'en donne pas plus d'un à Nanchang et deux à Nankin (et encore, de ces deux derniers, le premier ne traite pour ainsi dire que de la description de la ville de Nankin)"(34). De là une disproportion notable

---

(28) PAGES, II, p. 12-13: la Bulle de Paul V (11 juin 1608), comprend évidemment la Chine dans les régions où des religieux d'autres Ordres que les Jésuites sont autorisés: "In Japonicas, et alias illis proximas adjacentes et finitimas... regiones".

(29) *Missionnaires*, p. 258-261.

(30) *Missionnaires*, p. 261 note 62.

(31) HAY, p. 902-909.

(32) HAY, p. 913-934.

(33) *Missionnaires*, p. XI-XVI, caractérise le genre des Lettres "édifiantes".

(34) R, I, p. 429 note 1.

dans le traitement d'évènements d'importance fort différente, et cette inégalité n'est que partiellement corrigée par la relation détaillée du Père de Pantoja, datée de Pékin le 9 mars 1602: celle-ci ne traite point tant des progrès du christianisme en Chine que de la nature du pays et du voyage des Pères jusqu'à la capitale(35). Quant aux lettres si lumineuses du Père Ricci, elles devront, pour la plupart, attendre le début du XXe siècle pour être accessibles au public(36).

En dehors de ces documents peu nombreux, il y a bien les histoires générales des missions des jésuites, mais elles s'étendent longuement sur le Japon, les Indes orientales, le Grand Mogor et d'autres, tandis qu'elles demeurent déplorablement sobres de détails sur les évènements intérieurs de la mission de Chine. Presque tout ce qu'elles racontent ne marque point de progrès sur la Description de la Chine insérée par le P. Valignano dans son histoire manuscrite de la vie de S. François Xavier(37) ou sur le chapitre consacré par le P. Maffei aux débuts de l'avance portugaise dans ce grand royaume(38). Même en 1605, le P. Hay qui imprime à Anvers, en un volumineux ouvrage, les lettres les plus récentes "sur les affaires japonaises, indiennes et du Pérou"(39) donne à la Chine 65 pages seulement, dont 19 sont la traduction des chapitres de Valignano, 8 la lettre du P. d'Almeida (Février 1588) et 21 la relation du P. Longobardo (18 Octobre 1598), tandis que le Japon à lui seul obtient 636 pages et le Mogol 54 pages! En 1601, le P. Luys de Guzman, bénéficiant des informations réunies par le Père Alonso Sanchez, fait paraître à Madrid: "L'histoire des Missions qu'ont faites les religieux de la Compagnie de Jésus pour prêcher le Saint Evangile dans l'Inde orientale et dans les royaumes de la Chine et du

(35) CORDIER, *Bib. Sinica*, col. 801-804.

(36) Les lettres de Ricci publiées avant le XXe siècle sont datées du 2 septembre 1602, 18 octobre et 12 novembre 1607.

(37) *Xaveriana*, t. 1, p. 158-179.

(38) MAFFEI, *Rerum Indicarum libri* duodecim, chap. 6.

(39) HAY, p. 879-934.

Japon"[40]; des 556 pages de ce volume in-folio, 73 sont consacrées à la Chine, 65 résument des documents déjà divulgués, se terminant par cette simple mention du premier essai vers Pékin: "En 1598, des marchands chinois qui avaient vu les PP. Ricci et Cattaneo à Pékin, vinrent à Macao et en firent le rapport aux Portugais; que, pour le service de Notre Seigneur, ils arrivent par ce moyen à ouvrir entièrement la porte à la prédication de son saint Evangile!"[41]

La nouvelle des succès de Ricci, lors de son second voyage à Pékin, et les progrès de l'apostolat à Shiuchow racontés par Longobardi, provoquent enfin au Portugal une série de publications dirigées par le P. Guerreiro, supérieur de la maison professe[42], mais longtemps encore fait défaut l'ouvrage d'information générale qui grouperait les éléments dispersés d'une histoire de la mission de Chine. C'est un jésuite français, le P. du Jarric, qui réalisera ce plan; comme il veut traduire le livre du P. Guzman, le P. Guerreiro, plusieurs autres Pères, et "voire même des gens séculiers d'autorité et d'entendement", lui conseillent de récrire entièrement cette histoire "des choses plus mémorables advenues tant ès Indes Orientales, que ès autres pays de la découverte des Portugais, en l'établissement et progrès de la foi chrétienne et catholique: et principalement de ce que les Religieux de la Compagnie de Jésus y ont fait et enduré pour la même fin depuis qu'ils y sont entrés jusques à l'an 1600". Le premier tome paraît en 1608, mais c'est seulement dans le second tome, imprimé en 1610, qu'en deux cents pages de texte[43], le P. du Jarric nous donne une histoire, fort intéressante, de la mission de Chine en se basant sur les écrits de Gonzalez de Mendoza, sur le "traité des merveilles dudit Royaume" par le P. Valignano, et finalement sur plusieurs lettres de quelques Pères de la Compagnie, surtout celle du P. de Pantoja (Mars 1602). Un troisième volume de suppléments poursuit le récit des évènements

(40) GUZMAN, p. 311-384.
(41) GUZMAN, p. 384.
(42) CORDIER, *Bibliotheca Sinica,* col. 805-807.
(43) JARRIC, t. 2, p. 498-699.

jusqu'en 1607 environ, principalement grâce à la correspondance de Longobardo. Ce qui nous intéresse dans cette histoire, ce n'est pas le récit des faits, que nous connaissons par ailleurs et d'après les sources mêmes, mais l'idée qu'en Europe l'on se fait alors de l'apostolat de Ricci et de l'état religieux de la Chine.

Elle est très différente de celle qui prendra cours à le fin du XVII[e] et surtout au début du XVIII[e] siècle. Etant données la valeur et l'abondance si inégales des sources du Père du Jarric, on ne peut point s'attendre à ce que son "Histoire" nous offre un tableau vraiment fidèle de l'empire chinois et des débuts de l'évangélisation chrétienne. Ce défaut d'information, — qui, assurément, est très fâcheux—, est encore aggravé par l'atmosphère lointaine, en quelque sorte irréelle, où ces matériaux sont replacés. Le Père Valignano, bon juge en la matière, l'a bien fait remarquer à propos de certaines biographies de Saint François Xavier: "Je connais les élégants travaux du Père Maffei, écrit-il (après le mois de février 1603) (44), la vie du bienheureux François Xavier par le Père Tursellini, et... j'ai trouvé à Macao celle du Père Lucena (1600). Les œuvres antérieures à cette dernière ne donnent pas entière, pleine connaissance de la nation japonaise, ni des grandes choses que la Providence de Dieu a opérées au Japon. Beaucoup de choses ont été écrites d'après les Lettres où l'on racontait par ouï-dire, sans informations suffisantes. De là, dans les écrits publiés, bien des obscurités et même des contradictions, sans parler de quelques exagérations et enchérissements. Quant au Père de Lucena, son livre est d'un style très élégant, très soigné; il est plein de fort bonne doctrine; mais cela s'est écrit en Europe, sans que le Père eût jamais vécu dans ces régions, de sorte qu'il lui manque d'en avoir connu expérimentalement bien des choses; l'exagération s'y rencontre bien forte, — et, pour avoir une notion exacte ou explication de certains points, il servira de recourir à ce que j'ai dit".

---

(44) CROS, *Saint François Xavier*, t. 2, p. 38-39.

De combien de livres écrits sur la Chine, ne pourra-t-on porter une semblable appréciation ! "écrit en Europe, sans avoir vécu dans ces régions..., sans informations suffisantes". L'histoire du Père du Jarric n'échappe évidemment pas à ces défauts ; par exemple, elle fait beaucoup trop de cas de ce qu'au mois de septembre 1602 les Pères aient gagné "un des plus grands mandarins de la Cour et un beau-frère du Roi, qui était marié avec une sœur d'iceluy, et quelques autres Lettrés ou gens de marque. Et bien que le Roi n'eût pas encore donné congé exprès aux Pères, ni de faire arrêt au Royaume, ni d'y prêcher l'Evangile, toutefois ils espéraient probablement l'obtenir, lui ayant à ces fins présenté une requête, et plusieurs même des mandarins leur disaient qu'ils auraient ce qu'ils prétendaient vu le grand plaisir que sa Majesté avait pris au présent" (45).

Ce qui est le plus déficient chez le P. du Jarric, c'est son exposé de la religion chinoise. Assurément, il n'est pas aussi inexact que celui du P. de Guzman qui, après avoir souligné quelques similitudes superficielles entre certaines idoles chinoises et des images catholiques, conclut probablement à l'apostolat de Saint Thomas en Chine et n'y connaît que le bouddhisme semblable à celui des Japonais. Mais, avec tous les suppléments d'information que le P. du Jarric a extraits de l'ouvrage de Maffée et de la description de Valignano, il n'arrive pas à nous tracer un tableau cohérent de la vie religieuse en Chine. Il s'en excuse d'ailleurs tout le premier (46) : "Ayant à parler de la Religion des Chinois, je ne sais bonnement qu'en dire, vu qu'ils semblent n'en avoir quasi point. Car ils sont pour la plupart Athées, c'est-à-dire sans croyance d'aucun Dieu, mêmement les gens lettrés ; parce qu'ils voient bien par le discours de la raison et l'étude des lettres que ceux qu'on leur propose communément pour dieux dans les temples et ailleurs ne le peuvent être ; et d'autre part comme ils n'ont pas la connaissance du vrai Dieu, ils se jettent à yeux clos dans le précipice de l'athéisme, ne reconnaissant aucune

(45) JARRIC, t. 2, p. 698-699.

(46) JARRIC, t. 2, p. 574-577.

déité ni vraie ni fausse: combien que tous quasi fassent semblant d'adorer les idoles, mais ils ne sont pas si dévotieux envers icelles que les Japonais idolâtres."

Le Père se perd au milieu des "faux Dieux" dont il y a "un nombre presque infini" en Chine: "Car plusieurs adorent le Soleil, la Lune et les Etoiles, voire tout le Ciel estimant que de lui seul nous vient tout bien ici-bas: mais outre ceux-ci ils ont une infinité de statues et d'idoles, faites de diverses manières, qu'ils disent être les images des hommes illustres, qui ont (à leur avis) vécu fort saintement ou qui ont bien écrit des choses morales. Ils mettent au même rang les inventeurs de tel art que ce soit, et tous ceux desquels ils ont reçu quelque signalé bénéfice, ou en public, ou en particulier. Tellement que plusieurs adorent comme Dieux leur père et mère ou autres parents et amis, et leur dressent des statues ou images, leur bâtissent des temples, leur offrent des sacrifices, leur présentent de l'encens, et font tels autres actes qui appartiennent seulement au culte du vrai Dieu. Mais (ce qui est encore plus détestable) ils défèrent cet honneur non seulement à ceux qui sont déjà trépassés, mais souvent aux vivants mêmes."

Voilà un texte, peu clair s'il en est, qu'on ne cessera d'alléguer dans les discussions des rites. S'il traduit assez exactement le caractère superstitieux des funérailles chinoises et du culte des ancêtres, il ne dit rien de l'interprétation probable que Ricci essaie d'y donner en se référant aux livres originaux de l'antiquité classique. Nous pourrions multiplier des exemples, empruntés au Père du Jarric, pour montrer combien on connaissait mal en Europe la situation réelle de l'empire chinois et la méthode adoptée pour y prêcher l'évangile.

Le comprenait-on mieux en Orient? A première vue, il semblerait que la mission du Japon, devenue par suite des bouleversements politiques "l'enfant des douleurs", devrait se tourner avec empressement vers la Chine pour y trouver la solution des problèmes inattendus que pose l'évolution intellectuelle du pays sous l'influence du confucianisme tchouhiste. Quelques Pères le font. "Votre

Paternité, écrit le P. Organtino au P. Général en 1605[47], aura entendu parler du saint apôtre le Père Matthieu Ricci qui a composé des ouvrages tellement utiles à Pékin, spécialement un Catéchisme à la manière chinoise si développé et si élégant que certains de nos Frères japonais les plus instruits en ces caractères l'ont déclaré suffire pour convertir la Chine, sans autre prédication." Le P. Pasio, vice-provincial et supérieur du P. Ricci, réclame avec tant d'insistance des exemplaires de l'ouvrage précieux que le P. Valignano en fait exécuter une réédition dans la province de Canton pour l'usage du Japon[48]. Mais il ne faudra pas attendre dix ans pour s'apercevoir que, sous des mots identiques, chrétiens japonais et chrétiens chinois n'entendent pas les mêmes choses. Des défections retentissantes seront attribuées à l'usage imprudent du Catéchisme de Ricci ![49]

A un autre point de vue, il semble pourtant que l'exemple de la Chine ait provoqué une certaine émulation parmi les missionnaires du Japon ; au moment où ceux-ci sentent le sol miné et comme prêt à s'effondrer sous les pieds, ils développent cette propagande culturelle qui n'a point paru indispensable durant les années de l'anarchie féodale. Jusqu'à la fin du XVIme siècle, on a parlé très peu au Japon de l'usage des mathématiques et de leurs applications. Si les quatre ambassadeurs rapportent de Rome un Atlas d'Ortelius, c'est plutôt comme un objet de curiosité. En 1596, l'on montre à Kyoto "des tables cosmographiques et une sphère"[50]. Les premières années du XVIIe siècle paraissent marquer un revirement tardif dans leurs travaux d'approche ; l'éclipse de lune de 1602 est observée à Nagasaki par le Père Charles Spinola et sert de première base pour la cartographie scientifique du Japon[51]. C'est probablement sous l'impulsion de ce même Père qu'en mai

(47) B., l. 2 c. 274 p. 535.

(48) R, II, p. 265, 271, 335, 343, 359.

(49) B., l. 1 c. 119 p. 196-197. — SCHURHAMMER, *Sprachproblem*, p. 29-31 note 128, 132. *Sagesse*, p. 109-117.

(50) HAY, p. 447.

(51) *Cartographie*, p. 444.

1605[52], on profite de ce que toute la noblesse est réunie à la capitale pour l'intronisation du fils aîné de Daifusama: "les missionnaires ouvrent une académie où l'on explique la géographie, l'art nautique, la théorie des planètes, la philosophie naturelle (la théorie) des éclairs, de la neige...." Les vœux de Saint François Xavier sont enfin réalisés; mais c'est trop tard, car dès 1614 la mission sera déracinée du Japon et la propagande des idées européennes ne pourra se continuer que sous le vêtement des livres de sciences chinois, composés par les successeurs de Ricci en Chine[53].

Par contre, dans l'Inde portugaise, c'est une influence, au moins indirecte, de Ricci qui guide le Père de Nobili sur la voie des tâtonnements. Débarqué à Goa le 20 mai 1605, ce missionnaire a été tout d'abord surpris de la stérilité des efforts de ses devanciers[54]. Les centre chrétiens sont peu nombreux, très modestes, formés peu à peu, recrutés presque uniquement parmi les basses castes, à l'aide des gens de service et des esclaves des Portugais, ne faisant pas tache d'huile sur les masses païennes. En dehors des territoires situés sous la protection des canons européens, aucune conversion n'a été enregistrée, sinon celle de 20.000 Paravers environ à la côte de la Pêcherie, conversion d'ailleurs à l'origine intéressée et due au désir de se soustraire aux exactions des pirates musulmans[55]. Après un an et demi, Nobili a

---

(52) BARTOLI, *Giappone*, l. 3 c. 24. p. 130-133.—DELPLACE, t. 2, p. 59: en 1603-1605, le prince âgé de 12 ans se fit expliquer un globe céleste et la théorie astronomique des Européens.

(53) On trouvera des compléments d'information sur ce point dans deux ouvrages récents de M. BOXER, *Some aspects of Portuguese influence in Japan 1542-1640* (Transactions of the Japanese Society of London, 1936) et *Jan Compagnie in Japan* 1600-1817 (La Haye, 1936).

(54) DAHMEN, p. 19. DAHMEN, p. 27: le P. de Nobili aurait lu le manuscrit des Commentaires du Père Ricci! Ceux-ci ont été achevés en 1609 et apportés dans l'Inde en 1613-4.

(55) DAHMEN, p. 8-9. — SCHURHAMMER, *Die Bekehrung der Paraver (1535-1537)*, Archivum historicum Societatis Jesu, t. 4, 1935, p. 201-233. — BROU, *Missions goanaises et conversions forcées*, Revue d'Histoire des missions, 1936, p. 32-43.

déjà commencé son adaptation aux classes cultivées. "S'enquêtant de l'humeur des personnes de ce pays-là, écrit en décembre 1606 le Père Trigault[56], il apprit que deux chose empêchaient l'avancement du christianisme: l'une, la pauvreté des habits et l'autre, la trop grande facilité à se communiquer à tout le monde. C'est merveille comment ces nations sont ignorantes et savent peu ce que c'est d'humilité, mesurant la vie et la doctrine à la richesse et la splendeur des vêtements. Au moyen de quoi le bon Père se faisant tout à tous (selon notre intérêt qui n'a point de robe qui lui soit propre) changea d'habits et se revêtit d'une longue robe d'écarlate rouge, imitant en son extérieur les plus nobles du pays; il s'est à la même intention privé de chair et de vin, ne vivant que de poisson et d'herbes, de quoi s'est ensuivi un grand fruit, ayant en peu de temps converti à la foi plusieurs jeunes seigneurs de marque".

Contrairement à l'idée simpliste de beaucoup de Pères n'ayant pas dépassé l'enceinte de Goa ou étant restés dans les chrétientés de l'île de Salsette, le problème n'était pas, ainsi qu'on le dit ici, de s'accommoder à des personnages "manquant d'humilité", mais de garder le plus possible de l'établissement social, familial, artistique et économique de l'Inde. Nobili ne cessa de pratiquer toujours plus intensément l'adaptation, cette doctrine missiologique fondamentale dont le fondateur de la mission de Chine est devenu comme le symbole[57]. "Je me permettrai, écrira-t-il vers la fin de sa vie à l'assistant du Portugal Mascarenhas[58], de faire une remarque sur l'opinion de certains hommes ardents qui désapprouvent notre manière d'annoncer l'Evangile aux païens, et nous accusent d'être trop indulgents, trop réservés, de ne pas prêcher à la manière des apôtres, mais plutôt de recourir à des ruses politiques, à une prudence

(56) DEHAISNES, p. 235: lettre du 24 décembre.

(57) Tome I, p. 89-93.

(58) BERTRAND, *La mission du Maduré d'après des documents inédits*, t. 2, 1848, p. 264-265.

mondaine. Il semblerait à les entendre que nous devions, dès le premier abord, nous ruer contre les pagodes et contre tous les préjugés superstitieux de ces peuples. Je respecte leur zèle; mais je crois qu'ils se trompent et l'expérience m'a pleinement convaincu. Attaquer de front ces préjugés serait soulever en pure perte les haines et les persécutions, fermer tous les esprits à la vérité en intéressant les passions et en provoquant leur opiniâtreté. Baronius dit très bien à ce sujet: "Ne vous étonnez pas si les apôtres au commencement de leur prédication n'ont pas déclamé avec véhémence contre les divinités des païens. La recommandation de l'Exode: Ne parlez pas contre les dieux, s'applique communément même aux divinités des gentils, non pas que ces divinités ne soient dignes de tout opprobre, mais parce que ce moyen, loin de produire aucun fruit, empêche la conversion des âmes." Et Métaphraste, parlant de Saint Thomas apôtre des Indes, écrit ces paroles remarquables: "Voyant que le culte des démons exerçait son empire sur ces peuples et s'était profondément enraciné dans leurs esprits, le saint apôtre ne s'empressa point d'attaquer et de réfuter ces erreurs, il n'eut pas recours aux réprimandes sévères, il ne chercha point dans la rigueur un remède à ce mal; il savait qu'il est difficile de détruire les impressions et les idées qu'une longue habitude a fortifiées et pour ainsi dire identifiées avec notre esprit: la douce persuasion bien plus que la violence est capable de les changer". Quand nous voulons chasser les ténèbres d'une salle, nous ne perdons pas notre temps à faire un grand tapage pour les expulser comme à coups de balais, nous allumons un flambeau, et les ténèbres se dissipent d'elles-mêmes. Ainsi à l'égard des païens, pénétrez dans leurs cœurs en gagnant leur estime et leur affection, et alors portez-y le flambeau de la vertu, et toutes les ténèbres de l'idolâtrie se dissiperont sans peine". En 1619, l'inquisiteur de Goa justifiera la conduite de Nobili, qui donne comme au Japon et en Chine avec la permission du Pape des dispenses pour le mariage des fidèles avec les infidèles(59); en 1623 Pierre Lombard, évêque

(59) Revue d'histoire des missions, t. 12, 1935, p. 602.

d'Armagh, s'appuiera sur l'exemple de Ricci pour justifier le changement de costume de Nobili(60).

En fait, il n'est pas inutile de remarquer que le programme d'adaptation de Nobili a été moins complet que celui de Ricci; non seulement celui-ci recruta (comme Nobili) des catéchumènes distingués et, par eux, des chrétiens de rang obscur, mais il réussit (ce que nous ne voyons pas effectué par Nobili dans l'Inde) à introduire dans l'ensemble de la civilisation nationale un élément positif de progrès. En un mot, il justifia pleinement le titre qui lui était donné parfois de "docteur"; c'est ce qu'il nous faut montrer maintenant.

(60) Archivum historicum Societatis Jesu, t. 4, 1935, p. 90-91.

QUATRIÈME PARTIE

Le docteur Li Ma-teou

Par une ascension laborieuse, le P. Matthieu Ricci était sorti peu à peu des bas-fonds de la société chinoise où le confinait d'abord son titre accepté de "seng", puis il s'était fait tolérer comme "lettré du grand Occident" par les cercles intellectuels et les académies morales de la Chine centrale, ensuite il s'était installé à la capitale en tant que "client de l'empereur Wan-li", enfin il avait obtenu de quelques distingués représentants de la civilisation chinoise le titre de "docteur" qui, par ce que nous appellerions aujourd'hui une sorte d'"équivalence de diplôme", lui permettait de traiter avec les plus hautes autorités de l'empire. Sa situation personnelle était si bien établie que, même si la mort de l'empereur ou la cessation de sa protection venaient par hasard à lui enlever cet appui, il pouvait compter sur ses nombreux amis ou disciples pour garder une place en Chine. L'on pouvait se demander s'il en serait de même de l'Eglise chrétienne; Ricci disparu, ses compagnons ou ses successeurs réussiraient-ils à s'y maintenir? Tel était le problème que désormais il s'agissait de résoudre, et l'on ne tardera pas à se rendre compte qu'il était apparemment insoluble; seule la mort du fondateur de la mission y apportera une solution, et d'une manière imprévisible.

En ces années, la tâche la plus urgente est donc d'enregistrer les résultats obtenus et de consolider les positions acquises. Nous savons que, depuis le débarquement de Ricci à Macao (7 août 1582), il n'a jamais cessé de bénéficier du contrôle sûr et prudent de ses eupérieurs, et l'on se demande ce qu'il faut le plus admirer, ou son initiative qui ne se départ jamais des directions autorisées de ceux qui sont chargés de régler ses démarches, ou la largeur de vue de ceux qui savent à chaque moment capital de son apostolat

si déconcertant lui faire confiance et lui donner secours. Non seulement le Général de la Compagnie, son ancien professeur de Rome, le P. Claude Aquaviva, mais le Provincial de l'Extrême-Orient, le P. Valignano, et le Vice-provincial, le Père Pasio, lui sont entièrement acquis. Comme supérieur de la mission de Chine, il reste encore partiellement subordonné au Recteur du collège de Macao, Valentin Carvalho, ayant hérité de son prédécesseur, Emmanuel Diaz senior, une affection spéciale pour la mission de l'empire voisin(1). Cet établissement du port portugais est du reste devenu, sous l'impulsion décidée de Valignano, un collège de première importance où, en l'année 1601, ne s'abritent pas moins de cinquante-neuf jésuites, dont vingt prêtres et trente-neuf frères scolastiques ou coadjuteurs; sur ce nombre, beaucoup attendent le navire qui les conduira au Japon et dix sont destinés par le P. Général à la Chine(2); en 1602, même après le départ de cinq prêtres et de six frères pour le Japon, il reste encore 56 jésuites(3). Toutefois, rien ne peut se conclure définitivement dans l'empire sans l'assentiment du Père Valignano, qui, au reçu des heureuses nouvelles de Pékin, se hâte de revenir du Japon en février 1603(4).

Le temps semblant venu pour se concerter, on voudrait que Ricci en personne vienne assister aux délibérations, mais Pékin est loin et sa présence y reste indispensable; d'ailleurs, sur son ordre, Emmanuel Diaz, en prévision de cela, attend à Shiuchow la nouvelle de l'arrivée de Valignano pour accourir à Macao. Entre autres points, Ricci a proposé que Diaz le décharge complètement de la direction de la mission; Valignano ne le jugera point à propos et le maintiendra à la tête de ses frères, tout en demandant à Diaz de le suppléer pour les trois maisons du Sud(5). Cet arrangement se révèlera fort avantageux à l'usage, car Ricci, ne pouvant quitter Pékin, suppléera à l'entente de

(1) BARTOLI, *Giappone*, l. 4, c. 41.

(2) *Littera 1601*, p. 4.

(3) *Litterae 1602*, p. 124. JARRIC, t. 3, p. 954.

(4) CROS, *Saint François Xavier*, t. 2, p. 38. Il était parti le 18 janvier du Japon.

(5) R, I, p. 450; II, p. 280.

vive voix "par le truchement de la correspondance" (6). Par ailleurs, Valignano pense que la mission de Chine, parvenue "à l'âge adulte", ne peut plus rester sous la tutelle du Recteur de Macao "qui parfois n'a pas autant d'expérience que les Pères de l'intérieur pour l'apostolat des gentils" (7) ; Ricci ne devra donc désormais recourir qu'au Vice-provincial. Ces mesures administratives assureront la solidité, et même la prospérité de la mission au milieu des épreuves qui vont continuer de l'assaillir.

Les difficultés ne manqueront point en effet durant cette dernière période de le vie du Père Ricci. Les unes lui viendront de l'extérieur de la Chine, surtout de cette Europe mercantile à laquelle il a cru dire pour toujours adieu en quittant Lisbonne et qui vient le retrouver en Extrême-Orient; non seulement les Portugais de Macao, mais les Espagnols de Manille et surtout les Hollandais protestants compliqueront singulièrement, par leurs interventions, la vie même de la mission. En même temps, à l'intérieur de la Chine, la lutte s'aggravera entre les eunuques et les lettrés du parti *Tong lin*, avec ses contrecoups toujours à redouter pour les missionnaires. Au mois de septembre 1604, le groupe des honnêtes gens obtient partiellement satisfaction; *Fong Meou-kang*, l'ami intime de Ricci, sort enfin de prison après trois ans de détention. Les années suivantes verront des alternatives de faveur et de défaveur pour les mandarins intègres, mais, dans l'ensemble, ce seront les gens tarés qui abuseront de la confiance du faible Wan-li. Ainsi, en 1608, l'eunuque "Kao-hoaï", un des favoris de l'empereur, reviendra du Leao-tong (une des trois provinces de la Mandchourie actuelle) où il a été envoyé pour percevoir les droits de douane; il y a commis les plus grandes injustices, enlevant aux marchands leurs meilleurs chevaux qu'il a taxés à son gré, de même que les autres marchandises, sans égard au tarif arrêté par le conseil impérial. Il a eu même la témérité de se croire capable de

---

(6) *Annuae 1610*, p. 12.

(7) R, I, p. 456.

commander une armée, et, ayant fait venir des troupes de divers endroits, il a ordonné de fermer les maisons de commerce. Le Viceroi de la province, dont il a méprisé les conseils, a écrit des mémoires à la cour contre lui; mais la révolte, qu'il a excitée parmi les troupes et le peuple, a été plus efficace pour le faire rentrer dans sa condition que les placets de ce mandarin. L'empereur ne trouvera point de meilleur moyen pour calmer la mutinerie que de faire distribuer de l'argent, ce qui ne réussira pas à faire disparaître les germes de mécontentement devant provoquer, après quarante années de troubles, la chûte de la dynastie Ming(8). Une autre bataille se livrera, en 1609, autour du mandarin *Li San-ts'ai* 李三才 qui s'est acquis une grande réputation en purgeant de bandits un certain district et en y allégeant les taxes de famine contre les eunuques; tout le parti *Tong lin* fera bloc pour assaillir la cour de mémoires et de placets en sa faveur(9).

C'est dans ces circonstances assez troublés que Ricci, avec le petit groupe de ses disciples parmi lesquels émine désormais Paul *Siu Koang-k'i,* poursuivra intrépidement son œuvre de rapprochement intellectuel et moral entre la civilisation chrétienne d'Occident et la culture confucianiste d'Extrême-Orient, avec une profondeur d'intensité et de rayonnement dont les historiens d'aujourd'hui commencent seulement à correctement apprécier l'étendue. Si cela n'avait jamais dépendu que du Docteur *Li Mateou,* il n'y aurait jamais eu de conflit violent entre ces deux moitiés de l'humanité. En tout cas, il enracinera définitivement le christianisme en Chine.

---

(8) MAILLA, t. 10, p. 395-396.

(9) Pour un exposé sommaire et vivant de ces conflits, on peut se reporter à LIN YU-TANG, *A History of the Press and Public Opinion in China,* 1936, p. 7, 58-68.

CHAPITRE PREMIER

L'Europe mercantile dans les mers de Chine

Le Père Valignano, joyeusement surpris des derniers progrès de la mission de Chine, ne songeait qu'à introduire dans l'empire dix missionnaires nouveaux avec les sommes d'argent suffisantes pour fonder financièrement les quatre résidences, lorsque l'Europe mercantile reparut dans les mers de Chine non point pour attaquer les Chinois, mais pour y détruire le monopole commercial des Portugais.

Les prophéties magnifiques de Camoëns sur la prospérité du "petit royaume de Lusitanie" ne s'étaient pas réalisées, bien au contraire, et Ricci, reçu en audience par le Roi Dom Sébastien, avait vu les derniers rayons de la splendeur portugaise(1). Deux ans plus tard (1580), la réunion de la couronne des Bragance à celle des Habsbourg avait précipité la ruine de la plus grande partie de son empire colonial.

Les premières difficultés vinrent du côté des Anglais. A une époque où leur marine prenait son essor, les explorateurs et les trafiquants ne pouvaient se résigner à se voir fermer les pays producteurs de l'or et de l'argent par un peuple dont la religion paraissait à tout sujet d'Elisabeth une avilissante idolâtrie. Les règles du droit international étaient mal établies, le nom de pirate sonnait aussi bien que celui de corsaire, et de hardis partisans, les "chiens de mer", se mirent à courir les mers sans que leur pays fût en conflit avec le prince dont ils bravaient les lois ou dont ils ravageaient les possessions. Ce furent surtout les colonies espagnoles d'Amérique qui souffrirent de leurs déprédations. Cet état de guerre latente provoqua l'expédition militaire de l'"invincible Armada", dans laquelle le puissant monarque Philippe II perdit sa flotte et son prestige.

(1) *Missionnaires,* 145; cf. plus haut t. I p. 30-33.

De leur côté, les Hollandais protestants, "rouliers des mers", ne vivaient à cette époque que par Lisbonne d'où ils transportaient les épices de l'Archipel Indien dans toute l'Europe. L'un des premiers soins de Philippe II, après avoir fait reconnaître sa suzeraineté au Portugal, avait été de leur interdire ce marché. Etranglés dans leur naissante puissance commerciale, ils étaient de ce fait condamnés à disparaître ou à s'en aller chercher eux-mêmes les épices en Asie. Mais les deux nations ibériques en cachaient la route avec un soin jaloux; des peines infamantes, même la mort, punissaient leurs nationaux coupables de la dévoiler. Les Hollandais résolurent de la trouver malgré tous les obstacles. Deux expéditions à sa recherche par la mer Glaciale aboutirent à une fin lamentable que la poésie devait plus tard magnifier. Enfin Cornelis Houtman, de Gouda, parvint à se procurer quelques informations précieuses à Lisbonne, où il trafiquait secrètement; jeté en prison pour cette raison, il put faire connaitre à Amsterdam son espoir et obtenir de quoi payer la forte amende pour sa libération. Aussitôt des marchands hollandais, en possession de son secret, fondèrent avec lui et son frère, Frederik Houtman, une compagnie de commerce dite "des Terres Lointaines", d'un terme assez vague et aussi magnifique que leurs espérances. Une expédition de quatre vaisseaux et de deux cent cinquante hommes bien armés partit en 1595 du Texel; elle fit relâche à Madagascar, et aborda, en 1596, d'abord à Sumatra, ensuite à Bantam. Dès lors, les entreprises des Pays-Bas se succédèrent avec une ténacité et une hardiesse égales dans l'Océan Indien.

Mais les Hollandais ne tardèrent pas à s'apercevoir,- comme autrefois les Portugais-, qu'au delà de l'Insulinde, se trouvaient encore d'immenses régions, sur lesquelles le Hollandais, Jean Lischoten, sut recueillir à Goa des renseignements détaillés (2) : le meilleur moyen de nuire à l'Espagne, leur mortel ennemi, ce n'était plus tant de l'attaquer en

---

(2) BOXER, p. 7. — Aux préoccupations de lucre, s'ajouta la haine religeuse, *odium theologicum* (PAGES, I, p. 31). — L'ouvrage, très partial, de PENROSE, *Sea-Fights in the East Indies in the*

Europe que de lui ravir le commerce de son partenaire forcé, le Portugal, en Extrême-Orient. Pour cette tâche, ils trouvèrent chez les Anglais avec lesquels on les confondait, tantôt des alliés complaisants, tantôt des adversaires acharnés.

"Je ne sais ce que nous veulent ces Anglais, écrit Valignano de Nagasaki le 20 Octobre 1600(3), ils nous importunent ici; il semble qu'ils veuillent envahir les ports dans tout l'Orient car voilà deux ans que trois ou quatres de leurs vaisseaux vinrent aux Moluques et à Tidore, et cette année dix autres vinrent à la Sonde; d'autres abordèrent à Dachen (Achen, Sumatra) où, selon les ordres du capitan de Malacca, ils furent mal reçus; à la Sonde, ils achetèrent et chargèrent une grande quantité de piment et de clous de girofle, et s'en retournèrent au pays. Ces courses font peur aux Indes. Cette année-ci, un vaisseau anglais ou hollandais vint jusqu'au Japon, et il se rompit sur les côtes du Bungo. . . Le voyage de ce vaisseau a duré vingt-deux mois et a coûté la vie à plus de cent hommes; il n'en reste que 24 ou 25. . ., leur pilote (Adams) est un Anglais d'une quarantaine d'années, fort entendu en mathématiques et en pilotage. Ils viennent de Hollande et Zélande, envoyés par les Etats confédérés et par le prince d'Orange, Guillaume de Nassau. Les Etats ont décidé de chercher un passage vers la Chine, le Japon et les Moluques par le Nord-Est; à cet effet, en 1593 et les deux années suivantes, ils envoyèrent leurs vaisseaux qui arrivèrent jus-

---

years 1603-1639, 1931, a provoqué la réplique du P. HERAS, *The Conversion Policy of the Jesuits in India*, 1933.

(3) DELPLACE, t. 2, p. 80-83. — *Philippines*, p. 143-150. PELLIOT, p. 83: en 1596, trois navires anglais quittèrent l'Europe pour la Chine, les survivants en furent retrouvés à Puerto - Rico! — Sur ces entreprises des Anglais dans l'Océan Indien, on trouvera les documents réunis par LOCKE, *The first Englishman in India*, 1930, spécialement à propos du Père Stevens ayant rejoint le Père Ricci à Goa d'où il écrit une lettre le 10 novembre 1579 (p. XI, 19-31), la lettre d'Elisabeth "au Roi de Chine" (février 1583, p. 32), le séjour de Linschoten dans l'Inde (entre le 29 novembre 1583 et le 5 avril 1585, p. 79-92), les renseignements que Fitch recueillit à Malacca sur la Chine (en février 1588, p. 138-140).

qu'au 82me degré, mais la rigueur du froid les empêcha de poursuivre leur exploration. Sans faute, dit le pilote, ils persévéreront dans leur dessein, parce qu'ils veulent le commerce des drogues avec la Chine. Les Anglais, dit-il, poursuivent le même projet et prétendent découvrir une voie plus courte par le Nord-Ouest (Labrador) ; ils rencontrèrent les mêmes obstacles et ne purent aller plus loin... Votre Paternité comprend les embarras que nous créeront ces marchands, s'ils continuent leurs expéditions. Que Dieu nous aide! car je vois que le monde nous jette dans de grands dangers."

L'un des motifs pour lesquels le Supérieur général des missions d'Extrême-Orient voyait avec angoisse grandir cette menace, c'était que depuis longtemps les Jésuites d'Extrême-Orient, incapables de suffire à tous leurs besoins financiers avec les seules ressources de la charité privée ou de la munificence royale, avaient cherché à s'assurer sur place et de manière stable ce qu'il fallait pour leurs œuvres. Les Constitutions de la Compagnie de Jésus permettaient aux collèges de posséder des biens-fonds et des revenus. A défaut de fondations, le Saint Siège autorisa les Jésuites du Japon à faire valoir les subsides de Rome et de Lisbonne, en achetant à Macao la soie de Chine et en la revendant par intermédiaire à Nagasaki. Le P. Jean Rodriguez, puis le P. Vieira et, en 1611, le Bienheureux Charles Spinola furent préposés à cette procure. Nous n'en disconviendrons pas, les bénéfices furent parfois notables, — le P. Jean Rodriguez, en particulier, eut la réputation d'être habile au point que Hideyoshi le pria et le força de négocier pour lui, et plus tard, le Bienheureux Spinola regrettera qu'on ait poussé la condescendance jusque-là[4]. Les risques étaient d'ailleurs considérables.

---

(4) DELPLACE, t. 2, p. 83-86 en note: l'opération commerciale du P. Rodriguez au compte de Hideyoshi est citée dans une lettre de l'évêque du Japon (23 Mars 1603). — On trouvera de nombreux détails, dont plusieurs inédits, chez SCHILLING, en abrégé dans son article *L'attività scolastica dei Gesuiti nel Giappone durante i seculi XVI e XVII* (Il Pensiero Missionario, t. 9, 1937, p. 4-6).

Pour nos contemporains qui peuvent mettre en valeur leurs capitaux par le moyen discret des actions et obligations, ce "commerce des Jésuites" a été et est souvent un sujet de scandale. Valignano, lui, était convaincu qu'il y allait de la vie même des missions; volontiers, il aurait signé ces lignes de l'un de ceux qui ont le plus contribué à "fonder" matériellement l'église de Chine d'aujourd'hui. "Les finances, dit ce dernier(5), sont le nerf de la guerre; elles sont certainement aussi le nerf des Missions modernes: sans elles, le Ministère catholique, malgré tout son dévouement, serait non seulement incapable de progresser, mais pourrait même diffilement maintenir ses positions dans l'apostolat des pays païens... Le développement de la foi religieuse est comme celui de l'industrie humaine: son progrès réclame l'association du capital et du travail..., dans l'apostolat, un missionnaire avec des finances se procure des auxiliaires indigènes bien formés, ouvre des écoles, des pharmacies, fait des œuvres de toute sorte, et arrive ainsi à obtenir à lui seul plus de fruits que n'en obtiendrait un plus grand nombre de missionnaires privés de ressources. C'est dans cet esprit qu'un Vicaire apostolique, dont les finances étaient en souffrance et à qui l'on annonçait un renfort de missionnaires, répondait que pour l'extension du royaume de Dieu, un peu plus d'argent et un peu moins de missionnaires eût bien mieux fait son affaire. De telles affirmations ne doivent point scandaliser. Il faut les comprendre. Bien loin de prétendre que l'argent seul suffise pour faire des chrétiens, nous le reconnaissons et il restera toujours vrai de le dire: c'est par la pauvreté apostolique que se fera la conquête du monde, et seul le missionnaire vivant pauvrement, le cœur détaché de tout, aura de l'action pour convertir les pécheurs et en faire de vrais chrétiens. C'est à ce pauvre aussi, au cœur si indifférent devant l'or et l'argent, que Dieu donnera des ressources, non pour se procurer son bien-être personnel, mais pour faire progresser les œuvres du royaume de Dieu..."

---

(5) BECKER, p. 120.

Le P. Valignano avait compris de bonne heure cette importance du patrimoine ecclésiastique pour rendre fructueux le travail apostolique en Extrême-Orient. "Les changements de procureur sont la ruine des provinces", aimait-il à redire(6). En Chine, son plan arrêté était de pourvoir chaque résidence de trois Pères et d'un Frère coadjuteur, avec trente écus d'or pour les frais de nourriture et d'habillement(7). Les Hollandais vinrent se jeter à la traverse de ses projets.

Le premier qui parut devant Macao avait été Jacques Van Neck(8), en 1601: parti de Hollande avec six navires, il en avait perdu un dans un combat avec les Portugais à Ternate, puis, la route de Patani étant interceptée, il avait dirigé deux vaisseaux vers la rivière de Canton pour y nouer des relations commerciales avec les Chinois. Le 20 septembre, vers deux heures de l'après-midi, il se trouve en vue des îles de Chine. La barque du pilote rencontre des pêcheurs et demande où se trouve Sancian: "A sept lieues à l'Ouest", répondent-ils. Le 27, il découvre "une grande cité, construite comme en Espagne"; il y envoie un canot avec des hommes parlant le malais et d'autres parlant l'espagnol: aucun ne revient. Le lendemain, il voit des habitants assemblés sur le mont, "il commence à avoir peur, parce que, par Linschoten, il savait qu'il y avait une ville, Macao, où se trouvaient des Portugais avec un évêque". Néanmoins, les Hollandais essaient de jeter l'ancre plus près de la ville; les habitants envoient cinq jonques armées qui capturent la chaloupe avec les pilotes. Le 2 octobre, après avoir essayé vainement de délivrer leurs envoyés, ils se décident à regagner Patani. Ils laissent derrière eux vingt prisonniers: dix-sept seront décapités comme pirates, et les trois survivants seront libérés à Goa.

Tels sont les débuts inamicaux des relations entre Hollandais et Portugais de Macao. L'année 1602 ne verra pas

(6) DELPLACE, t. 2, p. 86 note.

(7) Cf. p. 209 et note 14.

(8) BOXER, p. 13-14. — *Ta-ssi-yang-kouo*, Janvier 1899, p. 253-254. — JARRIC, t. 3, p. 955. — MONTALTO, p. 66. — CORDIER, t. 3, p. 198-221.

le retour des indésirables dans le port du Nom de la Cité de Dieu, mais une escadre anglo-hollandaise portera un coup fâcheux à son commerce en capturant (13 octobre 1602) au large de la côte de Coromandel un navire qui amène à Malacca des marchandises destinées au marché japonais.

En Juin et Juillet 1603, coup sur coup, trois désastres atteignent les marchands de Macao. C'est d'abord le navire emportant les bénéfices de l'année, "le plus riche et le plus puissant qu'on ait jamais vu", qui est saisi par Jacob van Heemskerck dans le détroit de Singapore(9). Presqu'en même temps, une jonque chargée de provisions pour Malacca est elle aussi capturée.

Cette perte énorme va être bientôt plus que doublée. Le 30 juillet 1603, à midi, un bateau chinois apporte la nouvelle des deux prises aux marchands de Macao, sans que leur quiétude en soit troublée au sujet de la Nao ou carraque du Japon qui attend dans le port son départ pour le lendemain. "Officiers et soldats, raconte Ricci(10), tous étaient descendus à terre quand, vers le soir, soudain les navires Erasmus et Nassau sortirent des îles voisines où ils s'étaient cachés, et, sans coup férir, s'emparèrent de la caraque chargée de beaucoup de marchandises et de richesses avec le peu de matelots qui s'y trouvaient. Et, comme ce navire était la principale ressource de la cité, sa capture ruina le port et le désola sans remèdes. Il n'y eut personne qui ne poussât de grands gémissements parce que tous étaient atteints par cette perte qui s'élevait à 700 ou 800.000 ducats, et la Compagnie pour sa part y laissa 24.000 ducats."

---

(9) BOXER, p. 14-15: les lettres des Jésuites périrent en cette occasion. — *Philippines*, p. 164-165. — A cette occasion, les Portugais durent fortifier plus sérieusement le port de Malacca (MILLS, *Eredia's Description of Malacca*, Journal of the Malayan Branch of the Royal Asiatic Society, t. 8, p. 1, 1930, p. 3). Cet épisode provoqua la rédaction du traité célèbre de GROTIUS, *De jure belli ac pacis* (rééd. Washington, 1913, v. g. t. 2 p. X).

(10) R, I, p. 450-451. — JARRIC, t. 3, p. 956. — PAGES, II, p. 57.

Les sources portugaises, volontairement discrètes sur cet évènement peu glorieux de leurs annales, doivent être corrigées par les récits hollandais, d'après lesquels les occupants du vaisseau s'enfuirent à terre de peur de représailles pour le passé. Il fallut, pour décharger les marchandises, dix jours entiers pendant lesquels tous les habitants assistèrent à leur ruine sans oser bouger. Le 10 août, les Hollandais mirent le feu à la carraque et repartirent vers le Sud; ils n'avaient plus besoin de poursuivre leur chemin au Nord, la fortune les avait bien servis[11] !

Ce genre d'opération leur parut si profitable que, dès lors, il ne se passera pour ainsi dire plus d'année sans qu'ils essaient d'intercepter les carraques se rendant de Chine au Japon ou de Japon en Chine. Désormais, une menace constante pèsera sur ce traffic. "En vérité, écrivait-on déjà de Nangasaki le 1er décembre 1602[12], nous pouvons appeler cette chrétienté l'enfant de nos douleurs. Voici trois ans que les vaisseaux ont fait défaut, soit parce qu'ils ont péri dans un naufrage, soit parce qu'ils ont été saisis par des corsaires hollandais ou anglais."

Ces évènements désastreux, paralysant les progrès d'une mission ancienne comme celle du Japon, auraient pu ruiner définitivement la toute jeune chrétienté de Chine, si Valignano ne s'était justement trouvé là pour relever les courages abattus. "Selon les règles de la Compagnie, écrit-il au P. Général le 7 avril 1604[13], j'ai exposé aux consulteurs mes projets pour le renforcement du personnel et la dotation des résidences en Chine. Tous ont objecté la pénurie de ressources en hommes et en argent. Ils ont demandé que, des quatre résidences, on en supprimât deux pour ne garder que Pékin et Nankin; tout nouvel envoi de missionnaires devrait être suspendu. Quoique pressé de tous côtés par les nécessités, j'ai résolu néanmoins de n'abandonner aucune de ces rési-

---

(11) BOXER, p. 14-15. — *Ta-ssi-yang-kouo*, Janvier 1900, p. 254. — DELPLACE, t. 2, p. 85 note.

(12) DELPLACE, t. 2, p. 83.

(13) BRUCKER, p. 761.

dences, et, ne pouvant faire mieux pour le moment, j'ai décidé d'envoyer trois Pères nouveaux, de manière qu'il y ait dans chaque résidence deux Pères avec un Frère, et, à Pékin, trois Pères." En marge de ce dernier passage, le P. Général Aquaviva écrit simplement: "Hoc placet", "C'est mon avis aussi". Une fois de plus la mission de Chine devra sa conservation à Valignano, car, comme le dira le P. Ricci dans une phrase empreinte d'une reconnaissance émue, "depuis tant d'années qu'il gouvernait la Compagnie dans ces régions, il avait déjà subi de semblables disgrâces. Il ne perdit point courage pour cela. Il se borna à restraindre un peu ses projets pour les envois de recrues et d'argent. Il s'astreignit à réaliser par étapes ce qu'il aurait désiré obtenir d'un seul coup(14).

Ce qui était le plus urgent, c'était d'envoyer des hommes; le Père Longobardo en réclamait instamment (15 octobre 1598) pour la Chine si grande, "alors qu'au Japon il y a plus de cent jésuites, sans compter les catéchistes (dogiques) ; il les faudrait formés, robustes, aptes à étudier la langue et à traduire des livres(15). Au début de l'année 1604, le Père Diaz rentrait en Chine avec trois premières recrues; des emprunts, faits à des marchands chinois, permirent de parer aux nécessités les plus criantes(16). Ce premier groupe, parti avec les marchands portugais, demeura sur la rivière durant un jour et deux nuits au milieu de trois cents barques; quelques élèves de la ville vinrent lui rendre visite, aucun des adversaires xénophobes ne s'en aperçut(17). Le P. Carvalho avait voulu envoyer aussi le P. Charles Spinola qui venait de se distinguer pour la construction de l'église; toutefois, la mission du Japon refusa de se dessaisir de cet auxiliaire précieux que lui desti-

(14) R, I, p. 451. — GUERREIRO, p. 6.

(15) HAY, p. 930.

(16) Diaz était le 16 Octobre à Nanchang: R, II, p. 478; cf. R, II, p. 371. — JARRIC, t. 3, p. 956-957: Valignano confirma la mission du Père Diaz, destina 8 étudiants de Macao pour la Chine et en promit plusieurs autres après le retour de la Nao du Japon.

(17) GUERREIRO, p. 67 cite à ce propos le texte biblique: "Facti sunt immobiles quasi lapis, donee transeat populus Domini".

nait expressément le Général de la Compagnie[18]. Un autre italien, futur martyr lui aussi, Camille Costanzo se vit fermer les portes de la Chine, mais pour un autre motif: les autorités portugaises ne se souciaient pas d'augmenter davantage le nombre des missionnaires de nationalité différente dans l'empire[19].

Quand la carraque de 1604 aura ramené un peu de prospérité à Macao, trois autres Pères pourront entrer (en 1605)[20], et le P. de Ursis les rejoindra en 1607 seulement[21]. De ces sept nouveaux venus (quatre Portugais et trois Italiens), trois ne rendront que de trop brefs services: Barthélemi Tedeschi, italien, mourra à Shiuchow, âgé de 37 ans et ayant exercé le ministère durant cinq années[22]; Jérôme Rodriguez, portugais, regagnera Macao au début de l'automme 1609, "malade des yeux et de la poitrine"[23]; Félicien da Sylva, portugais lui aussi, languira neuf ans jusqu'en 1614 où il mourra âgé de 36 ans[24]. Les quatre autres fourniront, au contraire, une carrière beaucoup plus longue. Les deux Portugais, doués d'une robuste constitution, missionneront, le premier, Pietro Ribeiro[25] durant 36 ans et le second Gaspard Ferreira[26] pendant 45 ans. Sabbatino de Ursis, italien, prendra la place de Ricci, à Pékin en 1610 et mourra exilé à Macao en 1618[27]; Vagnoni jouera un rôle de premier plan jusqu'en 1640[28]: c'est aussi un italien.

---

(18) BARTOLI, *Giappone*, l. 4. c. 48 p. 219.

(19) BARTOLI, *Giappone*, l. 4. c. 51 p. 229.

(20) GUERREIRO, p. 8. — JARRIC, t. 3, p. 958.

(21) R, II, p. 371.

(22) PFISTER, n° 23, p. 81-82. — R, I, p. 451 note 3.

(23) PFISTER, n° 24, p. 82-83. — R, II, p. 481 note 4; I, p. 451, note 4.

(24) PFISTER, n° 25, p. 83-84.

(25) PFISTER, n° 22, p. 81, — R, I, p. 451 note 5.

(26) PFISTER, n° 21, p. 78-80. — R, II, p. 303 et note 3.

(27) PFISTER, n° 30, p. 103 suiv.

(28) PFISTER, n° 26, p. 85 suiv. — R, I, p. 451 note 6.

Tout compte fait, sous le supériorat de Ricci, le nombre des prêtres oscillera entre 12 et 14[29], trois au moins par résidence en 1606 suivant le vœu de Valignano, mais, dès le 23 novembre 1610, il n'en restera plus que huit, par suite de trois décès et de trois départs[30].

Pour remédier à cette pénurie de personnel et afin de se recruter sur place, Valignano s'était décidé à créer un séminaire à Macao, suivant le modèle de celui que Grégoire XIII avait fondé au Japon[31]. L'on en devine aisément les motifs: les lettres sont fort estimées en Chine; les enfants seraient élevés à l'abri du contact avec des camarades païens, des vocations sacerdotales y naîtraient, et de bons chrétiens en sortiraient qui pourraient prétendre aux charges mandarinales; en cas de persécution, ces derniers interposeraient leur autorité; enfin leurs qualités morales leur concilieraient le respect des païens. Ce projet était à la veille d'être exécuté quand le désastre de la carraque du Japon le fit ajourner. Plus tard, on essaya de le réaliser partiellement, mais, à l'usage, on se rendit compte que le plan était utopique.

(29) R, II, p. 253, 262, 287, 340, 358. — GUERREIRO, p. 75-76: en 1605-1606, il y avait en tout 18 Jésuites, Pères et Frères.

(30) R, II, p. 489: les morts sont Soerio (août 1607), Tedeschi (29 juillet 1609) et Ricci (11 mai 1610); les trois départs sont ceux de Diaz et Rodriguez à Macao (de Shiuchow, 8 septembre 1609) ainsi que da Sylva.

(31) JARRIC, t. 3, p. 957-958. — GUERREIRO, p. 7. Sur ces séminaires et collèges on trouvera de nombreux détails inédits chez SCHILLING, résumés dans son article *L'attività scolastica dei Gesuiti nel Giappone durante i secoli XVI-XVII* (Il Pensiero Missionario, t. 9, 1937, p. 18-26) et Die Katholischen Missionen, t. 65, 1937, p. 211-215,... — Le 29 janvier 1591, Valignano avait déjà reçu deux legs pour la création d'un séminaire à Macao, mais il préféra attendre que les chrétiens chinois fussent devenus plus nombreux (*Clergé*, p. 434-436. — D'ELIA, *Clero*, p. 125-126). Le 12 novembre 1603 (et le 7 avril 1604) Valignano écrit: "En même temps [que le noviciat] on devrait recevoir quelques autres catéchistes chinois pour commencer un petit séminaire de 8 ou 10 écoliers qui étudieront de manière à pouvoir un jour aider les nôtres", et, le 20 janvier 1605, il écrit que le P. François Rodriguez, envoyé à Rome pour traiter les affaires avec le Père Général, devra lui dire que "le besoin se fait sentir d'un petit séminaire pour les Chinois "(D'ELIA, *Clero*, p. 129).

En réalité, deux systèmes se trouvaient en présence pour la création d'un clergé sur place: "Les Pères de Macao pensaient qu'en prenant les Chinois très jeunes, on parviendrait à les former..., on leur enseignerait le latin comme aux Japonais. Les Pères de Pékin [par la suite] eussent préféré recruter le clergé parmi les lettrés d'âge mûr et dont l'autorité n'aurait aucune peine à s'imposer. On essaya d'abord le système macaïste, le plus naturel, le plus conforme aux usages courants. Or, vers la fin du XVIIme siècle, le P. Charles Couplet écrivait: "Soixante ans d'expérience nous ont convaincu que l'on perdait son temps. On avait ouvert à Macao et à Nanchang des séminaires. Après beaucoup de labeurs et de dépenses, on est arrivé au résultat suivant: six ou sept des mieux doués parmi ces jeunes gens ont été reçus dans la Compagnie comme Frères coadjuteurs, prêts à rendre des services matériels que des laïques du peuple rendraient aussi bien pour un peu d'argent!" (32)

Au début du XVIIme siècle, les prévisions restaient, quand même, plutôt optimistes! Le P. Aquaviva et le P. Valignano voulaient "que l'on reçût des Chinois dans la Compagnie" (33) et l'on n'avait pas attendu leur ordre pour exécuter ce plan, mais il semble que l'on se soit heurté à des difficultés énormes. En mai 1605, Ricci dit bien qu'il y a environ 50 postulants dans les quatre résidences (34) ; mais fort peu de ces vocations aboutiront. Trois principes paraissent avoir réglé l'admission de ces candidats:

1°. Si, à certains époques, l'on accepta des postulants venant de l'intérieur de la Chine (35), l'on s'aperçut vite qu'ils ne persévéraient pas et l'on ne voulut plus que des macaïstes, nés et élevés "à Macao, cité épiscopale et pleine

---

(32) BROU, *Notes pour servir à l'histoire du Clergé indigène en Chine* (Revue d'histoire des missions, t. 3, 1926, p. 519-540).

(33) R, II, p. 286.

(34) R, II, p. 269.

(35) R, II, p. 340: "Nous avons reçu des recrues, non plus de l'intérieur...".

de Portugais, qui ne le cède à aucune des cités européennes pour la piété et la religion chrétiennes"[36].

2°. Avant d'être admis au noviciat canonique, ces postulants durent entrer en Chine pour y être éprouvés pendant de longues années au service des Pères, comme catéchistes ou hommes de confiance, (souvent, dans nos textes, ou les appelle "dogiques", *dogicos*, du terme employé au Japon).

3°. Bien que les premiers reçus aient été appliqués quelque temps à l'étude du latin[37], Valignano, instruit sans doute par l'expérience, établit ou confirma la règle expresse de ne pas les ordonner prêtres. Par la suite, le P. Longobardo fera observer au P. Général que cette mesure aurait été facilement acceptée par les candidats chinois si elle n'avait été accompagnée d'un considérant "un peu âpre et blessant" pour eux. On disait en effet,- ils ne l'ignoraient pas-, qu'on "ne peut les promouvoir au sacerdoce parce qu'ils sont nouveaux dans la Compagnie et aussi dans la foi: ce en quoi ils diffèrent des Japonais". Longobardo réfutera cette allégation avec véhémence: "Admettons que les Frères du Japon aient été baptisés huit jours après leur naissance et soient nés de parents déjà chrétiens, mais sur ce point ils ne l'emportent point du tout sur nos Frères chinois qui sont tous nés et élevés à Macao. Au Japon, la majorité des habitants est païenne avec des habitudes, des cérémonies, des solennités, etc., à la mode païenne: c'est pourquoi les Frères du Japon ne voient ni n'entendent rien de chrétien que dans notre séminaire, et cela beaucoup plus en théorie qu'en pratique, aussi doivent-ils être envoyés au collège de Macao pour y concevoir la vraie idée de la Compagnie, et pour comprendre la différence qui existe entre nos Pères et les autres chrétiens"[38].

---

(36) R, II, p. 492.

(37) R, I, p. 207 note 1; II, p. 358, 372 (philosophe).

(38) Cette note, insérée dans le mémorial du P. Valignano, ne pouvait être tenue secrète. La lettre du P. Longobardo est datée du 23 Novembre 1610: R, II, p. 492-493. Déjà, le 12 octobre 1599, le Père Cattaneo avait insisté dans ce sens et le 18 octobre 1599, Longobardo écrivait que le Frère Martinez "donnait tant d'édification qu'il semblait formé au collège Romain" (D'ELIA, *Clero* p. 128).

Quoi qu'il en soit de cette discussion et des motifs de la sévérité de la mesure, le fait est qu'aucun Chinois ne fut ordonné prêtre à cette époque, tandis que l'on peut compter au moins huit Frères coadjuteurs, tous macaïstes, c'est-à-dire chinois de race, mais "portugallisés".

Il n'y avait en Chine proprement dite pas plus de 80 catholiques, convertis par Ruggieri et Ricci, quand le 10 octobre 1589, le Père Valignano avait écrit au Père Général pour lui demander l'autorisation d'admettre dans la Compagnie quatre de ces Chinois de Macao, dont deux étaient déjà prêts(39) ; peut-être, avant eux, y avait-il déjà un "Frère Balthasar" jésuite!(40).

Sébastien Fernandez(41) et François Martinez(42) commencèrent leur noviciat à Shiuchow le 1er janvier 1591; ils avaient auparavant étudié le latin et reçu les ordres mineurs, ou au moins la tonsure. Le collège Saint Paul de Macao était destiné, dans l'esprit du P. Valignano, à préparer et pour le Japon et pour la Chine des candidats à la Compagnie "sans lesquels ces missions ne peuvent ni se gouverner ni progresser"(43).

Le 12 novembre 1603, le Père Valignano fait savoir qu'il a donné l'autorisation de recevoir, en plus des quatre macaïstes déjà jésuites, deux autres novices, ce qui ne semble pas s'être réalisé avant l'année 1605(44). Dès le 25 janvier 1604, Ricci avait accepté à Pékin deux novices chinois, Antonio Leitam(45) et Domingo Mendez(46) ; il en confiera

---

(39) D'ELIA, *Clero*, p. 125: il faut corriger "1590", tome I, p. 169.

(40) Cf. plus haut tome I p. 86 note 19.

(41) Cf. plus haut, t. I, p. 157, note 11. Son père s'appelait 念山 (CHEN YUAN, *Glimpse of the Catholic Mission in China, 16th-18th Centuries*, Bulletin of the National Library of Peiping [en chinois], t. 8, 1934, N° 2, p. 1).

(42) Cf. plus haut, t. I, p. 157, note 12.

(43) Lettre du P. Valignano à S. Robert Bellarmin 16 octobre 1601 (D'ELIA, *Clero*, p. 127).

(44) D'ELIA, *Clero*, p. 129: le 20 janvier 1605, Valignano écrit qu'il y a en Chine 16 Jésuites dont 4 Chinois. Cf. R, I, p. 449.

(45) PFISTER, n° 29, p. 103.

(46) PFISTER, n° 36, p. 123.

la charge au Père Ferreira, après le 15 août 1606(47). Ce dernier, avec ses jeunes religieux(48), se transportera dans la ville de Nanchang au Kiangsi où il recevra, le 8 mars 1608(49), quatre nouveaux candidats, Giovanni Fernandez(50), Francesco de Lagea(51), Pasqual Mendez(52) et Emmanuel Pereira(53) ; l'un d'eux a étudié la philosophie à Macao(54). Le 22 août 1608(55), Ricci énumère quatre Frères coadjuteurs(56), quatre novices(57) et quatre ou cinq jeunes gens qui étudient dans la maison de Pékin pour entrer plus tard au noviciat. Par les détails qui précèdent, l'on voit que l'ancienne mission de Chine ne compte pas un nombre très considérable de religieux originaires du pays, et il en sera de même durant toute son histoire.

D'autre part, on continue à désirer la fondation de collèges pour les enfants de l'intérieur. Le 29 novembre 1604, le P. Emmanuel Diaz senior en fait la demande

---

(47) Le P. Ferreira se s'y trouvera le 15 août 1606 à Pékin: R, II, p. 303-304. R, II, p. 304. Deux nouveaux furent admis peu avant le 26 juillet 1605: R, II, p. 286-287. Ils étaient novices le 25 janvier 1604 (R, I, p. 449 note 3).

(48) Jacques Niva (dont nous avons parlé plus haut tome II, page 89-90 notes 43-44, recevra du Père Valignano la permission d'entrer au noviciat, mais cette permission donnera lieu à contestation (R, II, p. 300, 304) peut-être parce que Niva vient du Japon. En tout cas, le 18 octobre 1607, il y a deux novices qui n'ont pas prononcé leurs premiers voeux (R, II, p. 321).

(49) R, II, p. 340. — Le noviciat finira le 8 mars 1610: R, II, p. 488. Plusieurs postulants ont dû entrer en Chine avec les nouveaux missionnaires européens en 1604-1605 (R, I, p. 452).

(50) PFISTER, n° 34, p. 121-123. R, II, p. 260.

(51) PFISTER, n° 35, p. 123. R, II, p. 260.

(52) PFISTER, n° 33, p. 120-121.

(53) PFISTER, n° 28, p. 102 (il dit par erreur 1605).

(54) R, II, p. 358, 372. B., l. 2, c. 246 p. 470.

(55) R, II, p. 358.

(56) Le Père Martinez était mort. — Le 8 Mars 1608, Ricci comptait trois Frères: R, II, p. 340. — Les quatre doivent être: Fernandez, Dominique Mendez, Ant. Leitam et Pereira (?).

(57) Probablement, Giov. Fernandez, Lagea, Pasq. Mendez et Niva (à moins qu'il n'y en ait de partis à Macao, comme Niva).

formelle à Rome[58]: "Je tiens pour assuré que nous ne pouvons aider mieux ni plus efficacement ce royaume pour sa conversion: en effet, comme l'étude est toute l'occupation des enfants chinois qui en sont capables et comme ce sont les lettres qui donnent la noblesse en Chine, nous aurions de ces enfants autant que nous en voudrions dans nos collèges et la plupart d'entre eux donneraient avec le temps un grand éclat, une grande ferveur et une grande sécurité à la chrétienté. Déjà, plusieurs nous le demandent, pères et enfants... Et nous espérons qu'à défaut du défunt cardinal San Severino, un autre Illustrissime cardinal prendra cette fondation à sa charge."

Le P. Aquaviva accueille très volontiers le projet, mais il voudrait[59]" que ce soit à Macao au milieu des chrétiens pour y recevoir l'éducation et l'instruction dans les lettres et les bonnes mœurs". Ricci fait doucement observer que cet endroit ne semble guère à propos: "En effet, bien que Macao soit situé à l'intérieur des frontières de la Chine, les habitants en sont considérés comme des étrangers et des hommes qui peuvent être très nuisibles, et ils sont tenus pour suspects; d'ailleurs tous ceux qui y font affaire sont des gens de basse condition, ... si bien que, dans un procès, pour nuire à son adversaire, il suffit de dire que c'est un homme qui a l'habitude d'aller à Macao (moi-même je l'ai vu). Quant à nous, nous faisons tout ce que nous pouvons pour dissimuler nos rapports avec Macao, et, si nous sommes exposés à quelques dangers, le plus grave nous vient de Macao et tous nos ennemis en parlent. C'est pourquoi je veux que Votre Paternité le sache; ce que j'écris là est une chose très assurée."

Les derniers considérants de cette lettre du Père Ricci nous ramènent aux dangers que présente pour la mission l'invasion de l'Europe mercantile dans les mers d'Extrême-

---

(58) R, II, p. 481. D'ELIA, *Clero*, p. 129 cite en outre une lettre du P. Diaz, du 22 novembre 1604: les Pères voudraient "procurer une fondation pour un séminaire de petits Chinois à l'intérieur de la Chine". Il semble que ce projet échoua par suite des troubles de Nanchang (voir plus haut tome II page 153-154).

(59) R, II, p. 286-287: la réponse de Ricci est du 26 juillet 1605.

Orient. Non seulement les Portugais de Macao sont suspects au Chinois, mais aussi les Espagnols des Philippines et les nouveaux venus, les Hollandais. Au premier abord, on pourrait craindre que l'énorme massacre d'immigrès chinois à Manille, 10.000, 15.000, d'aucuns disent même 20.000, le 3 octobre 1603 et les jours suivants(60), provoquerait en Chine un sursaut d'indignation contre tous les européens. Il n'en est heureusement rien. "Je ne sais, écrivait Ricci à un correspondant de Rome au début de 1605(61), si la nouvelle de ce massacre de 20.000 marchands... chinois est parvenue jusqu'à vous: dans cette capitale, on en a parlé beaucoup et nous en avons redouté quelque inconvénient pour nous, bien que nous évitions de nous faire connaître comme amis des Espagnols, même avant cet évènement. Mais il arriva qu'avant ce massacre, un magistrat du roi de la Chine se rendit aux Philippines pour y faire une enquête sur certains mensonges colportés par un Chinois, et les Espagnols le reçurent fort bien, le comblant d'honneurs et de présents, et écrivant une lettre au Viceroi de la province maritime du Foukien... Or cette lettre a été apportée à Pékin en traduction chinoise, et il y était dit qus'elle était écrite en l'année 1603 du "Seigneur du ciel" 天主 : c'est l'expression que j'ai employée dans le Catéchisme. Dieu voulut que personne n'y prit garde, à l'exception du Docteur Paul à qui je recommandai de n'en point parler; et ce qui fut d'un grand secours pour empêcher qu'on nous reconnût pour des gens de la même religion, ce fut qu'ils transcrivaient le nom espagnol de Dieu qui est *Dios*, tandis que nous transcrivons le portugais qui est *Deus*."

Le péril aurait pu être beaucoup plus grave du côté des Hollandais que de la part des Espagnols. "En ces années, raconte le missionnaire dans ses Com-

(60) Sur le massacre des "sangleyes" ou marchands chinois immigrés à Manille, les récits et les documents abondent, par exemple COLIN, t. 2, p. 212 et suiv., p. 432-449; PASTELLS, t. 5, p. LXXVI-CVIII,... Comme on le voit, il n'a exercé aucune influence sur le séjour de Ricci en Chine, c'est pourquoi nous n'en dirons rien.

(61) R, II, p. 258.

mentaires(62), il y avait guerre entre le roi d'Espagne et les Hollandais. Ceux-ci, ne pouvant nuire à l'Espagne elle-même, essayèrent de le faire dans l'Inde et ils envoyèrent des escadres bien fournies de navires. Leurs soldats n'étaient pas très aguerris, mais excellemment pourvus d'artillerie et d'autres munitions de guerre. Leurs entreprises réussirent à souhait et, dans ces courses de corsaires, ils capturèrent de nombreuses fustes portugaises de commerce, mal protégées par les escadres de l'Inde qui étaient trop peu nombreuses et pas assez bien montées d'équipages indigènes. C'est pourquoi les Hollandais, enrichis par leurs premières captures, renforcèrent leurs escadres et essayèrent de forcer de grandes forteresses, comme les Moluques, Mozambique, et, dans ces dernières années, Malacca. Ils tentèrent aussi de nouer des relations commerciales avec la Chine dans la province du Foukien de deux manières, ou bien en promettant une bonne rétribution aux Chinois et se vantant de réduire les Japonais, les Portugais de Macao et les Espagnols des Philippines, ou bien en menaçant les habitants et leur faisant peur avec leur artillerie."

Sur cet essai de relations commerciales avec la Chine, Ricci donne en janvier 1605 des détails que ne semblent pas connaître les historiens des entreprises hollandaise en Extrême-Orient(63) : "il y avait trois navires et les magistrats du Foukien envoyèrent à Pékin beaucoup de mémoires défavorables que j'ai tous vus ; un eunuque aurait voulu qu'on leur accordât la permission demandée, mais ils

(62) R, I, p. 507-508. — MONTALTO, p. 67. — B., l. 2, c. 182 p. 354-355. — PELLIOT, p. 83-84, explique le nom donne aux Hollandais en chinois (cf. T'oung Pao, t. 32, 1936, p. 46).

(63) R, II, p. 259. — De juillet à décembre 1604, la Nao n'osa point revenir de Nagasaki à Macao, à cause de la présence de ces indésirables (BOXER, p. 16). — L'amiral Wybrandt van Warwyck, retournant à Java, s'arrêta en mars 1605 à Patani et s'y fit remettre par la reine malaise le San Antonio, carraque portugaise, richement chargée d'argent, qui s'était abritée dans ce port durant le trajet de Macao à Goa (ib.). — "La Chine et le Japon, perdus il n'y a plus d'Inde portugaise", disait la Chambre de commerce de Goa en décembre 1603 (BOXER, p. 18). — CHANG WEI-HUA, p. 113 sq.

durent repartir ailleurs et beaucoup de leurs marchandises vinrent jusqu'à la capitale où on les vendit très cher."

Les Hollandais ne s'éloignant plus des mers d'Extrême-Orient, les habitants de Macao durent songer à fortifier un peu la ville contre une nouvelle attaque(64), ce qui ne pouvait manquer de réveiller les susceptibilités du sous-préfet de Hiangchan dont dépendait le port ainsi que des lettrés xénophobes de Canton, d'autant plus que les Jésuites du Collège Saint Paul, pour achever de construire leur grande église (finie en 1602), n'avaient obtenu la permission des autorités chinoises qu'avec des présents placés aux bons endroits(65); craignaient-ils que cet édifice grandiose fût une forteresse déguisée, ou bien voulaient-ils simplement soutirer de l'argent, on ne le sait! En tout cas, les méfiances étaient plus que jamais excitées(66), comme on le verra bientôt à l'occasion des aménagements très rudimentaires qu'on fit à "l'île Verte" pour servir de lieu de délassement aux étudiants jésuites.

Le Père Valignano, tout en se préparant à un quatrième voyage au Japon, ne perdait pas de vue les nombreux problèmes de la Chine, "réglant avec prudence beaucoup de cas et d'affaires où il y avait difficulté"(67), notamment pour la conduite à suivre au sujet des rites funéraires(68). Les entreprises des Hollandais l'amenèrent à formuler une règle pratique qui deviendra peu à peu une sorte d'axiome pour la fondation matérielle des diocèses et des missions

(64) R, I, p. 503; cf. R, II, p. 307.

(65) *Litterae 1602*, p. 126.

(66) MONTALTO, p. 68-70, attribue les soupçons des Chinois en partie au fait que l'église resta entourée de nattes durant toute la construction jusqu'à son achèvement; la plupart des ouvriers étaient des Japonais, ordinairement chrétiens, et logés dans les habitations vides de Portugais (JARRIC, t. 3, p. 1049).

(67) R, I, p. 450.

(68) BRUCKER, p. 760, 775 note 1 signale d'après le P. Gabiani trois documents émanant du P. Valignano: "Aliae ordinationes P. Ricci ... anno 1603 statutae et a P. Valignani eodem anno recogitatae et confirmatae; resolutiones ab eodem P. Visitatore post novam inquisitionem missae; summarium admonitionum quae idem P. Visitator eodem anno ad missionarios transtulit".

de Chine. "S'il est important de se créer des ressources pour soutenir ses œuvres, écrira-t-on au XIXme siècle(69), il ne l'est pas moins de chercher à se les procurer, si possible, dans le pays même où l'on aura à les dépenser. C'est un principe admis par toutes les armées conquérantes que leur intendance doit, autant qu'il se peut, chercher à s'approvisionner d'abord dans le pays où l'on combat. Vouloir tout recevoir de la patrie, ce serait s'exposer à se trouver un beau jour pris au dépourvu."

Les Pères de la mission de Chine, même avant les razzias brutales des Hollandais, avaient souvent ressenti les embarras provenant de cette dépendance de l'extérieur. Les sommes promises sur les douanes de Malacca étaient trop irrégulièrement perçues. La gêne devint extrême pauvreté lorsque les courses des pirates vinrent interrompre le commerce portugais d'où l'on dérivait les principales ressources, car celles que l'on se procurait à l'intérieur de la Chine étaient plus que modiques; sans doute, Ricci recevait de l'empereur un secours de 100 écus par an et c'était appréciable, mais cela ne suffisait que pour l'entretien de cinq personnes, et il n'y en avait pas moins de quinze ou seize en résidence permanente à Pékin!

Aux cadeaux des chrétiens ou des païens, on ne pouvait songer; les Pères s'étaient imposé la règle de n'en jamais accepter pour leurs ministères, ou, si les bienséances ne leur permettaient pas de les refuser, ils en rendaient d'autres de valeur supérieure. "Pour ces gens, écrivait le P. Diaz(68), c'est la preuve la plus tangible que la loi de Dieu est la vraie, et que nous ne sommes pas venus ici pour épier leur royaume en vue de le conquérir... Quand ils nous voient pourvoir à nos besoins sans rien leur demander, ils en concluent que, si nous faisons tant de dépenses d'argent et de personnes pour prêcher notre religion, c'est parce que nous la considérons comme nécessaire. Et puisque nous recevons de chez nous ce qu'il faut pour notre entretien chez eux, nous ne songeons point à conquérir leur royaume. D'ailleurs,

(69) BECKER, p. 122.
(70) R, II, p. 480-481.

nous ne leur demandons rien s'ils embrassent notre religion et ils ne perdent rien à l'adopter. Tels sont les discours des païens qui connaissent si peu les choses du ciel. Toutes leurs pensées sont tournées vers les biens de la terre."

Toutefois, Valignano ressentait le besoin impérieux de mettre la mission à l'abri de l'indigence extrême qui risquerait de paralyser sa marche en avant. Il conçut donc le projet de constituer pour chaque résidence un capital de 1000 ducats pour acheter des terres dont le revenu suffirait à la subsistance des missionnaires(71). Comme Ricci le faisait remarquer à ce propos(72), "les Chinois ne sont pas si ouvertement usurpateurs du bien d'autrui, et tous nos amis nous donnent ce conseil. Ainsi l'on cesserait de se demander toujours d'où viennent les fonds nécessaires à notre subsistance. Et j'ai remarqué que quelques-uns de nos amis préfèrent laisser dire que nous changeons le cinabre en argent (comme beaucoup le croient), plutôt que d'avouer que notre argent vient du dehors". Sur ce point comme sur tant d'autres, le Père Valignano, bien loin de se laisser dérouter par l'invasion de l'Europe mercantile, en prenait occasion pour progresser toujours plus avant, mais les successeurs du Père Ricci auront trop souvent à déplorer les méfaits de cet impérialisme militaire ou économique d'où est systématiquement bannie la conception chrétienne de l'existence et de la vie(73).

---

(71) R, I, p. 505.

(72) R, II, p. 382: cette lettre du P. Ricci est du 15 février 1609.

(73) *Philippines*, p. VI-VII.

CHAPITRE DEUXIÈME

Couronnement de la carrière du Père Valignano.

Avant un dernier voyage au Japon, le Père Valignano avait écrit de Macao au Général de la Compagnie Claude Aquaviva une lettre touchante(1):

"Il y aura trente et un ans, au mois d'août 1604, que notre P. Everard (Mercurian) m'a envoyé de Rome en qualité de Visiteur de la Compagnie en Orient, et le 6 du mois de septembre il y aura trente ans que je suis arrivé à Goa. Pendant 21 ans sans interruption, soit comme visiteur, soit comme provincial, j'ai eu la charge collective de toutes ces contrées de l'Inde et du Japon, et quand parviendra dans l'Inde la réponse à cette lettre, si dans l'intervalle Dieu et Votre Paternité n'en ont autrement disposé, je serai plus que septuagénaire. Trois fois j'ai fait le voyage de l'Inde au Japon, et le voyage auquel je me dispose à cette heure, s'il plaît à Dieu, sera le quatrième. Votre Paternité doit se rappeler qu'une seule fois, lorsque j'accomplis ma seconde visite au Japon, je demandai quel travail je devrais entreprendre ensuite, ajoutant que, si vous m'exonériez de cet office, ce me serait une grâce immense. Depuis lors, je n'ai rien écrit à cet égard. En effet, j'ai toujours estimé préférable et plus sûr pour ma conscience de laisser à mes supérieurs la disposition de ma personne, selon leur bon plaisir, que d'exprimer incessamment des demandes afin d'être déchargé du labeur; je savais que j'appartenais tout entier à la Compagnie et non à moi-même, je ne devais point, pouvant travailler, désirer me soustraire au service de la Compagnie, et me faire décharger pour vivre dans le repos quand il n'en était pas temps encore: et Votre Paternité n'y aurait pas consenti. Maintenant que mon âge est plus

(1) PAGES, II, p. 67-69. — BARTOLI, *Giappone,* l. 3 c. 27 p. 135-137.

avancé, que les forces du corps et la vigueur de l'esprit vont s'affaiblissant en moi, le temps me paraît venu de vous solliciter pour la seconde fois, au nom de la charité ou par pure faveur, de me permettre d'employer le peu de temps qui me reste à vivre dans le recueillement de mon âme et dans le soin exclusif de moi-même, sans avoir la charge d'autrui.

Les raisons qui me font vous en adresser la prière (tout en me remettant pleinement à la volonté du Seigneur et à celle de Votre Paternité, qui tient à mes yeux la place du Seigneur) sont les suivantes. En premier lieu, comme je l'ai dit, au retour du P. Procureur et à la réception de votre réponse, j'aurai dépassé soixante-dix ans et, dans un âge aussi avancé, la santé et les forces ne seront plus suffisantes pour supporter un poids aussi considérable et qui exige un homme d'une autre et plus grande vigueur d'intelligence et de tempérament que n'en peut avoir un vieillard septuagénaire, afin d'embrasser comme il convient des affaires sans nombre et variées à l'infini, comme de voyager dans telle ou telle direction, sur les mers les plus orageuses, d'après les obligations de mon office. En second lieu, parmi les affaires continuelles qui ont jusqu'à ce jour été mon partage, j'ai commandé toujours sans avoir jamais eu quelqu'un pour me commander; et il est indubitable que cette ardeur spirituelle que Notre-Seigneur, dans sa bonté, m'avait communiquée à Rome, se sera refroidie insensiblement, et que ma volonté propre ayant acquis plus de force, un grand nombre d'imperfections se seront développées en moi; il me semble donc très raisonnable qu'au bout de 70 ans, il me soit accordé de dire avec Jacob: "Qu'enfin je pourvoie à ma propre maison" (Aliquando provideam domui meae), et j'ai confiance dans le Seigneur qu'après que je serai dégagé de toute autre pensée, il m'accordera d'abondantes grâces spirituelles et me rétablira dans mon état primitif.

En troisième lieu, reconnaissant que j'ai commis des fautes nombreuses dans mon administration, en ne correspondant pas avec le zèle nécessaire à des affaires d'aussi grande importance que l'étaient celles qui m'avaient été

confiées par Dieu, plus l'âge appesantirait mes forces, et plus graves de jour en jour se multiplieraient mes fautes. Et si Moïse qui, d'après le témoignage de la Sainte Écriture, était le plus doux des hommes (erat mitissimus hominum), éprouva néanmoins de nombreux déplaisirs dans le gouvernement du peuple élu, combien plus, moi, qui suis si imparsait, me trouverai-je accablé de dégoûts et de peines, après avoir exercé, durant tant d'années, une charge aussi immense!

En dernier lieu, je puis déclarer en toute vérité devant Votre Paternité que Dieu m'a fait la grâce d'avoir mené à bonne fin et mis à exécution (bien qu'imparfaitement, en raison de ma faiblesse et de mon peu de talent) tous les desseins que j'avais conçus en mon esprit, selon ce que la divine Majesté m'a inspiré successivement tant dans les affaires de l'Inde que dans celles de la Chine et du Japon, et aucune œuvre nouvelle ne me reste à entreprendre.

Enfin, comme Notre-Seigneur ne découvre pas toutes choses à un seul, mais, selon les temps et quand il lui plaît, il découvre à un tel une chose et à tel autre une autre chose, ayant pour ma propre part accompli le peu ou le beaucoup qu'il a daigné me faire entrevoir comme pouvant être accompli par moi, le temps me paraît venu que je cède la place à d'autres à qui le même Seigneur découvrira d'autres œuvres: et ils les accompliront pour son service et le bien de la religion."

Le Père Valignano vivra encore assez longtemps pour voir les heureux fruits des mesures qu'il a prises en Chine, et ce sera le couronnement de sa carrière apostolique. Les lettres du P. Ricci, à cette époque, débordent en effet d'allégresse. "En résumé, écrit-il le 26 juillet 1605(2), le Seigneur nous aide d'une manière sensible et il nous fait comprendre par des signes tangibles qu'il veut ouvrir à ce peuple les entrailles de sa miséricorde."

Incontestablement, les sources de cette joie profonde viennent de l'heureuse impulsion que les renforts envoyés par de P. Valignano donnent partout où ils passent. La première

(2) R, II, p. 295.

équipe est partie de Macao vers le mois de février 1604(3), composée des Pères Ferreira, Ribeiro, Tedeschi, sous la direction du P. Emmanuel Diaz senior. La seconde arrive à Nankin au début du printemps de 1605(4); il y a là les Pères Rodriguez, da Silva et Vagnoni. Le long du chemin, les difficultés n'ont pas manqué, surtout aux douanes gardées par des eunuques avides(5), mais, grâce au Frère Sébastien Fernandez(6) et à d'autres Frères chinois, leurs introducteurs, les missionnaires étrangers ont pu dissimuler leur présence et quelques pourboires adroitement distribués ont tout aplani.

Maintenant, c'est comme si un sang nouveau parcourt la mission, des pieds à la tête, le long de l'axe Sud-Nord qui joint presque en droite ligne Macao et Pékin. A Shiuchow, la résidence toute proche des frontières méridionales, l'accueil réservé aux Pères du premier groupe a été charmant de cordialité, "comme chez de vieux chrétiens d'Europe".

"Longobardo et ses fidèles, raconte-t-on(7), sont venus à notre rencontre sur la rivière avec rafraîchissements, présents, tambours, fanfares et grandes démonstrations. Nous arrivons le soir de la Quinquagésime. Le mandarin Georges vient ausstôt nous rendre visite et nous reproche aimablement d'avoir été averti si tard. Il nous invite à diner chez lui le lendemain; nous refusons, il nous fait porter le repas par son fils Vitus, âgé de 11 ans seulement, mais intelligent et sérieux; ce sont les chrétiennes de la famille, Anne, Paule et Lucie, qui ont préparé les mets. Pendant les jours gras, il nous fait servir chaque jour, et pour le mercredi des Cendres, il donne un repas maigre,

---

(3) Nous déduisons cette date du fait que la barque arriva à Pékin avant le 15 août.

(4) GUERREIRO, p. 77: le voyage de Macao à Nankin se fit en 2 mois et 8 jours.

(5) R, I, p. 452-453.

(6) R, I, p. 453.

(7) R, I, p. 477. — GUERREIRO, p. 66-68, reproduit un fragment de lettre du Père Correa (? ne serait-ce pas Ferreira ?).

avec des pièces de soie. Nous lui envoyons un présent. Il désire beaucoup aller voir notre collège de Macao, et, si le P. Valignano entre en Chine, il l'enverra chercher par sa barque. Il s'est tout de suite affectionné au P. Tedeschi, désigné pour ce poste, et lui fait confectionner un vêtement. Quand nous repartons, le 6 Mars, nous voyons se renouveler les mêmes manifestations de respect pour les prédicateurs de l'Evangile."

Longobardo, désormais secondé du Père Tedeschi auquel s'ajoutera l'année suivante Rodriguez(8), se sentira plus fort que jamais pour résister à ses adversaires. Nous avons déjà raconté l'issue favorable de la plainte formulée par le Vice-préfet au visiteur civil de la région(9) ; vainement les bonzes, qui se voient privés de leurs aumônes et évincés aux funérailles de chrétiens, essaient-ils d'impressionner les Pères en leur faisant interdire toute propagande; ceux-ci, se sentant appuyés par les mandarins, n'en tiennent point compte. Un moment, la venue du fameux bonze "Hansan", expulsé de Pékin en même temps que *Seng Ta-koan* a été mis au supplice, risque aussi de provoquer une explosion hostile du bouddhisme; Longobardo ne se laisse pas intimider, il refuse d'aller lui rendre le premier la visite, et finalement "Hansan" se présente à la résidence la bouche enfarinée; en discutant, il s'étonne de trouver le Père aussi bien informé, "votre doctrine, conclut-il, est conforme à la nôtre, sauf en quelques points que vous attaquez trop durement". "Hansan", faisant rayonner son influence de la pagode de Nan-hoa, commence à devenir dangereux pour les chrétiens quand un nouvel édit de l'empereur survient, le reléguant encore plus loin du centre de l'empire, dans l'île de Hainan(10) ! Grâce à ces circonstances heureuses et malgré la résistance qui s'organise sur place, la résidence de Shiuchow continuera donc à gagner du terrain: en une

(8) R, I, p. 451.

(9) Sur cette intervention, cf. plus haut p. 153-154.

(10) R, I, p. 475-477: on appelle ici "Canscian" celui qui était dit "Hansan" lors de son expulsion de Pékin (cf. plus haut p. 95). GUERREIRO, p. 68: les bonzes de la pagode, après huit ans d'interruption, sont venus rendre visite à la résidence (probablement pour le nouvel an).

année (1604) 140 baptisés, "quelques-uns, des personnages distingués, la plupart gens du commun"(11). "Ces néophytes prient mieux que les chrétiens d'Europe; ils assistent à la messe avec ferveur et savent lire"(12). Il y a maintenant environ 800 fidèles, surtout hors de la ville(13).

"Dans le village de Hiapim, racontent les Lettres annuelles(14), habitait Paul un vieillard; des néophytes posent au Père des questions profondes sur l'Incarnation, le Passion et l'Évangile. Vaigino, un parent de Paul, conduit le Père dans un village distant de 10 milles où l'on fait une découverte surprenante: plus d'une cinquantaine d'images en rouleau, copiées sur le modèle de celle que Ricci avait portée au Roi. Les gens savaient seulement que la dame était la Mère de Dieu et la Reine des reines, mais s'étonnaient que cette Reine eût deux enfants d'âge si peu différent (Jésus porté dans ses bras et S. Jean-Baptiste à genoux). La famille de Vaigino se déclare chrétienne. Il y a discussion avec trois bonzes du voisinage; d'autres promettent de devenir catéchumènes si le Roi donne l'autorisation officielle de prêcher l'Evangile; tout compte fait il y a 18 baptêmes. Vaigino, n'ayant pas de fils, avait pris une seconde femme: pour ce motif, il ne peut être baptisé.

A Cinçum, le vieil Antoine, âgé de 90 ans, finit par se rendre aux instances de son fils et de ses petits-fils, après s'être entêté pendant quatre ans; quelques jours après le baptême, il meurt. Dans un autre village, une femme est malade; le mari demande de l'eau bénite: guérison, conversion, mais tous deux croient qu'il suffit de transporter leurs idoles chez un de leurs parents sans les brûler; c'est pourquoi Longobardo diffère le baptême pendant quelques jours, et quatre autres familles se déclarent: il a là trente nouveaux chrétiens environ, et les idoles qui avaient émigré de maison en maison finissent par être détruites."

---

(11) R, II, p. 285: lettre du Père Ricci, datée du 26 juillet 1605.

(12) GUERREIRO, p. 72-75, citant une lettre du P. Longobardo, datée du 13 novembre 1604.

(13) GUERREIRO, p. 77: d'après Vagnoni, en 1604, ils sont "près de 800"; JARRIC dit "plus de 800".

(14) R, I, p. 478-480.

Après avoir vu sommairement les bons effets produits à Shiuchow par l'initiative courageuse du Père Valignano, nous pouvons progresser vers les deux autres résidences, Nanchang et Nankin, qui sont comme "dans le corps de la Chine" (15) ; de part et d'autre de la voie d'eau qui unit tous ces centres, ce que l'on pourrait appeler la "densité intellectuelle" de la Chine varie énormément et c'est toujours la partie orientale, territorialement moins vaste, mais financièrement plus riche et culturellement plus développée, qui est la plus attirante. Ainsi, quand le premier groupe de missionnaires, parmi lesquels se trouve le Père Ferreira, traverse la passe de Meiling (16 mars 1604), les retards causés par les grosses pluies et la nécessité de passer trois ou quatre jours à l'auberge pour attendre les bagages leur permettent de nouer des relations avec le fils d'un mandarin originaire du Tchekiang, "qui voudrait les voir prêcher dans sa province" (16). Le Père Emmanuel Diaz senior, qui les conduit, ne les laisse séjourner à Nanchang que peu de temps, juste assez pour qu'ils constatent l'esprit dévotieux des Kiangsinois, "aussi superstitieux que les Romains du temps du pape Saint Léon"; en neuf jours, ils arrivent à Nankin le dimanche des Rameaux et Diaz revient à Nanchang (avant le 16 octobre(17)) pour aider le languissant Père Soerio tout en étudiant la langue, avec le concours du très actif postulant chinois Pascal Mendez(18) ; après son retour, tout parait se ranimer.

Dès le 29 novembre, il donne le baptême à un catéchumène, originaire du Houkoang(19), qui a été envoyé par son maître, un membre de la famille impériale, peu satisfait de la doctrine idolâtrique. Ce qu'il y a de plus curieux dans son cas, c'est que ce sont des bonzes qui lui apprirent la

(15) R, I, p. 447.

(16) GUERREIRO, p. 69: le 19 mars, ils quittent Nangan; p. 43, 50-51; il y aurait "300 chrétiens" à Nanchang, nous avons quelque peine à faire accorder avec nos autres documents ce chiffre qui nous paraît trop élevé.

(17) R, II, p. 478.

(18) R, I, p. 484.

(19) R, II, p. 482.

venue des "prédicateurs du Grand Occident". Le nouveau baptisé retourne chez lui avec des exemplaires imprimés du catéchisme de Soerio; les Pères lui promettent d'aller au Houkoang aussitôt qu'ils en auront la facilité.

Le 18 décembre a lieu un autre baptême, de Joseph, gendre du vieux bachelier Paul, qui appartient lui aussi à la famille impériale; deux jours après avoir assisté à la cérémonie, son frère cadet se déclare catéchumène. Afin d'exciter celui-ci à la ferveur, on lui fait espérer le baptême pour la fête de l'Epiphanie (6 janvier 1605). "Il y avait trois rois mages, répond-il, nous serons quatre." Il tient parole; avec un cousin et un frère plus jeune, il se présente: on leur donne les noms de Melchior, Gaspard et Balthasar; le quatrième, un petit garçon, s'appellera Emmanuel par attachement pour le Père Diaz. La mère de ces catéchumènes était très dévote aux idoles, elle jeûnait rigoureusement et avait obtenu des bonzes contre bon argent le talisman pour trouver le chemin de l'enfer! Les Pères lui font brûler ses faux dieux, son chapelet bouddhiste et son talisman; à la place de tout cela, ils lui donnent une image du Sauveur et un chapelet, en lui promettant de lui enseigner le chemin du ciel et non celui de l'enfer! Le catéchisme se fait chez elle et elle l'entend, cachée derrière une tenture; au jour du baptême, il sort de la chambre non pas une catéchumène, mais six qui, dûment instruites, reçoivent le sacrement avec les onctions et tous les rites accoutumés. Un oratoire est dressé dans cette famille, dont plusieurs membres, entre autres la femme de Joseph, se font chrétiens(20). La famille Lin, avec ses trois fils, Michel, Gabriel et Raphaël, persévère; un ami, de famille impériale lui aussi, et n'ayant que des filles, se déclare à son tour et des fiançailles chrétiennes sont nouées avec les fils Lin.

Ainsi, au début de Décembre 1605, la chrétienté a presque doublé et s'élève à près de 200 fidèles(21); la cha-

(20) GUERREIRO, p. 77: lettre de Vagnoni en 1605. — R, I, p. 484-487. — La lettre de Ricci en Janvier 1605 parle des hommes (R, II, p. 253) et celle du 10 mai 1605 parle aussi de femmes (R, II, p. 375), nouvellement chrétiens.

(21) R, I, p. 484-487.

pelle étant devenue trop étroite pour les contenir tous, il faut les diviser en trois groupes pour l'assistance à la messe. Les Pères font graver une image du Sauveur avec l'explication de l'Incarnation et de sa religion; au lieu des images représentant les démons que les païens ont coutume d'afficher sur les battants de leurs portes, les chrétiens impriment sur des papiers de couleur variée les noms "de Jésus et de sa très benoîte Mère", et "les nôtres, passant par les rues durant les quinze jours qui suivent la nouvelle année, sont grandement consolés en voyant qu'au milieu de tant d'Egyptiens, les portes du peuple de Dieu sont marquées non point du sang, mais du nom de l'Agneau et de sa mère, en signe de la foi qu'ils professent"(22).

Au reçu de toutes ces nouvelles, Ricci est profondément heureux de voir "reverdir le rejeton qu'il a laissé à Nanchang"(23), mais sa plus grande consolation est d'apprendre qu'à Nankin, "son vieux et grand ami *K'iu T'ai sou*" s'est enfin décidé à la démarche définitive(24). Un des nouveaux arrivants, le P. Vagnoni, nous dépeint cette chrétienté de la capitale du Sud telle qu'il l'a trouvée au printemps de 1605(25). "La résidence est une belle maison au centre de la ville. Le supérieur, le P. da Rocha, est seul pour le ministère apostolique; Ribeiro étudie le chinois, et, avec Vagnoni et da Silva qui le rejoignent, il se prépare au ministère par l'étude du chinois. Un Frère coadjuteur aide le P. da Rocha, et deux ou trois étudiants y sont en expériment avant leur admission au noviciat."

---

(22) Le P. Bartoli, qui en vit un specimen à Rome, fut quelque peu désillusionné sur la "beauté de l'impression" (B., l. 2 c. 215 p. 417). — GUERREIRO, p. 62-63 cite d'autres incidents édifiants: "Une femme s'était pendue; un chrétien récite le Pater et l'Ave, elle revient à elle. — Un nouveau-né ne sait ni têter ni pleurer (!) : devant une image du Sauveur, sa bouche s'ouvre. — Un ami des Pères reçoit le titre de Roi: à la réception solennelle, les missionnaires reçoivent la première place et sont honorés ensuite de sa visite." — R, I, p. 486-487.

(23) R, II, p. 253, 275.

(24) R, II, p. 295.

(25) GUERREIRO, p. 77; R, I, p. 488.

Pour tant de monde, la résidence n'est plus assez grande; le supérieur, grâce à ses bonnes relations avec des amis influents, surtout *Tchang Meng-ngan* 張孟男 (26), président du Tribunal des revenus, obtient facilement d'acheter une maison voisine. Son temps est dévoré par les visites et les leçons aux nouveaux venus. Malgré cet excès d'occupation, la chrétienté, qui comptait 50 fidèles à la fin de 1602, en a gagné 96 nouveaux durant les années 1603-1604, et ensuite une moyenne d'une centaine par an.

Vers le mois de novembre 1604 *K'iu T'ai-sou* ayant maintenant 55 ans était venu à Nankin pour confier au P. da Rocha son fils, *K'iu Che-kou* 瞿式穀, âgé de 14 ans; le Père l'avait accepté à la résidence malgré sa grande pauvreté et, l'ayant baptisé Michel, lui avait donné un maître. *K'iu T'ai-sou* était resté le même, toujours aussi attaché aux Pères et non moins original d'allures: il s'appliquait alors à éditer à grands frais un exposé de la doctrine bouddhique avec lequel il comptait bien se faire une réputation de savant. Les missionnaires, de leur côté, ne songeaient qu'à lui donner la plus précieuse récompense pour les bons services dont il n'avait cessé de les combler, mais cette passion pour l'idolâtrie s'y opposait ainsi que la présence non encore légalisée de l'épouse survivante qui lui avait donné deux fils. Ricci nous a raconté le dénouement tant espéré (27).

"Le Frère François Martinez, qui à Shiuchow avait été lié de grande amitié avec lui, vint sur ces entrefaites à Nankin, et, le trouvant encore païen, le reprit avec beaucoup d'amicale liberté de ce qu'il résistait ainsi à l'appel de Dieu. *K'iu T'ai-sou* en fut ébranlé et prit en mains le Catéchisme, puis il demanda le baptême en promettant de

---

(26) R, II, p. 292.

(27) R, I, p. 488-491. — Le 29 novembre 1604, on savait déjà à Nanchang qu'il était arrivé à Nankin (R, II. p. 481). — Sur Matthieu, on peut lire PFISTER, p. 127; il écrira une Préface pour la Géométrie du P. Aleni (COURANT, n° 4869-4871). Un membre de la famille publia vers cette époque le 指月錄, ouvrage bouddhiste. Quant à l'école de xylogravure de Nankin, elle était justement renommée (GAILLARD, *Le dessin en Chine*, Etudes, 1890, t. 50, p. 287-303).

régulariser la situation de sa femme et de rendre chrétienne toute sa maison. En signe de conversion, il fit brûler tout ce qu'il avait apporté avec des planches gravées très artistement pour l'impression ainsi que trois ou quatre paguets de livres idolâtriques, déjà imprimés ou prêts pour l'édition. Il garda quelques volumes chez lui, pour en extraire les difficultés les plus subtiles et les soumettre à la réfutation des Pères... Enfin il fut baptisé en la fête de l'Annonciation (25 mars 1605) qui tombait le vendredi de carême où l'on dit l'évangile de la résurrection de Lazare; à cette occasion, le F. Martinez prêcha sur les trois mystères de l'Incarnation, de la Passion de Notre Seigneur et de la résurrection de Lazare, et K'iu T'ai-sou émerveilla les assistants en s'appliquant à lui-même la résurrection de Lazare.

La cérémonie du baptême fut précédée d'une protestation de foi qu'il prononça à genoux, après avoir battu la terre du front avec beaucoup de ferveur et de dévotion; il y disait entre autres choses: "A l'école des Pères, je commençai à comprendre que le ciel, la terre, les hommes et le monde entier étaient soumis à Dieu qui les avait créés et rendus parfaits. Aucune autre religion ne doit être crue. Dieu seul peut pardonner nos péchés et nos mauvaises actions commises de corps et d'esprit, et seul Il peut donner la gloire du ciel à ceux dont le repentir est efficace, sincère et durable; je prie le Saint-Esprit de m'expliquer les articles de la sainte foi, et la Reine Mère de Dieu de me fortifier intérieurement."

Le nouveau baptisé reçut le nom d'Ignace. Ricci se réjouit de l'évènement comme d'un des plus grands succès de la mission, "car la conversion d'un tel homme vaut en ces commencements plus que celle de beaucoup de gens du commun"(28). Au baptême de Paul Siu, Dieu avait préparé l'avenir de la mission; celui de *K'iu T'ai-sou* était la récompense du passé.

La résidence de Nankin verra durant ces années quelques autres notables baptêmes, en particulier celui d'un

(28) Trois mois après: R, II, p. 295. Sur tout ceci, R, I, p. 489-491.

étudiant, fils du coli "Cin"; ce jeune homme était venu de Pékin en barque avec son précepteur, Paul *Li Ing-tche* qui s'en retournait au Houkoang[29] et un autre chrétien. Chemin faisant, il s'était instruit sur la religion et vint trouver secrètement les Pères pour être reçu; ceux-ci refusèrent d'abord parce que son père était très adonné aux idoles, mais le fils insista à trois ou quatre reprises et, à force d'instances, réussit à surmonter leur hésitations pour être admis au baptême. Aucun nuage ne vint alors assombrir les développements de la chrétienté de Nankin. Quand on acheta la seconde maison, les voisins et les anciens du quartier essayèrent bien d'imposer la corvée de nuit pour monter la garde à tour de rôle, un mandarin supérieur menaça tout ce monde de la bastonnade, les missionnaires intercédèrent pour eux et le calme se rétablit.

Les progrès des trois résidences du Sud continuaient à être distancés par ceux de Pékin. Ici encore, les renforts envoyés par le Père Valignano portèrent leurs fruits. En 1604, la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge (15 août) avait vu une belle solennité. Quelques jours auparavant, le Père Ferreira était enfin arrivé à bon port. Sur le parcours depuis Nankin, il avait été menacé d'être débarqué par l'eunuque en charge du convoi, mais un pourboire avait eu raison de la difficulté. Par une faveur exceptionnelle, Ricci obtint que les bagages fussent assimilés aux objets destinés à l'empereur et conduits par eau jusqu'à Tungchow, port de Pékin. Cette permission fut l'occasion d'un désagréable accident. La rivière avait débordé, le courant était violent et les mariniers s'entendirent pour faire chavirer la barque avec tout son contenu à une journée de la ville. On y perdit pour plus de deux cents écus, entre autres un tableau doré et le vin de messe[30]. A ce moment, le P. Ferreira avait déjà gagné par terre la résidence et laissé le F. Sébastien Fernandez seul avec deux serviteurs à la garde des objets.

---

(29) R, I, p. 465, 492.

(30) R, I, p. 452-453; II, p. 266, 388.

On ne put récupérer que peu de choses. La grande Bible polyglotte en huit tomes qu'avait envoyée le cardinal de Santo Severino était emballée dans une caise dont s'emparèrent des barquiers voisins, avec l'espoir d'en tirer bon profit; le Frère parvint à se la faire rendre pour une somme infime. *Fong Meou-kang,* sur la demande des chrétiens de la capitale, provoqua, de sa prison[31], la mise à la question du pilote et de quelques autres complices; la torture ne leur arracha que peu d'aveux, et les Pères, craignant que l'affaire ne s'envenimât, les firent délivrer contre restitution d'une écritoire contenant quelques reliques et d'autre menus objets.

La Bible fut exposée après la grand-messe de la fête de l'Assomption[32]. Ricci l'encensa d'abord en grande pompe; puis tous les chrétiens lui firent la révérence à genoux, en remerciant Dieu doublement, et pour l'avoir envoyée de si loin à cet empire, et pour l'avoir sauvée à peine endommagée de l'eau. Par la suite, les Chinois ne cessèrent de venir l'admirer à la résidence; ils restaient surpris de sa belle impression et de sa somptuosité, et, par là, ils se faisaient une grande idés de la doctrine qui s'y trouve renfermée, encore qu'ils ne la comprenaient pas.

Les "Méditations sur les Evangiles" du P. Nadal ayant été retenues au passage par le P. Diaz, Ricci en réclama un second exemplaire pour Pékin où il serait très utile, et même plus profitable que la Bible, "parce que, grâce à lui, nous mettons sous les yeux ce que nos paroles ne parviennent point parfois à expliquer"[33].

Quand le P. Ferreira débarquait à Pékin, la jeune chrétienté était toute réconfortée par la présence de Paul Siu Koang-k'i "colonne très ferme de l'église". Ricci lui ayant appris la doctrine du baptême pour les païens de bonne volonté, Paul s'en servit le lendemain en exhortant un ami à faire baptiser son fils malade; un serviteur de la résidence est d'abord envoyé, mais le missionnaire lui-même est ré-

---

(31) R, I, p. 394.

(32) R, II, p. 283-284, 298, 388, 491.

(33) R, I. p. 453; II, p. 217 note 3, 260, 283-284.

clamé, on promet de renoncer aux superstitions. Quelques jours plus tard, le père vient remercier Ricci et lui annoncer la mort de son fils(34). De son côté, Paul Li Ing-tche se distinguait toujours par sa ferveur presque indiscrète(35) pour attirer de nouveaux néophytes. La fête de Noël 1604 fut particulièrement touchante. "A la place de l'image du Sauveur, écrit-on(36), nous avons exposé une nouvelle image de la Madone de Saint Luc peinte par le F. Niva(37), ce fut merveille que le contentement de tous. Quelques chrétiens passèrent toute la nuit dans la maison; d'autres entendirent les neuf messes, et personne ne se dispensa d'assister à trois messes au moins. L'assistance fut nombreuse et ininterrompue, car certains chrétiens de Nankin étaient présents: il y eut des chants, du manicorde et de la harpe pendant trois ou quatre messes."

Les Pères entendirent alors les premières confessions que plusieurs firent en pleurant leurs fautes; Ricci raconte à l'un de ses correspondants qu'un chrétien vint se prosterner à ses pieds et lui demanda de lui administrer la discipline pour ce qui n'était en réalité qu'un péché matériel et non formel: "cela me donna en vérité tant de dévotion que je ne me rappelle à présent ce fait qu'avec des larmes d'attendrissement, en voyant comment Dieu inspire sa crainte au cœur de ces nouveaux chrétiens". Tout porte à croire que ce chrétien exemplaire est Paul Li dont le Père écrit le 10 mai 1605(38): "La chrétienté étant encore nouvelle, nous n'avions pas promulgué les jeûnes et les fêtes de l'Eglise: Paul Li s'est renseigné, par lui-même, auprès de nos gens et il les observe ponctuellement. Il vient à la messe pour toutes les fêtes d'obligation, il se confesse souvent et communie, il prend la discipline."

---

(34) R, II, p. 275-276. — GUERREIRO, p. 39-40.

(35) R, I, p. 442. — JARRIC, t. 3, p. 832-834.

(36) R, II, p. 254.

(37) Peut-être est-ce le prototype de celle qui a été décrite par B. LAUFER (*A Chinese Madonna*, The Open Court, Janvier 1912); *Art chrétien*, p. 222-223.

(38) R, II, p. 269. — cf. R, II, p. 256.

Tant que la résidence de Pékin n'avait pas été fondée solidement, Ricci n'avait reçu de nouveaux chrétiens qu'avec une grande discrétion, mais, dès que sa situation fut devenue plus assurée, il s'appliqua de toute son ardeur à ce qui était sa principale intention en venant en Chine. Toutefois, comme il voulait faire œuvre solide, il préférait "peu de chrétiens et fervents, à beaucoup de chrétiens et imparfaits". Ce qui le paralysait surtout, c'était de ne pas avoir d'église publique. Dès le mois de mai 1605, il écrivait que les chrétiens de Pékin "moins nombreux que les autres, étaient très supérieurs en qualité"(39).

Le maître d'école Ignace lui envoya sept ou huit de ses élèves; il exposait dans sa classe l'image du Sauveur pour la faire vénérer de tous. Ricci raconte qu'un écolier de 13 ans, peu doué pour l'étude, aurait voulu se faire chrétien, mais il en était jugé incapable par Ignace. Or, un soir, cet enfant fut frappé de la foudre en sortant de chez lui; après trois jours d'inconscience, il se réveilla en disant qu'il avait vu le Tout-Puissant, escorté de beaucoup d'esprits célestes, et qu'il avait entendu cette parole: "Pour cette fois, je ne vous enlèverai pas la vie". Il guérit par les prières d'Ignace et fut offert à Dieu par sa mère: on le baptisa Michel, plus connu sous le surnom de "Michel de la foudre", il persévéra, mais mourut avant 1610(40).

Deux autres apparitions nous sont encore rapportées par Ricci. La première fut celle du Sauveur à un juge de nos amis, païen, qui avait injustement favorisé les adversaires d'un chrétien faussement accusé de vol et de meurtre: "Pourquoi ne secourez-vous pas, lui fut-il dit, celui de mon église qui est dans la peine?(41)" Les parents de l'accusé, en suite de cela, devinrent chrétiens. Dans un second cas, ce fut la Vierge portant l'Enfant dans ses bras et vêtue de blanc (cette couleur n'est employée pour aucune des Madones exposées) qui se fit voir à un chrétien

(39) R, II, p. 253-254.

(40) R, I, p. 440, 494-495. — R, II, p. 270.

(41) R, I, p. 493; II, p. 215, 263, 270. — Cela dut se passer avant février 1605, probablement en l'été 1604.

dangereusement malade et recommanda à un vieillard présent de guérir le patient en provoquant une sudation abondante. Ricci, venu pour confesser cet infirme, ne voulut d'abord point croire ce fait merveilleux et, par deux fois, il en demanda le récit détaillé et naif; "après sa guérison, le chrétien vint de lui-même et, sans qu'on lui en ait jamais parlé, fit la confession généale de toutes les fautes de sa vie depuis son baptême"(42).

Le diaire de la chrétienté en 1605 est abondamment garni de faits édifiants. Pendant le carême, Paul Siu étant revenu d'une courte absence dans sa province d'origine assiste une ou deux fois aux prédications régulières que Ricci a commencées dans la chapelle pour la communauté chrétienne. Il transcrit les sermons sur ses tablettes; d'autres lettrés se joignent à lui pour demander au Père de traduire la Sainte Ecriture, et une fois de plus Ricci s'excuse sur son excès d'occupations tout en se réjouissant que la vue de la Bible de Plantin Moretus attise ce désir, "tant il leur semble que sous une couverture si richement dorée doit être cachée quelque pierre précieuse"(43).

Vers la fin d'avril ou le début de mai(44), un chrétien brûle dans notre résidence deux ou trois caisses de livres et un monceau d'images superstitieuses: "nous avons dû insister sur cette obligation parce que nous avons vu quelques catéchumènes transmettre leurs idoles et leurs livres à d'autres, ou bien hésiter à briser dès le début leurs dieux".

Le 8 mai(45), un vieillard de 77 ans, quoique pauvre et ayant dépensé 30 ou 40 écus pour ses diableries, vient à la messe avec une masse d'idoles dont la majeure partie, 12 ou 15, sont en cuivre doré et les autres en bois; à la grande joie des enfants de chrétiens qui s'amusent de cet

---

(42) R, I, p. 495-496. — La guérison dut avoir lieu avant février 1605: R, II, p. 256, 270. — La confession générale fut effectuée avant le 10 mai: R, II, p. 276.

(43) R, II, p. 297-298.

(44) R, 2, p. 267: le 9 mai.

(45) R, II, p. 267-268: 4me dimanche de Pâques, en la fête de Saint Michel.

autodafé, tout est détruit en même temps que les livres superstitieux. Cet homme se convertit avec toute sa famille de 6 à 8 personnes(46) et reçoit au baptême(47) le nom de Fabius, en souvenir du P. Fabius de Fabiis, le très cher supérieur de Ricci autrefois à Rome.

Le 10 mai, le Père assure(48) qu'il y a plus de cent baptisés à Pékin, "et ce fait paraît surprenant, car il se produit à la capitale, sous les yeux du roi et des grands, sans compter que l'ébranlement des esprits est grand et riche de promesses; n'était la pluralité des femmes, très commune chez les personnages de distinction, plusieurs de ceux-ci seraient nôtres".

Il y avait quatre ans et plus que les Pères séjournaient à Pékin et ils avaient dû déménager déjà quatre ou cinq fois(49) dans des demeures incommodes et coûteuses, sans que le P. Valignano, paralysé par les désastres maritimes de Macao, ait pu réunir les 500 ou 600 écus nécessaires pour l'acquisition d'une maison. Il fallait pourtant en finir avec cette vie de bohême; les trois Pères (Ricci, de Pantoja, Ferreira), les deux novices chinois récemment reçus (Dominique Mendez, Antoine Leitam), un ou deux autres postulants et neuf serviteurs(50), tant de monde ne pouvait plus tenir en même temps dans ces étroites résidences. "Dieu voulut qu'on apprit qu'une maison était à vendre devant la porte *Siuan-ou men*. C'était l'emplacement le mieux adapté que l'on pût souhaiter. La demeure, très vaste, comptait environ 40 pièces, grandes ou petites, et le prix n'en était pas très considérable parce qu'elle n'était pas des plus récentes et elle passait pour hantée par des diables".

---

(46) R, II, p. 267, 270.

(47) Avant le 26 juillet 1605 (R, II, p. 288). — B., l. 2 c. 208 p. 400-401, n'est pas exact ici.

(48) R, II, p. 274. — Le 26 juillet (R, II, p. 288) Ricci écrit encore: "Dans cette capitale, nous avons doublé le nombre des chrétiens, et sur le registre des baptêmes, il y a plus de 100 inscriptions", mais il n'y a pas beaucoup d'espérance pour Wan-li (R, II, p. 253, 269).

(49) R, I, p. 497-498.

(50) R, II, p. 253: Février 1605.

Ricci, ayant consulté ses amis et surtout Paul Siu, résolut d'effectuer à tout prix cet achat, et, en empruntant de droite et de gauche 600 ou 700 écus, conclut l'affaire en trois jours. Le 27 août 1605, l'on s'y installa au milieu d'un grand concours de chrétiens et l'on aménagea aussitôt une chapelle belle et vaste pour y exposer l'image du Sauveur; un quartier retiré en fut affecté au noviciat des Frères coadjuteurs, et, aussitôt que Valignano averti eût envoyé l'argent nécessaire, l'on construisit quelques chambres à l'étage. Les hôtes précédents ayant l'habitude de faire veiller à la porte deux gardes durant la nuit, ceux-ci voulurent cesser leur service, mais un mandarin les obligea de rester en faction(52).

Ce transfert marque une nouvelle étape dans l'histoire de la résidence de Pékin, connue aujourd'hui sous le nom de Nan t'ang. Le contrat d'achat fut enregistré officiellement par le magistrat compétent, contre le seul versement de 5 ou 6 ducats(53). "L'affluence des visiteurs s'accrut encore en proportion des commodités, et quand on leur demandait pourquoi ils venaient, beaucoup répondaient en deux syllabes: *Ling-kiao* 領教, comme s'ils disaient: Je suis venu pour recevoir la doctrine. Et encore que plusieurs soient attirés par la nouveauté, il n'importe toutefois par quel moyen Jésus-Christ est annoncé(54)".

A peine installée, la résidence de Pékin, comme celle de Nankin et surtout celle de Shiuchow, commença d'essaimer à la campagne. Un homme assez distingué, originaire des environs de Paotingfu 保定, ayant reçu le baptême à Pékin, voulut emmener un Père dans son village à 24 lieues de la capitale. Pantoja nous a décrit dans une lettre la route large, ombragée d'arbres, animée d'une circulation intense comme dans nos villes et places d'Europe. Le village comptait quelque mille feux. Durant six jours, le missionnaire expliqua la Doctrine, puis il baptisa dix ou douze

(51) R, I, p. 497-498.

(52) R, II, p. 376. GUERREIRO, p. 80.

(53) R, I, p. 499.

(54) RIQUEBOURG, p. 450.

personnes. On demanda le retour des Pères; deux ou trois autres catéchumènes, ayant appris le Catéchisme, allèrent recevoir le baptême à Pékin. Le chef d'une secte d'idoles était venu trouver Pantoja et, au nom de son groupe, avait promis de se convertir; après avoir brûlé ses idoles, il reçut l'image du Sauveur et le Catéchisme. D'un autre village, des habitants avaient envoyé deux messagers pour inviter le Père: ils apprirent le Catéchisme, brûlant leurs idoles et vénérant l'image du Sauveur. Dans la ville même de Paoting, Pantoja rencontra un lettré de ses amis qui lui offrit un somptueux banquet honoré de la présence de neuf ou dix mandarins; on y parla du Créateur et on l'invita instamment à revenir[56]. Ainsi les Pères de Pékin commençaient-ils, comme Longobardo à Shiuchow, à connaître les meilleures consolations de leur vie quand, après des semaines d'efforts,-tels de petits enfants qui apprennent une leçon-, leurs catéchumènes arrivaient au matin de leur baptême. Certes, ces néophytes n'étaient ni des poètes, ni des mystiques, ni des âmes extraordinaires, mais de rudes laboureurs, en lutte incessante avec une terre avare, et pour qui la question du pain quotidien était une affaire de première importance. Des hommes simples, dont l'éducation et la politesse n'avaient pas arrondi les angles. Des hommes pécheurs, comme nous le sommes tous, et qui ne faisaient que commencer à secouer des millénaires de paganisme. Mais, ainsi que le dit fort heureusement un missionnaire auquel nous empruntons les expressions qui précèdent, "il faut bien que vous valiez d'être aimés, puisque j'aime tant être parmi vous, et que, chez vous, je n'ai jamais senti une minute seulement la nostalgie"[56].

Le Père Valignano ne se lassait pas de remercier Dieu pour les accroissements inespérés de la mission de Chine et il réclamait d'Europe avec insistance des ornements

(55) Ce village fut appelé Saint Clément parce que Pantoja y entral le 23 novembre 1605; il était à 7 milles de Paotingfu. — R, I, p. 322. — Deux ans plus tard, il y restait cinq baptisés (R, ,II, p. 324). — Cf. GUERREIRO, p. 89-91. — JARRIC, t. 3, p. 1045, 1062.

(56) HUGON, p. 14-15.

d'autel, des livres, des tableaux,...[57]; l'un des motifs de son récent voyage au Japon avait été de se procurer le capital de 4000 ducats qu'il voulait partager entre les quatre résidences[58]. Ricci ne formulait plus qu'un souhait, c'était que, lui-même ne pouvant pas aller retrouver son Supérieur vénéré, celui-ci mit à exécution un projet dont on s'était souvent entretenu par lettres: qu'il vint inspecter ces chrétientés dont il avait été le principal soutien![59]

Valignano ne voulut point pourtant se risquer en cette aventure sans avoir consulté les Pères de l'intérieur du royaume: quelques-uns jugèrent que c'était trop périlleux[60], mais Cattaneo, durant son dernier séjour à Macao, sut persuader au Père que l'avis de Ricci était le plus expédient. L'on commença donc tous les préparatifs pour faciliter le voyage: Paul *Siu Koang-k'i* en écrivit à ses amis et *Tchang Meng-ngan*, président du Tribunal des revenus à Nankin, donna un laissez-passer officiel pour que le P. Cattaneo et ses compagnons fussent convoyés et défrayés le long du chemin[61]. Tout semblait donc disposé pour le mieux, et Valignano n'attendait plus que l'arrivée de la Nao du Japon avec l'argent prévu, quand la mort vint le prendre.

Un mercredi, étant allé à l'île Verte (la propriété de campagne des jésuites de Macao)[62], il y fut saisi d'une obstruction intestinale et expira paisiblement le vendredi, 20 janvier 1606. Ses dernières recommandations avaient été pour qu'on aidât beaucoup la mission de Chine, et qu'on

---

(57) R, I, p. 450.

(58) R, I, p. 505.

(59) Dès le mois de janvier, Ricci l'attendait: R, II, p. 260. — Cf. R, II, p. 262 (9 mai), 281 (12 mai), p. 292 (26 juillet); I, p. 451 note 6.

(60) La lettre du mois de février (?) 1605 a dû être écrite après que Valignano a pris l'avis des Pères (R, II, p. 260).

(61) R, I, p. 504-506: il était autorisé à passer par le Koangtong, le Foukien et le Houkoang; sur le chemin on lui procurerait une barque avec son équipage, ou bien trois chevaux et six porteurs, ou bien la somme équivalente.

(62) BARTOLI, *Giappone*, l. 3. c. 27. p. 133-135.

envoyât deux Pères avec Cattaneo. "Tous remarquèrent, dit Ricci(63), que Dieu avait permis que cet immense empire ne put jouir du secours de deux grands serviteurs de Dieu, le Bienheureux François Xavier et le Père Alexandre Valignano, qui désirèrent tant y entrer pour le bien de nombreuses âmes: ils moururent à la porte sans pouvoir réaliser leur désir." Quel plus bel éloge de Valignano que d'être ainsi associé à Saint François Xavier! Quand Ricci apprit cette nouvelle, il ressentit sa mort comme celle du "père de cette mission par la perte duquel nous restons tous orphelins"(64). Et certes, si la chrétienté chinoise comptait à cette époque "mille et quelque centaines de baptisés"(65), on peut bien dire qu'elle en était redevable à Valignano, "cet homme incomparable, au jugement, non seulement de tous les nôtres, mais encore des étrangers: soit que vous regardiez son zèle, soit que vous considériez sa prudence, on lui doit après Dieu l'entrés de nos Pères en Chine"(66). "Pour ce qui concerne le zèle des infidèles et le salut des âmes il fut au premier rang et non au second, écrira quatre ans plus tard le Père de Nobili au Père Général(67) ; la raison en est qu'ayant renoncé aux usages de son pays, il se fit tout à tous, attitude que les Portugais se persuadent être excessivement difficile (à prendre) et dont l'expérience (cependant) nous montre l'absolue nécessite".

(63) R, I, p. 306.

(64) Lettre du 15 août 1606 (R, 2, 299). — Tous les prêtres de la Compagnie furent invités par le Père Général à dire une messe pour ses suffrages (DELPLACE, t. 2, p. 65).

(65) En février 1605, Ricci écrivait: "nous dépassons les mille" (R, II, p. 253), et, le 9 mai 1605 "mille et quelques centaines" (R, II, p. 262).

(66) DEHAISNES, p. 249; lettre du P. Trigault datée de Goa, 24 décembre 1606.

(67) 21 octobre 1610 (lettre publiée dans la Revue d'histoire des missions, t. 12, 1935, p. 591; cf. ibid. p. 588) : le Père de Nobili souligne ici certaines difficultés qui l'opposèrent à des Pères portugais.

CHAPITRE TROISIÈME

Un paragraphe de l'histoire officielle des Ming

Le projet de visite du Père Valignano devait, indirectement, provoquer la mort violente d'un Jésuite macaïste à la suite d'un déchaînement incroyable de crédulité et de superstition dans la populace du Koangtong. Cet épisode a été consigné, par l'histoire officielle des Ming, dans un paragraphe extrêmement révélateur de la mentalité curieuse avec laquelle était confronté le christianisme apporté d'Europe; ce passage se trouve dans le chapitre concernant les Portugais à propos de Macao(1).

"Les Fo-lang-ki (=Faranghi, Portugais) purent finalement pénétrer [à Hao-king, région de Macao] sans contrôle. Les hautes poutres et les poutrelles volantes, serrées comme les dents d'un peigne, se firent face; les marchands de Min (=Foukien) et de Yue (=Kouangtong) se réunirent là presque au galop. Avec le temps, les [Portugais] crûrent en nombre; les gens des divers royaumes prirent peur et évitèrent [Macao] que finalement les [Portugais] furent seuls à occuper. La 44e année (1565), en usurpant le nom de Man-la-kia (Malacca), ils pénétrèrent pour offrir tribut, puis changèrent et se dirent P'ou-tou-li-kia. Les fonctionnaires gardant (le territoire) firent un rapport; le ministère délibéra et déclara que c'étaient sûrement des Fo-lang-ki (Faranghi) qui prenaient un faux nom; et on les repoussa(2). Sous Wan-li, ils détruisirent Lu-song (=Luzon, les Philippines)(3), et monopolisèrent

(1) *Ming che*, chap. 325, reproduit par CHANG WEI-HUA, p. 60-62 pour cet incident.

(2) Il s'agit ici de l'ambassade à laquelle fut associé le Père Perez: *Missionnaires*, p. 77-78; cf. plus haut, t. I, p. 55-56.

(3) Les rédacteurs de l'histoire officielle confondent ici Espagnols et Portugais; sur la prise des Philippines, cf. *Missionnaires*, p. 103-104 et *Philippines*, p. 3-8.

le profit du commerce maritime avec Min (=Foukien) et Yue (=Kouangtong). Leur puissance en fut plus éclatante." Jusqu'ici tout est assez clair, mais voici maintenant le paragraphe bizarre auquel nous faisons allusion: "Arrivés à la 34e année (1606), sur l'Ile Verte dont ils étaient séparés par l'eau, ils édifièrent un temple haut de 60 à 70 pieds qui, par son ampleur et son mystère, n'avait pas son pareil en Chine. Le sous-préfet [de Hiang-chan], *Tchang Ta-yeou* 張大猷 demanda à détruire les hauts murs, mais en vain. L'année suivante, un licencié de P'an-yu [c'est-à-dire Canton dont "P'an-yu" est une subdivision], *Lou T'ing-long* 盧廷龍, étant venu à la capitale (Pékin) pour l'examen de doctorat, demanda qu'on chassât les barbares qui étaient dans la baie (ngao=Hao-king-ngao, Macao), qu'on les fît résider dans les eaux en dehors de 白浪 Lang-po ("Lampacao" des anciennes sources, "Pinal" des Espagnols[4]), et qu'on nous rendît notre ancien territoire de Hao-king".

Monsieur Pelliot à qui nous empruntons la traduction littérale de ce paragraphe[5] ne cache pas son embarras pour le commenter. L'Ile Verte (青州 ou plutôt 青洲, *Ts'ing-tcheou*) est évidemment l'Ilha Verde des Portugais, cet ilôt minuscule au Nord-Ouest de Macao qui servait, comme nous l'avons vu à propos de la mort du Père Valignano, de lieu de récréation bien innocent aux étudiants du collège des Jésuites, mais qu'est-ce que ce "temple haut de 60 à 70 pieds"? "Il ne semble pas, remarque M. Pelliot[6], qu'il puisse s'agir de la chapelle qui aurait été construite à l'Ilha Verde, et la description ne peut guère s'appliquer qu'à l'église achevée en 1602..." et l'expression suivante "les hauts murs" paraît se rapporter à des remparts plutôt qu'aux murs de l'église; pour éclaircir ce passage obscur, il faudrait, conclut-il, de longues recherches afin de faire la part de ce qui provient indirectement de sources chinoises et de ce qui est tiré de documents indépendants. Les lettres

(4) PELLIOT, p. 83.
(5) PELLIOT, p. 68-70.
(6) PELLIOT, p. 70 notes 1 et 2.

et les Commentaires du Père Ricci vont nous aider à débrouiller ce petit mystère, lamentable témoin de la crédule superstition qui, jusqu'en ces derniers temps, faisait de la populace chinoise une matière immédiatement inflammable par les plus absurdes des rapports!

Durant les années 1603-1604 (donc après l'achèvement de la grande église), les Jésuites du collège avaient voulu aménager le tout petit ilôt absolument rocailleux et appelé par dérision "l'île Verte", de manière à y construire un abri et un oratoire pour les délassements de leurs étudiants; les mandarins virent cela de mauvais œil et, un jour de fête, pendant que tous les Portugais se trouvaient aux offices, un magistrat musulman fit opérer une descente dans l'île, brûlant la maison et lacérant une image de Saint Michel; un Frère coadjuteur qui se trouvait là empêcha certains Japonais présents de tuer les soldats chinois et leur chef, puis il revint en ville avec l'image déchirée. Cette nouvelle, à peine connue, provoqua la colère des serviteurs et d'autres Portugais qui s'indignèrent de ce grave affront contre la religion chrétienne; ces furieux s'armèrent de bâtons et allèrent à la rencontre du mandarin qui revenait de l'île: ils mirent en fuite les Chinois et saccagèrent le palais du mandarin qu'ils ramenèrent à la résidence des Jésuites. Enfin l'affaire s'apaisa grâce à l'intervention du capitan mayor et des autorités qui firent relâcher le fonctionnaire chinois et réglèrent le différend avec le sous-préfet de Hiang-chan.

A cette première source de malentendus, s'en ajouta bientôt une autre venant des seuls Européens. "Comme si ces incidents ne suffisaient pas, raconte le Père Ricci[7], il survint une autre affaire plus terrible qui

(7) R, I, p. 509-510. La chronique lamentable de ces conflits entre Ordres religieux à Macao est presque indéfinie; nous avons parlé des difficultés entre Franciscains, Dominicains ou Augustins portugais et espagnols. Le P. STREIT (t. 5, p. 45-46 n° 101, p. 51 n° 116) analyse un opuscule du jésuite Hernando de MENDOÇA, *Avis de ce qu'il y a à réformer dans la Compagnie de Jésus*, où sont reproduites des lettres pénibles du 18 décembre 1608 et du 23 avril 1609 sur des incidents du même genre à propos des Jésuites. Le 25

mit en péril la mission de Chine, la cité de Macao et le commerce des Portugais avec les Chinois. Après la mort de l'évêque don Leonardo de Saa (15 septembre 1597), l'archevêque de Goa avait nommé administrateur ecclésiastique un religieux augustin, Michele de Santis, qui avait été chassé de la Compagnie de Jésus: cet administrateur ne s'acquitta point de sa charge à la satisfaction commune, et, en quelques affaires contraires au bien général, les Pères durent s'opposer à lui. Entre autres choses, comme un de ses prêtres avait maltraité en sa présence un Frère Mineur de l'Observance, Francesco Pinto, celui-ci demanda que le P. Valentin Carvalho recteur du collège fût chargé de le défendre canoniquement. L'administrateur ayant refusé de céder, le Père usa de ses pouvoirs de délégué et de juge apostolique en l'excommuniant. L'administrateur riposta en jetant l'interdit sur toute la cité: cet interdit ne fut observé que dans la cathédrale, mais la ville se partagea en deux camps qui n'usaient pas seulement d'armes spirituelles pour se combattre, au grand scandale des païens et des nouveaux chrétiens."

Ce serait de ce parti, hostile aux Jésuites et au capitan Don Diego de Vasconcellos, que serait sortie la calomnie qui devait mettre le feu aux poudres; à des païens de Macao, réunis en conciliabule dans une maison, on fit la sensationnelle révélation d'un complot effroyable: les Pères méditaient d'attaquer la Chine avec le concours de quelques Portugais, de l'escadre hollandaise et aussi des Japonais qui allaient arriver d'un moment à l'autre, d'autres Chinois étaient rassemblés par les missionnaires de l'intérieur pour aider cette entreprise. On commencerait par massacrer tous les habitants de la cité comme l'avaient fait les Espagnols des Philippines pour les "sangleyes", le collège Saint Paul servirait de citadelle et les Japonais chrétiens donneraient le signal, puis on pillerait la ville de Canton et l'on s'empare-

---

juin 1610, l'évêque dominicain de Macao Don Juan Pinto de la Piedad écrit de Manille qu'il remmène avec lui deux de ses confrères espagnols (Tomas Major et Bartolomé Martinez: STREIT, t. 5, n°2081); les Portugais s'y opposeront (BIERMANN, p. 24-25).

rait de toute la Chine. Le chef de l'expédition était bien connu pour ses nombreuses allées et venues; c'était le Père Lazare Cattaneo[8] qui savait parler chinois, se vêtait à la manière du pays et connaissait familièrement la route de Nankin, Pékin et autres lieux de l'empire. D'ailleurs, s'il y avait des discordes intestines entre Portugais, ce n'était pas à cause de l'affaire du Franciscain Pinto, mais parce que le parti de l'administrateur ecclésiastique voulait se jeter à la traverse des menées des Jésuites!

Telles étaient les dénonciations qui furent aussitôt colportées jusqu'à Canton par des émissaires secrets. En un moment, une panique effroyable s'empara de tous les Chinois de Macao qui s'enfuirent de la ville précipitamment en disant que le pan de muraille construit par les Portugais pour se fortifier contre les Hollandais, tout à côté du collège des Pères, était une preuve de leurs intentions hostiles. L'émoi se propagea aussitôt jusqu'à Shiuhing, la capitale civile, d'où le Viceroi donna l'ordre de préparer Canton contre toute éventualité. L'on était arrivé au mois de février 1606, et les mandarins de Canton les plus clairvoyants, comme le Directeur de la douane, essayaient vainement de rassurer leurs collègues: un conseil de guerre extraordinaire fut convoqué d'urgence et tous les fonctionnaires ayant occupé autrefois une charge y assistèrent. Bien que l'un d'eux, connaissant personnellement le P. Cattaneo, s'offrit à se rendre personnellement à Macao pour aller examiner les faits sur place, les autorités de Canton prirent des mesures rigoureuses de sécurité: édit d'emprisonnement contre tout étranger et spécialement contre les "Ho-sheng", c'est-à-dire les prêtres portant tonsure et prêchant la religion d'un seul Dieu; veilles de jour et de

---

(8) JARRIC, t. 3 p. 1049 dit que l'instigateur serait "un certain personnage chrétien de profession", peut-être européen; GUERREIRO, p. 94, "un chrétien chinois". On aurait fait un mauvais jeu de mot sur la translittération chinoise du nom du Père Cattaneo: "Cao-tié-nieou", "le boeuf du ciel élevé", "le grand boeuf de fer"! Même les enfants dans la rue en parlaient (GUERREIRO, p. 100).

(9) R, II, p. 307-308.

nuit en divers quartiers; fermeture de certaines portes; distribution d'armes au peuple; démolition de plus de 800 maisons à l'extérieur des remparts... En même temps, l'on adressait à Pékin des mémoires accusant de négligence les mandarins qui avaient laissé les Portugais fortifier Macao.

Cependant les jours passaient, et rien d'hostile ne venait de la cité portugaise; bien au contraire, les marchands européens envoyèrent des ambassadeurs pour expliquer que leur ville était dans la plus grande pénurie parce que depuis deux ou trois ans les navires de l'Inde avaient fait défaut. A mesure que la vérité se faisait jour, le sentiment populaire se retournait contre l'Intendant du port (haitao 海道) comme auteur responsable de toutes ces mesures d'exception et ce mandarin commençait à chercher un moyen de se justifier.

Ce fut sur ces entrefaites (vers le 20 février 1606) qu'arriva de Shiuchow, sans rien savoir, le Frère Francisco Martinez avec le laissez-passer de Nankin qui accordait le parcours gratuit au Père Valignano(10). Il était en proie à un vif accès de fièvre; ses hôtes lui annoncèrent la nouvelle de la mort récente du Père Valignano (10 janvier) en l'engageant à quitter au plus tôt la ville. Le Frère se hâta d'en avertir les Pères de Shiuchow, mais ne voulut point prendre de décision sans en avoir référé au Recteur de Macao. Durant la semaine sainte, du 19 au 26 mars, il célébra les fêtes de l'Église avec les membres de sa famille et quelques autres chrétiens, du mieux qu'ils purent, en prières et en conversations spirituelles.

Là-dessus un renégat de Macao, sachant sa présence, vint lui rendre visite pour extorquer de l'argent; puis, n'ayant rien obtenu, il le dénonça à un petit chef de poste militaire comme "un espion de la ville de Macao, venant de la maison des Pères étrangers, qui se cachait avec d'au-

(10) Il venait habituellement une fois par an à Canton pour y chercher ce qu'il fallait aux Pères de l'intérieur: R, I, p. 505, 511-516; II, p. 308-309. — En 1604, le lettré Georges de Shiuchow avait offert sa barque et ses rameurs pour amener le Père Valignano (GUERREIRO, p. 68).

tres compagnons pour tramer un complot". Le renseignement fut aussitôt communiqué au juge criminel qui vit là un moyen inespéré de justifier son grand ami, l'intendant du port; il envoie deux policiers avec un grand déploiement de force, ceux-ci obligent le Frère à se lever du lit où la fièvre le tenait couché et l'emmènent avec les deux serviteurs qui l'accompagnaient, deux petits écolier parents d'un autre Frère coadjuteur et leur oncle. A cette nouvelle, une populace immense s'amasse sur le trajet du cortège pour insulter les prisouniers. Le juge met à la torture le Frère en lui comprimant les pieds et mains avec une corde de telle sorte qu'il en reste estropié pour la vie[11], Martinez endure tout avec une grande patience et répond à l'interrogatoire en exhibant ses laissez-passer, si bien que le juge est sur le point de le renvoyer.

Cela ne fait point l'affaire du renégat qui demande alors à l'un des enfants si le Frère n'a pas acheté des "remèdes", *yo* 藥, ce qui s'exprime par le même mot que "de la poudre d'arquebuse"; l'enfant ne répond d'abord que pour les remèdes, puis, ayant eu des roseaux aigus enfoncés sous les ongles, il finit par avouer que c'était de la "poudre", et, accumulant fausseté sur fausseté, il invente tout un complot tramé par le Frère. Comme celui-ci avait reçu les quatre ordres mineurs, il portait une tonsure cachée par ses longs cheveux, et le juge, découvrant cette preuve, ne veut rien savoir de plus, le tenant pour effectivement coupable de tout ce qui a été dit.

Le lendemain, comme on trouve dans les bagages de Martinez des lettres en langue européenne, des livres à notre manière, des chemises, des pantalons et autres vêtements à la mode portugaise, on en conclut qu'il vient de Macao et non point de l'intérieur, et que ses laissez-passer sont des pièces inventées. Le renégat fait encore croire au juge que le Frère est un grand magicien qui a le pouvoir de se rendre invisible et de se transporter d'un lieu à un autre pour peu qu'il voie de l'eau devant lui; c'est pourquoi, durant sa longue agonie en prison, le pauvre Frère ne re-

---

(11) R, II, p. 308.

cevra pas une goutte d'eau sinon peu de temps avant sa mort.

Cependant, l'Intendant du port ordonne qu'on lui amène les coupables et, jusqu'au soir, il le fait rester à la porte de son palais au milieu d'une foule hostile d'où personne n'ose se détacher pour lui porter secours. A l'audience, tous les prévenus reçoivent une dure bastonnade, à l'exception des enfants; le Frère amaigri par la fièvre, n'ayant plus que la peau et les os, fait compassion, et il s'entend condamner à mort avec Ignace le plus âgé des domestiques et l'oncle des enfants. L'attitude de Martinez est vraiment admirable de résignation pendant ces interrogatoires: on lui enfonce des roseaux pointus entre ongle et chair, il se contente d'exhorter dévotement ses compagnons à souffrir virilement en se souvenant qu'ils sont chrétiens. C'est par un vrai prodige qu'il n'expire pas sur place et qu'on peut le ramener à la prison où il gît sans secours, tout en plaies et en sang, sans que personne ait le droit de l'assister.

Le vendredi 31 mars, le juge criminel le fait revenir au tribunal et lui enjoint de tout avouer sous menace de le tourmenter "sur un seul bras et une jambe pour laisser les autres entières au Viceroi auquel il l'enverra". Le Frère répond qu'il est chrétien et sert Dieu depuis son enfance, maintenant il est de la Compagnie de Jésus et disciple du P. Matthieu Ricci qui est à Pékin (il se garde de nommer les Pères de Shiuchow pour ne pas les compromettre) ; il a obtenu les laissez-passer par les démarches du P. Ricci et il n'a jamais accompli de sortilège. Ces réponses excitent la colère du lieutenant criminel qui ordonne de lui administrer une nouvelle bastonnade, mais Martinez, à bout de forces, ne tarde pas à perdre connaissance, et le juge, craignant de le voir expirer sur place, commande de le reporter en prison sur une planche. Durant le trajet, le Frère rend son âme au Seigneur "dépourvu de toute consolation humaine, bien que l'on puisse croire qu'il était secouru de grandes consolations divines, à la même heure où le Sauveur du monde mourut sur la croix". Il était

âgé de 33 ans et avait été choisi à l'âge de 18 ans par Valignano parmi les élèves du collège de Macao pour être formé à la vie religieuse: il avait donc passé quinze ans dans la Compagnie à la grande édification de tous et il était recherché par les Pères comme compagnon de résidence; après son noviciat, il avait étudié quelque temps le latin, mais n'avait pas été ordonné prêtre, et il se faisait remarquer par son esprit d'oraison et de dévotion[12]. Sur l'ordre des autorités de Canton, le gardien de la prison fit enterrer son corps, hors des portes de la ville, avec ses habits, les fers aux mains et aux pieds.

La mort brutale du Frère Martinez n'est qu'un épisode, le plus violent il est vrai, de la tragi-comédie qui met Canton et la province en révolution. Le lieutenant criminel, après cette exécution sommaire, ne se sent pas délivré d'inquiétude ni pour lui ni pour l'Intendant; cette anxiété s'accroît quand le Commandant des forces militaires de Canton, ayant reçu du Viceroi l'ordre d'armer ses troupes contre Macao, s'aperçoit par des enquêtes habilement menées sur place que les Portugais ne songeaient qu'à se disputer entre eux et non point à se battre contre les Chinois. Le mécontentement populaire croissant toujours, le lieutenant essaie de compromettre le serviteur Ignace dans une affaire des bonzes de Shiuchow et donne l'ordre de le laisser mourir de faim pour supprimer un témoin gênant; en même temps, il provoque une descente judiciaire du Préfet de Shiuchow à la résidence du Père Longobardo, et, comme il fallait s'y attendre, on n'y trouve ni armes ni munitions, rien de compromettant, mais, jour et nuit, des gardes y sont postés pour surveiller les Pères qui sont encore dans l'ignorance absolue sur les évènements. Enfin la nouvelle vient à se divulguer et dix ou onze imputations des mandarins de Canton contre les missionnaires chrétiens sont répandues dans le public: 1° ils s'affranchissent de la juridiction de l'empereur; 2° ils ont construit une forteresse à Macao;

---

(12) PFISTER, n° 14, p. 49-50. Le Père Valignano n'avait pas été toujours parfaitement rassuré sur la solidité de sa vocation religieuse (R, I, p. 207 note 1).

3° ils rassemblent des Japonais contre la Chine; 4° ils pratiquent l'espionnage; 5° ce sont des magiciens qui pratiquent des envoûtements et des sortilèges; 6° ils ont des frères avec qui ils correspondent au Japon; 7° ce sont les chefs des Portugais et des Hollandais; 8° ils savent fabriquer de l'argent; 9° ils entrent en Chine pour prêcher une nouvelle religion et provoquer une révolution; 10° ils détruisent les idoles et ils enseignent leur doctrine sans autorisation de l'empereur; 11° ils ont été chassés par les mandarins(13).

Combien ces reproches si faux ne justifient-ils pas cependant, contre les hardiesses du Père Longobardo, la prudence jugée pusillanime du Père Ricci! Mais l'heure n'est pas aux regrets stériles ni aux critiques même justifiées; il faut agir et essayer de sortir du labyrinthe. D'ailleurs, Longobardo n'est point homme à se laisser déconcerter par ces rumeurs insensées ni par le pseudo-complot du Père Cattaneo si connu dans toute la région. Il essaie d'abord, mais vainement, de secourir les prisonniers de Canton. Ensuite, il prend la résolution d'aller en personne à Shiuhing pour se justifier devant le Viceroi sur les calomnieuses accusations; muni de l'autorisation du gouverneur de Shiuchow, il est sur le point de se mettre en route quand des amis, mieux instruits des affaires de la Chine, lui conseillent de ne traiter au début ces difficultés que par deux ou trois intermédiaires. Se rendant à ces suggestions, il fait passer au Viceroi un mémorial justificatif; mais déjà le mandarin sait à quoi s'en tenir, et, se gardant bien de convoquer ouvertement le Père à son tribunal, il fait blâmer, par l'Intendant maritime de Canton, le lieutenant criminel coupable d'avoir fait d'un disciple des Pères de Shiuchow un espion des macaïstes! Les envoyés de Longobardo, s'ils arrivent à Canton trop tard pour aider Martinez, peuvent du moins porter secours aux autres prisonniers, en particulier à Ignace qui a soutenu un peu ses forces grâce à la compassion de ses compagnons de captivité.

(13) GUERREIRO, p. 98-99; JARRIC, t. 3, p. 1053.

Entre temps, à Shiuchow, la situation empire; un jour, à l'aurore, l'on tente de mettre le feu à la porterie, mais ce début d'incendie peut être facilement éteint. Le lendemain, on jette secrètement au tribunal du sous-préfet une accusation d'adultère contre Longobardo, elle est signée par le chef de police du quartier qui espère extorquer, par ce moyen, de l'argent comme il vient d'en obtenir d'un bonze; le Père, sans attendre d'être cité en justice, prend les devants et va se présenter devant le lieutenant auquel le sous-préfet a confié le soin de l'enquête. Il exige des preuves; même après qu'on a administré la question à plusieurs prévenus, personne n'ose se déclarer auteur responsable de l'accusation et tous, y compris la femme impliquée dans l'affaire, déclarent à grands cris qu'ils ne connaissent rien du délit. Le sous-préfet essaie encore de se faire acheter le silence pour étouffer le procès, les Pères s'y refusent. Il est donc contraint de rendre une sentence favorable à Longobardo et de condamner les anciens du quartier à payer une amende.

Ce sera encore le prestige lointain des Pères de Pékin qui permettra de dénouer l'écheveau embrouillé des affaires; "Ciaminte", anciennement "tauli" de Shiuchow, revient, sur ces entrefaites, de la capitale où il est monté pour l'anniversaire de l'empereur; il y a traité familièrement avec Ricci qui lui a fait présent d'un cadran solaire, et il se rend à Canton pour prendre la succession de l'intendant maritime qui se démet de sa fonction par crainte de représailles au sujet de Martinez ainsi que pour d'autres motifs. Longobardo, connu de lui, va lui rendre visite; il en est très favorablement accueilli et, après lui avoir donné quelques détails sur l'usage du cadran, il peut lui expliquer à loisir la véritable situation. Il aurait bien voulu accompagner "Ciaminte" pour recouvrer les saintes dépouilles du martyr, mais le "tauli", si bien disposé qu'il soit, ne le juge point praticable et se contente pour le moment de faire dresser une information officielle du sous-préfet de Shiuchow concluant à l'entière innocence des Pères.

Une fois à Canton, "Ciaminte" décide d'envoyer un officier pour inspecter les fameux préparatifs de guerre

de Macao; cet informateur, avant de descendre à terre, et parce qu'il croit que le Père Cattaneo est le supérieur des Jésuites, prend soin de demander son autorisation. On lui fait bon accueil et on lui montre tout ce qu'il désire voir: le collège, l'église, la bibliothèque, les écoles, la ville entière avec ses hôpitaux et ses maisons religieuses. Il repart donc, instruit sur la vie édifiante des Pères.

Le quatrième assesseur de Canton, nommé alors par "Ciaminte" en remplacement du lieutenant criminel pour enquêter sur le prétendu complot, commence par convaincre de mensonge le renégat qui a dénoncé le Frère Martinez et l'envoie au tribunal du Viceroi où la condamnation à mort serait infailliblement prononcée si l'inculpé ne réussissait à s'enfuir en soudoyant des gardes: on ne le reverra plus jamais dans le pays. L'on remet aussi en liberté les chrétiens emprisonnés et les païens compromis avec eux; il en est grand temps car, trois jours plus tard, ils auraient expiré de misère[14]. Longobardo pourra enfin se rendre à la foire de Canton pour recevoir des Portugais l'argent des résidences, mais le corps de Martinez ne lui sera pas encore rendu.

Durant l'année 1607, cette triste affaire recevra son épilogue avec la punition de l'ancien Intendant maritime et du lieutenant criminel qui, ayant été trouvés coupables de plusieurs fautes par le Visiteur officiel, seront démis de leurs charges et renvoyés chez eux. Peu à peu, le calme renaîtra dans Canton; les Pères de Pékin s'entremettront pour calmer les inquiétudes des mandarins de la capitale au sujet des prétendues aggressions des Portugais. Seul, le P. Cattaneo restera toujours à se morfondre à Macao; à son sujet, le 15 août 1606, le Père Ricci a écrit en ces termes au Général Aquaviva[15]: "Presque tous nos Pères sont d'avis que nous ne nous mettions pas en péril ainsi que toute la mission par le retour du P. Cattaneo: aussi ai-je donné ordre qu'il reste à Macao où il ne manquera pas d'occupation; bien qu'il sache parler la langue et soit fort

(14) R, I, p. 521-522; II, p. 309-310.
(15) R, II, p. 302.

avancé dans la connaissance des caractères, il ne fera pas grandement défaut en Chine parce qu'il est mal portant; d'ailleurs, il trouve partout de quoi s'employer utilement. Je pense qu'il sera attristé de cette décision et qu'il en écrira à Votre Paternité, mais il me semble qu'il n'est pas souhaitable qu'il rentre, si les affaires restent en l'état présent: dans le cas où, par la suite, on découvrira quelque moyen de le faire rentrer, je ne manquerai pas de lui donner cette consolation autant que je le pourrai. Il semble souhaitable que Votre Paternité lui écrive d'être heureux de rester à Macao, puisqu'il accomplit ainsi la volonté divine."

Toutefois Cattaneo, bien avant ces évènements, voyant le peu de fruit que l'apostolat chrétien récoltait dans la région de Macao, avait obtenu du Père Valignano l'autorisation de retourner dans l'intérieur. Dès que les affaires prennent bonne tournure dans le Sud, il commence par envoyer à Canton un mémorial justificatif que "Ciaminte" apostille en certifiant que, son innocence étant plus claire que le jour, il n'a rien à redouter de personne, et un édit est affiché durant deux mois sur les murs de Canton pour rendre publique cette sentence. Alors le missionnaire, changeant de nom chinois, rentre avec un autre Père, Sabbatino de Ursis (probablement durant le premier semestre de 1607). Tout va bien jusqu'à Nanhiung, mais là, malgré toutes les précautions pour rester inaperçu, il est reconnu et doit rebrousser chemin jusqu'à Shiuchow où, fort heureusement, vient d'arriver "Ciaminte". Longobardo se hâte de rendre visite au mandarin son ami avec un présent d'objets européens, entre autres un verre triangulaire; "Ciaminte" convoque alors Cattaneo à son audience en annonçant publiquement qu'il jugera son affaire. Toute appréhension se dissipe dès le début, car il l'accueille par ces paroles: "Ah! c'est vous, Lazare Cattaneo! Ne savez-vous pas qu'on veut vous faire Roi de Chine, et donner à votre règne le titre de "gouvernement de Dieu"? et la conversation se poursuit sur ce ton enjoué à propos de certains Japonais poussés par la tempête à Macao et des méfaits d'esclaves cafres de Portugais. La séance se termine avec de grands honneurs pour le Père; "Ciaminte" fait ensuite

son éloge à un personnage de distinction et envoie un rapport très satisfaisant au Viceroi de Shiuhing[16]. Ce dernier, à son tour, rédigera pour Pékin un mémoire favorable que les Pères de la capitale auront entre les mains. Quant à Cattaneo, ayant continué sa route avec son compagnon jusqu'à Nanchang, il y trouve un ordre de Ricci lui assignant la résidence de Nankin et appelant Ursis à Pékin.

Le corps du Frère Martinez, vainement réclamé jusque-là, sera enfin livré sur l'ordre exprès de "Ciaminte" à un envoyé de la résidence de Shiuchow; on le reconnaîtra grâce à ses chaînes et aux restes de ses vêtements. Ramené à cette résidence pour des obsèques solennelles auxquelles assisteront les chrétiens et plusieurs païens, il sera ensuite réexpédié à Macao pour y être inhumé en terre sacrée.

L'on n'aurait donc qu'à se féliciter de cette persécution qui donne à la mission naissante un protecteur chinois au ciel, si elle ne devait causer la ruine de la résidence de Chaotcheou. En effet, quelques mois s'étant passés, les gens du faubourg intriguent de nouveau pour qu'on renvoie les étrangers qui ont été la cause de tant de troubles dans la région; une première fois, au nombre de quatre cents, ils se présentent avec des bonzes à Ciaminte qui refuse de les entendre sur la rue: "Je sais ce qu'il en est, leur dit-il, passez votre chemin, il est inutile d'insister"; puis, devant leur insistance et la menace de tumultes, il accepte leur pétition en audience publique et, l'ayant apostillée pour la forme, les congédie aussitôt, mais les bonzes qui attendent à la porte avec un second mémorial en appellent avec la foule à un autre mandarin qui, s'autorisant de la décision de Ciaminte, les déboute encore de leurs plaintes tout en interdisant aux Pères de faire entrer de nouveaux missionnaires en ville. Quand Longobardo s'en va remercier "Ciaminte", celui-ci lui répond. "Ne perdez pas courage; c'est une concession pour la forme"; cela n'empêche pas que l'effet de cette demie

(16) Avant le 18 octobre 1607: R, II, p. 328. — Le mandarin reproche cependant à Cattaneo qu'il y ait trop d'esclaves japonais à Macao (GUERREIRO, p. 101); les efforts des Jésuites étaient vains contre ce commerce prohibé (PAGES, II, p. 70-79: consultation de Mgr Cerqueira 4 septembre 1598).

concession est désastreux. Le 19 octobre 1607, Ricci décrit ainsi la situation fort sombre de Shiuchow: "Nous ne manquerons pas de faire venir autant de Pères qu'il en faut pour les autres résidences, mais nous suspendrons toute nouvelle arrivée pour Shiuchow où les Pères ont trop à faire, en vue de protéger les chrétiens contre les insultes des païens et pour les affermir dans la foi(17)"

Cela ne fera qu'empirer. "Nous songeons à quitter la place, écrit Ricci le 6 mars 1608(18), il y a beaucoup d'apostats, tous les chrétiens sont tièdes, l'hostilité croît"; deux jours plus tard(19), "la chrétienté est toute refroidie et avec peu d'espoir d'y faire beaucoup de fruit", et le 23 août(20) : "il ne s'y fait pour ainsi dire plus de chrétiens". Il faudra s'en aller ailleurs; le 25 avril 1612, deux ans après la mort de Ricci et vingt-trois ans après son entrée à Shiuchow, cet abandon sera consommé(21).

Longobardo assistera, presque jusqu'à la fin, à la progressive destruction de son œuvre, méritant plus que jamais les éloges que lui décerne Ricci le 15 août 1606(22) et dont nous avons déjà reproduit ce qui concerne la charge de supérieur: "Il y a trois ans que le P. Longobardo a fait ses vœux de coadjuteur spirituel sur l'ordre du P. Valignano, mais il m'a toujours paru mériter beaucoup plus et il me semble digne de la profession des quatre vœux: en effet, s'il lui manque quelque chose pour le cycle complet de ses études, il ne lui fait défaut ni de capacités ni d'années de Compagnie pour les finir, et ses connaissances dépassent ce qui est nécessaire en ces pays. Pour ce qui est des autres qualités, il en remontre à quelques-uns d'ici qui sont profès. Et si

(17) Avant le 19 octobre 1607: R, II, p. 310.

(18) R, II, p. 332.

(19) R, II, p. 342.

(20) R, II, p. 372.

(21) B., l. 3 c. 22 p. 58-63.

(22) R, II, p. 302-303. — Le Père de Nobili, dans sa lettre du 21 octobre 1610 au Père Général, prétend "que l'inoubliable Père Alexandre Valignano allait répétant que, pour la prospérité de la Compagnie aux Indes, le Provincial pouvait être un Portugais, mais non le Visiteur" (Revue d'histoire des missions, t. 12, 1935, p. 591).

notre entreprise ne se faisait pas sur un territoire subordonné aux Portugais où il me semble qu'il ne faudrait pas facilement nommer pour supérieurs des sujets non-portugais, je crois que, dans ces résidences, personne n'est plus apte à devenir supérieur, étant donnés son zèle, sa prudence et son humilité. Par le seul fait qu'il travaille déjà depuis douze années dans cette ville de Shiuchow avec beaucoup d'efforts et d'avanies, il me semble que cela suffirait pour qu'il ait bien mérité de cette mission et l'on devrait lui accorder la profession des quatre vœux... Ce serait certainement une cause de joie pour tous les membres de cette mission... Le Père Longobardo ne m'a jamais dit un mot, ni écrit une lettre, ni donné aucun signe en ce sens, et même je pense qu'il n'a point du tout de telles pensées et il demeure content dans sa vocation; c'est ce qui m'excite davantage à vous écrire".

Martinez presque qualifié de martyr, Longobardo dont l'expérience et la vertu s'affinent dans le feu des contradictions, tels sont les résultats les plus solides de la déplorable affaire de Canton! Mais il y a encore une leçon à tirer de cet épisode enregistré dans l'histoire officielle des Ming.

"Les fables taoïstes font du peuple chinois un combustible qui n'attend que l'étincelle". Cet aphorisme est tristement vrai; les incidents que nous venons de raconter prouvent à quel point l'esprit de la populace se laisse hypnotiser par des suggestions invraisemblables. On le verra en 1877 par exemple lorsque la fable des queues coupées provoquera une frénésie épidémique dans la vallée du Yangtze. Encore aujourd'hui pour se venger d'un ennemi, on découpe en papier blanc son image, sur laquelle on écrit ses "huit caractères" (nom, prénom....); on fixe ensuite des diables en papier bleu au dos de la victime; on lui fait toute sorte de blessures et d'outrages, puis, par certaines formules, on prétend réaliser tout cela. Certains sorciers ne vivent que d'exploiter ces sentiments de haine et de vengeance. Il y a des pagodes taoïstes où l'on vend des charmes malfaisants (et des contre-charmes: double profit). Ce fut ce qui rendit si suspects les crucifix "magiques" découverts par *Ma t'ang* dam les bagages de Ricci à

Tientsin. Les magiciens *yao-jenn* sont censés pouvoir, par leurs formules, les choses les plus fantastiques. En ce genre les Chinois ne doutent absolument de rien. Tout est possible, disent-ils, à qui a le mot. Les anecdotes supranaturelles, imaginaires ou mensongères, sont consignées dans les chroniques officialles comme rapportant des évènements réellement survenus. Aussi ne faut-il pas s'étonner que "l'apologétique par le miracle" n'ait aucune prise sur leur esprit. Si on leur parle de la Résurrection ou de l'Ascension, ils répondent: "Nous avons plus fort que cela": non seulement les résurrections, mais les bilocations, multilocations, vue et action à distance, transformations à volonté, transport instantané à travers les airs, remplissent les pages des romans les plus lus([23]).

L'on aurait tort d'ailleurs de croire que cette folie superstitieuse était dans l'ancienne Chine l'apanage exclusif des illettrés; trop facilement on aime et on fait aimer en Confucius "le vieux sage qui parlait peu de la providence céleste, ne disait rien des choses qu'on ne sait pas, bornait son enseignement à la conduite de la vie et des affaires publiques, et qui, avant les stoïciens, professa la charité du genre humain"([24]). En réalité, Confucius et tous ses adeptes furent très préoccupés du monde invisible et, ne sachant comment l'atteindre par la religion véritable, se contentèrent de son sosie, la magie superstitieuse. En cela d'ailleurs, ils s'égaraient, car la magie est le contrepied de la religion. "Une action magique, a-t-on écrit à propos des anciens Grecs([25]), comprend toujours à la fois une invocation et une série de pratiques... On ne prie point la divinité pour lui exprimer de la révérence ou de l'amour, ni même pour lui demander quelque bienfait. A vrai dire, ce n'est pas une prière, ni une demande, mais une sommation. On force la

---

(23) Voir encore la théorie du pouvoir des sorciers chez *Wang-tch'oung*: *Sagesse*, p. 66-67.

(24) ANATOLE FRANCE, Préface à COUCHOUD, *Sages et poètes d'Asie*, p. XIV.

(25) FESTUGIERE, *L'Idéal religieux des Grecs et l'Evangile*, 1932, p. 284-289.

divinité à agir, on la contraint... Une action magique suppose un état d'âme qui est comme l'inverse de l'état d'âme religieux. Toute prière, toute pratique de religion a pour principe un sentiment de dépendance à l'égard de la divinité. Plus ou moins mêlé de révérence, de crainte ou d'amour, ce sentiment domine. Il inspire dès lors des gestes et des paroles qui le traduisent. L'homme religieux demande, implore. Il se met dans l'attitude d'un suppliant. Il adore, s'anéantit. Ou bien, s'il aime, un élan le porte vers le dieu aimé. Il veut se perdre en lui, s'oublier. Au contraire, le mage commande. Il fait du dieu un serviteur, un esclave. Le dieu, prisonnier, enchaîné, doit obéir".

Et c'est parce que le plupart des lettrés de Chine conçoivent la religion sous cette forme sophistiquée de la magie qu'ils la redoutent; témoin le pamphlet malfaisant, publié par un lettré en 1870 lors des massacres tragiques de Tientsin, où l'on trouve collationnés les extraits de plus de cent écrits souvent répugnants qui ont été rédigés en Chine contre le christianisme depuis l'arrivée du Père Ricci(26). Nous ne voulons point dire que la véritable religion soit totalement inconnue en Chine; le bon peuple des dévots d'Amida et même des fidèles du Pur Auguste nous contredirait(27). Lorsqu'au dix-septième siècle, les missionnaires de Ceylan voulurent se documenter sur le bouddhisme, ils recoururent aux Pères de Pékin pour leur procurer les éditions chinoises du palais impérial(28); c'était ignorer la différence radicale entre le *hinayana* ou "petit véhicule" et le *mahagana* ou "grand véhicule". Tandis que le premier n'est qu'une sagesse froide, centrée sur l'homme et ne s'occupant pas de Dieu, le second a tout le pathétique que

(26) *Death blow to corrupt doctrines.* A plain statement of facts published by the gentry and people (traduit du chinois, Shanghai, 1870).

(27) WIEGER, HCO, p. 561-578, pour l'Amidisme (et aussi sa brochure spéciale); p. 583-587, pour le culte du Pur Auguste et la dévotion populaire au Génie de l'âtre.

(28) FERNAO DE QUEIROZ, *The Temporal and Spiritual Conquest of Ceylon*, traduit du portugais par le Père S. G. PERERA, Colombo, 1930, t. I: le manuscrit en était achevé à Ceylan en 1687.

met dans la prière l'appel auxieux vers un sauveur, ou la confiance de n'être plus seul à porter sa détresse[29]. L'européen qui nous a fourni pour la première fois quelques renseignements définis sur le Bouddhisme, c'est le Vénitien Marco Polo. Il avait pénétré jusqu'à la cour du grand Khan, l'empereur mongol de Tartarie; il avait entendu dans la Chine bouddhiste parler partout de *Sangamanibarkan*, c'est-à-dire du Bouddha. Il avait soigneusement collectionné tout ce que la tradition, fort mêlée de légendes, racontait à son sujet, l'histoire de son renoncement au monde, et la diffusion de sa doctrine; et, résumant toute sa pensée, Marco Polo concluait: "Hic si fuisset christianus, fuisset utique apud Deum maximus sanctus. S'il avait été un chrétien, il aurait été un des plus grands amis de Dieu"[30]. Le Bouddha connu par Marco Polo n'était pas seulement le vieil ascète du hinayana, qui chercha le salut dans un renoncement confus, c'était aussi et surtout celui du mahayana, qui ouvrit le chemin à Koan-yin miséricordieuse ou Amida sauveur. Si les premiers missionnaires jésuites de Chine se montrèrent si sévères contre le Bouddha[31], ce fut, on ne peut en douter, non seulement parce qu'ils y trouvaient un reflet,-d'aucuns n'hésitaient pas à dire une copie frelatée du Christ-, mais aussi parce que tout cela était noyé dans un immense océan de superstitions et de rêves; Ricci, certes, n'éprouvait aucune peine à étendre le verdict charitable, intelligent et mesuré de Marco Polo à tant de ces pauvres bouddhistes errants, mimikiao surtout, qu'il avait rencontrés tout le long de sa route de Macao à Pékin, mais il ne pouvait pas ne pas se défier de ce folklore hybride qui encombrait et souillait cette veine si pure.

C'était d'ailleurs cette contrefaçon magique qui écartait les lettrés sérieux de toute religion, et du christianisme par conséquent . Aux purs confucianistes si souvent décrits

---

(29) CHARLES, *Honen et le salut par la foi chez les mahayanistes*, Recherches de science religieuse, t. 18, 1928, p. 236-252.

(30) CHARLES, *Chez les moines bouddhistes de Ceylan*, Xaveriana, n° 112, 1933, p. 127-128.

(31) VAN HEE, *Le Bouddha et les premiers missionnaires en Chine*. Asia Major, t. 10, 1935, p. 365-567. Cf. R, I, p. 92-95.

par nos contemporains comme des "honnêtes gens", totalement affranchis du souci du surnaturel, il nous semblerait beaucoup plus exact d'appliquer ce que l'on a dit de Cicéron: "Cicéron aimait beaucoup la philosophie, et sa philosophie n'était pas de celles dont la religion... pût tirer un grand avantage... (A ses yeux), la divination en soi n'est qu'une chimère, mais dans des mains habiles elle peut empêcher une assemblée populaire de commettre quelques sottises... On a cru surprendre dans cette absence de conclusions formelles un athéisme qui se déguise. C'est, je crois, aller trop loin. Ces négations hardies ne conviennent guère à Cicéron et répugnent à sa nature comme à ses opinions ordinaires... Il faisait profession d'être de la secte académique, c'est-à-dire qu'étant irrésolu par tempérament, il essaya de se prouver qu'il devait l'être par principe. L'étude des systèmes (philosophiques) qui se brisaient les uns contre les autres l'avait rendu fort indécis. Moins les opinions des philosophes lui paraissaient sûres, plus il était choqué de leur dogmatisme pédant... A tout prendre, parmi les lettrés et les gens riches (de son temps), les indifférents devaient être les plus nombreux... ; en général, ils se donnaient pour épicuriens, ce qui leur permettait de ne pas s'occuper des dieux pendant qu'ils vivaient et de n'avoir aucun souci de ce qui leur surviendrait après leur mort... Il arrivait quelquefois aussi aux moins crédules d'être pris d'accès subits de crédulité(32)". Ainsi ne peut-il manquer d'en être lorsque cette force immense qu'est la religion est laissée aux improvisations de l'individu ou aux caprices de la foule; en réalité, du peuple chinois comme du peuple romain, on peut dire: "Ce peuple timide, scrupuleux, effrayé, qui pour protéger l'homme éprouvait le besoin de l'entourer de dieux depuis sa naissance jusqu'à sa mort, qui avait un sentiment si profond de la Divinité qu'il croyait la retrouver partout, semblait devoir être la proie de toutes les superstitions... ; ce qui les préserva de ce destin ce fut leur sens politique"(33). Ricci, qui connaissait bien les let-

(32) BOISSIER, *Religion*, p. 54-61.

(33) ib. p. 10.

trés de son temps, les jugeait au fond religieux et même pieux[34], mais le spectacle des contradictions des diverses religions les avait fait verser dans ce que l'on a appelé un "positivisme", "positivisme superstitieux" d'ailleurs[35] qui trouvait son frein dans l'esprit administratif des magistrats, comme en témoigne leur attitude vis-à-vis des innombrables sociétés secrètes. "On trouve, conclut un vieil auteur[36], en la secte des Lettrés, comme elle est écrite par les Anciens, peu de chose qu'on doive à bon droit reprendre: si peu d'erreurs à peine a pu commettre un homme [Confucius] très sobre et retenu à parler de ce qu'il ne pensait pas assez bien savoir. Nos Pères donc tirent l'autorité de cette secte à leur intention, et disent seulement quil y faut ajouter ce qui est arrivé depuis ce Confucius... C'est pourquoi il me semble que le Docteur Paul (Siu Koang-k'i) répond fort à propos en toute compagnie où il se trouve. Car toutes les fois qu'il est interrogé en quoi principalement consiste la foi chrétienne, il dit et définit tout fort proprement en quatre mots ou syllabes: *Kiue Fo, Pou Jou* 除佛補儒, c'est-à-dire elle retranche les Idoles, et accomplit la Loi des Lettrés."

---

(34) R, II, p. 385.

(35) ESCARRA, *La Chine, Passé et Présent*, 1937 p. 118-119, citant GRANET, *La religion des Chinois*, 1922, p. 176.

(36) RIQUEBOURG, p. 419-420. — BRANCATI, *De Sinensium ritibus politicis Acta*, Paris, 1700, p. 273-274.

CHAPITRE QUATRIÈME

Phobie des sociétés secrètes

Innombrables sont les pages de l'histoire chinoise où l'on raconte les méfaits des sociétés secrètes, se servant de l'appât religieux pour fomenter des révoltes. Deux épisodes, qui se sont passés en ces années où le Père Ricci se trouve dans l'empire chinois, nous serviront d'exemples.

"*Wang Sen* 王森, raconte l'histoire officielle des Ming(1), homme originaire de *Kichow* 薊州 (au Nord-Ouest de Pékin) avait reçu de l'encens d'un renard transcendant; il se mit ensuite à la tête de la secte du Lotus Blanc, en se donnant pour titre: " Chef de la secte" de l'encens odorant (聞香). Parmi ses adhérents, il y avait des propagandistes de divers degrés, des présidents de groupes et d'autres personnages portant des titres; l'organisation avait des ramifications dans la région entourant la résidence royale (Pékin), ainsi que dans le Chantong, le Chansi, le Honan, le Chensi et le Sechuen. *Wang Sien* habitait le village de *Che fo tchoang* 石佛莊 dans le Loanchow, à l'extrême Nord-Est du Tcheli. Ses partisans lui payaient un impôt, appelé "tribut de cour", et ils maintenaient avec lui une correspondance au sujet de leurs stratagèmes, au moyen de morceaux de bambous volants qui parcouraient plusieurs centaines de milles en un jour. L'année 1595, Wang Sen fut emprisonné par les autorités et condamné à mort, mais il acheta ses gardes et réussit à s'échapper. Il se rendit alors à la capitale où il tâcha de gagner à sa secte des membres de la famille impériale et des serviteurs du palais. Un de ses disciples, *Li Kouo-yong* 李國用 se sépara de lui pour créer une nouvelle secte, se servant de formules écrites et parlées pour évoquer

(1) DE GROOT, *Sectarianism and religious persecution in China*, 1903, p. 166.

les esprits. A la suite de discussions entre les chefs, toute l'affaire fut révélée aux autorités qui arrêtèrent de nouveau *Wang Sen* en 1614; cinq ans plus tard celui-ci mourut en prison."

Wang Sen est un contemporain de Ricci, mais la secte du Lotus Blanc, si redoutée du gouvernement et des mandarins, date de longtemps auparavant; vers 1135, semble-t-il, elle fut fondée(2), et, pour cacher sa vraie nature, elle emprunta le nom respecté de la société fondée à la fin du quatrième siècle par le bonze *Hoei-yuan* afin de propager le culte d'Amida et la doctrine de la Terre pure. "Le bonze *Māo tzeu-yuan* fit une image, dit l'histoire, et une formule de bons propos. Il s'intitula Maître du Lotus Blanc. Il recevait assis les prostrations de ses adeptes. Ceux-ci s'abstenaient des alliacées, du lait et du vin. Il traitait les Bouddhistes [non amidistes] avec arrogance. Il fit beaucoup d'adeptes. Puis, le gouvernement s'étant occupé de son cas, il fut banni. Mais ses disciples continuèrent son oeuvre. Sa secte prospère encore de nos jours." Ces lignes écrites pour l'année 1208 devaient se vérifier bien souvent. Le plus grand danger que courait la propagande chrétienne en Chine, c'était d'être confondue avec ce mouvement révolutionnaire; elle n'y échappa point.

"L'an 1606, dit encore l'histoire officielle des Ming(3), à la onzième lune (20 novembre), les mandarins de la cour de Nankin, devant aller en corps à la sépulture impériale faire les cérémonies accoutumées, un certain "Lieou Tiensiu", de Fongyangfou, secondé par neuf brouillons comme lui, rassembla plus de dix mille séditieux; il voulait profiter du moment de cette cérémonie pour faire main basse sur eux et se rendre maître de Nankin; mais le tribunal de la guerre, instruit de leur dessein, avertit les mandarins de ne pas sortir de la ville. On ferma les portes, et la garnison

---

(2) WIEGER, *Textes historiques*, p. 1718. — PELLIOT, *La Secte du Lotus Blanc et la Secte du Nuage Blanc* (Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, t. 3, 1903, p. 304-317; cf. 1904, p. 436).

(3) MAILLA, t. 10, p. 394 avec certaines précisions de PELLIOT (T'oung Pao, t. 21, 1922, p. 59).

prit les armes contre cette multitude qui fut bientôt dissipée. On arrêta Lieou Tien-siu avec ses neuf complices et quarante des principaux. Comme ces quarante étaient moins coupables, ils eurent la tête tranchée; Lieou Tien-siu et ses neuf camarades furent condamnés à être exposés la cangue au cou et à mourir de faim. L'empereur confirma cette sentence qui fut exécutée dans toute sa rigueur (ils expirèrent le 15 janvier 1607)."

Dans ces conditions, il est naturel que les mandarins, ces hommes d'affaires, appliquent aux choses religieuses ce bon sens froid et pratique qui les distingue dans tout le reste. Des gens habitués comme eux à exercer le pouvoir civil savent bien que la loi ne règle que les actions et qu'elle ne peut atteindre les pensées. Aussi sont-ils plus occupés à prescrire des pratiques qu'à imposer des croyances. Non seulement ils n'encouragent pas la dévotion, mais ils s'en méfient. Ils sont avant tout amis du calme, de l'ordre, de la régularité: tout ce qui excite et trouble les âmes leur déplaît. A fortiori, toute réunion d'exaltés leur paraît suspecte. L'Église catholique risque donc d'être identifiée par eux à ces groupements dangereux; nous venons de voir qu'elle y échappa difficilement dans la province du Koangtong, avec les complications qu'apportait le voisinage des Portugais de Macao. Dans les trois autres résidences de Chine, à des degrés divers, les mêmes suspicions vont se faire jour et le prestige des Pères de Pékin ne sera pas de trop pour y remédier. Le Père Ricci n'avait point pris part directement au règlement des troubles de Canton et de Shiuchow. "Je fus mis au courant de tous les évènements, écrit-il le 15 août 1605(4), mais je suis trop loin, et l'affaire s'est réglée avant que je puisse y donner quelque appui; comme c'était une affaire politique, nous courrions d'ailleurs un trop grand péril d'en être incommodés à Pékin beaucoup plus que nous ne pouvions espérer les aider. Malgré cela, nous faisons tout notre possible pour que le trouble ne s'étende pas."

(4) R, II, p. 301-302.

Par contre, deux incidents assez sérieux motivèrent son intervention efficace à Nanchang et à Nankin; son crédit fut aussi nécessaire pour protéger l'extension du christianisme dans la capitale ainsi que la région de Paotingfou malgré les soupçons qui commençaient à s'élever contre le christianisme assimilé par certains aspects aux sociétés secrètes.

A Nanchang, en 1606(5), résidaient trois Pères, le P. Emmanuel Diaz, supérieur des trois résidences du Sud, le P. Jérôme Rodriguez et le P. Jean Soerio. Celui-ci, seul, était capable de parler couramment le chinois, mais il se mourait de langueur; avant le retour de Diaz qui avait conduit les nouveaux missionnaires à Nankin (en 1604), il avait failli trépasser des suites de la fièvre qui le tenait au lit depuis un an et les chrétiens s'étaient réunis au nombre de plus de 40 pour réciter le chapelet devant l'image du Sauveur. Pourtant, le Père se rétablit un peu. Diaz revenu, Soerio eut une rechute et cinq chrétiennes s'offrirent afin de réciter longuement des prières dans la chapelle pour sa guérison, mais, la clôture s'y opposant, elles se firent remplacer par leurs maris. En 1607, tout espoir de guérison s'était évanoui, le Père fut transporté à Macao où il expira au mois d'août, à l'âge de 41 ans(6).

"Quand cette nouvelle parvint à Nanchang, raconte le P. Diaz(7), nous n'avons pas voulu imiter les Chinois en donnant des signes extérieurs de tristesse, car cela ne convient pas à notre profession, mais nous avons reçu vêtus de deuil les condoléances de nos amis. Dans le parloir où le Père avait coutume de recevoir les visites, nous avions disposé un catafalque comme si le corps s'y trouvait; les visiteurs, à quatre reprises, se prosternaient à genoux et frappaient le sol du front(8), et il ne manquait pas de païens qui versaient des larmes. Comme le Père était le fondateur de cette

(5) R, II, p. 311-317; I, p. 558.

(6) R, I, p. 559.

(7) Avant le 18 octobre 1607: R, II, p. 328.

(8) Cette cérémonie ne serait plus autorisée pour les catholiques en Chine.

chrétienté, l'on jugea convenable de célébrer une Messe solennelle accompagnée de quelques répons, à défaut de l'office des morts. Je fis aux chrétiens un sermon où rien n'excitait particulièrement à pleurer; quelques-uns versèrent des larmes comme si c'était leur père, et plusieurs portèrent le deuil en brun pendant quelque temps. Ceux qui n'avaient pas su qu'on célébrait une messe, vinrent, par la suite, réciter le chapelet en tenant un cierge allumé à la main; l'un des chrétiens, quoique n'ayant pas été baptisé par le P. Soerio, se lamentait d'une manière inconsolable dès que l'on parlait du Père, alors qu'il ne manifestait aucun sentiment quand on faisait allusion à son fils récemment décédé."

Le souvenir suave du P. Soerio, qui plane sur les débuts de la résidence de Nanchang, aide certainement aux progrès assez considérables de cette chrétienté sous l'impulsion du P. Diaz, aidé du Frère Pascal Mendez. En deux ans, l'on y compte plus de 200 baptêmes: la première année 1606, 33 seulement, par prudence à cause des évènements du Koangtong qui fort heureusement ne furent pas ébruités, et presque six fois plus, 182, pour les neuf premiers mois de 1607(8). On enregistre plusieurs faits apparemment surprenants: en 1606, grâce à l'image du Sauveur une femme accouche heureusement d'un enfant mort-né; une autre nommée Hélène voit en songe un spectre horrible qui veut l'étrangler avec une corde, par trois fois elle lui crie: "Malheur à toi: je suis chrétienne et j'ai embrassé la loi de Dieu", l'apparition se retire alors et va tuer une autre femme de la famille. En 1607, c'est un baptisé de l'année précédente, le lettré Pierre, qui semble être le centre d'un petit mouvement apostolique avec sa femme, Marie; celle-ci n'hésite pas à surmonter les critiques des voisins pour se laisser voir par le Père en présence de son époux et se faire chrétienne; elle conseille à une païenne, dont six fils sont morts, de laisser baptiser les deux derniers fort débiles et ceux-ci guérissent. Dans une famille où la mère, le fils et la bru sont chrétiens, l'on prie Dieu avec succès pour

(8) R, II, p. 311-312; I, p. 559.

obtenir un héritier; le fils (appelé aussi Pierre) ayant été accusé injustement d'homicide, s'agenouille en public pour demander à Dieu de faire reconnaître son innocence: vingt jours plus tard le jugement est rendu en sa faveur. Le baptême rend encore la santé à deux petits enfants atteints de petite vérole, ainsi qu'au fils unique du médecin des Pères; ce dernier s'était laissé persuader de détruire chez lui tous les charmes superstitieux, en particulier le miroir suspendu à la porte qui doit mettre en fuite l'esprit malin de la maladie par la seule vue de son horrible image! De même, une vieille femme, infirme, sotte et aveugle à moitié, reçoit la visite du Frère qui détruit tous les papiers magiques et la baptise ainsi que son mari avec huit autres; elle aussi est guérie. Chez un païen qui se plaignait que sa maison fût infestée par le diable, une chrétienne vint faire le signe de la croix dans une chambre, l'on n'y entendit plus rien; elle suspendit son chapelet à la porte, le bruit se produisit dans les autres parties de la demeure; enfin un chrétien afficha partout les saints noms de Jésus et de Marie, et à partir de ce jour tout inconvénient disparut. On citait un catéchumène distingué de 60 ans qui, sans respect humain, était revenu chez lui par les rues, le jour de son baptême, en tenant un cierge allumé à la main; un autre du même âge avait apporté lui-même sur ses épaules un sac rempli de ses idoles, bravant ainsi les moqueries des voisins; une jeune femme, baptisée malgre l'opposition de son mari, résista courageusement à tous les mauvais traitements. Pierre avait eu beaucoup de peine à se débarrasser des importunités des bonzes et des marchands d'ex-voto idolatriques; il vint une fois sans voix à la résidence, tant il avait dû crier pour en mettre six à la porte! On le vit s'intéresser longtemps à la conversion d'un jeune homme poitrinaire qui avait renoncé à trois reprises à sa vie de désordre et était retombé chaque fois, le père du malheureux fut baptisé; dans un village voisin, le démon maltraitait un petit enfant et demandait à la famille qu'on lui jouât des comédies, donnât des banquets, etc. . ; Pierre s'y rendit avec cinq autres chrétiens, et l'on ne parla plus d'autre tracasserie. Tous les chrétiens avaient

dans leur maison une image du Sauveur devant laquelle ils faisaient brûler des lumières nuit et jour[9].

Ces progrès ne pouvaient passer inaperçus des gens mal disposés, et l'achat d'une nouvelle résideme leur fournit l'occasion de s'agiter. Au mois d'août 1607, les Pères, voulant organiser un petit collège pour enfants chrétiens à Nanchang plutôt qu'à Macao[10], firent l'acquisition d'une maison pour 1200 ducats, somme qui n'est pas fort considérable en soi, mais parut énorme aux ladres habitants du Kiangsi. Deux mois plus tard, le 11 octobre, huit bacheliers, peut-être excités par les adversaires de la nouvelle religion ou simplement par les intermédiaires de l'achat qui jugeaient insuffisant leur pourboire, accusèrent les Pères de fomenter une rébellion et remirent une pétition contre eux au chef des soldats "pimpitao" ainsi qu'au juge criminel "ngan tcha-se"; ils furent éconduits et jurèrent de recourir au tribunal suprême de la justice. Cette fois, au nombre de 300, ils tinrent réunion dans le temple de Confucius et rédigèrent un mémoire pour le Préfet, nommé "Lu", qui s'était lié d'amitié avec Ricci et était secrètement favorable aux Pères, mais se gardait d'en rien laisser paraître au dehors; "Lu" se contenta de ne pas donner suite à la plainte. Les bacheliers, de plus en plus acharnés, profitèrent de la cérémonie en l'honneur de Confucius, le 1er jour de la lune (21 octobre 1607) pour en référer au trésorier "poutchengse" qui transmit l'affaire au mandarin spécial des lettrés ou "tihio" (Jouhio? 儒 學) Le jour même 27 bacheliers rédigèrent pour les deux magistrats un acte d'accusation dont le résumé fort instructif nous a été conservé:

"Les PP. Ricci, Soerio et Diaz, y disaient-ils[11], sont des malfaiteurs venus des royaumes d'Occident, et ils se

---

(9) R, II, p. 315-316.

(10) Le projet de collège à Nanchang semble avoir pris corps à cause des trois petits Lin (Michel, Gabriel et Raphael) que leur père, et même leur mère païenne, désirait voir élevés chez les missionnaires (GUERREIRO, p. 93). — Martin Tsin était peut-être à ce moment mandarin militaire à Nanchang (p. 165 note 32).

(11) R, I, p. 562-563.

sont installés dans cinq provinces de Chine: Koangtong, Foukien, Tchekiang, Kiangsi, ainsi que les capitales de Nankin et Pékin; ils sont en relations continuelles entre eux, ils circulent sur les rivières pour voler de l'argent et s'attacher le peuple par leurs cadeaux. Ils reçoivent les visites fréquentes des mandarins et de tous les gens distingués; tous les soldats et les officiers sont leurs amis et leur sont dévoués jusqu'à la mort. A leurs adeptes, ils interdisent de révérer les images des ancêtres défunts, et par là ils éteignent dans le peuple l'amour naturel pour ceux qui lui ont donné la vie. Ils brisent les idoles, les temples se vident et sont désertés par leurs clientèles, les "chen" (esprits) sont abandonnés. Autrefois, ces Pères habitaient une petite maison; maintenant, ils viennent d'en acheter une très grande et somptueuse. Ils prêchent une religion diabolique à laquelle s'occupent tout le jour dans leur maison les adeptes illettrés, et qui commence à se divulguer dans tous les villages: à cause de leurs fausses doctrines, les étudiants ne se consacrent plus à l'étude, ni les paysans à l'agriculture, ni les marchands à leur commerce, ni les femmes à leurs travaux, tout le pays en est perverti et troublé. Leurs affiliés qui n'étaient autrefois que 100, sont maintenant plus de 20.000. Ces Pères distribuent des images d'un certain tartare ou mahométan qu'ils disent être Dieu, venu en ce monde, ayant le pouvoir de donner aux hommes la richesse et la prospérité, et, par ces promesses, ils s'attachent la foule. Ils sont la peste du monde, et l'on doit redouter qu'ils n'en viennent à construire des temples et à provoquer des révoltes, comme c'est arrivé il y a peu de temps au Foukien ou à Nankin par des gens de même espèce."

On ne pouvait imaginer accusation plus adroitement rédigée, mêlant habilement le vrai et le faux, le "tihio" et le "poutchengse" s'en laissèrent impressionner et apostillèrent la requête au préfet; tout le monde disait que c'en était fini des Pères au Kiangsi et leurs amis apeurés donnaient des conseils de timidité, mais le Père Diaz résolut d'aller se défendre auprès des trois grands mandarins.

Le préfet et le "tihio" le reçurent correctement; par contre le "poutchengse" qui n'était autre que "Yuan", préfet de Nanchang lors de l'arrivée de Ricci, ne voulait pas se brouiller avec ceux dont il avait été autrefois le "tihio", il feignit donc de traiter Diaz et Mendez en suspects, les laissant une heure à genoux, en costumes d'accusés, sans les interroger d'abord, puis en les harcelant de questions sèches et apparemment malveillantes. Les adversaires triomphèrent de cette humiliation et poussèrent leurs avantages, intriguant maintenant auprès des deux sous-préfets qui se partageaient l'administration de la ville, mais ce n'étaient que deux subalternes n'osant pas intervenir avant d'avoir vu ce que déciderait le Préfet. Or ce dernier agissait en secret et prévenait le "tihio" que Ricci, le compagnon de Diaz, occupait à Pékin une situation très influente, . . . ; le "tihio" recommença donc à examiner les mémoires des bacheliers, ainsi fit aussi le poutchengse, et comme les accusateurs avaient manifestement mêlé beaucoup d'erreurs à la vérité il ne fut point difficile de réfuter leurs calomnies. Le Père Diaz, de son côté, modéra le zèle des chrétiens en leur faisant observer qu'ils n'étaient pas obligés d'afficher ostensiblement l'image du Sauveur à la porte de leurs demeures, ils pouvaient se contenter de porter le chapelet pour prouver leur religion. Alors, le Préfet ouvrit officiellement l'instruction de la cause; il cita les bacheliers à son tribunal et réfuta leurs accusations, puis il fit comparaître les voisins et les chefs du quartier où résidaient les Pères; ceux-ci, sentant d'où le vent soufflait, donnèrent des renseignements favorables. "Pourquoi, dit-il alors doucement à Diaz, pourquoi avoir acheté une si grande maison et faire tant d'apostolat conquérant?" Finalement, un édit public, signé du "poutchengse" et du 'tihio", contresigné du préfet, ordonna aux Pères de restituer la nouvelle maison à son propriétaire, de cesser leur propagande et de ne plus exhiber en public les images du Sauveur: quant aux néophytes, assimilés aux sectateurs de "Pailien" la Secte du Nénuphar blanc, ils furent exhortés très amicalement à ne pas déserter les doctrines chinoises pour s'attacher aux

étrangers, "descendant, comme dit le poète, du sommet des hauts arbres dans les vallées obscures"(12).

Cette condamnation de ton si modéré était en réalité un très grand succès; il est vrai que, le 23 août 1608(13). Ricci se montrait encore peu rassuré sur ce qui s'ensuivrait: "Tout allait de manière prospère, tout est refroidi... C'est une des plus grandes tempêtes que nous ayons essuyées en ce royaume". L'on ne tarda pas à constater que les chrétiens pouvaient recommencer à suivre les offices, plus nombreux que jamais et avec plus d'audace, sans être intimidés par les chefs de quartier; on s'était borné à les diviser en trois groupes pour assister à la messe en divers jours. L'édit eut même cet effet inattendu qu'il servit à autoriser officiellement l'établissement des Pères à Nanchang, ce que Ricci lui-même n'avait jamais pu obtenir autrefois; les deux ou trois policiers qui en apportèrent le texte à la résidence furent les premiers à demander des images pieuses et, comme les Pères par prudence les refusaient, ils dévalisèrent le boutiquier qui en apportait. L'un d'eux s'étant fait baptiser mourut cinq jours plus tard. Par la suite le "poutchengse Guan" fut promu à une autre dignité dans le Koangtong; le Père Diaz alla lui offrir un exemplaire de la Doctrine chrétienne et du Catéchisme qu'il accepta très volontiers, voulant même en donner le prix.

Les adversaires des Pères étaient devenus la risée de la ville, au point que, par vengeance, des membres de la famille impériale avaient guetté à la sortie de l'audience du Préfet le Père Diaz pour le battre; ils en furent empêchés. Les chrétiens, de leur côté, voulaient riposter aux attaques par des apologies; le P. Diaz s'y opposa. Les bacheliers composèrent alors un livre pour expliquer qu'ils avaient voulu seulement défendre la Chine contre ces étrangers qui se prétendaient supérieurs à elle, et voici les preuves qu'ils énuméraient de cette arrogance inouïe: "L'empire s'appelle la Grande Chine, ils appellent leur pays

(12) R, I, p. 567-576.

(13) R, II, p. 341 (lettre du 8 mars), 357, 372.

le Grand Occident! L'empereur se nomme le Fils du Ciel, leur Dieu est le Seigneur du Ciel! Ils usent d'un autre calendrier que celui des Rois de Chine! Les images des noms de Jésus et de Marie sont ornées d'arcs, de flèches, de lances et d'autres armes qui présagent tout le mal qu'ils complotent." Le P. Diaz était traité par ces bacheliers, sans ambages, de "chien, à la figure de loup, au ventre rempli de sortilèges et de maléfices"; s'il ne voulait pas se défendre par écrit pour ne pas les surexciter, du moins désirait-il les apaiser par les entretiens de vive voix, mais ses amis l'en dissuadèrent.

Ce qui fut le plus gênant, ce fut de devoir rendre la nouvelle demeure à son propriétaire. L'ancienne maison avait été déjà vendue lorsqu'éclata l'affaire et l'acquéreur, un parent de l'empereur, voulait y entrer tout de suite. D'autre part, il avait été décidé qu'en mars 1608 devait s'ouvrir le noviciat sous la direction du P. Gaspar Ferreira et quatre postulants condjuteurs étaient déjà arrivés, ce qui portait à sept le nombre des jésuites entassés dans l'étroite résidence. L'on fut sur le point d'aller loger à l'hôtel, puis, grâce à la complaisance d'un ami, on parvint à se procurer un logis provisoire, d'ailleurs fort incommode. Il fut aussi très difficile de récupérer l'argent déjà versé pour la grande demeure. Enfin, au prix de 500 ducats, l'on acquit une maison située sur une des rues principales et près d'une porte de la cité; elle était, malheureusement, la propriété indivise de deux personnages dont les exigences, unies aux vexations des voisins, exercèrent longtemps la patience des Pères. Enfin le 21 octobre 1608, l'affaire fut terminée par un édit du "tihio" qui défendit aux bacheliers d'attaquer la religion chrétienne, et cette interdiction fut confirmée par le nouveau Viceroi et le Visiteur(14). Bien plus, les chrétiens furent dispensés de coopérer pécuniairement à la restauration de la pagode brûlée "Tiecucum" et, par l'intermédiaire du fils du roi Kien-ngan, on lia de bonnes relations avec le Kolao.

(14) R, I, p. 571-576. — Pour le Kolao, cf. plus haut, t. I, p. 217.

La résidence de Nankin, sans être aussi éprouvée que celle de Nanchang, connut elle aussi un émoi passager par suite d'une fausse rumeur qui intimida quelques personnes et ne retarda pas peu le progrès de la chrétienté; l'origine en fut cette conspiration de Lieou Tien-siu, sur laquelle les commentaires du Père Ricci ajoutent quelques détails. "Au solstice d'hiver 1606, y est-il dit(5), les mandarins emprisonnèrent un homme avec quinze ou seize complices. Cet individu fut convaincu d'avoir groupé 3.000 adhérents et comploté avec eux de massacrer durant la nuit du solstice tous les mandarins qui ont coutume de se rendre à minuit à la tombe du fondateur de la dynastie des Ming, en dehors des murs, pour les rites traditionnels...On dit que ce meneur, homme de basse condition comme tous ses affidés, avait dressé une liste de tous les mandarins que chacun de ses gens devait assassiner afin d'en occuper la place; un des complices, peu satisfait de la répartition, révéla le complot aux mandarins... Après plusieurs mois de prison rigoureuse, le chef et six autres furent taillés en pièces et décapités [15 janvier 1607], et dix furent suspendus par le cou à une lourde cangue où ils expirèrent, les uns après douze jours, les autres après quinze jours d'une lente agonie."

Certains adversaires profitèrent de cette circonstance pour essayer de compromettre les chrétiens, et l'on faillit emprisonner un menuisier qui, demeurant trop loin de la résidence pour s'y rendre habituellement, s'était concerté avec d'autres néophytes afin de prier et réciter la Doctrine et le chapelet devant une image de la Madone tantôt chez l'un tantôt chez l'autre aux dimanches et jours de fête; ils le faisaient depuis plusieurs mois, quand des voisins, les ayant entendus du dehors, exigèrent de l'argent; on leur en donna. Ils voulurent aussi faire brûler l'image sainte et adorer des idoles, on refusa. Le lendemain, à la nuit tombante, le menuisier fut rencontré par un de ses ennemis et enfermé dans une maison froide pour la nuit afin d'être

(15) R, I, p. 587; II, p. 320.

conduit le jour suivant au Préfet; ce dernier, averti par les Pères, remit tout en bon ordre[16]. Ces agitations, et les mauvaises nouvelles de Nanchang firent qu'en 1606-1607 il y eut seulement 96 baptêmes[17]; le P. da Rocha, restant supérieur, avait été rejoint par le P. Vagnoni, tandis que les PP. Ribeiro et da Silva étudiaient la langue chinoise; trois postulants et un frère coadjuteur complétaient cette communauté relativement nombreuse.

Nous avons déjà cité quelques-uns de ces convertis, tel le fils du coli, qui avait été endoctriné par Paul Li Ingtche durant le voyage en barque depuis Pékin; ou encore ce médecin réputé "qui avait cherché en vain auprès des bonzes la lumière sur le Principe et Auteur de toutes choses"[18]. Un jeune marchand fit du prosélytisme, en particulier près d'un maître d'école. Le neveu d'un lettré chrétien, après avoir été longtemps empêché par son grand-père, était sur le point de recevoir le baptême quand celui-ci mourut, la veille même de la cérémonie; le petit-fils vint s'excuser de ce retard, les larmes aux yeux. Un groupe de bateliers (vingt et plus), demeurant à quatre milles de distance, se laissait parfois tant absorber par l'enseignement de la doctrine chrétienne qu'ils oubliaient l'heure de partir et passaient la nuit à la résidence en prières: "le matin de bonne heure, ils récitaient le Pater noster et les autres prières à voix si haute qu'on les entendait du dehors. Quand on leur enseigna le 6me commandement, l'un d'eux s'accusa publiquement de l'avoir transgressé continuellement pendant quinze ans." Certains ne semblaient avoir attendu le baptême que pour mourir, ainsi un vieillard de 74 ans deux jours après avoir été baptisé, un autre une demie-heure seulement, grâce à l'intervention hardie de son neveu... Un jour des païens mirent au défi deux chrétiens de délivrer du démon une possédée. Cette femme disait le voir tantôt ici tantôt là; il lui arrachait avec bruit ses ornements de coiffure; il donnait l'illusion d'un grand

(16) R, II, p. 320-321.

(17) R, II, p. 317-320; I, p. 588.

(18) Cf. plus haut p. 87-88.

incendie dans la cour et on accourait avec de l'eau pour l'éteindre. Les bonzes avaient épuisé leurs conjurations et placé dans la maison une idole entourée de cierges allumés avec des charmes superstitieux, le diable subitement jeta l'autel par terre; les chrétiens commencèrent à faire promettre par la possédée, son mari et son père qu'ils se convertiraient et ils les instruisirent pour le baptême, puis ils suspendirent le nom de Jésus dans la demeure et la malheureuse femme, qui n'avait plus que la peau et les os, vit s'enfuir enfin le démon qui la persécutait sans relâche.

L'histoire de la résidence de Pékin est moins troublée que celle des postes de Nankin et surtout de Nanchang, quoique les mêmes appréhensions s'y fassent jour. Trois Pères y habitaient, Ricci, de Pantoja et Ferreira, avec un Frère coadjuteur et deux novices(19); du Père Ferreira qui exerçait alors les fonctions de maître des novices à la capitale avant d'être transféré avec eux à Nanchang, Ricci a laissé ce bel éloge: "C'est un personnage de grande vertu, prudent et bien doué, qui m'a donné bonne édification depuis deux années qu'il réside ici; il a étudié dans la Compagnie, mais je pense qu'il ne s'est adonné à la théologie que pendant deux ou trois ans; il est bon théologien, bon humaniste et deviendra grand lettré chinois... Il me semble qu'on devrait lui donner la profession des quatre vœux, car s'il n'a point terminé ses études de théologie, ce n'est point par défaut de talent, d'âge ou de temps dans la Compagnie: en effet, il y a passé dix-huit années, dont trois ou quatre durant lesquelles l'obéissance l'a appliqué à l'enseignement des humanités avant de l'envoyer dans cette mission. Je pense que la vertu et l'obéissance humble doivent compter davantage pour donner les grades que le fait de n'avoir pas achevé ses études, car il sait assez de théologie, spécialement pour cette mission."

A la fin de l'année 1605 (23 décembre), comme un fils est né au prince héritier, l'empereur fait tomber "une pluie de faveurs" sur les mandarins et leurs parents; dans

---

(19) R, II, p. 321: 18 octobre 1607.
(20) R, II, p. 303: 15 août 1606.

la promotion est compris le père de Paul Siu qui reçoit une dignité égale à celle de son fils, mais sans le traitement. Par un revirement assez fréquent et peut-être sous l'influence d'un vieil eunuque favori qui veut vraiment le bien public, Wan-li a rappelé des provinces la horde des eunuques, gardiens de douanes, chefs de police et percepteurs de l'impôt des "mines de l'empereur"; on attribue aussi ce changement heureux à des comètes et à des songes qui l'auraient impressionné(21). La chrétienté de Pékin perd alors Paul *Li Ing-tche* qui, jusqu'au dernier jour, a donné les exemples d'une ferveur extraordinaires et emploie les loisirs de son voyage jusqu'à Nankin pour convertir et instruire le fils d'un coli; s'étant rendu au pays originaire de sa famille dans le Houkoang, il n'en reviendra plus parce qu'il doit donner ses soins à sa vieille mère(22).

L'année 1606 est marquée, dans la ville de Pékin, par 36 baptêmes, entre autres celui du père de Paul Siu, qui, à l'âge de 74 ans, est baptisé le jour de Pâques (26 mars) et reçoit le nom de Léon; Paul, étant retenu à ce moment même à l'intérieur du palais impérial par son emploi, ne peut assister à la cérémonie, mais, dès le soir, il vient en personne remercier les Pères et leur annoncer l'octroi de certaines faveurs. Ricci recueille aussi quelques enfants abandonnés pour les faire élever aux frais de la mission, ce qui est d'un exemple contagieux pour deux ou trois mandarins. Un adolescent de seize ans, fils d'un mandarin, et ayant pour précepteur un chrétien baptisé depuis deux ans, renonce aux idoles et vénère l'image du Sauveur. On parle encore d'un jeune homme, riche et de bonne naissance, qui corrige ses mauvaises habitudes pour devenir chrétien; un de ses serviteurs prend la résolution de l'imiter, et le jeune homme, une fois rentré chez lui, écrit que sa mère septuagénaire et toute sa famille vénèrent l'image du Sauveur en se préparant au baptême(23).

---

(21) MAILLA, t. 10, p. 394; JARRIC, t. 3, p. 1042-1044; GUERREIRO, p. 85-86.

(22) JARRIC, t. 3, p. 832-834.

(23) R, II, p. 321.

La chrétienté de Pékin ne se contente pas d'être fervente pour elle-même, elle fait souche aux environs. Nous savons déjà qu'en 1605 le P. de Pantoja avait ouvert le centre de Saint Clément auprès de Paotingfu: en 1606, il y retourne avec le Frère Leitam conférer cinq nouveaux baptêmes(24); dans un village voisin que Pantoja appelle "de Tous les Saints", résidait un seul néophyte sexagénaire, père d'un chrétien de Pékin qui espère fonder un second centre: Pantoja y baptise 13 catéchumènes, et après un séjour trop court rentre à Pékin; l'on insiste auprès de Ricci pour qu'un Père y retourne. C'est ce qui a lieu l'année suivante 1607, vers le 25 mars, cette fois-ci, durant deux mois; avec le F. Leitam, se rend le P. Ferreira à la place du P. de Pantoja que ses occupations retiennent à la capitale. Comme il traverse un village près de "Tous les Saints", plusieurs catéchumènes essaient en vain de le retenir; on l'attend à "Tous les Saints" dans une maison appropriée où se réunit une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants. Avec un empressement touchant, ces braves gens l'accueillent; les femmes viennent lui faire la révérence, guidées par l'une des leurs qu'elles reconnaissent pour supérieure et qui se charge de mettre au feu les idoles. Sous un dais de soie, on suspend une belle image du Sauveur et, jour et nuit, les prédications se succèdent au point que les deux missionnaires en tombent épuisés de fatigue; malgré leurs protestations, les catéchumènes ont voulu pourvoir à leur nourriture. Le P. Ferreira a décrit lui-même ces prémices des missions de campagne dans le Nord de la Chine(25): "J'enseigne la doctrine et les prières aux femmes âgées ou mariées, le Frère le fait aux hommes, et quelques enfants bien stylés, à leurs sœurs; la ferveur est si générale que même les non-chrétiens sont à demi catéchisés. Quelques personnes font courir le bruit que l'image du Sauveur est le portrait d'un de mes ancêtres ou mon propre portrait, et que je cherche à me faire adorer; ou bien ils critiquent cette doctrine étrangère, barbare et nouvelle pour

---

(24) R, II, p. 322-326; JARRIC, t. 3, p. 1045.
(25) R, II, p. 323-324; JARRIC, t. 3, p. 1045.

la Chine, que l'on enseigne indifféremment à tous, sans distinction de personnes; ou encore ils nous reprochent de parler aux femmes et de leur oindre le visage pour le baptême. Un des mandarins de Pékin qui gouverne huit des villes de la région ayant banni les prédicateurs de sectes erronées, on essaie de nous englober dans cette proscription et nous sommes obligés de modérer un peu notre zèle."

De "Tous les Saints", Ferreira passe à "l'Assomption" où il dédie une chapelle sous ce vocable; là, même ferveur et point de contradictions: un officier se convertirait s'il n'avait plusieurs épouses. Un autre village vient prier les Pères à plusieurs reprises de passer par chez lui, emportant en gage une image du Sauveur, et, quand les missionnaires s'y rendent, ils attirent une foule plus considérable encore qu'ailleurs: on ne leur laisse pas le temps de manger, mais il y a seulement "quinze poissons capturés dans le filet évangélique".

De retour à "Saint Clément", quatre vieillards leur promettent d'instruire toute leur famille; un lettré se fait donner les œuvres du P. Ricci et un Catéchisme. Le centre de ces cinq ou six chrétientés est le village de "Tous les Saints"; la surintendance générale des néophytes est confiée à trois chrétiens plus mûrs et plus zélés, secondés par un chef de groupe dans chaque village. Une sorte de fraternité est instituée pour donner abri aux chrétiens étrangers et il est convenu que, huit fois par an, spécialement le Vendredi Saint, tous pourront se réunir dans l'oratoire de "Tous les Saints": la première assemblée se tient le 25 mars, en la fête de l'Annonciation. Quant aux femmes, elles se groupent une fois par semaine, à part des hommes et sous la direction de deux vieillards âgés de 80 ans; elles ont aussi leurs deux surintendantes. Ces dispositions prises, les missionnaires passent encore deux jours à "l'Assomption" et enseignent la formule du baptême à deux chrétiens; enfin, ils s'arrachent à regret à leurs néophytes pour regagner Pékin où certains viennent les retrouver malgré la distance.

Tout compte fait, le nombre des baptisés s'élève à 150

environon[26] et l'atmosphère chrétienne commence à se faire sentir dans ces villages comme on le voit un jour où vient à passer par "Tous les Saints" un groupe de pèlerins se rendant à une pagode avec musique et modèles de temples en papier; il ne reçoit pas une obole de secours ni des chrétiens ni même des païens, car, disent-ils pour s'excuser, "ici, l'on suit la religion du Dieu du ciel". Certains traits nous font saisir sur le vif comment s'opére l'accroissement de ces petits groupes: un païen, habitué à blasphémer, est frappé d'une demi-cécite, puis, ayant promis de se faire chrétien, il guérit, mais il se parjure, aussi retombe-t-il malade et ne se remet-il qu'après le baptême; une parente de ce jeune homme, étant allée à Pékin pour rendre visite à son mari qui est en prison, va loger dans une famille chrétienne d'où elle rapporte dans son village " la religion du vrai Dieu créateur du ciel et de la terre" à laquelle promettent d'adhérer neuf familles entières.

Mais ces conversions trop nombreuses commencent à provoquer des commentaires dans la capitale et Paul Siu avertit le P. Ricci que de grandes oppositions se dessinent contre la secte nouvelle[27], c'est pourquoi les Pères décident de modérer le mouvement commencé. La résidence de Pékin continuera donc à se développer sans bruit.

Le 24 mai 1607[28] meurt le père de Paul Siu, et, suivant l'usage de la Chine, les personnages les plus distingués vont présenter au fils leurs condoléances: "en ces cérémonies, il a grand soin de ne rien faire de contraire aux règles chrétiennes, prenant conseil en tout des Pères": tel est le témoignage que nous a laissé Ricci, malheureusement trop concis pour que nous sachions exactement le rituel adopté en la circonstance. On ajoute "que cet exemple causa un grand étonnement quand on le vit ne pas se conformer aux rites païens"[28]. Le cercueil, en bois incorruptible coûta 120 écus; quelques jours après le décès, les Pères

(26) R, I, p. 500. — R, II, p. 321: on a fait 142 chrétiens dans ces dernières missions.

(27) R, II, p. 336.

(28) R, I, p. 501-502. — B., l. 2 c. 213 p. 408-409.

(29) R, II, p. 333, 342.

érigèrent un catafalque dans la résidence, et, tout autour, des cierges et des brûle-encens que Paul avait envoyés, puis ils célébrèrent l'office funèbre avec une grande solennité et enfin la messe des morts. Paul assistait à la cérémonie, en costume de deuil rituel, et les chrétiens furent très satisfaits.

L'été de 1607 aurait pu être marqué par un désastre, car des pluies continuelles avaient provoqué d'immenses inondations; "beaucoup de maisons furent détruites, écrit-on(30), des personnes furent noyées ou écrasées, un millier de barques royales sombrèrent, et l'on dit que le fleuve dispersa pour 5 millions de bois destiné a la reconstruction du palais impérial. Le Roi a distribué 100.000 écus d'aumônes aux pauvres pour reconstruire leurs demeures, et il a fait remise de certains impôts. Notre nouvelle maison, qui se trouve sur un terrain plus élevé, n'a pas souffert et aucune partie ne s'en est écroulée: ce qui fut un fait peu commun dans toute la cité, et une véritable protection de Dieu."

En résumé, voici ce qu'un an plus tard, à la fin d'ac 1608, le P. Ricci annonce à ses correspondants; à Pékin, il y a plus de 300 chrétiens, dont beaucoup sont lettrés et fervents(31), le nombre total des fidèles de Chine est seulement d'un peu plus de 2.000, ce dont il s'excuse par ces paroles(32): "Nous ne pouvons pas annoncer de grands mouvements de conversion ni une multitude de baptêmes, parce que nous ne sommes pas libres dans l'exercice de nos ministères et nous vivons au milieu de gens très soupçonneux qui tiennent les yeux ouverts sur nous sans pouvoir se persuader qu'il y a au monde une charité assez grande pour quitter sa patrie et venir si loin faire du bien aux autres. Ils mesurent autrui par leurs propres sentiments. On ne peut aborder le Roi à ce sujet, car il ne se

(30) R, II, p. 344, 364.

(31) Dans une lettre du 22 août (R, II, p. 358). — Le 18 mars 1608, Ricci parle de 130 à 140 chrétiens, c'est le nombre des nouveaux chrétiens de la ville de Pékin, indépendamment des villages des environs de Paotingfou (R, II, p. 341). — Cf. R, II, p. 332.

(32) R, II, 358. Il y en avait "plus de 1000" le 10 mai 1605 (R, II, p. 274) et "environ 2000" en mars 1608 (R, II, p. 340).

laisse voir de personne. C'est pourquoi il est nécessaire de procéder avec une grande réserve, et l'insuccès sera d'autant plus grand que nous manquerons plus de prudence. Nous en avons fait l'expérience à la résidence de Shiuchow où il ne se fait pour ainsi dire plus de chrétiens, et à celle de Nanchang où les magistrats ont défendu par édit public de promulguer et de répandre notre religion, et je ne sais ce qui en adviendra par la suite. Si, dans cette capitale, il nous arrive quelque chose de fâcheux, je redoute que cela ne nuise à toutes les autres résidences, et que notre entreprise ne puisse pas se soutenir."

Le plus considérable empêchement, ajoute-t-il[33], "c'est la grande crainte où l'on se trouve continuellement en Chine pour toutes les révoltes; celles-ci commencent souvent parce que quelqu'un se met à enseigner des choses nouvelles. Nous sommes plus suspectés parce que nous sommes des étrangers. Les Chinois ont grand peur que les Portugais et les Japonais si proches ne nuisent à leur pays, et, au milieu de gens si soupçonneux et si avisés, nous ne pouvons cacher les relations que nous entretenons avec ces deux peuples; aussi procédons-nous toujours avec la plus grande prudence, et, malgré cela, nous ne pouvons échapper à la suspicion."

Cette dernière phrase de Ricci pourrait recevoir des commentaires indéfinis; n'en citons qu'un seul: "Le Chinois, écrit Georges Maspero[35], tient l'administration impériale et ses fonctionnaires comme un mal inévitable dont il convient de se préserver au prix de n'importe quels sacrifices. Arrive un jour cependant où les exactions deviennent trop accablantes, les réquisitions trop fréquentes; où, les milices non payées s'étant jointes aux brigands, la vie même n'est plus assurée; où les digues non entretenues crèvent, causant, après l'inondation, la famine. Alors, sa maison ruinée, son champ dévasté, il se rend aux promesses d'un illuminé, fondateur de société secrète qui lui promet, s'il le suit, richesse et plaisirs sur terre, bonheur éternel au

(33) 23 août 1608: R, II, p. 371-372.

(34) R, II, p. 357.

(35) GEORGES MASPERO, *La Chine*, p. 76-77.

delà. Elles n'ont jamais manqué en Chine, ces sociétés secrètes, surtout aux époques de troubles. Depuis celle des Turbans jaunes, qui éclata vers 184 de notre ère, on ne compte pas celles qui ont contribué à l'anarchie du pays et quelquefois à sa force, en amenant sur le trône un brigand heureux et énergique. La genèse en est toujours identique. Un individu, un jour, illuminé convaincu ou crapule finie, se déclare "Grand Sage" ou "Bon Maître", guérit les malades par incantations, se recrute des disciples parmi les naïfs et les voleurs en rupture de ban, fonde une société qu'il dit de la "Voie droite", de la "Paix universelle", du "Lotus" ou du "Nénuphar blanc". Elle s'étend, compte des adeptes par centaines d'abord, par milliers bientôt: tous les mécontents, tous les meurt-de-faim, tous les aventuriers. On annonce une ère nouvelle, on chauffe les esprits. Si les autorités s'y prennent à temps et sont assez énergiques, elles agissent pour capturer ou massacrer sommairement les principaux chefs; et les bandes sont dispersées. Sinon elles augmentent chaque jour. Une préfecture aujourd'hui, une province demain, bientôt une région tout entière se joignent au mouvement. Le fondateur de la société se déclare Empereur. Si les temps sont propices, c'est-à-dire, si le souverain est sans force aux mains des eunuques, on marche sur la capitale. On assiège le palais impérial. Massacre, pillage! Le petit chef de bande, aujourd'hui tout-puissant, monte sur le trône, détenteur du sceau impérial qu'il s'est approprié, et grâce à lui devient le souverain reconnu par tous. Une nouvelle dynastie est fondée!"

Ainsi la dynastie autochtone des Ming avait succédé aux mongols Yuan; et de même, elle sera supplantée par le brigand Li du Chensi avant que les mandchous chassent à son tour celui-ci de la capitale usurpée. Le miracle, c'est que la "secte de T'ien-tchou, du Seigneur du ciel" ait réussi à se distinguer si complètement de tant de sociétés secrètes, plus ou moins inspirées du bouddhisme et du taoïsme, avec lesquelles des esprits mal informés pouvaient assez aisément la confondre. Cette dissociation ne sera possible que grâce à la tactique toujours plus profondément civilisatrice du Père Ricci.

CHAPITRE CINQUIÈME

Aube de Renaissance

Dans les lettres de cette époque, Ricci constate que "tout le bien de l'entreprise chrétienne dépend de la résidence de Pékin qui, de jour en jour, va croissant en crédit et en réputation auprès des grands du royaume"(1). On le voit surtout à propos des évènements fâcheux de Shiuchow et de Nanchang: "En ces deux tempêtes, écrit-il(2), l'on a touché du doigt combien cette résidence de Pékin est utile à toutes les autres, non seulement parce que les Pères de l'intérieur se prévalent de ce que nous enseignons la même religion à la capitale, en étant soutenus par le trésor royal sur l'ordre du Roi, mais encore parce que beaucoup des magistrats sont connus personnellement de moi, ils ont lié amitié avec nous et nous leur avons recommandé nos compagnons dans les provinces de leur juridiction...".

A la protection lointaine et peu éclairée de l'Empereur s'est donc ajouté le prestige personnel de Ricci, et c'est de ces deux éléments que l'église naissante de Chine tire toute sa stabilité; nous avons dit ce qu'étaient au juste les relations du Père avec l'empereur, nous devons maintenant expliquer de quoi est faite cette emprise incontestable sur tous ceux qui l'approchent.

Indubitablement, cet ascendant est dû d'abord à un alliage rare de vertus surnaturelles et de qualités naturelles, qui, en ce point culminant de sa carrière apostolique, s'épanouissent en un harmonieux équilibre. Sa soif du martyre n'est pas épuisée: "Priez pour moi, demande-t-il le 10 mai 1605(3), Père très aimé, afin que Dieu me donne

(1) 6 mars 1608: R, II, p. 322.

(2) 22 août 1608: R, II, p. 358.

(3) 10 mai 1605: R, II, p. 277.

un jour la grâce de finir mes travaux "par la voie abrégée" cum mortis sacrae compendio, de telle sorte que notre chrétienté de la Chine ne le cède point aux autres qui furent arrosées non seulement de la sueur, mais du sang de ses apôtres (non solum sudore, sed etiam sanguine)"; la mission "n'a pas encore produit les œillets rouges des martyrs"(4). A défaut de la mort si enviée de Rodolphe Aquaviva, il participe abondamment aux souffrances des apôtres: "Pour nous religieux, explique-il à ses propres frères de Macerata(5), nous vivons dans ce pays comme dans un exil volontaire, non seulement séparés de nos proches, père, mère, frères et sœurs,mais encore éloignés des nations chrétiennes et de notre pays natal, et parfois dans des lieux où n'apparaît aucun Européen en dix et vingt ans de suite. Quelques-uns, comme nous qui demeurons en Chine, ne mangent jamais de pain (levé) ni ne boivent de vin; d'autres, comme à Malacca, ne se nourrissent que de farine d'arbres, et d'autres, de racines d'herbes; quelques-uns vont nu-jambes sous un soleil si brûlant qu'il liquéfie le cerveau et calcine les pieds; tous d'ailleurs sont vêtus autrement qu'en Europe.

En Chine, nous gardons la barbe longue et les cheveux jusqu'aux épaules. Souvent nous devons nous enfuir devant nos ennemis qui nous veulent du mal, comme il m'est arrivé une fois où j'ai sauté par une fenêtre et me suis donné une entorse dont je suis encore incommodé. D'autres font naufrage en mer ou dans les rivières, comme cela fut aussi mon sort; d'autres ont été mis en croix par leurs ennemis, certains ont été percés de lances ou de flèches, et nous, les survivants, nous habitons au milieu de millions de païens et nous avons toujours la mort devant les yeux. Et nous endurons tout cela pour l'amour de Dieu, et afin que Dieu, nous pardonnant nos péchés, nous délivre de l'enfer. Malgré cette vie si dénuée, tous les jours nous pleurons nos fautes et nous répandons beaucoup de larmes dans l'attente des jugements de Dieu.

---

(4) JARRIC, t. 3, p. 992.

(5) 12 mai 1605: R, II, p. 279.

Que doivent donc faire ceux qui n'ont pas quitté leur maison et vivent en sécurité au milieu de leurs parents et de leurs amis, avec toutes les commodités et les plaisirs! A la vérité, je ne puis plus me promettre beaucoup d'années de vie et déjà mes cheveux sont entièrement blancs: quand les Chinois s'étonnent qu'en un âge assez peu avancé je sois déjà si vieilli, ils ignorent que ce sont eux la cause de mes cheveux blancs."

Cette exhortation pathétique à ses parents selon la chair pour qu'ils s'animent à la ferveur est confirmée par d'autres discrets témoignages que nous glanons dans sa correspondance. Le 26 juillet 1605, il ajoute quelques détails à la lettre précédente[6]: "Pour dormir, la plupart des Chinois couchent sur une planche couverte de nattes, et l'oreiller très dur est fait de fibres bien tissées; au début, et pendant beaucoup de temps, j'ai eu de la peine à m'y faire. Mais quant à me priver de pain et de vin, ou à me contenter de riz, je n'y éprouve aucune difficulté, et même je ne changerais pas facilement cette habitude depuis tant d'années que je m'y suis accoutumé."

Au Père Aquaviva, Général de la Compagnie, il fait cette confidence, un an plus tard (15 août 1606)[7]: "J'ai déjà 55 ans (53 ans à l'européenne), et je suis très fatigué par cette entreprise si pénible où je suis engagé depuis environ 25 ans; malgré tout, ma santé reste bonne et je me réjouis de voir durant ces années-ci la chrétienté naître et s'augmenter. Toutefois, j'éprouve souvent une grande douleur à cause de mes imperfections et parce que je sens que je marche à reculons pour les choses divines; j'ai peur que, n'ayant point réussi à devenir parfait durant les années où j'étais vigoureux, je le puisse moins encore aujourd'hui où je ne suis plus robuste. C'est pourquoi je veux prier Votre Paternité qu'elle se souvienne de son fils très indigne dans ses Saints Sacrifices et ses prières, afin que le Seigneur me donne par sa miséricorde ce que j'ai déjà désespéré d'obtenir par mes forces et par ma diligence."

---

(6) R, II, p. 297.
(7) R, II, p. 305.

Humilité, constance, voilà des traits saillants de sa physionomie spirituelle. "Actuellement, dit-il encore[8], le fruit de nos travaux consiste plutôt à semer qu'à récolter; aussi n'est-ce point par le nombre des chrétiens que l'on peut estimer ce que les nôtres font ici...... Pour ce qui me regarde, quand Votre Révérence tiendra cette lettre en ses mains, j'aurai atteint la soixantaine et je serait donc bien prêt de la tombe. Plaise à Dieu que je puisse accomplir ce dernier acte qui me reste à exécuter au service de Dieu, en corrigeant les fautes de ma vie passée... Si les choses se mesuraient selon les travaux et les efforts, je pourrais espérer quelque bien, mais, comme elles se comptent d'après la charité et que je reste si tiède, je soupire continellement en craignant d'avoir couru en vain (ne in vacuum cucurrerim)."

Dans son extrême pauvreté[9], il remercie avec effusion tous ceux qui, d'Europe, s'ingénient pour le secourir, et en particulier le R. P. Général qui "prend un soin paternel de cette entreprise, quoiqu'elle soit la plus distante de celles dont il a la charge: malgré l'éloignement, il s'en souvient et il y pourvoit comme si nous étions tout proches de lui"[10].

Les contradictions ne parviennent pas à l'émouvoir, car "ce ne sont pas choses surprenantes dans les nouvelles chrétientés: aussi ne perdons-nous pas courage"[11]. Bien plutôt "nos affaires vont en s'augmentant de bien en mieux, comme l'on dit; mais cette prospérité est semblable aux progrès de la Sainte Eglise dans les temps passés, en ce qu'elle est continuellement mêlée d'adversités, et cela me donne grande consolation car j'y reconnais l'action divine et je comprends que Dieu veut faire œuvre durable"[12].

A défaut du sacrifice violent de la vie, il se voit astreint au martyre continu de ne plus s'appartenir. Il est

(8) 6 mars 1608: R, II, p. 338. — 23 août 1608: R, II, p. 371.
(9) "poverissimi": R, II, p. 389.
(10) R, II, p. 354-355.
(11) R, II, p. 341.
(12) R, II, p. 287.

débordé par les occupations, il en est étouffé[13], si bien qu'il doit s'en remettre au soin d'écrire en Europe sur le P. Vagnoni de Nankin, le P. Longobardo qui s'en acquitte copieusement[14] et le P. Diaz qui rend compte des trois résidences du Sud[15].

Les Pères qui l'entourent à Pékin ne peuvent l'aider que faiblement: Pantoja, son plus ancien compagnon, semble avoir été souvent pour lui d'une médiocre obligeance[16], quoiqu'il le décharge partiellement de ses visites; Ferreira, religieux exemplaire, le quitte à la fin de 1607 pour fonder le noviciat de Nanchang; Sabbatino de Ursis arrivé vers cette même date s'initie peu à peu à son emploi[17]. En fait, il porte presque seul le poids de la résidence de Pékin. "Comme il était le supérieur de toute la mission, dit le Père Trigault[18], il était obligé de répondre aux lettres de ses compagnons, et, parce qu'il les aimait d'une tendresse extrême, il le faisait soigneusement et longuement. Les affaires si nombreuses qui se disputaient son temps ne l'empêchèrent jamais de s'entretenir familièrement avec les néophytes d'humble condition: bien plus, il retenait d'habitude le visiteur d'autant plus longtemps qu'il était de situation plus modeste[19]". Ajoutons à cela la rédaction de livres, les leçons aux nôtres jusqu'à sa mort, et l'on aurait pensé vraiment que cet homme avait à peine le temps de prendre le repos nécessaire; néanmoins, il savait distribuer si habilement son temps qu'il en avait assez et même beaucoup pour ses exercices spirituels: non content des heures fixées par la règle, il trouvait toujours le moyen de se réserver un peu de loisir au milieu des embarras continuels.

---

(13) "affocato": R, II, p. 300.

(14) R, II, p. 273, 300.

(15) R, II, p. 340, 369.

(16) R, II, p. 304 — Il s'occupe surtout de l'instruction des nouveaux chrétiens.

(17) R, II, p. 340. Le 9 mai 1605, il écrit que trois ou quatre Pères seulement savent la langue (R, II, p. 262-263).

(18) R, I, p. 610-611.

(19) R, II, p. 346, 372.

Entre toutes les occupations, la plus absorbante était celle de recevoir et de rendre les visites, ainsi que de correspondre par lettres avec des personnages distingués qui étaient dispersés à travers toute la Chine[20]. "A Pékin, fait-on remarquer[21], se succède un flot continu de visiteurs. Suivant les années, ils viennent pour l'audience royale et les examens de doctorat ou de licence ès-lettres et ès-armes[22] ou encore pour le choix des sujets aptes à certaines charges. Dans le courant d'une même année, il y a un mois fixé afin que les mandarins du dehors viennent féliciter le Roi à l'anniversaire de sa naissance, un autre où se distribuent certains offices et un troisième pour d'autres fonctions. Parmi les milliers de gens qui affluent des quinze provinces, il y en a toujours beaucoup qui ont été déjà en relation avec les Pères de Pékin ou de l'intérieur, ou bien ils en ont entendu parler, ils ont lu leurs ouvrages, ils nous sont envoyés par des amis. C'est pourquoi nous devons passer toute la journée à la salle de réception comme pour y attendre les visiteurs, et, quoique la fatigue en soit extrême, les Pères tâchent de faire toujours bon accueil à tous pour se gagner leur bienveillance et leur parler des choses de notre sainte foi. Il n'est donc pas nécessaire d'aller prêcher sur les places publiques, car il y a quotidiennement dans la salle un auditoire de personnages d'importance; les gens de basse condition n'osent pas entrer avec eux."

Parmi tous les Pères, Ricci excelle en cet art de converser avec les visiteurs au point que ses compagnons s'en émerveillent. "C'est incroyable combien de crédit le bon P. Ricci s'est acquis chez les Chinois, et comment il est visité par les grands et estimé dans tout le royaume... Les mandarins pensent et disent qu'il est impossible de trouver en Europe un homme qui lui soit comparable, et quand les

(20) R, II, p. 376.

(21) R, I, p. 499 — cf. R, II, p. 372.

(22) R, I, 46: en 1607, après le 26 avril — cf. R, II, p. 345.

(23) R, I, 29: en 1609, 4me lune.

(24) R, I, 27: en 1609, 8me lune, 9me, 12 et 15me jours (6, 9 et 12 septembre).

nôtres leur affirment qu'il y en a d'autres plus savants, ils ne peuvent pas le croire. En vérité, suivant le témoignage des Frères qui ont vécu avec lui, le P. Ricci séduit les gens par sa douceur, la suavité de ses rapports et de sa conversation, la vertu solide dont sa vie témoigne[25]".

Tous les trois ou quatre jours, le Père sort à son tour pour rendre les visites reçues, parfois à une distance de huit ou dix milles de la résidence: "C'est une fatigue au-dessus de nos forces (supra vires nostras), avoue-t-il[26], mais dont on ne peut se dispenser si on ne veut pas détruire notre résidence ou se gagner la réputation de barbares. C'est pourquoi, suivant l'usage des personnes de qualité, un serviteur plus distingué et bien vêtu se tient en permanence à notre porte pour y recevoir les livrets de visite qui sont ordinairement composés chacun de 12 feuilles et où n'est écrit que le nom du visiteur, même s'il est déjà venu chez nous; chaque jour, on transcrit sur un livre spécial le nom et la qualité des visiteurs, ainsi que le format de son livret de visite, ses présents, son adresse, afin que, trois ou quatre jours plus tard, nous lui rendions la politesse. A certains jours, l'on dépose à notre porte au moins 20 de ces livrets, et, au nouvel an ou pendant les grandes fêtes, le nombre n'en est guère inférieur à 100.

Quoique ce nous soit une cause d'immense fatigue, cela nous procure une très grande réputation; presque tous vont à la chapelle vénérer les images du Sauveur et de la Madone qui sont toujours exposées sur l'autel et bien ornées. Sans doute la plupart sont attirés par la curiosité pour voir nos peintures artistiques, nos livres imprimés, les images et les cadrans ingénieux, mais nous avons ainsi l'occasion de prêcher continuellement le christianisme et de dévoiler les erreurs du paganisme;... presque tous les nouveaux chrétiens ont été gagnés de cette manière... La majorité de nos auditeurs, il est vrai, ne renoncent pas à leur religion fausse où ils ont plus de libertés, mais peu à peu

(25) R, I, p. 499, note 1.
(26) R, II, p. 366-367, 372.

Dieu amollit leurs cœurs par les rapports qu'ils nouent avec les nôtres."

Par toutes sortes d'inventions ingénieuses, Ricci continue à entretenir les relations cordiales avec ces amis haut placés: des éventails peints à la main(27), des pains d'encre de Chine décorés avec des gravures imitées de l'Europe, des cadrans solaires et d'autres curiosités étrangères leur rappellent sans cesse son bon souvenir. Un ouvrage fameux reproduit quatre gravures fort curieuses à la date du 6 Janvier 1606(28): la première s'inspire d'un tableau de la Madone de Séville que le peintre Niva ou un autre élève du Père Nicolao a gravée au Japon(29), les trois autres sont extraites des Méditations sur l'évangile du P. Nadal. Pierre marchant sur les eaux, les disciples d'Emmaus et le châtiment de Sodome; un commentaire en caractères chinois et en romanisation européenne explique aux lecteurs le sens de ces tableaux chrétiens(30)..."

---

(27) R, I, p. 19.

(28) LAUFER, *A chinese Madonna* (The Open Court, Janvier 1912) — PELLIOT, *La peinture et la gravure européenne en Chine au temps de Matthieu Ricci*, (T'oung Pao, 1920-1921, t. 20 p. 2-4) — Ces gravures ont été reproduites par M. *Tch'en Yuan* à l'Université catholique de Pékin; il y a eu des contrefaçons. — Au sujet des pains d'encre et des sceaux en Chine, cf. R, I, 17-18. Dans le T'oung Pao, (t. 33, 1937, p. 129-133), le P. Jennes vient tout récemment d'identifier une gravure d'Autoine Wierx comme modèle d'une peinture de *Tong T'i-tch'ang* 董其昌 (1555-1636).

(29) *Art chrétien*, p. 217-224.

(30) PELLIOT, T'oung Pao, 1924, t. 23, p. 356, note 1. — D'ELLIA et MAGONIO, *Saggio di Romanizzazione Italiana por la Lingua Cinese* (Dossiers de la Commission Synodale de Pékin, t. 6, 1933, p. 736-755), spécialement p. 739-742 note 3: *Tch'eng Fa-yeou* 程大約, vers la fin de 1605 ou le début de 1606, rendit visite à Ricci auquel il fut introduit par *Tcheou Che-lin* (PELLIOT, T'oung Pao, 1920-1921, p. 2-4 note); c'était un célèbre amateur d'autographes pour les graver ensuite en pains d'encre, il était originaire de Hweichow, au Nganhoei; vers 1608-1609, un plagiaire *Wang K'ien-ngeou* 汪廷訥, lui aussi du Nganhoei, imita gauchement les textes originaux de Ricci. Sur les services rendus par les jésuites à la phonétique chinoise, on peut lire un article de *Lo Tch'ang-p'ei* à propos d'un manuscrit de *Yong Siuan-ki* (préface de 1659) (T'oung Pao, 1931, p. 482).

Ces objets variés pénétrent là même où Ricci ne peut entrer, comme en témoigne le succès imprévu de la Mappemonde près de Wanli "Un jour, nous raconte Ricci(31) (avant le 22 août 1608), les Pères furent appelés très hâtivement au palais de la part du Roi; Ricci et Pantoja se rendirent au logement des eunuques du Collège des Mathématiques, ils y trouverent leur président et les autres très affairés parce que, de l'intérieur, le Roi leur avait fait commander douze Mappemondes imprimées sur soie en 6 rouleaux. Je ne sais lequel des eunuques, ayant reçu en présent des Pères plusieurs mappemondes rééditées par Li Tche-tsao en avait offert une au Roi pour la nouvelle année, après l'avoir agrémentée de diverses peintures. Jusqu'alors les Pères n'en avaient jamais donnée au Roi et ils n'avaient pas voulu qu'on lui en donnât, de peur que, voyant la Chine si petite, il ne se mît en colère et n'accusât les nôtres de l'avoir intentionnellement rapetissée sur la carte par mépris pour les Chinois: c'était en effet la persuasion de beaucoup de lettrés qui se lamentaient de ce que les nôtres aient agrandi les royaumes étrangers et diminué la Chine.

Mais le Roi s'était tellement complu à examiner cette belle œuvre avec tant de royaumes et leurs coutumes si variées, ... qu'il voulut s'en procurer d'autres exemplaires afin d'en donner au prince [héritier] et à d'autres de ses parents qui en orneraient leurs habitations. Sur la carte, le Roi et les eunuques de l'intérieur du palais, voyant imprimé le nom du P. Ricci, donnèrent l'ordre de lui confier la réimpression de la mappemonde. Or les planches exécutées par Li Tche-tsao avaient été emportées par lui dans sa province, et celles de l'impression frauduleuse avaient été fracassées l'année précédente quand la maison qui les abritait s'était écroulée sous la pluie d'été: voilà ce que répondirent les Pères, mais cela ne satisfit pas les eunuques, ils crurent que les Pères dissimulaient leur véritable pensée, et quatre d'entre eux allèrent eux-mêmes inspecter chez les imprimeurs les fragments brisés des planches.

---

(31) R, II, 363-364: cet épisode dut se passer après le 8 mars 1608 car une lettre écrite à cette date n'en parle pas.

Les nôtres se procurèrent alors les planches de l'édition en huit panneaux exécutée par Paul Li: elle était si dissemblable de celle qu'avait vue le Roi que les eunuques n'en voulurent point. Deux ou trois jours se passèrent en perplexités sans savoir à quoi se résoudre. Finalement, j'offris d'en rééditer une autre beaucoup meilleure que la précédente, à condition qu'on m'accordât un délai suffisant, c'est-à-dire au moins un mois: en effet, je désirais y ajouter beaucoup d'autres annotations au sujet de la religion chrétienne et j'aurais gravé les planches à mes frais; les eunuques répondirent au Roi par un mémorial où ils adoptaient mon point de vue, mais le Roi ne voulut pas que nous nous donnions cette peine et il ordonna de graver des planches(32) à l'intérieur du palais d'après le modèle de Li Tche-tsao: ainsi procéda-t-on hâtivement, et l'on a rempli le palais de ces Mappemondes

Cette faveur accordée par le Roi à un ouvrage des nôtres ne fut pas peu appréciable en un temps où beaucoup de gens la méprisaient et n'y ajoutaient point foi..., surtout qu'on y parlait du christianisme et l'on y réfutait les erreurs des autres sectes. Comme ces mappemondes se trouvent constamment dans les salles du Roi, on peut espérer que le Roi ou son fils ou d'autres de ses parents en viendront un jour à s'enquérir avec curiosité au sujet de notre sainte loi: c'est en effet le seul moyen dont nous disposions pour communiquer avec eux, puisqu'ils n'entretiennent aucune relation avec le dehors. En outre, quand ils verront leur royaume si petit en comparaison de tant d'autres, ils rabattront peut-être un peu de leur fierté et daigneront davantage entrer en rapport avec les royaumes étrangers.

Les chrétiens et tous nos amis se réjouirent beaucoup de ce succès, et on en espère quelque fruit... Que le Seigneur soit béni pour tout cela!"

Les rapports des Pères avec les eunuques continuent d'ailleurs à être cordiaux: "nous entrons au palais chaque

---

(32) Les deux exemplaires que nous avons vus de cette carte sont dessinés et non gravés, peut-être le P. Ricci a-t-il été trompé par un faux renseiguement des eunuques! (H. BERNARD, *La Mappemonde Ricci du Musée Historique de Pékin*, 1928; HUNG, p. 26-27).

fois que nous le voulons, dit Ricci[33], mais nous ne profitons de cette permission que s'il s'en présente une occasion, pour régler les horloges ou pour un autre travail", avec le costume et les chaussures réservées aux lettrés, dans des parties réservées où ne pénétrent ni les femmes ni les bonzes. C'est surtout le P. de Pantoja qui est ainsi convoqué par les eunuques chargés de l'entretien des horloges[34], et ceux-ci lui offrent en remerciement des présents variés ou bien ils viennent à la résidence en témoignant beaucoup d'amitié aux Pères. Un jour, Ricci peut circuler sur le mur d'enceinte de la ville en compagnie d'eunuques et de mandarins: "Il me semble, dit-il à ce sujet[35], que non seulement dix chevaux peuvent y courir de front, mais sept ou huit chars: tout est soigneusement cimenté... Il y a certainement plus d'un million de soldats qui veillent perpétuellement sur ces murailles. Il se trouve encore des personnes qui se souviennent de l'invasion des Mongols (en 1550) : c'est à cette époque que l'on construisit le mur pour entourer le faubourg du Sud." Dans cette même lettre, il raconte que l'on construit à l'intérieur du palais un bâtiment pour lequel on dépense trois millions d'or[36] : "Devant notre port, ont passé beaucoup des pierres destinées à servir de soubassement aux colonnes; elles étaient portées sur des chars immenses que tiraient plus de cent mules, et, quoiqu'elles fussent extraites des montagnes voisines, chacune d'elles coûtait plus de mille écus."

Ces témoignages répétés d'une faveur véritablement inouïe en Chine le persuadent de plus en plus qu'il y faut des savants missionnaires. Le 12 mai 1605, par exemple, il récrit à l'Assistant du Portugal près du Général des jésuites à Rome en lui disant[37] : "Je veux insister auprès de Votre Révérence pour une demande que j'ai formulée depuis de

---

(33) R, II, p. 373.

(34) R, I, p. 577.

(35) R, II, p. 372-373.

(36) Cf. plus haut t. I p. 376 — *Symposium*, p. 130: ces pierres venaient de Fang Shan.

(37) R, II, p. 284. — *Apport*, p. 52-53.

nombreuses années et à laquelle il ne m'a jamais été répondu: une des choses les plus utiles qui pourraient nous venir de Rome pour cette capitale, ce serait quelque Père, ou même quelque Frère, bon astronome. Je dis "astronome", parce qu'en ce qui concerne la géométrie, les cadrans et les astrolables, je sais suffisamment et j'ai assez de livres pour les besoins, mais les Chinois ne tiennent pas autant compte de cela que de la trajectoire et du vrai lieu des planètes, du calcul des éclipses, et, en un mot, de celui qui sait fabriquer les éphémérides. La cause en vient de ce que le Roi entretient à grands frais des personnes, plus de deux cents je crois, pour confectionner le calendrier annuel; au-dessus d'elles, il existe deux collèges, l'un qu'on appelle de la règle de la Chine, plus estimé, mais commettant plus d'erreurs dans ses prévisions: l'autre appelé de la règle des Maures, prédisant les éclipses avec plus d'exactitude, mais tenu en moindre compte... Ici, avec mes mappemondes, cadrans, sphères, astrolabes et les autres ouvrages que j'ai fabriqués et expliqués, je suis parvenu à m'acquérir la réputation du plus grand mathématicien qu'il y ait au monde, et, bien que je ne possède point de livre d'astronomie, à l'aide de certains calendriers et répertoires portugais, je prédis parfois les éclipses beaucoup plus exactement qu'eux: c'est pourquoi, quand j'affirme que je n'ai point de livres et que je ne veux pas rectifier leurs méthodes de calcul, il y a peu de gens qui me croient. Je dis donc que, si le mathématicien dont je parle venait ici, nous pourrions traduire en chinois nos tables astronomiques, ce qui me serait très facile, et nous entreprendrions la correction de leur calendrier, ce qui nous donnerait une très grande réputation, nous ouvrant davantage l'accès de la Chine, consolidant notre position et accroissant notre liberté de mouvements.

Je désire que Votre Révérence traite cette affaire avec Notre Père Général comme très importante pour la Chine: qu'on nous envoie donc, de n'importe quelle nation, un

---

(38) R, II, p. 367. — *Annuae 1611*, p. 132: il semble que déjà un calendrier adapté aux fêtes chrétiennes ait été imprimé pour les fidèles; Ricci s'y sefusait en 1605 (R, II, p. 264-265).

mathématicien ou deux, en spécifiant bien "pour la Chine", même "pour Pékin", parce qu'en d'autres régions il serait de peu de secours! Et qu'il prenne soin d'apporter avec lui les livres nécessaires! qu'il ne se fie ni à Goa, ni à d'autres résidences, parce que, dans les collèges de l'Inde, il ne se trouve point de ces livres, et, s'il y en a, on ne les cède point à d'autres maisons."

Trois ans plus tard, le 22 août 1608, il souligne de nouveau l'importance exceptionnelle de ces sciences mathématiques(38). "Avec ces Mappemondes et les livres imprimés sur nos mathématiques et sur tant de choses nouvelles et inouïes..., nous avons acquis une très grande réputation pour les questions de mathématiques: aussi, tous s'inclinent devant nous en cette matière et ils nous témoignent un respect plus qu'ordinaire. Bien plus,-et c'est un fait qui ne s'est point vu en Chine depuis que le monde est le monde-, des étrangers sont venus en Chine et peuvent lui enseigner toutes les sciences avec une telle supériorité."

Remarquons une fois de plus que Ricci parle ici, non seulement des mathématiques, mais de "toutes les sciences"; de son enseignement, la plupart de ses admirateurs sont incapables de goûter ou même de comprendre la partie proprement scientifique; il n'en est pas de même pour ses écrits de "philosophie morale" qui sont accessibles aux lettrés de l'époque, ainsi le traité sur l'Amitié(39) et les "25 sentences"(40) qui continuent à être réédités. Peu avant mars 1608, le petit livre des "Dix Paradoxes", enfin imprimé, est accueilli très favorablement par les beaux-esprits de la capitale, et ce mouvement d'opinion ne contribue point peu à dissiper les préventions qui s'amassaient contre la résidence de Pékin.

"Un grand lettré habitait près de chez nous, raconte Ricci(41): prédicateur de grand renom, il attirait beaucoup d'auditeurs et ses qualités l'avaient fait appeler à la capitale

---

(39) Cf. plus haut p. 167; R, I p. 455.

(40) Cf. plus haut p. 168 "imprimé il y a peu de temps" (lettre du 6 mars 1608).

(41) R, II, p. 336; cf. R, II, p. 343, 345 (l'an dernier, on en a emporté une copie manuscrite au Tchekiang pour l'y imprimer).

d'un office très mesquin à un poste beaucoup plus considérable. Plus d'une fois, on l'avait engagé à nous rendre visite . . . , et en deux ans, personne n'avait réussi à l'y déterminer. Je ne sais comment les Paradoxes lui vinrent entre les mains: ils lui furent si agréables qu'aussitôt il vint me voir avec beaucoup de déférence, il m'a invité à diner chez lui deux ou trois fois, et, depuis lors, il fréquente notre maison en y amenant ses amis qui sont des personnages très considérables."

Au mois d'août 1608, l'on a déjà enregistré plusieurs conversions provoquées par ce livre des Paradoxes(42) et le mouvement ne s'arrêtera point avec le temps; par exemple, en 1611(43), un lettré de Nankin, nommé *Hiu,* qui s'était longtemps adonné à l'alchimie et à la recherche de la drogue d'immortalité, comprendra, en lisant ces réflexions morales, combien la vie est brève, qu'il ne faut pas redouter la mort mais la désirer, et que les plaisirs doivent être méprisés; ces salutaires pensées l'achemineront au baptême.

Sans que Ricci ait songé à organiser une publicité intensive de ses œuvres, les conditions propres à la vie littéraire de la Chine contribuent à répandre en tout lieu ses idées et sa doctrine; c'est ce qu'il constate dans ses Commentaires(44): "Etant donné qu'il y a toute facilité et liberté d'imprimer des livres, et chacun suivant qu'il lui plaît dans sa propre demeure, les Chinois sont beaucoup plus désireux que nous de composer des livres. Et ainsi, toutes proportions gardées, il paraît chaque année beaucoup plus de livres nouveaux que dans n'importe quel autre pays. Mais, comme la culture scientifique leur fait défaut, ils y traitent de questions plus ou moins inutiles et parfois nuisibles. Quand les nôtres arrivèrent et révélèrent tant de choses inconnues et provenant de toutes les

(42) R, II, p. 360; cf. R, I, p. 460-461: non seulement les Pères en donnent plusieurs centaines en présent, mais beaucoup le font imprimer à leurs frais; dès 1609, il y en a deux rééditions, à Nankin et au Kiangsi.

(43) *Annuae 1610,* p. 44-45: cf. plus bas ch. 7.

(44) R, I, p. 467-468.

autres nations, ce qu'ils découvrirent de notre religion, de nos sciences et de notre philosophie était nouveau pour eux. Ce fut pour eux une occasion merveilleuse d'en garnir leurs livres: récit de notre arrivée, description des objets que nous apportions (images, horloges, livres, atlas et instruments mécaniques), notre religion et nos sciences, réimpression d'extraits de nos livres ou longues citations, pièces de vers et sonnets rédigés en notre honneur, tout cela s'est divulgué si vite et avec un tel mélange de vérités et d'erreurs que, pour tous les siècles à venir, il en restera dans ce royaume un grand souvenir, et, en général, une bonne opinion.

De ces livres, beaucoup sont déjà parvenus entre nos mains, et il est certain qu'il y en a encore beaucoup plus que nous ignorons. Entre autres, un docteur ou grand mandarin [Li Tche-tsao], originaire du Tchekiang, a composé un élégant traité des choses d'Europe: c'est celui qui a écrit à notre sujet le moins inexactement. Il y a inséré tout ce que nos Pères lui ont dit, ce qu'il a vu de ses yeux dans notre maison, ce qu'il a extrait des mappemondes imprimées, et, avec cela, il se figure avoir réuni tout ce qui se peut dire de nous. Mais l'ouvrage le plus répandu et le plus lu est intitulé "Des choses que j'ai entendu raconter" et il ressemble beaucoup à notre collection, "Selva di varie lettione", avec cette différence toutefois que, dans notre livre, la plus grande partie des faits sont vrais, tandis que dans celui-là ils sont controuvés. L'auteur ne prétend raconter que des choses surprenantes et inouïes, et, dans le chapitre qu'il a rédigé au sujet des P. Ricci et Cattaneo, bien que l'ensemble de ce qu'il dit soit exact, il n'a pas manqué d'y insérer des racontars extravagants pour orner son récit [C'est ce livre qui a mis le juif Ngai sur la trace des Pères à Pékin.]"

Pour entretenir ce mouvement d'idées rénovateur, il faudrait une bonne bibliothèque. La Bible de Plantin Moretus est, pour le moment, le plus bel ornement de la chambre de Ricci; ses dorures et son aspect extérieur suffisent à convaincre les visiteurs qu'elle contient des vérités très supérieures aux leurs. En 1608, Ricci apprend qu'à Nan-

chang sont arrivés des ouvrages bien reliés, comme les œuvres de S. Augustin et le *Theatrum orbis* d'Ortelius, il donne l'ordre de les envoyer à la seconde capitale (Nankin), toutefois il réclame pour Pékin "qui est la tête du monde chinois et où le concours des visiteurs est plus grand" le *Theatrum mundi* d'Ortelius et il insiste auprès de ses correspondants étrangers afin qu'on lui adresse à Pékin une description de Rome antique avec gravures[45]. Mais, fort souvent, il se plaint de sa pauvreté, par exemple le 6 mars 1608[46]: "Je suis tellement dépourvu de livres que la majorité des ouvrages publiés par moi sont tirés de mes souvenirs: d'ailleurs, sans parler de mon peu d'habileté et de mon ignorance, je suis absorbé par ma charge et par les relations de la résidence si bien que je n'ai point le temps d'écrire. Malgré cela, nous excitons l'émerveillement de tous ces lettrés qui sont vraiment "la sagesse de l'Orient": ils sont surpris au point de ne savoir parler d'autre chose. Que sera-ce lorsque, la porte une fois ouverte, nos jeunes confrères viendront ici et suivront le chemin déjà frayé! Nul doute que le fruit n'en soit très considérable!" Aussi, est-ce avec plaisir qu'il en fait la constatation (le 23 août 1608)[47]: "il s'écrit beaucoup de livres à notre sujet et à propos de nos affaires, tout cela en termes très respectueux. Par ce procédé, nous voilà connus en tout lieu, mais beaucoup plus encore par les ouvrages que nous avons publiés, qui s'impriment et se réimpriment en diverses provinces, surtout par la Mappemonde qui, me semble-t-il, est réimprimée chaque année."

Malheureusement, parmi ses compagnons, il n'a guère d'aides aptes à l'imiter en cet apostolat de la plume et du pinceau; deux ans plus tard (23 novembre 1610)[48], le Père Longobardo, lui succédant comme supérieur, l'avouera: "quelques-uns seulement commencent à composer en chinois, c'est surtout le P. Vagnoni qui réussit le moins mal",

(45) R, II, p. 389-390.
(46) R, II, p. 336-337.
(47) R, II, p. 372.
(48) Lettre du Père Longobardo: R, II, p. 490.

et Longobardo réclame pour la mission "de bons mathématiciens" avec ces considérants qui démontrent combien sa pensée a évolué depuis ses débuts de ministère à Shiuchow: "Un jour, dans notre résidence, un mandarin déclara en présence de beaucoup d'autres personnes: "Le Père Matthieu Ricci nous a ouvert les yeux, à nous Chinois, sur beaucoup de sujets: c'est pourquoi nous lui sommes très reconnaissants." Ce lettré parlait des mathématiques, mais nous pouvons dire qu'il a prophétisé; l'Esprit Saint a voulu faire entendre par ces paroles que Ricci a frayé le chemin pour la prédication et il a ouvert les yeux des païens pour voir les choses du Ciel."

En fait, les recherches historiques de ces dernières années ont mis en évidence ce fait, ignoré pour ainsi dire jusqu'à présent, que les promoteurs de la Renaisance littéraire dans la Chine moderne se rattachent, par les savants les plus originaux de la dynastie mandchoue et par ceux de la fin des Ming, au groupe de lettrés fortement influencés par le Père Ricci. Cette filiation est trop complexe et, en beaucoup de points, trop peu éclaircie pour que nous y insistions ici; nous nous bornerons à en signaler les premiers anneaux.

Si nous analysons la répercussion immédiate de l'action intellectuelle du Père Ricci dans la société chinoise, nous devons commencer par avouer, avec lui d'ailleurs, que la très grande majorité de ceux qui l'approchèrent ne parvinrent à s'assimiler que des bribes de cet apport occidental. A titre d'exemple, citons un passage des œuvres de ce Viceroi du Koeichow qui réédita en 1607, sous forme de livre et à l'insu de Ricci, la Mappemonde(49). Après avoir rappelé les théories géographiques des anciens Chinois, il continue en ces termes: "Mais toutes ces théories sont des déduc-

---

(49) D'ELIA, *Due amici del P. Matteo Ricci, S. I. ridotti all'unità*, Archivum Historicum Societatis Jesu, t. 6, 1937, p. 303-310: *Kouo Tsing-lien* 郭青螺 vice-roi du Koeichow entre le 3 avril 1599 et le 17 septembre 1607, adopta pour nom littéraire *Pin I-chang* sous lequel le Père Ricci ne le reconnaît point tout d'abord (R, II, p. 265, 296); cf. R, I, p. 180, 317.

tions prouvés au moyen d'autres livres [et donc ont peu de valeur] ; or, voici que, d'une manière inattendue, après 4000 ans, le savant Ricci, des royaumes de l'Extrême-Occident, est venu dans le royaume du milieu en apportant la "Carte Géographique complète des montagnes et des mers"; c'est un fidèle serviteur du philosophe *Tsou-yen* 騶衍 (rénovateur de la géographie chinoise entre 336 et 280 avant Jésus-Christ). Avec lui ont commencé les déductions par le moyen des hommes [c'est-à-dire par voie expérimentale], bien mieux prouvées que les théories vides de la Chronologie des Bambous... De même que le ciel a deux pôles, le Nord et le Sud, ainsi en est-il pour la terre; et comme le ciel est divisé en 360°, la terre l'est aussi: voilà pourquoi il y a un globe céleste et un globe terrestre, et voilà le motif pour lequel sont dessinés les méridiens et les parallèles. En faisant le tour complet de l'Est à l'Ouest et du Sud au Nord, on aurait le chiffre exact de 90.000 li 里. La terre a une épaisseur [un diamètre] de plus de 28.600 *li*, et elle est partout habitée par des hommes, en haut comme en bas, bien qu'à dire le vrai un globe n'a ni haut ni bas. Voilà des théories que le royaume du milieu avaient ignorées depuis la plus haute antiquité, mais qui cependant concordent secrètement [c'est-à-dire "sans dépendance expresse" !] avec les Dessins géographiques (sans doute 括地志 publiée en 642 après J. C.) et avec le Classique des Montagnes et des Mers... 山海經 (d'avant le 3e siècle avant J. C.!) Mais il y aura des gens pour dire: "Le savant Ricci est un étranger, c'est pourquoi il n'est pas certain que sa carte et ses théories concordent avec la réalité du ciel et de la terre; comment peut-on en faire tant de cas?" — A cela je réponds! Ce n'est pas vrai. Quand Confucius écouta le vicomte de *T'an* 郯子 lui citer les noms des fonctionnaires de *Chao-hao* 少皇, il dit à d'autres: "Si le Fils du ciel (l'empereur) venait à perdre les fonctionnaires, il pourrait en retrouver chez les étrangers qui l'entourent des quatre côtés"... Et de même *Tsouo Kieou-ming* 左丘明 a profité des renseignements de *Ko Lou* 葛盧 de *Kié* 介... Si donc Confucius et *Tsouo* ont agi de cette manière, ne serons-

nous point capables de voir que le docte Ricci est aujourd'hui semblable pour nous au vicomte de *T'an* et à *Ko Lou* de *Kié!* En outre, Ricci est demeuré dans le royaume du milieu depuis longtemps; ce n'est plus un étranger mais un Chinois, c'est pourquoi il appartient à la Chine".

Dans ces dernières phrases, apparaît naïvement ce qui sera le plus grand obstacle au complet développement de cette Renaissance dont nous voyons ici l'aube. Fort heureusement, parmi les amis et disciples de Ricci, tous n'étaient pas aussi infatués du prestige du passé chinois, entre autres *Li Tche-tsao* que nous avons vu si empressé de bénéficier de ses enseignements a Pékin. Il a profité de sa disgrâce en 1604 et 1605 pour faire connaître dans son pays d'origine, la riche et distinguée ville de Hangchow(50), tout ce qu'il a pu glaner dans les leçons de Pékin. Il a emporté avec lui les planches xylographiées de la Mappemonde(51) et réédité le traité de l'Amitié ainsi que le Catéchisme. Ayant dû présider les examens au Foukien, il y a donné en composition un sujet de mathématiques et, dans le recueil imprimé de ces compositions, il cite les Pères avec honneur(52). En mai 1605, nous le trouvons petit mandarin dans la ville de *Changtsiu* 張秋 au Chantong (35°½ de latitude) ; de Pékin, Ricci lui envoie deux cadrans solaires, l'un horizontal, l'autre vertical "pour un mur déclinant, c'est-à-dire n'étant pas directement opposé au Sud"(53). *Li Tche-tsao* ne cesse de rester en correspondance avec son maître; en 1607, il profite d'un passage à Hangchow pour faire imprimer un résumé de l'ouvrage du Père Clavius sur l'Astrolabe(54) et, avant mars 1608, les commentaires du même Père Clavius sur la Sphère de

---

(50) Dans le Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient,

(51) R, I, p. 57.

(52) R, I, p. 465.

(53) R, II, p. 284. — FANG, p. 78: au Chantong en 1606.

(54) R, II, p. 334: il y eut un exemplaire envoyé au R. P. Général. — Cf. R, I, p. 395; II, p. 363.

Sacrobosco "sans en rien omettre"(55). Cela n'empêche pas Ricci de juger qu'il est encore bien loin d'avoir compris le fond de la science européenne: "il se figure avoir réuni tout ce qui se peut dire de nous!"(56)

A Pékin même, c'est surtout le docteur *Siu Koang-k'i* qui ne semble songer qu'à accréditer la religion chrétienne(57); avec Ricci, il veut traduire en chinois élégant un des spécimens les plus accomplis de la science européenne et, après longue réflexion, tous deux arrêtent leur choix sur les Éléments de géométrie d'Euclide, édités par le Père Clavius. C'est d'abord à "Ciangueinhi", licencié pauvre et ami personnel de Paul que l'on songe pour ce travail (vers 1606) et l'on obtient qu'un mandarin de la capitale lui assure des appointements convenables durant une année tandis qu'il donne des lecons de chinois au Père de Pantoja et reçoit un logement de quatre ou pièces inoccupées de la résidence. Ce lettré commence donc par reprendre la traduction ébauchée autrefois par K'iu T'ai-sou à Shiuchow, mais, alors, Paul se souvient qu'un jour Ricci lui a dit: "Vous seul êtes capable de cette entreprise difficile" et il se décide en conséquence à en prendre lui-même la direction, venant quotidiennement durant trois ou quatre heures à la résidence pour s'initier à cette science si nouvelle. Ce travail laborieux ne sera achevé pour les six premiers livres qu'après plus d'une année d'efforts et Paul, mis en goût par ces démonstrations subtiles et solides, poursuivrait volontiers la traduction des autres livres si le Père, jugeant que d'autres ouvrages sont plus urgents ne lui conseille d'attendre de voir à l'épreuve l'accueil qui serait fait au volume. Le manuscrit, achevé après le 24 mai 1607, est aussitôt xylographié avec deux belles préfaces, l'une de Paul Siu pour exalter le mérite de nos sciences(58), l'autre de Ricci pour expliquer quels sont

---

(55) Une lettre du 8 mars 1608 dit: "récemment imprimé" (R, II, p. 392); cf. R, I, p. 396 et note 2.

(56) C'est sans doute à lui que le Père Ricci fait allusion dans R, I, p. 467-468 (cf. plus haut p. 299). — URSIS, p. 49.

(57) R, I, p. 500-502. — *Apport*, p. 63-64.

(58) R, II, p. 342.

Euclide et son éditeur le Père Clavius; grâce au sceau de la Compagnie, IHS, le nom de Jésus est marqué sur cette œuvre profane. Au texte d'Euclide, sont ajoutées les principales démonstrations ou corollaires de Clavius ainsi que leurs applications scientifiques: entre autres, à la fin du 3me livre, "la proportion d'un cercle de rayon donné à un autre de rayon double, et à cette occasion la quadrature du cercle, ce qui émerveilla les lettrés"(59). Les Pères gardent les planches à la résidence pour en imprimer de nombreux exemplaires et les offrir en présents à beaucoup de lettrés; Ricci en enverra même jusqu'en Europe "afin, écrit-il, qu'on y comprenne l'ingéniosité de cette race et les sueurs que nous coûte notre entreprise auprès d'une nation si fière, pour y conserver intact tout notre prestige"(60).

Auprès des Chinois le succès y est surtout d'estime, car, nous dit-on(61), l'ouvrage est "plus admiré que compris, et la fierté des plus grands lettrés doit avouer qu'ils trouvent en leur langue un livre dont ils ne comprennent pas le sens, même après l'avoir étudié attentivement: chose qui peut-être ne leur est jamais arrivée". Cette dernière remarque est à relever soigneusement, car elle ne sera portée sur aucun ouvrage des missionnaires, par exemple ceux du Père Terrentius à propos du corps humain ou d'autres sciences d'observation(62) ou l'encyclopédie ébauchée par Paul Siu Koang-k'i(63); bien des lettrés mettront

---

(59) R, II, p. 334: il y eut deux exemplaires envoyés au Père Clavius.

(60) R, II, p. 359: deux exemplaires furent envoyés au R. P. Général.

(61) R, I, p. 502.

(62) Pour le Père Terrentius, outre PFISTER n° 46 p. 153-158. nous renvoyons à *Galilée*, p. 365-371 et à *L'encyclopédie astronomique du Père Schall* (Monumenta Serica, t. 3, n° 1).

(63) On s'est beaucoup occupé de l'encyclopédie agricole de Paul Siu Koang-k'i, si mal éditée en 1639 et rééditée avec de fort belles gravures sous la dynastie mandchoue. O. FRANKE, *Kêng tschi t'u. Ackerbau und Seidengewidmung in China* (Abbandlungen des Hamburgischen Kolonialinstitut, t. 11, 1913), p. 51-52 — PELLIOT, *A propos dû Keng Tche T'ou* (Mémoires concermant l'Asie Orientale, t. I, p. 193, p. 65-122). — *Library of Congress, Orientalia added*

encore leur pinceau au service des Pères, mais aucun livre ne connaîtra l'influence profonde des Eléments de géométrie, comme l'a fait remarquer *Liang K'itchao* pour les trois cents années qui précédèrent la Révolution littéraire de 1917[64]. C'est que dans ce modeste livret les lettrés les plus originaux de la fin des Ming et de la dynastie Tsing trouvèrent bien autre chose que le théorème de Pythagore ou la quadrature du cercle; ils y découvrirent ce qui faisait le plus défaut à la philosophie autochtone de la Chine, à savoir une méthode de penser. "Synthèse exacte et claire, l'esprit y passe sans effort, par la pente la plus douce, d'un vérité à une autre; et toute une doctrine s'y déploie avec une régularité parfaite, sans lacune et sans heurt... Peut-être quelques mathématiciens de haut vol trouveraient-ils cet ouvrage bien terre à terre, mais sa simplicité fait son mérite: il est à la portée de tous et c'est pour cela qu'il a été compris de toutes les générations et de tous les peuples. C'est, comme on l'a dit d'un traité plus moderne, une "géométrie forçant l'élève à comprendre". D'ailleurs, cette abondance de clarté, cette continuité si parfaite de logique rigoureuse réjouit bien des intelligences cultivées et même des génies..." Entre tant de germes d'une Renaissance intellectuelle que Ricci sema sans compter au début du XVIIe siècle, le manuel de Géométrie est le plus important, car il sera, pour tant de bons esprits qui ne connaîtront pas la Dialectique d'Aristote, un bréviaire de logique[65].

1933-1934, p. 149-150. La contribution du P. Ricci à la médecine a été faible (R, I, p. 24, 269, 321; II, p. 31).

(64) 中國近三百年學術史, p. ex. p. 14 note 5.

(65) *Sagesse*, p. 189-190. — Les ouvrage du Père Clavius, à eux seuls, s'ils avaient été tous traduits, auraient pu mener les Chinois au-delà de Viète et presque jusqu'à Descartes (ROBERT, *Descartes et l'analyse des anciens*, Appendice, Archives de Philosophie, t. 13, 1937, p. 323-325).

CHAPITRE SIXIÈME

Pékin, un lieu de rassemblement de l'Orient

Au milieu de Pékin, se dresse une colline dont l'isolement et le contour annoncent assez qu'elle n'est point l'œuvre de la nature. On l'appelle la montagne de charbon parce qu'on prétend qu'elle n'est autre chose qu'une provision de charbon amassée là, autrefois, par un empereur prévoyant pour le cas d'un siège. Mais elle doit plutôt son existence aux déblais qui s'entassèrent quand on creusa, au XIIe siècle, les étangs de la ville impériale. On y voit des arbres d'espèces rares, des pins blancs, près d'un poirier sauvage auquel, dit-on, se pendit le dernier des empereurs Ming et qu'on a chargé de chaînes pour le punir d'avoir prêté à son souverain ce mauvais office. La colline porte sur sa crête cinq kiosques, parés de toîts qui sont célèbres, parmi les Chinois, pour la beauté de leurs tuiles et dont les nuances semblent se fondre dans le ciel en variant avec les heures. Nous sommes ici dans un des grands lieux du monde. Au pied de cette colline vient se terminer, après avoir percé le rempart en son milieu et divisé la ville en deux parties égales, la longue route rectiligne qui devait apporter jusqu'au Fils du Ciel les tributs de toute la terre. Pékin, d'ici, apparaît avec son plan sobre et magistral, dans sa netteté abstraite d'épure. Une enceinte rectangulaire, en face de nous, contient la ville interdite. Une autre, immense, coupée en deux par un mur qui, sous les Tsing, séparera les Chinois d'avec les Tartares, enveloppe toutes les habitations. Ces enceintes sont exactement orientées. Chacune de leurs faces regarde un des points cardinaux et aucune autre capitale humaine n'est reliée d'une façon aussi patente, aussi ostensible, à l'ordre et à l'agencement de l'univers[1].

(1) Cette description est presque littéralement empruntée à ABEL BONNARD, *En Chine*, 1924, p. 13-14.

En nul autre endroit, on ne comprend mieux la "grandeur et suprématie" (2) de ce Pékin qui au début du XVIIe siècle rayonne jusqu'aux extrémités de la terre. A la suite des Portugais et des Espagnols, de l'Angleterre et des Pays-Bas, la France s'est levée elle aussi en quête de ce pays de rêve. Après la signature du traité de Vervins qui éloignait enfin les Espagnols du royaume et semblait devoir garantir la paix et la sécurité, après celle du traité de Lyon (17 janvier 1601) et la répression des conspirations qui coûtèrent la vie au maréchal de Biron, Henri IV profita de la tranquillité relative dont il jouissait pour tenter d'assurer à ses sujets une part d'exploitation commerciale de l'Inde et des pays de l'Extrême-Orient. Au printemps de 1601, le Croissant et le Corbin quittèrent Saint Malo pour aller l'un s'échouer dans l'Océan Indien sur les rochers des Maldives, l'autre se heurter contre l'opposition des Portugais et des Hollandais; ne pouvant avancer par l'Est, on se dirigea vers la Chine par l'Ouest et en 1603 Samuel de Champlain fondait en Acadie le Port Royal comme une étape vers elle(3).

A d'autres points de vue certes, le confesseur de Henri IV, le Jésuite Coton, s'intéressait passionnément aux entreprises du Père Ricci qui, "à force de patience, de dévouement, de zèle et de génie était parvenu à introduire l'Evangile dans l'Empire de la Chine" (4). Ce théologien qui était en même temps un "humaniste dévot" aimait à scruter les problèmes religieux que posait l'existence d'une nation aussi policée en dehors du christianisme. A l'objection que

---

(2) HUBRECHT, *Grandeur et suprématie de Péking*, 1928.

(3) HANOTAUX, *Histoire des colonies françaises*, t. 5, 1932, 7. — SAINTOYANT, *La colonisation française sous l'ancien régime*, 1929, p. 327.

(4) D'après une lettre du Père Coton au P. Aquaviva, 28 août 1606 (PRAT, *Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France du temps du Père Coton*, 1876, t. 3, p. 91-92). NACHOD, *Die ersten Kenntnisse chinesischer schriftzeichen im Abendland* (Hirth Anniversary Volume, Asia Major, 1923) donne quelques détails curieux sur cet intérêt de la France, et spécialement de la France chrétienne pour la Chine: p. 262, DURET, *Thresor de*

"les vertus des païens sont des crimes et des corruptions parce qu'elles sont mortes n'étant pas animées de la foi de Jésus-Christ", il répondait: "Voici, en deux mots, toute la théologie que j'avance: ce que nous appelons la bonté, l'honnêteté , la civilité sincère, la grandeur d'esprit et de courage, et les autres vertus naturelles, quoiqu'elles se trouvent dans les païens et dans les pécheurs, sont les effets de la Passion du Sauveur". — "Mais c'est du pélagianisme!" lui faisait-on remarquer. — Il s'expliquait en ces termes: "Ce que les Saints Pères disent du centurion Corneille se doit dire de tous les païens charitables et miséricordieux envers les pauvres... C'est par ces sortes d'actions que ce païen, tout païen qu'il est, mérite un secours par lequel il pourra parvenir à l'état de pénitence et du baptême de l'Église... Ces actions charitables et civiles, quoique naturelles en leur fin et arrêtées à la créature, sont surnaturelles en ce sens que c'est Jésus-Christ mourant qui a rendu à ce païen le pouvoir de les produire, et qui, ayant coopéré par son sang à cette production, l'a rendue vertueuse et digne d'être récompensée"(5).

Cet optimisme chrétien, contrastant avec le sombre pessimisme de certains rigoristes d'avant le concile de Trente(6), inspirait également un représentant insigne de Saint François de Sales la Restauration catholique en Europe vis-à-vis des sciences et de la culture profane. "A l'automne 1606, nous est-il raconté par un

---

l'histoire des langues de cest univers ... (1e éd. 1613, 2e éd. 1619, p. 900-909), quelques explications sur la langue chinoise d'après Maffei, Joseph Acosta, Gotard Artus, de Pantoja; p. 263, Alphabet de la Chine et du Japon venant de Henri III par le moyen du Capucin comte de Bouchage, à la réquisition du Père Emond Auger; p. 266, "Jesus Christus, Santa Maria et Emond Auger": pancarte chinoise venue par le moyen des Pères Pigenat, provincial, et Georges, recteur de la résidence de Paris. — PINOT, p. 458, cite pour 1604, d'après RIGAULT (1856), un "*Discours en forme de comparaison entre les vies de Moïse et d'Homère*" où il est question des Chinois.

(5) *Le R. P. Pierre Coton de la Compagnie de Jésus. Intérieure occupation d'une âme dévote.* "Livre d'or" édité pour la première fois en 1608, réédité par le P. POTTIER, 1933, p. 25-26.

(6) BREMOND, *Histoire du sentiment religieux*, t. 1, p. 13-14.

contemporain(7), il entra dans l'esprit du bienheureux François d'instituer une académie. Ce dessein étant proposé fut généralement approuvé d'un chacun, et parce que les muses fleurissent parmi les montagnes de la Savoie, il fut trouvé fort à propos de l'appeler: Florimontane. Elle avait pour but à la fois d'occuper utilement Messieurs les beaux-esprits, de polir l'instruction des personnes moins doctes, et de fournir à tous une sainte distraction. Voici quelques points des règlements: "Le style de parler ou de lire ne ressentira en point de façon la pédanterie. Les lecteurs tâcheront de tout leur pouvoir d'enseigner bien, beaucoup et en peu de temps. . . Tous les académiciens entretiendront un amour mutuel et fraternel. . . . Tous iront à qui mieux fera. . " François donna le commencement de l'académie par une très belle harangue; et cette première année on commença le cours des mathématiques par l'arithmétique, les éléments d'Euclide, la Sphère et la cosmographie. Suivit l'art de naviguer et la théorie des planètes, et enfin la musique théorique. Certes, il ne se pouvait rien voir de plus beau ni de plus suave que ces exercices".

A Pékin, dans la résidence près de la porte du Sud, Ricci, en ouvrant son académie "du Seigneur du ciel", voulait en outre établir un contact étroit et permanent entre les centres de haute culture intellectuelle des pays chrétiens et "l'intelligentsia" chinoise, ne doutant pas un seul instant que, celle-ci une fois acquise, tout le pays ne serait gagné. L'année 1607, romme celle de 1604, étant celle des examens, vit affluer des milliers de candidats pour les examens des docteurs "qui sont en ce pays ce que sont les ducs et les marquis chez nous"(8); il y eut

(7) HENRY-COUANNIER, *Saint François de Sales et ses amitiés*, Paris, 1920. — Dans l'antiquité chrétienne, Clément d'Alexandrie semble avoir été le premier à justifier théologiquement une telle attitude vis-à-vis de la culture profane (CAMELOT, *Les idées de Clément d'Alexandrie sur l'utilisation des sciences et de la littérature profane*, Recherches de science religieuse, t. 21, 1931, p. 38-39).

(8) R, I, p. 29. C'est sans doute alors que Ricci fit connaissance avec *Tchang Keng-yu* 張賡虞 , de 岐陽 au Chensi, ami de Li Tche-tsao, qui découvrira la célèbre stèle de Si-ngan-fou en 1625 (HAVRET, t. 2, p. 38).

aussi quatre mille mandarins dégradés ou punis à l'occasion de l'audience impériale, et il semble que ce fut alors que *Li Tche-tsao,* non encore baptisé, fut pourvu d'une nouvelle charge[9]. Jusqu'alors aucun adversaire ne s'était hasardé à publier quelque écrit contre le christianisme; un docteur de la promotion de 1607 rédige une dissertation hostile qui doit être insérée dans le recueil des compositions, mais le président des examens ("Jamchigan"?), averti par Paul Siu, fait modifier le texte de manière que toutes les attaques sont dirigées contre les idoles[10]. Vers le mois de mai 1608, Li Tche-tsao reparaît à la capitale pour y chercher ses papiers officiels et, pendant les trois ou quatre mois qu'il doit en attendre l'expédition, il s'initie de plus belle avec son avidité coutumière aux sciences européennes[11]. Les six livres de la Géométrie d'Euclide, récemment traduits par Paul Siu, viennent d'être publiés[12]; il se les fait soigneusement expliquer. Il traduit l'Arithmétique pratique du Père Clavius, "même avec l'extraction des racinées carrées, cubiques et ainsi à l'indéfini: sujet de grand étonnement pour les Chinois dont les calculs ne se font pas à la plume et avec de l'encre, mais avec l'abaque, plus difficile à manier et plus sujette aux erreurs"[13]. Il s'exerce encore à construire des cadrans solaires et quelques astrolabes très exacts; vers la fin d'août 1608, il est prêt à imprimer non seulement ce traité d'arithmétique, mais aussi un livre du Père Clavius sur les cadrans[14]. C'est alors qu'ayant reçu sa nomination à Kaichow (Hopei)[15], il s'en va, prêtant une partie de son mobilier

---

(9) R, I, p. 46; II, p. 345. A cette époque (1607: COURANT, n°. 6820-6829), il faisait réimprimer le Catéchisme à Hangchow (lettre du 6 mars 1608: R, II, p. 334, cf. p. 343, 386), beaucoup de musulmans achetèrent ce livre qui "leur paraissait conforme à leur doctrine" (R, I, p. 336).

(10) R, I, p. 45, 384; II, p. 263, 271, 277, 296, 345, 360.

(11) FANG, p. 78.

(12) R, I, p. 580. — URSIS, p. 49.

(13) R, I, p. 396.

(14) R, II, p. 363 (lettre du 22 août).

(15) FANG, p. 78: il exercera aussi des fonctions à Tsingfong et Tamingfu.

aux Pères[16] et dans son poste, assez proche, il continue à préparer activement l'édition de ses traités scientifiques, à l'imitation et avec la collaboration de Paul Siu Koang-k'i[17]: le livre des figures isopérimètres, un traité des constellations célestes et la Gnomonique[18].

Tel est ce mode d'apostolat de Ricci, amplifié encore l'année suivante par l'afflux des candidats à la licence[19] et qu'un chroniqueur contemporain a résumé en une phrase expressive, soulignant le contraste avec toutes les méthodes missiologiques de son temps: "Les succès apostoliques en Chine ne s'obtiendraient point au moyen d'escadres puissantes ni d'imposantes armées ou d'autre puissance humaine; ce peuple, quoique non guerrier, s'y opposerait et ce serait le meilleur moyen de refermer la porte de cet empire; la propagande s'y fait surtout par les livres"[20]. "Ni Armadas, ni moyens politiques"; par cette expression, il faut entendre que Ricci se désolidarisait non seulement du mercantilisme libéral et sans âme des Hollandais dont il semblait pressentir les étranges ravages pour l'avenir de l'Extrême-Orient[21], mais aussi qu'il repoussait énergiquement tous les essais de "conquête spirituelle" tentés en ces parages, spécialement du côté des Espagnols

(16) R, I, 465, il avait prêté son mobilier en partant au Chantong (où il aurait voulu emmener le P. Ricci: en 1606, à 治河 FANG, p. 78).

(17) R, I, p. 503.

(18) R, I, p. 395-396. — COURANT, n°. 4.899-4.900, 6.830.

(19) R, I, p. 27.

(20) GUERREIRO, p. 2-3.

(21) *Philippines* p. VI-VII. — En 1607, (28 août-12 septembre) l'amiral Matelieff essaya d'engager des pourparlers avec les mandarins, en dehors de Lantao; il fut pourchassé par six bateaux portugais (*Ta-Ssi Yang-Kouo*, nov. 1899, p. 255-6; MONTALTO, p. 67); c'est probablement à cette occasion que, le onzième mois de cette année (19 décembre 1607-16 janvier 1608), "Siu hio tou, vice-roi du Foukien, donne avis (à la cour de Pékin) que les Hongmao (Hollandais) avaient tué des marchands chinois, pillé leurs vaisseaux et étaient descendus à terre, comme s'ils avaient dessein de s'établir dans le continent" (MAILLA, t. 10, p. 395).

des Philippines[22] avec lesquels il prend bien soin de n'être aucunement compromis[23]. Même du côté des Portugais, il tâche d'avoir le moins de rapports possibles[24] ; et cela le dispense de prendre parti dans la discussion épineuse du protectorat des missions : par tempérament et par conviction il adopterait évidemment les solutions du Père d'Acosta contre les théories extrêmes du Père Alonso Sanchez[25], mais, retranché derrière l'isolement de l'empire chinois, il doit se féliciter de n'avoir point à se déclarer ni pour l'un ni pour l'autre. Robert de Nobili, dans l'Inde, ne sera point aussi heureux et parfois devra s'appuyer sur l'exemple du Père Valignano pour réfuter les adversaire de ces méthodes[26].

Ainsi affranchi de tout lien compromettant avec l'Europe agressive, Ricci est entièrement libre de faire valoir l'apport de l'humanisme occidental chrétien; c'est par là qu'il se conquiert une place éminente à la capitale d'où il peut faire rayonner son influence dans l'empire et au dehors. Pékin, en effet, est un lieu de rassemblement de l'Orient et reste, malgré les restrictions précautionneuses de sa police aux frontières, un centre d'attraction autour duquel gravite tout ce monde. Le Japon, qui a rompu les relations commerciales avec l'empire chinois à la suite de sa campagne malheureuse de Corée, continue néanmoins à en subir l'influence par la philosophie confucianiste qui s'installe définitivement chez lui sous la forme matérialiste de Tchou Hi[27] ; Ricci bénéfice de l'appoint de la mission du Japon soit pour les beaux-arts comme nous l'avons vu,

(22) *Philippines,* p. 213-216.

(23) Cf. plus haut p. 213, à propos du massacre des "sangleyes" en 1603; cependant le P. de Pantoja, resté en relations avec le P. de Guzman, provincial de Tolède, a pu recevoir de lui des informations sur la mission des îles Philippines par exemple le Traité du Père Chirino, 1604 (H. BERNARD, *Deux Trouvailles bibliographiques en Extrême-Orient,* Archivum Historicum Societatis Jesu, t. 5, 1936, p. 296-305).

(24) *Missionnaires,* p. 192-193.

(25) *Missionnaires,* p. 191-192. — *Philippines,* p. 48-51).

(26) Cf. plus haut p. 242.

(27) *Sagesse* p. 80-81

soit probablement aussi pour les livres(28). Avec les royaumes du Sud, comme le Tonkin ou l'Annam, on n'a point de preuves qu'il ait entretenu les rapports de bon voisinage amorcés durant son séjour dans la province de Koangtong(29), mais cela reste fort probable. Il est beaucoup plus vraisemblable que, dès cette époque, il ait été connu par les Coréens dont les ambassades annuelles à Pékin rapportaient non seulement des marchandises, mais des livres et des informations scientifiques(30). Les "Tartares" mandchous, qui commencent à s'agiter dans les provinces du Nord-Est, ne paraissent pas s'être alors abouchés avec les missionnaires(31).

C'est surtout du côté de l'Ouest que se sont nouées les relations du Père Ricci grâce à ces "ambassadeurs" curieux avec lesquels il a voisiné dans le caravansérail des étrangers. Dans la ville même de Pékin, on rencontre parfois des habitants du dehors qui ont été autorisés à résider, témoin ce yogi de l'Inde dont les lettres des missionnaires nous parlent pour cette époque(32). Mais, pour tous ces gens,

(28) HUMBERTCLAUDE, p. 160 sq. signale, d'après le Père Laures, plusieurs livres, sortis des presses chrétiennes du Japon, qui se trouvent à la *Bibl.*, nous pourrions en ajouter plusieurs autres (p. ex. cinq exemplaires du *Manuale ad Sacramenta Ecclesiae ministranda*, HUMBERTCLAUDE, p. 190-191).

(29) *Missionnaires*, p. 220 note 29.

(30) CORY, *Some Notes on Father Gregorio de Cespedes, Korea's First European Visitor* (Transactions of the Korean Branch of the Royal Asiatic Society, t. 37, 1937, p. 1-55), cite seulement deux lettres de fin 1594-début 1595 (p. 40) en relation avec l'ambassade du japonais Jean Naitodono à Pékin (cf. plus haut t. I p. 204-5). JARRIC, t. 3, p. 1035: "Un lettré qui ne cédait en rien à Paul Li (Ing-tche) pour les dons surnaturels, et le surpassait de beaucoup ès dons naturels et acquis, vint de Nankin à Pékin, ... reçu Docteur, on l'envoya gouverner une Province proche du Japon, par la voie de la Corée (?) où il désirait fort amener un des Pères" (qui est-ce?). Pour cette période de l'histoire de Corée on peut lire GALE, *A History of the Korean People*, The Korean Mission Field, 1924-1927, ch. 26-31.

(31) En 1608, commencent les démêlés de l'eunuque "Kao-hoaï" qui mettront en branle les Mandchous (MAILLA, t. 10, p. 395-397).

(32) URSIS, p. 26: entretenu à grands frais dans une pagode par un eunuque du palais impérial, il avait été à Goa et se plaignait des Portugais qui l'auraient jeté à l'eau avec sa barque

venus par terre et non par mer, le nom de la Chine est le Cathay et celui de Pékin, Khanbalicq; ainsi sommes-nous reportés, comme Ricci, aux époques déjà anciennes de la dynastie mongole des Yuan et au problème alors fort complexe des "adorateurs de la croix".

L'on connaît le dicton: "La Chine est comme la mer; tous les fleuves qui s'y jettent deviennent salés". L'empire a vu passer les civilisations les plus disparates, tout est aujourd'hui fusionné et marqué de l'empreinte souveraine du confucianisme. Nulle part, le proverbe ne semble mieux vérifié que pour les survivances du christianisme ancien.

Autant que nous pouvons en juger par les rares documents qui nous en sont restés, ce fut surtout le nestorianisme qui s'implanta dans l'empire du milieu (33). La métropole de Perse, aux Ve-VIe siècles après Jésus-Christ, avait des suffragants sur les deux rives du golfe Persique; elle en avait même plus loin, jusqu'à l'île de Socotora, à Ceylan et à la côte du Malabar. Ces extensions indiennes étaient évidemment des missions plutôt que des chrétientés compactes; on peut en dire autant de certains établissements beaucoup plus lointains, qui s'échelonnaient à travers la Tartarie jusqu'au cœur de la Chine.

De ces missions, les plus anciennes paraissent avoir été celles qui s'égrenaient le long des voies de l'Asie Centrale parmi les races turques et mongoles. Pauvres chrétiens, si

---

chargée d'idoles tandis qu'il circulait sur la rivière. Sur ces pseudo-ambassades venant de l'Ouest, l'un des textes les plus détaillés est celui de SEMEDO, 1re partie, chap. 3, p. 27-29 (le texte est plus exact dans l'édition espagnole *Imperio de la China ...*, par Manuel de FARIA I SOUSA, 1642, p. 26-28). Un des premiers dessins européens, représentant des Chinois authentiques, en dehors de ceux (publiés en 1599) de Linschoten qui n'a point dépassé Goa, fait partie de la série des peintures de l'église Saint Roque, attribuées à André Reinoso (vers 1641), à propos des miracles de Saint François Xavier (E. A. VORETZCH, *Indian Costumes circa 1600*, The Year Book of Oriental Art and Culture 1924-1925, t. 1, p. 17 n° 9).

(33) *Nestoriens*, p. 538-572. — M. SAEKI vient de rééditer (1937), en anglais (peu auparavant, en japonais), avec de nombreuses et considérables additions, son excellent ouvrage *The Nestorian Monument in China* (édité en 1916 et 1928).

nous nous en rapportons aux descriptions de Guillaume de Rubrouck: "Ils ne connaissent du christianisme que le nom du Christ. Ils adorent la croix, mais non le crucifix. Leur bible est syriaque, et l'évêque qui vient les visiter ne passe chez eux que tous les cinquante ans à peine. Ils ont un siège épiscopal à "Segin" (Tatongfou, semble-t-il)."

De ces "adorateurs de la croix", si peu différents des idolâtres, l'on vient de retrouver, semble-t-il, "des sceaux-amulettes de bronze avec croix et colombes" dans la boucle du Fleuve Jaune. On en vit paraître (en 1405) à la cour de Tamerlan, "avec une longue houppelande de fourrures rapées, un petit chapeau rattaché par une corde à la poitrine et tenant difficilement en équilibre sur la tête; ils ressemblaient à des forgerons qui viennent de quitter leur atelier"!

C'était par la voie de mer qu'au XVe siècle le Katholikos de Perse correspondait avec les nestoriens de l'Asie extrême-orientale à l'aide des chrétiens dits de Saint Thomas près de Cochin. En l'année 1503 (après l'arrivée des Portugais en Orient), Mar Elias envoyait encore trois évêques "aux régions de l'Inde et aux îles qui sont entre Dabag (Java) et Sin et Masin", c'est-à-dire, d'après le vocabulaire arabe, dans l'Indochine, la presqu'ils malaise, une partie de l'Insulinde jusqu'au Nord des "portes de la Chine" (détroit de Hainan). Ces nestoriens ne semblent pas avoir été d'une qualité supérieure à leurs frères de la Mongolie; et peut-être faut-il leur rattacher ces païens du Tonkin qui, au rapport du P. de Rhodes, signaient leurs petits enfants d'une croix noire sur le front ou au sommet de la tête, le jour où ils franchissaient pour la première fois le seuil de leur maison, afin de les protéger contre les démons et les maladies.

A ces "adorateurs de la croix" dispersés à travers l'Extrême-Orient et les quinze provinces du Cathay, s'était superposée, sous la dynastie des Yuan mongols, une "vague" de schismatiques grecs, Hongrois, Ruthènes, Arméniens, Géorgiens, Alains surtout, employés par les Khans pour des besognes militaires ou administratives. Enfin une église catholique du Cathay avait été fondée au prix de souffrances

héroïques par les Franciscains mais, à l'avènement de la dynastie des Ming (1368), un voile était tombé sur tout ce monde en évolution[34].

Au moment où le P. Ricci débarquait à Macao (1582) et durant les années suivantes, on ne savait plus rien de certain sur ces chrétiens. Si des traditions imprécises de l'Inde accordaient encore à l'apôtre Saint Thomas ou à ses disciples immédiats l'honneur d'avoir porté la "bonne nouvelle" en Chine, les souvenirs de la mission catholique du Cathay étaient éteints en Europe; la Chronique de l'ordre franciscain de Saint Antonin faisait pourtant une allusion brève à la conversion du grand Khan par les Franciscains[35] et la collection de voyages publiée par Ramusio à Venise plaçait, à côté de l'immortel récit de Marco Polo, les relations de l'ambassade de Jean de Plan Carpin et du voyage d'Odoric de Pordenone[36]. Ricci les lut sans doute, mais ne connut point l'édition anglaise de Guillaume de Rubrouck[37]. Il visita Chenkiang en 1599, sans paraître se douter jamais qu'il foulait un sol consacré trois siècles plus tôt par la présence de plusieurs temples élevés au vrai Dieu. Il ignora pareillement que l'ancienne Khanbalikh de la dynastie mongole avait au 14me siècle un siège archiépiscopal. La cité de Yangchow qu'il traversa trois fois; celle de Hangchow (l'ancienne Quinsay de Marco Polo) et, au Foukien, la ville de Zaytoun (Tsiuanchow) avaient vu au même temps fleurir des monastères et des communautés chrétiennes[38].

Le cosmographe italien Ruscelli, dans ses Commentaires sur la Géopraphie de Ptolémée, lui avait appris seulement que "les Chinois sont une nation idolâtre: toutefois l'on dit qu'ils tiennent en très grand respect la croix, mais

(34) *Missionnaires*, p. 6-17.

(35) MOULE, p. 215.

(36) Le 2d tome de la collection de RAMUSIO a été édité en 1559, 1574, 1583 ...; cette dernière édition se trouve à *Bibl.* — VAN DEN WYNGAERT, *Sinica Franciscana*, t. 1, p. 338,384.

(37) Dans la collection d'HAKLUYT (VAN DEN WYNGAERT, ibid. p. 159).

(38) HAVRET, t. 1, p. 1-11.

l'on n'a pas encore compris pour quel motif ils en agissent ainsi, à moins que Dieu n'ait voulu garder vivant ce germe de la foi et de la vraie religion pour le faire naître et germer quand sa volonté inscrutable jugera que ce sera utile pour son saint service"(39).

Vers 1595, Ricci vit à Nankin chez un marchand d'antiquités "une clochette de bronze très élégante portant gravées des croix et des lettres grecques: au sommet, était modelée une petite église avec une croix par devant, et au-dedans de la cloche étaient gravées plusieurs lettres grecques." L'antiquaire la disait provenir du Honan: l'on ne se mit pas d'accord sur le prix, et, quand le Père repassa chez lui pour l'acheter, elle avait déjà trouvé acquéreur(40).

Cependant un ensemble de preuves convergentes amenèrent bien vite Ricci, dès son premier voyage à Pékin, à se persuader que la Chine n'était point autre que le Cathay de Marco Polo et il l'écrivit au Père Général(41). Sa conviction ne fit que s'ancrer durant sa demie réclusion au caravansérail des étrangers (en février-mai 1601) avec des musulmans. "Aussi les Pères recommencèrent-ils à avertir les nôtres aux Indes et en Europe que l'on pouvait corriger toutes les Mappemondes qui faisaient du Cathay un royaume distinct de la Chine, en le plaçant à l'extérieur de la grand muraille... Et quoique la cité de Pékin, dite Cambalu, soit toute changée et peut-être rapetissée, sans qu'on y trouve le million de ponts dont parle Marco Polo, il en reste à présent un si grand nombre qu'il semble y en avoir plus de 10.000, dont quelques-uns fort beaux et très grands sur des fleuves, canaux et égoûts..."(42).

Jusqu'alors, pourtant, il ne semble pas que les missionnaires aient rien enregistré de positif au sujet des chrétiens; enfin, en septembre 1602, "Ricci et Sébastien Fernandez apprirent des musulmans qui étaient au palais des étrangers que, dans le Chensi, à Sucheo (Suchow), il se trouve des

(39) R, I, p. 470 et note. — MOULE, p. 5 et note.

(40) R, I, p. 87; II, p. 292. — *Goes*, p. 110 note 18.

(41) *Goes*, p. 38-40, 53. — R, II, p. 347. — B., l. 2 c. 136 p. 550.

(42) *Goes*, p. 39-40.

hommes blancs, à la barbe très longue, se servant de cloches d'airain [les cloches chinoises sont en fer]; ils vénèrent Isam, c'est-à-dire le Christ, et Marie. Le Frère leur montra l'image du crucifix qui était suspendue à son rosaire: ils lui affirmèrent qu'elle était vénérée par ces gens... Leurs prêtres sont mariés, et ils guérissent même les païens sans faire usage de remèdes..". Ricci essaya d'entrer en relations avec eux par l'intermédiaire des cochers chinois qui reconduisaient les pseudo-ambassadeurs musulmans, et, d'après la réponse, on contrôlera l'exactitude de ces dires, et l'on saura enfin si cette région n'est pas le célèbre Cathay" (43).

Ce furent probablement ces 60 ou 80 marchands musulmans qui, d'après une autre relation, "prirent d'abord Ricci pour un Juif, mais, quand ils le virent manger du porc, ils le reconnurent pour un chrétien, et ils lui posèrent des interrogations sur le Portugal, l'Espagne, l'Allemagne, Venise et beaucoup d'autres pays d'Europe; ils connaissaient de même Goa, Ormuz, et ils voulaient savoir si Venise était aussi grand que Pékin. Celui qui était le mieux informé sur l'Europe se disait originaire d'Alep, et, comme il avait déjà séjourné plusieurs fois en Chine, il pouvait presque s'entretenir avec Ricci sans interprète. Plusieurs venaient de Samarcande et, lorsque Ricci leur posait des questions sur Tamerlan, ils s'étonnaient de sa science. Entre leur pays et la Chine, pas très loin de la Perse, s'étend un grand désert de sable où l'on ne trouve ni eau ni vivres..., mais des dunes de sable: peut-être est-ce le "So" que Ptolémée, dans ses cartes, place erronément en Arabie" (44).

A cette époque (45), Ricci avait reçu de l'Inde une lettre où les Jésuites lui annonçaient ce qu'en 1589 on avait appris à la cour d'Akbar le grand Mogol: au Cathay, il y

(43) *Goes*, p. 152. — *Annuae 1603*, p. 143: cette conversation eut lieu vers la mi-septembre 1602.

(44) *Goes*, p. 43. — GUERREIRO, p. 41-42. — PANTOJA, p. 56: de ces musulmans, les uns venaient "des petits royaumes peu distants de la Chine", d'autres "des Turcs à turban volumineux de chez le Grand Mogol ou Ismaïl Sophi".

(45) PANTOJA, p. 55-56 (avant le début de l'an 1602).

aurait beaucoup de chrétiens, avec des prêtres et beaucoup de nos rites(46) ; les Pères de Chine auraient donc tort d'identifier la Chine avec le Cathay et Pékin avec Khanbalicq. Toutes les autorités s'étaient concertées pour envoyer un religieux, le Frère Bento de Goes, à la découverte de ce royaume à demi fabuleux: le roi d'Espagne, le Vice-roi des Indes, l'archevêque de Goa, le grand Mogol,. . . y avaient contribué pécuniairement(47). Goes, très apprécié pour ses talents et sa connaissance de la langue persane, partit d'Agra le 29 octobre 1602, vêtu en arménien et se donnant pour un marchand chrétien; de Lahore et Kaboul, il rejoignit l'itinéraire esquissé par l'anglais Jennkinson dans le *Theatrum mundi* d'Ortelius, et, le premier des européens après Marco Polo, partit à l'assaut du Pamir, le toît du monde. . . Ce ne fut qu'après an environ, en septembre 1603, qu'il déboucha de ces solitudes effrayantes dans la cité de Yarkand, à l'entrée du désert de Taklamakan, et pendant plus de quatorze mois (jusqu'au 14 novembre 1604) il y attendit le départ de la pseudo-ambassade pour le Cathay. Durant ce temps il fit diverses observations fort instructives sur les traditions anciennes qu'y avaient laissées le christianisme(48).

Enfin, vers la mi-juillet 1605, après Kara-shar (Chalis), il rencontra des musulmans qui avaient connu Ricci à Pékin. "Ceux-ci racontèrent, disent les Commentaires de Ricci(49), que nous avions donné au Roi des horloges en fer, des clavecins, des tableaux à l'huile avec beaucoup d'autres objets d'Europe; nous résidions à Pékin, très choyés des grands seigneurs de la cour, et, suivant leur coutume, ils exagéraient encore en nous disant bien vus du Roi lui-même qui parlait souvent avec nous, si bien que "nous tenions tout dans la paume de la main". Quand nous circulions par les rues, notre palanquin était porté par huit hommes. Ils décrivirent par le menu la figure des Pères, mais ils ne

---

(46) *Goes*, p. 47-48.

(47) *Goes*, p. 53-54.

(48) *Goes*, p. 57-100.

(49) *Goes*, p. 131.

purent en dire le nom parce que celui-ci en chinois est différent de l'européen. Pour prouver leurs affirmations, ils montrèrent une lettre écrite par les nôtres en caractères portugais, sur je ne sais plus quel sujet, qu'ils avaient ramassée par terre devant notre porte. Par là, le F. Goes commença à se persuader qu'il s'agissait bien de nous et que le Cathay n'était pas différent de la Chine."

Mais ce fut seulement à Hami (Camul: 17 octobre – 17 novembre 1605) que le Frère acheva de s'en convaincre(50). A la fin de décembre 1605, il franchit la grande muraille et aborda la ville chinoise de Suchow, à l'extrémité occidentale de la province du Chensi (maintenant Kansou) ; d'autres musulmans venus de Pékin lui racontèrent que les Pères recevaient beaucoup d'argent de l'empereur: on ne compte plus les pièces une à une, mais on les mesure au boisseau!(51) Sans s'être concerté avec Ricci, le Frère se trouvait là où, depuis plusieurs années, le Père désirait faire une enquête sur les anciens chrétiens qu'on lui avait dit exister(52).

En effet, la réputation de Ricci qui se propageait ainsi jusqu'aux extrémités du désert de Gobi lui attirait de la Chine proprement dite en cette même année 1605 des informateurs précieux. Un jour dans l'octave de Saint Jean Baptiste (entre le 25 et le 30 juin), un homme âgé de 60 ans vint se présenter à la résidence de Pékin; il s'appelait Ngai et, diplômé sans doute au doctorat en 1604, il venait chercher un emploi pour une école de la ville de Yangchow(53). Originaire de Kaifeng, métropole du Honan, il

---

(50) *Goes*, p. 137-138.

(51) R, I, p. 256 et note.

(52) *Goes*, p. 42.

(53) R, I, p. 376-377. — PANTOJA, p. 55-58. — *Goes*, p. 39-40. — TRIGAULT, p. 114-123 (lib. I cap. 11) avait beaucoup augmenté les informations glanées par le P. Ricci sur les musulmans, les juifs et les chrétiens (R, I, p. 88 note 1), au moyen des travaux, restés inédits, du Père Campori missionnaire dans l'Inde et versé dans la littérature chaldéenne. PELLIOT, *Le juif Ngai* 艾田 *informateur du Père Matthieu Ricci* (Toung Pao, t. 20, 1920-1921, p. 32-39). LAUFER, *Chinese-Hebrew manuscript, a new source for the history*

y avait deux autres frères et son père. Dans le livre chinois "Des choses remarquables que j'ai entendues", il avait lu qu'à Pékin des lettrés étrangers non musulmans n'adoraient pas d'autre dieu que le Seigneur du ciel; il s'était immédiatement persuadé qu'ils avaient la même religion que la sienne, "et certes, ajoute Ricci, par les yeux, le nez et les autres traits du visage, il différait entièrement des Chinois. Etant donc entré dans notre maison, il disait avec un visage allègre qu'il était de notre religion.

Je le menai dans la chapelle où l'on avait placé pour la fête un beau tableau de la Madone; d'un côté se tenait l'enfant Jésus, et de l'autre S. Jean Baptiste à genoux. Le visiteur leur fit aussitôt la révérence en disant: "Je ne suis pas accoutumé à vénérer les images, mais je veux honorer ceux qui furent les pères de ma nation". Et parce qu'il y avait des deux côtés de la chapelle les portraits des quatre évangélistes, il demanda s'ils étaient parmi les douze fils de celui qui se trouvait sur l'autel. L'un croyait de l'autre ce qui n'était pas: je pensais qu'il parlait des douze apôtres et je répondis affirmativement, puis je le menai dans ma chambre pour l'examiner davantage.

Peu à peu, je me rendis compte qu'il n'était pas chrétien, mais de la loi ancienne: il ignorait le nom de Juif et se disait "israélite". Marie, pour lui, c'était Rébecca, et les deux enfants, Jacob et Esaü; il parlait des douze fils de Jacob, et non des douze apôtres. Ses deux frères avaient étudié l'hébreu et, parait-il, sont rabbins. Quand je lui montrai la Bible polyglotte de Plantin, il reconnut aussitôt les caractères hébraïques encore qu'il ne sût point les déchiffrer. Il n'était pas hostile au christianisme, car, disait-il, il n'est pas facile d'observer la religion juive en Chine à cause de la circoncision, des purifications, de l'interdiction de manger du porc et d'autres prescriptions qui gênent les relations avec les autres gens, spécialement si l'on veut devenir mandarin." Peut-être Ngai exagérait-il l'opposi-

---

of the Chinese Jews (The American Journal of Semitic Languages and Literatures, t. 46, 1930, p. 189-197) avec les observations de M. PELLIOT (T'oung Pao, t. 28, 1931, p. 125-128, 176-177).

tion que les rabbins faisaient à l'étude des lettres chinoises; il donnait à entendre, en effet, qu'il avait été chassé de la synagogue pour ce motif et à demi excommunié par son "Mollah" ou grand-prêtre. D'ailleurs il n'était pas bien au fait de sa religion, racontant beaucoup d'histoires de l'Ancien Testament, comme des douze tribus de Moïse, ou le récit d'Aman et de Mardochée... De ses explications, il paraissait ressortir que, sous les Ming, les Juifs et les Musulmans constituaient dans l'empire, au point de vue administratif, des sortes de "nations" placées sous l'autorité et la responsabilité de leurs chefs religieux. Cette rencontre de Ricci avec le juif fut le point de départ de recherches sur les communautés juives de Chine; les bribes d'information recueillies alors montrèrent quelques familles à Kaifeng, d'autres plus nombreuses à Hangchow et encore quelques synagogues ailleurs en Chine(54).

Dès que le Père eut clairement compris que ce licencié chinois était juif, il employa son industrie à trouver quelque marque plus évidente du christianisme; aussi longtemps qu'il appela les chrétiens par leur nom, il n'aboutit à rien, mais en les décrivant peu à peu en divers passages de la Bible, il arriva à ses fins. Parmi les Chinois, on ne fait nul usage de la croix, et le nom même y est inconnu: c'est pourquoi les Jésuites lui avaient imposé un nom chinois emprunté au caractère qui signifie le nombre "dix" en forme de croix 十. "Et peut-être n'est-ce pas arrivé sans la Providence divine qu'ils aient donné aujourd'hui à notre croix le nom même que les anciens avaient autrefois choisi, car les uns et les autres l'ont appelée *che tzeu* 十字". Sous ce nom d'adorateurs de la croix, le juif Ngai révéla en effet qu'il s'en trouvait dans la ville même de Kaifeng et aussi à Lintsing ainsi qu'au Chansi; leurs prédécesseurs étaient venus en Chine de royaumes étrangers en même temps que les ancêtres des juifs: une partie de la doctrine qu'ils récitaient leur était commune avec les livres que récitaient les Juifs (ce qui serait le Psautier). Ces chrétiens, autrefois,

(54) WHITE, *Chinese Jews*, Asia, janvier 1936, p. 54-61 (cf. décembre 1934, p. 712). — FUCHS, *The Chinese Jews of K'aifengfu*, T'ien Hsia Monthly, t. 5, 1937, p. 27-40, 8 planches.

étaient prospères soit dans l'étude des lettres, soit pour la carrière des armes, mais, il y a soixante ans, les Chinois, soupçonneux de nature et craignant quelque trouble, excités sans doute aussi par les musulmans, les menacèrent de mort si bien que les chrétiens abandonnèrent leur église à Kaifeng et ailleurs (Ngai indiqua le temple de la croix qui avait été converti en pagode) : ils se dissimulèrent et se firent les uns israélites, d'autres musulmans et la plupart idolâtres. "Comme je lui demandais, ajoute Ricci, pourquoi ils vénéraient la croix, il ne put rien expliquer, car ceux-là même qui pratiquaient ce rite n'en connaissaient point la cause, sinon qu'ils signaient avec le doigt, en forme de croix, ce qu'ils mangeaient et buvaient: ce détail était conforme à ce que les Pères avaient déjà appris par ailleurs, de même qu'en beaucoup d'endroits de la Chine, on avait l'habitude de dessiner une croix noire sur le front des petits enfants pour les protéger contre toute disgrâce."

Le juif Ngai, à ces renseignements, ajouta encore quelques informations sur les "adorateurs de la croix" et, le jour suivant, il revint en amenant un personnage de sa province, nommé "Cian" qu'il disait être un descendant de ces chrétiens; celui-ci venait d'obtenir une charge dans la province du Chensi, près de ces anciens chrétiens qui seraient de son ressort administratif. "Nous nous sommes liés d'une grande amitié, dit Ricci; il témoigna d'un vif désir de comprendre à fond les choses de notre foi et de revenir à la religion de ses pères, mais, au bout de six jours [avant le 7 juillet au plus tard], il dut quitter Pékin et il était si occupé que nous ne pumes l'instruire suffisamment. En outre, il était tenu par l'empêchement de la polygamie, et nous avons convenu de parachever le travail plus tard. Il me promit de faire toute diligence en ces deux endroits, c'est-à-dire dans son pays d'origine et dans sa circonscription administrative, pour savoir combien il reste encore de ces chrétiens et, comme je le désire surtout, de quelle langue ils se servent, de la langue syriaque, ou, ce qui semble plus probable, de la langue grecque, si j'en juge par la clochette vue chez l'antiquaire de Nankin autrefois"(55).

(55) R, II, p. 292. — GUERREIRO, p. 83.

L'on devine l'impatience joyeuse avec laquelle les Pères fêtèrent ce témoin d'une ancienne église: ils le virent signer tous les mets qu'on lui présentait, mais quand on lui montra un crucifix, il ne sut point ce que c'était; il ignorait l'existence de Dieu. Bien volontiers, il écouta ce que les Pères lui révélèrent de la diffusion de sa religion par le monde entier et il s'intéressa vivement à leurs projets de ressusciter le christianisme en Chine. En rapportant ces faits, Ricci laisse échapper un cri de profonde satisfaction: "Dès que le P. Valignano sera venu ici, sans aucun doute, l'on enverra aux informations dans ces régions, et j'espère que Dieu ouvrira plus large encore la porte de la chrétienté en Chine! Moins que jamais, il faut douter que la Chine soit identique au Cathay de Marco Polo; celui-ci ne commet point d'erreur quand il affirme que dans le Cathay se trouvent des chrétiens, car de son temps il y en avait beaucoup" (56). Ces espoirs sont surexcités quand les Pères de Nankin écrivent "qu'ils ont découvert jusqu'à 10.000 personnes appartenant à la loi de Dieu et vénérant la Croix: en janvier 1606, dix-sept reçoivent le baptême, et il en reste autant de catéchumènes; toutefois l'on ne sait rien de positif sur leur origine"(57). Au mois d'avril 1606, le Foukienois *Lin* 林, ami des missionnaires de Nanchang et père des trois "archanges" Michel, Gabriel et Raphaël, devant se rendre au Chensi pour y visiter son frère mandarin, em-

(56) GUERREIRO, p. 83. — R, I, p. 471; II, p. 292-293. — JARRIC, t. 3, p. 219. — Cette lettre de Ricci est probablement celle à laquelle fait allusion le P. Trigault, Goa 24 décembre 1606: "On nous écrit que du côté du septentrion, bien avant, il se trouve une certaine espèce de chrétiens qui ont des croix et autres choses semblables aux catholiques. Comme aussi cette race vipérine des Juifs, qui se peuple parmi tout l'univers, s'est allée camper en ce pays; un de nos Pères a parlé à l'un de ces chrétiens fort peu de temps, lequel pour autant qu'il se hâtait d'aller à son pays avec charge de province, n'eut pas le loisir d'être parfaitement instruit de nos façons. Il emporta néanmoins avec soi des image et des livres catholiques, composés et imprimés en langue chinoise. Je crois que c'est le même avec ce grand royaume du Cathay, duquel nous parlions tantôt" (DEHAISNES, p. 251-252).

(57) GUERREIRO, p. 84. — JARRIC, t. 3, p. 1042.

porte des Catéchismes et une image du Sauveur "afin d'essayer de découvrir lui aussi des anciens chrétiens"[58].

Ainsi tout semble promettre des trouvailles émouvantes. On sera complètement déçu. Le mandarin, Cian, amené par le juif Ngai, est si rapidement changé de poste qu'il n'a point le temps de mener son enquête au Chensi. Deux ans après les conversations du juif Ngai, en 1607, un Frère se rendra à Kaifeng avec un lettré de cette région, récemment baptisé; les anciens chrétiens, encore épouvantés par les poursuites que les Chinois avaient intentées contre eux soixante ans auparavant, n'oseront même pas se révéler, peut-être parce que le Frère, étant chinois lui-même, sera pris pour un espion des mandarins. L'on ne parviendra même pas à savoir "de quel alphabet et de quelles images se servent les adorateurs de la croix". "Pour rien au monde, ils ne veulent avouer leur descendance étrangère: ce qui, en d'autres nations, est tenu pour peu honorable, est ici considéré comme ignominieux. Il faudrait donc qu'un Père européen aille séjourner sur place un ou deux ans, liant amitié avec diverses personnes; il serait souhaitable qu'il sache assez d'hébreux pour passer par l'intermédiaire des Juifs, sous le couvert desquels s'abritent les adorateurs de la Croix." Plus tard, après la mort de Ricci, le Père Longobardo ne sera pas plus heureux[59].

Les premiers essais de rapprochement avec les Juifs paraîtront donner plus d'espoir. En 1607, le Frère chinois fait transcrire le début et la conclusion des livres hébraïques: "les caractères sont les mêmes que ceux de notre Pentateuque"[60]. Il porte au grand rabbin une lettre où Ricci annonce qu'à Pékin se trouvent non seulement les livres de l'Ancien Testament, mais aussi ceux du Nouveau parlant du Messie venu en ce monde; le rabbin répond que le Messie ne viendra que dans 10.000 années. Les Juifs

(58) GUERREIRO, p. 91-93.

(59) R, I, p. 87. — H. BERNARD, *Un épilogue des fêtes du Bx Odoric de Pordenone: l'extinction des communautés chrétiennes sous les Ming* (Bulletin catholique de Pékin, t. 18, 1931, p. 467-478).

(60) MOULE, p. 3 note 5. — FUCHS, *The Chinese Jews of K'aifengfu*, T'ien Hsia Monthly, t. 5, 1937, p. 27-40.

de la communauté de Kaifeng font dire au Père que, s'il consent à ne plus manger de porc et à venir habiter parmi eux, ils l'éliront pour leur grand rabbin. Peu après, trois d'entre eux viennent à Pékin et se montrent disposés à recevoir le baptême; le grand rabbin est mort de vieillesse, et son successeur, tout jeune et fort ignorant, impose à ses subordonnés des obligations vexatoires comme de manger seulement la viande d'animaux tués de sa propre main, "Nous en serons bientôt réduits, disent-ils, à nous faire païens ou musulmans". Rien n'aboutit et, vers 1621, le P. Sambiasi essaiera encore vainement de reprendre l'apostolat des juifs(61).

Entre temps, le Frère de Goes a succombé à Siuchow. Après avoir surmonté la faim, la soif, le froid et les misères de son long voyage à travers d'affreux déserts et de rudes montagnes, il est tombé à Suchow dans un péril mille fois plus grave que les autres; il y est à la merci d'une bande de musulmans fanatiques et antichrétiens. Dès son arrivée aux frontières occidentales de l'empire chinois, il a envoyé une lettre aux Pères de Pékin, mais celle-ci ne leur parvient pas, probablement faute d'être adressée en chinois. A Pâques 1606, il en fait porter une seconde par un musulman qui s'esquive de Suchow à la dérobée; il en écrit peut-être même une troisième, mais c'est seulement au mois de novembre 1606 que Ricci, toujours aux aguets, apprend sa situation. Immédiatement, quoiqu'on soit au début de la saison la moins favorable, il lui envoie un Frère chinois Jean Fernandez qui n'arrive au terme que le 31 mars 1607, juste à temps pour recueillir le dernier soupir de l'héroïque Frère de Goes; celui-ci expire entre ses bras le 11 avril, son voyage ne sera point cependant entièrement inutile, car Ricci entré en possession de ses notes (le 29 octobre 1607) en rédigera trois chapitres de ses Commentaires, très importants pour la connaissance de l'Asie centrale(62).

---

(61) R, I, p. 472-473; B., l. 4 c. 91 p. 175-176.

(62) R, I, p. 526-558. — Le P. Xavier, dans une lettre écrite de l'Inde au Père Général (publiée en 1615), dit: "Déjà dans la Lettre annuelle de l'an passé, j'ai raconté comment le Frère de Goes a

Depuis que Sven Hedin, suivant les traces du Frère de Goes, a exprimé ses regrets de ne point retrouver sa tombe à Suchow, Miss Mildred Cable croit l'avoir identifiée. "Un certain jour de Noël, raconte-t-elle(63), nos chrétiens célébraient la fête à Suchow. Parmi eux se trouvait un musulman converti, et nous l'entendimes raconter à un chinois la cérémonie intéressante que pratiquent les musulmans tous les seizièmes jours de la troisième lune. Ils se rendent alors ensemble en pèlerinage à la tombe du *Vénérable étranger qui, bien que n'étant pas musulman, n'adorait qu'un seul Dieu.* Nous avons alors interrogé ce néophyte protestant et voici ce qu'il nous dit: il y a plus de trois cents ans, un étranger venu de l'Inde en route pour Pékin serait arrivé à Suchow, il y mourut et les Chinois refusèrent de toucher à son cadavre parce que, disaient-ils, ils ne parvenaient pas à le soulever. Les musulmans le placèrent alors dans un lieu écarté, mais le mandarin, reconnaissant en lui un homme d'une certaine importance, fit insistance pour qu'on l'enterrât décemment. Finalement, on se mit d'accord pour l'ensevelir en hors de la Grande Muraille, dans le désert nu, là où se voit encore son tombeau". Comme le Bienheureux Jean de Monte Corvino, il avait été attiré lui aussi par la prestigieuse Khanbalicq, point de jonction et lieu de rassemblement de tant de nations de l'Orient.

---

clairement démontré que le Cathay n'est pas différent de la Chine..., ou du moins de certains peuples de la Tartarie qui ont gardé beaucoup de choses du rite chrétien "(STREIT, t. 5, p. 65 n° 169).

(63) *Trois siècles de recherches couronnées de succès* (Bulletin catholique de Pékin, t. 21, 1934, p. 608-612) reproduisant l'information de Miss CABLE (The Geographical Journal, t. 84, 1934, p. 19-20) qui a été aussi utilisée et discutée par le P. WESSELS (*The grave of Brother Bento de Goes*, Archivum Historicum Societatis Jesu, t. 4, 1935, p. 337-339). Le missionnaire catholique de Suchow, le Père Bernhard Huchlenbruch, consulté par lettre, nous avait répondu le 11 décembre 1934: "Ici, des gens bien informés m'ont affirmé qu'à 30 lis environ au Nord, en dehors de la grande muraille, se trouve cette sépulture; ils ajoutent que c'est la tombe d'un étranger qui est encore vénéré par les musulmans, mais ils en ignorent le nom. Ils racontent aussi que cet étranger est mort de maladie; les Chinois de l'endroit n'ont pas osé l'ensevelir, mais ont demandé aux musulmans de s'acquitter de ce soin".

CHAPITRE SEPTIÈME

Fruits de conversion et fleurs de piété.

Depuis plus de vingt-six ans, Ricci se consacrait à la Chine sans se décourager. Peut-être à certaines heures, ses confidences nous révèlent-elles en lui des tentations de nostalgie, il n'y céda jamais. Bien au contraire, une confiance magnifique, fondée sur la Providence, ne cessa jamais de l'animer. Au début de l'année 1609 (15 février), sur la demande de son supérieur immédiat, le Père Vice-provincial Pasio, il écrivit un long rapport sur l'état de la mission où il dévoile candidement ses motifs d'espérer. Nous les résumerons ici. Ce sont, dit-il[1], "1° le début et le progrès vraiment miraculeux de cette mission... avec beaucoup de peines et de contradictions, comme il arrive d'ordinaire aux choses divines. Maintenant l'on peut compter les chrétiens par milliers; il y en a dans les deux capitales; ils ont une grande réputation d'hommes vertueux et lettrés; 2° la facilité de prouver par la raison les vérités de notre foi, en ce royaume où les études sont tellement estimées; si nous nous attachons les personnages les plus considérables, il sera facile de convertir le reste; 3° la propagande rendue aisée par les livres imprimés: si nous parvenions à expliquer exactement toutes les vérités de la religion dans des livres, les Chinois propageraient ces doctrines d'eux-mêmes, et nos chrétiens persévéreraient, même dans le cas où des prêtres ne pourraient pas rester au milieu d'eux; 4° les Chinois, si bien doués pour l'intelligence, nous sont très reconnaissants pour le peu de mathématiques et de cosmographie que je leur ai enseignées; que serait-ce si nous leur apprenions les sciences plus abstruses,

(1) R, II, p. 383-387.

comme la physique, la métaphysique, les disciplines théologiques et surnaturelles? 5° Bien que ce soit nié par plusieurs, les Chinois sont enclins à la piété. Dans l'antiquité, ils vécurent en beaucoup plus grande conformité avec la loi naturelle que les habitants de nos pays. Il y a 1500 ans, ils n'adoraient que peu d'idoles; leurs divinités n'étaient pas des personnages vicieux comme les dieux des Egyptiens, des Grecs et des Romains; c'étaient au contraire des hommes dont on admirait la vertu et dont on rapportait de très belles actions. Et même, dans leur livres, les lettrés les plus anciens et les plus estimés affirment qu'ils adoraient seulement le ciel, la terre et le Seigneur de l'un et de l'autre. Quand nous avons examiné nous-mêmes ces livres, nous y avons trouvé bien peu d'affirmations contraires aux lumières de la raison, et un très grand nombre de vérités qui lui sont conformes, ne le cédant en rien à aucun de nos philosophes naturels. Nous pouvons donc espérer de la divine miséricorde que beaucoup de leurs anciens se sont sauvés par l'observation de la loi naturelle, avec le secours que Dieu dans sa bonté leur aura communiqué. Il faut ajouter que, depuis que les idoles sont entrées [avec le bouddhisme], ils ne leur accordent pas beaucoup de respect. 6° Une grande paix règne dans ce royaume; conformément à ce que nous recommandait le P. Valignano de bonne mémoire, nous prenons soin qu'ils comprennent combien le christianisme est opposé à tout esprit de rébellion... Même maintenant où les chrétiens sont encore si peu nombreux, quand on veut dire de quelqu'un qu'il ne se fera pas chrétien, on le dit "trop pervers pour cela", et, à propos de quelques-uns de leurs anciens si estimés, on affirme que "s'ils avaient vécu en notre temps, ils se seraient faits chrétiens". 7° Les nôtres se sont acquis la réputation de savants et de saints, par leur application à l'étude de leur littérature..., et j'estime davantage ce point que d'avoir converti dix mille chrétiens de plus, parce que c'est la préparation à la conversion générale de tout le royaume. 8° S'il est vrai que la secte des lettrés ne se préoccupe pas des choses surnaturelles, néanmoins elle est d'accord presque entièrement avec nous pour l'enseignement de la morale; c'est

pourquoi je me suis servi d'elle pour réfuter les autres sectes, en interprétant les passages qui semblaient contredire notre sainte doctrine... Par ce moyen, bien loin que les lettrés soient nos ennemis, ils sont devenus nos amis; c'est au point qu'un grand partisan des idoles, dans une lettre, m'appelle "adulateur des lettrés", parce que, dit-il, j'ai placé quelques lettrés anciens dans le Paradis. Je prends garde à ce que les autres Pères suivent le même chemin..., tout en ne me privant pas d'attaquer quelques opinions inventées par des lettrés de ce temps qui n'ont pas voulu suivre les anciens [commentaires de Tchou Hi et des philosophes des Song]." Ainsi, sur le sol apparemment stérile de l'empire chinois, on commençait à récolter quelques fruits de conversion; le temps venait même où l'œuvre débordait par son ampleur et sa profondeur les forces de son premier promoteur.

Sur deux points, l'apostolat spécial du Père Ricci se développait avec succès. Le premier nous est déjà connu, c'est celui des livres; le missionnaire se plaignait de n'avoir point assez de collaborateurs formés pour ce genre de ministère: "En Chine, écrivait-il au début de 1605(2), on peut faire beaucoup de fruit au moyen de l'imprimerie et de nos sciences; et si moi-même, qui suis resté jusqu'à présent tout seul, même aujourd'hui où je puis dire que personne ne m'aide en cela, j'ai réussi pourtant à provoquer de telles répercussions dans les écoles de ce royaume, que verrait-on si d'autres, mieux préparés et exclusivement consacrés à ce labeur, s'y appliquaient? C'est pourquoi je recommande à tous les Pères qui sont ici de s'adonner à l'étude des lettres chinoises comme à une occupation dont dépend en grande partie la conservation de la mission". Il ne manque jamais d'avoir quelque ouvrage sur le métier(3), mais après sa mort, son successeur, le Père Longobardo, devra reconnaître qu'on ne l'a pas assez imité: "quelques-uns d'entre nous commencent pourtant à composer

---

(2) R, II, p. 257. — RIQUEBOURG, p. 417.

(3) R, II, p. 258, 271.

quelque chose en cette langue, celui qui y réussit le mieux est le Père Vagnoni[4]".

Le second point par lequel Ricci suppléait au petit nombre des missionnaires et à leur défaut de préparation, c'était l'apostolat des néophytes eux-mêmes; plusieurs étant des personnages de réelle capacité ou d'influence, dès qu'ils étaient gagnés au christianisme, souvent même avant d'avoir été baptisés (comme *Li Tchetsao*), devenaient des centres de rayonnement de la nouvelle religion. Cet appoint était surtout important pour la conversion des femmes: "Il faut remarquer, note le Père Trigault[5], que l'habit de lettrés empêche les nôtres d'avoir aussi facilement des entretiens avec les femmes que du temps où ils étaient vêtus comme les bonzes; c'est seulement en de très rares occasions, devant leur mari ou un parent, à travers un tapis ou une porte, qu'ils peuvent les instruire et les guider... Cependant cet apostolat devint plus aisé quand les Frères macaïstes purent aider les Pères, mais même alors le mari, un parent, deux ou trois graves chrétiens devaient être présents. Un jour, comme une néophyte voulait qu'un Frère entrât chez elle, celui-ci refusa parce qu'il ne savait pas s'il y avait un homme présent dans la maison; la femme s'en courrouça, un voisin lui fit remarquer qu'elle avait tort. Cette manière d'agir des nôtres ne comporte aucune exception, même avec les femmes du peuple que la coutume autorise à beaucoup moins de séparation; les Chinois approuvent vivement cette réserve, et cela nous vaut une excellente réputation".

Par ailleurs, l'Eglise de Chine continue à se développer suivant les bases déjà posées. Le système de l'administration est resté le même: Ricci qui est supérieur se décharge presque entièrement du soin des trois résidences autres que Pékin sur un autre Père. Jusqu'en 1608, c'était le Père Emmanuel Diaz, qui travaillait avec lui en parfaite union quand il fut rappelé par des lettres du P. Aquaviva à Macao pour se procurer des ressources pécuniaires chez ses nombreux amis marchands. Si c'était un gain pour

(4) R, II, p. 490.

(5) *Annuae 1610,* p. 52-53.

la bourse du procureur, c'était une grosse perte pour l'intérieur de l'empire; Ricci s'en exprima en plaintes fort modestes dans une lettre au P. Général(6). A sa place, succède Longobardo qui, espère-t-on, se rendra pour la fin de l'année 1609 à Pékin afin de s'y concerter de vive voix avec le fondateur de la mission, mais il reste rivé à Shiuchow par les évènements affligeants. En conséquence du départ du P. Diaz, le P. da Rocha, laissant la direction de la résidence de Nankin au P. Vagnoni(7), va s'installer à Nanchang. Le personnel si restreint de la mission voit encore se creuser deux vides, l'un par la mort édifiante du P. Tedeschi à Shiuchow après neuf jours de maladie (25 juillet 1609)(8), l'autre par le rapatriement du P. da Sylva infirme à Macao. Ce dernier voyage ne se fait pas sans désagréments, car la province de Koangtong vient d'être troublée par un nouvel incident: un domestique, venant de Macao avec la correspondance des missionnaires et n'ayant point donné de pourboire suffisant aux sentinelles de la porte "di Cerco" a été saisi et mené au sous-préfet de Hiang-chan, puis au préfet de Canton, battu, condamné à la prison perpétuelle. Bien que les lettres ne contiennent rien de compromettant, ces relations entre l'intérieur et l'extérieur de la Chine restent toujours suspectes, on fait la traduction des missives et le Préfet s'en autorise pour exiler Longobardo de Shiuchow; la sentence demeure cependant inappliquée pour le missionnaire parce que le mandarin doit sur ces entrefaites se démettre de sa charge à la suite de la mort de son père. C'est dans ces circonstances déjà critiques que les PP. Diaz et Rodriguez tentent de rallier la cité portugaise, en amenant le cercueil du P. Tedeschi. Partis le 8 septembre de Shiuchow avec le Frère Antoine Leitam, ils s'arrêtent à une demi-lieue de Canton, puis, durant quarante jours, ils se cachent au fond d'une barque tandis qu'un batelier convoie le cercueil jusqu'à Macao pour y réclamer du secours. Mais, à partir du 25 juillet, la ville s'est

(6) 17 férier 1609: R, II, p. 390.

(7) R, I, p. 588-589.

(8) R, I, p. 605-606; PFISTER, n° 23, p. 81-82.

trouvée sous le coup d'une attaque du Hollandais Matelieff, et, comme depuis deux ans aucun navire n'y est venu de l'Inde, les habitants sont désespérés et parlent de quitter la place. Le sous-préfet de Hiangchan a interdit aux Chinois de leur vendre des vivres. Enfin, le 26 août, l'heureuse arrivée d'une escadre de Malacca rétablit la situation. Jusqu'au 13 septembre, Matelieff rôde encore dans les environs du port, mais le coup est manqué pour cette année; il ne réussit pas non plus à capturer la carraque qui revient du Japon. Pendant que Macao est ainsi sur la défensive, les deux missionnaires réussissent à s'y faire conduire par un pêcheur, en louvoyant dans le réseau des canaux jusqu'à la citadelle qu'ils escaladent à revers près de l'ermitage de Notre Dame de Guia (21 octobre 1609) (9).

Ces complications venues du dehors n'empêchent pas l'œuvre profonde d'évangelisation; qu'on ne s'imagine point d'ailleurs que le nombre des baptisés se chiffre par dizaines et centaines de milliers comme au Japon, ils sont tout au plus deux mille(10), et encore de ce total faut-il pratiquement défalquer le petit groupe de Shiuhing, n'ayant jamais dépassé les quatre-vingt, qui s'est presque entièrement dispersé faute de missionnaire à demeure. Les quatre cents et plus de Shiuchow ne valent guère mieux, depuis les troubles qui ont agité la province du Koangtong; on avait d'abord craint "beaucoup d'apostasies", mais, grâce à la présence du Père Longobardo et d'un Frère, il y a peu de défections, par contre pas une seule acquisition et les chrétiens évitent autant que possible les rapports avec les étrangers, c'est pourquoi l'on songe de plus en plus sérieusement à se transporter en d'autres villes où les Pères sont réclamés, par exemple à Nanhiung dont la dizaine de néophytes est maintenue dans la ferveur grâce aux passages fréquents des missionnaires

---

(9) BOXER, p. 29-31; PAGES, II, p. 95-96; MONTALTO, p. 81. — R, I, p. 604-610. — CHANG WEI-HUA, p. 22-29.

(10) "Plus de 2000", en août 1608: R, II, p. 358. — Le 8 mars, Ricci disait "environ 2000" (R, II, p. 340). — BRUCKER, p. 776.

qui franchissent le col de Meiling; les frais qu'occasionnerait ce déménagement sont une raison d'y surseoir[11].

Au Kiangsi, il n'existe qu'une résidence, celle de la capitale, Nanchang, encore sous le coup de l'édit favorable du mandarin des bacheliers (21 octobre 1608). Il s'y trouve deux Pères et cinq Frères dont quatre novices qui prononcent bientôt les premiers vœux (8 mars 1609)[12]. Il convient de ne progresser que "les voiles carguées," et par précaution, on n'ouvre pas d'église publique; mais il y a deux chapelles privées que le Frère Niva orne avec des images du Sauveur et de la Vierge[13]. Le P. da Rocha, devenu supérieur en remplacement du Père Diaz (parti avant le 25 juillet), pousse discrètement l'évangélisation; la nuit de Noël 1609 est célébrée avec une dévotion qui semble "un reflet de la joie du ciel". Peu à peu, nous dit-on[14], les païens, déposant leurs préjugés, se persuadent que l'on veut seulement prêcher la vérité sans troubler en rien l'Etat; en une occasion, au théâtre, on représente le Christ jugeant les vivants et les morts. Parmi les 106 nouveaux baptisés de 1610, se trouve une femme, dont le mari est mort et la famille compte quatre Docteurs; durant quatre ans, elle n'a pas osé se déclarer chrétienne, mais enfin, ayant appris qu'un Frère macaïste peut l'instruire, elle étudie le catéchisme en se faisant expliquer la Sainte Trinité, l'Incarnation, l'immortalité de l'âme; pour le baptême, le Père se rend chez elle avec le Frère en palanquin fermé, deux frères et un neveu y assistent, et c'est ce dernier qui essuie le front de la néophyte en lui donnant le chapelet et la médaille; la cérémonie se passe portes closes devant quelques voisins, elle est suivie d'un repas. Dans un village voisin, une vieille femme de 86 ans, empêchée par son fils de se rendre chez les Pères pour y obtenir "la rémission de

---

(11) R, II, p. 332. — *Annuae 1610*, p. 68-69. — R, I, p. 604: la chrétienté commençait à se réchauffer quand la venue des Hollandais fit renaître les soupçons.

(12) R, I, p. 575-576.

(13) R, I, p. 648 note 1, p. 588-589.

(14) *Annuae 1610*, p. 51-58.

ses péchés, comme elle disait", profite enfin du passage d'un des missionnaires habitués à la région pour se faire baptiser et meurt deux jours après cela. Marc, un chrétien revenant en ville, dérange des pillards de cadavres près des murs; une petite fille vit encore, elle avait écouté autrefois par la porte l'instruction chrétienne mais son maître avait refusé de la laisser baptiser, elle reçoit le baptême et expire.

Bien plus que Nanchang, la résidence de Nankin, avec ses prolongements à Shanghai et bientôt à Hangchow, est en pleine croissance; à partir de la fin de 1608, le Père Vagnoni en a été nommé supérieur(15) secondé par le Père Ribeiro et le Frère Fernandez. Paul Siu, revenu dans le Centre pour y ramener le cercueil de son père, se montre comme toujours le meilleur auxiliaire des Pères, "prenant plus de plaisir à leurs conversations qu'aux banquets et réunions de ses innombrables amis mandarins". Etant allé présenter ses condoléances à son ancien maître, originaire d'un "Tcheou" et resté fervent idolâtre, il croit préférable de ne pas entrer en discussion avec lui quand celui-ci lui reproche d'avoir embrassé "la religion des étrangers", mais, avec le vieil original de *K'iu T'ai-sou* qui a oublié sa première ferveur et se raccroche désespérément à des pratiques superstitieuses pour prolonger sa vie, il n'hésite pas, il le contraint affectueusement à profiter de son séjour à la résidence pour faire la première semaine des Exercices spirituels de Saint Ignace avec une confession générale de ses fautes depuis le baptême(16).

Ces passages répétés de Paul Siu accélèrent le mouvement des conversions et, durant l'année 1609, on n'enregistre pas moins de cent baptêmes, ce qui est un progrès appréciable. Il se passe des faits assez extraordinaires comme cette fille païenne que le démon tourmentait: il lui apparaissait en marchand, en bonze, en jeune homme bien vêtu; il l'excitait à commettre des forfaits, comme de faire

(15) R, I, p. 589 et note 1. — Il y a une lettre du P. Vagnoui dans GUERREIRO, *Relaçam annual 1606-1607*, p. 749-750.

(16) R, I, p. 589-590; *Annuae 1610*, p. 43-44; B, l. 3 c. 13 p. 32: K'iu T'ai-sou mourra en 1612.

massacrer par des parentes voisines leurs servantes; les "taoche" appelés durent s'enfuir, le diable se moquant d'eux et les battant. Un Frère de la résidence alla porter dans la maison une image du Sauveur et le nom de Jésus, il enseigna la Doctrine chrétienne aux habitants et leur fit enlever toutes leurs idoles; à partir de ce jour, le démon n'osa plus reparaître que dans la cour où il injurait les gens, et même, après leur baptême, il disparut complètement(17).

Une conversion retentissante marque cette période; c'est celle de Jean *Hiu* 許胥臣, l'un des quatre mandarins les plus importants de la cité, chargé de transmettre les suppliques à l'empereur(18). Depuis longtemps en rapport avec les Pères de Pékin, il s'adonnait à la pratique de l'alchimie et à la recherche de la drogue d'immortalité; le livre des Paradoxes, et surtout le Catéchisme de Ricci, lui avaient déplu autrefois à cause de leurs attaques contre les superstitions et les vaines observances. Malgré cela, il ne s'était pas éloigné des missionnaires et Vagnoni avait cultivé son amitié en lui enseignant les mathématiques, lui fabriquant une sphère et un globe terrestre, et lui donnant une mappemonde. Un jour, comme ce grand homme lui exprimait fort courtoisement ses remerciements pour les cadeaux et son admiration pour le désintéressement, le Père lui répondit que tout cela n'était rien en comparaison des vérités de notre religion et il lui recommanda chaudement de relire le Catéchisme de Ricci; il lui mit aussi en mains quatre dissertations sur Dieu, l'âme, le péché originel et la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce fut le point de départ d'une évolution qui l'amena à renoncer aux pratiques superstitieuses et à recevoir le baptême, mais non sans peine. Avec des personnages aussi qualifiés il est difficile de discuter de vive voix, car les Chinois ne consentent pas facilement à reconnaître la supériorité d'étrangers; les

---

(17) R, I, p. 591-592. — *Annuae 1610*, p. 38-40.

(18) *Annuae 1610*, p. 44-49. — R, I, p. 592-595. — Ce sera sans doute le beau-père de Candide Hiu; d'après les *Annuae 1611*, p. 175, il habitait entre Shanghai et Hangchow, ce serait Sungkang.

écrits sont beaucoup plus persuasifs. L'intelligence une fois convaincue, la volonté aura peine à se décider à rompre les liens avec ces doctrines sur lesquelles il a publié autrefois des livres; c'est encore Paul Siu qui le décidera. Mais, juste avant la démarche décisive, il sera la victime d'un imposteur qui lui fera accroire qu'on peut s'entretenir avec les défunts; comme les pirates ont brûlé une de ses maisons non loin de la mer avec les portraits de ses ancêtres, il espère par ce moyen retrouver ces souvenirs de famille, il faudra que Vagnoni lui réponde que c'est un prestige du démon ou un mensonge, en tout cas inutile et illicite. Finalement, il envoie à la résidence sa demande officielle de devenir le disciple des Pères; suivant leur consigne, ceux-ci refusent l'acte de soumission, mais acceptent sa protestation de foi et lui envoient un tableau du Sauveur qu'il demande. Jean Hiu, pour recevoir l'image sainte, se revêt de ses insignes de mandarin et fait ensuite porter un repas au Père. Puis, à quelques jours de là, il se décide au baptême; pour éviter l'encombrement des gens de son escorte, on ne veut pas le lui donner à la résidence, mais à domicile le lendemain et, après la cérémonie, il déclare ressentir une vive consolation dans l'âme. Dès que le Père a quitté sa demeure, il lui envoie un présent d'argent et des pièces de soie, on lui renvoie tout, ce dont il s'édifie; enfin il vient en personne à la chapelle pour rendre grâces à Dieu. Quand, peu de temps après cela, sa mère mourra, il prendra le deuil, mais au moment du départ il laissera une offrande pour la construction de l'église que projette le Père Vagnoni et, bien que le jour où il quitte Nankin soit néfaste d'après le calendrier, il foulera aux pieds ses scrupules superstitieux. Arrivé chez lui, il s'empressera d'écrire une lettre au missionnaire pour l'inviter à venir, et, dès lors, soit pour l'enterrement de sa mère, soit pour les fêtes de l'Eglise (comme celle de Noël 1610), on le verra se conduire de manière fort édifiante à l'imitation et avec l'appui du docteur Léon Li Tche-tsao, son voisin.

De tels exemples de lettrés éminents ne sont pas de trop dans cette région où le Bouddhisme conserve de puissants

partisans; à Hangchow en particulier, la patrie de *Li Tche-tsao*, l'école bouddhiste *Lin-tsi* 臨濟 (19) est particulièrement florissante. "Au Tchekiang, écrit Ricci (avant le 8 mars 1608) (20), prospèrent beaucoup les sectes des idoles; après avoir vu un exemplaire des Paradoxes, un grand lettré, docteur, qui exerça longtemps une charge à la capitale et maintenant reste chez lui, tout adonné à promouvoir cette secte, m'écrivit une très longue lettre dans laquelle il disait beaucoup de bien de mon livre tout en m'exhortant à cesser d'attaquer les idoles et ne me faisant remarquer très poliment les maux qui pourraient m'en résulter. Je lui ai répondu en lui expliquant notre but et notre confiance en Dieu pour la cause de la vérité; de cela, les chrétiens furent fort consolés et se réjouirent. Je pense que ce lettré imprimera ces deux lettres(21)".

C'est peut-être à la naissance de la chrétienté de Shanghai que se manifeste le mieux la méthode inaugurée par le Père Ricci. L'ignorance des us et coutumes de la bonne

---

(19) DORE, *Recherches*, t. 17, p. 99-101.

(20) R, II, p. 345-346, 360. — WYLIE, *Researches*, p. 93, l'appelle *Yu Chun-he* 淳虞熙.

(21) Effectivement, après la mort de Ricci, on publiera le *Pien hio yi tou* 辨學遺牘 (R,II, p. 547 n° 20; PFISTER, p. 36, n° 6; COURANT, n° 7084-7089 I). Il s'y trouve quatre lettres de l'abbé bouddhiste du monastère Yun-si-se 雲棲寺 de Hangchow, *Tchou-hong* 袾宏, appelé aussi *Lien-tche* 蓮池, qui semble avoir été le promoteur d'une renaissance assez importante du bouddhisme: DORÉ, *Recherches*, t. 17, p. 86. Sur cet auteur, on peut lire quelques extraits dans SUZUKI, *The Old Masters of the Jodo*. (Eastern Buddhist, t. 6, 1935, p. 371-372: Hakuin, le grand persécuteur des chrétiens au Japon était l'ennemi de Tchouhong). S. H. WAINWRIGHT, dans les Transactions of the Asiatic Society of Japan (t. 43, 1915, p. 729) a donné une retraduction anglaise, d'après le japonais, d'un ouvrage de Tchou-hong: *The Kokura Jichiroku or a Buddhist Parallel to Poor Richard's Almanach*. REICHELT, *Truth and Tradition in Chinese Buddhism*, 1927, p. 157.—SCHURHAMMER, *Sprachproblem*, p. 128-129: d'après une lettre du P. Costanzo, Macao 25 décembre 1618, certains Chinois "après avoir enseigné jadis que les trois sectes n'en sont qu'une, le disent maintenant des quatre" en y confondant le christianisme.

compagnie a pu être cause, au XIXe siècle, que les missionnaires catholiques aient eu peu de rapports avec les personnages distingués: "or en Chine, remarque le P. Becker à ce propos[22], peut-être encore plus que partout ailleurs, c'est cette société qui donne le ton, le branle à tout ce qui est au-dessous." Ricci n'en usait pas de même, et, "par suite, un illustre lettré, un puissant mandarin gagné à la cause de Jésus-Christ entraînait du même coup toute la masse populaire soumise à ses ordres"[23]. La mort du père de Paul Siu Koang-k'i (24 mai 1607) n'avait point empêché celui-ci d'achever la traduction de la Géométrie plane d'Euclide[24], mais, ce travail terminé, probablement vers la fin de l'année ou au début de 1608[25], le docteur chrétien dut se conformer à l'usage national en ramenant le cercueil jusqu'à la demeure familiale pour y procéder aux solennités de l'enterrement. A cette occasion, les Commentaires décrivent assez longuement la région de Shanghai, à 144 milles de Nankin, très exposée aux incursions des pirates qui en vingt-quatre heures peuvent y arriver de l'archipel nippon; la ville compte environ 30 à 40.000 foyers. La plaine est "nue comme la Lombardie", mais "c'est plutôt une grande cité pleine de jardins qu'une campagne tant s'y pressent les tours, les fermes et les maisons; elle nourrit trois cents mille âmes qui paient à l'empereur annuellement 150.000 cruzados en argent et autant en riz. La terre y est très fertile en riz et en coton; de cette spécialité il y a près de 2.000 tisserands qui pourvoient Pékin. Les habitants ont le caractère vif et allègre; les citadins sont un peu turbulents, ceux du dehors plus pacifiques, tous habituellement de fort bons esprits, c'est pourquoi il s'y rencontre beaucoup d'étudiants, de gradués, de mandarins logés dans de belles maisons quoique les rues y soient fort étroites. L'air y est excellent et l'on y vit notablement plus vieux qu'ailleurs, jusqu'à 80 ans et plus, 90, même 100 ans; un homme de 60 ans n'est pas considéré comme avancé en âge".

(22) BECKER, p. 370.
(23) BECKER, p. 180.
(24) R, II, p. 342.
(25) R, I, p. 596-598.

Le Père Cattaneo, après les graves incidents de Canton, n'attendait plus à Nankin que l'ordre de Paul Siu pour s'y rendre et le docteur comptait revenir le chercher en personne, quand un de ses parents et amis tomba gravement malade; la formule baptismale n'ayant pas encore été traduite en chinois, Paul n'osa point se servir des termes latins trop difficiles à transposer en chinois et il manda d'urgence le Père Cattaneo pour administrer le baptême à l'infirme, mais celui-ci avait expiré avant même que le Père eut quitté Nankin. Ce fut en septembre 1608 que Cattaneo parvint enfin à Shanghai(26), accueilli au débarcadère par Paul Siu lui-même et logé durant trois jours dans sa maison de ville. Pour faciliter l'accès des visiteurs, Cattaneo passa ensuite dans un edemeure située tout près de la porte du Sud, chez un mandarin qui avait été l'ami des Pères à Shiuchow 12 ans auparavant.

Ce fut là que se forma le premier noyau de la belle chrétienté de Shanghai; en deux mois, le Père administra cinquante baptêmes et, au bout de deux ans, plus de deux cents néophytes s'étaient groupés, "ce qui n'était jamais arrivé ailleurs en si peu de temps". Paul était la cheville ouvrière de tout ce mouvement; pour rendre encore plus commode l'apostolat, il racheta cent cruzados une de ses propriétés, et dépensa vingt cruzados en aménagements. Les obsèques religieuses de son père furent célébrées aussi bien que possible sans être aidé d'aucun Frère ou étudiant(27); les bonzes et les "taoche", exclus des funérailles, firent courir, pour se venger, le bruit que les chrétiens ne vénérraient pas leurs parents. Le sous-préfet de la ville vient en personne offrir un présent au Père, ce qui le fait croire converti. Beaucoup de faits surprenants sont racontés de ces débuts: un chrétien et son fils atteints de fièvres tierces sont guéris par une image de la sainte Croix,

---

(26) B., l. 2 c. 254 p. 486.

(27) R, I, p. 602. — Il est probable que la tablette du défunt y fut exposée, après la cérémonie du pointage du "tchou" (comme pour la mère de Li Tche-tsao, B .,l. 3 c. 191 p. 394-396), mais on tâcha de se conformer autant que possible au cérémonial chrétien comme pour l'enterrement du docteur Michel (B., l. 4 c. 78 p. 159).

la première femme est baptisée après avoir été délivrée, par le signe de la croix, d'un démon qui l'empêchait de dormir et de manger. Un catéchumène ayant brûlé ses idoles, le démon s'en vengeait en faisant disparaître son riz et rendant son eau noire comme de l'encre; ici encore l'image de la sainte Croix triomphe après trois ou quatre accidents. Un serviteur de Paul, malade, est guéri après avoir reçu le baptême; depuis lors, il est employé au service de l'Eglise. Un cas encore plus extraordinaire est rapporté de deux païens, père et fils, qui, étant malades de la fièvre, avaient accepté d'un voisin chrétien une image de la croix et promis de recevoir le baptême; le fils se dédit, et, un jour, voyant un serpent dans la maison, il le frappe sans réussir à le tuer; durant un songe, le Seigneur semble lui dire par deux fois: "Veux-tu croire en moi?", le jeune homme refuse à deux reprises, mais le Seigneur miséricordieux reprend: "Si tu crois en moi, je mettrai à mort ce serpent mais à cette condition", alors le jeune homme accepte et est guéri. Un autre païen, souffrant, refusait de céder aux exhortations de son fils; celui-ci ayant fait au nom de son père les prostrations à l'image du Sauveur, Jésus apparait durant la nuit au malade en lui promettant de lui rendre la santé; le fils, qui habite à deux lieues du missionnaire, vient le remercier. Un vieillard récitait le chapelet de Notre-Seigneur et d'autres fois le rosaire dans ses allées et venues; il prétendait sentir l'odeur d'encens comme au temps de la messe. La première fête de Noël 1608 est célébrée avec toute la solennité qu'on peut; le Père récite les Matines en public et prononce une exhortation à chacune des trois messes; Paul, toujours simple, est assis au milieu des autres fidèles malgré l'éminence de sa dignité. Enfin, un des novices de Nanchang, François de Lagea, sera adjoint au Père Cattaneo pour l'aider, mais déjà se prépare une nouvelle fondation à Hangchow, la ville de Léon Li Tche-tsao et Cattaneo retournera provisoirement à Nankin pour la préparer[28].

---

(28) Ce retour à Nankin aura lieu fin 1609 ou début 1610 (R, I, p. 603). En mai 1611, Cattaneo ira chercher le mobilier de Shanghai pour Hangchow, mais laissera la chapelle (*Annuae 1611*, p. 175).

Ces résidences du Sud et du centre de la Chine sortent de plus en plus du rayon d'action immédiate de Ricci(29); par contre, Pékin demeure son terrain d'apostolat direct. Il ne va pas lui-même à la mission de Paotingfu qui groupe 140 baptisés(31) ; en 1610, un Frère s'y rendra seul, probablement pour ne pas trop attirer l'attention sur cette propagande suspectée. La maison-oratoire de "Tous les Saints" s'est agrandie d'une chambre pour le logement du missionnaire. D'un village voisin, quinze néophytes se présentent pour être instruits et d'un autre, les parents d'un des principaux eunuques du Palais.

La chrétienté de la capitale continue à s'accroître; du 3 novembre 1608 au mois de juillet 1609, il s'y donne 60 baptêmes et, en décembre 1609, on y compte en tout plus de 400 membres(32). La chronique édifiante de cette époque nous décrit la vie spirituelle de ces fidèles; ils assistent nombreux à la messe le dimanche et les jours de fête, et, pour leur faciliter la pratique des devoirs religieux, on leur distribue des feuilles imprimées sur lesquelles sont indiquées les dates principales de l'année liturgique. En 1608, cinq ou six enfants païens en péril de mort ont été ondoyés, trois d'entre eux par des chrétiens que l'on avait instruits soigneusement sur ce point(33). Le vieux Fabius, depuis quatre ou cinq ans de vie fervente(34), supportait toutes sortes de contradictions de ses ennemis et, à 82 ans et plus, venait

(29) Il semble qu'en diverses places aient commencé dès lors des petits noyaux de chrétiens, par exemple on nous parle de Lucius, "riche marchand d'une ville voisine de Nankin", qui se dépensera beaucoup à Pékin au moment de la mort du Père Ricci (*Annuae 1611*, p. 157). Certains districts du Ngan-hoei paraissent aussi avoir abrité de petits groupes d'amis des missionnaires: mais ce sont surtout des lettrés, probablement dans le rayonnement de l'école Tong-lin.

(30) R, I, p. 590-591.

(31) *Annuae 1610*, p. 27.

(32) R, II, 358-359: le 22 août 1608, Ricci dit qu'il y a plus de 300 chrétiens, dont beaucoup sont lettrés; huit ou neuf sont employés à la résidence. — TACCHI-VENTURI, *Apostolato*, p. 21 note 3: en 1609 plus de 100 baptêmes.

(33) R, II, p. 358-359.

(34) R, I, p. 496-497; II, p. 332-333, 341-342, 368-369.

régulièrement à la messe d'une distance de deux et trois milles; étant tombé gravement malade, il se confessa, puis demanda le viatique, mais les Pères, jugeant qu'on ne pouvait point décemment célébrer la messe chez lui ni porter le Saint Sacrement par les rues de Pékin, lui répondirent que cette dernière communion n'était pas d'obligation. Il ne s'y résigna pas. Le jour de l'Epiphanie (6 janvier 1608), pendant que tous les chrétiens étaient réunis dans la chapelle, on vit soudain entrer Fabius, porté sur une planche par quatre hommes, et on l'entendit s'écrier plus mort que vif: "Donnez-moi le Corps de Dieu!" Grand émoi. On craint de le voir expirer sur place, le P. Ricci le fait étendre sur son propre lit; à la hâte, une messe est célébrée, puis sur un chemin couvert de tapis, les chrétiens tenant des cierges allumés et brûlant de l'encens, l'on porte processionnellement le Saint Sacrement de la chapelle à la chambre du Père. A la venue de son divin Maître, le bon Fabius paraît revivre, il déclare à haute voix qu'il pardonne à ses adversaires et demande à Dieu la rémission de ses péchés, puis il communie dévotement. Quelques jours plus tard, on lui administre l'Extrême-Onction et, à sa mort, il recommande à sa femme de se faire baptiser avec son fils âgé de 10 ans. Suivant sa demande, l'on distribue en aumônes les 30 ou 40 ducats sur lesquels comptaient les bonzes pour leurs cérémonies accoutumées; un Père va célébrer les rites de l'Eglise dans sa demeure et l'accompagne jusqu'à la sépulture avec ses parents et quelques chrétiens. Après le 8 mars 1608[35], une conversion fait encore sensation, celle d'un vieux lettré de 70 ans, qui, disait-on, "avait autrefois parlé au démon et en était resté à demi sourd". Devenu chrétien, il rédige en vers une explication fort élégante de toute la doctrine chrétienne, puis il part prendre possession d'un emploi dans la province de Nankin.

Le mandarin *Li Tche-tsao* étant revenu à Pékin[36], le Père Ricci reprend ses visites quotidiennes pour lui expliquer les mathématiques; dans sa maison se font chrétiens

(35) R, II, p. 359: avant le 22 août.

(36) R, I, p. 580-582; II, p. 363. — FANG, p. 78.

deux parents, bons lettrés, l'un Michel dont on racontait que, peu après sa naissance, il avait parlé, ou quelque démon avait parlé par sa bouche, disant qu'il n'appartenait pas à cette famille, mais à une autre famille de bonzes, et, durant toute son enfance, il ne songea qu'à se consacrer au service des idoles. Dès qu'il s'est converti avec son compagnon, Jérôme, il ne cesse plus d'étudier les livres de la religion, retrouvant les fêtes mobiles sur le calendrier liturgique plus aisément que les Pères, et récitant les prières prononcées en notre langue avec transcription chinoise. Lorsque *Li Tche-tsao* repartira pour Kaichow ces deux néophytes se confesseront; plus tard le père de Michel étant venu le visiter abandonnera ses pratiques bouddhistes de 50 ans et plus "comme une paire de chaussures usées" et, retourné dans son pays, il instruira tous les parents en attendant le jour où l'un des missionnaires pourra venir les baptiser. Un incident édifie profondément *Li Tche-tsao* à Pékin: comme un des serviteurs se mourait d'un flux de sang sans que personne en prît soin, les Pères l'ayant appris le font soigner, Pantoja vient le baptiser après avoir fait nettoyer et parfumer sa chambre; deux ou trois jours plus tard, il expire le nom de la Très sainte Trinité à la bouche[37].

L'exemple de Michel et de Jérôme détermine encore la conversion de deux autres lettrés dont la ferveur sera vraiment efficace pour aider les gens de Pékin à mieux comprendre les intentions apostoliques des occidentaux. L'un d'eux, André, peu fortuné, s'affectionne à la pratique de la confession et de la communion; il amène avec lui sa mère, sa femme et ses autres parents. Le second, Luc, assez riche pour entretenir chez lui un cheval et donner un précepteur à ses fils, était fort redouté de tous à cause de son astuce et de ses fourberies, mais sa piété filiale pour son vieux père âgé de 74 ans lui mérite la grâce du baptême. En effet, Li Tche-tsao son patron et d'autres lui ayant fait comprendre que la religion chrétienne est ce qu'il y a de plus avantageux pour le temps qui suit la mort, il ne veut point en priver son père et, comme celui-ci est sourd, se met à

(37) *Annuae 1610*, p. 24-25.

apprendre notre doctrine afin de la lui répéter. Les prévenances de Ricci et Pantoja, si respectés de *Li Tche-tsao,* l'attirent de plus en plus. Mais que d'empêchements sur son chemin! Sa concubine, dont le mari vit encore, menace de se pendre à sa porte; on parvient à calmer cette furie et la renvoyer à son époux. Une seconde concubine, achetée encore enfant, est rendue à son père sans réclamer un sou. Sa maison est encombrée d'idoles de bois ayant dans le ventre des pièces d'or, d'argent ou des perles; il en fait porter à la résidence un monceau que les Pères doivent eux-mêmes fondre parce que personne n'ose y porter la main. Luc, qui avait été président de beaucoup de confréries d'idoles, est accusé, après sa conversion, de s'être enfui pour ne pas rendre compte de sa gestion financière; il se présente hardiment à l'assemblée plénière et s'engage à rendre dix pour un de ce qu'il aurait dérobé! C'est lui qui invente enfin une singulière industrie pour convertir sa famille: il fait peindre un grand tableau au milieu duquel se tient le Sauveur, et de chaque côté ses parents, père et mère en tête, représentés au naturel, chapelet à la main, leurs petites croix et un reliquaire au cou; seuls pourront y figurer les chrétiens, ce qui entraîne presque tous ses proches à se convertir. Les Pères lui donnent une très belle image du Sauveur, peinte à l'huile, devant laquelle il fait brûler continuellement une veilleuse et récite les prières avec toute sa maisonnée.

C'est dans la maison de Luc[38] que Ricci réalise enfin un projet qu'il médite depuis longtemps. Le 8 septembre 1609 est instituée une congrégation de la Sainte Vierge, avec des règlements rédigés par les chrétiens eux-mêmes mais corrigés un peu par Ricci qui ajoute quelques prescriptions sur la confession, sur la pratique de l'oraison et sur le mode de réception des nouveaux membres avec le consentement des anciens. Le principal but en est d'ensevelir les chrétiens avec solennité et apparat, "car c'est un rite dont on fait beaucoup de cas en Chine", et la congrégation se charge d'une partie des frais pour les pauvres. En certains jours de fête, elle donne aussi la cire, les parfums

(38) URSIS, p. 48. — R, I, p. 585-586.

et les fleurs pour la chapelle. On se réunit le premier dimanche de chaque mois; un Père donne une exhortation et répond aux questions sur la manière de progresser dans notre religion. Dès le premier jour, quarante chrétiens s'inscrivent dans cette association qui prend le titre de "Confraternité de la Mère de Dieu" et ils élisent Luc pour président. A Noël, beaucoup se confessent, et quatorze reçoivent l'Eucharistie, "ce qui est un nombre considérable pour ces débuts". De Pékin, le courant de piété gagne Nankin où l'on fonde de même non pas seulement une, mais deux congrégations: la première pour les lettrés à la résidence; la seconde, pour les gens du peuple, chez l'un ou l'autre des membres, sous la présidence d'un missionnaire[39]. Ainsi l'un des derniers gestes de Ricci en Chine a été un acte de dévotion pour la Reine des Anges et sa chrétienté de Pékin est une véritable "paroisse" sur le modèle de celles d'Europe. "Les fidèles, disent les Lettres annuelles[40], se réunissent fréquement les jours de fête (ce qui est d'autant plus surprenant qu'en Chine il n'y a point de jour chômé, sauf trois ou quatre termes dans l'année). Ils imitent les inclinations du prêtre en assistant à la messe. On leur explique régulièrement l'Évangile et la Doctrine chrétienne. Les rites liturgiques sont en grand honneur parmi eux: cierges, cendres, rameaux (avec ces derniers ils fabriquent une eau bénite, très employée contre les maladies). Durant la semaine sainte, leur piété se manifeste d'une manière intense, surtout le vendredi saint pour l'adoration de la Croix. La pratique de la confession est en grand honneur, principalement au nouvel an chinois et aux grandes fêtes. La communion n'est permise qu'avec grande discrétion (magno delectu). Les œuvres de miséricorde envers les pauvres et les malades excitent l'admiration des païens peu habitués à une telle commisération."

A cette occasion, il serait intéressant d'étudier en détail les premiers livres de prières mis entre les mains des chré-

---

(39) R, I, p. 591. — *Annuae 1610*, p. 37-38. un chrétien apprend rite la formcle pour baptiser les enfants moribonds.

(40) *Annuae 1610*, p. 22-24.

tiens chinois qui ne les auraient pas choisis ni préférés, s'ils n'y avaient reconnu soit leurs sentiments les plus vrais, soit la dévotion où ils désiraient se hausser(41). Le principal inspirateur de la dévotion chinoise nous paraît avoir été le dominicain Louis de Grenade, surtout, nous semble-t-il, par l'intermédiaire du Père Longobardo premier auteur de l'eucologe resté, avec des retouches de étail, en usage jusqu'à nos jours(42).

On aimerait aussi à saisir sur le vif la vie religieuse des missionnaires eux-mêmes. Les Commentaires du Père Ricci renferment des notices édifiantes sur les jeunes religieux morts à Shiuchow(43) : son idéal est bien resté celui de son enfance religieuse. Du Pére Tedeschi la mort prématurée ressemble à celle des plus fervents d'Europe(44). L'ancienne bibliothèque des Jésuites de Chine contient diverses éditions d'auteurs spirituels peut-être employées à cette époque(45), entre autres le traité du Père Rossignoli(46) un des premiers auteurs ascétiques de la Compagnie de Jésus. Une lettre que le Bienheureux Charles Spinola écrit à Rossignoli(47) de Nagasaki (le 25 mai 1612) nous fait supposer avec vraisemblance que Ricci, à la

---

(41) BREMOND, *Histoire du sentiment religieux en France*, t. 10, p. 226-227.

(42) PFISTER, p. 64 n° 1. — Le P. SCHROTT, dans son article documenté *Das Gebetbuch in der Zeit der Katholischen Restauration* (Zeitschrift für Katholische Theologie, t. 61, 1937, p. 1-28), signale (p. 10), sur l'influence étendue de Louis de Grenade, la thèse de Maria HAGEDORN, *Reformation und spanische Andachtsliteratur. Luis de Granada in England*, 1934, que nous n'avons point vue.

(43) R, I, p. 220-223, 236 sq. — cf. R, II, 115 sq., 465 sq.

(44) R, I, p. 605-606.

(45) Pedro SANCHEZ, *Libro del Reyno de Dios...*, Madrid 1594. — PINELLI, *Gerson e Della Perfettione Religiosa...*, Naples, 1600. — Jérome PLATUS, *De bono statu religiosi*, éd. de Trêves 1601.

(46) ROSSIGNOLI, *De disciplina Christianae perfectionis...*, Lyon, 1604.

(47) RAITZ VON FRENTZ, *Bernardino Rossignoli*, Archivum Historicum Societatis Jesu, t. 2, 1933, p. 41.

veille de sa mort, a pu se servir de ce livre sur la perfection chrétienne: "Votre ouvrage que vous m'aviez envoyé il y a de nombreuses années avait été gardé par le Père Valignano. . à Macao pour le lire et s'en servir dans ses exhortations". Rossignoli était un disciple du Père Aquaviva, l'ancien maître de Ricci(48). Un autre nom qui reparaît de loin en loin dans les lettres des missionnaires milanais qui, du Japon ou de Macao, se recommandent à ses prières, est celui d'Isabella Christiana Bellinzaga, la dame milanaise, dont la théorie du détachement spirituel le plus complet reste associée au souvenir du Père Achille Gagliardi, un autre professeur de théologie de Ricci(49). C'est dans cette ambiance de ferveur qu'ont germé et mûri les fleurs de dévotion en Chine.

---

(48) *Aquaviva (Claude d')*, article du P. DUDON dans le Dictionnaire d'Ascétique et de Mystique, col. 833.

(49) VILLER, *L'abrégé de la perfection de la Dame milanaise*, Revue d'ascétique et de mystique, t. 12, 1931, p. 88.

CHAPITRE HUITIÈME

La chrétienté enracinée dans l'empire chinois

Peut-être nos lecteurs partagent-ils maintenant l'impression que nous avons ressentie en composant cet ouvrage! Comme nous, ils avaient souvent entendu parler du Père Ricci: les traits de l'histoire et de la légende,-de la légende surtout,-se fondaient en un tableau d'ensemble fort disparate. "Ce Jésuite, disaient des détracteurs[1], était vif, adroit, rusé et pourvu de tous les talents qui peuvent rendre un homme agréable aux grands, et lui faire gagner la faveur des Princes: mais en même temps si peu versé dans les matières de la foi, qu'il suffit de lire son livre de la Véritable Religion pour être convaincu qu'il ne savait pas même les premiers éléments de la théologie. Il avait donné des preuves de ce qu'il serait capable de faire dans un âge plus avancé, lorsque, faisant à Goa son cours de théologie, il donna en matière de religion dans des nouveautés qui surprirent. Mais plus Politique que Théologien, il trouva le secret de demeurer en paix à la Chine. Les Rois trouvaient en lui un homme complaisant, les Païens un Ministre qui s'accommodait de leurs superstitions, les Mandarins un fin politique instruit de tous les détours de la Cour, et le démon un ministre fidèle, qui affermissait son règne parmi les infidèles, loin de le détruire, et qui même l'étendait parmi les Chrétiens. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme ainsi appuyé du monde ait joui d'une paix si profonde selon le siècle, et qu'il ait été exempt des persécutions et des traverses qui sont le fruit et la récompense de la fidélité des Ministres qui ne prêchent que Jésus-Christ crucifié, et qui ne mettent leur confiance et leur appui que dans ses humiliations et ses souffrances."

---

(1) *Anecdotes sur l'état de la religien de la Chine*, t. 1, 1733 p. VII, et t. 3 p. VIII.

Presque immédiatement à côté de ce jugement d'adversaires, nous pouvons ranger une appréciation d'un neutre à peine moins malveillant. "Jamais plus audacieuse entreprise apostolique ne fut poursuivie avec plus de ténacité et d'habileté, dirigée dans un esprit plus mélangé de prudence sournoise, de diplomatie mondaine et de dévouement à une grande cause...La grandeur incalculable de la fin faisait complètement illusion à bien d'autres, même qu'aux jésuites, sur le caractère plus que douteux des moyens, et les jésuites ne se firent aucun scrupule de tout subordonner à sa nécessité"(2).

D'autres s'expriment avec moins de brutalité, mais leurs sous-entendus n'en sont que plus blessants. "Ricci était vraiment un homme apostolique...Esprit souple et pratique, il vit tout le parti que l'on pouvait tirer des curiosités et des arts européens, alors tout-à-fait inconnus des Chinois...S'il réussit là où d'autres avaient échoué, il le dut pour une grande partie à cette préparation. Ce ne fut pas une tentative improvisée: ce fut en réalité une expédition préparée de longue main, sans rien laisser au hasard. Il n'a sans doute rien écrit qui puisse donner à penser qu'il ait été un savant ou un sinologue bien remarquable...Il sut tirer merveilleusement parti des circonstances. Il vécut dix ans à Pékin, occupé toute la journée à réparer des montres, à recevoir ou à rendre des visites, à traduire des livres en chinois avec la collaboration de lettrés chrétiens...Une seule chose a terni sa gloire, ce fut le sens orthodoxe qu'il voulut donner aux superstitions chinoises..., sa bonne foi était complète, sa formation fut probablement incomplète au point de vue théologique"(3).

Nous ne nous attarderons pas à souligner les lacunes ou les déformations mêmes de ces appréciations si hâtives. Depuis que le Père Tacchi-Venturi a publié les Commentaires du Père Ricci, dont l'exactitude est si aisée à contrôler par ses Lettres, contemporaines des évènements, ou par la Correspondance de ses compagnons, on serait inexcusable

(2) REVILLE, *La religion chinoise*, p. 663.

(3) THOMAS, *Histoire de la mission de Pékin*, I, p. 75-76.

d'écrire encore ainsi l'histoire, ou plutôt la légende. "A la fin de l'année passée (1608), raconte Ricci[4], je ne sais comment me vint la pensée que je restais seul des premiers Pères qui sont entrés dans ce royaume; personne d'autre ne connait les évènements du début. C'est pourquoi il serait bon d'écrire le tout dans l'ordre où les faits se sont succédés. C'est d'autant plus nécessaire que j'ai appris que les choses passées par mes mains étaient racontées ailleurs d'une manière très différente de la réalité."

Ce projet, entrevu déjà quatorze ans auparavant, n'avait pas pu être mis alors à exécution. "Ce serait plutôt le sujet d'annales que de lettres familières, écrivait le Père en 1595[5], si je voulais rendre compte à Votre Révérence des divers évènements de notre entreprise; c'est pourquoi je ne veux pas m'appliquer à ce récit, laissant à une autre époque où je serais plus libre, le souci d'en faire un extrait ou un Commentaire."

En fait, même en 1609, les occupations ne laissent d'abord pas à Ricci le temps de grouper ainsi les renseignements venus de toutes les résidences ou les notes prises durant sa vie en Chine. C'est seulement, semble-t-il, vers la fin de cette année (sans doute après les examens de licence en septembre) et durant les quatre premiers mois de 1610 qu'il trouve les loisirs nécessaires; son manuscrit sera presque achevé "quelques mois, ou plutôt quelques jours avant sa mort", et le P. Trigault se contentera d'y insérer le récit des évènements les plus récents, concernant les résidences de Shiuchow, de Nankin et de Shanghai[6]. Ce trésor précieux est parvenu jusqu'à nous; cent trente-deux pages en bon papier chinois constituent le manuscrit autographe des annales de Ricci. En tête de chaque page

(4) R, II, p. 301. D'après le P. Trigault, le P. Général aurait demandé au Père Ricci de rédiger cette histoire (R, I, p. 618).

(5) R, II, p. 120-121.

(6) R, I, p. XXXIX note 2. Les parties ajoutées par le P. Trigault seront: R, I, p. 406-429 (Shiuchow), 587-595 (Nankin), 596-610 (Shanghai).

l'auteur a écrit "Ihs. Maria" comme une devise, témoignage de sa vive piété et du motif qui le poussait à écrire[7].

Nulle part ailleurs, même dans sa Correspondance ou celle des ses compagnons, ne peut se trouver un témoignage plus complet et plus objectif sur les résultats de son apostolat. "Jusqu'alors en effet, écrit son éditeur moderne[8], les relations de Ricci étaient rédigées sous forme de lettres et se rapportaient à des évènements survenus dans l'espace d'un an; pour la plupart, elles étaient adressées aux supérieurs de son ordre ou à d'autres Pères des plus graves, pour lesquels, avec sa nature si loyale, il se sentait incapable de rien cacher ou rien dissimuler. Parfois aussi, il écrivait à des personnes très chères, qui survivaient, ou qu'il croyait encore survivre en sa lointaine patrie, afin de les mettre au courant de ce qu'il opérait dans son ministère insolite et afin de leur communiquer les sentiments de son cœur si tendre et si affectueux... Maintenant, il voulait embrasser, depuis le début, tous ses labeurs pour retracer, comme dans un tableau, devant les yeux de son Général vénéré, le P. Claude Aquaviva, la série entière des évènements de cette chère entreprise de la Chine; il n'excluait pas d'ailleurs l'hypothèse où ces Commentaires seraient communiqués à d'autres, et même imprimés..."

Ces pages ont en outre le mérite singulier d'être le miroir fidèle de son âme. "Il n'y a pas beaucoup d'écrits, fait remarquer le P. Tacchi-Venturi[9], qui justifient aussi complètement le dicton bien connu: "Le style, c'est l'homme". Qu'on lise les passages où Ricci raconte ses visites, ses conversations familières et prolongées avec les grands mandarins ou les lettrés de la Chine, les alternatives émouvantes d'espoir heureux et de crainte angoissée pour le sort de la mission, l'on y trouvera, comme dans un portrait peint par lui-même, le Père Matthieu tout entier avec sa nature droite, calme, persévérante, légèrement auréolée d'un nimbe de modestie chrétienne.... Il est seulement regrettable

(7) R, I, p. XXXV.
(8) R, II, p. XXXIV.
(9) R, I, p. XLII-XLIII.

que ces qualités ne soient pas rehaussées par un style et une langue parfaitement italiennes; sans quoi, ces Commentaires mériteraient de prendre rang parmi les œuvres historiques les plus accomplies de la littérature du XVIme siècle. De ce défaut, nous ne voudrons pas lui faire un grand reproche; les conditions au milieu desquelles il dut passer sa vie ne pouvaient pas lui permettre d'atteindre même à une médiocre perfection de forme... Comment exiger la pureté, la variété de mots en celui qui, treize ans avant de mettre la main à cette chronique, avouait qu'il lui coûtait plus d'écrire dans sa langue maternelle qu'en style chinois? Ou bien était-il humainement possible que les qualités les plus relevées d'un styliste brillent en celui qui se disait, quatre ans auparavant, plus capable d'employer le chinois, l'espagnol ou le portugais que sa langue native?"

Ce que nous demanderons donc à ces annales, c'est avant tout de nous faire connaître l'histoire de la mission: l'ouvrier y disparaît presque complètement dans son œuvre et le peintre derrière le tableau. Si c'est la figure de l'apôtre qui ressort surtout dans ses Lettres, c'est son apostolat, et, par le fait même, la Chine de son temps qui nous sont principalement révélés dans ces Commentaires. Les Européens du début du XVIIme siècle ne s'y sont pas trompés: sous le vêtement d'une traduction latine et avec la signature du Père Nicolas Trigault[10], le récit du P. Ricci connaîtra le succès, succès si vif que, dix ans seulement après la première édition en Europe, il sera nécessaire d'en arrêter la diffusion, "de peur que les Chinois se fâchent de voir divulgués les secrets de leur empire". "Qu'y faire?" écrira le P. Général Vitelleschi le 2 juillet 1626, "maintenant que le livre du Père Trigault a été traduit en plusieurs langues et plusieurs fois réimprimé, il n'y a plus qu'à prier Dieu, afin que les belles promesses que donne cette mission

---

(10) R, I, p. XLII: il est certain que le P. Trigault s'est borné d'abord à traduire les Commentaires du P. Ricci (B., l. 1 c. 70 p. 123) et ses modifications au texte original ont été d'un caractère "plutôt négatif que positif"; même dans la réédition, les additions restent peu nombreuses.

ne soient pas mises en péril par cette imprudence"[11]. Aujourd'hui le même danger d'indiscrétion n'existant plus nous pouvons à notre aise nous instruire à cette source des Commentaires, qui nous a été rendue dans toute sa fraîcheur; ce sont eux qu'à toutes les pages de notre livre, nous avons cités, en les rapprochant de la Correspondance.

Il faut y distinguer deux catégories ou classes de documents. Le première catégorie comporte une Description de la Chine où Ricci a rassemblé en guise d'introduction ou de première partie les renseignements que sa longue expérience lui a procurés; c'est là surtout qu'il mérite les éloges des historiens de la géographie ou des civilisations, tels que Richthofen[12]. La seconde classe de documents réunit, en quatre autres parties[13], tout ce qui concerne le développement de la mission, surtout "d'après ce que le Père a noté depuis le début sur cette matière"[14].

Ricci ne prétend point d'ailleurs faire fi de ce que ses compagnons ou lui-même ont écrit dans "les lettres annuelles ou les avis particuliers"; son intention n'est pas, en effet, de tout raconter ni dans tous les détails, "mais, parce que les choses de la Chine sont habituellement très diverses des nôtres et parce que ce traité se fait principalement pour nos Européens, il sera nécessaire, avant de commencer la matière principale, d'expliquer quelque chose de la situation, des mœurs, des lois et des autres choses propres à la Chine, spécialement celles où elle diffère de nos pays. De cette manière, on pourra mieux comprendre la

(11) PONCELET, *Histoire de la Compagnie de Jésus dans les Anciens Pays-Bas*, 1928, t. 2, 526: lettre au provincial de la Gallo-belge, Jean Herennius, qui lui avait fait part de ses craintes. — L'on s'est étonné de la brusque interruption des rééditions de l'ouvrage du P. Trigault (*Atti*, p. XV) : telle nous en paraît l'explication.

(12) R, I, p. XXXI-XXXIII.

(13) Ricci n'a-t-il pas prévu une 6[me] partie? R, I, p. 153 note à la ligne 18.

(14) Ainsi donc les Commentaires, rédigés parfois à 25 ans des évènements, ne reposent pas uniquement sur des souvenirs confus, mais bien sur des notes manuscrites ou des documents d'archives dont une partie sera détruite par les pluies durant l'été 1611.

matière de l'entrée des nôtres et le début qu'ils ont donné à la chrétienté, sans faire ensuite beaucoup de digressions. Et quoique je sache combien d'ouvrages sur ces matières se sont répandus en Europe, néanmoins je pense qu'il ne déplaîra à personne de l'apprendre plutôt de nous (car il y a déjà trente ans que nous vivons dans ce royaume, nous avons voyagé à travers ses provinces les plus nobles et les plus importantes, nous sommes en relations continuelles dans les deux capitales avec les magistrats et les lettrés les considérables et les plus grands du royaume, nous parlons leur langue, nous avons étudié très à fond leurs rites et leurs coutumes, et finalement, ce qui est le plus important, nous avons en nos mains leurs livres). Les autres [auteurs de descriptions de la Chine] n'y sont jamais venus, et ils ont tout appris de vive voix par des gens qui n'étaient pas aussi bien informés que nous de toutes choses"(15).

Cette assurance modeste, si justifiée par la valeur éprouvée des renseignements, nous prépare à donner pleine créance au récit même des évènements. Ici, pas de phrases grandiloquentes, pas de généralités oratoires, mais des faits, précis, notés sobrement, parfois relevés d'une pointe d'humour, et aussi des chiffres. Point d'illusion non plus sur les tares du paganisme: ce n'est pas sans intention, par exemple, qu'il répand le dessin représentant le châtiment de Sodome, mais les quelques lignes où il dépeint clairement le vice contre nature ou les excès de la prostitution, seraient offensantes pour "les oreilles des lecteurs" si elles ne restaient contenues dans les limites d'une exquise modération(16). Combien cette réserve est éloignée des outrances excessives de beaucoup d'apologistes maladroits du catholicisme(17) !

(15) R, I, p. 1-2. cf. R, II, p. 274: sa lettre du 10 mai 1609.

(16) R, I, p. 73-74: le P. Trigault n'ose pas reproduire ces lignes, mais Bartoli ne les omet pas. Le Père Bourgeois, dans une lettre du 31 juillet 1778, fait allusion à la gravure sur l'embrasement de Sodome et Gomorrhe (T'oung Pao, t. 18, 1917, p. 378).

(17) Mgr Costantini vient récemment de donner le Père Ricci en modèle aux écrivains missiologues pour la discrétion (Il Pensiero Missionario, t. 9, 1937, p. 160-161; Die Katholischen Missionen, t. 65, 1937, p. 215-217).

Peut-être la grande différence d'interprétation qu'on ne peut manquer d'observer entre la vision de la Chine telle qu'elle apparaît chez Ricci et celle que nous donnent les missionnaires d'aujourd'hui vient-elle surtout de la différence des milieux sociaux avec lesquels ils sont en intime contact. Au XXe et surtout au XIXe siècle, les apôtres du catholicisme, confinés par suite des circonstances dans ce qu'on pourrait appeler le tiers-état, au milieu du peuple qui crie misère et des pauvres, terrés presque toujours dans leurs centres paysans, n'ont jamais pu apercevoir que d'en-bas la société chinoise; Ricci et ses successeurs immédiats, par contre, ayant pu s'adresser à cet empire par la tête, ont vécu beaucoup dans les villes au milieu de la société raffinée et policée. Ces mêmes lettrés et mandarins qui, à la fin de la dynastie mandchoue, ne se révèlent guère que comme des ennemis acharnés, bien que parfois courtois, de la religion étrangère, en avaient été souvent autrefois les principaux appuis et nous avons vu combien Ricci avait eu à cœur de se ménager des intelligences dans ce milieu extrêmement fermé. Ses écrits ne nous tracent certes point une image aussi idéalisée de la Chine que les Lettres édifiantes retouchées par leurs éditeurs de France, mais ils ne cachent point non plus la sympathie profonde et l'estime réelle de leur auteur pour les vertus solides de ceux auxquels il ne manquait parfois, semblait-il, que la lumière de la religion révélée pour se trouver possesseurs de la vérité totale.

Finalement, dans ces Commentaires dont la dernière ligne a été écrite presqu'à la veille de sa mort ce n'est pas seulement la montée progressive des Chinois que l'on contemple vers le christianisme, c'est aussi l'âme profondément religieuse du missionnaire. De lui, comme de certains autres, on peut écrire[18]: "Dieu permet parfois que cette religion intérieure, dont la réserve est la note distinctive et le secret la sauvegarde, soit révélée après la mort de ceux qui l'ont pratiquée. Des mots retenus ou rappelés, des fragments de lettres ou d'écrits, des démar-

---

(18) *Le P. Léonce de Grandmaison*, par le P. LEBRETON, Paris 1932, p. VI.

ches ignorées ou mal connues se rapprochent, se fondent, dessinent une figure aimée, mais plus pure, plus haute et véritablement nouvelle. Il semble que l'on découvre, avec l'âme invisible et agissante de cette vie, le chiffre d'une énigme, la clef d'un sanctuaire. Et les plus proches et les plus unis s'aperçoivent qu'eux-mêmes n'ont pas tout connu, ni tout compris; et qu'à une profondeur où nulle affection humaine ne saurait atteindre, sans rien enlever aux amours légitimes, mais les harmonisant en une juste hiérarchie, a dominé, souffert, combattu, espéré, consolé, rayonné, un meilleur amour."

Entre ces "mots retenus ou rappelés" dont on découvre après coup la signification profonde, il en est un qu'aimeront à redire les témoins des derniers jours de Ricci. "Mes Pères, lui arrivait-il souvent de répéter[19], quand je cherche par quel moyen je pourrais principalement faire avancer la foi chrétienne parmi les Chinois, je ne trouve rien de mieux sinon que je meure!"

En cette phrase, nous ne devons point voir l'expression d'une lassitude ou d'un découragement, mais une sorte d'intuition prophétique de l'avenir. Jusqu'à la fin, ses "méthodes d'apostolat" ne furent guère comprises autour de lui. Ne parlons pas des gens non renseignés ou mal informés qui ne faisaient que toucher barre en Extrême-Orient et dans l'Inde! "De Macao en Chine, disait l'un d'eux[20], jamais personne n'y a été que six jésuites qui demeurèrent vingt ans au dit Canton et se laissèrent croître les cheveux longs, comme ceux dudit pays ont accoutumé de porter, et prirent leur façon d'habit, et y entrèrent comme gens du pays, et crois qu'ils n'en reviendront jamais"; voilà tout ce qu'un touriste, le Français Monferran, trouvait à rapporter de l'entreprise de Ricci et de ses compagnons.

Mais, au même moment, d'autres qui leur étaient des plus attachés ne parvenaient pas à faire taire leurs critiques.

---

(19) R, I, p. 622.

(20) L. MARCEL DEVIC, *Le voyage de Monferran à la Chine*, Paris, 1884, p. 30 (Mon ferran, un Français, séjourna dans l'Inde entre 1612 et 1614).

Comme le note le Père Tacchi-Venturi[21], "les lettres de Ricci parlent toujours de son zèle à propager la foi; ce zèle nous paraît admirable, non point tant par son ardeur, commune à beaucoup de ses autres collègues dans l'apostolat, que par les tempéraments avec lesquels il savait règler cette ardeur, sans ruiner par un seul acte moins précautionné tout le résultat des fatigues et des efforts de nombreuses années. Malgré toute sa douceur, il affirmait avec une ténacité indomptable que le meilleur plan était de gagner peu à peu du crédit chez les Chinois au moyen des lettres et des sciences, et ensuite, lorsque les soupçons auraient été dissipés, l'on procéderait aux conversions. Cette persuasion invincible lui attirait, en plus des amertumes inséparables de l'apostolat en ces extrémités du monde, les critiques plus ou moins ouvertes, ou du moins la compassion, que l'on témoigne aux hommes qui sont considérés sans doute comme honnêtes et droits dans leurs desseins, mais victimes de funestes illusions. Ces critiques et cette compassion venaient à Ricci de la part de ses confrères de l'Europe, de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Ces Jésuites, ignorant les conditions de la Chine, et peut-être incapables,-quel qu'en fut le motif-, de s'en faire une idée adéquate, attribuaient sa manière lente de procéder, non pas à l'impérieuse nécessité des circonstances, mais aux appréhensions d'une âme souverainement timide, sinon plus. Le patient apôtre n'ignorait pas ces reproches; leur écho mortifiant, plus ou moins adouci par la charité de ses bons amis, lui arrivait jusqu'à la Chine; c'était une peine profonde pour lui, lui qui ne rêvait,-et plus qu'aucun de ses censeurs-, que de convertir, le plus vite possible, tout l'immense empire au Christ".

Après son succès à la cour impériale de Pékin, il aurait pu croire que ses plus fidèles confidents et ses collaborateurs immédiats lui accorderaient un peu plus de crédit. Il en fut vite détrompé, ainsi qu'en témoignent les Lettres annuelles de 1610. "Depuis plusieurs années, y est-il dit[22], Ricci essayait d'amener *Li Tche-tsao* dans le filet de l'Eglise.

---

(21) R, II, p. XLVI-XLVII.

(22) *Annuae 1610*, p. 24-25.

Son zèle parut excessif à certains [si nous lisons entre les lignes, nous pensons que le P. de Pantoja était l'un d'entre eux]. Sans doute, *Li Tche-tsao* était un personnage de grande autorité et de vive intelligence, mais plusieurs se demandaient s'il méritait que le bon vieillard [Ricci] lui consacrât tant de temps alors que la renommée du Père était déjà si grande en Chine; n'était-il pas exagéré à son âge d'aller tous les jours donner une leçon de mathématiques à un lettré qui ne voulait pas renoncer à ses concubines pour se faire chrétien?"

Lorsque de semblables critiques, bien qu'ayant été réfutées cent fois par les faits, se reproduisent avec une telle persistance, n'est-il point naturel qu'elles détachent l'âme de ce qu'il pourrait y avoir de trop humain dans son activité apostolique? Ricci avait fondé la mission de Chine; maintenant, celle-ci se développait, en particulier dans les résidences du centre, sans qu'il ait besoin d'y prendre une part personnelle: n'était-ce pas l'heure de laisser la place à d'autres, plus heureux ou mieux inspirés?

A d'autres points de vue, Ricci continuait d'ailleurs à devoir refréner les impatiences de ses amis, et même de ses supérieurs. Ce n'était pas seulement parmi les musulmans du Tarim que ses succès de Pékin avaient provoqué des rumeurs insensées, c'était aussi parmi les missionnaires d'Orient(23). Nous savons combien la réalité était différente; Ricci la dépeignait en toute vérité le 12 mai 1605 dans une lettre écrite au P. Assistant de Portugal, mais destinée au P. Général. "Plus notre joie augmente et le fruit de nos travaux avec l'espoir de nous agrandir davantage encore, plus s'accroîssent le danger et la dépense. . . Il sous faudrait l'autorisation officielle de résider en Chine, et non pas seulement le traitement servi par le Roi pour cinq personnes et s'élevant à la valeur de plus de cent écus. . ., car, bien que nous en retirions grand crédit, ce n'est pas suffisant pour nos besoins et cela finira certainement à ma mort et à celle de mon compagnon, le P. de Pantoja. . .D'ailleurs, durant les années passées, à trois ou quatre reprises, des

(23) DEHAISNES, p. 251.

mandarins mal disposés à notre égard ont, de tout leur pouvoir, essayé de nous le faire supprimer, et une fois déjà, ils ont bien cru y être parvenus". Il y avait bien un expédient suggéré par Paul Siu, et c'était une des raisons pour lesquelles Ricci avait désiré si vivement la venue du P. Valignano afin de le soumettre à son approbation: "nous enverrions au Roi une pétition où il serait dit que, depuis cinq ou six ans déjà, je demeure dans la capitale avec le traitement de mandarin sans exercer aucune fonction; je suis honteux de manger le pain du Roi sans travailler pour lui, je renonce donc à mon traitement et, à la place, je demande l'autorisation de résider en Chine avec mes compagnons, comme en d'autres temps cela fut accordé à des Musulmans et à des Tartares...Les Musulmans entrent en Chine à peu près comme ils veulent, ils y construisent des mosquées et vivent en grande liberté...Par ce moyen, nos adversaires comprendraient qu'ils ne peuvent guère nous causer de mal, puisque nous renonçons de nous-mêmes à ce traitement qu'ils veulent nous enlever"(24).

Valignano étant mort l'année suivante sans pouvoir entrer en Chine, ce projet fut abandonné. Un peu plus tard, Ricci semble moins inquiet: "Les Chinois redouteraient davantage de nous chasser hors de leur pays que de nous y retenir, car ils croiraient que, du dehors, nous pourrions leur nuire beaucoup davantage, avec tout ce que nous savons de la Chine"(25). Il n'en continue pas moins à se préoccuper du risque auquel est exposée la mission. Il y aurait bien un remède: ce serait d'aborder directement l'empereur, or, remarque le Père Ricci(26), "il ne se laisse voir de personne: cette coutume a été introduite par son père et son aïeul, et il se peut que ses successeurs ne l'imitent pas, mais il nous faut patienter en attendant que la miséricorde de Dieu nous découvre la voie pour obtenir la permission expresse de prêcher notre religion... De nous voir conservés ici comme miraculeusement par sa divine Majesté, cela prouve que nous sommes destinés à quelque grande œuvre".

(24) R, II, p. 281-282.
(25) R, II, p. 304: lettre du 15 août 1606 au P. Aquaviva.
(26) R, II, p. 366.

Cependant, certains compagnons de Ricci ne partagent pas son avis et son supérieur immédiat, le P. Pasio, Vice-provincial de Chine et du Japon, lui demande de tout essayer pour "obtenir la permission de demeurer en sécurité dans le royaume, même après sa mort et celle du Roi actuel"[27]; à cet ordre, le 15 février 1609, Ricci répond humblement et complètement en des termes éminemment instructifs[28]: "Votre Révérence a raison de penser que, jour et nuit, je ne songe pas à autre chose qu'à cela. . . , mais ce royaume et ses méthodes de gouvernement sont si différents de tout le reste du monde, que non seulement Votre Révérence et d'autres qui sont hors de ce royaume, mais même mes compagnons de l'intérieur du pays, qui ne sont jamais venus à la capitale, ne peuvent point facilement se convaincre de la difficulté qu'il y a, je ne dis pas d'obtenir, mais même de demander cette autorisation.

Pourquoi cela? Parce que le Roi ne s'entretient de vive voix qu'avec quelques eunuques de l'intérieur du palais et avec ses femmes, et on ne peut lui adresser de pétition qu'en passant par un magistrat qui examine d'abord si ce que l'on demande est conforme aux us et coutumes du royaume: or, s'il est absolument contraire à la loi que des étrangers résident habituellement dans la capitale, combien plus le serait-il qu'ils présentent des pétitions au Roi! Je l'ai vu par expérience lors de mon arrivée à Pékin, et, même aujourd'hui, je ne suis pas certain que ma pétition ait alors été vraiment transmise au Roi par les eunuques. . .

En outre, le Roi, ayant reçu le mémoire, ne peut que le remettre au magistrat qui est chargé de s'occuper des étrangers et, si celui-ci n'est pas entièrement notre ami, il répondra certainement que, d'après les lois du pays, il faut nous renvoyer chez nous, comme on le fit au début de notre séjour. . . Je sais de source absolument certaine que le Roi ne peut même pas donner une charge ou accorder une dignité plus élevée sans qu'un haut fonctionnaire lui ait présenté un mémoire à ce sujet: cela paraîtra incroyable à

(27) R, II, p. 377-387.
(28) R, II, p. 381-382.

tous nos Européens, mais que Votre Révérence ne se fie pas aux nôtres qui penseraient que nous pouvons obtenir quelque faveur par l'intermédiaire des eunuques!. . . En effet, dans les débuts, un grand Kolao, très bien disposé à notre égard, me dit expressément que je ne devais pas me laisser tromper par certaines promesses; les eunuques sont incapables d'aider à expédier nos affaires, et, même si nous donnons un objet à un eunuque de l'extérieur pour un autre du dedans, nous sommes exposés à tout perdre sans profit: par exemple, il y a quatre ans, nous avons essayé de faire parvenir un cadeau de la valeur de quelques ducats à un eunuque de l'intérieur, et, il n'y a pas longtemps, j'ai appris que les objets se trouvaient encore entre les mains de l'intermédiaire!

Comme je suis bien au courant de ce qui est possible en cet ordre de démarches, et comme j'ai pris l'avis de personnages importants et intelligents, il me semble déraisonnable de tenter une chose inutile ou dangereuse parce qu'ainsi en auraient jugé des gens qui parlent de loin d'affaires qu'ils ne connaissent point!

Il resterait une seule voie possible, et c'est celle qu'a suggérée Paul Siu, à savoir d'écrire aux magistrats chargés des étrangers que nous renonçons à notre traitement et demandons simplement l'autorisation de résider en Chine comme les autres sujets du Roi, "en travaillant nos champs", suivant l'expression consacrée; cela causerait une excellente impression en notre faveur, et, même si le Roi n'y répondait pas, nous demeurerions en sécurité. Mais tous les nôtres sont opposés à cette démarche, et moi-même je n'y suis guère enclin, si considérable est le crédit qui nous vient de ce traitement officiel, aussi bien à la capitale qu'au dehors! Il semble bon de le conserver et de ne point y renoncer! Malgré cela, l'an prochain, quand Paul Siu sera revenu à Pékin, je me concerterai avec lui pour voir s'il n'y a point d'autre remède."

Les pages qui suivent cette consultation sont parmi les plus révélatrices que le P. Ricci ait écrites: "D'après mon peu d'intelligence, je ne trouve point de meilleure solution que celle-ci: puisque nous sommes ici en paix et que per-

sonne ne parle de nous chasser, ne donnons aucunement lieu de croire que nous redoutons quelque chose. En effet, il me paraît clair que le fondement de notre sécurité ne vient pas de l'affection du Roi (Dieu sait s'il se souvient même de nous), ni d'une permission quelconque des mandarins (car aucun ne peut nous l'accorder de lui-même, spécialement à la capitale et sous les yeux mêmes du Roi). Mais,-pour ne point parler de la Providence divine-, la raison dernière vient de ce que j'ai demeuré depuis longtemps dans cette capitale sans qu'on puisse me soupçonner de machiner la moindre action déplaisante, et en outre on nous redouterait beaucoup si jamais nous retournions chez nous et y révélions leurs secrets. . . ; nous nous sommes laissé dire que les musulmans, entrés à la dérobée en Chine, ne sont plus autorisés à retourner chez eux s'ils ont séjourné ici plus de sept ans."

Pour conclure cet exposé, il fait remarquer que, durant les années passées, en bien des occasions, les Pères ont été exposés au danger d'être expulsés d'une ville ou de l'autre, et cependant partout ils sont restés: "nous avons donc touché de la main et expérimenté la vérité de ce que j'avance, et même si nous mourions, nous qui sommes venus les premiers, ou si le Roi meurt, il en sera de même avec la grâce divine. Par conséquent, faisons entrer le plus possible de Pères dans les diverses parties de la Chine. . . Ainsi, tous les ans, les Musulmans de Perse s'infiltrent dans le pays, et je n'ai jamais découvert trace d'une loi condamnant à mort ceux qui entrent en Chine sans permission, comme l'ont affirmé beaucoup de gens.

Il reste seulement deux motifs qui nous exposent à être expulsés: le premier, c'est d'avoir des rapports avec les étrangers et d'en recevoir un appui pécuniaire ou des correspondances; le second, c'est de prêcher une religion nouvelle en Chine.

Pour le premier point, je ne mets pas en doute qu'il serait fort avantageux d'acheter des terres et de les mettre en valeur: par là, on cesserait de se demander sans cesse d'où proviennent nos ressources, et j'ai remarqué que plusieurs de nos amis préfèrent laisser croire que nous connaissons le secret de changer le cinabre en argent. . . Toutes les

accusations portées contre nous dans le Sud, et même ici, vont à nous reprocher de nous appuyer sur ces Portugais qu'ils voudraient voir chassés à jamais du territoire chinois... A Nankin et à Pékin, se trouvent deux tribunaux ("choli" et "tauli"), composés de cinquante membres environ, tous docteurs et de grande intégrité: ce sont les censeurs de tout ce qui se passe dans le royaume et ils sont universellement redoutés. Ainsi, il y a quelques jours, ils donnèrent au Roi, en un ou deux mois, plus de cent mémoires contre le grand Kolao qui, dit-on, en est mort, et ils n'en ont pas présenté moins contre le second Kolao. Si ces zélotes ne portent pas d'accusations contre nous, c'est probablement parce qu'ils nous voient en relations avec beaucoup de personnages considérables et parce que notre réputation est excellente; d'autre part, ils n'osent pas s'aventurer à donner contre nous un mémoire au Roi parce qu'ils croient que celui-ci nous est très attaché. Ils nous laissent donc en paix, et je pense qu'ils continueront à ne pas nous inquiéter si nous nous gardons de leur donner des raisons de nous nuire."

Mais, demandera-t-on, ne subsiste-t-il pas un sujet d'inquiétude du fait que nous prêchons une religion nouvelle? "A cela, répond Ricci, nous ne pouvons point porter remède, puisque c'est le but même de notre venue: nous ne pouvons que nous abandonner à la divine Providence qui nous aidera, même s'il le faut par des miracles, comme elle me semble l'avoir fait jusqu'à présent, et, de notre part, nous devons nous acquitter de notre mission prudemment, sans provoquer trop de rumeur, à l'aide de bons livres et de solides raisons, en prouvant aux lettrés l'excellence de notre religion qui, bien loin d'être nuisible, est utile au bon gouvernement et à la prix de ce royaume. En outre, surtout en ces débuts, il nous faut chercher la qualité plutôt que la quantité, et, autant que possible, convertir quelques lettrés ayant conquis les grades et remplissant la charge de mandarins pour qu'ils puissent, par leur autorité, rassurer ceux qui redoutent en nous quelque nouveauté. Enfin, après avoir réuni un assez grand nombre de fidèles, il ne sera pas impossible de présenter au Roi un mémorial afin d'obtenir au moins qu'il laisse vivre les chrétiens dans leur religion

puisque celle-ci ne contredit pas le gouvernement de la Chine. Le Seigneur, peu à peu, nous fera connaître et nous expliquera les procédés les plus efficaces pour accomplir en ceci sa sainte volonté."

Durant ces années, un incident prouva que la situation des Pères s'affermissait à Pékin[29]: lors de l'achat de la nouvelle résidence (27 août 1605), on s'était bien gardé de payer l'impôt annuel de 5 ou 6 ducats, mais après 4 ou 5 ans le tribunal compétent, révisant les listes de contribuables, fit savoir aux Pères qu'on leur demanderait des comptes. Ricci donc, craignant qu'on l'obligeât à verser non seulement les arriérés, mais encore une amende, en référa à un grand mandarin, ami de celui qui était chargé de ce district de Pékin, et il fit valoir qu'il était un "étranger très éloigné de sa patrie". Le succès de cette démarche fut complet, on lui délivra un certificat d'exemption perpétuelle de toute taxe: ce papier officiel sanctionnait équivalemment la présence des Pères dans la capitale, c'était aussi d'une certaine manière un précédent pour l'immunité ecclésiastique.

Il ne restait plus qu'à consolider définitivement cette fondation. Les premiers mois de l'année 1610 furent marqués par un surcroît incroyable d'occupations: comme en 1604 et 1607 l'examen de doctorat avait lieu et il vint plus de 5000 candidats[30]; il ne se présenta pas moins de mandarins pour l'audience impériale. A cette occasion, Ricci put s'entretenir longuement avec le "poutchengse" et le "ngantchase" de Canton, ce qui lui permit de détruire les mauvaises impressions qu'ils avaient conçues contre les Portugais de Macao[31]; quatre ou cinq mandarins demandèrent au Père des leçons de mathématiques et, parmi eux, l'insatiable *Li Tche-tsao* qui était sur le point d'obtenir une nouvelle charge à Nankin[32]. On logea beaucoup de visiteurs à la résidence. Ricci dut s'imposer des courses fati-

(29) R, II, p. 483-484.
(30) URSIS, p. 57.
(31) URSIS, p. 51.
(32) R, I, p. 612. — Il était mandarin à Taming 大明 (URSIS, p. 52; *Annuae 1601;* FANG, p. 78) et vint pour l'audience impériale.

gantes pour rendre les devoirs de civilité à tous et leur offrir des présents. Le carême commencé, il devait fort souvent se lever de table, même à la nuit tombée, pour accueillir les hôtes; cependant, il était si fidèle observateur du jeûne qu'on ne put jamais obtenir de lui qu'il reprît le repas interrompu, changeât l'heure de sa réfection ou s'accordât le moindre soulagement.

Là-dessus (vers le mois de mars), *Li Tche-tsao* tomba gravement malade et voulut sans cesse auprès de lui des gens de la résidence; Ricci l'assista de tout son pouvoir et l'amena enfin à recevoir le baptême sous le nom de Léon. Le docteur Léon,-nous ne l'appellerons plus désormais que sous ce nom familier à nos anciennes annales-, avait déjà confié au Père l'éducation de deux de ses fils et d'un parent; il rédigea son testament en priant Ricci de s'en faire l'exécuteur. A l'image du Sauveur qu'il tenait toujours dans sa chambre, il offrit une somme de 40 taels qui, ajoutés à 10 taels(33) précédemment donnés, permirent d'exécuter sans retard un projet conçu depuis longtemps. On commença donc par surélever d'un étage deux bâtiments de trois chambres car, "les Pères étudiant le chinois étaient enfermés entre quatre murs et n'avaient de jour que sur le ciel; maintenant la perspective s'étendit jusqu'aux remparts, et ce ne fut pas un léger soulagement au milieu des travaux continuels"; l'on creusa aussi un puits pour l'eau potable, et l'on effectua quelques autres améliorations. Surtout, comme l'on souffrait depuis longtemps de l'exiguité de la chapelle et que les chrétiens étaient contraints d'assister dans la cour aux offices, par le froid et par le chaud, l'on s'était résolu à construire une salle très spacieuse, mais à la manière chinoise parce que les ressources étaient trop limitées pour faire mieux. L'aumône du docteur Léon permit de réaliser ce projet en le modifiant; les Pères résolurent "d'introduire notre mode d'architecture pour que notre église ne ressemblât pas aux pagodes" tout en restant d'ailleurs petite parce que le terrain était restreint. Sans demander d'autorisation officielle, Ricci confia donc au P. de Ursis le soin de la

(33) *Annuae 1610*, p. 26 dit qu'il donna 100 aureos. — R, I, p. 613: 50 taels.

construire selon toutes les règles de l'architecture afin qu'elle ne parût pas trop mesquine et en tirant le meilleur parti possible des ouvriers inexpérimentés. "Elle mesura 70 palmes de long sur 35 de large: le frontispice, les arcs, les corniches et les entablements (remates) furent exécutés sur le modèle européen; on suréleva le chœur de trois degrés, ce qui satisfit les Chinois beaucoup plus que nous ne le pensions; en vingt jours, le gros œuvre fut achevé, et cela plut beaucoup aux Chinois qui vinrent nombreux pour le voir, mais nous n'en étions que médiocrement satisfaits quand nous nous rappelions nos édifices d'Europe"(34).

A ce propos, il peut être utile de détruire une dernière erreur, d'après laquelle le Père Ricci aurait systématiquement éliminé tout ce qu'il aurait pu de la civilisation occidentale pour ne plus adopter que ce qui était proprement chinois, et, sur ce point, on l'oppose radicalement au P. Longobardo qui, lui, serait le tenant de "l'européanisme" à outrance. Ce contraste est factice. Par exemple, pour désigner Dieu, Ricci se servait sans doute des mots *Changti, T'ien tchou* et *T'ien,* mais sans exclure l'emploi du portugais "*Deus*"; ce fut grâce à la différence entre cette romanisation chinoise et celle de l'espagnol "Dios" que les missionnaires ne furent pas compromis dans le terrible massacre des marchands chinois aux Philippines en 1603(35). L'histoire des rédactions successives des prières essentielles des chrétiens témoignerait d'hésitations analogues(36). Ricci refuse de traduire la Bible parce qu'il faudrait "créer" trop d'expressions nouvelles(37) et Paul *Li Ing-tche,* un des plus notables convertis de Pékin, éprouve une très vive joie lorsque son fils sert la messe en récitant les prières latines(38). Presque jusqu'à la mort de Ricci, beaucoup de catéchumènes ne pour-

(34) *Annuae 1610,* p. 27-28. — URSIS, p. 53. — R, I, p. 613, 616 note 2. (Le silence des autorités encouragera les Pères à procéder de même pour aménager Chala et construire l'église de Nankin, *Annuae 1610,* p. 28). — *Art chrétien,* p. 224-227.

(35) R, II, p. 299.

(36) R, II, p. 258, 266-267.

(37) R, II, p. 298.

(38) R, II, p. 443.

ront pas être ondoyés parce qu'il n'a pas osé adopter une formule chinoise du baptême: ce seront Longobardo et les Pères de Nankin qui, d'accord avec lui d'ailleurs, en prendront l'initiative[39], et le projet si hardi de liturgie en chinois que le P. Longobardo fera porter à Rome par le P. Trigault ne semble pas émaner de lui[40]. En résumé, "l'anti-européanisme" du P. Ricci est une légende, et qui date de loin, puisqu'en 1616 on était déjà obligé de la réfuter[41]. Ses livres, sa musique, son architecture, ses instruments, ses cartes, ses sciences, ... ne sont pas chinois, ni même son nom qui transcrit aussi exactement que possible les syllabes européennes (*Li* est la transposition approchée de la première syllabe du mot, Ricci; *Mateou,* c'est Matthieu). Son second nom est *"Si t'ai"*, c'est-à-dire "du grand Occident". Le succès de curiosité d'abord, d'estime ensuite, et enfin d'édification qu'il remporta, vint de ce qu'il se présenta comme un Docteur non pas de la Chine, mais de l'Occident, et, s'il prit toujours grand soin de restreindre ou de dissimuler ses rapports avec les Européens de Macao, il ne cessa de revendiquer sa qualité de messager de l'Europe, en ce qu'elle possédait de meilleur, c'est-à-dire de l'Europe chrétienne et catholique.

Toutes les occupations si nombreuses et si diverses de la résidence, bien que réparties entre les trois Pères de Pékin, retombaient toujours pour la plus grande part sur le Père Ricci. Un lundi (le 3 mai), comme l'on couvrait l'église, celui-ci revint d'une visite avec une forte migraine: il pensa que c'était un de ses accidents habituels de santé et qu'il suffirait de se reposer quelques heures ou un jour

---

(39) R, I, p. 598; B., l. 3 c. 1, p. 3 suiv.

(40) SOUZA, t. 2, 545-546 dit pourtant que la Congrégation générale de l'Inquisition romaine permit aux chinois de dire la messe et de réciter les prières liturgiques en style écrit. Le décret serait du 21 Mars 1611, mais nous pensons qu'il y a là une faute d'impression, et qu'il faut lire 1615.

(41) TRIGAULT, p. 284: "Eximendus est ... quamplurimum error in Europa, qui nostros arbitrantur ad Litteratorum in hoc regno gradum spirare, neque enim nostri se pro Sinensibus Literatis gerunt, sed Europaeis". Cf. t. I p. 249.

entier. Mais, comme l'indisposition persistait, il fit prévenir le Père de Ursis qu'il se sentait très faible: on le trouva dans sa chambre en train de se demander quel sentiment prédominait en lui, "ou bien le désir que ses travaux finissent afin d'aller jouir de Dieu, ou bien le regret de laisser cette mission, ses Pères et ses Frères, dans l'état présent". Le docteur Léon, alors convalescent, envoya aussitôt son médecin, le meilleur de la capitale: celui-ci crut que c'était l'effet d'une épidémie légère qui sévissait à ce moment en ville et il prescrivit je ne sais quelle potion qui ne servit de rien. L'on a prétendu que la maladie fut une congestion pulmonaire; d'autres pensent que c'était une infection aiguë, mais non des voies respiratoires[42]. Toujours est-il qu'après quelques jours les Pères provoquèrent une consultation de six médecins de renom qui, ne pouvant s'accorder, laissèrent par écrit la formule de trois remèdes. Les chrétiens étaient accourus dès qu'ils avaient appris le danger; jour et nuit la maison ne désemplissait pas. On plaça les trois recettes devant le Crucifix pour choisir la meilleure[43] et finalement les Pères, de concert avec leurs amis, choisirent le remède indiqué par le premier des médecins, mais ce fut en pure perte, à la consternation générale. Ricci, qui s'était fait porter dès le début de son indisposition dans une chambre plus commode pour recevoir les visites, témoignait au contraire une extrême satisfaction, comme s'il atteignait enfin le terme de ses travaux, et sa joie n'adoucissait pas peu la tristesse de ceux qui l'entouraient.

Le samedi soir 8 mai, il se confessa au Père de Ursis avec une telle aisance et en telle consolation que celui-ci témoignait ensuite n'avoir jamais ressenti pareille impression de contentement spirituel; Ricci semblait s'y être aussi soigneusement préparé que pour une revue de toute sa vie.

Le dimanche 9, on lui porta le Viatique: quoique la maladie fut si grave qu'on hésitât à déplacer le patient sur sa couche, il réunit toutes ses forces pour se lever tout

(42) R, I, p. 616 note 2.

(43) R, I, p. 614. — R, II, p. 485 dit simplement "l'image du Sauveur" sans préciser si c'était un crucifisc.

seul et recevoir à genoux son Seigneur; il récita le *Confiteor* et s'épancha dans des colloques avec tant de larmes que tous les assistants en furent émus. Vers 3 ou 4 heures de l'après-midi,il éprouva du délire qui se prolongea plus de 24 heures: il parlait surtout des chrétiens, de l'Église, de la conversion des Chinois et même de l'empereur; "déjà la Chine est convertie et le Roi a reçu le Baptême", et autres paroles du même genre[44].

Le lundi soir 10, il revint à lui et demanda l'Extrême-Onction; il avait toute sa connaissance et répondait parfois aux prières du prêtre. Les quatre Jésuites présents profitèrent de sa lucidité pour lui demander ses dernières recommandations paternelles. Au Frère Pereira, il promit de demander pour lui la persévérance dans la Compagnie, car "rien ne pouvait lui arriver de meilleur ou de plus consolant que les sentiments qu'il éprouvait à ce moment"[45]. Un Père (probablement de Ursis) lui ayant demandé s'il se rendait compte de la situation où il quittait les siens, ayant encore tellement besoin de son appui, "je vous laisse, répondit-il, devant une porte ouverte pour de grands mérites, mais non point sans de nombreux dangers et travaux". Comme un autre Père (de Pantoja, semble-t-il) lui demandait de quelle manière l'on pourrait le mieux lui témoigner sa reconnaissance: "En montrant toujours une exquise bienveillance pour les Pères qui viennent d'Europe, car ceux-ci ont renoncé à la charité des collèges de la Compagnie pour émigrer dans ce désert de la gentilité, il ne suffit donc pas de les recevoir avec l'amabilité coutumière, mais il faut redoubler d'affection de telle sorte qu'ils retrouvent ici en une seule personne ce qu'ils possédaient là-bas réparti entre beaucoup de compagnons."

On l'entendit encore prononcer d'une voix mourante: "J'aime beaucoup dans le Seigneur le P. Coton qui séjourne auprès du Roi de France; je ne le connais pas, mais, à cause de ce qu'il a accompli pour la gloire de Dieu, j'avais décidé de lui écrire cette année pour le remercier et lui communi-

(44) URSIS, p. 55.

(45) B., l. 2 c. 261 p. 508-510.

quer des détails sur notre mission. Puisque cela ne me sera plus possible, je vous demande de lui adresser mes excuses"[46].

Ainsi s'écoula le temps jusqu'au mardi 11 mai: il s'entretenait tout doucement, tantôt avec les nôtres, tantôt avec les chrétiens. "Nous lui demandames de nous laisser quelque souvenir pour notre consolation, et, si cela lui paraissait convenable, de nous donner sa sainte bénédiction; il nous bénit donc le sourire aux lèvres et il manifestait tant d'allégresse qu'il ne pouvait contenir son bonheur. A six heures du soir, après avoir baisé son crucifix et l'image de notre Bienheureux Père Ignace, il se tourna sur le côté, puis il ne fit plus aucun mouvement comme celui qui ferme les yeux pour dormir ou pour contempler, et, à sept heures, ce saint vieillard et notre père rendit son âme à son Créateur." Il était âgé de cinquante-sept ans, sept mois et cinq jours.

Après la mort, la figure resta si joyeuse et les couleurs si fraîches qu'il semblait encore en vie; les Chrétiens le remarquaient avec satisfaction, et tous s'écriaient: "Saint homme, vraiment saint"[47]. Comme ils allaient laisser éclater des lamentations bruyantes suivant l'usage, les Pères leur firent observer qu'il fallait honorer le départ d'un juste autrement que celui du commun des mortels, et quelques-uns des principaux néophytes s'agenouillèrent devant le Frère Manoel Pereira qui savait un peu de peinture pour lui demander de faire le portrait du Père[48]. Dès que le docteur Léon, encore alité, eût appris le décès, il fit dire aux Pères de s'en remettre à lui pour procurer le cercueil: "Ne vous pressez pas, ajouta-t-il, le corps du défunt ne se corrompra point malgré les grandes chaleurs"; deux jours et deux nuits se passèrent en effet sans qu'il exhalât la

(46) R, I, p. 616. Le P. Trigault ajoute: "si cela n'a pas été fait, que cela en tienne lieu". Sur le Père Coton, cf. plus haut, p. 355.

(47) URSIS, p. 59.

(48) URSIS, p. 57-58. Le Frère Niva, peintre attitré de la mission était alors à Nanchang et ne revint qu'en 1611 avec le P. Longobardi.

moindre odeur, et le docteur Léon acheta un cercueil de 15 taels. Les Pères remarquèrent durant ces jours où la foule des visiteurs se pressait à la résidence, que, parmi tous ces lettrés, il n'y en eut pas un seul qui dit de Ricci: "il était remarquable comme mathématicien ou comme philosophe", mais, unanimement, ils vantaient sa sainteté(49).

Ricci semblait avoir prévu sa fin prochaine, car, durant les mois précédents, il acheva de rédiger ses Commentaires, il brûla toutes les lettres et mit en ordre ses papiers; enfin, par écrit, il prit soin de régler le statut de la mission en cas de sa disparition. On le voyait aussi s'adonner davantage à la prière durant la soirée; deux mois avant sa mort, il demanda à l'un de ses compagnons de l'avertir soigneusement de ses fautes pour qu'il s'en corrigeât(50). Enfin, on l'entendit souvent répéter cette parole prophétique: "Mes Pères, quand je pense par quel moyen je pourrai principalement avancer la foi chrétienne parmi les Chinois, je ne trouve rien de mieux sinon que je meure!"(51)

Les Pères de Pékin ne tardèrent pas à comprendre le sens mystérieux de cette affirmation, car, après qu'on eût célébré les funérailles du P. Ricci durant quatre jours (du 15 au 18 mai), un des chrétiens se prit à vouloir exécuter le projet qui s'était présenté à l'esprit de beaucoup de lettrés dès le premier instant. En Chine, il appartient au Roi, représentant du Ciel et de la terre, de reconnaître et de récompenser la vertu; généralement, c'est par l'érection d'un arc de triomphe que le souvenir de la personne vertueuse se transmet aux âges suivants. Les bénéficiaires de ces faveurs souvent posthumes sont d'ordinaire, et, aux yeux des Chinois, le plus justement, les fils pieux, les veuves inconsolables, les sujets fidèles qui ont donné leur vie pour le souverain. Si ce personnage, par sa science ou par sa vertu, — pour le Chinois, l'une ne va pas sans l'autre, — a rendu à l'Etat des services éminents, on lui décerne une récompense plus haute, en lui érigeant un

(49) *Annuae 1610*, p. 42-43.
(50) URSIS, p. 56. — *Chala*, p. 9-10.
(51) R, I, p. 622. — *Chala*, p. 7-8.

temple. Plus enviable encore serait l'honneur insigne d'être admis après la mort à figurer dans le temple de Confucius aux côtés du "saint".

De cette canonisation ou de cette apothéose, comme l'on veut, les amis de Ricci voulurent persévéramment qu'il bénéficiât dans la mesure où elle était conciliable avec sa religion et, par une suite de démarches heureuses, ils obtinrent du Roi la concession d'un cimetière aux portes de Pékin; leur choix s'arrêta, après bien des recherches, sur la propriété d'un eunuque et, en la fête de la Toussaint 1611, le cercueil du Père Ricci prenait possession de cette terre purifiée. Dès lors, aux origines de l'Eglise catholique ressuscitée en Chine, se trouva un cimetière, et, dans ce grand pays où les traditions des défunts exercent une si grande influence, la protection de Ricci mort équivaudrait à une charte officielle de reconnaissance du christianisme: comme l'avait prévu et comme l'avait promis Ricci, "le moyen le plus efficace de promouvoir la chrétienté, c'était pour lui de mourir". Sa mort ne fut pas seulement le couronnement d'une vie de dévouement apostolique, elle fut en un sens inattendu la fondation définitive de la chrétienté en Chine. Dans l'inscription composée par le fidèle ami *Wang Ing-lin*, devenu maintenant préfet d'une partie de Pékin, sont énumérés plusieurs des lettrés ou fonctionnaire fameux de l'époque qui ont entretenu des relations familières avec le Père Ricci: Vicerois, présidents de tribunaux, censeurs, historiographes, trésoriers généraux, directeur des études de l'héritier présomptif, académiciens, secrétaires et assesseurs, préfets et sous-préfets(52)... C'est la société chinoise qui prend le deuil de celui qu'elle a si complètement adoptée, le Docteur de l'Occident, Li Ma-teou.

---

(52) COUVREUR, p. 522-531. — PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t. 12, p. 252 note 2: une "Relatione delle provincie orientale", rédigée en 1610, dit que les trente(!) Jésuites, travaillant en Chine, y sont "considérés déjà comme des habitants du pays".

CONCLUSION

La signification historique du Père Ricci

Dans les études sur les origines du christianisme, on ne tient compte ordinairement que de l'Empire romain; c'est pourtant à ses frontières orientales que le christianisme naquit et de là il se répandit aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest. Il est vrai qu'en se dirigeant vers l'Occident il donna le principal de sa carrière et voilà pourquoi les historiens le remarquent le plus[1], mais il serait injuste de négliger entièrement son expansion sur l'autre versant. On a dit que "la cassure définitive entre l'Orient et l'Occident date de la Renaissance"[2]; c'est peut-être vrai pour l'Inde, c'est moins exact pour l'Extrême-Orient où, à la suite de Saint François Xavier, les missionnaires de la Compagnie de Jésus essayèrent de renouer leurs liens. Très particulièrement, à Pékin, le Père Matthieu Ricci se fixa près de la Cour impériale et ses successeurs cherchèrent à s'y maintenir afin d'établir les contacts féconds entre ces parties du monde.

Et puisque le drame chinois d'aujourd'hui est celui du conflit entre les valeurs traditionnelles de la culture orientale et les apports agressifs de la civilisation occidentale, on ne s'étonnera point que nous ayons étudié avec un intérêt, qui n'était pas exclusivement d'ordre académique, les relations du Père Matthieu Ricci avec la société chinoise de son temps. Devant cette résurrection du passé, étalé maintenant sous nos yeux, il est impossible à un missionnaire, à un catholique, bien plus à un esprit soucieux de toutes les valeurs humaines, de rester indifférent; c'est pourquoi notre souci ne s'est point borné à recomposer le

(1) DUCHESNE, *Eglises séparées*, 2de éd., 1905, p. 5.
(2) SYLVAIN LEVY, *L'Inde et le Monde*, 1926, p. 129.

portrait du fondateur de la mission de Chine(3), ni à écrire son panégyrique(4), mais à souligner tout ce qui peut être encore aujourd'hui exploité de son exemple pour influencer le cours des évènements. Cette Biographie ne peut se clore sans que nous essayons d'interpréter sobrement, à la lumière de cette histoire, la marche des évènements depuis le jour où la "société chinoise" prenait le deuil du Docteur Li Mateou.

Mais auparavant, il est nécessaire de ramasser en quelques formules concises la substance du message et de la méthode du Père Ricci. Nous prendrons comme point de départ un tableau très remarquable, quoique tracé par un écrivain qui n'est pas et ne se dit pas spécialiste, dans lequel sont résumés à larges traits les grandes lignes et les faits essentiels de la carrière du Père Ricci. Nous y introduirons les modifications qui nous paraissent découler de nos recherches et ensuite, en fonction de ces données, nous esquisserons la signification historique du Père Ricci.

La petite monographie synthétique à laquelle nous faisons allusion(5) a groupé les traits caractéristiques de la vie de Ricci en quelques phrases:

"Pour s'insinuer dans l'esprit des Chinois,

1) il change son habit de *religieux* contre l'habit des *lettrés*. L'habit religieux l'assimilait aux bonzes du boud-

(3) Le premier portrait peint de Ricci semble celui qui fut exposé "dans la porterie du Collège Romain" (lettre du 26 août 1617, R, II, p. 497), probablement d'après celui pris à sa mort. Sur l'iconographie du Père Ricci, on peut se reporter à *Atti*, p. 183-184. En plus, la zincographie reproduite au frontispice de TACCHI-VENTURI, *Apostolato* et de URSIS.

(4) Le premier panégyrique de Ricci parait être celui que vient de publier le P. D'ELIA, *Il P. Matteo Ricci s.j. gloria d'Italia e splendore di Macerata in un discorso inedito degli anni 1610-1615* (Studia Picena, t. 10, 1934, p. 55-6). Le 26 août 1617, on attendait à Rome la Biographie de Ricci écrite par le P. Vagnoni (R, II, p.497). Pour les notices en chinois sur Ricci, M. PELLIOT a donné une note fort précieuse (T'oung Pao, 1920-1921, t. 20, p. 36-38 note).

(5) P. PIERRE CHARLES, *Dossiers de l'Action missionnaire*, n° 82.

dhisme, encore puissants alors, mais profondément méprisés par les savants et les fonctionnaires. Au contraire la classe des lettrés est en grand honneur partout.

2) il ne prêche pas aux *foules*. Le Chinois d'alors détestait les grandes réunions oratoires. L'enseignement se fait par manière de *causerie*, dans une chambre ouverte à tous.

3) il se sert des livres *classiques chinois*, pour montrer que sa doctrine chrétienne est conforme à ce qu'il y a de meilleur dans l'antiquité chinoise et qu'elle apporte l'achèvement de tout ce que les plus savants des lettrés ont trouvé. Elle n'est donc pas *"étrangère"*.

4) il compose des *livres* en pur chinois, très littéraire, pour expliquer la doctrine chrétienne, conçue surtout comme une très haute *sagesse* et une *loi morale* parfaite.

5) il utilise ses *connaissances scientifiques* ... et acquiert la réputation d'un lettré et d'un savant extraordinaire. Le mépris pour l'étranger disparaît.

... A Pékin, appuyé sur la faveur impériale, il se persuade que le peuple chinois, discipliné par le Confucianisme, acceptera la religion chrétienne si l'empereur y est gagné (conversion par lignes verticales: de haut en bas).

Méthode: Il fallait évidemment rendre cette transition aussi *séduisante* que possible, ne *retrancher* dans l'héritage chinois que ce qui était sûrement mauvais et *ménager* avec douceur toutes les habitudes en soi tolérables, même si elles paraissaient choquantes à des esprits européens. Ainsi Ricci, pour combattre l'idolâtrie que professait ouvertement une secte de lettrés, se servait de Confucius, qui ne l'admet pas, pensait-il, et se rangeait avec les disciples de ce dernier contre les lettrés idolâtres."

Si nous voulons récrire cette page en nous inspirant de ce que nous avons exposé dans ce livre, nous distinguerons d'abord non pas *une méthode*, mais *deux*, ou même, si l'on y regarde de près, *trois* méthodes. Le mot "méthode" n'est peut-être pas lui-même bien exact, à moins qu'on ne veuille parler de la "méthode des tâtonnements", propre

aux pionniers; mieux vaudrait, semble--t-il, dire qu'il y eut trois *étapes* ou trois *aspects* complémentaires dans les préoccupations apostoliques du Père Ricci, "modèle d'adaptation intelligente, et réussissant à force de patience ingénieuse dans une entreprise presque désespérée". Dans le résumé qui suit, nous soulignerons les mots que nous gardons du premier texte pour que nos lecteurs voient immédiatement les modifications que nous y introduisons.

PREMIÈRE ÉTAPE

Ruggieri avait *changé son habit de religieux contre* celui des "bonzes de Pékin" et pris le nom de "Seng venu de l'Occident"; Ricci accepte cette assimilation, car c'est à cette condition qu'il est d'abord toléré en Chine. Mais *il utilise ses connaissances scientifiques et acquiert la réputation d'un savant extraordinaire. Le mépris pour l'étranger disparait partiellement* dans la province du Koangtong.

Les *bonzes du bouddhisme,* dépourvus de science et de prestige, étaient *profondément méprisés par les fonctionnaires* et mis généralement au ban de la société chinoise; *au contraire, la classe des lettrés était en grand honneur partout.* Ricci est autorisé par ses supérieurs à échanger son habit avilissant *contre celui des lettrés.*

SECONDE ÉTAPE

Se présentant à Nanchang et à Nankin comme "lettré du grand Occident", il adopte les habitudes des lettrés. *Il ne prêche pas aux foules. Le Chinois d'alors détestait les grandes réunions oratoires,* et les autorités se méfiaient des agitateurs religieux. *L'enseignement se fait par manière de causerie* dans les académies morales ou dans les salons de réception.

Il commence à *composer des livres en pur chinois, très littéraire, pour expliquer la doctrine chrétienne conçue surtout comme une très haute sagesse et une loi morale parfaite. Afin de combattre l'idolâtrie* (bouddhisme et taoïsme) du commun du peuple et l'athéisme de la plupart des lettrés, *il se sert* autant que possible *de Confucius* et tâche de *montrer que la doctrine chrétienne est conforme à*

ce qu'il y a de meilleur dans l'antiquité chinoise: elle n'est donc pas étrangère. Là où les *livres classiques* se taisent ou hésitent (existence de Dieu, immortalité de l'âme, ciel et enfer. . .), il les rend décidément "orthodoxes" en "tirant à lui" les textes ambigus ou suspects. Dès lors, *sa doctrine apporte l'achèvement de ce que les plus savants des lettrés ont trouvé.*

Cette apologétique fondamentale doit conduire progressivement les esprits à d'autres livres où il expose le christianisme avec ses dogmes, sa morale surnaturelle et ses institutions. Toutefois, Ricci se persuade qu'*appuyé sur la faveur impériale,* il verrait *le peuple chinois accepter la religion chrétienne* et il ne veut point exposer son entreprise à un échec définitif par un excès de prosélytisme avant d'avoir obtenu de l'empereur la permission expresse de prêcher l'évangile.

TROISIÈME ÉTAPE.

A Pékin, il constate bien vite qu'il est inutile de compter sur l'approbation de Wan-li. Des expériences dangereuses ne tardent pas à lui apprendre qu'il faut assoupir à force de prudence le bruit de l'apostolat auprès du peuple: il court le risque d'être assimilé aux organisateurs anarchistes de sociétés secrètes.

Dès lors, il profite de ce que les plus illustres docteurs l'admettent parmi leurs pairs pour développer surtout sa propagande doctrinale, au moyen des livres. En même temps, il cherche à organiser les petits noyaux de chrétiens sur le modèle des paroisses d'Europe; aux plus fervents, il propose de s'enrôler dans la Congrégation de la Sainte Vierge et de faire les Exercices spirituels de Saint Ignace.

Pour beaucoup de pratiques qui ne sont ni bouddhistes ni taoïstes, il s'efforce de *rendre la transition* au christianisme *aussi séduisante que possible, il ne retranche de l'héritage chinois que ce qui est sûrement mauvais et ménage avec douceur certaines habitudes, même si elles paraissent choquantes à des esprits européens;* sans nier absolument leur caractère superstitieux, il espère que, par l'enseigne-

ment et l'adjonction des rites ecclésiastiques, il pourra les "laïciser" en les "vidant de toute signification religieuse".

Ces trois étapes peuvent nous aider, croyons-nous, à comprendre en une vue panoramique les diverses périodes de l'église catholique en Chine. Il y a, en effet, comme trois aspects de la propagande chrétienne dans l'empire: ou bien elle s'adresse directement au peuple (Ire étape), ou bien elle s'appuie sur une protection officielle du gouvernement (2de étape), ou bien enfin elle s'insinue par les classes dirigeantes (3me étape).

Première période. — Sous les derniers des Ming (1583-1644).

Nous avons longuement expliqué comment les premiers missionnaires jésuites avaient rejeté toute "portugallisation" de leurs convertis, en préférant "se faire chinois pour gagner les chinois" et même en se laissant d'abord assimiler aux "seng" bouddhistes; Ricci, pour atteindre le peuple avec l'autorisation de l'empereur, se présenta de préférence en "prédicateur lettré" (2de méthode) et enfin, ayant été spontanément reconnu "docteur" par les dirigeants intellectuels de l'empire, se spécialisa dans le prosélytisme doctrinal par les livres (3me étape).

Plusieurs de ses successeurs immédiats se persuadèrent, à tort, qu'ils n'avaient plus rien à craindre du sectarisme de certains mandarins; en particulier, ils s'autorisèrent du fait que le cimetière de Chala avait été concédé par l'empereur à la tombe de Ricci pour ne garder aucune réserve dans la prédication de l'évangile (2me étape). Le résultat fut désastreux: en 1618, tous faillirent être expulsés. L'on reprit donc, sous la direction des "grands lettrés chrétiens", la tactique prudente du Père Ricci en faisant rayonner la vérité chrétienne par les livres et les conversations dans les milieux intellectuels (3me étape). Bientôt, cette discrétion fut couronnée de succès: en 1629, l'empereur confia la correction du calendrier à Paul Siu, aidé des "savants du grand Occident", et cette demi-protection officielle suffit à favoriser les progrès de la mission, même au milieu des troubles qui accompagnèrent la chute des Ming (1633-1644)

(2de étape). Bien plus, les derniers membres de la dynastie nationale, réfugiés dans le Sud de la Chine, contractèrent une alliance étroite avec les missionnaires, au point que les membres les plus élevés de la famille impériale (prince héritier, impératrice mère,...) furent baptisés et envoyèrent une ambassade officielle au Pape.

Seconde période. — *Les deux premiers Empereurs mandchous* (1644-1727).

Les quarante-cinq années du début de la dynastie des Tsing sont dominées par les grandes figures des Pères Schall et Verbiest qui se créent à Pékin une situation officielle, supérieure à celle dont jouit autrefois le P. Ricci. Tandis que les lettrés chinois se laissent absorber par des soucis d'ambition ou se voient confiner dans des travaux d'érudition, les souverains mandchous prennent une part de plus en plus prépondérante à la direction des affaires. En 1692, K'ang-hi promulgue le premier édit de tolérance, et les Pères de la mission française qui vivent dans son intimité espèrent, à certains jours, qu'il deviendra le Constantin de la Chine. Grâce à cette faveur déclarée (2de étape), l'Église surmonte assez aisément des crises internes, causées par son développement même (compénétration de diverses congrégations religieuses, reconnaissance des Vicaires apostoliques par tous les missionnaires, conflits entre Jésuites français et portugais,...).

Mais K'ang-hi entend bien être le maître suprême, en matière religieuse comme dans les autres; non moins que les souverains contemporains de l'Europe (gallicans, fébroniens ou joséphistes), il s'irrite lorsque l'Eglise catholique se révèle à lui avec ses revendications sur le domaine des consciences. Il exclut de l'empire les légats du Souverain Pontife, le cardinal de Tournon et Monseigneur de Mezzabarba. Jusqu'alors les discussions sur les Rites chinois n'avaient pas affecté directement le régime de l'apostolat en Chine; elles deviennent une des occasions où s'affirme le despotisme absolu de l'Empereur. Toutefois, il ne retire pas complètement sa faveur aux Pères de Pékin qui sont employés à son service et, sous leur couvert,

la religion chrétienne continue ses œuvres en se terrant le plus qu'elle peut dans les campagnes.

Troisième période. — La défaveur impériale (1727-1830).

Après la mort de K'ang-hi, la situation des missionnaires devient de plus en plus gênée. La condamnation des rites chinois rendant quasi impossible l'apostolat parmi les lettrés, les Pères de Pékin, spécialement ceux de la mission française comme le Père Parrenin, s'appliquent à des travaux profanes qui servent surtout à l'Europe cultivée, mais cette activité intellectuelle est une sorte de hors d'oeuvre. Sans être assimilés comme autrefois aux "seng" du bouddhisme (1re étape), les missionnaires sont considérés de plus en plus comme des êtres à part et la crédulité populaire acceille sur leur compte les fables les plus absurdes. La fin du XVIIIme siècle est marquée en Occident par des désastres qui ont une répercussion douloureuse en Extrême-Orient (suppression de la Compagnie de Jésus, Révolution française, guerres de Napoléon et hostilité anglaise,. . .). Les rares prêtres qui maintiennent les chrétientés au prix de leurs sueurs, et parfois de leur sang, doivent essayer de se faire oublier, et les fidèles ne sont tolérés qu'à la condition de ne pas propager ouvertement leur foi (imitant en cela les musulmans de l'Empire).

Quatrième période. — La fin des Tsing (1830-1911).

Avec l'ouverture forcée des "ports de traité", le christianisme obtient une situation légale sur le sol chinois (2de étape), mais l'église romaine n'est plus seule, les protestants pénètrent à leur tour dans l'empire. Serait-il exact, comme on a osé l'écrire des missionnaires- et précisément des missionnaires catholiques de Chine qui se seraient plutôt attendus à recevoir les derniers ce mauvais compliment-serait-il vrai que le mépris fut à la base des premiers rapports du catholicisme avec le Chine? "Une méconnaissance, un mutuel dédain, et même une antipathie essentielle, une sorte de négation en partie double, quelques arrières-pensées de violence ou d'astuce telle était jusqu'ici la substance psycho-

logique des rapports qu'entretenaient les uns avec les autres les "magots" et les diables étrangers "(Paul Valéry). A l'opposé de cette affirmation, M. Hou Che, en juillet 1933, après avoir évoqué "le conflit des diverses civilisations" dans l'Extrême-Orient, conclut: "Là où les premiers contacts ont été soigneusement prévus et sagement provoqués, il est tout-à-fait possible que diverses civilisations s'éprennent l'une de l'autre dès la première rencontre, bien que des unions aussi hâtivement nouées n'éliminent pas toute mésintelligence à l'avenir. Le grand succès des missions de Jésuites en Chine durant le XVIIe siècle est un bon exemple de gens civilisés qui se sont estimés presque dès le premier abord, et il servira de contraste instructif en face des frictions déplorables qui eurent lieu au XIXe siècle entre la Chine et les Puissances européennes"(6).

Quoi qu'il en soit du "grand succès" un peu surfait des missions catholiques au temps du Père Ricci et immédiatement après lui, on ne peut nier que, chaque fois qu'on s'est écarté de la méthode de rapprochement et de compréhension mutuelle qu'il avait inaugurée, ont surgi ces conflits et ces heurts dont parle M. Hou Che. Par la force des circonstances. les messagers de la Rome des Papes, n'étant plus au XIXe siécle dans les conditions favorables du Père Ricci, mais restant fidèles à sa tradition ecclésiastique, se hâtent de profiter du début de liberté assuré par les traités sino-étrangers pour préparer, dans les chrétientés de l'intérieur, les élément solides avec lesquels se construira l'église de Chine le jour où elle "sortira des catacombes"; les pasteurs protestants, plus riches et d'abord cantonnés dans les villes ouvertes, prennent une avance décidée sur le domaine de l'éducation auprès de ceux qui remplaceront bientôt les lettrés, usés et déclassés, de la vieille Chine (3me étape). C'est surtout après l'insurrection des Boxers que l'engouement se manifeste pour les choses de l'étranger: le catholi-

---

(6) A un point de vue un peu différent, nous avons déjà esquissé ces considérations dans *L'Eglise catholique des XVIIe-XVIIIe siècles et sa place dans l'évolution de la civilisation chinoise* (Monumenta serica, t. 1, 1935-1936, p. 155-167).

cisme en bénéficie aussi et grandit lentement dans ses centres terriens.

Cinquième période. — Depuis la proclamation de la République (1911).

La liberté des cultes, officiellement proclamée par la Constitution provisoire de 1911, est bienfaisante pour le catholicisme qui peut simultanément pratiquer toutes les "méthodes" employées successivement par Ricci. La résistance opposée par les lettrés, partisans des rites traditionnels, faiblit avec l'invasion des sciences et de la philosophie occidentale(7). Bien plus, le gouvernement ecclésiastique, parti de la simple mission, en passant par la préfecture et le vicariat apostolique, s'achemine graduellement vers l'établissement de provinces ecclésiastiques. Les rêves les plus audacieux de Valignano et de Ricci se voient réalisés par l'édit de Constantin.

Aux esprits impatients avides de nouvelles victorieuses dès le premier jour, on peut répondre désormais par les lenteurs providentielles de l'œuvre rédemptrice dans le monde; entre la mort du Père Ricci (11 mai 1610) et la proclamation de la République, trois cents ans se sont écoulés, un peu plus qu'entre la dispersion des apôtres et l'édit de Constantin.

---

(7) *Sagesse*, Troisième Partie et Conclusion.

Table des Matières du Deuxième Tome

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

CONCLUSION

OUVRAGES DU PÈRE HENRI BERNARD

(en vente à la Mission de Sienhsien 53 rue Saint Louis, Tientsin)

天津　法界十二號路　崇德堂

4° LES ILES PHILIPPINES DU GRAND ARCHIPEL DE LA CHINE. UN ESSAI DE CONQUÊTE SPIRITUELLE DE L'EXTRÊME-ORIENT (1571-1641), VIII-230 pages.

Première Partie.—L'élan vers la Chine (1571-1588).
- I.—L'invitation de la Chine et les religieux Augustins.
- II.—Les Fioretti de Saint François d'Assise en Chine.
- III.—Avec le jésuite Alonso Sanchez.
- IV,—Espagnols et Portugais dans les mers d'Extrême-Orient.

Deuxième Partie.—Prépondérance Espagnole (1588-1600).
- I.—Religieux ambassadeurs au Japon.
- II.—Guerres de propagande.
- III.—Méthodes missionnaires du Mexique au Japon.
- IV.—Après la capture du San Felipe et le grand martyre de Nagasaki.

Troisième Partie.—Le mercantilisme areligieux (1601-1641).
- I.—La perte des Îles Moluques.
- II.—La fermeture du Japon.
- III.—L'enracinement du laïcisme européen.
- IV.—Répercussions dans la Chine de la fin des Ming.

5° LE FRÈRE BENTO DE GOES CHEZ LES MUSULMANS DE LA HAUTE ASIE (1603-1607). 1934. IV-167 pages.

Cartographie de la Haute Asie et Missions.—Les Portugais de l'Inde et le Grand Mogol.—Le Père Ricci, Ptolémée de la Chine.—L'énigme des chrétiens du Cathay.—La première étape vers Kaboul.—A l'assaut du Toît du monde.—L'Islam en Kachgarie.—Une ambassade du bassin du Tarim.—Abdulla Isai, le serviteur de Jésus.—En cherchant le Cathay, il trouva le ciel.

6° AUX ORIGINES DU CIMETIÈRE DE CHALA. LE DON PRINCIER DE LA CHINE AU PÈRE RICCI (1610-1611). 1934. 55 pages.

Prix de vertu et condition des étrangers en Chine.—La chrétienté de Pékin en deuil.—La pétition des "Clients de l'empereur".—Sous le couvert de la munificence impériale.—L'intervention du gouverneur de Chouen t'ien fou.—Intrigues d'eunuques.—La sépulture du Père Ricci.—T'ien tchou t'ang, la Salle du Seigneur du Ciel.

7° L'APPORT SCIENTIFIQUE DU PÈRE MATTHIEU RICCI A LA CHINE. 1935. VII-89 pages.

L'héritage de l'Islam en Chine et en Europe vers la fin du XVme siècle.—La formation scientifique du Père Ricci.—Ricci et la science chinoise.—Le problème de l'astronomie chinoise.—L'éclipse solaire du 15 décembre 1610.

En préparation :

L'ÉGLISE DE CHINE ET LES GRANDS LETTRÉS DE LA FIN DES MING.

UN MONARQUE ÉCLAIRÉ. L'EMPEREUR K'ANG-HI A L'ÉCOLE DE L'OCCIDENT.

Printed by CHIHLI PRESS, Tientsin.

